MÉLANGES
D'ARCHÉOLOGIE
ET D'ÉPIGRAPHIE

PAR

ALBERT DUMONT

MEMBRE DE L'INSTITUT
DIRECTEUR DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR

RÉUNIS PAR

TH. HOMOLLE

ET PRÉCÉDÉS D'UNE NOTICE SUR ALBERT DUMONT PAR

L. HEUZEY

MEMBRE DE L'INSTITUT
CONSERVATEUR DES MUSÉES NATIONAUX

Avec XVII planches, de nombreuses figures dans le texte, et un portrait de l'auteur



PARIS
ERNEST THORIN, ÉDITEUR
LIBRAIRE DES ÉCOLES FRANÇAISES D'ATHÈNES ET DE ROME
DU COLLÈGE DE FRANCE ET DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE
DE LA SOCIÉTÉ DES ÉTUDES HISTORIQUES
7, RUE DE MÉDICIS, 7

1892

MÉLANGES D'ARCHÉOLOGIE

ET D'ÉPIGRAPHIE

TOULOUSE. — IMP. A. CHAUVIN ET FILS, RUE DES SALENQUES, 28.



Hélioᵍ Dujardin — Ernest Thorin, Éditeur

Albert Dumont

MÉLANGES
D'ARCHÉOLOGIE
ET D'ÉPIGRAPHIE

PAR

ALBERT DUMONT
MEMBRE DE L'INSTITUT
DIRECTEUR DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR

RÉUNIS PAR

TH. HOMOLLE

ET PRÉCÉDÉS D'UNE NOTICE SUR ALBERT DUMONT PAR

L. HEUZEY
MEMBRE DE L'INSTITUT
CONSERVATEUR DES MUSÉES NATIONAUX

Avec XVII planches, de nombreuses figures dans le texte, et un portrait de l'auteur



PARIS
ERNEST THORIN, ÉDITEUR
LIBRAIRE DES ÉCOLES FRANÇAISES D'ATHÈNES ET DE ROME
DU COLLÈGE DE FRANCE ET DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE
DE LA SOCIÉTÉ DES ÉTUDES HISTORIQUES
7, RUE DE MÉDICIS, 7

—

1892

THE GETTY CENTER
LIBRARY

AVANT-PROPOS

Ce recueil a été composé pour répondre au désir de quelques personnes qui conservent pieusement le souvenir de M. Albert Dumont. Les savants leur sauront gré, sans doute, de trouver réunies en un volume bien des études intéressantes, aujourd'hui dispersées.

Les articles que l'on réédite ont été écrits par M. Dumont à des époques très diverses, depuis les débuts de sa carrière presque jusqu'à la fin ; ils touchent à des sujets extrêmement variés, à tous ceux, ou peu s'en faut, que sa curiosité pénétrante avait abordés. Ils forment comme une histoire de ses études, de sa méthode et de son esprit.

Quelques mémoires importants ont été écartés, parce qu'ils avaient déjà pris place dans des publications spéciales et définitives, ainsi tous ceux qui sont relatifs à la céramographie, à la chronologie athénienne et à l'éphébie. On a cru devoir laisser inédit le mémoire sur les *Banquets funèbres*, si plein de faits et d'idées, et que l'auteur aimait comme son premier travail archéologique, mais qu'il n'avait pas eu le loisir d'amener à un état de perfection qui satisfît les exigences de la critique.

On s'est imposé la règle de conserver les textes tels qu'ils ont été écrits et imprimés ; on n'y a que fort peu changé ; on y a ajouté, même en notes, le moins possible. Il n'a été fait d'exception que pour les monuments et in-

scriptions de la Thrace, dont M. Dumont avait essayé, selon sa propre expression, de faire le *Corpus*. On a cru devoir se conformer à son dessein et continuer son œuvre, telle qu'il l'avait conçue, en mettant le recueil à jour.

M. Heuzey a bien voulu nous donner en préface l'étude la plus délicate et la plus sentie qui ait été consacrée à M. Albert Dumont. Personne n'avait plus qualité pour le juger et le faire connaître que celui qui fut tour à tour son maître, son confrère et son ami. Nous sommes assuré de répondre au sentiment unanime en lui adressant ici l'expression de notre gratitude.

Nous remercions aussi M. P. Girard et M. Dürrbach, anciens membres de l'École française d'Athènes, dont le concours amical nous a été précieux dans la préparation et l'impression de ce volume.

Th. H.

NOTICE

SUR

LES TRAVAUX D'ALBERT DUMONT

Albert Dumont archéologue.

La soudaineté du coup mortel qui a frappé, il y a plus de six ans déjà, notre ami Albert Dumont lui a du moins épargné la suprême douleur de se voir arraché, en pleine activité et en pleine jeunesse, à son œuvre scientifique inachevée. Cependant, si, dans les derniers temps de sa vie, alors qu'il se plaignait parfois de sentir ses forces le trahir, cette amère pensée a jamais traversé son esprit, elle a dû s'adoucir aussitôt par l'intime conviction que les résultats de ses patientes études trouveraient, après lui, des mains pieuses et dévouées pour les rassembler et pour en faire honneur à sa mémoire. Les anciens, dont il a si délicatement analysé les usages funéraires, prenaient leurs sûretés contre l'oubli. Ils aimaient à faire sculpter de leur vivant la stèle de leur tombeau ; d'avance, ils y inscrivaient les dispositions qui devaient assurer la survivance de leur nom : ils réglaient eux-mêmes en détail le culte de leur souvenir. Albert Dumont avait su s'entourer, pendant sa vie, de trop d'affection et de reconnaissance pour être ainsi défiant envers la mort.

A peine nous avait-il quittés, que le même désir réunit ses parents, ses amis, ses élèves dans une action commune. Artistes et savants, chacun à sa manière, essaya de combattre l'injuste rigueur du sort et voulut faire vivre encore, au milieu de nous, cette figure si chère. Autour de son nom s'est produit tout un mouvement de travaux qui conserve et perpétue quelque chose de l'activité intellectuelle et morale dont il était le centre ; et derrière ces touchantes manifestations, on devine partout l'invincible énergie d'une tendresse plus forte que la mort. N'est-ce pas vraiment se survivre à soi-même que d'être encore ainsi, par la seule force du souvenir, la source de tant d'œuvres vivantes ?

Ce sont d'abord les bustes et le beau médaillon de Jules Chaplain qui nous rendent l'image d'Albert Dumont et qui la transmettront à la postérité. Dans ces portraits, qu'une main fraternelle a tracés, on retrouve admirablement sa physionomie à la fois vive et grave, avec cette fierté un peu froide du premier accueil qui se fondait si vite, pour ceux qu'il aimait, dans le plus bienveillant et le plus fin sourire. Car il y avait de la pénétration dans son amitié comme dans son intelligence : il avait bientôt fait de connaître ceux avec qui la vie le mettait en contact ; ses amis échappaient moins que d'autres à cette indulgente analyse, qui ajoutait à son affection un prix infini.

Il faut envier le graveur de savoir enfermer dans un petit cercle de métal plus d'idées et de souvenirs que, souvent, on n'en trouve étalés dans un somptueux monument, surchargé d'inscriptions et de figures. Au revers de ce vivant profil, une composition parlante, une figure de femme se dévoilant à mesure qu'elle sort des profondeurs du sol, résume et symbolise toute la carrière de l'archéologue, attentif au travail qui dégage l'antiquité de la terre incessamment remuée. Et, par une inspiration généreuse qui ne pouvait venir que d'une pensée plus étroite-

ment liée encore à la vie de notre ami, la véritable destination de cette œuvre d'art a été trouvée : une épreuve en est frappée tous les ans pour être offerte, avec un choix de livres, au premier agrégé d'histoire; elle rappelle aux jeunes générations qui se succèdent dans l'Université de France celui qui a tant fait pour développer dans nos grandes écoles le ferment des études historiques.

A côté des œuvres d'art, la science a tenu aussi à payer elle-même à Dumont sa dette de reconnaissance. Elle s'est efforcée de reconstituer l'œuvre entière du savant et de prolonger sa carrière trop tôt brisée. On ferait un touchant volume rien qu'en réunissant les notices et les discours que lui ont consacrés ses amis et ses élèves, cherchant dans la profondeur du sentiment moral où il puisait son dévouement, le secret de l'influence qu'il a exercée sur les jeunes esprits (1). Cependant, le monument le plus propre à honorer sa mémoire était encore celui qu'il avait commencé lui-même de construire par la publication de ses premiers travaux, c'était son œuvre archéologique dont beaucoup de parties n'avaient pas encore pris forme sous la main du maître, mais existaient pourtant à l'état de matériaux déjà rassemblés et classés, de projets et de plans tracés d'avance. Aussi les confidents de ses recherches ont-ils pu, sur plus d'un point, achever l'édifice dont ils voyaient les grands profils se dessiner à leurs yeux avec une netteté suffisante. C'est comme le payement et la juste récompense de la libéralité avec laquelle le directeur des Écoles de Rome et d'Athènes avait répandu autour de lui ses idées et ses doctrines.

(1) Discours de MM. G. Perrot, Geffroy et Leblanc aux obsèques d'Albert Dumont (*Bulletin administratif*, 16 août 1884, p. 233-242); — Notices de MM. Paul Girard (*Revue de l'Enseignement secondaire et de l'Enseignement supérieur*, 15 septembre 1884); — Th. Homolle (*Bulletin de correspondance hellénique*, décembre 1884); — E. Masqueray (*Bulletin de correspondance africaine*, 1884, nos V-VI); — O. Riemann (*Revue de philologie*, janvier 1885); — E. Lavisse (*Revue internationale de l'Enseignement*, 15 février 1885): — Monod (*Revue historique*, t. XXVI, p. 318-322).

Telle est la tâche qu'ont entreprise, sous des formes différentes, deux jeunes savants qui, ayant d'abord compté parmi ses élèves les plus aimés, se sont fait, après lui, un nom dans la science : M. Homolle, l'auteur des fouilles de Délos, et M. Pottier, qui a eu tant de part dans l'exploration de la nécropole de Myrina.

Comme premier résultat de ce double travail, l'année 1890 a vu s'achever les *Céramiques de la Grèce propre*, le grand ouvrage auquel Albert Dumont avait commencé de mettre la main dès 1872, et qu'il se réservait comme le couronnement de sa carrière archéologique. C'est M. Pottier qui a su, avec autant de savoir que de mesure, combler les lacunes laissées dans le manuscrit brusquement interrompu, mettre le texte au courant des découvertes récentes, y ajouter même, sous la forme modeste d'appendice, des chapitres indispensables, sans altérer en rien le plan primitif et le caractère personnel de la publication. Cette œuvre de prédilection, consacrée surtout à la céramographie, n'aurait pas suffi cependant à donner une idée du nombre et de la diversité des sujets abordés par le chercheur passionnément curieux qui avait pour règle et comme pour devise de ne rien négliger dans la science.

Restaient les nombreux articles semés au jour le jour, dispersés dans les revues et dans les recueils spéciaux. Par eux surtout, on pouvait mesurer l'étendue de ses connaissances, embrassant tout le cycle des études archéologiques, depuis les temps antérieurs à l'histoire jusqu'au moyen âge, saisir l'unité de sa méthode s'appliquant avec la même rigueur à une hache de pierre, à une tessère de plomb, à une médaille byzantine, au calcul minutieux d'une mesure antique, aussi bien qu'à un chef-d'œuvre de l'art grec ou à l'œuvre archaïque la plus rare. Tel est le tableau instructif et varié que nous présente aujourd'hui le recueil de notices et de mémoires que M. Homolle, obéissant à l'expression d'un pieux désir, a réunis et clas-

sés, et pour lequel il m'a demandé d'écrire quelques pages d'avant-propos. On verra que le savant éditeur de ces œuvres éparses ne s'est pas contenté de les grouper et d'en surveiller la publication. En plus d'un endroit, par des notes et par des recherches complémentaires, il s'est efforcé de mettre le travail de son maître regretté au point où Dumont lui-même l'aurait mis, s'il publiait aujourd'hui un choix de ses articles. Tels ces fruits remplis de sève, qui peuvent encore mûrir, même après qu'ils sont détachés de l'arbre.

Il est bon, toutefois, d'en avertir le lecteur, on ne doit pas chercher ici les études séparées qui concernent les vases et les terres cuites, ni même celles qui se rapportent aux bronzes grecs et aux bustes éphébiques. Ces mémoires avaient nécessairement leur place à la fin du second volume des *Céramiques*, où ils forment une importante annexe, avec les grandes planches qu'ils commentent, primitivement dessinées par Chaplain, dans le format in-4° de ce recueil. En revanche, on sera heureux de relire, dans le volume in-8°, nombre de travaux qui ont compté dans la carrière d'Albert Dumont : par exemple, les rapports rédigés à la suite de sa mission en Thrace et la série des articles sur des monuments métrologiques, où l'on voit sa pénétrante intelligence s'attacher volontiers aux problèmes ardus qui promettent des solutions précises. Il faut signaler surtout plusieurs études qui mettent le savant appréciateur des peintures céramiques et des multiples créations dues à l'industrie grecque aux prises avec de véritables œuvres d'art et avec les restes de la grande sculpture. Albert Dumont s'y révèle archéologue dans l'expression la plus élevée du mot. Son esprit d'analyse, en s'appliquant à la beauté antique, le conduit avec une étonnante sûreté, à travers les opinions d'autrui, à des observations neuves et très personnelles, à des expressions où sa fine sensibilité se marque d'autant plus vivement qu'elle

ne recherche pas les effets du style. Le type physique de la race grecque y est déterminé avec autant de précision et de délicatesse que les caractères mêmes de l'esprit hellénique.

Si divers, d'ailleurs, que soient les sujets traités dans ces notices, ils ne sont jamais abordés comme en passant, uniquement pour faire parade d'érudition, à propos d'une planche à publier, d'un monument inédit à faire connaître. Peu d'esprits possèdent, autant que Dumont, le don d'apercevoir nettement dans chaque question tout ce qu'elle contient de substance, l'art de la décomposer et de la disséquer pour ainsi dire, en séparant toutes les questions de détail qui en dépendent ; mais le même esprit classificateur lui montre avec une égale clarté les questions plus générales auxquelles chaque thème particulier se rattache. C'est la double vue de l'infiniment petit et de l'infiniment grand qui, dans l'étude des œuvres humaines, comme dans celle des créations naturelles, est la marque du véritable savant. De cette disposition, il résulte que tout sujet grandit sous la main de l'auteur et se développe à mesure qu'il y touche. On trouvera ici peu d'articles, même parmi les plus courts et les plus rapidement écrits, qui ne soient le plan d'un livre que Dumont aurait aimé à faire et qu'il abandonne à regret.

C'est là encore un des secrets de l'action intellectuelle qu'il a exercée, à Rome et à Athènes, sur les jeunes archéologues qui ont passé par ses mains. Il a été un admirable guide, un conseiller incomparable dans le choix et dans la première étude des sujets qui convenaient à l'esprit de chacun et pouvaient devenir parfois l'heureuse et féconde occupation de toute une vie de labeur. Telle découverte récente, tel ouvrage qui fait aujourd'hui honneur à notre jeune école archéologique, sont ainsi sortis des conversations du maître et peuvent encore, à certains égards, être considérés comme un développement de son œuvre.

Premier agrégé d'histoire au concours de 1864, Albert Dumont a toujours conservé, dans l'étude de l'archéologie, les qualités dominantes de l'historien. Il n'a jamais cessé d'être l'homme qui, dès les années de collège, ambitionnait d'écrire, d'après les données nouvelles de la science, une histoire universelle. La préparation à l'École d'Athènes l'inclina particulièrement vers l'histoire ancienne, qui, plus que toute autre, fortifie et affranchit l'esprit, en le détachant davantage des préjugés de la vie moderne ; puis les travaux mêmes de l'École l'attachèrent irrévocablement aux patientes recherches par lesquelles l'archéologie complète cette histoire et la refait. Les lettres de sa jeunesse nous le montrent ayant la vue parfaitement claire du chemin qu'il va parcourir. C'est alors qu'il écrit, pour se consoler de quelques mécomptes : « Heureusement, je fais de » l'histoire que j'aime. Nous abordons l'histoire ancienne » et je me vois déjà dans l'archéologie. » Après une visite au Louvre, où il passe volontiers ses jours de congé, il écrit encore : « L'histoire, vue d'ensemble, est le plus » magnifique des panoramas. On devient ancien, on de» vient Grec, Lydien, Romain. Pour le moment je suis » Égyptien, j'allais dire momie... Je comprends les Alle» mands qui vivent pour des vases étrusques, des mor» ceaux de statues ou des briques. Dans ces statues, sous » ces marbres, il y a un monde d'idées, un monde de » rêves, et aussi un monde de réalités. » Presque enfant, il se révélait à la fois archéologue et historien. On ne s'étonnera pas de le voir, plus fortement peut-être que beaucoup de ses émules, comprendre l'archéologie comme une puissante auxiliaire de l'histoire et s'efforcer de l'arracher aux errements du dilettantisme pour la plier à un rôle plus sévère.

Pendant les trois premières années qu'il passe dans notre jeune colonie athénienne, Albert Dumont ne se laisse pas tenter par les explorations lointaines, par quelqu'une

de ces chevauchées brillantes à travers les districts les moins connus de la Grèce ou de l'Asie Mineure, comme celles qui avaient réussi à plusieurs de ses devanciers. Athènes, tout d'abord, l'avait pris et puissamment retenu. A part une ou deux rapides reconnaissances dans le Péloponnèse, cette première et grande étape lui suffisait pour longtemps. C'est qu'il y était arrivé avec une curiosité déjà très expérimentée, l'esprit plein de problèmes entrevus, de sujets rêvés dès l'École normale. Il sentait que là était le véritable cœur de la Grèce antique, et que nulle part il ne trouverait un terrain plus fécond pour les études sur l'hellénisme qu'il se proposait d'entreprendre. Ailleurs, il fallait courir la chance des découvertes. Ici, au milieu des monuments de toute sorte assemblés dans les collections athéniennes, c'était la battue régulière et profonde, c'étaient les pistes multiples, entrecroisées, mais certaines, au bout desquelles le chercheur patient ne pouvait manquer d'atteindre des vérités historiques. Il se sentait moins pressé de trouver des moissons nouvelles, quand il avait sous la main tant de bon grain amassé, qui, souvent, restait inutile faute d'être mis en œuvre.

Même dans Athènes, bien qu'il soit plus que personne vivement et délicatement touché par la beauté grecque, ce n'est pas aux restes du grand art, aux incomparables ruines en face desquelles il est heureux de vivre qu'il s'adresse au début. Les autres y courent dès l'arrivée. Pour lui, son adoration, d'abord silencieuse et mêlée de crainte, comme celle des vrais dévots, le tient plutôt à distance et le détourne vers des travaux en apparence plus modestes. Une admiration facile ne saurait le contenter : ce qu'il veut, c'est parvenir à comprendre ces grandes choses en pénétrant l'esprit qui les a faites. Il faut commencer par déblayer les pieds de l'idole, pour mieux en mesurer la hauteur.

Ainsi, dès les premiers pas, tout nous montre dans le

jeune voyageur, fraîchement débarqué au milieu du riche domaine de l'antiquité grecque, un esprit d'une trempe très forte, qui, depuis longtemps, s'est discipliné lui-même et a su faire dominer en lui l'ambition de servir la science par des travaux utiles. Non seulement il s'est créé une méthode, mais il y a foi, et il l'applique à ses propres travaux avec une rigueur pour ainsi dire ascétique. Qui ne verrait là qu'un froid système, qu'un goût mesquin pour le détail, se tromperait gravement : la force qui produit ce travail minutieux et acharné vient d'un feu intérieur, d'une âme brûlée par le fervent amour de l'antiquité !

Le futur directeur de l'École d'Athènes, qui, plus tard, non parfois sans trouver quelque résistance, imposera à ses élèves de débuter par des catalogues détaillés et rigoureux, donne d'avance l'exemple, en se mettant lui-même à ce régime sévère. Se rencontre-t-il quelque série de monuments négligés et comme méprisés, soit parce que l'étude en est particulièrement ardue, soit parce qu'elle ne semble pas promettre des découvertes retentissantes, c'est à ceux-là que le jeune savant s'attache avec prédilection. On dirait qu'il y a de la bonté chez lui, même pour les choses. Il sait d'ailleurs que, dans ces humbles débris, résidus de la civilisation antique, on trouve souvent plus de métal précieux, plus de renseignements et de faits que n'en promet un examen superficiel. Toute la question est de savoir traiter ces scories, de les soumettre à une pression plus forte, de les fondre à une flamme plus vive. Or, dans cette intensité du travail, dans cette puissance de l'analyse, était justement le secret d'Albert Dumont.

Il ne faut pas craindre de s'attarder à ces premières années de libre préparation, où l'ancien habitué du Louvre se trouve en contact intime et journalier avec l'incomparable musée qui s'appelle Athènes. C'est la période où déjà il s'approvisionne de matériaux. Du choix qu'il fait entre les documents, de la prédilection qui l'entraîne vers

certains d'entre eux, naît et se dégage l'idée première des grands sujets qui occuperont sa carrière scientifique.

L'étude comparée des bas-reliefs connus sous le nom de *banquets funèbres* avait été mise au concours par l'Académie des Inscriptions. Ce fut le premier travail archéologique qui prit corps sous sa plume, et son début fut un succès. Cette série de monuments s'étant beaucoup développée par les découvertes plus récentes et ayant donné lieu à des publications plus complètes, il a paru inutile à M. Homolle de reproduire intégralement, dans le présent recueil, le mémoire qui, tout de suite, mit Dumont hors de pair parmi ses camarades de l'École d'Athènes. C'est que l'archéologie est, comme Pénélope, sans cesse occupée à détruire et à refaire son propre ouvrage. Toutefois, on trouvera plus loin un article de la *Revue archéologique* sur un bas-relief funèbre du cabinet de M. Brunet de Presles, où l'auteur avait reproduit lui-même ses conclusions et reporté tout le plan de la discussion. Disposé à chercher une explication dans les coutumes et dans les rites positifs de la religion hellénique plutôt que dans l'interprétation, toujours élastique, des doctrines attribuées aux Grecs, il trouva là surtout une occasion de fixer de bonne heure son jugement sur les usages funéraires des anciens, l'une des premières questions qui se présente aux archéologues, puisque c'est le plus souvent par les tombeaux que la vie antique leur est révélée.

Dès la même époque, il n'est pas douteux que les merveilles céramiques des collections athéniennes n'eussent commencé à frapper vivement son imagination. Mais là encore il se condamne à n'aborder la science qui deviendra son étude favorite, que par le côté purement technique et abstrait. Les poteries communes de la Grèce, qui étaient les instruments journaliers de la vie populaire, ont une épigraphie à elles. Elles portent souvent des inscriptions, des marques estampées sur l'argile, qui, plus d'une fois,

avaient attiré l'attention des antiquaires. Les grands recueils épigraphiques leur avaient fait une place dans des appendices spéciaux. Les anses d'amphores portant des noms de magistrats étaient en particulier considérées comme des documents d'un sérieux intérêt, et des listes en avaient déjà été publiées. Dumont ne recula pas devant la tâche, souvent fastidieuse, de copier tout ce qu'il rencontrait de ces tessons inscrits, d'en rechercher la provenance et l'origine industrielle, de préparer en réalité un véritable *Corpus* des inscriptions céramiques de la Grèce. Il sut mener à terme cette longue et utile besogne en moins de deux années, non sans avoir éprouvé, par moments, bien des lassitudes.

Un autre sujet, où il devait marquer fortement son empreinte, s'impose aussi dès ce moment à son attention : la question de l'*Éphébie*, l'étude de cette institution athénienne qui plaçait sous la direction de l'État l'éducation des jeunes gens arrivés à l'âge de porter les armes et qui fut la grande école de la vie publique à Athènes. La pioche des fouilleurs avait exhumé justement, dans un quartier de la ville, de nombreux monuments se rapportant à l'histoire éphébique. La découverte, récente encore, réveilla dans l'esprit de Dumont un souvenir ému, une impression de jeunesse et de collège. Nous savons par ses lettres que jadis l'écolier, sur les bancs de la classe, avait tressailli en entendant lire le serment solennel prononcé par les éphèbes athéniens, le jour où ils s'armaient pour la première fois. Il lui avait semblé, par une illumination soudaine, que la Grèce se révélait à lui dans l'héroïsme simple de ses institutions ; il touchait la cause profonde qui a fait si grand l'esprit grec. Les marbres nouvellement découverts, en ranimant ces souvenirs, lui apportaient maintenant, avec un singulier à-propos, le sujet d'un livre répondant à sa double vocation d'éducateur et d'archéologue. N'était-ce pas l'histoire de l'instruction publique dans l'antiquité, quelque chose

comme l'enseignement supérieur dans la ville même qui fut l'institutrice du monde antique? Aussi le voyons-nous s'attacher immédiatement à cette étude avec une ardeur sans égale, dépouiller ces longues listes de jeunes gens, copier ces décrets aux formules monotones, dévisager avec une curiosité respectueuse jusqu'aux bustes de ces cosmètes, qui étaient comme les recteurs électifs de la jeunesse athénienne. Contentons-nous de noter ici le point de départ des travaux à venir, l'intuition vive d'où est sorti un ouvrage d'érudition pure, dont mainte page laissera pourtant reparaître l'enthousiasme de la première heure!

Après s'être taillé ainsi, sans presque sortir d'Athènes, des sujets de travaux qui déjà suffisaient à remplir une vie et que lui-même sera loin d'épuiser, le jeune athénien ne songe pas encore au retour. On dirait qu'une sorte de remords le prend, à la dernière heure, de n'avoir pas fait, comme beaucoup d'autres, son voyage d'exploration. Il tient à éviter le reproche d'être un érudit sédentaire, qui regarde à payer sa dette de fatigues physiques, bientôt compensées par la sensation de l'imprévu et par les émotions de la découverte.

L'École française d'Athènes avait déjà poussé plusieurs pointes vers les régions de la Grèce du nord, moins connues et moins visitées que les autres. Le Pélion et l'Ossa, l'Acarnanie, le mont Olympe, la Macédoine étaient les étapes d'une expédition successive, poursuivie dans cette direction. Restait l'intérieur de la Thrace, réseau de montagnes enchevêtrées, contrée ingrate, habitée anciennement par des populations dont la barbarie et l'incorrigible rusticité ne laissaient guère l'espoir de retrouver sur le sol des ruines importantes. Ce n'était pas là qu'il fallait s'attendre à rencontrer, soit la colonne de marbre qui se dresse au tournant d'un chemin, soit le fragment de belle sculpture grecque dont le rayonnement subit vous cloue sur place, immobile et palpitant, tout ému par la joie de pouvoir

ajouter un document nouveau à l'histoire de l'art antique.

Dumont pourtant, après avoir obtenu à la fois une quatrième année de séjour en Orient et une mission spéciale, n'hésite pas à s'enfoncer pour plusieurs mois dans ce pays perdu. Il le traverse dans plusieurs sens, ajoutant par surcroît, à une exploration déjà par elle-même pénible et compliquée, des études sur le Bosphore, sur le musée de Sainte-Irène à Constantinople et sur celui de Belgrade. Les deux rapports (1) qu'il adresse, après son retour, au Ministre de l'instruction publique, témoignent d'une maturité et d'une ouverture d'esprit bien rares chez un archéologue de vingt-cinq ans.

D'abord, rien ne lui échappe. Il voit et il recueille ce que beaucoup d'autres ne se seraient pas donné la peine de ramasser. Le plus humble débris prend de la valeur entre ses mains, parce qu'il sait d'avance à quelle série, parfois importante, il faut le rattacher. Voici, par exemple, une suite de stèles portant des sculptures grossières et des inscriptions non moins négligées ; mais les noms de ces misérables morts sont, sous une enveloppe grecque ou latine des bas temps, les restes infiniment rares de la langue thrace. J'avais moi-même pressenti l'intérêt de ces noms propres, lorsque j'explorais la frontière thraco-macédonienne ; mais Dumont leur fait une chasse en règle, et il peut déjà en dresser une liste comparée. M. Homolle, en la publiant plus loin, a eu l'heureuse pensée de la compléter par le dépouillement des découvertes plus récentes, et il a réussi à en former un petit *Corpus* qui sera utile pour l'étude d'une grave question de linguistique et d'ethnographie, restée encore pendante.

Les monuments votifs et religieux des mêmes populations ne sont ni d'un meilleur style, ni d'une meilleure

(1) *Rapport sur un Voyage archéologique en Thrace*, dans les *Archives des missions*, 1871, sér. II, t. VI, p. 447-515 ; — *Inscriptions et monuments figurés de la Thrace*, même recueil, 1876, sér. III, t. III, p. 117-200.

époque que leurs épitaphes, et pourtant, en les rapprochant avec soin, le patient et consciencieux explorateur de la Thrace parvient aussi à nous faire entrevoir tout un côté très original des anciens cultes locaux. Grâce à la connaissance et au sens profond qu'il a de l'histoire générale, aucune période ne lui est indifférente. Ce n'est pas lui qui commettrait la sottise de mépriser un monument, parce qu'il est byzantin. Les ruines turques elles-mêmes l'arrêtent et lui fournissent quelques-unes de ses pages les plus intéressantes. Pour le véritable historien, il n'y a pas de basses époques : dans les plus barbares et dans les plus délaissées, n'est-ce pas toujours l'humanité qui est en jeu ?

Les rapports sur la mission en Thrace, le premier surtout, offrent un exemple frappant de la rigueur avec laquelle Albert Dumont s'administrait lui-même dans ses travaux. Sensible peut-être au reproche que des esprits étroits adressent parfois à l'archéologie, d'être une science hypothétique et imaginative, c'est-à-dire à peine une science, il semble avoir voulu la défendre contre ces critiques injustes. Avec une force d'esprit peu commune, il la ramène aux procédés et presque aux formes des sciences exactes. Ce qu'il a cherché et réussi à produire, c'est un exposé exclusivement scientifique des résultats de son exploration. Les souvenirs et les impressions de voyage en sont écartés de parti pris : le voyageur disparaît, pour ne laisser voir que les monuments et les faits. Et les faits eux-mêmes se présentent à nu, sans digressions, sans hypothèses, sans aucun de ces développements prématurés qui escomptent les conclusions de l'avenir. Ce sujet, un peu pauvre et maigre en apparence, l'auteur ne l'enfle pas, il le creuse; il en recompose l'ossature jusque dans les moindres attaches, et parvient ainsi à montrer tout le parti qu'on en peut tirer pour la science. C'est une série de cadres qui rentrent les uns dans les autres, où chaque monument est mis en place, mais où les vides sont marqués avec un égal

scrupule, et où les conséquences se développent dans la mesure même que les faits justifient. Cette solide ordonnance donne l'unité à des éléments qui tout d'abord pouvaient paraître quelque peu disparates.

Cependant, l'observateur curieux des spectacles du présent n'avait pas abdiqué, comme on aurait pu être tenté de le croire. C'était les yeux grands ouverts, l'âme attentive au caractère des sites et des costumes, à la diversité des races et des usages, que Dumont avait traversé ces frontières indécises de tous les peuples qui habitent la Turquie d'Europe, Grecs, Bulgares, Serbes, Albanais, Roumains, Osmanlis. Aucune des frappantes leçons qu'un pays, parcouru pour la première fois, porte dans ses lignes et dans ses aspects, n'avait été perdue pour lui. Comment une intelligence telle que la sienne n'aurait-elle pas, mieux que toute autre, saisi les étroits rapports qui, en Orient surtout, rattachent la vie moderne à la vie antique, ressenti la puissance du contact qui lie l'homme à la terre? Les notes prises au vol, les vives esquisses crayonnées d'étape en étape, ses carnets en étaient pleins : seulement, avec le sentiment de la division du travail qui lui était propre, il les avait réservés pour une publication différente et pour les lecteurs plus nombreux que de pareils détails intéressent.

Quand la *Revue des Deux-Mondes* donna un peu plus tard, en 1871 et 1872, les *Souvenirs de la Roumélie* et les *Souvenirs de l'Adriatique*, ensuite réunis en un volume (*Le Balkan et l'Adriatique*, 1873), on aurait difficilement reconnu, à la variété des peintures, aux fines et alertes observations sur l'esprit grec, sur le caractère turc, sur les dispositions politiques des populations slaves, le sévère rédacteur des rapports récemment insérés dans les *Archives des missions scientifiques*. Et pourtant, en dépit du charme avec lequel il s'abandonne aux mille impressions du moment, il ne cesse jamais d'être l'esprit pénétrant et méthodique qui

classe ses observations et qui, dans l'agitation infinie de la vie présente, sait dégager ce qui sera de l'histoire. Personne n'a exprimé cela plus éloquemment que lui-même dans sa préface : « L'historien est un voyageur qui, pas-
» sant de siècle en siècle, s'assied au foyer des hôtes les
» plus divers, écoute leurs discours, partage leurs senti-
» ments, éprouve leurs passions, se pénètre de leurs idées
» et quitte parfois sa propre nature pour prendre la leur.
» Le voyageur est un historien qui, de pays en pays, s'en-
» chante de la variété des spectacles toujours nouveaux et
» cherche à comprendre les mille formes de la vie morale. »

C'est à l'époque de son retour en France, après sa quatrième année de séjour en Orient terminée, que je fis la connaissance d'Albert Dumont. Je le rencontrai pour la première fois à une réunion du soir, chez M. Egger. Quelques mots d'éloge que j'avais imprimés sans attendre son retour, sur le voyage en Thrace, l'avaient beaucoup touché. Dès ce moment, nous nous trouvâmes liés d'une amitié qui ne fit que grandir et dont le cher souvenir me laisse une déchirure qui ne sera jamais fermée. Je me rappelle que, de mon côté, je fus gagné tout de suite par la chaleur communicative avec laquelle ce jeune homme parlait des nombreux projets de travaux qui remplissaient son esprit. Ce qui me frappa encore, c'était la libéralité peu commune qui le portait à faire largesse des documents dont il avait les mains pleines. Il était heureux si ses maîtres ou ses camarades plus anciens acceptaient de les publier, et, telle était l'abondance des sujets d'études en fermentation dans son esprit, qu'il lui en restait toujours assez pour lui-même. C'est ce qu'il devait continuer de faire, plus largement encore, avec ses élèves.

D'après les plans de Dumont, les deux rapports imprimés dans le recueil officiel du ministère n'étaient que le canevas d'un grand ouvrage sur les antiquités de la Thrace, que nous trouvons annoncé alors en librairie, mais que

l'auteur devait laisser à l'état de projet. En effet, la mise en œuvre des travaux antérieurement préparés absorbe tout son temps. Après les *Inscriptions céramiques*, l'essai, presque algébrique, sur la *Chronologie des archontes athéniens* se détache des recherches consacrées aux inscriptions des Éphèbes. L'auteur le jette en avant, comme un traité à part, et le publie en premier, bien qu'il le destine à former plus tard le second des deux volumes de l'*Éphébie attique*. Il en fait d'abord sa thèse française, qui, en lui valant le titre de docteur, va le classer désormais parmi les intrépides ouvriers de la science que la difficulté attire et passionne.

Nous avons vu de quel souvenir enthousiaste était née cette série d'études, qui, durant sept années, n'a pas cessé d'occuper sa pensée et sa plume. Amené, dans le cours du travail, par son besoin d'ordre et de clarté, à ranger par époques les nombreuses inscriptions qui se rapportaient à son sujet, il s'aperçut qu'elles pouvaient combler des vides importants dans la chronologie athénienne, depuis l'an 292 avant notre ère jusqu'à la fin de l'empire romain. Il entra aussitôt, avec sa résolution habituelle, dans ce travail de débrouillement, dans ce fourré de combinaisons infinies, et il ne l'abandonna pas qu'il n'eût rendu à l'histoire, après Corsini et Clinton, le service d'avoir rétabli une partie notable des *fastes attiques* (1).

Le premier volume, consacré à l'*Histoire de l'Éphébie* et publié seulement l'année suivante, devait avoir un caractère tout différent. C'est une synthèse historique, une œuvre de doctrine, que chacun peut accepter ou modifier suivant sa conception de la vie antique, suivant la libre in-

(1) Dans une notice bibliographique sur Albert Dumont, un autre de ses élèves, M. Riemann, a remarqué avec beaucoup de justesse qu'il en était arrivé à formuler certains problèmes de chronologie sous forme d'équations algébriques et à consulter un mathématicien pour établir le nombre des solutions possibles. (Riemann, Extrait de la *Revue de philologie*, janvier 1885, p. 7, note 3.)

terprétation des textes. Comme toute œuvre féconde, en marquant un progrès sur les travaux antérieurs, elle a servi elle-même de point de départ à de nouvelles recherches, parmi lesquelles se détache le beau livre de M. Paul Girard sur l'*Éducation athénienne*.

L'organisation et la vie des éphèbes inspirent à Dumont des pages ingénieuses et souvent éloquentes, où il pénètre l'âme même de la société attique, et le conduisent à des observations qui dépassent les limites de son sujet. Ce sont des clartés profondes qui se projettent sur des époques entières et dont les événements même contemporains reçoivent de la lumière. Tels sont, par exemple, les chapitres où l'historien analyse la philanthropie libérale des institutions athéniennes et trace le portrait de la cité cosmopolite, hospitalière à tous les étrangers ; où il montre le solide bon sens des Romains aux prises avec la légèreté subtile et ironique des Grecs ; où il explique les étroites affinités de l'esprit hellénique et de l'esprit oriental, en opposition avec celui de Rome. On goûtera et l'on méditera encore davantage ce qu'il écrit, dans sa conclusion, sur la religion des Athéniens, sur le respect pour les pratiques extérieures qui s'allie chez eux au goût des spéculations philosophiques, sur leur tolérance à l'égard des autres cultes, enfin sur cette force d'âme, faite de leur légèreté même et de leur invincible gaieté, qui les rend capables de goûter la vie au milieu des plus cruelles angoisses et de la quitter sans terreur, avec un adieu à la douce lumière. Il y a là des vérités générales qui sont dégagées des faits avec une précision remarquable et qui nous donnent comme la psychologie de l'histoire.

A l'époque de sa carrière où il s'occupait de l'Éphébie et des archontes athéniens, on aurait prédit peut-être que le jeune érudit inclinerait définitivement vers les travaux de l'épigraphie ou tout au moins vers l'étude des institutions helléniques. Il arrive d'ordinaire, après les années

d'apprentissage passées à l'École d'Athènes, que chacun trouve sa voie et s'enferme dans une série d'études bien définie; mais Dumont ne fut jamais ce qu'on appelle un *spécialiste.* Il exprimait lui-même quelquefois le désir de concentrer sur un seul sujet toute son énergie intellectuelle; il ne réussit jamais à réaliser ce dessein qui, au fond, était contraire à sa largeur d'esprit. Dans une de ses lettres, il se gourmande lui-même pour son obstination à de longues et minutieuses besognes : « Quand je suis au travail, » écrit-il, « je m'effraie de l'intérêt que j'y prends. Le sujet » est souvent très petit. Il me passionne et, en vérité, il » me faut quelque effort pour lire les journaux et pour » causer. Cependant là n'est pas la vie, et classer des ar- » chontes ne devrait intéresser que comme un jeu d'échecs » intéresse. Il faut y prendre garde, car, sans cela, ces » sortes d'études finiraient par être tout, et où arrive- » rait-on ? »

C'est, en effet, en pleine rédaction de l'*Éphébie*, à l'heure même où il paraît être tout entier à ses classements d'archontes, que l'artiste se réveille en lui. La mémoire lui revient de tous les monuments inédits qu'il a laissés dans les musées d'Athènes, de ces mille objets familiers où l'antiquité vit et se meut sous des formes charmantes. Disons plutôt que cette vision ne l'a jamais quitté : elle était le spectacle intérieur où son esprit se reposait de la sévérité de ses premières productions. Aujourd'hui, par la force du contraste, le souvenir est devenu impérieux et l'obsède comme un regret. Quelle abondance, en comparaison des monuments péniblement poursuivis à travers les lointaines vallées de la Thrace, et comment se montrer assez ennemi de soi-même pour renoncer à tant de richesses que l'on a déjà tenues entre ses mains ! Il écrit en 1869 : « Ma voie » est aujourd'hui bien tracée. Il faut aller en Grèce, en » mission, pour réunir les éléments d'un in-folio consacré » aux monuments figurés et se faire en ce genre une spé-

» cialité. La place est à prendre, et la place est belle! » On voit avec quelle ardeur, selon son habitude, il se tourne vers ce projet nouveau.

Dans une entreprise où l'art tenait tant de place, la difficulté grave était de choisir le dessinateur. La préparation des planches demandait le concours d'un crayon savant, délicat, assez libre des conventions d'école pour saisir et fixer la franche et vive allure des modèles grecs. Ce n'était pas trop que de s'adresser à l'un des premiers parmi les artistes. Or, ce collaborateur d'élite, la bonne étoile de Dumont le lui avait fait rencontrer d'avance.

C'était lorsque le nouveau membre de l'École d'Athènes, s'acheminant vers la Grèce, passait à Rome pour la première fois. Logé à l'Académie de France, suivant une tradition de mutuelle hospitalité, il y avait connu Jules Chaplain, grand prix de gravure en médailles, artiste de fine race française, nature avant tout sincère, enthousiaste et résolue. C'était déjà le travailleur passionné, dont les créations incessantes commençaient à faire refleurir, dans un sentiment nouveau, la belle technique des maîtres pisans et des monnayeurs syracusains. Une étroite amitié s'était formée entre les deux jeunes gens, par la double attraction du talent et du caractère. Presque chaque soir, au milieu du mouvement de la Villa Médicis, la chambre, un peu retirée, où le graveur veillait au milieu de ses maquettes et de ses burins, était pour eux comme un refuge, et ils aimaient à s'y retrouver pour causer en travaillant. Dumont racontait ses courses archéologiques à travers la ville, ses visites dans les musées; il faisait tout haut des projets pour son prochain séjour en Grèce, terre promise où il allait entrer seul. L'artiste écoutait, non sans envie, et, tout en poursuivant avec une ardeur silencieuse quelque œuvre charmante, il voyait, lui aussi, à travers la beauté savante des imitations gréco-romaines, se dégager la sublime originalité de l'art grec.

Quatre ans plus tard, tous les deux s'étant rejoints à Paris, on imagine la joie de Chaplain, lorsque son ami lui annonça la mission nouvelle qu'il venait d'obtenir et lui proposa de l'y associer ! Les rêves de l'artiste étaient réalisés : il le croyait du moins, sans se douter des terribles obstacles qui déjà se dressaient à l'entrée même du chemin. Au mois d'août 1870, nos missionnaires préludaient à leur voyage par une visite au *British Museum*, désireux de connaître tout d'abord la grande part que l'Angleterre a prélevée sur les merveilles de l'antiquité grecque. Date fatale : c'était le moment même où une guerre, légèrement acceptée, accumulait sur notre pays tout un avenir de dangers ! Soudain éclatait la sinistre nouvelle d'un premier échec à Wissembourg : l'heure n'était plus aux expéditions de science et d'art ; il fallut rentrer en France précipitamment.

Albert Dumont, peu fait pour le métier de soldat, mais impatient de se rendre utile, s'engage dans les ambulances auxiliaires, qui s'organisent pour rejoindre l'armée. Son ami voudrait le suivre ; mais il est repoussé, les cadres étant trop pleins : il ne pourra que lui faire la conduite et l'embrasser à la gare. Là cependant, sur le quai même de l'embarquement, le chirurgien en chef (1), touché sans doute de tant de constance, l'enrôle séance tenante. Voilà donc nos collaborateurs scientifiques côte à côte dans le rang, l'artiste encore en costume de ville, l'archéologue déjà équipé, comme les autres, en infirmier militaire. Après trois jours de marche seulement, un ambulancier s'étant fait renvoyer pour inconduite, Chaplain reçut l'uniforme du congédié et endossa la vareuse avec la croix de Genève : singulière mais dramatique et touchante transformation d'une mission en Grèce, qui jette les deux amis dans l'Argonne, au Chêne-Populeux, et les laisse bientôt, détachés

(1) Le docteur Ulysse Trélat.

pour le service d'un hôpital improvisé, en plein pays envahi, au milieu des premières horreurs de la défaite !

Au bout de deux mois, revenus vers Paris par un long détour, ils y rentrent encore à temps pour *être du siège*; Dumont en particulier, pour se faire inscrire dans les compagnies de marche et prendre part, tirailleur inexpérimenté, au combat de Buzenval. Cependant, en ces temps d'épreuve, l'historien n'oublie jamais le parti qu'il peut tirer de son arme véritable : l'observation méthodique. Dans une série d'articles (*Un mois dans les Ardennes*, *Les mobilisés aux avant-postes*) (1), il s'efforce de relever les courages, il étudie la défaite et les moyens de la réparer. Cette étude, il la poursuit jusque dans les provinces perdues (*L'administration prussienne en Alsace*) (2) : car sa famille, enfermée dans Strasbourg, a passé aussi par les douleurs d'un siège (3); mais lorsqu'il la retrouve, aux premières questions qui accompagnent les baisers maternels, il peut répondre qu'il s'est battu.

Ces souvenirs ne sont pas étrangers au sujet que j'ai voulu surtout traiter ici : la carrière archéologique d'Albert Dumont. Les lecteurs qui étudieront les *Céramiques de la Grèce* et qui en tourneront à loisir les belles planches, ne doivent pas ignorer que telle a été, dans l'ordre des faits, la véritable introduction et, comme on dirait aujourd'hui, « la préface vécue » de ce grand ouvrage. Cependant, la tempête une fois passée, le projet de mission, brisé par la guerre, se renoua contre toute espérance. Alors on ne se figure pas sans émotion, avec quelle joie intense, avec quelle union de cœur et de pensée Dumont et Chaplain mirent enfin le pied sur le sol de la Grèce, profondément attachés l'un à l'autre par une fraternité d'épreuves et de travail que des liens de famille devaient plus tard rendre

(1) *Revue des Deux-Mondes*, 15 novembre 1870 et 15 janvier 1871.
(2) *Ibid.*, 1er et 15 juin 1871.
(3) M. Dumont père y était directeur des domaines.

encore plus étroite ! Chez eux le sentiment en même temps que l'intelligence s'étaient élargis et renouvelés dans l'action. Ils n'en goûtèrent que plus vivement ces fleurs de l'art grec, écloses souvent elles-mêmes en des temps de lutte, au milieu des discordes intérieures et des guerres sanglantes entre les cités !

A l'époque où je me trouvais moi-même en Grèce, entre 1855 et 1860, l'attention, tout entière aux œuvres de la sculpture et de l'architecture, ne se portait que faiblement vers les petits ouvrages de l'industrie grecque et particulièrement vers les objets céramiques. Les collections de ce genre n'existaient pas, à proprement parler. Nous furetions dans les casemates de l'Acropole ou parmi les paperasses, dans le cabinet de l'Éphore des antiquités, le légendaire Pittakis, pour y entrevoir quelques vases épars. Après avoir admiré diverses pièces de choix réunies avec un goût remarquable par le professeur Comnos, visité les raretés de l'Anglais Finlay, puis passé en revue, dans les boutiques de la rue d'Éole, des lots d'antiquités dont la provenance grecque n'était pas toujours évidente, on avait à peu près épuisé tout ce que la capitale du royaume hellénique offrait alors, en ce genre, à la curiosité des étrangers.

En voyage même, dans l'intérieur du pays, les objets de cette catégorie venaient rarement au-devant de l'archéologue, faisant étape de village en village. Des spécimens de poteries funéraires très simples à Corinthe et en Acarnanie, un chêneau de terre cuite peinte dans cette dernière région, un petit buste estampé recueilli dans un tumulus grec de Pharsale, c'est presque tout ce que me rappellent mes souvenirs personnels, pendant cinq années d'exploration dans les pays grecs. Une seule exception intéressante mérite d'être citée pour l'étude des terres cuites. A Vodéna, l'antique *Ægæ* des rois de Macédoine, on nous montra un caveau funéraire tout autour duquel régnait un étroit res-

saut, taillé dans le tuf des parois (1). Sur ce rebord, on avait trouvé, disposées en cercle, une série de figurines de femmes, dont une seule nous fut présentée intacte par le propriétaire du terrain, les autres ayant été brisées par ses enfants. L'unique survivante, qu'il ne voulut nous céder à aucun prix, ressemblait beaucoup aux grandes femmes voilées de Tanagre, à celles qui sont du style le plus libre et le plus avancé. De ces exemples isolés, on emportait certainement la conviction que l'art populaire avait eu en Grèce un rare mérite, en proportion avec celui du grand art. On pensait bien que, pour ces productions de l'industrie, là était aussi la grande école et le point de départ de la fabrication antique; mais rien ne faisait croire qu'il fût resté dans le pays même beaucoup de traces de cette activité.

Dix ans plus tard, à l'époque où Dumont vint à Athènes, la situation était devenue toute différente. La Grèce commençait à posséder de véritables musées, qui s'enrichissaient à vue d'œil, et le goût des collections particulières s'y développait dans la même mesure. L'extension des cultures, le déplacement de la population, que le patriotisme archéologique des Grecs tend à ramener vers les chefs-lieux antiques, le retentissement de plusieurs découvertes heureuses, sans oublier le zèle des savants nationaux et des sociétés locales, telles étaient les causes qui avaient donné aux fouilles une activité naguère inconnue. Doué d'un merveilleux coup d'œil pour distinguer les questions à l'ordre du jour et pressentir ce que sera la science du lendemain, Dumont avait très bien compris que c'était

(1) C'était lorsque j'accompagnais dans ces parages mon ami De la Coulonche : voir son mémoire intitulé *Berceau de la Puissance Macédonienne*, p. 17 (Extrait de la *Revue des Sociétés savantes*, 1858). L'auteur, dont les notes sont nécessairement plus exactes que mon souvenir, parle de deux statuettes conservées, et il ajoute : « Les draperies sont bien jetées : il y a » un peu d'exagération, mais, en même temps, un art incontestable dans » l'arrangement des plis. »

comme une ère nouvelle qui s'ouvrait pour les recherches érudites en Grèce, et sa mission coïncidait très heureusement avec ce mouvement plein d'avenir. Le nom de *Tanagra*, devenu si célèbre, n'était pas encore prononcé ; mais il suffit de feuilleter lès planches des *Céramiques* pour voir que plus d'un monument, parmi ceux qu'on y admire le plus, provient déjà de cette source. Un admirable buste de femme voilée (1), rapporté au Louvre par les deux missionnaires, comme provenant de Thèbes, fut le premier exemple, possédé par notre grand musée, des inestimables merveilles qui commençaient à sortir des nécropoles béotiennes. Les dessins de Chaplain, exposés et connus dès le retour de la mission en France, achevèrent la révélation ; et c'est ainsi que les conservateurs des Antiques furent amenés de très bonne heure à engager des négociations sérieuses, pour faire profiter le Louvre du mouvement d'émigration qui devait fatalement acheminer une partie de ces précieux objets vers l'Europe occidentale.

Au mois de mars 1872, Dumont était réinstallé à Athènes, avec Chaplain, et l'on voit, par ses lettres, que, si les souvenirs graves le hantaient encore, il s'était de nouveau plié à sa tâche d'archéologue avec la régularité qu'il aimait en toute chose : « Je ne suis pas triste, mais je suis sé-» rieux, et il me semble que le travail continu est le seul » emploi possible de mon temps. Je crois que je deviendrai » de plus en plus travailleur : les affections et l'étude. » Puis, dans une autre lettre : « Nous avons en chemin » une œuvre admirable : le recueil des vases et des ter-» res cuites de style grec, par opposition aux produits de » la Grande-Grèce. Chaplain dessine tout ce qu'il y a ici » d'inédit, bas-reliefs, vases et petits objets. Nous en avons » pour trois mois au moins et même sûrement pour quatre. »

(1) *Monuments grecs publiés par l'Association pour l'encouragement des études grecques*, 1873, pl. 2.

On voit ici se dessiner le plan du livre qui deviendra les *Céramiques de la Grèce propre*, l'œuvre maîtresse de Dumont, qui occupera plus tard les laborieux loisirs du directeur de l'École d'Athènes, mais dont les planches furent dès ce moment choisies et mises en voie d'exécution. Jusque-là, on ne connaissait guère la céramique des anciens que par les produits trouvés en Italie. La science se débattait dans un réseau de problèmes obscurs, compliqués par les rêveries des érudits épris de symbolisme. Si l'on commençait à ne plus croire à l'origine étrusque des vases peints, on discutait sur les noms des artistes grecs, établis, pensait-on, dans ces centres régionaux, et l'on en tirait des conclusions sur la floraison des écoles d'art en Italie. Tout cet édifice s'était écroulé aux yeux de Dumont, dès la première visite attentive qu'il avait faite aux musées d'Athènes. Déjà deux savants allemands, MM. Benndorf et Heydemann, avaient procédé à une exploration méthodique de ce domaine inconnu (1); mais leurs publications, dont l'importance n'avait pas échappé à notre ami, étaient de simples recueils de documents. Le corps de doctrine, l'histoire de ce brillant essor de la céramique faisaient encore défaut. En préparant un volume de luxe, qui révélât aux artistes et au public français la perfection de l'art grec dans ses productions populaires, Dumont se proposait, avant tout, d'en retrouver, sur le sol même de la Grèce, le véritable terrain et le pays d'origine.

A peine revenu en France, impatient d'exposer ses idées et sans attendre la rédaction de son livre, Dumont esquissa d'abord une théorie d'ensemble, qu'il publia en plusieurs articles dans le *Journal des Savants* (2). Fidèle à son programme de vulgarisation, il reprit bientôt le même sujet,

(1) Heydemann, *Griech. Vasenbilder*, Berlin, 1870; — Benndorf, *Griech. und sicil. Vasenbilder*, Berlin, 1869-70.

(2) *Les Vases peints de la Grèce propre*, dans le *Journal des Savants*, 1872, p. 577-596, 793-808; 1873, p. 245-260, 575-587.

sous une forme moins érudite et plus accessible au public, dans la *Gazette des Beaux-Arts* (1). C'était une façon de se faire la main et de se tracer à soi-même un plan d'études. Il devait ensuite mettre près de dix ans à mûrir et à développer les principaux chapitres de son ouvrage.

Il faut dire que, dans l'intervalle, son activité s'était portée vers d'autres travaux, plus absorbants encore : il était entré définitivement dans l'administration de l'Instruction Publique. Chargé de la fondation d'une école archéologique à Rome en 1873, nommé à la direction de l'École d'Athènes en 1875, recteur à Grenoble, puis à Montpellier en 1878, enfin directeur de l'Enseignement supérieur en 1879, il avait franchi rapidement les étapes de sa nouvelle carrière. Ce qu'il a été dans ce rôle d'organisateur, ce qu'il a fait pour le bien de son pays et de la jeunesse française, d'autres l'ont dit avec une chaleureuse éloquence (2). Pour nous, ce n'est pas ce côté de son existence que nous avons à retracer ici. Personnellement, j'y serais d'autant moins préparé, que je ne l'ai ni encouragé ni beaucoup suivi dans la partie administrative de sa carrière. Je lui exprimais plutôt le regret de lui voir quitter les calmes régions de l'érudition et de l'art, pour s'engager dans des fonctions plus militantes. Mon rêve aurait été surtout de le voir à mes côtés au musée du Louvre, où il n'aurait pas manqué de rendre aussi à la science des services signalés, bien que d'une utilité peut-être moins générale. J'avais tort, je l'avoue, et, si je me défiais, non sans raison, de ses forces physiques, je mesurais mal, à cette époque, les hautes facultés dont il était doué pour l'action. C'était lui qui voyait plus haut et plus loin. Puisqu'il se sentait fait pour conduire les hommes, pour les plier à la raison à force de ténacité et de souplesse, puis-

(1) *La Céramique de la Grèce propre*, dans la *Gazette des Beaux-Arts*, 1873, t. VIII, p. 111 et suiv.; 1874, t. IX, p. 121 et suiv.

(2) Voir les discours et notices cités plus haut, p. v.

qu'il avait la vue nette du progrès à réaliser et des voies à suivre pour l'accomplir, il était juste et naturel qu'il sacrifiât une partie de son avenir scientifique à cette manière plus large de comprendre le service de la science. Pourquoi faut-il que sa santé et sa vie aient été engagées dans l'accomplissement de ce grand devoir !

A partir de cette époque, l'archéologie n'occupe plus en quelque sorte que les loisirs du fonctionnaire ; mais ces heures disputées aux multiples obligations de chaque jour sont encore fécondes en résultats. Si maniable était son esprit, si puissante son application au travail, que, rentré à peine dans sa bibliothèque, il retrouvait au milieu de ses livres l'ardeur et la curiosité d'autrefois. Ceux qui l'ont vu, assidu, chaque vendredi, aux séances de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, dont il était membre depuis 1882, attentif à noter tout document utile à ses études et prompt à donner lui-même des éclaircissements sur les matières discutées, auraient eu peine à croire qu'il venait de passer plusieurs heures à recevoir des visiteurs et à présider des commissions. Chez lui, quand il disposait d'une soirée pour travailler à son aise, c'était aux *Céramiques* qu'il revenait, comme à son œuvre préférée, comme à celle qu'il s'était réservée pour le couronnement de sa carrière.

Cependant, grâce à une étonnante succession de grandes découvertes, comme aucune autre époque n'en a peut-être jamais connu, les questions avaient marché. Déjà, lorsque Dumont avait revu pour la troisième fois la Grèce, comme directeur de l'École d'Athènes, il n'y avait pas retrouvé l'antiquité au point où sa mission l'avait laissée. C'est ainsi que son livre se transformait entre ses mains. L'ouvrage de vulgarisation savante et d'exposition esthétique, pour lequel Chaplain avait exécuté ses dessins, déjà transformés en gravures par l'habile burin de Jules Jacquet, sortait chaque jour davantage du cadre primitive-

ment tracé. M. Pottier, chargé de continuer l'œuvre inachevée, a très bien expliqué, dans sa préface, comment le plan s'en était peu à peu élargi et modifié. L'auteur, mis en présence des origines de la céramique grecque, avait senti se réveiller tout son amour des problèmes difficiles. Les trouvailles retentissantes des Schliemann et des Cesnola faisaient alors de l'influence orientale en Grèce une question qui s'imposait aux archéologues. Le goût des vérités nouvelles l'emporta, et Dumont s'engagea avec ardeur dans ces lointaines investigations. En dépit de l'incessante évolution qui renouvelle la science, il aura le mérite d'avoir attaqué le problème avec une rare vigueur, d'avoir démontré par le détail l'intime union de la Grèce naissante avec les vieilles civilisations de l'Égypte et de l'Assyrie, d'avoir fait surtout de ces observations la base d'une classification historique et rationnelle pour les plus anciennes familles de vases, avec la rigueur de détermination où il excelle.

Dans la partie des *Céramiques* qui touche à la période classique, il a encore ouvert une voie où beaucoup d'autres l'ont suivi. Pendant son séjour à Athènes, il avait amassé des matériaux considérables sur des vases à signatures d'artistes. Les articles du *Journal des Savants* montraient déjà l'importance qu'il attachait à ce genre de documents pour établir la chronologie des poteries grecques. Dans ses papiers, on a retrouvé, en manuscrit, un recueil complet des vases signés : il ne restait plus qu'à les classer. Sans le coup imprévu qui a frappé Dumont en pleine activité, la science française aurait eu l'honneur d'une publication qu'un archéologue viennois, plus heureux, M. Klein, a pu mener à terme, et qui est aujourd'hui entre les mains de tous les travailleurs.

De son grand ouvrage sur les *Céramiques de la Grèce*, l'auteur n'eut la joie de voir paraître que deux fascicules (1881-1883). Les six derniers ont pu être achevés en cinq

ans (1885-1890), grâce aux matériaux nombreux que contenaient ses cartons. Il laissait la valeur d'un fascicule entièrement rédigé ; le reste a pu être comblé par des additions développant le texte, par des notices sur les planches, enfin par la réunion des anciens articles de Dumont qui se rapportaient au même sujet.

Si M. Pottier, à force de dévouement et de science, a pu rétablir si fidèlement l'œuvre de son maître, c'est surtout à cause de la puissante régularité des premières assises. Ces chapitres terminés par Dumont sont des modèles de construction scientifique. Je ne puis que répéter ici ce que je disais en présentant à l'Académie des Inscriptions les premières livraisons posthumes des *Céramiques :* « Jamais notre ami n'a appliqué avec plus de succès sa méthode, qui consiste à s'appuyer, de chapitre en chapitre, sur des catalogues partiels, rédigés avec une grande précision ; à resserrer dans quelques formules claires, sans aucune affectation technologique, des observations qui représentent des années de recherches personnelles, de nombreux carnets de notes prises sur les monuments ; puis à tirer de ces menus faits, patiemment emmagasinés, des vues larges et pénétrantes sur la marche de l'art et de la civilisation. C'est qu'Albert Dumont n'a pas voulu écrire seulement à grands traits une histoire générale et résumée de la céramique antique. Son œuvre est vraiment forte, parce qu'elle est démonstrative et qu'elle porte ses preuves avec elle. C'est bien, suivant l'idéal qu'il ambitionnait d'atteindre, une œuvre d'enseignement et de doctrine. »

Et j'ajoutais plus loin : « Même en dehors du texte, l'ensemble des planches choisies par Dumont et dessinées par Chaplain (il s'agit surtout ici de celles qui sont consacrées aux figurines de terre cuite), constitue un recueil d'une haute valeur. Dans les parties où nous aurons à regretter l'absence de la rédaction originale, il suffira que M. Pottier décrive ces représentations avec la science et le goût dont

il a donné des preuves, et les fasse rentrer dans les cadres tracés par son maître, pour que l'œuvre de l'archéologue éminent que nous avons perdu existe avec le caractère qui lui appartient, sinon également dans toutes les parties, au moins dans la construction générale et dans l'ensemble. »

La rédaction de ce grand ouvrage, où l'on trouve comme la synthèse des études scientifiques de Dumont, peut nous servir en même temps à connaître ses procédés de travail, sa manière de composer et d'écrire. C'est là une partie intime de son existence où je puis pénétrer familièrement, grâce aux renseignements et aux précieux souvenirs qui me sont communiqués par le témoin fidèle de ces années de fiévreuse activité, où il semblait doubler sa vie, comme par le pressentiment d'une fin trop prochaine.

Lorsque l'idée du livre à faire s'était imposée avec force à l'esprit de Dumont, deux phases distinctes marquaient la période de préparation intellectuelle qui précédait le travail écrit. D'abord, il percevait les grandes lignes du sujet, mettait au premier rang les idées générales et s'enthousiasmait pour les scènes de la vie antique. Il se livrait alors tout entier à son imagination, poète autant qu'historien, cherchant les occasions de parler de son œuvre future, presque indifférent aux réponses de son interlocuteur et ne cherchant qu'à préciser à ses propres yeux le mirage flottant dans son esprit. Puis venait le travail méticuleux des recherches. Avec la lecture des textes et des inscriptions, les dossiers de petits papiers d'une écriture fine et indéchiffrable s'amoncelaient sous sa plume : il devenait préoccupé, moins prompt à se répandre en causeries. Enfin, il fallait clore ce long travail préparatoire : il se promenait longtemps, comme absent de tout ce qui l'entourait; puis, il s'asseyait et, avec une rapidité extraordinaire, traçait le plan du travail. But et cadre trouvés, il n'y revenait pour ainsi dire jamais. Il écrivait très vite et ne quittait plus l'ou-

vrage une fois commencé, coupant ses feuilles manuscrites et raccordant les fragments entre eux, faisant voler d'un bout à l'autre un alinéa, quand tout était fini. Tous ses chapitres étaient ainsi construits successivement, presque sans ratures. Il retrouvait, dans cette ardeur de l'exécution, la flamme qui l'avait échauffé aux heures de l'inspiration première.

C'est ainsi qu'il a travaillé toute sa vie, avec un étonnant mélange de conviction passionnée et de froid raisonnement. Lui-même se plaisait à répéter comme une maxime favorite cette pensée d'un homme d'action, qu'il faut dans les choses une part d'enthousiasme et une part de scepticisme. L'association de ces qualités en apparence contradictoires lui a permis de remplir jusqu'au bout la haute mission qu'il s'était imposée. Dumont n'a certes pas créé la méthode historique et archéologique, qui a été pratiquée longtemps avant lui par les maîtres de la science ; mais on peut dire qu'il en a été le propagateur et qu'il a travaillé, comme par une sorte de prédication, à la faire entrer plus avant dans les habitudes de nos grandes écoles universitaires. Son influence en ce sens ne s'est pas exercée uniquement sur les générations plus jeunes ; elle a réagi jusque sur ceux qu'il continuait à considérer modestement comme ses anciens ou comme ses maîtres. Dans l'administration de l'Enseignement supérieur, il n'a fait que poursuivre son œuvre en l'élargissant et en l'étendant à la science tout entière. Mieux que personne, aux jours douloureux de la défaite, il avait senti combien le manque d'organisation avait paralysé nos efforts les plus énergiques. Placé à trente-sept ans dans les plus hautes fonctions de l'Université, ce sera son éternel honneur d'avoir dirigé réellement notre réorganisation scientifique. Et ce patriotique apostolat, il l'a poussé jusqu'au dernier sacrifice ; il y a épuisé toutes ses forces ; il y a laissé sa vie même. Ce fut son champ de bataille, et ceux qui l'ont vu

de près dans ces heures de fièvre savent qu'il est mort en plein combat!

Voilà pourquoi son souvenir méritait de devenir, dans son entourage de parents, d'amis et de disciples, l'objet d'une sorte de culte posthume. Cette pieuse fidélité a parfois excité la surprise de ceux qui n'avaient point approché de près notre ami. Beaucoup ont appris à juger l'homme d'après les regrets qu'il excitait et ont commencé à s'intéresser à ses œuvres, quand il n'était déjà plus. C'est en effet un spectacle fortifiant de voir se dérouler en plein milieu parisien, au sein de notre société française, si mal connue à l'étranger et si follement dénigrée par nous-mêmes, cette vie simple et grave, toute pleine de dévouement et de hautes pensées, que de suivre l'histoire de cette âme formée naturellement dès l'enfance au respect de la dignité morale et trouvant facilement autour d'elle des esprits et des cœurs à sa taille, capables de la comprendre et de s'associer à sa destinée. On a parlé des trésors d'épargne qui renouvellent la richesse matérielle de la France; de pareils exemples donnent à penser qu'il y a aussi chez nous des réserves de force intellectuelle et morale, qui se forment silencieusement dans l'ombre de l'éducation domestique.

Léon Heuzey.

I

NOTE SUR QUELQUES MONUMENTS DE L'AGE DE PIERRE TROUVÉS EN GRÈCE

(*Revue archéologique*, 1867, I, p. 356 et suiv.)

Un spirituel érudit (1) écrivait naguère, au milieu d'un article sur les premiers âges de la Grèce : « Arrivons maintenant à l'époque contemporaine, je veux dire au siècle d'Homère, » supposant ainsi que l'âge de la guerre de Troie était, dans l'histoire des pays helléniques, une période relativement récente. Plus on étudiera les débuts de la race qui, vers le quatorzième siècle avant notre ère, s'établit dans les pays qui devaient plus tard s'appeler la Grèce, plus on découvrira un passé reculé qui a eu sa vie et sa civilisation. Aux origines de chaque peuple, on ne peut que retrouver les mêmes habitudes ; le développement des premières sociétés ne s'est pas fait dans une partie du monde autrement que dans toutes les autres. On pourrait donc dire *a priori* que la Grèce a passé par les différents âges que nous reconnaissons dans l'enfance de l'Europe occidentale. La grande impulsion donnée, dans ces derniers temps, à la recherche des monuments de l'âge de pierre, en France, en Suisse et en Allemagne, a amené en quelques années des résultats remarquables, et une science nouvelle s'est vite constituée, grâce au zèle de quelques savants spéciaux.

(1) M. Georges Finlay.

L'Orient a eu lui aussi son âge de pierre, qui attend encore des esprits curieux de l'étudier. Cette note réunit quelques faits intéressants et qui, je crois, n'ont pas encore été publiés. Sauf, en effet, une note de M. Finlay, dans son chapitre sur la topographie du champ de bataille de Marathon (1), et quelques mots de Gell (2), personne n'a rien dit, semble-t-il, qui ait attiré l'attention des érudits sur ce sujet (3).

Depuis quelques années, quatre collections se sont formées, soit en Grèce, soit en Asie Mineure, qui renferment des objets de pierre analogues à ceux qui ont été trouvés en Occident. Une de ces collections est celle de M. Calvert, consul d'Angleterre aux Dardanelles; l'autre, celle de M. Erskine, ministre de la même puissance à Athènes. Je n'ai vu ni l'une ni l'autre; elles sont toutes les deux aujourd'hui en Angleterre; mais, d'après la description qu'en font les hommes compétents, elles ne contiennent pas de haches ni de marteaux; elles sont composées exclusivement de petits morceaux de pierres dures taillées en pointe et semblables à des extrémités de flèches. Les fragments de ce genre se rencontrent fréquemment sur la côte nord de l'Asie Mineure, et même en Thrace, où les paysans s'en servent pour tapisser les pièces de bois avec lesquelles ils séparent le blé de la paille. On les trouve d'ordinaire dans des *tumuli*, où la terre a visiblement recouvert des os. Toute la collection du consul des Dardanelles a été recueillie sur une colline qui s'élève au milieu de ses propriétés et que M. Calvert croit commémorative d'une bataille de la guerre de Troie. Ces pointes de pierre ne sont pas rares en Attique, où l'on en rencontre à Stavros, à Vari, à Képhisia et sur l'emplacement d'anciens dèmes. La géographie des localités où ces objets abondent serait intéressante à faire. Ils ont toujours ce caractère :

1° D'avoir été visiblement taillés de main d'homme et même de

(1) *Transactions of the R. Society of literature*, 1839, t. III, p. 363.

(2) *Itinerary of Greece*, p. 166.

(3) [Cette notice avait été adressée à l'Académie au mois de mai 1866; M. Dumont n'avait donc pas pu y signaler les articles de M. Lenormant sur les *découvertes de Thérasia*, sur l'*âge de pierre en Grèce* et les *armes de pierre de Marathon*, etc. On en trouvera la bibliographie ci-dessous à la page 6, note 1.]

porter les traces d'instruments qui y ont laissé des rainures;

2° D'être d'une pierre fort dure qui ne se rencontre pas dans le pays, où les objets eux-mêmes se trouvent cependant en abondance; c'est un basalte noir, très brillant, assez semblable à la pierre à feu.

A côté des deux collections dont je viens de parler, il faut mentionner, à Athènes, celle qu'a formée M. Finlay et celle qui a été commencée par le musée d'histoire naturelle de l'Université. Les principaux objets possédés par M. Finlay sont :

1° Une hache en serpentine, d'un décimètre de long, arrondie à une extrémité, effilée à l'autre, plus large en haut qu'en bas, mais plus épaisse au sommet, qui probablement s'emboîtait dans un manche ou de bois ou de corne d'animal. Cette hache a la forme d'un coin. Elle a été trouvée à *Athènes*, aux environs de l'Agora; elle est fort lourde.

2° Une hache semblable, mais moins longue et plus massive, également en serpentine, trouvée en *Eubée*, près des mines de houille.

3° Deux petites haches, l'une en matière volcanique, l'autre en granit, trouvées à *Orchomène* des Minyens.

4° Une hache fort longue, d'une matière peu dure, de couleur verte et de peu d'épaisseur, trouvée au *Pirée* en creusant les fondations de la nouvelle douane.

5° Une hache de granit noir tacheté de blanc, d'environ 0^{m},07 de longueur, trouvée au même endroit.

6° Quatre pointes de flèches finement taillées, de 0^{m},07 de longueur, à trois faces, l'une très large, les deux autres en toit au-dessus, avec rainures à l'intersection des deux faces. La pierre dont sont faits ces objets ne se trouve, en Grèce, qu'à Milo. Ces pointes proviennent d'un tombeau de l'île d'*Ios*.

7° Plusieurs flèches semblables trouvées dans un tombeau à *Théra*.

8° Plusieurs fragments de flèches semblables recueillis à *Hydra*.

9° Trois fragments de pierre taillée, de 0^{m},01 de largeur sur 0^{m},002 de hauteur, avec deux rainures profondes, à droite et à gauche; la pierre ressemble au basalte. Ces objets sont d'autant plus curieux que M. Finlay a trouvé, dans le canton de Berne,

des morceaux taillés de la même manière et présentant des caractères identiques (1).

Les objets achetés par le musée d'Athènes sont au nombre de dix et proviennent tous de l'*Eubée*, qui a, comme on sait, des restes de monuments d'une haute antiquité. Tous ces objets sont des haches, qui ont en moyenne un décimètre de hauteur sur cinq centimètres de largeur et ressemblent toutes à celles que j'ai décrites plus haut. La pierre dont elles sont formées varie beaucoup ; on distingue surtout la serpentine (une hache), le granit rouge (trois haches), le porphyre (une hache).

Ces sortes d'objets sont nombreux en Eubée et dans toute la Grèce, et on les appelle des *astropélékia*. Le paysan refuse d'avouer qu'il les connaît et qu'il en possède. Il y attache des idées superstitieuses. Selon la croyance populaire, elles ont une valeur nécromantique et peuvent servir de talisman ; on se les transmet de père en fils, comme un précieux héritage. Celles que le musée a achetées lui ont été vendues par un Allemand, qui s'est fixé près des mines de Koumi et qui n'a pas les préjugés grecs. On dit que ces pierres se forment dans la terre, quand le tonnerre y est tombé, et qu'il faut quarante jours pour que l'*astropéléki* soit parfait.

D'après tous les renseignements recueillis sur ce sujet, il est certain qu'on trouverait un grand nombre de ces objets, si on parvenait à vaincre les scrupules des paysans.

L'étude des monuments de l'âge de pierre de la Grèce promet d'avoir un bon succès, si, comme on l'espère, le lac Copaïs est un jour desséché. Sans trop croire au rapport de M. Pittakis, qui, envoyé vers 1842 par M. Boulgaris, pour examiner ce lac presque desséché, prétendit y avoir vu les ruines d'une ville, on peut conjecturer que la Grèce n'a pas ignoré les constructions lacustres (2). L'histoire des riches Minyens, si industrieux, et des constructeurs, quels qu'ils aient été, des *catavothra*, a encore beaucoup à attendre de ces recherches. L'Académie des inscriptions et belles-lettres a

(1) Cf. plus bas, p. 14 et suiv., le compte rendu de l'ouvrage de Finlay, intitulé *L'archéologie préhistorique en Suisse et en Grèce*, Athènes, 1869.

(2) [Le desséchement partiel du Copaïs, récemment opéré, n'a pas confirmé ces prévisions optimistes et a justifié les réserves de M. Dumont au sujet des prétendues observations de Pittakis.]

été très frappée, dans le rapport de M. Deville sur la Thrace, de sa description des restes d'habitations lacustres, nombreuses dans ces contrées. Toutes les recherches de cet ordre promettent des résultats précieux à ceux qui les entreprendront. L'objet de cette note n'était que de réunir quelques faits encore peu connus, et de faire entrevoir une histoire de l'âge de pierre hellénique, digne peut-être de l'âge de pierre, si bien étudié aujourd'hui, des premiers peuples de l'Europe occidentale.

II

RENSEIGNEMENTS NOUVEAUX SUR LA GRÈCE AVANT LA LÉGENDE ET AVANT L'HISTOIRE

(*Revue archéologique*, 1867, II, p. 141 et suiv., pl. XVI)

J'ai soumis, au mois de mai 1866, à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, une notice de quelques pages sur plusieurs monuments de l'âge de pierre trouvés en Grèce. Mon dessein n'était alors que de signaler à l'attention des érudits la découverte, dans les pays helléniques, d'un genre d'antiquités encore peu connues dans cette partie de l'Europe et déjà cependant assez nombreuses. A quelques mois de là, M. Lenormant décrivait un remarquable *nucleus* recueilli par lui dans l'île d'*Ios*, et un peu plus tard, il donnait aux lecteurs de la *Revue archéologique* de curieux renseignements sur les maisons de l'âge antéhistorique mises au jour dans l'île de Thérasia par M. Nomikos, ainsi que sur des armes de genres très variés, qu'il avait eu occasion de voir et de décrire, dès 1860, dans ses voyages (1).

Personne ne doute aujourd'hui que la Grèce n'ait dû passer, comme l'Europe occidentale, par les états de civilisation les moins parfaits. On sait qu'à Athènes, à Théra, à Hydra, à Orchomène, à Livadie, à Gythium, à Mégare, aux Dardanelles et dans vingt autres lieux, des marteaux et des haches ont été recueillis,

(1) Voir *Revue archéologique*, décembre 1866, p. 423-432, janvier et février 1867, p. 16-19; 145-148; *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, juin et août 1866. Cf. Finlay, *Dissertation sur la bataille de Marathon*; Ross, *Archæologische Aufsætze*, t. II, p. 492, etc.

qui se rapportent, sans doute aucun, à des époques de barbarie presque complète. J'ai eu occasion de constater, cette année, que deux armes de serpentine avaient été trouvées sur les montagnes qui avoisinent l'Acro-Corinthe. M. Cordélas, ingénieur attaché à l'exploitation des minerais du Laurium, possède quelques fragments de couteaux de silex, qui proviennent de l'île d'Hélène, aujourd'hui, comme du temps de Strabon, complètement déserte. A Kérasia, petit village situé au centre de l'Eubée, sur un des plateaux du Delphi, un paysan m'a montré une belle hache de près de un décimètre de longueur, en pierre dure polie. La collection de M. Finlay vient d'acquérir trois petits marteaux de quelques centimètres de hauteur, remarquables par leur poids et la perfection du travail, et d'autant plus intéressants qu'ils sont jusqu'ici les uniques échantillons de l'âge de pierre en Arcadie. Mais la découverte la plus curieuse qui soit venue à ma connaissance est celle d'une arme de pierre ramassée, il y a quelques mois, par M. le Dr de Seebach, sur l'Acropole d'Athènes, où elle avait été conservée, pendant une si longue suite de siècles, dans les anfractuosités du rocher. C'est un marteau du genre appelé *celt*, semblable à plusieurs de ceux qui ont été trouvés dans la vallée de la Somme, et tout à fait analogue à quelques exemplaires rapportés par M. de Seebach lui-même du Mexique central. Cette hache, en serpentine vert sombre, effilée à une de ses extrémités, bombée et très épaisse au milieu, arrondie au sommet, mesure 0m,06 sur 0m,045.

Ces faits sont encore bien peu nombreux, surtout si l'on songe que le Danemark possède à lui seul plus de quarante mille spécimens d'armes de pierre; ils permettent cependant quelques inductions sur les habitants primitifs de la Grèce.

I

ÉPOQUE PALÉOLITHIQUE.

J'adopterai, pour plus de facilité, les divisions auxquelles sir John Lubbock a cru devoir s'arrêter.

Nous n'avons encore trouvé en Grèce que peu de vestiges de cette période, la plus reculée de toutes, celle où l'homme ne

connaissait que l'usage des instruments de silex. Ni haches ni marteaux de cette époque n'ont été découverts. Cet âge n'est représenté jusqu'ici, pour l'Orient hellénique, que par des flèches et des fragments de couteaux ; mais quelques-uns de ces fragments ont une importance capitale : je veux parler de ceux qui portent sur chacun de leurs bords deux rainures faites avec le plus grand soin.

L'art de travailler le silex était arrivé déjà à un haut point de perfection. Des couteaux semblables, recueillis en Suisse, sont contemporains des armes et de tous les objets des premiers temps antéhistoriques ; ils nous reportent à l'époque où toute l'Europe centrale et méridionale, soumise au froid qui règne aujourd'hui en Sibérie, était encore habitée par les mammouths, par le *bos primigenius* et l'*ursus spelæus*.

J'attache moins d'importance aux pointes de flèches (1), parce que, jusqu'ici, je n'en ai vu aucune en forme de *croc* ou de *feuille*, et que l'usage de ces sortes d'armes persistait encore, au temps d'Hérodote, chez plusieurs peuplades des États du Grand Roi.

II

ÉPOQUE NÉOLITHIQUE.

L'époque néolithique, caractérisée par l'apparition de la pierre polie, est représentée en Grèce par de nombreux objets. Des *celts* ont été découverts partout. Le musée d'histoire naturelle d'Athènes vient d'en acquérir six spécimens remarquables. J'en donnerai la description parce qu'ils offrent de grandes variétés :

Une hache de porphyre, couleur vert d'eau pâle, très plate ($0^m,09$ sur $0^m,07$).

Une hache de porphyre rouge ($0^m,07$ sur $0^m,05$).

Une hache de porphyre vert sombre (mêmes mesures).

Une hache de porphyre vert avec taches rouges ($0^m,05$ sur $0^m,045$).

(1) [L'attribution des flèches et des couteaux à l'époque paléolithique paraît aujourd'hui très contestable ; il ne faut pas oublier la date de l'article, qui est de l'année 1867.]

Une hache de serpentine vert pâle, veinée de vert sombre.

Un petit marteau (0^m,02 sur 0^m,03).

Ces armes étaient la propriété d'un paysan de Koumi, dans l'éparchie de Chalcis.

C'est probablement à l'époque néolithique qu'il faut rapporter quelques grossiers ustensiles de ménage que j'ai vus dans la collection de M. Prasinos, dans l'île d'Amorgos ; ils ont été trouvés près des ruines de l'ancienne ville d'Arcésiné. Ce sont des blocs de pierre volcanique à peu près polis et creusés de quelques centimètres, de manière à former des vases. Leur base est de 3 ou 4 décimètres carrés. Ils rappellent les ustensiles recueillis aux stations de Tayac et des Eyzies, et qui nous sont décrits comme de gros morceaux de granit, équarris ou arrondis sur les bords, évidés au centre, pour servir ou à piler du grain, selon l'opinion de M. de Vibraye, ou à procurer du feu par le frottement d'un morceau de bois, selon celle de M. Lartet.

Les remarquables constructions de Thérasia appartiennent aussi à cette période. On n'y a point découvert de trace de métal ; les pierres, grossièrement taillées, ou plutôt tout à fait brutes, sont réunies par une sorte de boue mêlée d'herbe. Une scie de pierre, des anneaux et des bassins en basalte montrent que les habitants de cette époque ne connaissaient ni le cuivre ni le fer.

On trouvera ci-joint (pl. I) les représentations de quelques vases faites d'après les photographies de M. le baron des Granges (1). Ils sont plus parfaits que ceux du même âge découverts en Occident, et on a quelque peine à s'imaginer qu'ils aient pu être fabriqués sans le secours de la roue à potier. Mais leur couleur, qui est celle de la terre (le gris ou le jaune pâle), prouve leur haute antiquité. Les dessins qu'on remarque autour du col et sur la panse sont d'une teinte jaune sombre et encore très grossiers.

Tout ce que nous savons jusqu'ici de cette époque, c'est qu'elle était arrivée à un état de civilisation relative. On a vu, dans un

(1) [M. Dumont, dans les *Céramiques de la Grèce propre*, a donné les types principaux des vases de Santorin; il y a joint un catalogue complet de toutes les pièces conservées au musée de l'École française d'Athènes, ou dans d'autres collections, et une étude approfondie sur les rapports de cette céramique avec les autres céramiques primitives de la Grèce, t. I, p. 41-42 et pl. I, II.]

article de M. Lenormant, qu'elle connaissait le blé et le méteil (1), et qu'elle avait de grossiers moulins à bras pour les broyer. Ses habitants n'étaient donc pas de beaucoup inférieurs à ceux des palafittes de Suisse. Les peuplades de l'âge le plus reculé, en Occident, rendaient un culte religieux aux morts; les cavernes du sud de la France l'ont suffisamment démontré. Les insulaires des Cyclades, leurs contemporains, enterraient leurs chefs, comme l'a prouvé M. Ross, qui a découvert dans plusieurs tombeaux des armes de pierre. L'usage des pirogues n'était pas non plus inconnu. Le plus souvent, les haches trouvées dans une région sont fabriquées avec une pierre qui a dû être importée des contrées voisines. Ainsi il n'existe pas, que je sache, de roches volcaniques dans l'île d'Amorgos, bien qu'on y ait trouvé des ustensiles en pierre de cette nature, et plusieurs des marteaux recueillis en Attique semblent provenir de Milo ou de Santorin.

Une dernière preuve du progrès auquel étaient parvenus ces peuples est une mâchoire trouvée à Thérasia, et dont un moulage a été rapporté au Muséum d'histoire naturelle de Paris par M. Janssen (pl. I). Les os contemporains du cataclysme qui sépara Santorin des îles environnantes appartiennent à une race qui déjà différait peu de la nôtre.

Les habitants de la Grèce à cette époque connaissaient-ils les habitations lacustres? On ne peut, je crois, répondre que oui. En juillet dernier, en Thessalie, sur le lac de Bibéis, on m'a montré des cabanes construites sur pilotis au milieu des eaux et encore habitées aujourd'hui; les bergers s'y retirent le soir; c'est, disent-ils, le seul moyen qu'ils aient d'éviter les fièvres fréquentes dans ces plaines torrides. Les constructions qui servaient, du temps d'Hérodote, aux peuplades du lac Prasias (2) subsistent encore. Ce n'est pas une induction bien téméraire de croire qu'aux origines de la vie civilisée en Grèce, un mode d'habitation si naturel dans les époques primitives ait été connu, dès les premiers jours, dans ces contrées comme en Occident. Selon le mot

(1) [Lenormant, *Découvertes de Thérasia*, dans la *Revue archéologique*, 1866, II, p. 427, 431. Sur la civilisation de Santorin, voir aussi Fouqué, *Santorin et ses éruptions*, p. 108 et suiv.].

(2) Hérodote, V, 16.

de Thucydide (1), le présent nous instruit du passé. Les parties de la Grèce qui conservent cet usage nous indiquent qu'autrefois il fut très répandu.

Mais les constructions lacustres ne furent jamais, dans les contrées helléniques, que l'exception. La constitution géographique du pays le voulait ainsi. Sauf ceux d'Étolie, d'Acarnanie et de Béotie, les lacs de Grèce sont peu importants. La région où les armes de serpentine et de porphyre se sont rencontrées en plus grande abondance est le sud de l'Eubée ; cette partie de l'île n'a guère d'autre lac que celui de Disto, encore est-il petit et encaissé dans des montagnes arides ; celui de Vira mérite à peine d'être nommé. Nous en connaissons depuis quelques jours un troisième, qui a dû exister près d'Érétrie jusqu'au temps d'Alexandre, pour être desséché à cette époque, comme nous l'apprenons par une curieuse inscription qui reproduit le contrat des Érétriens et des entrepreneurs (2). Nous ne pouvons pas supposer qu'il fût bien étendu. Les habitants primitifs de l'Eubée avaient trouvé un autre moyen de se protéger contre leurs voisins et contre les bêtes féroces. En recherchant les *astropélékia* en Eubée, dans un voyage que j'ai fait dans cette île durant le mois de février, j'ai toujours entendu dire aux paysans qu'ils en trouvaient un grand nombre au sommet des montagnes ou sur les plateaux élevés. On sait que le pays qui s'étend de Stoura jusqu'à la pointe de Carystos est riche en constructions primitives, mais d'un accès si difficile qu'elles ne sont jamais visitées. Ces ruines, derniers vestiges d'habitations grossières placées au bord des précipices, au milieu des rochers, sur des gouffres béants, sont les restes des premiers peuples de l'île. On peut lire, dans une relation de voyage insérée par M. Rangabé dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres* (3), de curieux détails sur les sites où se trouvent ces ruines. La contrée, appelée par les anciens Κοῖλα τῆς Εὐβοίας, paraît en être remplie ; mais on dit dans le pays que les environs

(1) Thucydide, I, 6 : Σημεῖον δ' ἐστὶ ταῦτα τῆς Ἑλλάδος ἔτι οὕτω νεμόμενα τῶν ποτε καὶ ἐς πάντας ὁμοίων διαιτημάτων.

(2) M. Eustratiadès, directeur du bureau des antiquités au ministère de l'Instruction publique, se prépare à publier ce texte d'un si grand intérêt. [Il se trouve dans l'Ἐφημερὶς ἀρχαιολογική, 1869, n° 404.]

(3) *Mémoires présentés par divers savants*, t. III.

du cap Caphérée sont encore plus intéressants à ce point de vue (1). Le sud de l'Eubée mériterait d'être visité dans le seul but d'éclairer l'époque antéhistorique de la Grèce. Dans les îles peu étendues, la mer était une protection suffisante, et les habitations pouvaient être construites en plaine.

III

ÉPOQUE DU BRONZE.

Une découverte, faite depuis quelques mois dans la vallée d'Achmet-Aga, au nord de Chalcis, nous permet de dire qu'en Grèce, comme dans l'Europe occidentale, l'âge du bronze a suivi celui de la pierre polie. Dans cette vallée, en effet, M. Miller a trouvé une petite hache-marteau absolument analogue à celle qui fut recueillie, il y a quelques années, à Waterford, et que M. Lubbock a publiée (2). Cette hache se rapproche beaucoup, par la forme, des armes de pierre dites *celts*. Elle est de cuivre très jaune, arrondie au sommet et légèrement effilée à l'autre extrémité. On sait que le cuivre a été en usage avant le fer. Il est facile à travailler, et les conquérants du Mexique ont vu des sauvages qui lui donnaient des formes variées avec le seul secours de marteaux de silex.

Ce précieux objet est aujourd'hui dans la collection de M. Finlay. Sa seule forme suffirait pour nous apprendre qu'il appartient à la fin de l'âge néolithique. Notre induction, du reste, est tout à fait d'accord avec les textes anciens. Hésiode déclare de la manière la plus précise que le fer ne fut employé aux usages de la vie qu'après le cuivre : c'est en parlant de la troisième génération des hommes : « Ils avaient, dit-il, des armes de cuivre, des maisons de cuivre, et ils travaillaient la terre avec le cuivre, car le fer n'existait pas. »

Τοῖς δ' ἦν χάλκεα μὲν τεύχεα, χάλκεοι δέ τε οἶκοι,
Χαλκῷ δ'εἰργάζοντο · μέλας δ'οὐκ ἔσχε σίδηρος (3).

(1) Voir les renseignements recueillis par M. Rangabé, *ouvr. cité*, p. 231.
(2) *Catalogue de l'Académie royale irlandaise*, p. 363.
(3) Ἔργα καὶ ἡμέραι, v. 134 et suiv. Voy. Rossignol, *Métaux dans l'antiquité*, p. 215 et suiv.

Ainsi, au moment où l'étude de l'homme avant l'histoire rencontre le témoignage des écrivains de l'antiquité, ses découvertes sont en parfaite concordance avec ce témoignage. J'en citerai une seconde preuve. Quoique le passage suivant de Lucrèce (V, 1282) soit bien connu, il est naturel de le rappeler à la fin d'une notice sur l'âge de pierre dans une des contrées classiques du monde ancien :

Arma antiqua manus, ungues, dentesque fuerunt,
Et lapides et item sylvarum fragmina rami,
Et flamma atque ignes, postquam sunt cognita primum.
Posterius ferri vis est ærisque reperta,
Et prior æris erat quam ferri cognitus usus,
Quo facilis magis est natura et copia major.
Ære solum terræ tractabant, æreque belli
Miscebant fluctus et vulnera vasta serebant.

Ces quelques inductions sont encore peu nombreuses, mais l'île de Santorin promet à la science des antiquités antéhistoriques de précieux renseignements. Dans cette île, en effet, la lave a recouvert une civilisation tout entière. Elle en conserve les restes, comme les lacs de Suisse conservent les palafittes. Bory de Saint-Vincent avait prédit, il y a trente ans, que ce rocher serait une mine de riches découvertes ; sa prophétie se réalise. Déjà M. de Hahn, le savant auteur de tant d'ouvrages remarqués sur les pays helléniques et l'Albanie, prépare un travail d'ensemble sur les monuments primitifs de Thérasia. L'histoire des races qui vécurent tant de siècles avant Achille sera peut-être un jour mieux éclairée que celle des anciens habitants de la Suisse. Nous verrons alors sans doute que, durant les siècles où les poètes plaçaient l'âge d'or et l'âge d'argent, l'homme en Grèce vivait aussi misérablement que les sauvages de la Terre de feu ou du centre de l'Australie (1).

Athènes, 25 juin 1867.

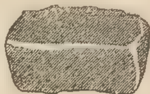
(1) Je dois au moins signaler dans une note, au premier voyageur qui visitera l'île intéressante d'Amorgos, une pierre très curieuse, que je n'ai pu que fort mal étudier. C'est un gros bloc de rocher, ayant la forme d'une table, appelé dans le pays τράπεζα Θεοῦ, et objet d'une vénération religieuse. Il est à droite quand on va du village principal aux ruines d'Ægialé. [M. Deschamps, membre de l'École d'Athènes, qui a récemment visité Amorgos, a cherché en vain cette pierre. On ignore dans le pays où elle peut être et le souvenir même en est perdu.]

III

L'ARCHÉOLOGIE PRÉHISTORIQUE EN SUISSE ET EN GRÈCE PAR M. GEORGES FINLAY

(*Revue archéologique*, 1869, II, p. 296 et suiv.)

Il n'y a guère plus de trois années qu'on s'occupe, en Occident, des armes de pierre trouvées dans les pays helléniques (1). Avant cette époque, Dodwell, Leake et Gell avaient bien signalé la présence, en Attique et en Béotie, de pointes de silex qui paraissaient des fragments de couteaux ou de flèches, ce qu'ils étaient en



effet (2); mais personne n'avait décrit ni marteau ni hache de l'âge paléolithique ou néolithique de provenance grecque (3).

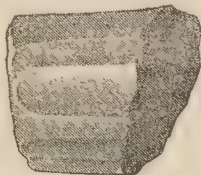
(1) *Revue archéologique*, 1867 : *Note sur quelques monuments de l'âge de pierre découverts en Grèce* ; *La Grèce avant la légende et avant l'histoire*, par A. Dumont (articles reproduits ci-dessus, p. 1-13). *Revue arch.*, 1866 et 1867, articles de F. Lenormant, cités p. 2, note 3, et p. 6, note 1. *Archives des missions*, 1867, Rapport de M. Fouqué sur les fouilles faites à Thérasia, dans la propriété de M. Nomikos.

(2) Nous avons cru pouvoir emprunter aux planches publiées par M. Finlay quelques dessins qui intéresseront certainement les lecteurs de la *Revue*. La figure ci-dessus reproduit un de ces fragments de couteaux dits du *tumulus de Marathon*, bien qu'on les trouve dans toute la Grèce (pl. XX, fig. 15).

(3) Dodwell, *A classical and topographical tour through Greece during the years 1801, 1805*, t. II, p. 159; Leake, *Travels in northern Greece*

Dès 1837, M. Finlay commençait à rechercher en Grèce les antiquités préhistoriques, et trouvait dans l'île d'Ios un premier monument qui a été l'origine de sa collection (1). Il a mis, depuis, plus de vingt ans à réunir les objets de choix qu'il fait aujourd'hui connaître au public.

Le titre de ce Mémoire indique l'idée qui en fait l'unité et l'intérêt. M. Finlay, familier avec les découvertes faites en Suisse, compare les armes qu'il a recueillies en Grèce et celles qu'on trouve tous les jours dans le lac de Constance, aux environs de Zurich et dans toute cette région. Ses conclusions sont très précises. Il croit que la Grèce a passé par les mêmes époques préhistoriques que l'Occident. Il voit la preuve de ce fait dans la parité des armes trouvées dans les deux pays, et il signale en particulier quelques documents qui présentent des similitudes de détail surprenantes ; ainsi, par exemple, des fragments de couteaux (2) très soignés, à *triple rainure*, sur les deux bords et au centre. Des couteaux de ce genre se voient au musée de Zurich. M. Finlay en possède deux beaux spécimens recueillis par lui sur la côte de l'Attique, près de l'église de Ἅγιος Κοσμᾶς (planche IV, fig. 10).



Amené à parler des habitations lacustres, M. Finlay pense qu'elles ont dû être nombreuses dans la Grèce du Nord. Il cite, à ce sujet, le passage classique d'Hérodote sur les habitations du lac Prasias (3). M. Deville, membre de l'École française d'Athè-

vol. II, p. 431 ; William Gell, *Itinerary of Greece*, p. 166. Il faut aussi citer quelques courtes indications de Ross, dans les *Archæol. Aufs.*, II, p. 492.

(1) Voir Finlay, *L'archéol. préhist. en Suisse et en Grèce*, pl. III, fig. 8 et 9. Sur un précieux *nucleus* trouvé dans l'île d'Ios, voir F. Lenormant, *Rapport sur une mission archéologique à Santorin* (*Comptes rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, 1866, p. 282).

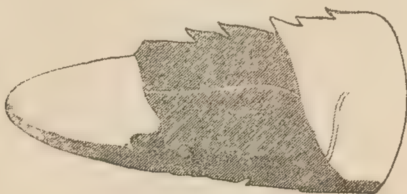
(2) Le mot *couteaux* n'est peut-être pas très exact ; mais nous avons certainement ici une arme et non un *nucleus*.

(3) Hérodote, V, 16. Cf. Leake, *Travels in northern Greece*, III, p. 198.

nes, qui nous a été si prématurément enlevé l'an dernier, a décrit, dans un mémoire encore inédit, quelques restes de ces habitations (1). Nous avons vu nous-même, en 1865, sur les lacs de Thessalie, des cabanes qui répondent en partie à la description d'Hérodote et servent encore aux bergers de nos jours (2). Il est certain que les pays grecs ont connu les constructions lacustres et que des recherches faites pour en découvrir la trace seraient fructueuses.

M. Finlay constate la présence d'armes de pierre à Orchomène; ce fait lui paraît suffisant, et, selon nous, avec raison, pour croire que sur les bords du lac se sont élevées autrefois des maisons primitives, semblables à celles qui couvraient les mers intérieures de la Suisse et de l'Italie du Nord.

Une des armes les plus précieuses publiées dans ce Mémoire est une hache de *cuivre pur* découverte en Eubée.



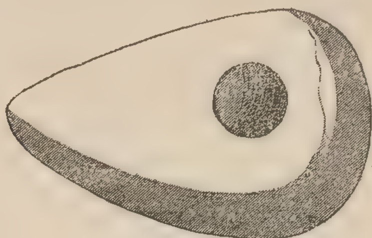
On sait de quel intérêt est la question de savoir si l'âge du cuivre a partout précédé celui du bronze. L'antériorité du cuivre est naturelle, et cependant, dans beaucoup de contrées, il n'apparaît qu'après le bronze, parce que les premières armes de métal furent presque partout importées de pays étrangers. Je ne connais aucune hache de bronze de l'âge primitif trouvée dans les pays grecs. L'unique document dont M. Finlay est aujourd'hui possesseur ne peut permettre une théorie générale; mais cette découverte est importante et ne manquera pas de frapper tous ceux qui s'occupent des antiquités préhistoriques.

Nous citerons encore, comme un document remarquable, un

(1) Egger, *Rapport sur les travaux des membres de l'École française d'Athènes*, 1863.

(2) Voir plus haut, p. 10.

marteau de serpentine très bien conservé. Il est en forme de coin



et percé d'un trou qui servait à l'emmancher. Des armes pareilles se voient au musée de Saint-Germain. Notre figure reproduit celle qui a été publiée par M. Finlay, mais réduite de moitié. L'épaisseur de ce marteau est en moyenne de $0^m,03$.

Comme faits généraux, il résulte du travail dont nous rendons compte :

1° Que la Grèce a connu l'époque paléolithique, mais que les documents de cet âge sont aujourd'hui d'une extrême rareté;

2° Que l'âge néolithique, au contraire, a laissé sur le sol hellénique de nombreuses traces de sa longue durée;

3° Que la plupart des haches et des couteaux trouvés jusqu'ici sont fabriqués avec des pierres qu'on ne rencontre pas dans la Grèce continentale.

En publiant en grec moderne ce savant mémoire, l'auteur rend un sérieux service aux études archéologiques. On commence à peine à soupçonner en Grèce l'intérêt des armes de pierre. Jusqu'à ces dernières années, les rares documents de ce genre découverts par les paysans étaient regardés comme des talismans et appelés ἀστροπελέκεια, — *donnerkeile*, *pierres de foudre*, — par une superstition qui paraît avoir été répandue dans l'Europe entière et qu'un membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres combattait, dès le siècle dernier, dans un curieux travail trop oublié, qui a été l'origine des études préhistoriques (1).

(1) Mahudel, *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, t. V, p. 284, sur les prétendues pierres de foudre. Dès le quinzième siècle, du reste, Mercatus avait exprimé l'opinion dont Mahudel démontre la certitude. Cf., sur l'antiquité de cette superstition, Pline, *H. N.*, XXXVII, 135, éd. Detlefsen.

Le Mémoire de M. Finlay, répandu en Grèce, ne manquera pas d'intéresser ce peuple curieux de nouveautés et toujours prêt à s'occuper des choses de l'esprit. Il stimulera les recherches ; il rendra les découvertes faciles. D'autres circonstances, du reste, aideront M. Finlay dans la tâche qu'il s'est donnée.

Le savant directeur du musée d'histoire naturelle d'Athènes, M. de Heldreich, a déjà formé une belle série d'armes de pierre découvertes, pour la plupart, en Eubée. La générosité de M. de Hahn vient d'ajouter à cette collection les moulages des vases trouvés récemment sous la lave à Thérasia ; le musée de la Société archéologique possède deux belles collections d'armes de pierre, les unes de provenance scandinave, données par le roi de Danemark, les autres trouvées en Suisse et envoyées à Athènes par M. Ferdinand Keller; enfin, une revue qui rend tous les jours de grands services dans les pays grecs, la *Pandore*, a montré à plusieurs reprises, en traduisant les articles étrangers relatifs à l'âge de pierre en Grèce, l'importance de ces études.

C'est surtout dans les pays classiques qu'il faut étudier les époques préhistoriques. En Occident, la civilisation commence tard ; en Grèce, dans l'Archipel en particulier, nous savons que la Phénicie et l'Égypte importaient leurs produits dès le treizième siècle avant notre ère. Nous avons donc là une date très reculée, qui peut rendre les recherches fécondes et conduire à des résultats, que la même science en France et en Suisse ne saurait espérer.

En terminant, M. Finlay me permettra de lui signaler un document de grand intérêt, qu'il serait à souhaiter de voir publier. C'est une hache de l'époque néolithique conservée au musée fermé de l'Acropole. Elle a été trouvée en Argolide. On y lit une longue inscription, qui est une formule magique, du genre des *abraxas*. Sous cette formule, deux personnages sont gravés en creux ; l'un d'eux semble être un prêtre, le second un soldat romain ; la scène, selon toute apparence, est une cérémonie d'initiation mithriaque ; toutefois, à ma connaissance, les recueils de représentations figurées relatives au culte de Mithra ne fournissent aucune scène absolument analogue. Cette arme est précieuse pour l'histoire des cultes secrets, pour celle du culte *de la hache*, et surtout pour l'étude des armes de pierre considérées comme talismans dans l'antiquité. M. G. de Mortillet, sur un

estampage que je lui avais communiqué, a dit, l'an dernier, quelques mots de ce monument dans les *Matériaux pour servir à l'histoire de l'homme* (1). Mais cette hache mérite d'être dessinée et étudiée. J'ajouterai que le musée de Saint-Germain possède le moulage d'une arme semblable, découverte également dans le Péloponnèse, transformée en amulette et couverte d'inscriptions. L'original appartient au British Museum (*Christy Collection*).

Les recherches relatives à l'âge de pierre en Grèce comptent à peine quelques années, et cependant on voit les progrès remarquables qu'elles ont déjà faits. De nouvelles découvertes deviendront tous les jours plus nombreuses ; mais, dès aujourd'hui, les résultats constatés permettent un travail intéressant.

On peut, croyons-nous, commenter nombre de passages des auteurs anciens par les lumières que nous donne l'archéologie préhistorique. Les poètes, les historiens et surtout les lexicographes, nous ont conservé de précieux détails qui deviennent très clairs, dès qu'on tente de les expliquer par les monuments récemment découverts. Nous voudrions soumettre prochainement aux lecteurs de la *Revue* un essai de ce genre sous ce titre : L'âge de pierre dans les poètes et les érudits de la Grèce classique (2).

(1) *Matériaux*, 1868, IV, p. 9, courte notice, sans planche; cf. 1876, XI, p. 538, figure sans notice. Un moulage de cette hache a été donné par M. Dumont au musée de Saint-Germain ; il porte le numéro 21137. M. Cartailhac a décrit et publié ce monument dans *L'Age de pierre dans les souvenirs et superstitions populaires*, p. 31, fig. 14, Paris, 1877.

(2) [Cet article n'a pas été donné par M. Dumont et l'on n'en a pas retrouvé trace dans ses papiers.]

IV

COLLECTION PRÉHISTORIQUE DE M. GEORGES FINLAY A ATHÈNES

(*Matériaux pour servir à l'histoire de l'homme*, mai 1872, pl. VII-VIII.)

Les études préhistoriques en Grèce datent de quatre années tout au plus. Ce qui a été fait sur ce sujet jusqu'en 1868 se trouve très bien résumé dans un livre excellent de M. Stevens (1). On peut voir, en consultant le passage auquel je renvoie, combien étaient encore incomplètes et insuffisantes, à l'époque où écrivait l'auteur, les collections d'armes de pierre formées en Orient (2). En 1869, un savant auquel rien de ce qui intéresse l'histoire grecque n'est étranger, M. Georges Finlay, publia un mémoire sur les haches, au nombre de trente-deux, qu'il avait pu réunir. Ce travail, acccompagné de planches et traduit en grec (3), fut répandu par lui, non seulement dans le royaume hellénique, mais en Thessalie, en Épire, dans tous les pays d'Orient où le grec est compris. L'auteur s'adressa surtout aux maîtres d'écoles; il leur montrait l'importance de ces études, il espérait que ses lecteurs y prendraient intérêt et, qu'une fois l'importance des armes préhistoriques connue dans des contrées où le nom même en était

(1) Edward Stevens *Flint chips*, London, 1870, p. 113.

(2) *Revue archéologique*, 1869, t. XX, p. 296. Voir ci-dessus, à la page 6, une bibliographie à peu près complète de tout ce qui avait été écrit sur les antiquités préhistoriques de Grèce jusqu'en 1869. Cf. *Matériaux*, *passim*.

(3) Παρατηρήσεις ἐπὶ τῆς ἐν Ἑλβετίᾳ καὶ Ἑλλάδι προϊστορικῆς ἀρχαιολογίας, Athènes, 1869.

ignoré jusque-là, ces sortes de documents se trouveraient en grand nombre. Ces espérances se sont réalisées. Depuis 1869, M. Finlay a pu réunir plus de quatre cents échantillons d'armes préhistoriques découvertes dans les pays grecs.

La collection Finlay ne possède pas d'armes de l'époque où la pierre n'était pas encore polie. On ne peut, en effet, rapporter à cette période des objets d'obsidienne qui sont de tous les temps; Ross en a découvert jusque dans des tombeaux d'un âge relativement récent. Quant à l'âge du cuivre, il est représenté par une hache qui a déjà été décrite dans la *Revue archéologique* (1). C'est donc seulement à l'époque de la pierre polie que se rapportent les armes dont nous devons nous occuper. Nous les classerons en nous attachant surtout aux différences de formes; les diviser, selon la composition de la pierre, serait le plus souvent impossible. Le polissage rend difficile l'étude scientifique de bien des haches, qu'on ne peut ni casser ni analyser.

M. Gorceix, géologue qui a parcouru une grande partie de la Grèce, a examiné cette collection; il est arrivé à ces deux conclusions :

1° Tous les matériaux qui ont servi à fabriquer ces instruments se trouvent en Grèce, surtout dans les Cyclades; ils ont été évidemment, à l'époque préhistorique, un objet continuel d'échange.

2° Les roches employées le plus fréquemment sont les jades, les quartzites, les aphanites, les diorites et les jaspes.

I. *Objets d'obsidienne.* — Ils se divisent en trois classes :

1° Les pointes.

2° Les couteaux.

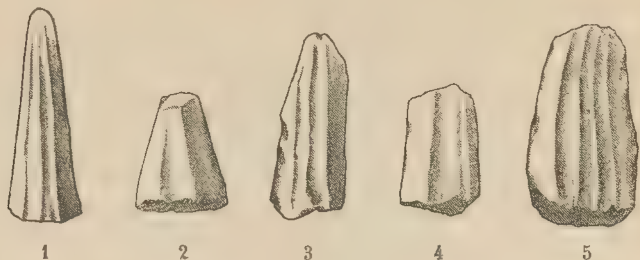
3° Les flèches.

Pointes. — La figure 1 représente une de ces pointes; on voit que c'est un morceau de pierre effilée, de forme conique; le spécimen que nous reproduisons est presque complet. C'est là un document qu'il faut remarquer, car il en explique beaucoup d'autres moins bien conservés (2). Les figures 2 et 3 représentent des pointes semblables, mais brisées à la partie inférieure; les figures 4

(1) Nouvelle série, t. XX, p. 299. Voir ci-dessus, p. 16.

(2) Les figures jointes à cet article ont été reproduites par M. Devillard, d'après les dessins originaux de M. Chaplain. Tous les objets sont représentés à une commune échelle et aux 3/8 de leur grandeur réelle.

et 5, des fragments dont on ne pourrait déterminer la forme primitive avec certitude, si nous ne possédions pas des types plus complets.

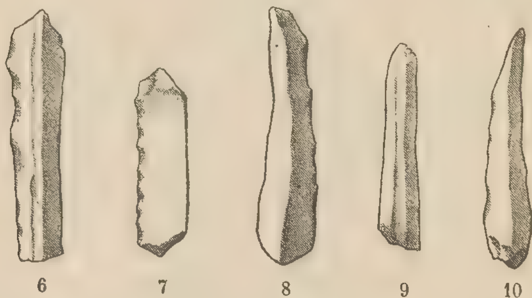


1 2 3 4 5

Je crois qu'en général il faut rapporter à la même classe tous les morceaux d'obsidienne qui présentent les caractères suivants : 1° Une largeur de 0^m,020 à 0^m,040 ; 2° une épaisseur d'un demi-centimètre et plus ; 3° un clivage incliné de telle sorte que la partie supérieure soit sensiblement moins large que la partie inférieure, et que les deux bords, si on les prolonge par une ligne idéale, se rencontrent à 0^m,08 ou 0^m,09 en moyenne de la base.

Il est probable que l'époque préhistorique a aussi fabriqué en obsidienne et par un clivage semblable de véritables marteaux. L'armature s'explique facilement. Ces pointes comme ces marteaux, quand on leur donnait un manche de bois ou de corne, devaient former des armes excellentes.

Couteaux. — Fig. 6-10. Les couteaux sont des lames longues et



6 7 8 9 10

très fines qui, même aujourd'hui, conservent un fil capable de

faire des entailles; ils entament le bois, le carton, etc. Les couteaux 9 et 10 surtout sont remarquables; ils ont été trouvés dans des tombeaux de l'île d'Ios, à Plakoto, en 1837 (1). M. Ross possédait des armes semblables recueillies également dans des sépultures.

Flèches et autres pointes analogues. — Fig. 11-14. Les fragments sont des éclats d'obsidienne de $0^{m},03$ de longueur en moyenne, et d'un centimètre de largeur. On y remarque des clivages variés, mais tous dirigés dans le sens de la longueur. Les dessins 11, 12, 13, 14, donnent les types principaux de ces fragments (2).


11


12


13


14

La collection Finlay renferme un très grand nombre d'éclats d'obsidienne; ils proviennent des localités suivantes : Haghios-Kosmas, Liosia (3), Képhisia, différents points de la Mésogée, tumulus de Marathon, en Attique; Argos (*Heræum*); plusieurs îles des Cyclades.

On trouve ces fragments sur beaucoup d'autres points de la Grèce. Sans rappeler les localités que M. Lenormant a signalées et celles que j'ai aussi indiquées en 1869 (4), je donnerai ici une liste des lieux où la présence de ces morceaux d'obsidienne a été constatée.

1° Athènes, Acropole : collection formée par M. Burnouf.

2° Attique : différents points de la plaine d'Athènes, en général aux environs de la ville (même collection).

3° Antiparos : deux jolis fragments conservés au musée de la Société archéologique d'Athènes, désignés aux catalogues sous les n°s 1954, 1955. Ce sont des fragments de couteaux très fins et tranchants.

(1) Finlay, Παρατηρήσεις, fig. 8 et 9.
(2) Finlay, *ouvr. cité*, autre type, fig. 14 et 15.
(3) *Revue archéologique*, 1869, II, p. 296 et suiv.
(4) Près d'Aphidna.

4° Plaine de Troie, Hissarlik : fouilles récentes de M. Schliemann. M. Calvert avait déjà trouvé aux Dardanelles un grand nombre de ces fragments.

5° Fouilles de M. Gorceix à Santorin, nombreux fragments. Ils sont décrits et dessinés dans le Mémoire que M. Gorceix a consacré à ses belles découvertes.

On peut dire d'une façon générale que ces fragments se sont rencontrés dans tous les pays grecs où on les a cherchés.

A quel genre d'instruments appartenaient-ils ?

Il est évident que beaucoup de fragments sont des débris de couteaux ; leur forme et leur finesse l'indique. Une matière aussi utile que l'obsidienne a dû être employée de préférence à toute autre dans le pays où on pouvait se la procurer.

On a émis une autre hypothèse, qui contient une part de vérité. En Grèce, en Épire, en Albanie et en Thessalie, le paysan se sert encore parfois, pour séparer le blé de l'épi, d'un instrument appelé ἁλωνίστρα. C'est une planche de forme triangulaire garnie de pointes de silex, longues d'un centimètre en moyenne, larges également d'un centimètre. Cette planche, sur laquelle s'assied un enfant, est traînée sur l'aire. L'obsidienne n'a-t-elle pas été employée, jusqu'à une époque récente, à cet usage ? Il est très probable que oui, d'autant plus que, comme le remarque M. Burnouf dans une note communiquée récemment à l'Académie des inscriptions (1), ces fragments d'obsidienne sont toujours nombreux dans les lieux où il y a eu anciennement des aires. M. Finlay a vu, il y a moins de vingt-cinq ans, la *halonistra* en usage sur l'esplanade du temple de Jupiter olympien, à Athènes, et, dans son mémoire sur la bataille de Marathon, il a déjà indiqué, sans y insister, l'opinion que nous rapportons (2). Il n'est pas douteux qu'il faille tenir un grand compte de ces considérations ; mais voir dans tous les fragments d'obsidienne des débris de *halonistra* n'est pas possible. J'ajouterai que personne encore à ma connaissance n'a trouvé une *halonistra* garnie d'obsidienne, *ni constaté qu'un tel instrument ait été en usage*, ni cherché s'il était d'une fabrication plus facile que la *halonistra* garnie de silex ou d'autres pierres.

(1) *Comptes rendus*, février 1872.
(2) *Transactions of the Royal Society of literature*, 1839, t. III.

Les fragments de cette classe sont ceux que Leake et d'autres archéologues regardaient comme des débris de flèches et attribuaient à l'armée des Perses; ils ont été connus longtemps sous le nom de *flèches de Marathon*, parce que les premiers spécimens furent découverts sur le tumulus commémoratif de cette bataille.

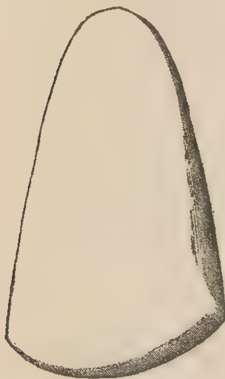
II. *Pointes de flèches en silex.* — Fig. 15. Cette pointe taillée a été trouvée en Asie Mineure; M. Finlay possède un autre exem-



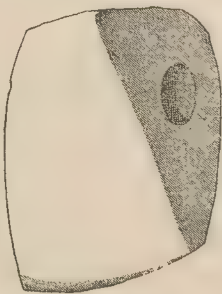
15

plaire du même type et de même provenance. Je ne connais que deux pointes de ce genre recueillies en Orient.

III. *Marteaux.* — Fig. 16 et 17. Ces marteaux, dont nous donnons deux spécimens, n'ont pas de tranches effilées; ils n'ont jamais pu servir pour *couper*, mais seulement pour *frapper*. Le marteau n° 16 provient de l'île de Scopélos; le marteau n° 17, de Thessalie. Ces armes, lourdes et assez grossières, présentent des



16



18



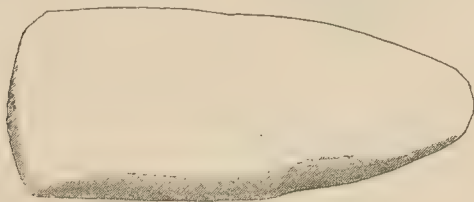
17

variétés de forme, tantôt renflées, tantôt plus plates, tantôt régulières et travaillées avec soin, tantôt faites avec peu d'habileté.

Les principaux exemplaires de la collection ont été trouvés dans les localités dont les noms suivent : Pirée, Gythium, Kosmas de Tzaconie, Missolonghi, Salagora (Épire), Eubée, Scopélos, Thessalie.

Fig. 18. Marteau percé d'un trou qui servait à l'emmancher; second marteau du même genre, mais brisé en partie.

IV. *Haches.* — 1° Type représenté par la figure 25. La plupart de ces haches sont lourdes, massives, allongées ; le fil en est assez fin. La matière employée est d'ordinaire le jaspe rouge. Le type n° 25 provient d'Amaliopolis. Cette arme a 0m,15 de longueur. La figure 24 représente une hache également en jaspe rouge, mais beaucoup plus petite, trouvée à Dombréna.

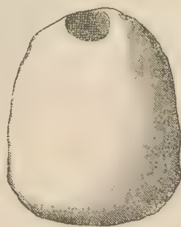

25


24

Autres localités où les haches de ce genre ont été trouvées : Koumi en Eubée et différents points de cette île; Attique, Tanagre, Tzaconie, Méthana, Pellène, mont Athos, Missolonghi, Monemvasie, Macédoine, île de Samos.

2° Type plus fin des figures 26-28; haches en général beaucoup


26

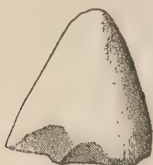

28


27

plus plates; aphanites, ophites, etc. Les dimensions sont aussi moins grandes. Provenance : Attique 27, Épidaure 28.

Ce type, très fréquent, s'est trouvé jusqu'ici en Argolide, à Méthana, à Monemvasie, à Sicyone, en Tzaconie, dans la Cynourie, en Attique, en Béotie, en Phthiotide, à Salagora, en Thessalie, en Macédoine, à Scopélos, à Koumi (Eubée), à Samos et à Pellène.

3° Type représenté par la figure 19. Hache de petite dimension, rétrécie au sommet; le tranchant, au contraire, est assez large; il est effilé avec soin. Les figures 19 (Méthana) et 20 (Épidaure) donnent les dimensions moyennes de ce type. Les roches employées



19



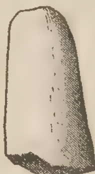
20

sont le plus souvent des jades et des ophites. Lieux où ces armes ont été trouvées : Athènes, Haghios-Kosmas (Attique), Sicyone, Épidaure, Corinthe, Mégare, Méthana, Argolide, Monemvasie, Béotie, Dombréna, île d'Anaphi, Salagora, Missolonghi, Samos.

4° Fig. 21 (Sicyone), 22 et 23 (Kosmas), type se rapprochant



21



22



23

du précédent, mais plus long. Mêmes roches, mêmes provenances.

5° Fig. 29. Type long; dimensions moyennes d'un décimètre.



29

V. *Pointes en pierre polie.* — Fig. 30 (Attique), 31 (Koumi),


30


32


31

32 (Monemvasie). Autres localités : Épidaure, Péloponnèse, Tanagre, Macédoine. Jades, ophites, aphanites, etc.

VI. *Objets se rapportant au culte de la hache.* — Ces objets doivent avoir été très nombreux, surtout en Italie et en Orient. J'ai déjà eu occasion de montrer la valeur superstitieuse qu'avaient aux yeux des anciens certaines haches de l'époque préhistorique (1). Sans parler de l'amulette en forme de *celt* que possède le British Museum, et dont le musée de Saint-Germain a reçu un moulage, on voit dans un des musées de l'Acropole, à Athènes, une très belle hache qui porte une longue inscription grecque et deux figures en creux d'un travail soigné; ce monument sera publié prochainement (2). M. Guido de Gonzenbach vient de trouver en Phrygie une troisième hache, qui a reçu à l'époque romaine des dessins en creux. D'après l'estampage que j'ai sous les yeux, on reconnaît, sur une des faces, un oiseau qui paraît être un aigle accosté d'un foudre ; de l'autre un quadrupède marchant, renard ou loup (3). M. Finlay possède quatre petites haches de jade qui ont été portées au cou. Les figures 35 et 36 en représentent deux.


35


36

(1) Pline, *H. N.*, XXXVII, 135 : « Sotacus et duo alia genera fecit cerauniæ, nigras rubentesque, similes eas esse securibus, ex his quæ nigræ sunt ac rotundæ sacras esse. » Anne Comnène, *Alex. III*, p. 95; édit. de Venise, p. 76.

(2) [Voir les indications données à ce sujet, p. 17-19, dans le texte et les notes.]

(3) [Cette hache, qui est en serpentine, appartenait, en 1873, à M. d'Ehren-

Elles mesurent en moyenne 0^m,025 de long et sont polies avec le plus grand soin. A la partie supérieure, on remarque un trou à travers lequel passait le cordon qui les attachait. Il est curieux de remarquer que ces haches se portent encore de la même manière dans les campagnes de la Grèce, comme l'a plusieurs fois constaté M. de Heldreich, conservateur des collections d'histoire naturelle à Athènes, et comme je m'en suis assuré moi-même. Elles protègent du mauvais œil et des maladies ; ce sont des φυλακτήρια.

Fig. 37 et 38. Exemplaires de grande dimension trouvés l'un à Constantinople, l'autre en Morée. L'objet représenté par la figure 37 est plutôt une pyramide qu'une hache.



37 38

VII. *Haches de pierre précieuse.* — Je ne rapporterai pas à la même classe trois haches de la collection Finlay, qui sont cependant toutes les trois de petite dimension. Deux d'entre elles sont en cornaline (fig. 34), la troisième est une améthyste. Cette dernière est figurée sous le n° 33. On remarquera que c'est là une



33 34

véritable hache, qu'elle porte les entailles qui ont servi à l'emmancher plus facilement, que le fil très fin qu'elle conserve encore la rend très tranchante. Faut-il voir dans ces trois objets des haches réservées aux cultes où il n'était pas permis de se servir de métal, ou des instruments qui faisaient partie de la trousse de quelque

hoff, secrétaire de la légation suédoise, à Constantinople ; M. de Vogué en prit une empreinte à la cire, d'après laquelle a été exécuté, pour le musée de Saint-Germain, un moulage qui porte dans les collections le numéro 31633. M. Reinach, à qui je dois ces renseignements, ignore ce qu'est devenu l'original.]

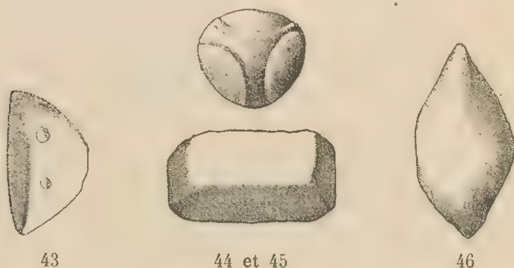
médecin? Les documents de ce genre sont encore trop peu nombreux pour autoriser aucune hypothèse; mais par cette raison même les trois haches que nous décrivons sont certainement parmi les plus précieuses que possède M. Finlay.

VIII. *Pierres en forme d'olives.* — Les figures 39, 40, 41, 42, 46 reproduisent cinq de ces pierres. La forme d'olive est bien marquée et rappelle les μόλυβδοι des frondes. Nous avons probablement sous les yeux une arme de jet qui peut être de toutes les époques.



39 40 41 42

Les types 39 et 42 portent des yeux comme si on avait voulu figurer une tête de poisson; on trouve même sur la figure 43 l'indication d'une bouche. La figure 44 représente un instrument de pierre qui peut avoir un grand nombre d'usages; il n'appartient à aucune époque particulière. M. Guido de Gonzenbach a trouvé des objets pareils en Asie Mineure. Celui qui est dessiné ici provient de Tanagre (Fig. 45). Pierre polie qui peut être également de toutes les époques.



43 44 et 45 46

On peut tirer de ce court résumé les conclusions suivantes :

1° L'âge de la pierre polie se retrouve dans toute la Grèce et

dans une grande partie de l'Orient grec. On reconnaîtra qu'il a existé partout où on le cherchera; mais il est toujours important de constater le fait par des preuves matérielles. C'est ce qui n'avait été essayé qu'imparfaitement, jusqu'au moment où M. Finlay le tenta : il y a réussi pleinement.

2° Les habitants de la Grèce à l'âge préhistorique avaient entre eux des relations fréquentes; ils échangeaient les matières propres à former des armes. La mer des Cyclades était pour eux un lac; de fait, aux beaux jours, cette mer est aussi calme, aussi unie que la surface la plus tranquille. Il a dû être aussi naturel à cette époque de passer, sur un morceau de bois creusé, de Milo aux îles environnantes, que d'une rive à l'autre du lac de Genève. Du reste, nous savons par les voyageurs que les hommes les plus barbares ont sur la mer une habileté, une présence d'esprit qui leur rend aisées des entreprises en apparence très difficiles. Beaucoup de matériaux employés pour les haches en Grèce venaient des îles; ainsi l'obsidienne ne se trouvait qu'à Milo; on la portait jusqu'au golfe d'Arta, jusqu'à Salagora en Épire, où en ont été trouvés de nombreux fragments.

3° L'âge de la pierre polie en Grèce ne fut jamais complètement oublié; l'archéologie en retrouvera la trace dans les cultes où l'usage des métaux était interdit par les superstitions antiques. Ce qui donne ici une grande importance aux études préhistoriques, c'est que le pays a une histoire, que la barbarie ne dúra pas jusqu'au deuxième siècle, et même plus tard, comme dans le nord de l'Europe, c'est que nous pouvons avec quelque certitude compter au moins quinze siècles de civilisation antérieure à notre ère.

Ce genre d'études ne vient que de naître en Grèce; il est permis d'en attendre beaucoup. Les fouilles de Santorin, quand le public en connaîtra les résultats, seront certainement considérées comme une des plus grandes découvertes qu'ait faites depuis longtemps l'archéologie préhistorique. Mais c'est à M. Gorceix lui-même de dire ce qu'il a fait et ce qu'il a vu (1). Pour ne parler que des armes de pierre, on voit qu'il reste aujourd'hui :

(1) Gorceix et Mamet, *Bulletin de l'École française d'Athènes*, 1870, p. 183 et suiv ; *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions*, LXXIII,

1° A rechercher surtout les documents de la période paléolithique, les haches non polies, les armes de l'âge du cuivre pur;

2° A recueillir dans les textes anciens tous les passages qui se rapportent directement ou indirectement à la civilisation préhistorique des pays grecs.

p. 476; Mamet, *De insula Thera*, 1874; Fouqué, *Santorin et ses éruptions*, 1879. M. Dumont lui-même a repris la question dans les *Céramiques de la Grèce propre*, I, p. 19 et suiv.; il a disposé pour ce chapitre de documents inédits communiqués par MM. Gorceix et Mamet.]

V

LETTRE SUR LA DÉCOUVERTE FAITE A SPATA, EN ATTIQUE, D'OBJETS QUI OFFRENT D'IMPORTANTES ANALOGIES AVEC CEUX DE MYCÈNES

(*Comptes rendus de l'Académie des inscriptions*, 1877, p. 264 et suiv.)

MONSIEUR LE SECRÉTAIRE PERPÉTUEL,

Je m'empresse de porter à la connaissance de l'Académie de récentes découvertes qui viennent d'être faites à Spata, village des environs d'Athènes, et qui ont une importance tout exceptionnelle pour le progrès de l'archéologie et pour l'étude des antiquités que M. Schliemann a mises au jour à Mycènes.

Le *Bulletin de correspondance hellénique* a signalé les hypogées que le hasard avait fait découvrir à Spata et en a donné la description (1). Ces chambres souterraines avaient ce premier intérêt de rappeler un genre de sépulture qui se trouve surtout en Étrurie. La Société archéologique y a fait faire des fouilles, durant ces dernières semaines, sous la direction de M. Stamatakis. On

(1) [*Bulletin de correspondance hellénique*, 1877, p. 261 (hypogées découverts à Spata). Le même recueil a publié, en 1879, un catalogue descriptif des objets recueillis à Spata, accompagné de six planches (pl. XIII-XIX, p. 185 et suiv.). Les planches XIII, XV-XIX sont reproduites ici, grâce à l'obligeance de M. le Directeur de l'École française d'Athènes, qui a bien voulu nous permettre de les emprunter au *Bulletin*; elles portent respectivement les numéros II-VII.]

a recueilli par centaines des objets, en général de petite dimension :

1° Ivoires ;

2° Lames et feuilles d'or ;

3° Pâtes de verre ;

4° Fragments de vases.

Quatre plaques d'ivoire (5 centimètres sur 4 environ) représentent un sphinx accroupi, tourné à droite, du style asiatique le moins incertain ; deux autres plaques plus grandes, un lion dévorant un taureau, également de style asiatique ; mais l'objet le plus curieux de cette série est un chef assyrien, de très fort relief et figuré à mi-corps. Ce personnage porte la tiare et les cheveux tressés (pl. IV, VI, V).

Les pâtes de verre, de faible épaisseur, ont en général de trois à quatre centimètres de largeur et de longueur. Elles sont ornées de reliefs. Elles paraissent avoir été presque toutes destinées à recevoir une légère feuille d'or. Elles servaient à décorer les vêtements, à former des colliers et d'autres parures. Elles sont au nombre de plus de mille. On y voit des fleurs, des rosaces, des spirales, des sphinx, des octapodes, et plus de cinquante sujets différents (pl. II, III-V).

Les objets en or ne sont pour la plupart que des feuilles qui recouvraient les pâtes de verre (pl. II).

Les vases rappellent les types les plus anciens des poteries communes de Mycènes (pl. VII).

Les objets de bronze sont très peu nombreux et ne présentent guère que des fragments.

Les fouilles ont donné un seul crâne complet.

Ces découvertes sont trop importantes pour ne pas être étudiées longuement ; mais, dès maintenant, pour en montrer le grand intérêt, il suffit de faire remarquer :

1° Que la plupart des motifs de décoration trouvés à Spata figurent dans la collection de Mycènes ; que Mycènes et Spata ont donné des objets absolument identiques ;

2° Que, parmi les objets de Spata, il en est un assez grand nombre dont le caractère oriental et même assyrien est incontestable.

Il est donc permis de penser que les découvertes de Spata ai-

deront à expliquer les antiquités de Mycènes, et qu'elles éclaireront heureusement les plus anciennes époques de l'art grec (1).

(1) [M. Dumont a repris la question de Spata dans les *Céramiques de la Grèce propre*, I, p. 59 et suiv.]

Athènes, le 22 juillet 1877.

VI

NOTE SUR DES BIJOUX D'OR TROUVÉS EN LYDIE

(*Bulletin de correspondance hellénique*, 1879, p. 129-130, pl. IV-V.)

Les planches VIII-IX reproduisent, à la moitié environ des originaux, des bijoux d'or trouvés aux environs d'Aïdin (1). Il y a dix-sept répétitions de la forme n° 3, deux de la forme n° 7. Ce sont des plaques d'or peu épaisses, simples ou doubles, plates ou demi-cylindriques. On y remarque des trous qui prouvent qu'elles ont été réunies pour composer une ou deux parures. Le morceau le plus remarquable est le n° 2 : à la partie supérieure sont six rondelles découpées et non soudées. Quatre d'entre elles portent des têtes de béliers et de bœufs creuses, formées d'une mince feuille d'or. Le cou entre dans une ouverture circulaire pratiquée au milieu de la rondelle et se rabat par derrière, manière toute primitive de consolider les appliques. La seconde photographie, qui représente le revers des objets, permet de bien comprendre ce procédé. Trois autres têtes, placées plus bas, sont très endommagées ; je crois y reconnaître du moins un griffon ; deux rosaces à six pétales, enfermées dans un cercle, sont découpées au-dessous de ces têtes ; une figure de femme en relief complète la décoration. Les bras sont serrés près du corps ; la disposition de la coiffure rappelle les statues égyptiennes ; une pièce d'étoffe, ornée de dessins, s'attache à la taille ; la poitrine est

(1) [Ces bijoux font maintenant partie des collections du Louvre. Les planches sont empruntées au *Bulletin*, où elles portent les numéros IV-V.]

recouverte d'un tissu plus léger : costume que nous retrouvons sur des vases athéniens de très ancien style et sur d'autres monuments grecs qui trahissent l'influence évidente de l'Orient. Dans le champ, deux grènetis dessinent des triangles et des lignes brisées. Sur le bord inférieur, au revers, des anneaux étaient destinés à recevoir des pendants.

La pièce n° 5, bien que moins ornée, est intéressante par les deux têtes en relief qui sont placées des deux côtés d'une rosace à quatre pétales. Ces têtes reproduisent le même type de femme que le n° 2.

Ces bijoux témoignent, à certains égards, d'une main d'œuvre encore peu avancée. Les animaux sont ceux du style oriental, les têtes humaines doivent être rapprochées de beaucoup de représentations de même genre trouvées surtout en Chypre et en Carie. Ces bijoux peuvent être considérés comme de très anciens exemplaires de l'orfèvrerie lydienne, qui est jusqu'ici mal connue. Ils prouvent par un important exemple l'existence en Asie Mineure d'objets d'or semblables à ceux de l'Étrurie ; ce fait n'a rien que de naturel, mais il est toujours utile de constater une fois de plus, dans tous les ordres de production, les rapports des anciennes civilisations de l'Asie Mineure avec celles du monde classique occidental (1).

(1) [Des ornements du même style et d'une décoration presque semblable sont possédés par l'*Antiquarium* de Berlin, n°s 3473-4. M. Furtwængler les a publiés dans l'*Archæologische Zeitung*, 1884, pl. IX, fig. 11, 12, et dit qu'ils proviennent de Délos.]

VII

SUR UNE SCULPTURE D'ANCIEN STYLE DÉCOUVERTE A TANAGRA EN BÉOTIE

(*Gazette archéologique*, 1878, p. 160 et suiv., pl. XXIX.)

Dans un récent voyage à Tanagra, j'ai eu occasion de voir un monument qui me paraît être parmi les plus précieux que nous possédions de l'ancienne sculpture grecque. Il a été découvert en 1874 ; du moins, la plus ancienne mention que j'en connaisse se trouve dans une lettre de M. Stamatakis, écrite le 3 février 1874, et insérée peu après dans le tome II de l'Ἀθήναιον, avec un article de M. Koumanoudis. M. C. Robert l'a vu, vers le même temps, et en a donné une description dans le trente-troisième volume de l'*Archæologische Zeitung*. Il est aujourd'hui conservé dans le musée que la Société archéologique d'Athènes vient de former à Skimatari, village situé non loin des ruines de Tanagra (1).

Le monument est en pierre poreuse très tendre. Il mesure $1^{m},47$ de haut sur $0^{m},52$ de large. Le dessin de M. Loviot (pl. X), très exact dans les détails, rend aussi avec bonheur le style et les caractères généraux de l'ensemble. Deux hommes complètement nus sont debout l'un près de l'autre, adossés à un pilastre. Une inscription indique que le personnage, à la gauche du spectateur, s'appelle Δέρμυς, une autre que le compagnon de Dermys est Ki-

(1) [Ce monument a été publié la même année, peu après l'article de M. Dumont, dans les *Mittheilungen* de l'Institut allemand d'Athènes, III, p. 309, pl. XIV. Cf. *Arch. Zeit.*, 1875, XXXIII, p. 150-151 ; *Mittheil.*, IV, p. 270 ; Friederichs-Wolters, n° 44.]

tylos, Κιτύλος. Dermys a le bras droit serré près du corps; Kitylos, le bras gauche; l'un et l'autre se passent mutuellement l'autre bras sur l'épaule, attitude qu'il n'est pas rare de retrouver chez les hommes dans les fêtes populaires de la Grèce moderne. Les cheveux se divisent en tresses symétriques; peut-être aussi forment-ils une sorte de couronne sur le front et sur la tête. Les visages sont endommagés ainsi que les pieds et les mains. Le monument, de plus, a été brisé en deux morceaux, quand on l'a transporté de Tanagra à Skimatari.

On remarquera, au premier abord, les caractères incertains et pourtant déjà habiles de la sculpture. Le choix de la pierre, qui est facile à tailler et qui l'était encore plus au moment où on venait de la tirer de la carrière, convenait à une époque aussi reculée, alors que les procédés matériels étaient encore dans l'enfance. Les deux bras qui saisissent par derrière Dermys et Kitylos semblent sortir de la plaque qui surmonte les deux statues : l'intention du sculpteur ne peut cependant laisser place à aucun doute. Les muscles et les os des genoux sont indiqués avec une telle exagération qu'il faut quelque soin pour s'assurer que les personnages ne portent pas des anneaux. Dermys avance la jambe gauche, Kitylos la jambe droite, avec une singulière raideur. Les oreilles sont placées beaucoup trop haut; les tresses forment de lourdes masses. Ces défauts mêmes montrent un effort original, qui ne suit pas un modèle étranger, mais qui cherche librement à imiter la nature, au risque de singulières inexpériences. Cet art est essentiellement spontané; en même temps on y retrouve les qualités que les époques suivantes vont développer : la simplicité de la composition, la recherche des proportions élégantes, le parti pris de s'attacher à l'ensemble, en accentuant seulement quelques détails, la gravité et le calme des attitudes, la symétrie des mouvements (1).

(1) En insistant sur les caractères très particuliers de cette sculpture, nous remarquons aussi, dans la disposition générale et dans les attitudes, des détails qui rappellent l'Orient et surtout l'Égypte ; mais ces détails, qui frapperont tout le monde et auxquels le moindre archéologue sera attentif, n'infirment pas, croyons-nous, notre opinion. La part de l'imitation matérielle peut être sensible dans les œuvres les plus anciennes, sans que celle de l'originalité soit moins importante. Cette originalité surtout nous inté-

Le type que le sculpteur a eu sous les yeux et qu'il s'est efforcé de reproduire avec un sentiment profond de la nature, est maigre, élancé, nerveux, tout à fait grec. Dermys et Kitylos ont la taille fine, le cou long, les jambes peut-être trop longues, la poitrine bombée et fortement portée en avant, les mains et la taille plutôt petites que grosses. La fermeté des muscles et des os n'altère en rien la finesse de la race.

Ce monument se place, dans la chronologie de la sculpture grecque, tout près des plus anciennes métopes de Sélinonte ; mais il est consacré à des mortels et non à des dieux ; il n'appartenait pas à un temple, il décorait un simple édifice privé. C'est, semble-t-il, une œuvre qui a pris moins de soin, mais qui, à plusieurs égards, témoigne d'un goût déjà plus avancé, et, dans quelques détails, de connaissances plus savantes. L'élégance générale est plus sensible, plusieurs parties de la musculature, au contraire, sont traitées plus sommairement. Il y a aussi lieu de tenir grand compte de la différence du pays et de l'origine béotienne de ce groupe (1). Cette œuvre vient éclairer heureusement une des époques les moins connues de la sculpture grecque ; à ce titre elle a une valeur incontestable. Il est aussi difficile de l'étudier en détail sans être charmé par les efforts naïfs d'un art si richement doué ; il est encore inexpérimenté, mais il a déjà les principes qu'il portera à la perfection.

Les inscriptions sont en lettres anciennes (2) : les noms des personnages, auprès de chacun d'eux, sur les côtés gauche et droit : Δέρμυς — Κιτύλος ; la dédicace, sur le socle, en avant et à droite :

Ἀμφάλκης [ἔσ]τασ' ἐπὶ Κιτύλ(ω)ι ἠ||δ' ἐπὶ Δέρμυι.

Nous avons ici l'explication la plus simple et la plus claire de la formule funéraire usitée en Béotie, ἐπί avec un nom propre.

resse ; c'est elle qui, en se développant, portera l'art grec à la perfection ; elle en renferme déjà tous les principes vivants.

(1) [Un autre monument funéraire portant une inscription analogue et décoré d'un bas-relief a été découvert à Thespies. Le texte [Μ]νᾶμ' ἐπὶ Γάθωνι χἀριστοκράτει a été publié par M. Kaibel, *Hermes*, VIII, p. 417, n° 9 ; cf. *Inscript. gr. antiquissimæ*, n° 145 ; le bas-relief a été décrit par M. C. Robert, *Arch. Zeit.*, XXXIII, p. 151-152 et reproduit par Körte, *Mittheil.*, III, pl. XV, p. 311 et suiv. Cf. Friederichs-Wolters, p. 24, n° 47.]

(2) [Rœhl, *Inscr. gr. antiq.*, n° 265 ; Kaibel, *Epigr. gr.*, 484.]

Cette préposition indique *sur* quel corps est élevé le tombeau. Ce monument décorait la sépulture de deux habitants de Tanagra, auxquels Amphalkès l'avait élevé.

VIII

BRONZE ARCHAÏQUE TROUVÉ A GOURIZI EN ALBANIE

(*Revue archéologique*, 1872, II, p. 1-3, pl. XV.)

Le bronze dont la planche XI contient une double copie (1), l'une prise de profil, l'autre de face, a été découvert récemment à Gourizi (2) avec quelques autres objets, également très anciens, mais moins remarquables. Il est aujourd'hui dans la collection de M. Perrod, consul d'Italie à Scutari. C'est une statuette de 0m,28 de hauteur. On y reconnaît à première vue une de ces belles œuvres archaïques que l'antiquité grecque nous a laissées en si petit nombre. Sans étudier pour le moment tous les détails de cette statuette, je me bornerai à deux observations principales.

1° La côte de la Dalmatie et de la Haute-Albanie, c'est-à-dire tout le territoire qui s'étend de Zara à Valona (3), ne conserve que très peu de restes des colonies grecques, nombreuses autrefois dans ces contrées (4). On y voit encore une vingtaine d'inscriptions (5), des vestiges de murs helléniques, en particulier sur la route de Salone à Trau (6), quelques fragments de stèles funéraires (7). La statuette de Gourizi est, je crois, le seul monument

(1) Cette note a été adressée à la Société des antiquaires de France.
(2) Sur la rive gauche du Kiri, à une lieue au N.-E. de Scutari.
(3) Le pays des Illyriens, d'après Scylax de Caryanda, § 22. Toutefois, Scylax dit que les Illyriens habitent au sud jusqu'à la hauteur de Corcyre.
(4) Voyez surtout, sur ces colonies, Scylax, § 22 et suiv.
(5) *C. I. G.*, n° 1829 et suiv., et *Addenda*, 1830 *b*, t. II, p. 984 et suiv.; Lanza, *Antiche lapidi salonitane*, Zara, 1850, p. 128, 155, etc.
(6) Lanza, *Monumenti salonitani*, Vienne, 1856.
(7) Les médailles de fabrication grecque frappées par ces colonies sont

grec, découvert jusqu'ici dans cette région, qui ait une valeur d'art incontestable et remonte en même temps à une haute antiquité (1). Elle a été trouvée dans une province qui est toujours restée barbare et qui passe encore aujourd'hui pour plus arriérée qu'aucune autre, même dans la Turquie d'Europe, sur le bord du lac de Scutari (2), à quelques pas du Monténégro, cette *montagne noire* inaccessible aux invasions; elle est donc un document historique, que la nouveauté inattendue de la découverte rendrait précieux, quand il n'aurait pas comme œuvre d'art un très grand prix.

2° La ressemblance que présente le costume de cette statuette et celui des Albanaises de nos jours est frappante. La pièce principale du costume, sur notre bronze, est la robe qui enserre la poitrine et tombe sans faire de plis jusque sur les pieds. La robe des femmes albanaises est d'ordinaire aussi étroite; elle se rétrécit tellement vers le bas qu'elle rend impossible toute marche rapide; pour presser le pas, il faut la relever à la hauteur des genoux. La ceinture de notre statuette se rencontre dans toute l'Albanie : c'est une bande de cuir, qui a jusqu'à quinze centimètres de largeur; elle est brodée d'or et d'argent; beaucoup de ces ceintures sont de véritables bijoux dont les paysannes se montrent très fières. Ces femmes portent un tablier lourd et épais, sorte de tapis brodé à la laine, décoré de dessins de couleurs très vives; sous ce tablier on en remarque un autre d'étoffe légère, plus large et plus long que le premier. Tous ces détails se retrouvent sur notre bronze; il est difficile de croire que ce soit là un simple effet du hasard.

Le seul savant qui ait étudié les Albanais, M. J.-C. von Hahn (3), retrouve chez eux de nombreuses traces des mœurs an-

aujourd'hui nombreuses : Gliubich, *Numografia dalmata*, Vienne, 1851; Fr. Rachki, *O Dalmatinshi i Illiriskih novich nastarije* (anciens coins de la Dalmatie et de l'Illyrie), Agram, 1871. Il est regrettable que les planches publiées ne rendent pas suffisamment les caractères des monuments originaux.

(1) La seule ville sur cette côte qui soit toujours restée grecque est Apollonie, dont M. Heuzey a récemment visité les ruines : *Mission de Macédoine*, Introduction, p. XII.

(2) Labeatis palus.

(3) *Albanesische Studien*, in-4°, Leipzig, 1853; *Griech. und Albanes. Mærchen*, Leipzig, 1864.

tiques ; sans rentrer dans le débat qu'a soulevé la partie de son livre où il veut démontrer que les Albanais sont les derniers Pélasges, opinion admise par Reinhold (1), il est certain qu'on ne peut vivre quelque temps au milieu de ce peuple sans y remarquer des habitudes et un caractère qui expliquent à l'historien les âges les plus reculés de la vie hellénique. C'est une impression qu'on rapporte également de la lecture d'un livre qui est d'une grande exactitude, *Histoire et description de la haute Albanie*, par Hecquard (2). Il n'y a aucune raison pour que les femmes albanaises n'aient pas conservé en grande partie un costume très ancien, comme tout le pays a gardé des souvenirs si nombreux de l'antiquité. Toutefois, la similitude des costumes ne doit pas empêcher de rechercher de quel pays cette statuette a été apportée à Gourizi. De toute évidence, c'est une œuvre des pays grecs et non de l'antique Illyrie ; elle ne s'explique bien que par des idées et des habitudes religieuses que l'Illyrie n'a jamais connues qu'imparfaitement. On sait que Scodra, qui possède encore quelques restes d'une ancienne citadelle, a été la résidence de plusieurs rois barbares (3). Peut-être ce bronze, apporté par quelque marchand phénicien ou chypriote, ou simplement par quelque aventurier grec, faisait-il partie du trésor d'un de ces princes. Ces rois, comme plus tard les dynastes slaves de la Raschie, possédaient certainement des objets très précieux, dont ils ignoraient la valeur.

Quoi qu'il en soit, ce document est de ceux qu'un voyageur peut faire connaître tout de suite, dût-il s'interdire les hypothèses les plus probables et les rapprochements les plus naturels, faute de pouvoir y joindre des renvois précis aux grandes publications figurées.

Le double dessin ci-joint est dû à mon compagnon de voyage, M. Chaplain.

Scutari, janvier 1872.

(1) *Noctes Pelasgicæ*, in-16, Athènes.

(2) Paris, Arthus Bertrand, 1859, 1 vol. in-8°.

(3) Wilkinson, *Dalmatia and Montenegro*, t. I, p. 476. Il y a aussi un assez bon résumé de l'histoire de Scodra au début de l'ouvrage cité de M. Hecquard, p. 20 et suiv.

IX

NOTICE SUR UNE TÊTE DE STATUE EN MARBRE D'ANCIEN STYLE ATHÉNIEN

(*Monuments grecs*, 1878, p. 1 et suiv., pl. I.)

La tête que reproduit la planche XII (1) fait partie du cabinet de M. Georges Rampin, secrétaire de l'ambassade de France à Saint-Pétersbourg, qui a réuni une collection d'antiquités grecques du goût le plus pur et d'une rare valeur scientifique. Ce marbre est athénien. Nous ne pouvons en préciser plus exactement la provenance. D'après un témoignage qui ne saurait faire foi, il aurait été trouvé durant ces dernières années sur le versant méridional de l'Acropole, dans les ruines de l'Asklépieion : suivant un autre témoignage également incertain, sur l'Acropole même. Ces renseignements n'ont qu'une valeur très discutable. Selon toute vraisemblance, la personne qui est venue vendre ce marbre avait toutes sortes de raisons de ne pas renseigner le premier acheteur grec, qui n'a pu ensuite éclairer M. Rampin. Tout récemment des sculptures de style ancien ont été découvertes sur d'autres points de la ville : ainsi l'athlète et le discobole que M. Rayet a publiés l'an dernier (2) et qui viennent du Céra-

(1) [Notre planche est empruntée aux *Monuments Grecs*. La même tête a été depuis publiée en héliogravure et étudiée par M. Rayet dans les *Monuments de l'art antique*, IIIe livr., pl. 3.]

(2) *Note sur une tête archaïque en marbre provenant d'Athènes*, dans les *Monuments Grecs*, 1877 [= Rayet, *Études d'archéologie et d'art*, p. 1 et suiv., pl. I et vignette de la p. 8].

mique extérieur. Nous devons garder provisoirement la plus grande réserve. Admettre trop vite que ce monument ait été trouvé en tel ou tel endroit serait préjuger en partie de l'interprétation qu'il en faut donner.

I

Cette tête est en marbre de Paros; quelques cassures laissent voir de larges paillettes; ces mêmes paillettes, dans les parties bien conservées, donnent au modelé un aspect très particulier. Le fragment mesure un peu plus de vingt et un centimètres du sommet de la tête à l'extrémité du menton; la hauteur totale est de vingt-neuf centimètres. On est porté à croire tout d'abord que l'artiste a voulu faire une statue un peu plus petite que nature. Un examen attentif fait douter de cette première impression. Il se peut très bien que ce marbre reproduise les proportions mêmes de l'original. La longueur de la face est suffisante; la largeur paraît être un peu trop faible : ce qui s'expliquerait par les caractères du modèle et par les procédés d'une sculpture très serrée.

Notre gravure, exécutée par M. Dubouchet, ne présente qu'un des aspects du marbre. Pour donner une idée complète et tout à fait exacte du monument, il faudrait pouvoir le montrer de tous les côtés. La tête ici est vue de trois quarts, le dessinateur étant placé à droite. La lumière vient d'en haut. Les conditions de l'éclairage ont diminué la saillie des yeux et creusé l'espace qui sépare les sourcils des paupières; elles font paraître le menton trop fort, au lieu qu'il est fin et pointu; elles atténuent certains modelés. On sait que, pour bien voir de telles œuvres, il faut les manier longtemps, faire jouer la lumière sur les moindres détails et que même alors il reste toute une série de nuances que la gravure ne peut rendre. On sait aussi et surtout que la sculpture très ancienne est difficile à reproduire par le dessin ; quelque talent et quelque soin qu'il y mette, le meilleur artiste ne peut y réussir comme il le voudrait. Un des caractères les moins aisés à saisir de cette figure est une certaine dureté jointe à une grande jeunesse et à un air général d'élégance.

Pour achever de faire comprendre notre planche, il faut ajou-

ter que le marbre était peint en partie, comme la stèle d'Aristion et tant d'autres monuments antiques. Les cheveux gardent de nombreuses traces d'une teinte rouge ainsi que la barbe. Au-dessus de la lèvre supérieure, un trait de la même couleur indique un léger duvet. L'iris était également rouge et la pupille noire. Une ligne en creux, tracée très finement, entoure l'iris, une ligne semblable se remarque aux sourcils qui probablement avaient reçu une coloration comme la barbe et la chevelure. Le reste du visage était blanc.

A la partie supérieure de la tête, notre dessin ne laisse pas voir une cavité à peu près ronde de deux centimètres de diamètre environ. Il y reste encore un morceau de fer et quelques parties d'une composition sulfureuse qui servait à la soudure. Je ne crois pas qu'il faille penser à un tenon (1); une tache brune d'oxyde, qui s'étend en forme de triangle irrégulier sur un espace de cinq à six centimètres dans tous les sens, semble indiquer une applique, dont la véritable nature nous est inconnue. Derrière la tête, les cheveux sont travaillés et peints avec autant de soin que par devant ; ce qui indique que la statue était destinée à être vue de tous les côtés.

L'état de conservation est remarquable ; si on excepte la cassure du nez, qui est sans doute ancienne, et une entaille qui paraît avoir été faite à la joue droite par un coup de pioche récent, le morceau est intact. L'épiderme n'a aucunement souffert, il reste encore d'une singulière fraîcheur, comme si cette sculpture avait été enfouie dans le sol et protégée contre l'action de l'air peu de temps après le moment où elle fut achevée.

On reconnaît ici à première vue une œuvre importante pour l'histoire de l'art (2); elle appartient à une époque bien définie, au sixième siècle, mais elle représente dans cette époque un moment et une école que nous ne connaissions pas encore; et, comme elle permet d'étudier les détails du style avec une entière

(1) [Nombre de têtes archaïques présentent la même particularité (têtes de Délos, *Bulletin de corr. hellén.*, 1879, pl. VIII et 1880, p. 37, n. 1 ; statues de femmes trouvées sur l'Acropole d'Athènes, voir *Musées d'Athènes*, pl. III-IV, VII-VIII, etc., et la notice), qui reste encore inexpliquée.]

(2) Voyez ce qu'en a très bien dit déjà M. Rayet, *Gazette des beaux-arts*, août 1878, p. 111 [= *Études d'archéologie et d'art*, p. 339.]

sûreté, elle a par là même un très grand prix. On remarquera facilement les dispositions matérielles et les habitudes de facture qui sont communes aux monuments de la même période. Il suffit d'en indiquer quelques-unes. Les cheveux disposés en raies symétriques retombant en deux fortes masses derrière les oreilles, encadrant le front de boucles très régulières et aplaties, rappellent les coiffures de l'Orient; ces boucles se retrouvent toutes pareilles, mais moins nombreuses, sur le front de l'Apollon de Théra; elles s'associent à deux bandeaux ondulés sur la tête d'une statue ailée que M. Homolle vient de découvrir à Délos (1). La barbe et les cheveux sont traités par un procédé familier aux premiers sculpteurs grecs et qui s'est conservé plus longtemps dans quelques pays, où le développement de l'art a été incomplet, par exemple à Chypre. L'ouvrier trace sur la tête et sur le menton des lignes parallèles; il divise ces rubans par des traits verticaux et arrondit les rectangles ainsi obtenus. C'est de la sorte que les ouvriers de Paphos et de Citium représentent non seulement les cheveux, mais les bracelets et les colliers. Le front bas, uni et presque fuyant, les yeux saillants, légèrement obliques et nettement encadrés, les oreilles plates placées trop haut, le nez droit et fort, les pommettes très marquées, l'arête des lèvres ferme, les coins de la bouche plissés, la bouche elle-même qui paraît sourire, la partie du visage entre le nez et le menton formant une sorte de creux : ce sont là autant de caractères qui, considérés d'une façon générale, n'ont rien de nouveau pour nous. Ils s'expliquent par les modèles mêmes que les Grecs avaient sous les yeux et qu'ils imitaient imparfaitement. Le sourire que nous appelons éginétique, parce qu'il est surtout connu par les belles statues du Musée de Munich, n'a point disparu de la Grèce moderne; il est encore une des expressions les plus fréquentes en ce pays. Un menton légèrement proéminent et un nez fort font paraître creux l'espace occupé par la bouche. Ces natures fermes et sèches ont naturellement les pommettes saillantes. L'œil calme, noir et largement ouvert, indique au sculpteur des lignes très

(1) Voyez, dans les *Monuments grecs* (1878), l'article de M. Homolle. [La planche a paru dans le *Bulletin de correspondance hellénique*, 1879, pl. VI-VII, p. 393.]

nettes. La bouche est rarement serrée, la lèvre inférieure ressort donc d'une façon très sensible. Il serait intéressant de montrer comment les perfections du style de la grande époque s'expliquent en partie par les modèles, dont la sculpture ancienne exagère les traits, et de retrouver dans le type moderne tel qu'il se conserve encore, surtout dans les campagnes, la plupart de ces caractères si anciens.

II

Nous devons essayer de mettre ce marbre à la place qui lui convient, dans la série encore peu nombreuse des œuvres de la même période. Il me semble qu'il doit prendre rang après l'Apollon de Ténéa. Les sculptures antérieures à cette statue, pour parler seulement de celles qui conservent la reproduction du visage humain, sont surtout les trois plus anciennes métopes de Sélinonte, le groupe de Dermys et Kitylos découvert récemment à Tanagra (1), une statue assise des Branchides et l'Apollon de Théra (2). Dans cette succession, la figure humaine se précise régulièrement, et chaque exemple, si ancien qu'il soit, offre des caractères que la sculpture grecque conservera à la plus belle époque. Le Persée, l'Hercule, l'Athéna des métopes de Sélinonte, nous montrent des visages au menton fort, au contour large ; le modelé n'est guère indiqué que par la saillie des pommettes ; les yeux sont gros, proéminents, tout à fait obliques. Tous ces détails sont exagérés. Nous pouvons mal juger de la tête des Branchides qui est très endommagée, mais elle est certainement trop ramassée et trop large. Les figures de Dermys et de Kitylos s'allongent sensiblement, sans que le modelé soit habile ; les imperfections graves restent nombreuses dans les parties que le temps n'a pas détruites. L'Apollon de Théra marque un grand progrès ; l'ovale se précise ; la bouche est indiquée avec plus de détails ; l'artiste varie les plans, marque les muscles, essaie de dessiner les joues : l'en-

(1) V. plus haut, p. 38 et suiv. et pl. X.
(2) [Cette énumération serait aujourd'hui fort incomplète, mais nous avons conservé fidèlement à cet article comme aux autres son caractère et sa date, nous gardant, autant que possible, d'ajouter ou de modifier rien.]

4

semble est encore très lourd. La statue de Ténéa, au contraire, est avant tout élégante et fine; ce qui n'était qu'essai dans l'Apollon de Théra arrive déjà ici à une réelle habileté. Qu'on prenne les détails, pour chacun on constatera une main plus sûre; mais le style est le même; la seconde œuvre continue exactement la première; elle ne cherche pas des mérites d'un autre ordre, elle atteint en partie ceux qu'elle cherche. Ce qui caractérise donc le marbre de Ténéa, c'est une anatomie déjà savante et le sentiment de la distinction, que l'artiste veut réaliser par des proportions élancées, par le soin minutieux de l'exécution; mais l'œuvre a encore une singulière rigidité; l'expression personnelle fait défaut; le mouvement manque tout à fait.

La nouvelle tête est supérieure par une imitation plus exacte de la nature. Le modelé, bien que très discret, indique heureusement plusieurs contours; ainsi les joues, depuis les pommettes jusqu'au coin de la bouche, la partie du visage entre la bouche et la barbe, la bouche elle-même, sont dessinées avec délicatesse; le bord supérieur de la barbe suit les plans du menton. Les yeux sont à peine obliques, moins gros, moins proéminents. Les mastoïdes ressortent nettement et sont d'une entière vérité. En second lieu, — ce qui est une grande nouveauté, — nous avons ici une expression individuelle, et, à ma connaissance, le plus ancien portrait que la Grèce nous ait laissé. L'art abandonne les figures impersonnelles pour reproduire la variété des types. On voit tout ce que suppose un tel changement et à quel point le sculpteur doit être déjà maître des moyens techniques. Deux autres qualités marquent encore la distance qui sépare cette statue de l'Apollon de Ténéa : l'élégance et le mouvement. A la distinction, qui résultait précédemment des proportions élancées et de la finesse de l'exécution, le sculpteur veut ajouter celle que donnent le naturel et la vie. Quant au mouvement, bien que la statue soit mutilée, il est certain qu'il était compliqué. L'Apollon de Ténéa avance à peine une jambe; il est droit et immobile. Ici les mastoïdes et la ligne du cou indiquent un corps penché, le trapèze de gauche relève un bras qui n'est plus collé le long du corps. Quelque rares que soient dans l'état actuel les indications, il n'est pas probable que l'attitude fût disgracieuse; le buste et le corps tout entier étaient du même style que la tête. Nous sommes loin des

gestes brusques et naïfs des métopes de Sélinonte, de l'inexpérience du sculpteur de Tanagra qui, voulant représenter le bras de Dermys passé sur le cou de son camarade, fait sortir ce bras de la plinthe placée au-dessus du groupe. L'art grec sait rendre l'anatomie du mouvement aussi bien que celle du repos.

Tels sont quelques-uns des mérites de cette œuvre comparée à celles qui l'ont précédée. Je placerais quelques années plus tard l'athlète et le discobole du Céramique. Le caractère individuel y est plus marqué encore, le modelé plus fin, plus varié; mais l'effort même dans ce sens donne à ces sculptures quelque chose d'étrange; les détails sont trop cherchés par un artiste qui n'est pas encore assez dominé par l'idée de l'ensemble. La discrétion et la réserve, dans la tête que nous étudions, sont peut-être une marque de science moindre; elles contribuent certainement au charme et à l'élégance qui distinguent ce morceau des deux autres. Arrivée à ce point, la sculpture est maîtresse de sa voie; elle marche, au milieu d'incertitudes diverses et avec les variétés de chaque école, vers un but qu'elle atteindra forcément; tantôt elle subordonne la vérité à la beauté, tantôt elle fait le contraire. Ce qui lui manque surtout, c'est un modelé qui ne soit ni exagéré ni insuffisant, mais qui puisse rester simple, par cela même qu'il est très habile, et qui rende ainsi toute la vérité de la nature; ce sont les proportions exactes des plans et des lignes qui constitueront la beauté classique; c'est enfin d'avoir trouvé l'expression parfaite du type qu'elle a sous les yeux. Le grand charme de ces vieux maîtres, comme des primitifs Italiens, est dans l'essai naïf et souvent habile des qualités, qui vont créer un grand siècle de l'art. Vous avez, durant ces années de l'enfance, tous les principes qui constitueront le génie de l'âge mûr; vous les voyez plus nettement, parce qu'ils sont isolés, que le contraste même de graves inexpériences les fait ressortir, et qu'ils ne sont pas cachés par l'éblouissement de la perfection; comme les muscles de cette sculpture, ils font saillie.

Dans les frontons d'Égine, la période d'essai est presque finie; des morceaux sont admirables, d'autres gardent encore l'inexpérience du passé. Il semble, à étudier telle de ces œuvres, que le génie grec atteint déjà l'idéal qu'il poursuit; il y touche, il le saisit, et cependant cet idéal lui échappe. Quelques années plus

tard, la perfection est réalisée, mais presque aussitôt elle n'est plus qu'un modèle inimitable. La rapidité de la décadence fait que ces maîtres très anciens nous sont encore plus chers, outre qu'ils ont le mérite de nous donner l'instruction la plus facile à comprendre et de nous révéler les secrets du génie.

III

Pouvons-nous déterminer l'époque précise à laquelle il faut rapporter cette tête? Les documents datés sont encore peu nombreux. On croit que les statues des Branchides appartiennent aux environs de la LX[e] olympiade. Cette opinion se fonde sur quelques noms qui sont inscrits sur ces monuments et qui ont été portés par des personnages historiques; mais il n'est pas démontré qu'une telle identification soit certaine (1). Pour les métopes de Sélinonte nous arrivons à plus d'exactitude. Elles ne sont pas antérieures au dernier quart du septième siècle, puisque la ville n'était pas fondée auparavant. Elles appartiennent à cette date extrême ou au début du sixième siècle. Le groupe de Tanagra est plus récent; les proportions y sont plus sveltes; l'art y est tout différent, bien que l'exécution paraisse être moins soignée. Nous n'avons aucun renseignement direct sur le temps où fut sculpté l'Apollon de Théra; et depuis cette statue jusqu'aux frontons d'Égine, dont l'époque n'est fixée que par hypothèse, il n'est pas une œuvre dont la date soit connue avec certitude.

Les témoignages des écrivains anciens nous donnent quelques lumières. Ils rapportent les origines de la sculpture sur marbre à la cinquantième olympiade avec Dipoinos et Skyllis de Crète (2); l'école de Chios était représentée vers le même temps par Boupalos et Athénis (3); mais elle comptait avant eux trois générations plus ou moins légendaires : Archermos, son père Mikkiadès et son grand-père Mélas, ce qui nous ferait remonter cent ans plus haut. Cette chronologie semblerait indiquer que Skyllis et

(1) Overbeck, *Schriftquellen*, p. 65; Hirschfeld, *Tituli statuariorum sculptorumque*, p. 67; Kirchhoff, *Studien zur Geschichte des griechischen Alphabets*, 4[e] édit., p. 17 et suiv.

(2) Pline, *H. N.*, XXXVI, 9, éd. Detlefsen.

(3) *Id.*, *ibid.*, XXXVI, 11.

Dipoinos avaient déjà une certaine habileté; ainsi s'expliquerait l'expression de Pline : « Marmore sculpendo primi omnium *inclaruerunt.* » On avait sculpté avant eux, mais ils furent les premiers qui eurent du talent et devinrent célèbres. Leurs contemporains de Chios, Boupalos et Athénis, n'étaient pas de simples *racleurs de pierres.* Leurs statues méritèrent d'être portées à Rome, au Palatin (1); on disait de l'une d'elles qu'elle semblait être triste à ceux qui entraient dans le temple, souriante à ceux qui en sortaient, ce qui suppose un essai d'expression. De ces faits il résulte que la sculpture avait atteint une perfection relative de la L^e^ à la LXe olympiade. Cette doctrine est confirmée par d'autres renseignements. Pausanias décrit la statue d'Arrachion à Phigalie, en termes qui conviendraient à l'Apollon de Théra (2) : « Statue à tous les autres égards ancienne et aussi par le style. Les pieds sont à peine séparés, les mains tombent sur les côtés jusqu'aux hanches; elle est de marbre, et on dit qu'elle portait une inscription qui a été effacée par le temps. » Les victoires du pancratiaste Arrachîon étaient antérieures à la LIVe olympiade. Le périégète marque ailleurs que les plus anciennes statues des vainqueurs aux Jeux olympiques, celles de Praxidamas d'Égine et de l'Opuntien Rhéxibios, sont de la LIXe et de la LXIe olympiade (3). Elles étaient en bois, ce qui paraît être un signe d'antiquité. Les portraits d'athlètes apprirent aux Grecs l'anatomie; ils furent la raison principale de la grande connaissance que les sculpteurs eurent du nu. Ce serait donc à cette époque qu'il faudrait faire commencer les œuvres qui essaient de reproduire avec vérité le corps humain, de marquer la charpente osseuse sous les chairs et sous les muscles. Nous aurions, de la sorte : les métopes de Sélinonte, à la fin du septième siècle; le type de la statue d'Arrachion et de l'Apollon de Théra, vers 560; les statues d'athlètes sculptées avec une imitation plus fidèle de la nature, au milieu du sixième siècle, et, vers ce temps, l'Apollon de Ténéa.

Trois statues, récemment découvertes, apporteront peut-être de nouveaux éléments dans cette difficile question. La première,

(1) Pline, *H. N.*, XXXVI, 11.
(2) Pausanias, VIII, 40, 1.
(3) *Id.*, VI, 18, 7.

trouvée à Délos par M. Homolle en 1878, sera prochainement publiée (1) : elle appartient aux origines de l'art, alors que les sculpteurs prenaient encore pour modèles les madriers qui représentaient les dieux dans les temples. Plus grande que nature, elle est en forme de colonne aplatie. Les pieds sont à peine indiqués ; deux montants, appliqués le long du corps, tiennent lieu des bras. Cette œuvre nous fait comprendre ce qu'étaient la Héra d'Argos en forme de κίων, la *sanis* que Samos adorait comme une déesse, Διόνυσος περικιόνιος de Thèbes, les δόκανα, les poutres, qui figuraient les Dioscures et tous les ἀγάλματα primitifs du même genre. Il faut rapporter le marbre de Délos à la plus vieille école. Celle que nous savons être la plus ancienne, l'école de Chios, avait travaillé pour le sanctuaire délien (2). On s'imagine très bien que les statues d'Archermos et de Mikkiadès pouvaient être aussi primitives (3) : l'un était antérieur de trente ans, l'autre de soixante aux premiers sculpteurs qui eurent vraiment du mérite, c'est-à-dire aux environs de la L^e olympiade (4). Les deux autres morceaux sont des torses d'hommes, qui ont été retirés du sanctuaire d'Actium par M. Champoiseau et que M. Dozon a envoyés au Louvre. Ils se rapprochent, pour le style, de l'Apollon de Ténéa auquel, croyons-nous, ils sont antérieurs. D'après le seul examen du style, nous les rapporterions au second quart du sixième siècle. Or il se trouve que Dipoinos et Skyllis, à cette époque, exécutèrent des statues pour Ambracie ; de plus, ils employèrent le marbre de Paros (5), et cette matière est celle même de ces torses. Nous serions donc portés à considérer ces statues comme un exemple de l'art de ces vieux maîtres. Il n'est possible, pour le moment, que d'indiquer ces hypothèses.

(1) [*Bulletin de correspondance hellénique*, 1879, pl. I, p. 1.]

(2) Pline, *H. N.*, XXXVI, 11.

(3) [La découverte d'une statue signée de Mikkiadès et d'Archermos a montré que ces maîtres étaient beaucoup plus avancés que ne le supposait M. Dumont, *Bulletin de correspondance hellénique*, 1879, pl. VI-VII, p. 393; 1881, p. 272 ; 1883, p. 254.]

(4) La statue est dédiée par une Naxienne. On savait travailler le marbre à Naxos dès la L^e olympiade (Pausanias, V, 10, 3). L'école de Chios est plus ancienne, plus célèbre, et a dû exercer une grande influence sur tout l'Archipel.

(5) Pline, *H. N.*, XXXVI, 9. — [Les torses d'Actium ont été publiés depuis par M. Collignon, dans la *Gazette archéologique*, 1886, p. 239, pl. XXIX.]

Sans attacher plus d'importance qu'il n'est juste à la date que nous proposons pour l'Apollon de Ténéa, c'est dans le troisième quart du sixième siècle que nous croyons pouvoir placer la tête que nous étudions. On voit combien les éléments sont incertains et avec quelle prudence il faut se prononcer ; la question revient presque tout entière à déterminer le temps qu'a dû demander tel ou tel progrès du style entre les métopes de Sélinonte et les frontons d'Égine.

L'époque où nous plaçons ce marbre fut pour Athènes celle d'un premier développement artistique. C'est le temps de la domination de Pisistrate. On sait les constructions qu'il entreprit, l'Olympieion, le Pythion, l'ancien Parthénon (1), les premiers Propylées. Simmias, fils d'Eupalamos, avait fait une statue de Dionysos Morychos en une pierre appelée φελλάτας (2). Endoios florissait dans la LVIIe olympiade ; on lui devait entre autres une Athéna qu'avait dédiée Kallias (3). Il sculptait aussi des tombeaux ; nous possédons une inscription qui porte sa signature (4). Gorgias, Aristion, Kallonidès, Épistémon (5), appartiennent à la même période. De cette première sculpture attique nous ne connaissions jusqu'ici que quelques morceaux conservés sur l'Acropole, l'athlète et le discobole du Céramique. C'est à une série encore si peu remplie que vient s'ajouter le nouveau marbre, semblable aux autres par les caractères généraux, très particulier par les détails du style et de la facture.

IV

Quel personnage l'artiste a-t-il voulu représenter? On a vu que nous reconnaissions ici un portrait et celui d'un jeune homme; l'idée d'y voir un dieu nous paraît devoir être écartée. Deux sortes d'indications pourraient nous faire reconnaître le sujet : l'attitude

(1) [L'ancien Parthénon est maintenant attribué à Cimon depuis les fouilles du gouvernement grec et les études de M. Dœrpfeld.]

(2) Overbeck, *ouvr. cité*, p. 60.

(3) Pausanias, I, 26, 4; Hérodote, VI, 122.

(4) Rangabé, *Ant. hell.*, n° 22; Hirschfeld, *Tituli*, p. 69, n° 9; [Lœwy, *Bildhauerinschr.*, n° 8. On possède aujourd'hui une autre signature de cet artiste, Δελτίον ἀρχ., 1888, p. 208.]

(5) *C. I. A.*, I, 353, 466, 483, 471.

de la statue et le feuillage qui enserre les cheveux. Nous ne saurions retrouver l'attitude que par conjecture. La ligne du cou est dirigée de droite à gauche ; les mastoïdes indiquent une tête de face sur un corps penché ; le trapèze du bras gauche marque que ce bras était relevé. Ces détails conviennent à un homme qui inclinerait le corps à droite et relèverait l'épaule gauche, par exemple pour lancer un disque ; qui s'appuierait sur un cheval ou qui même serait sur un char. Une dernière hypothèse serait peut-être plus naturelle. Un homme à demi couché, appuyé sur le coude droit, présenterait la ligne et les muscles du cou tels que nous les remarquons ici, et dans ce cas même les caractères sur lesquels nous insistons s'expliqueraient plus naturellement. Nous aurions alors un tombeau décoré comme le sont ceux des Étrusques ; ce serait une nouveauté, dont les conséquences sont faciles à saisir, une similitude de plus entre deux civilisations qui semblent avoir eu aux origines beaucoup de points communs ; cette explication est si séduisante qu'il est impossible d'y insister tant que nous n'aurons pas de preuve positive qui la mette hors de doute.

L'ancienne sculpture traitait les végétaux d'une manière toute conventionnelle (1). Il est souvent difficile de reconnaître les plantes qu'elle a voulu représenter. Je me suis adressé à l'obligeance de M. Decaisne qui, à sa haute compétence en botanique, joint l'habitude d'étudier ces problèmes délicats. Ce savant n'a pas hésité ; il a reconnu ici des feuilles de chêne très découpées, type qui n'est pas rare dans les pays grecs. J'ignore dans quelles circonstances on décernait des couronnes de ce genre à Athènes. Le chêne se voit sur une suite de très belles médailles épirotes où il enserre la tête de Jupiter ; il était un symbole dodonéen. Y a-t-il quelque rapport entre ce personnage et le culte particulier de ce dieu ? Ne faut-il voir ici qu'un de ces motifs de décoration où la feuille choisie n'avait pas un sens très précis ? Des couronnes découvertes dans les tombeaux étrusques se composent de feuilles de lierre et de lauriers mêlées d'ache, sans que peut-être il faille chercher à ces préférences des raisons bien arrêtées. Plusieurs personnages du chœur de Dionysos se décoraient de chêne ; ce

(1) Voir en particulier, à ce sujet, les remarques de M. Heuzey, *l'Exaltation de la fleur*, p. 11.

feuillage convenait aux Dryades et aux divinités des forêts. Toutes ces données, et beaucoup d'autres semblables, ne sauraient nous être d'un grand secours, la question ne sera résolue que par un texte précis se rapportant aux usages athéniens du sixième siècle.

En essayant de mettre ce marbre à sa place dans l'histoire de l'art, nous n'avons insisté que sur la manière de traiter les figures. On a remarqué cependant que, même dans un examen aussi restreint et où nous n'avons fait qu'indiquer très rapidement quelques considérations, il était facile de voir que, dès le septième siècle, cette sculpture avait eu des caractères tout personnels. Si nous passions à l'étude du corps tout entier et de la composition des scènes, la conclusion serait la même.

L'art grec vient des îles du sud, où dominaient les Phéniciens, de la côte asiatique, qui a connu de bonne heure le style de l'Assyrie. Il naît à une époque où toute l'industrie, les bronzes, les étoffes, les peintures de vases subissent l'influence de l'Orient. Il est impossible qu'il ne profite pas des progrès de technique que d'autres peuples ont faits avant lui ; impossible qu'il ne s'inspire pas des usages étrangers qui l'entourent de toute part. Il faut s'attendre à y retrouver le reflet des civilisations qui ont précédé celle de la Grèce ; mais, au lieu que l'imitation soit très visible, il est, au contraire, surprenant qu'elle le soit si peu. La force de cet art dès le premier jour a été l'indépendance.

Ce qui nous y paraît être d'imitation, — les détails d'ajustement, les attitudes, — est l'accessoire et disparaîtra très vite ; ce qui est l'essentiel, la recherche du mouvement, de la vie et surtout du beau, n'est qu'à lui. Ce qui le caractérise, à ses débuts, c'est l'audace ; il cherche, il ne copie pas, et, par cela même qu'il compte surtout sur lui-même, il a des défauts et des mérites qui disent nettement à quels mobiles il obéit. L'étrange statue de Délos est à peine un essai de sculpture, mais cet essai est original. Les plus vieux monuments de la statuaire proprement dite, les trois métopes de Sélinonte, montrent nettement ces tendances nationales. L'idée de détacher un haut-relief sur un fond de pierre est sans exemple dans les monuments que nous avons de l'Orient. Cet art, qui ne fait que de naître, veut représenter des

attitudes violentes, un homme coupant la tête d'une femme, un autre portant deux vaincus, et, ce qui est plus surprenant, un char et des chevaux de face. Aucune difficulté ne l'effraie. Il y réussit mal; les figures de face sur des corps de profil, les modelés trop marqués ou tout à fait absents, les gestes brusques, les membres lourds et ramassés, donnent à l'ensemble un aspect disgracieux; cependant la taille serrée, les hanches fortes, d'autres détails que nous avons rappelés, et surtout l'ensemble, sont déjà tout à fait grecs. Dermys et Kitylos, adossés à un pilastre, rappellent les statues égyptiennes : ce qui est plus important, ce qui tient au principe même de l'art, c'est le type élancé et fin de la race; ce sont les caractères que vont préciser les auteurs de la statue de Ténéa et de la tête que nous publions.

Dans l'art, comme en tout, le propre du génie grec a été de ne croire qu'à lui; à toute époque, cette race, dans les choses indifférentes, s'est trouvée merveilleusement souple à imiter ce qui l'entourait; mais cette imitation n'était qu'à la surface, une concession à des nécessités pratiques, à des mérites étrangers dont elle tirait parti et qu'elle n'estimait pas. Chaque fois qu'elle a fait une œuvre à laquelle elle tînt, elle a été elle-même et n'a compris qu'elle-même. C'est une des raisons de sa force, de la perfection qu'elle a atteinte dans des ordres si divers, de l'impossibilité où toute action venue du dehors s'est toujours trouvée de la pénétrer, de la convaincre, par suite de la transformer.

X

DEUX BAS-RELIEFS ATHÉNIENS DATÉS

(*Bulletin de correspondance hellénique*, 1878, p. 559-569, pl. XI-XII.)

Les photographies qui nous ont servi pour les planches XIII et XIV avaient de graves défauts que l'héliogravure n'a pu corriger (1). Cependant, ces reproductions permettent de se figurer les principaux caractères des marbres qu'elles représentent; on y reconnaît des œuvres grecques, et c'est là surtout ce qui nous importe (2).

Le bas-relief n° XIII est de l'année 375 avant notre ère (3), le n° XIV de l'année 362 (4). Ce sont deux en-têtes de décrets. Sur la

(1) [Ces planches portent, dans le *Bulletin*, les numéros XI, XII.]

(2) On sait combien il est difficile, même à un bon artiste, quand il copie de pareilles œuvres, de les rendre telles qu'elles sont. Nous en pouvons prendre pour exemple la scène qui occupe une de nos planches; elle a paru, dessinée sur pierre, dans l'*Archæologische Zeitung*, XXXV, pl. 15 (F. von Duhn, *Griechische Reliefs gefunden in den Ausgrabungen der archæologischen Gesellschaft am Südfuss der Akropolis, vom April 1876 bis Juni 1877*). L'ensemble a quelque chose de rude et de heurté ; il présente des contrastes brusques. La femme qui occupe le milieu de la scène est d'un aspect disgracieux ; les draperies sont lourdes ; mais ce qui nous choque le plus peut-être, c'est l'expression de la figure. En général, quand il s'agit de bas-reliefs mutilés ou de petits objets, comme sont les terres cuites et les vases, le copiste moderne réussit mal à rendre ce qui, dans l'original, est indécis ; le crayon appuie durement et le charme antique disparaît. Ce que nous remarquons d'un personnage, nous pourrions le dire des deux autres. Ce sont des nuances ; mais rendre à peu près les grandes masses, est ici tout à fait insuffisant.

(3) *C. I. A.*, II, 49 b. Bas-relief moulé par Martinelli, n° 251.

(4) *Mittheil. des deutsch. Inst. in Athen*, I, p. 197 ; *C. I. A.*, II, 57 b; Ἀθήναιον, V, p. 101. Bas-relief moulé par Martinelli, n° 245.

planche XIII, à gauche, un homme d'âge mûr, la poitrine nue, le reste du corps enveloppé dans une vaste draperie, est assis tourné à droite. Devant lui, debout, une femme vêtue du péplos tient de la main droite son voile, pendant que le bras gauche se replie sur la hanche. Ces deux personnages semblent se parler; ils sont très rapprochés, et la femme regarde l'homme assis. Un peu plus loin, séparée par un espace assez grand de ce groupe, est Athéna, casquée, le bras droit tombant vers le sol, le bras gauche relevé, comme s'il tenait une lance qui a disparu, la tête inclinée, dans une attitude de méditation. Athéna est spectatrice de l'acte qu'accomplit le groupe principal. Le décret écrit au-dessous de cette scène achève de nous la faire comprendre. Athènes a fait un traité d'alliance avec Corcyre. L'homme assis est le Δῆμος, la femme est l'île de Corcyre; la déesse assiste à leurs serments, et en est témoin.

Le bas-relief n° XIV nous montre deux femmes debout devant Zeus assis. Athéna est près de son bouclier, la main gauche appuyée sur une lance, la main droite sur la hanche. Une femme devant elle tient une lance abaissée; son geste principal consiste à relever de la main droite un coin de son voile. Ce mouvement se trouve déjà sur le marbre précédent; il est du reste connu par un grand nombre d'exemples. La manière dont Athéna appuie le bras à la hauteur de la ceinture se remarque aussi dans la figure de Corcyre. La disposition générale du bas-relief est la même : un personnage assis, les deux autres debout. Pour ces en-têtes de décrets, comme pour les stèles funèbres, un petit nombre de motifs et d'attitudes suffisaient aux artistes et au public. Zeus a ici le rôle de témoin qui était attribué tout à l'heure à Athéna. Le décret constate une alliance entre Athènes, d'une part, les Arcadiens, les Éléens, les Achéens, et les Phliasiens de l'autre. La seconde femme personnifie ces quatre peuples, et on peut y reconnaître, comme l'a proposé M. Kœhler en précisant l'allégorie, le Péloponnèse, ἡ Πελοπόννησος (1).

Le Péloponnèse et Corcyre n'ont aucun attribut. Les personnifications telles que les comprenait l'art grec de cette époque négligeaient souvent de marquer par des détails explicatifs le sens des

(1) *C. I. A.*, II, 57 b.

figures. Sur d'autres marbres officiels, la Βουλή (1), l'Εὐταξία (2) sont des femmes peu différentes l'une de l'autre, et de celles que reproduisent nos planches. Ces personnifications ne diffèrent pas sensiblement non plus de la femme qui porte le nom de Leukas, sur un miroir de Corinthe (3). Un plomb qui conserve la tête de la Βουλή serait inexplicable si nous n'avions pas un moyen certain de nous éclairer (4). Il en est de même du Δῆμος qui ressemble à beaucoup d'Athéniens dans la force de l'âge (5). On comprend dès lors pourquoi les inscriptions étaient souvent utiles. Si loin que nous puissions remonter dans l'histoire de l'art grec, et jusqu'aux ἐπιγράμματα du coffre de Cypsélus, nous voyons qu'on indique parfois d'un mot le nom des figures. C'est grâce à ce secours que nous avons pu reconnaître l'Εὐταξία, la Βουλή, Λευκάς. La peinture sur vase a été fidèle à cet usage ; sans ces *épigrammes*, quand elle ne représente pas des personnages célèbres, elle serait souvent aussi vague que la sculpture (6).

Ces conditions de l'allégorie font que, dans certains cas, toute interprétation des en-têtes de décrets serait téméraire. Il faut être très peu affirmatif pour les fragments, surtout quand le texte de l'inscription est insuffisant. Ainsi, un des bas-reliefs les plus intéressants de cette classe, celui qui nous montre Athéna et une autre femme se donnant la main, au-dessus des comptes des trésoriers des richesses sacrées, ne saurait être expliqué avec certitude (7).

Corcyre et le Péloponnèse sont de la même taille qu'Athéna ; c'est que ces alliés avaient une puissance avec laquelle Athènes devait compter. Quand, en l'année 394, la république décerna à Denys l'Ancien des honneurs qui étaient la récompense des services qu'il avait rendus, l'artiste sculpta la femme qui représentait

(1) Schœne, *Griechische Reliefs*, pl. XXII, n° 94.

(2) *Id.*, *ibid.*, pl. XIII, n° 63.

(3) *Monuments grecs*, 1873 [= Dumont, *Mélanges archéologiques*, publiés par M. Pothier.]

(4) *Mon. dell' Instituto*, vol. VIII, tav. XXXII, fig. 281 ; Postolacca, *Synopsis numorum veterum*, 1878, p. 39.

(5) O. Benndorf, *Beiträge zur Geschichte des att. Theaters*, p. 63.

(6) J'ai essayé ailleurs de marquer avec plus de détail les caractères de l'allégorie au quatrième siècle, dans les *Monuments grecs*, 1873, p. 34.

(7) Le Bas, *Voy. arch.*, pl. XLII ; Schœne, *Gr. Rel.*, pl. X, n° 54.

la Sicile aussi grande qu'Athéna (1). Il s'en fallait qu'il en fût toujours ainsi. Sur un marbre de l'année 356 qui constate une alliance d'Athènes avec Néopolis, la figure qui personnifie Néopolis (2), — une jeune fille, charmante de grâce, vêtue d'une tunique à plis droits, et coiffée du polos, — est beaucoup plus petite qu'Athéna. L'infériorité de la ville macédonienne est nettement marquée. Il en est de même d'une représentation qui paraît avoir surmonté un décret par lequel, en 377, le peuple acceptait l'alliance de la ville de Kios en Bithynie (3). Athéna dépasse de toute la tête le personnage qui personnifie Kios. Les habitants de Méthone, sur un monument de l'année 424, sont représentés par un homme de proportions assez réduites, en courte tunique, et les jambes nues; il se tient modestement debout devant une grande Athéna assise qui lui donne la main (4).

Plusieurs savants ont très justement remarqué que les États sont souvent représentés par leur divinité tutélaire (5). L'exemple d'Athéna est le plus décisif qu'on puisse citer (6). Sur un marbre

(1) Archontat d'Εὐβουλίδης, ol. 96, 3. Athéna debout, appuyant la main gauche sur un bouclier, donnant la main droite à une femme dont la tête a disparu, et qui tient de la main gauche une torche ou un sceptre ; derrière Athéna, un serpent. Schœne, *Gr. Rel.*, pl. VII, n° 49 ; *C. I. A.*, II, 8.

(2) Olymp. 106, 1, archontat d'Ἐλπίνης. Athéna, à gauche, appuyant la main gauche sur un bouclier, donnant la main droite à une figure plus petite, au-dessus de laquelle on lit : Παρθένος. Schœne, *Gr. Rel.*, pl. VII, n° 48 ; *C. I. A.*, II, 66. Cf. Heuzey, *le Parthénon de Néopolis*, dans les *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions*, 1876, p. 101, et dans les *Monuments grecs*, 1875, p. 27.

(3) Archontat de Καλλίας, ol. 100, 4. Athéna debout, casquée, tournée à droite, portant de la main gauche un bouclier rond et donnant la main droite à un homme plus petit, la tête nue, enveloppé d'un manteau ; au-dessus de ce personnage, on lit : ΚΙΟΣ. Simple en-tête probablement d'un acte relatif aux Athéniens et aux habitants de Kios (Strabon, XII, 563). Schœne, *Gr. Rel.*, pl. IX, n° 53; *C. I. A.*, II, 22. Les statères de Kios sont remarquables, Waddington, *Revue numismatique*, 1865, p. 8; Mionnet, Bithynie, 440. Cette ville payait un tribut de [1,000 drachmes, *C. I. A.*, I, 226, 233, 235, etc.; cf. p. 228]. M. Kœhler remarque qu'on pourrait aussi penser à Ikos [Friederichs-Wolters, n° 1160].

(4) Le Bas, *Voy. arch.*, pl. XXXIV ; Schœne, *Gr. Rel.*, pl. VIII, n° 50 ; *C. I. A.*, I, 40, et, sur la date, les remarques de M. Kirchhoff.

(5) Outre les remarques de M. Schœne dans l'ouvrage cité, voyez des réflexions très judicieuses dans la *Revue critique*, à propos des *Griechische Reliefs*, 16 nov. 1872, article de C. de la Berge.

(6) Michaelis, *Der Parthenon*, pl. XV.

que nous avons rappelé, M. Schœne a reconnu qu'Artémis, surnommée Παρθένος, personnifie Néopolis de Macédoine. Il est assez probable que le décret en l'honneur de Denys porte, à côté d'Athéna, Déméter plutôt que la Sicile. Hercule figure dans une scène qui surmonte un décret accordant la proxénie à Sotimos d'Héraclée (1). Cependant, ici, il semble que l'artiste n'ait voulu reproduire aucune divinité, mais de simples figures allégoriques (2). Le caractère religieux de l'art antique n'a jamais eu rien de trop sévère ni d'obligatoire (3).

Quelques convenances générales, qui tenaient compte surtout de la dignité relative des personnages, telle était la seule loi de l'allégorie au quatrième siècle. Les figures étaient peu nombreuses et nettement séparées. Le mouvement de la scène, toujours très calme, se reconnaissait tout d'abord. Ainsi la simplicité restait entière; mais, du moins pour les modernes, on sait qu'un tel mérite est celui qui coûte le plus d'efforts. Chercher des attributs ou des mouvements compliqués est une manière inférieure de comprendre le bas-relief. Trouver un petit nombre de formes et d'attitudes qui, tout en étant d'une parfaite beauté, soient aussi en harmonie avec ce qu'ont d'essentiel une situation ou un sentiment, suppose une idée beaucoup plus haute de ce que doit être la sculpture : l'antiquité, à cet égard, a eu longtemps des traditions et des principes arrêtés; nous en voyons ici deux nouveaux exemples.

(1) Peu avant Euclide. Athéna assise regarde à droite ; derrière elle, bouclier; homme de petite proportion devant la déesse ; à droite, jambes d'un personnage nu qui paraît s'appuyer sur une massue, probablement Hercule. Décret de proxénie en l'honneur de Sotimos d'Héraclée. Schœne, *Gr. Rel.*, pl. IX, n° 52; Rangabé, *Ant. hell.*, 260; *C. I. A.*, I, 65.

(2) Les personnifications de villes et de pays étaient fréquentes. On voyait Sybaris sur l'ἱμάτιον d'Alkiménès, Aristote, édit. Didot, t. IV, p. 90. Sur une médaille d'argent d'Histiæa, une femme assise sur un navire et tenant de la main gauche un mât avec sa voile porte l'inscription ΙΣΤΙΑΙΑ, ce qui n'empêche pas le graveur d'avoir inscrit la légende ΙΣΤΙΑΙΕΩΝ, Comnos, *Revue numism.*, 1865, p. 164, pl. VII, f. 10. Eckhel, *Doct. num.*, donne d'un grand nombre de ces personnifications, p. 347-527, une liste qui a été complétée par MM. de Witte et de Longpérier, *Rev. num.*, 1865, p. 165.

(3) Il admettait même des caprices. Un en-tête de décret de proxénie représente un veau ; c'est que le citoyen honoré s'appelle Μόσχος. Archontat de Διότιμος, ol. 106, 3, 354. Bas-relief très endommagé, moitié postérieure d'un quadrupède, qui paraît être un veau, Schœne, *Gr. Rel.*, XI, n° 58; *C. I. A.*, II, 71.

Ces sortes d'en-tête de décrets me paraissent pouvoir se diviser jusqu'ici en cinq classes, selon la nature des documents qu'ils surmontent : 1° traités d'alliances ; 2° éloges et récompenses à des États ou à des particuliers, et surtout décrets de proxénie; 3° comptes de finances ; 4° listes publiques des citoyens morts à la guerre ; 5° gestions des liturgies (1).

L'usage de sculpter ces bas-reliefs commence, d'après les exemples qui nous sont parvenus, vers le milieu du cinquième siècle. Le plus ancien dont la date soit certaine appartient à la période comprise entre les olympiades 81-83 ; c'est-à-dire qu'il est tout au plus de l'année 456 et ne peut pas être postérieur à l'année 447 (2). Ce n'est qu'un fragment, mais d'un très beau style ; il représente une femme debout, vêtue d'une élégante tunique qui laisse les bras nus, coiffée d'une sorte de polos sous lequel tombe une abondante chevelure; une inscription donne le nom ΜΕΣΣ[ήνη], soit que l'artiste ait représenté une personnification de la ville, soit plutôt qu'il faille reconnaître ici une divinité protectrice ou éponyme, la fille de Triopas, femme de Polykaon, par exemple (3).

Nous savons qu'il existait à Athènes, au temps de lord Elgin, un bas-relief de l'année 432 qui surmontait une liste de citoyens morts à la guerre. Ce marbre est à Londres ; mais il a beaucoup souffert et les sculptures ont disparu (4). Il était un rare exemple des sujets qui décoraient ces sortes de monuments publics. Je rapprocherais volontiers des bas-reliefs de 447 et 432 deux fragments conservés à l'Acropole, mais sans date ; ils se rapportent à une même scène et conservent seulement les lettres ἄρχΟΝΤΟΣ (5). Une femme, vêtue du péplos, qui laisse les bras nus, relève son voile de la main droite, par un geste qui est tout à fait celui de Corcyre et du Péloponnèse. Devant elle s'avance un personnage

(1) [Cf. sur ce sujet Friederichs-Wolters, p. 380 et suiv.]

(2) *Arch. Zeitung*, 1875, p. 104 ; *C. I. A.*, I, Suppl. 22 *g*. Le monument est à Leyde.

(3) Pausanias, IV, 1 et 31.

(4) « Repræsentantur tres bellatores nudi, clypeis rotundis galeisque et hastis armati, in his duo chlamyde ex humero dependente ; qui in sinistra adspectanti est, jacet humi hasta medii ictus ; dexter ab his aversus hastam vibrat ut pugnans. » *C. I. G.*, n° 170 et *Addenda*, I, p. 906 ; *C. I. A.*, I, 442.

(5) Schœne, *Gr. Rel.*, pl. XIV, n° 69.

de plus petite dimension, probablement un homme, enveloppé d'un vaste manteau; la dernière partie du cadre est occupée par un dieu ou un héros qui porte seulement une chlamyde sur les épaules.

Avant le début du quatrième siècle, nous avons encore le bas-relief des Méthonéens de l'année 424 (1); celui des Samiens, en 412 (2); un en-tête qui surmontait un décret (3) dont le sujet est inconnu — quatre hommes marchant, la poitrine nue, le reste du corps enveloppé dans une vaste draperie qui remonte sur l'épaule gauche; la moitié, à gauche, a disparu; — deux marbres, en l'honneur de Sotimos d'Héraclée (4) et d'un habitant de Colophon (5), antérieurs à 403; le bas-relief du Louvre, de l'année 410, que l'on voit au-dessus des comptes des trésoriers d'Athéna en charge sous l'archonte Glaukippos (6), et celui de l'année 400, sous l'archontat de Lachès, conservé à l'Acropole, représentation qui surmontait des comptes du même genre (7). Ces deux derniers marbres sont complets, bien que les figures d'Athéna et du Démos, sur le monument du Louvre, aient beaucoup souffert (8).

Dans la première moitié du quatrième siècle, je remarque les bas-reliefs suivants : 398, bas-relief d'Athéna et du Démos, au-dessus des comptes des trésoriers des richesses sacrées, celui-là

(1) *C. I. A.*, I, 40; Schœne, *Gr. Rel.*, pl. VIII, n° 50.

(2) Ol. 92, 1. Bas-relief très mutilé, dont il ne reste que la partie inférieure. Athéna assise, la main droite sur le bouclier; serpent près du bouclier. Personnage tourné à droite, les pieds nus, enveloppé dans un manteau, grande figure tournée à gauche. Il semble que le troisième personnage devait couronner le second ou lui donner la main. Schœne, *Gr. Rel.*, pl. VIII, n° 51; *C. I. A.*, I, 56.

(3) *C. I. A.*, I, 75; Schœne, pl. XI, n° 59.

(4) *C. I. A.*, I, 69; Schœne, pl. IX, n° 52.

(5) Le Bas, *Voy. arch.*, pl. XXXVIII; *C. I. A.*, I, 74; Schœne, pl. XXII, n° 96. [En 403, décret en faveur des habitants de Samos, Δελτίον ἀρχ., 1888, p. 124.]

(6) Clarac, *Musée du Louvre*, pl. CLII, n° 265.

(7) Le Bas, *Voy. arch.*, pl. XLII; Schœne, pl. X, n° 54.

(8) Un second acte public avec bas-relief, de l'année 410, a été découvert en 1864 à l'Acropole et se trouve aujourd'hui au musée de la Société archéologique; mais les personnages ont presque entièrement disparu. Il eût été précieux de pouvoir comparer deux œuvres de la même année. *C. I. A.*, I, 58.

même que nous avons récemment donné dans le *Bulletin*, II, p. 37, pl. X.

394, décret en l'honneur de Denys l'Ancien (1).

387, décret en l'honneur des habitants de Clazomènes (2).

378, décret par lequel les Chalcidiens d'Eubée sont reçus dans l'alliance d'Athènes. Deux branches d'olivier (3).

377, décret relatif à la ville de Kios (4).

A cette époque, les bas-reliefs sont très fréquents; nous en trouvons des années 363, 356 (5), 355 — deux marbres (6), — 354 (7), 353 (8), 351 (9). L'habitude paraît être générale. Elle n'est pas moins suivie durant la seconde moitié du siècle. Nous en voyons des exemples à des dates très rapprochées, ainsi en 343 (10), 341 (11), 337 — deux bas-

(1) Schœne, *Gr. Rel.*, pl. VII, n° 49; *Hermes*, III, p. 57; *C. I. A.*, II, 8.

(2) Archontat de Θεόδοτος, ol. 98, 2. Partie inférieure d'un bas-relief; à gauche, pieds d'un taureau regardant à droite; à droite, taureau regardant à gauche. Koumanoudis, Ἀθήναιον, V, p. 89; *C. I. A.*, II, 14 b.

(3) *C. I. A.*, II, 17 b.

(4) Schœne, *Gr. Rel.*, pl. IX, n° 53.

(5) Archontat de Χαρικλείδης, ol. 104, 2. Bas-relief brisé et fruste. Décret en l'honneur de Μενέλαος ὁ Πελαγών. *C. I. A.*, II, 55; Pittakis, Ἐφημ. ἀρχ., 4046. — Schœne, *Gr. Rel.*, pl. VII, n° 48.

(6) Archontat de Καλλίστρατος, ol. 106, 2. 1° Bas-relief fruste. Athéna casquée, appuyant la main gauche sur un bouclier rond, tenant de la main droite une victoire qui porte une couronne. A droite, marchant vers la déesse, petit personnage vêtu d'un manteau, qui laisse la poitrine nue, et levant le bras droit; à gauche, cavalier. Décret de proxénie en l'honneur de Philiskos de Sestos. Schœne, *Gr. Rel.*, pl. XXI, n° 93; *C. I. A.*, II, 69. 2° Marbre aujourd'hui à Palerme. « Sub anaglypho in quo duæ feminæ stantes et vir sedens seminudus. » Décret en l'honneur de Λαχάρης, fils de Χάρης, Apolloniate. *C. I. G.*, 90; *C. I. A.*, II, 70. M. Stephani y reconnaît Apollon sur l'ombilic, l'héroïne Apollonia, et Athéna qui couronne Lacharès, *Ind. Schol. univ. Dorpat.*, 1850, p. 7, cité par M. Kœhler.

(7) Décret en l'honneur de Moschos, Schœne, *Gr. Rel.*, pl. XI, n° 58.

(8) Archontat de Θούδημος, ol. 106, 4. Restes de bas-relief. Éloges décernés à Μεννίας; à l'Acropole. *C. I. A.*, II, 72.

(9) Archontat de Θέελλος, ol. 107, 2. Acte relatif à des ambassadeurs envoyés en Chalcidique par les Athéniens; traces de bas-relief. Acropole. *C. I. A.*, II, 105; Pittakis, Ἐφημ. ἀρχ., 3737.

(10) Vers l'ol. 109, 2. Décret en l'honneur d'Arybbas, roi des Molosses. Au bas du décret, quadrige conduit par une victoire ailée. *C. I. A.*, II, 115. [En 347, décret en l'honneur de Spartocos et de ses frères, *Bulletin de corr. hellén.*, V, p. 194, pl. V.]

(11) Archontat de Νικόμαχος ou de Νικοκράτης, 341 ou 331. Athéna debout,

reliefs (1), — 332 (2), 331 (3), 313 (4). Un certain nombre des marbres n'ont pas une date précise, mais doivent cependant appartenir à une époque bien définie ; plusieurs se rapportent aux environs de l'olympiade CXII = 331-328 (5) ; un autre paraît être des olympiades CX ou CXI (6). Pour d'autres enfin, nous n'avons d'indice chronologique que le caractère de la sculpture.

On voit quelle place il convient d'assigner aux deux nouveaux

casquée, tournée à droite, tenant de la main droite une phiale. Inscription fruste. Schœne, *Gr. Rel.*, pl. XIII, n° 64.

(1) Archontat de Φρύνιχος, ol. 110, 4. Début de décret ; à gauche, Athéna assise. *C. I. A.*, II, 123 ; Pittakis, Ἐφημ. ἀρχ., n° 240 ; Rangabé, *Ant. hell.*, n° 412. — Même archontat. Début de décret rendu le dernier jour de l'année. Traces de bas-relief. *C. I. A.*, II, 125.

(2) Archontat de Νικήτης, ol. 112, 1. Décret en l'honneur d'un Platéen. Traces de bas-relief. *C. I. A.*, II, 173 ; Pittakis, Ἐφημ. ἀρχ., n°s 3534, 3412.

(3) Archontat d'Ἀριστοφάνης, ol. 112, 2. Décret en l'honneur de Rhéboulas, fils de Seuthès. Partie inférieure d'un bas-relief. A droite, Athéna, vers laquelle s'avance un homme tenant une phiale ; derrière, deux chevaux. *C. I. A.*, II, 175 *b*.

(4) Archontat de Θεόφραστος, ol. 116, 4. Décret des Æxonéens en l'honneur d'Aristocratès, fils d'Aristophanès. Bas-relief endommagé. « Deux personnages séparés par un petit autel votif. Celui de gauche présente à l'autre, qui paraît être une femme, un vase rempli probablement des drachmes mentionnées dans le décret. » Miller, *Rev. arch.*, 1865, p. 154 ; *C. I. A.*, II, 585. J'ignore ce qu'est devenu ce monument, autrefois dans la collection de M. le comte Bloudoff, à Athènes.

(5) Vers l'ol. 112. Proxénie. Trois hommes, probablement Φώκινος, Νίκανδρος et Δέξι[ππος], s'avançant vers Athéna, debout, casquée, qui couronne le premier d'entre eux. *C. I. G.*, 475 ; *C. I. A.*, II, 198 ; Paciaudi, *Mon. pelop.*, II, p. 155 ; Michaelis, *Parthenon*, pl. XV, n° 9, p. 280. Aujourd'hui à Avignon. — Homme enveloppé d'un ample manteau, la poitrine nue, tourné à droite, s'appuyant sur un bâton. Le bâton était peint et a disparu. Athéna tournée à gauche, casquée, posant la main gauche sur un bouclier rond, tenant une victoire de la main droite. Entre les deux personnages, serpent. Inscription très effacée ; décret de proxénie. Schœne, *Gr. Rel.*, pl. XII, n° 62 ; *C. I. A.*, II, 199.

(6) Vers la 111e olympiade. Bas-relief brisé à gauche. Petit personnage en tunique courte, de face, appuyant la main gauche sur un bâton et tenant un bouclier. Personnage plus grand, regardant à gauche, enveloppé d'un vaste manteau, la poitrine nue, debout devant une colonne qui porte un trépied. Femme tournée légèrement à gauche, vêtue d'une tunique et d'un péplos ; au-dessus de la tête, ΕΥΤΑΞΙΑ. Monument relatif à des citoyens qui avaient rempli des liturgies, peut-être des chorégies. Schœne, *Gr. Rel.*, pl. XIII, n° 63 ; Rangabé, *Ant. hell.*, 1241 ; *C. I. A.*, II, 172 ; Le Bas, *Voy. arch.*, pl. XXXVII, 2. [Bas-relief de Derkylos, *Bull. de corr. hellén.*, V, pl. IX.]

bas-reliefs. Celui de l'année 362, bien que très mutilé, est remarquable par la dignité du style et l'élégance de la disposition ; il est supérieur à toutes les œuvres du même genre de l'époque suivante (1). Il ne faut guère excepter que la composition où l'on voit l'Εὐταξία, marbre dont la date exacte est inconnue. Il semble que, dès le milieu du quatrième siècle, cette classe de monuments soit beaucoup plus négligée. Jusqu'ici, les dernières années du quatrième siècle marquent l'époque où on cesse de les rencontrer. L'en-tête du traité d'alliance entre Corcyre et Athènes a l'avantage d'être tout à fait complet ; il témoigne d'une main beaucoup plus habile. L'art y est moins sévère que sur le bas-relief de l'an 398, moins noble que sur celui de l'année 410. On voit que le goût se transforme, mais les qualités sont encore de premier ordre et on comprend très bien qu'entre ce marbre et la stèle funèbre de Dexiléos, œuvre monumentale et bien plus importante, il n'y ait que dix-neuf ans (2). Certes, on ne peut considérer ces en-tête de décrets comme traités toujours avec un soin particulier ; ce sont souvent de simples motifs de décoration ; de plus, beaucoup d'entre eux nous sont parvenus en mauvais état ; ils offrent pourtant un grand intérêt ; nous en connaissons l'époque à une année près ; or, tout monument, quel qu'il soit, porte la marque du style qui dominait au moment où il a été fait, et on sait combien les dates précises sont encore rares dans l'histoire de la sculpture grecque.

(1) Je ne connais pas le marbre en l'honneur de Lacharès, de l'année 355.

(2) *Rev. arch.*, 1863, VIII, pl. XV. Le tombeau de Dexiléos est de 394 = ol. 96, 3, archontat d'Εὐβουλίδης, ou, du moins, de peu d'années après cette date ; on peut le rapprocher du bas-relief de 394, en l'honneur de Denys. A la fin de la période pendant laquelle ces en-têtes furent d'un usage fréquent, on se rappelle que nous avons un autre grand monument exécuté avec soin, dont la date est connue, celui de Lysicrate, archontat d'Εὐαίνετος, ol. 111, 2 = 335.

XI

SUR UN BAS-RELIEF FUNÈBRE DU CABINET DE M. BRUNET DE PRESLE

(*Revue archéologique*, 1869, II, p. 233-250, 421-433.)

La stèle dont la reproduction est ci-jointe (pl. XV) appartient à M. Brunet de Presle, qui veut bien nous permettre de la publier. On reconnaît à première vue, sur ce monument, la scène appelée *Banquet funèbre*.

Nous voudrions nous borner ici à marquer les détails originaux qui font le mérite de ce bas-relief encore inédit ; mais le sens général des marbres représentant le banquet est encore si peu fixé, que nous devons, au moins en quelques pages, rappeler les systèmes théoriques proposés pour rendre compte de cette scène d'archéologie figurée, et exposer sommairement la seule explication qui, selon nous, permette d'interpréter toute cette classe de monuments (1).

(1) La courte bibliographie suivante donne la liste des principaux ouvrages, où la question qui nous occupe a été traitée avec des développements étendus. En recourant aux travaux que nous rappelons, le lecteur verra facilement par lui-même où en est aujourd'hui cet important problème d'archéologie figurée : Le Bas, *Expédition de Morée*, II, pl. LXII, p. 109 et suiv., sur le bas-relief trouvé à Merbaka. Polémique de Le Bas et de Letronne, *Revue archéologique*, 1re série, III, 1846, p. 214, 345. Welcker, *Alte Denkmæler*, II, p. 232, sur les banquets funèbres et les bas-reliefs dédiés à Esculape et à Sérapis. Stephani, *Mémoires de l'Académie de Saint-Pétersbourg*, 1855, VIII, *Der ausruhende Herakles*, sur le bas-relief de la villa Albani qui représente l'apothéose d'Hercule. Friedlænder, *De operibus anaglyphis in monumentis sepulcralibus græcis*, Regiomonti-Prussorum, 1846. Hollænder, *De anaglyphis sepulcralibus græcis quæ cænam repræsentare*

Les marbres représentant des *banquets* sont aujourd'hui assez nombreux. M. Ludolf Stephani en a publié en 1853 un catalogue plus complet que tous ceux qu'avaient donnés ses prédécesseurs, il en compte environ une centaine (1); il est vrai de dire qu'il ne distingue pas toujours, semble-t-il, les stèles funèbres des ex-voto à Sérapis et à Esculape (2).

En essayant, en 1867, pour répondre à une question proposée par l'Académie des inscriptions (3), de réunir le plus grand nombre possible des monuments de cette classe, j'en ai compté cent quatre-vingt-dix-sept; encore suis-je resté bien au-dessous de la

dicuntur, Berolini, 1865. Pervanoglou, *Stèles funéraires des Grecs anciens conservées à Athènes*, Leipzig, 1863. J'ajoute à cette liste Salinas, *Monumenti sepolcrali*, étude sur des tombeaux découverts en 1863, près de l'église de la Sainte-Trinité à Athènes; on trouvera dans cet ouvrage un banquet funèbre athénien très remarquable. Je signale encore la savante dissertation de M. Heuzey sur le sanctuaire de Bacchus Tasibastenus, dans le canton de Zikhna, dissertation où l'auteur donne de nombreux détails sur le culte des Rosalia souvent uni, en Thrace et ailleurs, aux banquets funèbres, *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, 1868. [La question des banquets funèbres n'a pas cessé d'occuper les archéologues, et la bibliographie du sujet s'est considérablement augmentée; on en trouvera les principaux éléments dans Reinach, *Manuel de philologie*, II, p. 71-72; dans un article de M. P. Gardner, *Journal of Hellen. Studies*, 1884, p. 105 et suiv.; dans l'Introduction de M. Furtwængler à la *Collection Sabouroff*, p. 25 et suiv., et les notices consacrées par le même savant aux pl. XXX-XXXIII de ce recueil; enfin, dans la description de quelques terres cuites de Myrina par M. Pottier, *Bulletin de correspondance hellénique*, 1886, p. 315 et suiv.; *Nécropole de Myrina*, p. 437 et suiv. Cf. aussi Friederichs-Wolters, p. 328 et n°s 1050-1070.]

(1) Le catalogue formé par Welcker est bien moins étendu.

(2) Sur ces ex-voto, cf. Welcker, *Alte Denkmæler*, II, p. 232. La plupart des archéologues qui ont étudié le banquet funèbre ont dû, au moins en passant, parler des ex-voto à Sérapis et à Esculape. Toutefois, les monuments de cette classe publiés jusqu'ici sont encore peu nombreux. Welcker en décrit quinze, Stephani cinquante-deux. Dans les seuls musées d'Athènes, j'en ai noté cinquante-cinq. [Sur les ex-voto à Esculape représentant le banquet, voir Girard, *L'Asclépieion d'Athènes*, p. 103 et suiv.]

(3) [La publication de ce mémoire, annoncée depuis l'année 1870, n'a jamais été faite; M. Dumont, engagé dans d'autres recherches, occupé par les soins de l'administration, n'avait pu mettre la dernière main à ce travail de jeunesse et ne voulait pas le publier, le jugeant imparfait. Malgré le très grand intérêt de cette étude, que nous avons eue entre les mains, nous avons cru devoir respecter les scrupules de l'auteur. C'est pour le même concours que M. Pervanoglou avait rédigé le mémoire publié depuis, sous le titre : *Das Familienmahl auf altgriechischen Grabsteinen*, Leipzig, 1872.]

vérité. Depuis cette époque, de nouvelles recherches m'ont fait découvrir plusieurs stèles inédites. Ainsi, dans le voyage archéologique que j'ai fait en Thrace en 1868, j'ai pu en décrire dix-neuf; cinq ou six présentent des particularités intéressantes (1). Le nombre des banquets funèbres que j'ai pu étudier, ou par moi-même, ou d'après les auteurs qui les ont décrits, est aujourd'hui de deux cent trente (2).

On voit que cette représentation était d'un usage fréquent. La scène de l'*Adieu*, de la *Toilette*, et le *Cavalier funèbre*, ne se rencontrent pas plus souvent sur les stèles antiques. Ce banquet a maintes fois exercé la sagacité des archéologues, qui ont proposé, pour en rendre compte, d'ingénieuses et savantes théories. Aucune de ces théories, croyons-nous, ne répond aux légitimes exigences de la critique.

Les différents systèmes que nous rencontrons dans l'étude du *repas funèbre* peuvent se ramener à trois principaux :

I. Ou la représentation est considérée comme un banquet de famille, sans aucun caractère funéraire;

II. Ou le défunt est regardé comme assis au banquet des bienheureux et recevant, dans les Iles Fortunées ou dans l'Olympe, la récompense de ses vertus ;

III. Ou enfin le sujet de nos stèles est rattaché aux cérémonies connues sous les noms de νεκύσια et de *parentalia*.

I

La première opinion a été soutenue par Zœga (3), Letronne, Welcker, et par MM. Otto Jahn et Friedlænder.

Ces archéologues ne s'appuient guère que sur un seul argument. D'après eux, il n'était pas dans le génie de l'antiquité de reproduire, sur un bas-relief sépulcral, une scène dont le caractère

(1) [Dumont, *Rapport sur un voyage en Thrace*, § 5; *Inscriptions et monuments figurés de la Thrace*, n°s 45, 47, 48, 61, 77, 91, etc., et le chapitre V, qui a pour objet les cultes de cette région, dans les *Archives des missions*, 1876, 3e série, III, p. 184.]

(2) [M. Reinach, dans son *Manuel de philologie*, II, p. 71-72, en évaluait le nombre, en 1884, à plus de 300.]

(3) *Bassirilievi*, I, p. 42, 166, pl. XI, XXXVI.

funèbre eût été trop marqué; une fois ce principe développé, avec beaucoup de science et de talent, ils montrent que telle ou telle interprétation, contraire à celle qu'ils soutiennent, n'est pas d'accord avec les rares bas-reliefs qu'ils ont choisis comme exemples. Là, du reste, n'est pas la force de leur argumentation. Ils ne considèrent, le plus souvent, comme Letronne et M. Otto Jahn, qu'un nombre très restreint de documents, sans souci de l'époque à laquelle ces marbres appartiennent, et, s'ils étudient ces quelques scènes figurées, ce n'est que pour confirmer une théorie formée en dehors de l'étude des stèles elles-mêmes. Welcker réunit, il est vrai, une série de banquets relativement assez complète; mais il ne montre pas comment sa théorie est d'accord avec les marbres qu'il publie. Le catalogue fait suite à l'exposition de ses idées; il n'a pas servi à les former.

L'érudit de ce groupe qui a soutenu par les plus solides arguments l'opinion que nous discutons, est M. Friedlænder. Le mémoire de Welcker est plus développé, il a toutes les qualités qu'on retrouve dans les œuvres de cet éminent archéologue; mais il n'apporte, croyons-nous, dans le débat aucune considération nouvelle.

L'argumentation de M. Friedlænder est très sérieuse. Ce savant étudie dans un travail d'ensemble, resté classique sur le sujet, les différentes représentations que nous ont conservées les tombeaux des Grecs, et montre que ces bas-reliefs nous font toujours voir le défunt occupé aux différents actes de sa vie terrestre.

Il conclut en disant que, si sur les marbres très divers qui décoraient les sépultures helléniques on s'est toujours abstenu de représenter des scènes dont le caractère funèbre fût évident, le repas figuré sur nos stèles ne peut être qu'un souvenir de la vie passée du mort.

Pour répondre à M. Friedlænder, il faut :

1° Demander aux monuments s'ils peuvent s'expliquer en supposant que l'artiste ait voulu représenter le banquet de famille;

2° Examiner si, dans l'état actuel de la science, l'idée générale que ce savant propose comme base de son argumentation peut être admise.

1°. — Le plus grand nombre de nos marbres est inexplicable, si on veut y voir le *banquet de famille*.

Les plus anciennes représentations nous montrent des scènes où l'idée de banquet n'est qu'accessoire. Sur la plupart des bas-reliefs de Lycie, que Fellows (1) n'hésite pas à rapporter aux temps macédoniens, le principal personnage tient un rhyton et une coupe, il est à demi couché sur un lit triclinaire, une femme est assise auprès de lui; mais la table, symbole du banquet, a été omise. Cette omission se constate sur une plaque de marbre pentélique conservée au temple de Thésée (2) et connue sous le nom de *Mort de Socrate* : un homme, la poitrine nue, est à demi couché sur un lit et tient une patère (3); une femme, placée en face de lui sur un *thronos*, le regarde ; à droite est un assistant, témoin religieux de cette scène ; à gauche, un serviteur debout, auprès d'un cratère, et tenant un *prochoos*. Un autre marbre athénien de la belle époque, consacré à un citoyen nommé Gélon, est également remarquable par l'absence de la *mensa tripes* (4). Sur une stèle conservée dans le musée fermé de l'Acropole, les personnages sont groupés comme sur la plupart des marbres représentant des banquets ; mais la table n'est pas devant le lit triclinaire, et ne porte que des vases (5).

Si nous passons à l'étude détaillée des monuments, nous ferons tout de suite plusieurs remarques importantes :

a Sur nombre de marbres l'attitude des personnages exprime une profonde tristesse (6);

b Les mets déposés sur la table ne sont pas en toutes circonstances des fruits ou des masses confuses. On y reconnaît des *cônes*, dont le caractère funéraire est, croyons-nous, certain ;

(1) Cf. plus bas, section IV, p. 80.

(2) [Actuellement au Musée central.]

(3) Stephani, *ouvr. cité*, p. 81, n° 19; Welcker, *ouvr. cité*, p. 243, n° 96; Pervanoglou, *ouvr. cité*, p. 39; Hollænder, *ouvr. cité*, p. 15. [Le monument est reproduit dans l'Ἐφημερὶς ἀρχαιολογική, 1840, n° 269; par Le Bas, *Voy. archéol.*, pl. LII. Pour la bibliographie, voir Friederichs-Wolters, p. 347-8, n° 1052.] Sur un autre banquet appelé également *Mort de Socrate*, mais qui n'a aucun rapport avec celui que nous signalons ici, cf. Caylus, VI, p. 43.

(4) Cette stèle porte deux noms propres, ΓΕΛΩΝ et ΚΑΛΛΙΣΤΡΑΤΟΣ ; elle est reproduite dans l'Ἐφημερὶς ἀρχαιολογική, 1839, n° 305; cf. Pervanoglou, *ouvr. cité*, p. 44, n° 42 ; Rangabé, *Antiquités helléniques*, n° 1695, etc. [Friederichs-Wolters, p. 349, n° 1055.]

(5) Marbre inédit consacré à un certain Δημήτριος ; voir ci-dessous, p. 92.

(6) Cf. Pervanoglou, *ouvr. cité*, p. 48-54.

c Quelquefois l'artiste a représenté sur la stèle un autel et des suppliants (1);

d Sur toute une série de monuments le mort est héroïsé; le serpent, le cheval, un ou plusieurs arbres indiquent la dignité à laquelle il est élevé (2).

Tous ces caractères sont inexplicables, si le banquet est une scène de famille.

Enfin nous demanderons à M. Friedlænder pourquoi aucun détail sur ces bas-reliefs n'indique un intérieur de famille. Les Grecs, sur les vases peints, sont habiles à montrer, par quelques accessoires très simples, le lieu où se passe la scène.

2° Les Grecs, dit-on, évitaient les images funèbres. Il suffira, pour répondre, de rappeler quelques-unes des représentations qui contredisent aujourd'hui ce principe, admis autrefois comme incontestable.

Un bas-relief, découvert en 1863 à la porte Dipyle, représente Charon, sa barque et le fleuve infernal (3).

Un marbre funèbre inédit du musée de la Société archéologique à Athènes nous montre Mercure conduisant une jeune fille (4).

Sur un autre, également inédit (5), nous voyons le lit funèbre;

(1) Cf. un des exemples les plus remarquables : *Musei Lugduni Batav. inscriptiones græcæ et latinæ, edidit Janssen, Lugduni Batavorum*, 1842, p. 33, monument de Κυδρογένης.

(2) Cf., entre autres, Janssen, *ouvr. cité*, p. 41 ; Welcker, *ouvr. cité*, p. 152, n° 38 ; *Marbres d'Oxford*, part. II, pl. IX, fig. 47; Tournefort, *Relation d'un voyage dans le Levant*, II, p. 3 et 137; Judica, *Antiquités d'Acré*, pl. XIV; Le Bas, *mémoire cité*, p. 139 ; Waxel, *Recueil de quelques antiquités trouvées sur la mer Noire*, n° 10 ; Bœckh, *C. I. G.*, n° 2114, etc.; Caylus, VI, p. 3, pl. LV, etc. [Sur la signification du cheval, cf. Milchhœfer, *Anfänge der Kunst*, p. 234; *Arch. Zeit.*, 1882, p. 304; Girard, *L'Asclépieion*, p. 110 et s.]

(3) *Revue archéologique*, 1863 : lettre de M. Georges Tibaldo ; article de M. Wescher sur les fouilles d'Haghia-Trias. Reproduction dans Salinas, *Monumenti sepolcr.*, pl. I. [Il faut remarquer cependant que cette interprétation est contestée et, aujourd'hui, généralement abandonnée; Friederichs-Wolters, n° 1057.]

(4) [Pervanoglou, *Arch. Zeit.*, 1868, p. 74; Michaelis, *Arch. Zeit.*, 1870, p. 150. Cf. un relief décrit dans Sybel, *Katalog*, n° 110, et le lékythos funéraire de Myrrhine, publié par M. Ravaisson, *Gazette archéologique*, I, pl. 7; pour la bibliographie et l'interprétation, voir Friederichs-Wolters, p. 359-60, n° 1081.]

(5) Bas-relief conservé au musée de la Société archéologique d'Athènes. [Aujourd'hui au Musée central. Il a été publié par M. Dumont, *Revue archéologique*, 1872, p. 339, dans un article reproduit ci-dessous, p. 102.]

deux porteurs, placés à la tête et aux pieds de ce lit, soutiennent un cadavre couvert d'un linceul qui le recouvre tout entier et en dessine toutes les formes. Aucune représentation n'est plus contraire aux idées de l'école de Gœthe et de Lessing.

Sur une stèle découverte au Pirée, aujourd'hui conservée dans le temple de Thésée, l'artiste a sculpté également le lit funèbre et représenté l'exposition (1).

Si nous passons à l'étude des vases peints, presque tous les lécythes à fond blanc, rares dans les musées d'Europe, où on en trouve à peine quelques-uns, très nombreux à Athènes, où on les compte par centaines, tant dans les collections publiques que dans les collections privées, nous montrent souvent des scènes d'*exposition* et quelquefois le passage du fleuve infernal (2).

Tous les archéologues connaissent les admirables amphores découvertes à Phalère, il y a quelques années, et dont le sujet est funéraire l'artiste n'a pas hésité à y représenter la mort, *l'exposition* et même *l'ensevelissement* dans toute leur réalité (3). L'an dernier, M. de Witte expliquait devant l'Académie des inscriptions une plaque de terre cuite peinte sur laquelle est figuré un mort entouré de ses proches (4). Ces exemples, que nous pourrions multiplier, sont, croyons-nous, concluants (5).

(1) [Actuellement au Musée central.] *Annali dell' Instituto di Roma*, XXXIII, p. 321, art. de M. Gildmeister.

(2) [Pottier, *Lécythes blancs*, p. 11 et suiv., p. 35 et suiv.]

(3) Ces monuments sont aujourd'hui au musée de la Société archéologique d'Athènes. *Monumenti inediti*, III, pl. LX; Conze, *Annali*, XXXVI, p. 183; Otto Jahn, *Arch. Zeitung*, 1866, p. 200; de Witte, *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions*, juillet 1867, III, p. 164 et suiv., etc.

(4) De Witte, article cité plus haut. [La plaque Photiadès, aujourd'hui au Louvre.]

(5) Nous ne citons pas ici toute une classe de monuments qui, selon nous, représentent le passage du Styx par le mort, parce que ces bas-reliefs ont donné lieu à une explication différente. Ce sont des marbres sur lesquels on voit un personnage assis près d'une barque, dans laquelle il va monter. Quelquefois ses proches lui disent le dernier adieu. Voir surtout Pervanoglou, *ouvr. cité*, planche I, fig. 11, p. 70; six bas-reliefs de cette classe : Stephani, *Ausruh. Herakles*, p. 24-26; *Tituli græci*, IV, p. 24; Ἐφημ. ἀρχαιολογική, n°s 393, 1002, 1014; *Expédition scientifique de Morée*, III, pl. 14, 20; F. Lenormant, *Recherches archéol. à Éleusis*, p. 353, inscr. n° 90, etc. Nous possédons, à ma connaissance, dix stèles sur lesquelles se trouve cette représentation; sept sont conservées à Athènes, les autres aux musées de Vérone et d'Avignon. Cf. aussi Maury, *Revue archéologique*,

Ainsi, que l'on étudie la riche série des banquets funèbres aujourd'hui connus, ou qu'on examine le principe général sur lequel s'appuient Welcker, M. Friedlænder et les autres archéologues qui partagent leur opinion, l'explication théorique que nous venons de discuter nous paraît être également inadmissible.

II

D'après une autre interprétation, le banquet funèbre représenterait les joies matérielles de l'Olympe et des Iles Fortunées, récompenses des justes après la mort.

Quelques mots d'Otfried Mueller indiquent qu'il inclinait à admettre cette opinion (1); mais l'archéologue qui l'a soutenue par les arguments les plus développés et les plus sérieux est M. Ludolf Stephani.

Le mémoire où il expose cette explication théorique est de beaucoup le plus étendu parmi ceux qui ont été consacrés jusqu'ici aux banquets funèbres; c'est aussi celui où l'on trouve indiqués le plus de bas-reliefs auparavant inédits. L'auteur y signale le premier un grand nombre de monuments, dont il avait rédigé le catalogue durant ses nombreux voyages en Grèce et en Orient.

Voici en un mot toute l'argumentation de M. Stephani :

« L'antiquité n'a guère compris comme récompense suprême, comme bonheur digne des dieux, des héros et des justes, que la volupté matérielle, dont le banquet est le principal élément. Cette conception païenne de la vie future permet seule d'expliquer la scène connue sous le nom de *repas funèbre* (2). »

Ire série, 1848 : Du personnage de la Mort et de ses représentations dans l'antiquité et au moyen âge.

(1) O. Mueller, *Handbuch der Arch.*, § 428, [p. 752, 3e éd., 1878.]

(2) Voir surtout Platon, *République*, II, p. 363 *c*, où il est dit que Musée et son fils accordent, au nom des dieux, des récompenses aux justes, qu'ils les conduisent, après la mort, dans les demeures de Pluton et les font asseoir couronnés de fleurs au banquet des hommes vertueux. Cf. Plutarque, *Parallèle de Lucullus et de Cimon*, 2; Hésiode, *Travaux et jours*, v. 165 et suiv., immortalité accordée aux hommes de la quatrième génération; Pindare, *Olymp.*, II; fragments de thrènes conservés par Plutarque, *Consolat. à Apollonius*, 35; Lucien, *Histoires véritables*, II, 14, description des banquets de

M. Stephani cite, à l'appui de sa thèse, les passages où les auteurs anciens nous ont parlé du bonheur des bienheureux.

Nous ne pouvons rapporter tous ces textes, souvent très étendus (1); mais ils nous amènent à des conclusions toutes différentes de celles que propose le savant antiquaire de Saint-Pétersbourg. Nous y voyons :

1° Que l'idée d'une récompense dans l'autre vie préoccupait assez peu les anciens;

2° Que le banquet tenait une place secondaire dans les Champs-Élysées ;

3° Que ce banquet, tel qu'il est décrit par les philosophes ou les poètes, n'a pas les caractères que nous retrouvons sur nos stèles.

Il nous suffit, pour le moment, de nous arrêter à cette dernière considération et nous demanderons à M. Stephani comment il peut résoudre les difficultés que nous lui proposons.

Comme je l'ai remarqué plus haut, nombre de marbres représentent des scènes d'une gravité religieuse et même d'une profonde tristesse.

Nous savons très bien comment les anciens représentaient le banquet des bienheureux. Pour prendre un seul exemple, parmi les monuments de marbre, et laisser de côté toutes les représentations céramographiques, M. Stephani connaît mieux que personne un monument, auquel il a consacré un des travaux les plus importants que l'archéologie figurée ait inspirés dans ces dernières années, le célèbre bas-relief de la villa Albani appelé *Apothéose d'Hercule*. Le demi-dieu, assis au milieu des nuages, entouré de jeunes filles et de satyres, une coupe à la main, est tout entier à la joie. Mais cette scène n'a aucun rapport avec celle que nous nous proposons d'expliquer. Il en est de même de toutes celles qui représentent, sur les vases peints, ou le séjour des bienheureux, ou les banquets de la vie céleste, scènes que M. Stephani a étudiées lui-même avec une rare compétence, à

l'Élysée; Platon, *Axiochus*, p. 371 *c-e*, sur le bonheur des justes; Aristophane, *Grenouilles*, v. 324 et suiv., le chœur des initiés recevant Bacchus.

(1) Je laisse de côté un des arguments accessoires de M. Stephani, tiré de la passion des anciens pour les joies matérielles. Mais le lecteur, même sans partager les idées du savant archéologue, consultera avec intérêt toute cette partie de son mémoire, où les inscriptions et les textes sont accumulés pour prouver une thèse, qui n'est pas sans nouveauté.

propos du grand bas-relief qui faisait l'objet principal de son mémoire.

Ainsi, c'est dans l'ouvrage de M. Stephani que nous trouvons nos principaux motifs pour ne pas admettre la théorie dont cet archéologue s'est fait l'habile défenseur.

III

Paciaudi (1) se borne à dire que la représentation du banquet sur les stèles se rattache aux νεκύσια ; il ajoute à peine à cette affirmation quelques arguments, dont la faiblesse a été démontrée depuis longtemps et, en dernier lieu tout récemment, par M. Hollænder.

Otfried Mueller, dans le passage que nous venons de rappeler, est très vague et surtout très bref ; il croit que nos bas-reliefs sont dans un rapport étroit avec les νεκύσια ; mais il admettrait aussi volontiers une autre explication. Du reste, il s'abstient de toute discussion et ne renvoie qu'à un très petit nombre de monuments.

M. Hollænder se propose surtout de démontrer que les marbres considérés jusqu'ici comme des ex-voto à Sérapis et à Esculape sont des banquets funèbres, théorie, selon nous, inadmissible.

Son travail contient deux autres parties; dans l'une, il discute l'explication des stèles funèbres proposée par Welcker et par M. Friedlænder; dans l'autre, il dit brièvement que nos stèles ont été inspirées par l'usage d'offrir des repas aux morts, mais il n'insiste pas sur les raisons qui pourraient justifier cette théorie. Il se hâte de montrer que la scène, du reste, admet de nombreuses variétés et qu'on ne peut en rendre compte par une seule explication (2).

Le nom de M. Philippe Le Bas est resté attaché, en France et même en Allemagne, où son mémoire a reçu les éloges les plus complets, à l'explication que nous étudions en ce moment. Mais — et, selon nous, on ne l'a pas assez remarqué — cette interprétation théorique ne tient qu'une place secondaire dans le beau travail de ce savant sur le *bas-relief de Merbaka*. Le sujet de ce mémoire

(1) *Monumenta pelopon.*, II, p. 266.
(2) Cf. surtout, p. 27, chap. VIII, et p. 45.

est l'étude des représentations funéraires du cheval. Personne jusqu'ici n'a traité cette difficile question d'archéologie figurée avec plus d'érudition, bien que le problème reste encore, en partie tout au moins, très obscur. Dans une des sections de son mémoire M. Le Bas rencontre des stèles funéraires sur lesquelles on voit le banquet et, au-dessus des personnages assis à la *mensa tripes*, un buste de cheval encadré dans une fenêtre rectangulaire. Il émet l'opinion que cette scène figurée a été inspirée par l'usage des νεκύσια; mais il n'examine qu'un très petit nombre de bas-reliefs et revient aussitôt aux points particuliers qui font le sujet de sa dissertation.

Plus tard, à propos d'un article de M. Letronne, M. Ph. Le Bas fut amené à reprendre l'idée qu'il avait exprimée sur le sens de nos stèles. On sait qu'une polémique restée célèbre, et dont beaucoup de nos contemporains se rappellent les épisodes, s'engagea entre les deux archéologues. M. Letronne ne fut pas convaincu, et les juges du débat restèrent indécis.

Il est évident que M. Le Bas, forcé de donner les preuves de son assertion et de les donner tout de suite, fut pris au dépourvu. Il n'avait pas démontré la vérité de sa théorie ; dans la vivacité d'une discussion très animée, il ne trouva aucun argument décisif; il commit même plusieurs erreurs, que M. Letronne releva avec cette vivacité et ce bons sens qu'il portait en toutes choses.

Ainsi, pour rendre compte des *banquets funèbres*, les archéologues ont proposé deux systèmes d'explication, que ni les textes anciens ni surtout l'étude des monuments ne permettent d'admettre, et un troisième système, qui n'a été ni suffisamment précisé ni démontré par personne, de sorte qu'il nous est difficile de l'accepter ou de le rejeter.

Tous les archéologues dont nous venons de rapporter les opinions sont tombés dans une même erreur ; ils ont cru pouvoir négliger les monuments, ils ont cherché l'explication de cette scène d'archéologie figurée en dehors des bas-reliefs eux-mêmes. La seule méthode qui permette d'arriver à une solution certaine doit consister :

1° A réunir le plus grand nombre de bas-reliefs possible et à les décrire avec une minutieuse exactitude ;

2° A les classer, une première fois, selon l'ordre chronologique, quand ce classement peut être tenté; une seconde fois, selon les analogies évidentes qu'ils présentent; enfin, selon l'ordre géographique.

Cette triple classification amènera à découvrir avec certitude l'idée à laquelle se rattache cet ordre de représentations. L'étude de cette idée explique les détails qu'offre souvent cette scène figurée; elle fait mieux comprendre l'importance et l'intérêt de ces monuments.

IV

1° *Classification chronologique.* — Le plus grand nombre des bas-reliefs appartient à l'époque romaine et même aux plus bas temps de l'empire. Œuvres de l'art le plus médiocre, la plupart n'ont ni date ni style. Cependant quelques-uns peuvent être rapportés à une époque reculée, au quatrième siècle environ avant notre ère.

Ces bas-reliefs, d'une antiquité relative, sont au nombre de neuf. Nous négligeons, pour le moment, ceux que nous croyons encore inédits :

1° Bas-relief de Cadyanda, en Lycie (Fellows, *Lycie*, p. 118);
2° Bas-relief de Myra (Fellows, p. 137);
3° Deuxième bas-relief de Myra (Fellows, p. 198);
4° Troisième bas-relief de Myra (Fellows, p. 200);
5° Bas-relief de Limyra (Fellows, p. 208);
6° Second bas-relief de Limyra (Fellows, p. 206);
7° Bas-relief trouvé en 1838 au Pirée et connu sous le nom de *Mort de Socrate;*
8° Bas-relief de Gélon, à Athènes;
9° Bas-relief d'Haghia-Trias (1).

Les six premiers bas-reliefs ont tous des caractères communs. Ils représentent un personnage à demi couché sur un lit, tenant une patère d'une main, et quelquefois, de l'autre un rhyton. Des assistants lui apportent des offrandes. Le caractère de la scène est en général religieux. Évidemment le mort reçoit la *libation* que

(1) Pour la bibliographie de ces trois derniers bas-reliefs, cf. plus haut, p. 6.

ses parents lui apportent. Plusieurs fois, il verse lui-même le vin sacré du rhyton dans la patère, selon un usage fréquent qui consistait à montrer les divinités elles-mêmes faisant la libation qu'on leur offrait.

Aucune incertitude n'est possible sur l'époque à laquelle nous devons attribuer ces bas-reliefs. La scène figurée sur ces monuments a déjà tous les caractères essentiels du banquet funèbre : aucun archéologue ne s'y est trompé. Nous constatons ainsi que la scène du repas a d'abord été une scène de libation, et c'est là un premier point important.

Le septième de nos marbres a été attribué par M. Stephani et par quelques autres archéologues à l'époque des Antonins. Il est certain qu'on ne retrouve pas sur ce bas-relief la fermeté et le naturel qui font le mérite des œuvres de la belle époque; mais l'élégance et la simplicité de cette scène sont sans analogue dans la riche collection des stèles athéniennes du deuxième siècle après notre ère, conservées en si grand nombre dans les musées d'Athènes et décrites avec une fidèle exactitude par M. Pervanoglou.

Toutes ces stèles sont grossières auprès du marbre que M. Pittakis appelle la *Mort de Socrate*. Nous croyons que ce monument est antérieur au premier siècle de notre ère; dans tous les cas, il est certainement un des deux banquets funèbres les plus anciens découverts en Attique.

Le bas-relief d'Haghia-Trias a un caractère réaliste, qui surprend au premier abord, mais qui se rencontre plus souvent qu'on ne le pense en général, sur les œuvres secondaires des beaux siècles de l'art. Les personnages ont la poitrine forte, le geste lourd, la figure peu expressive; mais les moindres détails sont traités avec un art consommé; l'exécution est large et facile; le naturel des mouvements, la vérité anatomique de chaque partie et de l'ensemble se remarquent dès l'abord. Ce sont là des portraits d'un prix infini, qui nous montrent sous leurs traits naturels, et non transformés par l'idéal, les bourgeois d'Aristophane.

Le septième et le huitième bas-relief représentent le mort acceptant la *libation*; la scène figurée sur le neuvième est plus compliquée et mérite une étude de détail, qui ne lui a pas encore été consacrée. Nous nous bornerons ici aux remarques essentielles;

on se rendra compte de la disposition des personnages, grâce au dessin publié par M. Salinas.

La table n'est placée que devant un seul personnage, ce qui exclut l'idée d'un banquet de famille.

Cette table porte des cônes et des pyramides, dont le caractère funéraire est évident.

L'intention religieuse du banquet ne nous paraît pas contestable. La scène est symbolique ; Charon montre au principal personnage la table funèbre et lui indique qu'il n'aura plus désormais d'autre repas (1). Ce dernier monument ne peut s'expliquer ni par une scène de famille, ni par les idées mythiques relatives aux Iles Fortunées; on ne peut en rendre compte que par l'usage des libations et des offrandes faites aux morts.

Des premières considérations qu'on vient de lire il résulte pour nous que les plus anciennes stèles représentant ou le banquet, ou des scènes analogues, s'expliquent par le culte des morts. Mais nous ne faisons encore qu'entrevoir la vérité. Il nous reste à poursuivre nos recherches.

2° *Les séries comparées.* — La méthode des séries comparées est la base de toutes les recherches d'archéologie. Seule elle a permis de constituer les principales études, dont les scènes figurées et les objets antiques que la Grèce et Rome nous ont laissés fournissent le sujet.

Classons donc les stèles représentant le banquet, selon les analogies qu'elles présentent.

Les banquets d'origine grecque sont aujourd'hui, à ma connaissance, au nombre de quatre-vingt-cinq. Ils se divisent ainsi qu'il suit :

a Bas-reliefs représentant la simple libation ; de ce nombre sont la plupart de ceux que nous venons de citer ; presque tous appartiennent à une époque reculée. — Onze monuments.

b Bas-reliefs semblables à ceux de la section précédente, mais sur lesquels on voit toujours la table chargée d'offrandes. Aucun personnage accessoire ne complique la représentation. Le mort est seul, à demi couché sur le lit triclinaire, une patère à la main. — Treize monuments.

(1) Cf. toutefois section V, p. 88, des remarques applicables à ce monument.

c La scène se complique, mais les caractères premiers sont encore reconnaissables; le mort est sur le lit; un personnage accessoire, simple spectateur, regarde le défunt. — Vingt-trois monuments.

d Les deux époux, assis sur le même lit, prennent ensemble le même repas. Le marbre est dédié ou au mari et à la femme ou à une seule personne. — Dix monuments.

Ces cinquante-sept représentations ont toutes une analogie frappante : nous y voyons dominer au début l'idée de libation, plus tard celle de banquet; le banquet remplace la libation, sans qu'aucun détail accessoire complique et altère l'idée première.

Aucune des stèles que nous mettons ici au premier rang ne s'explique ni par la théorie de M. Friedlænder, ni par celle de M. Stephani.

Restent vingt-huit représentations, qui sont celles auxquelles on a le plus souvent demandé le sens de cet ordre de représentations, mais que nous sommes en droit de négliger pour le moment, parce qu'elles ne sont ni les plus anciennes, ni les plus nombreuses. En supposant la question encore incertaine, on tombera d'accord avec nous que la seule méthode à suivre était d'étudier d'abord les monuments que nous venons de rappeler.

Or ces monuments, bien loin d'infirmer l'opinion à laquelle nous avions cru pouvoir nous arrêter, après le classement des stèles les plus anciennes, ne fait que la fortifier; sur quatre-vingt-cinq stèles, cinquante-sept s'expliquent évidemment comme les bas-reliefs de Lycie et les trois marbres les plus anciens des musées d'Athènes.

3° *L'ordre géographique.* — Le classement géographique nous amène aux résultats suivants :

a La représentation du banquet n'a pas été adoptée dans le monde grec tout entier, mais seulement dans un certain nombre de provinces bien définies. Ainsi on ne la trouve pas dans la Grèce du Nord et, si elle se rencontre dans le Péloponnèse, ce que je crois contestable pour le moment, ce n'est que par exception (1).

b Cette scène a été adoptée surtout en Attique.

(1) [Du moins rencontre-t-on à Sparte, et à une époque fort ancienne, des scènes de libation, qui sont d'une importance capitale dans la question du

c Les pays, après l'Attique, où on la retrouve le plus souvent, sont l'Asie Mineure et surtout le sud de cette partie du monde ancien, les Cyclades septentrionales et la Thrace.

Je laisse de côté les banquets thraces, récemment découverts, et encore presque tous inédits; mais les banquets trouvés en Attique et ceux qui ont été découverts en Asie ou dans les Cyclades, donnent lieu à deux observations importantes.

La céramique athénienne comporte toute une classe de vases, qui en sont la principale richesse et qui ne se retrouvent dans aucune autre partie de la Grèce : je veux parler des lécythes à fond blanc et à dessins au trait.

Ces vases, si distincts de tous les autres par la forme comme par le dessin, ne méritent pas moins une place à part, en raison des scènes qui les décorent. Sur presque tous, nous voyons une représentation toujours identique, un tombeau, une stèle ou un tumulus, et des offrandes au mort; des jeunes filles apportent des corbeilles, suspendent des bandelettes, couvrent le monument funèbre de fruits ou font des libations; des jeunes gens s'associent à ces pieux hommages, auxquels assistent des vieillards vêtus d'un manteau noir, violet ou rouge.

Entre la représentation figurée sur les vases et celle qui orne les stèles athéniennes la parenté est évidente. Un peuple chez lequel les offrandes au mort étaient devenues un sujet si fréquent de décoration céramique pouvait, plus que tout autre, s'inspirer de l'usage des banquets funèbres dans le choix des scènes qui décoraient les tombeaux.

Les lécythes athéniens et les marbres de même provenance représentant le banquet nous paraissent dans un rapport étroit; ils s'éclairent mutuellement et, certes, ce n'est pas un fait peu important que de rencontrer dans un même pays deux représentations analogues que les contrées voisines paraissent n'avoir jamais adoptées. Les vases ont reçu une explication incontestable;

banquet, *Mittheilungen* d'Athènes, II, pl. XX, XXI; cf. Furtwængler, *Collection Sabouroff*, pl. I; Friederichs-Wolters, n° 58, et aussi les n°s 59-66, où l'on trouvera une bibliographie complète. Un autre sujet analogue, plus voisin encore du banquet, s'observe sur un relief de Tégée, *Mittheilungen* d'Athènes, IV, pl. VII, p. 135.]

les marbres que nous en rapprochons doivent s'expliquer par les mêmes idées.

Quant à la seconde observation, à laquelle donne lieu le classement géographique, nous y attacherions peu d'importance si, au point de notre démonstration où nous sommes parvenu, elle ne se trouvait pleinement d'accord avec les arguments sur lesquels nous avons insisté jusqu'ici.

Le sud de l'Asie Mineure nous a conservé un grand nombre de banquets funèbres. Or, le peuple qui a donné au culte des morts par le repas son plus complet développement, le peuple étrusque, a subi au plus haut point l'influence des provinces méridionales de l'Asie Mineure. Ces provinces nous ont laissé bien peu d'éléments pour retrouver leurs institutions religieuses; mais l'Étrurie en reflète les principaux caractères et nous sommes autorisés à croire que le banquet en l'honneur des morts tenait une place importante dans les cultes des peuples qui habitaient dans l'antiquité la côte sud-est de l'Asie Mineure.

Il est à peine besoin de rappeler que, si les bas-reliefs étrusques nous conservent un grand nombre de représentations évidemment analogues à celles qui figurent sur les stèles grecques que nous étudions, les nécropoles d'Étrurie nous montrent combien les repas funèbres étaient d'un usage fréquent dans ce pays.

V

Comme, dans l'étude des banquets funèbres, la plupart des archéologues avaient cru pouvoir négliger les monuments eux-mêmes, pour s'arrêter à des idées préconçues, nous avons dû ajourner l'étude des νεκύσια.

Sûrs maintenant d'une base solide, nous pouvons demander à cet usage s'il confirme l'explication théorique à laquelle nous avons été conduit par l'examen des stèles elles-mêmes. Or, si l'on étudie l'histoire des νεκύσια, on arrive aux conclusions suivantes:

1° Cet usage a été général; à chaque jour, à chaque heure, le Grec voyait autour de lui se célébrer des banquets funèbres. Aucune cérémonie des cultes modernes n'est plus fréquente, plus quotidienne que ne l'était chez les anciens, et en particulier en Attique, dans les Cyclades, en Thrace et sur les côtes méridionales

de l'Asie Mineure, l'habitude des festins sur les tombeaux. Les témoignages sont formels depuis Homère et Hésiode jusqu'aux rhéteurs de la décadence (1).

2° Dans la croyance des anciens, cet usage était à la fois une manière d'honorer le mort, de réjouir son ombre et de la *nourrir*. Incompréhensible pour nous, du moins si nous ne l'étudions qu'en passant, il s'explique par les caractères propres du génie grec; il est une des apparentes bizarreries de l'esprit hellénique les mieux faites pour nous montrer combien cet esprit différait du nôtre. Si étrange que le banquet puisse paraître, il semblait naturel à la race grecque; car cette race n'y a jamais renoncé. On célèbre encore aujourd'hui dans toute la Grèce et tous les jours le repas en l'honneur des morts, repas sacré accompagné de formules pieuses, composé de blé bouilli, de grenades et de raisin, et qui n'a aucun rapport avec les banquets qui suivent quelquefois les funérailles en Occident. L'Église orthodoxe l'a longtemps combattu, puis a fini par l'admettre en le sanctifiant. Les principes d'une religion nouvelle n'ont pu détruire un usage qui est la négation des idées chrétiennes. Rien ne montre mieux la force des sentiments et des instincts sur lesquels repose le banquet, l'impuissance du symbole et de la doctrine abstraite sur le caractère de la race (2).

Les Grecs avaient reçu le banquet de leurs premiers ancêtres, de ceux qui l'ont chanté dans une longue suite d'hymnes reli-

(1) Cf. surtout Lucien, *Traité du deuil*; Pollux, *Onomasticon*, VIII, 146; *Odyssée*, Γ, 309; Δ, 547; Ω, 87; *Iliade*, Ψ, 28; Ω, 804; Pausanias, II, 10; Hérodote, I, 167; Eschine, *contre Ctésiphon*, p. 617; Lysias, *sur le meurtre d'Érastothène*, p. 16; Euripide, *Oreste*, 115, 125; *Hécube*, 536, etc.; *C. I. G.*, 2448, testament d'Épictéta; Ἐφημ. ἀρχαιολογική, n° 3527, inscription de Ioulis, = *Inscr. gr. antiquissimæ*, 395 a. — Le culte des morts par le banquet a paru un fait si important à un récent historien de la Grèce et de Rome, qu'il en a fait la base sur laquelle reposaient, selon lui, toutes les institutions antiques (Fustel de Coulanges, *La Cité antique*). Si cette théorie peut être contestée dans ce qu'elle a de trop absolu, elle n'en montre pas moins la place considérable que tenait, dans la vie des anciens, le repas en l'honneur des morts.

(2) [Ce sujet avait été longuement étudié et de la façon la plus intéressante dans le mémoire inédit de M. Dumont. On peut consulter, sur la persistance des usages antiques, C. Wachsmuth *Das alte Griechenland im neuen*, p. 105-125; Protodikos, Περὶ τῆς παρ'ἡμῖν ταφῆς μετὰ σημειώσεων καὶ παραβολῶν πρὸς τὴν ταφὴν τῶν ἀρχαίων, Athènes, 1860.]

gieux et qui en ont expliqué la métaphysique profonde dans les Védas.

Des Védas à Homère, d'Homère à Pindare, de Pindare aux Pères du cinquième siècle, et depuis le cinquième siècle jusqu'aux chansons des Klephtes, le banquet funèbre a paru à un peuple intelligent entre tous une des formes d'hommage aux morts les plus pieuses et les plus naturelles. L'étude de cet usage, commenté tour à tour par les monuments, par les Védas, par quelques passages des poètes classiques, surtout par les chansons grecques modernes, qui, dans une inspiration souvent si jeune, gardent, comme aux jours où naquit la race, plusieurs de ses sentiments premiers, est digne d'intéresser l'histoire générale. C'est là un de ces sujets où la critique peut montrer tout ce que le bizarre a en réalité de naturel, tout ce qu'une métaphysique en apparence subtile renferme de simple et de véritablement humain.

En attendant que cette histoire, où se rencontrent tant de questions délicates, soit traitée avec les développements qu'elle comporte, du moins des deux conclusions que nous énonçons, incontestables dans leur formule générale, il résulte que rien n'était plus naturel pour les Grecs que de créer un ordre de représentations en rapport étroit avec un culte qui tenait une place importante dans leur vie.

Nous croyons avoir démontré que les stèles représentant le banquet ne peuvent s'expliquer que par l'usage des νεκύσια. Sur presque tous ces monuments, le mort accepte les offrandes que lui apportent les survivants : telle est du moins l'idée première par laquelle s'expliquent les plus nombreux et les plus anciens bas-reliefs. Toutefois, souvent cette idée très simple s'est altérée par l'effet du temps ou s'est compliquée d'idées accessoires. Les banquets ont subi la même loi que l'*adieu*, la *toilette*, le *cavalier héroïsé* et toutes les représentations funèbres. Pour chacune de ces représentations on retrouve le type simple, d'une explication facile, et à côté de ce type primitif, les complications ultérieures nées sous l'influence d'autres scènes figurées, d'idées nouvelles, ou simplement du caprice.

Nous avons dit que cinquante-sept stèles représentaient la libation, le *banquet* dans toute sa simplicité; les vingt-huit stèles

grecques que nous trouvons encore sur notre catalogue se divisent en cinq séries :

a Stèles où la représentation du banquet est combinée avec l'idée d'adieu.

b Stèles où cette représentation perd ses caractères premiers de simplicité et admet des accessoires, qui font du bas-relief une scène, un tableau de genre.

c Stèles où est figuré le repas que les parents prenaient sur le tombeau.

d Scènes d'héroïsation.

e Banquets épicuriens.

Tous ces bas-reliefs nous montrent des transformations naturelles d'une scène primitive.

Dès que la représentation est un peu compliquée, si on cherche à côté de la pensée principale toutes les idées accessoires que l'artiste a voulu rendre, à côté des traits généraux, les nuances de détail qui modifient le sens premier jusqu'au point de le faire oublier, la tâche devient délicate. Il était dans les habitudes du symbolisme grec, sur les monuments figurés, de se jouer au milieu d'idées différentes, quelquefois même contradictoires, sans jamais arriver dans l'antithèse à une précision choquante. Le sens de la scène changeait selon le point de vue où le spectateur se plaçait. Dans ces sortes de création la subtilité des Hellènes, leur vive imagination, la mobilité et la diversité des idées poétiques qui les inspiraient se donnaient libre carrière (1).

Nous ne voulons, pour le moment, insister que sur un point : l'origine de la scène figurée connue sous le nom de repas funèbre est incontestable ; il faut la chercher dans l'usage des νεκύσια, qui seul explique toute cette classe de monuments.

VI

Le bas-relief acquis par M. Brunet de Presle porte l'inscription suivante :

ΔΑΜΝΙΣΤΙΜΟΣΘΕΝΟΥΣΑΡΚΑΣΕΤΩΝΕΒΔΟΜΗΚΟΝΤΑ

Δάμνις Τιμοσθένους Ἀρκάς, ἐτῶν ἑβδομήκοντα.

(1) Nous citerons comme exemple la stèle d'*Haghia-Trias*.

Les lettres sont gravées avec soin (1).

Ni le nom de Δάμνις ni celui de Τιμοσθένης ne se lisent sur les inscriptions d'Arcadie publiées jusqu'ici. Le nom propre Τιμοσθένης est connu par de nombreux exemples ; le nom Δάμνις ne figure pas dans la dernière édition du *Dictionnaire* de Pape, revue et complétée par M. Benseler (2) ; mais M. Miller veut bien me signaler une inscription thasienne, où il se rencontre :

ΑΡΙΣΤΑΓΟΡΗΣ ΔΑΜΝΙΟΣ

ἐτῶν ἑβδομήκοντα. Cette formule n'est pas celle qu'on trouve le plus fréquemment sur les marbres funéraires grecs pour indiquer l'âge ; on lit d'ordinaire ἔτη βιώσας (3), et plus souvent ἔτη ζήσας (4). Il serait intéressant de rechercher si ces légères différences des mêmes formules répondent à des divisions géographiques.

On sait qu'à l'époque de la décadence seulement on a gravé sur les tombeaux le nombre des années vécues par le mort. Sur près de six cents épitaphes athéniennes, antérieures à l'époque romaine, publiées par M. Rangabé dans le deuxième volume des *Antiquités helléniques*, on en trouvera très peu, quatre ou cinq tout au plus, qui ne portent pas de simples noms propres accompagnés parfois d'un titre de parenté, ou, pour les étrangers, des mots χρηστέ, χαῖρε (5).

Damnis, à demi couché sur un lit de table, *lectus triclinaris*, que recouvrent des tentures très simples (6), tient un canthare (7) d'une forme élégante. Il est vêtu d'une tunique ; une vaste draperie enveloppe la partie inférieure du corps et retombe sur le

(1) Ces lettres ne sont pas toutes d'égale hauteur ; mais les inscriptions présentent souvent des irrégularités de ce genre.

(2) Cf. Préface du *Wœrterbuch der griech. Eigennamen* de Pape, réédité par M. Benseler, p. XVIII.

(3) *C. I. G.*, 1495, 1497, 1502, 1503, etc.

(4) Voir, en particulier, Ἐφημ. ἀρχαιολ., n°s 2180-2181, etc. Cf. cependant *C. I. G.*, 778 : Κόιντος Ἀθηναίου Τυρμείδης ἐτελεύτα ἐτῶν κγ' — *Ibid.*, 902 : ... ἐνθάδε κατάκειται ἐτῶν κϐ' — *Ibid.*, 1490 : Ἀρκάδιον χαῖρε ἐτῶν κγ', etc.

(5) Rangabé, *Antiq. hellén.*, n°s 1578, 1653, 1997.

(6) Pollux, X, 38, 40, 42, στρώματα, τάπητες, etc.

(7) J. L. Ussing, *De nominibus vasorum græcorum disputatio*, Hauniæ, 1844, in-8°, p. 134 (intéressante dissertation sur le canthare).

bras gauche (1). C'est là le costume que nous retrouvons pour les hommes sur presque toutes les stèles représentant le banquet. Dans le coin gauche du bas-relief est un jeune serviteur, qui regarde son maître. La *mensa tripes* et un réchaud, sur lequel est placé un vase, occupent le premier plan. La scène n'est pas encadrée entre deux pilastres surmontés d'un fronton.

Les archéologues ont attaché parfois beaucoup d'importance à l'encadrement des scènes funéraires (2). Ils pensaient qu'un fronton et deux pilastres indiquaient la dignité héroïque à laquelle le mort était élevé. La vérité est que sur presque tous les ex-voto à Sérapis et à Esculape, encore si mal connus, nous voyons un fronton ou tout au moins une corniche et deux pilastres. Cet encadrement ne se retrouve pas, en général, sur les banquets funèbres les plus anciens; mais, à partir du premier siècle avant notre ère, il est indifféremment ou figuré ou omis, sans que ce détail décoratif ait aucun sens particulier.

Le bas-relief, sculpté dans une pierre dure d'un gris foncé, a été gratté et même retravaillé en partie. Ainsi un ciseau moderne a, sans doute aucun, altéré la figure du serviteur, en lui donnant une expression virile que son âge ne comporte pas; la main droite de Damnis, plusieurs détails du buste ont été sculptés à nouveau, et nous avons quelque peine à en retrouver les caractères premiers. Notre gravure reproduit scrupuleusement l'état actuel de la stèle, mais ne peut pas suppléer de tout point à l'examen du monument original. La partie gauche de l'inscription a été gravée une seconde fois. On remarque en plusieurs endroits sur la pierre des traces de couleur, en particulier entre le ser-

(1) Pour le costume en usage dans les banquets funèbres et que les artistes prêtaient au mort sur les stèles, les détails les plus importants sont fournis par le *testament de Bâle* [Wilmanns, *Exempla inscript. latin.*, n° 315]. Bien que les renseignements que nous trouvons dans ce document se rapportent aux usages romains, on les lira avec profit; car, au temps de l'empire, la différence entre les banquets grecs et les banquets romains paraît avoir été peu sensible. Du reste, les deux seuls textes grecs importants que nous pourrions citer ici, l'inscription de Ioulis ('Εφημ. ἀρχαιολ., n° 3527; *Inscr. græc. antiquissimæ*, n° 395 a) et le testament d'Épictéta (*C. I. G.*, 2448), sont beaucoup moins précis que le testament de Bâle. Ce testament dit que le costume funèbre se composait de la tunique et de l'*abolla major*.

(2) Voir en particulier la première dissertation de Le Bas, citée plus haut.

viteur et Damnis une teinte bleue très prononcée. Quelques banquets funèbres ont de toute évidence été peints; on peut en voir plusieurs dans l'ouvrage de Fellows (1). Je citerai en outre un banquet bacchique inédit, conservé au musée de la Société archéologique d'Athènes. Le fond de la scène est occupé par une ample draperie dont les attaches et quelques plis étaient certainement figurés par la peinture. Tous les musées possèdent des bas-reliefs polychromes. Mais ici les restes de couleurs sont modernes. Cette stèle paraît avoir séjourné quelque temps dans l'atelier d'un artiste, où le hasard aura produit les plaques de teintes variées que nous signalons (2).

La scène est analogue à celles que représentent les cinquante-sept bas-reliefs que nous avons classés dans la première série. Damnis reçoit les offrandes funèbres.

Bien que l'origine de cette stèle soit incertaine, nous savons que, avant de passer dans le cabinet de M. Brunet de Presle, elle appartenait à un voyageur, qui séjourna en Égypte et en Syrie et rapporta de ces contrées un certain nombre d'objets antiques, M. Lamy. Ce bas-relief doit provenir, ou des colonies grecques d'Égypte, ou des côtes méridionales de la Syrie. La figure de Damnis est syrienne. Les lignes arrondies du visage, la bouche épaisse, les yeux larges et ouverts, presque ronds, sont des traits distinctifs auxquels on ne se trompera pas. Les yeux surtout me paraissent tout à fait caractéristiques; ils rappellent exactement ceux qu'on trouve le plus souvent sur les médailles ou camées des Séleucides, et quelquefois sur les portraits des Lagides (3).

(1) Fellows, *ouvr. cité.*

(2) Sans citer les nombreux mémoires consacrés aux bas-reliefs polychromes, je rappellerai les travaux de M. Landerer, publiés dans le journal de M. Pittakis : de 1837 à 1850, on trouve dans ce recueil l'exposé de nombreuses recherches sur la composition des couleurs dont se servait l'antiquité. Ces études sont dignes d'une mention particulière; car, faites par un chimiste de talent, elles ne paraissent pas avoir été remarquées autant qu'elles le méritent.

(3) M. Péretié me permettra de signaler ici une des statues les plus remarquables de son cabinet : le buste de femme trouvé à Palmyre qu'il a récemment acquis et qu'il a bien voulu me montrer à Beyrouth en 1868. Ce monument n'est pas moins précieux par le type syrien de la figure que par la profusion des ornements de toutes sortes qui surchargent la tête et

Les banquets funèbres trouvés en Syrie ne sont pas encore très nombreux. Je n'en connais que deux : l'un, rapporté d'Antioche par M. Renan, est aujourd'hui dans le cabinet de M. Egger, qui se propose de le publier ; j'ai vu le second à Beyrouth en 1868. C'est surtout en remontant vers le nord, à partir de la Lycie, que la scène du banquet devient d'un usage général.

Toutefois, nous devons encore rapprocher du bas-relief de M. Brunet de Presle un monument qui présente avec celui que nous publions des rapports frappants. C'est une stèle de marbre conservée sur l'Acropole d'Athènes, dans le musée fermé. Elle paraît avoir été découverte au début de ce siècle, dans l'île de Rhénée ; elle passa de là dans le musée d'Égine, où Virlet la vit à l'époque de l'expédition scientifique de Morée. Je ne sache pas qu'elle ait jamais été étudiée avec quelque précision. La note de Virlet, reproduite par Le Bas (1), est si vague qu'elle fait connaître l'inscription sans indiquer l'existence du bas-relief. Voici la description de ce monument, telle que je la retrouve dans mes notes :

Homme, sur un lit, à demi-couché, vêtu d'une tunique que la toge recouvre en partie. Ce personnage tient une patère. — Femme assise au pied du lit, dans une attitude religieuse. — Au second plan, derrière le lit, figure de femme. Table à trois pieds chargée de vases, placée dans la partie gauche du bas-relief, assez loin du personnage principal. Près de cette table un jeune serviteur fait une libation. Au-dessous, l'inscription :

ΔΗΜΗΤΡΙΕΑΝΤΙ
ΟΧΕΥΑΡΧΙΞΑΦΦΑ
ΧΡΗΣΤΕΧΑΙΡΕ

la poitrine du personnage. Bien que ce marbre soit une œuvre d'un art excellent, les bijoux sont ceux que l'art syrien fabrique encore tous les jours. Ce monument est d'autant mieux à sa place dans le riche cabinet où on peut le voir aujourd'hui, que M. Péretié, comme on le sait, a formé depuis longtemps une admirable collection de bagues, de bracelets et d'ornements très variés en or et en argent, tous de provenance syrienne ou phénicienne.

(1) [Le Bas, *Inscr. grecques et latines*, fasc. V, p. 152, n° 218, d'après les notes de Virlet; *Voyage arch. en Grèce* (*Inscriptions des Cyclades*, n° 1938); Bœckh, *C. I. G.*, 2322 b[13], d'après Le Bas et une copie de Pittakis. Cf. la description donnée par M. Sybel, *Katalog der Sculpturen zu Athen*, n° 555.]

Δημήτριε Ἀντι-
οχεῦ Ἀρχιζάφφα
χρηστὲ χαῖρε.

Sur le marbre de Démétrios, l'artiste a représenté deux femmes; mais à ce détail près, le bas-relief ressemble de tous points à celui de Damnis, et nous retrouvons sur les deux stèles un des caractères que cette scène figurée présente le plus rarement. La *mensa tripes* n'est pas placée devant le défunt. On ne peut accuser l'artiste de négligence; c'est à dessein qu'il a relégué la table à l'extrémité gauche du tableau. Le bas-relief de Damnis est le second, à ma connaissance, où la table soit placée d'une manière aussi évidente, et de parti pris, loin du principal personnage. Cette particularité ne se rencontre en général que sur des œuvres grossières et du travail le plus négligé. Sur ce monument, comme sur celui de Démétrios, l'artiste a surtout voulu exprimer l'idée de libation. J'ai remarqué plus haut que la première de ces idées a de beaucoup précédé la seconde. Les marbres sur lesquels nous la retrouvons, fussent-ils d'une époque relativement récente, doivent toujours être notés avec soin.

Ainsi la stèle de Damnis n'appartient pas seulement à la première série des banquets funèbres, mais aussi à la première section de cette série, section bien peu remplie, où nous trouvons déjà cependant un marbre consacré à un Syrien.

Le mot **ΑΡΧΙΞΑΦΦΑ** ne figure pas dans le *Dictionnaire* de Pape et de Benseler, bien que l'inscription qui le donne soit connue depuis longtemps. M. Le Bas déclare qu'il ne sait comment rendre compte de ce nom étranger, et signale seulement un rapprochement naturel entre les syllabes ΞΑΦΦΑ et le mot Σαπφώ. M. Keil (1) croit que l'inscription a été mal copiée, et qu'après le mot Ἀντιοχεῦ, selon un usage fréquent, se trouvait la mention de Δάφνη, pour indiquer avec précision la patrie de Démétrios Α[ΓΟΔ]ΑΦ[ΝΗΣ (2). Cette conjecture est inadmissible, car toutes les lettres sont certaines, sauf la dernière que Pittakis et Virlet ont prise

(1) *Epigraph. Excurs.*, p. 375, Leipzig, 1858.

(2) Cf. Ἀντιοχέος τῆς πρὸς Δάφνην. Desjardins, Inscriptions de Valachie et de Bulgarie, n° 48. [*Annali dell' Instituto di Roma*, XL, 1868, p. 56. Cf. Dumont, *Inscr. et mon. figurés de la Thrace*, n° 28; *C. I. G.*, 6129.]

pour un **H**, et où je reconnais un **A**. Bœckh regarde le mot **ΑΡΧΙΞΑΦΦΑ**, placé après l'ethnique, comme une bizarrerie inexplicable (1).

Les orientalistes se rendront compte sans difficulté du mot **ΑΡΧΙΞΑΦΦΑ** (2); mais, pour les études d'épigraphie grecque, la présence de ce nom, même inexpliqué, sur une stèle trouvée à Rhénée, est importante; elle nous fournit un élément nouveau pour résoudre un problème souvent débattu dans les dernières années.

Délos, au premier siècle après notre ère, époque à laquelle paraît appartenir l'inscription de Démétrios (3), dépendait de la république d'Athènes (4). On sait combien sont nombreuses en Attique les inscriptions qui portent l'ethnique Ἀντιοχεύς. Ross s'est demandé si ce mot n'était pas un démotique (5). Le mot oriental Ἀρχιζάφφα paraît être peu favorable à cette hypothèse; il indique que Démétrios était étranger. Mais depuis le travail de Ross (6), de nombreuses découvertes ont, croyons-nous, éclairé la question. L'ethnique Ἀντιοχεύς ne se trouve jamais sur les catalogues des éphèbes athéniens; il se lit au contraire fréquemment sur les listes de ξένοι et d'ἐπέγγραφοι (7).

Quant à l'abréviation ANTI, qui n'est pas rare sur les listes d'éphèbes de la tribu Hadrianide, elle se rapporte au dème Ἀντινόη, Ἀντινόεια, dont l'ethnique est Ἀντινοεύς (8).

(1) Bœckh cite une copie de Pittakis qui donne **ΑΙΧΙΞΑΦΦΗ**.

(2) [M. Ph. Berger, que j'ai consulté à ce sujet, veut bien me faire savoir que, malgré la ressemblance des syllabes ζαφφα avec quelques racines sémitiques, il ne voit pas d'hypothèse assez probable pour être proposée. Je crois, du moins, étant donnée la place du mot après l'ethnique, qu'il désigne une fonction et non le nom du père. Ce serait un mot hybride composé d'un élément grec, αρχι, et d'un élément sémitique transcrit faute de traduction adéquate.]

(3) [Je la croirais plutôt du premier siècle avant notre ère, ou même de la fin du deuxième : l'histoire de Délos ne me paraît pas laisser de doute à cet égard.]

(4) Sur ce point d'histoire, voyez Bœckh, *C. I. G.*, 2296; Meier, *Comment. sec.*, p. 77; surtout Hertzberg, *Geschichte Griechenlands unter der Herrschaft der Rœmer*, Index, au mot *Delos*.

(5) Cf. aussi Keil, passage cité.

(6) *Die Demen von Attika*, paru en 1846.

(7) Φιλίστωρ, I, p. 48, 100 et suiv. = *C. I. A.*, II, 471; Φιλίστ., I, p. 288 = *C. I. A.*, II, 465.

(8) Φιλίστωρ, III, p. 553, l. 26; p. 444; *Insc.*, I, l. 32, etc.; Lenormant, *Rhein. Mus.*, XXI, p. 237, etc.; Neubauer, *Commentatio epigraphica*, p. 47.

Une seule question reste encore incertaine. Les Antiochiens formaient-ils un dème étranger (1); étaient-ils simplement en Attique au même titre que tous les autres Orientaux et, par exemple, les Thraces que nous y voyons si nombreux au temps de l'empire? On trouve des Antiochiens à Délos (2). Une inscription d'Aklani, petit village près de Philippopolis, nous les montre au fond de la Thrace (3). Ils paraissent avoir été répandus dans le monde grec tout entier (4). Il est donc fort probable que, si on les rencontre plus souvent en Attique que dans toute autre province, il n'est nullement besoin de supposer pour cela qu'ils y aient jamais formé un dème particulier.

Damnis, bien qu'habitant la Syrie, était d'origine grecque; mais il avait du sang syrien par sa mère ou quelqu'un de ses ancêtres. Il n'est pas rare, à l'époque romaine, de trouver des bustes grecs, portraits de personnages nés dans la Grèce propre, qui présentent le type syrien. Aussi n'aurions-nous pas attribué avec certitude le bas-relief de M. Brunet de Presle à la Syrie, si nous n'avions eu à faire valoir comme argument que les caractères qui frappent tout d'abord sur la figure de Damnis.

Le musée de la Société archéologique d'Athènes possède en particulier une série de bustes du plus grand prix pour les études d'ethnographie : ce sont ceux des cosmètes de l'éphébie (5). Ces personnages, dont les noms sont connus, sont tous athéniens; quelques-uns appartiennent à de vieilles familles aristocratiques. Parmi eux, deux ou trois présentent, sans qu'on puisse hésiter sur ce point, le type syrien. Il est regrettable que ces bustes n'aient pu encore être publiés. Ils montrent par des exemples nombreux combien le type grec s'était altéré au temps de l'empire. A côté des cosmètes dont la figure est syrienne, nous en trouvons d'autres que nous prendrions pour des Italiens ou des Thraces, ou même des Gaulois, si les inscriptions ne nous

(1) Dittenberger, *De Ephebia Attica*, p. 18.
(2) Le Bas, *Inscriptions grecques et latines*, îles de la mer Égée, Paris, 1839, p. 150 et suiv.
(3) *Comptes rendus de l'Acad. des inscr. et belles-lettres*, 1868, p. 192.
(4) Keil, *Epigraph. Excurs.*, p. 375.
(5) [Plusieurs de ces bustes ont été publiés dans le *Bullet. de corresp. hellén.*, 1877, I, pl. III, IV, V; 1878, II, pl. VI, VII, VIII.]

avaient conservé leurs noms. Le seul type qu'on ne rencontre pas dans cette riche galerie est celui de la pure race hellénique, tel que nous le connaissons par les marbres du quatrième et du cinquième siècle, surtout par quelques bas-reliefs bien peu nombreux où l'artiste, représentant des scènes de famille et de simples mortels, paraît s'être peu préoccupé de l'idéal de convention adopté par la sculpture religieuse (1).

L'ethnique Ἀρκάς sur un *banquet funèbre* est une nouveauté. Je ne connais pas un seul banquet funèbre qui porte le nom d'un habitant du Péloponnèse. Paciaudi, dans ses *Monumenta Peloponnesiaca*, a publié une stèle qu'il croit provenir de l'Élide ou de la Messénie; du moins fait-il de grands efforts pour démontrer que telle est l'origine de ce monument. Mais ce marbre a été découvert dans la Grande Grèce, et rien n'indique qu'on lui ait fait passer la mer à une époque indéterminée (2). Du reste, si on admettait l'opinion de Paciaudi, il faudrait remarquer que la stèle dont il parle ne présente pas, comme celle de Damnis, le banquet simple, dépourvu d'accessoires qui le compliquent et en modifient le sens premier, mais bien une scène d'une explication difficile, et où l'idée du banquet est altérée, de telle sorte que le spectateur peut se demander s'il n'est pas en présence d'un tableau de genre.

Un seul monument pourrait être cité après celui que nous rappelons; encore ne provient-il pas du Péloponnèse, mais de Zacynthe. Il est certes probable qu'on trouvera dans le Péloponnèse des stèles représentant le banquet; mais tout autorise à penser qu'elles seront toujours en très petit nombre.

On objectera que les ex-voto à Sérapis et à Esculape étaient assez fréquents dans le Péloponnèse (3); mais il n'est pas démontré que les représentations de Sérapis et d'Esculape à table et les représentations de *banquets* aient toujours été adoptées dans les mêmes pays. C'est là une opinion généralement reçue, et que Welcker en particulier a beaucoup contribué à répandre, mais qui n'est pas, croyons-nous, d'accord avec les faits. Ainsi, dans

(1) M. Renan, dans la *Vie de saint Paul*, en signale toute l'importance.
(2) T. II. p. 23.
(3) Le Bas, *ouvr. cité*.

les îles d'Amorgos et de Théra, j'ai pu décrire douze stèles inédites sur lesquelles est figuré le banquet; j'en ai vu en Thrace une série très riche (1); ni dans ces îles, ni dans cette vaste province, où les ex-voto sont pourtant nombreux, je n'ai rencontré aucun marbre qui montrât Esculape et Hygie, Sérapis et Isis, assis au repas sacré.

Au point de vue de la question spéciale dont nous parlons, la stèle de Damnis aurait plus de valeur encore, si elle avait été découverte dans le Péloponnèse; mais, par cela seule qu'elle porte le nom d'un Arcadien, elle a un intérêt tout particulier.

On voit à droite du lit une sorte de pied, sur lequel sont posés deux coussins. Cette disposition est originale. Elle explique heureusement, croyons-nous, plusieurs passages d'inscriptions antiques restés jusqu'ici assez obscurs. Dans les inventaires des effets sacrés du Parthénon, on trouve non seulement des lits de Chios, κλιναὶ χιουργεῖς, et des lits de Milet, κλιναὶ μιλησιουργεῖς, mais des pieds de lit κλινῶν πόδες (2). Il est difficile de s'expliquer ce que pouvaient être ces pieds, si on suppose qu'ils portaient le lit lui-même. Notre bas-relief nous montre clairement qu'ils en étaient tout à fait distincts. On les plaçait à la tête du lit. C'étaient, on le comprend, de vrais meubles, qui pouvaient avoir une grande valeur et méritaient de figurer sur les catalogues à côté des objets les plus précieux.

Je soumets cette opinion aux archéologues; elle peut donner lieu à quelques objections; mais, d'une part, la disposition que nous trouvons sur le bas-relief de Damnis ne se rencontre aussi précise et aussi évidente sur aucun monument figuré; de l'autre, quelques mots de Pollux, quelques lignes de Pline (3) ne me paraissent pas des arguments décisifs contre l'explication que je propose.

Le réchaud représenté devant le lit est aussi un détail intéres-

(1) Cf. début de l'article, p. 71.

(2) Rangabé, *Antiq. helléniques*, 105-110 [= *C. I. A.*, I, 161, 162, 163, 164, etc.; κλινῶν πόδες ἐπάργυροί ΔΙΙΙ, mêmes inscriptions.]

(3) Pollux, VI, 9, 10; X, 34, 38, 40, en particulier les mots ἐπίκλιντρον, ἀνάκλιντρον, προσκεφάλαιον. — Pline, *H. N.*, XXXIV, 9, éd. Detlefsen.

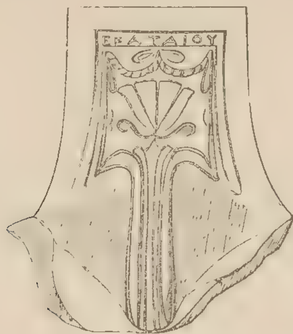
sant. Si le mobilier étrusque a pu être complètement étudié, grâce à l'exploration des nécropoles, et celui de l'Italie méridionale, depuis les découvertes de Pompéï et d'Herculanum, le mobilier des Grecs est resté jusqu'ici assez négligé. On trouve dans les pays grecs très peu d'objets qui aient servi à la vie commune, et ceux qu'on découvre paraissent trop vulgaires pour être apportés en Occident. De plus, il est rare que les scènes figurées, presque toujours religieuses, comportent la représentation de meubles destinés aux usages les plus ordinaires de la vie journalière. Les banquets funèbres nous font connaître un certain nombre de ces meubles; mais aucune stèle, à ma connaissance, ne représente le réchaud que nous voyons sur le bas-relief de Damnis. Il est à peine besoin, pour expliquer sa présence ici, de rappeler les boissons chaudes dont les anciens, dans les repas, faisaient un si fréquent usage.

Ce meuble, de forme circulaire et à trois pieds, est très simple. Ceux qu'on découvre tous les jours en Attique sont plus élégants.

Le musée de la Société archéologique a réuni plus de deux cents fragments de terre cuite qui ont, de toute évidence, appartenu à des ustensiles de ce genre. La terre, en général d'un rouge très vif, est travaillée avec beaucoup de soin ; la décoration, souvent élégante, appartient à la belle époque macédonienne. Le rebord est surmonté de trois appendices munis, à leur partie inférieure, d'une espèce de pied saillant tourné vers l'intérieur du vase ; c'était sur ces pieds, décorés de dessins très variés, qu'on plaçait les vases ou les plats. En général, ces appendices représentent la tête d'un satyre, dont la barbe, démesurément longue, fait l'office de support.

On trouvera dans le compte rendu de la vingt-quatrième réunion des philologues allemands, à Heidelberg, la reproduction de quelques-unes de ces têtes de réchaud accompagnée de commentaires par M. Conze. M. Brunet de Presle possède lui-même un de ces pieds ou *affixes* de terre cuite, qui se rapproche beaucoup de ceux que nous rappelons ; il est d'un travail excellent et dans un parfait état de conservation. La figure ci-jointe représente un type très fréquent qui n'a pas jusqu'ici, croyons-nous, été reproduit par le dessin. L'original appartient au musée de la

Société archéologique d'Athènes. J'en dois la communication à M. Koumanoudis (1).



L'inscription **ΕΚΑΤΑΙΟΥ** se lit, à ma connaissance, sur plus de trente fragments de ce genre. Je n'ai vu aucun *affixe* qui portât un autre nom (2). Faut-il reconnaître ici une simple marque de fabrique? Cette opinion paraîtra très probable, bien que nous n'ayons aucun moyen d'en démontrer la certitude (3).

L'objet que le serviteur tient de la main droite est un *simpulum*, ou *arystère* (ἀρυστήρ), destiné à puiser le vin et à le mêler avec l'eau. Sur la stèle de Démétrios, le jeune esclave fait la libation; ici il est prêt à la faire. Un grand nombre de semblables vases figurent aujourd'hui dans les principales collections européennes. Aucun d'eux peut-être n'est plus remarquable que ceux qui ont été découverts récemment à Hildesheim, dans le prétendu trésor de Varus.

Deux types principaux paraissent avoir été adoptés par les anciens pour ces sortes d'instruments. Le premier se distingue par

(1) [Le monument est reproduit dans les *Archives des missions* de 1871, 2e série, VI, p. 411.]

(2) [J'ai recueilli à Délos un de ces appendices de réchauds, décoré d'une tête de Silène barbu, et portant au-dessus l'inscription rétrograde IMqƎ. Sur une autre, où est représentée une tête coiffée d'un bonnet pointu, on lit les lettres M E.]

(3) *Verhandlungen der vierundzwanzigsten Versammlung deutscher Philologen in Heidelberg*, Leipzig, 1866, in-4°, p. 39, avec deux planches. Communication de M. le professeur Conze. La première planche donne le dessin d'un réchaud entier.

la longueur de la tige qui supporte une coupe de petite dimension ; c'est celui que nous voyons sur la stèle de Damnis ; il paraît avoir été en usage surtout dans les pays grecs ; ce serait donc l'*arystère* proprement dit ; le second type, variété du premier, serait le *simpulum*.

La table porte deux vases et une masse de forme ronde, qui est un pain ou un gâteau. On trouve en Grèce des pains de terre cuite semblables à celui qui est représenté ici ; ils conservent souvent quelques lettres qui en précisent le caractère. Ces inscriptions peu variées se présentent surtout sous les formes suivantes : **ΓΛΥ. ΓΛΥΚΥ. ΓΛΥΚΥΣ. ΜΕΛΙ. ΜΕΛΙΣ.**, c'est-à-dire γλύκυσμα, μέλι, μέλισσα, et indiquent que ces pains sont des gâteaux.

Il est facile de démontrer le caractère sacré et même funéraire de ces monuments, bien que nous ne puissions citer aucun texte qui en précise le sens :

1° Ils sont évidemment analogues aux cônes et aux pyramides de terre cuite qui portent les mêmes inscriptions, et qu'on recueille en si grand nombre dans les monuments antiques.

2° Comme les cônes et les pyramides, les anciens les ont souvent placés dans les tombeaux à côté des morts.

3° Ils figurent presque toujours sur les ex-voto à Isis et à Sérapis (1).

Reste à déterminer la place qui convient au bas-relief de Damnis dans la série des banquets funèbres. Il me paraît appartenir au premier siècle de notre ère ; il doit donc être classé parmi les banquets encore si peu nombreux de la première période, mais à la fin de cette période. Nous serions mieux à même d'en apprécier les mérites, sans les retouches que le marbre a subies.

(1) Je ne fais qu'indiquer ici le caractère de ces petits monuments, qui ont donné lieu à de nombreuses hypothèses. J'étudie en détail ces hypothèses dans mes *Inscriptions céramiques de la Grèce*, VIII° partie, section 3° (*Archives des missions scientifiques*, 1871, 2° série, VI, p. 405 et suiv.). [On y trouvera la bibliographie du sujet. Il a été repris par MM. Reinach et Pottier dans la *Nécropole de Myrina*, p. 246 et suiv. ; il y est traité avec tous les développements qu'il comporte, et une abondance d'informations qui ne laisse rien à désirer. La solution du problème demeure cependant incertaine.]

Au moment où paraît cet article, je reçois de M. le comte Charles Conestabile les planches en épreuve du magnifique Atlas qui doit accompagner le quatrième volume de ses *Monuments étrusques* (1). La bibliographie des banquets funèbres doit désormais s'enrichir d'un ouvrage nouveau, dont l'importance est de premier ordre. M. le comte Conestabile a dessiné un grand nombre de banquets funèbres. Plusieurs de ceux qui figurent dans les planches que j'ai sous les yeux, rappellent de tous points les plus anciennes scènes du même genre d'origine grecque et asiatique. Le mort, couché sur le lit, tient une patère; un serviteur s'avance vers lui. D'une main ce serviteur porte un grand vase, de l'autre un simpulum. C'est là exactement la disposition que nous retrouvons sur les stèles de Démétrios et de Damnis. Je ne peux ici que signaler ce bel ouvrage, qui sera bientôt dans les mains du public. Les banquets étrusques ne sont pas rares dans les recueils de monuments figurés, mais ceux que M. Conestabile fait connaître ont le mérite de présenter des caractères originaux. On ne pourra désormais s'occuper de la question des *banquets*, sans tenir grand compte de cet ouvrage; dans le texte sera étudiée sans doute la question importante, mais encore jusqu'à ce jour si obscure, des rapports du banquet étrusque et des banquets grecs et romains.

(1) [*Monumenti di Perugia etrusca e romana*, 4 volumes avec atlas, Pérouse, 1870.]

Octobre 1869.

XII

STÈLE ATHÉNIENNE REPRÉSENTANT UNE DÉPOSITION FUNÈBRE

(*Revue archéologique*, 1872, II, p. 339-341.)

Le monument dont le dessin est ci-joint est un des plus intéressants qu'ait acquis dans ces dernières années le musée de la Société archéologique d'Athènes.



Il a été signalé, en 1869, par M. Benndorf, qui n'en a pas donné

la description ; la même année, j'en faisais mention dans la *Revue archéologique* (1).

Les représentations grecques, sur marbre, qui peuvent être rapprochées de celle-ci sont encore très peu nombreuses. M. Friedlænder n'en décrit aucune, non plus que M. Pervanoglou; cependant les deux mémoires consacrés par ces savants aux tombeaux des Grecs sont les travaux les plus complets que nous possédions sur le sujet. On ne peut citer, à ma connaissance, pour les comparer à ce marbre, que les stèles suivantes :

1° Stèle découverte au Pirée, conservée au Théseion, publiée par M. Gildmeister (2). Scène qui n'a pas encore été complètement expliquée. Double inscription, grecque et phénicienne.

2° Monument conservé à Montpellier (3).

Cette représentation, comme on le voit, est toute exceptionnelle. Elle est contraire à cette opinion, longtemps reçue en archéologie, que les Grecs évitaient les images funèbres. Ici c'est le cadavre même, enveloppé d'un linceul, qui est mis sous les yeux du spectateur (4). On sait du reste combien de découvertes, depuis quelques années, ont montré la fausseté de cette opinion. Si la πρόθεσις est rare sur les marbres, elle se rencontre assez souvent sur les vases, surtout sur ceux qui sont décorés de figures noires. Récemment M. Conze, M. de Witte et M. Benndorf ont fait la liste de ces expositions peintes sur terre cuite, à propos des belles amphores de Phalère conservées au Varvakeion, et de la tablette à fond rouge acquise par Photiadès Bey (5). M. Benndorf cite

(1) Benndorf, *Griechische und Sicilische Vasenbilder*, p. 7; Dumont, *Revue archéologique*, 1869, II, p. 237; cf. ci-dessus, p. 74. Voir aussi Pervanoglou, *Arch. Anzeig.*, 1864, p. 297.

(2) *Annali dell' Instituto di Roma*, XXXIII, p. 321 et suiv. [Actuellement au Musée central. Le monument est publié en héliogravure dans le *Corpus inscr. semit.*, I, pl XXI et XXIII, n° 120; cf. le commentaire, p. 139 et suiv. Le texte grec et la bibliographie, dans le *Corpus inscr. attic.*, II, 2836; la description du monument et les essais d'interprétation, dans Friederichs-Wolters, n° 1797.]

(3) *Arch. Anzeig.*, 1865, p. 78*, article de M. Benndorf; Stark, *Stædteleben, Kunst und Alterthum in Frankreich*, p. 598.

(4) Le haut de la stèle est brisé et la partie qui nous reste a été endommagée par le temps. Ce monument paraît appartenir à la fin de l'époque macédonienne ou au commencement de la période romaine.

(5) Benndorf, *ouvr. cité*, pl. I. [Elle est aujourd'hui au musée du Louvre. D'autres fragments de plaques peintes représentant le même sujet existent

dix-huit monuments sur lesquels on voit cette scène (1). Il en faut compter bien davantage; un assez grand nombre de lécythes à fond blanc, encore inédits, présentent ce sujet (2); il se retrouve sur toute une série de vases d'ancien style athénien, à fond terreux, décorés de figures de couleur bistre et d'un travail tout primitif (3).

Deux vases blancs d'Athènes inédits représentent le mort déposé au tombeau (4).

On connaît la stèle du Céramique qui porte Charon, personnage dont le sens funèbre est précis, et la barque infernale (5).

Une école illustre, qui se rattachait à Winckelmann et à Gœthe, a soutenu que les Grecs ne représentaient la mort que sous des symboles (6). Cette opinion, longtemps prédominante, a rendu impossible l'explication d'une foule de marbres, dont le sens est cependant très simple. Les ouvrages d'archéologie figurée, et surtout les livres de seconde main, où l'on cherche à mettre à la portée de tous les connaissances acquises par l'érudition, sont encombrés d'axiomes, qui pouvaient paraître justifiés quand ils ont pris rang dans la science, mais que les faits sont venus depuis contredire. Le rôle des érudits sera longtemps encore de décrire

à Athènes (Benndorf, *ouvr. cité*, pl. II; Dumont, *Mélanges archéol.*, p. 40) et à Berlin (Furtwængler, *Vasensamml.*, nos 1811-1826; Collignon, *Gaz. archéol.*, 1888.]

(1) [Benndorf, *ouvr. cité*, p. 6-7.]

(2) [M. Pottier en a donné la liste en 1883 dans son *Étude sur les lécythes blancs attiques*, p. 12-13. Cf. Dumont, *Céramiques*, I, p. 388, et pl. XXXII.]

(3) Voy. aussi deux fresques importantes de Corneto et d'Albanella, *Arch. Zeit.*, 1869, p. 130; *Bullet. Napol.*, nouv. sér., III, 9, p. 132.

(4) [Dumont, *Céramiques*, I, pl. XXVII-XXIX, et p. 388; un autre est à Berlin (Furtwængler, *Vasensamml.*, n° 2456; Robert, *Thanatos*, pl. I). M. Pottier en signale et publie un quatrième dans ses *Lécythes blancs*, p. 23 et suiv., pl. II; mais lui-même fait des réserves sur la parfaite authenticité du vase.]

(5) Monument publié pour la première fois par M. Salinas, [*Monumenti sepolcrali*, pl. I. Cf., pour la description, l'interprétation et la bibliographie, Friederichs-Wolters, n° 1057. Il est extrêmement douteux que le personnage représente Charon. Charon, en revanche, est fréquemment figuré sur les peintures de vases; voir, par exemple, Pottier, *Lécythes*, p. 34 et suiv., pl. III; Dumont, *Céramiques*, I, p. 389, pl. XXXIV, et la bibliographie indiquée par M. Pottier dans les notes de la description.]

(6) [Gerhard, *Rapporto volcente*, p. 51; *Auserles. Vasenbilder*, III, p. 121.]

et de classer les représentations, sans qu'il soit facile d'arriver à des conclusions générales sur les scènes que le génie grec évitait (1).

(1) M. Schœne a donné un bon dessin du bas-relief qui fait l'objet de cette notice dans les *Griechische Reliefs*, pl. XXIX, fig. 120, p. 60. Il se borne d'ailleurs à une description sans commentaire. [Le bois publié par M. Dumont dans la *Revue archéologique* était très imparfait; nous avons pu donner une meilleure reproduction, grâce à une photographie que M. Fougères, membre de l'École française d'Athènes, a bien voulu exécuter pour nous.]

XIII

INSCRIPTIONS ET BAS-RELIEFS PROVENANT DE LA THESSALIE

(*Revue archéologique*, 1873, II, p. 52-54.)

Dans le dernier voyage qu'il a fait en Thessalie, M. Gorceix, membre de la section des sciences de l'École d'Athènes, a copié et estampé un certain nombre d'inscriptions. Il veut bien nous communiquer cette collection. Nous y remarquons, entre autres monuments importants, une stèle funéraire qui intéressera vivement les archéologues, tant par le sujet qu'elle représente que par les textes qui l'accompagnent.

Voici d'abord la description telle que la donne M. Gorceix :

« *Dranista ;* église de Saint-Georges. Stèle de forme rectangulaire à fronton. Dans le fronton, rosace entre deux oiseaux ; au-dessous du fronton, inscription :

ΑΝΤΙΦΙΝΗΣ	ΑΜΜΙΑ	ΑΜΜΑΔΙΣ
ΠΑΡΜΕΝΙΣΚΟΥ	ΟΥΑΔΥΡΑΣ	ΑΔΥΜΟΥ
	ΗΡΩΕΣ	

Le reste de la stèle est divisé en deux parties égales, *dans le sens de la longueur*, surmontées chacune d'un arc cintré. La partie de gauche est occupée par un *banquet funèbre*. Dans le cintre, buste entre deux têtes de chevaux. Dans la partie de droite, on voit trois personnages (1). Entre les deux cintres et l'inscription, à droite et à gauche, têtes de femmes. »

(1) Pour le cintre de droite, la description n'indique aucune figure.

Cette description sommaire permet de se faire une idée générale du bas-relief.

L'inscription porte les noms des morts héroïsés (1) ; ce sont les personnages représentés à droite : Ἀντιφίνης, lecture certaine ; forme nouvelle ; rapprochez Ἀντιφάνης. Οὐαδύρα, nom nouveau (2) ; ni cette forme ni la forme Βαδύρα ne sont connues ; l'estampage cependant ne laisse aucun doute. Ἄμμαδις et Ἄδυμος sont également des noms nouveaux.

La disposition des bas-reliefs indique une basse époque, où on surcharge les monuments, sans que le goût règle la décoration. Je ne connais aucune autre stèle divisée ainsi dans la hauteur et portant à gauche le banquet, à droite des portraits. En général, les doubles bas-reliefs occupent deux tiroirs placés l'un au-dessous de l'autre. Mais le détail le plus curieux du monument est certainement la tête sculptée entre deux chevaux. On sait que beaucoup de banquets et d'ex-voto à Sérapis et à Esculape portent un buste de cheval, représentation qui a fait l'objet de nombreux mémoires. Je l'ai examinée longuement moi-même, sans être arrivé à une opinion qui me satisfasse. La manière dont les chevaux sont représentés sur ce marbre nouveau pourrait fournir d'utiles indications ; elle est exceptionnelle. Elle rappellera à tous les archéologues les coursiers qui figurent sur les grands vases à *volutes* et à *mascarons* de l'Italie méridionale et dont le sens mystique est incontestable.

Nous signalons le monument de Dranista aux voyageurs dans l'espoir qu'on nous en donnera ou un dessin ou une photographie.

A ce monument nous en ajouterons deux autres :

Dranitsa, même église.

ΟΥΑΔΕΡΑ	ΑΡΧΙΠΠ/
ΚΑΛΛΙΤΕΛΟΥ[ς	ΝΕΙΚΑΝ///

Inscription intéressante parce qu'elle donne un second exemple

(1) Sur l'usage du mot ἥρως, dans l'épigraphie funéraire de la Thessalie, cf. Heuzey, *L'Olympe et l'Acarnanie*, inscr. 17. [Roscher, *Ausfuerliches Lexikon*, au mot *Heros*, p. 2551.]

(2) [Cf. Οὐάδαρος, dans une inscription d'Ormélé, *Bulletin de corr. hellén.*, II, p. 60, 62 ; *C. I. G.*, 4366^{w}.]

du mot Οὐαδύρα, mais sous une autre forme; les lettres **E** et **P** sont liées, le **P** est à peine visible sur l'estampage.

Servia. Plaque divisée en deux compartiments.

Partie supérieure : homme à cheval, enfant, cinq personnages de taille décroissante. Au haut, entre le cavalier et le premier grand personnage, au-dessus de la tête de l'enfant : Ἀντι|γον|ίων.

On lit ensuite au-dessus des autres personnages : Ὀρφεύς, nom propre rare, mais qu'on rencontre quelquefois ; Ἀντιγένης, Εὐτυχιανός, Ἀλέξανδρος.

Second bas-relief : cinq personnages, parmi lesquels trois enfants. Ils portent également leurs noms, Ὀρφεύς, Ἀντίγονος, Ζώσιμος ; deux noms paraissent manquer.

Entre les deux bas-reliefs, bande sur laquelle est une inscription, que l'estampage ne permet pas de déchiffrer entièrement. Je lis :

ΧΙΑΔΟΥ
ΚΝΩΝΜΝΙΑCΧΑΡΙΝ
. . . .

.....χιάδου (1)
τέ]κνων μνίας (*sic*) χάριν
. . . .

Les bas-reliefs de ce genre ne sont pas rares, mais celui-ci offre une particularité intéressante; il porte les noms des personnages marqués auprès des portraits. Il prouve donc que, sur les monuments funéraires, on se proposait parfois de représenter les membres d'une famille, et que rien alors n'était arbitraire, ni dans le nombre, ni dans l'âge des figures sculptées.

(1) [Peut-être Εὐτυ]χια(ν)οῦ.]

XIV

BAS-RELIEF VOTIF A APOLLON TROUVÉ A CHYPRE

(*Revue archéologique*, 1873, I, p. 159-165.)

Je dois la photographie d'après laquelle est faite la gravure ci-jointe à M. Ceccaldi (1), qui veut bien me donner les renseignements suivants :

« Dans mon premier article sur les fouilles de Golgos, article paru en décembre 1871 (2), je signalais la présence dans le sanctuaire quadrangulaire, le second en date, de tableaux gravés et sculptés sur pierre et ornant les murs.

» Parmi ces tableaux, le plus intact et certainement le plus intéressant est celui qui représente un repas et une danse en l'honneur d'Apollon (3). La scène est gravée en très bas relief sur une table de calcaire blanc de Chypre. Cette table, assez mince (3 à 4 centimètres d'épaisseur en moyenne), était suspendue au mur du temple au moyen d'une ficelle passée dans deux trous encore visibles à la partie supérieure.

» Comme le tableau ne porte point de trace de coup, il est permis de supposer qu'il s'est détaché de la muraille et est tombé sur les

(1) [Ce monument a été publié à nouveau dans le recueil d'articles formé après la mort de M. Ceccaldi, sous le titre de *Monuments antiques de Chypre, de Syrie et d'Égypte*, Paris, 1882, p. 75 et suiv. La lettre de M. Ceccaldi, l'article de M. Dumont et le bois y sont reproduits identiquement.]

(2) [*Revue arch.*, 1871, II, p. 361, et Ceccaldi, *Mon. antiqnes*, p. 34 et suiv.]

(3) [Il faisait partie de la collection Cesnola. Il a été reproduit aussi dans Cesnola, *Cypern* (trad. Ludw. Stern, Iéna, 1879), pl. XXVI, n° 3.]

dalles, ou bien que le mur lui-même est tombé avec lui. Cette dernière hypothèse me semble la plus probable.

» Il est, en effet, évident pour moi qu'un de ces tremblements de terre si fréquents à Chypre, autrefois comme aujourd'hui, et auxquels doivent être rapportées la plupart des ruines d'édifices survenues dans l'île, a renversé les murs des chambres sur les objets qu'elles enfermaient.



» L'absence, parmi les statues de style romain, de morceaux d'une époque de décadence, me fait croire que le temple ne subsista pas plus tard que les premiers successeurs de Septime Sévère. A juger d'après les costumes des personnages, le tableau de pierre serait de l'époque gréco-romaine. Dans ce dernier cas, il aurait été exécuté au plus tôt dans le premier siècle avant l'ère chrétienne, postérieurement à la conquête de l'île par L. Cornelius Palma. Quoique sorti d'une main peu habile, le travail dénote une bonne époque, et je le crois contemporain de ces belles statues au type romain, drapées dans le pallium, que j'ai mentionnées (1) dans mon article d'octobre 1872. »

Ce bas-relief représente, comme on le voit :

1° Apollon jeune tenant une patère et une lyre ;

(1) [*Rev. archéol.*, 1872, II, p. 221 et suiv., reproduit dans l'ouvrage cité plus haut de M. Ceccaldi, *Monum. antiques*, p. 61 et suiv.]

2° Un homme, une femme, deux enfants et deux autres personnages qui s'approchent vers le dieu pour faire un sacrifice ; — la patère indique que le dieu accepte l'offrande ;

3° Une danse, — elle rappelle le *choros* des Grecs modernes, que l'on regarde comme un souvenir de la danse antique du γέρανος ;

4° Un banquet auquel sont assis cinq personnages ; un sixième personnage est placé à droite ; bien qu'il soit peu visible, il semble jouer d'un instrument de musique. On remarquera le *dolium* dans lequel est posée l'amphore, disposition qui devait être fréquente, quand on ne plantait pas ce long vase par la pointe dans le sable. Les assistants tiennent chacun une coupe. Ce vase paraît être demi-sphérique et sans anse (1).

Le seul bas-relief, à ma connaissance, qui puisse être rapproché de celui-ci avec une complète certitude, est un banquet des thiasotes consacré, comme le dit heureusement l'inscription, par cette association à la Mère des dieux et à Apollon. Ce marbre est conservé au Ministère des cultes à Athènes ; il paraît provenir de Cyzique. M. Wescher et M. Conze l'ont publié (2). Sur ce monument, le cadre supérieur représente un sacrifice à Apollon et à Cybèle, le cadre inférieur un banquet.

Un marbre inédit, d'origine grecque, qui fait partie de la collection Gréau, à Troyes, offre cette particularité qu'il représente un sacrifice semblable, jusque dans les moindres détails, à celui

(1) Il ressemble à nombre de coupes de fabrication dite samienne. On trouve, en Grèce, des poteries analogues, mais de couleur noire et à reliefs d'un beau travail. Elles sont fréquentes ; on les appelle vases de Mégare, parce que cette ville et ses environs en ont fourni une grande quantité. Ces produits céramiques sont encore très peu connus. [M. Dumont en avait fait dessiner plusieurs pour son ouvrage sur les *Céramiques de la Grèce propre*. Voir, dans ce livre, les planches XXX, XXXI, XXXIII, XL et la notice de la planche XL, où M. Pottier a résumé brièvement l'état présent de la question des vases à reliefs, et donné une bibliographie du sujet. Cf. aussi Pottier, *Bulletin de corr. hellén.*, XII, p. 491-509, et *Monuments grecs*, n°s 14-16, p. 43 et suiv., pl. VIII.]

(2) *Rev. arch.*, 1865, II, p. 214 ; Conze, *Reise auf der Insel Lesbos*, p. 61, pl. XVIII. [Sybel, *Katalog*, n° 570, décrit longuement ce bas-relief et donne l'inscription. Il indique une provenance différente, *Nicæa en Bithynie*. Le numéro 571 du même catalogue est un autre bas-relief du même pays et dédié aussi par des thiasotes. On trouvera au même endroit la bibliographie.]

que nous voyons sur le bas-relief du Ministère des cultes, avec cette seule différence que Cybèle n'y figure pas. L'inscription est fruste, mais on y lit encore :

ΞΗΝΟΔΟΤΟΣ
ΑΠΟΛΛΩΝΙ

Tel est l'état du monument qu'on ne peut savoir si l'artiste n'avait pas placé près du premier bas-relief un second tableau représentant un banquet (1).

Puisque la seule composition qu'on puisse rapprocher avec certitude du bas-relief de Chypre est un banquet de thiases, que ce banquet est de plus consacré au dieu Apollon, il est naturel de reconnaître sur le monument nouveau un repas du même genre. Les repas suivaient souvent les sacrifices aux divinités honorées d'un culte officiel (2). Toutefois, on sait qu'ils tenaient une plus grande place dans la liturgie des thiases ; les salles des banquets pour les thiases s'appelaient θιασῶνες ; le nom même d'*éraniste* signifiait *particeps cænæ collaticiæ*. M. Ceccaldi a signalé une inscription qui prouve que des collèges de thiasotes existaient dans l'île de Chypre (3).

M. Conze a publié un troisième monument (4) qu'il n'est pas inutile de rappeler. Ce marbre, conservé aujourd'hui [au Musée central], a été découvert en Attique. Bien qu'il soit endommagé, on en reconnaît bien les parties principales : neuf personnages sont à table ; à droite, on remarque une dixième figure qui est celle d'Hercule. Des cyprès et des génies ailés occupent le fond du tableau; au premier plan, l'artiste a sculpté plusieurs fois la *mensa tripes*. M. Conze donne à ce marbre le nom de stèle funèbre. Je ne crois pas cette attribution certaine. Dans tous les cas, il faut reconnaître que figurer le banquet d'Hercule sur un

(1) Dumont, *Bulletin de la Société des antiquaires de France*, 1873, p. 55 et suiv.

(2) Le Bas et Foucart, *Voyage archéol.*, n° 1, et le commentaire de ce texte.

(3) De Vogüé, *Rev. arch.*, 1866, XIII, p. 437 ; Le Bas et Waddington, *Voyage archéol.*, n° 2725.

(4) *Arch. Zeitung*, 1871, XXIX, p. 81, pl. 49. [Sybel, *Katalog*, n° 548, où l'on trouvera une description détaillée et la bibliographie.]

tombeau serait un fait tout exceptionnel. Je n'en pourrais citer aucun autre exemple. La forme de la plaque, beaucoup plus longue que large, n'est pas celle qu'on trouve d'ordinaire sur les sépultures, bien qu'on puisse citer le banquet du Céramique dessiné par M. Salinas (1). M. Conze rappelle justement l'apothéose d'Hercule, conservée à la villa Albani et commentée par M. Stephani (2). Il omet un banquet d'Hercule encastré dans la citadelle d'Énos, et qui a été décrit dans le *Rapport sur un voyage archéologique en Thrace* (3) : le demi-dieu est à table avec Jupiter et Junon. Toutefois ni le marbre de la villa Albani, ni celui d'Énos, ne rendent tout à fait compte de celui d'Athènes.

Je crois que le marbre [du Musée central] est un monument religieux et non funéraire. Il serait naturel de penser que les neuf figures sont les neuf Muses; cependant, malgré l'état du bas-relief, il est difficile de ne pas voir que quelques-uns des personnages sont des hommes. Le fait de représenter les Muses à demi couchées et non assises n'est pas conforme aux habitudes des banquets ; les femmes et même les divinités sont toujours assises sur les bas-reliefs grecs. On se rappelle les banquets d'Isis, ceux d'Hygie, celui d'Hercule à Énos, et la riche série des stèles funéraires (4). Cornélius Népos dit, du reste, dans la préface de son livre, qu'il eût été inconvenant en pays grec, pour une femme, de prendre part à un banquet à demi couchée (5). On comprend mieux que les partisans d'un culte privé et ouvert aux étrangers se soient affranchis de ces convenances (6). D'autre part, le ban-

(1) *Monumenti sepolcrali*, pl. I. [Cf. ci-dessus, p. 74.]

(2) *Der ausruhende Herakles*, dans les *Mémoires de l'Académie de Saint-Pétersbourg*, 1855.

(3) *Archives des miss. scientif.*, 2e série, VI, p. 469 (*Rapport sur un voyage archéologique en Thrace*), et 3e série, III, p. 166, n° 105 (*Inscriptions et monuments figurés de la Thrace*).

(4) Pervanoglou, *Das Familienmahl auf altgriechischen Grabsteinen*, in-8°, Leipzig, 1872.

(5) [Le sens du passage est un peu forcé dans la traduction; l'auteur dit simplement : « *nam neque in convivium adhibetur, nisi propinquorum* »; mais l'observation est exacte et elle est confirmée par tous les monuments figurés, comme par les textes. — Voir, par exemple, Lucien, *L'Ane*, 2, et la bibliographie donnée dans Hermann-Bluemner, *Privatalterthuemer*, p. 23.]

(6) [Sur les manquements à cet usage, cf. Hermann-Bluemner, *ouvr. cité*, p. 236, note 4.]

quet me paraît difficilement pouvoir être celui de divinités. En Grèce, les repas des dieux comportent toujours, sans exception, la *table rectangulaire* et non la *mensa tripes* qui est figurée ici. Le cyprès a évidemment un sens mystérieux; il en est de même pour les génies ailés. Si l'on se rappelle que le plus ancien thiase mentionné en Attique était consacré au culte d'Hercule (1), on admettra que, selon toute vraisemblance, ce monument se rapporte à un thiase de ce dieu. Toutefois, ce bas-relief ne représente pas seulement le banquet des fidèles. Il a un caractère allégorique ; le demi-dieu y figure; la vie future y est indiquée par des symboles précis. C'est donc le banquet mystique des initiés au thiase d'Hercule, que je propose à M. Conze de reconnaître ici, soumettant cette opinion à sa critique.

Le bas-relief de Chypre doit encore donner lieu à quelques observations. Dans la représentation des personnages qui dansent, le chœur marche vers la gauche; on reconnaît facilement que les hommes font chacun un pas; le *choros* grec moderne est une marche où l'on fait deux pas de droite à gauche ou de gauche à droite, puis un pas en avant. De plus, dans la danse moderne, le chef du chœur se sert du bras qui reste libre pour des gestes variés, détail qu'on distingue sur notre monument. Enfin, quand le *choros* n'est pas exclusivement composé de femmes, conduites par un seul homme, l'usage est de placer les femmes les unes près des autres, comme nous le remarquons ici. Toutefois, dans le *choros* moderne, les mains forment une chaîne entrelacée.

Nous ne voyons pas de mets figurer dans le banquet, mais une amphore et des coupes. Il semble donc que les assistants boivent et ne mangent pas. Les inscriptions des thiases mentionnent surtout les ἱερά et les libations. C'est la simple libation qui est reproduite sur notre bas-relief.

L'artiste n'a pas voulu, dans les trois parties de la cérémonie, représenter exactement les mêmes personnages. Dans l'acte d'adoration nous reconnaissons un homme, une femme, deux enfants et deux adorateurs. Le sacrifice est fait par les deux premiers personnages assistés de deux aides plus jeunes ; les deux dernières figures représentent les fidèles. Dans le chœur, nous trouvons

(1) Isée, IX, 30.

deux femmes et non une seule, trois hommes ou jeunes gens et non quatre; enfin dans le banquet, on ne distingue pas de femmes. Cette liberté prouve qu'on n'a pas représenté une cérémonie particulière, mais, en général, les trois parties ordinaires de cette fête religieuse (1).

La plus ancienne mention des thiases se trouve dans les lois de Solon. Toutefois elle est tout exceptionnelle. C'est au temps d'Isée et de Démosthène que ces confréries paraissent se multiplier (2). L'inscription des thiases qui porte la date la plus reculée est de l'archontat d'Hégémachos, olymp. 119, 4, 301/0 av. J.-C. (3). Notre marbre, comme le dit M. Ceccaldi, est évidemment sculpté sous l'influence grecque. On y trouve encore une grande simplicité, malgré une exécution imparfaite. Ce monument doit appartenir au deuxième siècle avant notre ère.

L'intérêt de ce bas-relief est donc :

1° De représenter une scène très rare, un banquet qui n'est pas funèbre, qui n'est pas non plus offert à des divinités, que l'artiste ait figurées à table;

2° De reproduire les trois actes différents d'une cérémonie religieuse, le sacrifice, la danse et le banquet (4);

3° De se rapporter, selon toute vraisemblance, à un thiase de l'île de Chypre et d'être le second monument figuré, jusqu'ici connu, qui soit relatif à cette classe d'associations.

(1) Le dessin que j'ai sous les yeux ne permet pas de distinguer l'objet que tient la femme placée dans la partie supérieure du bas-relief, si toutefois cette femme ne se borne pas à faire le geste des *orantes*, comme un estampage que me communique M. Ceccaldi paraît l'indiquer.

(2) Pour ces faits et pour les détails sur les ἱερά des thiasotes, je renvoie à l'ouvrage intitulé « *Les associations religieuses chez les Grecs* », que M. Foucart imprime en ce moment et qu'il a bien voulu me communiquer.

(3) Rousopoulos, *Archæol. Anzeiger*, 1866, p. 110; [*C. I. A.*, II, 611.]

(4) Une cassure du bas-relief empêche de reconnaître avec certitude l'objet figuré entre Apollon et ses adorateurs, une sorte d'autel, selon toute vraisemblance.

XV

SÉCOMA DÉCOUVERT A PANIDON EN THRACE

(*Revue archéologique*, 1872, II, p. 229-231.)

Ce σήκωμα, découvert à Panidon (1) sur la Propontide, en 1868, a été, depuis cette époque, donné à la Société archéologique d'Athènes, qui l'a placé au *Varvakeion.* Le dessin ci-joint, dû à M. Chaplain, reproduit la face principale et l'ensemble du monument.



(1) *Rapport sur un voyage archéologique en Thrace*, [dans les *Archives des missions scientifiques*, 2e série, VI, p. 467 (p. 21 dans le tirage à part);

Lors du séjour que je fis à Panidon, je ne pus prendre, faute d'instruments suffisamment précis, la mesure tout à fait exacte des cavités encore bien conservées *a*, *b*, *c*. Toutefois les résultats obtenus que j'ai vérifiés à Athènes, s'éloignaient de la vérité de quelques centilitres à peine.

Voici le jaugeage nouveau :

$a = 3^l,30$
$b = 1^l,70$
$c = 0^l,14$ ou $0^l,13$.

Si l'on consulte le tableau des mesures grecques, on verra que la cavité *a* est un *chous*, la cavité *c* une *demi-cotyle*. Le *chous* valait $3^l,252$; la *demi-cotyle*, $0^l,135$. L'écart que nous constatons est insignifiant. La mesure *b* est un *demi-chous ;* toutefois, elle est légèrement endommagée (1).

Ce monument est intéressant à plus d'un titre.

I. Les archéologues n'ont dessiné encore que deux σηκώματα grecs avec inscription :

1° Celui d'Ouschak, en Phrygie, qu'a publié M. Wagener (2) et qui a fait ensuite l'objet d'un mémoire spécial de M. Egger (3);

2° Celui de Gythium, qu'on trouvera dans le *Journal archéologique* d'Athènes, mesuré par M. Papadaki, commenté par M. Eustratiadis (4), et que nous reproduisons, d'après un dessin de M. Chaplain.

cf. *Inscriptions et monuments figurés de la Thrace*, dans les *Archives*, 3e série, III, p. 159, n° 82.]

(1) [Hultsch, *Griechische und rœmische Metrologie*, 2e édit., p. 703, tab. X, *Die Masse des Fluessigen*. Il donne les chiffres 3 l., 283 pour le χοῦς et $0^l,1368$ pour le ἡμικοτύλιον.]

(2) [*Mémoires de l'Académie de Bruxelles*, XXVII (Savants étrangers), *Notice sur un monument métrologique récemment découvert en Phrygie.*]

(3) *Observations sur divers monuments relatifs à la métrologie grecque et à la métrologie romaine*, mémoire publié d'abord dans les *Mémoires de la Société des antiquaires de France*, 1857, XXV, p. 90 et suiv., et reproduit par l'auteur dans ses *Mémoires d'histoire ancienne*, p. 197. [Hultsch, *Gr. u. rœm. Metrol.*, p. 572, note 3, où l'on trouve une bibliographie plus complète.]

(4) Ἐφημ. ἀρχαιολ., 1870, n° 416. Il a été l'objet, de la part de M. Foucart, d'une nouvelle étude dans la continuation du *Voyage archéologique* de Le Bas, *Péloponnèse*, n° 241b. [Le monument y est reproduit d'après un dessin envoyé par M. Dumont, que nous empruntons ci-dessus, et accompagné d'une notice de M. Dumont. Cf. C. Curtius, *Philologus*, XXIX, p. 700,



A ces monuments il faut ajouter :

3° Un σήκωμα de Naxos, aujourd'hui au Musée central, à Athènes. Je l'ai jaugé et il a été dessiné par M. Chaplain (1).

4° Un σήκωμα trouvé à Ganos, au nord de Gallipoli ; on en verra les mesures et la description dans le *Rapport sur un voyage archéologique en Thrace* (2).

5° Un fragment de σήκωμα, trouvé à Panidon en 1868, ne portant plus qu'une petite mesure ; il paraît être aujourd'hui perdu (3).

II. Ce σήκωμα est dans le système attique pur. Il prouve donc que les mesures athéniennes avaient été adoptées par les colonies grecques de la Thrace. C'est ce que démontre aussi le σήκωμα de Ganos, qui est également dans le système attique.

pl. II, III ; *Arch. Zeit.*, XXVIII, p. 17 ; Hultsch, *Gr. u. rœm. Metrol.*, p. 537 et suiv. ; Sybel, *Katalog*, n° 924. Il est au Musée central.]

(1) [Il a été publié par M. Dumont, dans la *Revue archéologique*, 1873, II, p. 43-47 ; cf. ci-dessous l'article XVI, p. 120 et suiv. ; Sybel, *Katalog*, n° 926, au Musée central.]

(2) [*Archives des miss. scientif.*, 2e série, VI, p. 466 et suiv. ; 3e série, III, p. 159 et suiv.]

(3) [*Ibid.*, mêmes volumes et pages. Le catalogue de Sybel donne trois autres *sécomata* : n° 925, avec cinq cavités ; n° 927 ; n° 928, qui a été publié par M. Koumanoudis, Ἐφημ. ἀρχαιολ., 1863, p. 23, pl. IX, 1 ; cf. Egger, *Mémoires de la Société des antiquaires* (Extrait, p. 16). On peut ajouter encore : un *sécoma* d'Athènes, dont il ne reste que la dédicace (Koumanoudis, Ἐπιγρ. ἑλλην., 1860, n° 26 ; *C. I. A.*, III, 98) ; un *sécoma* de Délos, demi-médimne dédié à Apollon par l'épimelète de l'île (*Bulletin de corr. hellén.*, III, p. 375) ; un autre *sécoma* intact, mais sans inscription, et deux autres fragments de même provenance.]

III. L'inscription [ἐπὶ ἀγορ]ανόμου Φαινίππου rappelle la formule ordinaire des timbres rhodiens, cnidiens et thasiens, où le mot ἐπί est suivi d'un nom propre. De plus, sur nombre de ces timbres, on voit comme ici le caducée. J'avais émis l'opinion (*Inscript. céramiques*, p. 42) que les timbres amphoriques, sur lesquels on lit la préposition ἐπί suivie d'un nom propre, étaient des garanties de contenance légale et que Cnide, Thasos et Rhodes avaient eu le privilège de voir leurs mesures acceptées sur tous les marchés de la Méditerranée. J'ai mesuré depuis une amphore rhodienne conservée au musée de la Société archéologique d'Athènes, le seul des monuments de ce genre que j'aie pu trouver encore intact. Le jaugeage a donné 26 litres et quelques fractions. C'est justement la capacité admise pour l'ἀμφορεύς du système athénien (1).

S'il existe d'autres amphores avec timbre, encore entières, il serait utile de les jauger. J'ai lieu de croire que plusieurs de ces vases ont été découverts dans les fouilles récentes de la Cyrénaïque ; il est certain aussi que quelques musées de l'Europe en possèdent des exemplaires, qui ont échappé à mes recherches. On me permettra de faire appel à l'obligeance des savants, qui pourraient me signaler des documents de ce genre et m'en faire connaître la capacité (2). En 1868, les seules mesures grecques de capacité qui eussent été retrouvées et jaugées étaient une *hémiconé* du musée Campana publiée par M. de Witte, une *hémicotyle* signalée par M. Rangabé et acquise par le British Museum. Depuis cette époque, je me suis attaché à enrichir une liste si courte ; j'ai pu y ajouter dix-huit mesures nouvelles. Dans ce nombre total de vingt, auquel nous sommes arrivés aujourd'hui, l'amphore du *Varvakeion* n'est pas comprise.

(1) M. Papadopoulos a bien voulu mesurer pour moi une amphore de Thasos, conservée au Ministère des cultes à Athènes. Elle a donné 21 litres; elle n'est donc pas dans le système attique.

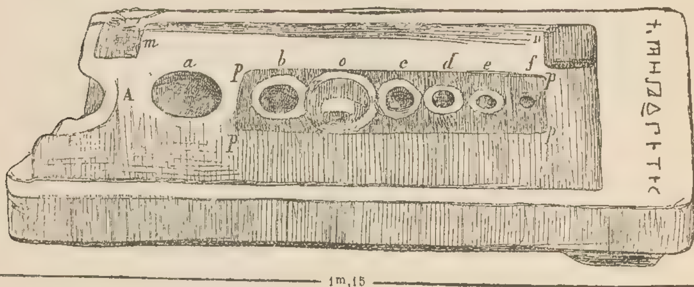
(2) M. Heuzey me signale une petite amphore trouvée à Kertch, aujourd'hui au Louvre, qui porte un timbre grec; mais l'inscription est en creux, au contraire de ce que nous constatons sur les produits de Rhodes, de Thasos et de Cnide. De plus, elle n'est pas marquée sur l'anse, mais sur le corps même du vase. Ce monument appartient, selon toute vraisemblance, aux céramiques particulières du Pont-Euxin, dont nous possédons quelques rares spécimens, publiés par MM. Becker et Stephani.

XVI

MONUMENT MÉTROLOGIQUE DÉCOUVERT A NAXOS

(*Revue archéologique*, 1873, II, p. 43-47.)

Le monument dont le dessin est ci-joint est un σήκωμα qui rappelle tout à fait, pour la forme et les dispositions principales, ceux que j'ai précédemment publiés. Il est conservé au musée de la Société archéologique d'Athènes (1), où il a été dessiné par M. Chaplain.



Il donne lieu tout d'abord aux remarques suivantes :

1° Il est le cinquième σήκωμα qui soit aujourd'hui connu.

2° Il conserve des mesures très petites, ce qui prouve que les Grecs avaient des étalons officiels pour les moindres fractions,

(1) [Aujourd'hui au Musée central, Sybel, *Katalog*, n° 926.]

comme on pouvait déjà le conjecturer d'un fragment découvert à Panidon, en Thrace (1).

3° Il porte deux matrices de forme rectangulaire, *m* et *n*, qui ont dû évidemment recevoir des poids étalons (0m,087 sur les côtés).

Ce détail intéressera les archéologues qui ont reconnu le caractère d'étalon officiel à plusieurs poids conservés dans nos collections (2).

Le jaugeage a donné :

$$a = 1^l,54\ (?)$$
$$b = 0^l,24$$
$$c = 0^l,12$$
$$d = 0^l,08$$
$$e = 0^l,06$$
$$f = 0^l,04$$

La cavité *a* paraît avoir été agrandie de quelques centilitres par des entailles qui ont endommagé le marbre. Je néglige pour les mesures *c*, *d* et *e* de très minimes fractions. On comprend que pour des cavités aussi petites, malgré des jaugeages répétés, il soit impossible d'arriver à une certitude. Les rebords saillants des mesures ont toujours été atteints par le temps. Le moindre changement apporté à l'état primitif du monument peut produire, en plus ou en moins, une variation de 2 et 3 millièmes.

Il n'arrivait pas dans l'antiquité que le jaugeage fût jamais tout à fait exact. C'est pour cette raison qu'on avait ménagé la dépression *o*. Le rectangle *p*, *p*, *p*, *p* est taillé de telle sorte que tout le liquide qui déborde coule forcément en *o*, où il est recueilli.

Les mesures *b*, *c*, *d*, *e* sont dans des rapports simples qui ne peuvent donner lieu à aucune difficulté. Pour *f*, il m'a été impossible de savoir si la cavité avait eu primitivement $0^l,035$ ou $0^l,040$.

Le tableau ci-dessous présente les rapports des différentes me-

(1) *Rapport sur un voyage archéologique en Thrace*, dans les *Archives des miss. scientif.*, 2e série, VI, p. 467 et suiv. = p. 22 du tirage à part.

(2) Par exemple, le poids de Babylone de la collection Pérétié et le poids byzantin de la collection Verdot, que j'ai décrits dans la *Revue archéologique*, 1869-1870. [Ces deux articles sont reproduits plus loin.]

sures ; on y a, par hypothèse, réduit le premier chiffre à $1^l,44$, qui donne un rapport exact.

f	*e*	*d*	*c*	*b*	
1 1/2					
2	1 1/3				
3	2	1 1/2			
6	4	3	2		
36	24	18	12	6	*a*

La mesure *b* est une cotyle du système attique. Sur cette base, les autres mesures seront :

c = une ἡμικοτύλη,
d = un μύστρον μέγα,
e = un ὀξύβαφον,
f = un κύαθος (1).

J'avais pensé d'abord que la mesure *a* devait valoir 6 cotyles ; dans ce cas, elle eût eu primitivement une capacité de $1^l,44$; mais des jaugeages répétés ne m'ont pas permis de retrouver avec une probabilité suffisante, la capacité première de cette mesure.

Les mesures qui sont mentionnées par les ouvrages des anciens sont loin de nous donner une idée complète de leur système métrologique. On l'a vu en particulier pour le σήκωμα d'Ouschak ; nous le constatons ici une fois de plus.

Les lettres gravées dans la partie de droite du σήκωμα ne sont pas toutes bien conservées. La première est un X, qui vaut 1000 ; nous trouvons ensuite des signes qui représentent les valeurs suivantes :

𐅅	500
Η	100
𐅄	50
Δ	10
Γ	5
⊢	1.

(1) Hultsch, *Metrologicorum scriptorum reliquiæ*, I, p. 91.

Le huitième signe n'est pas douteux, c'est un T; les signes neuf et dix sont très peu distincts, j'y reconnais I et C.

Je ne vois aucun rapport simple entre ces chiffres et la valeur des mesures et je crois, en effet, que ce rapport n'existe pas.

Cette inscription est intéressante; elle rappellera à tous les archéologues un débat très vif, qui s'éleva entre les érudits en 1846, à propos d'un monument mathématique que M. Rangabé avait publié (1) et qui fait aujourd'hui partie du musée de la *Tour des Vents à Athènes.* Vincent (2), Letronne (3), Bœckh (4), prirent part à la discussion. Il s'agissait d'une table sur laquelle sont tracées des lignes accompagnées d'une triple inscription. Deux de ces inscriptions présentent *les sept premiers signes du σήκωμα de Naxos écrits dans l'ordre même que nous remarquons sur notre monument*; la troisième offre quelques variantes.

Sans rentrer dans la discussion, il est acquis que cette table est un *abaque* à compter, qu'il faut rapprocher, pour l'expliquer, des *abaques* romains (5).

La nouvelle inscription est également une table de calcul, mais beaucoup plus simple. L'unité est la drachme, indiquée par le septième signe ; les chiffres qui précèdent indiquent 5, 10, 50 et jusqu'à 1000 drachmes. Les chiffres qui suivent sont des fractions. Sur le monument d'Athènes nous voyons ICTX, c'est-à-dire 1 obole, 1/2 obole, 1/3 d'obole et 1 chalque. Sur le σήκωμα de Naxos le graveur a écrit T, et probablement I et C. Les deux derniers signes indiquent l'obole et la demi-obole; le T indiquait le tétrobole ou le triobole.

Voici maintenant comment on faisait usage de cette table. Nous ne considérerons d'abord que la drachme et ses multiples. Le vendeur apportait le liquide qu'il voulait jauger; à mesure que l'opé-

(1) *Revue archéologique*, 1846, p. 295, et *Antiquités helléniques*, 1855, II, p. 591, nouvelle dissertation et réponse aux objections qui avaient été faites au système de l'auteur.

(2) *Rev. arch.*, 1846, p. 401.

(3) *Ibid.*, p. 305.

(4) *Arch. Zeit.*, 1847, p. 44.

(5) Voir la première livraison du *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, publié par M. Daremberg et M. Saglio. On ne peut résumer le débat avec plus de précision que ne l'a fait M. Saglio à l'article *abacus*.

ration se faisait, on plaçait sur un des chiffres un signe quelconque, soit un caillou, un tesson ou tout autre objet qui marquait la valeur du liquide déjà jaugé. Le premier jaugeage donnait, je suppose, une valeur vénale de 4 drachmes : on plaçait 4 cailloux sur le septième chiffre; le deuxième jaugeage donnait une valeur de 8 drachmes : 1 caillou passait sur le chiffre sixième, 3 restaient sur le septième chiffre. L'opération continuait. On voulait, par exemple, exprimer une somme élevée, 3602 drachmes : il suffisait de placer sur le premier chiffre 3 cailloux, sur le deuxième et le troisième 1 caillou, sur le septième 2 cailloux.

On voit que rien n'était ni plus facile ni plus commode.

Quant aux fractions, toute la difficulté est de savoir si le T indique le τριώβολον ou le τετρώβολον; il est évident qu'on ne peut songer au τριτημόριον ni au τεταρτημόριον, qui seraient placés après le signe C, s'ils figuraient sur la table. Il est probable qu'il faut reconnaître ici le τριώβολον, ce qui rend les calculs plus simples, la drachme étant le double du triobole. Quoi qu'il en soit, le calcul des fractions était aussi peu compliqué que celui des unités.

Le σήκωμα de Naxos est le dernier de ceux que je me proposais de faire connaître. Il est intéressant de réunir ici, en un seul tableau, les mesures grecques de capacité aujourd'hui connues par les monuments. Si on excepte les deux premières, toutes les autres ont été étudiées successivement dans des notices que la *Revue archéologique* a publiées depuis quelques mois.

1. Ἡμιχόνη (?), de Witte, *Revue archéologique*, 1862, p. 333.
2. Ἡμιχοίπη (?), de Witte, *Comptes rendus de l'Acad. des inscript.*, 1866, p. 383.
3. Χοῖνιξ du système attique, *Rev. arch.*, 1872, II, p. 297; cf. ci-dessous, p. 126 et suiv.
4. Κύπρος
5. Μόδιος
6. Χοῖνιξ
7. Χόνδρου ξέστης
8. Δικότυλον
9. Κοτύλη ἐλαιη[ρά]
10. Ξέστης

(4–10:) σήκωμα d'Ouschak. Egger, *Mémoires de la Société des Antiquaires*, XXV.

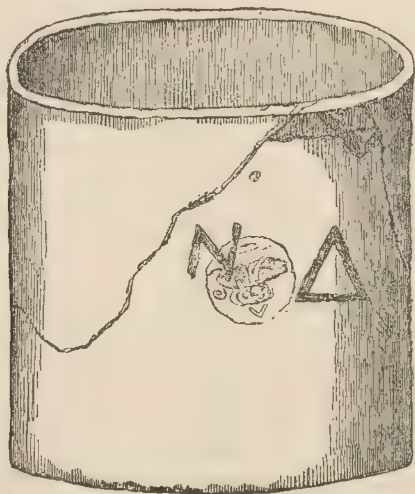
11. Χοῦς 12. Ἑκτεύς 13. Ἡμίεκτον 14. Κοτύλη 15. Ἡμίνα	σήκωμα de Gythium. Dumont, *Rev. arch.*, 1872, II, p. 297 et suiv.; cf. ci-dessous, p. 128 et suiv.
16. Χοῦς 17. Ἡμίχους 18. Ἡμικοτύλη	σήκωμα de Panidon, plus deux mesures trop mal conservées pour être jaugées. Dumont, *Rev. arch.*, 1872, II, p. 229 et suiv.; cf. ci-dessus, p. 116 et suiv.
19. Ἡμί[εκτον] 20. Τρι[κοτύλη] 21. Κο[τύλη] 22. Ἡ[μικοτύλη]	σήκωμα de Ganos. Dumont, *Archives des missions scient.*, 2e série, VI, p. 467 (*Voy. arch. en Thrace*, = p. 21 du tirage à part).
23. Ἡμ[ικοτύλη]	Fragment trouvé à Panidon. Dumont, *Voy. arch. en Thrace* (*Archives*, mêmes volume et page, = p. 22 du tirage à part).
24. Κοτύλη 25. Ἡμικοτύλη 26. Μύστρον μέγα 27. Ὀξύβαφον 28. Κύαθος	σήκωμα de Naxos.

XVII

CHŒNIX DU SYSTÈME ATTIQUE

(*Revue archéologique*, 1872, II, p. 297-303.)

La mesure étalon dont la reproduction est ci-jointe a déjà été décrite par moi dans une note communiquée à l'Académie des inscriptions (1). Je ne pus alors en donner le dessin. Les bois ci-dessous permettront de se faire une idée plus complète de ce monument, un des plus précieux que nous possédions pour les études de métrologie.



(1) [*Comptes rendus de l'Académie des inscriptions*, 1867. La note est reproduite dans Dumont, *Inscr. céramiques*, p. 417 et suiv.]

Le vase est cylindrique (1), d'une terre rouge très fine, travaillée avec soin. Sur le pourtour, on lit l'inscription : ΔΗ[Μ]ΟΣ[ΙΟ]Ν, peinte à la couleur noire, en lettres de 0m,02 centimètres de hauteur moyenne.



Deux timbres en relief représentent : l'un, une double chouette, avec la légende ΑΘ ; l'autre, la tête casquée de Minerve. Le premier omicron du mot ΔΗΜΟΣΙΟΝ (2) est tracé sur cette tête de manière à l'entourer.



Ces empreintes rappellent des types bien connus que reproduisent les monnaies d'Athènes, les tablettes des héliastes et les tessères publiques (3).

Le jaugeage a donné 9 décilitres 6 millilitres (4).

J'ai émis l'opinion que ce vase était un étalon légal de mesure de capacité, ce qui n'a pas été contesté. J'ajoutais qu'il fallait reconnaître ici une chœnix (5). Une découverte récente a paru

(1) Conservé aujourd'hui au *Varvakeion*. Le diamètre intérieur est de 0m,103 ; la hauteur, également à l'intérieur, de 0m,108. Le vase est endommagé ; les parties perdues ont été refaites en plâtre blanc. On remarque, à la partie supérieure, une bande noire tracée au pinceau.

(2) Une cylix, conservée au *Varvakeion*, porte sous le pied, gravé à la pointe, le mot ΔΗΜΟΣΙΑ. Catalogue manuscrit, n° 1229.

(3) [M. Dumont a décrit plusieurs tablettes d'héliastes, *Bulletin de l'École française*, 1868, p. 27-30 ; *Rev. arch.*, 1868, I, p. 140-146 ; 1869, I, p. 225. Les tessères grecques ont fait l'objet de sa thèse latine, *De plumbeis apud Græcos tesseris*, Paris, 1870.]

(4) A l'intérieur du cylindre, près du bord, on distingue les traces d'une ligne très fine qui devait indiquer la hauteur où il fallait s'arrêter pour le jaugeage.

(5) [M. Hultsch, *Gr. u. rœm. Metrol.*, p. 109 et note 4, conteste que cette mesure, malgré l'estampille athénienne, appartienne au système attique.]

contredire cette attribution. Le σήκωμα de Gythium, acquis en 1871 par la Société archéologique d'Athènes (1), porte une cavité dont la mesure est de 9 décilitres 38 millilitres. Cette cavité conserve une inscription qui en indique le nom : elle est appelée **ΚΟΤΥΛΗ.** La différence très légère entre la capacité des deux récipients peut s'expliquer par l'altération du σήκωμα. M. Eustratiadis n'hésite donc pas à assimiler les deux mesures et propose dès lors d'appeler *cotyle* le vase qui a été publié sous le nom de *chœnix*.

Cette correction, selon moi, ne saurait être admise. Le σήκωμα de Gythium est dans un système tout particulier. Voici les mesures qu'il conserve. Elles ont été jaugées par M. Papadaki ; je les ai vérifiées en 1872.

Χοῦς	=	15^{l},262,
Ἡμίεκτον	=	3^{l},899,
Κοτύλη	=	0^{l},938,

Mesure ne portant plus que la lettre N = 0^{l},938.

Cavité détruite en partie, sur laquelle on lit encore **Ο** et **Δ** ou **Λ**. Elle paraît être le double de celle qui porte le mot ἡμίεκτον, ce qui autorise la restitution μ]όδ[ιος, puisque l'ἑκτεύς, dans les pays grecs au temps de l'empire, fut aussi appelé μόδιος. Il est probable que la mesure qui conserve la lettre N était une ἡμίνα ; le mot latin *hemina* était synonyme de κοτύλη, comme nous le voyons par nombre d'exemples (Hultsch, *Metrol. script. reliq.*, I, p. 133).

Ces mesures ne permettent pas de retrouver un système entier de métrologie : cependant il est facile d'établir le tableau suivant, en négligeant quelques fractions qui ne sauraient être exactes, dans l'état actuel du σήκωμα (2).

Système de Gythium.

Μέδιμνος (3) = 3 chous, 6 hektés, 12 demi-hektés, 48 cotyles.
Χοῦς = 2 hektés, 4 demi-hektés, 16 cotyles.

(1) Eustratiadis, Ἐφημ. ἀρχ., 1870, n° 416.

(2) [Cf. Hultsch, *Gr. u. rœm. Metrol.*, p. 537 et suiv., dont l'opinion diffère sensiblement de celle de M. Dumont.]

(3) Le médimne était en usage en Laconie (Plutarque, *Lycurg.*, 12). Dans tous les cas, l'hekté suppose une mesure, dont il est le sixième.

Ἑκτεύς ou μόδιος = 1/6 de médimne, 1/2 chous, 8 cotyles.
Ἡμίεκτον = 1/12 de médimne, 1/4 de chous, 4 cotyles.
Κοτύλη = 1/48 de médimne, 1/16 de chous, 1/8 d'hekté.

Dans le système attique, le médimne = 192 cotyles et non 48, l'hekté = 32 cotyles et non 8; il vaut 8 chœnices, c'est-à-dire 5 chœnices de plus que le chous : le chous du σήκωμα vaut au contraire deux hektés.

On voit que chercher le nom d'une mesure athénienne, en s'aidant du σήκωμα de Gythium, est impossible; que ce monument n'infirme en rien la première attribution proposée; que la cotyle attique valait 1/4 de la cotyle de Gythium (1).

Quand un système métrologique est connu par les auteurs anciens, qui ont donné la valeur comparée des mesures grecques et des mesures romaines, les σηκώματα ne peuvent guère servir à mettre d'accord les chiffres légèrement différents que les savants ont proposés. Ces monuments, en effet, si bien conservés qu'ils soient, ont toujours reçu quelque atteinte et, comme ici, c'est sur des fractions minimes seulement qu'a lieu le débat; l'étalon officiel lui-même, qui ne donne la capacité exacte qu'à un ou deux centilitres près, ne saurait être invoqué. Quant aux σηκώματα, qui ne sont pas dans des systèmes connus, ils nous rendent beaucoup plus de services. Il est facile de voir, en lisant les *Metrologicorum græcorum reliquiæ*, quelle grande variété de mesures on trouvait chez les Grecs. Mais ces fragments ne sont précis que pour les principales d'entre elles, pour celles d'Athènes, de l'Égypte ptolémaïque et quelquefois de la Syrie. De là les difficultés que présente l'étude des σηκώματα. Celui d'Ouschak (2) porte un ξέστης qui paraît être la moitié de la κοτύλη, tandis que nous sommes habitués, d'après l'usage athénien, à considérer le ξέστης comme double de la κοτύλη. Cette même table conserve une mesure qui n'est pas connue par les métrologistes, bien que le nom en soit de forma-

(1) Les Grecs faisaient comme nous; ils employaient les mêmes mots pour désigner des mesures très différentes; il y avait plusieurs espèces de cotyles, d'hektés, de chous, comme nous avons des *livres* et des *milles* de systèmes variés.

(2) Wagener, *Notice sur un monument métrologique récemment découvert en Phrygie.*

tion très simple, διχότυλον (1), une κοτύλη ἐλαίη (2), dont on n'avait pas d'exemple (3), enfin un χόν[δρου] ξέστης, plus grand que le ξέστης ordinaire. On voit que ce seul monument nous fournit des données que nous demanderions en vain aux anciens métrologistes (4).

Le plus simple paraîtra peut-être de considérer provisoirement le σήκωμα de Gythium comme faisant connaître un système, où les rapports de cinq mesures entre elles sont certains (5). Toutefois, un rapprochement nous est permis. D'après nos calculs le chous, dans ce système, est le double de l'hekté. M. Wagener croit que le κύπρος, sur le marbre d'Ouschak, est le double du μόδιος, ce qui paraît être vraisemblable d'après son dessin ; un *hekté* ou *modios*, dont le double s'appelait κύπρος, était en usage dans le Pont (6). Ce système particulier comporterait donc :

1° Une mesure qui était le sixième du médimne, et s'appelait μόδιος ou ἑκτεύς ;

2° Une autre mesure qui équivalait au tiers du médimne ou à deux hektés.

Ces deux *rapports* métrologiques se rencontrent également sur les σηκώματα de Gythium et d'Ouschak, sans que nous puissions savoir si la *valeur absolue* des mesures était la même.

Tels sont tout d'abord les rapprochements auxquels donne lieu le σήκωμα de Gythium ; il est, je crois, possible d'arriver à plus de précision.

On a vu que le jaugeage ne donne pas de toute évidence la capacité première des cavités, que les rapports des mesures ne sont

(1) Ce mot n'était connu que sous la forme adjective.

(2) [M. Hultsch, *Gr. u. rœm. Metrol.*, p. 573, propose, non sans vraisemblance, de lire ἐλαιη[ρά].]

(3) Egger, *Observations critiques sur divers monuments de métrologie*, p. 7.

(4) Le σήκωμα d'Ouschak n'a pas pu être jaugé, ce qui est très regrettable ; je crois que la comparaison aurait facilité l'intelligence des mesures de Gythium.

(5) L'Ἐφημερὶς ἀρχαιολογική renvoie à deux passages de Plutarque et d'Athénée, qui indiqueraient que le chous spartiate était au chous attique comme 8 est à 12 (Athénée, IV, p. 141 ; Plutarque, *Lycurgue*, 12). Ces passages ne donnent pas ces détails précis. Dicéarque, cité par Athénée, ne semble employer dans ses évaluations que les mesures attiques.

(6) Hultsch, *Metrol. scriptor.*, p. 260, 8 ; 264, 15, 16, 19 ; 269, 22, 24 ; 270, 1.

simples, *que si on néglige de légères fractions ;* dans l'état primitif du monument, ces rapports devaient être d'une parfaite exactitude. Nous pouvons retrouver la valeur absolue de ces mesures, ou plutôt nous en rapprocher de très près. Deux cavités donnent le même chiffre $0^l,938$. Nous nous autorisons de cette concordance ; comme du reste ces cavités sont les plus petites, c'est pour elles que l'atteinte du temps est représentée par la fraction la plus minime ; j'ajouterai enfin qu'elles ne paraissent pas être sensiblement endommagées. Si nous prenons cette cotyle pour base en acceptant les rapports établis plus haut et qui sont certains, nous avons, pour le système de Gythium, un tableau où les chances d'erreur sont singulièrement réduites :

Médimne	=	$45^l,024$,
Chous ou congius	=	$15^l,008$,
Hekté ou modius	=	$7^l,504$,
Hémihekté	=	$3^l,752$,
Cotyle	=	$0^l,938$.

Ce tableau rectifié donne des chiffres inférieurs à ceux qui ont été constatés par le jaugeage. Il arrive en effet toujours, surtout si on a eu soin de nettoyer un σήκωμα, que ses cavités ont été augmentées par l'usure.

Or, si les noms des mesures n'ont pas ici *le sens* que leur donnaient les Attiques, deux de ces *valeurs* métrologiques, selon moi, se retrouvent dans le système d'Athènes, avec cette différence que les habitants de Gythium appelaient :

Chous, le double hekté attique,
Cotyle, la chœnix attique.

L'hekté et l'hémihekté avaient les mêmes noms et les mêmes valeurs.

Ce raisonnement suppose une hypothèse, c'est au lecteur à juger s'il peut l'admettre ; on ne saurait en faire de plus vraisemblable.

Le rapport des mesures attiques entre elles ne peut donner lieu à aucun doute; mais quand on en vient à la traduction en litres

et en décilitres, les difficultés sont grandes. C'est par la comparaison avec les mesures romaines et par de longues inductions qu'il faut procéder. Il est toujours arrivé jusqu'ici que les chiffres obtenus par les savants présentent quelques fractions de différences. Ainsi, pour la chœnix, ces chiffres varient de 1l,083 à 0l,8443. La chœnix d'Athènes ne résout pas la question : il en est de cette mesure comme des cavités des σηκώματα; on ne peut répondre qu'il n'y ait pas une différence de quelques centilitres entre la capacité primitive et celle d'aujourd'hui; cette différence au contraire est très probable. Cependant, comme le jaugeage du vase athénien donne 9 décilitres et qu'il est impossible d'admettre un écart très grand, par exemple d'un décilitre; comme ce chiffre est à 3 centilitres près celui des deux plus petites cavités du σήκωμα de Gythium, qui ont reçu une très faible augmentation, nous sommes autorisés à admettre l'identité de valeur de la cotyle de Gythium et de la chœnix attique; par suite, les autres mesures, étant des multiples de la chœnix ou de la cotyle, présentent aussi des valeurs identiques.

En résumé :

1° Sur le σήκωμα de Gythium, les noms des mesures sont les mêmes que les noms attiques ;

2° Les mêmes noms dans les deux systèmes répondent à des capacités différentes ;

3° Les mesures de Gythium sont toutes des multiples des mesures attiques ;

4° Les rapports des mesures de Gythium entre elles se retrouvent ou à Athènes ou dans le Pont; ce sont des combinaisons dont les systèmes métrologiques grecs offriraient de nombreux exemples, s'ils étaient mieux connus.

Le tableau suivant, où les mesures sont calculées d'après des *rapports certains*, permettra de comparer les deux systèmes.

Système de Gythium.		*Système attique.*	
Médimne,	45l,024.	Médimne,	45l,024.
Chous ou congius,	15l,008.	Double hekté.	15l,008.
Hekté ou modius,	7l,504.	Hekté,	7l,504.

Hémihekté,	3^{l},752.	Hémihekté,	3^{l},752.
»		Chous,	2^{l},814 (12 cotyles, 3 chœnices).
Cotyle,	0^{l},938.	Chœnix,	0^{l},938 (4 cotyles).
»		Cotyle,	0^{l},2345.

XVIII

SUR UN POIDS GREC TROUVÉ A BABYLONE

(*Revue archéologique*, 1869, II, p. 191-207.)

Le document qui fait l'objet de cette notice (1) appartient à M. Pérétié ; je l'ai vu, en 1868, à Beyrout, dans la riche collection (2) que forme depuis tant d'années cet excellent amateur d'antiquités. C'est un poids de bronze, mais qui présente des particularités exceptionnelles. Il paraîtra, croyons-nous, un des monuments de ce genre les plus intéressants qui aient été découverts jusqu'ici (3), pour les raisons suivantes :

(1) Cette notice, lue devant l'Association pour l'encouragement des études grecques en France, dans la séance du vendredi 4 juin 1869 [fut publiée d'abord dans la *Revue archéologique*, puis avec des additions, dont nous avons tenu compte, dans l'*Annuaire de l'association des études grecques*, 1870, p. 40-66.]

(2) Cette collection est bien connue de tous les voyageurs qui ont séjourné en Syrie. M. Pérétié a réuni, depuis plus de vingt années, un grand nombre d'objets précieux, parmi lesquels on remarque des bronzes phéniciens et syriens, des terres cuites de la même provenance ou d'origine chypriote, et surtout un ensemble de bijoux, unique par la richesse et la beauté des pièces qui le composent. Les antiquaires européens ont pu, du reste, juger que ce cabinet, formé avec autant de zèle que de goût, répondait à sa grande réputation par quelques spécimens qui sont passés, à plusieurs reprises, de la collection de M. Pérétié dans celle de M. le duc de Luynes ou au musée du Louvre.

(3) Je rappelle les deux principaux travaux consacrés, dans ces dernières années, aux poids grecs : Longpérier, *Description de quelques poids antiques*, dans les *Annali dell' Instituto di Roma*, 1847, XIX, p. 337-343; *Monumenti*, IV, pl. 45, où est réunie une belle série de poids choisis avec soin et tous de première valeur ; la dissertation de M. Schillbach, *De ponderibus aliquot antiquis græcis et romanis*, publiée dans le même

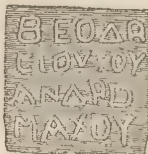
1° Il est grec, mais provient de Babylone; — il a été frappé dans cette ville au milieu du premier siècle avant notre ère :

2° On y lit une inscription sans exemple sur les poids antiques connus jusqu'à ce jour : ΔΥΟ ΧΡΥCΟΙ ;

3° Il porte la formule ἀγορανομοῦντος, formule déjà constatée sur d'autres documents métrologiques, mais que nous devons étudier ici à un point de vue tout nouveau.

Ce poids, de forme rectangulaire, est dans un parfait état de conservation.

On lit sur les deux faces principales :

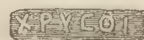
1° 

Θεοδο-σίου τοῦ Ἀνδρο-μάχου

2° 
Ἀγορα-νομοῦν-τος

Au-dessous du mot ἀγορανομοῦντος, palme.

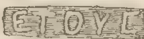
Sur les quatre tranches :

1° 

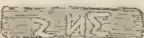
Χρυσοὶ

2° 

δύο,

3° 

Ἔτους

4° 
ζνσ′

Poids, 17 grammes et 2 millièmes.

recueil, en 1865, et où se trouve le catalogue le plus complet de poids antiques qui ait été formé jusqu'ici (*Annali*, 1865, p. 160-211, tav. d'agg. L, M; *Monumenti*, VIII, pl. 14).

I

Ce poids, dont l'origine est certaine, a été trouvé à *Hillah*. On sait l'espace immense occupé par les ruines de Babylone. Hillah (Hellath-el-Feiha), à 12 kilomètres de Babil, l'ancienne tour de Bélus, paraît situé sur l'emplacement de la ville elle-même de Babylone, ἡ πόλις τῶν Βαϐυλωνίων, par opposition à la citadelle, aux palais et aux jardins suspendus. M. Oppert reconnaît dans le nom actuel le nom ancien *Hillah*, les *quartiers*, comme si on avait désigné par ce mot la région populeuse et marchande, le *bazar*, en réservant d'autres dénominations pour les parties plus luxueuses de cette vaste capitale (1).

Le *Corpus inscriptionum græcarum* ne contient aucun texte provenant de Babylone. C'est là une première raison d'être attentif au document que vient d'acquérir M. Péretié. On ne connaît jusqu'ici qu'un seul monument trouvé dans cette ville et portant une inscription grecque : c'est un marbre funéraire, découvert à Babil par M. Oppert. On y lit une épitaphe en distiques, débutant par les mots μνῆμα τόδε et datée de l'année 70 ou 90 des Séleucides (2).

La numismatique atteste d'une façon générale l'influence exercée par la civilisation hellénique sur les peuples qui habitaient le bassin inférieur du Tigre et de l'Euphrate; mais nous n'avons encore que peu de renseignements sur les Grecs qui se fixèrent à Babylone à partir de l'époque macédonienne. Cependant plusieurs découvertes récentes nous montrent l'importance des colonies qu'ils fondèrent dans cette ville.

M. Fresnel (3) a signalé à Babylone un certain nombre de tombeaux qu'il rapporte, en partie à l'époque macédonienne, en

(1) Oppert, *Expédition de Mésopotamie*, I. Hillah.

(2) Oppert, *ouvr. cité*, I. Babil. — Sur les monnaies grecques frappées à Babylone : Visconti, *Iconographie grecque*, suite de la seconde partie, n° 557, monnaie de Timarque, roi de Babylone, à la mort d'Antiochus IV; *Numismatique des rois grecs*, p. 83; de Prokesch-Osten, *Revue numismat.*, 1860, p. 277, monnaies de Timarque et de Molon; Vaux, *Numismatic Chronicle*, 1856, p. 149. Cf. les remarques relatives aux médailles de Camnascirès, ci-dessous, p. 139.

(3) *Journal asiatique*, 1853. Antiquités babyloniennes.

partie au temps des rois parthes arsacides; les principaux se voient dans la plaine appelée Tell-aram-ibn-Ali, où s'élevaient autrefois les jardins suspendus. M. Oppert, qui décrit ces monuments dans un des chapitres les plus intéressants de son *Expédition de Mésopotamie* (1), en indique d'autres semblables. On peut voir au Louvre et au British Museum de nombreuses statuettes de terre cuite, de style hellénique, rapportées d'Hillah (2).

Mais les documents cunéiformes nous fournissent des renseignements plus concluants sur l'importance des colonies grecques établies dans cette partie de la vallée de l'Euphrate. M. Oppert veut bien me communiquer et m'expliquer plusieurs tablettes encore inédites, trouvées, non à Babylone, mais plus au sud, en pleine Chaldée, à Warkah, et qui contiennent des listes de noms grecs écrits en caractères cunéiformes. Ces noms alternent souvent avec des noms assyriens; nous constatons ainsi par un exemple remarquable la fusion des deux races, dès l'époque des Séleucides.

D'autres tablettes du même genre et de la même provenance sont consacrées à des comptes de finances. Nous y voyons en usage les mesures grecques appelées de leur nom classique, qui a seulement été transcrit en lettres cunéiformes.

Ces tablettes sont également inédites, du moins pour la plupart. Mais M. Lenormant en a fait connaître quelques extraits dans son récent mémoire, lu devant l'Académie des inscriptions, sur *un document mathématique chaldéen* (3). J'emprunte à sa dissertation le passage suivant, auquel j'aurai plusieurs fois occasion de renvoyer par la suite, parce qu'il nous fournit plusieurs données nouvelles importantes pour le commentaire de notre poids.

(1) Oppert, *ouvr. cité*; cf., en particulier, les tombeaux situés dans la région appelée El-Homera.

(2) Les plus curieuses de ces statuettes représentent des déesses à demi couchées. M. Péretié possède plusieurs amulettes avec inscriptions grecques trouvées en Mésopotamie. J'ai publié l'une d'elles, qui porte la formule bien connue Λέγουσιν, ἃ θέλουσιν λεγέτωσαν..., etc., dans le *Bulletin de l'École française d'Athènes*, I, p. 30. Elle provient de Séleucie sur le Tigre... Les documents de ce genre ne sont pas rares dans la plaine d'Hillah. Loftus, *Travels in Chaldæa*, p. 403, mentionne une inscription grecque d'un stratège de la Susiane.

(3) Fr. Lenormant, *Essai sur un document mathématique chaldéen et, à cette occasion, sur le système des poids et mesures à Babylone*, Paris, A. Lévy, 1868. Cf. *Revue numismat.*, 1868, p. 420 et suiv.

« Lorsqu'après la conquête d'Alexandre, les monnaies grecques des Séleucides, devenus les maîtres du pays, y circulèrent en grande abondance et devinrent d'un usage général, les Babyloniens, qui conservaient encore leur vieille écriture cunéiforme, adoptèrent les noms grecs eux-mêmes pour les désigner. C'est ainsi qu'on trouve à plusieurs reprises le mot στατήρ parfaitement reconnaissable dans les curieuses tablettes découvertes à Warkah par M. Loftus et contenant des actes de vente du temps des Séleucides, tablettes dont M. Oppert, avec son obligeance habituelle, a bien voulu nous communiquer une copie.

Dans l'une d'elles, qui est datée du règne de Séleucus Philopator, on lit :

Istin mana hamisti ..... *kas'pa* *is'tatir-anu* (1) *sa Siluku.*
Une mine cinq drachmes d'argent en statères de Séleucus.

Dans une autre, datée du règne d'Antiochus Épiphane :

Sanii mana kas'pa is-ta-tirii sa Antiuikus'u.
Deux mines d'argent en statères d'Antiochus.

Dans une troisième, enfin, datée du règne de Démétrius Nicator :

Istin mana kas'pa kalu is'tatirranu sa Dimitris'u.
Une mine d'argent fin en statères de Démétrius (2). »

Ainsi les mots *mines* et *statères* étaient d'un usage journalier dès le temps des Séleucides en Mésopotamie, un siècle environ avant l'époque où a été frappé notre poids ; nous n'avons donc aucune difficulté à comprendre qu'on trouve aujourd'hui à Babylone un poids portant une inscription grecque, et il n'est nullement besoin de supposer que ce document a été laissé dans cette ville par quelque commerçant, qui, selon l'usage encore si fréquent

(1) Remarquez *is'ta-tir*, et, plus bas, *Dimitri*, Δημητρίου. La traduction en caractères cunéiformes indique qu'on prononçait *statir* et non *statère*, *Dimitrios* et non *Démétrios*. Les Grecs modernes, chez lesquels le nom de Δημήτριος, porté par un des saints les plus vénérés de l'Église orthodoxe, est très répandu, disent *Dimitri* et prononcent ce mot comme leurs ancêtres de la Mésopotamie, du temps des Séleucides.

(2) F. Lenormant, *ouvr. cité*, note 193.

en Orient de nos jours, aurait voyagé de pays en pays, portant avec lui ses mesures nationales.

Ce poids a été frappé à Babylone par l'autorité compétente, pour l'usage des habitants de cette ville. Nous l'admettons dès maintenant, bien qu'on doive en trouver d'autres preuves dans la suite de ce travail.

La date marquée sur notre poids se rapporte à l'ère des Séleucides. L'année 257 de cette ère répond à l'année 55 avant l'ère chrétienne.

Le style des lettres n'est pas une objection à cette date. Les omicrons et les sigmas sont carrés ; mais la numismatique a montré depuis longtemps que les lettres de cette forme se retrouvaient de très bonne heure sur les monnaies frappées dans les royaumes grecs de l'extrême Orient. Pour n'en citer qu'un exemple, on rencontre le sigma carré sur les tétradrachmes du roi *Camnascirès*, dont M. de Longpérier a retrouvé à la fois le nom, l'histoire et la date :

ΒΑΣΙΛΕΩΣΚΑΜΝΑΣΚΙΡΟΥΚΑΙΒΑΣΙΛΙΣΣΗΣΑΝΖΑΖΗΣ

sur un tétradrachme du British Museum. Ce prince est mort vers 76 av. J.-C. : cette date nous rapproche beaucoup de l'époque à laquelle nous devons rapporter notre poids (1).

(1) Longpérier, *Mémoire sur la chronologie et l'iconographie des rois parthes arsacides*. Paris, 1853, p. 34. M. de Longpérier, du reste, veut bien me communiquer, à ce sujet, une note très développée :

Orode Ier, qui a conquis la Mésopotamie en l'an 259 des Séleucides, après la défaite de Crassus, a fait frapper des tétradrachmes avec des *omicrons* et des *sigmas* carrés. Ses monnaies portent la légende **ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΒΑΣΙΛΕΩΝ ΑΡΣΑΚΟΥ ΕΥΕΡΓΕΤΟΥ ΔΙΚΑΙΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ ΦΙΛΕΛΛΗΝΟΣ**. Cette même légende se retrouve sur les tétradrachmes de ses fils, Phraate IV et Tiridate II, dont quelques-uns présentent les dates ΘΟΣ, ΠΣ... ; malheureusement, les pièces d'Orode Ier n'ont pas de date. Cf. *Mémoire*, p. 54, 59.

Sur les tétradrachmes de Camnascirés, le *sigma* est carré, mais l'*omicron* est ovale. Avant Orode, on ne trouve que des *sigmas* et des *omicrons* de l'ancienne forme sur les monnaies fabriquées chez les Parthes.

Camnascirés doit être considéré à part, car nous ne savons pas bien où il a régné. Sur ses tétradrachmes, M. de Longpérier relève un monogramme qui lui semble indiquer le nom de Babylone et un symbole, la mandragore, qui est une plante originaire de la Babylonie. Cf. *Mémoire*, p. 37.

[M. Dumont remarque, en outre, dans l'*Annuaire*, p. 46-48, que « l'omicron carré se rencontre, dès le troisième siècle avant notre ère, dans l'épigraphie

Notre document nous fait connaître un agoranome babylonien, Théodosios, fils d'Andromachos, du temps des Arsacides. Ce n'est pas là seulement une curiosité archéologique. L'agoranomat était une des principales fonctions municipales dans les villes grecques. Sa présence à Babylone nous autorise à penser qu'on devait trouver dans cette ville, sinon l'ensemble des magistratures helléniques, du moins les principales d'entre elles, et ainsi ce seul texte nous fait entrevoir aux bords de l'Euphrate, au milieu du premier siècle avant notre ère, toute une organisation administrative instituée à l'image de celle des républiques de la Grèce propre.

Quelques précieux détails que nous aient donnés les historiens sur les développements de l'hellénisme en Mésopotamie, quelques inductions qu'autorise l'étude des monnaies, le fait que le monument de M. Pératié nous permet de constater est d'un genre tout nouveau, et d'autant plus intéressant qu'il est plus précis (1).

II

L'expression ΔΥΟ ΧΡΥCOI est une nouveauté, dont on ne trouve aucun autre exemple sur les poids grecs publiés jusqu'ici ; elle n'offre toutefois aucune difficulté. On appelait χρυσοῦς le statère d'or du poids de deux drachmes. Sur ce point, les textes abondent et sont formels (2).

Pollux : εἰσὶ μὲν χρυσοῖ στρατῆρες οἱ δαρεικοί · ἠδύνατο δὲ ὁ εἷς ταὐτὸ καὶ ὁ χρυσοῦς παρὰ τοῖς Ἀττικοῖς ὀνομαζόμενος (Hultsch, I, 310, 23).

Pollux, IX, 53 : ἠδύνατο δὲ τὸ τοῦ χρυσίου τάλαντον τρεῖς χρυσοῦς

athénienne, sur des monuments datés, » et que les inscriptions céramiques d'origine cnidienne, qui portent des noms d'éponymes et qui appartiennent au plus tard au second siècle avant notre ère, fournissent plusieurs exemples de l'omicron carré.]

(1) La colonie grecque de Babylone peut faire aujourd'hui l'objet d'une intéressante monographie. Les terres cuites, les médailles et d'autres monuments archéologiques offrent un ample sujet d'études. Il n'est pas besoin de rappeler qu'un pareil travail devrait tenir grand compte des écrivains grecs, auteurs de Βαβυλωνιακά ; il serait important aussi d'étudier la suite des traditions helléniques relatives à la Babylonie, depuis la pièce d'Aristophane intitulée οἱ Βαβυλώνιοι.

(2) *Metrologicorum scriptorum reliquiæ*, edidit Fridericus Hultsch, 2 vol. Lipsiæ, Teubner, 1864.

Ἀττικούς (Hultsch, 281, 12). Polémarque : μνᾶν δὲ λέγουσι τοὺς πέντε χρυσοῦς (Hultsch, 307, 6).

Etymologicum magnum : τὸ τάλαντον κατὰ τοὺς παλαιοὺς χρυσοῦς εἶχε τρεῖς (Hultsch, 354, 20). Polémarque : ὁ δὲ χρυσοῦς παρὰ Ἀττικοῖς δύναται δραχμὰς δύο (Hultsch, 307, 3).

Mais le passage suivant est plus important, parce qu'il dit nettement que le mot χρυσοῦς s'employait seul, en sous-entendant στατήρ.

Pollux, IX, 59 : καὶ εἰ μὲν χρυσοῦς εἴποις, προσυπακούεται ὁ στατήρ (Hultsch, 283, 14). Il cite au même endroit le ἡμίχρυσος, ou demi-statère.

Toutefois l'expression habituelle était στατὴρ χρυσοῦς et non simplement χρυσοῦς (1).

Nous reconnaissons donc ici un poids équivalent à celui du double statère d'or. La pesée du document confirme cette attribution.

Notre poids pèse exactement 17 grammes. Le poids normal théorique de la drachme attique est de 4 grammes 250; ce qui donne pour le χρυσοῦς στατήρ 8 gr. 5, dont le double est exactement 17 gr.

Les poids monétaires grecs sont d'une extrême rareté. M. Charles Lenormant, au début de son mémoire sur *les statères de Cyzique* (2), s'exprime en ces termes : « On ne connaît que deux poids qui puissent se rattacher directement à des monnaies. » Tous les deux appartiennent à Cyzique, comme l'a démontré M. de Longpérier (3).

Le premier, qui est en bronze, porte la pélamide et la légende

(1) Un contrat de vente découvert à Amphipolis en 1862 (Pantazidis, Φιλίστωρ, III, p. 346) donne le prix d'une maison en χρυσοῖ · ἐπρίατο. Θειοχάρης..... τὴν οἰκίαν... χρυσῶν τριακοσίων ; les lettres sont du début de l'époque macédonienne. [Dans des inscriptions du troisième siècle, à Délos, χρυσοῦς est employé couramment seul, *Bulletin de corr. hellén.*, VI, p. 131.]

(2) *Revue numismatique*, nouvelle série, I, p. 7, 1856. M. Lenormant n'entend parler que des poids grecs; car les *exagia* byzantins sont, depuis longtemps, assez nombreux.

(3) Longpérier, *Annali*, p. 336; Caylus, VI, p. 132, pl. XXXIX, n° 4; *C. I. G.*, 3681; Schillbach, n° 75 *bb* du *Conspectus ponderum*, tableaux qui font suite à son article des *Annali*; Mommsen, *Gesch. des rœm. Muenzwesens*, p. 7; Ch. Lenormant, *art. cité*; Chabouillet, *Catalogue des camées*, etc., 3185-3186.

ΚΥΞΙ — ΔΙC; poids, 29 gr. 80. Sur le second, qui est de plomb, on voit une torche et la légende ΚΥΞ CTA; poids, 18 gr. 70.

M. Merlin, consul de la Grande-Bretagne à Athènes, a possédé longtemps un poids de bronze très curieux, dont voici la description (1) :

Talus marqué en relief, autour duquel est écrit Σ ///// A-THP. Poids, 1422, 5. La lecture στατήρ n'est pas douteuse, mais que signifie ici ce mot? à quel système se rapporte un poids de 1422 gr. 5 (2)? Il faut se borner pour le moment à enregistrer ce poids à la suite de ceux qui portent le mot statère, mais sans pouvoir l'expliquer.

Je dois encore citer un quatrième document publié depuis quelques années, mais dont le véritable caractère a été méconnu par le premier éditeur. Ce poids de plomb faisait autrefois partie de la collection du cardinal Altieri. Le P. Garrucci en a donné le dessin et la description à la suite de son mémoire sur les tessères de plomb des Latins :

« Quest' ultimo peso altresi tocca l'*oncia e mezzo*; e sotto e sopra ad una come cuspide o ferro di lancia, porta l'epigrafe ΚΥΙΔΙΣ (3). »

Bien que je ne connaisse ce document que par un dessin, la figure que le P. Garrucci croit être un fer de lance, me paraît être une torche qui se rapproche beaucoup de celle qui a été constatée déjà sur un poids de Cyzique (4).

La légende ΚΥΙΔΙΣ (5) n'est pas un nom d'homme écrit en abrégé; elle indique la valeur métrologique du document, qui est un double statère de Cyzique. La pesée donnée plus haut n'est qu'approximative, mais confirme cette attribution.

(1) M. Schillbach a eu connaissance de ce document, *Conspectus pond.*, n° 71.

(2) Ce poids est légèrement endommagé; il a perdu un ou deux grammes. Voir *Annali*, XXXVII, p. 179, une conjecture que M. Schillbach propose avec beaucoup de réserve.

(3) R. Garrucci, *I piombi antichi raccolti dall' Em° principe il cardinale Ludovico Altieri*, p. 62.

(4) Longpérier, *Annali*, et Ch. Lenormant, *Revue numism.*, les articles cités plus haut.

(5) La troisième lettre du mot ΚΥΙ est presque fruste; mais il faut restituer Ξ sans hésitation.

Comme on le voit, le poids de M. Péretié vient enrichir une classe de documents encore bien peu nombreux.

Les mots ΔΥΟ ΧΡΥϹΟΙ doivent donner lieu à une dernière remarque : si le magistrat les a préférés à la formule ΔΥΟ ϹΤΑΤΗΡΕϹ, qui avait l'avantage d'être, en apparence au moins, plus naturelle, ce n'est pas sans raison. Le mot στατήρ s'employait souvent pour signifier une monnaie d'argent du poids de quatre drachmes ; il est même probable, comme le pense M. Hultsch, que le double sens du même mot fut surtout accepté en Asie Mineure, en Égypte et en Phénicie (1).

Les textes cunéiformes cités plus haut nous montrent que le mot statère était pris en Mésopotamie, à une époque assez voisine de celle où fut gravée notre inscription, dans sa double acception. Quand les comptes portent, par exemple, qu'on payera une *mine cinq drachmes d'argent fin en statères de Séleucus*, il est très vraisemblable qu'on entend dire que le débiteur donnera des pièces d'argent de quatre drachmes, mais voici une preuve décisive : « Sur une tablette datée du règne de Séleucus Philopator, il est dit que les statères de ce prince portent l'*image du dieu de l'arc*. Or, le type de toutes les monnaies d'argent de Séleucus Philopator, drachmes aussi bien que tétradrachmes, est, au revers de la tête du prince, « *Apollon assis sur l'omphalos*, *tenant une flèche de la main droite et l'arc de la main gauche* (2). »

On voit que l'inscription ΔΥΟ ϹΤΑΤΗΡΕϹ, si on n'avait pas pris soin d'y ajouter le mot ΧΡΥϹΟΙ, eût pu paraître très vague, et que le magistrat n'a pas préféré sans motif la formule brève et précise que nous lisons sur notre poids.

On sait combien sont variés les systèmes monétaires qui furent en usage dans l'empire des Séleucides et, plus tard, dans celui des Arsacides. On trouve à la même époque, dans cette partie du monde ancien : la drachme phénicienne de 3 grammes 540 (3),

(1) Hultsch, *Metr. script.*, p. 331, 19; (Photius) p. 343, 4; (Suidas) p. 307, 8; 326, 2, 3; 331, 24, et la préface. Cf., en particulier, Suidas, Κυζικηνοὶ στατῆρες. La description que donne Suidas se rapporte évidemment aux tétradrachmes d'argent de Cyzique.

(2) Fr. Lenormant, *Essai sur un document mathém.*, p. 135; Mionnet, V, p. 29.

(3) Ch. Lenormant, *Revue numism.*, 1856, p. 12; Fr. Lenormant, *Monnaies des Lagides*, p. 168 et suiv., p. 171.

adoptée autrefois par Cambyse, abandonnée après lui, reprise par les Lagides et qui fut en usage, après l'époque macédonienne, à Tyr et à Sidon; une seconde drachme de 3 gr. 720, que M. Vasquez-Queipo n'hésite pas à admettre et qui se rencontre en Asie Mineure et en Syrie, en particulier à Aradus (1); la drachme de 3 gr. 250, appelée *asiatique* (2), et qui dérive de l'ancien talent babylonien de 32 k. 666, divisé en 100 mines (3); la drachme babylonienne ou perse de 5 gr. 440 (4); enfin la drachme assyrienne ou olympique de 4 gr. 880 (5), et la drachme attique.

M. Vasquez-Queipo termine en ces termes le chapitre de son ouvrage consacré au système monétaire des Arsacides (6) : « Nous n'ignorons pas que l'incurie que les Arsacides mettaient dans la fabrication de la monnaie est un grand obstacle à la détermination des systèmes qu'ils ont employés, mais nous croyons que, tout bien considéré, on peut admettre la simultanéité de quatre systèmes, savoir :

» 1° Le premier et principal, le système égyptien des Lagides ;

» 2° Le système phénicien ou bosphorique ;

» 3° Le système attique affaibli ;

» 4° Le système gréco-asiatique. »

Le poids que nous étudions n'est pas tel qu'on pourrait s'y attendre d'après ces conclusions; car il ne se rapporte à aucun des trois systèmes qu'on retrouve, avec le système attique, dans la numismatique des Arsacides ; de plus, il nous montre qu'à une époque bien définie, un demi-siècle avant l'ère chrétienne, *le système attique pur était en vigueur à Babylone.*

Que la grande majorité des monnaies des Séleucides et des Arsacides soient conformes au système attique, les numismates

(1) Vasquez-Queipo, *Essai sur le système métrique et monétaire des anciens peuples*, 5 vol. in-8°, Paris, Dalmont et Dunod, 1859; *Système Syro-Séleucide*, I, p. 312-319, 412, 416 ; cf. Müller, *Numismatique de l'ancienne Afrique*, I, p. 120.

(2) Vasquez-Queipo, I, p. 477.

(3) *Ibid.*, p. 292.

(4) Fr. Lenormant, *Monnaies des Lagides*, p. 158-164; Mommsen, *Gesch. des rœm. Muenzw.*, p. 12-18.

(5) Vasquez-Queipo, I, 260-422. Longpérier, *Annali dell' Instituto di Roma*, p. 333.

(6) Vasquez-Queipo, *Système Syro-Séleucide.*

l'ont reconnu depuis longtemps. De plus, M. Vasquez-Queipo a remarqué lui-même avec quelle facilité le poids normal et théorique s'altérait, puisque, peu d'années après les premiers Séleucides, les tétradrachmes pèsent déjà beaucoup moins que ceux qui avaient été frappés aux origines de la dynastie. D'autre part, il est facile de constater, au milieu de ces variétés et de ces contradictions, l'importance du système attique, qui se rencontre plusieurs fois dans toute sa pureté et dont les principes théoriques ne disparaissent que fort tard. Ainsi les Sassanides, plusieurs siècles après Alexandre, le remettent en vigueur; ainsi plusieurs particularités du système monétaire des Arabes ne s'expliquent que par l'influence toujours persistante du système attique (1).

Peut-être beaucoup des variétés que présentent les monnaies arsacides ne doivent-elles s'expliquer que par le caprice des princes; le système attique était chaque jour altéré, mais non oublié; dans tous les cas, le poids que nous étudions nous montre par un exemple nouveau et très concluant l'importance qui lui était acquise dans les relations commerciales.

Si l'on veut supposer, hypothèse très naturelle, que le mot χρυσοῦς désigne ici non la monnaie appelée statère, mais un poids particulier pour la vente de l'or et de l'argent, poids équivalant à 8 gr. 5, notre document montre davantage encore la place faite au système attique sur les marchés de la Mésopotamie, à cette époque.

M. Vasquez-Queipo déclare qu'à part quelques exceptions locales, parmi lesquelles il faut citer en première ligne la mine d'Antioche de 1070 gr., découverte par M. de Longpérier (2), nous ne connaissons pas le système de poids adopté par les Séleucides, ni par les Arsacides leurs successeurs (3). Notre document rentre

(1) Vasquez-Queipo, *Système Syro-Séleucide*, I, p. 314 et suiv.

(2) Longpérier, *Annali*, *art. cité*, trois poids de ce système. [Cf. ci-dessous, p. 147, n°s 3, 4, 5.]

(3) Vasquez-Queipo, *Système Syro-Séleucide*, I, p. 350. Sur une mine d'Antioche de 641 grammes, M. Waddington, *Voyage archéol.*, n° 2720, fait cette remarque : « Quoique très oxydé, le plomb ne paraît pas avoir perdu beaucoup de son poids. » Même en forçant un peu le chiffre, on reste loin de la mine étudiée par M. de Longpérier. Sur une demi-litra d'Antioche de 340 grammes, M. Waddington, *ouvr. cité*, n° 2713, dit encore que ce poids « ne rentre ni dans le système de la livre romaine, ni dans celui de la mine usitée en Syrie. » [Cf. ci-dessous, p. 148, n° 9; p. 150, note 5.]

de tous points dans le système des poids attiques; mais il a un caractère monétaire trop marqué pour que nous insistions sur une théorie que de nouvelles découvertes seules pourraient justifier.

Dans l'état actuel de la question, au point de vue particulier que nous signalons, il est évident qu'on ne peut accorder à un double statère l'importance qu'aurait une mine ou une demi-mine du système attique frappée à Babylone.

III

L'agoranomat a donné lieu à d'excellentes dissertations. Bœckh, en particulier, dans son *Économie politique des Athéniens*, a étudié avec une rare compétence cette importante magistrature. Depuis lui, M. P. Becker a réuni sur les agoranomes de quelques pays spéciaux, en particulier des côtes du Pont-Euxin, de nombreux documents (1). Plusieurs archéologues ont aussi remarqué que le nom de l'agoranome se trouvait parfois sur les monuments métrologiques. En comparant entre eux les poids qui portent cette inscription, on arrive à une observation encore nouvelle et, je crois, intéressante.

Les poids sur lesquels il est fait mention de l'agoranome sont peu nombreux. J'en donne ici le catalogue, en notant tout de suite les indications qu'il sera nécessaire de rappeler dans la dernière partie de cet article.

1. Hemimnæon (?) de bronze, provenant de Corfou (2), déposé au musée de la Société archéologique d'Athènes. Bien conservé. Poids, 226 gr. 93. **A///OPANOM—ON M.** (Schillb., *Conspectus*, n° 78).
2. Hemimnæon de plomb trouvé à Athènes. Collection de M. de Prokesch-Osten (Schillb., n° 35). Poids, 335 gr. 406. Amphore. **HMI AΓOP—A—NO** (3).

(1) Becker, *Ueber eine Sammlung unedierter Henkelinschriften*, Leipzig, 1862; *Ueber eine 2e Sammlung... aus dem suedlichen Russland*, Leipzig, 1869. [Une 3e série, dans *Iahrb. f. Phil.*, 1878, *Suppl.* X, p. 1-117, 207-232.]

(2) Hultsch, *Gr. u. rœm. Metrol.*, p. 556 et note 1.

(3) *C. I. G.*, 8536 *b*; Pinder, *Beitræge zur ælteren Muenzkunde...*, I, p. 64, pl. IV, 1; Schillbach, *Annali*, p. 186, 198; G. Papadopoulos, *Bullettino dell' Instituto*, 1849, p. 147. [Rangabé, *Ant. hell.*, pl. XX. Cf. Murray, *Greek weights in the Brit. Mus.* dans le *Numism. Chronicle*, 1868, p. 69; Hultsch, *Gr. u. rœm. Metrol.*, p. 546, note 3.]

3. Poids de plomb, trouvé en Syrie (1). Première face : ΑΝΤΙΟΧΕΩΝ ΤΗΣ ΜΗΤ[ΡΟΠΟ]ΛΕΩΣ ΚΑΙ ΙΕΡΑΣ ΚΑΙ ΑΣΥΛΟΥ ΚΑΙ ΑΥΤΟΝΟΜΟΥ.

   Au centre : ΑΓΟΡΑΝΟΜΟΥΝΤωΝ ΑΝΤΙΟΧΟΥ ΚΑΙ ΠΟΠΛΙΟΥ. Éléphant marchant à droite.

   Revers : Cadre. ΕΤΟΥΣ ΕΒΔΟΜΟΥ · ΔΗΜΟΣΙΑ ΜΝΑ.

   Au centre : ΑΓΟΡΑΝΟΜΟΥΝΤωΝ ΠΟΠΛΙΟΥ ΚΑΙ ΑΝΤΙΟΧΟΥ. Éléphant marchant vers la gauche. Poids, 1068 gr. 20. Mine d'Antioche (Longpérier, *Annali*, p. 341).

4. Poids de bronze. Même provenance (2).

   Premier côté : Cadre. ΑΓΟΡΑΝΟΜΟΥΝΤωΝ ΝΙΚΑΝΟΡΟΣ ΤΟΥ ΑΡΤΕΜΙΔΟΡΟΥ.

   Deuxième côté : Cadre. ΚΑΙ ΑΠΟΛΛωΝΙΔΟΥ ΤΟΥ ΑΜΦΑΙΝΕΤΟΥ.

   Au centre du premier côté : Figure de la Fortune debout, tournée à gauche, appuyée sur une ancre ; le mot ΕΤΟΥΣ Β et les monogrammes d'Apollonidès et de Nicanor.

   Au centre du second côté : Bélier tourné à gauche, au-dessous d'un astre. ΔΗΜΟΣΙΟΝ ΗΜΙΜΝΑΙΟΝ. Poids, 535 gr. 15. Demimine d'Antioche (Longpérier, *Annali*, p. 342).

5. Poids de plomb, aujourd'hui au Cabinet des médailles, trouvé à Béryte. Dauphin enlacé autour de la hampe d'un trident.

   ΛΑΞΡΜΖ. (ἔτους ΑΞΡ, μηνὸς ἑβδόμου.)
   ΔΙΟΝΥΣΙΟΥ.
   ΑΓΟΡΑΝΟ.

   Poids, 267 gr. 80 (3).

6. Musée Kircher. Poids de plomb.

   Sur une des faces : ΕΤΟΥC · Δ · Ι · — ΥΠΑΤΕΥΟΝ — ΤΟC · Τ · Ι · 8 ΚΛΑ-ΤΙΟΥ CΕΟΥ — ΗΡΟΥ ΙΤΑ — ΛΙΚΟΝ.

   Sur l'autre : ΑΓΟΡΑΝΟ — ΜΟΥΝΤΟC — ΜΕΝΕCΘΕ — ωCΧΡΗCΤ — 8 ΔΙΛΕΙΤΡΟΝ. Poids, 602 gr. 55.

(1) *C. I. G.*, 4476 ; Chabouillet, *Catalogue des camées*, etc., 3182, etc.
(2) Chabouillet, *Catalogue*, 3183. [Hultsch, *ouvr. cité*, p. 590 et suiv.]
(3) *C. I. G.*, 4531. Ce poids a donné lieu, de la part de M. Allier de Hauteroche, à une longue dissertation où les vrais caractères du monument sont méconnus. M. de Longpérier a montré que cette prétendue tessère est un poids correspondant au quart d'une mine syrienne, *Annali*, p. 344. Cf. Chabouillet, *Catalogue*, p. 387 ; Cavedoni, *Annali dell' Instituto*, XIX, p. 182 et suiv.

« Ce poids, qui appartient au règne d'Alexandre Sévère, est carré et offre beaucoup de ressemblance avec la mine et la demi-mine d'Antioche (1). »

7. Musée Kircher. Poids de plomb.

1re face : ΑΓΟΡΑΝΟ — ΜΟΥΝΤΟϹ — ΤΗΝΒΕΞΑΜΗ — ΝΟΝ Τ. ΑΙΛΙΟΥ — ΔΟΜΙΤΙΑ — ΝΟΥ. 2e face : ΤΟΥΑΝΔΟ — ΚΙΑΡΧΟΥΚ — ΑΙΠΑΝΗΓΥΡΙ — ΑΡΚΟΥΚΑΙ — ΓΥΜΝΑϹΙ — ΑΡΧΟΥ.

Le P. Secchi ne donne pas le poids de ce plomb (2); mais il a été indiqué par le P. Garrucci, en 1853 ; il est de 384 grammes.

8. Poids de bronze trouvé à Héraclée. Sur ce poids, Hercule debout.

ΘΕΟΙΣ ΣΕΒΑΣΤΟΙΣ ΚΑΙ ΤΩ ΔΑΜΩ.
ΑΓΟΡΑΝΟΜΟΥΝΤΩΝ Π ΚΛΩΔΙΟΥ
ΡΟΥΦΟΥ ΚΑΙ ΤΕΡΤΙΟΥ ΒΕΚΙΛΙΟΥ.

Non pesé, ainsi décrit dans les *Annali dell' Instituto di Roma*, 1855, p. 1 : « Quadretto di bronzo proveniente da Eraclea (3). »

9. Cabinet des médailles. Poids de plomb, carré, trouvé à Latakieh (Laodicea ad Mare).

ΛΑΟΔΙΚΕΩΝΤΩΝ — ΠΡΟΣΘΑΛΑΣΣΗΙ — ΑΓΟΡΑ — ····· — ΣΣ — ΦΙΛΟΔΑΜΟΥ — ΜΝΑ.

Poids, 641 grammes. Symbole dans le champ, entre les lignes 3-6, croissant surmonté d'une étoile (4).

Ainsi, sur 140 poids grecs environ publiés jusqu'ici, 9 seulement

(1) Longpérier, *Annali*, p. 347. Ces poids sont décrits ici sous les nos 3 et 4 ; Secchi, *Campione d'antica bilibra romana in piombo*... Roma, 1835, in-fol. ; Garrucci, *Piombi antichi rom.*, 1847 ; *Pesi antichi del museo Kircheriano*, dans les *Annali di numismatica* de Fiorelli, 1853, p. 201 ; Schillbach, *Annali*, p. 211 ; *C. I. G.*, 8544. [Cf. Mine de 645 gr. 08 au British Museum avec l'inscription ΜΝΑΑΓΟΡ, Murray, *Greek weights*, p. 69, n° 122 ; Hultsch, *Gr. u. rœm. Metrol.*, p. 547, note 1. — Poids du musée de Smyrne avec l'inscription ΔΙ que l'éditeur considère, soit comme l'abréviation de δ(ραχμαί) δέκα, soit comme celle de ἀγ(ορανόμος), Hultsch, *Gr. u. rœm. Metrol.*, p. 576, note 4.]

(2) Secchi, *ouvr. cité* ; Garrucci, *Pesi antichi* ; *C. I. G.*, 8545.

(3) Schillbach, *Annali*, p. 183. [Le même poids est indiqué au *Corpus* avec une autre provenance et quelques variantes dans la lecture du texte et la description, *C. I. G.*, 8545 *b*.]

(4) Waddington, *Voyage archéol.*, n° 2720. [Cf. ci-dessus, p. 145, note 3.]

portent le mot ΑΓΟΡΑΝΟΜΟΣ ou le verbe ΑΓΟΡΑΝΟΜΟΥΝΤΟΣ. Cette inscription, loin d'être d'un usage fréquent, ne se gravait au contraire que par exception. On ne la trouve que sur un seul des nombreux poids athéniens découverts jusqu'ici; encore, l'exemple que je rappelle, au n° 2 de la liste ci-dessus, n'est pas sans donner lieu à quelques objections. Si M. Schillbach lit ΗΜΙ ΑΓΟΡ-Α-ΝΟ, M. G. Papadopoulos, qui a le premier fait connaître ce monument, a lu : ΑΓΟΡ ΑΘΕΝΗΜΙ (1).

L'hemimnæon de Corcyre ne porte également que le mot ΑΓΟΡΑΝΟ [μος] sans nom propre. Sur ces deux poids, la formule courte, abrégée et même incomplète, diffère de celle que nous lisons sur les poids suivants, où elle est au contraire très développée.

Ces poids sont au nombre de sept ; quatre d'entre eux appartiennent, sans doute aucun, à la Syrie, n°s 3, 4, 5, 9. Les numéros 6 et 7 sont d'origine incertaine; mais M. de Longpérier trouve beaucoup d'analogie entre les poids découverts en Syrie et notre n° 6. Le n° 8 provient de la Propontide (2).

Restent donc cinq documents d'origine connue; quatre sont syriens. On a remarqué depuis longtemps qu'un des objets les plus intéressants de l'épigraphie et de l'archéologie figurée était de classer géographiquement les figures différentes employées dans les diverses parties du monde ancien pour exprimer les mêmes idées, les nombreuses variétés de bas-reliefs destinées à un même usage et inspirées par une même pensée ; la science a souvent fait grand profit de ces essais de classification. On sait, par exemple, que nombre de formules funéraires païennes peuvent être attribuées ainsi géographiquement à différentes contrées du monde ancien, sans que leur variété implique l'expression d'idées différentes; pour les épitaphes chrétiennes, ce travail a été fait dernièrement par M. Le Blant, qui en a montré toute l'importance (3). Dans l'ordre des représentations figurées, je rap-

(1) *Bullettino dell' Instituto di Roma*, 1849, p. 147.

(2) [Sur une série de poids portant le timbre des agoranomes, qui sont conservés à Smyrne, voir Papadopoulos Kérameus, Μουσεῖον καὶ Βιβλιοθ. τῆς εὐαγγ. σχολῆς, 3e série, 1880, p. 59, 67-69, pl. II, et quelques autres notices du même auteur citées en ce mémoire intitulé *Catalogue des poids antiques du musée de l'École Évangélique*.]

(3) *Manuel d'épigraphie chrétienne*, p. 80.

pellerai seulement le cavalier, la toilette et en dernier lieu le banquet funèbre, qui, pour être commun à plusieurs pays, est loin de se retrouver partout et qui, ce qui est plus concluant, ne se retrouve jamais dans un grand nombre de provinces antiques.

Pour les poids grecs, les formules apposées par l'autorité publique présentent beaucoup de variété, mais peuvent aussi se classer géographiquement. A Athènes, le mot ΔΗΜΟΣΙΟΝ est d'un usage général (1) ; on le retrouve sur nombre de poids et même sur une précieuse chœnix, mesure étalon acquise dernièrement par le musée de la Société archéologique d'Athènes (2). Quelquefois aussi on lit ΜΕΤΡΟΝΟΜΩΝ. Mais le mot ΑΓΟΡΑΝΟΜΟΣ ne se rencontre jusqu'ici que sur un exemple douteux, bien que les agoranomes athéniens nous aient laissé dans les inscriptions de nombreux témoignages de leur importance (3). Si on considère que nous connaissons plus de cent poids trouvés en Attique, on peut admettre que la formule ἀγορανόμος était à Athènes d'un usage exceptionnel. L'agoranome ne figure pas non plus sur les poids de vingt autres villes, où nous savons par des preuves certaines que l'agoranomat existait (4).

Les poids découverts, de toute certitude, en Syrie, sont aujourd'hui, à ma connaissance, au nombre de cinq. Nous lisons le mot ἀγορανόμος sur quatre d'entre eux (5). Il nous est donc permis

(1) Par exemple Schillbach, *Conspectus pond.*, 43, 43 *b*, 46, 46 *c*, 46 *d*, 46 *e*, 47, 47 *a*, 60, 62, 69, 72, etc.

(2) Cette chœnix a été décrite dans les *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, 1867 [et publiée ensuite dans la *Revue archéologique*. Cet article est reproduit ci-dessus, p. 126 et suiv.]

(3) Nous possédons même plusieurs tessères des agoranomes athéniens. M. Postolacca a récemment publié un certain nombre d'entre elles, conservées au Cabinet des médailles d'Athènes (*Annali dell' Instituto di Roma*, 1866, les plombs attiques portant les n°s 228, 229, 280, et *Annali*, 1868, p. 303).

(4) Schillbach, *Conspectus pond.*, les n^os suivants : Salamine, 33 *b*, 36 *d* ; Tanagre, 61 ; Péloponnèse, 46 ; Thèbes, 46 *f* ; Eubée, 58 *a* ; Chios, 73, 73 *a* ; Samos, 86 ; etc.

(5) Cf. **ΤΕΤΑΡΤΟΝ ΣΕΛΕVΚΕΩΝ**, *C. I. G.*, 8542 ; Bœckh, *Metrologische Untersuch.*, p. 128 ; Longpérier, *Annali*, p. 339. — **ΑΝΤΙΟΧΕΙΟΝ ΤΕΤΑΡΤΟΝ**, Antioche de Carie (?), *C. I. G.*, 8532 ; Longpérier, *Annali*, p. 339 ; Schillbach, *Conspectus pond.*, n° 75 *f*. Waddington, *Voyage archéol.*, n° 2713 : Cabinet des médailles. Poids carré en plomb, acheté à Alep et provenant, dit-on, d'Antioche, 340 grammes. Ἔτους γιτ', μηνὸς ξανδικοῦ, ἐπὶ Μάρκου Αὐρηλίου Ἱέρακος χειλιάρχου ... ἡμιλίτριον. Cette formule est analogue à celle que nous trouvons sur la plupart des poids de Syrie. Le chiliarque, ici, remplace l'ago-

d'attribuer cette formule particulière à un pays bien défini. Le document que nous étudions confirme cette opinion, puisque l'exemple qu'il nous fournit de l'inscription ἀγορανομοῦντος appartient à une province très rapprochée de la Syrie et qui en a subi l'influence.

Les villes de la Propontide avaient inscrit cette formule sur leurs poids, comme celles de la Syrie. Le numéro 8 de notre catalogue nous engage à le croire. Mais d'autres documents confirment une opinion qui ne serait pas suffisamment autorisée par un seul exemple, si complet et si remarquable qu'il puisse être. Les céramiques commerciales du Pont-Euxin et de la Propontide ont adopté en général sur les timbres amphoriques l'inscription **ΕΠΙΑΓΟΡΑΝΟΜΟΥ** de préférence aux quatre formules suivantes, en usage dans les céramiques de Thasos, de Rhodes et de Cnide :

1° **ΕΠΙ ΙΕΡΕΩΣ**, Rhodes;

2° **ΕΠΙ ΦΡΟΥΡΑΡΧΟΥ**, Cnide;

3° **ΕΠΙ ΔΗΜΙΟΥΡΓΟΥ**, Cnide;

4° **ΕΠΙ** suivi d'un nom propre; Rhodes, Thasos et Cnide.

Cette particularité tout exceptionnelle des céramiques commerciales dans les pays grecs du Nord, est d'accord avec l'inscription du poids d'Héraclée.

Un marbre inédit que j'ai copié l'an dernier sur les bords de la Propontide, à Panidon (1), confirme du reste, par une preuve intéressante, l'opinion sur laquelle nous insistons. C'est un σήκωμα, analogue à ceux que M. Egger a étudiés dans un mémoire lu devant la Société des antiquaires de France. Sur la face principale du monument, on lit l'inscription suivante : **[ΕΠΙΑΓΟΡ]ΑΝΟΜΟΥΦΑΙΝΙΠΠΟΥ**, inscription qui, comme les timbres marqués sur les anses d'amphores, montre l'importance de la formule **ΑΓΟΡΑΝΟΜΟΣ** dans cette partie du monde grec (2).

ranome, sans doute parce que le document est militaire. — Cf. encore mine d'Antiochus Épiphane, au Cabinet des médailles.

(1) *Baniado*, sur la carte de Viquesnel, ville où on trouve des restes antiques en grand nombre, sans que le nom ancien puisse être fixé avec certitude. Ce monument a été publié dans la *Revue arch.*, 1872, II, p. 229-31; [il est reproduit ci-dessus, p. 116.]

(2) La formule ἀγορανόμος ou ἀγορανομοῦντος ne figure, croyons-nous, sur aucun autre des σηκώματα publiés jusqu'ici. — Vase de plomb portant le mot ἀγορανόμος, *Arch. Zeit.*, 1852, p. 226; *Philologus*, IX, p. 761; *C. I. G.*, 8556.

On peut donc admettre, je crois, que les mots ΑΓΟΡΑΝΟΜΟΣ et ΑΓΟΡΑΝΟΜΟΥΝΤΟΣ se rencontrent principalement sur les poids provenant de la Syrie, du Pont-Euxin et de la Propontide.

Si le fait que nous constatons et qui paraît certain, d'après les documents connus jusqu'ici, est confirmé par des recherches ultérieures, l'archéologie arrivera à l'expliquer. Il pourra mettre sur la voie d'utiles découvertes, et surtout aider à classer les monuments d'origine incertaine, à restituer les légendes incomplètes (1).

Je soumettrai aux archéologues, en terminant, une dernière considération.

Les σηκώματα (2), *ponderaria* des Latins, ont été nombreux dans l'antiquité. Chaque ville avait des mesures, des poids étalons, mis à la disposition de tous dans un lieu public. Bœckh a réuni sur ce sujet nombre de textes auxquels je renvoie (3), ainsi qu'à la dissertation où M. Egger a étudié cette question avec des développements qui la renouvellent (4). On trouve quelquefois des

(1) Je n'ai pas vu un poids trouvé à Rodosto, l'ancienne Bisanthe, sur la Propontide, il y a quelques années, et décrit par M. le docteur Déthier (Schillbach, *Conspectus*, n° 74) : Poids de plomb, 556 gr. 13; caducée, au-dessus ΒΙΣΑΝ, au-dessous ΜΝΑ, à droite monogramme, à gauche Α. Le monogramme que M. Déthier représente ainsi ꟊ, ne doit-il pas se lire ΓΟ ? nous aurions ainsi ΑΓΟ[ρανόμος], formule naturelle sur les monuments métrologiques de la Propontide. Ces observations confirment pleinement la restitution proposée par M. Waddington, *Voyage archéol.*, n° 2720, ἀγορα-[νομοῦντος, pour un poids qui ne porte plus que les lettres ...ΡΑ... très clairement lisibles. Le P. Garrucci restitue par hypothèse ἀστυνομοῦντος sur un poids du musée Kircher (*Annali di numismatica*, I, p. 202). Nous ne trouvons pas d'ordinaire, sur les poids, les noms des astynomes, qui figurent au contraire fréquemment sur d'autres documents métrologiques, par exemple les timbres d'amphores (Becker, *Henkelinschriften*).

(2) Cf. le verbe ἐσηκώθη, sur un poids publié par M. Waddington, *Voyage archéol.*, n° 2713.

(3) *Metrologische Untersuch.*, p. 188-190.

(4) *Observations critiques sur divers monuments relatifs à la métrologie grecque et à la métrologie romaine*, publiées d'abord dans les *Mémoires de la Société des antiquaires de France*, XXV, puis dans le volume de mélanges intitulé *Mémoires d'histoire ancienne et d'archéologie*, mémoire VIII. J'ajouterai aux textes cités dans ce mémoire le passage suivant de l'inscription d'Andanie, tel que me le communique M. Paul Foucart, qui, dans son dernier voyage en Grèce, a pris une nouvelle copie de ce marbre précieux :

Ἀγορᾶς. Οἱ ἱεροὶ τόπον ἀποδειξάντω, ἐν ᾧ πραθήσεται πάντα. Ὁ δὲ ἀγορανόμος

tables de marbre portant des cavités de grandeur décroissante, qui sont des mesures étalons de capacité. M. Egger a restitué, d'après les textes et les monuments, quelques-uns de ces σηκώματα; mais en s'occupant des *ponderaria*, on néglige d'ordinaire les *poids étalons*, qui cependant ont dû être très nombreux. Nous en possédons certainement dans nos musées.

Le poids trouvé à Héraclée et décrit plus haut sous le numéro 8, est de toute évidence une mesure étalon. M. Henzen, qui l'a publié le premier, incline à le croire. Le caractère sacré de ce monument me paraît une preuve certaine. Ce poids a été mis sous la protection des dieux, selon un usage fréquent pour les étalons métrologiques, attesté par les inscriptions et les écrivains de l'antiquité (1).

Un σήκωμα inédit de l'époque macédonienne, que j'ai vu en 1868 à Chora, sur la Propontide, nous fournit sur ce point une nouvelle preuve concluante. Le monument est dans un parfait état de conservation et porte à côté de chaque cavité une inscription. Sur la face principale, on lit en belles lettres le mot ΙΕΡΟΣ, qui l'occupe tout entière. Quel que soit le substantif sous-entendu, et qui peut donner lieu à quelque hésitation, le caractère sacré du monument est indiqué d'une façon précise.

Nous avons là un premier signe auquel nous pouvons reconnaître les poids étalons. Les poids grecs *dédiés* sont très rares, à la vérité, et je n'en connais qu'un seul ; mais n'est-il pas na-

ὁ ἐπὶ πόλεος ἐπιμέλειαν ἐχέτω ὅπως οἱ πωλοῦντες ἄδολα καὶ καθαρὰ πωλοῦντι καὶ χρῶνται σταθμοῖς καὶ μέτροις συμφώνοις ποτὶ τὰ δαμόσια.

[Le Bas-Foucart, *Voyage archéol.*, II, 326ᵃ; Dittenberger, *Sylloge*, n° 388.] L'usage des mesures étalons se continua dans le Bas-Empire. Un rescrit de l'année 386, *De susceptoribus, præpositis et arcariis* (*Cod. Justin.*, X, XXX), ordonne de placer dans chaque ville *modios aeneos vel lapideos, cum sextariis atque ponderibus*. Le ζυγοστάτης des Byzantins était un vérificateur des poids et mesures, bien que ce titre s'applique aussi à d'autres fonctionnaires, par exemple au ζυγοστάτης impérial, personnage de cour qui suivait le prince et avait la charge de peser les matières d'or et d'argent prises à l'ennemi (*Revue archéol.*, avril 1870).

(1) Poids placés à Athènes dans la chapelle du héros Stéphanéphoros, *C. I. G.*, 150, 123, 151; à Rome, au Capitole, Wernsdorff, *Excurs. ad Priscianum de ponderibus et mensuris*, dans ses *Poetæ minores*, V. Poids dans un temple d'Hercule, Fabretti, *Inscr. antiquæ*, 527. Cf. encore Mommsen, *Inscr. regni Neapol.*, 7319. Poids romain du musée du Louvre, avec dédicace en lettres d'argent incrustées : DEAE — SEG — F — PONDO — X.

turel de croire qu'on doit distinguer dans la foule des poids grecs connus :

1° *Ceux qui sont en bronze* — la matière ordinaire des poids est le plomb, mais nous savons que les poids étalons, à Athènes, étaient en bronze (1) ;

2° *Ceux qui sont datés* — la date ne s'inscrit que par exception sur les poids (2), tandis qu'elle est souvent indiquée sur les σηκώματα et les *ponderaria ;*

3° *Ceux qui portent une formule développée* et non simplement une indication métrologique et un symbole?

Ces poids-là ont très probablement figuré sur les tables placées dans l'agora, par les soins du magistrat, pour assurer l'exactitude des mesures.

Les caractères auxquels on reconnaissait les poids étalons ont sans doute beaucoup varié, selon les pays, et à Athènes les conditions exigées, à lire le catalogue de M. Schillbach, ne devaient pas être aussi nombreuses ; mais toutes ces conditions se retrouvent dans le document que nous étudions, et nous devons au moins signaler, à titre d'hypothèse, une opinion qui certainement se présentera à l'esprit de plusieurs archéologues.

Telles sont quelques-unes des considérations auxquelles peut donner lieu le poids que vient d'acquérir M. Péretié. Nous sommes loin d'avoir rendu compte de toutes les difficultés qu'il présente. De nouvelles recherches décideront sans doute les questions que nous laissons encore incertaines ; mais les particularités faciles à constater et à expliquer, qu'on remarque en étudiant ce document, *son caractère monétaire, sa parfaite concordance avec le système attique, sa date, son origine,* et surtout l'*inscription* ΔΥΟ ΧΡΥϹΟΙ, suffisent pour en faire un monument très intéressant, même après le beau mémoire de M. de Longpérier, même après le riche catalogue de M. Schillbach.

(1) Inscriptions d'Athènes citées plus haut [= *C. I. A.*, II, 652, l. 45 ; 667, l. 40] : στάτθμια χαλκᾶ ΔΠ ἃ ὁ δῆμος σηκῶσαι ἐψηφίσατο. [Cf. Pollux, X, 126, στάθμια χαλκᾶ, dans une ἀναγραφὴ ἀναθημάτων, et *C. I. A.*, II, 476, le long règlement sur les poids et mesures.]

(2) Sur un poids d'Égine, où M. de Longpérier lit ΕΤΟΥΣ, voir le mémoire souvent cité, dans les *Annali*, 1847, p. 336 ; *C. I. G.*, 8540 ; De Witte, *Catalogue Beugnot*, n° 421.

XIX

TIMBRE AMPHORIQUE RHODIEN PORTANT LE NOM D'UN MOIS INTERCALAIRE

(*Revue archéologique*, 1869, II, p. 360.)

Je dois l'estampage de cette inscription à l'obligeance de MM. G. Perrot et Kekulé. C'est un timbre amphorique gravé sur une anse de vase. Il est conservé au musée de Wiesbaden. On en trouvera une première copie dans la publication intitulée : *Periodische Blætter des nassæuischen Alterthumsvereins*, 1860, p. 335, où ce texte a été donné ainsi qu'il suit : anse d'amphore trouvée à Kertch.

ΕΓΙΚΛΕΥΚΡΑ
ΤΕΥΣ
ΠΑΝΚΤΙΥΔΕΥΤΕΡΟΥ

Il faut lire, comme le pense M. Kekulé :

ΕΠΙΚΛΕΥΚΡΑ
ΤΕΥΣ
ΠΑΝΑΜΟΥΔΕΥΤΕΡΟΥ

Ce timbre est rhodien. Le prêtre du Soleil, Kleukratès, est déjà connu par plusieurs sceaux recueillis en Sicile : *C. I. G.*, 5519, avec le mois Δάλιος; 5381 *b*, mois Ἀγριάνιος, Mommsen ΑΓΝΟΝΙΟΥ; 5519, mois Ἀρταμίτιος, que Castelli a lu ΑΡΤΕΜΥΤΙΟ[υ]; 5664 *c*, mois Πάναμος. — Sans mention de mois, 5519, 5664 *b*, 5751[23]. Le musée de la Société archéologique d'Athènes possède, entre

autres, deux timbres très bien conservés portant le nom de Kleukratès, l'un daté du mois Δάλιος, l'autre du mois Σμίνθιος, Dumont, *Inscriptions céramiques de Grèce*, p. 99, n°s 166 et 166 *a*.

Il est inutile de revenir ici sur les erreurs auxquelles ont donné lieu les timbres de Kleukratès trouvés en Sicile.

L'intérêt du document offert au musée de Wiesbaden par M. le prince Émile Wittgenstein est dans le mois intercalaire qu'on y trouve nommé.

Le mois Πάναμος δεύτερος se lit très rarement sur les timbres amphoriques. Cf., cependant : *C. I. G.*, 5382, timbre de Νικασαγόρας ; 5654, timbre d'Ἀγέλαος ; 5658, timbre d'Αρσίπολις ; Stoddart, n. 138, timbre de Δορκυλίδας ; *C. I. G.*, 5381 c, timbre de Κρατίδας ; Stoddart, n. 112, timbre de Κλέαρχος ; Dumont, *Inscript. céram.*, n. 248,

ΕΠΙΣΩΔ·ΜΟΥ
ΠΑΝΑΜΟΥ
ΔΕΥΤΕΡΟΥ

La date de l'éponymat de Kleukratès n'a pu encore être déterminée. Mais le timbre que nous publions appartient certainement à la bonne époque macédonienne. Nous avons désormais un élément de plus pour fixer la place de Kleukratès dans la série des prêtres du Soleil, puisque nous savons qu'il fut en charge dans une année intercalaire.

XX

TIMBRES RHODIENS TROUVÉS A AREZZO ET A CHIUSI

(*Revue archéologique*, 1872, II, p. 155-9.)

Une lettre que m'écrit, à la date du 28 juillet, M. Gamurrini, directeur du musée étrusque de Florence, contient les détails suivants sur la découverte de timbres rhodiens en Étrurie :

« En traçant à Arezzo, ma patrie, en 1869, la route Guido-Monaco, on a trouvé, à une profondeur de trois mètres, des fragments de poterie en grand nombre ; pour la première fois dans nos fouilles, nous avons remarqué parmi ces fragments des timbres sur terre cuite écrits en caractères grecs. Je ne doute pas aujourd'hui que ces fragments ne proviennent de Rhodes ; ils sont gravés sur les anses des amphores, qui servaient à exporter le vin célèbre de cette île. »

Arezzo, n° 1. **ΑΜΙΝΤΑΣ**, dans un rectangle, sans attributs. — Cf. *Inscr. céram.*, p. 80 ;

n° 2. **ΙΓΓΟΚΡΑΤ//ΥΣ**. — Fleur de Rhodes. — Cf. *Inscr. céram.*, p. 97 ;

n° 3. **//ΤΟΥΥΑΣΙ ////// Ε//ΥΘΕΑ**, ou plutôt **Ι!ΤΟΥΥΑΣΙ ////// Ε//ΥΘΕ//**. — Légende circulaire autour de la fleur de Rhodes ; la lecture est difficile et ne présente pour moi aucun sens ; lettres petites à peine visibles ;

n° 4. **//ΟΙΟИΙΥΑΞΥƎИΑΣΞ... ΤΙΑ//**. — Fleur de Rhodes ; légende circulaire. — Peut-être ἐπὶ Ἀριστοφάνευς, Ὑακινθίου.

Je joins à ces timbres un cinquième sceau trouvé à Chiusi :

n° 5. **ΚΑΛΛΙΟΥΣ** (*sic.*). — Quatre étoiles aux quatre coins d'un rectangle. — Cf. *Inscr. céram.*, p. 98.

Comme le remarque M. Gamurrini, ces timbres sont rhodiens; les attributs et les noms des éponymes ne laissent sur ce point aucun doute. On a découvert depuis longtemps en Sicile des timbres rhodiens; récemment M. de Rossi et M. Reifferscheid en ont publié plusieurs qui provenaient de la campagne de Rome. Je ne sache pas que jusqu'ici ces documents aient été signalés en Étrurie ou dans l'Italie du Nord (1).

Les timbres rhodiens portant les mots **ΑΜΥΝΤΑΣ** et **ΙΠΠΟΚΡΑΤΕΥΣ** sont nombreux. Il faut attribuer l'orthographe **ΑΜΙΝΤΑΣ** ou à une erreur du graveur ou à l'usure du timbre. L'Υ, dans la céramique rhodienne, devient facilement un iota par la disparition des deux crochets qui le surmontent.

La lecture que propose M. Gamurrini pour le nº 4 est très probable. Le nº 3, comme il arrive souvent pour les légendes rhodiennes circulaires, est difficile à déchiffrer. Je crois cependant qu'on peut y reconnaître le mot Ὑακινθίου; quant au nom de l'éponyme, je lirais ἐπὶ Θεοδότου, conjecture que je soumets à M. Gamurrini. Le nº 5 est un second exemple du génitif Καλλίους, lu par M. Koumanoudis sur une anse trouvée en Attique et communiquée par lui à M. Pape. Sur les exemplaires d'Athènes, comme sur celui de Chiusi, le nom Καλλίους est inscrit dans un rectangle décoré de quatre étoiles.

La chronologie des éponymes rhodiens est encore très imparfaite. Les essais tentés par Stoddart pour l'établir doivent être repris. Cependant il est certain que le plus grand nombre des timbres amphoriques de Rhodes appartient au quatrième et au troisième siècle. Pour les timbres qui portent les mots Ἀμύντας et Ἱπποκράτευς en particulier, aucun doute n'est possible; la gravure en est le plus souvent d'une remarquable finesse; l'élégance des lettres indique la belle époque macédonienne. C'est donc à cette date qu'il faut attribuer l'importation à Arezzo des amphores dont M. Gamurrini a retrouvé les fragments. Ainsi l'île de Rhodes, au temps d'Alexandre et même sans doute avant cette époque, envoyait ses produits au centre de l'Étrurie.

(1) Ceux que possède le musée de Turin et qu'a fait connaître M. Fabretti ont été apportés de Chypre, où ils avaient été recueillis par M. de Cesnola. Un timbre rhodien qu'on voit au musée de Parme est classé parmi les objets découverts à Veleia, mais l'origine en est incertaine.

Les céramiques commerciales de Rhodes, de Thasos et de Cnide n'intéressent pas l'histoire de l'art, mais elles ont ce grand avantage que leurs produits présentent des caractères si précis, surtout pour Thasos et pour Rhodes, que, même en l'absence d'attribut, la provenance d'un timbre peut toujours être déterminée. De plus, ici on ne peut songer, comme pour les vases peints, à des imitations dues à des céramiques locales. Ces fragments sont des preuves évidentes de relations commerciales. C'est à ce titre surtout qu'il faut les recueillir avec soin et bien noter tous les objets auxquels ils se trouvent mêlés dans les découvertes (1). On ne saurait être trop attentif aux observations de ce genre. Bien des éléments nous manquent encore pour connaître exactement les relations de l'Étrurie et des pays grecs : les faits précis qui peuvent éclairer cette question auront toujours pour les archéologues une valeur de premier ordre.

(1) [La bibliographie dans Dumont, *Archives des missions*, 2e série, VI, p. 34 et suiv.; à compléter par Reinach, *Traité d'épigraphie grecque*, p. 454; Pottier et Reinach, *Nécropole de Myrina*, I, p. 223, note 3. M. Dumont a exposé le plan des recherches auxquelles ces monuments peuvent donner lieu dans l'introduction de ses *Inscriptions céramiques de Grèce*.]

XXI

INSCRIPTIONS CÉRAMIQUES DE L'ILE DE CHYPRE

(*Revue archéologique*, 1873, I, p. 317-326.)

Les inscriptions céramiques de Chypre ne sont encore connues que par un mémoire de M. Fabretti, inséré dans le *Bullettino dell' Instituto di Roma* (1). M. Georges Colonna Ceccaldi, qui a étudié avec tant de soin les antiquités de cette île, y a formé une riche collection de timbres marqués sur des amphores ou sur d'autres fragments de poterie. Occupé en ce moment à commenter les bas-reliefs, les statues et les autres objets précieux qu'il a réunis, il a pensé, avec raison, que les textes sur terre cuite intéresseraient aussi les savants et qu'ils méritaient d'être mis au plus tôt sous leurs yeux. Il veut bien me demander de les publier et d'y joindre quelques notes. Voici d'abord les renseignements qu'il m'adresse :

28 octobre 1872.

« Monsieur,

» Les fouilles faites dans l'île de Chypre depuis 1866 ont donné beaucoup de morceaux de poterie portant des marques et timbres céramiques. Je les ai presque tous recueillis. Je vous les

(1) 1870, p. 203. M. Fabretti admet trop facilement comme vraies les hypothèses proposées par quelques savants pour expliquer les timbres trouvés en Sicile, hypothèses qui doivent être abandonnées. — Voyez aussi les remarques de M. Miller, *Journal des savants*, avril 1871, p. 231.

envoie. Les fragments d'anses d'amphores forment la majeure partie de cette collection. Le plus grand nombre a été trouvé à Larnaca, surtout dans le terrain qui avoisine et entoure le couvent des sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition et sur les rives de l'étang proche de là, et à Idalie.

» Comme vous le savez, Monsieur, Citium et Idalium faisaient partie du même royaume phénicien établi dans l'île.

» Idalium devait être un poste commercial avancé dans l'intérieur, un entrepôt de marchandises, où les autres peuples de l'île, attirés également par le centre religieux, pouvaient plus facilement qu'à Citium venir s'approvisionner et trafiquer.

» Une cinquantaine de ces fragments ont été trouvés par moi à Larnaca. Le reste m'a été donné ou communiqué par le général de Cesnola ou par mon frère. J'appelle votre attention sur la bouteille à anse portant le nom Ἀντίπατρος, écrit en trop grosses lettres pour être une signature d'artiste. C'est peut-être le nom du possesseur du vase, ou bien d'un donateur.

» Le tesson qui porte le nom d'Ἀφροδεί(τη) faisait, je pense, partie d'un vase votif. Il est de fabrique analogue à celle de ces pots de terre fine d'un rouge éclatant (1), recouverts d'un vernis luisant, décorés souvent de sujets en relief et appartenant évidemment à l'époque romaine.

» Les lampes, funéraires ou autres, qui ont fourni les 27 marques dont je vous adresse le tableau, proviennent également de Larnaca et d'Idalie. Elles sont presque toutes à sujets très communs (gladiateurs, armes de gladiateurs, chiens courants, cheval, colombe sur marbre, sujets obscènes, etc.). Plusieurs de ces lampes de terre cuite viennent de la fabrique de Faustus.

» A tout cela, j'ai ajouté huit timbres d'amphores provenant de Syrie. Sept m'ont été donnés par M. Péretié et proviennent de Tortose, Tripoli et autres lieux. Le huitième a été trouvé par moi à Beyrouth en 1869, derrière le marché aux grains, sur la place, et au débouché d'une ruelle neuve, garnie de boutiques d'orfèvres, et qui descend vers le bazar ; il porte la marque Β]ηρυτί(ων). Les caractères sont très soignés et encadrés d'un filet. Le B manque ; on n'aperçoit que l'extrémité des deux panses. Ce timbre est-il

(1) Vases dits samiens.

une marque de provenance ou une marque de fabrique? Je crois qu'il était l'une et l'autre, et qu'à Beyrouth on fabriquait, tout exprès pour l'exportation des vins et huiles renommés du Liban, des jarres, dont on reconnaissait ainsi au marché et l'origine et le contenu. Beyrouth ne fabrique plus guère de vases aujourd'hui. Une manufacture existe encore à Râs-Beyrouth ; mais la plupart des jarres et pots qu'on emploie viennent de Chypre (Saint-Serghi près de Famagouste, etc.).

» Je crois que ce timbre de Beyrouth est unique. »

A cette lettre sont joints les fac-similés des inscriptions. Nous ne les donnons pas ici. M. Ceccaldi aura occasion de les publier lui-même, quand il réunira ses études sur les monuments de l'île de Chypre (1). Les timbres d'amphores copiés par M. Ceccaldi sont au nombre de 123. Nous reproduisons ses transcriptions en conservant l'ordre de classement qu'il a adopté ; nous avons toujours respecté ses copies, sauf à donner les corrections et les restitutions que nous pensons pouvoir proposer. On trouvera, joints aux textes, les principaux renvois qui dispensent d'un commentaire étendu.

TIMBRES ET MARQUES D'AMPHORES ANTIQUES PROVENANT PRINCIPALEMENT DE CITIUM ET D'IDALIUM.

1-2. Ἀγαθοκλεῦς. Inscription fréquente. Épon. rhod. ; *Inscr. céram.*, p. 76 (2) ; épon. cnidien, *ibid.*, p. 144, 146, 273, etc. — Ἀγαθοκλεῦ[ς].

3. Ἀγοράνα[κτος] | Πανάμου. *Inscr. céram.*, p. 78.

4. ΑΔ. Marque carrée, sur un col d'amphore, dont M. Ceccaldi donne le dessin et qui est rhodien, comme l'indique la forme.

5. Ἀθανοδότου. Double cercle. *Inscr. céram.*, p. 79.

6-7. Ἐπὶ Αἰνήτορος Καρνείου. Double cercle. Rose au milieu. *Inscr.*

(1) [Cette étude ne se trouve pas dans les *Monuments antiques de Chypre.*]

(2) Pour les timbres marqués de ce nom et pour tous ceux qui sont rhodiens, les *Inscriptions céramiques* donnent les renvois aux monuments déjà publiés et qui ne proviennent pas de la Grèce propre (*Inscriptions céramiques de Grèce*, 1 vol. in-8°. Paris, 1871).

céram., p. 79. — Ἐπί Αἰν[ήτορος] Καρνείου. Double cercle. Rose au milieu.

8. Ἐπὶ Αἴσχυ | λίνου. *Inscr. céram.*, p. 79.

9. Αμμ., peut-être abréviation d'Ἀμμώνιος (1). Couronne laurée à droite.

10. Ἀμύντα. Couronne laurée à droite, sur la même amphore que le n° 80. *Inscr. céram.*, p. 80.

11. Ἐπὶ Ἀναξι | βόυ[λ]ου. *Inscr. céram.*, p. 81.

12. Ἐπὶ Ἀνδρο | νίκου | Ὑακινθίου. *Inscr. céram.*, p. 81.

13. Ἀξίου. Double cercle. Rose au milieu. Légende rétrograde.

14-18. Ἀριστεί | δα Καρνείου. *Inscr. céram.*, p. 83. — **API**. Marque carrée. — **API | ΣΤΙ**[δα]. Marque carrée. — **ΑΡΙΣ | ΤΕΙΔ**[α]. — Ἐπὶ Ἀριστείδα Θ[εσμ]οφορίου. Les timbres 14-18 paraissent se rapporter au même éponyme.

19. Ἄρκευς (2). Caractères grossiers.

20. Ἐπὶ Ἀρισ | τομάχου | Ἀγριανίου. *Inscr. céram.*, p. 85.

21. Ἀριστάρχου. Cantonné de 4 étoiles. *Inscr. céram.*, p. 83. Ce timbre fournit la restitution de celui qui est publié, *Inscr. céram.*, p. 83, n° 46.

22. Ἀριστοκράτευ (*sic*). Cantonné de 4 étoiles. Timbre qui paraît provenir du même moule, *Inscr. céram.*, p. 84, n° 61.

23. Ἐπὶ Ἀρίστω | νος | Σμινθίου. *Inscr. céram.*, p. 86.

24. Ἐπὶ Ἀριστω | νίδ[α]. Montagne (?) à droite.

25. Ἐ[π]ὶ ἱερέως | Ἀ[ρί]στωνος | Ἀ[ρ]ταμιτίου. *Inscr. céram.*, p. 86.

26. **ΕΠΙΑΡ.....ΑΝΙΟΥΕΙ** (3). Double cercle. Rose au milieu.

27. Ἐπὶ Ἀρατοφάνευς Βα[δ]ρομίου. Double cercle. Rose au milieu. *C. I. G.*, 5751³¹, 5668. Sicile.

28. Ἐπὶ Ἀστυά (?) | δευς | [Ἀρτα]μιτ[ίου. Ce doit être Ἀστυμήδευς. *Inscr. céram.*, p. 87 (4).

29-33. Ἐπὶ Αὐ[το] | κράτευς | Ἀρταμιτίο[υ]. — Αὐτοκράτ[ευ]ς Π[α]νά[μου. Double cercle. Rose au milieu. — Αὐτοκράτ[ευς]. Nom scindé. Au centre, un vase. Légende rétrograde. — Ἐπὶ Αὐτο | [κράτ]ευς. *C. I. G.*, 5456 *b*¹², *Add.*; Stodd., n°ˢ 97, 98, 99, 100, 101, Sicile et Alexandrie. Ἐπὶ Αὐτοκ | ράτου.

(1) *Inscr. céram.*, p. 141. Exemple de ce nom, mais formule différente.
(2) Ἄρχης est connu, Ἄρκης ne l'est pas.
(3) Il me semble difficile de ne pas reconnaître ici Ἀγριανίου.
(4) D'autant plus que la copie est accompagnée d'un point d'interrogation.

34. ΑΦ. Marque ovale.

35. Γαπως (?). Caractères grossiers. Cette forme est tout à fait insolite. Peut-être faut-il lire Πάπως, nom nouveau, ou plutôt Πάπας, nom propre fréquent et porté par un éponyme rhodien (1).

36-38. Δαμοκράτευς. Double cercle. Rose au milieu. — [Δα]μο[κ]ράτευς. Double cercle. Rose au milieu. Légende rétrograde. — Δα]μοκρά[τευς]. Double cercle. Bucrâne au milieu. *Inscr. céram.*, p. 88.

39. ΔΕ... Δεξίππου (?). *Inscr. céram.*, p. 88. Timbre carré.

40. Ἐπὶ Διογένο | υς Λέων | Κνιδίον. Caducée à droite. Je n'hésite pas à lire Κλέων ; les timbres cnidiens portant les noms de Diogène et de Cléon sont nombreux. *Incr. céram.*, p. 175. L'attribut est souvent, comme ici, un caducée.

41. Διοκλέο[υς]. Palmette (?) au bas, à droite. Timbre cnidien (?). Stodd., 291, Alexandrie ; *C. I. G.*, III, p. xv, Athènes.

42. Ἐπὶ [Δ]εινο[α]ράτου (?) pour Δειναράτου, ou plutôt Δεινοκράτου (2), Δα[λί]ου.

43. Ἐπὶ Δήμωνος.

44. E. Marque carrée.

45. Ἑπτω | δάμου. A gauche, bucrâne (?). [Ἐπ[ὶ Σ]ωδάμου, peut-être. *Inscr. céram.*, p. 110.]

46. Ἑλλανίκου. Double cercle. Rose au milieu. *Inscr. céram.*, p. 9.

47-47 *bis*. Εὐφράνορος. Double cercle. Tête radiée au milieu. *Inscr. céram.*, p. 95. — Εὐφράνορος. Double cercle. Tête radiée au milieu. Légende rétrograde. *Inscr. céram.*, p. 95.

48. Ἐρύμνευς. A gauche, palmette (?). A droite, grappe de raisin ou feuille de vigne.

49. Ζήνωνος. *Inscr. céram.*, p. 94.

50. ZO. Marque carrée.

51. HΓ. Marque carrée.

52. Θασίων.....ΜΩΝ (?). Ligne horizontale et ligne verticale. Timbre carré. Lagène au centre. Le mot Θασίων paraît avoir été marqué deux fois.

(1) [Cf. un timbre rhodien trouvé en Égypte avec l'inscription Πόλιος | Ἀρταμιτίου. Ne pouvait-on lire Πόλιος ou Πόλεως ? P. Girard, *Annuaire des études grecques*, 1887, p. 230.]

(2) Nom nouveau, mais de formation régulière ; rapprochez Πολυάρατος et tous les composés de Δεινός, Δεινοκράτης, etc.

53. Θασίων...Α...ΑΔ.Δ... Entre les deux mots, un épi; deuxième mot renversé.

54. Θεσμοκρίτο[υ].

55. Θεσμοφορίο[υ] | Δίσκου. *Inscr. céram.*, p. 90, et remarque sur Δίσκος.

56-57. Θευδώρου [Ἀγρ]ιανίου. — Ἐπὶ Θεουδώρου (*sic*). Tête radiée à gauche. *Inscr. céram.*, p. 96.

58. Θεσμο[φορίου] Ἐπιγόν[ου], ou Ἐπίγον[ος]. *Inscr. céram.*, p. 92.

59. Ἰάσονος Ἀρταμ[ιτί]ου. Double cercle. Rose au milieu. Légende rétrograde. Stodd., 167, 168.

60-61. Ἱππο[κράτ]ευς. Double cercle. Rose au milieu. *C. I. G.*, III, p. x. Ἱπ]ποκράτε[υς]. Double cercle. Rose au milieu.

62. Ἐπὶ Ἱέρωνος ou Ἱερέως, mais plutôt Ἱέρωνος, car le titre de prêtre devrait être suivi d'un nom propre, qui ne paraît pas avoir figuré ici. *C. I. G.*, III, p. IX.

63. Ιππεδαλ (?)... Double cercle. Rose au milieu. Sur la même amphore que le n° 73.

64. Ἱπ]πόνεικος. Timbre rond. Dauphin au milieu.

65. C. C. C. Marque latine (?).

66. ΚΑ. Marque carrée.

67. Ἐπὶ Κλε | ωνύμου. Tête radiée à gauche. *Inscr. céram.*, p. 99.

68. Κλείτου.

69. ΚΥ. Marque ovale. Entre les deux lettres, caducée ou T.

70-70 *bis*. L. LVC. — L. LVCI. Marques latines.

71-73. Λεον | τίδα | Πανάμου. Stodd., 176; *C. I. G.*, III, p. XI. — Λεοντίδα. Ancre de navire au-dessous. — Ἐπὶ Λεοντ[ίδα] Αδλιο. Ce doit être Δαλίο[υ]. Double cercle. Rose au milieu. Sur la même amphore que le n° 63.

74. ΛΥ. Marque carrée.

75. MANICM | APIOC, Μάνις Μάριος.

76. Μενέστρατο[ς]. *Inscr. céram.*, p. 214. Timbre cnidien.

77. Μενεστράτευ[ς] (?). Timbre cnidien.

78. Νικα | Αρν, peut-être Νικά[ν]δρ[ου]. Marque carrée.

79. Νικ | ἀνδ[ρου]. Marque carrée.

80. Ἐπὶ Ξενοφ | ῶντος | Ὑακινθίου. Sur la même amphore que le n° 10. *C. I. G.*, nos 5486, 5528; Stodd., 282, Sicile et Alexandrie.

81. Ὀνασ | [ί]λου, plutôt Ὀνασίμου. Marque carrée.

82-84. Ἐπὶ Παυ | σαν[ία] | Ὑα[κι]νθίου. — Ἐπὶ Παυσανία | Ἀγρια-

[νί]ου. — Παυ | σανία. Tête radiée à gauche. *Inscr. céram.*, p. 107.

85. ΠΑΓ | Δ. Marque carrée.

86. Πολυξένου. Cantonné de quatre étoiles.

87. Ἐπὶ Πυθο | [δώ]ρου | Δι[οσ]θύου. *Inscr. céram.*, p. 108.

88. Πολυ | κλῆς. 2 lignes, dont une renversée. Légende rétrograde. *Inscr. céram.*, p. 279, nos 43-45.

89. Παυσί | ου. Marque carrée.

90. Ρόδω | νος. *C. I. G.*, III, p. XIX.

91. Σαραπίωνος. *Inscr. céram.*, p. 108, n° 236.

92. [Σι]μονεί[δ[α]. Grands caractères.

93. Ἐπὶ Σωσικλ | εῦς | Δαλίου. Stodd., 241, 242, 243, 244; *C. I. G.*, 5384, 5534.

94. Σωκράτευ[ς]. *Inscr. céram.*, p. 109, Σωκράτης. Flambeau allumé.

95-97. Ἐπὶ Τισα | γόρα | Ἀρ[ταμιτίου]. *Inscr. céram.*, p. 110, avec l'orthographe Τεισαγόρα. — Ἐπὶ Τισα | γόρα | Πανάμου. — Ἐπὶ Τισα | -γόρα | Δαλίου.

98. ... Τι | μαρ[άτου]. Marque ovale. *C. I. G.*, *Add.*, 5456 b^{56}, Sicile.

99. Τιμ | οκ[ράτευς]. Marque carrée. *C. I. G.*, 5385 *b*, Sicile.

100. Υο. Marque carrée.

101. Φ. Marque en losange. Marque carrée.

102. Φιλάρμου.

103. Φιλο[κ]ράτευς. Double cercle. Rose au milieu. *Inscr. céram.*, p. 112.

104. Ἐπὶ ..... | δευς | Ὑακι[νθ]ίου.

105. Ἐπὶ ..... | νος | Ἀρταμιτίου.

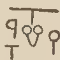
106-123. Timbres qui n'ont pu être déchiffrés :

106. .....οες ...ς. Tête radiée à gauche. — 107. .....χαι | ...φ | αι...ν. — 108. .....γρα | Πανάμου. — 109. ἐπὶ ...σταχου | Πα...ν. — 110. .....εμιος. Au bas, une hache. — 111. ..ρεταχλε...νμ. Timbre rond. Rose au milieu. — 112. ...νοα... Double cercle. — 113. δωνο... Légende rétrograde. — 114. ...ωτιωνος. Au bas, un caducée. — 115. ..ποσ (?) | λου. Timbre carré. — 116. ....ημων. Légende rétrograde. Timbre rond. Au centre, une étoile. — 117. ...υρουον. Caractères barbares. — 118. .... | οχλε. — 119. ἐπΙϲυϲ | ιέϲου. — 120. ἐπὶ.. | .. | νου. — 121. .φαν | ου. Timbre carré. — 122. ...ωχαρης. Timbre rond. Point au centre. — 123. ....ομαχου. Timbre rond. Rose au milieu.

A cette série M. Ceccaldi ajoute les monogrammes reproduits par les bois ci-dessous :



Carré. Carré. Roue. Cercle. Cercle. Carré. Carré. Carré. Cercle.

Cœur. Carré.

TIMBRES D'AMPHORES ANTIQUES PROVENANT DES CÔTES DE SYRIE.

1. Ἀγαθοβο | ύλου. Grappe de raisin à droite. Provient de Tortose.

2-3. Ἐπὶ Καλλικρα | τίδα | Ὑακινθίου. — .....ίδα Ὑακινθίου. Timbre rond. Rose au milieu.

4. Ἐπὶ Πρατοφάνευς | Ἀγριανίου.

5. Ἐπὶ Τιμα[σ]α | γόρα | Ὑακινθίου.

6. Σ[ωκρ]άτευς (?) Flambeau à droite. Tortose (?).

7. Χρησίμου. Timbre rond. Rose au milieu.

8. [Β]ηρυτί[ων]. Carré long. Caractères soignés.

FRAGMENT DE VASE ET VASE PROVENANT DE CHYPRE.

1. Ἀντίπατρος. Lagène à anse. [Cf. le bois, p. 17.]

2. Ἀφροδε[ίτη]. Fragment. Terre rouge, vernie, fine.

MARQUES DE LAMPES.

1. *Roman* | *n sis..* | *o.* [Cf. *C. I. L.*, *suppl.*, III, n° 7310³, *a-e Romanesis.*]

2. *Ermiano.*

3. Χαρι | δήμου.

4-5. *Fausti.* — [*F*]*austi* | χ.
6-7. *F*(?)*uazi* | .χ. — *Evazi* | χ.
8. ЄΙΡΗΑC.
9. Παύλ | ου.
10. Ζωΐλ | ου.
11. Θυοδώρ | ου (*sic*).
12-13. Cφῦρί | δων | νοc. — Cφυ | ρίδω | νος.
14. P. C. F..
15. I. C. E.
16. O HP.
17. AAC | MO.
18. C. O. E.
19. MOA.
20. L. L.
21. T.
22. S.
23. A.
24. Φ.
25. *Herm.* Dans un pied surmonté d'une croix.
26. H C O Υ O (?). Timbre rond.

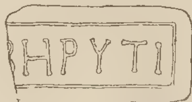
I. Thasos, Rhodes et Cnide avaient presque seules le privilège de fournir des amphores commerciales au bassin de la Méditerranée, le Pont excepté, où MM. Becker et Stephani signalent quelques fabriques locales. En dehors de ces grands centres de production, nous connaissons cependant quelques marques particulières ; en voici la liste :

1° Paros (deux timbres).
2° Colophon (un timbre).
3° Naxos (un timbre).
4° Ikos (un timbre).
5° Une fabrique que nous n'attribuons à aucun pays (1).

Il faut ajouter à ces noms celui de Beyrouth, dont M. Ceccaldi

(1) *Inscript. céram.*, p. 387 et suiv.

a retrouvé là marque de fabrique. Ce sceau est un des plus curieux de la collection ; il est reproduit par le bois ci-joint :



Ce catalogue s'augmentera certainement par des découvertes nouvelles ; mais toutes ces marques seront isolées ; l'importance des trois grandes céramiques commerciales restera toujours prépondérante.

II. Il s'en faut que les produits de Thasos, de Rhodes et de Cnide se trouvent indifféremment sur tous les points du bassin de la Méditerranée. Il serait utile de dresser une carte, où l'on marquerait les pays que chacune de ces céramiques paraissait se réserver. Les timbres de Rhodes ne sont pas nombreux en Attique ; ceux de Cnide sont très rares en Égypte, en Sicile, en Italie ; ils se rencontrent en abondance dans la Grèce propre. Nous constatons qu'à Chypre les timbres de Rhodes sont beaucoup plus fréquents que ceux de Cnide. Sur cent vingt-trois sceaux, cent quinze environ sont rhodiens.

Quant aux produits de Thasos, ils ne sont nulle part représentés par une riche série d'exemplaires ; mais aussi on les trouve partout. Ils forment à peu près 1/40 des collections de la Grèce propre. A Chypre, nous en trouvons deux sur un total de cent vingt-trois timbres. Cette proportion est celle que l'on constate d'ordinaire, le Pont-Euxin excepté, où ils sont relativement plus nombreux.

III. Les noms marqués sur les timbres de Chypre sont presque tous connus par les inscriptions céramiques de Grèce. Je dois pourtant signaler les suivants que je n'ai pas lus sur les timbres que j'ai étudiés, ou qui se présentent ici dans des conditions toutes nouvelles :

Ἄξιος
* Ἄρχης (1)

(1) Les noms marqués d'un astérisque ne figurent pas dans le lexique de Pape et Benseler ; les autres sont en général très communs.

Ἀριστωνίδας
* Δεινάρατος
Δήμων
* Ἑπτώδαμος (?)
Ἐρύμνης
* Θεσμόκριτος
Ἱππόνικος
Κλεῖτος
Μάνις
Νίκανδρος
Πολύξενος
Παυσίας
Σιμωνείδας
Φίλαρμος

IV. Parmi les dessins que me communique M. Ceccaldi, je remarque deux amphores de Rhodes bien conservées. Le pied de la première est seul endommagé; elle mesure en hauteur $0^m,76$, chiffre qui se rapproche beaucoup de celui que j'ai constaté pour l'amphore de même provenance conservée au *Varvakeion*, $0^m,78$. La seconde a $0^m,80$ de hauteur. J'ai émis l'opinion que toutes les amphores de Rhodes, marquées de timbres, non seulement étaient faites sur un même type, mais d'après des mesures qui variaient fort peu. C'est ce que j'ai essayé de démontrer pour les anses dont la petite branche a de $0^m,060$ à $0^m,075$ et la grande une longueur moyenne de $0^m,30$. Le manque d'amphores complètes a empêché de poursuivre cette comparaison en considérant ces vases sous tous les aspects.

Les deux amphores dessinées par M. Ceccaldi n'ont pas été jaugées. Il est à souhaiter qu'elles le soient, pour que nous sachions si la capacité de ces vases était fixe et si elle correspondait, comme je le crois, à l'ἀμφορεύς du système attique.

L'un de ces vases porte un timbre sur chaque anse :

1° **ΑΜΥΝΤΑΣ**, et à gauche, couronne;

2° **ΕΠΙΞΕΝΟΦ**
ωΝΤΟC (1)
ΥΑΚΙΝΘΙΟΥ

(1) Le sigma de la seconde ligne n'est pas certain.

Sur un autre, les deux timbres conservent des légendes écrites en cercle autour de la fleur de Rhodes : 1° ΕΠΙΛΕΟΝ[τίδα] ΔΑΛΙΟ[υ]; 2° un mot difficile à déchiffrer et dont M. Ceccaldi lit seulement quelques lettres ..ΙΠΠΕΔΑΛ?

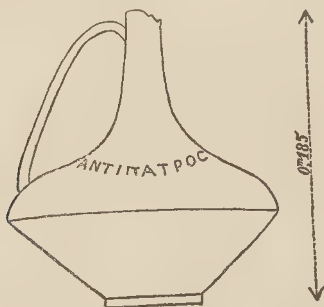
Les *Antiquités du Bosphore cimmérien* (1) donnent une amphore de Rhodes complète, avec deux timbres. Sur l'un, on lit : Ἐπὶ Ἀρχιλαΐδα Δαλίου; sur l'autre : Δαμοκλεῦς.

On trouvera une quatrième amphore dans les *Inscriptions céramiques*, p. 13, avec double inscription : 1° Δαλίου Μα[ρσύα]; 2° Ἐπὶ...

Ces monuments seuls peuvent permettre de découvrir le sens des noms marqués sur les timbres. On comprend, en effet, qu'en étudiant des timbres isolés, sans savoir quelle inscription portait la seconde marque qui les accompagnait, les chances d'erreur soient nombreuses.

Les quatre inscriptions citées plus haut montrent d'un côté un nom éponymique précédé de ἐπὶ et suivi trois fois d'un nom de mois, de l'autre un nom propre. Il est évident que l'un des timbres est une date; nous pouvons affirmer de plus que la grande majorité des timbres qui portent seulement un nom sans la préposition ἐπὶ se trouvaient sur des amphores où un second sceau indiquait l'éponyme.

V. Le vase qui porte l'inscription Ἀντίπατρος est intéressant.



Le nom doit être celui du possesseur. On trouve dans tous les

(1) Tome II, p. 327.

musées des inscriptions de ce genre. J'en citerai quelques exemples que je retrouve dans mes notes et que j'ai lieu de croire inédits :

1° *Varvakeion*, n° 1224 ; haut., 0m,10. Petit pot, couverte noire. **ΠΡΟΣΟΠΕυΣ**, à la pointe.

ΓΡΟΓΟΓΕΥΣ

2° Même musée, n° 1223 ; haut., 0m,073. Petit cratère.

ΠΙΑΡΑΣ

3° Petite coupe, bande noire sur fond rouge, trouvée au *Céramique*, terre épaisse. *Varvakeion*, n° 1230 ; haut., 0m,11. **ΦΙΛΟΝΟΣ**, à la pointe.

ΦΙΛΟΝΟΣ

4° Même musée, n° 761. Lécythe à forte panse ; figures noires sur fond jaune (1). Deux guerriers luttant entre deux rhabdophores. Ξενοκλῆς Ἐροχρίτου, à la pointe.

ΞΕΝΟΚΛΕΣ ΜΕΡΟΚΡΙΤΟΥ

VI. Un dernier monument appartient à une classe qui n'a pas encore été étudiée dans les pays grecs, bien que les spécimens en soient nombreux. C'est un vase commun de terre cuite où l'inscription est peinte en noir. Le vase a la forme d'un *alabastron*, qui serait muni de deux petites anses ; hauteur, 0m,625.

L'inscription porte ΒΑΙ
Β · ΑΡΧ.

On a trouvé à Pompéi, sur des amphores commerciales, une riche série d'inscriptions de ce genre qui sont publiées. Celles qui ont été découvertes récemment dans les fouilles du Céramique, à Athènes, sont encore inédites.

Comme on le voit, la collection formée par M. Ceccaldi intéressera tous ceux qui s'occupent des inscriptions céramiques. Dans l'état de ces études, il importe surtout de savoir quels sont les timbres que possède chaque pays, pour arriver à un classement géographique. Les antiquaires ne doivent donc pas négliger les

(1) [Cf. *Inscr. gr. antiquis.*, 23.]

empreintes qui portent les noms d'éponymes déjà connus. J'ajouterai que les amphores complètes peuvent nous rendre les plus grands services, et que nous ne saurions trop prier ceux qui en découvrent de les jauger.

XXII

SUR DEUX INSCRIPTIONS DE SALONIQUE

(*Comptes rendus de l'Académie des inscriptions*, 1884, p. 257-260, et *Bulletin de correspondance hellénique*, 1884, p. 462-464.)

M. Dozon, correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, consul de France à Salonique, m'adresse la copie de deux inscriptions qui viennent d'être trouvées à Salonique, sur l'emplacement que recouvraient naguère les murailles de la ville, près de la grosse tour *Quanlu Koulé*, « tour sanglante », qui sert aujourd'hui de prison.

I

Γ · ΚΟΥϹΩΝΙΟϹ
ΤΙΤΙΑΝΟϹ ΦΑΙ
ΔΙΜΩ ΚΑΙ ΡΗΤΩ
ΡΙΚΗ ΤΟΙϹ ΙΔΙΟΙ
Ϲ ΜΝΗΜΗϹ
ΧΑΡΙΝ

Γ · Κουσώνιος
Τιτιανὸς Φαι-
δίμω(ι) καὶ Ῥητο-
-ρικῆ(ι) τοῖς ἰδίοι-
ς, μνήμης
χάριν.

Κουσώνιος, nom très rare, se trouve cependant plusieurs fois

dans l'épigraphie de Salonique, Duchesne et Bayet, *Mission au mont Athos*, n°s 48, 49. Cf. Κουσσώνιος, Phleg. Trall., fr. 29, 1. Cusonius (1). — Ῥητορική est, je crois, un nom nouveau ; Ῥητορικός est déjà connu par plusieurs inscriptions attiques (*C. I. G.*, 279, 284).

II

La seconde inscription est beaucoup plus intéressante. La pierre est malheureusement brisée en plusieurs endroits ; de plus, les ligatures sont nombreuses ; l'écriture et l'orthographe sont également négligées. Voici ce que je lis de cette inscription, en rapprochant la copie de M. Dozon de l'estampage :

ΟΙϹΥΝΗΘΙ ΤΟΥΗΡΑΚΛΕ
ΟϹΕΥΦΡΑ ΤШϹΥΝΗΘΕΙ
ΜΝΗΜΗϹΧΑ ΑΡΧΙϹΥΝ
ΑΓШΓΟΥΝ ΟϹΚШΤΥΟϹ
ΕΙΡΗΝΗϹΓΡ ΜΑΤΕΟΝΤШΝ
Μ·ΚΑϹϹ ΥΕΡΜШΝΟϹ
ΚΑΙ ΔΗ ΛΑΚΑΠΡΙΜΙΤΑ
ΕΠΙΜΕΛΗΤΟΥΠΥΘШΝΟϹ
ΛΟΚΙΛΙΑϹ - ΘΕϹϹΑΛШΝΙΚΕΟ
ΕΤΟΥϹ · ΕΠ · ΤΟΥΑΤ ΜΗΝΟϹ ΠΕΡΙ
ΤΙΟΥΖ

Οἱ συνήθ[εις] τοῦ Ἡρακλέ-
ος Εὐφρά[ν]τω(ι) συνήθει
μνήμης χά[ριν], ἀρχισυν-
αγωγοῦν[τ]ος Κώτυος (*sic*)
Εἰρήνης, γρ[αμ]ματεόντων (*sic*)
Μ · Κασσ[ίο]υ Ἕρμωνος
καὶ Δη[μ]ᾶ κα[ὶ] Πριμιτᾶ,

(1) [Déthier, *Études archéologiques*, 1881, p. 121, a publié un bas-relief funéraire représentant un cavalier qui tue un sanglier, et consacré par Cusconius (*sic*) Titianus à son père Cusconius Crispus. M. Mordtmann, Ἑλλ. φιλολ. Σύλλογος, Constantinople, 1880, XIII, p. 37, n. 15, donne la même inscription, avec une lecture plus exacte du nom, *Cusonius*. Le personnage est certainement le même dans les deux inscriptions.]

ἐπιμελητοῦ Πύθωνος
Λο(υ)κιλίας Θεσσαλωνικέο[ς (*sic*)
ἔτους επ[ρ′] τοῦ (καὶ) κτ′, μηνὸς περι-
τιου ζ′.

L'inscription est gravée sur le tombeau que l'association des *Compagnons d'Hercule* (1) avait élevé à l'un de ses membres.

Le sens du mot συνήθεις est précisé par une autre inscription de Salonique qu'a copiée M. l'abbé Duchesne, ἡ συνήθεια τῶν πορφυροβάφων « le collège des teinturiers en pourpre » (*Mission au mont Athos*, n° 83). Nous connaissons de la même ville une autre association qui était appelée ἡ συνήθεια [τῶν] περὶ Ἀλέ[ξανδρ]ον (*ibid.*, n° 84). Une inscription d'Olynthe prouve que ces associations étaient aussi appelées κολλήγιον (*ibid.*, n° 119). Les associations, confréries, collèges désignés par le mot συνήθεια sont encore très peu nombreux.

Le titre de ἀρχισυνάγωγος donné à un païen n'est pas sans exemple. Une inscription d'Olynthe (*ibid.*, n° 119), mentionne un ἀρχισυνάγωγος θεοῦ Ἥρωος, le chef d'une confrérie, συναγωγή, placée sous le patronage de ce héros sans nom qui se rencontre en Macédoine et surtout en Thrace. Une inscription de Chios (2) nomme des ἀρχισυνάγωγοι, sans nous renseigner sur l'association à laquelle ils appartenaient (*C. I. G.*, 2221). Le verbe ἀρχισυναγωγέω ne figure pas dans le *Thesaurus*.

Aux lignes 5 et 9, un nom d'homme est suivi, non du patronymique, mais du nom de la mère, usage constaté déjà une fois à Salonique (*Corpus*, n° 1967), et qui est surtout connu pour la Lycie.

La copie ne donne rien à la ligne 7 ; je propose, d'après l'estampage, des lettres que je ne transcris qu'avec beaucoup de réserve.

La ligne 10 indique la date ; la lettre après Ε est mal conservée, le Γ est très large ; je propose de restituer επρ′, 185 ; la seconde

(1) Sur le culte d'Hercule, Θεὸς μέγιστος, en Macédoine, voyez Heuzey, *Mission de Macédoine*, p. 329.

(2) Les exemples de ce titre sur les inscriptions grecques gravées par des communautés israélites sont, au contraire, fréquents. Parmi les derniers textes publiés, cf. *Inscriptions de la catacombe de Venosa*, *Gazette arch.*, 1883, p. 31 et suiv.

date, celle de l'ère anonyme, est 301 ; entre ces deux chiffres, la différence est de 116 ans ; on sait que c'est exactement l'intervalle qui séparait l'ère d'Actium de l'ère anonyme de Macédoine (1). L'inscription serait de l'année 155 après notre ère.

(1) Heuzey, *Mission de Macédoine*, p. 234 et 274; *C. I. G.*, n° 1970; Vidal-Lablache, *Revue arch.*, 1869, p. 62 ; De La Coulonche, *Berceau de la puissance macédonienne*, p. 179; Duchesne et Bayet, *Mission au mont Athos*, p. 20 et suiv.

XXIII

NOTE SUR QUELQUES OBJETS ANTIQUES CONSERVÉS AU MUSÉE DE BELGRADE

(*Revue archéologique*, 1868, II, p. 407-416.)

Parmi les documents antiques réunis à l'Université de Belgrade, dans le musée (1) fondé depuis peu d'années par le prince Michel, on remarque plusieurs objets d'un intérêt tout particulier pour l'histoire des tribus barbares qui ont autrefois occupé le sol de la Serbie. Nous signalerons à ce point de vue :

1° Trois haches de bronze dans un état de conservation excellent ;

(1) La création de ce musée est encore récente. Commencé par le directeur de la bibliothèque, M. Schafarik, depuis dix années environ, il s'est rapidement accru, grâce au zèle de la société savante serbe, instituée par un décret du 7 novembre 1841, et réorganisée par un second décret du 29 juillet 1864 ; grâce surtout au dévouement du savant professeur qui a le premier songé à former cette collection. On peut juger du goût de la Société pour les recherches d'archéologie en consultant ses Mémoires, qui forment déjà 23 volumes. On y remarquera en particulier les études de M. Schafarik sur la numismatique des rois serbes, tomes III, V, VI, VII, VIII, IX.

Notre consul général en Serbie, M. Engelhardt, a entrepris de faire connaître les principaux monuments conservés au Musée de Belgrade. Le résultat de ses études sur les textes épigraphiques de cette collection est aujourd'hui dans les mains de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. M. Engelhardt trouvera encore au Musée des documents d'un grand intérêt pour les recherches d'archéologie figurée et pour l'histoire de la domination romaine dans la Mésie supérieure : des bas-reliefs, de nombreuses statuettes, des armes, le trésor d'un temple composé de plats et d'objets divers en argent, etc. Mais surtout il est à souhaiter qu'il donne au public, le plus tôt possible, le dessin d'une belle tête en bronze de l'empereur Trajan, qui est un des plus précieux ornements du Musée de Belgrade.

2° Quatre figurines également en bronze ;

3° Quatre colliers de perles d'or.

I

On sait combien les monuments des civilisations primitives ont été jusqu'ici peu étudiés en Grèce et en Turquie. La région du Danube et celle des Balkans, si longtemps habitées par des peuplades barbares, doivent renfermer de nombreux restes de ces âges reculés. Le Pinde, les montagnes du Péloponnèse et celles de l'Archipel, dès que les voyageurs y ont fait des recherches un peu sérieuses, — ce qui ne remonte pas à plus de trois années (1), — ont donné aux principales collections de l'Europe des armes de pierre tout à fait semblables à celles qu'on découvre tous les jours en Occident ; et cependant ces vestiges d'un si lointain passé devaient se retrouver difficilement dans la péninsule hellénique, arrivée de si bonne heure à la civilisation la plus avancée.

Le musée de Belgrade ne possède point encore d'armes de pierre; mais on y voit trois haches de bronze dignes d'être remarquées; elles sont analogues pour la forme aux marteaux appelés *celts*, et doivent être rapportées à la fin de la période *néolithique.* Il paraît, en effet, certain aujourd'hui qu'au moment où les métaux commencèrent à être connus, on fabriqua les armes nouvelles sur le modèle qu'offraient les haches de serpentine et de porphyre. Les haches du musée de Belgrade, peu épaisses et aplaties, sont effilées à la partie inférieure, arrondies au sommet. Elles s'emmanchaient, comme les *celts* des deux âges précédents, dans une armature de corne ou de bois. La plus grande mesure en longueur un peu plus d'un décimètre; les deux autres, de 8 à 9 centimètres.

J'ai décrit l'an dernier, dans la *Revue* (2), un monument du même genre découvert dans les montagnes de l'île d'Eubée. Depuis le Danube jusqu'aux promontoires méridionaux du Pélopon-

(1) *Revue archéologique*, 1867. [Les articles I et II de ce volume donnent l'état de la question et la bibliographie du sujet à cette époque.] Cf. aussi *Archives des missions*, 1867, rapport sur les fouilles faites à Thérasia, dans la propriété de M. Nomikos, par M. Fouqué.

(2) [*Rev. arch.*, 1867, II, p. 141 et suiv. Cf. ci-dessus, p. 12.]

nèse, ces sortes d'armes doivent avoir été d'un usage général. On en trouvera, sans aucun doute, en Thrace, en Macédoine, en Thessalie et dans la Grèce propre. Les quatre exemplaires aujourd'hui connus nous sont sur ce point une garantie incontestable.

Les haches du musée de Belgrade ont un autre intérêt. Leur présence en Serbie nous prouve qu'on doit chercher dans cette contrée des *celts* de porphyre et de serpentine, peut-être même des armes de silex. Bien que l'âge de pierre et l'âge de bronze aient précédé partout les périodes plus civilisées, il n'est jamais indifférent de démontrer par des monuments la réalité de ce fait pour une région où jusque-là on n'a encore pu signaler aucune découverte de cet ordre.

J'ajouterai que les haches de cette forme sont relativement assez rares dans nos collections d'Occident, et que surtout on en rencontre peu de spécimens aussi bien conservés que ceux du musée de Belgrade (1).

L'âge historique ne commence, pour les régions centrales des Balkans, qu'à l'époque des Antonins (2) : encore la civilisation ne se développe-t-elle guère que dans quelques villes situées dans les plaines. Ce qui s'est passé auparavant dans ces plaines, et ce qui s'est passé depuis à des époques très récentes dans les montagnes, nous l'ignorons. Rien n'est plus vague que nos données sur les invasions faites au delà du Danube. Ammien Marcellin, le seul historien auquel il faille toujours recourir, ne sait guère que les événements arrivés de son temps, et encore ne mérite-t-il toute créance que pour les faits qu'il a vus lui-même en

(1) Si la direction du musée faisait analyser ces haches de bronze, elle rendrait à l'étude des antiquités préhistoriques un grand service. Peut-être leur composition est-elle identique à celle des armes du même genre trouvées en Occident, ce qui prouverait la commune origine de monuments découverts dans des régions très différentes. Mais l'analyse donnât-elle un autre résultat, il serait encore très important de savoir sur ce point la vérité scientifique.

(2) Le centre de la Thrace était encore en grande partie barbare au temps des Romains. Si l'on regarde une carte de l'Empire sous Dioclétien, quelle vaste région, où l'on ne voit pas une seule ville, entre Trimontium, Egira et Sartum au nord, Philippes, Nicopolis et Cosintus au sud! Aujourd'hui même, dans le Despoto-Planina, les voyageurs n'indiquent que des villages sans importance.

suivant les empereurs. C'est un soldat, et par bien des côtés déjà un *byzantin.*

Les progrès de l'industrie n'ont dû se faire sentir qu'à une époque presque moderne dans les parties les moins accessibles du pays des Odryses, de la Pélagonie et de la Daunie. Hérodote trouvait encore, de son temps, des habitations lacustres sur le Strymon. Nous avons vu nous-même, sur les lacs situés aux pieds de l'Ossa et du Pélion, des cabanes sur pilotis où les bergers s'abritaient. Un mode de construction, qui se conserve encore, n'a pu commencer à disparaître à une époque très reculée.

Tout ce que nous voulons conclure des faits qui précèdent, c'est que la vaste région dont nous parlons doit être explorée au point de vue des recherches préhistoriques. Les lacs de Buru (Bistonis), de Tachyno (Cercinitis), ceux de l'embouchure de la Maritza (Stentoris Lacus), de Betchik (Bolbe), de Langaza, d'Iénidjé, d'Ochrida (Lychnidius Lacus), et tant d'autres si fréquents dans ces contrées, ont certainement reçu des constructions analogues à celles que les lacs de la Suisse et de l'Italie du nord nous ont fait connaître.

M. Deville, membre de l'École française d'Athènes, nous avait rapporté, il y a quelques années, de son voyage sur les côtes de Thrace et dans la partie orientale de la Macédoine, les témoignages les plus précieux. Il avait vu sur le Strymon des restes d'habitations lacustres. Le travail où il expose cette belle découverte n'a pas encore paru; mais l'Académie, en appréciant toute l'importance, en a pris date dans ses *Comptes rendus* (1). Les vestiges qui se trouvent sur le Strymon doivent se rencontrer partout. Aucun doute sur ce point n'est possible.

Les recherches de ce genre, importantes en tout pays, ont ici un intérêt de premier ordre, et cela pour deux raisons principales. Les tribus qui ont peuplé la Grèce sont arrivées par le nord dans la péninsule hellénique; elles ont donc traversé le Rhodope et l'Hémus. Toutes les légendes classiques gardent le souvenir du séjour dans ces contrées de la fraction de la race aryenne qui devait bientôt devenir le peuple grec. En éclairant l'histoire des

(1) Cf. Rapport de M. Egger sur les travaux des membres de l'École française d'Athènes, 1863.

âges primitifs dans ces régions, on peut donc espérer jeter de nouvelles lumières sur les origines de la race grecque. Mais pendant qu'au nord on fera ces recherches, au sud des travaux du même ordre révéleront des faits qui, rapprochés de ceux qui ont été constatés dans l'Hémus et le Rhodope, ne peuvent manquer d'être féconds. Si le nord est resté longtemps barbare, les îles du sud de l'Archipel, soumises à la double influence de l'Égypte et de la Phénicie, ont reçu de bonne heure l'industrie et les arts. Pourtant dans une de ces îles classiques, à Théra, la lave recouvre une civilisation préhistorique (1). On voit le vaste champ ouvert aux recherches et les légitimes espérances qu'il est dès aujourd'hui permis de concevoir.

II

Les monuments des races barbares, qui ont occupé les pays grecs ou qui ont vécu sur la frontière de ces pays, deviennent tous les jours plus nombreux. On a retrouvé en Grèce, à Delphes en particulier, quelques idoles grossières, conservées aujourd'hui au musée de la Société archéologique d'Athènes. Ce sont des statuettes de bronze, représentant un homme nu, armé d'un trident et tenant quelquefois un serpent. J'ai vu la même représentation à Constantinople, dans les mains d'un antiquaire, qui m'a dit l'avoir rapportée de Bithynie. Les produits de l'art thrace, de cet art contemporain des médailles barbares frappées à l'imitation des monnaies d'Alexandre ou des villes grecques, ne sont pas non plus très rares. Ces sortes d'objets n'ont pas encore été rapprochés ni étudiés. Ils promettent cependant des lumières pour une des parties de l'histoire les plus obscures. On trouve à Belgrade quatre documents qu'il faut signaler dès aujourd'hui à ce point de vue; ce sont des figurines de six à sept centimètres de hauteur, en bronze, et d'un travail très imparfait. Deux d'entre elles représentent un cerf et un autre quadrupède, la troisième un cavalier ithyphallique nu, la dernière un personnage également ithyphallique, mais si endommagé qu'on ne peut en reconnaître en détail le costume.

(1) Cf. *Rev. arch.*, 1866, II, p. 423-432, article de M. Lenormant.

On sait que les chefs barbares portaient souvent leur fortune en colliers autour du cou, usage qu'il est naturel de rapprocher de l'habitude encore persistante chez les jeunes filles, dans la plus grande partie de l'Orient, de s'orner, aux jours de fête, des ducats et des louis qui doivent être leur dot. Le musée de Belgrade possède quatre colliers de perles d'or dans un parfait état de conservation : l'or est pur ; les perles se succèdent par séries de différentes grosseurs; quelques masses de métal de formes variées et plus grosses que de simples perles, sont placées au haut du collier; il se ferme par deux plaques percées de trous dans lesquelles passait un fil. Près de ces plaques on voit des croissants (un seul collier en porte quatre) et un serpent enroulé.

Les perles sont divisées en séries selon leur grosseur. En en prenant les poids, on pourrait sans doute arriver à d'utiles inductions sur le système monétaire du peuple auquel elles se rapportent. Nous croyons qu'il y a là un sujet d'études difficile, mais neuf et d'un grand intérêt. Les quatre colliers, pris ensemble, pèsent 200 ducats autrichiens ; ils ont été trouvés réunis près du village de Vélika-Verbiga, dans la vallée du Timok, sur la frontière orientale de la Serbie.

On voit que le musée de Belgrade peut déjà fournir plusieurs renseignements sur les mœurs et les usages des peuplades barbares, qui occupèrent autrefois la partie de la région danubienne, devenue depuis la principauté de Serbie. Je noterai encore ici quelques faits relatifs au même ordre de recherches. Un des grands mérites de ce musée, c'est que la provenance des objets y est toujours marquée avec soin (1); ainsi l'origine des principales monnaies qui composent le cabinet de numismatique, est parfaitement connue. On trouve dans ce cabinet, parmi les monnaies grecques d'argent découvertes en Serbie :

(1) Ainsi, au milieu d'objets tous découverts en Serbie, on voit, dans les vitrines du musée, deux timbres amphoriques des éponymes rhodiens. Le visiteur est averti d'abord qu'ils proviennent d'Athènes : ce qui leur ôte presque toute importance, mais ce qui aussi met en garde contre bien des hypothèses. Un de ces timbres porte le nom d'un des prêtres du Soleil qui figurent le plus souvent sur les sceaux éponymiques, ΠΑΥΣΑΝΙΑΣ; l'autre un nom incomplet, ΝΙΚΑ///ΔΟΣ. J'ai reconnu sur ces anses l'écriture de M. Koumanoudis, conservateur du musée de la Société archéologique à Athènes, qui a noté à la plume la partie de la ville où elles ont été trouvées.

1° Des monnaies d'Athènes, de Thasos, de Dyrrachium, d'Apollonie, des villes du Pont et de la Propontide, et des monnaies d'Alexandre.

2° Des monnaies barbares.

Les monnaies barbares, frappées à l'imitation des monnaies grecques, représentent une tête de face ornée de longs cheveux, et au revers, un cavalier marchant tantôt à gauche, tantôt à droite. Une petite couronne placée dans le champ accompagne cette représentation. Ce type monétaire se retrouve dans toute la province et fréquemment. Le cabinet de Belgrade en possède de nombreux exemplaires. Les monnaies de Thasos, d'Athènes, des villes du Pont et de la Propontide sont très rares ; celles d'Alexandre, au contraire, se rencontrent souvent ; mais ni les monnaies des villes autonomes, ni celles d'Alexandre ne se trouvent sur la rive gauche de la Morava, l'ancien Margus. Ce fleuve est une limite qu'elles ne dépassent pas. Ce fait est important pour l'histoire des relations commerciales dans l'antiquité ; celui qui suit ne l'est pas moins. Les monnaies de Dyrrachium et d'Appollonie se rencontrent partout, bien qu'elles soient plus fréquentes dans la partie occidentale de la Serbie. On en découvre chaque fois et en grand nombre. Il est évident que ces villes faisaient presque seules le commerce dans la vallée du Margus. Au temps d'Alexandre, les Grecs orientaux essayaient de leur opposer une assez vive concurrence; mais ils laissèrent bien vite aux villes de l'Adriatique leur ancien privilège.

Au temps des Romains, cette prospérité commerciale durait encore. Dyrrachium et Apollonie étaient à la tête de la voie Égnatienne qui, à travers l'Épire, la Macédoine et la Thrace, allait aboutir à Périnthe et à Byzance. A l'époque grecque, les produits de Dyrrachium et d'Apollonie devaient remonter la vallée du Genusus et celle de l'Apsus jusqu'au lac Lychnidius, et suivre ensuite le cours du Drilo jusqu'à la hauteur des premiers affluents du Margus. Aujourd'hui encore, quoique ces pays n'aient pas de route régulière, il existe un grand chemin très fréquenté qui, partant d'Avlona (l'ancienne Apollonie) et de Durazzo (l'ancienne Dyrrachium), va de l'ouest à l'est jusqu'à Bitolia, remonte au nord le long du lac Ochrida et du Drin, puis se divise pour pénétrer en Serbie, en suivant les principaux affluents de la Morava.

Dans les contrées qui, comme celles dont nous parlons, ne sont jamais arrivées à une civilisation avancée, les reliefs du terrain, la disposition du sol ont indiqué un petit nombre de routes, dont il a toujours été impossible de s'écarter.

Actuellement le commerce de la Serbie se fait par le Danube; mais les Grecs ne remontaient pas ce fleuve. Toute la région du Margus était donc d'un abord bien plus facile pour Dyrrachium et Apollonie que pour Rodosto, Périnthe ou Byzance. En ligne droite de Durazzo aux sources de la Morava serbe (1), la distance est environ trois fois moindre que de Rodosto à la partie la plus orientale du cours de ce fleuve. La route que nous avons indiquée, pour aller de Dyrrachium dans le bassin du Margus, fait de nombreux détours; elle est encore relativement très courte et suit toujours de larges vallées, tandis qu'en venant de Rodosto, les anciens rencontraient l'Hémus, qui était pour eux un obstacle presque infranchissable.

La Serbie est encore peu connue : ses antiquités ont été à peine visitées. Ce n'est guère depuis plus de vingt ans que les Serbes eux-mêmes peuvent commencer à s'en occuper. Les anciennes stations romaines de cette contrée promettent de belles découvertes; cependant, il ne faudra jamais négliger les premières origines des civilisations barbares.

(1) On distingue deux *Morava :* la Morava serbe qui coule de l'ouest à l'est, la Morava bulgare qui coule du sud au nord; toutes les deux se réunissent en Serbie, au-dessus de Nisch.

XXIV

RAPPORT SUR UN VOYAGE ARCHÉOLOGIQUE EN THRACE

(*Archives des missions scientifiques et littéraires*, 2e série, VI, p. 447-515.)

Strasbourg, le 10 mars 1869.

Ce premier rapport n'a d'autre objet que de faire connaître le plus tôt possible : 1° l'itinéraire suivi ; 2° les résultats généraux du voyage qui peuvent être admis comme incontestables ; 3° ceux des monuments inédits, sur la valeur desquels il est facile dès aujourd'hui d'être fixé.

I. *Introduction.* — Importance du rôle joué par les Thraces dans l'histoire ancienne. Insuffisance des documents que nous ont laissés sur ce peuple les historiens grecs. Dédain des historiens et des géographes latins pour les Thraces.

La Thrace intérieure n'a jamais été visitée au point de vue des recherches archéologiques. Les géographes mêmes ne commencent à s'en occuper que depuis vingt ans.

II. *Itinéraire du voyage.* — Objet qu'on s'est proposé : aller à l'intérieur le plus loin possible et de tous les côtés. Résultats du voyage classés selon les périodes de l'histoire des Thraces.

III. *Période primitive.* — Question principale : A quelle race appartenaient les Thraces ? Éléments pour aider à résoudre cette question : noms propres ; constructions pélasgiques à Philippopolis ; constructions très anciennes à Andrinople ; *tumuli.*

IV. *Période grecque.* — Preuve que les Grecs, dès l'époque macédonienne, ont fondé des établissements importants au fond de

là Thrace : documents sur les colonies de la côte ; tombeau gréco-thrace ; mur de la Chersonnèse ; digue d'Énos ; inscriptions et bas-reliefs recueillis sur la côte. Principes suivis pour établir la topographie de la Thrace à cette époque. Ruines de deux villes dont le nom ancien est perdu.

V. *Période romaine.* — État de la civilisation gréco-romaine en Thrace sous l'empire, d'après les inscriptions et les bas-reliefs ; sa diffusion dans les plaines. Caractère grec de cette civilisation. Organisation des tribus thraces. Vie sociale des grandes villes. Religion des Thraces et en particulier des *Pagani*. Opposition de la montagne et de la plaine. Bas-reliefs gréco-romains de cette époque. Inscriptions relatives à des Romains. Étude de la topographie de la Thrace romaine. Ruines de Trajanopolis. Commencements du christianisme en Thrace.

VI. *Période byzantine.* — Importance des ruines byzantines. Ruines religieuses. Monuments militaires. Documents divers. Statues antérieures au septième concile de Nicée. Fragments céramiques.

VII. *Études archéologiques faites à Constantinople.* — Le musée de Sainte-Irène. — Topographie du Bosphore. Hiéron sur la côte d'Asie.

VIII. Conclusion. — Lacunes du voyage. — Appendice : [1. Description de quelques antiquités du musée de Sainte-Irène.] — 2. Les monuments turcs en Thrace. — [3. Sur la destruction des monuments antiques en Orient. — 4. Inscription commémorative de prisonniers français enfermés à Démotika. — 5. Les syllogues grecs en Turquie (1).]

Monsieur le Ministre,

J'ai l'honneur de vous rendre compte du voyage archéologique que j'ai fait en Thrace du mois de juin au mois de décembre 1868. Dans ce premier résumé de mes recherches, écrit au lendemain même de mon retour, je dois me borner à l'exposé des résultats

(1) Ce rapport a été adressé, au mois de mars 1869, à M. Duruy, alors ministre de l'instruction publique, qui avait encouragé ce voyage. L'idée première de l'exploration appartient à M. Léon Renier, à qui j'ai dû des notes et des indications précieuses.

généraux qui peuvent être admis comme incontestables, à l'indication sommaire des monuments sur la valeur desquels il m'est facile dès aujourd'hui d'être fixé. Les documents que je rapporte seront prochainement réunis dans un travail d'ensemble où j'essayerai de les commenter, de coordonner les faits nouveaux qu'ils nous apprennent, et de montrer comment ils éclairent l'histoire, à diverses époques, d'une des provinces de l'Europe orientale les plus vastes et les moins connues.

I

ÉTAT DE NOS CONNAISSANCES SUR LA THRACE.

La Thrace a tenu une place importante dans l'histoire du monde ancien. Les écrivains de l'antiquité le montrent suffisamment; mais, sobres de détails, ils nous laissent presque complètement ignorer les caractères propres, la religion, les mœurs, les institutions politiques des puissantes tribus de l'Hémus et du Rhodope, les brusques révolutions qu'elles ont subies, les lentes transformations par lesquelles elles ont passé.

Ce que les Grecs et les Latins nous disent de ces peuples est vague, contradictoire, *obscura varietas*, selon l'expression d'Ammien-Marcellin, cherchant, au quatrième siècle, à mettre d'accord des témoignages que la critique moderne est encore impuissante à bien comprendre. Hérodote ne connaît pas beaucoup plus la vallée de l'Hèbre que les forêts de la Germanie. Thucydide, mieux informé, grâce au long séjour qu'il avait fait en Thrace, a réuni tout ce qu'on pouvait savoir de son temps sur ces contrées. Les chapitres qu'il leur consacre au IIe livre de son histoire seront toujours classiques sur le sujet; mais ils sont courts et peu nombreux. Après lui, nous ne trouvons plus que des renseignements sur les villes de la côte et quelques mots rapides dans Strabon, qui ajoute peu de chose aux indications d'Hérodote. Cependant Philippe et Alexandre avaient pénétré dans le pays; avant eux, un disciple de Socrate, philosophe et historien, était resté plus de trois mois au service de Seuthès : les occasions, sinon de bien connaître le peuple au milieu duquel il vivait, du moins de réunir sur lui un grand nombre de faits nouveaux, ne lui avaient pas

manqué. Le VIIe livre de l'*Anabase*, tout dramatique qu'il soit, ne donne sur les mœurs des Thraces, sur leurs tribus, leurs villes, leurs gouvernements et leur passé, que les détails indispensables à l'intelligence des marches et contre-marches de quelques mercenaires engagés dans une expédition difficile. Une si médiocre curiosité nous a privés de lumières précieuses.

Quand les Romains pénètrent en Thrace, les courtes apparitions qu'ils font d'abord dans le pays, entre autres celle de Manlius, permettent à Tite-Live de décrire les parties de cette province traversées par les légions. Ses indications topographiques sont exactes; on voit qu'il a une idée précise des lieux dont il parle; le voyageur peut sans peine, surtout autour du golfe de Saros, suivre pas à pas sa narration. Malheureusement les Romains, à cette époque, s'éloignent peu de la Macédoine ou des villes de la côte. On s'attendrait à trouver dans Tacite des renseignements étendus : sous Tibère et sous ses successeurs, les armées romaines ont traversé plusieurs fois la Thrace. L'auteur des *Annales* méprise ces tribus « toutes égales par leur obscurité; » il les juge indignes de son attention et, content de nous les peindre en termes vagues comme des peuplades barbares, il n'admet dans son récit aucun fait géographique, aucun détail de mœurs. Il se borne à l'analyse oratoire des sentiments qu'éprouvent les vaincus en face du vainqueur, au tableau des émotions qui les agitent, quand ils sont partagés entre la honte de se soumettre et la crainte d'être exterminés. Ce mépris de la précision va si loin que, parlant de la division du pays entre Cotys et Rhœmétalcès, il n'indique que par quelques mots insuffisants la part attribuée à chacun d'eux. Ailleurs, racontant la longue et difficile expédition de Poppæus Sabinus dans un pays très vaste, mais nettement divisé en régions distinctes par de grands fleuves et de hautes montagnes, il ne donne au lecteur aucun moyen de suivre l'armée romaine : nous ne savons pas à cinquante lieues près dans quelle partie de la Thrace elle attaque les révoltés.

Pline l'Ancien se demande s'il n'est pas indigne de lui de s'arrêter à énumérer les peuples de la Thrace. Il se décide à nommer ceux auxquels on peut sans trop de scrupule faire cet honneur : « *populorum Thraciæ quos nominare non pigeat.* »

Il est difficile de reconnaître la place qu'ils occupent. Toutefois

le chapitre 40 du IVe livre est précieux; évidemment le pays commence à être connu ; le géographe a profité des renseignements rapportés par les généraux romains.

L'Itinéraire d'Antonin complète le chapitre de Pline ; mais il n'indique que les villes ou stations situées sur les grandes voies de communication, qui furent toujours rares dans le pays. Ptolémée, la *Table de Peutinger*, la *Notitia dignitatum*, nous apportent quelques faits nouveaux, que les *Édifices* de Procope, les *Thèmes* de Constantin Porphyrogénète et les listes officielles des évêchés grecs nous permettent de commenter. Mais, sur le peuple même, sur les caractères originaux de son histoire, le seul écrivain de la période classique que nous puissions consulter est Ammien-Marcellin, réduit à nous dire que sur ce sujet ses connaissances sont très imparfaites.

On voit combien peu nombreux sont les renseignements que nous offrent les anciens pour étudier l'histoire des Thraces. Il est vrai que les documents ne font défaut que pour l'intérieur du pays. La côte fut toujours assez bien connue et plusieurs géographes, parmi lesquels il faut citer au premier rang Denys de Byzance, complété par les indications éparses dans les historiens et les orateurs, nous permettent de retrouver, avec quelque détail, l'histoire des colonies grecques établies sur les trois mers qui baignent cette vaste province.

En l'absence des renseignements qu'auraient pu fournir les anciens, il est naturel de se demander ce que les archéologues ont fait pour éclairer l'histoire des Thraces par l'étude du pays même.

La province de Thrace était mal définie. Strabon nous dit : « Au sud du Danube, sont les Thraces et les Illyriens. » Pour lui, ils occupent tout le vaste pays qui forme aujourd'hui la Turquie d'Europe, la Thessalie et la Macédoine exceptées. Thucydide marque nettement que la Thrace propre était comprise entre l'Hémus, la Propontide, la mer Égée et le Strymon. Plus tard seulement, ses limites furent reportées jusqu'à l'Ister; on comprit alors sous un même nom l'ensemble de provinces que Pline désigne déjà sous le nom de *Thracia* et qui devait, en 298, former un des douze diocèses de l'empire.

La Thrace propre commençait donc au Strymon, mais les peu-

ples voisins de ce fleuve étaient souvent confondus avec les Macédoniens, dont il était difficile de les distinguer ; elle comprenait ensuite les plaines situées au sud du Rhodope, les vastes plateaux du Rhodope même, et toute la vallée qui s'étend entre cette montagne et l'Hémus. Ses frontières, à l'ouest, peuvent être fixées à la jonction des deux chaînes ; à l'est, elle avait pour limite naturelle la Propontide et le Pont-Euxin (1). Au nord de l'Hémus, habitaient des nations dont la parenté avec les Thraces est certaine et qui leur furent souvent soumises, mais qui en différaient par beaucoup de détails de mœurs dont les anciens nous ont parlé.

La région dont nous venons de préciser les limites est restée presque tout entière jusqu'à ce jour inconnue aux archéologues. Sur la côte, quelques marbres ont été copiés à plusieurs reprises. Récemment, dans sa mission, M. Heuzey a exploré avec un rare succès les frontières de la Thrace et de la Macédoine. On sait combien sont importantes les découvertes que ce savant a faites dans ces régions ; le mémoire qu'il leur a consacré, dans son grand ouvrage de la *Mission de Macédoine*, est plein de faits nouveaux et précis. M. Desjardins a réuni sur le Danube, dans la province de Scythie, des renseignements topographiques et nombre d'inscriptions, pendant que M. Guillaume Lejean transcrivait dans l'Hémus plusieurs textes inédits. Mais l'intérieur de la province n'a jamais fait l'objet d'une exploration méthodique. Il n'a même jamais été visité en vue des recherches d'érudition. Nous sommes réduits, sur les antiquités que renferme la Thrace, à deux ou trois notes de Paul Lucas et de Marsigli, qui traversèrent Andrinople et Philippopolis au début du dix-huitième siècle, à un petit nombre d'indications dues à des Grecs du pays qui ont écrit des mo-

(1) [Les limites de la province de Thrace ne peuvent être établies avec une absolue rigueur ; il semble pourtant que M. Dumont les étende un peu trop à l'ouest, en les reportant jusqu'au Strymon, et qu'il les restreigne d'autre part, au nord-ouest, plus qu'il ne faut. La frontière, à l'ouest, suivait le Nestus, puis la chaîne de l'Orbélus ; au nord-ouest, elle franchissait la vallée du Strymon de façon à embrasser la ville de Pautalia (Küstendil), et enveloppait à la fois la haute vallée du Strymon et celle de l'Œscus (Isker), jusqu'à la hauteur de Serdica (Sophia), avec tout son territoire. Les inscriptions et les monnaies le prouvent, comme on verra ci-dessous, dans les *Inscriptions et mon. fig. de la Thrace*. Cf., sur ce point, le 3e vol. du *Corpus Inscr. Latin.* et Mommsen, *Rœm. Gesch.*, V, p. 189-193, pl. VI.]

nographies sur leur patrie ou annoncé à des savants européens quelques rares découvertes.

Non seulement les archéologues n'ont jamais parcouru ces vastes contrées, les géographes eux-mêmes n'ont commencé que depuis peu à s'en occuper. Au début de ce siècle, un membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres pouvait encore écrire à l'ambassadeur de France près la Porte Ottomane, M. le comte d'Andréossy : « La Thrace est si peu connue que nous ne savons même pas exactement la situation de Visa ; » et cependant cette ville importante, aujourd'hui chef-lieu de kasas, est à une journée de marche de Constantinople. Si on regarde les meilleures cartes de la Thrace publiées il y a moins de quinze ans, on y trouvera de vastes plaques blanches qui indiquent comme désertes des régions où les villages se comptent par centaines. Aujourd'hui même la géographie de cette partie de l'empire ottoman, malgré les voyages d'Ami Boué, de Viquesnel, de MM. Barth et G. Lejean, est loin d'être suffisamment éclairée. Quand la topographie d'un pays est encore aussi incertaine, on doit peu s'étonner que les archéologues l'aient laissé en dehors de leur cercle ordinaire d'explorations.

D'autres raisons contribuaient à détourner de la Thrace les érudits qui recherchent dans les contrées classiques les restes du passé. Ce pays n'a reçu que tard la civilisation gréco-romaine ; de plus, aucune partie de la Turquie d'Europe n'a subi plus de ravages. Depuis le début des invasions au quatrième siècle jusqu'à la prise de Constantinople, les plaines de l'Hèbre n'ont pas cessé d'être un champ de bataille, une sorte de camp d'où les envahisseurs attaquaient la capitale de l'empire. Les Turcs, pendant un siècle, en ont fait le centre de leur puissance en Europe. Du reste, le pays n'aurait pas été occupé successivement par les Bulgares et les Osmanlis, que le climat de cette région, pluvieux et froid, eût laissé peu de chances de se conserver à des édifices de décadence. On savait donc parfaitement qu'on ne trouverait pas dans cette province de vastes ruines comme celles que conservent les solitudes et le soleil de l'Asie Mineure ou de la Syrie.

Bien que la Thrace, en effet, ne puisse pas devenir l'objet d'explorations répétées et qu'elle soit loin d'être un champ de recherches inépuisable, elle promettait à un premier voyage ar-

chéologique de nombreux sujets d'étude et des documents inédits qui devaient avoir leur valeur. Les espérances sur ce point étaient une certitude.

Je classerai les résultats de mon voyage en les rapportant aux différentes périodes de l'histoire même que je me proposais d'éclairer, c'est-à-dire aux quatre époques suivantes, bien que les documents relatifs à chacune d'elles soient de valeur très inégale.

1° Époque primitive ;

2° Époque grecque ;

3° Époque romaine ;

4° Époque byzantine.

La topographie du Bosphore formera une section à part de cette étude.

II

ITINÉRAIRE.

Le diocèse de Thrace, tel qu'il était constitué en 298, c'est-à-dire comprenant les six subdivisions suivantes : Europe, Rhodope, Thrace, Hémimont, Scythie et Mœsie inférieure, occupait une superficie qui peut être évaluée à 95,000 kilomètres carrés, plus du quart, par conséquent, de la Turquie d'Europe actuelle (358,000 kilomètres). La superficie de la Thrace propre, qui a fait le sujet de mon voyage, était de 65 à 70,000 kilomètres, trois fois plus vaste que celle du Péloponnèse, et plus étendue d'environ 15,000 kilomètres que la surface entière de la Grèce amphictyonique.

On ne pouvait songer, dans une première exploration, à parcourir pas à pas une province aussi étendue. Il fallait se proposer de voir les points principaux, l'emplacement des villes importantes, en particulier des capitales romaines, s'efforcer autant que possible d'aller de tous les côtés, entreprendre enfin un vaste voyage de reconnaissance dans un pays où les distances se comptent par cinquante ou soixante lieues, et où l'on fait rarement plus de 5 kilomètres à l'heure. Quelques-unes des villes de la côte pouvaient pour le moment être négligées; elles sont d'un abord facile, et d'ailleurs nous avons déjà sur elles quelques ren-

seignements; mais il était indispensable d'aller à l'intérieur le plus loin possible et dans toutes les directions.

L'itinéraire de ce voyage était donc indiqué d'avance. Il se divisait en trois parties principales :

1° Aller de Constantinople à l'extrémité de la province, au point où l'Hémus (Kodja-Balkan) se rencontre avec le Rhodope (Dospad-Jalissy); suivre ainsi la grande voie romaine qui traversait les provinces d'Europe, d'Hémimont et de Thrace, depuis Byzance jusqu'aux portes Trajanes, pour se continuer ensuite à travers la Mœsie supérieure jusqu'à l'Ister, qu'elle atteignait près de Viminiacum; par conséquent, visiter deux grandes capitales, Andrinople et Philippopolis, et retrouver entre elles les stations de l'Itinéraire d'Antonin;

2° Revenir le long de l'Hèbre (Maritza) et descendre le cours inférieur de ce fleuve jusqu'à Énos;

3° D'Énos suivre les côtes de la mer Égée et la Propontide.

Sur ce parcours se plaçaient plusieurs explorations particulières, sans lesquelles le voyage eût été très incomplet. Ainsi, Philippopolis devait être un centre, d'où il serait facile de visiter la province romaine de Thrace presque entière. Il était nécessaire de s'arrêter, en descendant le cours de la Maritza, pour étudier plusieurs parties importantes de la province du Rhodope et surtout rechercher les ruines de Trajanopolis.

Ce programme a pu être rempli. J'ajouterai que les préparatifs du voyage, en me retenant à Constantinople, m'ont permis d'étudier en détail la topographie antique du Bosphore, qui, depuis près de trois siècles, n'avait été l'objet d'aucun travail complet; d'éclairer quelques questions spéciales relatives aux murs de la capitale du Bas-Empire; enfin d'examiner les monuments, la plupart inédits, que la Sublime Porte a récemment réunis pour en faire le commencement d'un musée dans une dépendance de l'église de Sainte-Irène.

III

PÉRIODE PRIMITIVE.

Quand la tribu aryenne, qui devait plus tard être connue sous le nom d'Hellènes, passa d'Asie en Europe, elle s'arrêta d'abord

dans les vastes plaines qu'arrosent l'Hèbre, le Tonzus et l'Erginus. Les Grecs, semble-t-il, n'avaient que des souvenirs vagues de leur origine orientale, mais ils savaient très bien qu'ils avaient autrefois habité la Thrace. Que les nombreux vestiges d'une influence thrace qu'on trouve en Grèce, à Éleusis chez les Eumolpides, à Delphes chez les Thracites, s'expliquent plus ou moins par une invasion venue du nord jusqu'à l'isthme de Corinthe; que plusieurs des poètes grecs connus sous les noms de Thraces et le culte des Muses lui-même soient, comme le croit l'école d'Ottfried Muller, originaires de la Piéride, ou non, il n'en est pas moins certain qu'Orphée et son maître Linus sont représentés, en termes très clairs et par une tradition constante, comme habitant l'Hémus et le Rhodope. Un des cultes les plus anciens du paganisme classique, celui de Dionysos, avait pour patrie les vallées de l'Hèbre. Pour un contemporain de Périclès, le séjour de ses ancêtres en Thrace était le plus lointain souvenir qu'il trouvât dans les légendes et dans l'histoire. Ce fut, en effet, dans ce pays que la race grecque, sortie à peine de l'enfance, arriva pour la première fois à la conscience d'elle-même. Peu de provinces du monde antique peuvent faire valoir un titre plus sérieux à l'attention de la science contemporaine.

Après le passage des Hellènes, nous voyons sur les bords de l'Hèbre un peuple puissant désigné sous le nom général de Thraces. Nous savons qu'il parle une langue incompréhensible pour les Grecs. Très nombreux, divisé en tribus que commandent des chefs séparés, mais qui se réunissent quelquefois sous un seul maître, adorant un petit nombre de dieux, doué d'une intelligence médiocre, puisque, semble-t-il, il ne parvint jamais à écrire sa langue, livré à des passions violentes, en même temps adonné au vin et à la bonne chère, tantôt paresseux et sensuel, tantôt emporté par une activité désordonnée et sauvage, ce peuple est presque inconnu.

Qu'étaient les habitants de la Thrace? Que pouvons-nous savoir de leurs rapports d'origine avec les tribus qui devinrent plus tard les Hellènes? Ces questions sont importantes; dans l'état actuel de nos connaissances, elles ne sauraient être entièrement résolues. Du moins pouvons-nous aujourd'hui apporter des documents utiles pour l'étude de ces difficiles problèmes.

1. Les philologues considèrent comme le plus précieux secours, pour de pareilles recherches, les noms propres qui peuvent nous faire connaître la langue des Thraces. Cette langue a déjà été étudiée, et tout dernièrement par M. Ascoli ; presque en même temps M. Heuzey ajoutait au vocabulaire thrace un grand nombre de mots intéressants. Je regarde comme un des meilleurs résultats de mon voyage les noms propres que j'ai recueillis ; tous proviennent d'inscriptions de l'époque romaine, mais ils n'en sont pas moins nationaux. La philologie grecque ne peut, je crois, suffire pour en rendre compte.

2. Les monuments des dynasties barbares qui régnèrent à Orestias, à Trimontium, chez les Bessi, à Visa et dans d'autres parties de la Thrace sont naturellement peu nombreux. Cependant on voit à Philippopolis les vestiges d'une enceinte pélasgique. Ces fragments de murs sont au sommet d'une colline de granit, très escarpée de trois côtés, la colline de Nebet-Tépé, une des trois acropoles qui donnèrent autrefois son nom à la ville de Trimontium. Nous trouvons ici pleinement confirmé le passage de Tacite, qui représente les Thraces de son temps comme établissant leurs châteaux dans des lieux inaccessibles. Toutefois l'histoire de Philippopolis, qui, dès le temps de Philippe, reçut une colonie grecque, et plus encore la manière tout à fait primitive dont les murailles sont construites, nous prouvent qu'elles appartiennent à la haute antiquité. Les pierres, de grandes dimensions, ne sont pas taillées ; elles ont la forme de polygones irréguliers et sont assorties sans ciment, de manière à ne laisser entre elles aucun interstice. Ces restes de murs, au nombre de trois, sont situés sur le côté de l'acropole qui regarde la Maritza. Le plus septentrional mesure six mètres de long sur deux environ de haut ; les deux autres, qu'on voit à l'est, offrent à peu près les mêmes dimensions.

Il est intéressant de retrouver chez les Thraces un mode de construction dont la Grèce et l'Italie nous offrent des exemples, mais qui est loin d'avoir été, en Europe, d'un usage général.

Des restes moins importants d'un mur pélasgique se voient à Démotika, sur l'acropole, à la base d'une tour byzantine ; mais les pierres ont été réunies par le ciment pour supporter d'abord

une construction romaine et, plus tard, un rempart du moyen âge.

Le paléo-castro byzantin, qui s'élève au milieu d'Andrinople, offre dans quelques parties, surtout derrière le bazar, à droite de la grande porte du centre en sortant de cet édifice, des murs très antiques, postérieurs toutefois à ceux de Trimontium. Des blocs de granit de 1 et 2 mètres de long sur 1 mètre au plus de haut, taillés sur les bords, bruts au milieu et légèrement bombés, sont disposés par assises parallèles et réunis sans trace de ciment. Cette construction est imposante. En deux endroits, en particulier, ces restes ont quinze pas de long et quatre à cinq mètres de haut. De plus, tout autour de la citadelle, on peut suivre la trace d'une enceinte primitive; des blocs pareils se voient à la base du mur; ils portent souvent une assise de pierres de taille plus petites, d'un bon travail qui paraît être romain. Faut-il reconnaître dans ces derniers vestiges d'une magnifique muraille, les restes d'une construction élevée par les rois Odryses? On est d'autant plus porté à le croire que ces blocs énormes et bien appareillés font contraste avec les assises romaines, belles encore, mais d'un mérite bien inférieur. Dans ce cas, au temps de Sitalcès et de Seuthès, cette ville antique, une des capitales des Thraces, aurait eu une étendue et occupé une place sur lesquelles nous pourrions avoir aujourd'hui les renseignements les plus précis, puisque sous les Antonins, comme sous les Césars de Constantinople, on ne fit que réparer et reconstruire les murailles primitives.

3. Dans une section suivante, j'aurai l'occasion de décrire des bas-reliefs grossiers, mais originaux; ils sont de l'époque romaine, mais se rapportent à la religion nationale, et doivent nous permettre d'éclairer plusieurs des parties les plus obscures des cultes thraces primitifs.

4. Les géographes ont signalé, depuis Ami Boué (1840), l'existence, dans la vallée de l'Hèbre, de *tumuli* sur lesquels ils se sont abstenus de toute hypothèse. Ami Boué en note plusieurs et rappelle seulement que les paysans turcs les attribuent à leurs ancêtres, qui les élevaient pour y placer l'étendard de la Sublime

Porte et les insignes du commandement dans les endroits où campaient le Grand Seigneur ou ses généraux. Viquesnel, sur les cartes consacrées aux itinéraires de son voyage, ajoute des indications nouvelles au catalogue de son prédécesseur ; il est encore très incomplet et ne recherche pas pour quelles raisons furent élevés ces monticules.

Il importait de réunir sur les *tumuli* de Thrace des renseignements précis.

On les compte par centaines ; leur nombre même doit dissuader d'y faire des fouilles, si on ne peut consacrer à cette exploration de grandes ressources. Ils ont, en effet, de 10 à 30 pieds de haut, en moyenne, quelquefois davantage. Du moins, en observant la manière dont ils sont disposés, en recueillant et en contrôlant les renseignements contradictoires que les gens du pays fournissent en abondance, en examinant ceux qui ont été entamés en partie, il est possible d'arriver à des conclusions certaines sur le motif qui les fit construire ; les témoignages classiques viennent, du reste, à notre secours et confirment dans l'esprit du voyageur l'opinion qu'il s'est formée d'après l'examen des monuments eux-mêmes.

Il faut écarter d'abord les petits monticules de 4 à 6 pieds de hauteur, qu'on trouve deux à deux le long des chemins les plus fréquentés de tous temps. Ils indiquaient évidemment la route dans ces vastes plaines ; mais les *tumuli* proprement dits donnent lieu aux observations suivantes :

1° Leur forme est celle du *tumulus* de Marathon.

2° Ils sont fréquents dans le bassin supérieur de la Maritza, très rares dans le bassin inférieur, sauf autour d'Énos, où on en trouve quelques-uns ; on en rencontre dans la montagne, mais par exception.

3° On les voit en très grand nombre autour des grandes villes qui ont toujours été des centres de population ; ainsi, dans la plaine d'Andrinople et aux environs de Tatar-Bazarjik, l'ancienne Bessapara. Dans la plaine de Philippopolis, on en compte plus de deux cents ; de Philippopolis à Hissar, sur une route de six lieues, dans une campagne fertile, qui a dû être habitée de tout temps, j'ai pu en noter au moins soixante. Autour des villages turcs les plus importants, qui ont remplacé des cités romaines et byzanti-

nes établies elles-mêmes sur l'emplacement des villes thraces, on est toujours sûr d'en rencontrer.

4° Un certain nombre ont été entamés par la route que la Porte Ottomane fait construire à travers la Thrace.

Il est facile de voir qu'ils sont faits de terre rapportée et que, de plus, ils ne recouvrent pas des allées de pierres brutes, comme cela a été constaté en Occident pour un grand nombre de *tumuli*.

5° Quelques-uns ont été fouillés; dans la plupart, ces fouilles, mal dirigées et faites à demi, dans un but de pure spéculation, n'ont amené aucune découverte. Dans quelques-uns on a recueilli des urnes de terre, des fragments de char, des armes; mais, paraît-il, ce qui est du reste vraisemblable, au-dessous du niveau du sol. Le mort était d'abord déposé dans une fosse; on élevait ensuite un *tumulus* au-dessus de la chambre funéraire.

6° Par l'examen des objets provenant des *tumuli*, on reconnaît que ce mode de sépulture ne fut abandonné que très tard; parmi ces objets, on rencontre non seulement de beaux fragments grecs, mais des vases et des bijoux de l'époque romaine.

Dans nombre de villages, les *tumuli* sont au milieu du cimetière actuel, comme si le lieu de la sépulture, pour ces centres naturels de population, n'avait pas changé depuis les temps antiques.

On ne peut avoir aucun doute sur le résultat de fouilles qui seraient entreprises sur une vaste échelle. Un texte d'Hérodote (V, 8) nous donne, du reste, sur ce point, une certitude : « Voici quel est le mode de sépulture des gens riches : pendant trois jours, on expose le corps; on commence par pleurer celui qui n'est plus, puis on immole les victimes les plus variées, et on se livre à d'abondants festins; ensuite on ensevelit le cadavre, l'usage n'est pas toujours de le brûler. Sur le lieu de la sépulture on élève un *tumulus* (χῶμα), et on institue des combats de différentes sortes, où le vainqueur dans chaque genre de lutte reçoit des prix de la plus grande valeur : tels sont les usages funèbres des Thraces (1). »

(1) Pline, *H. N.*, IV, 43, signale près d'Énos le *tumulus* de Polydore. Rapprochez du passage d'Hérodote la description des funérailles du roi Hildetand, tué au huitième siècle, à la bataille de Braavalla, et les détails donnés par M. Engelhardt sur les *tumuli* de Scandinavie, en particulier sur

Nous savons par Hérodote que les voisins des Thraces élevaient également un *chôma* au-dessus de la fosse où ils avaient déposé leur mort. M. Guillaume Lejean veut bien me communiquer les observations qu'il a faites sur les *tumuli* de Bulgarie et de Roumélie pendant ses longs et fréquents séjours dans ces provinces. Elles confirment pleinement mes conclusions; seulement ce voyageur a été frappé, au nord de l'Hémus, du grand nombre de fragments romains qu'on trouve dans ces monticules.

Ami Boué indique quelques *tumuli* autour de Sofia, en Bosnie, en Albanie, et dans d'autres parties de la Turquie d'Europe. L'usage des monticules funéraires a donc été général au sud du Danube. Il y a là un beau champ de recherches que l'Europe voudra sans doute un jour explorer. Les *tumuli* de Thrace, en particulier, renferment l'histoire primitive de ce pays.

IV

PÉRIODE GRECQUE.

Tacite représente les peuples de l'intérieur de la Thrace, au commencement de l'empire, comme aussi barbares que les Germains. Nous ne trouvons rien dans Strabon ni dans Pline qui le contredise. On sait cependant que Philippe vint à Trimontium et y fonda une colonie grecque; qu'Alexandre plus tard traversa les plaines de l'Hèbre et sans doute y laissa quelques souvenirs de son passage. Il était naturel de chercher dans le pays même si on ne trouverait pas des monuments qui rendissent sensible à cette époque un développement de la civilisation grecque, que les historiens et les géographes nous permettent peu de soupçonner. Je n'ai vu à Philippopolis aucun texte qui remontât au cinquième siècle avant Jésus-Christ; mais à six lieues plus avant dans les terres, à Bessapara (Tatar-Bazarjik), dans le pays des Bessiens, dont la particulière férocité nous est attestée par Strabon, la superstition musulmane conserve une belle stèle de marbre qui, à

celui du roi Gorm, mort en l'année 950. — *Guide du musée des antiquités du Nord à Copenhague*, Copenh., 1868, et Vorsaae, *Nordiske Oldsager i det kongelige museum i Kjöbenhavn*, Copenh., 1859.

en juger par les lettres de l'inscription, ne peut guère être postérieure à l'époque d'Alexandre. C'est dans un des cimetières de la ville, où cette pierre est devenue le tombeau d'un saint vénéré et passe pour avoir des vertus miraculeuses (1). Ce texte nous montre, dans cette partie reculée de la Thrace :

1° Le culte du dieu Apollon, divinité inconnue aux Thraces du temps d'Hérodote ;

2° L'existence d'un temple qui lui est dédié ;

3° L'habitude des panégyries, réunions dont le caractère hellénique est précisé par plusieurs passages des auteurs anciens, surtout par un témoignage remarquable d'Isocrate (*Disc. panég.*, § 43).

4° L'usage de décerner des couronnes publiques décrétées par les citoyens.

La langue est le grec attique dans toute sa pureté. Les formes du décret, bien que le début soit aujourd'hui indéchiffrable, se rapprochent de celles usitées à Athènes; toutefois le sénat n'est pas nommé. Toute la rédaction du document prouve à cette époque l'existence, dans cette partie de la Thrace, d'une ville dont les institutions devaient être celles des pures cités helléniques.

Les médailles de la bonne époque grecque ne sont pas rares dans la partie supérieure du bassin de l'Hèbre, en particulier dans le pays des Bessiens. On sait qu'à défaut de documents historiques sur le passé des vastes régions qui forment aujourd'hui la plus grande partie de la Turquie d'Europe, le catalogue exact des monnaies spéciales qu'on recueille dans chaque province, en Bosnie, en Servie, en Herzégovine, en Bulgarie et sur les frontières méridionales de la Macédoine, peut rendre de grands services. Ainsi la collection numismatique du musée de Belgrade, faite avec beaucoup de soin par M. Schafarick le jeune, est surtout précieuse parce que la provenance de chaque pièce a été notée dès l'origine du musée ; elle prouve que dans la vallée du Margus, jusqu'à l'époque d'Alexandre, le commerce, et un commerce actif, fut dans les mains de Dyrrachium et d'Apollonie (2).

(1) [Dumont, *Inscr. et mon. figurés de la Thrace*, n. 1.]

(2) Dumont, *Note sur quelques objets antiques conservés au musée de Belgrade, Rev. arch.*, 1868, II, p. 407-416. [Cf. ci-dessus, p. 178.]

Dans la partie occidentale de la Thrace, les monnaies de la belle antiquité, qui se rencontrent fréquemment, appartiennent presque toutes à Maronée et à Thasos. On trouve toutefois aussi et en assez grande abondance des tétradrachmes d'Athènes de l'ancien style, dont quelques-uns fourrés avec un soin remarquable. A l'époque macédonienne, les monnaies de Philippe, d'Alexandre et de Lysimaque deviennent très nombreuses, et nous montrent qu'au troisième siècle les relations de la Grèce civilisée avec les barbares de Thrace étaient fréquentes.

L'inscription de Tatar-Bazarjik est jusqu'ici unique. Elle confirme heureusement un fait que les médailles nous auraient permis de soupçonner ; elle suffit pour rectifier ce qu'ont de trop absolu les assertions dédaigneuses des géographes et des historiens.

Sauf Énos, Héraclée, Byzance, Maronée et quelques cités de la Chersonnèse, les colonies grecques sur les côtes de Thrace étaient peu importantes. Nous voyons dans Xénophon qu'aux portes de Byzance le voyageur trouvait les barbares ; le long de la mer, l'intervalle qui séparait les villes était occupé par des peuplades qui vivaient de pillage ; enfin, ces petites communautés étaient souvent forcées d'accepter la tyrannie des rois Odryses. L'absence de port sur la côte européenne de la Propontide est générale ; c'est une des grandes raisons des médiocres développements pris par les villes grecques de Thrace. Aujourd'hui encore, sur plusieurs points où se fait un commerce actif, on tire en hiver, sur le sable, les vaisseaux qui ne reprennent la mer qu'au printemps : c'est là un usage ancien. Cette opération est facile et se fait très vite ; le séjour du navire sur le sable ne lui cause aucun dommage. Tandis que sur les bords asiatiques de la Propontide s'élevaient de bonne heure des colonies florissantes, les cités grecques de Thrace n'ont jamais eu de prospérité durable. Cependant, sur l'emplacement de ces anciennes cités, on retrouve encore de beaux restes de la meilleure époque hellénique. Ils éclairent l'histoire de ces villes, en même temps qu'ils peuvent être utiles pour les progrès généraux de l'archéologie.

Monuments. — Parmi les monuments ou les restes de constructions antiques qu'on voit encore sur la côte, il faut citer :

1° Un tombeau souterrain à Panidon ;

2° Le mur de la Chersonnèse ;

3° La digue d'Énos;

4° Des restes de fortifications et de temples, mais en fort mauvais état.

1° Panidon, que Viquesnel appelle Baniado, et qui est l'ancienne ville byzantine de Panion, citée dans les *Thèmes* de Constantin Porphyrogénète et dans les catalogues d'évêchés, est un pauvre village grec à une heure et demi au sud de Rodosto. Le tombeau qu'on y voit a été découvert, paraît-il, en 1858. Il est creusé sur le bord de la mer, au nord de l'emplacement occupé par la ville ancienne, dans un terrain calcaire. C'est une chambre rectangulaire d'environ deux mètres de haut, sur une largeur et sur une profondeur de plus de deux mètres. Au fond de l'hypogée est un vaste four en arc de cercle ; à droite et à gauche sont creusés deux fours analogues ; tous les trois sont encore remplis d'ossements ; je n'y ai reconnu aucun fragment d'urne ou de sarcophage. Au-dessus du four, placée en face de l'entrée, est sculptée dans la pierre même une architrave très ornée, mais endommagée par l'humidité et par les emblèmes chrétiens ajoutés depuis la transformation de la grotte en hagiasma (ἁγίασμα). On n'y lit plus avec quelque probabilité que le mot ΙΑΚΧΟΣ. Les lettres n'indiquent ni l'époque archaïque ni l'époque gréco-romaine.

Cet hypogée rappelle à beaucoup d'égards, par sa disposition générale, par l'imitation sur la pierre brute d'une architrave, enfin par les accessoires ajoutés, sous l'influence d'un goût médiocre, aux motifs simples de la décoration classique (torsades, bucrânes, etc.), plusieurs tombeaux de la Palestine, de la Syrie et de l'Asie Mineure. Les monuments de ce genre sont, je crois, sans exemple dans la Grèce propre. On en trouverait, sans doute, beaucoup d'autres autour de Panidon, où les roches calcaires, comme du reste dans toute la Thrace, sont nombreuses.

Il est impossible de ne pas reconnaître, dans le tombeau de Panidon, l'influence d'un voisinage barbare. Cette sculpture est gréco-thrace, quoique évidemment d'une bonne époque. C'est là, je crois, ce qui doit en faire le principal intérêt. Elle peut être regardée comme un spécimen jusqu'ici unique d'un art encore inconnu.

2° Les villes de la Chersonnèse n'avaient pu assurer leur sécurité qu'en bâtissant un vaste mur qui, allant d'une mer à l'autre, les protégeait contre les barbares. Ce mur a une longue histoire, dont les éléments ont été réunis en dernier lieu dans deux dissertations spéciales par M. Schultz, à Berlin, par M. Paranikas, à Constantinople. Construit d'abord par Miltiade, il fut souvent détruit et souvent relevé jusqu'au temps de Lysimaque. Si on ne trouve plus trace du rempart d'Anastase, au nord de Constantinople, on peut parfaitement, entre le golfe de Saros et la mer de Marmara, suivre les fortifications de Miltiade. Elles ont servi de soubassement à une défense byzantine, sur laquelle Procope, dans ses *Édifices*, nous a conservé de longs détails. Cette défense existe encore en partie. A sa base on remarque de beaux blocs taillés avec soin, qui appartiennent à l'époque grecque. On les trouve sur une longue ligne presque droite, qui va d'une mer à l'autre, en passant par une acropole elle-même fortifiée, où les restes antiques sont nombreux et qui est celle de Lysimachie, devenue au moyen âge Hexamilium, comme nous le disent les Byzantins. Ce dernier nom se reconnaît dans celui du village moderne, Axamil.

Il est facile de voir que ce mur était d'un beau travail, assez semblable aux restes d'architecture militaire de la même époque que nous trouvons encore en Grèce, par exemple, aux fortifications si intéressantes d'Arcésine, dans l'île d'Amorgos. De plus, c'était là un travail considérable, puisque sa longueur ne peut guère être évaluée à moins de six kilomètres.

3° La ville d'Énos se dépeuple tous les jours. Les fièvres produites par les embouchures de la Maritza (*Stentoris sinus*), bien loin de diminuer, ne peuvent que devenir plus pernicieuses, puisque les marais s'étendent sans cesse. Il est difficile de supposer qu'une ville prospère se soit élevée en cet endroit, si les anciens n'avaient pas trouvé le moyen de rendre moins dangereuses les émanations du lac Stentoris. Il est même impossible d'expliquer la fondation, par Trajan, de la capitale du Rhodope, près d'Énos, sur la rive droite de l'Hèbre, si cette région, rendue aujourd'hui en grande partie déserte par les fièvres, était aussi insalubre dans l'antiquité que de nos jours.

De plus, la ville moderne d'Énos n'a pas de port. Les vaisseaux

qui viennent charger le blé de la Roumélie, amené en grande abondance par la Maritza, doivent mouiller à quatre milles en mer, dans une baie exposée au vent du sud-ouest et souvent dangereuse. Le bon sens des anciens avait dû être frappé de pareils inconvénients. On trouve à Énos les restes de travaux gigantesques, qui montrent une fois de plus l'énergie des colonies grecques, même de celles qui ne pouvaient disposer que de ressources médiocres.

A l'est de la Maritza et d'Énos, à une demi-heure de cette ville, est un lac d'eau salée, appelé dans le pays *Embodisméni* ; ce lac est séparé de la mer par une bande de sable de formation récente d'une largeur de quelques pas. Il formait autrefois un beau port naturel, que le gouvernement turc a fait étudier avec le vague espoir de l'ouvrir à nouveau. En face de ce lac, à cent mètres en mer, les anciens avaient construit une digue dont les pierres colossales se voient aujourd'hui à fleur d'eau. Ce travail avait trois cents pas environ de long sur vingt de large; c'était une œuvre magnifique, et l'on peut douter d'abord qu'une cité grecque, isolée sur les côtes de Thrace, ait pu songer à une entreprise aussi difficile ; mais le mode de construction a des caractères grecs évidents. Cette digue assurait la conservation d'un port naturel indispensable à l'existence d'une ville de commerce; elle s'opposait à l'ensablement d'une vaste étendue d'eau, qui fût devenue bien vite ce qu'elle est aujourd'hui, une source d'émanations délétères.

Ces beaux restes nous apportent un autre genre d'enseignement. Évidemment les Grecs avaient dû régulariser le cours de l'Hèbre à ses embouchures. Leurs travaux sur un point nous apprennent ce qu'ils avaient fait ailleurs. Les recherches pour éclairer cette question seraient difficiles, parce que la topographie du lac Stentoris a été modifiée ; dangereuse, parce qu'au milieu de ces marécages on prend la fièvre, même en hiver et par la neige. Mais les bouches de l'Hèbre ne pouvaient être ce qu'elles sont aujourd'hui, quand Trajanopolis et la cité libre d'Enos s'élevaient sur ses bords.

La digue d'Énos est une de ces preuves, comme l'archéologie en découvre chaque jour, mais en même temps une des plus belles, de l'habileté des Grecs anciens dans les plus difficiles constructions, et aussi de leur bon sens pratique.

4° Il n'y a point en Thrace un seul temple encore debout, ni même un seul mur entier de la période que nous étudions ; mais on trouve quelquefois de précieux fragments. Dans les murs de la citadelle d'Énos et dans la maison du gouverneur, on voit trois morceaux d'une frise de la bonne époque, provenant d'un même sacellum, plus petit que le temple de la Victoire Aptère à Athènes. Cette frise mesure en hauteur trente centimètres; elle représente un épisode de la légende des Amazones. A Hexamil, on rencontre quelques vestiges des temples de Lysimachie ; à Rodosto, plusieurs parties du mur de Bisanthe ; à Panidon, entre Panidon et Koumbaou, des restes analogues; à Péristasis, l'emplacement, au bord de la mer, d'un sanctuaire sur lequel on a bâti une église chrétienne, mais où l'on conserve encore différents marbres d'un très beau travail.

Inscriptions. — Les inscriptions de l'époque grecque sont rares sur la côte de Thrace. Toutefois, on voit à Panidon et à Ganos trois marbres, dont deux surtout sont de première importance.

On sait à combien de discussions ont donné lieu les mesures des anciens. Il en est peu, surtout de celles qui servaient à évaluer les solides ou les liquides, sur lesquelles les archéologues soient arrivés à des résultats incontestables. Il est donc toujours utile de trouver une de ces mesures elles-mêmes, surtout si elle présente des caractères qui permettent de la reconnaître comme un *étalon officiel*.

Le dernier et, du consentement des bons juges, le meilleur ouvrage publié sur la métrologie des anciens, celui de M. Vasquez Queipo, n'indique qu'une seule mesure de capacité dont la contenance ait pu être constatée. Depuis, M. de Witte a mesuré un hémicotyle provenant de l'Attique. En 1867, la Société archéologique d'Athènes a fait l'acquisition d'une précieuse chœnix dont nous savons la capacité (1). La petite ville de Ganos possède qua-

(1) Cf. mes *Inscriptions céramiques de Grèce*, p. 417, et, au sujet d'une description de ce monument insérée dans les *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions*, les remarques que m'adresse M. Eustratiadis, Ἐφημ. ἀρχ., 1870, n° 14. M. Eustratiadis, qui a décrit récemment un précieux σήκωμα, découvert à Gythium, ne pouvait pas connaître ceux dont je parle ici ; ils auraient sans doute modifié quelques-unes de ses opinions. Je me

tre mesures pour les liquides bien conservées et portant encore les inscriptions qui en indiquent le nom.

Elles sont réunies sur une de ces tables de marbre, comme l'Italie nous en a conservé plusieurs d'origine romaine et comme on en trouve encore trois sur l'Acropole d'Athènes, mais dans un état qui ne permet guère d'en tirer parti pour la science. Les Romains appelaient ces tables *ponderarium*; les Grecs, σήκωμα. M. Egger a réuni et publié toutes celles qui sont aujourd'hui connues dans une dissertation lue devant la Société des antiquaires de France.

Le marbre de Ganos est taillé avec le plus grand soin; il porte quatre cavités de grandeur décroissante, accompagnées des inscriptions suivantes :

A côté de la plus grande : ΗΜΙ
ΤΡΙ
ΚΟ
Η

Je n'ai pu mesurer la première, dont la valeur sera facile à trouver, car elle doit être avec les autres dans un rapport connu; mais la seconde m'a donné le résultat suivant : ΤΡΙ = 0^{l},885 ; et pour les deux dernières : ΚΟ = 0^{l},28, Η = 0^{l},14.

Sur la face principale du monument on lit en belles lettres de l'époque macédonienne : ΙΕΡΟΣ (1).

Il n'existe actuellement qu'un seul σήκωμα grec analogue à celui de Ganos, c'est-à-dire conservant encore le nom des mesures. Il a été trouvé à Ouschak, par M. Wagener (2).

La seconde table, celle de Panidon (3), porte cinq cavités qui ne sont accompagnées d'aucun texte épigraphique. Deux d'entre

réserve de discuter les observations de M. Eustratiadis en étudiant les σηκώματα thraces. [M. Dumont a publié, en 1872, le *sécoma* de Panidon, la *chœnix* d'Athènes, et, en 1873, un autre *sécoma*, trouvé à Naxos, dans la *Revue archéologique*; cf., ci-dessus, XV-XVII, p. 116-133. Il a, à ce sujet, énuméré et étudié les monuments du même genre, qui étaient alors connus.]

(1) [Dumont, *Inscr. et mon. fig. de la Thrace*, n. 88.]

(2) Cette remarque était vraie en 1869; elle ne l'est plus aujourd'hui. Voy. note ci-dessus.

(3) [Dumont, *Inscr. et mon. fig. de la Thrace*, n. 82.]

elles pouvaient être mesurées ; elles ont donné les chiffres suivants :

La seconde en grandeur, 1[1],786 ;
La plus petite, 0[1],163.

Sur le rebord, on lit :

ΑΝΟΜΟΥΦΑΙΝΙΠΠΟΥ.

L'inscription est brisée à gauche. Un habitant du pays m'a communiqué une copie faite, quand le marbre était entier :

ΕΠΙΑΓΟΡΑΝΟΜΟΥΦΑΙΝΙΠΠΟΥ.

Cette inscription, quoique sans exemple sur une mesure étalon pour les liquides, est naturelle. Elle rappelle plusieurs textes latins gravés sur des monuments de ce genre et où il est dit que les duumvirs ont pris soin de faire construire le *ponderarium*. La mention des agoranomes ou des astynomes se rencontre, du reste, sur plusieurs poids grecs. Après le nom de ΦΑΙΝΙΠΠΟΣ, on remarque un caducée. L'exacte ressemblance de cet attribut et de la formule qui l'accompagne avec ce qui se voit sur les cachets amphoriques de Rhodes, de Cnide et de Thasos, intéressera tous ceux qui ont essayé d'éclairer les nombreuses questions, encore si obscures, relatives aux sceaux céramiques. D'après plusieurs archéologues, les quatre ou cinq mille inscriptions lues sur les manches d'amphore sont des garanties de contenance légale. Le marbre de Panidon semble confirmer une hypothèse qui, si elle devient une vérité démontrée, ajoutera un fait nouveau et d'un grand intérêt à l'histoire de la législation commerciale dans l'antiquité.

Un troisième marbre, également trouvé à Panidon, nous montre, par un exemple incontestable, la sollicitude des anciens à s'occuper, pour l'utilité générale, des moindres détails. Cette table métrologique, très endommagée, porte entre autres une mesure dont la capacité est d'un centilitre et demi. Ainsi les villes grecques avaient des étalons pour les dernières fractions du cotyle. Un monogramme et la lettre Η se lisent encore sur ce monument (1).

(1) [Dumont, *Inscr. et mon. fig. de la Thrace*, n. 83.]

Les autres inscriptions de la bonne époque sont intéressantes pour l'histoire particulière des colonies, mais n'ont pas d'intérêt général.

Plusieurs sont de simples épitaphes. D'autres constatent la reconnaissance d'habitants de Panidon pour les rois Attale et Eumène; une autre, trouvée au même lieu, maudit un certain Phainippos, peut-être l'agoranome reconnu coupable dans l'exercice de sa charge (1).

Archéologie figurée. — Les plus petites villes grecques se faisaient honneur de posséder des œuvres d'art remarquables. Nous savons par Strabon qu'on voyait à Apollonie une statue de Calamis. Quelques beaux bas-reliefs prouvent encore aujourd'hui que les arts étaient cultivés dans les cités thraces de la côte. Toutefois ces bas-reliefs n'ont aucun rapport avec les sculptures que l'on voit à Panidon. Le style en est purement hellénique, sans que l'on y puisse reconnaître aucune influence des peuplades environnantes.

Un *ex-voto* aux nymphes, trouvé selon toute probabilité à Pactya, et qui est conservé à Gallipoli, est remarquable. La scène, bien connue, a été reproduite souvent, mais presque toujours par des sculpteurs peu habiles et pour des sanctuaires rustiques. Sur le bas-relief de Pactya, on voit trois nymphes vêtues de tuniques flottantes ; elles se tiennent par la main et sont conduites par Mercure. Le dieu Pan, à droite, joue de la flûte. La variété et la simplicité des mouvements font en partie le mérite de cette œuvre excellente. Les nymphes ne sauraient être mieux comparées qu'aux terres cuites athéniennes et béotiennes du style le plus pur (2).

Dans le mur de la citadelle d'Énos (3) est encastré un bas-relief

(1) [Dumont, *Inscr. et mon. fig.*, n. 77-81 a.]

(2) [*Ibid.*, n. 98. — La provenance est incertaine.]

(3) [*Ibid.*, n. 105.] Un ancien membre de l'École française d'Athènes, M. Deville, que nous avons si malheureusement perdu, il y a peu d'années, avait visité Énos en compagnie de M. Coquart, lors de son voyage à Samothrace. M. Deville, comme j'ai pu le voir par les renseignements que j'ai trouvés dans le pays, avait recueilli à Énos et aux environs nombre d'inscriptions et de notes archéologiques. Il est à souhaiter que ces notes soient publiées. C'est là une tâche dont l'École d'Athènes tiendrait à honneur de se charger.

d'un bon travail. On croit, au premier abord, y reconnaître un banquet d'Esculape et d'Hygie, sujet fréquemment traité par les artistes et que reproduisent un grand nombre d'*ex-voto*. Il faut y voir, en réalité, une scène jusqu'ici sans exemple et d'un grand intérêt pour les études d'archéologie figurée. Un dieu âgé est à demi couché sur un lit, la poitrine nue, une coupe à la main ; devant lui est la table rectangulaire particulière aux marbres dédiés à une divinité, et qui ne se retrouve que par exception sur les stèles funèbres où est figuré un banquet. Une femme placée à droite rappelle Hygie ou Isis, telles qu'elles se voient sur les *ex-voto* à Esculape ou à Sérapis. A gauche, Hercule est assis sur un siège que recouvre une peau de lion, et tient la massue, son attribut ordinaire. Le dieu est complètement nu; il paraît sortir à peine de l'adolescence. M. Stephani, qui a publié tous les banquets d'Hercule, ne donne aucune représentation analogue. Jusqu'ici, sur tous les bas-reliefs, le dieu, à demi couché au milieu des nuages, est figuré recevant dans l'Olympe la récompense de ses travaux. Si la scène admet quelques variétés, elle ne ressemble jamais à celle que nous conserve le marbre d'Énos. Outre Sérapis et Esculape, la seule divinité, à ma connaissance, qui se voie sur un *ex-voto*, assise à la table rectangulaire, est Apollon, représenté prenant part à un banquet, sur un bas-relief conservé aujourd'hui à l'Acropole d'Athènes, dans le musée de la Pinacothèque.

Je n'ai vu qu'un petit nombre de bronzes, intéressants parce qu'ils provenaient des environs de Philippopolis et qu'ils étaient des œuvres d'un travail grec excellent, preuve nouvelle du développement qu'avait pris à une époque reculée la civilisation étrangère au fond de la Thrace.

On ne m'a montré aucune terre cuite.

Topographie. — Au point de vue des recherches topographiques, les villes grecques de Thrace peuvent se diviser en trois classes :

1° Celles qui conservent aujourd'hui encore leur nom ancien ;

[On a publié, en effet, dans l'*Annuaire de l'association des études grecques*, quelques inscriptions d'Énos, Maronée, Dédé-Agatch et Gallipoli, 1873, p. 94-99.]

2° Celles qui portent un nom byzantin et dont le nom primitif est difficile à retrouver;

3° Celles dont les géographes et les historiens ont parlé, mais dont on ne trouve plus aucun vestige.

1° Les villes qui gardent encore leur nom antique sont les plus nombreuses, surtout sur les côtes, où la population grecque n'a disparu à aucune époque depuis vingt-quatre siècles. Parmi elles quelques-unes n'ont qu'une importance de second ordre, et on s'étonne que de simples villages soient restés aussi fidèles au souvenir du passé : telles sont, par exemple, Tiristasis (Péristasis ou Charkeui), à huit heures au nord de Gallipoli; Ganos, entre Charkeui et Rodosto; Héraclea (Héraclitza), à une heure au sud de Ganos; il faut encore citer Didymonteichos, qu'on reconnaît dans Démotika. D'autres ont eu une prospérité relative, comme Visa (Bizye), Périnthe, Énos, Maronée. Pour certaines villes, parmi lesquelles j'indiquerai Orestias, Trimontium, Lysimachie, des témoignages certains nous apprennent à quelle époque elles ont perdu leur nom primitif. Le rôle du voyageur, en visitant toutes ces villes, les plus grandes comme les plus petites, est de fixer l'emplacement qu'elles ont occupé autrefois; il a presque partout changé. Trimontium, à l'époque macédonienne, s'élevait évidemment sur la colline de Nebet-Tépé, qui n'est aujourd'hui qu'un des quartiers de Philippopolis.

Nous savons dans quelle partie d'Andrinople il faut placer Orestias, cité qui n'avait pas cent mille habitants, comme la capitale actuelle de la Roumélie. Sur le bord de la mer, les acropoles ont été abandonnées. Cette loi est presque générale; les maisons se sont bâties près de la plage. A Charkeui, les ruines de Tiristasis doivent être cherchées à une demi-heure au sud-ouest du village actuel, sur une colline aujourd'hui déserte. A Énos, les maisons d'habitation se sont transportées de l'est à l'ouest, abandonnant en partie la haute acropole qui s'avance du côté du port, pour descendre près de la Maritza. A Ganos, la marine actuelle devait être autrefois presque déserte, et les Grecs occupaient la vaste colline qui s'élève à l'ouest, une des acropoles naturelles les plus escarpées et les plus fortes qu'on trouve sur cette mer. Il est évident qu'à Bisanthe la ville ou le village se groupait autour du plateau où l'on voit aujourd'hui l'église de la Παναγία ῥευματοκρατόρισσα,

et où se conservent encore des restes antiques. Ces recherches minutieuses ont une utilité spéciale et permettent d'arriver à des résultats presque certains.

2° On rencontre en Thrace très peu d'emplacements, où il ait certainement existé une ville antique, sans que le nom classique soit facile à retrouver. Je dois cependant citer, comme faisant exception à cette règle, les ruines de Panidon. On voit dans ce village des fragments antiques nombreux, dont quelques-uns de la plus belle époque.

Il est de plus évident que cette cité, aujourd'hui réduite à des proportions modestes, s'est étendue très loin sur les collines environnantes, en particulier au sud. Le nom actuel est grec. Il ne se rencontre, je crois, que dans les écrivains byzantins. On peut penser que Panidon a remplacé Néon-Teichos, un des châteaux que Seuthès promet à Xénophon ; mais ce ne serait là qu'une hypothèse, et je n'ai pour le moment aucune attribution incontestable à proposer.

J'en dirai autant pour Chora; ce village a remplacé de toute évidence une ville ancienne, dont j'ignore le nom primitif. Chora est à une heure au sud de Ganos, sur le bord de la mer.

3° Nous connaissons, par les écrivains classiques, un certain nombre de villes, heureusement assez rares, dont on ne voit plus aucune trace. Telles sont Aphrodisias, Agora, Dymes et Cypséla. On ne peut en déterminer l'emplacement qu'en discutant les textes qui les concernent, et surtout en éclairant ces témoignages anciens par les lumières spéciales que donne la connaissance des régions où elles ont dû être bâties. Cette méthode permet d'arriver à des résultats probables.

Les voyageurs peuvent seuls expliquer les passages d'auteurs anciens, qui, pour être bien compris, demandent à être lus dans les pays auxquels ils se rapportent. Les expéditions de Philippe et d'Alexandre en Thrace offrent peu de difficultés, parce que des renseignements très généraux ne peuvent donner lieu qu'à un commentaire également général. Le septième livre de l'Anabase est d'une intelligence moins aisée. Les Grecs s'éloignent peu de la mer; pendant trois mois de marches et contre-marches, ils ne parcourent qu'un pays peu étendu. En se servant de la meilleure carte de la Thrace ancienne, celle de Spruener, il est impossible

de se rendre compte du récit de Xénophon. La connaissance exacte du pays permet de faire disparaître les nombreuses obscurités dont notre ignorance est la seule cause. La narration du livre VII a une précision militaire. Elle me paraît être, comme j'essayerai de le montrer, d'une explication facile.

V

PÉRIODE ROMAINE.

La période romaine, — il était naturel de s'y attendre, — nous a laissé, sinon des monuments, du moins des inscriptions et des bas-reliefs plus nombreux que ceux de l'époque précédente.

En étudiant les restes de cette époque, on arrive aux trois conclusions suivantes, qui ne sont peut-être pas toutes d'accord, surtout les deux premières, avec les opinions que le voyageur s'est formées par la lecture des livres anciens, avant de parcourir la Thrace :

1° La civilisation était très répandue en Thrace, même dans les parties les plus reculées, mais presque exclusivement dans les plaines ;

2° Cette civilisation était grecque et non romaine ;

3° Elle était loin d'avoir fait disparaître le caractère national primitif; bien au contraire, elle avait accepté beaucoup des traditions du passé, de sorte que les mœurs religieuses du pays, au temps de l'empire, présentaient des traits originaux qu'il serait précieux de pouvoir tous retrouver.

C'est surtout dans la province de Philippopolis (1) qu'on rencontre un grand nombre de restes de l'époque romaine. La province d'Andrinople, devenue dès le quatorzième siècle le centre de la domination ottomane en Europe, a été couverte d'une profusion de monuments, qui ont dû faire disparaître jusqu'aux moindres vestiges de l'antiquité. Ainsi, la ville elle-même d'Andrinople, capitale de la province d'Hémimont, ne possède pas une seule inscription (2). On y voit, en particulier dans la mosquée

(1) [Dumont, *Inscr. et mon. figurés de la Thrace*, n. 1-59.]
(2) [Cette assertion est un peu exagérée. Cf. Dumont, *ibid.*, n. 62.]

de Sélim, de magnifiques colonnes antiques et de beaux chapiteaux; mais l'origine en est incertaine. Le seul marbre romain que vous montrent les habitants est un fragment de statue sans valeur. Cent cinquante mosquées, cent soixante-seize fontaines, soixante-trois khans, tous édifices en pierres, bâtis dans une période de près de cinq siècles, ont depuis longtemps détruit les souvenirs de l'âge impérial.

Après la province de Philippopolis vient celle de Trajanopolis, où les restes antiques ne sont pas rares. Il faut ensuite citer les villes de la côte, qui toutes, même les plus petites, paraissent avoir trouvé sous les Antonins une véritable prospérité. Ainsi, les deux villes qui occupaient l'emplacement des villages actuels de Panidon et de Chora, celles de Lysimachie, de Rhædestus, de Tiristasis, nous ont conservé des marbres du temps de l'empire (1).

On trouve des inscriptions et des bas-reliefs, non seulement à Philippopolis, mais dans toutes les plaines de la province de Thrace proprement dite. A Lidja, on voit les restes d'une forteresse romaine réparée par les Byzantins, et de nombreux vestiges de constructions qui n'appartiennent pas toutes au moyen âge. Un texte latin nous montre que cette station a été occupée par des soldats de l'empire; un texte grec, qu'au deuxième siècle elle formait une sorte de municipe (2); à Kararizi, à Bélastiza, à Gehren (3), on trouve des inscriptions et d'autres preuves de l'existence sur ces points d'établissements antiques. A Sténimacho (4), les inscriptions sont assez nombreuses. Autour de Tatar-Bazarjik, en particulier au sud, à Elli-Déré, et près du monastère Batkoun (5), le même genre de documents nous apporte les mêmes témoignages. Ces faits et beaucoup d'autres analogues montrent combien la civilisation était répandue dans ces parties reculées de la Thrace.

Le catalogue de ces centres secondaires de populations serait très long; mais leurs noms resteront toujours, pour la plupart,

(1) [Dumont, *Inscr. et mon. fig.*, n. 77-87; 89-92; 96 *a*; 75-76 *a*; 90-91.]
(2) [*Ibid.*, n. 25-26, et IIe partie, § 4, Faits géographiques.]
(3) [*Ibid.*, n. 53; 27; 60.]
(4) [*Ibid.*, n. 14-21.]
(5) [*Ibid.*, n. 1-13, 22-24.]

inconnus, sauf peut-être pour Kararizi et pour Sténimacho; cette dernière ville, qui compte 15,000 habitants, tous grecs, dans un pays bulgare, garde encore des formes dialectales particulières.

Les *Itinéraires* ne donnent guère que les stations situées sur les voies romaines; les habitants du pays n'ont conservé aucun souvenir de l'antiquité. Des noms turcs et bulgares ont presque partout remplacé les noms grecs. L'Église elle-même n'a pas gardé les traditions, qu'il lui était le plus facile de ne pas oublier. Des dix évêchés que nous trouvons sur les listes byzantines, comme ressortissant durant le moyen âge au siège archiépiscopal de Philippopolis, il en reste très peu, sur la situation desquels nous ayons aujourd'hui quelques renseignements.

Ces villes ou villages, situés en dehors de la voie romaine, étaient du reste peu importants; mais il est précieux d'en constater l'existence et de corriger ainsi ou de compléter les données insuffisantes que nous trouvons dans les écrivains antiques.

La langue du pays était le grec. Les inscriptions latines sont rares; presque toutes se lisent sur des monuments de légionnaires. Plusieurs fois, quand un Romain, mort en Thrace, appartient à une famille distinguée, un texte grec accompagne l'épitaphe latine. Toutes les inscriptions particulières à des Thraces sont en grec, même les plus barbares, même celles qui ont un caractère évident de rusticité. Les honneurs décernés aux gouverneurs de la province sont en grec; une borne milliaire trouvée près de Tatar-Bazarjik est écrite en cette langue (1). L'inscription monumentale destinée à conserver le souvenir de la construction des murs de Philippopolis (2) est bilingue.

Toutefois, cette diffusion de la langue comme de la civilisation grecque, générale dans toute la plaine, paraît n'avoir pas pénétré jusqu'au centre des montagnes. Sur les premiers contreforts septentrionaux du Rhodope, on en rencontre quelques traces, qu'on chercherait en vain en explorant le vaste plateau du Despoto-Planina. Dans cette région, comme au nord dans l'Hémus, on ne trouve plus que quelques inscriptions écrites en latin par

(1) [Dumont, *Inscr. et mon. fig.*, n. 3.]
(2) [*Ibid.*, n. 52.]

les légions romaines. L'opposition de la plaine et de la montagne est frappante; c'est sur ce fait très important que se fondent, sans aucune critique scientifique du reste, les écoles bulgares actuelles, dans leurs différends avec les Grecs, pour soutenir que des Slaves ont habité de tout temps au centre de la Thrace. Si cette hypothèse, où le parti pris national est trop visible, est aujourd'hui toute gratuite, l'opposition constante de deux populations ennemies n'en est pas moins une vérité historique qui a sa valeur.

A l'époque romaine, non seulement les montagnards différaient des habitants de la plaine, mais nous voyons par une inscription qu'ils les attaquaient et leur causaient de grands dommages. Cet antagonisme reparaît partout dans l'histoire byzantine; nous en trouvons les plus curieux témoignages pour les commencements de ce siècle dans un livre sur l'éparchie de Philippopolis, publié à Vienne en 1819. Aujourd'hui, si les habitants du Rhodope, les Bulgares-Pomazi, ont cessé d'être dangereux, ils ne ressemblent en rien ni aux Slaves ni aux Grecs des villes, si ce n'est qu'ils parlent la langue des premiers.

Les traits principaux de l'organisation du pays nous sont fournis par les textes épigraphiques.

Les Thraces, sortis depuis peu de la barbarie, reçurent l'organisation qu'il était naturel de leur donner. Ils furent divisés en κῶμαι; chaque *pagus* ou *vicus* avait son administration propre dont le chef était le κωμάρχης, archonte du bourg; ce sont ces *pagi*, dont nous retrouvons les ruines et dont nous regrettons d'ignorer les noms (1). Plusieurs κῶμαι étaient réunis en confédération, formaient une tribu ou γένος, selon l'analogie de race ou les rapports créés par la topographie. Les noms de quelques-unes de ces tribus, mais un petit nombre, sont conservés par les inscriptions. Au-dessus des tribus était le κοινὸν τῶν Θρᾳκῶν, plusieurs fois mentionné sur les monuments.

La vie publique des grandes cités était celle des autres métropoles de l'empire; elles avaient un sénat, des assemblées du peuple, des archontes, des tribus, et sans doute les institutions que

(1) [Sur les κῶμαι et les *vici* thraces, voir Dumont, *Inscr. et mon. fig.*, n. 26, 116, etc., et la IIe partie, § 4, Faits géographiques.]

nous retrouvons dans des pays plus civilisés. Ainsi, pour en citer un exemple, ont voit à Philippopolis un collège éphébique (1). Sa présence dans cette ville doit peu nous surprendre. Les collèges de ce genre étaient très répandus dans le monde grec asiatique, et en particulier au nord de l'Asie Mineure. Celui de Cyzique compte sur une seule inscription plus de cent élèves (2). En Macédoine, il me paraît certain que les νέοι, qu'on y rencontre souvent, étaient organisés comme les éphèbes. Toutes ces institutions, sur lesquelles nous n'avions jusqu'ici que des renseignements obscurs dans les recueils épigraphiques, peuvent être étudiées, depuis qu'une heureuse découverte faite au pied de l'Acropole d'Athènes, en nous permettant de bien connaître, dans les moindres détails, le plus parfait de ces collèges, celui qui a servi de modèle à tous les autres, a en même temps éclairé les détails, jusqu'ici peu compréhensibles, relatifs à des collèges analogues. Les Thraces de Philippopolis avaient emprunté l'éphébie à l'Asie Mineure, ou peut-être simplement à Byzance. Un texte consacré à des éphèbes a été trouvé récemment au fond de la Corne-d'Or (3). Il est très étendu et présente des particularités jusqu'ici sans exemple. L'existence bien démontrée de l'éphébie, au pied du Rhodope, doit du reste être rapprochée d'un fait curieux, mais encore mal expliqué, le grand nombre des Thraces appartenant au grand collège athénien. Les villes de Thrace ne le cèdent qu'à celles de Syrie pour leur empressement à envoyer leurs jeunes gens en Attique (4).

(1) [Dumont, *Inscr. et mon. fig.*, n. 43. M. Mordtmann considère comme un catalogue éphébique le n° 72[e/], qui est de Périnthe. — Cf. la grande inscription de Sestos, Dittenberger, *Sylloge*, 246.]

(2) [*C. I. G.*, 3665.]

(3) [Déthier et Mordtmann, *Epigr. von Byzantion*, p. 73 et suiv., n. 56, pl. VII, VIII, VIII *bis*. La provenance est ainsi indiquée : « im Blacherner Viertel, am auessersten Suedufer des goldenen Hernes. »]

(4) J'insiste sur ce fait dans un mémoire intitulé : *Les jeunes gens étrangers dans l'éphébie attique*, *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, 1871, p. 4-25. [Cf. Dumont, *Éphébie attique*, II, dont ce mémoire, réimprimé presque textuellement, forme un chapitre. Quant à la question de l'éphébie, en dehors de l'Attique, sur laquelle M. Dumont avait réuni des notes abondantes, elle a été, d'après ses conseils, étudiée par M. Collignon, dans un travail intitulé : *Quid de collegiis ephebicis apud Græcos, excepta Attica, ex titulis epigraphicis commentari liceat*, Paris, 1877.]

Les seules institutions particulières à la Thrace sont peut-être *les collèges de chasseurs* ; ils paraissent être tout à fait analogues à ceux que nous ont fait connaître plusieurs inscriptions de Tomi récemment publiées.

Un grand nombre de bas-reliefs et plusieurs textes épigraphiques nous apportent des lumières précieuses pour éclairer une question plus originale et plus attachante que celle de l'administration des métropoles ; ils se rapportent aux cultes nationaux. Le dieu principal adoré par la piété thrace, surtout par les paysans, est un cavalier qui se présente sous des aspects peu variés, on peut même dire toujours les mêmes, quoique les monuments qui lui sont consacrés soient très fréquents. Sur une plaque de marbre, d'un décimètre et demi environ en hauteur et en largeur, on voit un personnage à cheval, vêtu d'une tunique collante qui s'arrête autour des reins ; la chlamyde flotte sur ses épaules ; il court à droite. En général, ce héros tient une lance grossière, une sorte d'épieu, dont il frappe un animal représenté sous des traits imaginaires, mais qu'on peut quelquefois reconnaître pour un sanglier. L'inscription porte pour dédicace ces mots : ΚΥΡΙΩΙ ΗΡΩΙ, ou simplement ΚΥΡΙΩΙ, sans qu'aucun indice nous apprenne jusqu'ici quel était le demi-dieu, objet de si fréquents hommages. Vient ensuite le nom de celui qui a dédié l'offrande ; l'inscription se termine par le mot ΕΥΧΗΝ. L'expression κύριος est fréquente sur les marbres thraces, où elle accompagne d'ordinaire le nom des grandes divinités : ΚΥΡΙΩΙ ΔΙΙ, ΚΥΡΙΑΙ ΗΡΑΙ, ΚΥΡΙΩΙ ΑΠΟΛΛΩΝΙ (1). Ce seul rapprochement nous empêcherait de voir ici un mort héroïsé ; la dimension, du reste, des monuments ne permet pas de les confondre avec les stèles funèbres ; ce sont évidemment des *ex-voto*.

Ces *ex-voto*, tous pareils, fabriqués sans doute à l'avance, comme les images byzantines que dédient tous les jours les orthodoxes, se rapportent à une divinité dont il était inutile de graver le nom, parce que personne ne l'ignorait. Près de Batkoun, le hasard a fait découvrir les ruines d'un édifice, où l'on a trouvé quelques *ex-voto* aux grandes divinités et nombre d'images du

(1) [Cf. dans une inscription de Rome une dédicace faite par un Thrace à Apollon : *Deo domino Apollini Ver*[*g*]*ulesi*, *C. I. L.*, VI, 2798.]

héros thrace. Zeus, Héra, Artémis sont appelés par leur nom; le héros n'est désigné que par l'expression vague dont nous avons parlé. Telle est la grossièreté de la sculpture dans ces pays, que le spectateur, s'il n'est pas averti par un texte, peut souvent ne pas reconnaître celui des grands dieux qu'on a voulu figurer; pour le héros thrace, quelle que soit l'imperfection de l'œuvre, le doute est impossible.

La réunion d'un grand nombre des marbres de ce héros dans un même édifice est une nouvelle preuve que nous ne pouvons le regarder comme un mort ordinaire élevé au rang de demi-dieu. La petite construction de Batkoun est, il est vrai, le seul sanctuaire du cavalier thrace que j'aie rencontré (1).

Ce héros continue d'être adoré sous le nom de saint Georges. Sa ressemblance avec ce personnage chrétien, telle que la peinture byzantine, aujourd'hui invariable, le représente, est évidente. Dans l'église arménienne de Philippopolis, il a une place d'honneur, où l'on brûle des cierges comme devant une image orthodoxe. Dans nombre d'églises, le cavalier thrace est seulement sanctifié par une croix qui laisse subsister la dédicace païenne. A Tiristasis, il a fait donner le nom de Saint-Georges à une chapelle bâtie au milieu de ruines antiques, où on a trouvé un marbre sur lequel est figuré ce demi-dieu national. Il serait intéressant, pour l'histoire de l'art, de savoir quelle a été l'influence de cette représentation sur le type consacré de saint Georges, qui paraît avoir été fixé dès les premiers siècles du christianisme. La ressemblance est frappante, et je ne crois pas que le cavalier béotien, qui, du reste, attaque rarement une bête sauvage, ait servi de modèle aux premiers peintres chrétiens plutôt que le cavalier thrace.

(1) [Pour les représentations de ce dieu, voir Dumont, *Inscr. et monum. fig. de la Thrace*, n. 5, 6, 7, 8, 17, 18, 20, 22, 24, 27, 32, 33 a, 39, 40, 49, 57, 61, 110 *b*. — Le musée de Constantinople possède aussi de nombreux bas-reliefs en son honneur; Reinach, *Catalogue*, n. 230 et suiv. — Une série d'inscriptions surmontées de bas-reliefs figurant le dieu cavalier et portant la dédicace *Deo Sancto Heroni*, ont été trouvées à Rome, sur l'Esquilin, où des soldats thraces les avaient consacrées, *C. I. L.*, VI, 2803-2807. — Au musée de Bucharest, inscription de provenance indéterminée : *Heroni invicto*. — Pour l'interprétation, cf. Dumont, *Rev. arch.*, 1869, I, p. 181 et suiv.; *Inscr. et mon. fig.*, p. 70 et suiv.; Mordtmann, *Rev. arch.*, 1878, II, p. 294 et suiv.]

Plusieurs bas-reliefs, presque tous trouvés sur l'emplacement de villages antiques, nous montrent comment la piété populaire se figurait les divinités classiques. Ainsi Apollon est représenté sous les traits d'un fort chasseur; Artémis, la tête couverte d'une peau de bête, tient un pieu grossier; Héra ressemble beaucoup à Artémis. Toutefois Zeus, Asclépios, surtout Dionysos et Hermès, se rapprochent beaucoup des types ordinaires consacrés dans les pays grecs (1).

Tous ces marbres sont d'un art médiocre, quelquefois même barbare. Telle de ces sculptures est inférieure aux productions les plus dédaignées de l'art byzantin. On ne peut en comparer le plus grand nombre ni au monument de Porphyrios, élevé sous Justin II, ni aux scènes figurées sur les piédestaux des deux obélisques dans le cirque de Constantinople. Ainsi, dans les campagnes de la Thrace, le style appelé byzantin commence dès le deuxième siècle après notre ère. Ce style n'est dans la sculpture que l'oubli des règles de l'art, oubli que l'on constate d'abord dans les provinces les moins civilisées, qu'on trouvera ensuite dans les villes et jusque dans la capitale de l'empire; dans la peinture, au contraire, il peut paraître le résultat d'un parti pris religieux.

A côté des œuvres originales, intéressantes parce qu'on y reconnaît l'influence des idées et des habitudes nationales, se placent des bas-reliefs d'un art moins imparfait, mais qui sont de simples imitations d'œuvres grecques et romaines. Dans cette classe, la première place appartient aux *banquets funèbres ;* cette représentation, qui a donné lieu à des discussions célèbres et sur laquelle les archéologues sont loin d'être d'accord, est fréquente en Thrace. Les marbres qui nous montrent cette scène sont précieux à plusieurs titres. On a reconnu que la scène du banquet n'avait pas été adoptée pour les tombeaux par tous les peuples de l'antiquité grecque. Il est donc toujours utile d'en constater la présence dans une partie nouvelle du monde ancien. On trouve des stèles représentant le repas dans toute la Thrace. Dans les petits villages du Bosphore, en particulier à Thérapia, à Chalki et sur l'emplace-

(1) [Voir Dumont, *Inscr. et mon. figurés*, 2ᵉ partie, § 5, Les cultes, et l'index aux noms de ces dieux.]

ment de l'ancienne Byzance, on a découvert des marbres où ce repas est figuré. J'en ai vu à Tiristasis, à Panidon; à l'intérieur du pays, cette scène n'est pas moins répandue. La Thrace ajoute au catalogue de cette classe de monuments plus de vingt exemplaires bien conservés. Ce chiffre n'est pas indifférent. Le catalogue de Welcker, consacré aux banquets sculptés sur les tombeaux, ne dépasse pas le nombre de cent, et si Stephani peut donner une liste en apparence beaucoup plus complète, c'est en confondant les *ex-voto* à Sérapis et à Esculape avec les représentations funèbres auxquelles elles ressemblent (1).

En second lieu, on remarque sur les banquets thraces des particularités nombreuses et quelquefois sans exemple. Comme faits généraux, je me bornerai aux deux observations suivantes. Sur les marbres thraces, on ne voit pas une seule fois le cheval qui se rencontre sur plusieurs des représentations de repas déjà publiées, et qui a donné lieu à des théories, où l'on attache, croyons-nous, pour expliquer la scène principale, trop d'importance à cet attribut accessoire. Je n'ai pas vu non plus, dans tout mon voyage, un seul *ex-voto* à Sérapis ou à Esculape, où ces dieux soient représentés à table. On a cru souvent que les banquets des *ex-voto* et des stèles étaient des représentations parallèles, nées sous une même influence, et qui se trouvaient toujours dans les mêmes pays. Il faut constater le contraire pour la Thrace; il sera facile de montrer que cette province ne fait pas seule exception à une loi exprimée par plusieurs archéologues d'une façon trop absolue.

A la classe de monuments dont nous parlons se rattache une représentation que j'ai tout lieu de croire sans exemple (2), et qui est intéressante pour les études d'archéologie figurée : un *ex-voto*

(1) [Dumont, *Inscr. et mon. fig.*, n. 16, 45, 47, 48, 57, 61, 77, 91, etc.; *Revue archéol.*, 1868, II, p. 251-254, trois banquets du musée de Sainte-Irène. Ce sujet est très fréquent sur les bas-reliefs funéraires du musée de Tchinili-Kiosk, provenant, en grande partie, de la Macédoine ou des régions voisines; Rienach, *Catalogue*, n[os] 200 et suiv. Sur l'interprétation du banquet, cf. ci-dessus, p. 69 et suiv.]

(2) Je veux dire parmi les œuvres gréco-romaines. On sait, au contraire, combien sont fréquentes dans nos pays les statuettes des divinités figurées avec des enfants à la mamelle. Ce marbre m'a d'autant plus frappé que j'étais attentif à rechercher si on ne trouvait aucun rapport entre les habitants de la Gaule et ceux de la Thrace.

de quelques pouces en hauteur et en largeur nous montre sur un lit à pieds tournés une femme à demi couchée ; elle est vêtue d'une longue tunique à manches, serrée à la taille ; elle tient un enfant auquel elle donne le sein. Le repas est servi devant elle sur la *mensa tripes*. Il n'est pas possible de reconnaître ici un banquet funèbre ; une déesse accepte les offrandes sacrées. Jamais les rares déesses qui figurent à des repas ne sont ainsi à demi couchées ; jamais elles n'ont ni le costume ni l'aspect que nous trouvons sur ce monument. Un dessin seul pourra bien faire connaître cette divinité qui rappelle les *déesses-mères* de la Gaule.

Quant aux autres bas-reliefs d'imitation grecque et romaine, ils ne peuvent rendre à l'archéologie que des services de détail. L'un d'eux cependant est assez original pour mériter une mention ; il a été trouvé à Hexamil, l'ancienne Lysimachie ; c'est un fronton de stèle funèbre, sur lequel on voit un crocodile qui saisit et va dévorer un jeune homme (1).

De tous les marbres de l'époque romaine, que j'ai vus en si grand nombre en Thrace, un seul a quelque mérite comme œuvre d'art ; il représente la tête et le buste d'une déesse chasseresse. Évidemment le goût du beau était peu développé dans ces provinces. Les pierres gravées qu'on recueille partout en grand nombre dans le pays ne font que confirmer cette opinion. Une seule m'a paru digne d'être publiée, d'abord parce qu'elle nous conserve un nom d'artiste, puis parce qu'elle représente une scène intéressante. Une femme, portant une tige de pavot, donne la main à un petit vieillard difforme, qui la conduit et éclaire sa marche à l'aide d'un fanal. La grande majorité des autres pierres gravées reproduit des sujets classiques. L'inexpérience des artistes est grossière.

Parmi les nouvelles inscriptions recueillies en Thrace, celles qui se rapportent à des Romains nous apprennent des faits de détail intéressants ; mais aucune n'a d'importance pour l'histoire générale. Elles sont donc loin d'être aussi précieuses que les textes dont nous avons parlé au début de ce chapitre.

Ces inscriptions, au nombre de vingt-deux (2), sont :

1° Des épitaphes, la plupart militaires ;

(1) [Dumont, *Inscr. et mon. fig.*, n. 93 *a*.]
(2) [La liste est beaucoup plus longue aujourd'hui.]

2° Des dédicaces impériales;

3° Des marbres conservant les noms de gouverneurs impériaux. Cette dernière classe contient cinq inscriptions : quatre écrites en grec, la cinquième bilingue. Elles proviennent de la province de Thrace proprement dite (1).

Des constructions élevées par les Romains, on ne retrouve plus en place que des murs d'enceinte, et encore par fragments. Ils nous aident à reconnaître la topographie de plusieurs villes, en particulier des capitales de province. Pour Andrinople, capitale de l'Hémimont, sans les restes de l'enceinte, dont les caractères ne sont pas douteux, nous aurions quelque peine à fixer l'emplacement de la ville dans une plaine très vaste et sans acropole. Le plan de Philippopolis est facile à retrouver. Nous savons en partie la ligne que suivaient les murs. Les temples principaux étaient bâtis sur la pente orientale de l'acropole; les cimetières occupaient la plaine où ils sont encore aujourd'hui, à droite et à gauche de la route d'Andrinople. On y a retrouvé nombre de tombeaux antiques et, ce qui est plus concluant, à un mètre de profondeur, un petit sanctuaire funèbre encore en place. Les temples sont détruits; mais les architraves, les linteaux, les colonnes et les chapiteaux se retrouvent à l'est de la ville actuelle. Ils nous donnent une idée complète du style des monuments. On ne rencontre pas, dans cette riche collection de fragments sculptés, un seul morceau qui ait une valeur artistique. Ces fragments indiquent en général des édifices de petites dimensions, élevés à la hâte et sans goût. Nous avons donc moins à regretter que le temps ait détruit les monuments de cette capitale. Les restes d'architecture romaine qu'on voit encore à Énos prouvent que cette ville avait, même au deuxième siècle, des monuments moins imparfaits que ceux de Philippopolis.

Les villes dont l'emplacement est certain, à l'intérieur du pays, sont Bessapara, Philippopolis, Béroé, Andrinople et Tzurulum. Pour toutes les autres, il est assez facile de déterminer la place

(1) [Le recueil des *Inscriptions et monuments figurés* contient, en outre, des textes déjà connus relatifs à des gouverneurs; voici la liste complète : n. 3, 13 a, 52, 60, 61 *c*, *d*, 64, 64 a, 72 a, *b*, *c*. 110 a, *c*, sans compter celles qui ont été découvertes depuis la publication de ce recueil et que nous y ajoutons plus loin.]

qu'elles occupaient, mais à l'aide des itinéraires romains et par le calcul. Elles ont, en général, été remplacées par des villes byzantines, puis par des villes turques. On y chercherait en vain des restes antiques.

Si l'on peut ne déterminer que par le calcul la place occupée par Subzupara et Burtudizus, une grande ville comme Trajanopolis méritait des recherches attentives. Cette capitale du Rhodope a été importante; sous les Romains elle frappa un grand nombre de monnaies; sous les Byzantins, elle était encore métropole d'une vaste circonscription ecclésiastique. Spruener place Trajanopolis entre Cypséla et Didymotiché, sur la rive gauche de l'Hèbre; Parthey et Pinder, à Orikova, c'est-à-dire au même point. Je n'ai trouvé dans cette région aucune trace de ville antique, si ce n'est à Lel-Bourgas, au nord de Didymotiché, dans une situation qui convient à la ville assez connue de Plotinopolis. Viquesnel, sur sa carte de la Thrace, publiée en 1854, indique les ruines de Trajanopolis entre Ourounjik et Lidjakeui, sans justifier d'aucune manière cette attribution. L'exploration de la plaine d'Ourounjik et de Lidjakeui permet de retrouver, avec certitude, l'emplacement de la capitale du Rhodope.

1° Les ruines occupent un espace considérable, qui a plus d'une lieu carrée, sans compter ni les faubourgs, aussi étendus que la ville elle-même, ni l'acropole;

2° On trouve parmi les ruines, des inscriptions remontant au siècle des Antonins;

3° Un texte byzantin, encore aujourd'hui à la place où il fut encastré, quand on l'écrivit au-dessus d'une fontaine (1), constate qu'au moyen âge cette ville s'appelait Trajanopolis;

4° Les habitants du pays n'ont pas tous oublié ce nom.

J'ajouterai que l'*Itinéraire d'Antonin* confirme cette attribution. Il indique, en effet, comme distance de Trajanopolis à Hadrianopolis, 85 milles ou 125 kilomètres environ. C'est sensiblement la distance des ruines actuelles à la capitale du vilayet. En suivant le cours de la Maritza, on compte 117 kilomètres; cette différence de 8 kilomètres est insignifiante. Le chiffre, du reste, de 85 milles rend tout à fait inadmissible l'hypothèse de Spruener.

(1) [Dumont, *Inscr. et mon. fig.*, n. 107.]

Les ruines de Trajanopolis s'étendent dans une vaste plaine, où l'on ne voit que deux villages, de cent maisons chacun environ : l'un, situé à vingt minutes au nord, sur la rive droite d'une petite rivière appelée Lidjakeui-sou ; l'autre, à deux heures à l'est, non loin de la Maritza. Cette plaine s'étend au pied du Rhodope. La Maritza coule à l'orient; la mer est au sud, à une heure des murs d'enceinte. Au nord, s'élève une acropole dont le côté méridional est à pic, mais qui descend à l'est en pente douce, à l'ouest en pente plus rude. Une route antique, qui venait d'Ourounjik, et dont les traces sont très visibles, la traversait. Cette colline conserve encore des fortifications byzantines. On y voit des marbres romains, un piédestal dédié à un empereur Antonin, deux architraves, l'une portant des lettres du deuxième siècle, l'autre le nom de Constantin (1). Là évidemment s'élevaient autrefois des édifices publics et des temples.

Au pied de l'acropole, sur un rocher colossal, une inscription grecque des temps romains indique la limite d'un territoire sacré (2). Le quartier qui s'étendait depuis l'acropole jusqu'à cette borne était la possession d'un temple, remplacé d'abord par une église byzantine dont on voit encore des fragments précieux, puis par un riche couvent de derviches, qui, après avoir perdu ses tchiflicks, depuis quelques années désert et en ruines, est devenu un simple téké, où l'on ne trouve plus qu'un moine musulman. Dans l'enceinte de la ville, qui fut rebâtie au moyen âge, on ne voit que des pans de mur sans intérêt et quelques marbres, parmi lesquels une inscription grecque. En dehors de l'enceinte, on constate sur une vaste étendue des traces de rues et des restes de constructions. Ces faubourgs s'étendaient du côté du sud et du sud-est. Ainsi Trajanopolis s'approchait très près de la mer et du bras occidental de l'Hèbre. On s'étonne de ne trouver, sur un espace aussi considérable, aucun monument. Les pierres romaines ont sans doute servi à bâtir les beaux châteaux de Féredjik et d'Énos. D'ailleurs, il est assez probable que cette capitale ne possédait, comme Philippopolis, que des édifices de décadence.

La carte de Spruener, comme on vient de le voir, se trompe sur

(1) [Dumont, *Inscr. et mon. fig.*, n. 109, 110.]
(2) [*Ibid.*, n. 108.]

la position antique de Trajanopolis. Ce géographe n'avait que des documents insuffisants pour reconstituer les quatre provinces de Thrace; son travail doit être repris. Sans quitter les environs de Trajanopolis, il est facile d'en donner d'autres preuves.

Au nord de cette ville, il place Didymotiché, sur la rive gauche de l'Hèbre ; cette station antique était sur la rive droite; il indique de plus, en cet endroit, un fleuve qui vient de l'est et tombe dans l'Hèbre; cet affluent n'existe pas. Le seul cours d'eau qui tombe à Démotika est le Kisildéli, qui coule de l'ouest à l'est. Le golfe d'Énos, dessiné sur cette même carte, est tout à fait imaginaire. Sur les bords de la Propontide, le mont sacré (*mons sacer*) est représenté de manière à beaucoup embarrasser ceux qui veulent accorder les récits des historiens et la topographie de cette partie de la Thrace. Au-dessus de Rodosto (*Rhædestus*), cette chaîne de montagne n'a pas l'élévation considérable et l'aspect imposant qu'on lui donne. Le voyageur la traverse, sans s'apercevoir qu'il a quitté la plaine; le terrain est à peine ondulé. Les erreurs de ce genre ne sont pas rares dans un travail, où il était impossible de les éviter.

A la fin de cette section il faut placer quelques monuments relatifs aux origines du christianisme. On voit au Musée ottoman une statue intéressante du Bon pasteur portant la brebis sur ses épaules (1); mais l'origine thrace de ce monument, quoique probable, n'est pas certaine. Dans la partie occidentale de la province, au contraire, près de Philippopolis, on a découvert récemment un tombeau qui porte deux inscriptions : la première en date est païenne; la seconde, qui lui paraît de très peu postérieure, chrétienne. Deux femmes de la même famille — les noms sont les mêmes — ont été déposées dans la même sépulture; mais elles appartenaient à des religions différentes (2). Ce marbre nous reporte à une époque où deux croyances opposées pouvaient vivre sous le même toit sans inimitié bien vive. Ce monument nous

(1) [Dumont, *Rev. arch.*, 1868, II, p. 255, au musée des Janissaires; aujourd'hui au musée de Tchinili-Kiosk, Reinach, *Catalogue*, n. 536; de Rossi, *Bullet. di arch. crist.*, 1869, p. 47; Bayet, *Rech. sur l'hist. de la sculpture et de la peinture en Orient*, p. 30.]

(2) [Dumont, *Inscr. et mon. fig.*, n. 53.]

prouve, en même temps, que la prédication chrétienne avait fait d'assez bonne heure des prosélytes dans la partie de la Thrace la plus reculée. Ce texte est donc beaucoup plus important qu'un autre, également chrétien, trouvé à Panidon, parce que sur la côte, dans les villes qui étaient grecques depuis des siècles, les nouveaux apôtres avaient dû trouver un accès facile (1). Cette vie fraternelle de deux cultes dans la même famille nous explique en partie comment les images païennes n'ont pas dû toujours inspirer une vive aversion aux imitateurs chrétiens. Évidemment les idées dogmatiques ne créaient pas un abîme entre les partisans des deux religions. Grâce au vague et à la tolérance des nouvelles doctrines, grâce surtout à la médiocrité d'intelligence des *pagani*, l'état des esprits dans ces villages devait être semblable à celui qu'on voit aujourd'hui encore dans certains cantons mixtes de la Roumélie, où, par suite d'une mutuelle ignorance, chrétiens et mahométans n'ont pas toujours conscience des différences qui les séparent, et, bien que le fait puisse paraître peu vraisemblable, se font parfois de mutuels emprunts.

VI

PÉRIODE BYZANTINE.

Les restes byzantins qu'on trouve en Thrace se divisent en trois classes :

1° Églises antérieures à la conquête ottomane ;

2° Constructions militaires ;

3° Bas-reliefs, inscriptions, monuments divers.

1° Les églises, le plus souvent en ruines, sont très nombreuses. A Panidon on en compte au moins treize, aujourd'hui transformées en simples chapelles ; dans le petit village d'Awdin, perdu dans une profonde vallée, entre Ganos et Rodosto, un nombre semblable ; à Sténimacho, quarante-huit. Ces exemples suffisent pour montrer quelle a été l'activité religieuse des Byzantins, et combien il est impossible au voyageur de ne pas être attentif aux

(1) [Dumont, *Inscr. et mon. fig.*, n. 84-86.]

monuments de ce genre. Un relevé exact de ces églises éclaire la géographie du Bas-Empire. Il est évident que les chapelles de Panidon prouvent l'importance de cette ville au moyen âge et font comprendre comment elle a été autrefois le siège d'un évêché qu'elle a perdu. Le grand nombre de ruines religieuses qu'on rencontre d'Énos à Gallipoli, à Rodosto, nous montrent à une époque antérieure cette côte, aujourd'hui si peu peuplée, animée par la richesse et l'industrie. Il en est de même, au pied du Rhodope, pour toutes les vallées qui s'ouvrent sur la plaine de Philippopolis.

On ne compte plus aujourd'hui en Thrace que quatre ou cinq monastères qui aient encore quelque prospérité. Au moyen âge, la province de Philippopolis en possédait plus de quinze, dont on retrouve les derniers vestiges et les noms. La côte de la Propontide et celle de la mer Égée étaient de même peuplées de communautés religieuses. L'étude de ces monastères et de ces églises également en ruines, en nous aidant à faire revivre l'aspect que présentaient ces provinces, nous permet aussi d'apporter à la géographie ecclésiastique, encore si incertaine pour ces pays, d'utiles renseignements.

Pour l'histoire de l'art, presque toutes ces ruines conservent des morceaux précieux de sculpture décorative. Quelques-unes, comme l'église de Sainte-Paraskévi, à Sténimacho, et celle du monastère de Bastkhovo, renferment des peintures qui remontent à une antiquité reculée. Les peintures de Sainte-Paraskévi et de la Panaghia tou Kalé (Παναγία τοῦ Κάλε) appartiennent au règne de Michel Paléologue ; elles sont loin d'avoir la rudesse des œuvres byzantines modernes. A Bastkhovo, le narthex est décoré de fresques d'un style excellent, d'un art libre et original, d'autant plus intéressantes qu'elles nous conservent le costume des grands seigneurs et des grandes dames au temps des Comnènes. Celles de ces églises qui sont bien conservées remontent seulement aux quatre cents dernières années du Bas-Empire. Leur architecture a les caractères bien connus des édifices religieux en Orient depuis le onzième siècle jusqu'au quinzième. Toutefois, aujourd'hui ces édifices commencent à devenir rares, en Europe comme en Asie, et l'on est toujours heureux d'en trouver de beaux spécimens. Nous devons signaler, comme dignes d'étude, l'église de Bastkhovo, celle

de la Panaghia tou Kalé, une belle ruine au milieu d'Andrinople et plusieurs chapelles à Sténimacho.

On se figure assez volontiers les Byzantins du treizième siècle comme des rois fainéants, qui repoussaient les attaques quand un pressant danger les y forçait, et n'avaient du reste, en dehors de ces heures d'activité obligatoire, ni énergie ni prévoyance. L'histoire bien comprise corrige cette fausse opinion. Les monuments militaires, en Thrace, confirment le témoignage de l'histoire. La Thrace est couverte de châteaux et de forteresses, qui pour la plupart conservent encore, sinon la date de leur première fondation, du moins celle de leur reconstruction la plus récente. Plusieurs de ces châteaux sont comparables, pour la grandeur et le bel aspect, à ceux du moyen âge occidental; mais fussent-ils inférieurs à nos monuments d'architecture militaire, leur nombre nous prouverait suffisamment l'activité des princes qui les élevèrent. Dans la province de Philippopolis, chaque vallée qui débouche du Rhodope a son fort ou l'a eu autrefois. Le bassin inférieur de la Maritza, d'Andrinople à Énos, est de même défendu par une série de forteresses, qui assuraient la sécurité du commerce sur cette grande voie de communication ; enfin, les grandes villes étaient toutes protégées par un *castro* ou citadelle, qui en général subsiste encore et n'a pas perdu son nom. Le système général de défense de la Thrace a été conçu sur les plus vastes proportions et exécuté avec intelligence. Ces forteresses se présentent presque partout avec les mêmes caractères. Le château est sur une colline escarpée, quelquefois même sur une montagne, dont les précipices et les rochers créent une défense naturelle. Les murs, garnis de tours carrées, rondes, hexagonales ou octogonales, ont jusqu'à deux mètres d'épaisseur. Ils sont toujours très élevés; plusieurs fois on compte trois enceintes concentriques qui forment par leur ensemble une défense inexpugnable. On ne trouve nulle part de fossés, au contraire de ce qui se remarque à Constantinople. Les murs ne suivent presque jamais une ligne droite, mais décrivent des courbes ou forment des angles qui augmentent les dangers de l'attaque. Les portes ne conservent pas traces de ponts-levis; elles sont défendues par un mur qui fait saillie, par un plus grand nombre de tours disposées de manière

à prendre l'assiégeant de tous les côtés. Si cette architecture rappelle celle de nos forteresses d'Occident, elle en diffère aussi par des caractères importants.

Le dernier genre d'intérêt qu'ont ces châteaux est de nous aider à retrouver les nombreux forts élevés par Justinien, énumérés par Procope, forts qui eux-mêmes avaient souvent remplacé des constructions romaines.

Parmi les objets divers d'antiquité byzantine, le premier rang appartient aux statues et aux bas-reliefs. On sait qu'il n'est pas dans les usages de l'église grecque de représenter la Vierge, les saints, ni le Christ autrement que par la peinture. Le septième concile œcuménique, tenu à Nicée en 783, fait autorité sur ce point. Ses décisions sont formelles. En général, les chapiteaux sculptés des églises ne sont décorés que de motifs purement ornementaux. Si l'on y voit quelquefois des personnages, comme sur un chapiteau remarquable conservé au Musée ottoman, et provenant, dit-on, de Sainte-Sophie, ce sont de simples laïques, des paysans, des artisans occupés aux exercices les plus simples de la vie journalière (1). Il faut donc attacher une grande importance à une Vierge byzantine de marbre conservée à Miroflio, sur la Propontide (2); elle est d'un beau travail et dans un bon état de conservation. Par le type général, l'expression, l'attitude, le costume, elle rappelle les plus remarquables figures de la Panaghia peintes au fond des absides byzantines ou représentées sur les médailles. Les traits sont un peu forts, mais la gravité du visage est digne de la statuaire antique. Ce monument doit être attribué aux premiers siècles de l'empire. Il est supérieur comme exécution à ce que les Byzantins nous ont laissé de plus parfait, par exemple aux bas-reliefs placés dans le cirque par Constantin Porphyrogénète. Pour se conformer à l'orthodoxie, les prêtres de

(1) [Dumont, *Musée de Sainte-Irène*, *Rev. arch.*, 1868, II, p. 255, XXVIII; Reinach, *Catal.*, p. 543.]

(2) [Cf. Dumont, *Revue arch.*, 1870-71, p. 223, *La cathédrale de Strasbourg*, quelques détails complémentaires sur cette œuvre intéressante; Bayet, *Recherches sur l'histoire de la peinture et de la sculpture en Orient*, p. 107. Au musée de Tchinili-Kiosk, Reinach, *Catal.*, n. 590, signale une sculpture représentant la Vierge et l'Enfant-Jésus.]

Miroflio ont relégué ce marbre dans une cave, où il passe pour avoir des vertus miraculeuses.

D'autres bas-reliefs, tous découverts en Thrace, et conservés aujourd'hui au musée du Vieux-Sérail, sont remarquables par leur barbarie. Une peuplade primitive ne ferait rien de plus grossier. Cette imperfection même mérite notre attention (1).

(1) [Dumont, *Rev. arch.*, 1868, II, p. 257-8, XXXII, sous le titre : *Bas-reliefs du Cirque*; cf. Reinach, *Catal.*, n°s 558-569, qui, d'après les renseignements fournis par M. Tissot, attribue ces monuments à la Tripolitaine. Voici ces passages, qui complètent les renseignements donnés ci-dessus :

Dumont, *Musée de Sainte-Irène*, XXII. *Bas-reliefs du Cirque.* — Trente bas-reliefs qui semblent une énigme, mais que leur incroyable barbarie rend dignes d'une sérieuse étude. Ce sont des plaques de pierre tendre d'une longueur moyenne de 0^m,60 sur 0^m,40 de hauteur. On y voit des personnages et des animaux sculptés avec une maladresse qui rappelle les produits les plus barbares des civilisations primitives. Cependant, sur l'un de ces bas-reliefs, on distingue très nettement les lettres BIC.V.A/// [ISICVAR dans le *Corpus* latin, III, 745], qui nous reportent à une époque où le latin était en usage à Byzance. Quelques inscriptions de la basse latinité, dont les fac-similés, beaucoup plus intéressants que les faits qu'elles rapportent, seront publiés ici même [ils ne l'ont pas été et ne se retrouvent pas dans les papiers de M. Dumont], sont gravées sur une pierre analogue à celle des documents qui nous occupent. Ces inscriptions offrent de plus avec nos bas-reliefs des points de rapprochement évidents pour les détails de l'ornementation et les procédés de gravure. Il faut aussi rappeler ici l'autel votif décrit sous le numéro XVII [Appendice, I, n. 7]; les bas-reliefs dont nous parlons ne font qu'exagérer les grossiers défauts qui nous avaient déjà frappés sur une œuvre relativement ancienne et, à coup sûr, contemporaine du paganisme. La décadence a marché à grands pas; mais, dès le règne de Constantin, elle était en rapides progrès et on pouvait prévoir, dès lors, les œuvres étranges qu'elle produirait bientôt.

Quelques-uns de ces bas-reliefs sont sculptés sur deux faces : la principale et une des secondaires; mais ce n'est là qu'une exception. Il est probable que ces plaques de pierre se rejoignaient les unes aux autres et formaient plusieurs frises continues. Les fragments sculptés de deux côtés auraient, dans cette hypothèse, occupé les angles du monument... Il est naturel de croire que ces œuvres si étendues, et qui, réunies, devaient former un vaste ensemble, décoraient un édifice important, probablement l'Hippodrome.

Reinach, *Catalogue*, n. 558. — Cet objet, ainsi que les suivants, est venu de Tripoli. Ce sont des monuments d'un art africain tout à fait barbare, et dont l'ensemble n'a d'analogue dans aucun musée de l'Europe. S. E. M. Tissot, lorsqu'il était ambassadeur de France à Constantinople, en fit exécuter des reproductions, qui paraîtront dans un grand ouvrage actuellement sous presse, *L'Afrique romaine.* Il a bien voulu nous faire part de ses observations au sujet de ces curieux bas-reliefs, qui représentent, selon lui, des scènes de la vie d'un chef libyen et formaient la frise d'un mauso-

Ces bas-reliefs sont sculptés sur des plaques de pierre tendre d'une longueur moyenne de soixante centimètres sur quarante centimètres de hauteur. Quelques-uns portent des lettres latines qui n'offrent, je crois, dans leur état actuel, aucun sens possible, mais sont précieuses, parce qu'elles permettent d'attribuer ces sculptures à une époque où l'usage du grec n'était pas encore exclusif dans l'empire d'Orient. Quelques épitaphes latines, découvertes en Thrace, présentent du reste, avec les monuments que nous signalons, des points de ressemblance évidents pour les motifs de décoration, le procédé de gravure et la nature de la pierre.

Voici la description des morceaux les plus remarquables :

1° Personnage sur un trône (forme de la chaise curule des Romains), vêtu du costume des empereurs byzantins, broderies simples et draperies; un personnage, vêtu d'une tunique serrée à la ceinture, lui apporte une corbeille remplie de présents; der-

lée élevé en son honneur. La pierre où ils sont sculptés est un calcaire rouge de Libye.

558. H., 0^m,40. Deux personnages, l'un fuyant à gauche, l'autre marchant à droite, portant un objet indistinct; au-dessus, des mutules.

559. H., 0^m,28. Deux personnages debout.

560. H., 0^m,48. Un cavalier chassant et deux chiens; sur la petite face, un homme debout portant différents objets. Au-dessus, un nom libyen écrit en caractères latins : ISISVAR.

561. H., 0^m,48. Un homme assis tenant une coupe, avec trois serviteurs et un écuyer portant une lance. Rosaces dans le fond.

562. H., 0^m,48. Un homme conduisant un chameau; un autre homme le suit. Mutules.

563. H., 0^m,48. Deux autruches suivies d'une girafe. Rosaces dans le fond.

564. H., 0^m,48. Deux cavaliers. Rosaces dans le fond.

565. H., 0^m,48. Deux hommes debout armés de boucliers. Palmier, à gauche. Rosaces dans le fond.

566. H., 0^m,35. Un homme armé d'une faux, devant un arbre d'où pend une grappe de raisin.

567. H., 0^m,39. Un homme portant un objet indistinct. Derrière lui un antilope (?); dans le haut, trophée de trois têtes coupées.

568. H., 0^m,39. Deux personnages debout tenant des coupes.

569. H., 0^m,48. « L'un de ces bas-reliefs représente une chamelle allaitant son petit et indique un très vif sentiment de la nature et une science des formes et des allures du modèle qui trahit à peine l'inexpérience de l'artiste. La chamelle semble porter des montants de tente disposés de chaque côté du bât, comme ils le sont encore. » Tissot, *La Province romaine d'Afrique*, I, p. 353, fig. 22.]

rière le trône, personnages semblables avec les mêmes offrandes [Reinach, *Catal.*, n° 561 (?)];

2° Homme, vêtu d'une courte tunique, s'approche d'un arbre; au-dessus de lui, planchette sur laquelle sont trois têtes ou trois masques [Reinach, *Catal.*, n° 567];

3° Deux autruches; au-dessus, rosaces [Reinach, *Catal.*, n° 563; Tissot, I, p. 338, fig. 16];

4° Deux guerriers, tunique serrée à la ceinture, bonnet en pointe analogue à celui qui se voit sur les monnaies de Constant II [Reinach, *Catal.*, n° 565 (?); Tissot, I, p. 495, fig. 54];

5° Dromadaire [Reinach, *Catal.*, n° 562];

6° Autruche, rosace au-dessus;

7° Bas-relief à trois étages; homme à cheval, tunique ordinaire. Au second étage, chien à la course; au troisième, chien identique au premier.

Deuxième face du même bas-relief : homme vêtu d'une tunique; du bras gauche, il tient une corbeille [Reinach, *Catal.*, n° 560].

Ces animaux asiatiques ou africains font penser que nous avons ici des représentations des jeux du cirque dans ce qu'ils avaient de plus original, quand les empereurs montraient au peuple les bêtes sauvages des parties les plus reculées de leurs États. Peut-être aussi faut-il y voir des monuments commémoratifs des guerres soutenues sur le Tigre, l'Euphrate et le Nil. Quoi qu'il en soit, ces documents sont d'un grand intérêt archéologique; ils méritent d'être dessinés et étudiés en détail.

On trouve encore en Thrace un grand nombre de marbres byzantins; mais ils ne sauraient être comparés, bien qu'intéressants, à ceux que nous venons de signaler.

Parmi les monuments divers que j'ai rencontrés, quelques-uns sont précieux. On conserve, en particulier à Hexamil, de grandes amphores qui portent le nom d'Alexis Comnène; trois bandes, qui répètent quinze, dix-sept et vingt fois le même nom, courent sur la panse du vase. Les lettres sont gothiques, très ornementées et mêlées avec le caprice le plus libre, de manière à former une riche décoration (1). Ces inscriptions rappellent les plats arabes de cui-

(1) [Dumont, *Inscr. et mon. fig.*, n. 96, 96 a; cf. *Inscr. céram.*, p. 53, 423 et suiv.]

vre ornés de légendes. Le rapport est évident; l'art byzantin imite ici exactement l'art oriental : c'est la première raison d'être attentif à ces documents. Ils ne font, du reste, que confirmer une opinion rendue certaine par beaucoup de faits depuis longtemps constatés, l'influence à cette époque des procédés d'ornementation orientaux sur la technique des ouvriers chrétiens. En second lieu, si la céramique ancienne a prodigué le nom des éponymes sur ses produits, le moyen âge n'a pas continué cette tradition en y gravant le nom de princes ou de magistrats. Il n'existe, à ma connaissance, que bien peu de vases byzantins qui puissent sous ce rapport être comparés à ceux d'Hexamil.

Les inscriptions byzantines, fréquentes en Thrace, se rapportent aux empereurs et nous conservent ainsi la date de plusieurs monuments; à des gouverneurs provinciaux dont elles éclairent l'histoire; à des particuliers dont elles constatent en général les pieuses libéralités. Toutes sont précieuses pour l'histoire de la langue, de l'orthographe et de la prononciation. Le grec moderne, avec ses irrégularités les plus bizarres, s'y retrouve déjà.

Quelques textes bulgares ont le mérite d'être les premiers documents épigraphiques écrits en cette langue jusqu'ici recueillis. Ils se rapportent aux origines d'une grande monarchie, à peine connue par les récits byzantins, par quelques chroniques nationales comparables à ce que notre moyen âge nous a laissé de plus imparfait et par un petit nombre de documents numismatiques que les slavisants ont commencé à recueillir.

Plusieurs textes en langues occidentales sont les seuls vestiges qu'aient laissés sur les côtes les conquérants étrangers du moyen âge. D'autres plus récents appartiennent ou à des Européens morts quand ils traversaient ces pays (1), — en particulier l'épitaphe d'un ambassadeur anglais qui paraît avoir eu un rôle important dans les préliminaires de la paix de Carlowitz, — ou à la grande colonie d'exilés hongrois que la Porte accueillit à la fin du dix-septième siècle.

A cette période se rattache naturellement l'étude, au point de

(1) Voyez, dans la *Revue archéologique* de 1869, I, p. 387, un texte relatif à des soldats français, et, ci-dessous, Appendice IV. [M. Dumont n'a pas donné les autres textes modernes auxquels il fait ici allusion.]

vue géographique, de celles de nos chroniques du moyen âge où il est longuement parlé de la Thrace : je citerai surtout l'*Histoire de la conquête de Constantinople*, par Ville-Hardouin. La topographie de la province à l'époque byzantine éclaire des récits occidentaux souvent difficiles à comprendre (1).

VII

MUSÉE DE SAINTE-IRÈNE. — TOPOGRAPHIE DU BOSPHORE.

Bien que la ville de Constantinople fît partie de la Thrace, son importance et surtout les nombreux ouvrages archéologiques dont elle a été l'objet depuis longtemps ne permettaient pas de la comprendre dans le plan d'études que je m'étais tracé. Quelques questions de détail, que mon séjour dans cette ville m'a permis d'examiner, trouveront naturellement place dans une introduction étendue, au début du travail que je consacrerai à mon voyage. J'aurai à y reprendre plusieurs problèmes relatifs aux murs et à la topographie de la capitale du Bas-Empire et surtout à y parler avec les développements qu'il comporte du nouveau musée fondé par la Porte Ottomane.

Le gouvernement de la Sublime Porte a réuni, depuis quelques années, au Vieux-Sérail, un certain nombre d'objets antiques trouvés à Constantinople ou dans d'autres parties de l'empire. Malheureusement le local occupé par cette collection fait partie de l'église de Sainte-Irène (2), aujourd'hui transformée en dépôt

(1) Voyez l'*Histoire de la conquête de Constantinople*, texte rapproché du français moderne, par M. N. de Wailly, Paris, Hachette, 1870. M. de Wailly, dans la *Table des noms de lieux*, a cru pouvoir admettre plusieurs des attributions que je lui ai proposées.

(2) [M. Dumont a publié, dans la *Revue archéologique*, 1868, II, p. 237-263, une notice sommaire des antiquités grecques, romaines et byzantines du musée de Sainte-Irène. — Cf., sur les collections de Sainte-Irène, le catalogue de M. Goold, illustré de quelques lithographies, 1871 ; les articles de O. Frick, *Archæologische Zeitung*, XIV, p. 217 ; XV, p. 33, pl, c, p. 88 ; XVI, p. 131 et suiv., et de M. Ceuleneer, *Athenæum Belge*, juillet 1875. — Les antiquités, devenues trop abondantes, ayant été transférées, après 1875, dans le *Tchinili-Kiosk*, il n'a pas paru utile de réimprimer toute la notice de M. Dumont ; mais il y a été fait dans les notes des renvois fréquents et on y a emprunté, sous forme d'appendice, la description des monuments signalés ici. — Le nouveau Musée, mis en ordre par M. Reinach,

d'armes et inaccessible au visiteur qui n'est pas muni d'une permission spéciale. La plupart des archéologues passent ainsi à Constantinople sans voir ce musée formé à leur intention, et ceux qui ont la bonne fortune d'y pénétrer ne peuvent l'étudier en détail sans des formalités qui se renouvellent sans cesse, sans des ennuis dont le moindre inconvénient est de prendre un temps précieux.

Les statues, les inscriptions et les bas-reliefs, dans les salles de Sainte-Irène, sont exposés sans ordre ; plusieurs monuments, cachés par des objets qui n'ont aucun rapport avec l'archéologie, ne peuvent être examinés qu'imparfaitement ; d'autres ont beaucoup à souffrir du peu de soin qu'on en prend et même de l'humidité et se détériorent chaque jour davantage. En même temps, et rien n'est plus regrettable, la provenance de chaque monument n'est indiquée par aucun témoignage digne de foi. Des étiquettes mobiles, par suite faciles à déplacer, font connaître, en termes souvent très vagues, l'origine des objets découverts en dehors de Constantinople.

Il serait facile de classer tous ces restes antiques.

Le musée une fois mis en ordre, chacune de ses divisions principales s'enrichirait chaque jour de nouveaux documents. En tenant la main à ce que la loi ottomane, qui attribue à l'État un exemplaire de toute antiquité trouvée en double dans les terres domaniales, qui sont si nombreuses, fût observée ; en sauvant de la destruction une foule de monuments qui, dans toutes les parties de l'empire, sont mis en pièces sans profit pour personne ; avec très peu de zèle et très peu de peine, le nouveau musée deviendrait vite une des plus intéressantes collections de l'Europe. Alors sans doute on lui consacrerait cette belle église de Sainte-Irène, dont il n'occupe aujourd'hui qu'une annexe sans importance. Avec ses mosaïques étincelantes, ses grandes inscriptions sur fond d'or, son style à la fois simple et majestueux, cette église, reste unique de la triple demeure impériale qui couronnait autrefois la première colline de la *nouvelle Rome*, est une des œuvres

en 1881, et catalogué par lui, est ouvert depuis 1882. De nombreux monuments ont été depuis lors décrits ou publiés par MM. Déthier, Mordtmann, Sorlin-Dorigny, Heuzey, Reinach, Lechat, etc. L'histoire des collections turques est résumé dans la préface du *Catalogue du musée impérial d'antiquités*, par M. S. Reinach, Constantinople, 1882.]

les plus parfaites et les mieux conservées de l'art byzantin primitif. Il n'est pas de palais, pas de construction si splendide qu'elle fût, qu'il fallût préférer à Sainte-Irène, si la Sublime Porte cherchait jamais pour un vaste musée gréco-byzantin un local digne d'une aussi précieuse collection.

Tel qu'il est aujourd'hui, le musée de Sainte-Irène mérite d'être décrit. Il renferme un grand nombre de monuments inédits; quelques-uns sont de première valeur, tous ont leur prix pour les recherches d'archéologie figurée. J'ai déjà cité, dans le cours de ce rapport, plusieurs de ces monuments; je dois encore signaler ceux qui suivent comme dignes d'une étude toute particulière :

1° Deux statues et deux têtes archaïques (1).

2° La moitié supérieure d'une des têtes de serpent qui décoraient la colonne dite *de Platées* (2);

3° Bas-relief de la plus belle époque de l'art, découvert près des ruines du tombeau de Mausole (3);

4° Trois têtes de Méduse : l'une de dimensions colossales; la seconde, d'un travail soigné et avec inscription; la troisième, des temps romains, mais curieuse par les rapprochements qu'elle permet de faire avec les deux autres (4);

5° Quatre-vingts têtes de terre cuite, de style asiatique et chypriote; plusieurs fragments de grandes statues en terre cuite (5);

6° Trois marbres représentant des banquets; un de ces marbres appartient à la période la plus florissante de l'art hellénique; un autre présente des particularités qui ne se retrouvent, ni sur les deux cent quatre-vingt-dix-sept banquets funèbres dont j'avais fait le catalogue avant d'entreprendre le voyage de Thrace, ni sur les stèles nouvelles que j'ai eu depuis l'occasion de décrire (6);

(1) [Dumont, *Musée de Sainte-Irène*, *Revue arch.*, 1868, II, p. 241, I; Reinach, *Catal.*, 301, et notes à la page 94.]

(2) [Dumont, *ibid.*, p. 243-5, VI; cf. Reinach, *Catalogue*, n° 603.]

(3) [Dumont, *ibid.*, p. 241, II.]

(4) [*Ibid.*, p. 242, IV; 249-50, XII.]

(5) [*Ibid.*, p. 243, Céramique.]

(6) [*Ibid.*, p. 251-4. M. Reinach, *Catal.*, décrit un bien plus grand nombre de *banquets funèbres*, n. 200-229 *bis*, au musée de Tchinili-Kiosk. Cf., pour la Thrace, Dumont, *Inscr. et mon. figurés*, n. 16, 45, etc.; cf. ci-dessus, p. 220 et suiv., et la note 1 de la page 221.]

7° Un autel votif à quatre faces avec inscriptions : on y voit trois divinités déjà connues et un héros local (1) ;

8° De nombreux fragments byzantins, et entre autres plusieurs bustes imités de l'art romain, intéressants parce qu'ils montrent la transition du style classique au style du Bas-Empire ; quelques bas-reliefs qui peuvent être rapprochés utilement des médailles de la même époque (2) ;

9° Sarcophages des empereurs : précieux monuments de porphyre, les seuls restes qui nous soient parvenus de la riche série des tombeaux qui décoraient autrefois l'église des Saints-Apôtres (3) ;

10° Une trentaine d'inscriptions (4) : dix ou onze seulement sont inédites ; les autres ont été publiées par MM. Déthier et Mordtmann, par M. Otto Frick et d'autres savants, mais peuvent être reprises à nouveau, soit pour proposer de nouvelles lectures, soit pour corriger dans quelques parties le commentaire des premiers éditeurs.

Comme on le voit, le musée de Sainte-Irène, malgré ses proportions encore modestes, peut fournir à l'archéologue d'intéressants objets d'étude. Ses statues archaïques sont des monuments d'une haute valeur ; un bas-relief comme celui qui a été découvert près du tombeau de Mausole doit être compté parmi les œuvres excellentes du pur génie hellénique ; la tête de serpent détachée de la colonne de Platées restera toujours une des reliques précieuses de l'art grec, déjà parvenu à travailler le bronze avec une remarquable perfection. A côté de ces morceaux de premier ordre, vingt bas-reliefs sont d'un incontestable secours pour les recherches d'archéologie figurée. Enfin, et là est peut-être le mérite principal de la nouvelle collection formée par la Sublime

(1) [Dumont, *Musée de Sainte-Irène*, p. 250-1, XVII.]

(2) [*Ibid.*, p. 255-7, XXVII, XXIX-XXXI.]

(3) [*Ibid.*, p. 258, XXXIII ; cf. Reinach, *Catal.*, n. 540.]

(4) [Dumont, *ibid.*, p. 246-7, VIII ; p. 254, XXIV ; p. 261, XXXV ; cf. Reinach, *Catal.*, 657 *bis*-659 ; Déthier et Mordtmann, *Epigraphik von Byzanz und Constantinopolis*, 1864 ; O. Frick, *Arch. Zeit.*, XIV, p. 217 ; XV, p. 88, 104 ; XVI, 131, 132 ; les publications du Syllogue de Constantinople et, récemment, Schmidt, *Aus Konstantinopel*, *Mitth. Athen*, XI, p. 132 et suiv. ; Mordtmann, *Inschriften aus der Tchinili-Kiosk*, *Mitth. Athen*, X, p. 15 et suiv., etc.]

Porte, l'art byzantin y est représenté par des œuvres très variées.

La série des sarcophages de porphyre est unique : il faut se hâter de lui consacrer l'étude spéciale qu'elle mérite. Les bas-reliefs n'ont pas moins d'intérêt. Ils nous révèlent à quelle médiocrité était tombé le goût byzantin : ils nous montrent que la numismatique ne nous trompe pas et que le Bas-Empire romain, ainsi que ses médailles nous en avertissent, revenait à grands pas, dès les premiers jours, vers la barbarie. Beaucoup des produits de l'art à cette époque semblent les œuvres de peuplades sauvages à peine sorties des misères de la vie primitive ; et cependant les ouvriers ont sous les yeux, dans l'Hippodrome et partout, dans la nouvelle Rome, les plus belles dépouilles des sanctuaires helléniques ; ainsi les grammairiens et les annalistes écrivent leurs compilations, au sortir de ces écoles où l'antiquité tout entière vient de passer sous leurs yeux.

Jamais décadence n'a été plus intéressante, parce que jamais la médiocrité de l'esprit, la décrépitude et la sénilité de tous les sentiments n'ont obtenu chez aucun peuple la faveur de se varier et de s'accroître pendant plus de onze cents années. On néglige l'histoire byzantine ; elle offre un phénomène unique, des sujets d'étude qu'on ne trouverait nulle part ailleurs aussi originaux et aussi riches.

Au lieu de détourner les yeux du spectacle que présente ce vieil empire, il faut lui savoir gré d'étaler longuement, et avec des nuances toujours attachantes, sa faiblesse et ses pauvretés. A ce point de vue, une patiente étude de la sculpture grossière du Bas-Empire est importante. Il n'est pas un des bas-reliefs de Sainte-Irène qui ne permette de mieux saisir les traits particuliers et les périodes de cette décadence, qui n'aide à la faire revivre dans toute sa curieuse réalité.

Ce charme est encore doublé, si l'on considère que cette déchéance n'est pas sans grandeur. Le Bas-Empire vit onze siècles, durée peu commune pour un empire. Pendant ces années qui semblent ne devoir pas finir, il est sans cesse battu par le flot des invasions. Envahis de toutes parts, réduits pour tout domaine à leur capitale, pour toute armée à cinq mille hommes, les Césars résistent encore et le dernier d'entre eux tombe devant l'ennemi, comme un dictateur romain. La scolastique règne par-

tout, et cependant l'antiquité est si bien dans l'esprit de ces hommes dégénérés, que, le jour où ils la montrent à l'Occident, le moyen âge s'enfuit devant les splendeurs de la renaissance. L'art n'existe plus ; mais cette prodigalité d'objets précieux, ce luxe, cette profusion de couleurs brillantes, d'or, de bijoux et de draperies, où se complaît la cour des Isauriens comme celle des Paléologues, ne sont pas sans rapport avec le goût du beau. Les innombrables peintures des églises conservent quelque chose de la grandeur et de la simplicité antique, et, dans un autre ordre, au lendemain de la conquête, Mahomet trouve un Grec pour élever, à l'exemple d'Anthémius, un temple digne par ses belles proportions du fondateur d'un grand empire. Le sentiment moral s'efface, et pourtant à chaque page l'histoire nous offre des délicatesses de conscience, des raffinements de mysticisme, des subtilités de tendresse et de dévouement qui étonnent d'abord, mais qu'on a peu de peine à admettre, qu'on est même près de comprendre, quand on a vu à Ravenne, dans l'église de Saint-Vital, cette double mosaïque monumentale où revivent les dames d'honneur de Théodora et les courtisans de Justinien. N'est-ce pas du reste le Bas-Empire qui nous a laissé ce code des iconoclastes, précurseur sur tant de graves sujets du progrès moderne ? Le mot de ces perpétuelles antithèses nous échappe, mais la science voudra le saisir, et, en poursuivant ce bel objet, elle ne devra pas moins à l'étude des productions de l'art qu'à celle des historiographes et des scolastiques.

Le musée de Sainte-Irène est fondé. Rien n'est plus facile que d'enrichir une pareille collection, un simple désir suffit. Le gouvernement de la Sublime Porte ne voudra pas s'arrêter à ces débuts de bon augure. Il recueillera et sauvera de la destruction tant de belles statues, qui, selon le mot d'un délicat du treizième siècle, parlant non des Turcs, mais des Francs, « martelées, brisées, frappées de blessures irréparables et souvent mortelles, viennent chaque jour augmenter le martyrologe sacré des œuvres d'art. » Il recueillera de même les restes de la sculpture byzantine et il fournira ainsi des éléments précieux à une étude nouvelle, plus approfondie et plus sympathique, plus digne de l'intelligence et du bon sens de la critique, du grand empire que fonda Constantin et qui ne disparut que tant de siècles après lui,

comblé, accablé de jours, devant une puissance qui allait soumettre l'Orient tout entier (1).

L'histoire du Bosphore est, dans l'antiquité, celle de Byzance et de Chalcédoine, au moyen âge et de nos jours, celle de Constantinople.

Ce détroit, qui tient une place importante dans les préoccupations de l'Europe moderne, n'en tenait pas une moins grande dans celles des républiques anciennes. Il suffit de rappeler un passage classique sur ce sujet, celui où Polybe (2) expose les causes de la guerre entre Rhodes, chargée des intérêts des villes maritimes les plus florissantes en ce temps, et la cité libre de Byzance, forcée par la victoire des tribus thraces de mettre des droits élevés sur les marchandises qui traversaient le Bosphore. Les géographes nous donnent une grande idée de l'activité qui régnait dans le détroit à l'époque grecque et à l'époque romaine. Après la fondation de la nouvelle Rome cette activité ne fit que s'accroître.

La topographie du Bosphore n'a été l'objet d'aucun travail d'ensemble depuis le temps de Soliman II. Il est vrai qu'à cette époque un érudit d'une vaste science, voyageur intrépide, ambassadeur, marchand et soldat, l'aventureux Pierre Gylles (3) écrivit sur le canal de Constantinople un livre excellent, où l'on trouve très peu à reprendre; mais Pierre Gylles n'a pu tout voir. Les grands châteaux de Rouméli-Hissar, d'Anatoli-Hissar et d'Anatoli-Kavak, par exemple, tous les trois situés sur des points qui ont eu de tout temps une grande importance, sont restés fermés pour lui; son exploration a été plusieurs fois gênée par l'esprit soupçonneux des Ottomans; enfin, s'il connaissait l'antiquité, il estimait assez peu les ruines byzantines et, sous ce rapport, il est volontairement très incomplet.

M. de Hammer (4) a consacré quelques pages au Bosphore; toutefois son étude, entreprise pour éclairer les derniers jours de l'em-

(1) [Toute cette conclusion depuis, « comme on le voit, » est empruntée à l'article de M. Dumont sur le *Musée de Sainte-Irène*, p. 261-263.]

(2) Polybe, IV, 37-38, 46-52.

(3) [P. Gyllius, *De topographia Constantinopoleos et de illius antiquitatibus libri IV*, plusieurs éditions en 1561, 1562, 1632, 1635.]

(4) [Hammer, *Constantinopel und der Bosporus*, 1822.]

pire grec et l'histoire du siège de Constantinople, néglige presque complètement la topographie ancienne. M. Otto Frick, en publiant à nouveau (1), il y a peu d'années, le texte de Pierre Gylles, n'a pas voulu discuter les assertions de son auteur, il s'est borné à quelques remarques de détail. Si ses essais de critique, où l'on reconnaît qu'il a longtemps habité les lieux dont il parle, sont intéressants, ils ne forment pas un travail complet. Presque en même temps un savant grec, M. Byzantios (2), donnait au public le second volume, longtemps attendu, de son ouvrage sur Constantinople. Cette dernière partie traite avec détail la topographie du détroit à toutes les époques. Mais M. Byzantios paraît parfois oublier les habitudes scientifiques consacrées dans ces sortes de sujets par la tradition constante des maîtres. Son livre, savant et curieux, est loin de répondre aux exigences de la critique. L'auteur se borne à des rapprochements le plus souvent trop rapides, et ne prend jamais pour base de ses recherches une étude exacte de l'aspect physique que présentent aujourd'hui les deux rives du Bosphore. Le même défaut est un des caractères principaux de la *Constantiniade*, ouvrage cependant renommé (3). Le patriarche Constantios, comme M. Byzantios, semble n'avoir jamais vérifié, par les excursions qu'il était le plus naturel de faire, les assertions qu'il donne comme incontestables; nous en pourrions citer des exemples surprenants.

La topographie du Bosphore est aujourd'hui d'une étude facile. Nous avons sur ce sujet un livre ancien presque entier, celui de Denys de Byzance. Le texte, il est vrai, quelque espérance que puissent encore garder plusieurs savants, en paraît perdu pour toujours; mais la traduction qu'en a donnée Gylles semble être exacte et scrupuleuse. Les discussions philologiques qui l'accompagnent montrent avec quel soin elle a été faite. Denys est précis et minutieux. Les renseignements que nous lui devons se trou-

(1) [*Dionysii Byzantii Anaplum Bospori edidit et illustravit* O. Frick, Wesel, 1860.]

(2) [Βυζάντιος, Κωνσταντινούπολις, 1851-1869. Le tome II est de 1862.]

(3) [Κωνσταντινιὰς παλαιά τε καὶ νεωτέρα, Constantinople, 1844; cet ouvrage est, d'après M. Reinach, presque introuvable aujourd'hui. Depuis ont été publiées les études topographiques et historiques de Paspatis, Βυζαντιναὶ μελέται, 1877, etc.]

vent de plus commentés par un grand nombre de passages anciens. MM. Otto Frick et Carl Mueller (1) ont réuni tous ces témoignages dans les notes qui accompagnent leurs éditions. J'ajouterai que, depuis cinquante ans, les savants spéciaux ont étudié les phénomènes physiques longtemps mal connus que le Bosphore présente en grand nombre et qui expliquent en partie son histoire. Le comte d'Andréossy (2), reprenant les hypothèses aventureuses de Marsigli, nous a donné une théorie intéressante des courants du détroit, de nombreux renseignements sur la géologie de ses deux rives. Quelques botanistes ont recueilli dans un ouvrage étendu les études qu'ils ont faites dans cette région. Enfin nous avions, dès 1833, une excellente carte hydrographique levée par MM. King, Bélami Martin et quelques-uns de leurs collègues; corrigée en 1853 par le capitaine Spratt, elle est devenue plus exacte encore. Il est toutefois à regretter que les sondages faits au milieu du canal ne soient pas plus nombreux, par exemple, entre Anatoli-Kavak et Rouméli-Kavak. De récentes recherches, entreprises par la *Compagnie des Phares*, ont relevé sur ces cartes plusieurs inexactitudes qui pouvaient induire les archéologues en erreur. En second lieu, bien que M. Spratt se soit occupé des courants, il se borne sur ce sujet à des indications qui, j'ai eu plusieurs fois occasion de le regretter, sont trop générales.

Si la topographie du Bosphore ne présente que peu de difficultés, elle est d'une étude très longue et toute de détails. J'ai dû y consacrer beaucoup de temps. Gylles, dans sa préface, dit que sur les deux rives on trouve trente ruisseaux, cinquante vallées, trente golfes qui sont presque tous des ports. Les collines et les caps ne sont pas moins nombreux. Tous ces accidents de la côte avaient reçu un nom dans l'antiquité, et ce nom le plus souvent nous est parvenu; tous ont une histoire. De plus, les temples étaient très rapprochés; on en voyait six dédiés à Apollon, six à Artémis, trois à Aphrodite, sans compter ceux qui avaient été éle-

(1) [L'édition de Frick est citée à la page précédente, note 1; celle de Mueller a été donnée dans les *Geographi græci minores*, de Didot, II, p. I-XIV, 1-101; cf. *Fragmenta histor. græcorum*, Didot, V, I, p. 188 et suiv.]

(2) [Andréossy, *Voyage à l'embouchure de la mer Noire, ou essai sur le Bosphore*. Cf. Tournefort, *Relation d'un voyage du Levant*, Lettre XV; Clarke, *Travels*, II; Rennel, *Compar. Geography*, II, etc.]

vés en l'honneur de Zeus, d'Hermès, d'Héra, de Sérapis, de Dionysos, de la Mère des dieux, de Ptolémée, de Jason, d'Ajax, d'Amphiaraüs, et les sanctuaires des divinités locales.

Comme base de la topographie du Bosphore, il faut d'abord déterminer les points dont le nom ancien n'est pas douteux : ce sont là autant de jalons, entre lesquels on place ensuite sur la carte les autres indications que nous ont conservées les écrivains de l'antiquité. Sur la rive d'Asie comme sur celle d'Europe, le voyageur n'a à s'occuper que de deux bandes de terrain rarement larges de plus de trois ou quatre kilomètres. On comprend dès lors que les chances d'erreur soient peu nombreuses. Tous les lieux dont nous parlent les anciens sont situés à la suite les uns des autres et sur une même ligne, sans que les recherches puissent jamais beaucoup s'égarer.

Les points faciles à fixer sont de deux sortes :

1° Ceux qui conservent encore leur nom antique ;

2° Ceux dont l'aspect physique présente des particularités exceptionnelles décrites par les anciens.

Sur le Bosphore, comme en Thrace, comme dans tous les pays où elle a dominé et subsiste encore, si affaiblie qu'elle soit, la race grecque conserve les noms anciens avec une étonnante ténacité, et cela lors même que les plus fortes raisons auraient dû dès longtemps la contraindre à les oublier. Un hagiasma, enfermé dès 1453 dans le palais de Mahomet II, où aucun raya ne pénétrait jusqu'à ces dernières années, est resté pendant quatre siècles un objet de vénération pour les orthodoxes, sous son nom primitif de *source sainte de Jésus sauveur chalcéen* (1). Cet hagiasma, important à bien des égards pour la topographie de la première colline de la nouvelle Rome, comme pour celle de l'entrée du détroit, est surtout intéressant comme une preuve exceptionnelle du culte des Grecs pour les souvenirs du passé. D'après le patriarche Constantios, il paraît certain que jusqu'en 1830 les orthodoxes venaient sur la Propontide, au pied du mur d'enceinte du Séraï, vénérer de loin la source qu'ils ne pouvaient plus

(1) Voyez ma notice sur *une médaille inédite de Jésus sauveur chalcéen*, dans la *Revue numismatique*, 1868, et quelques remarques additionnelles dans le *Bulletin de l'École d'Athènes*, 1869 [On trovvera ci-dessous ces articles.]

voir (1). Sur la côte d'Asie, l'ancien *Hiéron*, qui a dû disparaître dès la chute du paganisme, est remplacé aujourd'hui par un château et un village turc. Les Grecs appellent encore Ἱερόν la colline qu'il occupait, et les musulmans ont adopté ce nom, qu'on retrouve dans Ioros-Kalessi. Ainsi la tradition détermine exactement la place du plus célèbre sanctuaire qu'on voyait dans l'antiquité sur le Bosphore. Un fleuve qui tombe dans la mer Noire, à l'entrée du canal, sur la côte d'Asie, fleuve qui a sa place dans la légende des Argonautes, arrose une fertile vallée occupée par des musulmans, qui appellent ce cours d'eau *Rivas* (2),

Ῥῆβας, οὗ κάλλιστον ἐπὶ χθονὶ σύρεται ὕδωρ.

L'ancien village de *Lasthènes* ou *Léosthènes* se reconnaît facilement dans *Sthénia*, *Isthénia*; celui de *Pharmakia*, dans *Thérapia*. Les κλεῖθρα de Denys de Byzance s'appellent τὰ κλεῖθρα [Dialithra dans P. Gylles, fr. 42.]

La rivière Arété et les Cyanées, sinon pour les Turcs, du moins pour les Grecs, ont gardé leur nom.

Au seizième siècle, les souvenirs étaient encore plus nombreux. Nous pouvons, grâce à Gylles, ajouter à cette liste les noms suivants :

Denys de Byzance.	Les Grecs du XVIe siècle.
Καλὸς ἀγρός	Καλὸς ἀγρός
Νικόπολις	Ναυτιλί [*Naple*, Gylles, fr. 64.]
Μυρίλειον	Μυρίλειον
Κυπαρώδης	Κυπαράδης [*Cyparisson*, Gylles.]
Δικαία πέτρα	Δικαία πέτρα

On peut aussi regarder comme des positions géographiques certaines : 1° la baie dite Βαθὺς κόλπος ; 2° les trois caps Ὀξύρρους ἄκρα, Ῥοιζοῦσαι ἄκραι, Πυρρίας κύων ; 3° la pierre de Dotine, Δωτίνη, et le rocher de Colone, Κολώνη.

(1) Cette source est encore vénérée aujourd'hui par les Turcs, comme j'ai pu le constater.

(2) [Denys le Périégète, v. 794-796.]

Le Vathykolpos, le plus vaste des golfes que Denys signale sur la côte d'Europe, est évidemment la baie de Bouyouk-déré.

Les trois caps que nous venons de rappeler doivent leur nom à la violence du courant qui vient s'y briser. Le premier, que nous devons chercher au nord de l'Arété, sur la côte d'Asie, est la pointe actuelle de Kandlidja; le second, situé non loin de cette rivière, mais au sud, se retrouve à Kandili; la position du troisième, aujourd'hui Rouméli-Hissar, sur la côte d'Europe, près de Balta-liman, est déterminée par cela seul que le périégète le décrit avant la vallée appelée Κυπαρώδης (1).

La pierre de Dotine est un rocher isolé auprès du rivage. A quelques pas de l'embouchure du canal, sur la côte d'Europe, elle se voit au milieu de la mer, dans le golfe de Karybdsche-Kalessi.

Colone est la petite île qu'on laisse à droite quand on va, en longeant la côte, du phare d'Asie au fleuve Rivas (2).

Ces exemples ne sont pas les seuls qu'on pourrait citer : ils suffisent pour montrer que les recherches archéologiques sur le Bosphore ont un caractère de certitude exceptionnelle. Entrer dans plus de détails serait vouloir exposer la topographie entière du détroit.

Après les recherches de Pierre Gylles, les points de la topographie du Bosphore qui méritent une étude particulière sont les suivants :

1° Le château de Rouméli-Hissar, celui d'Anatoli-Hissar et la vallée de l'Arété ;

2° L'emplacement du Sérapieion ;

3° La côte comprise entre le cap de Kandili, et celui d'Ialikeui ;

4° La vallée d'Ambélaki ;

5° Les roches Cyanées ;

6° Et surtout le château d'Anatoli-Kavak.

1° Le château de Rouméli-Hissar, bâti par Mahomet II, au moment où il assiégeait Constantinople, est un monument pré-

(1) [La petite baie de Émir-ghian-oglou-bagtché est encore plantée de cyprès. Isambert, *Itinéraire de l'Orient*, p. 595 [b].]

(2) [Denys de Byzance, éd. Mueller, *Proleg.*, p. VII-XII, *Laterculus locorum*, où l'on trouvera les renvois aux différents chapitres de P. Gylles, et des identifications avec les noms modernes.]

cieux de l'architecture militaire des Ottomans. Dans ses caractères généraux il ne diffère pas des constructions militaires élevées par les Byzantins au treizième et au quatorzième siècle. Il est évident que les Turcs, comme nous le constaterons en parlant des monuments qu'ils ont élevés en Thrace, et comme l'ont dit tous ceux qui ont étudié leurs mosquées, n'ont jamais eu d'invention que dans le détail. Ce château occupe l'emplacement de l'ancien Hermaion; on y trouve beaucoup de débris antiques et byzantins, colonnes, chapiteaux, architraves. Les plus importants sont encastrés dans la tour de l'Ouest et dans les deux murs qui touchent cette tour. Comme il est probable que la plupart des matériaux ont été apportés de loin, on ne saurait voir dans ces fragments des restes certains de l'Hermaion; cependant on remarque qu'ils sont très nombreux dans une partie de l'édifice, détail qui n'est peut-être pas indifférent.

C'est près de l'Hermaion que Darius éleva deux colonnes sur lesquelles il avait consacré, en caractères cunéiformes, le souvenir du pont d'Androclès et du passage de l'armée des Perses.

L'antiquaire qui visite le château et les environs de Rouméli-Hissar recherche sur quels points de cette côte Androclès a dû jeter le pont. Gylles s'est préoccupé de cette question; il a étudié, à cet effet, les moindres variétés du courant, les moindres détails de la rive. Pour entreprendre de semblables recherches, il faut tenir peu de compte de la rare habileté à laquelle étaient parvenus les anciens dans ces sortes de travaux. Après avoir relu la description du pont construit par Xerxès entre Sestos et Abydos, il est facile de voir que l'architecte n'a pas dû s'arrêter à des difficultés de détail dont, du reste, nous serions peu juges. Tout essai de notre part, pour fixer avec une parfaite exactitude le point d'où partait le pont du Bosphore et celui où il rejoignait la côte opposée, serait inutile.

Le château d'Anatoli-Hissar n'est pas moins remarquable que celui de Rouméli-Hissar, comme monument de l'architecture militaire ottomane. Il mérite, à ce point de vue, une étude de détail. On y peut noter un grand nombre de débris anciens. Au sud de cette forteresse, on voit une antique mosquée intéressante, parce qu'elle paraît n'avoir jamais été couverte, et que les édifices de ce genre sont très rares dans les provinces occidentales de l'em-

pire ottoman. C'est un parallélogramme dont les murs, à hauteur d'appui, sont bâtis avec soin. Le mirab, quoique simple, est élégant.

A une demi-heure environ, dans la vallée de l'Arété, on trouve des ruines byzantines qui n'ont, jusqu'ici, fait l'objet d'aucune étude; un hypogée en forme de four, qui paraît avoir été un tombeau, et les restes d'une belle voie pavée du Bas-Empire. Les deux châteaux de Rouméli et d'Anatoli-Hissar seront probablement détruits dans un avenir prochain. La Porte a décidé, en principe, la démolition de toutes ses anciennes forteresses. Les murs de Constantinople sont aujourd'hui aux enchères. La citadelle d'Énos n'attend qu'un entrepreneur qui veuille acheter les magnifiques matériaux qui la composent. Tous ces édifices du moyen âge, quand on commencera à les renverser, donneront à l'archéologie de précieux documents. La plupart sont bâtis avec des débris antiques. En faisant le tour des murs de Constantinople, surtout du côté de la Propontide, on compte par centaines les chapiteaux et les fragments de colonnes encastrés dans la construction. On ne tentera peut-être jamais de fouilles importantes sur le sol de la nouvelle Rome, aujourd'hui exhaussé dans bien des parties, par une longue suite d'incendies, de plus de cinquante mètres. Les murs sont une mine d'objets antiques plus facile à exploiter, un véritable musée, encore caché à tous les regards, mais qui promet à la science de belles découvertes.

2° En débarquant au joli village turc de Rouméli-Kavak, on parcourt une charmante vallée. Je n'ai pas vu, sur la montagne située au nord, les restes antiques que signale Gylles, mais les ruines d'un vaste établissement byzantin. En continuant pendant une demi-heure, vers le Pont-Euxin, on rencontre la tour d'Ovide, qui, selon toute probabilité, était l'ancien phare du Bosphore, phare célèbre qui, par des torches toujours entretenues, indiquait l'entrée du détroit. Au pied de Rouméli-Kavak sont les restes d'une vaste digue, qui s'avançait jusqu'au milieu du courant. Du côté de la côte d'Asie était un môle semblable. Ces constructions sous-marines, que la carte de Spratt n'indique pas, rendaient l'entrée du canal très étroite. L'origine en remonte-t-elle seulement aux Byzantins? Aucun texte n'autorise à répondre le contraire; mais, pour quiconque a vu l'emplacement du Sérapieion

et de l'Hiéron, ces édifices, construits à de grandes hauteurs, ne pouvaient fermer le passage, surtout à une époque où les armes de jet n'étaient que peu perfectionnées. C'est là une des raisons pour lesquelles je crois que, même au quatrième siècle avant l'ère chrétienne, le Bosphore, sur ce point, devait être défendu par des môles. Du temps de Gylles, ces constructions n'étaient pas en aussi mauvais état qu'aujourd'hui; malheureusement ce voyageur n'a pu les étudier. Comme il est facile de le constater, le môle de la côte d'Europe occupait un tiers de la largeur du canal, c'était donc un très beau travail d'art; j'ai pu l'étudier avec soin.

3° La côte comprise entre le cap de Kandili et celui d'Ialikeui m'a paru digne d'intérêt, parce que les restes byzantins y sont plus nombreux que partout ailleurs, surtout entre Kandlidja et Zchiboukli, entre Zchiboukli et Pacha-bagtché, et derrière Indsjirkeui; on y voit des restes nombreux de digues qui formaient des ports. Une voie byzantine pavée suivait le littoral; des routes secondaires tombaient sur celle-là et y amenaient les produits de la Bithynie. Dans cette partie du détroit, les ruines de chapelles et les *hagiasma* ne sont pas rares et méritent d'être notés avec soin. Il est à regretter que Gylles n'ait fait à peu près aucune mention de ceux qu'il a dû voir; car beaucoup depuis lui ont disparu sans doute.

4° Les ruines d'un vaste monastère byzantin font l'intérêt de la vallée d'Ambélaki. La date de l'édifice est facile à retrouver, grâce aux empreintes marquées sur les briques. Il appartient au temps des Comnènes.

5° Les roches Cyanées et la longue suite des légendes auxquelles elles ont donné naissance sont dignes d'une étude étendue où se grouperont les traditions mythologiques relatives au Bosphore. Ces traditions sont nombreuses; elles ont toutes pour origine un phénomène merveilleux, interprété par l'imagination poétique d'un peuple primitif. Pour en citer quelques exemples, je rappellerai la légende d'Io, celles de Sémystra, nourrice de Céroessa, et de Cydaros, précepteur de Byzas; la légende du vieillard marin, dont le nom était inconnu et que la piété grecque adorait encore au temps de Denys; celle de Pyrrhias, de la belle Phidalia, de Simœtha, de la roche de Justice, du héros Léosthène, du Mégarien Saron, et les traditions relatives au séjour de Médée, de

Jason, des Argonautes et du roi Phinée sur les rives du Bosphore.

Presque toutes ces légendes nous sont parvenues sous trois et quatre formes : la forme primitive, où le caractère naturaliste du mythe est facile à saisir ; la forme classique, qui altère déjà les traits premiers de la fiction, mais dans l'intérêt de l'art ; la forme alexandrine, où une imagination d'école se donne pleine carrière ; enfin la forme byzantine qui se complaît dans les détails puérils.

L'étude des fables nées sur le Bosphore est intéressante pour l'histoire de la formation des mythes et surtout de leur décadence.

Autour des roches Cyanées se groupent une autre série d'observations. Les géographes ont parlé de ces roches dans les termes les plus contradictoires et quelquefois les plus faux. Il est curieux, dans un champ d'études restreint, sur un canal de quelques lieues, dont la topographie antique peut être retrouvée avec une exactitude presque toujours mathématique, d'éprouver la valeur scientifique des témoignages anciens les plus autorisés. Il arrive rarement qu'on puisse ainsi comparer l'assertion d'un écrivain grec ou latin avec la réalité. Le travail ici n'offre aucune incertitude, aucune chance d'erreur, et doit être vraiment utile.

6° Le château d'Anatoli-Kavak est une ruine byzantine très étendue et bien conservée; on y trouve encore des inscriptions du moyen âge en fort bon état. Il est d'autant plus intéressant qu'on vient d'y faire une belle découverte qui méritait d'être signalée plus tôt au public. En 1860, un savant, fixé depuis longtemps à Constantinople, M. le docteur Millingen, fils du célèbre érudit de ce nom, fut amené à faire des fouilles à la porte septentrionale du château. Le résultat de cette exploration fut très heureux. M. Millingen mit au jour : 1° une architrave d'un travail achevé, et qui date certainement, au plus tard, de l'époque d'Alexandre ; 2° de beaux fragments d'une porte antique ; — évidemment le montant de la porte et le seuil ne sont pas aujourd'hui à leur place ancienne ; ils ont dû être transportés dans le château des lieux environnants. L'appareillage indique peu d'expérience et surtout peu de soin.

Cette découverte a pour premier résultat de confirmer un fait sur lequel, du reste, le nom d'Ioros-Kalessi laissait peu de doute, l'existence sur ce point d'un temple important ; mais un

second résultat a plus de valeur : l'architrave nous donne de précieux renseignements sur le style des édifices élevés par Byzance et Chalcédoine au quatrième siècle avant notre ère. Le style est celui des temples d'ordre ionique les plus élégants. Des ovules et des chapelets de perles en forment la décoration principale; mais à ces motifs classiques se trouvent déjà mêlés des attributs qu'on ne retrouve pas dans les monuments de la Grèce propre ; on y voit entre autres le *croissant* de Byzance et des motifs inconnus aux architectes d'Athènes. Ces accessoires n'ont jamais, il est vrai, de grandes proportions et ne sont pas tous aujourd'hui très distincts. Ils suffisent pour nous montrer l'origine, au quatrième siècle, de ce style gréco-syrien qui se retrouve à Balbeck, à Laodicée, à Damas, à Soli, dans presque toute l'Asie Mineure, mais avec un excès d'ornementation dû à la décadence de l'art. Ici, comme dans les monuments que nous rappelons, les motifs premiers d'une architecture très simple se compliquent d'ornements nouveaux. Sous l'influence d'un climat brûlant, quand le goût sera devenu moins pur, cet art ne fera que répandre à profusion les ornements jusqu'à ce qu'il élève le temple de Jupiter à Balbeck, qui est son chef-d'œuvre et qui, par le luxe de la décoration, par la profusion des ciselures, est déjà oriental bien plus que grec ou romain.

D'autres fragments, trouvés sur le Bosphore, appartiennent au même style que cette architrave du ἱερόν ; mais tous datent de l'époque romaine : ils ont donc beaucoup moins d'importance.

L'épigraphie du Bosphore ne compte que très peu de monuments ; je n'en ai vu aucun dont l'origine fût certaine. Tous paraissent avoir été apportés des pays voisins. Une liste de noms propres, conservée à Bouyoukdéré, provient de Larisse; une stèle éphébique, qui se trouve à Iénikeui, a été découverte, il y a dix ans, près de l'Hebdomon ; une belle dédicace, intéressante par quelques détails nouveaux, paraît bithynienne. Quant au texte qui se lisait autrefois sur l'autel des Cyanées et qu'un érudit a vu il y a moins de dix ans, je n'ai pu en découvrir le moindre vestige sur aucune des faces du monument.

J'ai rencontré et décrit une quinzaine de bas-reliefs. Un seul est une œuvre d'art intéressante ; il est comparable à ce que l'Attique possède de plus parfait. Le *Journal archéologique* de

Berlin en a donné un dessin qui en fausse tous les caractères. Cette œuvre précieuse appartient à M. Millingen, qui l'a découverte dans la mer au pied d'Ioros-Kalessi. On voit sur ce marbre un jeune homme et une jeune femme mesurant un bâton qu'ils tiennent entre eux deux parallèlement au sol. Quelques personnages secondaires, dans une attitude religieuse, assistent à cette scène. Le premier éditeur (1), trompé par le dessin sur lequel il a cru distinguer une table et un jeu de dés, a reconnu dans cette scène la *morra*. Cette explication me paraît être insoutenable. Quel que soit du reste le sens de cette représentation, elle est, sans doute aucun, le plus beau morceau de sculpture découvert jusqu'ici aux environs de Constantinople.

VIII

CONCLUSION. — LACUNES DU VOYAGE.

Tels sont, Monsieur le Ministre, les principaux résultats de mon voyage. Dans ces sortes d'explorations, la topographie tient une grande place; mais les recherches et les découvertes de cet ordre, qui n'ont du reste de valeur que par leur ensemble, ne sauraient être exposées sans de longs développements. Il est aussi naturel de grouper autour de chaque province, autour de chaque ville, les faits dont elles ont été le théâtre. Ce n'est pas par un simple penchant aux compilations faciles; le récit historique doit à la connaissance des pays où se passent les événements de précieuses lumières.

La topographie et l'histoire ne pouvaient figurer dans ce rapport que par exception. Elles seront à la première place dans l'ouvrage que je consacrerai à la Thrace.

Des quatre périodes de l'histoire des Thraces, celle qu'il est le plus facile d'éclairer, par l'étude des antiquités que ce pays renferme, est la période romaine. Si les inscriptions nous ont donné peu de noms de magistrats, si elles n'ont pas résolu d'intéressants problèmes relatifs à l'administration de cette partie de l'empire,

(1) [Michaelis, *Arch. Zeitung*, XXII, p. 198, pl. CXCII, *Grabrelief vom Bosporus.*]

par exemple celui de sa réunion temporaire au proconsulat de Bithynie; si enfin les grands monuments qui décoraient Philippopolis et Hadrianopolis ont disparu, nombre de marbres nous montrent clairement la vie sociale et religieuse de ces peuples, leurs mœurs, le degré de civilisation auquel ils étaient parvenus.

La période byzantine et la période grecque nous ont fourni des documents précieux. L'archéologie et l'histoire peuvent, je crois, présenter de la Thrace, à ces deux époques, un tableau vrai dans ses parties principales, original et intéressant. Quant à l'âge primitif, on ne devait espérer que des indications peu nombreuses, des renseignements détachés, sans lien les uns avec les autres. Toutes les études d'origine sont soumises à la même loi, quand les textes écrits ne viennent pas à notre secours.

Mon itinéraire même indique des lacunes dont auront à se préoccuper les archéologues qui visiteront désormais la Thrace. Ils devront aller à Béroé (Eski-Zagra), où l'on a trouvé plusieurs inscriptions dont je ne rapporte que des copies imparfaites; à Visa, qui paraît conserver encore des antiquités inédites; à Tchakerli, où Viquesnel a signalé des ruines intéressantes; enfin à Midia, sur le Pont-Euxin. Toutefois, cette nouvelle exploration ne les dédommagera peut-être pas de leur peine, parce que les points à visiter sont éloignés les uns des autres et qu'un pareil voyage, bien qu'entrepris pour des recherches toutes locales et dont il ne faudrait pas exagérer le succès probable, demanderait beaucoup de temps, de grandes fatigues et de plus grandes dépenses. Une nouvelle exploration ne sera vraiment fructueuse que si celui qui en est chargé peut entreprendre sur une vaste échelle et avec des ressources pécuniaires suffisantes l'étude des *tumuli*. C'est cette étude qui doit faire l'intérêt de tout nouveau voyage en Thrace. Elle sera certainement entreprise un jour, et on ne peut douter qu'elle n'amène des résultats aussi importants que ceux qu'a donnés l'étude des *tumuli* dans la Scandinavie et même dans nos contrées.

La Thrace n'avait pas été visitée; il était à souhaiter qu'elle le fût. On pouvait compter qu'un premier voyage rendrait des services. Des voyages répétés ne sauraient être tous également utiles. C'est aujourd'hui aux habitants du pays à recueillir ce qui se

découvre chaque jour et à le faire connaître aux savants européens. A ce point de vue, toutes les espérances sont légitimes.

Les écoles grecques, dont la décadence avait été sensible au début de ce siècle, sont aujourd'hui en pleine prospérité; le moindre hameau tient à honneur d'avoir un *didaskalos*. Les centres importants en ont cinq ou six, dont quelques-uns très instruits. Ces écoles répandent la connaissance des lettres anciennes; elles apprennent à respecter les débris antiques; plusieurs d'entre elles ont déjà formé des musées. Le gymnase de Philippopolis, par exemple, possède une belle bibliothèque où le directeur, M. Scordélis, secondé par le zèle des habitants, réunit chaque jour des bas-reliefs et des inscriptions. Les plus petits bourgs tiennent à recueillir tout ce qui se rapporte au passé. La table métrologique de Ganos que j'ai décrite plus haut est conservée comme un monument de l'histoire nationale dans l'école du village. Quelques jeunes gens, élèves de l'université d'Athènes, cherchent à mettre en pratique les leçons d'archéologie qu'ils ont reçues de MM. Rangabé et Koumanoudis; ils s'essayent à des publications que les journaux de la Grèce accueillent avec faveur et dans lesquelles nous pouvons trouver d'utiles renseignements. Ainsi le royaume hellénique développe sans cesse, dans ces régions si éloignées du cercle naturel de son influence, par une propagande et avec un zèle auxquels l'Europe savante ne peut qu'applaudir, le goût des recherches historiques et le culte du passé. Les habitants grecs du pays reconnaissent tout ce que ces nouvelles tendances ont d'excellent, et ni leur concours ni leur argent ne font défaut à de pareilles entreprises. En même temps, la Societé littéraire de Constantinople, Ἑλληνικὸς ἐν Κωνσταντινουπόλει φιλολογικὸς σύλλογος stimule les recherches en proposant aux jeunes professeurs de la Turquie d'Europe, des études d'ethnographie, de géographie comparée, de philologie dont ils trouvent les éléments dans les pays presque inconnus qu'ils habitent.

Les Bulgares ont enfin des écoles où des maîtres, formés pour la plupart à l'étranger, inaugurent un enseignement dont les progrès sont déjà remarquables. Nous devons beaucoup attendre de leur zèle. Ils parlent une langue peu connue en Europe, peu connue même de leurs compatriotes de race hellénique, et qui cependant conserve dans les contes et les chants populaires d'an-

ciennes traditions. Quelques-uns de leurs professeurs tournent leurs efforts vers l'étude des antiquités slaves; d'autres préparent, sur les restes gréco-romains, des monographies qui, à défaut d'autre mérite, auront du moins celui de rendre attentifs aux inscriptions et aux bas-reliefs les habitants du pays si longtemps ignorants de l'intérêt qu'ont les monuments de ce genre.

Le voyageur en Thrace ne peut fermer les yeux à un grand fait : l'influence occidentale gagne partout. La rivalité des Grecs et des Bulgares, dont les deux partis s'effrayent ; la lutte des rayas et de leurs maîtres, se termineront au profit du progrès. Nous savons du reste, par des exemples certains, ce que peuvent pour la science, dans les provinces longtemps soumises au pouvoir des Ottomans, les idées européennes dès qu'une fois elles ont commencé à se développer. Sans citer l'exemple de la Grèce, qui, à peine affranchie, a donné une impulsion nouvelle aux études d'archéologie et d'histoire, et qui chaque jour acquiert de nouveaux titres à la reconnaissance de l'Occident, par ses musées, par les savants qu'elle produit, par les élèves qu'elle forme, par les livres qu'elle nous donne, une petite principauté slave, aujourd'hui encore tributaire de la Porte, hier gardée par des garnisons turques, travaille avec une ardeur qu'on ne peut assez louer au progrès des études historiques. Belgrade a une société littéraire, dont les publications comptent déjà vingt-cinq volumes; un cabinet d'antiquités précieux pour l'histoire des peuples qui ont autrefois habité ces contrées, et, plus tard, pour celle de la Mœsie inférieure; une riche collection de manuscrits. Quelques années ont suffi pour qu'une revue, comme *le Glasnick*, fût possible, pour que des savants, comme MM. Schafarik et Kanitz, fissent honneur à leur pays (1).

Certes, on ne pourra demander de longtemps aux écoles de Philippopolis et d'Andrinople des travaux comme ceux que nous donnent l'université et la société savante de Belgrade ; mais ces écoles rendent déjà des services à la science ; elles sont entrées dans une voie où elles ne s'arrêteront pas. Quels que soient la longueur et l'incertitude de pareils débuts, ils nous répondent de l'avenir.

(1) [Cf. ci-dessus, p. 178 et suiv., la notice sur le musée de Belgrade.]

Une exploration de la Thrace devait rencontrer des difficultés de tous genres ; la plupart ont été levées, grâce à notre ambassadeur près la Porte Ottomane. M. Bourée n'a fait, il est vrai, que se conformer, à mon égard, à ces habitudes de sérieuse obligeance qu'ont toujours éprouvées, dans les divers pays où il a représenté la France, nos nationaux occupés de recherches scientifiques. Ma reconnaissance n'en est pas moins vive, l'expression ne saurait en être trop complète.

Veuillez agréer, Monsieur le Ministre, mes sentiments les plus respectueux.

APPENDICE

I

DESCRIPTION DE QUELQUES ANTIQUITÉS DU MUSÉE DE SAINTE-IRÈNE (1)

MONUMENTS GRECS ET ROMAINS.

1° [Dumont, *Musée de Sainte-Irène*, I ; Reinach, *Catal.*, n. 301. L'une des deux têtes seule a pu être identifiée dans les deux catalogues ; pour les autres sculptures, la description est trop vague]. *Statues archaïques.* — Les statues, presque entières (elles ne sont

(1) [On a emprunté à la notice du *Musée de Sainte-Irène* publiée par M. Dumont dans la *Rev. arch.*, 1868, II, p. 237-263, la description des objets cités dans le *Rapport* comme les plus remarquables. Ces descriptions sont plus étendues que celles de M. Reinach et en diffèrent quelquefois. On a fait entrer aussi dans l'*Appendice*, quelques articles publiés de divers côtés par M. Dumont, et qui sont le commentaire et le complément de certaines parties du *Rapport*. En revanche, on a supprimé la longue note relative aux *Chants du Rhodope*, dont l'authenticité ne paraît pas assez bien établie.]

brisées qu'à la partie inférieure, au-dessous des genoux), rappellent le soldat de Marathon et le précieux Apollon conservé au temple de Théséo, à Athènes. Les yeux sont en amande ; les pommettes et le menton ont une saillie accentuée ; l'attitude est gênée et raide ; les bras ne se détachent pas du corps ; la figure, malgré sa rudesse, a l'expression très fine et le sourire moqueur des personnages éginétiques.

Les statues représentent deux femmes vêtues d'une simple tunique très ample, dont les plis sont à peine marqués, et ornées chacune de quatre colliers. Le premier, composé de six ou sept rangs de plaquettes serrées, — genre d'ornement qu'on rencontre encore souvent en Orient, — occupe le haut du cou ; les trois autres, formés de perles ou de pierres enfilées, s'étagent sur la poitrine.

La coiffure circulaire, à bords droits, est une sorte de *corona* peu élevée, dont les ailes en étoffe unie retombent derrière la tête et sur les épaules, comme cela du reste se retrouve sur un grand nombre de terres cuites chypriotes.

Les deux têtes offrent les mêmes caractères et appartenaient à des statues du même style et de la même époque. On remarquera seulement sur l'une d'elles (une tête d'homme) la régularité des tresses, qui remontent depuis le front, couvrent toute la tête et retombent sur les épaules (1) [Reinach, *Catal.*, n. 301].

La matière de ces statues n'est pas le marbre, mais une pierre calcaire facile à tailler.

D'après des renseignements dignes de foi, ces quatre fragments proviennent de Rodosto, l'ancienne *Rhædestus* (2).

(1) [Cette tête a été publiée par M. Heuzey dans le *Bulletin de correspondance hellénique*, 1886, p. 331 et suiv., pl. x.]

(2) [M. Reinach conteste la provenance (*Catal.*, p. 94, n. 301). D'après une communication de M. Sorlin-Dorigny, il croit à une confusion entre Rodosto et Rhodes (*Rhodos-Adasi*), dont le nom aurait été, par une seconde erreur, substitué à celui de Chypre, véritable lieu d'origine. M. Heuzey tient pour Rhodes. Il est à remarquer cependant que M. Déthier eut autrefois dans sa collection une tête du même style provenant de Périnthe, et que le Musée de Berlin en possède une aujourd'hui qui a la même origine, *Bulletin de corr. hellén.*, 1884, p. 336 ; Conze, *Verzeichniss der antiken Skulpturen* n. 538. Peut-être bien est-ce une seule et même sculpture qui aura passé du cabinet Déthier à Berlin.]

2° [Dumont, *Musée de Sainte-Irène*, VI; Reinach, *Catal.*, n. 603]. *Tête de serpent en bronze.* — On sait que les Grecs, après la bataille de Platées, consacrèrent à Delphes un trépied d'or qui fut posé sur une colonne de bronze terminée par trois têtes de serpents. « Les Grecs ayant rassemblé, après la victoire de Platées, tout l'argent, mirent de côté la dixième partie pour le dieu de Delphes. Avec cette part, ils firent un trépied d'or, qu'ils consacrèrent au dieu. Ce trépied, placé sur le serpent de bronze à trois têtes, est près de l'autel (1). » Le même fait est rapporté par Diodore de Sicile et par Pausanias. Au temps de Pausanias, le trépied avait disparu, mais la colonne subsistait. Elle fut transportée par Constantin dans l'Hippodrome, au moment de la fondation de la nouvelle Rome. C'est là que, depuis le seizième siècle, tous les voyageurs l'ont admirée. Le passage suivant de Tournefort est d'un intérêt particulier : « On dit que le sultan Mourat avait cassé la tête à un de ces serpents. La colonne fut renversée et les deux autres cassées en 1700, après la paix de Carlovitz. On ne sait ce qu'elles sont devenues; mais le reste a été relevé et se trouve entre les obélisques, à égale distance de l'un et de l'autre (2). »

Ainsi, depuis le commencement du dix-huitième siècle, on ne voit plus, dans l'Hippodrome, que le corps même de la colonne, reste précieux de l'antiquité, mais objet d'étude moins intéressant que ne le serait pour l'histoire de la toreutique un seul fragment d'une des têtes.

La moitié supérieure d'une de ces têtes a été retrouvée, dans ces dernières années, près de l'At-Meïdan, et se voit à Sainte-Irène. Les musées d'Europe ont peu d'objets aussi importants. Le moindre observateur remarquera la largeur de l'exécution, la simplicité et en même temps la fermeté du style, la perfection à laquelle les Grecs étaient arrivés dans de pareils travaux dès cette

(1) Hérodote, IX, 81; Diodore de Sicile, XI, 33, 2; Pausanias, X, 13, 9; Thucydide, I, 132.

(2) Tournefort, *Relation d'un voyage du Levant*, Amsterdam, 1717, I, p. 511 et suiv. Cf. G. Wheler, *Voyage de Dalmatie, de Grèce et du Levant*, Amsterdam, 1689, I, p. 141, — Wheler a vu encore la colonne en 1675; — Pococke, *Beschreibung des Morgenlandes*, Erlangen, 1755, IIIe partie, p. 193; Bisani, *Briefe ueber merkwuerdige Oerter und Gegenden in Europa, Asien und Afrika*, Prague, 1802, p. 173; Raczynski, *Malerische Reise in einigen Provinzen des osmanischen Reichs*, Breslau, 1825, p. 45, etc.

époque. Pour l'étude des procédés de l'art comme pour celle du génie plastique, ce monument est d'une rare valeur. Personne n'oubliera non plus que ce fragment de bronze a supporté pendant des siècles un des pieds du trophée de Platées, et que c'est aujourd'hui le seul objet d'art qui nous reste de tous les trésors rassemblés autrefois dans le sanctuaire d'Apollon delphien (1).

3° [Dumont, *Musée de Sainte-Irène*, II]. *Fragment de la belle époque.* — Charmant bas-relief qu'on croirait détaché du temple de la Victoire sans ailes, à Athènes. Il a été découvert près des ruines du tombeau de Mausole. On peut en voir, au British Museum, un moulage rapporté par M. Newton (2). Marbre blanc; hauteur, 0m, 55 ; largeur, 0m,40.

Une jeune femme vêtue d'une tunique très simple et transparente, qui dessine tous les plis du corps, paraît courir. Le pied droit est jeté en avant et levé ; le pied gauche repose à terre ; le bras droit, replié au-dessus de la tête, tient une hache, pendant

(1) Longueur du fragment, 0m,31. — On peut voir dans les *Mémoires de l'Académie de Vienne*, 1864, un examen critique des travaux relatifs à la colonne serpentine, par MM. Déthier et Mordtmann. Ces deux savants antiquaires, après avoir réuni tous les textes qui peuvent éclairer l'histoire de ce monument depuis la bataille de Platées jusqu'aux fouilles de M. Newton en 1856, proposent une restitution aussi ingénieuse que probable. Vingt-cinq figures sont jointes à leur mémoire. On y remarquera surtout une miniature turque de 1530, qui représente la colonne encore entière, miniature appartenant à M. Cayol, de Péra, un dessin de Schweigger, 1578, et un autre de Wheler, 1675. *Epigraphik von Byzantion und Constantinopolis von den æltesten Zeiten bis zum Iahre Christi* 1453, von Dr. P. A. Déthier und Dr. A. D. Mordtmann, p. 3-48, pl. I, fig. 14, 15, 16, et pl. II-IV, pour les restitutions. Ce mémoire est extrait des *Denkschriften der kaiserlichen Akademie der Wissenschaften in Wien*, *Philosophisch-historische Classe*, XIII, 1864. — Une restauration de la colonne serpentine, due au docteur Déthier, a figuré à l'Exposition universelle de 1867, voir *Moniteur* du 3 août 1867; *La Turquie à l'Exposition universelle*, par Salaheddin-Bey, Paris, Hachette, 1867, p. 151. — [Une nouvelle étude de l'inscription et une nouvelle restauration du monument ont été publiées par M. Fabricius dans le *Jahrbuch des k. d. archæologischen Instituts*, I, p. 176 et suiv. On trouvera, dans cet article et dans la *Sylloge inscriptionum* de Dittenberger, n. 1, une bibliographie complète du sujet.]

(2) [Ce bas-relief fait aujourd'hui partie des collections du British Museum, auquel il a été cédé en échange des antiquités assyriennes qui sont maintenant au Tchinili-Kiosk, Reinach, *Catalogue*, n. 1, et la note, p. 87. M. Reinach, a bien voulu compléter par lettre les renseignements du catalogue.]

que le bras gauche s'écarte du corps et reçoit les derniers plis d'une draperie flottante, du travail le plus soigné. Les mouvements sont parfaits de naturel; la représentation est vivante. La figure a malheureusement beaucoup souffert; de plus, le fragment entier a séjourné longtemps dans un endroit humide. L'éclat primitif du marbre a disparu sous une teinte d'un vert très foncé.

4° [Dumont, *Musée de Sainte-Irène*, IV; Déthier, *Epigraphik*, p. 53, XVII]. *Tête de Méduse.* — Bas-relief brisé à gauche et à la partie inférieure. Bon travail. Au-dessus du front, deux ailes et deux serpents. Sur le pourtour, on lit :

////////ΕΤΤΙΗΝΗΕ
ΤΗ
ΒΥ/// [Déthier, ΒΙ
Ο(?) Θ
Ζ Ζ]
Τ
///

[*Ibid.*, XII]. *Tête de Méduse.* — Diamètre de la tête seule enfermée dans un encadrement circulaire, 0^{m},60 ; marbre blanc ; tête colossale analogue, sauf les dimensions, au n° IV. Exécution très médiocre.

Autre tête semblable, de moindre dimension (1); marbre blanc; haut., 0^{m}, 45 ; larg., 0^{m},50.

5° [Dumont, *Musée de Sainte-Irène*, V.] *Quatre-vingts têtes de terre cuite environ, formant une collection remarquable.*

Têtes archaïques curieuses par les rapprochements qu'elles permettent de faire avec les statues trouvées à Rodosto (n° 1). Mêmes coiffures, même style, — deux surtout sont bien conservées. Provenance inconnue.

Têtes grossières, fragments de jouets d'enfants; une petite boule appliquée sans soin figure le nez; la même boule aplatie

(1) [M. Reinach, dans son *Catalogue*, signale plusieurs têtes de Méduse, mais aucun détail n'est assez caractéristique pour permettre d'identifications entre elles et celles que décrit M. Dumont.]

remplace les oreilles ; plus grande, elle sert à représenter des cymbales.

Têtes asiatiques et chypriotes, dont quelques-unes très fines et du plus bel art.

Têtes de décadence; têtes radiées d'Apollon. Les ornements surabondent, l'exécution est médiocre (six têtes de ce genre).

Cf. Reinach, *Catalogue*, VI, Céramique, p. 72 et suiv.

6° [Dumont, *Musée de Sainte-Irène*, XIX]. *Banquet funèbre.* [Musée des Janissaires, aujourd'hui Tchinili-Kiosk. Cf. Reinach, *Catal.*, n° 229, qui indique comme provenance Ialova (Sestos). Stèle en forme d'édicule, avec deux pilastres portant une architrave ; haut. 0m,30; larg. 0m,40.] Sur l'architrave on lit :

ΔΑΜΑΣΜΗΝΙΟΥΕΤΩΝΞΕΚΑΙ
ΓΥΝΗΑΥΤΟΥΧΡΥΣΕΑΕΤΩΝΝ

Au-dessous des lettres ΓΥ, sur le pilastre de gauche, ΧΑΙ-ΤΕ.

Au-dessous des lettres ΝΝ, sur le pilastre de droite ΡΕ.

Cette inscription a déjà été publiée par MM. Déthier et Mordtmann, *Epigraphik*, p. 67, XLVI. Nous ne croyons pas pouvoir adopter la lecture des premiers éditeurs.

ΛΑ·ΙΑΣ·ΜΗΝΙΟΥΕΤΩΝΞΕΚΑΙ
ΓΥΝΗΑΥΤΟΥΧΡΥΣΕΑΕΤΩΝΝ
ΡΞ

[L. 1. Λα[μ]ίας ... 3 ρ̄ ε̄, chiffres représentant le nombre 105 et se référant à une ère inconnue.]

Le mot ΔΑΜΑΣ nous paraît certain ; quant aux deux lettres ΡΕ, elles font évidemment partie du mot χαίρετε, dont les premières et dernières lettres se lisent sur le pilastre opposé.

Damas, vêtu d'une tunique, sur laquelle est jetée une toge à plis très amples, est à demi couché sur un lit rectangulaire à pieds tournés. De la main droite, il tient une couronne qu'il pose sur la tête de Chryséa. Chryséa, assise à gauche, en face de son mari, sur un siège élevé et massif, est enveloppée d'un péplos qui lui recouvre la tête; son attitude est recueillie. La *mensa tripes* porte trois objets de forme indécise ; à gauche, au bas du siège de Chryséa, on voit une large corbeille à bords droits et élevés.

La figure de Chryséa a été martelée ; celle de Damas est intacte. Le personnage, sans barbe, porte les cheveux courts.

Des scènes identiques ont été publiées déjà. Nous avons ici un de ces bas-reliefs du temps de l'Empire, où la représentation religieuse du banquet se modifie sous l'influence d'idées accessoires. L'artiste a composé une sorte de tableau de genre où il a exprimé :

1° L'affection et l'intimité de deux époux réunis à la même table ;

2° L'estime de Damas pour Chryséa, qu'il couronne (1);

3° L'idée d'offrandes funèbres.

Le bas-relief de Damas est le premier banquet funèbre découvert sur la côte de Thrace. Là est à nos yeux son principal intérêt. On verra, par les numéros suivants, que ce sujet a été souvent traité par les artistes qui habitaient cette partie de la Propontide. Outre les banquets funèbres conservés au Musée des Janissaires, je dois noter qu'on en trouve plusieurs encore inédits dans les villages grecs du Bosphore. J'aurai occasion de les faire connaître dans une étude ultérieure (2).

[Dumont, *Musée de Sainte-Irène*, XX ; Déthier, *Epigraphik*, p. 62, XXXIX ; Reinach, *Catal.*, n. 211]. *Même sujet* [Provenance, d'après M. Reinach, Salonique]. — Homme à demi couché sur un lit rectangulaire à pieds tournés ; il est vêtu d'une tunique qui laisse les bras libres depuis le coude ; de la main gauche il tient un vase demi-sphérique peu distinct. Devant lui, *mensa tripes* chargée de fruits. A gauche, femme assise vêtue d'une longue tunique; elle regarde son mari et lui présente des fruits. Un personnage plus petit, vêtu d'une courte tunique serrée à la ceinture, s'approche de la table. La partie intéressante et jusqu'ici sans exemple de la représentation *est une bandelette flottante, parfaitement distincte, et suspendue parallèlement à la table et au lit, entre le héros et sa femme.* Toute la scène est placée sous un arc cintré [soutenu par deux colonnes et] que surmonte un fron-

(1) [Cette interprétation est contestée par M. Reinach; d'après lui, la couronne ne signifie pas autre chose que l'habitude des anciens de se couronner dans les festins.]

(2) [Dumont, *Rapport sur un voy. archéol. en Thrace*, ci-dessus, p. 221, 237 ; *Inscr. et mon. figurés de la Thrace*, n. 16, 45, 47, 48, 57, 61, 77, 91, etc.]

ton angulaire. Au milieu du fronton, on voit le disque du soleil [tête de Méduse (?), Reinach]; à droite et à gauche, deux dauphins; ces motifs accessoires sont d'une explication facile : ils se rapportent aux cultes solaires et à la croyance aux Iles fortunées. Quant à la curieuse variante que présente ce monument, et qui lui donne une grande valeur, nous devons nous borner à la signaler sans pouvoir en rendre compte.

L'inscription, écrite mi-partie sur la base du fronton, mi-partie sur l'arc cintré qui surmonte le bas-relief, se lit ainsi :

ΑΠΟΛΛΩΝΙΣΑΘΗΝΑΓΟΡΟΥΗΡΩΧΡΗΣΤΟΣ
ΠΑΡΟΔΙΤΕΣΧΕΡΙΗΑΝΜΕΙΑΣΕΙ//Ν///ΜΝΕΙΑΧΑΡΙΝ

Comparer la lecture proposée par M. le docteur Déthier : [χερίαν μνείας ἐννοῦ μνείας χάριν, qu'il interprète ainsi : « Voruebergehender, denk an die Nothwendigkeit der Erinnerung, damit man sich auch Deiner erinnere. »]

Ce bas-relief s'explique comme le précédent. [M. Reinach interprète la bandelette comme un serpent peut-être mal indiqué].

[Dumont, *Musée de Sainte-Irène*, XXI ; Reinach, *Catal.*, 225]. *Bas-relief représentant un banquet* [Autrefois Musée des Janissaires, aujourd'hui Tchinili-Kiosk]. — On voit sur ce monument, de gauche à droite, les objets et les personnages suivants : — cratère supporté par un trépied près duquel se tient un jeune esclave ; — femme vêtue de la tunique ordinaire, la tête voilée ; elle s'appuie sur le coude droit dans une attitude recueillie et est assise sur le rebord d'un lit rectangulaire recouvert d'une ample draperie ; — *mensa tripes ;* — homme à demi couché sur le lit ; il porte une simple tunique ; — femme assise sur une *cathedra*, dans le même costume que la femme précédente, mais tenant de plus un éventail en forme de feuille de lotus ; — derrière son siège, jeune fille, la tête nue, dans le costume habituel des suivantes sur les monuments de cette classe.

Le bas-relief n'est pas encadré comme les deux précédents ; il est plus large que haut : largeur, 0m,50 ; hauteur, 0m,40. On ne voit pas trace d'inscription. Il est évident que cette plaque de marbre était encastrée sur la face principale d'un monument funèbre.

L'état général de conservation est médiocre ; beaucoup de dé-

tails ont disparu : cependant on reconnaît ici une œuvre bien supérieure à celles que nous venons de décrire. Ce monument provient, dit-on, du vilayet de Smyrne.

7° [Dumont, *Musée de Sainte-Irène*, XVII; Fellows, *Journal written during an excursion in Asia minor*, 1839, London, p. 126 et suiv., p. 323, qui dit le monument trouvé sur la route de Cotyæum à Nicæa ; *C. I. G.*, 3830 ; Déthier, *Epigraphik*, p. 90, LX ; Reinach, *Catal.*, n° 270, provenance, Thiatyre. M. Mordtmann, *Mittheil. Athen*, 1885, p. 12 et suiv., corrige la copie de l'inscription et la description du monument. Il y explique aussi la formule Θεοῖς ὁσίοις καὶ δικαίοις, et indique les lieux où on la rencontre]. *Autel votif.* — Autel rectangulaire : bas-relief sur chacune des quatre faces. Sculpture barbare très endommagée.

Première face. — Homme à cheval marchant à droite; il porte un objet méconnaissable qui ressemble à un caducée dont l'extrémité supérieure, au lieu d'être découpée et à jour, serait massive. Il a un double visage [Déthier, Januskopf], dont l'un regarde à droite devant lui et l'autre derrière. [M. Mordtmann nie cette particularité, p. 12, note. L'objet méconnaissable est d'après lui une hache d'amazone, comme aussi d'après MM. Déthier et Reinach]. Il est vêtu d'une simple tunique. Au-dessus de cette représentation, on lit l'inscription suivante [corrigée d'après la copie de M. Mordtmann] :

Ἀγαθῆ(ι) τύχη(ι), Θεοῖς ὁσίοις καὶ δ[ι]καίοις Ἡροφίλ[ος] Παπᾶ εὐχήν.

Cette dédicace, malgré quelques obscurités de détail, indique que l'autel est consacré à un héros local (1), dont il resterait à préciser les caractères et à rechercher l'histoire.

Deuxième face [côté gauche]. — Homme barbu [debout], représenté de face. Il porte une épaisse chevelure qui retombe sur les épaules. Sa main gauche tient un long bâton sur lequel il s'appuie [Mordtmann, Rechts ein Baumstamm, um den sich eine Schlange windet]. Il est enveloppé du pallium. Inscription [corrigée, d'après la copie de Mordtmann] :

Ἀσκλᾶς καὶ Ἀσκληπᾶ[ς] οἱ Ἀσκληπᾶ, λατύποι, Κουρναιτηνοί.

(1) [On voit par Fellows que ce héros en tout cas ne serait point thrace, mais asiatique.]

Troisième face [côté droit]. — Femme [debout, de face], figure méconnaissable [ailée, d'après Déthier]; on distingue quelques-uns des plis de la robe ; une balance dans la main droite ; deux guirlandes décoratives à droite et à gauche.

Quatrième face [revers]. — Femme [debout, à droite], également méconnaissable, mais portant une corne d'abondance. A gauche, grande urne [cratère, Mordtmann] à pansé sphérique, à col court et droit. Au bas, branche et grappe de raisin.

ÉPOQUE BYZANTINE.

[Cf. Reinach, *Catal.*, p. 54 et suiv., nos 529-594].

8°[Dumont, *Musée de Sainte-Irène*, XXVII ; Reinach, *Catal.*, n. 530, B, C, D]. *Trois bustes d'hommes.* Deux de ces bustes au Musée des Janissaires. Centre. Le troisième à Sainte-Irène. Salle fermée [Aujourd'hui ensemble à Tchinili-Kiosk]. — Un seul complet. Ils rappellent les œuvres païennes du troisième siècle par la lourdeur des détails et le peu d'habileté de l'artiste. L'attitude est raide ; les traits sont grossiers ; mais on reconnaît l'influence encore évidente de l'art romain. Ces personnages sont vêtus de la toge. Le seul indice qui prouve évidemment leur caractère byzantin est le livre orné d'une croix qu'ils portent à la main. Ces monuments sont précieux pour marquer la transition de l'art antique à l'art du Bas-Empire.

Dumont, *Musée de Sainte-Irène*, XXIX (1), *Monument de Porphyrios*, autrefois dans l'Hippodrome ; [Mordtmann, *Mitth. Athen*, 1880, p. 294-308, pl. XVI, *Das Denkmal des Porphyrius.*] — Les inscriptions qu'il porte encore ont souvent été publiées. Elles figurent du reste en partie dans l'*Anthologie* (2). Les bas-reliefs qui les accompagnent sont un curieux spécimen de la sculpture byzantine à l'époque de Justin II.

(1) [Ce monument et les suivants ne sont pas signalés dans le *Rapport.*]

(2) [*Anthol. Pal.*, XV, 342-47]. Cf., en particulier, Banduri, *Antiq. Constantinop.*, liv. VII, I, p. 165 ; [Henzen et Abeken, *Bulletino*, 1847, p. 122; Kaibel, *Epigr. graeca*, n. 395 ; M. Mordtmann, le premier, a donné ces textes au complet.]

Le monument a quatre faces, sur lesquelles on voit représenté le portrait en pied du célèbre acteur, le départ des quadriges, la course et la victoire. Les détails de l'exécution méritent d'être étudiés pour l'intelligence des jeux du cirque. Haut., $0^m,77$; larg., $0^m,57$ sur une face, $0^m,52$ sur l'autre. [La hauteur totale du monument, formé de trois blocs superposés, est de $2^m,88$.]

Tous ces bas-reliefs sont sculptés à l'imitation des œuvres romaines ; mais l'art est devenu grotesque. Les bas-reliefs de l'obélisque de Théodose (1), déjà si imparfaits, sont bien supérieurs.

Je rapprocherai de ce monument un fragment du même style et de la même époque, qui vient d'être découvert à Galata et qu'on peut voir près de la Tour des Génois.

Première face. — Colonnes torses supportant un arc cintré. Le bas-relief qui remplissait ce cadre a été détruit. Au-dessus du centre, distribution de couronnes par deux hommes assis. A la hauteur des chapiteaux des colonnes torses, à droite et à gauche, de manière à occuper deux angles du monument, escaliers, entre deux colonnes de petites dimensions.

Deuxième face. — Trois étages : Au premier, borne du cirque ; quadrige monté par un cocher qui le presse de son fouet ; un personnage debout à côté des chevaux, les excite également avec un fouet. — Au second, cloche suspendue entre deux montants et frappée par deux hommes. — Au troisième, à droite, l'escalier signalé plus haut (face I); deux hommes portent un vélarium sous lequel on voit deux personnages plus petits.

Troisième face. — Deux quadriges montés par leurs cochers. A droite, personnage tenant et montrant une couronne. Deux bornes aux deux extrémités du bas-relief. — Le deuxième et le troisième étage ont disparu.

Quatrième face. — Premier étage, quadrige monté par son cocher ; un personnage, vêtu de la toge, s'avance vers lui et lui offre la palme du vainqueur. — Deuxième étage, personnage à cheval marchant de gauche à droite, et s'avançant vers une fenêtre ouverte, où paraît le buste d'une femme. — Troisième étage, vélarium comme sur la seconde face.

(1) [Le Bas-Reinach, *Voyage archéologique en Grèce*, planches 125-128. M. Reinach les décrit sommairement, p. 112-113, et donne la bibliographie.]

Le monument est incomplet; nous n'en possédons que la base. Au-dessus du troisième étage de la quatrième face, on voit des bustes décoratifs; d'autres détails indiquent qu'une partie importante de la représentation a disparu.

XXX. *L'Abondance* (?). Musée des Janissaires, à gauche. Pierre calcaire, haut., $0^{m},35$; larg., $0^{m},30$. — Bas-relief. Buste de femme; d'une main elle tient une hache à deux tranchants, de l'autre une corne remplie de fruits. Robe serrée à la taille. Travail soigné, mais lourd et barbare. L'artiste a voulu représenter une figure délicate. [Reinach, *Catal.*, n. 583. Jeune homme, avec une hache bipenne dans une main et une corne d'abondance dans l'autre. Sa tête entourée d'une auréole. Copie d'une œuvre païenne transformée par un mauvais sculpteur chrétien].

XXXI. *Bas-relief de Constant II* (?). Sainte-Irène. Salle fermée. Marbre gris foncé, haut., $0^{m},90$; larg., $0^{m},20$. — Bas-relief beaucoup plus haut que large. Personnage debout, portant une longue robe sans ornement, et sur la tête la coiffure qu'on retrouve sur les monnaies de Constant II (642-668). C'est une sorte de bonnet pointu que M. Sabatier croit être un casque grossièrement représenté (1). Cette œuvre est barbare, mais n'a rien de maniéré. Nous retrouvons cette coiffure étrange, mais plus élancée et rappelant tout à fait le bonnet persan, au numéro XXXII, fragment 4.

9° [*Musée de Sainte-Irène*, XXXIII]. *Sarcophages des empereurs.* — I. Cour intérieure de Sainte-Irène. Deux grands sarcophages de porphyre, dont l'un entier; un sarcophage plus petit en vert antique.

II. Cour devant Sainte-Irène.

1° Sarcophage complet de porphyre;

2° Deux sarcophages sans couvercle;

3° Un couvercle de porphyre;

4° Fragment sculpté d'un sarcophage de porphyre sur lequel étaient représentés des génies célébrant les *vendanges sacrées* [Reinach, *Catal.*, n. 540].

(1) Constant II, G. Sabatier, *Numismatique byzantine*, II, pl. XXXV, et, en particulier, fig. 1, 2, 3. Constantin Pogonat, Héraclius et Tibère, fils de Constant II, ont aussi porté cette coiffure, *ouvr. cité*, II, planche XXXVI, fig. 17, 21, 23, etc.

5° Obélisque de porphyre.

Tous ces sarcophages sont unis, décorés seulement d'une ou plusieurs grandes croix byzantines, d'une bordure étroite sans dessin et du monogramme du Christ. L'un d'eux est de forme ovale. Tous ceux qui sont désignés ici par le mot de *grands* mesurent plus de deux mètres de long sur un mètre et demi de haut.

Les couvercles représentent sur leurs deux faces les plus étroites le fronton des temples doriques.

Ces monuments proviennent de l'église des Apôtres qui, fondée par Constantin le Grand et restaurée plusieurs fois, fut dès l'origine destinée à recevoir les sépultures des empereurs. Une loi de Théodose II défend d'y admettre aucune dépouille qui ne soit pas impériale (1); il n'est fait d'exception que pour les patriarches. La mosquée du sultan Mahomet II occupe aujourd'hui l'emplacement du βασιλικὸν πολυάνδριον (2).

Les sarcophages byzantins de porphyre n'ont été jusqu'ici que fort peu étudiés. C'est à peine si un observateur aussi curieux que Pierre Gylles, un voyageur aussi exact que Choiseul-Gouffier, en signalent, sans s'y arrêter, un ou deux. Cependant les auteurs du Bas-Empire considèrent ces monuments comme de la plus grande importance. Codinus et l'anonyme publié par Banduri entrent dans de longs détails sur l'église des Apôtres et sur toutes les sépultures qu'elle renfermait (3). M. le docteur Déthier, reprenant un travail commencé par Byzantios, a entrepris de consacrer à ces sarcophages une monographie étendue. Un court résumé de ses recherches est déjà connu du monde savant (4).

(1) Code Théodosien, loi 200.

(2) Cf. Byzantios, *Constantinople, description topographique, archéologique et historique*, en grec moderne, 3 vol. in-8°, Athènes, 1851-69, II, p. 391; Constantios, patriarche de Constantinople, Κωνσταντινιὰς παλαιά τε καὶ νεωτέρα ἤτοι περιγραφὴ τῆς Κωνσταντινουπόλεως, *Constantinople*, 1844, dont il existe une traduction française sous ce titre : *Constantiniade, ou description de Constantinople ancienne et moderne*, par un philologue et archéologue, Galata, 1846, 1 vol. in-16, p. 94. Une traduction anglaise de cet ouvrage, avec de nombreuses additions, vient de paraître à Londres : *Ancient and modern Constantinople*, translated by John Brown, London, Stevens Brothers, 1868.

(3) Banduri, *Imperium orientale, sive antiquitates Constantinopolitanæ in quatuor partes distributæ*, 2 vol. in-fol., et dans cet ouvrage : *Anonymi patria sive origines urbis*.

(4) Voyez, en particulier, *Moniteur universel*, 22 juin 1868.

Outre les sarcophages de Sainte-Irène, M. le docteur Déthier a étudié, on peut même dire qu'il a découvert :

1° Un sarcophage de vert antique, conservé aujourd'hui dans la cour du Séraskiérat ;

2° Deux fragments de porphyre, au milieu d'une rue, près de la mosquée de Mahomet II ;

3° Un sarcophage de vert antique près de la mosquée de Kilissé-Djami, qui occupe l'emplacement de l'ancienne église du Pantocrator.

Le savant archéologue attribue les sarcophages de porphyre, aujourd'hui connus, à Constantin I[er] (Dumont, n. 4, Reinach, n. 540), à Constance II, à Julien l'Apostat, à Théodose le Grand, à Arcadius(1), à Marcianus et à Pulchérie. Il croit pouvoir démontrer que Julien, sa femme et l'empereur Jovien ont occupé la même sépulture. Toute sa dissertation repose « sur l'étude des historiens, et en particulier du catalogue des sarcophages rectifié à l'aide d'un manuscrit inédit de Michel Aichmalotis, sur l'examen des monogrammes, de la marche rapide de la décadence dans l'ornementation et des dimensions quelquefois mentionnées par les annalistes. » Sur un seul monument, M. Déthier a trouvé trace d'inscription. En examinant les trous laissés par les attaches de métal qui fixaient les lettres d'or d'un sarcophage, il a restitué la dédicace suivante :

D. MARCIA || NI. AVGVSTI PF ET
AEL. PYLCH || ERIÆAYG. YX. EIVS

Quant à l'obélisque de porphyre, M. Déthier (2) le regarde avec beaucoup de probabilité comme un débris du fameux tombeau de Constantin qui, ainsi que nous le savons, était décoré de douze monolithes en mémoire des douze apôtres.

(1) Pour cet empereur, M. le docteur Déthier conserve quelque doute. Il ne se décide pas encore à attribuer à Arcadius, à Eudoxie et à Théodose II leurs sarcophages respectifs.

(2) [Déthier, Ἑλληνικὸς ἐν Κωνσταντινουπόλει σύλλογος, 1865, p. 22 et suiv.]

II

SUR LES MONUMENTS TURCS DE THRACE AUJOURD'HUI EN RUINES

Au milieu du quatorzième siècle, la Thrace a été couverte de magnifiques édifices. Le voyageur ne peut méconnaître ni l'importance ni la beauté de ces constructions, ni surtout leurs caractères originaux. J'ajouterai que ces ruines sont en Thrace les seuls restes du passé qui aient une valeur artistique.

Les ruines du vieux Séraï, à Andrinople, sont un monument unique. Le palais de Mahomet à Constantinople n'existe plus; nous n'en retrouvons l'ensemble que dans les livres du siècle dernier. Celui de Sélim, dans la capitale de la Roumélie, bien qu'à moitié détruit et destiné à disparaître bientôt, permet encore de se figurer ce qu'était, au quatorzième siècle, la demeure du chef des Ottomans.

Ce palais est situé sur les bords du Tonzus, dans une plaine très fraîche, ombragée de grands arbres. De vastes ponts et une forêt le séparent d'Andrinople; — même quand il doit vivre dans les villes, le Grand Seigneur veut que tout lui rappelle la vie agricole de ses ancêtres. — On entre d'abord dans une cour immense, véritable prairie entourée d'auvents que supportent de simples piliers de bois. Là campait la multitude asiatique, serviteurs et soldats, qui suivaient toujours le khan des Osmanlis. Cette cour nous mène à une porte monumentale, derrière laquelle se trouve la salle d'audience. Le prince ne permettait qu'à de rares fidèles d'entrer dans sa demeure sacrée; sa toute-puissance était invisible; la foule des sujets et les ambassadeurs des plus grands rois devaient s'arrêter devant cette *porte sublime de félicité.* La chambre d'audience, où l'on voit encore le trône impérial, occupe un petit édifice isolé de toutes autres constructions. C'est une sorte de loge où une ou deux personnes tout au plus avaient le droit de pénétrer. Elle est ornée de peintures décoratives élégantes : ce sont des oiseaux et des fleurs qui, par la fraîcheur et la finesse un peu maniérée, rappellent les plus jolis coffrets persans.

Cette délicatesse fait contraste avec le caractère du prince barbare dont elle devait charmer les yeux. Une fenêtre placée près du trône est le guichet par lequel les envoyés présentaient leur supplique au khan, qu'ils ne voyaient pas.

Au milieu d'une seconde cour, moins vaste que la première, mais encore très étendue, et qui nous sépare du palais proprement dit, nous rencontrons un beffroi gigantesque qui domine toute la plaine et une partie de la ville. La forme en est bizarre ; au sommet s'élève une vaste loge de bois, circulaire comme la tour elle-même, mais d'un diamètre beaucoup plus grand. C'est à peu de chose près la disposition d'un édifice du même genre qui se voyait autrefois dans le vieux Séraï à Constantinople et que Choiseul-Gouffier a fait dessiner dans son *Voyage pittoresque*. L'aile gauche du palais a été détruite; l'aile droite subiste encore : elle était consacrée au sultan. La pièce principale est un vaste salon persan éclairé de trois côtés par d'immenses fenêtres, orné au milieu d'une fontaine et entouré de divans. A côté sont trois chambres garnies dans toute leur hauteur de briques émaillées blanches, à dessins bleus et verts, du plus beau travail. Une marqueterie très soignée décore le plafond. Évidemment ce palais fut construit par des architectes venus de Téhéran; mais ils durent se conformer au goût des princes, qui gardaient encore le souvenir de la vie nomade de leurs ancêtres. Cette profusion de beautés naturelles, où rien ne rappelle la vie étroite des villes ; ces vastes cours où l'on voyait autrefois des armées entières; cette grande tour qu'on aperçoit d'Andrinople, et qui rappelait sans cesse aux sujets la présence du maître ; cette salle d'audience, ce salon qui, en été, ouvert sur le jardin et décoré de fleurs, était un jardin lui-même; ces ornementations encore si fraîches, toujours fines, qui ne recherchaient ni les vives couleurs ni les contrastes violents ; ces admirables chambres couvertes de briques ; ce luxe où rien n'est épargné, parce que le Grand Seigneur ne connaît pas de limites à ses désirs, et où tout cependant est d'une beauté simple, font revivre pour nous la cour des premiers khans osmanlis. L'Europe a peu de monuments historiques plus précieux.

Les travaux entrepris pour rendre la conquête certaine et en même temps faciliter les relations commerciales ont laissé des ruines grandioses. Les khans monumentaux de Rodosto à Tatar-

Bazarjik sont nombreux ; ils frappent par leur grandeur, leur simplicité, leur caractère asiatique. Des cours, une mosquée, des écuries, quelques corps de bâtiments les composent tous. Les plus beaux sont ceux de Baba-Eskiri, de Moustapha-Pacha, d'Ouzonjova, de Papaski et de Tatar-Bazarjik.

Les ponts se rencontrent de tous les côtés, non seulement sur les fleuves, mais dans les endroits qui deviennent marécageux en hiver; ce sont de véritables édifices. Leur construction est presque partout la même : deux escaliers appuyés l'un contre l'autre se réunissent au sommet, où l'architecture a ménagé une esplanade peu étendue. Dans les plaines immenses et désertes de la Thrace, ils rappellent les aqueducs de la campagne de Rome.

On trouve aussi, en traversant la Roumélie, d'autres restes dignes des Romains : ce sont de grandes routes pavées. Celle qui allait de Constantinople à Belgrade était dallée de grosses pierres plates. D'autres voies secondaires venaient se rejoindre à celle-là, moins belles, mais encore construites avec soin.

Les mosquées, les médrésés, les fontaines, les bazars se comptent par centaines.

Le nombre, la beauté, la solidité, la grandeur des édifices turcs en Thrace intéressent l'historien ; ils lui montrent l'activité et le bon sens pratique des Osmanlis aux premiers jours de leur histoire ; ils commentent et justifient les éloges les plus complets donnés aux premiers empereurs par leurs panégyristes. La date de ces monuments, qu'il est presque toujours facile de retrouver, grâce aux inscriptions turques, porte son enseignement. La période des beaux travaux s'arrête à la fin du dix-septième siècle. La paix de Carlovitz est une date fatale dans les annales des Ottomans.

Bien peu de ces ruines ont été dessinées ; presque toutes mériteraient de l'être. Elles doivent tenir une place importante dans le récit d'un voyage en Thrace.

Ces preuves monumentales de l'énergie passée des Osmanlis paraissent d'autant plus éclatantes que tout autour d'elles et la propre ruine de ces édifices attestent la décadence des maîtres actuels du pays. La Thrace est désolée ; on voyage des jours entiers dans de vastes plaines d'une fertilité exceptionnelle sans rencontrer autre chose que de misérables hameaux et quelques

champs cultivés. Beaucoup de villages sont abandonnés ; d'autres tombent en ruines. Dans la province d'Énos et dans celle de Gallipoli en particulier, on compte, par les cimetières qui subsistent encore, les centres de population aujourd'hui disparus. Il n'y a d'autre chemin, sauf quelques tronçons à peine ébauchés dans la partie occidentale, que les routes tracées par l'habitude. Les ponts sont chaque jour détruits et personne ne les répare. Les khans antiques sont adjugés à vil prix à des entrepreneurs qui les emploient à de misérables constructions modernes ; l'antithèse entre le passé et le présent ne saurait être plus complète.

III

SUR LA DESTRUCTION DES MONUMENTS ANTIQUES EN ORIENT (1).

Les personnes qui ont visité au mois de mai dernier les ruines remarquables de Pompéiopolis, l'ancienne Soli, dans la Cilicie Trachée, ont pu assister à une exploitation des restes antiques aussi vaste que bien entendue. Les habitants de Tarsous, de Mersina et de quelques autres villes ou bourgades des environs, ont établi dans la vieille enceinte encore à peu près intacte, grâce aux matériaux dont elle se compose, une dizaine de fours à chaux qui ne chôment guère. Là, du matin au soir, on brûle les fûts de colonnes, les architraves, les fragments de statues et de bas-reliefs. Pour le moment, on ne renverse pas ce qui est debout ; les débris qui jonchent le sol suffisent. Mais tous les voyageurs ont vu à Baalbeck, dans le temple du Soleil, comment on s'y prend pour disjoindre les grosses masses quand elles ont résisté à la double action destructive de la nature et des hommes. On pratique à la base de la construction un conduit de quelques centimètres de hauteur et d'un demi-mètre de longueur. Un peu de poudre suffit pour un plein succès (2).

Les ruines de Soli fournissent, non seulement une chaux très

(1) *Rev. arch.*, 1868, II, p. 238.

(2) Voyez à ce sujet les remarques de M. de Saulcy dans son premier *Voyage en Terre Sainte*, tome II, le chapitre consacré à Baalbeck.

18

prisée, mais de beaux matériaux de construction. J'y ai vu arriver le matin une caravane; bêtes et gens ont travaillé tout le jour, et à la nuit un chargement considérable prenait la route de Tarsous, à six lieues de là. Une critique un peu scrupuleuse ne regardera jamais l'épigraphie de cette région comme permettant des inductions certaines pour les études topographiques. Dans tout l'Orient, du reste, les inscriptions font des voyages dont la science doit tenir compte. Pour n'en citer qu'un exemple, pris sur le Bosphore, un texte éphébique d'une grande valeur, parce qu'il est jusqu'ici sans analogue, se trouve pour le moment, en partie au sommet de la colline de Péra, en partie à Iéni-keui sur la côte d'Europe, à mi-chemin entre le phare de la mer de Marmara et celui du Pont-Euxin. La pierre dans son entier a été trouvée, il y a dix ans, aux environs de l'Hebdomon, au fond de la Corne-d'Or (1).

Ce qui se fait dans un coin de la Cilicie, se fait ailleurs et s'est fait partout. Le temple de Jupiter Olympien, à Athènes, n'a pas disparu autrement. La destruction a suivi à toutes les époques la même marche, aussi naturelle qu'intelligente. On a commencé par les statues, qu'il est facile d'enlever, qui sont d'un transport peu dispendieux et qui du reste donnent rapidement une chaux excellente. On ne trouve plus un seul buste sur aucun des socles de la colonnade de Soli qui était le musée de la ville; il en est de même pour toutes les colonnades de la Syrie; les architraves et tous les morceaux qui offraient prise sans trop de peine aux leviers sont venus ensuite; les colonnes n'ont eu que le troisième rang; enfin, les enceintes ont plusieurs fois été respectées, en raison de leur solidité et de la difficulté de transporter des pierres énormes qui, par leur nature, ne pouvaient être soumises à l'action du feu.

Il est heureux pour les monuments de l'antiquité que l'Orient soit dépeuplé.

Les ruines de Pompéiopolis sont encore considérables; elles ont l'avantage d'être situées dans une région presque déserte, mais on peut prévoir le jour, surtout si la prospérité de Mersina conti-

(1) [Déthier et Mordtmann, *Epigraphik*, p. 73 et suiv. n. 56, pl. VII-VIII *bis*; cf. ci-dessus, p. 217.]

nue à se développer, où le voyageur trouvera l'emplacement qu'elles occupent aussi peu encombré et aussi uni que l'esplanade des Invalides ou le Champ de Mars.

Ce n'est pas chez les seuls Osmanlis que les restes antiques sont traités avec aussi peu d'égards. L'an dernier, dans l'hôpital d'Égine, où l'on a formé un petit musée, les autels et les bas-reliefs servaient à improviser des foyers rustiques pour la cuisine de quelques Hellènes; à Tégée, le temple enfoui sous terre donne tous les jours un marbre très fin, que les habitants cassent facilement et qu'ils emploient à couvrir une route. A Thespies, en 1865, à l'église de Saint-Charalambos, un bas-relief d'une grande valeur était devenu une cible. Tous les voyageurs peuvent citer de pareils faits.

IV

VINGT SOUS-OFFICIERS FRANÇAIS PRISONNIERS EN THRACE (1).

Au milieu des ruines de la vaste citadelle de Démotika, Dimétouka des Turcs, Didymoteichos des anciens, au confluent du Kizildéli et de la Maritza, on trouve un hypogée que les Grecs du pays appellent *prison du roi Charles*, φυλακὴ τοῦ βασιλέως Καρόλου, un souvenir de Charles XII, dont la légende est encore vivante dans ces contrées. Cette prison est une chambre de douze pas de long sur quatre de large et d'une hauteur moyenne de deux mètres; elle est creusée dans un terrain calcaire; l'humidité suinte de tous les côtés; le sol est détrempé; l'obscurité serait complète, s'il n'entrait quelques rayons de lumière par une étroite ouverture qui donne seule accès dans ce cachot et qui devait autrefois être fermée par une porte. Les parois sont couvertes d'inscriptions pour la plupart illisibles; on y voit aussi quelques dessins à la pointe, parmi lesquels quatre écussons évidemment occidentaux et qui m'ont paru dignes d'être copiés; mais ce qui attire tout d'abord l'attention, c'est un texte étendu, tracé à l'aide d'une matière noire; il occupe une seule ligne qui n'a pas moins de qua-

(1) [*Revue archéologique*, 1869, I, p. 387-8.]

tre mètres quarante de longueur. Les lettres mesurent en hauteur cinq centimètres. Ce texte a été écrit, ou plutôt peint, avec un soin remarquable; on y reconnaît une œuvre de longue patience, faite tout à loisir par une main habile. L'humidité l'a, il est vrai, endommagée en grande partie. Voici la reproduction exacte de toutes les lettres ou fragments de lettres encore lisibles :

VINGT SOUS OFFICIERS DE LA SIXIEM/// DE///I BRI///A///E (lacune d'un décimètre et demi) SONT EN (lacune d'un mètre vingt centimètres) Y ////NT RESTE (lacune d'un décimètre) MOIS

c'est-à-dire,

Vingt sous-officiers de la sixièm[e] de[m]i-bri[g]a[d]e .... sont en[fermés] dans [ce cachot (?); ils] y [so]nt resté[s ... [m]ois.

Le nombre des mois a été effacé par le temps. Il est probable aussi que l'inscription était datée et que cette date se lisait dans la partie du texte où nous trouvons une lacune de plus d'un mètre. Quoi qu'il en soit, le sens général est évident et la restitution certaine, dans la mesure où nous l'avons faite.

Le 6 messidor an X, 25 juin 1802, ou 24 Safer-ul-haïr 1217, Talleyrand et Essed-Mohamed-Saïd effendi, rapporteur actuel, secrétaire intime et directeur des affaires étrangères, signèrent, à Paris, un traité qui rétablissait les relations de bonne amitié entre la République française et la Porte ottomane. L'article 8 de ce traité est ainsi conçu : « S'il existe encore des prisonniers qui soient détenus par suite de la guerre dans les deux États, ils seront immédiatement mis en liberté. » Les vingt sous-officiers enfermés à Démotika avaient, sans doute, été pris par les Turcs pendant la guerre d'Égypte et ne furent délivrés qu'au milieu de l'année 1802.

M. Barré de Lency, secrétaire-archiviste de notre ambassade à Constantinople, veut bien me dire qu'on trouve dans nos archives, au palais de France à Péra, de curieux détails sur les soldats de la République exilés par la Porte au centre de l'Asie Mineure. Ces quelques malheureux donnèrent beaucoup d'ennuis au gouvernement turc, qui les fit, à plusieurs reprises, changer de résidence. Toutefois, je n'ai, pour le moment, aucun renseigne-

ment, sauf ceux que fournit l'inscription qu'on vient de lire, sur les prisonniers envoyés en Thrace. Renfermés dans l'étroite prison de Démotika, loin de la mer, assez loin d'Andrinople, dans un pays à moitié bulgare, ils ne durent pas causer beaucoup d'inquiétudes aux Ottomans. On s'étonne seulement qu'ils aient pu vivre dans un cachot aussi malsain.

Démotika est un des points de la Thrace où le voyageur a le plus de plaisir à s'arrêter. Sa citadelle est un des beaux spécimens de l'architecture militaire du Bas-Empire ; par son étendue, par les moyens de défense que les Comnènes y ont multipliés, par les inscriptions du moyen âge et surtout par les monogrammes, au nombre de plus de dix, qu'on y trouve encore (1), elle mérite un examen détaillé. On y voit des restes romains qui prouvent, sur ce point, l'existence d'un château fortifié dès le temps des Antonins, et même des restes cyclopéens. Une rapide inspection du terrain permet de rectifier deux erreurs de Spruener, qui place Dydimoteichos sur la rive gauche du fleuve et fait tomber sur cette même rive un affluent qui n'a jamais existé ; car le Kizildéli coule de l'ouest à l'est. Les souvenirs de Charles XII donnent à cette ville un dernier genre d'intérêt.

Malgré tous ces sujets d'étude, une inscription du commencement de ce siècle nous a paru digne d'être recueillie. Ce souvenir, laissé au fond de ces contrées reculées par vingt de nos compatriotes, trouvera place à côté des beaux monuments épigraphiques laissés en Thrace par les chefs magyares forcés de quitter leur pays, après la paix de Carlovitz, et à côté de quelques textes intéressants consacrés à des Occidentaux morts dans cette partie de la Turquie d'Europe (2).

V

LES SYLLOGUES GRECS EN TURQUIE (3).

J'ai eu occasion récemment, dans une suite d'études que la

(1) [On n'en retrouve pas les copies dans les papiers de M. Dumont.]
(2) [M. Dumont n'en a publié aucun.]
(3) [*Annuaire de l'association des études grecques*, 1874, p. 527-538. —

Revue des Deux-Mondes a publiées (1), de signaler l'activité avec laquelle les Grecs de Turquie et ceux du royaume hellénique créaient des sociétés pour répandre l'instruction et aussi pour rechercher les antiquités que le passé a laissées de tous les côtés dans leur pays. Nous ne pouvons qu'applaudir à une initiative aussi fructueuse. Le mouvement qui s'était annoncé depuis quelques années est loin de se ralentir. Les sociétés, désignées généralement sous le nom de σύλλογοι (2), se multiplient; ils trouvent des revenus pour accomplir leur œuvre; ils ouvrent des écoles; ils recueillent et publient des monuments. Il y a là comme une rivalité de progrès et d'honneur entre les différentes colonies grecques répandues dans tout l'empire ottoman. A Salonique, à Vodéna, à Braïla, à Smyrne, à Rodosto, à Janina, surtout à Constantinople, ces académies sont florissantes. J'ai sous les yeux les comptes rendus imprimés par quelques-unes d'entre elles; beaucoup sans doute de ces résumés sommaires, et cependant si instructifs, ne me sont pas parvenus. Celles de ces compagnies que je ne connais que de nom me pardonneront de me borner à les mentionner. Pour les autres, il convient, je crois, aux sentiments de bonne confraternité qui unit notre association à ces sociétés amies que nous disions ici, en quelques mots, avec quel intérêt nous les suivons dans la tâche qu'elles entreprennent.

Les syllogues se sont imposé deux grands devoirs. Ils instruisent les Grecs de Turquie; par là ils servent dignement la cause de l'hellénisme. Ils étudient les restes du passé, ils copient les inscriptions, ils contribuent donc au progrès général de la science. Pour qui a voyagé en Orient, il est évident que le plus souvent l'étranger, qui reste durant quelques jours dans une province, ne peut en connaître tous les monuments. Pour la Turquie d'Europe en particulier, une longue exploration seule promet des résultats importants. Les habitants du pays sont dans des conditions plus

Nous avons ajouté ici cet article, qui a été inspiré en grande partie par des observations faites au cours du voyage en Thrace.]

(1) Elles sont réunies en un volume qui a paru à la librairie académique de Didier et C[ie] sous ce titre : *Le Balkan et l'Adriatique*.

(2) Le mot *syllogue*, transcription du grec σύλλογος, est un néologisme; les Grecs l'ont créé eux-mêmes dans les correspondances qu'ils entretiennent en français avec nous. Nous l'acceptons d'autant plus volontiers que nous ne saurions lui trouver ni synonyme ni équivalent.

favorables ; ni le temps, ni les renseignements, ni toutes les facilités que donne la résidence ne leur manquent ; aujourd'hui, la plupart des régions de l'empire ottoman doivent être étudiées par ceux qui y sont nés et qui y vivent. C'est à eux de copier les premiers les inscriptions ; à eux de surveiller les découvertes, de les signaler, de les suivre, de les activer, de les provoquer. Combien de fois n'avons-nous pas appelé de nos vœux le moment où, dans toutes les villes importantes, nous pourrons avoir des correspondants éclairés, de manière à ce que rien ne se perde des trésors infinis que le sol livre tous les jours ! Il n'est nul besoin que dans chaque ville il y ait des érudits spéciaux. Ce qui existe en Italie, où des hommes exacts et zélés adressent régulièrement, depuis 1829, à l'Institut de correspondance archéologique les nouvelles qui intéressent la science, doit se réaliser un jour pour l'Orient. Athènes instruit les jeunes gens que le monde hellénique tout entier lui envoie ; elle les rend ensuite à leurs diverses patries. Que les élèves de MM. Rangabé et Koumanoudis se souviennent des leçons de leurs professeurs : ils ont appris à bonne école ce qu'est l'érudition, ce qu'est la méthode ; il ne leur faut qu'un peu de zèle, une fois revenus au pays natal, pour suivre les conseils de ces maîtres excellents. Ils n'acquitteront la dette de reconnaissance qu'ils ont contractée envers l'université et la ville d'Athènes qu'en servant l'hellénisme et la science. Ils ont, du reste, d'heureux exemples sous les yeux. Ce qui est resté jusqu'ici une exception doit devenir une habitude. Le patriotisme grec est trop ardent, il a une vue trop nette de ses devoirs pour que toutes les espérances que nous formons dans cet ordre ne soient pas réalisées.

Le syllogue qui a servi de modèle à tous les autres est celui de Constantinople, ὁ ἐν Κωνσταντινουπόλει ἑλληνικὸς φιλολογικὸς σύλλογος. Fondé en 1861, il a déjà publié six volumes, qui contiennent les procès-verbaux des séances et une suite de dissertations.

Les mémoires pour l'année 1871-1872 se divisent en deux classes : les études générales sur des questions d'histoire et de philosophie, sur les sciences physiques et naturelles, les publications de monuments inédits. Pour nous, les monuments ont un intérêt particulier. Tout document nouveau, si peu important qu'il soit, a droit à notre reconnaissance. A ce point de vue, nous

signalerons les travaux de M. Paspatis *sur les fouilles faites à Constantinople*; de M. Mordtmann fils *sur les bulles de plomb*; de M. A. Mordtmann sur *les inscriptions et les bas-reliefs de Philippopolis*.

Les recherches topographiques de M. Paspatis (1) ne sauraient être résumées facilement; l'auteur y note avec précision les moindres détails des découvertes faites dans ces dernières années autour de Sainte-Sophie. Il restitue une des façades du palais de Boukoléon. Le Syllogue a entrepris de lever à ses frais et de publier le plan de Constantinople. Il est à souhaiter que cette carte reçoive l'indication des moindres trouvailles, qu'elle soit scrupuleusement tenue à jour. La topographie est, de toutes les parties de la science de l'antiquité, celle qui prête le plus à l'hypothèse. Beaucoup d'esprits sérieux, découragés par la foule des chimères qui trouvent place dans ces études, ne les suivent qu'avec défiance. Depuis longtemps, pour Constantinople, ce que les textes peuvent apprendre est connu : Pierre Gylles et Banduri en ont traité excellemment. C'est maintenant aux ruines de parler. La topographie de la ville ancienne est une œuvre de patience, qui ne se fera qu'à loisir et lentement, en notant sur un plan exact les détails de chaque découverte. Cette tâche revient de droit au Syllogue. M. Paspatis continuera l'œuvre qu'il a commencée, et trouvera des émules.

La série des plombs publiée par M. Mordtmann jeune est intéressante; elle fait connaître un grand nombre de dignitaires de l'empire byzantin; elle fournit de nouveaux exemples des titres variés en usage à cette époque à Constantinople (2). On y remarquera surtout la bulle que l'auteur a fait dessiner d'après deux exemplaires de Constantinople. Elle représente, au droit, un homme et une femme qui tiennent une église. L'inscription ἡ Ἁγία Σοφία ne laisse heureusement aucun doute. Le revers se lit aussi avec certitude. M. Mordtmann a raison de rectifier sur ce point Ficoroni, qui, dans son bel ouvrage sur *les médailles de plomb*, avait donné, sans l'expliquer, une légende identique (3). Il faut lire· τοῖς θεοσεβεσ-

(1) [Paspatis, Ἑλλ. φιλ. σύλλ, 1871-72, p. 46-64.]

(2) [Mordtmann, Ἑλλ. φιλ. σύλλ., 1871-72, p. 108 et suiv. Sur la question en général, voir Schlumberger, *Sigillographie byzantine*, 1884.]

(3) *Piombi antichi*, Roma, 1740, pl. XI, 1, p. 38; *Dissertatio de plumbeis*

τάτοις πρεσβυτέροις καὶ ἐκκλησεκδίκοις. Voilà une heureuse correction à un livre qui, malgré ses imperfections, reste à bien des égards classique. Les ἐκκλησέκδικοι sont les *defensores* de l'église, et c'est leur sceau dont le Syllogue nous signale heureusement trois exemplaires. Reste à expliquer l'avers. Quels sont les deux personnages qui portent Sainte-Sophie? Sur deux exemplaires, M. Mordtmann lit ou restitue avec certitude, autour des figures, ὑπεραγία Θεοτόκε βοήθει; sur le troisième, Ficoroni a lu ////CTINIANOCCEB, c'est-à-dire [Ἰου]στινιανὸς σεβαστός; mais M. Mordtmann n'admet pas cette conjecture. Pour lui, le savant italien s'est trompé; il avait sous les yeux les restes frustes de la légende ὑπεραγία Θεοτόκε βοήθει. Il est difficile de condamner rapidement un antiquaire aussi scrupuleux que Ficoroni. Le nom de Justinien serait-il ici invraisemblable? M. Mordtmann pense, avec Ficoroni, que l'église est portée par saint Pierre et par la Vierge. Il faudrait un *fac-simile* exact pour décider si saint Pierre figure en effet sur ce plomb. Cependant le bois inséré dans le recueil du Syllogue ne rappelle en rien la figure du chef des Apôtres, telle qu'elle est fixée pour nous par une tradition qui commence dans les catacombes avec les verres à figures d'or et qui se continue encore en Orient de nos jours (1). Le costume semble indiquer un empereur et non saint Pierre. Bien loin que la lecture de Ficoroni nous inspire des doutes, elle nous paraît au contraire donner le mot de l'énigme, en nous indiquant que les ἐκκλησέκδικοι avaient représenté sur leur sceau le fondateur de leur église (2). Quoi qu'il en soit, ce plomb, qui demande un

antiquorum numismatibus, tam sacris quam profanis, latine versa a Dominico Cantagallo, Roma, 1750. [Cf. le même monument, d'après Ficoroni, dans Sabatier, *Iconographie d'une collection de 5,000 médailles*, etc., Supplém. XIV, n. 23. Autre exemplaire venant de Constantinople décrit par F. Lenormant, *Revue numism.*, 1864, p. 268 et suiv., pl. XII. M. Schlumberger donne enfin une description complète et une lecture définitive de ce sceau du « *clergé ou plutôt du chapitre de la cathédrale de Constantinople*, » dans le *Bulletin de correspondance hellénique*, 1883, p. 172 et suiv.]

(1) La figure de saint Pierre, telle que nous la conservent les mosaïques de Ravenne, est exactement celle que reproduisent, en 1874, les peintres de l'église byzantine.

(2) [La description de M. Schlumberger prouve combien étaient justes les réserves de M. Dumont et sagaces ses inductions. On lit bien, en effet, sur un sceau d'Athènes, communiqué par M. Postolacca, à la gauche de la figure de la Vierge : IȢCTINIANO ΔЄC; au sommet du champ, ΘKЄ ΠΟΤΗ; et,

nouvel et très attentif examen, est d'un grand intérêt ; nous ne doutons pas qu'il ne figure heureusement dans le travail d'ensemble que prépare M. Salinas à Palerme, sur les bulles grecques. La scène offre avec des types fréquents en Occident des ressemblances frappantes. De plus, on sait combien sont rares en Orient les représentations d'édifices et même d'œuvres d'art célèbres (1) sur les monnaies et sur les sceaux.

Les huit inscriptions de Philippopolis éditées par M. A. Mordtmann, d'après des copies de M. Scordélis, sont des spécimens précieux de l'épigraphie encore si peu connue de la Thrace intérieure. Ces dédicaces enrichissent la liste des noms barbares recueillis dans cette province ; elles apportent des données nouvelles aux travaux entrepris par M. Heuzey et par M. W. Tomaschek (2) ; elles contribueront à éclairer l'histoire si obscure du cavalier thrace. En me reportant à mes copies, je soumettrai à l'auteur, dans une prochaine occasion, quelques remarques de détail.

Un mémoire non moins original, bien que d'un intérêt tout différent, est l'exposé de l'état de l'instruction publique dans les villes et villages grecs de l'empire turc par une commission spéciale. Les auteurs de ce travail y ont réuni des renseignements de statistique qui méritent d'être lus. Dans la pénurie d'informations où nous laisse l'autorité ottomane, cette enquête est précieuse. Le rapport passe successivement en revue trente-neuf éparchies (3).

à la droite du personnage masculin, ΒΟΗΘΕΙ, ce qui donne la légende complète : Θεοτόκε βοήθει Ἰουστινιάνο(ι) δεσπότη(ι).]

(1) Quelques exemples d'œuvres d'art reproduites sur des monnaies ou sur des sceaux byzantins sont réunis dans les *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, 1867, p. 254. Statues de Jésus Sauveur Chalcéen, de la Vierge des Blachernes et de celle du Parthénon, appelée l'Athénienne.

(2) [M. Mordtmann, Ἑλλ. φιλ. συλλ., 1871-72, p. 238 et suiv.; Dumont, *Inscr. et mon. fig.*, n. 32, 33, 33 *a*, *b*, *c*, 34.] Je citerai en particulier, de M. Heuzey, le mémoire sur le *Sanctuaire de Bacchus Tasibasténus dans le canton de Zikhna* ; de M. W. Tomaschek, ses recherches *Ueber Brumalia und Rosalia nebst Bemerkungen ueber den bessichen Volksstamm.* Wien, 1869.

(3) Celles d'Andrinople, de Viza, de Silivrie, d'Héraclée, de Ganos et de Chora, d'Énos, de Philippopolis, de Varna, de Basse-Mœsie, de Cassandrée, de Stromnitsée, de Thessalonique, de Castoria, de Sisanion, de Grevenna, de Pélagonie, de Iannina, de Drynopolis, d'Arta, de Belgrade, de Corytsa,

A chacune de ces provinces la Commission a donné des secours; sur chacune d'elles elle fait des remarques qui prouvent avec quelle sollicitude l'enquête a été conduite.

Les mémoires qui n'ont pas pour objet principal de publier des faits ou des monuments nouveaux contribuent du moins à faire connaître, dans les colonies grecques d'Orient, les progrès de la science moderne. Telles sont les recherches de physiologie de M. Kallivoursis, les travaux philologiques de M. Paranikas, les études de M. Mavroyénis sur la philosophie en France et en Allemagne, la dissertation de M. Schrœder sur la stèle de Méza, celles de M. Bernardakis sur le papier-monnaie chez les anciens, de M. Aristarchis sur la chimie chez les Arabes (1).

L'actif de la société, en 1872, était de 121,785 francs. Sur les revenus de cette somme, et grâce aussi à des dons faits pour des objets spéciaux, le Syllogue a consacré 6,900 fr. à des achats de livres, près de 20,000 fr. à l'entretien des écoles pauvres. Le nombre des membres soumis à la contribution annuelle d'une livre ottomane (22 fr. 69) n'ayant été pour l'année que de 212, on voit que les offrandes extraordinaires, comme il arrive du reste toujours dans les sociétés helléniques, ont dû être très importantes. Ainsi le caissier a reçu 829 livres pour les écoles pauvres, 300 livres turques pour la bibliothèque. MM. Zariphis, Ménélas Négrepontis, André Vallianos, comptent parmi ces généreux évergètes. A ces noms, notre association s'étonnerait de ne pas nous voir ajouter celui de M. Zographos : ici comme partout, il doit figurer à la place d'honneur.

La société, en 1872, a jugé le concours pour le prix Zographos. Le 7 septembre 1864, elle avait proposé comme sujet une étude de l'Épire, au triple point de vue de l'histoire, de la langue et de la géographie. Durant plusieurs années, elle s'abstint de décerner le prix, rappelant sans cesse aux candidats tout ce qu'on exigeait d'eux. L'ouvrage de M. Arabantinos obtient aujourd'hui, non la

de Larisse, de Trébizonde, de Nicomédie, de Nicée, de Brousse, de Smyrne, d'Éphèse, d'Iconium, de Césarée, de Laodicée, de Proconnèse, de Mytilène, de Méthymne, de Chios, de Cos, de Rhodes, de Chypre et de Crète.

(1) Nous devons encore citer : Mordtmann, Περὶ τῶν ἀρχαιοτάτων μνημείων τῆς Ἀρμενίας; Paspatis, Περὶ τοῦ ἐμπορίου τῶν Γενουηνσίων ἐν Κωνσταντινουπόλει; Jernnigham, Περὶ τοῦ μυθολογικοῦ ἐνδιαφέροντος τοῦ Βοσπόρου.

récompense entière, mais une indemnité de 75 livres turques, qui doit aider ses héritiers à continuer la publication déjà commencée de son œuvre. Le rapport, qui est, je crois, de M. Basiadis, donne une haute idée des qualités que le Syllogue demande au candidat. Tous ceux qui ont eu dans les mains les deux premiers volumes de l'ouvrage de M. Arabantinos savent que ce travail est sérieux, qu'il témoigne de grandes recherches, qu'il rend de réels services au voyageur qui veut étudier l'Épire. J'en ai eu la preuve dans le voyage que j'ai fait d'Avlona à Prévésa en 1872. Les critiques de M. Basiadis, si sévères qu'elles puissent paraître, sont cependant exactes. Du moment que le Syllogue veut provoquer une étude savante des différentes provinces de la Turquie, nous ne pouvons nous plaindre qu'il se montre résolu à ne pas être trop facilement satisfait.

Le Θρᾳκικὸς σύλλογος a été fondé le 15 octobre 1872. M. George Zariphis, l'archevêque Dorothéos et M. Christaki Zographos, en sont les évergètes. M. le docteur Alexandre Zoïros, qui a déjà beaucoup fait pour le progrès de cette société, s'est chargé des fonctions de secrétaire général. Le siège de l'association est à Constantinople ; elle a surtout pour objet les progrès de l'instruction publique. Dès la première année, elle a réuni une somme de 26,000 francs. Parmi les travaux qu'elle a publiés, nous remarquons une importante étude de M. Zoïros sur l'état des écoles en Thrace et un mémoire de M. Basiadis sur l'histoire générale de la province. Ces deux ouvrages, répandus dans le pays, ne peuvent manquer d'y fortifier le goût de l'instruction et celui des recherches d'antiquités. Que M. Basiadis me permette seulement de m'inscrire contre une des opinions qu'il me prête, d'accord du reste en cela avec M. Zoïros, qui a bien voulu traduire en grec (1) la monographie que j'ai publiée sur la Thrace, et qui l'a accompagnée d'un commentaire plein de faits. Il s'agit naturellement des chants bulgares.

Je me suis borné à dire que le problème était digne d'intérêt ; qu'il serait utile de recueillir ces vieilles poésies, d'en vérifier l'authenticité, en un mot de faire une enquête (2).

(1) Ἑλλην. φιλ. σύλλ., 1871-72, Ἡ Θρᾴκη καὶ αἱ ἀρχαιότητες αὐτῆς, p. 359 et s.
(2) Revue des Deux-Mondes : *Philippopolis et le réveil bulgare.*

Je n'avais pas autorité pour prononcer sur l'antiquité de ces rapsodies, pour y chercher ce qui pouvait remonter à une ancienne origine, pour démêler ce qui était vrai, original dans ces œuvres, si barbares qu'elles soient, des chimères et des inventions dues à l'esprit de parti des Panslavistes. A cela s'est borné mon rôle ; le reste a été fait, et très bien fait, par un savant qui connaît le bulgare et les langues congénères, par M. Auguste Dozon (1).

Le Syllogue épirote a été fondé à Constantinople le 24 juin 1872, sous ce titre : « Ἠπειρωτικὸς φιλεκπαιδευτικὸς σύλλογος. » Le président, M. Basiadis, en prenant la parole dans la première séance, disait, en lettré et en patriote, combien cette création nouvelle était appelée par le vœu de tous. Tous les humanistes goûteront le charme très particulier des premières lignes de son discours, où la langue et l'esprit rappellent heureusement la Grèce classique :

« Φίλοι συμπολῖται, ἰδοὺ παρέστη ἡ ἡμέρα ἐκείνη, ἣν πᾶσα ἠπειρωτικὴ καρδία πρὸ πολλοῦ ἐπόθει καὶ βαρυαλγοῦσα ἐπὶ τῇ ἀναβολῇ ἠρώτα « πότε τέλος πάντων ὁ Ἠπειρωτικὸς φιλεκπαιδευτικὸς σύλλογος τῶν ἐργασιῶν αὐτοῦ ἄρξεται ; » Σήμερον, ἄνδρες Ἠπειρῶται, χαίρετε καὶ ἀγαλλιᾶσθε. Ἰδοὺ ὁ μυριοπόθητος σύλλογος, εἰς οὗ τὴν σύστασιν ἀπὸ πενταετίας ἀσχολούμεθα, τὸν δὲ κανονισμὸν αὐτοῦ ἀπὸ τριετίας ἔχομεν συντεταγμένον, συνέρχεται ὅπως καὶ πραγματικὴν καταστήσῃ τὴν ἵδρυσιν αὐτοῦ καὶ συσκεφθῇ καὶ φροντίσῃ περὶ τῶν δεόντων γενέσθαι πρὸς διάδοσιν τῆς στοιχειώδους ἰδίᾳ παιδεύσεως κατὰ τὴν Ἤπειρον. »

Si les lenteurs que M. Basiadis indique en si bons termes aux ἄνδρες Ἠπειρῶται ont été en effet un peu longues, une fois les statuts arrêtés, les libéralités ne se sont pas fait attendre. Le 13 mai 1873, le greffier du Syllogue, rendant ses comptes à l'assemblée, déclarait que les revenus de l'année montaient à 55,000 francs. Parmi les donateurs, nous remarquons, pour n'en citer que quelques-uns, MM. Zariphis, Zappas, Koneménos-bey, Karapanos. M. Christaki Zographos est grand évergète. La présidence honoraire lui a été décernée. L'archevêque Néophytos, Δέρκων Νεόφυτος, est président. MM. Karapanos et Basiadis ont accepté la vice-présidence. Ainsi nous retrouvons dans cette société, comme dans les autres, des noms qui nous sont chers.

L'article 1er des statuts porte que le Syllogue est fondé pour

(1) *Archiv. des miss. scient.*, 3e série, I, p. 51 et suiv., *Premier rapport sur une mission en Macédoine; Ibid.*, p. 193 et suiv., *Deuxième rapport.*

répandre en Épire l'instruction publique, la culture morale et intellectuelle. Dans ce but, il établira une école normale destinée à former des maîtres, et aussi des institutrices pour les écoles de filles et de petits enfants. Il ouvrira des écoles, il soutiendra celles qui existent, il fera imprimer et distribuer les livres qu'il jugera utiles. Il poursuivra, on le voit, pour l'Épire la tâche que le Syllogue de Thrace s'est donnée pour une autre province.

Le compte rendu de l'année 1872-73 contient une étude étendue sur les écoles de l'Épire, dont il résume en partie l'histoire. Nous y voyons une fois de plus que l'instruction est une partie du patriotisme chez les Grecs; s'ils ont traversé tant de fortunes diverses sans perdre leur indépendance morale, sauvegarde de toute espérance, ils le doivent surtout à leur foi et à leur langue. C'est parce qu'ils ont gardé avec passion leurs croyances et leur culture intellectuelle, qu'ils sont aujourd'hui ce qu'ils étaient il y a quatre siècles, il y a dix-huit siècles, ce qu'ils ont toujours été, une nation vivante. Les croyants antiques pensaient que les destinées des peuples étaient attachées à la conservation de pieux symboles. Les villes avaient leur *palladium*, que les habitants emportaient loin de la patrie aux jours d'épreuves, et qui gardaient leur association de la mort. D'autres entretenaient une flamme sacrée qui ne devait s'éteindre qu'avec la race. Cette grande société qu'on appelle l'hellénisme a pour *palladium* la religion et les lettres; nul chez elle n'ignore quelle est cette flamme sacrée, qu'il ne faut à aucun prix laisser s'éteindre.

« Ἡ παροιμία « οὐκ ἐν τῷ πολλῷ τὸ εὖ, » ἐπὶ ἄλλων ἐφαρμοζομένη, ἐπὶ τῶν συλλόγων οὐκ ἐφαρμόζεται, » dit M. Basiadis. Le proverbe « dans le beaucoup n'est pas le bien, » ne s'applique pas aux syllogues. Aussi se félicite-t-il d'en voir naître de tous côtés : à Sérès, où nous retrouvons le souvenir d'un homme excellent, aussi dévoué aux lettres grecques qu'à la cause hellénique, M. G. G. Papadopoulos, si prématurément enlevé à notre affection, il y a déjà près d'un an, au milieu d'un voyage qu'il faisait en Macédoine pour étudier la situation de cette province; à Smyrne, où les rivalités d'écoles et de nations doivent être un stimulant de plus pour les Grecs; à Varna, à Rodosto, colonies grecques entourées de Bulgares, obligées d'opposer leur activité à une propagande qui croît de jour en jour; à Salonique, la seconde ville de la Turquie d'Europe, riche

par le commerce, plus riche encore par ses merveilleuses antiquités. Il faut changer le proverbe pour les syllogues « ἐν τῷ πολλῷ τὸ εὖ. » Que leur nombre s'augmente encore ; quelles que soient leurs ambitions, le patriotisme des Grecs trouvera les ressources nécessaires. Cette race très riche n'a qu'un seul luxe, les œuvres nationales. Les Hellènes gagnent beaucoup ; pour eux-mêmes ils dépensent peu ; pour la cause commune, ils dépensent tout. C'est là leur passion ; ils peuvent laisser dire leurs détracteurs ; il est des qualités contre lesquelles rien ne prévaudra, ni les attaques des adversaires, ni les défauts mêmes de la race.

Ces quelques pages de cordial souvenir, adressées à des amis éloignés, expriment imparfaitement le mérite de ces œuvres généreuses. Qu'ils sachent du moins avec quel intérêt nous suivons la tâche qu'ils accomplissent, quel sérieux plaisir ils nous font quand ils nous adressent leurs comptes rendus. J'aurais voulu dire tout le charme de ces publications, où la Grèce antique et la Grèce moderne sont si étroitement associées. Tout nous y attache, et les chapitres en apparence les plus arides autant que les autres. Les listes d'offrandes, où toutes les colonies grecques sont réunies, où nous retrouvons tant de noms connus, nous donnent un plaisir très particulier. Dans cette suite de lettres que réunit chaque syllogue, pour conserver la mémoire des sympathies et des dons qu'il reçoit, dans ces honneurs qu'il décerne à la manière antique, dans ces inscriptions et ces décrets qui sont inspirés par l'épigraphie d'autrefois, dans ces éloges funèbres qu'il prononce, comme est, par exemple, celui du vénérable Asopios, ce doyen de l'hellénisme, mort après une vie pleine de choses, de science, de virils exemples, nous ne trouvons pas seulement des sentiments qui seraient honorables en tout pays, mais un mélange de simplicité et de grandeur qui a été de tout temps un des traits du génie grec. Personne ne lira ces recueils sans mieux comprendre ce qu'était la race hellénique d'autrefois (1).

(1) Les *Syllogues* sont un journal bi-hebdomadaire, qui paraît depuis deux ans à Braïla et qui réunit les faits relatifs à ces associations. Parmi les sociétés nouvellement créées, nous devons encore citer le Φιλεκπαιδευτικὸς σύλλογος Βοδενῶν ; l'Ἑλληνικὸς φιλόμουσος σύλλογος, de Braïla ; l'Ὅμηρος, de Smyrne, qui publie un recueil spécial, l'Ὅμηρος ; le Βύρων, à Athènes ; la Παλλάς, ἑλληνικὴ φιλόμουσος ἑταιρία ; l'Ἑταιρία φίλεργος, de Constantinople ; l'Ἑλληνικὸς σύλλογος, Κοραῆς, dans la même ville ; enfin, le Ἐν Μαγχεστρίᾳ ἑλληνικὸς σύλλογος, Ἑρμῆς.

XXV

AUTEL VOTIF TROUVÉ EN THRACE

(*Revue archéologique*, 1869, I, p. 179-85.)

Cet autel, de forme rectangulaire, en granit noir et blanc, dit dans le pays granit de Filibé, a été trouvé au village de Βηλάστιζα, à une heure et demie au sud de Philippopolis. Il est aujourd'hui dans l'église du monastère d'Ἅγιος Γεώργιος, où il sert à supporter la table de marbre sur laquelle se dit la messe. Il mesure en hauteur 0^m,85, en largeur 0^m, 42. Son épaisseur est de 0^m,38.

On voit sur la face principale trois bas-reliefs et une inscription. Les deux premiers bas-reliefs, petits cadres égaux de 0^m,16 sur 0^m, 13, sont sur une même ligne ; le troisième, sculpté audessous des premiers, occupe à lui seul une place aussi étendue que les deux autres.

Les deux bas-reliefs supérieurs représentent un cavalier courant à droite. Ce cavalier lève le bras droit, comme s'il tenait un javelot. La chlamyde qui compose tout son costume flotte derrière les épaules. Sur l'un des cadres, on remarque de plus un chien qui accompagne son maître.

Sur le troisième bas-relief sont sculptés de gauche à droite trois hommes de face, enveloppés de la toge, et une femme également de face, vêtue d'une tunique serrée à la ceinture. Près de chacun des trois premiers personnages, l'artiste a placé un faisceau de papyrus enroulé.

L'inscription porte, en dessous des deux premiers cadres (1) :

ΑΛΕΞΑΝΔΡΟϹΦΙ
ΛΙΠΠΟΥΑΓΟΡΑΙΟϹ

Au-dessous du troisième :

ΤΟΙϹΤΕΚΝΟΙϹΕΑΥΤΟΥ

Ἀλέξανδρος Φι-
λίππου Ἀγοραῖος
τοῖς τέκνοις ἑαυτοῦ

« Cet autel a été dédié par Alexandre, fils de Philippe, d'Agora, à ses enfants, » trois fils et une fille, ainsi que l'indique le bas-relief.

C'est sans doute après la mort de ces enfants que la tombe a été élevée.

Les lettres de l'inscription indiquent le deuxième siècle après notre ère; les bas-reliefs sont d'une exécution médiocre.

I

Le cavalier des deux cadres supérieurs se retrouve fréquemment en Thrace, surtout aux environs de Philippopolis, où j'en ai compté plus de quinze exemplaires en quelques jours. Il est en général sculpté sur des plaques de marbre, mesurant $0^m,16$ sur $0^m,13$. Sa main droite tient souvent une lance grossière, dont il frappe un sanglier que son chien attaque (2).

Ces bas-reliefs paraissent avoir tous porté, dans le principe, une inscription. Le cavalier est appelé κύριος ἥρως, seigneur héros, *monseigneur le saint*, comme disent nos poèmes du moyen âge, et quelquefois simplement κύριος, sans qu'aucune indication, du moins jusqu'ici, fasse connaître le nom du demi-dieu auquel la piété thrace offrait de si nombreux hommages. Vient ensuite au

(1) [Dumont, *Inscr. et monuments figurés de la Thrace*, n. 27.]

(2) [Sur le cavalier thrace, cf. Dumont, *Inscr. et mon. fig. de la Thrace*, p. 70 et les n. 5, 6, 7, 8, 17, 18, 22, 24, 32, 33 *a*, *b*, *c*, 39, 40, 110 *b*. — *Rapport sur un voyage archéologique en Thrace*, p. 30 et suiv.; ci-dessus, p. 218 et suiv.]

génitif le nom de celui qui a dédié l'offrande; la dédicace se termine par le mot εὐχήν.

L'expression κύριος ou κυρία est fréquente en Thrace sur les *ex-voto* aux grandes divinités, par exemple à Jupiter, à Junon et à Diane : **ΚΥΡΙΩΙ ΔΙΙ; ΚΥΡΙΑΙ ΗΡΑΙ; ΚΥΡΙΑΙ ΑΡΤΕΜΙΔΙ** (1). C'est ce qui ferait croire que ces cavaliers ne sont pas de simples morts, appelés *héros* par cela seul qu'ils sont devenus χρηστοί, saints, purs, excellents. Du reste, la dimension ordinaire de ces monuments ne permet pas de les confondre avec les stèles funèbres. Ce sont évidemment des ἀναθήματα.

Un des principaux intérêts d'un voyage archéologique en Thrace est le grand nombre de bas-reliefs qu'on y rencontre. Presque tous sont barbares ; mais ils ont le mérite de représenter les divinités gréco-romaines ou locales, telles que se les figurait l'imagination des Thraces. Ainsi Apollon est un dieu chasseur, peu différent du cavalier des bas-reliefs héroïques (2). Junon porte sur la tête une peau de bête et tient à la main une lance grossière (3). Les inscriptions ne laissent aucun doute sur le nom de ces divinités. La civilisation nouvelle avait pénétré dans les villes ; mais dans les villages, dans le *pagus* que les textes épigraphiques appellent κώμη, le berger et le laboureur s'imaginaient les dieux à leur manière. C'est à ce polythéïsme populaire des *pagani* qu'appartient le cavalier dont nous ignorons le nom. Il est naturel de le retrouver dans une religion qui donne à Junon les traits d'une Diane barbare et qui se représente Apollon comme un fort chasseur.

Ces bas-reliefs grossiers, et en particulier le *chasseur thrace*, ont un autre genre d'intérêt. Ces représentations sont d'une basse époque, souvent d'un temps où les idées chrétiennes commençaient à se faire jour. Les deux religions, au troisième et au quatrième siècle, se touchaient sans cesse. Un monument funèbre précieux, découvert à quelques heures de Philippopolis, à Saradja, conserve encore deux inscriptions; l'une est païenne et l'autre

(1) [Dumont, *Inscr. et mon. figurés*, n. 9, 10, 34, 23, 33, 35. — Apollon, n. 4, et *C. I. L.*, VI, 2798.]
(2) [Dumont, *ibid.*, n. 40.]
(3) [*Ibid.*, n. 9, 10, 23.]

chrétienne (1). Ce tombeau a reçu à peu d'années d'intervalle deux femmes de la même famille — elles portent les mêmes noms, — mais attachées à des croyances différentes. Quand les deux religions vivaient dans des rapports continuels, souvent sous le même toit, il était naturel, surtout dans les villages, que les représentations de l'une eussent une influence marquée sur celle de l'autre. Le cavalier thrace est tout à fait semblable au saint Georges et au saint Dimitri de la peinture byzantine. Les paysans grecs et bulgares nous apportent sur ce point un témoignage qui a sa valeur. Plusieurs de ces bas-reliefs sont conservés dans les églises où on les adore sous le nom des saints qu'ils rappellent. Les inscriptions païennes n'ont pas été effacées ; sur un de ces monuments (2), par exemple, on s'est borné à sanctifier l'image antique en martelant le nom de celui qui dédia la première offrande et en le remplaçant par une croix qui laisse subsister les mots suivants :

Sur le fronton,

KΥΡΙWΗΡWΙ

Sur le socle,

+ΗΡΑΙ////ΑΥΛΟΥΤΡΑΛΕΟϹΕΥΧΗΝ

Dans l'église arménienne de Philippopolis, on brûle toujours des cierges devant une image en marbre du cavalier thrace.

On trouve en Béotie un grand nombre de marbres de la belle époque, représentant un éphèbe à cheval (3). D'autre part, le musée d'Athènes possède quatre ou cinq petits bas-reliefs sur lesquels on voit un cavalier semblable à celui des *ex-voto* si fréquents en Thrace, mais de plus nimbé (4). Évidemment ces deux sortes de représentations ont des rapports marqués avec le saint Georges et

(1) [Dumont, *Inscr. et mon. figurés*, n. 53. Cf., ci-dessus, p. 226.]

(2) [Dumont, *Ibid.*, n. 32, où l'on doit faire la correction indiquée par M. Mordtmann : Ἡραῖ[ς] Αὐλουτράλεος εὐχήν.]

(3) [Sur le cavalier béotien, voir Kœrte, *Mitth. Athen.*, III, IV, *Die antiken Skulpturen aus Bœotien*, et *Bemerkungen zu den antiken Skulpturen*, III, p. 319, n. 10; p. 360 et suiv., n. 93-123 ; p. 380, n. 143 ; p. 381 et suiv., n. 146, 147 ; IV, p. 273, pl. XIV, 1, XVII, 2 ; Haussoullier, *Quomodo sepulcra Tanagræi decoraverint*, p. 46-49, pl. VI, 1, VII.]

(4) [Cette particularité n'est pas notée dans le Catalogue de Sybel ; je n'en ai pas trouvé trace du moins, ni dans les monuments auxquels renvoie le mot *Pferd*, p. XVII, ni aux numéros indiqués sous la rubrique *Reiter*, p. XIX.]

le saint Dimitri des Byzantins. Mais les bas-reliefs de Thrace, sur lesquels l'attitude du chasseur attaquant une bête féroce est plus constante, ressemblent beaucoup plus aux images chrétiennes que nous rappelons. Il resterait à savoir, ce que nous ignorons complètement, dans quelle partie du monde oriental les deux types des *saints à cheval* arrivèrent tout d'abord à la forme définitive qu'ils conservent encore aujourd'hui et qui doit avoir été arrêtée de très bonne heure (1).

Le cavalier qui figure sur notre monument est tout à fait semblable à celui des *ex-voto :* évidemment c'est le *chasseur thrace* que l'artiste a voulu représenter. Mais quel sens a-t-il ici ? Rappelle-t-il le héros ou les héros sous l'invocation desquels l'autel a été consacré, selon la coutume qui admettait souvent qu'un monument funèbre élevé en l'honneur d'un homme fût placé sous le patronage supérieur d'une divinité; ou bien faut-il y voir, non les fils d'Alexandre héroïsés, car alors nous devrions trouver trois cavaliers et non deux, mais un symbole de l'héroïsation ? La première hypothèse paraît plus probable. Il existait en Thrace des confréries de chasseurs que des inscriptions encore inédites feront connaître (2). Peut-être le cavalier des bas-reliefs thraces est-il le patron de ces sociétés ; et alors sa présence sur un autel est encore plus facile à expliquer.

II

Les noms de Philippe et d'Alexandre sont fréquents en Thrace (3). Philippe avait fondé Philippopolis ; il avait introduit

(1) Cf., en particulier, Sabatier, *Description générale des monnaies byzantines frappées sous les empereurs d'Orient*, Paris, Rollin et Feuardent, 1862. Sou d'or d'Arcadius (395-408), t. I, p. 102, pl. III, fig. 11. Théodose, II, t. I, p. 114 ; pl. IV, f. 29, 30 ; pl. V, f. 1. Marcien, pl. VI, f. 5. Léon I, pl. VI, f. 21. Léon II, pl. VII, f. 17. Léonce, Anastase I et surtout Justinien, pl. IX-XVII.

(2) *Inscr. et mon. figurés de la Thrace*, n. 42, κοινὸν κυνηγῶν, à Philippopolis.

(3) Alexandre était Ἀγοραῖος, c'est-à-dire de la ville d'Ἀγορά, une des cités les plus commerçantes de la Thrace et aussi une des plus florissantes.

Agora était située au milieu de l'isthme qui joint la Chersonnèse au continent, ἐν τῷ μέσῳ τοῦ αὐχένος πόλις, ᾗ ὄνομα Ἀγορά, Scylax, p. 28, § 68. Hérodote, VII, 58, en parle quand il raconte la marche de Xerxès vers le Mélas ;

en Thrace la culture grecque; il était naturel qu'il fût considéré comme un des *bienfaiteurs* du pays. Alexandre avait continué son œuvre. A l'époque macédonienne, la civilisation hellénique avait pénétré jusque dans le bassin supérieur de l'Hèbre. On voit à Tatar-Bazarjik, l'ancienne Bessapara, aux pieds des Balkans, à quelques lieues des Portes trajanes, une inscription qui n'est pas postérieure à Alexandre. Elle est gravée avec le plus grand soin, en belles lettres du quatrième siècle avant Jésus-Christ, et constate dès cette époque l'existence de jeux et de panégyries helléniques dans cette partie reculée de la Thrace. Les conquérants macédoniens ne s'étaient donc pas bornés à traverser leur conquête, sans rien y fonder de durable (1).

Quel est le nom ancien du village où a été trouvé cet autel? Il est impossible de répondre avec certitude à cette question. Les recherches topographiques sont particulièrement difficiles en Thrace. Sauf pour la Chersonnèse et les bords de la Propontide, nous sommes réduits à des indications peu nombreuses. Les Ro-

cf. aussi le *Discours sur Halonnèse*, attribué à Démosthène, VIII, 41. Cette ville fut longtemps un des principaux marchés où les Grecs entrèrent en relation avec les rois des Odryses et les différents peuples de la Thrace. Défendue par l'ἀγοραῖον τεῖχος, elle était un entrepôt commercial où les Grecs et les Barbares, grâce à une sécurité relative, pouvaient échanger leurs produits. Dans les catalogues des tributs payés par les alliés d'Athènes, Agora est la principale ville de la Chersonnèse que nous rencontrions. Les mots Χερσονησῖται ἀπ' Ἀγορᾶς et Χερσονησῖται paraissent même employés indifféremment l'un pour l'autre (Bœckh, *Staatshaushaltung*, II, p. 496 et suiv., 3e édit.; *Urkunden*, LXIII, C, CII, CXXXVII, CXXXVIII). [Cf. *C. I. A.*, I, n. 37, 239, 242, 244, 257, 258, et 226, 228, 229, 230, etc.] La fondation de Lysimachie, en 309 av. J.-C., Ol. 117,4, au milieu de l'isthme entre Cardia et Pactyé, à quelques stades d'Agora, nuisit quelque temps à cette ville. Mais la prospérité de Lysimachie dura peu; détruite par un tremblement de terre vingt-deux ans après sa fondation (Justin, XVII, 1), prise par les Gaulois, en 277, Ol. 125,3 (Pausanias, X, 23), relevée un instant de ses ruines par Antiochus le Grand (Polybe, XVIII, 34), puis abandonnée par ses habitants qui se réfugièrent en Asie (Appien, *Syr.*, 28), restaurée une dernière fois par Attale (Diodore, *Excerpt. de vitiis et virt.*, p. 595), elle ne retrouva jamais sa première importance (Pline, *H. N.*, IV, 44-49). Aussi, au deuxième siècle après notre ère, date à laquelle se rapporte notre inscription, voyons-nous des Ἀγοραῖοι établis jusqu'au fond de la Thrace, dans la plaine de Philippopolis. Il est permis de supposer qu'ils y continuaient les traditions commerciales de leurs ancêtres et que la ville d'Agora n'avait pas perdu toute sa prospérité.

(1) [Dumont, *Inscr. et mon. fig. de la Thrace*, n. 1].

mains ne nomment que les villes situées sur la grande voie qui allait de Périnthe au Danube par Hadrianopolis, Philippopolis, Serdica et Naissus. Les *Édifices* de Procope et les *Thèmes* de Constantin Porphyrogénète ne nous rendent guère plus de services. Pour la province dont Philippopolis ou Trimontium était la capitale, la Thrace propre, et qui n'était que le sixième du diocèse de Thrace (1), nous ne connaissons pas plus de dix noms. Cependant cette vaste étendue de terrain, qui répond au sandjak de Filibé et qui occupe seulement la plus petite partie du bassin de la Maritza, contient aujourd'hui plus de six cent mille habitants ; dans le seul kasa de Filibé, qui n'est qu'une des sept divisions du sandjak, on compte trois cent soixante et dix villages. Il devait en exister autant à l'époque des Antonins. Ces villages, que les inscriptions appellent κῶμαι et dont quelques-uns étaient des villes, n'ont pas de nom. On trouve partout des inscriptions, mais on ignore quels *pagi* les avaient fait graver; on trouve de belles ruines, comme les soubassements romains de la citadelle d'Hissar, à six heures au nord de Filibé, comme l'ancienne ville dont Sténimacho, à trois heures au sud de Filibé, occupe l'emplacement. Sténimacho compte quinze mille âmes; elle est demeurée exclusivement grecque au milieu des Bulgares et des Turcs ; il y reste de nombreux marbres antiques. Vingt autres endroits où les débris grecs et romains ne sont pas rares, particulièrement au pied du Rhodope, ont perdu leurs noms. Les Grecs n'en ont conservé aucun souvenir. Dix évêchés ressortissaient au quatorzième siècle à l'archevêque de Philippopolis, je ne crois pas qu'on puisse en citer aujourd'hui plus de trois, dont on sache le district qu'ils occupaient (2). La tradition veut que Bélastiza soit située sur l'emplacement d'Ἀγαθονικεῖον, ville nommée par les Byzantins; mais ce n'est là qu'une hypothèse (3).

(1) Du moins en 297 : *Mémoire sur les provinces romaines*, etc., par M. Mommsen. [Traduit dans la *Revue archéol.*, 1867.]

(2) Cf. la liste des évêchés grecs à la suite de l'édition de Codinus le Curopalate, liste dont la date a donné lieu à de nombreuses discussions. Une seconde liste, celle du patriarche Alexis, paraît pouvoir être rapportée à l'année 1085. Ces deux listes ont été publiées une dernière fois en 1855, dans le dernier volume des *Recueils des canons de l'Église grecque*, par Ralli et Potli, 5 vol. in-8°, Athènes.

(3) Je renvoie là-dessus à deux livres d'érudition locale, qui rendent de

Si une exploration archéologique de la Thrace ne peut pas faire espérer de retrouver beaucoup de noms portés autrefois par les villes où les villages antiques, elle peut arriver à plusieurs résultats généraux importants.

1° En notant les localités où l'on voit encore des débris antiques, il est facile de démontrer qu'au deuxième siècle les centres de population n'étaient pas moins nombreux qu'aujourd'hui.

2° En remarquant que la grande majorité des inscriptions est grecque, on constate, ce qui est d'un grand intérêt, que la civilisation répandue dans cette vaste province était hellénique.

De pareils résultats ont leur valeur; ils en auraient bien davantage, si, en étudiant les noms propres que nous ont conservés les marbres thraces et qui le plus souvent ne paraissent pas ressembler aux noms d'origine grecque; si, en étudiant les légendes des habitants de la montagne qui, dans leur isolement, ont conservé d'antiques et précieuses traditions, l'histoire pouvait jeter quelque jour sur le caractère des premiers habitants de ces contrées, caractère qui s'est modifié dans les plaines sous l'influence des Grecs, mais qui est resté peut-être, dans le Rhodope et dans l'Hémus, plus près de la barbarie primitive.

L'opinion généralement reçue que les Slaves ne se sont établis au sud du Danube que dans les dernières années de l'empire, n'est qu'une hypothèse; car, si les historiens signalent à cette époque des migrations slaves, ils ne nous disent rien de précis sur les peuples qui longtemps auparavant habitaient le Rhodope et l'Hémus. D'autre part, quand MM. Schafarik et Duchinski veulent que des tribus slaves aient de tout temps occupé ces contrées, ils apportent à l'appui de leur thèse des arguments insuffisants. Le problème est d'un haut intérêt. L'archéologie, la philologie comparée, l'étude des traditions mythologiques peuvent espérer de le résoudre : quiconque s'occupera de la Thrace ne pourra le négliger. Que si les premiers voyageurs ne découvrent pas tous les éléments de la question, du moins pourront-ils réunir d'importants matériaux et démontrer la possibilité de recher-

grands services au voyageur en Thrace : la description de l'éparchie de Philippopolis, par Oikonomos, publiée en langue grecque à Vienne, en 1819, et la dissertation de M. Tzoukala sur le même sujet, également en grec, Vienne, 1851.

ches qu'on ne tente pas, parce qu'on pense trop vite qu'elles ne sauraient être vraiment utiles (1).

Filibé, 9 octobre 1868.

(1) Cf. les cartes de Viquesnel, *Demeures anciennes et primitives des tribus slaves au quatrième siècle avant J.-C.*, Atlas, pl. 28.

XXVI

INSCRIPTIONS GRECQUES DE L'HÉMUS

(*Bulletin de correspondance hellénique*, 1878, p. 401-412.)

M. Eugène Schuyler, secrétaire de légation et consul général des États-Unis d'Amérique à Constantinople, a bien voulu m'envoyer cinq inscriptions grecques qui ont été copiées à Eski-Zagra, au mois de juillet 1877, par M. Bond, alors missionnaire américain dans cette ville. « Elles ont été trouvées, l'une dans le cimetière juif, trois autres dans les rues, et la dernière dans le cimetière turc. Eski-Zagra a été brûlé par l'armée de Souleiman-Pacha, et les inscriptions sont maintenant probablement détruites (1). »

Nous possédions déjà trois textes grecs d'Eski-Zagra, que j'ai publiés d'après des copies que m'avait communiquées M. Scordélis (2). Ces huit inscriptions nous donnent quelques détails sur la ville à laquelle elles appartenaient. Les habitants formaient un

(1) [Ces inscriptions sont publiées plus loin dans les *Inscriptions et monuments figurés de la Thrace*, n. 61 *m*, *n*, *e*, *e*[1], *k*. Quatre d'entre elles, *m*, *n*, *e*, *k*, ont été copiées depuis par M. Jireček et publiées dans les *Monatsberichte* de l'Académie de Berlin, en 1881.]

(2) *Inscr. et mon. figurés de la Thrace.* Paris, 1876, n. 61 *b*, 61 *c*, 61 *d*. M. G. G. Papadopoulos avait reçu de Thrace, sans indication précise de provenance, en 1868, plusieurs des inscriptions dont je dois la copie à M. Bond. Il a publié dans la *Pandore*, 1868, p. 457, en caractères courants, ce qu'il a pu lire des textes [61 *k* et 61 *m*]. Les transcriptions qu'il avait sous les yeux étaient évidemment très incorrectes; j'en ai cependant tenu compte pour mes restitutions. M. Papadopoulos donne aussi les inscriptions que je reproduis sous les numéros 61 *c*, 61 *d*. Enfin il ajoute un neuvième texte, dont je n'ai jamais eu de copie [et qui est évidemment mal copié] : Ἀγαθῇ τύχῃ, | τὸν μέγιστον καὶ θειότατον | καὶ θεοφιλέστατον Καίσαρα | αὐτοκρ(ά)το | ρα σεβα(στὸν) Μαισικὸν ? (Μοισικὸν, ἀντίγ.) μέγιστον, | Δακικὸν μέγιστον, Σαρματικὸν | μέγιστον Γερουσίας (*sic*) Τραιανέων... (ἀντίγ. τραιαισεωσιποδεν) εὐτυχῶς.

δῆμος, qui prenait le titre de λαμπρότατος, et non une κώμη comme il en existait beaucoup en Thrace (1). Ils avaient un conseil, βουλή (2), qui décernait les honneurs de concert avec le δῆμος. A côté du conseil se trouvait la γερουσία (3), institution toute différente, que nous trouvons en Thrace nommée avec la βουλή, de telle sorte qu'aucune confusion n'est possible. Un texte de Gallipoli, par exemple, porte : [δῶσ]ει τῇ κρατίστῃ βουλῇ [καὶ] τῇ ἱερᾷ γερουσ[ίᾳ]. Nous connaissons l'existence d'une γερουσία à Philippopolis (4). La γερουσία porte le titre de ἱερά tandis que la βουλή est appelée κρατίστη (5). Dans l'inscription d'Asclépiodotos, ce personnage est prêtre en même temps que γερουσιαστής. Bien que le mot γερουσία ait eu des sens très différents et qu'il ait désigné souvent un sénat, comme à Sparte et dans d'autres villes, il semble qu'ici il indique surtout une association d'hommes d'un âge mur, par opposition aux νέοι (6). En Thrace, comme en Asie (7), la γερουσία percevait une partie des amendes dues par ceux qui violaient les sépultures.

La ville possédait plusieurs archontes (8); à Gallipoli, il en existait aussi plusieurs (9). Nous connaissons un πολειτάρχης à Philippopolis, sans savoir si ce magistrat était unique ou s'il partageait sa charge avec des collègues, comme à Salonique où nous voyons sept politarques (10). Les petites villes étaient dirigées

(1) [Δῆμος, n. 61 *e*; πόλις, n. 61 *e*¹, 61 *e*²; λαμπρότατος δῆμος, n. 61 *d*, *f*; λαμπρὰ καὶ ἐλευθέρα πόλις, n. 61 *e*². Dans la même inscription, on distingue le δῆμος et la βουλή. Sur les κῶμαι, n. 26, et ci-dessus, p. 216. — Ces renvois et ceux qui sont indiqués ci-dessous se rapportent aux *Inscriptions et monuments figurés de la Thrace*, qui sont donnés plus loin avec de nombreuses additions.]

(2) [Dumont, n. 61 *e*, 61 *e*², 61 *f*.]

(3) [Dumont, n. 61 *e*², 61 *m*.]

(4) [Dumont, n. 104, 55²; cf. 57 *c*.]

(5) [A Eski-zagra, une inscription donne à la βουλή le titre de ἱερωτάτη, Dumont, 61 *f*.] Dans d'autres pays, la γερουσία est dite σεμνοτάτη, Le Bas et Waddington, *Voyage archéologique*, n. 1681; *C. I. G.*, n. 3919.

(6) Eckhel, *Doctrina numorum*, IV, p. 190; Waddington, n. 53, 1602.

(7) Vidal-Lablache, *De titulis funebribus græcis*, p. 47.

(8) [Dumont, n. 61 *e*, 61 *e*¹, πρῶτος ἄρχων; 61 *v*, συναρχία, composée de trois membres; deux ἐπιμελούμενοι τῆς ἀρχῆς, 61 *f*.]

(9) [Dumont, n. 100.]

(10) [Dumont, n. 41.] *C. I. G.*, n. 1967; Duchesne et Bayet, *Mission au mont Athos*, n. 1, p. 9-12.

par un κωμάρχης. Dans la Mœsie inférieure, à Nicopolis ad Istrum, un archonte marquait son nom sur les monnaies, par exemple Ἀγρίππας au temps de Macrin (1); de même, en Thrace, à Byzance, avec la préposition ἐπί qui indique l'éponymat (2).

Les dédicaces nomment deux fois des ἀρχιερεῖς : M. Αὐρ. Ἀπολλόδωρος Δημοσθένους, et Ἀντίπατρος Ἀπολλωνίου ἀρχιερεὺς τὸ β', ce dernier en 187. Ils exerçaient des fonctions temporaires qui pouvaient être prolongées ou renouvelées (3).

Le seul culte qui soit cité est celui de Ζεὺς Καπετώλιος, qui avait un ἱερεύς (4).

La table τράπεζα, que mentionne un des textes, n. 61 *m*, se rencontre assez souvent dans les inscriptions de l'époque grecque. Elle servait à déposer les offrandes : τράπεζαι ἐν τοῖς ἱεροῖς, ἐν αἷς τιθέασι τὰ συμφερόμενα (5). Nous pouvons nous figurer ce qu'était celle qu'avait dédiée Asclépiodotos ; nous connaissons, en effet, une *mensa* trouvée, il y a quelques années, à Aklani, près de Philippopolis ; elle porte encore une inscription commémorative de celui qui l'avait consacrée *Deo* Μηδυζεῖ (6). La table d'Aklani est une plaque de granit de $2^m,40$ de long sur $0^m,65$ de large, taillée avec soin, mais sans ornement (7).

L'onomatologie ne présente pas de noms thraces, comme on en

(1) Reginald Stuart Poole, *Catalogue of greek coins*. Thrace, etc., p. 46.

(2) *Ibid.*, p. 101.

(3) [Dumont, n. 61 *c*, 61 *d*, 61 *i*, 61 z^4.]

(4) [Dumont, n. 61 *m*. Il faut ajouter le culte d'Apollon, Ἀπ. Σικερηνός, 61 *g* ; Ἀπ. ἐπήκοος καὶ σωσίεργος, 61 z^4, et celui des nymphes, 61 *g*.]

(5) Plutus, *Schol.*, 678 ; Pausanias, VIII, 30, 2 ; Polybe, IV, 35, 4, et les remarques de M. Girard, *Bull. de corr. hellén.*, II, p. 16.

(6) [Dumont, *Inscr. et mon. fig.*, n. 28, et, pour la description du *sacellum*, p. 72 ; *C. I. L.*, III, 6120 ; Scordélis, Πανδώρα, 15 déc. 1865 ; Desjardins, *Comptes rendus de l'Acad. des inscript.*, 1868, p. 192 ; *Annali di Roma*, 1868, p. 56.

(7) On remarquera la mention de peintures dans l'inscription 61 *m*. M. Egger a fait connaître un peintre thrace qui vivait au deuxième siècle de notre ère, Ἰανουάριος, et un sculpteur Καπίτων, *Annali di Roma*, 1868, p. 133, *Note sur une stèle de marbre* ; [Dumont, *Inscr. et mon. fig.*, n. 110 *b*.]

Les deux distiques qui célèbrent les mérites d'Orphée, n. 61 *k*, ne sont pas plus mauvais que beaucoup de ceux qu'on faisait à cette époque dans les provinces. Si l'on en rapproche une dédicace de Périnthe de l'année 149 de notre ère, on trouvera cette dédicace beaucoup moins correcte. [Dumont, *Inscr. et mon. fig.*, n. 110 *b*.]

rencontre dans les κῶμαι (1), mais des noms d'une parfaite grécité, Δημοσθένης, Φαλακρίων. Les composés d'Apollon, ce qui est conforme aux usages du pays, sont aussi fréquents : Ἀπολλώνιος, Ἀπολλόδωρος, Ἀπολλόδοτος (2). Enfin, les inscriptions paraissent avoir été gravées avec soin. Tous ces détails indiquent une ville qui avait une certaine culture. Si on excepte Périnthe, elle a fourni plus de textes importants qu'aucune autre cité de la Thrace. Ceux de ces textes qui sont datés vont de la fin du deuxième siècle au début du troisième.

Le nom de cette ville peut être retrouvé. On lit en effet, dans trois inscriptions : ἡ Τραϊανέων πόλις ; ὁ δῆμος ὁ Τραιαν ; ὁ δῆμος ....ανέων (3). On doit donc admettre la lecture comme certaine et reconnaître que, sur l'emplacement d'Eski-Zagra, à cette époque, s'élevait une ville appelée Τραϊανή ou Τραϊαναί, dont l'ethnique était Τραϊανεύς. Trajanopolis ad Hebrum s'appelle Τραϊανή sur les monnaies, mais l'ethnique est Τραϊανοπολείτης (4). Une copie très imparfaite d'une inscription de Thyatire (5) donne Τραϊανῶν πόλις, forme qui se rapproche de celle que nous trouvons à Eski-Zagra. Suidas, qui paraît citer une phrase d'un historien racontant les campagnes de Trajan, dit au mot καθίδρυσαν : ἀσφαλῶς κατῴκισαν. Καὶ θύσαντες καθίδρυσαν τὰς πόλεις · Τραϊαναὶ μὲν δὴ ἐπώνυμος ἑκατέρα ἦν.

La fondation d'une ville dans cette partie de la Thrace au deuxième siècle, après les campagnes de Dacie, était naturelle. Cette conquête fut pour toute la région, au nord et au sud de l'Hémus, la raison de grands changements (6). Que Trajanopolis ad Hebrum ait été fondée par Trajan ou par un de ses successeurs

(1) [Dumont, *Inscr. et mon. de la Thrace*, p. 76 et suiv., § 7, Noms propres. Cependant Τήρης est un nom thrace ; le père du Dionysos thrace et plusieurs rois odryses l'ont porté ; cf. Pape, *Eigennamen, s. v.*, et R. S. Poole, *Catalogue*, Thrace, p. 202. Postérieurement à la publication de cet article, d'autres inscriptions d'Eski-Zagra ont fourni des noms thraces, n. 61 z^4, et même un long catalogue très intéressant pour l'onomastique locale, 61 *g*.]

(2) [Dumont, *Ibid.*, p. 76 et 83 ; n. 61 *c, d, e.*]

(3) [Dumont, *ibid.*, n. 61 *d, e,* e^1, e^2, e^3.]

(4) [Il semble qu'il y ait lieu de distinguer les monnaies qui portent au revers la légende : ΑΥΓΟΥϹΤΗϹ ΤΡΑΙΑΝΗϹ, S. Poole, *Catalogue*, Thrace, p. 177-180, 237, ou la légende : ΤΡΑΙΑΝΟΠΟΛΕΙΤΩΝ, *Ibid.*, p. 178, n. 10 ; 179, n. 18-20.]

(5) *C. I. G.*, 3497.

(6) Sur ces changements, voir un chapitre du dernier livre de M. C. de la Berge, *Essai sur le règne de Trajan*, p. 62, Les Romains sur le Danube.

immédiats, elle n'en est pas moins certainement de cette époque (1) ; vers le même temps, la Thrace, qui jusque-là avait été administrée par un procurateur, reçut un légat propréteur. Le premier qui nous soit connu est Iuventius Celsus, qui gouverna la Thrace avant l'époque où Trajan prit le titre de Parthique (2). Anchiale et Pautalia furent agrandies ; en Mœsie, s'élevèrent de nombreuses villes nouvelles ; enfin le système des routes fut complété : « *iter conditum per feras gentes, quo facile ab usque Pontico mari in Galliam permeatur* (3). »

C'est à cette époque que se rapporte la fondation de la ville de Τραϊανή. L'endroit où elle fut établie présentait, au point de vue stratégique, des avantages dont les Romains durent tenir grand compte. M. de Torcy, capitaine d'état-major, attaché militaire à l'ambassade de France à Constantinople, qui a récemment étudié cette région, veut bien me communiquer la note suivante : « La position d'Eski-Zagra est très importante chaque fois que le Balkan est considéré comme un rempart. Cette ville est située sur le versant sud du Karadja-Balkan, chaîne de collines qui court parallèlement à la grande chaîne du Kodja-Balkan, à la distance de 15 à 18 kilomètres. Elle est un centre de défense qui permet de surveiller à la fois le groupe des défilés de Tschipka, qui sont connus aujourd'hui sous le nom de cols de Tschipka, Haïn-Boghaze, Féréditch-Boghaze et les défilés de Slivno. La distance d'Eski-Zagra à chacun de ces points n'excède pas un jour de marche. La petite chaîne du Karadja-Balkan est elle-même une protection en admettant qu'un de ces défilés de la grande chaîne soit forcé. La vallée de la Toundja, qui court de l'ouest à l'est entre la chaîne du grand Balkan et celle du Karadja-Balkan, soumise à des inondations périodiques, est souvent malsaine, ce qui la rend peu favorable à l'établissement d'une ville importante. De plus, un centre de défense ne doit pas être trop près des défilés qu'il a pour but de couvrir. On remarque, dans le canton d'Eski-

(1) La date précise de la fondation de Trajanopolis est inconnue. Les plus anciennes monnaies sont, je crois, celles de Faustine jeune. [Ces monnaies portent la légende **ΑVΓΟVϹΤΗϹ ΤΡΑΙΑΝΗϹ**. Je ne trouve pas, dans le catalogue du British Museum, la légende **ΤΡΑΙΑΝΟΠΟΛЄΙΤΩΝ** avant Caracalla.]

(2) [Dumont, *Inscr. et mon. fig.*, p. 74.]

(3) Aur. Vict., *Caess.*, 14.

Zagra et sur l'emplacement même de la ville, des sources thermales et des eaux vives qui ont dû contribuer à faire choisir cette situation pour y créer une ville. » Un autre col, celui de Kalofer, s'ouvre plus à l'occident ; mais nous savons par une inscription que, dès le temps de Néron, il était traversé par une voie romaine que construisit le procurateur Ti. Iulius Justus (1). C'est la route qui est indiquée au nord de Philippopolis, sur la carte de Peutinger, et dont les premières stations sont Sub radice, monte Hæmo (*Montemno*, sur la carte) et Ad radices. Cette route était protégée par des fortifications qu'on retrouve encore. Hissar, en particulier, conserve des constructions romaines, une inscription latine et des inscriptions grecques (2). Du moment que la passe de Kalofer était défendue, rien n'importait plus à la sécurité de la Thrace et au mouvement des armées entre cette province et la Mœsie inférieure qu'une bonne défense des cols de Tschipka et de Slivno.

De cette ville de Τραϊανή nous ne savons rien que les détails fournis par les inscriptions (3) ; bien qu'elle fût florissante au deuxième et au troisième siècle, aucun écrivain, que je sache, n'en a parlé ; il est évident qu'on ne peut la confondre avec Trajanopolis dont les ruines, sans contestation possible, sont situées entre Ourounjik et Lidjakeui, à l'embouchure de l'Hèbre, sur la rive droite de ce fleuve et très loin de l'Hémus (4). Le nom de Τραϊανή ne se trouve, ni dans l'*Itinéraire d'Antonin*, ni sur la *Table de Peutinger* ; le seul témoignage indirect que je puisse citer est le passage que j'ai rappelé d'après Suidas, texte qui ne se rapporte pas de toute évidence à cette ville.

Les auteurs byzantins ne donnent pas le nom de Τραϊανή. En particulier, nous ne le trouvons pas dans le *Synecdème* d'Hiéroclès ; or, ce *Synecdème*, qui, pour la seule éparchie de Thrace, cite, avec Philippopolis, quatre autres villes, qui en nomme quatorze dans l'éparchie d'Europe, sept dans celle du Rhodope et

(1) [Dumont, *Inscr. et mon. fig.*, n. 13 a ; *C. I. L.*, III, 6123.]

(2) [*Ibid.*, n. 25, 25 a, 26.]

(3) [Il y faut, je crois, ajouter les monnaies à la légende ΑΥΓΟΥϹΤΗϹ ΤΡΑΙΑΝΗϹ.]

(4) *Rapport sur un voyage archéologique en Thrace*, 1871, § 5, 2 ; [cf. ci-dessus, p. 224 et suiv.]

cinq dans celle d'Hémimont, mentionne évidemment des villes très secondaires ; nous y voyons des cités qui n'ont jamais eu de grands développements, Ganos et Panium, par exemple. Il est cependant difficile de supposer que la ville grecque dont nous possédons aujourd'hui des inscriptions eût tout à fait disparu ; il semble qu'il y ait toujours eu en cet endroit un centre de population important ; avant les derniers événements, Eski-Zagra avait de 15 à 20,000 habitants (1). Il me paraît possible de démontrer qu'à partir du quatrième siècle la ville grecque qui occupait l'emplacement d'Eski-Zagra s'appelait Βερόη (2). Cette ville de Beroé est bien connue ; Ammien Marcellin l'appelle *ampla civitas* (3) et la cite à côté de Philippopolis ; les auteurs byzantins la mentionnent souvent ; elle était le siège d'un évêché dont Lequien (4) a retrouvé plusieurs titulaires. L'impératrice Irène y vint et lui donna, pour quelque temps, le nom de Εἰρηνόπολις (5).

Pour savoir si Béroé occupait l'emplacement d'Eski-Zagra, il faut étudier deux routes que donnent l'*Itinéraire d'Antonin* et la *Table de Peutinger*, l'une d'Hadrianopolis à Béroé, l'autre de Philippopolis à Béroé. La route de Béroé à Hadrianopolis (6), d'après l'*Itinéraire d'Antonin*, a LXXXVII millles, ainsi répartis : de Béroé à Castra Iarba, XXX milles ; Burdipta, XXV milles ; Hadrianopolis, XXXII milles. Il est à remarquer que de Burdipta à Hadrianopolis cette route se confond avec la grande voie de Philippopolis à Hadrianopolis, et qu'elle s'en détache seulement à Burdipta pour remonter au nord. Nous retrouvons, en effet, Burdipta sur cette voie. Mais, au lieu du chiffre XXXII, l'*Itiné*-

(1) Plus de 8,000 Bulgares, environ 7,000 Turcs, 2,000 Juifs et Tziganes. [Cf. les données statistiques de l'année 1880, dans les *Monatsberichte* de l'Académie de Berlin, 1881, p. 437.]

(2) [L'identification d'Eski-Zagra ou Τραϊανή avec la ville de Βερόη a été reconnue aussi, et pour les mêmes raisons, par M. Jireček, qui ignorait le travail de M. Dumont, *Monatsber. berlin. Akad.*, 1881, p. 446 et suiv. Il cite de plus, en ce lieu, des tronçons de routes romaines que les Turcs désignent par le nom de *Trajan jol*, route de Trajan, à 18 milles à l'est de Tschirpan ; cf. *Arch. epigr. Mittheil. aus Oesterreich*, 1886, p. 103.]

(3) Ammien Marcellin, XXVII, 4, 12 ; XXXI, 9, 1.

(4) Lequien, *Oriens christianus*, I, p. 1165.

(5) Théophane, édit. de Bonn, I, p. 707, en l'année 776.

(6) Fortia d'Urban et Lapie, *Recueil des itinéraires anciens*, 1845, p. 67 ; Parthey et Pinder, *Itinerarium Antonini Augusti*, 1848, p. 108.

raire d'Antonin (1) donne XXIV, la *Table de Peutinger* XX (2). Le total LXXXVII paraît être une garantie pour le chiffre XXXII. Si nous prenons XXXII milles sur la route actuelle d'Hadrianopolis à Philippopolis nous arrivons au village d'Hébidsche ; c'est à ce point que se détache encore aujourd'hui un embranchement qui va à Eski-Zagra ; d'Hébidsche à Eski-Zagra on compte environ 77 kilomètres ou LII milles (3). Nous obtenons donc un total de LXXXIV milles ; les trois milles de différence s'expliquent suffisamment par les *plus minus* et par les détours dont nous ne tenons pas compte.

La seconde route, celle de Philippopolis à Béroé, est donnée ainsi par la *Table de Peutinger* : Philippopolis à Ranilum, XXVII ; de Ranilum à *Berone*, XXXVI (4). Cette route suivait le versant méridional de l'Hémus et allait à Anchiale, tandis qu'une autre voie partant de Philippopolis longeait les pentes septentrionales pour aboutir également à Anchiale (5). Les XXVII milles jusqu'à Ranilum appartiennent à la route de Philippopolis à Hadrianopolis ; si nous plaçons Ranilum sur la route moderne, cette station se trouvera entre Iéni-Mahalé et Kajali, tout près de Kajali. De Kajali à Eski-Zagra on compte 54 kilomètres, c'est-à-dire XXXVI milles *plus minus*, 600 mètres de plus que XXXVI milles exactement. On voit que nous avons les plus fortes raisons de placer *Berone* de la *Table de Peutinger* ou Béroé à Eski-Zagra.

Pour la route de Béroé à Anchiale, nous ne pouvons pas faire la preuve parce qu'il manque sur la *Table* la distance de Cabilis à Aquæ calidæ.

L'identification de Béroé et d'Eski-Zagra est donnée par Lapie (6), par Viquesnel (7) ; elle est admise par Parthey et Pin-

(1) Lapie, p. 40 ; Parthey, p. 64.

(2) Lapie, p. 250 ; Desjardins, *La Table de Peutinger*, segment VII, B, Burdenis.

(3) La route principale est à 12 kilom. plus loin, à Harmanly. La carte de Viquesnel (1854) marque nettement l'embranchement d'Hébidsche qu'il est naturel de prendre, pour plus de rapidité, quand on vient d'Hadrianopolis, et qu'indiquent les itinéraires les plus récents de la Roumélie.

(4) Desjardins, segment VII ; Lapie, *ouvr. cité*, p. 252.

(5) L'*Itinéraire d'Antonin* ne donne pas Ranilum, mais Cillis, à trente milles de Philippopolis, Parthey, p. 64 ; Lapie, p. 39.

(6) Lapie, *ouvr. cité*, 252.

(7) Carte de la Thrace, d'une partie de la Macédoine et de la Mœsie.

der, d'après Lapie (1). Forbiger (2), citant Schaffarik, place Béroé à Véria. Je ne trouve pas ce dernier nom sur la carte de Kiepert de 1870, mais il est à supposer que Véria est la traduction populaire de Βερόη et ce nom peut être celui que les Grecs donnent aujourd'hui à Eski-Zagra, fait que je n'ai pu vérifier avec certitude (3).

Il resterait à expliquer comment Τραϊανή prit le nom de Βερόη. Ce nom de Βερόη est assez fréquent dans cette région ; on le retrouve en particulier en Macédoine, où il est devenu *Véria*. Étienne de Byzance cite une ville de Thrace qui s'appelait Βέρης, ethnique Βερήσιος. Je serais porté à croire qu'une ville thrace du nom de Βέρης ou Βερόη existait primitivement sur l'emplacement d'Eski-Zagra (4), que cette ville, augmentée par Trajan ou par ses

(1) Parthey, *Itiner. Anton.*. p. 312. Je ne comprends pas la route qu'indique Spruener, de Philippopolis à Béroé, sur la carte XXIII de l'*Atlas antiquus*, 1865; cette route, d'après Spruener, part directement de Philippopolis sans passer à Burdipta.

(2) *Handbuch der alten Geographie*, III, p. 1084.

(3) Il y a souvent lieu de consulter la carte de Rhigas Phéraios pour des noms grecs qui ont disparu ou qui sont devenus d'un möindre usage depuis le dix-huitième siècle : Χάρτη τῆς Ἑλλάδος ἐν ᾗ περιέχονται αἱ νῆσοι αὐτῆς καὶ μέρος τῶν εἰς τὴν Εὐρώπην καὶ μικραν Ἀσίαν πολυαρίθμων ἀποικιῶν αὐτῆς, χάριν τῶν Ἑλλήνων καὶ Φιλελλήνων, 1797. Ἐχαράχθη παρὰ τοῦ Φρανσουᾶ Μῆλλερ, ἐν Βιέννῃ. La partie qui contient la Thrace est très incomplète. Rhigas place Eski-Zagra, qu'il appelle Ὀσταφός, Ἐσκὶ-Ζαγαρᾶ, sur le versant septentrional de l'Hémus (Αἶμος, Κοτσιὰ Μπαλκὰν) et Béroé (Βέροια, Εἰρηνόπολις) sur le versant septentrional d'une chaîne de collines qui paraît être le Karadja-Balkan. Il est évident qu'il n'avait que des notions très vagues sur cette région. — La carte de l'éparchie de Philippopolis par Tsoukalas, Vienne, 1851, qui donne nombre de noms anciens, ne porte pas Béroé; on n'y trouve pas non plus Eski-Zagra. — M. Scordélis, *Meditationes thracicæ*, Leipzig, 1877, p. 14, se borne à citer le nom de Béroé, d'après Ammien Marcellin. Sur les cols de l'Hémus, *ibid.*, p. 25. — Tafel, dans *Pauly's Real-Encycl.*, I, p. 1100, place Béroé à Béria, en turc Charten, sur un affluent de la Toundja. Il renvoie à Katancsich, *Ad Tab. Peut.*, I, 726, et à Schaffarik, *Wiener Jahrb.*, XLVI, p. 57. C'est l'attribution qu'admet Forbiger et qu'on a vue plus haut. Je suppose qu'il s'agit ici d'un affluent de la rive droite. Je ne reconnais pas sur la carte de Kiepert de 1870 celui dont veut parler Tafel, et je ne trouve pas plus dans cette région Charten que Béria.

(4) [Une inscription publiée en 1881, dans le *Bull. de corresp. hellén.*, V, p. 127 et suiv., et par M. Jirecek, dans les *Monatsberichte Berl. Ak.*, p. 442, puis, plus correctement, par M. Foucart, *Bull. de corr. hellén.*, 1882, p. 179; cf. *Inscr. et mon. fig. de la Thrace*, n. 61 *g*, fait connaître l'ancien nom de Trajane, qui était *Ergissa*.]

successeurs et devenue un centre important, reçut pour deux siècles le nom de Τραϊκνή, mais qu'au quatrième siècle, au temps d'Ammien Marcellin, elle reprit un nom dont le caractère national est incontestable.

XXVII

INSCRIPTIONS ET MONUMENTS FIGURÉS DE LA THRACE

(*Archives des missions scientifiques*, 3e série, III, p. 117-200.)

Ce recueil d'inscriptions et de bas-reliefs a été formé en Thrace lors du voyage que je fis dans cette province en 1868. J'y ai ajouté plusieurs documents qui m'ont été communiqués plus récemment, en particulier par M. Scordélis, directeur de l'école grecque de Philippopolis, par M. Zoïros, secrétaire du *Syllogue Thrace* à Constantinople, et par M. Dozon, aujourd'hui consul de France à Ianina. On trouvera rappelés, dans l'ordre géographique, quelques textes qui ont déjà été publiés. Ainsi, ce mémoire forme une sorte de *Corpus* de la Thrace (1).

Le travail est divisé en deux parties. La première donne les textes et les monuments, la seconde résume les faits nouveaux qu'ils nous font connaître, sans revenir toutefois sur les questions qui sont étudiées dans le *Rapport* et dans les *Mélanges archéologiques*.

Depuis l'époque où j'ai visité la Thrace, ce pays est devenu d'un accès facile, grâce au chemin de fer qui rejoint maintenant Constantinople et la vallée de la Maritza. En même temps, des sociétés se sont formées, en particulier à Constantinople et à Rodosto, pour étudier les antiquités de la province; elles témoignent d'une heureuse activité. On peut donc croire que ce recueil rendra des services, surtout qu'il provoquera d'utiles recherches (2). — J'y ai

(1) [Pour répondre aux intentions de l'auteur et conserver au mémoire le caractère qu'il avait voulu lui donner, nous avons cherché à compléter et à mettre au courant le recueil qu'il avait formé.]

(2) Les nombreuses additions que l'on trouvera ci-dessous, — elles sont

donné place à des textes importants que je n'ai pas vus, pensant que cette publicité nous procurerait, de la part des professeurs du pays, des copies corrigées et définitives.

La Thrace est presque inconnue. Les moindres inscriptions, les bas-reliefs les plus frustes méritent d'y être signalés. L'épigraphie et l'archéologie figurée nous révéleront seules ce que nous pouvons encore retrouver du passé de cette grande province (1).

placées entre crochets [], — montrent combien étaient fondées les espérances de M. Dumont ; en quinze ans les textes épigraphiques ont plus que doublé].

(1) BIBLIOGRAPHIE. — Les inscriptions de la Thrace, grecques et latines, publiées jusqu'ici, se trouvent, à ma connaissance, dans les ouvrages suivants :

Corpus inscriptionum græcarum : Gallipoli, 2012-2016 ; Madytus, add., 2016 *b*, *c*, *d*; Chersonèse, 2017 ; [Hexamil = Lysimachia, 9442;] Héraklizza = Périnthe, 2018-2030; Sélymbrie, 2031, [8683, 8902;] Andrinople, 2046, [8713, 8755, 8780;] Philippopolis, 2047-2051 ; Sozopolis, Anchialus, Mesambria, 2052 *b*-2055 ; add., 2053 *d*, 2055 *b*. Les inscriptions de Constantinople ne sont pas comprises dans cette énumération. [Abréviation : *CIG*.]

Corpus inscriptionum latinarum, III; [Abdera, *Suppl.*, 7378-9;] Madytus, 724; [Cœla, *Suppl.*, 7380;] Callipolis, 725, [*Suppl.*, 7381-3;] Burneri, 726, [*Suppl.*, 7384-6;] Khora, 727; Rhædestus, 728, 729, [*Suppl.*, 7387 ; Panidon, 7388-7390;] Périnthe, 730, 731, [*Suppl.*, 7391-7400;] Philippopolis, 746, 747, 6120, 6121, [*Suppl.*, 7409-7410;] Hissar, 6122 ; Mahalé, 6123; [Aquae Calidae = Burgas, *Suppl.*, 7408; Golemo-Selo, *Suppl.*, 7411; Bessapara, *Suppl.*, 7412-4; Serdica-Sophia, 748, *Suppl.*, 7415-6; Pautalia = Kustendil, *Suppl.*, 7417; Bania, *Suppl.*, 7418. Abréviation : *CIL*, III, *Suppl.*]

Le Bas, *Voyage en Grèce et en Asie Mineure.* [Inscriptions, II : Callipolis, 1442-9 ; Madyte, 1450-4; Lysimachie, 1455-6 ; Gane, 1457-8 ; Rhédeste, 1459 ; Périnthe, 1460-1470; Sélymbrie, 1471-1472 *b* ; Athyras, 1473; Bergules, 1544; Hadrianopolis, 1545-8; Philippopolis, 1549-1554 ; Sozopolis, 1555; Anchiale, 1556 ; Mésambrie, 1557-1563. Abréviation : LB.]

Rangabé, *Antiquités helléniques*, II, n. 1236. Viza.

Bruzza, *Annali di Roma*, 1861, p. 380, et tav. d'agg. S, *Bassorilievo con epigrafe greca proveniente da Filippopoli.*

Borghesi, *Œuvres compl.*, III, p. 263 et suiv., *Illustrazione di un marmo ... scoperto nella basilica di S. Paolo ... detta Ostiense.*

Tsoukalas, Ἱστοριογεωγραφικὴ περιγραφὴ τῆς ἐπαρχίας Φιλιππουπόλεως, Vienne, 1851. Inscriptions de Philippopolis, de Sténimacho, etc.

G. Deville, *Annuaire de l'Association pour l'encouragement des études grecques en France*, 1873, p. 94-99 ; *Inscriptions inédites de Thrace.* Six inscriptions d'Énos, Maronée, Dédé-Agatch et Gallipoli. [Abréviation : *Annuaire.*]

Ὁ ἐν Κωνσταντινουπόλει ἑλληνικὸς φιλολογικὸς σύλλογος, en cours, paraît depuis 1863. [Abréviation : ΕΦΣ. Voir en particulier :

[St. Aristarchis, Περί τινων ἀνεκδότων ἐπιγραφῶν (Périnthe, Héraclée, Sélymbrie), II, 1864, p. 232 et suiv. ; IV, 1865-70, p. 1 et suiv., pl. II ; cf. p. 187.]

Les textes pris du manuscrit de Cyriaque d'Ancône conservé

[Anthimos, métropolite de Belgrade, Περί τινων νομισμάτων καὶ ἐπιγραφῶν Μακεδονίας καὶ Θράκης, IV, 1865-70, p. 124 et suiv., pl. X.]

[Blasios Scordélis, *Inscr. de Philippopolis*, avec 13 photographies de monuments, cité, IV, p. 252.]

[A. Mordtmann, Περὶ ἐπιγραφῶν καὶ ἀναγλύφων Φιλιππουπόλεως, VI, 1871-2, p. 238 et suiv. Dix inscriptions d'après des copies et des photographies.]

[J. Millingen, Συμπλήρωσις ἐπὶ τῶν δύω ἀνεκδότων κυζικηνῶν ψηφισμάτων, καὶ ἔκθεσις ἐπὶ πολλῶν ἐπιγραφῶν Θράκης καὶ Κυζίκου, VIII, 1873-4, p. 164-174. Les inscriptions de Philippopolis, d'après les copies de Scordélis; elles ne représentent qu'une partie du recueil de Scordélis, qui en contenait 50. Cf. le παράρτημα archéologique de la même année et, pour les décrets de Cyzique en l'honneur des fils de Cotys, Rhœmetalkès, Polémon et Cotys, et d'Antonia Tryphæna, VII, 1872-73, p. 23-28.]

[J.-H. Mordtmann fils, Περὶ ἀρχαίων τινῶν μνημείων τῆς Θράκης καὶ Μακεδονίας ἀνηκόντων τῇ τῶν Βυζαντινῶν ἐποχῇ, X, 1875-6, p. 151.]

[A. Papadopoulos Kérameus, Ἀρχαιότητες καὶ ἐπιγραφαὶ τῆς Θράκης καὶ Μακεδονίας, XVII, 1886, p. 65 et suiv. Inscriptions en majorité des côtes de la Propontide.]

Egger, *Annali di Roma*, 1868, p. 133 et suiv., *Note sur une stèle de marbre.*

Πανδώρα, [1865, 15 décembre, Scordélis, *Inscr. d'Aklani;* 1866, p. 16, 424, 537, Scordélis, *Inscr. de Philippopolis*; 1869, p. 120, 302; 1868, p. 457 et suiv., G. Pappadopoulos, *Inscr. d'Eski-Zagra;* etc.] — Cf. les mêmes auteurs et Koumanoudis, diverses publications dans des journaux politiques d'Athènes.

Perrot, *Mémoires d'archéologie*, p. 213.

Desjardins, *Annali di Roma*, 1868, p. 55-57; *Inscriptions de Valachie et de Bulgarie.*

Heuzey, *Le sanctuaire de Bacchus Tasibastenus dans le canton de Zikna; Mission de Macédoine*, p. 21, 149 et suiv.; *Le mont Olympe et l'Acarnanie*, p. 489.

Tomaschek, *Ueber Brumalia und Rosalia*, Wien, 1869; [*Sitzungsber. der Wiener Akad.*, 1882, p. 437, *Zur Kunde der Hæmus-Halbinsel.*]

Miller, *Revue arch.*, XXVI, 1873, p. 84 et suiv., *Inscription grecque trouvée à Énos.*

De Rossi, *Roma sotterranea*, I, p. 107.

Curtius, *Monatsberichte der Berlin. Akad.*, 1874, p. 16 et suiv., *Ehrendenkmal der Kyzikener fuer Antonia Thryphæna und ihre Familie;* [*Hermes*, VII, p. 113 et suiv., *Inschrift aus Sestos;* *Iahresbericht der griechischen Epigraphik,* dans le recueil de Bursian, 1873, p. 1233-4; 1874-5, p. 782; 1876-7, p. 67.

[*Complément de la Bibliographie épigraphique et archéologique de la Thrace, et, en particulier, ouvrages postérieurs à celui de M. Dumont.*]

[*Annali* et *Bullettino dell' Istituto di corrispondenza archeologica di Roma.* Voir Bruzza, Desjardins, Kiepert. Abréviations : *Annali*, *Bullettino.*

au Vatican (nº 5250) ont été copiés pour ce travail par M. O. Riemann, membre de l'École d'Athènes et de l'École de Rome.

[*Archæologisch-epigraphische Mittheilungen aus Œsterreich*, 1877, en cours. Cf. Hirschfeld, Jirecek, Mordtmann. Abréviation : *AEMŒ*.

[*Archæologische Zeitung*. Voir Newton. Abréviation : *AZ*.

[Barth, *Reise durch das Innere des europæischen Tuerkei*, Berlin, 1864.

[Bechtel, *Die Inschriften des ionischen Dialekts*, Gœttingen, 1887, n. 63, 84, 134, 137, 138, 162.

[*Bulletin de correspondance hellénique*, II, 1878, p. 280, etc. Cf. Dumont, Fontrier, Foucart, Hauvette-Besnault, Pottier, Reinach, Tissot. Abréviation : *BCH*.

[Collitz, *Sammlung der griech. Dialekt-inschriften*, III, p. 37 et suiv., n. 3068-3081.

[Conze, *Neue Untersuch. auf Samothrake*, 1880, p. 101 ; *Verzeichniss der Antiken Skulpturen*, Berlin, 1885, n. 201, 329, 538, 703.

[Dittenberger, *Histor. und philolog. Aufsætze*, publiés en l'honneur de M. Curtius, Berlin, 1884, p. 299, *Epigraphische Miscellen ; Rheinisches Mus.*, XXXVI, p. 463. *Ein griechischer Mimendichter ; Sylloge inscr. græc.*, n. 223-225, 228, 246, 339.

[Dumont, *Archives des missions*, 2e série, VI, p. 447-515, *Rapport sur un voyage archéologique en Thrace ; Rev. arch.*, 1868, II, p. 441-2, *Deux inscriptions de Thrace ;* 1869, I, p. 179-185, *Autel votif trouvé en Thrace ;* 1872, II, p. 229-231, *Sécoma de Panidon ; Bull. de corr. hellén.*, 1878, p. 401-412, *Inscr. grecques de l'Hémus*. Cf., ci-dessus, p. 280 et suiv., 116 et suiv., 297 et suiv.

[Ellis, *Hermes*, XIV, 1879, p. 259.

[*Ephemeris epigraphica*, II, p. 250 et suiv., 296 ; III, p. 235-6 ; IV, p. 53-59 ; V, p. 83-86, 609, 652-656. Cf. Mommsen. Abréviation : *EE*.

[Ἐφημερὶς ἀρχαιολογική, 3e série. Cf. Tsountas.

[A. Fontrier, *Bull. de corr. hellén.*, 1877, p. 409 et suiv., *Inscription de Gallipoli*.

[(Foucart), *Bull. de corr. hellén.*, 1882, p. 177-186, *Antiquités d'Eski-Zaghra*.

[Gomperz, *Zeitschr. fuer œsterreich. Gymnasien*, 1878, p. 436, et différentes restitutions données dans les *Arch.-epigr. Mittheil. aus Œsterreich*.

[Hauvette-Besnault, *Bull. de corr. hellén.*, 1880, p. 505-520, *Sur quelques villes anciennes de la Chersonnèse de Thrace*. Cf. Pottier.

[*Hermes*. Voir Curtius, Kaibel, Keil, Mommsen.

[Van Herwerden, *Mnemosyne*, X, p. 397.

[Hettner, *Westdeutsche Zeitschr.*, V, 1886, p. 245.

[O. Hirschfeld, *Arch. epigr. Mitth.*, I, 1877, p. 63 et suiv., *Inschriften aus der Kreise von Tatar-Pazardschik*.

[W. Jerusalem, *Wiener Studien*, I, p. 32 et suiv.

[Jirecek, *Monatsber. d. Berlin. Akad.*, 1881, p. 434-69, *Beitræge zur antiken Geographie und Epigraphik von Bulgarien und Rumelien ; Arch. epigr. Mitth.*, 1886, p. 43-104, 129-209, *Archæologische Fragmente aus Bulgarien*.

Les inscriptions de Constantinople ne sont pas comprises dans

[Kaibel, *Epigrammata græca*, 1878, n. 528, 529, 530, 531, 532, 533, 540, 1034. Abréviation : *EG.* — *Hermes*, XIX, p. 261, n. VII; *Rhein. Mus.*, XXXIV, 1879, p. 212; *Supplementa epigram. græcorum.*

[Kanitz, *Donau, Bulgarien und der Balkan.*

[Keil, *Hermes*, XX, 1884, p. 630, Ἀφρεία, ἀφρία.

[Kiepert et Franz, *Annali di Roma*, 1842, p. 137-139, 151.

[Larfeld, *Iahresber. der griech. Epigraphik fuer* 1883-1887, p. 540 et suiv.

[Latischew, *Mittheil. Athen*, 1884, p. 209-225, *Die in Russland befindlichen griech. Inschriften.*

[Lolling, *Mittheil. Athen*, 1881, p. 209-212, *Altar aus Sestos*; 1884, p. 73-77, *Inschriften vom Hellespont.*

[*Mittheilungen des deutschen archæologischen Institutes in Athen*, 1876, en cours. Voir Latischew, Lolling, J.-H. Mordtmann. Abréviation : *MDIA.*

[Th. Mommsen, *Hermes*, IX, 1875, p. 117-118, *Attaliden-Inschriften von thrak. Chersones*; *Ephem. epigr.*, II, p. 250-263, *Observ. ep. XVII*, *Reges Thraciæ inde a Cæsare dictatore*; p. 296, *Additam. ad Corporis vol. III*; III, p. 235, 332, *Cyriaci Thracica*; IV, p. 55-59, *Additam. ad Corporis vol. III*; V, p. 83, 86, 609, 652-3, *Additam. ad Corpor. vol. III*; p. 186-188, 200, 202, 211, 222, 233, 235, 239, 244-5, *Observ. epigr. XXXVIII*, *Militum provincialium patriæ.*

[*Monatsberichte der Berliner Akademie.* Voir Curtius, Jirecek. Abréviation : *MBA.*

[A. Mordtmann. Voir Ἑλληνικὸς Σύλλογος de Constantinople.

[J.-H. Mordtmann, *Revue arch.*, 1878, XXXVI, p. 292 et suiv., *Mélanges d'épigraphie*; *Mitth. Athen*, 1881, p. 256-265, *Inschriften aus Kallipoli*; 1885, p. 206, *Zur Epigraphik von Kyzikos*; *Arch.-epigr. Mitth.*, 1884, p. 199-227, *Zur Epigraphik von Thrakien.*

[Μουσεῖον καὶ βιβλιοθήκη τῆς Εὐαγγελικῆς Σχολῆς, Smyrne, Περ. β', 1876-78, p. 13, 15, 16, 18, 39, 61. Abréviation : ΜΒΕΣ.

[Newton, *Arch. Zeitung*, 1854, XII, p. 513 et suiv.

[Athan. Palæologos, Ἡμερολόγιον τῆς Ἀνατολῆς, Constantinople, 1886, p. 83-119, Βιζυηναὶ ἀναμνήσεις.

[G. Pappadopoulos. Voir Πανδώρα.

[Papadopoulos Kérameus. Voir Ἑλληνικὸς Σύλλογος de Constantinople.

[Papageorg, *Berliner philol. Wochenschrift*, 1886, n. 33, p. 1030.

[Polak, *Mnemosyne*, 1887, XV, p. 270.

[Pottier et Hauvette-Besnault, *Bull. de corr. hellén.*, 1880, p. 47-59, *Décret des Abdéritains trouvé à Téos.*

[*Revue archéologique.* Voir Dumont, Miller, Mordtmann, Reinach. Abréviation : *RA.*

[Salomon Reinach, *Bull. de corr. hellén.*, 1881, p. 87-95, *Antiquités de Maronée et d'Abdère*; 1884, p. 49, *Inscriptions latines de Macédoine*, n. 8, 9; p. 50-53, *Inscriptions de Maronée*; *Revue arch.*, 1886, VII, p. 150; VIII, p. 88, *Chronique d'Orient*; *Catal. du musée impérial d'antiquités de Constantinople.*

[*Rheinisches Museum.* Voir Dittenberger, Kaibel. Abréviation : *Rh. M.*

le présent recueil, [non plus que celles des îles rattachées à la province de Thrace, Thasos et Samothrace].

PREMIÈRE PARTIE

TEXTES ET MONUMENTS FIGURÉS.

[Sophia = Serdica (1)]

[A (2). Cimetière turc, sur la route de Lom, aujourd'hui à la Biblio-

[Rœhl, *Inscriptiones græcæ antiquissimæ*, n. 349; *Iahresbericht ueber griechische Epigraphik fuer* 1878-1882, p. 138 et suiv.

[Sacken et Kenner, *Die Sammlungen des Muenz-und Antiken-Cabinetes*, Wien, 1866, p. 95, 293.

[Sayger et Désarnod, *Album d'un voyage en Turquie, fait par ordre de S. M. l'empereur Nicolas Ier en 1829 et 1830*, Paris, Engelman, sans date (en 1834 au plus tard); *Relation d'un voyage en Roumélie*, Paris, Didot, 1834. Ces publications n'ont pas été connues des éditeurs du *Corpus* grec.

[Schœll, *Satura philologica Sauppio...*, p. 180.

[Skorpil, *Einige Bemerkungen ueber archæol. und historische Untersuchungen in Thrakien*, Philippopolis, 1885, p. 79, 80, 83, 84, 86, etc.

[Socoloff, *Bulletin der k. russischen archæologischen Gesellschaft zu St Petersbourg*, 1885.

[Von Sybel, *Katalog der Skulpturen zu Athen*, n. 2737-2739, 3733.

[Tissot, *Bull. de corr. hellén.*, 1881, p. 127-131, *Inscript. d'Eski-Zagra.*

[Ὁ ἐν Ῥαιδέστῳ Θρακικὸς φιλεκπαιδευτικὸς σύλλογος, Constantinople, 1874, p. 63-69. Abréviation : ΘΦΣ.

[Tsountas, Ἐφημερὶς ἀρχαιολογική, Athènes, 1883, p. 263, Ἐπιγραφὴ ἐκ Θρᾴκης.

[Héron de Villefosse, *Catalogue sommaire des monuments de sculpture du musée du Louvre*, Paris, 1890, etc. Renseignements communiqués par lettre sur les antiquités non encore exposées.

[Steph. Zachariev, *Geografico istoriko statisticesko opisanie na Tatarpazardziskâ-ta-Kaazâ*, Vienne, 1870.

(1) [Triatidza des Byzantins, Sreadetz des Bulgares. M. Jirecek remarque que les antiquités y sont rares, la ville nouvelle ayant été construite surtout dans les faubourgs et les jardins de l'ancienne. Quelques tombeaux et quelques restes de murailles; les voyageurs des siècles derniers ne donnent pas d'inscriptions, et l'on n'en possède encore que fort peu. Découvertes de monuments antiques en 1886, *AEMŒ*, 1886, p. 204-5. Sur l'appartenance de Serdica à la province de Thrace, les inscriptions sont absolument démonstratives; cf. les remarques de M. Jirecek, *ibid.*, p. 44-45.]

(2) [Afin de conserver le numérotage de M. Dumont, j'ai distingué les inscriptions ajoutées par des lettres employées seules ou par des lettres et des chiffres au-dessus des numéros anciens.]

thèque nationale de Sophia; colonne de calcaire. Jirecek, *AEMŒ*, 1886, p. 86-7; Domaszewsky, *ibid.*, p. 241.

[Ἀγαθῆι τύχηι. — Ὑπὲρ τῆς τοῦ αὐτοκρά]το[ρ]ο[ς — (noms effacés ou martelés) — Σ]εβ(αστοῦ) [τύ]χης τ[ε] καὶ νείκης καὶ αἰ — ωνίου [δ]ι[α]μο-νῆς, ἡγεμονεύον — 5 [τος] τῆς λαμπροτ[ά]της Θρα(ι)κῶν- — [ἐπαρχίας.....] τιλίου Πούδεν — [τος ὑπατικοῦ (?) π]ρεσβ(ευτοῦ) Σεβ(αστοῦ) ἀντι — [στ]ρα-τήγο[υ, ἡ Σ]ερδῶν πόλις ἀ[ν — έστησε τ]ὸ [με]ίλιον.

Ε Θ Π C ω. Lettres liées, l. 8 : ΝΠ. — Inscription très rongée par l'eau. Jirecek ne lit que les lignes 3-6 et très incomplètement, l. 8 : ΟΔωΝ ; 9 : ΜΙVΙΟΝ. — Restitution de Domaszewsky. Le nom de l'empereur ne peut être rétabli, le légat étant inconnu. On peut rapprocher cependant, à titre d'hypothèse, *Q. Servilius Pudens*, consul en 166 ap. J.-C.; la confusion du Τ et de l'Υ est facile. M. Domaszewski n'a pas reconnu que la copie de Jirecek et la sienne ne faisaient qu'un seul texte, et M. Larfeld distingue à tort aussi deux inscriptions dans son *Iahresbericht.*

[B. Près des bains restaurés en 1882, dans les fondations du « Bulgarban-jasy »; en grandes lettres, sur un bloc irrégulier. Jirecek, *AEMŒ*, 1886, p. 49, n. 1.

ΟΠΟΓ — ΑΑΞΙ — ΝΔΕCΑΛ

[C. Dans les fondations de la maison de M. Petkov, en 1884, avec divers fragments antiques, briques, blocs de pierre et une statue d'homme vêtu de la toge et tenant un rouleau. Jirecek, *ibid.*, p. 49, n. 2.

Αὐρήλιο[ς] — [Κ]ολώνιο[ς] — Λόππος — κὲ. ΟΚΑ — 5 Κολώνιο[ς].

Εω.

[D. Maison de M. Mσravenov, au nord de l'église Sainte-Sophie. Jirecek, *ibid.*, p. 50, n. 5.

Ἀριστοκρά — [τ]ης Ἀριστο — κράτους — Νειχαεύς, — ζήσας ἔτη — 5 ξέ.

ΑC. Lettres liées, l. 5, ΤΗ. Νειχαιεύς, habitant de *Nicopolis ad Hæmum*, d'après Jirecek; cf. *MBA.*, 1881, p. 459.

[E. Mosquée Jaginii-oglou, colonne, *CIL*, III, 748.

DECVRAM

[F. Pavé de l'église Sveti-Spas; aujourd'hui dans la Bibliothèque natio-

nale. Jirecek, *AEMŒ*, 1886, p. 50, n. 3, et la note de M. Bormann à cette page; *CIL*, III, *Suppl.*, 7415, d'après une copie meilleure de M. Domaszewsky. Bas-relief : homme avec le bouclier et la lance ; valet entre deux chevaux. Le côté droit très usé portait autrefois une décoration en relief. Au-dessous :

D(is) m(anibus). F[lavius] — Felix si[gnifer] — n(umeri) Divit(ensium), vixi[t] — an(nis) XXX, civis [Am] — 5 *bianensis...*

Domasz., l. 4, XX. Numerus Divitensium; cf. n. 75.

[G. Cimetière turc, au sud de l'église Sainte-Sophie; aujourd'hui à la Bibliothèque nationale. Jirecek, *ibid.*, n° 4; *CIL*, III, *Suppl.*, 7416, d'après une copie plus complète de M. Domaszewsky.

D(is) m(anibus). —.. [H]elvi[d — i]o Pris — [c]o e(quiti) r(omano) — 5 *[La]ur(enti) ꝑ Lav(inati) ꝑ — \ I I I T I R I.*

L. 6 : [IIvir(o) it[e]r[um], Bormann; [ala] II T[h]r[acum], Hirschfeld.

Cf. Helvidius Priscus, le célèbre contemporain de Néron et de Vespasien, dont le père avait été primipilaire, Tacite, *Hist.*, IV, 5. Le rapport de parenté, d'ailleurs, nous échappe; Bormann, *AEMŒ*, p. 50, n. 2.

[G[1]. Sophia, Bibliothèque nationale. Bas-relief : Cavalier et chien de chasse. Monument originaire, probablement de Berkoviça. Jirecek, *AEMŒ*, 1886, p. 51.

VIN—VS—VET—RAN—VS

[H. *Tschirkwa*, en deçà du lac Witoscha, aux sources du Strymon; dans l'église. Inscription funéraire. Jirecek, *MBA*, 1881, p. 467.

Ἀσκληπ... — ἐποίησε... — ἔτη...

[I. *Tern.* Dans la région montagneuse de ce cercle, ruines et tombeaux avec inscriptions latines signalées, mais non données par M. Jirecek, *ibid.*, p. 467.

[I[1] *Prestol*, près de Tern. Autel carré, décoré de rinceaux au bord supérieur.

Sancto-Casebono — sacrum — pro salute — M. Antonin[i] — Felicissimus — [l]ib(ertus).

Jirecek cite Procop., *Édif.*, IV, 11, p. 306, éd. de Bonn, le château de Κασιϐόνων.

[K. *Jokari-Bagno*, tronçon de colonne. Desjardins, *Annali*, 1868, p. 57, d'après une copie de Lejean.

[Ἀγ]ά[θῇι] τύχηι — [Κυ]ρ[ίο]ις αὐτο[κράτ] — ο[ρσι Γ.] Ἰουλίω(ι) [Οὐήρω(ι) — Μαξ]ι[μ]είνω(ι) [καὶ Γ. — 5 Ἰ]ου[λ]ίω(ι) [Ο]ὐή[ρωι Μαξί — μωι Κα]ί-[σ]αρι [τὸ μεί — λι]ο[ν], ἡγ[εμονεύο — ντος] το[ῦ λ]αμπροτάτου — Πομ]πο-νίου [Ἰουλιαν — 10 οῦ (?)], ἡ λαμπρο[τάτη — Σ]ερδ[ῶ]ν [πόλις].

Θ, Ϲ, W. L. 3 : ϹΙΟΥΛΙѠ. 5 : ΘΥΗ. 6 : ΙΕΑΡΙ. 7 : ΟΙΤΗΓ. ΡΑ. 11 : ΕΡΔΑΝΤΘΑΝ.

J'ai restitué ce texte d'après la copie, qui est assez défectueuse ; le nom de l'empereur et celui du césar ne paraissent point douteux cependant ; ils placent ce texte entre 235 et 238. Le nom de Maximin n'a pas été martelé dans toutes les parties de l'empire, Wilmanns, *Exempla inscr.*, II, p. 523.

L. 9 : Pomponius, — on ne peut pas restituer d'autre nom, malgré l'orthographe irrégulière par un *omicron*. — Pomponius Julianus était, en 236, gouverneur de la Syrie, *CIG*, 4585.

[L. *Dragomanski Tepnik*, près Dragoman, sur la route de Sophia à Pirot, église de Saint-Pierre, à l'entrée. Domaszewsky, *AEMŒ*, 1886, p. 239, d'après la copie d'un officier serbe.

Ἀγαθῇι τύ[χηι]. Αὐρ(ήλιος) Μεστρια[νὸς] — στρατ(ιώτης) λε[γ](ιῶνος) β' Ἰτ[α](λικῆς) — κυρίω(ι) Σαβαζίω(ι) ἐ[κ] — προνοίας εὐχαρισ[τή] — ριον ἔσ-τησε[ν].

Є, Ζ, Θ, Π, Ϲ, Ѡ. Domasz. remarque que la présence d'un soldat de la legio II Italica en Thrace est extraordinaire.

[M. *Pirot*. *CIG*, 3708, « in Mysia inferiore, in cippo quodam qui visitur in campo prope oppidulum Pirot ; » Mordtmann, *RA*, 1878, II, p. 303, rapporte avec raison ce texte à la Thrace. L'erreur d'attribution provient de la confusion de *Mœsia* avec *Mysia*.

Ὑπὲρ τῆς τοῦ ὁσιωτάτου — αὐτοκράτορος [Καίσαρος] — Μ. Αὐρ(ηλίου) Ἀν-τωνίνου — τύχης τε καὶ νίκης καὶ — 5 αἰωνίου διαμονῆς, ἡγε — μονεύοντος τῆς Θρα(ι) — κῶν αἰπαρχίας (*sic*) Α... — ΠѠϹΙȣ Ῥουφίνου ἡ [Σερ — δῶν πόλις].

Ϲ, Ѡ. ȣ = ου. L. 9, à la fin, ΗΕ. Pirot faisait partie du territoire de Serdica, comme on le voit par l'inscription suivante.

D'après les éditeurs du *Corpus*, l'empereur serait Élagabale. Mordtmann restitue le nom du gouverneur, A. Symposius Rufinus, je ne sais sur quel fondement.

[N. Cour de la vieille église ; autel en calcaire. Domaszewsky, *AEMŒ*, 1886, p. 238.

Κορνηλίαν — Παῦλαν Αὐ — γοῦσταν ἡ Σ[ερ] — δῶν πόλι[ς]. — 5 Ἐπὶ [Μ.] Αὐρ(ηλίου) — Ἡρώδου — καὶ Πρόκλου.

Ε Ω. Ce texte prouve l'extension du territoire de Serdica et de la province de Thrace jusqu'à Pirot. Ce lieu est aussi la limite des pays où l'on parlait grec ; au delà, on ne trouve plus que des inscriptions latines, comme le remarque M. Jirecek, *AEMŒ*, 1886, p. 44. La limite de la Thrace était donc entre Pirot et Bela-Palanka (Domasz.). — Julia Cornelia Paula, première femme d'Élagabale, mariée en 219, divorcée l'année suivante, Hérodien, V, 6, 1 ; Dion Cass., LXXIX, 9 ; Eckhel, *DNV*, VII, p. 259 ; Tillemont, III, p. 151.

[O. Même lieu ; autel. Domaszewsky, *ibid.*

Ἀγαθῇ(ι) [τύ]χ[ηι]. — Θεῷ(ι) ἐπηκόῳ(ι) ὑψίστῳ(ι) — εὐχὴν ἀνέστησαν — τὸ κοινὸν ἐκ τῶν ἰ — 5 δίων, διὰ ἱερέως — Ἑρμογένους καὶ προ — στάτου Αὐγουστιανοῦ · — Ἀχιλλεύς, Αὐρῆλις, Δἶο(ς), Ἀλέ — ξανδρος, Μόκας, Μο-[κι]ανός, — 10 Δομῆτις, Σοφεῖνος, Παυ — λεῖνος, Πύρος, Ἀπολινά — ρις, Μοκιανός, [Σ]ῆλυς (?) — καὶ Ἀλέξανδρος Ἀσκ — ληπιάδου · θία[σος] Σεβαζι — 15 ανός ΘΗ..... ΤΟΥΤΑΕ.

Θ, Ξ, Π, Ε et C, Ω. — Lettres liées : ȣ = ΟΥ ; l. 10, ΑΥ, les lettres superposées.

[P. *Tuden*, sur la route de Sophia à Lom ; aujourd'hui à la bibliothèque de Sophia. Deux figures très primitives : Jupiter avec l'aigle à côté, et Héra.

a. Κυρία(ι) Ἥρα(ι) ἡ κωμα — ρχία εὐχήν. *b*. Κυρίωι Διὶ ἡ κωμαρχία εὐχήν.

Ω. Jirecek, *AEMŒ*, 1886, p. 52.

[Q. Chez l'archimandrite Zinovij. Base d'une très petite statue ; h., 0m,8 ; l., 0m,4. Jirecek, *ibid.*

Οὐλ(πιος) Κλαυδ[ιανὸς] ou Κλαύδ[ιος] — Τ. \ΑΝΤ

ȣ = ου, ΝΤ liées.

Plusieurs autres bas-reliefs grossiers sans inscriptions trouvés au même endroit.

[Q[1]. Sorlyik, dans le cercle de Knazevaz, sur l'ancienne route romaine passant de la vallée de la Wichawa dans celle du Timok, et conduisant de Naissus à Ratiaria; aujourd'hui au musée de Belgrade. Plinthe de marbre blanc. Domaszewsky, *AEMŒ*, 1886, p. 239-40.

Ἥρα(ι) Σοντηκηνῆ(ι) Τι(βέριος) Κλαύδι[ος] — Κυρεῖνα(ι) Θεόπομπος Θεο-πόμ[που], — στρατηγὸς Ἀστικῆς τῆς περὶ Π[έ] — ρινθον, Σηλητικῆς ὀρεινῆς, Δενθ[ε — 5 λ]ητικῆς πε[δια]σί[α]ς, χαριστήριο[ν].

Lettres du premier siècle (Domasz.), ΘΓ. Le nom du personnage indique le temps de la dynastie claudienne. L. 1, cf. Ἥρα Ἀρτακηνή, Dumont, *MF*, n. 33. — L. 3-5. Sur les stratégies de la Thrace, Ptolémée, III, 11, 6; Pline, *H. N.*, IV, 40. L'un en compte 14, l'autre 50. Cette inscription permet de concilier ces contradictions apparentes; elle montre, en effet, que chacune des stratégies comportait plusieurs subdivisions; on pouvait les administrer successivement. Cf., pour la stratégie Ἀστική, Dumont, n. 62 *f*. Il résulte de ce texte que les limites de la Thrace, avant la constitution de la province de Mœsie supérieure, s'étendaient sur une partie des régions qui furent attribuées à celle-ci.

Kustendil = Ulpia Pautalia (1).

[R. Dervich-Hammam. Bains construits en 1566. Jirecek, *AEMŒ*, 1886, p. 64, n. 1. Dans un cadre :

Πάντας ὅσοι στείχουσιν — ἀπ' ἄστεος ἠδὲ πρὸς ἄστυ —
λεύσσω ἢ εἰσορόω.

Є, Π, С, ω. Les deux premières lignes font un vers hexamètre.

[S. Sur le pont de pierre, dallage; en grandes lettres. Jirecek, *ibid.*, n. 2.

NTOC.

[T. Pavé de la rue dite *Asparuchgasse*. Jirecek, *ibid.*, n. 3. *CIL*, III, *Suppl.*, 7417.

(1) [« Ein Fundort von derselben Bedeutung, wie Eski-Zagra. » Jirecek, *MBA*, 1881, p. 467. — Restes de thermes sur l'emplacement de la Realschule, p. 468.]

..IЄINOΥΑι.. — ...ЄϹΘΛΑΠΑΡΑΙ... — ....FΕΙΘΕΝΛЄΥΝ◡ЄΥ... — ....ΙΗΡѠЄΝΙΛΙΠΑΡWΙ.... — 5 ....ΙΟΓΕΝΕΙΑϹЄΝΑ..... — .....IAEHICCVNCTAЄ... — .....DENTIAЄSOLV... — .....EXANDERM...

Inscription bilingue en vers dactyliques, d'après Bormann. Quelques mots seulement peuvent être déchiffrés ; mais point de sens suivi : ἐσθλὰ παρὰ... ἥρῳ ἐνὶ λιπαρῷ. A partir de la ligne 6, inscription latine : *Hic cuncta*, *[Al]exander.*

[U. Cimetière turc, au croisement des routes de Sophia et de Dubnica, en 1884. Jirecek, *ibid.*, p. 64-5, n. 4, d'après une copie de M. Ivançov, et note 28.

Ἑρμογένους — καὶ Ἡραΐδος — καὶ Γαΐου — χριστια[νῶν].

Є, C. L. 4 : ΧΡΙϹΤΙΑΗϹ.

[V. Dans une maison bulgare, en 1884. Jirecek, *ibid.*, p. 65, n. 5, d'après copie de M. Ivançov, et note 29.

Τοὺς φιλεταίρους — καὶ φιλαδέλφους — Ἀπολλόδωρον [Γ]αί — ου καὶ NATIMHIMI.

La fin de la l. 3 et de la l. 4, douteuses.

[W. Dallage devant la porte de la Grande Mosquée, dans la rue du Marché. Jirecek, *ibid.*, n. 6, et note 30.

Ἀ[σ]κ[ληπιά]δας ἐπιμ.. ΝΕ.. Ν... — ..... ΥΝΤΟΥΠΕΔΟΣ.. Α.. Ο... — ... τινω.. Ν... Ε. πατρίδος... C.. — ... ΩΝΤΙΠΙΑ... ΑΧ...

L. 1 : ΑΚΚΗΠΗΚΔΑϹ

[X. Maison particulière, devant une fontaine. Jirecek, *ibid.*, n. 7.

Inscriptions de quatre lignes très effacées ; on y lit l. 1 : ἀξιολόγω(ι) καὶ. — 4 : ειμων.. ΑΙ.

[Y. Dans un cellier, colonne soutenant la voûte ; inscription trouvée en 1880, et provenant du cimetière turc. Jirecek, *ibid.*, n. 8 et note 30.

Μ. Οὔλπ[ιον.....] — α Σεμπ[ρωνία (?)..] — ΑΔЄѠ.... — .... Ο.

Pas de sens clair ; inscription funéraire.

[Z. *Lozno*, à une heure N.-O. de Kustendil, d'après une copie de l'archimandrite Nikolov. Jirecek, *ibid.*, p. 66 et note 30ª, restitution de Gomperz Benndorf et Szanto.

Νηο[ὺς μὲ]ν θυοέντας ἐδε(ί)μα[τ]ο το.....
ἀθανάτο[ι]ς [μ]ακάρεσ[σι]ν ἔχων θεο[πει]θέα θ[υμόν] ·
[τ]οῦτο δ' ἐ[π] 'ἠλιβάτοιο πρὸ ἄστεος ἤν[υ]σε[ν] ἔργον,
κυδίσ(τ)ων τεί[χισμα] δορισθεν(έ)ων βασιλήων,
[ὄφ]ρα κεν ἀ[σ]τ[υφέ]λ[ι]κτον ἔχοι πε[ρι]ωπέα νη[ὸ]ν
ψυχή, ἐπὴν [μ]οιρ[η β]ι[ό]του τέλος [ἀ]μφικαλύ[ψ]η(ι).

Є, Θ, Π, C, ω. — Lacunes indiquées à tort au début des lignes 2-6 et à la fin des lignes 3-6; lettres adventices, l. 5-6 : ..O C HΔ.. à la fin. — Plusieurs lettres liées. — Inscription métrique d'une interprétation quelquefois difficile, voir Gomperz, passage cité.

[A'. *Skrinjano*, dans la plaine au nord de la ville, aujourd'hui à Kustendil, chez M. Nojkov. Jirecek, *ibid.*, p. 67. Bas-relief, h., 0m,16; l., 0m,14 : trois femmes vêtues du chiton, se donnant la main.

Au-dessus : Κυρίαις Νύμφαις. Au-dessous : .. ογένης — ... λου εὐ[χαριστήριον] ou εὐ[χήν].

Є, C et Ϲ. — L. 2. HN liées.

[B'. *Nicolicevci*, sur une hauteur, dans le cimetière turc. Cartouche divisé en deux parties inégales dans le sens de la hauteur.

ΑΓΑΘΗΙ	ΤΥΧΗΙ
ΟΚΑΤΟ	ΧΟΚЄΝ
ΗΚΔ	ΙΟΥΛΑΙ
-ΚЄΑCΟΥΘ	LATXII
Τ Η Ι Α Ν Ν Α Ν	ΑΙΑΝΤ
ΤΟΥΑΜωΝΙΑΠ	ΙΔΙΟΝ
. ΝΥCΚΑΙΑΝΤΙ	ΤΗ ...
ΜΗ...ΧΑΡ	...

L. 8 : μ(ν)ή[μης] χάρ[ιν].

[C'. Pont du Cadi, à 2 heures E. de Kustendil, sur le Strouma, en allant

vers Dubnica. Sur l'éperon N. du dernier pilier, à l'est, inscription de quatre lignes. On lit seulement :

... ENIOITE· OC ... — ... Λ Παυταλίαν ἐλα[χ..

Ibid., p. 68. Peut-être [Oὐ]λ(πίαν). Autre inscription illisible, à l'extrémité O. du pont, en dallage.

[D' a. *Aktoria*, au sud de Kustendil ; plusieurs grandes inscriptions que cachent superstitieusement les habitants.

b. Kolusa, au S.-O. de la ville ; inscription grecque de sept lignes, très mutilée. Jirecek, *ibid.*, p. 66. Cf. d'autres indications d'inscriptions ou de ruines, ou d'objets antiques et de monnaies à Konjovo, Zlokôstica,-Granica, Bâgrenci, etc., p. 67-68.

c. Vaksovo, dans le mont Osogov, statue d'une divinité nue, considérée par les habitants comme une sainte image et placée dans l'église, *ibid.*, p. 70.

[E' a. *Dzumaja* près *Melnik*, dans la vallée du Strymon. Dans les bains, au-dessous de l'eau, longue inscription signalée par Barth, *Reise durch das Innere des europ. Tuerkei*, Berlin, 1864, p. 99.

b. Inscription bilingue, grecque et latine, avec le nom de Gordien, signalée à M. Jirecek par les savants bulgares, dans l'église, et débutant par les mots BONAFORTVNA. Pas de copie. Jirecek, *MBA*, 1881, p. 468, et *AEMŒ*, 1886, p. 75 et note 48.

c. Debrene, près *Melnik*. Restes antiques ; pierre avec trois têtes.

d. Nevrekop, identifié avec *Nicopolis ad Nestum*. Jirecek, *MBA*, 1881, p. 468.

[F'. *Banja*, près *Dubnica*, ancienne *Germania*. Église de Saint-Nicolas, devant l'autel. Jirecek, *AEMŒ*, 1886, p. 73; *CIL*, III, *Suppl.*, 7418.

Imp. Cæsari — L. Septimio Severo — [Pi]o Pertinaci Aug(usto) — Arabico, Adiaben[ico] — 5 Parth(ico) [max(imo), p]on[t(ifici) — maxi[mo], trib. pot(estate) — VII, imp. [XI], cos. II, p(atri) [p(atriae)] — coh(ors)II VLVQ (?), — [s]ub C. Cæcina L[a]rgo — 10 leg(ato) Aug[g]. pro [pr(ætore)], — curan[te] T. [Flav]io (?) — Pollio[ne ..]OPRAE — TORE VOT(u)M.

L. 3 : ·MO ; 9 : VBC ; 10 : AVGCPRIID ; 11 : CVRAN.. TELVCIO· — Les l. 11-12 suspectes (Hirschf.).

Sur Germania, Procope, *Guerre des Vand.*, I, 11, p. 361, édit. de Bonn ; Γερμανή, Procope, *Édifices*, IV, 2 ; Hiéroclès, *Synecd.*, p. 654. — C. Caecina Largus, cf. monnaies de Pautalia ; Liebe-

nam, *Forschungen zur Verwaltungsgeschichte*, Leipzig, 1888, p. 389 et suiv., Légats de Thrace, n. 26, et ci-dessous le chapitre VI. — Date, 199 ap. J.-C.

[G'. *Ryla*. Sur le fleuve et au pied de la chaîne du même nom. Jirecek, *ibid.*, p. 74 et notes 46, 47. Devant l'église paroissiale :

... **IXIII**..... — [κατεσκευάσαντ]ο τὸν βωμὸν ἐκ τῶν — [ἰδίω]ν οἱ [ὑ]πο[τε]-τ[αγμέ]νοι — ..... [(?) Βρ]ούζενις καὶ Δίζα[ς — 5 .... (δηνάρια)]ν' · Βεῖθυς Μουκα[π — όριος].. .... κενθος Βεί[θα] (δηνάρια) ν' · — .... Ἐτει(?)κένθου (δηνάρια) ν', Μουκ — [α... ... Θ]ήρας καὶ Τάρσας οἱ Βέσ[—σοι (?)....

Θ, Π, C et Ꞓ, W. Lettres liées, l. 2 : WM, et WN. — L. 2 : NOIꞒΠOPCLHΛHNOI. M. Bormann restitue, l. 2 : κατεσκευάσαντο ; l. 3 : στήλην.

M. Jirecek a entendu parler d'autres inscriptions qui se trouvent dans plusieurs maisons. Barth, *Reise durch das Innere der eur. Tuerkei im Herbst 1862*, Berlin, 1864, p. 92, en signale deux ; l'une d'elles paraît être celle même que donne M. Jirecek.

[H'. *Kapudjik* = *Porta Trajana*, sur la route de Philippopolis à Sophia. Desjardins, *Annali*, 1868, p. 57, d'après une copie de Lejean.

.... τὴν] — θεοφιλεστ[άτην Αὔγο] — ύστην (?) Ἑρεν[νίαν Ἐτρο] — υσκῖλ-λα[ν] .... ἡ λα — [μ]προτάτη.... — 5 πόλις — Une ligne vide ou effacée. — **OYIF**, nom du gouverneur (?).

ΠꞒ. Lettres liées, l. 2, **HNE**. Copie très défectueuse. Herennia Cupressenia Etruscilla Augusta, épouse de l'empereur Décius ; cf. Wilmanns, *Exempla*, 1020, inscr. de Carseoli. — Date entre 249 et 251 ap. J.-C.

[I'. Porte de Trajan. Dans le portique d'une auberge, pierres servant de bases à deux poteaux en bois ; deux inscriptions incompréhensibles. Jirecek, *AEMŒ*, 1886, p. 90.

a. CTNE. Les lettres NE liées.
b. ꞒT..ATΩKT.... — ..AꞒAMEK.... — THNꞒTATI.... — ...TOAΓAΛME... — 5 ...EKT. XΩꞒ... — Une ligne effacée (?).

b. Lectures probables, 2 : ...άσαμε[ν]..; 4 : τὸ ἄγαλμ[α]..; 5 : ε[ὐ]τ[υ]χῶς.

[K'. *Kappulu-Derbend* entre Philippopolis et Sophia = *Porta Trajana*. *CIL*, III, 747.

D(omino) n(ostro) — Val[erio Li] — cinni[an] — o Lici[nio] — Au-g(usto).. ...

Entre 307 et 323, limites du règne de Licinius ; avant 317, si, comme il semble, le nom de l'empereur n'est pas accompagné de celui de son fils, le césar. Sur les titres de Licinius, Wilmanns, *Exempla*, II, p. 531.]

Tatar-Bazarjik = Bessapara (1).

1. Dans le cimetière, stèle dite *pierre de l'esclave* et qui est l'objet de pèlerinages ; elle passe pour avoir des vertus miraculeuses. H. 0^m,45 ; l. 0^m,40. Belles lettres de l'époque macédonienne. [Zachariev, p. 58 ; O. Hirschfeld, *AEMŒ*, 1877, p. 63. — D'après Zachariev, ce monument proviendrait de Batkoun ; cf. ci-dessous, n. 5 et suiv., n. 23 et suiv.]

L'inscription avait environ vingt-six lignes : le début est illisible ; car les malades ont l'habitude de gratter la pierre pour en emporter quelques fragments. Deux premières lignes [effacées ; audessous], à gauche, on distingue : 3 ... **ΛΙΤ**... ; 4 ... **ΑΝΤΙΚ** ; [Zachariev, **ΝΤΚ**... **Χ**.. ; 5 Zach., .. **ΙΤΘ..Υ**.... ; 7 ... **Ε**... ; 8 ... **Υ. Α** ; Zach., **ΥΣΑ**... ; 9 **ΑΙ....ΡΕΣΤΙ** ; Zach., **ΑΙΕ... ΘΑ.. ΟΡΕΣΤΙΑΣ** ; 10 **ΑΣΤΩ..ΛΩ..** ; Zach., **ΤΩΡΑΣΝΩ**. L'inscription ne prend un sens qu'à partir de la ligne 11] :

...δ[ε]δό[χ]θαι [το]ῖς — πολίταις [σ]τῆσα[ι] — αὐτῶι καὶ τοῖ[ς] — ἀδελφοῖς αὐτο[ῦ] — 15 τελαμῶνα ἐν — τῶι ἱερῶι τοῦ Ἀ — πόλλωνος, [σ]τε — φανοῦσθαι δὲ αὐ — τοὺς καθ' ἑκάστ — 20 ην πανήγυριν.

[**Θ**, **Γ**, **Ω**. Sur la date de cette inscription, et ce qu'elle nous apprend de la civilisation thrace, cf. Dumont, *Rapport*, ci-dessus, p. 201.]

2. Inscription trouvée aux environs de la ville. Copie de M. Stéphanos Zachariev, directeur de l'école bulgare. [Millingen, ΕΦΣ, 1873-4, p. 169, signale une copie de M. Scordélis, n. 43 ; Dumont, *RA*, 1868, p. 442 ; Zachariev, p. 58, pl. I, fig. 2 ; Hirschfeld, *AEMŒ*, 1877, p. 64 ; Mordtmann, *RA*,

(1) [Sur Bessapara, Jirecek, *AEMŒ*, 1886, p. 92 et suiv.].

1878, II, p. 292. — D'après Zachariev, l'inscription provient de Batkoun, à 3 lieues au sud de Tatar-Bazarjik].

Ἀγαθῆ(ι) τύχη(ι). — Une ligne effacée. — θεῷ(ι) Σουρε — γέθη(ι) ἐπη — 5 κόω(ι) κοῦ — ροι Μηζέ — ος εὐχαριστή — ριον.

Ε, Ζ, Π, C, ω. [Mordtmann lit, avec raison je crois : Κου .... Ῥοιμήζεος et compare ce nom à Ῥοιμητάλκης. Il rapproche ce Ζεύς du Ζεὺς Συργάστης des monnaies de Tios (Eckhel, *DNV*, II, 438) et de l'inscription de Brescia, *CIL*, V, 4206, *Surgasteo magno*. D'après Zachariev, lettres sur la tranche, qui peut-être sont modernes (Hirschfeld).]

3. Fragment de borne milliaire trouvé à *Hissardjik*, 21 kilomètres de Tatar-Bazarjik, sur la route de Philippopolis à Sophia; aujourd'hui à Tatar-Bazarjik, dans la maison de M. de Verny, ingénieur au service de la Porte, chez lequel j'ai copié ce monument. Marbre blanc. Hauteur du fragment, 0m,60. Le marbre est brisé à gauche. [Millingen, ΕΦΣ, 1873-4, p. 167-8, signale une copie de Scordélis, n. 1; Dumont, *RA*, 1868, p. 441; Zachariev, p. 76; Hirschfeld, *AEMŒ*, 1877, p. 65. Jirecek, *AEMŒ*, 1886, p. 91, indique comme provenance Asarlyk, à quelques lieues plus loin vers l'est, endroit où se trouve un château sur une voie romaine. En combinant les diverses copies, on lit :]

Ἀ[γ]αθῆι τύχηι. — [Αὐτοκράτορι] Καίσαρι Μ. Ἀντονίω(ι) — [Γορδιανῷ(ι) Εὐσεβεῖ Εὐτυχεῖ] Σεβαστῷ(ι), ἡγεμονεύοντος — [τῆς Θραικῶν ἐπ]αρχείας Κατίου Κέλερ[ος — 5 πρεσβ(ευτοῦ) Σεβαστοῦ καὶ ἀ]ντιστρατήγου, ἡ λαμπροτάτη — [τῆς Θραικῶν ἐπαρ]χείας μητρόπολις Φιλιπ — [πόπολις ἀνέσ]τησεν τὸ μείλιον — γ'.

Nombreuses lettres liées. [Σ et C, W. Zach., 1 : ΑΤΑΟΗΙ; 4 : ΤΗΣΣΤΡΑΤΗ ΑΡΧΕΙΑΕ ΚΑΤΙΟΥΚΕΛΙΧ...; 6 : ΧΕΙΑΣ. — Sur le gouverneur Catius Celer, Dumont, *MF*, n. 61 *d* et chapitre VI; Liebenam, *ouvr. cité*, Thrace, n. 30.

4. Maison du maître d'école : fragment de colonne provenant, dit-on, du village d'Elli-Déré [cf. n. 11, 22]; marbre blanc; h., 0m,43; diam., 0m,23. [Millingen, ΕΦΣ, 1873-4, p. 169, copie de Scordélis.]

Κυρίω(ι) Ἀ — πόλλωνι.

[Α, Π, ω.]

5. [*Batkoun*, cloître des SS. Pierre et Paul, où se trouvent, parmi des ruines de monuments antiques, plusieurs plaques de marbre avec un cavalier sans armes et coiffé d'un bonnet; cf. ci-dessous, n. 24]. *Ex-voto*; marbre

blanc commun; h., 0m,35; l., 0m,28. Cheval marchant à droite vers un autel de forme quadrangulaire. Cavalier, la chlamyde flottante. [Zachariev, p. 60; Hirschfeld, *AEMŒ*, 1877, p. 64, n. 1.]

A la partie inférieure : ...[τέκ]νοις Κότυος (?).
La partie supérieure ne porte pas trace d'inscription.

[Hirschf., .. NOC· Υ.... ΚΟΤΥΟC·]

[5a *Bathoun*, colonne de marbre. Zachariev, p. 57, pl. I, fig. 1; Hirschfeld, *AEMŒ*, 1877, p. 64.

τῶι θεῶι Ἀπόλλωνι.]

6. *Ex-voto;* marbre blanc; h., 0m,16; l., 0m,15. Cavalier au galop, le bras droit levé, s'avançant vers un autel de forme rectangulaire; chlamyde flottante. Ce marbre paraît n'avoir jamais reçu d'inscription.

7. *Ex-voto;* même dimension, même sujet, cavalier au pas. On ne voit pas trace d'inscription.

8. Bas-relief conservé chez M. Kostaki, provenant de *Sérovo*, village situé à sept heures à l'est de Tatar-Bazarjik. Même sujet; la main droite tient une lance.

9. Maison de Stéphanos Hadji-Zacharias. *Ex-voto* en marbre blanc, grossier; h., 0m,16; l., 0m,18. Jupiter de face, la poitrine nue, près d'un autel rectangulaire, tenant d'une main une patère, de l'autre un sceptre; femme de face (Héra), avec tunique serrée à la ceinture, et voile sur la tête; Héra tient une patère de la main droite, une pique ou sceptre de la main gauche; entre les deux divinités, un aigle.

A la partie supérieure : Κυρίω(ι) Διὶ καὶ κυρία(ι) Ἥρα(ι).
A la partie inférieure : Μουκατράλης Κόσωυλ.

Α et Λ, Ϲ, ω et Ω.

10. Maison d'Hadji-Aléko. Grand bas-relief. Autel de forme rectangulaire; Jupiter de face, semblable à celui du bas-relief n. 9, tenant la lance ou le sceptre, et la patère; longue barbe et longs cheveux. Second autel rectangulaire; femme de face, tenant le sceptre et la patère, avec un voile sur la tête (Héra). Trois femmes, en tunique serrée à la ceinture (nymphes), se tenant par la main. Travail grossier. — [Millingen, ΕΦΣ, 1873-4, p. 169, d'après Scordélis, n. 37; Mordtmann, *RA.*, 1878, II, p. 292.]

A la partie supérieure : Κυρίω(ι) Διὶ καὶ Ἥρα(ι).

Au-dessous du bas-relief : Βεῖθυς Αὐλουζένεος κ[αὶ Ἀλ]κέτης Ἀσκα — νίου καὶ Σκωρια[νὸς κα]ὶ Σαδάλας εὐ — χήν.

[Є, C et Ꞓ, ω. L. 1 : lettres NE liées. — Dumont, Αὔλου Ζένεος ; cf. sur le nom Auluzénès et ses différentes formes le chapitre VII : Noms propres d'origine thrace. — La restitution est de Mordtmann.

Millingen, lacune après Αὔλου. — ΑΛΚΕΣΤΗΣ, lacune jusqu'à ΑΛΑΛΑΕΥΧΗΝ.]

11. École grecque. Bas-relief à trois tiroirs ; l., 0m,60 ; h., 0m,30. Le premier tiroir manque. Deuxième tiroir : Mithra tuant le taureau ; à gauche, personnage debout, coiffé du bonnet phrygien ; près de lui, figure peu distincte qui paraît être un suppliant ; à droite, cavalier ordinaire des bas-reliefs thraces, marchant à gauche. Troisième tiroir : lion au galop ; cratère, deux personnages à table devant la *mensa tripes*, l'un couronné de feuillages, l'autre coiffé du bonnet phrygien ; char traîné par deux chevaux et allant à droite ; dans le char, deux personnages dont l'un s'appuie sur les épaules de l'autre. Les détails de toute la représentation sont très peu distincts. Le monument provient d'*Elli-Déré* [cf. n. 22].

12. Église ἡ κοίμησις τῆς Παναγίας. Autel de forme rectangulaire : h. 0m,75 ; l. 0m,43. [Zachariev, p. 59 ; Hirschfeld, *AEMŒ*, 1877, p. 64, d'après qui ce marbre se trouve dans la nouvelle église du village de Patelênça, à l'est de Batkoun et à deux heures de Tatar-Bazarjik, et provient d'une ancienne église de Saint-Pantéléimon, dans un village abandonné.]

Ἀγαθῆι τύχηι. — Θεῶι Ἀσκληπιῶ(ι) — Γ. Οὐαλέριος Σκοπε — λιανὸς καὶ Αἰλία — 5 Ἀλκενὶς [Ἐπτα<ι>κέ[ν—θ]ου χαριστήριον.

[Lettres ordinaires. L. 5, Dumont : peut-être ἰκείου pour οἴκου ; cf. inscription 46. Je restitue le nom propre d'après *EE*, V, p. 652 : *Mucapor Eptacentis f. Thrax*, cavalier, bénéficiaire d'un diplôme trouvé à Mayence. — Dumont, ΑΛΚΕΝΙΣ ; Zach., ΑΛΚΕΝΙΣ ΕΠΤΑΚΕΙΟΥ. — 6, Zach., Ο. ΟΥΧΑΡΙΣΤΙΡΙΟΜ.]

13. Église des Archanges [Église de Ciksalan, Zachar]. Stèle trouvée à deux heures à l'est [ouest (Kiepert)] de la ville, entre Kadjilik et Bousoulia ; [d'après Zachariev, à Asalschanly, dans les ruines appelées Trojanov-Grad par les Bulgares, à une heure à l'ouest de Tatar-Bazarjik] ; six morceaux dispersés dans la cour de l'église. Bas-relief : soldat de face [casqué], vêtu de la tunique et du manteau, tenant de la main droite une pique ; à gauche, à terre, bouclier rond ; à droite, petit personnage peu distinct, portant sur le bras un vêtement et une massue. [Au-dessous, une inscription bilingue. Millingen, ΕΦΣ, 1873-4, p. 171, signale cette inscription d'après

Scordélis, n. 36; Zachariev, p. 78, pl. I, fig. 16; Hirschfeld, *AEMŒ*, 1877, p. 66; *EE*, IV, n. 132; *CIL*, III, *Suppl.*, 7414.]

D(is) m(anibus) — Ju[li] Ju[li]ani mil(itis) [c]oh(ortis) [III] pr(œtoriæ) — Ant. P(iæ) V(indicis), c(enturiæ) Felicis Aur(elius) Muc[i — anu]s <Aur(elius) Mucianus> fratri — 5 pientissimo.

[Le nom de l'auteur de la sépulture paraît répété deux fois par erreur. Zach., l. 3 : *MVCIS.*]

Αὐρ. Μουκιανὸς πρετωριανὸς κώ[ρ]της — τρίτης πρετωρίου, κεντ[ο]υρείας.. — Φήλικος, ἔστησα στήλην [Ἰουλίου] Ἰουλια[νοῦ] ἀδελ — φοῦ, τῆς αὐτῆς κεντουρείας πρετωριανοῦ · — 5 ἔζησεν ἔτη τριάκοντα, [ἐστρα]τεύσατο [δ]υ[ώ-δεκα (?)].

[ΑΑ, Є, C, ω. 1, Zach., ΚωΤΗC; 2, Zach., ΚЄΝΤΟΡЄΙ-ΝΑCΤЄ; 3, Zach., ΣΤΗΛΗΝ·Ι··ΝΙΟΥΛΙΑΙΝΑΔЄ; 5, Zach., Θ··CΑΓЄΥCΑΤΟΑΥΤΗ·]

[13a. Même provenance. Trojanov-Grad, près Asalschanly, aujourd'hui dans l'église de Kanlykavas. Zachariev, p. 78, pl. I, fig. 15; Hirschfeld, *AEMŒ*, 1877, p. 66; *CIL*, III, *Suppl.*, 7412. Inscription bilingue.

... ΒΗΜΑ.... ΜΗΤΗΡ... — ... ΒΗCCΟΥ .... ΓΥΝΑΙ — .... ΝΑΟC ... ΑΠΟΤΑ... _ .... SAR...RAIANVS... — 5 — VESSI .... DAC.....

Les deux inscriptions paraissent différentes; cependant, les mots ΒΗCCΟΥ et VESSI semblent se répondre de l'une à l'autre. — 4 : *[T]rajanus.*

13b. *Mahalé*, village à 36 kilomètres de Philippopolis. Copie de M. Champoiseau, communiquée par M. L. Renier au *CIL*, III, 6123; probablement village de Mahalé, près de Samakov. Plaque de marbre gris : h., 1m,05; l., 0m.52; ép., 0m,18-0m,22.

[Nero Claudius] — Divi Claudi f(ilius), — Germ(anici) Cæsaris n(epos), — Ti. Cæsaris Aug(usti) — pron(epos), Divi Aug(usti) abn(epos), — Cæsar Aug(ustus) Germ(anicus), — pont(ifex) max(imus), trib. pot(estate) — VIII, imp. VIII, cos. IIII, — p(ater) p(atriæ), — tabernas et prætoria — per vias militares — fieri jussit per — Ti. [J]ulium [J]ustum proc(uratorem) — provinciæ Thrac(iæ).

Date, 61 ap. J.-C. — Le nom de Nero paraît martelé à dessein. Ti. Julius Justus, voir, ci-dessous, chapitre VI : Gouverneurs

romains; cf. Liebenam, *Beitræge zur Verwaltungsgeschichte*, p. 28, 35 et 40; Tabelle, n. xxi. Pour l'interprétation du texte, voir le commentaire du *Corpus*.

14. *Sténimacho.* Église Ἁγία Παρασκευή; fragment d'architrave; h., 0m,65; l., 0m,35.

L'architrave est en partie enfoncée en terre, ce qui ne m'a pas permis de lire le début des lignes; une copie que me communique M. Scordélis complète la mienne.

...[ἐκδι]κούντων Βρουθένεος [Σαδό — κ]όυ, Βρούζου Μουκατράλεος, [Βε — ίθυ]ὸς Λούπτου, περιγενομένω[ν.....

[Ε, C, Ω. Dumont, l. 1 : [ἐνοι]κούντων. Les noms entre crochets manquent dans sa copie; il les avait empruntés, sans doute, à celle de M. Scordélis.]

15. Ἅγιος Θεόδωρος; autel rectangulaire devenu une sainte table. Bas-relief : personnage tenant d'une main une couronne, de l'autre une épée. Inscriptions au-dessus du bas-relief et au-dessous. Je n'ai pu copier que la seconde; je donne la première d'après une transcription de M. Tsoukalas. [Kaibel, *EG*, n. 529, Mahalé près Philippopolis; Mordtmann, *RA*, 1878, II, p. 293.]

Βίκτωρ Σκευᾶς ἐνθάδε κεῖμαι, — πατρὶς δέ μου Θεσσαλονίκη · —
ἔκτινέ με δαίμων οὐχ ὁ ἐπίορκος — Πίννας.
Μηκέτι καυχάσθω · — 5 ἔσχον ἐγὼ σύνοπλο[ν] — Πολυνείκην,
ὃς κτείνας Πίνναν — ἐξεδίκησεν ἐμέ ·
κα[ὶ] Θάλλος — προέστη τοῦ μνημείου ἐξ ὧν κατέ[λι]πεν.

[Les lignes 1-5 sont au-dessus du bas-relief, les quatre dernières au-dessous; mais M. Kaibel a remarqué qu'elles se font toutes suite et les a restituées comme ci-dessus. A la l. 9, conformément à la lacune indiquée par M. Dumont, il restitue Βίκτωρ, qui paraît inutile, et rompt la mesure. — Mordtmann : Πολυνείκην, ὃς .... ἐξεδίκησεν ἐμέ Κα... Θάλλος ..... κατέ[λι]π[ο]ν. D'après lui, le meurtrier est le frère de Pinnas, et c'est par comparaison qu'on l'appelle Polynice; le vengeur est Thallos. — Dumont, 5 : σὺν ὅπλοις, suivi d'une lacune; 6 : Πολυνεικηνός, nom propre, sujet de la seconde inscription; 9 : ὧν κατε...

Ζ, Ω et W. — Mordtmann rapproche du nom Pinnas le nom

illyrien Πίννης, Appien, *Illyr.*, 7. Cf. Wilmanns, *Exempla*, 2610 : *Ex indulg(entia) D. n. M. Ant. Gordiani Pii Fel(icis) Aug(usti), edente M. Mamilio Eutychiano IIII v(iro) j(uri) d(icundo) Threx Pinnesis s. v. de Val(erii) Valerian(i) (familia) nat(ione) Rœt(us)*; *docet Faustus.*]

16. École grecque. *Banquet funèbre* : h., 0m,22; l., 0m,23. Homme à demi couché, s'appuyant sur le coude gauche, vêtu d'une tunique; femme à gauche, debout, de face, la tête couverte d'un voile; travail grossier.

17. *Ex-voto*; h., 0m,19; l., 0m,15. Cavalier à droite, autel rectangulaire, arbre. — Trois autres représentations semblables.

18. Fragment de marbre représentant le cavalier thrace : h., 0m,28; l., 0m,15. Dimensions exceptionnelles; le buste seul mesure un décimètre de hauteur.

19. *Ex-voto*; h., 0m,40; l., 0m,30. Autel; femme debout et de face tenant une patère et un sceptre; la tunique tombe jusqu'aux pieds; le péplos est relevé à la hauteur des genoux. — Autel; homme, la poitrine nue, le reste du corps enveloppé d'une vaste draperie.

20. Stèle à deux compartiments; h., 0m,45; l., 0m,60. A la partie supérieure, cavalier au galop s'avançant vers un autel placé à droite; à la partie inférieure, banquet funèbre semblable au n. 16, sauf un serviteur placé ici à droite.

20a. Inscription provenant de *Vodina*, près de Sténimacho.

...γαρ... — .. Ἀπό[λλωνι] — ... ἀνέθ[ηκεν — χαριστή]ριον.

21. Église de la Παναγία Βαλούκλι. Bas-relief : Autel; personnage debout, de face, complètement nu, ne portant qu'une ceinture étroite (Jupiter); de la main droite il tient un sceptre; de la main gauche, une patère. A droite, aigle sur une sphère; à gauche, quadrupède.

22. *Elli-Déré*, au sud de Tatar-Bazarjik. Église bulgare, *ex-voto* du cavalier thrace. Cavalier, autel et arbre, avec serpent autour de l'arbre. Cette image est considérée par les habitants comme celle de saint Georges.

23. *Batkoun*, à une heure d'Elli-Déré. [La pierre a été transportée dans l'église de Cernigorovo; Zachariev, p. 74; Hirschfeld, *AEMŒ*, 1877, p. 65.]

... του Βίθυς Δεισόρου (?) κυρία(ι) Ἥ[ρα(ι)].

[Є, Ϲ. Dum., ΚΥΡΙΑΗ..., Zach., Η au début; rien après ΚΥΡΙΑ.]

24. [Cloître des SS. Pierre et Paul (cf. n. 5). Zachariev, p. 60; Hirschfeld, *AEMŒ*, 1877, p. 64, n. 3.] Cavalier thrace ordinaire, sans accessoire.

Κυρίω(ι) Ἥρωϊ.

[W. Hirschf. : ....ΚΥ... ΗΩΡΩΓ.]

24ᵃ. Onze reproductions du même type, mais sans inscriptions. [Zachariev, p. 60; et, d'après lui, Hirschfeld, *AEMŒ*, 1877, p. 64, n. 2, 4, 5, 6, donnent, avant et après la dédicace qui précède, un certain nombre d'inscriptions lues par Zachariev sur des bas-reliefs du dieu cavalier, conservés au même endroit; mais elles sont très mutilées et incompréhensibles :

1 Hirschf., 2. ... ΗΡΟ .. ΝΖΥΗ . Ρ ... Après le Ρ deux signes qui ne sont pas grecs.

2 Hirschf., 4. ... ΠΟΛΙΝΑΠΟΙΚ ΒΗCC

3 Hirschf., 5. ... ΟΤV .. WVΚΑΣΕΗΕ. Après ΟΤV, signes non grecs.

4 Hirschf., 6. ... FOT . C .. IXHN .. T ...

Peut-être ces bas-reliefs rentrent-ils dans la série de ceux que M. Dumont indique comme anépigraphes.]

[24ᵇ. *Despotovo*, village dans le Rhodope, près d'une ancienne mine d'or, plaque de pierre avec inscription. Zachariev, p. 71; Hirschfeld, *AEMŒ*, 1877, p. 64-5.]

. ΟΡΟCΚΕΡΒΑΗΝCΑΡΙΙΙΝΗ...

On a trouvé au même lieu une tête de bœuf en marbre, et, dans un tombeau, une bague d'or, des bracelets, etc.

[24ᶜ. *Cloître de S. Nicolas*, à un quart d'heure S.-O. du village de Kalugerovo, et 3 h. ½ N.-O. de Tatar-Bazarjik, sur le fleuve Topolnica, parmi des tombeaux romains. Zachariev, p. 75, pl. I, fig. 14; Hirschfeld, *AEMŒ*, 1877, I, p. 65; *EE*, IV, n. 131; *CIL*, III, *Suppl.*, 7413.

.... ONN ..... IC ..... — ... MI .. CPMCSICP ... SAIVODN .. — .... RSE..ILCL IVLIANO .. — ..... COI .. SEMPER NVC∞ . — 5 .... SOIISI... EI HOEI.... — CONSPNS... NOA ..... — .. SONORINI ... VOSI.....

Hirschfeld propose, l. 2-4 : *Sa[l]vo d. n.* [*pe*]*r*[*p*]*e*[*t*(*uo*) *F*]*l. Cl. Juliano* [*Pio*, *Felice*], *semper* [*A*]*u*[*g*(*usto*)].

[24[d]. Près de *Stara-Pastusa*, entre Tatar-Bazarjik et Philippopolis. Plaque de métal à inscription latine, achetée par le consul de France et envoyée à Paris, d'après M. Luterotti, consul d'Allemagne à Sophia. Elle appartenait, au moment de la publication du *Corpus*, à l'empereur Napoléon III. *CIL*, III, p. 863, « ad Philippopolim »; Diplom. XX; Jirecek, *AEMŒ*, 1886, p. 94.

Imp. Cæsar, divi Nervæ f., Nerva Trajanus Augustus Germanicus, pontifex maximus, tribunic(ia) potestat(e) III, co(n)s(ul) II, p(ater) p(atriæ) equitibus et peditibus qui militant in alis tribus et cohortibus septem quæ appellantur I Asturum et I Flavia Gætulorum et I Vespasiana Dardanorum et I Lepidiana c(ivium) R(omanorum) et I Tyriorum et I Lusitanorum Cyrenaïca et II Flavia Brittonum et II Chalcidenorum et III et VII Gallorum, et classi, et sunt in Mœsia inferiore sub Q. Pomponio Rufo, item dimissis honesta missione, qui quina et vicena plurave stipendia meruerunt,
quorum nomina subscripta sunt, ipsis, liberis, posterisque eorum civitatem dedit et conubium cum uxoribus quas tunc habuissent, cum est civitas iis data, aut, si qui cælibes essent, cum iis quas postea duxissent dumtaxat singuli singulas
a. d. XIX K. Sept. Q. Fabio Barbula, A. Cæcilio Faustino co(n)s(ulibus).
Alæ I Asturum cui præest Ti. Julius Ti. f. Pup. Agricola, gregali Metico Solæ f. Besso.
Descriptum et recognitum ex tabula aenea quæ fixa est Romæ in muro post templum Divi Aug(usti) ad Minervam.

Date : août 99.

[24[e]. Nombreux restes antiques à Pastusa et dans les environs. 1. *Kadikeui* et *Karatahir*. — Bas-reliefs, colonnes, etc. Jirecek, *AEMŒ*, 1886, p. 94 et 205.

2. *Bania*, près Panagjuriste, au nord de Tatar-Bazarjik. — Inscription latine, citée par Jirecek, qui n'a pu se la procurer. Jirecek, *AEMŒ*, 1886, p. 98.

25. *Kyzylhissar* ou *Hissar*, entre Paoula et Hidja. [Desjardins, *Annali*, 1868, p. 55, dans le cimetière de Hissar, 6 milles au N. de Philippopolis; *CIL*, III, 6122; Zachariev, p. 80, pl. I, fig. 17; Hirschfeld, *AEMŒ*, 1877, p. 66, près du village de Strelça, à 6 heures au N. de Tatar-Bazarjik. Jirecek, *AEMŒ*, 1886, p. 98, note 84, signale la contradiction sur la provenance : « ein Ræthsel das Ich nicht zu lœsen vermag. »]

D(is) m(anibus) s(acrum) — Aurelio Se — uti veter — ano ex equ(i)ti — 5 bus si(ng)ulares I(m)pp. — n(ostrorum) vixit an(n)os XXX.

L. 5 : **SICVLARES**; 6 : Lacune indiquée avant **N**.

25*. Fin d'une inscription funéraire.

[῾Ο δεῖνα...] — μνημεῖον κατεσκεύασε — [ἑαυτῷ(ι) καὶ] τῇ(ι) ἑαυτοῦ συμβίω(ι) — nom... μνήμης χάριν.

26. Porte de l'enceinte ; pierre encastrée dans le mur ; la moitié à droite de l'inscription est cachée par la maçonnerie ; le monument mériterait d'être dégagé. [Desjardins, *Annali*, 1868, p. 57, d'après Lejean ; Mordtmann, *RA*, 1878, II, p. 293. Jirecek, *AEMŒ*, 1886, p. 99, note 85, signale l'inscription à la même place, sans en donner de copie.]

[᾿Αγαθ]ΗΙ ΤΥ[χηι] — ΑΙWΝΑΤΟ..... — ΑΛΕΞΑΝΔ.... Κ — WΜΑΡ ΧΙΑ.... — 5 ΗΚΑΙΚ...ΚΑ..... — ΟΒΑϹΤΗ·ΙΗ..... — ΤΟΥΜΕΝΔ..... — ΒΡΕΝΤΟΠΑ... — ΜWϹΥΝΗΝ.... — 10 ϹΤΟΥΜΕΝ... — ΚΑΡΔΕΝ ΘΗ[ς]... — ΓΕΝΟΜΕΝW[ι]... — ΦΥΛΗϹΕΒΡΗΙ.... — ΑΡΞΑΝ ΤΙΕΝΗΜ.... — 15 WϹΚΑΙΕΤΗΕΙΚWϹΙ.... — .. ΟΜ.... ΟΥϹΚ.. — ...... ΠΙ —

Cette copie diffère sensiblement de celle qu'avait prise G. Lejean : l. 1 manque — 2 : Ϲ au commencement — 3 : ... ΑΡΕΤΑΝ — 4 : ΚWΜΑΡΚΙΑΔ — 5 : ΙΚΑΙΚWΚΑ — 6 : ΜΗ à la fin — 7 : Ε au début — 9 : Η à la fin — 10 : ЄΤΟΥ — 13 : ΕΒΡΕ — 14 : ΑΡΧΑΝωΜΕΝ — 15 : ΕΤΟΙΕΙ — 16 : ΝΟΜ. Le texte est très incomplet ; le monument paraît avoir été consacré au souvenir des actes d'un magistrat ; on y reconnaît la formule ἀγαθῆι τύχηι, les noms propres ᾿Αλέξανδρος, Καρδένθης, les mots αἰῶνα [κ]ωμαρχία, [μνη]μωσύνην, γενομένω(ι), φυλή, ἄρξαντι ἐν ἡμ[ετέρα(ι) πόλει (?)], καὶ ἔτη εἴκωσι (*sic*).

[Mordtmann lit au début : [῞Εως] αἰῶνα τὸ[ν] κ[ύριον M. Αὐρ.] ᾿Αλέξανδ[ρον Σεουῆρον], en se fondant sur *CIG*, 4044, Perrot, *Exploration*, n. 127, et sur une médaille de sa collection, frappée à Tarse en l'honneur de Gallien.]

27. *Bélastiza*, près de Philippopolis. Monastère de *Saint-Georges* ; autel de forme rectangulaire, en granit de Filibé, servant aujourd'hui de sainte table ; h., 0m,85 ; l., 0m,42. Bas-relief à deux étages. Premier étage : deux cavaliers, dans deux cadres, courant à droite ; cavalier nu, la chlamyde flottant derrière l'épaule, le bras droit levé. Second cavalier identique, mais près de lui bête sauvage, sorte de sanglier. Deuxième étage : quatre personnages debout, trois hommes de face enveloppés de la toge, femme en courte tunique serrée à la ceinture. Près des deux hommes et à leurs pieds, *volumina*.

A la partie supérieure du monument : Ἀλέξανδρος Φι — λίππου Ἀγοραῖος.

A la partie inférieure : τοῖς τέκνοις ἑαυτοῦ.

A, Ξ, Ο, Σ, Φ — L. 2, ΠΠ liés.

28. *Aklani*, près de Philippopolis. Table de granit au milieu d'un sacellum; long., 2m,40; larg., 0m,65; ép., 0m,40. Lettres peintes en rouge. *CIL*, III, 6120; Scordélis, Πανδώρα, 15 déc. 1865; Desjardins, *Comptes rendus de l'Acad. des inscr.*, 1868, p. 192; *Annali*, 1868, p. 56, d'après une copie de Lejean; [Dumont, *RA*, 1868, p. 442; Millingen, ΕΦΣ, 1873-4, p. 169, d'après Scordélis, n. 8; Gomperz, *Zeitsch. fuer Œst. Gymn.*, 1878, p. 436.]

Deo Μηδυζεῖ *mensam — C. Minutius Lætus, veteran[us] — leg(ionis) VII, C(laudiæ) P(iæ), F(idelis), pro se et suis — v(otum) s(olvit) l(ibens) m(erito), —* 5 *Imp(eratore) Vespasiano VII co(n)s(ule).* Ἀντιοχέος τῆς πρὸς Δάφνην — τόδε δῶρον.

[Ε et Є, Ζ, C, ω. — M. Gomperz croit l'inscription grecque métrique.] Année 76 de notre ère. Voir seconde partie, § 5, pour la description du *sacellum*.

Philippopolis.

29. École hellénique. Fragment de plaque de marbre blanc; h., 0m,14; l., 0m,25; belles lettres.

Monument élevé à un ΕΥΕ[ργέτην] — ΤΟΥΘΡΑ[ιχῶν κοινοῦ] (?).

30. Fragment d'un monument circulaire en marbre; h., 0m,14; d., 0m,10; ép., 0m,06. Sur le rebord, [κ]ρατίστη φυλ[ή]; sur la face extérieure, Ἀσκληπι[άς].

31. Petit trépied de terre cuite, trouvé à Sténimacho; les côtés mesurent 0m,06; h., 0m,02. Inscription à la pointe.

Probablement ...ριονί[τ]ου μν[ῆμα] (?). — ȣ = ου.

32. *Ex-voto*; h., 0m,20; l., 0m,18. Cavalier marchant à droite, femme debout, de face, vêtue d'une longue tunique, la tête couverte d'un voile. [Dumont, *RA*, 1869, I, p. 181; A. Mordtmann, ΕΦΣ, 1871-2, p. 239, n. 3; Mordtmann, *RA*, 1878, II, p. 294.]

A la partie supérieure : Κυρίω(ι) Ἥρωϊ.

A la partie inférieure : Ἡραῒ[ς] Αὐλουτράλεος — εὐχήν.

[C, W. L. 2 : Restitution de Mordtmann. M. Dumont lisait Ἥραι Αὔλου Τράλεος, malgré la lacune qui suit le mot Ἥραι.] Au commencement de la ligne, sur le mot ΗΡΑΙ, croix grossièrement gravée à une époque récente par ceux qui ont fait du cavalier un saint Georges.

33. Héra de face, vêtue d'une longue tunique serrée à la ceinture, tenant une lance de la main gauche, une patère de la main droite; à gauche, autel; à droite, serviteur. [A. Mordtmann, ΕΦΣ, 1871-2, p. 239, n. 5; Millingen, d'après Scordélis, n. 13, ΕΦΣ, 1873-4, p. 169.]

Sur le fronton : [Κυρί]α(ι) Ἥρα(ι) Ἀρτακηνῆ(ι) εὐχήν.

[Ἀρτακηνή; cf. Artacé, près Cyzique. Mordtm., ΙΑΗΡΑΑΡΤΑΚΗ ΝΕΥΧΗΝ.]

Sur le socle : ......ϹΚΑΙΗΡΑΙ/////ΕΙWΝ/////

Peut-être [Νύμφαι]ς καὶ Ἥρα(ι). La lacune, au début, est de six lettres environ. [Mordtm., ΟΚΛΗΡΑ...ΜΕΙΛΙΙ : Ι]

33ª. *Ex-voto*; h., 0m,25; l., 0m,21. Cavalier thrace attaquant un dragon dont on ne voit que la tête; chien près du cheval; à la partie supérieure, traces de lettres ////BIZ////.

A la partie inférieure : ...... ΤΡΑΛΕΟϹΕΥΧΗΝ.

Mordtmann, ΕΦΣ, 1871-2, p. 239, n. 4 : ΑΙϹΑΤ...ΙΗΕΤ.Γ.ΓΑ ΤΡΑΛΕΟϹΕΥΧΗΝ.

33ᵇ. Même cavalier sans aucun accessoire. Ce bas-relief mesure seulement 0m,09 sur 0m,10. Plusieurs autres reproductions du même type.

33ᶜ. *Ex-voto*; h., 0m,27; l., 0m,25. Cavalier thrace; à droite, petit personnage fruste [femme, d'après A. Mordtm.]. A. Mordtmann, ΕΦΣ, 1871-2, p. 239, n. 2; [J. H. Mordtmann, *RA*, 1878, II, p. 294, note 1.]

A la partie inférieure : ΗΡω..... — ..ΥΚΟΥϹ ΕΥΧΗΝ.

[A. Mordtm. : Ἥρως [σεμνὸς λαμπρὸς — Ἀσθ]ύκους εὐχήν. J. H. Mordtmann : Ἥρωϊ σε[μνῶι — Σο]ύκους εὐχήν. Σούκης, cf. *Suci*, tribu thrace; *Sucidava*, village de la Mœsie inférieure.]

34. Stèle; h., 0m,49; l., 0m,29. Jupiter debout, de face, tenant le sceptre

[de la main gauche, la droite appuyée sur une corbeille pleine de fleurs et posée sur un autel], près d'un autel sur lequel est un aigle. [A. Mordtmann, ΕΦΣ, 1871-2, p. 239; cf. Millingen, d'après Scordélis, n. 9, ΕΦΣ, 1873-4, p. 169; J. H. Mordtmann, *RA*, 1878, II, p. 296-7, d'après une photographie.]

A la partie supérieure : Κυρίωι Διί.
Sur l'autel : Ἐν τῶ(ι) σῶ(ι) — δρόμω(ι).
Sur le socle : Δορξένθης Διέος δῶρον. — Ἐκ τῶν δειράντων με ἐκδίκησον.

[Ζ, Ε, W. Lettres liées : 2 : NT ou Π; 3 : MW; 4 : HΕ, NE, WP; 5 : TWN, NTWNM, HΕ. A. Mordtm., Δορφένθης Δίνιος; J. H. Mordtmann, Δορζένθης Δίνεος. Le même lit, aux lignes 2-3, Ἐνπωσωδρόμωι, et voit, en ce mot, un surnom géographique de Ζεύς, qu'il rapproche du surnom Ζινδρουμηνός, originaire de Ζίνδρουμα, dans une inscription inédite de Constantinople. L. 5 : ἐγδίκησον.]

35. Fragment de bas-relief; h., 0m,14; l., 0m,09. On ne voit plus que le buste d'Artémis; les cheveux sont noués derrière la tête; la déesse lève le bras droit pour prendre une flèche. Marbre étranger au pays; travail sans comparaison plus soigné que celui de tous les autres monuments que nous étudions. La courte inscription suivante : ///ΡΙΑΑΡΤ/// prouve que les Thraces donnaient à Artémis, comme à Héra, le titre de κυρία. [A. Mordtmann, ΕΦΣ, 1871-2, p. 239, n. 6.]

36. Bas-relief; h., 0m,45; l., 0m,35. Deux compartiments :

1° Dionysos, nu et tenant le thyrse, s'appuie sur les épaules de Silène vieux et barbu; tous les deux sont dans un char traîné par deux panthères. Dans le fond, on voit un satyre.

2° Génies portant des corbeilles; deux génies foulant le raisin dans un pressoir; deux génies portant un long tonneau de bois. Le tonneau est très rare sur les monuments figurés. Le type, de forme allongée, que nous voyons sur ce bas-relief, se conserve encore chez les vignerons de la province de Philippopolis.

37. Stèle; h., 0m,85; l., 0m,50. Noms propres et magistratures. [Mordtmann, *RA*, 1878, II, p. 297-8, d'après une photographie de M. Ermakov. « Bas-relief brisé, dont il ne reste que la partie inférieure. A droite, Asclépios vu de face, debout, tenant le sceptre au serpent; à gauche, deux femmes, vues de face, debout, Hygia et Eirène. » Lecture de M. Mordtmann :

[Ἐπι]μελητεύοντος Μαξίμου Σουσίωνος, γραμματ — [εύ]οντος Αὔλου Λυκίου Φροντίνου, τὸ κοινὸν τῶν ἐ[πὶ — Θραίκης Ἑλλήν]ων κατεσκεύασεν. — Συναγό-

μεν[οι — δέ εἰσιν οἵδε · Ἡ]ρακλιανός, Φλαβιανός, Εὐτύχη[ς — 5 ......
Ἀπελ]λίκων, Ἀπολλόδωρο[ς — ..... Φιλά]ρετος, Φίλισκος, Πωλίων, Πρόκλος.

Ξ, Π, Ϲ et Σ, W. Lettres liées : 1 : HT, NT, WN, MM ; 2 : NT, NTWNE ; 3 : IWN, NϹ ; 4 : NE et o inscrit dans le Ϲ à la fin des noms propres ; 5 : WN, WP ; 6 : ΠW, WNΠP. Variantes. Dum. 1 : ΡΑΤΕΥΟΝΤΟΣ ; 3 : ΣΥΝΑΓΟΝ ; 4 : ΦΛΑΒΙΑΝΤΟ ; 5 : le nom Ἀπολλόδωρο[ς] seul ; 6 : ΡΕΙΟΣ. Mordtm. justifie sa restitution par Polybe, IX, 28, 2 ; XXIII, 8, 1 : Οἱ ἐπὶ Θράκης Ἕλληνες, αἱ ἐπὶ Θράκης ἑλληνίδες πόλεις ; par Perrot, *Mélanges d'arch.*, p. 193, 448 : Κοινὰ Ἑλλήνων, à Tomi ; par l'inscription n. 59, où il croit voir un décret de la même association. — Pour les épimélètes, il cite Dumont, n. 44, 57 *a*, 59 et 42, où il lit, ligne 12 : [ἐπιμελου]μένου Ἀσκλ[ηπιάδουτοῦ] Μενέφρον[ος].

38. Bas-relief ; h., 0m,22 ; l., 0m,19. A gauche, personnage nu levant la main gauche pour prendre des pampres ; à sa droite panthère (?) — A droite, Héraklès couvert de la peau de lion et tenant la massue.

39. Maison de M. Tsoukalas. *Ex-voto* ; h., 0m,26 ; l., 0m,23. Cavalier courant à droite ; à droite, arbre et serpent. [Millingen, ΕΦΣ, 1873-4, p. 169, d'après Scordélis, n. 33, en une seule ligne.]

Ἀγαθήμερος κυρίω(ι) — Ἥρωϊ εὐχήν.

[Ɛ, C, ω.]

40. Même maison. *Ex-voto* ; h., 0m,32 ; l., 0m,25. Cavalier suivi d'un chien, courant à droite vers un sanglier. [Mordtmann, *RA*, 1878, II, p. 298, d'après une photographie.]

Βριζενὶς Ζιακατράλεος — εὔ[χὴν] Ἀπόλλωνι.

[Ɛ, Z, C, ω. Lecture de Mordtmann ; Dumont, Βριζενισζιακὰ Τράλεος.]

41. Même maison ; architrave ; l., 2m,30 ; h., 0m,35.

.... σὺν πάση(ι) [ἐπι]σκευῇ(ι)..... — πολειτάρχης καὶ ὁ υἱὸς αὐτοῦ Τίτος Φλαούϊος Μοντανὸς [ἐκ τῶν ἰδί]ων.

ꝏ entre ΑΥΤΟΥ et ΤΙΤΟΣ.

42. Cimetière à l'ouest de la ville. Stèle ; h., 1m,30 ; l., 0m,35. [Mordtmann, *RA*, 1878, II, p. 298.]

.... αρχην ΚΑ.... —[... τῆ]ς λαμπροτά[της μητρο — πόλ]εως Φιλιπ[πουπόλε — ως ἀδ]ελφὸν Γ... — 5 [... τ]οῦ συγκλη[τικοῦ]. Deux lignes effacées. — τὸ κυνηγῶν — [κο]ιν[ὸν ἡ] λα[μπ — 10 ροτάτη ..] φυλὴ ἡ ... — ... [ἐ]τίμησεν.. — ἐπιμελου]μένου Ἀσκλ[ηπιάδου τοῦ] Μενέφρον[ος].

[Π, Ϲ, ω. Lettres liées : 13 : ME, NE.]

43. Cimetière sur la route d'Andrinople. Plaque de marbre blanc ; h., 0m,90 ; l., 0m,35.

Sur la plinthe : ..... Η... — .... ΚΙΑΝΟ....

Dans le champ : ΤΟΥΕΦΗΒ... — ... ΟΣΜ///ΩΣΤ.... — 5 .. ΕΤΡΑ.... — .. ΕΡΟΥΑ.... — .. ΛΩΝΑΛ.... — .. ΟΠΥΘΙΟ... — .. ΘΕΤΟΥ... — 10 ΡΔΙΟΥΙΟΥ... — .. ΚΑΙΑΥΛΟΥ... — .... ΞΡΛ.... — .. ΕΤΗ....... — ... ΛΤΟΣ..

Ce fragment de plaque se trouve au milieu de maçonneries qui paraissent être les restes d'un tombeau. Le texte ne peut être restitué ; cependant, à la ligne 3, on reconnaît les mots τοῦ ἐφήβ[ου] ou ἐφηβ[εύσαντος] ; à la ligne 11, un nom propre, καὶ Αὔλου ; à la ligne 13, le mot ἔτη (?). Mention d'Apollon, l. 7 ; d'un Πύθιον, l. 8, et d'un agonothète, l. 9. Épitaphe intéressante seulement par la mention d'un éphèbe.

44. Église bulgare, ἡ κοίμησις τῆς Θεοτόκου. Architrave encastrée dans le mur extérieur de l'église et recouverte en partie par la maçonnerie ; l., 0m,80 ; h., 0m,20, pour la partie visible.

La première ligne est indéchiffrable. Des copies, prises quand le monument était visible en entier, *CIG*, 2048 [avec la bibliographie antérieure ; Le Bas, 1550 ;] Tsoukalas, p. 32, permettent de compléter en partie le texte. [Cf. Millingen, ΕΦΣ, 1873-4, p. 168, d'après Scordélis, n. 3.]

[Ἀγαθῆι τύχηι. Ἐγδι]κο[ῦντος] Ἀλφίου [Π]ο[σειδωνίου — Ἄκτιος Μαξίμου τοὺς κλυντῆρας κατεσκ[εύασεν σὺν τοῖς ὑποθέ] — μασιν ἐκ τῶν ἰδίων φυλῇ(ι) Ἀρτεμισιάδι ἀντὶ [τῆς πολιτείας, ἐπι] — μελητεύοντος Φλαβίου Εὐδαίμονος [τοῦ καὶ Φλαβιανοῦ].

Le *Corpus* ne donne rien de la ligne 1 et répartit en 6 les lignes 2-4 ; mais il offre, dans cette partie, un texte intact. Les mots entre crochets sont ceux qui manquent aujourd'hui. — KAIN

ΤΗΡΑΣ, au lieu de κλυντῆρας. Dumont, l. 1 : ... [Φί]λ[ισ]κο[ς ....] Ἀλφίου υἱο[ῦ], d'après *CIG*. 2047. Cf., pour les noms propres et les fonctions qui figurent dans cette inscription, n. 57 *a*.

45. Église bulgare, ἡ κοίμησις τῆς Θεοτόκου. Granit de Filibé ; autel encastré dans le mur ; h., 1 mètre ; l., 0m,40. La fin des lignes à droite est cachée en partie par la maçonnerie. Banquet funèbre ; homme à demi couché, vêtu de la tunique et de la toge ; il tient de la main droite une couronne. A droite, femme assise, vêtue du péplos. Aux deux extrémités, personnages debout, de petites proportions ; à gauche, homme ; à droite, femme.

Ἀγαθῆι τύχηι. — Ἐπάγαθος Παυλινη (?)... [ζῶν]

Bas-relief.

καὶ φρονῶν ἑαυτῶι καὶ τῆι σ[υμβίωι] — ἑαυτοῦ Τιούτηι τὸν βωμὸν — ἐκ τῶν ἰδίων κατεσκεύασεν. — Εὐτύχει.

Ligne 2, peut-être Παυλίνη[ς], nom sans exemple ; [peut-être Παυλινι[ανός].

46. Église cathédrale.

a. Ἡλιόδωρος Ἰουλι — ανοῦ ἐπόησα ἐμ[αυ] — τῶ(ι) θήκην, ὗκος — ἐώνειος ❧. — 5 ❧ Ἢ μ[ὲν] κατὰ — ἄνθρωπον προλ[ά] — βη(ι) με ἡ γυνὴ, τεθῆ — ναι αὐτήν, εἰ δὲ ἐ — γὼ ὁ Ἡλιόδωρο[ς] — 10 προλάβω, μη[δέ] — να ἄλλον τε[θῆ] — ναι, ΑΥΤΗ[ς δ᾽ἔστω — ΗΚΑΤ[άθεσις] (?).

b. Sur la base : ΠΕΛΕ... — ΘΗΚ... peut-être : πελε[κητὴ] θήκ[η].

c. Sur la seconde face : .... ει τὰ προγεγρ[αμ] — μένα, τότε — πρὸς Θεὸν — ὁ λόγος — 5 : une ligne effacée. — .... Χαί — ρετε καὶ εὐτυ — [χ]εῖται παρὰ — [Θ]εῶι ἀδελφοί.

[Ε et Є, Π, Ϲ et C, W et Ѡ. Pas d'indication de lacune en *c* avant la première ligne, et cependant le sens est incomplet ; il faut une conjonction et un verbe indiquant la violation possible des prescriptions ci-dessus. — *a*. L. 3-4 : pour οἶκος αἰώνιος. — *c*. L. 8 : pour εὐτυχεῖτε.]

47. Église cathédrale. Stèle ; h., 0m,55 ; l. 0m,65. Bas-relief divisé en trois étages. 1° Fronton ; homme de face vêtu de la toge ; à droite et à gauche, deux bustes frustes. 2° *Banquet funèbre ;* homme vêtu de la tunique, à demi couché ; à droite et à gauche, deux femmes assises ; au milieu, *mensa tripes*. 3° Sept musiciens marchant à droite et jouant d'un instrument. [Millingen,

ΕΦΣ, 1873-4, p. 170, d'après Scordélis, n. 23, description détaillée du bas-relief, sans inscription; J.-H. Mordtmann, *RA*, 1878, II, p. 295.]

a. Sur la plinthe : [Δόλ]ης Δο[λ]ήους ζῶν καὶ φρονῶν αὐτὸν ἀφηρόϊζεν.

b. Au-dessous du bas-relief : Δόλης Βίθυος τ[ὴν σορὸν (?) ἑαυτῶ(ι) καὶ τῇ(ι) συμ]βίω(ι) αὐτοῦ Δωρι... — κατεσκεύασεν καὶ τῇ(ι) ἑτέρα(ι) συμβίω(ι) Τιούτα(ι) Κρονίδου μνίας χάριν.

[Z, C, W. L. 1 : blanc coupant en deux les mots αὐ τὸν, ἀφηρόϊ ζεν. Mordtmann : αὐτὸν ἀφηρώϊξεν.]

48. Église des Bulgares catholiques. Stèle ; h., 0m,70 ; l., 0m,70. *Banquet funèbre ;* cratère près duquel est un serviteur ; homme à demi couché sur un lit devant la *mensa tripes ;* femme assise sur une cathédra, la tête couverte d'un voile ; au premier plan, chien et femme qui apporte une corbeille.

49. Même église. Bas-relief ; h., 0m,20 ; l., 0m,40. Cavalier thrace attaquant un sanglier ; au premier plan, chien ; arbre à droite.

50. Même église. Autel de forme rectangulaire ; h., 0m,70 ; l., 0m,23. Homme nu, debout, de face, la chlamyde rejetée sur l'épaule ; il tient la main sur un aigle placé sur un autel. Ce monument avait reçu une inscription, aujourd'hui effacée.

51. Cimetière sur la route d'Andrinople ; h., 0m,88 ; l., 0m,85 [Scordélis, Πανδώρα, 1868, p. 302 ; *EE*, IV, n. 130 ; *CIL*, III, *Suppl.*, 7410]. Il manque la moitié environ de l'épitaphe. Monument funèbre élevé à Martialis par son frère et par sa mère.

[Dis] manibus. — [Ti. Claudio], Palatina (tribu), M[artiali, — qui vixit ann...]mensibus VII, dieb[us.. — Ti. Claudius Pri]migenianus fratri, — 5 *[et Silvia Primigenia] mater filio pientissimo.*

[Θεοῖς κ]αταχθονίοις. — [Τιβερίω(ι) Κλαυδίω(ι)] Παλατίνα(ι) Μαρτιάλι ζή- — [σαντι ἔτη... μῆνας ζ', ἡμ]έρας ΙΙ., Τιβέριος Κλαύ — [διος Πριμιγενιανὸς] καὶ Σιλουΐα Πριμιγενί[α]. — 5 Χαῖρε, παροδεῖτα.

52. Médrézé de la mosquée *Beni-Metzit-Tzami ;* plaque encastrée sous une estrade qui rend la lecture difficile ; l., 0m,40 ; h., 0m,85. La partie droite de l'inscription est couverte de chaux, les deux dernières lignes sont en partie cachées par des débris accumulés en cet endroit. [Tsoukalas, p. 35 ; *CIL*, III, 6121, et *Suppl.*, 7409 ; *EE*, IV, n. 128 ; cf. Dumont, *C. R. de l'Ac. des Inscr.*, 1868, p. 420 ; Millingen, ΕΦΣ, 1873-4, p. 168, d'après Scordélis, n. 5.]

Imp. Cæsar M. Aurelius Antonin us — [Aug. Germanicus],

imp. V., cos. III, p(ater) p(atriæ), murum civitati Philippopolis [dedit; — C. Pantuleius Gra]ptiacus leg. Aug. pr. pr. faciundum curavit. —

[Μητρόπολις] τῆς Θρά(ι)κης Φιλιππόπολις — 5 [ἐκ δοθέντων] αὐτῆ(ι) χρημάτων ὑπὸ τοῦ θείου — [Μ. Αὐ]ρηλίου Ἀντονείνου. Σεβ. Γερμανικοῦ, — [ἡγου]μένου τοῦ ἔθνους Παντουλείου Γρα[πτιακοῦ.]

[Tsouk. L. 1 : CAISAR ; 6 : ΜΑΥΡΗΛΙΟΥ ; 7 : ΗΓΟΥΜΕΝΟΥ, avec ΜΕ liés ; 4 : Μητρόπολις Dumont et *CIL*, 6121. Le *Supplément* du *Corpus* restitue [ἡ] τῆς Θρᾴκης ; en effet, la disposition symétrique des lignes n'admet pas un mot plus long. De plus, M. Mommsen remarque que le titre de μητρόπολις ne figure sur les monnaies qu'à partir de Sévère, Eckhel, *DNV*, VI, 44.

Date : 172. Sur ce point, voir *CIL*, III, *Suppl.*, 7409. — C. Pantuleius Graptiacus, cf. *CIL*, X, 6265 ; XIV, 246, et le chapitre VI, ci-dessous.]

53. Maison de M. Mavridis. Marbre trouvé à Kararizi; l., 1m,35 ; larg., 0m,50. Scordélis, Πανδώρα, 15 mars 1866, p. 537; [Dumont, *Rapport*, ci-dessus, p. 226, où la double inscription est étudiée; Kaibel, *EG*, n. 530]. Je transcris l'inscription, en respectant l'orthographe du lapicide ; cf. n. 46.

Εἴ με θέλις, ὦ ξεῖνε, δαήμενε — τίς, πόθεν εἰμεί,
Λαδικίης — πάτρις εἰμί, τοὔνομα Κυρίλλα, —
οἰκοδόμου ἄλοχος — 5 Εὐκλαδίου, ὅς με θανοῦ — σαν
ἔκρυψεν ΟΣΙW ... ΟΙΣ — ΛΟΙΠ .. ΟΓΕΝ

La fin de la ligne 6 et la l. 7 illisibles [: δσίω[ς · τ]οῖς λοιπ[οῖς ἀπαγ]ο[ρ]ε[ύω] (?)].

Sur la même pierre, inscription plus grossière et moins profondément gravée :

Αὐ(ρηλία) Κυρήλα χρηστιανὴ — πιστὴ ἀείμνηστος.

[A et Α, E et Є, Ζ, Σ et C, W. — L. 3 : πάτρις = πάτρης.]

54. Plaque de marbre trouvée à Philippopolis, aujourd'hui au musée de Turin. Copie de M. Tsoukalas, et *Annali*, 1861, p. 380, tav. d'agg. S.

Bas-relief : Déméter debout, de face, tenant de la main gauche un sceptre grossier, autour duquel est enroulé un serpent ; de la droite, des épis qu'elle pose sur un autel. Stratia s'avance de gauche à droite en levant les mains vers la déesse ; au haut du bas-relief, à gauche et au second plan, Zeus et Héra (?). Travail médiocre.

Ἀγαθῆ(ι) τύχη(ι). — [Σ]τρατία ὑπὲρ τῆς ὁράσεως — θεᾶ(ι) Δήμητρι δῶρον.

55. Copie de M. Tsoukalas.

Ἀγαθῆ(ι) τύχη(ι). — Τιϐ. Κλαύδιον Πασίνουν Μουκιανοῦ — ἡ ἱερὰ γερουσία τὸν ἑαυτῆς ἔκδικον. — Εὐτυχεῖτε. — 5 Ταμιεύοντος Γλα(ύ)κου (?) Θάλλου.

56. Copie du même. Marbre trouvé à Sténimacho. Jupiter assis de face, tenant l'aigle et le sceptre.

Εὐφράτης Ὑακινθίου κατ' ὄνειρον.

57. Saint Georges, église des Arméniens. — Grande stèle; h., 0m,95; l., 0m,27; encastrée à l'intérieur de l'église; elle est cachée en partie par des cierges. Les Arméniens la vénèrent comme représentant saint Georges. Le bas-relief est divisé en deux compartiments.

Premier compartiment : deux personnages à demi couchés sur un lit, une femme et un homme. Le lit est recouvert de draperies. La *mensa tripes* est absente.

Deuxième compartiment : cavalier ordinaire courant à droite; tunique serrée à la ceinture; chlamyde flottant au vent; il tient une pique; un chien, un sanglier, un petit personnage qui semble arrêter le cheval et une femme de face, vêtue d'une tunique et recouverte d'un voile, complètent la représentation.

ΦΛΑΒΙWΗΡWϹ (*sic*).

57a. *CIG*, 2047. [Église de Sainte Paraskévi, au pied de la colline des Σχοινοϐᾶται. Marbre très mutilé. Voir la bibliographie au *Corpus*; Le Bas, 1549; Mordtmann, *RA*, 1878, II, p. 298; cf. Millingen, ΕΦΣ, 1873-4, p. 168, n. 2.

Ἀγαθῆ(ι) τύχη(ι). — Ὑπὲρ τῆς τῶν αὐτοκρατόρων νίκης καὶ αἰωνί(ο)υ — διαμονῆς Μ. Αὐ — ρηλίου Ἀντωνείν[ου] καὶ Λ. Αὐρηλίου Οὐή — 5 ρου, Ἀρμενιακῶν, Φίλισκος — καὶ [Γ]άϊος οἱ Μάρκου τῆ(ι) φυ[λῆ]ι τὰ ἱερ[ὰ] ἀ — νέθηκαν Ἀρτεμεισιάδι μετὰ ἱε — ρ(ω)σύνην ϐʹ, ἐκ[δι]κοῦντος Ἀλφείου Πο- — σειδωνίου ϐʹ, ἐπιμελη — 10 τεύοντος Φλαουίου Εὐδαίμον — ος τοῦ καὶ Φλαουϊανοῦ.

CIG et Dumont, l. 8 : ἐ[παρχ]οῦντος; Mordtmann, ἐκδικοῦντος; cf. Dumont, n. 55, 14. Mordtmann renvoie à tort, pour la fonction, à *CIG*, 2052 : Ἔκδικος est là un nom propre. Les personnages sont les mêmes que dans l'inscription ci-dessus, n. 44.

57b. *CIG*, 2049; Le Bas, 1551.

[Ἀγαθῆι] ϐʹ τύχηι. — Τὸν δεῖνα.....ηου τοῦ ὑπατικοῦ, τὸν — [ἑαυτῆς εὐεργέτην καὶ πάτρω]να φυλὴ Κενδρισεῖς.

[Pour la tribu, cf. Κενδρείσεια Πύθια ἐν Φιλιπποπόλει νεωκόρῳ, Eckhel, *DNV*, II, p. 44; IV, p. 437.]

57[c]. *CIG*, 2050 [avec la bibliographie ancienne; Le Bas, 1552; cf. Mordtmann, *RA*, 1878, II, p. 299].

Ἑρέννιος Ἡρακλιανὸς γερου — σιαστὴς Φιλιπποπολείτης ἐκ — τῶν ἰδίων ἑαυτῷ(ι) καὶ τῇ(ι) συμβί — ω(ι) ἑαυτοῦ Κλεοπάτρα(ι) Ἀθηνοδώ — 5 ρου κατεσκεύασε τὴν σο — ρὸν σὺν τῷ(ι) γρά[δ]ω(ι) ἀνεξοδία — στον. Ὃς ἂν δὲ πωλήσι, δώσι τῷ(ι) φί — σκω(ι) δηνάρια... ϐ

[Ξ, Π, Ⲥ, Ⲱ. Lettres liées : 3 : ⲰK, HⲤ; 4 : ⲰE; 6 : NⲤ; 7 : ΠⲰ, ΔⲰ; 8 : le chiffre manque. — Mordtmann, l. 6 : τῶι γρά[δ]ωι; le *Corpus* corrige τῶι [πυ]άλωι. Cf., ci-dessous, n. 57 *m*.]

57[d]. *CIG*, 2051, [d'après Marsigli; Le Bas, 1553. Tombeau hors de l'église Sainte Sophie.

ΝΙΑΝ ... ΜΑΚΚΑ. — ΝΗ [ἑ]α[υτῇ]ι καὶ — τ[ῷ(ι)] ἀν[δρὶ Γ]αί[ω(ι)] ἐ[ποίησ]εν [ἐ]κ τ[ῶν] ἰδ[ίω]ν. — 5 Εἰ δέ τι[ς τ]ολμ[ήσει — τ]εθ[ῆναι ἕτερον] — πτ[ῶ]μα ..... [δώσει τῷ(ι) τα]μείω(ι) ✳ μ'. — Χαῖρ[ε, π]αρωδεῖτα.

La restitution n'est pas absolument certaine, étant donné l'état du texte. L. 6-7 : ΤΕΘΕΚΗΤⲤLⲰЄΘΜ — ΤΓΜΑΝΜЄΝΚΝΙΜΗΚΗΝ peut-être πτῶμα εἰσενεγκεῖν.]

[57[e]. Près l'église de Sainte-Veneranda, dans un mur antique. *CIL*, III, 746, d'après Marsigli.

... | ... [*a*]*mico* | ... *s Vitellianus* | [*fac*(*iendum*) *c*]*uravit*.

[57[f]. Mordtmann, *RA*, 1878, II, p. 299, d'après une photographie de M. Ermakov. Bas-relief : Mère des dieux, de face, assise sur un trône; à côté d'elle, un énorme lion; au-dessous :

ϐ Ἀγαθῇ(ι) ϐ [τύχηι] — Ὑπὲρ τῶν κυρίων αὐτοκρ[ατόρων Λ. Σεπτιμίου — Σεουήρου] Περτίν[ακος...]

⊕. Lettres liées : 2 : ΠΕ, ΤⲰΝΚ, ⲰΝ, ΥΤ, ΚΡ; 3 : ΠΕ.

[57[g]. *Ibid.*, p. 299, 1, d'après une photographie. Bas-relief martelé : quatre personnages combattant; au-dessus :

ΛΕΥΚΑⲤΠΙⲤ

[57^{h}. *Ibid.*, p. 300, 2. « Stèle à trois compartiments, dont la moitié, à droite, manque. »

ΚΥΡΙ[ωι Ἀσκληπιῶι.]

Homme couronnant un buste. Deux guerriers de face, debout.	Asclépios vu de face, debout, tenant le sceptre au serpent et une patère.

Deux guerriers, debout, vus de face, au fond; cheval, à droite.

[Κρί]ϹΠΟϹΦΑ... (?)

[57^{i}. *Ibid.*, 3. Bas-relief : cavalier thrace chassant la bête féroce.

Au-dessus : ЄΙ ΙΙΑΑΟΥΜ
Au-dessous : ΙΓ ΒΟΑΤΙΑΓΟϹΙΑΣ
ΟΥϹ

[57^{k}. *Ibid.*, p. 300-1, 4. Sur un autel brisé. Inscription métrique très mutilée :

. . . . ἐσσε(τε) τοῖον....
.... — λέης ἀλόχου ΜΟΥ.. λάχ[ε] — παρθενόγαν[δρον (?)]
... — [ἀ]ρετῆς ἕνεκεν ἐκ φρενὸς — οὐ τίθεμαι
.. — φίλοι τί τὸ θαῦμ' ἀποθ.. ΣΑΙ...ΙΓΕΦΡΝϹΑΙΜΕ
.... — γὰρ σὺν ἐμοὶ μηνῶν.. — ... μόνον ὀκτώ.

L. 1 : ΕΣΣΕΤΟΙΟΝ. — 10 : ... ΤΟΠW.. ΝΗΖΑ. — 11 : ...ΤΗϹ.. — 12 : ...ΟΥΓΑ.. — 13 : ...ΙΙϹ. — ΝWΝ liés, l. 9.

[57^{l}. Jirecek, *MBA*, 1881, p. 469, n. 1. Trouvé dans le jardin public, transporté à la chancellerie du directeur du commerce et de l'agriculture.

ΦΛΑ ΜΕ Α ΤΕ ΡΗ//ΠΑΡΙWΠΡωΤωΤΗ—ΛωΤΕΡΓΑΙΗ// ἡ ἰδία σύμβιος — Γαιανή, μνείας χάριν ἐκ τῶν — [ἰ]δίων · ἐ[ὰ]ν δέ τις πωλήσ[ηι, — δώσ]ει εἰς τὴν πό[λιν ✱] φ'.

La restitution des deux premières lignes est incertaine ; les lettres donnent : Φλα(βίωι) Με[λ]πέρη[ι] (?) Παριώ(ι) πρωτω[πή] — λωι ἐργάτη[ι] (?) ; ou plutôt peut-être πρώτω(ι) π[ά]λω(ι)....

[57^{m}. *Ibid.*, p. 469, note. Cour de la résidence du gouverneur général.

. . . . — σὺν τῷ(ι) γρά[δ]ῳ(ι) ἑαυτῇ(ι) κ[αὶ] .... — καὶ τοῖς ἐγγόνοις · ἂν δέ τις ὀ[ρύξη(ι) τ] — ὸν γράδον, δώσει εἰς τὸ [ταμεῖον...]

L. 1 : ΓΡΑΖΩ ; 2 : ΑΝΕΤΕ ; 3 : ΝΓ liés. — Cf., n. 57^{c}, le mot γράδος.

[57^{n}. A. Mordtmann, ΕΦΣ, 1871-2, p. 239, n. 8. Bas-relief : un cavalier nu, marchant à droite.

57°. *Ibid.*, n. 9. Bas-relief représentant un enfant nu, et, à droite, la partie supérieure d'une figure indistincte.

[57^{p}. *Ibid.*, n. 10. Sphinx accroupi et ailé. Au même endroit, inscription :

.... καὶ φιλίοις τέκνο[ις].... — Σεκούνδα(ι)... λημιτα.. Κλεοπάτρα(ι) κου-[ριδ]ίοις — ... αἱμογέρα (?) χρηστῆι καὶ Ἀτιλία(ι) ἀνθοῦσιν — ... καὶ τὸν ζῶντ[α] ἐνέγραψα Ἀπολ[λ]ινάριον, ὃς — 5 ... σεμνῆς μητρὸς σ[ω]φροσύνην... σαν — ... καὶ [ε]ἷς τέκνα εὐσεβῆ... έην πυθέουσ' ἐπὶ... — Χαίροις, ὦ παροδεῖτα.

Inscription métrique qu'on ne peut restituer.

[57^{q}. *Ibid.*, 7, p. 239. Bas-relief : Deux personnages de face sous une treille ; à g., jeune homme en toge, portant chaussures, avec chien à sa droite ; à dr., figure barbue, s'appuyant sur une massue et portant sur son dos une peau de lion (Hercule). Sans inscription.

[57^{r}. Millingen, ΕΦΣ, 1873-4, p. 170, d'après Scordélis. Bas-relief : Cavalier thrace poursuivant un serpent ; au-dessous, épitaphe :

Μίκκος Μυρσίνων, παῖς — Μυρσίνου, Ἀστακίδου δὲ, —
χρηστοῦ γραμματικοῦ, — θρέμμα ποθεινότατον.

Un distique.

[57^{s}. *Ibid.*, d'après Scordélis, n. 24. Bas-relief : Télesphoros debout entre Asclépios et Hygieia. Travail très grossier. Une inscription, simplement analysée, où se lisent les noms de Maximos, Frontinos, Flavia = n. 37 (?).

[57^{t}. *Ibid.*, p. 169, d'après Scordélis, n. 48.

Ἡρακλῆς.

[57^{u}. *Ibid.*, d'après Scordélis, n. 55.

Κυρίω(ι) Θεῷ(ι) ἐπηκόωι Ἀπόλλωνι χαριστήριον.

[57^{v}. *Ibid.*, d'après Scordélis.

Θεοῖς καταχθονίοις (1).

(1) [Des inscriptions de Philippopolis il faut retrancher la suivante, que

58. *Haskeui*, près de Philippopolis. [G. Pappadopoulos, Πανδώρα, 1868, p. 454, n. 6, parmi des inscriptions d'Eski-Zagra; Kaibel, *EG*, n. 528; Jirecek, *MBA*, 1881, p. 435-6 : Tekké, village à une heure au S.-O. de Eski-Zagra, sur la route de Tschirpan. Sarcophage de marbre blanc servant de fontaine, l'inscription du côté Est, dans un cartouche. M. Dumont a été induit en erreur sur la provenance par les affirmations des gens du pays, dont il avait reçu la copie du texte.]

Ἀμφοτέρων τόδε — σῆμα Σαβείνης — Αἰμιλίου τε, —
ἀνδρὸς κυδα — λίμου καὶ πινυ — τῆς ἀλόχου.

Dumont : Αἰμιλιανοῦ τε.

[58[a]. Camp romain entre *Karatsch* et *Sarnitsch*, à 3 heures de Haskeui, 8 milles de Philippopolis, sur la route d'Andrinople; auj. au musée de Vienne. Sacken, *Monatsb. Wiener Akad.*, LXXVI, 1874, p. 35; *EE*, II, p. 464 et suiv., Dipl. LXII.

[Imp. Cæs(ar) div]i Antonini Magni Pii Aug(usti) fil(ius), [divi Severi] Pii nepos, M. Aurelius An[to]ninus Pius Felix Aug(ustus), sacerdos am-[plis]simus dei invicti Solis Elagabali, pont[ifex ma]x(imus), trib(unicia) pot(estate) IIII, co(n)s(ul) III, p(ater) p(atriæ), nomina milit(um) [q]ui militaverunt in coh[o]rtibus prætoris Antoninianis decem [I.I]I. III. IIII. V. VI. VII. VIII. VIIII. X piis vindicibus, qui pie et fortiter militia functi sunt, jus tribui conubi, dumtaxat cum singulis et primis uxoribus, ut etiam si peregrini juris feminas in matrimonio suo junxerint, proinde liberos tollant ac si ex duobus civibus Romanis natos

a. d. VII idus Januar. C. Vettio Grato et M. Vitellio Seleuco co(n)s(ulibus).

Coh(ors) IIII pr(ætoria) Antoniniana p(ia) v(index), M. Septimio M. fil. Ulp(ia) Mætico, Trimontio.

Descript(um) et recognit(um) ex tabula ærea quæ fixa [est] Romæ [i]n muro pos(t) templ(um) Divi Aug(usti) ad [Miner]vam.

Date : janvier 221.

Le Bas, trompé par une indication fausse de Muratori, donne à tort comme provenant de cette ville.

Philippopolis, Le Bas, 1554. ..... *milit(avit) — annis XII. Aurelia — Faustina marito — car(issimo) et cineri pio (sic) — et Aurelia — filia patri bene — mer(enti) et marito dulc — issimo viva et s(ibi) p(osuit). CIL*, III, 1689, l'attribue, d'après Marsigli, II, pl. LXIII, à Mustapha Pacha Palanka = Ulpiana Remesiana (?); et ajoute la note suivante : « Philippopolis, Mur., 1307, male. »]

59. *Hodja-Keui*, près de Philippopolis. Heuzey, *Le mont Olympe et l'Acarnanie*, p. 489; copie communiquée à M. Heuzey; socle en forme d'autel.

[Ὑπὲρ] τῆς τῶν Ε. Ε. Κα[ισά — ρ]ων διαμονῆς κ[αὶ θ — είο]υ σύνπαντος αὐτῶ — ν οἴκου καὶ ἱερᾶς συ[γ — [κ]λ[ή]του καὶ δήμου Ῥ — ωμαίων, Ἕλληνες — Βιθυνοί · Χρηστὸς Δ. — ερηου (?), Ναιμίκκαδο — ς Παπίου καὶ Ἀντα. — ιλο[ς Χ]ρυσίππου, — ἐπιμελη[τ]εύσα — ντες τῆς κατασκ — ευῆς τῶν ναῶν, — τὸν βωμὸν καὶ τὸ — ἄγαλμα Μητρὶ Θε — ῶν ἐκ τῶν ἰδίων ἀφι — έρωσαν.

Deux autres copies de ce monument me sont communiquées par MM. Tsoukalas et Scordélis, qui l'ont vu à Chotsino.

ΥΠЄΡΤΗϹΤѠΝϹЄΒΑϹΜΙѠΝΔΙΑΜΟΝΗϹΚΑΙΤΟΥϹΥΜΠΑΝ—
ΤΟϹΑΥΤΟΥΟΙΚΟΥΚΑΙΙЄΡΑϹϹΥΓΚ///////ΤΟΥΔΗΜΟΥ ... ΡѠΜΑ
ΛΑΙѠΝ — ЄΛΛΗΝѠΝΒΗΘЄΝΗΗΔЄΙΡΟΥΚΑΛѠϹΠΑΠΠΙΟΥΚΑΙ
ΑΝΤΙΦΥΛΟϹ—ΟΥΡΗϹϹΥΠΟΥЄΠΙΜЄΛΗΤΑΙϹΤΗϹΑΝΤЄϹΤΗϹ
ΚΑΤΑ — ϹΚЄΥΗϹΤΟΝΒѠΜΟΝΚΑΙΤΟΑΓΑΛΜΑΜΗΤΡΙΘЄѠ
ЄΚΤѠΝ — ΙΔΙѠΝΑΦΙЄΡѠϹΑΝ

Il serait important d'avoir un texte certain de cette inscription. Les deux copies portent ΜΗΤΡΙΘЄѠ.

[On doit lire, ce semble : Ὑπὲρ τῆς τῶν Σεβασ[τ]ῶν διαμονῆς καὶ τοῦ σύμπαντος αὐτῶν οἴκου καὶ ἱερᾶς συγκλήτου καὶ [τ]οῦ δήμου [τοῦ] Ῥωμαίων [κ]αὶ [τ]ῶν Ἑλλήνων, Β[ρι]θένη[ς] Δειρου (?) ...... ΑΛΟϹ Παπίου, καὶ Ἀντίφιλος **ΟΥΡΗϹϹΥΠΟΥ**... Le reste comme dans la première copie.]

60. *Gehren*, [sur la route de Philippopolis, à Tschirpan.] Double copie de M. A. Dozon, [chez qui le texte a été vu et copié par M. Scordélis. Pierre carrée, h. 1^{m},50. Scordélis, Πανδώρα, 1868, p. 120. Inscription aujourd'hui disparue et sans doute employée à quelque construction, Jirecek, *AEMŒ*, 1886, p. 206.]

Ἀγαθῆι τύχηι. — Αὐτοκράτορα Καίσαρα. — Deux lignes martelées. Σεβαστόν, μέγιστον ἱερέα, — ἡ λαμπροτάτη μητρόπο — λις Φιλιππόπολις τὸν τῆς — οἰκουμένης δεσπότην, ὑπα[τεύ] — οντος τῆς Θρα(ι)κῶν ἐπαρχείας Λ. — Οὐεττίου Ἰουβεν(ί)ο[υ] ἐκ τῶν [ἰ] — δίων χρημάτων. Εὐτυχῶς.

[W. — Lettres liées. L. 5 : NM; après μέγιστον, Scordélis donne diverses lettres liées et indistinctes qui paraissent être le début du mot [ἀρχ]ιερέα. L. 7 : ΠΟ, Ο inscrit dans le deuxième Π. L. 8 : NH. L. 9 : WNE. L. 10, 11 : WN] L. 10 : les trois copies donnent

ΙΟΥΒΕΝC. [Scordélis indique ensuite une lacune de deux lettres. La lecture de M. Dumont Οὐέττιος Ἰούβεν(ι)ς me paraît devoir être modifiée d'après une inscription trouvée près de Tirnova, Domaszewski, *AEMŒ*, 1886, p. 243 = n. 62[33] : ὑπατεύοντος ἐπαρχίας Οὐιτεννίου Ἰουβενίου ἀντ[ι]στρ(ατήγου). Le titre est le même, le surnom également, le nom très légèrement différent ; enfin, les noms de l'empereur sont, dans les deux textes, martelés. L'identité paraît certaine, et elle est importante pour la question des limites de la province de Thrace. L. 11 : le mot ἰδίων ne répond pas à l'étendue de la lacune indiquée par Scordélis, Υ .. ΣΕ .. ΗΟ . Ν, qui suggèrent plutôt le mot ὑ[ποσχ]ε[θέντω]ν.]

[60ª. Main de bronze d'une statue ; h., 0m,22. Jirecek, *AEMŒ*, 1886, p. 206. Restes antiques nombreux dans la région.]

61. *Papazli*. Grande stèle martelée ; h., 1m,30 ; l., 0m,90. Deux cadres superposés. Premier cadre : cavalier thrace peu distinct. Deuxième cadre : *banquet funèbre* ; homme à demi couché sur un lit. Représentation intéressante, parce qu'elle fournit un nouvel exemple de la réunion du *cavalier* et et du *banquet*.

61ª. *Péristéra*. Copie de M. Scordélis ; Mordtmann, ΕΦΣ, 1871-2, p. 240 ; [Millingen, ΕΦΣ, 1873-4, p. 169, d'après Scordélis, n. 54, qui l'attribue à Tatar-Bazarjik]. Bas-relief : cavalier thrace ordinaire attaquant une bête féroce.

Au-dessus : Θεοῖς Διοσκόροις.
Au-dessous : Αὐγάζων ὑπὲρ αὑτοῦ καὶ τῶν — ἰδίων εὐχήν.

Dumont, Αὐγα (?) ζῶν — Millingen, ὑπὲρ ἑαυτοῦ.
[Ζ, Π, C, W. — W et Ν liés. Cf. M. Tullius Augazo, *IRN*, 445 ; Αὐγάζων, dans une épitaphe de la Syrie, *BCH*, 1879, p. 260.]

[61ªª *Airanli*. Cimetière au S.-O. Colonne. Skorpil, *Ein. Bemerk.*, p. 86 ; Jirecek, *AEMŒ*, 1886, p. 86 et 205-6. Millingen, ΕΦΣ, 1873-4, p. 168-9, signale ce monument qui, d'après lui, devait porter une statue de l'impératrice, et analyse l'inscription. Il indique comme provenance Organli, à 2 lieues O. de la ville, près de l'Hèbre.

[Ἀγαθ]ῇ(ι) τύχ[η(ι)]. — Αὐτοκ[ρ]άτορι Καίσα[ρι] Μ. [Ἀντο] — νίω(ι) Γορδιανῷ(ι) Εὐτυχ(ε)ῖ Ε[ὐσεβεῖ] — Σεβαστῷ(ι) κα[ὶ τ]ὴν θεοφιλ[εστάτην Αὐ] — 5 γοῦ[στ]αν γυναῖκα αὐτοῦ Φου[ρίαν] — Σαβινιανὴν Τρανκυλλεῖναν, ἡ[γεμο] — νεύοντος τῆς Θρα(ι)κῶν ἐπαρχ[ε]ία[ς]. — Πο....τιανοῦ πρεσβ(ευ-

τοῦ) Σεβ(αστοῦ) ἀντι[στρα] — τήγου, ἡ λαμπ[ρ]οτάτη Θρα(ι)κῶν μη[τρό] — πολις [Φιλι]ππόπολις. — Εὐτυχῶς.

ΘΠ. — L. 8 : ΠΟΝΙΜΑΠΑΝΟΥ ; Mill., Πονιματιανοῦ ; Jirecek, Πο[μπονι]ανοῦ (?) — A la l. 4-5, j'ai restitué Αὐγοῦστα.

[61[a2]. *Zlatitrap.* Pierre tombale. *Ibid.*, p. 206, n. 2, d'après Skorpil, *Ein. Bemerk.*, p. 83.

[Μήν]η[ς] Φίνυος [ζῶ]ν καὶ φρονῶν ἑαυτὸν ἀφη — ρώϊ<ι>σεν<εν>. Εὐτύχει παροδεῖτα φίλε.

M. Bormann restitue à partir de ζῶν. L. 1 : ΜΗΠΗΟΦΙΝΥΟΣΤΙΝ. Pour la formule ἀφηρωΐζω, cf., ci-dessus, n. 47.

[61[a3]. *Çakyrlar*, entre Philippopolis et Andrinople, où nombreuses trouvailles de monnaies, colonnes, tuiles. Inscription, d'après diverses copies, dont celle qui a été publiée dans la *Maritza*, n. 729, et la description de M. Brophy, consul anglais à Bourgas. — Marbre, haut., 1m,10 ; larg., 1m,13. Au-dessus, fronton avec acrotères. La pierre a été brisée par les habitants, qui croyaient y trouver un trésor. Jirecek, *AEMŒ*, 1886, p. 95, et, note 82, restitution de M. Bormann.

Ἀγαθῇ τύχῃ. — Ὑπὲρ τῆς τῶν μεγίστων καὶ θειοτάτων αὐτοκρα — τόρων Λ. Σεπτιμίου Σεουήρου Περτίνακος κ(αὶ) Μ. Αὐρη(λίου) — Ἀντωνείνου Σεββ. [κ(αὶ) Π. Σεπτιμίου Γέτα Καίσαρος] κ(αὶ) — Ἰουλίας Δόμνης, μητρὸς κάστρων, νείκης καὶ αἰωνίου — διαμονῆς καὶ τοῦ σύνπαντος αὐτῶν οἴκου καὶ ἱερᾶς συν — κλήτου καὶ δήμου τοῦ Ῥωμαίων καὶ ἱερῶν στρατευμάτων — ἐκτίσθη κατὰ δωρεὰν τῶν κυρίων ἐνπόριον Πίζος ἐπὶ — ὑπάτων τῶν κυρίων αὐτοκρατόρων Λ. Σεπ(τιμίου) Σεουήρου Περ — τίναχος καὶ Μ. Αὐρ(ηλίου) Ἀντωνείνου Σεββ. κ(αὶ) μετω(ί)κισαν εἰς αὐτὸ — οἱ ὑποτετα[γ]μένοι [καὶ] οἱ οἰκήτορες — κώμης Σκελαβρίης, κώμης Σκεπτῶν · [Βρίζ]ενι[ς] κ(αὶ) Ἶλι[ς] Αὔλου, Μ. Ἀντώνι[ος] Ἀντωνίου, — Ἀρχέλαος Ἀκύλου, — [Β]ύ[ζ]ης Μουκατράλεος, Κέλσος Δαληπόρεος, ... εχουορετου, Οὐαλέριος Ῥοῦφος, — ..... Μουκατράλ[η]ς Βόσεος (?), Δόλης Α..., Μουκιανὸς Μουκαπόρεος, — Μȣ... ΓΑΠCΑΡ... CΤ... Μουκιανὸς Ἀκύλου, — ... λις Οὐάλεντος — ... ου Φόσκου.

Ξ = Ζ, Θ, Π, C, W, ȣ = ου. — Lettres liées : l. 2 : ΠΕ, ΤΗC, TWN(*ter*), ΜΕ. — 3 : WN, ΗΡ, ΠΕ. — 4 : ΝΤWΝΕ, Κ. — 5 : ΜΝΗC, ΜΗΤ, ΡWΝΝΕ, ΗC. — 6 : ΝΗC, ΝΠ, TWN. — 7 : ΗΤ, ΗΜ, ΡWΜ, WN, ΡWΝC, ΤΡ, ΤΕ, TWN ; lacune à la fin d

la ligne indiquée. — 8 : HK, WP, NTWNK, NΠ(*bis*). — 9 : TWNTWNK, PWN, HP. — 10 : NAK, K(*bis*), TWNE, METWK, NE. — 11 : TE, ME, HK. — 13 : WMHC(*bis*), HC, TWN, K, AY (l'Y au-dessus), NTWN. — 14 : HC, HΠ, MK surmontés du signe ȣ = Μουκ, OC(*bis*). — 15 : MOYK. — 16 : NT. — 17 : OC.

L. 4 : Le nom de Géta martelé. L. 12 : Ἀρχέλαος rajouté entre les lignes. — L'emplacement de Pizus, ville connue par les *Itinéraires*, se trouve ainsi fixé. — Sur les κῶμαι, voir, ci-dessous, chap. IV : Faits géographiques. — Date : 202 ap. J.-C.

[61a4. *Golemo Selo*, près Kalofer, sur la route de Philippopolis à Nicopolis, par la passe de Chipka, ruines du château, aujourd'hui à la préfecture de Kazanlyk. Jirecek, *AEMŒ*, X, p. 101 ; *CIL*, III, *Suppl.*, 7411. Restitution de Hirschfeld et Domaszewski.

OLLONIETM
ACATH · DV
LVTEM · ARAM
DVM · CVRAV
NOES
NIY · SYO
ENSA · SVN

[Ap]olloni et M[usis] — A[g]ath[o] du[ovir mu]n. Œs[c... pro sa]—lute m(unicipum) aram [cum] s[igillis facien]—dum curav[it imp]ensa su[a].

Dom. suppose que les lignes 5 et suiv. de la copie sont respectivement les extrémités des lignes 2-4 du texte original.

[61a5. Jirecek, *ibid.*, p. 102. Même provenance.

ΟΥΟΥΙΟΝΟΔΕΑΙ — ΓΥΣ . . . . . . — ΓΔΡΟΚΟΝFΥΙΓΩ — ΝΚΙΣΤΑΑΙΕΗΩΝΕΓ — 5 . Ι . . . . ΑΕΓΟΡΟΥΓΕΙΡΙ — . . . ΓΓΝΟΜΗΣΑ . . — . . . . ΤΠ . . . .

[61a6. Village auprès de Philippopolis. Reinach, *Chron. d'Orient*, *RA*, 1886, I, p. 150, d'après une lettre de M. Tacchella.

... νὸν Καίσαρα Σεβαστόν, — Γερμανικὸν Δακικόν, — Τι. Κλαύδιος Πολέ — μαρχος, ἀρχιερεύς.

[61a7. Autre village. *Ibid.* — Buste d'homme, la barbe courte, les épaules couvertes d'un paludamentum, ressemblant à Vespasien (?).

Eski-Zagra = Trajana Augusta, Beroe (1).

61b. Copie de M. Scordélis. [Cimetière turc au S.-O. de la ville. La pierre a été revue par Jirecek, *MBA*, 1881, p. 444.]

Ἀγαθῆ(ι) τύχη(ι). — Τὸν φιλότιμον — ἀρχιερέα — δι' ὅπλων — 5 Μ. Αὐρ(ήλιον) — Ἀπολλόδωρον — Δημοσθένους — τειμήσασα — ἡ πατρίς. — Εὐτυχῶς.

[Dumont, l. 3 : ΑΡΧΙΕΡΕΑΔ... ΩΝ. Jirecek, 3-4 : δι' ὅπλων.]

61c. [Cimetière turc, à quelques pas de la précédente; G. Pappadopoulos, Πανδώρα, 1868, p. 457-8, n. 7; Dumont, d'après une copie de M. Scordélis; Jirecek, *MBA*, 1881, p. 444, copie plus exacte et plus complète; Foucart, *BCH*, 1882, p. 180 et suiv., lecture définitive d'après un estampage.]

Ἀγαθῆι τύχηι. — Τὸν θειότατον καὶ μέ — γιστον Αὐτοκράτορα Καί — σαρ[α] Μ. Αὐρήλ(ιον) Κόμμοδον — 5 Ἀντωνεῖνον Σεβαστὸν — Γερμανικὸν Σαρμ[ατικὸν] — Βρηταννικόν, ἀρχιερέα β — μέγιστον, δημ(αρχικῆς) ἐξο(υσίας) τὸ ιϐ', αὐτο — κράτορα τὸ ι', ὕπατον τὸ ε', — 10 π(ατέρα) π(ατρίδος), ἡγεμονεύοντος τῆς Θρ[α(ι)κῶν] — ἐπαρχείας Καικ(ιλίου) Ματέρ(ν)ου, — πρεσϐ(ευτοῦ) Σεϐ(αστοῦ) ἀντιστρατήγου, — Ἀντίπατρος Ἀπολλωνίου, — τοῦ ἀρχιερέως β', κατὰ ὑπό — 15 σχεσιν τοῦ πατρὸς ἐκ τῶν ἰδί — ων ποιήσας ἀνέστησεν.

[Θ, Ξ, Π, 8 = ου, ω et Ω. — Lettres liées : 4 : **ΜΜ**. — 5 : **ΝΤ ΝΕΙ** ou **ΝΗ**. — 7 : **ΝΝ**. — 10 : **ΜοΝΕ** (l'o au-dessus de la lettre **Μ**), **ΝΤ**, **ΤΗ**. — 11 : **ΤΕ**. — 12 : **ΤΗ**. — 14 : **ΟΥ** (**Υ** au-dessus). — 15 : **ΝΤ**. — 16 : **ΝΠ**. — Aux lignes 9 et 10, les lettres **Ε**, **Π** et **Π** sont surmontées du signe de l'abréviation ⌒. — 12 : la lettre **Β** dépasse les autres. Le nom du gouverneur est ainsi écrit : **ΚΑΙ · Κ · ΜΑΤΕΓΜ8**.]

Date : 187 ap. J.-C. J'ai soumis cette inscription, comme toutes celles qui mentionnent des gouverneurs de province, à M. L. Renier et à M. Waddington. [Cf. une monnaie de Philippopolis : Dr., **ΑΥ · ΚΑΙ · ΜΑΡ · ΑΥ · ΚοΜοΔοϹ**; ℞., **ΗΓΕ ΚΑΙ ΜΑΤΕΡΝΟΥ**

(1) Jirecek, p. 435 : « Ich habe bis jetzt hier zu Lande nirgend anderswo so viele antike Denkmæler angetroffen, vie in dieser Stadt. » P. 439 : « Alle diese Alterthuemer werden in dem neuen Schulhause als eine Art Stadtmuseum aufgestellt werden. »

ΦΙΛΙΠΠΟΠΟΛΕΙΤΩΝ. Voir ci-dessous, chap. VI, et Liebenam, *ouvr. cité.*]

61[d]. [*Eski-Zagra*, place Bogoridi. Base quadrangulaire ornée de moulures. G. Pappadopoulos, Πανδώρα, 1868, p. 457 et suiv., n. 1; Dumont, d'après une copie de M. Scordélis; Foucart, *BCH*, 1882, p. 183, n. 6, lecture plus complète d'après un estampage. Jirecek, *MBA*, 1881, p. 445, dit n'avoir pas retrouvé cette inscription.]

Ἀγαθῆι τύχ[ηι]. — Τὸν μέγιστον καὶ — θειότατον αὐτο — κράτορα δεσπό — 5 την τῆς οἰκουμένης — Μ. Ἀντώνιον Γορδια — νὸν Εὐσεβῆ Εὐτυ — χῆ Σεβ(αστὸν) ἡ ἱερ[ω]τά — τη βουλὴ καὶ ὁ λαμ — 10 πρότατος δῆμος Τρα[ϊ]-— ανέων ἐκ τῶν Ὑπερπαι — όνων, ἡγεμονεύοντος — τῆς Θρα(ι)κῶν ἐπαρχείας — Καττίου Κέλερος. — 15 Εὐτυχῶς. — Ἐπιμελουμένου Αὐρ. — Κοΐντου Κοΐντου — α' ἀρχῆς.

[La copie de Scordélis est incomplète dans les dernières lignes et mal distribuée. M. Dumont fait, à ce propos, la remarque suivante] :

Cf. n° 3. Texte important, mais dont la copie est encore trop incomplète pour qu'une restitution entière soit possible.

[61[e]. Au nord de la ville, près de l'endroit appelé *Latinski Grobitscha* (tombeaux des Latins), devant une maison. G. Pappadopoulos, Πανδώρα, 1868, p. 458, n. 2; Dumont, *BCH*, 1878, p. 402, n. 3, d'après une copie de M. Schuyler; Jirecek, *MBA*, 1881, p. 440.

Ἀγαθῆι τύχηι. — Αὐτοκράτορα Καίσα — [ρ]α Μ. Αὐρήλιον Ἀντωνεῖνο[ν] — [Ε]ὐσεβῆ, Εὐτυχῆ, Σεβαστόν, — Παρθικόν, Βρεταννικὸν — 5 μέγιστον, ἡ βουλὴ — καὶ ὁ δῆμος ὁ Τραϊαν[έων], — [ἐ]πιμελουμένου Τιτ. Φ[λ(αβίου)] — [Ἀ]πολλοδώρου, (πρώτου) ἄρχον[τος].

La copie de Schuyler est très fautive; je n'en relève pas les erreurs manifestes. L. 1 : ΙΑΤΟΚΡΑΤΟΡΑ. M. Dumont a pris le trait Ι pour la fin d'un mot manquant et restitue [τὸν θειότατον καὶ μέγιστον]; mais il n'y a pas de place pour ces mots et l'indication est erronée. L. 6 : Jirecek, lacune à la fin; 7 : ΟΤΡΑΙΑΝΤ; 8 : ΠΓΦ, ΦΑ.

Α, Α, Θ, Φ, Ω et W. Lettres liées, l. 3 : PH, NTWN. L. 8 : Le mot πρῶτος est indiqué par un Α.

[61e4. *Eski-Zagra*. Dans une rue. Dumont, *BCH*, 1878, p. 403.

[Τὸν] θε[ι]ότα[τ]ον αὐ[τοκρ]ά[τ]ο[ρ]α — [Μ. Αὐ]ρ(ήλιον) Ἀντωνεῖνον Αὔγουστον — ἡ Τραϊανέων πόλις, πρωταρ — [χοῦντος] Ἀρχία Ἀρχεδήμου.

Θ, Π, W. Lettres liées : l. 2 : **NTWNE**; 3 : **HT, NE, WNΠ, ΠP, WT.**

[61e5. G. Pappadopoulos, Πανδώρα, 1868, p. 457-8, n. 4, sans indication de provenance, en caractères courants et d'après une copie défectueuse. Dumont, *BCH*, 1878, p. 404, note 1.

Ἀγαθῇ(ι) τύχῃ(ι). — Τὸν μέγιστον καὶ θειότατον — καὶ θεοφιλέστατον Καίσαρα — [Γ. Ἰούλιον Οὐῆρον Μαξι] — 5 μεῖνον αὐτοκρ[ά]το — ρα Σεβα(σ-τὸν) [Γερ — μαν]ικὸν μέγιστον, — Δακικὸν μέγιστον, Σαρματικὸν — μέγιστον, [ἡ λαμπροτάτη] — 10 Τραϊανέων πό[λις (?)]. — Εὐτυχῶς.

L. 7 : Pappad., **ΜΑΙΣΙΚΟΝ**; Dumont, **ΜΟΙΣΙΚΟΝ**; ce titre ne rentre pas dans la titulature impériale. L. 9-10 : Γερουσιας Τραιαισεωςιποδεν.

[61e6. Mosquée Eski-Djami. Foucart, *BCH*, 1882, p. 185, d'après un estampage.

Τὸν μέγιστον καὶ θειότατον αὐτοκράτορα Πό(πλιον) — Λικίνιον Γαλλιηνὸν, Εὐτυχῆ, Εὐσεβῆ, Σεβ(αστόν), τ[ὸν] ἄρχοντα τῆς οἰκουμένης, ἄρξαντα δὲ καὶ τὴν ἐ[πώ] — νυμον ἀρχὴν ἐν τῇ(ι) λανπρᾶ(ι) καὶ ἐλευ(θέ)ρα(ι) Τραϊανέων π[ό-λει], — 5 ἡ βουλὴ καὶ ὁ δῆμος, ἐπιμελουμένων τῆς ἀρχῆς [καὶ τῆς] — ἀναστάσεως τῶν ἀνδριάντων Σεπτιμ(ίου) Μαρκιανοῦ — καὶ... Μαρκιανοῦ κρατίστων...

[61f. Foucart, *BCH*, 1882, p. 183, d'après une copie et un estampage; Jirecek, *AEMŒ*, 1886, p. 103, n. 2; copie moins complète.

Δέσποιναν τῆς οἰ — [κ]ουμένης, ἡγεμονε — ύοντος τῆς Θρα(ι)κῶν — ἐπαρχείας Φλ. Οὐλπ(ίου) Ἀ — 5 ...ειου πρ[ε]σβ(ευτοῦ) Σεβ(αστοῦ) — ἀντιστρατήγου, ἡ ἱερω — τάτη βουλὴ καὶ [ὁ] — λαμπρότατος δῆμος.

Lettres liées : 1 : **HC**. — 2 : **ME, ΓEM, NE**. — 3 : **NT, WN**. — 5 : au début, Jirecek lit **ΠII**. — 6 : **NT, THΓ**, liés. — 5 : **TH**, liés. — 8 : **MΠP, ΔHM**, liés. — La lecture du nom est douteuse d'après M. Foucart, qui le croit martelé à dessein.

[61g. Place du marché. Pierre de couleur sombre, très endommagée. Montani, dans le journal *La Maritza*, déc. 1880 et janv. 1881; Tissot, *BCH*, 1881, p. 127 et suiv., d'après une copie de M. Montani; Foucart, *ibid.*, 1882, p. 179

et suiv., d'après un estampage; Jirecek, *MBA*, 1881, p. 442, n. 3, copie de M. Ilieff.

Δινίκενθος Βρινκαξερέως — κυρίω(ι) Ἀπόλλωνι Σικερηνῷ(ι) — καὶ ν[ύ]μφαις εὐχαριστοῦντε[ς] — ἀνέθηκαν Ἐργισσηνοί · — Τήρης Βρινκαξέρεος <ἱερεύς>, Φλ(άβιος) [Μο]υκάπορις Σκέλου, — Φλ(άβιος) Δημοσθένης, — Φλ(άβιος) Σκέλης, — Φλ(άβιος) Μάξιμος, — Φλ(άβιος) Ἰάσων, — Λ. Λουκρήτιος Ἥρουλος, — Λ. Λουκρήτιος Ἡμ[έ]ριτος, — Λ. Λουκρήτιος Ζώσιμος, — Οὔλ(πιος) Ἡμέριτος, — Οὔλ(πιος) Καπίτων, — Φιλόξενος, — .. πταίτραλις ἘνΙΙ..νος (peut-être Γηπαίτραλις), — Σεύθης Αὐλ[ώ]νεος, — Μουκώραλις Κέ[λ]σου, — Ἀσιατικὸς Ἰάσονος, — Δορξένθης Ἰάσονος.

Je suis, en général, la copie du *Bulletin*, qui est de beaucoup la meilleure, sans noter toutes les variantes, quand elles sont évidemment fautives. — Ἐργισσηνοί, nom d'un thiase ou ethnique des habitants de Τραϊανή, qui se serait alors appelée Ἔργισσα; cf. n. 61g[1].

Ε et Є, Ξ, Π, Σ, Ϲ et C, Ω, W et ω. — Lettres liées, 7 : NH. — 9 : ΦΛ. LI//EIONC. — 17 : ΕΠΙΤΑΝ//ЄΝЄΤ//ΙΙΠΟϹ. — 18 : CЄΥΘΗΟΣΤΛΝ. — 20 : ACIATHC.

Montani prend Βρινκαζέρεος pour un ethnique et invente la ville de Brincazéra. Le nom qui est placé en tête s'explique difficilement; on àttendrait un génitif, comme le nom d'un éponyme, ou un accusatif, nom du personnage honoré d'une statue.

[61g[1]. Tissot, *BCH*, 1881, p. 129, signale une inscription en l'honneur de l'empereur Commode, où les habitants étaient désignés par l'ethnique Ἐργισσηνοί. — Copie de M. Montani, prise en partie en 1879, et restée inachevée par suite de la destruction du monument.

[61h. Tissot, *BCH*, 1881, p. 130, d'après une copie de M. Montani; Jireček, *MBA*, 1881, p. 441, n. 2; Dittenberger, *Rh. M.*, XXXVI, p. 463; Foucart, *BCH*, 1882, p. 180.

Ἀγαθῆ(ι) τύχη(ι).
Ἡρωδιανὸς Νεικίου πατρὸς ἔστησεν
χαλκεῖον ἀνδριάντα πατρίδος ψήφω(ι),
γνώμης τε ἕκατι · μείλιχος γὰρ ἦν πᾶσιν
τερπνῶν τε μείμων οὓς ἔγραψεν ἀστεί — ως.

Ϲ, Φ, Ψ et Ψ, W et ω. Lettres liées : 2 : EI, Ȣ = ου, HϹ — 3 : OϹ — 4 : NWMHϹ, ME, HNΠ — 5 : ΠNWN, TE, ME, WN.

Les deux copies se complètent et se corrigent; elles donnent ensemble la lecture ci-dessus. Quatre vers choliambiques.

[61ⁱ. Dans une maison servant d'école, moitié d'une inscription incompréhensible. Jirecek, *MBA*, 1881, p. 440 ; Rœhl, *Jahresber.*, 1882.

Ἀρχιερεὺ[ς] — ΚΑΛΛΙΦ.. — ΠΑΤΡΗΚΑ[ὶ] — ΠΟΛΛΑΚΙ[ς] — ΑΡΧΗΣΔΕΡΙ... — ΑΙΕΙΙΙΟ... — ΟΥΛΑΠΕΗ... — ΕΙΞΑΡΙ..... Rœhl, 3 : πάτρη — 7 : οὐ[δ᾽]ἀπέη[ν].

[61ᵏ. Cimetière turc d'une vieille mosquée (1). G. Pappadopoulos, Πανδώρα, 1868, p. 458, n. 3 ; Dumont, *BCH*, 1878, p. 401, n. 1, d'après une copie imparfaite de M. Schuyler ; Jirecek, *MBA*, 1881, p. 441, n. 1, d'après une copie de M. Ilieff ; Kaibel, *Rh. M.*, XXXIV, p. 212 ; Schœll, *Satura, philologica in honorem Sauppii*, p. 180.

Ἀγαθῆι τύχηι. —
Τήρης Παιῶνι [τὸν] — Ἀπόλλωνος ἑταῖρον —
Ὀρφέα δαιδαλέης — θῆκεν ἄγαλμα τέχνης, —
ὃς θῆρας καὶ δένδρα — καὶ ἑρπετὰ καὶ πετεηνὰ —
φωνῆ(ι) καὶ χειρῶν — κοίμησεν ἁρμονίη(ι).

Α, Ι-Ι, Θ, Π, Ϲ, Φ et ɸ, ω. Lettres liées : 2, 3 : ωΝ — 4 : ΗϹ — 5 : ΗΚ, ΤΕ, ΝΗϹ — 7 : ΠΕ (*bis*), ΤΕ, ΗΝ — 8 : ωΝΗ, ωΝ — 9 : ΗϹ.

[61ˡ. A la sortie de la ville au sud, au-dessus d'une fontaine. G. Pappadopoulos, Πανδώρα, 1868, p. 458, n. 5, copie incomplète ; Jirecek, *MBA*, 1881, p. 443.

Ἀγαθῆι τύχηι.
Τὸν κρατερὸν πτολέ[μ] — οισι καὶ ἄτρομον — ἀσπιδιώτην.

Θ, ω.

[61ᵐ. Cimetière juif, au sud-est de la ville. Dumont, *BCH*, 1878, p. 402, d'après une copie de Schuyler, qui est plus complète et plus correcte que celle de Jirecek, *MBA*, 1881, p. 443. Pour cette raison, on s'est dispensé des variantes.

Ἀγαθῆι τύχηι. — Αὐρ(ήλιος) Ἀσκληπιόδοτος — ὁ καὶ Φαλακρίων, ἱε — ρεὺς Διὸς Καπετω — [λ]ίου καὶ γερουσιαστὴ[ς] — τὸν βωμὸν σὺν τῆ(ι) τρα- — πέζη(ι) καὶ κονιατικοῖς — καὶ ταῖς ζωγραφίαις — ἐκ τῶν ἰδίων ἐποί — [η]σα. — Εὐτυχῶς.

Α ou Α, Θ, Π, Φ, W et ω. Lettres liées : l. 4 : TW ; 6 : NB ; 7 : HK ; 8 : ZW.

[(1) Au sud de la ville, dans les cimetières turc et juif, les grosses pierres sont en général empruntées aux anciennes nécropoles.]

[61ⁿ. Même place. Dumont, *BCH*, 1878, p. 403, copie de M. Schuyler; Jirecek, *MBA*, 1881, p. 444.

Οὐλπία Βωλίω — νος, αὐτῆς καὶ — συμβίου Ἀντω — [νεί]νου.

Jirecek, 1 : PωΛΙω; 3 : TW liés. Reinach, *RA*, 1886, II, p. 88, d'après M. Tacchella : ΟΥΛΠΙΑΠωΛΙωΝΟC.

[61ᵒ. Même place. Fragment de fronton, en grandes lettres. Jirecek, *MBA*, 1881, p. 444.

[Σ]ενεκίονος. TATO.

Peut-être [M. Οὐλπίου Σ]ενεκίονος [Σ]ατο[υρνείνου]; cf. n. 64, 64ᵃ.

[61ᵖ. Inscription trouvée en 1882. Socoloff, *Bullet. der k. russischen arch. Gesellsch. zu Sᵗ Petersburg*, I, 1885, nouv. série, d'après une copie de M. Montani; Reinach, *RA*, 1886, II, p. 88, d'après une copie de M. Tacchella; 1887, I, p. 71, d'après la restitution de M. Gomperz; Jirecek, *AEMŒ*, 1886, p. 103, n. 1 et note 90, p. 209, avec les restitutions de M. Gomperz.

[Β]ωμὸν Ἀτειλιανῶ(ι) γαμέτις [μ' ἔστη] — σε [Σ]εκοῦνδα,
εἵνεκα κουριδίο[υ θα — λά]μου τέκ[νο]υ τ' ἐνὶ γαστρί. —
[Ἥ]ρωι Ἀτειλιανῶ(ι) [β]ωμὸν τό[νδ' εἷσε Σε] — 5 κοῦνδα
μ[νῆ]μα μὲν ἐσσομένοις, σ[ῆμα δὲ] — τῶ(ι) νέκυι.

Α, Ϲ. Lettres liées : L. 1 : ME; 2 : NE; 4 : TE, NΔ; 5 : MNH, ME (*bis*), NE; 6 : ꙍ avant et après TΩNEKYI. — Gomperz, p. 103, n. 1 : χάρμα δὲ τῶ(ι) νέκυι.

[61ᑫ. Maison d'école. Sur une pierre cylindrique creusée à l'intérieur, Pallas Athéné portant lance et bouclier; à côté une croix. Jirecek, *MBA*, 1881, p. 439.

[61ʳ. Cour du Conseil municipal. — 1. Enfant nu assis, chaussé de hautes bottines. La tête manque.

2. Torse d'une statuette d'homme en toge, tenant à la main un rouleau.

3. Petit torse de femme (Diane?).

4. Tête de Janus? (ou plutôt hermès double), à deux visages, l'un barbu, l'autre imberbe. Jirecek, *ibid.*

[61ˢ. Place du Grand Marché. — 1. Statue d'homme en toge, tenant un rouleau, grandeur nature; la tête manque.

Peut-être reliefs funéraires : 2. Homme avec un cerf; à côté, les lettres ΦΧ, peut-être pour ΘΚ (?) Θ(εοῖς) κ(αταχθονίοις).

3. Banquet funèbre; deux personnages sur un lit.

4. Un homme vêtu de la toge.

[61[t]. Dans une rue. — 1. Cylindre servant de fontaine et terminé en casque de gladiateur. Sur le côté, gladiateur avec un court bouclier carré et la lance en avant.

2. Dans le cimetière juif, nombreux restes antiques ; pierres ornées, frontons de temples ou autres édifices, degrés d'escaliers, colonnes. Jirecek, p. 443.

3. Monnaies en grand nombre : Samos, Thasos (en extrême abondance), Périnthe, Byzance. Monnaies impériales, byzantines, vénitiennes et bulgares. Jirecek, p. 440.

[61[u]. *Jeni-Zagra.* Skorpil, *Ein. Bemerk.*, p. 84; Jirecek, *AEMŒ*, 1886, p. 104, restitution de M. Gomperz.

2 .... [μ]ήδ'ἅμα μητρὶ τεθ[ῆ — ν]αι
λευγαλέη(ι) νούσω(ι) — δωδεκέτη φθιμέν — 5 ην
κλεινὴν κεύθει [τῆιδε — τ]άφος σὺν μητ[ρὶ] Σε — κοῦνδαν,
ἣν Παφί[η] — κάλλους ἀστέρα θ[ῆ] — κε νέον.
Εὐτύχι.

Θ, Π, Ⅽ, Ω, 8 = ου. — L. 1 : ΗⅭΙ avec Η et Ⅽ liés. Skorpil, ΜΗΣΝΑΚΟΣΙ. — Lettres liées : 2 : ΗΤ, ΤΕ. — 4 : ΤΗ. — 5 : ΗΝΚ, ΝΗΝΚ. — 6 : ΗΤ, ΡΙ. — 7 : ΗΝΠ. — 8 : ΤΕ.

[61[v]. *Naldukin*, près Eski-Zagra, sur la route de Radni-Mahali. Foucart, *BCH*, 1882, p. 182, 4, d'après une copie de M. Ilieff.

Ἀγαθῆι τύχη(ι). — [Μη]τέρα κάστρων Ἰου(λίαν) Δόμναν — Σεβ(αστὴν) ἡ πόλις ἐπὶ συ[ν]αρχίας Α.... — Δημητρίου Ἀπφ(ί)ου. Εὐτυχῶς.

Θ, Σ, Ⅽ et C, W. Lettres liées : l. 2 : WN — MN — 4 ; MH — 8 = ου. — L. 3 : ΠΤoΛΙC.

Cf. monnaies de Julia Domna avec la légende : ΑΥΓΟΥⅭΤΗC ΤΡΑΙΑΝΗC = Eski-Zagra. Stuart Poole, *Greek Coins*, Thracia, p. 178.

[61[x]. *Arabadschievo*, 3 heures au sud d'Eski-Zagra, sur le Sujutlu-Déré. Jirecek, *MBA*, 1881, p. 445, copie de M. Ilieff; Foucart, *BCH*, 1882, p. 185 et suiv.

. . . . [Φλαβίου Ἰουστίνου] αἰωνίου Αὐγούσ — του καὶ αὐτοκράτο — ρος [ἔ]τους ἐνδε — κάτου καὶ Φλαβίου — 5 Τιβερίου Κωνσταν — τίνου τοῦ εὐτυ — χεστάτου ἡμῶν — Καίσαρος ἔτους — δευτέρου, ἰνδ(ικτιῶνος) [θ'], — 10 ἐπὶ Ἀρμάτου βι — καρίου Θρά(ι)κης, δι — ὰ Χρυσαφίου ἐρ — γολάβου.

Α et A, Є, Θ, Ȣ = ου, l. 4 : ΦΛΑΒΙȢ ; 8 : ΕΤȢⅭ; 11, 12, 13 ;

Π, C, ω. — L. 4, Jirecek : ΦΛΑΒȣ ; 9. Jirecek : ΙΗΔ ; Foucart : ΗΔΦ. — Année 576, onzième année du règne de Justin II. La neuvième indiction va de septembre 575 à fin août 576 ; l'adoption de Tibère eut lieu en 574. Inscription commémorative de travaux publics. Pour les formules, cf. *CIG*, 8646.

[61[y]. *Avdzi Duvandza*, à 4 heures sud d'Eski-Zagra, à la fontaine. Jirecek, *AEMŒ*, 1886, p. 104.

Αὐρ(ήλιος) Μουκιανὸ[ς] — .. τὸν βω — μὸν — εὐχῆς ἕν[εκα].

C, ω. L. 2 : au début, M surmonté d'un T.

[61[z]. *Karadschali*, à 3 heures 1/2 sud-ouest d'Eski-Zagra. — Sainte table. Jirecek, *MBA*, 1881, p. 445.

Ἀγαθῆι τύχηι. — Ο(ὔ)λ(πιον) Ποπ[ί]λιον [Ε] — ὐκράτους ἀρ[χ] — ιερέα κατὰ δό — 5 [γ]μα τῆς γλυκυ — τάτης πατρίδος — οἱ παῖδες αὐτοῦ. — Εὐτυχῶς.

Α, Θ, ȣ = ου l. 7 ; ω. Lettres liées ; 4 : Δο, l'o inscrit dans le Δ ; 6 : ΤΗΣ. Jirecek lit Ολποπλιον.

[61[z1]. *Tschekarlari*, dans les champs. Pierre carrée, haut., 12 pieds ; larg., 5 p., trouvée en 1870, aujourd'hui brisée. L'inscription compte neuf lignes en grandes lettres et quelques autres en petit caractère. Copie des 6 premières seulement, d'après M. Iwanoff ; Jirecek, *MBA*, 1881, p. 448.

Ὑπὲρ τῆς τῶν μεγίστων καὶ θε — ιοτάτων αὐτοκρατόρων Λ. Σ — επτιμίου Σεουήρου Περτίνα — κος κ(αὶ) Μ. Ἀ[ὐρ](ηλίου) Ἀντωνείνου Σεϐ(αστῶν) [κ(αὶ)] — 5 Ἰουλίας Δόμνης μητρὸς κάσ — τρων νείκης καὶ αἰωνίου [διαμονῆς, etc.

ꙋ et ȣ = ου, Ϲ et Σ, W. — Y plus grand que les autres lettres, au début. — Lettres liées, l. 1 : ΠΕ, ΤΗ, ΤWΝΜΕ, ΤWΝΚ. — 2 : ΤWΝ, WΝ. — 3 : ΗΡ, ΠΕ, ȣ et ꙋ = ου. — 4 : Ꝃ = καί, ΝΤWΝΕ, ȣ, ΣΕΒΒ. — 5 : ȣ, ΜΝΗ, ΜΗΤ. — 6 : ΤΡΝΗϹΙΚΗϹ avec ΝΗ et ΗϹ. ΚΑΙ ΑΓWΝΙȣ. Jirecek lit : Καστρηνσικῆς.

[61[z2]. *Gurbeti*, sur le tracé d'une ancienne route. Pierre tombale. Jirecek, d'après une copie de M. Ilieff, *MBA*, 1881, p. 448 et note 3 (restitution) ; cf. Rœhl, *Jahresber.*, 1882.

Κοινῆς [γαστρ]ὸς (?) ἀδελφε — .... ἐς Ἀΐδαο
καὶ.. τύμβου — κοινὸν ἔχειν ἔλαχον.
5 Π[ερσί] νοον (?) δ'ἐκά[λ]ουν με, — θανόντα δὲ θάψε με μ[ήτηρ]
Σεῖτι[ς] (?) ἀδελφει[ῷ(ι)] — κοινὰ χαριζομέν[η].

Ɛ, Θ, Π, C, Ш, W. L. 1 : NHC liés, ensuite XCΜΙ.OC ; — 2 : EΓWCΛOCEƐ ; — 3 : KAIΔIAPON ; MB liés ; — 4 : NE deux fois liés ; — 5 : ΠE, 8NME liés ; — 6 : NT, ME liés ; — 8 : ME liés. Rœhl, 1 : Κοινῆς [γα]σ[τρ]ὸς — 2 : καὶ [μέγ]αρον.

[61[*3]. *Seimenli*, à la limite du canton d'Eski-Zagra, sur la route de Berrhoea à Castra-Zabra. Jirecek, *MBA*, 1881, p. 449, d'après copie, lecture à la note 1.

.... [᾿Απόλλων]ι, [θ — ε]ῶ(ι) ἐπ[η]κόω(ι) καὶ σω[σ]ιέ[ρ]γ[ω(ι)], — Τράλις Δολήους ὁ καὶ Σκο — πιάδης εὐξάμενος [τ]ὸ[ν] — 5 βωμὸν ἐκ τῶν ἰδίων κατ[ε] — σκεύασεν.

Ɛ, Π, C, Ѡ et W. — L. 1 : AIO ; — 2 : KѠEΠKOW, KAICWEIE//Γ, avec WE liés ; — 4 : HC, ME liés ; — 5 : WM, WN, NK liés.

[61[*4]. *Hissar Kassaba*, entre Tschekarlary et Sary-Ismaïl, nombreux restes de pierres travaillées, briques, colonnes, tombeaux et inscriptions. Pierre avec une tête de buffle. Jirecek, *MBA*, 1881, p. 447.

[61[*5]. *Hissarlik*, près Eski-Zagra. Jirecek, *AEMŒ*, 1886, p. 103. Nombreuses monnaies de Thasos.

Andrinople = Hadrianopolis.

62. *CIG*, 2046. [Le Bas, 1545 ; J.-H. Mordtmann, *AEMŒ*, 1884, p. 199, n. 1.]

Ζώσιμος ᾿Ονησιφῶντος — καὶ Τρειτωνὶς ὑπὲρ τοῦ — υἱοῦ ᾿Ον[η]σιφῶντος — ᾿Ασκληπιῶ(ι) καὶ ῾Υγείαι.

[Σ et S. — 3 : ONEΣI. — 4 : AXΛHΠIΩ. — Cette inscription est attribuée par Apianus aux Cyclades ; elle vient, en réalité, d'Andrinople. — Cf., pour le culte d'Asclépios, n. 62[1].]

[62[1]. Mordtmann. *AEMŒ*, 1884, p. 199, n. 1. Fragment encastré dans un pont :

ΠAM//// ἀνέθηκα [θεῶι] ᾿Α[σ]κ[ληπιῶι].

C. Lettres liées : NE, ΘHK.

[62[2]. *Ibid.*, p. 200, n. 2. Trois fragments : a dans le Tatar-Khan ; *b*, *c* dans une maison arménienne.

a, *b*..... ν ἔργμασι θ[εσ]πεσίοις α.... *c*. ην ; le reste en blanc.

[62^{3}. *Ibid.*, n. 3. Deux fragments dans une maison près du marché aux poissons :

a ΙΚΑΙΜΗΔΕΠRC
ARTHMABIOTIK...
ΥϢNTERENTIO...
.....OC......

b OCEMNOTHTITR.. —
ΠϢΚΑΙΠΟΛΙΤΙΑΚΑΛ..
ΛΙCΤΗΤΟΝΒΙΟΝΔΙΑΓ..

[62^{4}. *Andrinople*, d'après une fausse indication ; aujourd'hui à Vienne. Sacken et Kenner, *Muenz-und-Antiken-Cabinet*, p. 94, n. 237 *a*.

Banquet funèbre : deux hommes étendus sur un lit, devant une table servie ; femme assise sur un fauteuil à gauche ; à droite, un chien. L'inscription encadrée de deux piliers, où sont gravées symétriquement huit couronnes ; une neuvième couronne, dans le champ, à la fin de la deuxième ligne. — Au dehors de l'inscription, sur le socle, un casque posé sur un cube.

Ἑορτὴ ἡ γυνὴ αὐτοῦ καὶ Ἀσκλη — πιάδης ὁ ὑὸς αὐτοῦ Δανάω(ι) δευ —
τέρω(ι) πάλω(ι) Θρα(ι)κῶν μνείας — χάριν. —
[Ἐ]ννεάκις πυκτεύσας ὤ(ι)χετο εἰς — Ἀΐδην.

Ce monument est connu depuis Hamilton, *Researches in Asia Minor*, II, p. 96, n. 311, qui dit l'avoir trouvé à Aïdindjik en Mysie ; Carathéodory le vit, en 1840, à Top-Lané ; il était à Andrinople, quand il fut acquis par M. de Laurin, qui en fit présent au musée de Vienne ; de là vient l'erreur de M. Sacken. — Cf. Le Bas-Waddington, *Voy. Arch.*, n. 1757 ; Letronne, *RA*, 1846, p. 84 et suiv., pl. XLVI ; *Bulletino di Roma*, 1846, p. 149 ; Henzen, *Bulletino di Roma*, 1868, p. 70 ; Mordtmann a republié le texte, *MDIA*, 1881, p. 130 et suiv., d'après une copie de Carathéodory, croyant le monument perdu.

Sacken, l. 1 : ΑCΚΛΕΠΙΑΔΗC — 5 : ЄΝΝЄΑ. Pour la formule, Mordtmann compare Bayet et Duchesne, *Mission au mont Athos*, n. 147 ; Kaibel, *EG*, 291. Les neuf couronnes répondent aux neuf victoires.

[62^{5}. Statuette de bronze trouvée dans la Maritza, près d'Andrinople. — Aujourd'hui au musée du Louvre. Longpérier, *Notice des bronzes antiques du musée du Louvre*, p. 95, n. 446. Cf. *Bullettino di Roma*, 1831, p. 94 ; 1832, p. 171.

Attis adossé à une colonne, portant le costume et les attributs ordinaires, avec le ventre à découvert.

[62^{6}. Cour de l'église Saint-Stéphanos. Mordtmann, *AEMŒ*, p. 200, n. 4.

Ἐνθά[δ]ε κατάκει — [τ]αι Κομεντίολος ὁ τῆς — [μα]καρίας μνήμης γενά — [με]νος τῆς μεγάλης ἐκ(κ)λη — [σί]ας υἱὸς Κοσμᾶ [π]ρεσβ(υτέρου) — [κα]ὶ Παπύλ[ης (?) Μ]αρίου μη(νὸς) — [Νο]εμβρί[ου.. ἡμέραι τρί]τη(ι) (?) — [β]ασιλ[ί]ας.....

La suite très mutilée. L. 9 : ȣCTINȣC — — 10 : THCAY — 11 : ȣCŌS — 12 : NȣЄYT — 13 : APOCET..On a suivi la restitution de M. Mordtmann pour les sept premières lignes, malgré quelques incertitudes. Il semble qu'il y manque le mot ἐτελεύτα. Les lignes 8 et suiv. contenaient la date donnée par l'année du règne de l'empereur Justin; elles paraissent pouvoir se lire ainsi : [β]ασιλ[ί]ας [τοῦ ἡμῶν δεσπότου Φλ — Ἰ]ουστίνου Σ[εβαστοῦ αὐτοκράτορος, — καὶ] τῆς Αὐ[γούστης Αἰλίας Σοφίας — ἔτ]ους... [καὶ Τιβ. Κωνσταντί — ν]ου εὐτ[υχεστάτου Καίσ] — αρος ἔτους... ἰνδι(κτιῶνος)... Il n'y a d'incertitude que sur des détails de rédaction. La date est douteuse, mais elle se place entre les années 574, adoption de Tibère, et 578, mort de Justin II. Pour cette raison, je crois devoir écarter la restitution [ἔτ]ους[θ'] = 9^{e} année, qui se présente naturellement. Cf. 61 *x* et *CIG*, 8646. Mordtmann cite, d'après *CIL*, II, 3420, un *Comenciolus*, originaire de Thrace, qui fut *magister militum*, sous le règne de Maurice (582-602), et qui pourrait être le fils de celui de l'inscription d'Andrinople. — Le nom Πάπυλος, *CIG*, 3286, 8857, et Pape, *s. v.* — A, Δ, Є, Π, C, ȣ = ου, sans exception. Ƨ, signe d'abréviation, l. 5. Lettres liées : l. 3 : MNH, MH ; l. 6 : MH, l'H au-dessus du M.

Plusieurs inscriptions ou fragments sont encastrés dans les murailles et les tours du château byzantin. M. Mordtmann y a copié les textes suivants.

[62^{7}. *CIG*, 8780 ; Le Bas, 1547 ; Mordtmann, *AEMŒ*, 1884, p. 201, n. 5.

✝ Κ(ύ)ρι)ε βοήθει τῶ(ι) εὐσεβεστάτω(ι) κ(αὶ) φιλοχρίστω(ι) βασιλεῖ ἡμῶν Ἰωάννη(ι).

Є, Θ, C, V, ω. — Accents sur les mots BόHΘЄI, TΩ͂, HMΩ͂N. K/ pour καὶ. *CIG* : KAI, IOANNI, d'après Spon, *Miscell.*, X, 31, p. 332. Jean Comnène, 1118-1143, et non, comme le dit le com-

mentateur du *Corpus*, Jean VI Paléologue, 1425-1448, sous qui Andrinople était déjà aux mains des Turcs.

[62[8]. *CIG*, 8713; Le Bas, 1548; *BCH*, IV, p. 109, en minuscules; Mordtmann, *AEMŒ*, 1884, p. 201, n. 6, en fac-similé.

+ Ἄναξ Μιχαήλ, Αὐσόνων ὄντως κλέος,
λύτρωσιν εὗρε δι' ὃν ἡ Κωνσταντίνου,
πύργωμα τεύχει κατέναντι βαρβάρων
μάχας πρὸς αὐτῶν ἀπτόητον καθάπαξ.

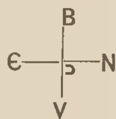
CIG : l. 2 : restitue [υ]ἱὸ[ς ὢν]; 3 : ΠΥΡΓΟΜΑΤΕΥΧΩΝ. — D'après *CIG*, Michel VII, fils de Constantin X Doucas et d'Eudoxia, 1071-1078; d'après M. Mordtmann, Michel VIII Paléologue, qui, en 1261, chassa les Latins de Constantinople et rétablit l'empire, et qui lutta contre les Barbares, particulièrement contre les Bulgares.

[62[9]. *CIG*, 8755. Inscription reproduite par Mordtmann, p. 202, aujourd'hui perdue. — Sur des briques enchassées dans un vieux mur.

+ Κ(ύρι)ε βοήθει τῷ(ι) [εὐ]σεβ[ε]στάτῳ(ι) καὶ — φιλοχρίστῳ(ι) βασιλεῖ ἡμῶν τῷ(ι) Μικαὴλ (*sic*) — Κωμνηνῷ(ι) τῷ(ι) Παλαιολόγῳ(ι).

Même empereur que ci-dessus.

[62[10]. Mordtmann, *Ibid.*

Monogramme.  Βρυέν(νιος).

Nicéphoros Bryennios, adversaire de Michel III et de Nicéphoros Botoniates, en 1077. Il fut assiégé dans Andrinople par les Petchenègues.

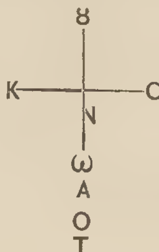
[62[11]. Mordtmann, *Ibid.*, p. 203, n. 7. Grande plaque funéraire, dans la mosquée Hildérim.

[Χ]ρ(ιστὲ) φύλακε τῷ σο δούλο Πά[ρ]δ[ω] — σπαθ(αρίῳ)...

ΠΑΔ/СΠΑΘΙΑ...Ο. Orthographe telle quelle.

[62^{12}. Mordtmann, *Ibid.*, n. 8. Tuile ronde, dans le Tatar-Khan (1).

Monogramme.



Κωνσταντίνου.

[62^{13}. *Doganovo*, 1 heure E. de Kavakli. Place du marché. Jirecek, *AEMŒ*, 1886, p. 144. — Plusieurs bas-reliefs, entre autres, cavalier thrace accompagné d'un chien. Au-dessous :

Φλ(αβία) Βενδῖς σύνβι(ο)ς ἐνθ[άδε]... — περιχ (?).

Є, C. — NB liés.

[62^{14}. Même endroit, Église. Jirecek, *ibid.* Statuette brisée représentant un homme sur lequel s'appuie un enfant encapuchonné, travail grossier. Sur le socle :

Πιστοῦς Βίθυος ἀπὸ Γι — νόυλων (?) εὐχαριστήριον.

Π, Ε, W. — L. 2 : WNE, TH, liés.

[62^{15}. Statuette représentant une divinité, le torse nu, avec le bas du corps drapé; la main droite s'appuie sur un bâton où s'enroule un serpent; le pied pose sur un objet arrondi (omphalos ?). Peut-être Asclépios.

[62^{16}. Bas-relief. Cavalier marchant à droite; devant lui, femme (?) debout et voilée le regardant. Travail très primitif.

[62^{17}. *Vakouf*, cloître de Sveta Trojica, 5 kil. S. de Doganovo, sur une fontaine. Skorpil, *Ein. Bemerk.*, p. 82. Jirecek, *AEMŒ*, 1886, p. 144, note 11. Bas-relief : Jupiter, avec le sceptre, une patère dans la main; Héra, la tête

(1) Des inscriptions d'Andrinople il faut supprimer Le Bas, 1546 :

C. Julius C. f., Fab(ia) — Antiochus — Philopappus — cos. frater arvalis — 5 allectus inter præ — torios ab Imp(eratore) Cæsare — Nerva Trajano Optimo — Augusto Germanico — Dacico.

Reproduction inexacte et incomplète de l'inscription d'Athènes, *CIL*, III, 552, I.

voilée, tenant un vase dans la main droite, un objet indistinct dans la main gauche.

Au-dessus : Διὶ Σωτῆρι καὶ Ἥρα(ι) Ἀρση[νῆ(ι)] Ξ[η]νάκεν — θος Δαικώσου φύλαργος ὑπέρ τε ἑαυτοῦ καὶ — συν[βί]ου Ἐπύρεος Βέκος καὶ τέκνων Νεικήτου καὶ — ....

L'inscription continuait au-dessous du bas-relief ; cette partie manque. — L. 1 : ΑΡΣΗΗΜΞΠ. — Cf. Ἀπόλλων Ἀλσηνός, Dumont, n. 62[d].

[62[18]. Environs de Kizil-Agatch, au N.-E de Doganovo. Skorpil, *Ein. Bemerk.*, p. 29; cf. Jirecek, *AEMŒ*, 1886, p. 146, note 12.

a. Antiquités diverses : Statuette de bronze, homme courant; haut., 0[m],07.

b. Main de bronze.

c. Deux sarcophages.

d. Monnaies d'Alexandre, d'Antonin le Pieux, de Septime Sévère, de la ville d'Anchialus.

[62[19]. *Ambarli*, à une heure S.-O. de Kizil-Agatch, inscription très effacée commençant par ΑΓΑΘΗΙΤΥΧΗΙ. Jirecek, *AEMŒ*, 1886, p. 146.

[62[20]. *Bouyouk-Monastir*, à 10 h. N.-O. d'Andrinople, dans la préfecture de Kavakli. Autel en forme de colonne dorique sur une base, trouvé dans l'église. Journal Φιλιππόπολις, mai 1884; Skorpil, *Ein. Bemerk.*, p. 80; Jirecek, *AEMŒ*, 1886, p. 141-2, note 10, où une restitution est donnée; Tsountas, Ἐφημ. ἀρχ., 1883, p. 263-4.

Τόνδε ποτ' εἰδρύσαντο θεῶι [π]ερικαλλέϊ — Φοιβῶ(ι) —
Ἀπ[ο]λλωνὶς ἠδὲ κασίγνητοι, παῖδες — Αὐλουζένεω, —
ἐξ Κελετῶν (?) πατρῶ(ι)ος ἀνὰ Σαπαϊκὴν — ἐρίβωλον —
[α]ὐτ[ὰρ] οἱ [ἐ]στήσαντο κατὰ χθόνα — Δωδοπάροιο. —

L. 1 : ΝΤ liés, le Τ plus grand ; — 3 : ΑΠΘΛΛΩΝΙΣ, ΝΗ liés ; — 4 : ΝΕ liés ; — 5 : ΕΣΚΕΔΕΤΩΝ, Tsount. ; ΕΝΚΕΛΕΤΩΝ, Skorp. ; ΕΞΚΕΛΕΤΩΝ, Jirec. ; ΣΑΠΑΜΚΗΝ, Tsount. ; ΣΑΠΑΙΚΗΝ (ΗΝ liés), Jirec. ; — 7 : ΑΥΤΑΡ, Jirec. ; ΑΥΤΑΙΟΙ, Skorp. — Cf., pour le début, *Anth. Pal.*, IX, 786.

[62[20a]. *Karakli.* — Trésor de 100 monnaies de Lysimaque. Jirecek, *ibid.*, p. 142.

Jambol.

[62^{21}. *Jambol*, restes antiques, entre autres, des bas-reliefs où sont représentés des serpents. Jirecek, *AEMŒ*, 1886, p. 132.

[62^{22}. Même endroit, Eski-Djamissi. Pierre brisée, avec l'inscription 'Αγαθῆι τύχηι. Jirecek, *ibid.*

[62^{23}. Même endroit. Bas-relief : cavalier thrace, aujourd'hui vénéré comme saint Georges, dans l'église de Kargona.

[62^{24}. Même endroit, cimetière turc. Jirecek, *AEMŒ*, 1886, p. 133.

Αὐρ(ήλιος) Ἡρακλιανός, — ζῶν καὶ φρονῶν, — τοὺς ἀνδριάντας — ἀνέστησεν ἑαυ — 5 τοῦ καὶ τῆς γυναικὸς — Ζιαμάρκης.

W. — 5 : ΗΣ liés.

[62^{25}. Même endroit. *Ibid.*, d'après une copie de M. Ikonomow; Skorpil, *Ein. Bemerk.*, p. 83. Restitution de M. Gomperz.

'Αέρι δνοφερ[ῷ(ι)] κεκαλυ[μμ]ένον [ἢ] περᾶ(ι) — οἶκον —
δυ[σ]άντητ[ο]ν, [κ]άνπτο[υ]σαν ἔθηκα —
παῖς 'Απολινάριος Πέτραν ἐ[κ] Ῥωμη[ς]. —
5 Εὐτυχῶς.

Au début, hexamètre fautif; ensuite on ne peut découvrir de mesure. — L. 1 : ΔΝΟΦΕΡ ou ΔΝΟΦΕΒΚΕΚΑΛΥΝΕΝΟΝ; ΝΕ, ΠΕ, liés. — 3 : ΔΥΤΑΝΤΗΤΩΝ ou ΔΥΕΝΤΗΤΩΝ ΠΑΝΠΤΟϹΑΝ; ΝΤΗ, ΗΚ, liés. — 4 : ΠΕΤΡΑΝΕΙΡΩΜΗΚ ou ΠΤΡΑΝΕΙΒΟΙΟΙΚ; ΗΚ liés. — 5 : ΩϹ, liés.

[62^{26}. *Tausan-Tépé*, à 9 kil. N. de Jambol, près de l'ancienne *Kabylé*. — Skorpil, *Ein. Bemerk.*, p. 33; Jirecek, *AEMŒ*, 1886, p. 135, note 4.

...νος ἐκ τῶ[ν] — ἰδίων ἀνέ — θηκεν.

Restes antiques; nombreux *tumuli* dans les environs.

[62^{27}. *Sliven*. Devant l'église de Sainte-Sophie, à Novoselo, fontaine. — Skorpil, *Ein. Bemerk.*, p. 79-80; Jirecek, *AEMŒ*, 1886, p. 146-8, et note 13, restitution de Hartel.

'Αγα[θῆι] τύχηι. — [Οἱ] 'Αγχι[αλεῖς — ἐν τοῖς νε]ώις καὶ βα — ...

[ἀν]έθηκαν ΓΑ — .... θεῶν ἀγάλ — [ματα κατὰ χρη]ζμοὺς τοῦ — [.. Ἀπόλλ]ωνος Κολοφω — [νίου, ἐπιμ]ελητοῦ Τίτου — [Φλ(αουίου) Ν]εικήτου, διαδε — [ξαμένου τὴ]ν ἐπι[μ]έλειαν — ...... διὰ τοῦ πα[τ — ρὸς αὐτοῦ Τίτο]υ Φλαουίου — .... κατὰ τὸ τῆς — [λαμπροτάτης β]ουλῆς — [δόγμα .....:. ΜΝ.

On a suivi la restitution de Hartel, sauf à la ligne 1, où le mot ἐπειδή ne paraît pas justifié, et à la l. 10, où l'on a écrit διαδεξαμένου en raison de l'Υ que porte la copie devant ΦΛΑΟΥΙΟ à la l. 12, et où l'on a supprimé ἁγνοτάτην.

[62^{28}. *Novoselo.* Dans le mur de l'église. Jirecek, *ibid.*, p. 148. Bas-relief à deux faces :

a. Cavalier armé de la lance, poursuivant un cerf et un plus petit animal (sanglier) ; dans le fond, un arbre.

b. Quatre nymphes en chiton court, se donnant la main et dansant. L'une d'elles tient un objet indéterminé ; au-dessous, un aigle.

[62^{29}. Même provenance. Aujourd'hui sur la place du marché, à Sliven. Jirecek, *ibid.* Bas-relief : dieu cavalier.

[62^{30}. Sud de Novoselo, près des sept *tumuli.* Belle tête de satyre en bronze, de petites dimensions, aujourd'hi dans la Bibliothèque de Philippopolis. Jirecek, *ibid.* Elle se trouvait dans la chambre funéraire d'un tumulus, d'après Skorpil, *Ein. Bemerk.*, p. 67, avec des vases de terre et de verre, des anneaux, et une monnaie de cuivre de Germanicus consul.

[62^{31}. *Kajobas*, au N.-E. de Sliven. Jirecek signale une trouvaille de monnaies et une inscription transportée à Constantinople, où, d'ailleurs, il ne l'a pas retrouvée, *AEMŒ*, 1886, p. 153.

[62^{32}. *Kosten*, près Karnabad. Statuette d'une divinité assise et nue. *Ibid.*, p. 156.

[62^{33}. *Polikraste*, au nord de Tirnova, dans l'église ; provient, d'après M. Domaszewski, de Stari-Nicup. Autel. Domaszewski, *AEMŒ*, 1886, p. 243.

Μ.....Λ ἐ[πι] — φανέστατον καὶ εὐσε(βέστατον) — Σεβ(αστὸν), ὑπατεύοντος ἐ — παρχίας Οὐιτεννίου — Ἰουβενίου ἀντιστρ(ατήγου), — ἐπιμελουμένου — Ἰουλίου Εὐτύχους — ἀρχιερατικοῦ, ἐκ τῶν — ἰδίων ἀνέστησε ὑπὲρ φι — λοτιμίας.

L'identification du gouverneur Vitennius Juvenius avec le prétendu Vettius Jubens ou Juvenis du n. 60 a été déjà proposée

plus haut ; si elle est fondée, il faudra admettre ou que Nicopolis faisait partie de la province de Thrace, ou que le même personnage gouverna tour à tour la Thrace et la Mœsie, ou enfin que le monument a été transporté d'une ville de la Thrace ancienne dans une ville de l'ancienne Mœsie. C'est la seconde hypothèse qui me paraît la plus vraisemblable ; elle se fonde sur plusieurs exemples. Sur la formule ὑπατεύοντος, cf. une inscription de Nicopolis ad Istrum, datant du règne de Septime Sévère et ses deux fils. Domaszewski, *AEMŒ*, 1886, p. 243, et les monnaies de la Mœsie portant des noms de gouverneurs romains. Liebenam, ouv. cité, provinces de Thrace et de Mœsie.

Vyza = Bizye (1).

62[a]. Rangabé, *Ant. hell.*, n. 1236; Perrot, *Mémoires d'archéologie*, p. 215; Mommsen, *EE*, II, p. 251. [Ath. Palæologos, Ἡμερολ. τῆς Ἀνατολῆς, Constantinople, 1886, p. 92; Polak, *Mnemosyne*, 1887, XV, p. 270.]

Βασιλεὺς Κότυς βασιλέα Σαδάλαν — καὶ βασίλισσαν Πολεμοκράτειαν, — τοὺς ἑαυτοῦ γονεῖς, — Θεοῖς πατρῴ(ι)οις.

[62[a1]. Palæologos, Ἡμερολ. τῆς Ἀνατολῆς, p. 97; Polak, *Mnemosyne*, XVI, 1887, p. 270; Papageorg, *Berliner phil. Wochenschr.*, 1886, n. 33, p. 1030. — A l'entrée d'un tombeau byzantin creusé dans le roc.

Βειτᾶλις Στλακ — κίου ἐν τοῖς ἰδίοις ζῶν ἑα[υ] — τῷ(ι) καὶ τῇ(ι) συνβίῳ(ι) ἑαυτοῦ — Ἰούστῃ(ι) Ἰούστου τὴν κα — 5 μάραν κατεσκεύασε.

L. 1. On a préféré la lecture de Polak : Βειτᾶλις à la leçon Βεβτᾶλις donnée ailleurs.

[62[a2]. Torse de femme drapé, h. 0m,22, trouvé à Bizye, aujourd'hui au musée de Rodosto. Papadopoulos Kérameus, ΕΦΣ, 1886, p. 76, n. 2.

[62[a3]. *Bizye*, aujourd'hui au musée de Rodosto. Θ ΦΣ, 1874, p. 65, n. 6; Christodoulos, Περιγραφὴ ... Σαράντα Ἐκκλησιῶν, p. 45, n. 6; Papadopoulos Kérameus, ΕΦΣ, 1886, p. 79-80, n. 9. Bas-relief : Banquet; deux jeunes hommes étendus sur un lit, tenant des vases; l'un d'eux appuie la main sur l'épaule de

(1) [Le n. 62 *e*, d'après le témoignage de M. Mordtmann, est aussi de Bizye.]

l'autre; en face, femme assise, la main droite dans la main droite du premier personnage. Devant le lit, *mensa tripes* chargée de pains et de fruits; entre la table et la femme, grande corbeille. Entre les têtes des jeunes hommes, demi-lune. Au-dessus, inscription :

Πάπας Δορζίνθη, Δορζίνθης — Αἰνεσιδάμου, Ἀφροδεσὰ Δορζίνθη.

[62ᵃ⁴. *Bergules* = Arcadiopolis, entre Andrinople et Périnthe. Le Bas, 1544.

[Ἀ]νεκενήθη ὁ πύργος τοῦτος ἐπὴ Βασηλήου καὶ Κωνστ[αντίνου], τὸν φηλοχρήστον δεσποτόν.

En une seule ligne. ΔΝΕΚΕΝΗΘΗ .... ΚѠΝϹΤΛΛΤΤΟΝ. Basile II Bulgaroctonos, 976-1025, et Constantin VIII, 1025-1028 (?).

Sélivri = Sélymbria.

[62ᵇ. Cyriaque d'Ancône (1), *Cod. Vatic.*, 5250, fol. 1 rº, « *vetusto in lapide atticis litteris epigramma.* » [Mommsen, *EE.*, III, p. 236, n. 1, d'après Cyriaque, ms. Ashburnam, 1174 (Sélymbrie, près de la porte); Collitz, *Dialektinschr.*, III, n. 3071.]

Ἀντίφιλος Σαμύλου — ἀγωνοθέτης Ἑρμᾶι.

[Α et Α, Ε. Mommsen, Ἀγωνοθετήσας].

[62ᵇ¹. *CIG*, 2031; Le Bas, 1471, d'après P. Lucas, I, p. 313, n. 41.

...νρτα Κρατησίου χαῖρε.

62ᵇ². *CIG*, 2032, [avec la bibliographie antérieure. *Bouyouk-Czedmedgé*, à l'embouchure du fleuve Athyras. Le Bas, 1473, sous la rubrique Athyras.

Αὐρηλία Βλουκία ζῶσα καὶ φρονοῦσα κατεσκεύασε τὸ — λατόμιον σὺν τῆι στήληι ἐμαυτῆι καὶ τῶι γλυκυτά — τωι μου ἀνδρὶ Σατυρωνίδ[η]ι, ὑπομνείας χάριν, ζήσ — αντι ἔτη τριάκοντα (ἀ)μέμπτως. Μηδέν[α] δ'ἕτερ — 5 ον ἔξεσται βληθῆναι ἐς αὐτό, εἰ μὴ τὰ τέκνα μου · — εἰ δέ τις κατάθηται ἕτερο[ν] πτῶμα, δώσει τῆ(ι) πόλει — (δηνάρια) α, φ. Χαῖρε παρ[οδ]ε[ῖτ]α.

(1) Cyriaque ne trouva pas de restes antiques à Sélymbrie. « Ad VIII k. August. ex Bizantio Salubream per Ponticum venimus, Cappaneo salubriano ducente nauarcho : ubi a magᶜᵒ juvene Thoma Georgii f. Cataguzino pro Theodoro porphyrogenito despote præfecto quam honorifice suscepti nullum fere antiquitatis suæ monumentum comperimus præter hoc secus portam vetusto in lapide atticis litteris epigramma. »

L. 1 : Βλουκία (?). — Κατεσκεύασα est réclamé par ἐμαυτῆι. — 3 : Ὑπομνείας, mot nouveau. — 7 : ✱ pour le denier. — ΠΑΡΘΕΝΑ, *Corp.* Χαῖρε Παρθένα, parole adressée à la fille d'Aurelia. — J'ai restitué la formule usuelle dans le pays, la copie présentant de nombreuses omissions de lettres.]

[62^{b3}. Aristarchis Bey, ΕΦΣ, IV, p. 11, et pl. II, fig. 2; Mordtmann, *AEMŒ*, 1884, p. 204, n. 9; Collitz, *Dialektinschr.*, III, n. 3069; Papadopoulos Kérameus, ΕΦΣ, 1886, p. 72. Plaque de marbre brisée en bas, décorée de colonnes sur les côtés, et en haut d'un autel couronné. Maison de M. Stamoulis.

Οἱ κατοικοῦντες ἐν Σαλυμ — βρία(ι) στεφανοῦντι Ἡρόδω — ρον Ἀντιαλκίδα στεφάνω(ι) — χρυσέωι, κωμαρχοῦντα — 5 ἑαυτῶν ἀπὸ ἐτέων πλει — όνων καὶ προϊστάμενον — τῶν τε ἱερῶν καὶ τῶν δα — μοσίων ὁσίως καὶ δικαί — ως, εἰσευπορηκότα δὲ καὶ — 10 [πο]θόδους τοῖς ἐγχωρίοις — ... τα [δι]ὰ παν[τός]...

Mordtmann, l. 10 : προόδους, corrigé par Collitz et Papadopoulos. Collitz : διὰ πάν[τος τοῦ βίου].

[62^{b4}. Mordtmann, *AEMŒ*, p. 204-5, n. 10; Collitz, *Dialektinschr.*, III, n. 3068. Fragment dans la maison de M. Stamoulis.

a. ΡΟΗΤΩΝ — //// — //// — ΣΙΜΝΩΝ — 5 ΛΟΙΚΑΤΕΛΑ ΝΠΑΡΜΕ — Ο .. ΡΙΟΠΡΟΑΙΣΙ.

[αἶ]σιμνῶν, προαισι[μνῶν].

b. Sur la tranche, inscription plus récente.

.. ρχου Ξένων χρα... — ..ντες Εὐαίωνα Α.. — ... [κα]ὶ Ἀφροδίτηι.

[62^{b5}. Mordtmann, p. 205, n. 11; Collitz, *Dialektinschr.*, III, n. 3070. Fontaine publique dans la rue conduisant à la porte Kir-Kalé-Kapoussi.

ΝΔΑΝΙΑΣΛΔΙC — [τ]ὸν Διόνυσον $\overset{v}{\wedge}$ κατεσκέυαξε.

Α, Ξ. Signe de séparation $\overset{v}{\wedge}$.

[62^{b6}. Sur une pierre, en face du bain, près de la porte Médrésé. Papadopoulos Kérameus, ΕΦΣ, 1886, p. 73.

Ἀγαθῆ(ι) τύχη(ι) — Αὐτοκράτορσιν Καί[σαρσι...]

Α, Θ, C.

[62[b7]. Mordtmann, *AEMŒ*, 1884, p. 205, n. 12. Maison Stavridis, sur une colonne :

Ἀγαθῆι τύχηι. — Ὑπὲρ ὑγιείας τῶν — κυρίων ἡμῶν αὐ — τοκρατόρων Γαίου — 5 [Ἰουλίου Μαξιμί — νου Σεβαστοῦ καὶ — Γαί]ου Ἰουλίου Οὐή[ρου].

L. 4 : N au-dessus de Ω. — 5-7, martelées. Restitution de M. Mordtmann. 235-238 ap. J.-C.

[62[b8]. *Ibid.*, n. 13; cf. Papadopoulos Kérameus, ΕΦΣ, 1886, p. 72. Maison Stamoulis. Bas-relief surmonté d'un fronton; à gauche, petit autel; auprès, Dionysos debout, de face, tenant le thyrse dans la main gauche; la droite tendue vers l'autel :

Au-dessus : Διονύσω(ι) Ληνείτη(ι).
Au-dessous : Περσεὺς καὶ Κ...... οἱ Περσέως.

Ληνείτῃ, Papadop. ; Ἠληνείτῃ, Mordtm. — Papadop., Περσέος.

[62[b9]. Mordtmann, p. 206, n. 14. Entrée de l'église de la Panaghia, mur de gauche. Bas-relief : Dionysos de face, vêtu d'un chiton, tenant des raisins dans la main droite ; au-dessus, inscription presque illisible :

ΓΑΥΛΟ · ΧΡΥ
ΙΤ ΟΥ ⊏ΙΑ

[62[b10]. *Ibid.*, n. 15. École hellénique. Bas-relief : banquet funèbre ; à gauche, femme assise, levant son voile; derrière elle, un serviteur; à droite, homme étendu sur un lit, se couronnant; devant lui, table chargée de mets.

[Ἐ]πίχαρμος Πυθογένη(ι).

[62[b11]. *Ibid.*, n. 16. Cf. Papadopoulos Kérameus, ΕΦΣ, 1886, p. 72. Église arménienne de Saint-Georges, à gauche, dans le mur. Bas-relief : à gauche, femme; à droite, homme; derrière l'homme, un enfant.

Au-dessus : ΥΟΔ .... ΑC· — [ἔτ]η ιη' Ἀνεμέσητο[ς — ἐπίκλ]ην Δημόφιλος — .... μηλεύς.

Lettres liées : l. 2 : NE ; l. 3 : HN ; l. 4 : M.

[62[b12]. Mordtmann, n. 17. Bas-relief encastré dans le mur de l'Asile. Repas funèbre, homme et femme.

Au-dessus : ... ΟΛΛΩΝ· Blanc. Α .. — ΟΣΙΟΝΑΠΟΛΛΩΝΙΟ·

[62[b13]. *Ibid.*, n. 18. Église Κοίμησις τῆς Θεοτόκου. Bas-relief : à gauche, hermès, au pied duquel est un oiseau; à droite, homme drapé, tenant de

la main gauche, appuyée sur la poitrine, deux grappes de raisin; la main droite étendue; plus loin, à droite, un enfant ou un serviteur.

Au-dessous : ΔΗΜΟΣΙΩΝΙΚΟΣ.

[62^{b14}. Papadopoulos Kérameus, ΕΦΣ, 1886, p. 73, n. 2. Plaque de marbre, chez M. Stamoulis.

.....τάφον ἐμοῦ τέκνου... — C · εἴ τις δὲ ἕτερος ἀν[τὶ — τέκ]νου μου θελήσε(ι) ἢ (?) ἐ]πιβουλε(ύ)σε(ι), δῶσι — 5 τοῖς κληρονόμοις — προ(σ)τίμου ὄνομα — χρυσοῦ λίτραν — μία(ν). Χέρεσθαι παρω — δῖτ[αι.]

Α et Ⲁ, Θ, Π, C, Ш. — L. 2 : CEITI^{c}ΔΕΕΤΕΡΟC ; 3 : ΤЄΥΝΟΥ ΜΟΥΘΕΛΗCΕ ; 9 : ΠΑΡШΔΙΤΟΥ. — Lettres liées : 1, 2 : ΤΕ ; 3 : ΛΗ. L'orthographe a été respectée.

[62^{b15}. Papadopoulos Kérameus, *Ibid.*, n. 8. Bas-relief : banquet, homme couché, couronnant une femme assise en face de lui; deux enfants, fille et garçon; trépied.

Au-dessus : Φιλήτα Μηνίου.

[62^{b16}. *Ibid.*, p. 74, n. 2. Collection Stamoulis. Bas-relief, même sujet. — Au-dessous, inscription effacée.

[62^{b17}. *Ibid.*, n. 9. Collection Stamoulis. Banquet funèbre : femme tenant son voile de la main droite, et recevant une couronne que lui tend un homme étendu sur un lit.

[62^{b18}. *Ibid.*, n. 11. Deux femmes voilées entre une petite fille et un esclave. Bas-relief funéraire.

[62^{b19}. *Ibid.*, n. 12. Femme assise, regardant à droite; derrière, servante debout.

[62^{b20}. *Ibid.*, n. 1. Collection Stamoulis. Bas-relief : jeune homme à demi-nu, sellant un cheval.

[62^{b21}. *Ibid.*, n. 10. Église arménienne, plaque encastrée au-dessus de la fontaine. Bas-relief : cavalier marchant à droite, vers un autel; au-dessus, inscription effacée.

Ἀρχηγέτη(ι) Ζήνδη(ι) (?)

Cf. les dédicaces au θεός, ἥρως ἀρχηγέτης. — Ζήνδης comparé, par M. Papadopoulos, au nom propre Zantiala.

[62b22. Papadopoulos Kérameus, ΕΦΣ, p. 74, n. 7. Collection Stamoulis. Stèle à fronton : femme assise (Cybèle), tenant dans ses mains un lion. Ouvrage archaïsant. Cf. sculpture identique à Rhædestus.

[62b23. *Ibid.*, n. 8. Même endroit. Personnification d'un fleuve. Jeune homme couché, la main sur une hydrie. Statue acéphale.

[62b24. *Ibid.*, n. 5. Même endroit. Torse nu, ailé, avec une lance sur l'épaule gauche.

[62b25. *Ibid.*, n. 3, 4, 6. Aigle de marbre. Tête de taureau, sur laquelle est posé un aigle. Tête de bélier. Même collection.

[62b26. *CIG*, 8902 : « *in muris urbis*, » d'après Spon, *Miscel.*, X, 29, p. 332 ; Le Bas, 1472 *b*.

+ K̅(ύρι)ε βοίθη τõ(ι) σῶ(ι) δούλω(ι) — Σεργίω(ι) βασιλι(κῶι) σπαθα[ρ]ίω(ι).

Є, C, Ѡ, Θ, Π. L'orthographe a été respectée. — M. Mordtmann, *AEMŒ*, 1884, p. 211, dit que l'inscription est aujourd'hui perdue.

[62b27. *CIG*, 8683 ; Le Bas, d'après la même copie, 1472 a ; ΕΦΣ, VI, p. 245 ; Mordtmann, *AEMŒ*, 1884, p. 211, n. 26 ; Papadopoulos Kérameus, ΕΦΣ, 1886, p. 72. Au-dessus de l'arc de la porte dite Kir-Kalé-Kapoussi.

+ Ἀνενεώθη ἑ θεόσοστος πώλις ταύτη ἐπὴ Μηχαήλ ⁝ Θεοδόρας καὶ Θέκλης, οὓς ἐδικαίωσεν Κ(ύριος) βασιλεύγην ἐπὴ τῖς γῆς ⁝

Є, Θ, Ѡ. En une seule ligne. — Date : 842-854, durée de la régence de Théodora et de la minorité de Michel III, son fils. Thécla, sœur de l'empereur, est associée à la dédicace. L'orthographe de l'original a été respectée. *CIG* : ΙΘΕ ΟΥΤѠC restitué [ἐκ βάθρ]ω[ν], ΕΠΙ ΒΑCΙΛЄΥΗΙΗΝΕΠΙ. — Papad., ΒΑCΙΛΕΥΗΝ.

[62b28. Mordtmann, *ibid.*, p. 210, n. 27. Sept fragments provenant d'une tour voisine de la porte dite Orta-Kalé-Kapoussi, et des murailles.

a + Κάλληστον ὄντα καὶ κατιγλαησμένον
φερωνύμω(ι) κλήσι τε καὶ θεωρήα(ι)
ἔδει σε, πύργε, τη....

b ....ομησιν ὄντως προσλαβεῖν καταξίαν

c ἥνπερ Θε[οφυλ]άκτου τοῦ πρὶν εὐκλέους
πατρικίου δ...

d .....εας ξένος
ὡς, εὐκλεὴς ὢν σπαθαροκανδιδᾶτος
λάμπουσαν ἱστᾶ(ι) καὶ νεο[υ]ργεῖ τὴν πόλη[ν],
e εἰς δόξ[αν εἶ]ς καύχημα τῶν οἰκητόρων,
εἰς εὐπρέπειαν καὶ κλέος τῆς πορφύρας
f VCKAN — *g* IPOIOCЄNC

Un Théophylacte fut, sous Constantin V Copronyme (741-775), protospathaire et duc de Thrace (Théophane, p. 674, édit. Bonn); un autre, sous Constantin IX Monomaque (1042-1054), δικαστὴς et πράκτωρ τῶν δημοσίων φόρων (Cédrénus, II, p. 549). Cf. aussi un protospathaire du même nom dans une inscription de l'île d'Eubée (*CIG*, 8801). Le rapprochement avec le premier semble assez naturel, étant donné son gouvernement de Thrace.

[62[b29]. Mordtmann, *AEMŒ*, 1884, p. 211, n. 28. Ruines de la mosquée Fethi-Djamissi, sur huit chapiteaux byzantins :

a, a'	A Ξ O Λ	Ἀλέξιος	*d*	K T ω Ƕ	κτήτωρ.
b, b'	A K X Γ	Ἀπόκαυχος	*e*	I N N ω	Ἰωάννης (?).
c	ΠΡ MKN M	παρακοιμώμενος (?)	*f*	O O P Λ	Θεολόγος (?).

Lectures de M. Stamoulis. — *a, b* : Alexios Apocauchos (1321-1345). Les inscriptions *a-d* se font suite.

[62[b30]. *Ibid.*, p. 212, n. 29. École hellénique.

✝ Ἐνθάδε κατάκι — τε Σώζον πρεσβύ — τερος χριστιανὸς — χορίου Νή[σ]ου (?) με- — 5 γάλης ὑπὸ Ναχο — λίαν, μη(νὸς) πένπτο(υ) ἐν — ατη(ι), ἐνδ(ικτιῶνος) ιε'. Ἔχι πρὸς — τὸν [θεόν]...

Є, C, ω. — L. 4 : NH, ME, liés; 6 : NMHΠ, NΠ, liés; 7 : ϛ, signe d'abréviation. — Mordtmann, l. 4-5 : Νητουμεγάλης. Nacoleia, dans la Phrygie Epictète, cf. *CIG*, 8624. — L. 7-8 : formule de malédiction contre le violateur de la sépulture, *CIG*, 9298, 9303, et ci-dessous, n. 7422.

[62b31. Mordtmann, *AEMŒ*, p. 212. n. 30. École hellénique.

H C M + N

C 'Ενθάδε κατάκιτ[ε]... — υς ὑποδιάκον[ος.. τ] — οῦ ἁγίου κὲ ἐνδ[όξου]
ΓЄ — 'Ελευθερίου το.... — YCCAYPATOYΓO....[K] — OCCTAN
ΔΙ TINOΠOΛ[ι...] — NЄYЄCACTONBI[ον]... — TOYKAΛOCMЄΘ
KЄ ... [Ὁ θεὸς] — ναπαύσι τὸ πν[εῦμα].... — ου μετὰ ἁγίον η.. [κὲ εἰ]
OC ἐῶνας, ἀμίν.

Restes, en haut et dans la marge de gauche, d'une inscription peut-être antérieure, en plus grandes lettres : [ὁ τῆς ἀρίστ]ης μν[ήμης] — puis : [ὁσίω]ς [κ]ὲ δικέ(ω)ς, ou les mêmes mots au nominatif singulier masculin. Pour la formule liturgique, cf. *CIG*, 9121 et suiv.

[62b32. *Ibid.*, p. 213, n. 31. Église de la Panaghia.

A ω — 'Ενθά — δε κατά — κιτε Φιλόμ — ουσος δεκα — νός.

[62b33. *Ibid.*, n. 32. Église de la Panaghia.

['Ενθά]δ[ε κῖ — τ]ε ὁ τῖς<τις> [μνή] — μης Κόμις δ.. κὲ Εἰωσήφ... — ς υἱὸς Συμε[ὼν — τ]οῦ μακαρ[ίου] — ἀποκιθάριο[ς (?) · τελ] — ευτᾶ(ι) μη(νὸς) Νοε[μβρίου] — κέ ἡ(μέραι), ά ἰνδ(ικτιῶνος).

Lettres liées : l. 3 : MH ; l. 8 : MHN. L. 4 'Ιωσήφ ; cf. 62b40.

[62b34. *Ibid.*, n. 33. Maison Stamoulis.

"Ενθ]α κῆτε ἡ — [τῆς] .. μνήμης Σισι — .. ρα θυγάτηρ — .. καὶ Παύλου.

Lettres liées : l. 2 : MNHMH.

[62b35. *Ibid.*, n. 34. Église arménienne de Saint-Georges.

['Ενθά]δε κατ[άκιτε] — .... NЄYΓЄNI.. — ... CAΔЄΛΦY.. — ... ωNΠЄNΓЄ... — ... YNYΓ... — .. NΔYω...

Lettres liées : l. 4 : NΠ. L. 4 : [ἐ]τῶν πέν[τ]ε.

[62b36. *Ibid.*, p. 214, n. 35. Jardin de la métropole.

+ Κωνστα[ν]τίνου — + τοῦ Μαγκου — ριώτου +

ȣ, ω. — L. 1 : C et T liés.

[62 bis 37. Papadopoulos Kérameus, ΕΦΣ, 1886, p. 73, n. 3. Timbre carré sur un fragment de tuile. Collection Stamoulis.

+ Ἐδιτιῶνος Κ — ἰνδικτιῶνος (?).

◇, < = Σ.

[62 bis 38. *Ibid.*, n. 4. Dallage intérieur de l'église arménienne.

...μου τελευτᾶ(ι) ἰνδ(ικτιῶνος) ιδʹ.

INΔS, avec le signe d'abréviation.

[62 bis 39. *Ibid.*, n. 5. Même endroit.

[Ἐνθά]δ[ε κατά — κιτε ὁ] τῖς μακα[ρ — ίας μ]νήμης Ἀλέ — [ξαν]δρος ὑειὸς — 5 ...αβουρίου, τε — [λευτ]ᾶ(ι) μη(νὶ) Ἰανουα — [ρίω(ι), ἰ]νδ(ικτιῶνος) ιϐʹ +.

Α, Є, C. — Lettres liées : l. 3 : **MNHMH**; 5, 6 : ȣ = ου ; 6 : **M** superposées ; **S**, signe d'abréviation.

[62 bis 40. *Ibid.*, n. 6. Plaque dans le dallage de l'Église de la Κοίμησις.

[Ἐνθάδε — κατ]άκι[τ]ε [ὁ τῆ]ς μνήμης Εἰο[σὴφ — τε]λευτᾶ(ι) [μη(νὸς) — Δ]εκ(εμβρίου) δʹ ἡ[μέραι) ἰνδικτι]ῶνος γʹ.

[62 bis 41. *Ibid.*, n. 7.

Fragment : **ΓЄΙC — ΙΝΙ — Є+**

[62 bis 42. *Ibid.*, p. 74, n. 13. Collection Stamoulis. Fragment d'une colonne ornée de rinceaux de feuillages, semblable à celles du musée de Tchinili-Kiosk (Reinach, *Catal.*, n. 555-556), qu'on dit provenir de Sainte-Sophie, et qui doivent être de Périnthe. — Cf. un autre fragment au musée de Rodosto, ci-dessous, n. 74 12, 12'.

[62 bis 43. *Ibid.*, n. 16. Métropole. Bas-relief de marbre : deux figures drapées, avec le nimbe autour de la tête; la Vierge et un autre personnage indistinct. Au milieu, l'inscription en colonne. M. Papadopoulos lit :

Μ(ήτη)ρ [Ἐ]λεήμων. — Peut-être, plus tôt : Μ(ήτη)ρ [Θ(ε)οῦ] et [Ἅγ(ιος) Παντε]λεήμων.

Caractères du VIIe-VIIIe siècle.

[62b44. ΕΦΣ, 1886, p. 75, n. 15. Église du cimetière. Marbre portant un graffite du IXe-Xe siècle : Jésus-Christ jeune, bénissant de la main droite, et tenant dans la gauche un globe (?). A droite et à gauche de la tête : IC XC, Ἰ(ησοῦ)ς Χριστός.

[62b45. *Ibid.*, n. 16. Collection Stamoulis. Bulle de plomb. Dr. Vierge tenant l'enfant; en exergue : [Θεοτ]όκε βοήθη.

R| Monogramme : Π Τ Ω / Α Ι / Α Κ / ΤΡΙ, Πατατίῳ πατρικίῳ (?).

[62b46. *Hambarli*, sur la rive droite, à l'est de Silivri. Collitz, *Dialektinschr.*, III, n. 3074, d'après une copie de M. Mordtmann.

Μᾶτρις Μηλ[οβ]ίου — [Γ]λυκέα Μάτριδος.

Écriture ordinaire, Σ. — Mordtmann : ΜΗΛΘΕΙΟΥ.

[62b47. *Fanari*, près Silivri, où la pierre a été transportée depuis. Collitz, *Dialektinschr.*, d'après une copie de MM. Stamoulis et Mordtmann, III, n. 3075.

Ἀσκληπιάδας Θεογένου. — Μόσχιον Ἀσκληπιάδα.

Α, Μ, Π, Σ.

[62c. *Kadi-keui*, à deux heures environ N.-O. de Silivri. Mordtmann, *AEMŒ*, 1884, p. 207, n. 19. Bas-relief brisé, trois pieds d'un cheval. Cavalier thrace.

Au-dessous : ...ίωνος ὑπὲρ ἑαυτοῦ — [ἐκ τ]ῶν ἰδίων ἀνέθηκεν.

Mordtmann : [καὶ τ]ῶν ἰδίων.

[62c1. *Ibid.*, n. 20. Bas-relief : torse d'un cavalier au manteau flottant.

Au-dessus : Αὐρήλ[ι]ος Ἀφοῦς μετὰ — τῆς γλυκυτάτης μο[υ — σ]υνβίου Ἀσκληπιοδ — [ότ]ης εὐξάμενος θεοῖς.

La ligne 1 est surmontée, vers la fin, des lettres incompréhensibles ΠΝC. Cf. les noms Ἄφος, Ἄφη, Mordtmann, *AEMŒ*, 1884, p. 198.

Ces deux bas-reliefs proviennent vraisemblablement du même lieu que les deux suivants.

[62^{c2}. *Capacli*, à quelque distance au N.-O. de Kadi-Keui, haghiasma dans les ruines d'une ancienne église, qui a remplacé un édifice plus ancien. Papadopoulos Kérameus, ΕΦΣ, 1885, p. 68. Petite plaque de marbre de 0m,15 × 0m,15, avec un bas-relief : cavalier thrace, vénéré comme Saint-Georges.

[62^{c3}. *Ibid.*, p. 69. Même monument. — Bas-relief : cavalier à la chlamyde flottante, sans aucun accessoire. Exécution très grossière.

[62^{c4}. *Ibid.*, p. 70. Même endroit : monnaies romaines et byzantines. L'édifice où ont été faites ces trouvailles pourrait bien, d'après M. Papadopoulos, être un sanctuaire du cavalier thrace.

[62^{c5}. *Ibid.*, p. 69. Même monument : stèle à fronton et acrotères.

Au-dessous du fronton : Μενίσκος Διοδώρου.

Puis, deux rosaces dans le champ et bas-relief, sous une arcade supportée par deux colonnes. L'arc est coupé en deux par une ligne droite ; d'un côté, un coffre supporté par une petite base (sarcophage); de l'autre, banquet funèbre : homme couché, levant un canthare de la main gauche et une couronne de la droite, pour couronner une femme assise en face de lui et tenant son voile de la main droite. Derrière la femme, une jeune fille tenant un vase sans anse. Devant le lit, *mensa tripes*, portant un pain et des pommes, et, auprès, un enfant.

[62^{c6}. Mordtmann, *AEMŒ*, 1884, p. 207, n. 21. Bas-relief funèbre : deux femmes de face, à côté l'une de l'autre; à gauche, un chien sautant; à droite, oiseau ; en arrière, divers objets de toilette, dont un miroir.

Au-dessus : Φιλοθέα Ζήνωνος. Ζηνὶς Ζήνωνος.

[62^{c7}. *Ibid.*, n. 22. Bas-relief funèbre : homme se couronnant; devant lui, trépied ; à gauche, femme levant son voile.

Au-dessus : Δααὶς Κότυος. — [᾽Αθ]ηναεὶς Δααίου.

[68^{c8}. *Ibid.*, p. 208, n. 23 : cf. Larfeld, *Jahresber.*, 1887, p. 544. Bas-relief funèbre brisé : femme écartant son voile.

Au-dessus : ΓΟΥΚΟ[ῦς (?)].

[68^{c9}. Papadopoulos Kérameus, ΕΦΣ, 1886, p. 70. — *Deliones*, moulin à vent : inscriptions et bas-reliefs aujourd'hui dispersés, signalés et non publiés.

[62c10. *Épibatais*, à deux heures au Nord de Sélivri; le monument est aujourd'hui dans le jardin de l'ambassade anglaise, à Constantinople. Déthier, *Epigr. v. Byzantion*, p. 68-69, n. XLVIII; cf. Papadopoulos Kérameus, ΕΦΣ, 1886, p. 70.

Μάρκος Κίνκιος Νιγρεῖνος — στρατιώτης χώρτης ἐνδεκάτης ὀρ — δανῆς, ἥρως ἀγαθοποιός.

MM. Déthier et Mordtmann attribuent ce monument au règne de Septime Sévère. Au-dessous, bas-relief.

[62c11. École. Aujourd'hui à Xastron. Bas-relief avec inscription. Papadopoulos Kérameus, ΕΦΣ, 1886, p. 70, et Mordtmann, *ibid.*, note 1.

Διοδώρα Μηνοδώρου.

[62c12. Aujourd'hui à Sélivri, dans la collection Stamoulis. Bas-relief : cavalier thrace marchant à droite; inscription au-dessus et au-dessous. Mordtmann, *AEMŒ*, 1884, p. 208, n. 24; Collitz, *Dialektinschr.*, III, n. 3072; cf. Papadopoulos Kérameus, ΕΦΣ, 1886, p. 71.

Au-dessus : Λόλλιος — Τίτος θεῷ(ι) — ἀρχαγέτα(ι).
Au-dessous : εὐχὴν ἀπέδωκε.

[62c13. Aujourd'hui dans la collection Stamoulis. Bas-relief : cavalier thrace marchant à droite. Mordtmann, *AEMŒ*, 1884, p. 208, n. 25; cf. Papadopoulos Kérameus, ΕΦΣ, 1886, p. 71.

Au-dessus du bas-relief : Ἥρωι ἀρχα — γέται
Au-dessous : Διόνυσις Ἐπικ — τήτου εὐχή — ν.

[62c14. École des filles fondée par Archigénès. Papadopoulos Kérameus, ΕΦΣ, 1886, p. 71. Bas-relief funéraire : femme entre deux jeunes filles.

Au-dessus : Ὀζήα Μηνάκων[ος].

[62c15. *Macri-keui*. Nombreux restes antiques employés à la construction de l'église de sainte Paraskévi Épibatini; bas-reliefs et inscriptions provenant en majorité de ce village. Papadopoulos Kérameus, ΕΦΣ, 1886, p. 71.

62d. *Kirk-Kiliseh*, Σάραντα ἐκκλησίαις (1). Perrot, *Mémoires d'archéologie*, p. 213.

Ἀπόλλωνι — Ἀλσηνῷ(ι) — θεῷ(ι) προγόνωι (?).

(1) [M. Christodoulos, Περιγραφὴ ἱστορικὸ-γεωγραφικὴ τῆς ἐπαρχίας Σαράντα Ἐκκλησιῶν, Athènes, 1881.]

62[e]. Mommsen, *EE*, II, p. 256, d'après une copie de M. Mordtmann (1); Perrot, *Mémoires d'archéologie*, p. 451.

Θεῶι ἁγίωι ὑψίστωι — ὑπὲρ τῆς Ῥοιμη — τάλκου καὶ Πυθο — δωρίδος ἐκ τοῦ κα — 5 τὰ τὸν Κοιλα[λ]ητικὸν — πόλεμον κινδύνου — σωτηρίας εὐξάμενος — καὶ ἐπιτυχὼν Γάϊος — Ἰούλιος Πρόκος (Πρόκλος) χαρι — 10 στ[ήρι]ον.

Sur les rois thraces, voy. Cary, *Histoire des rois de Thrace*; Cavedoni, *Di alcune monete antiche degli ultimi rè di Tracia*, et surtout le mémoire de M. Mommsen, *Reges Thraciæ inde a Cæsare dictatore*, publié à propos de deux décrets de Cyzique, récemment étudiés par M. Curtius devant l'Académie de Berlin, *Monatsbericht*, 1874.

62[f]. *Tsorlou* (2), près Périnthe, au même endroit que *CIG*, 2023; Mommsen, *EE*, II, p. 252.

[Τι]βέριος Ἰ[ο]ύλιος [Τ]οῦλ[λ]ος, στρατηγὸς Ἀστικῆς (τῆς) περὶ — Πέρινθον, εὐχαριστήριον.

Cf., ci-dessus, n. Q[1], Ti. Claudius Theopompus, στρατηγὸς Ἀστικῆς τῆς περὶ Πέρινθον et de plusieurs autres régions.

[62[f1]. *Tsorlou*. Plaque, h. 0[m],50; aujourd'hui au musée de Rodosto. ΘΦΣ, p. 63, n. 1; Papadopoulos Kérameus, ΕΦΣ, 1886, p. 83, n. 11.

...ΦΟΣ... — ΣΤΟΥΕΑ.. — [ἀγω]νοθέτης — ..σμόπολις — 5 [τὸν β]ωμόν.

[62[f2]. Mordtmann, *AEMŒ*, 1884, p. 214, n. 36. Fontaine sur la route d'Érégli; fragment provenant du mur d'Anastase :

a. Αὐρ(ήλιος) Μαρκιανὸς ὁ κρ(άτιστος) ἔθηκα — τὴν σορὸν ἐμαυτῶ(ι) καὶ τῆ(ι) γλυ — κυτάτη(ι) μου συμβίω(ι) Αὐρ(ηλίαι) Οὐαλερία(ι). — *b*. Εἰ δέ τις ἕτερον τολμήσει καταθέσθαι, — 5 δώσει τῆ(ι) πόλι (δηναρίων) μυ(ριάδας) β′.

L. 4 : MH liés; 5 : ✳ M (B au-dessus, Y au-dessous).

[62[f3]. Quelques autres fragments sans valeur, signalés p. 214.]

(1) [M. Mommsen donne cette inscription comme étant de Bizye.]
(2) [Autres monuments de Tsorlou, ci-dessous, n. 74[d], 74[h1].]

Érégli = Héracleia, Perinthus.

63. Piédestal. Aristarchis, ΕΦΣ, II, p. 264, avec *fac-simile.*

Ῥεσκουπόρεως υἱὸν [ὁ] δῆμος καὶ οἱ σύνε — δροι τὸν ἑαυτῶν σωτῆρα καὶ εὐεργέτην.

64. Aristarchis, ΕΦΣ, II, p. 265.

Μ. Οὔλπιον Σ[ε] — νεκίωνα Σατ[ουρ] — νεῖνον, πρεσβ(ευτὴν) — Σεβ(αστοῦ) ἀντιστράτη — 5 γον, τὸν τειμ[η] — τὴν καὶ ὑγιέστ — [α]τον (?), ἡ βουλή, — διὰ ἅπασαν ἀρε — [τ]ήν, τὸν ἑαυτῆς — 10 [εὐ]εργέτην.

[L. 5, 6, 7 : ΤΕΙΜΙ — ΤΗΝΚΑΙΥΓΙΕΣΤ. — ΓΟΝ. La lecture est certainement fautive.]

64ª. Cyriaque d'Ancône, *Cod. Vat.*, 5250, et copie communiquée par M. Léon Renier.

Τὸν λαμπρότατον καὶ ἁγνότατον — ἡγεμόνα Μ. Οὔλπιον [Σε]νεκίωνα Σα — τουρνῖνον, τὸν τῆς ὁμονοίας τῶν — πόλεων προστάτην, ἡ λαμπροτάτη — 5 μητρόπολις τῆς Ἀσίας νεωκόρος — Κυζικηνῶν πόλις, διὰ τῆς περὶ αὐ — τὴν εὐεργεσίας, ἐπιμεληθέντος — τῆς ἀναστάσεως τοῦ ἀνδριάντος — Μ. Αὐρ. Ἀμερίμνου σειτοφύλακος — 10 τῆς πόλεως.

[M̄ avec le signe de l'abréviation au-dessus, l. 2, 9.]

65. Colonne de marbre : h., 0ᵐ,24 ; diam., 0ᵐ,60. Aristarchis, ΕΦΣ, II, p. 263.

Αὐρ. Εὐτύχης Συνφό — ρου Περίνθιος κατε — σκεύασα τὴν καταβατὴν — σὺν τῇ(ι) ἐπικειμένη(ι) σορῷ(ι) — 5 ἐμαυτῷ(ι) καὶ τῇ(ι) συνβίῳ(ι) — μου Αὐρ. Ζωσίμη(ι) καὶ τοῖς — τέκνοις μου. Εἰ δέ τις — τολμήσει ἕτερον — καταθέσθαι, δώσει — 10 τῇ(ι) πόλει (δηνάρια) φ', καὶ τῇ(ι) — τέχνη(ι) τῶν λιθουρ — γῶν (δηνάρια) φ'. Χαῖρε πα — ροδεῖτα.

[Є, Π, C, ω. Lettres liées : l. 4 : ΝΗ ; 5 : ΝΒ. Le signe du denier ⚹.]

66. *Église de Saint-Nicolas;* base de marbre : h. 0ᵐ,89; l. 0ᵐ,45. Aristarchis, ΕΦΣ, II, fasc. 5. [Mordtmann a vu cette inscription à Oumourdja, et dit qu'elle provient d'Érégli.]

Ἡ τέχνη ἡ τῶν σακ — κοφόρων, τῶν ἀπὸ — τῆς Ἐλήρας, τὸ ἄγαλ — μα σὺν τῷ(ι) βωμῷ(ι) κα — 5 τεσκεύασαν ἐκ τῶν — ἰδίων. Εὐτυχῶς.

[Τέχνη, cf. n. 65, et *MDIA*, VIII, p. 314, ἡ συντεχνία τῶν λιχνύφων.]

67. [Aristarchis, ΕΦΣ, II et IV, 1865-70, pl. I, n. 1.]

Ἄσκλος — Πισάν[δρου].

L. 2 : ΟΠΙΣΑΝ.

68. [Aristarchis, ΕΦΣ, II et IV, pl. I, n. 6.]

Αὐρηλίας Ἀνάσ[σ]ης — καὶ Νουν[ε]χίου [τ]ο[ῦ συζ]ύγου [αὐτῆς].

[La copie d'Aristarchis est en cinq lignes : Ἀυριλία — Ἀννάσης, les deux Ν liés ; — ΚΑΙΝΟΥΝ — ΧΙΟΥΙΡΟΗ — 5 ΑΥΤΟΥ. Le nom de Νουνεχία se trouve dans Sozomène, IX, 13, cité par Pape, *s. v.*

69. *Ancienne métropole ;* deux fragments [d'architrave, encastrés dans le mur de la nef centrale, à droite], mesurant, l'un 2m,35 sur 0m,16, l'autre, 0m,89 sur 0m,16. Aristarchis, ΕΦΣ, II, p. 264, et une autre copie communiquée à M. Brunet de Presles. [Mordtmann, *AEMŒ*, 1884, p. 215, et suiv., n. 40, copie plus complète.]

a. .... [π]αρ[ὰ] τοῖς ἄλλοις ἀγάλμασιν, τοῖς ἀνακειμένοις ἐν αὐτῷ(ι), ἐξ ἐντολῆς καὶ ἀναλωμάτων.

b. [Λ]αρκία Γηπαιπυρίς, Λαρκίου Ἀσιατικοῦ θυγάτηρ — τ[ῶν] πάντων τοῦ πατρὸς κατασκευάσασα ἀνέθηκε.

[Lettres ordinaires. *a.* ΜΕ liés ; Mordtmann, au début, ΣΗ, corruption de σ[ύν]. Il ajoute au-dessus une ligne en plus grands caractères, qui avait échappé à M. Dumont : γ διέποντος τὴν ἐπαρχείαν Ποπλίου. — *b.* L. 1 : depuis Λαρκία, en plus grandes lettres ; l. 2 : en lettres égales à celles de l'inscription *a*]. Aristarchis, dans une autre copie : ΔΑΡΙΚΙΑ et ΔΑΡΙΚΙΟΥ ; Δαρίκιος, nom thrace (Libanius, *Epist.*, 281). [Mordtmann place au-dessus de la ligne 1 du fragment *b*, le fragment suivant 69′, que le *Corpus* donne isolé de tout le reste.]

[69′. *CIG*, 2021 ; Le Bas, 1461, copie en minuscules seulement. Mordtmann, passage cité au n. 69.

.... καὶ Ὀλυμπίωι Ἐλευθερίω(ι) καὶ Σαβείνη(ι) Σεβαστῆ(ι) ..

ΝΗ liés. M. Mordtmann rapproche les fragments 69 et 69′, et lit : [Αὐτοκράτορι Ἀδριανῷι] Ὀλυμπίω(ι) καὶ Ἐλευθερίω(ι) καὶ Σαβείνη(ι) Σεβαστῆι ..... γ διέποντος τὴν ἐπαρχείαν Ποπλίου — Λαρκία Γηπαιπυρὶς Λαρκίου Ἀσιατικοῦ θυγάτηρ, τ[ὸ]...... σ[ὺν] τοῖς ἄλλοις ἀγαλμασι [καὶ] τοῖς ἀνακειμένοις ἐν

αὐτῷ(ι) ἐξ ἐντολῆς καὶ ἀναλωμάτων — πάντων τοῦ πατρὸς κατασκευάσασα ἀνέθηκε. Si la copie de M. Dumont est exacte, la restitution ne peut être ainsi faite, car les dimensions des lettres ne concorderaient pas dans les lignes des deux fragments que M. Mordtmann réunit en une seule (voir la note du n. 69). Les mots à partir de σύν, tous écrits en caractères égaux, appartiendraient à une seule ligne qui serait la troisième ; διέποντος, etc., en raison de l'écriture plus haute, devrait se placer avant Λαρκία, etc., pour former la deuxième ligne ; les noms de l'empereur et de l'impératrice occuperaient seuls la première. Il paraît naturel, en effet, que ces noms soient mis en vedette, à la fois par leur isolement et la grandeur des lettres. D'ailleurs, M. Mordtmann indique après TO, à la ligne 2 *b*, un espace vide qui semble bien marquer la fin de la ligne. En somme, la restitution reste douteuse.

70. Aristarchis, ΕΦΣ, II, p. 266. [Dans une plaine à une demi-heure au sud de la ville, sur l'emplacement de l'ancien cimetière d'Héraclée, près de la baie Kanli-Liman, sarcophage encore en place, au milieu d'un grand nombre de sépultures chrétiennes, Mordtmann, *AEMŒ*, 1884, p. 224.]

Ἀρτεμεισία Σόφου τὸ μνημεῖον ἐποίησα ἐμαυτῇ(ι) σὺν τῷ(ι) πώματι προκονησείῳ(ι) · — βούλομαι δὲ μετὰ τὸν ἐμὸν θάνατον μηδένα ἕτερο[ν] βληθῆναι ἢ μόνο(ν) τὸν σύνβιόν μου — Ἀπο(λ)λώνιος (*sic*) Ἀπολλωνίου · εἰ δέ τις παρενχειρήσι ἕτερόν τινα βαλεῖν, δώσι [ε]ἰς τὴν πόλιν (δηνάρια) ,βφ'.

[Σ et C, Ω et W. Lettres liées : 1 : NH, NE, NH ; 2 : NE. L'orthographe a été respectée.]

71. Cube de marbre. Aristarchis, ΕΦΣ, I, p. 265. [Kaibel, *EG*, n. 533; Gomperz, *Zeitsch. f. œst. Gymn.*, 1878, p. 436.]

Dumont : Ὦ φίλε Μ... — [τ]αχὺ μή με [πα]ρ[ίδη(ι)ς] — βίου τὸ τέλος χαῖρε, δεῖ. — Ῥαγέδ[α]φνος Μάρωνι ἐκ τ — 5 ὢν Μάρωνος, μνείας χάριν.

[Kaibel : ...ὦ φίλε μ[ὴ ... τ]αχὺ, μή με [πα]ρ[έλθη(ι)ς ·]
[γνῶθι] βίου τὸ τέλος, χαῖρε [λ]έ[γων].

[Gomperz : [Χαίροις], ὦ φίλε, μ[ὴ οὕτω τ]αχὺ μή με [παρέλθη(ι)ς ·]
[γνῶθι] βίου τὸ τέλος, χαῖρε [λ]έ[γων πά]ραγε.
Δάφνος, κτλ.

72. Aristarchis, ΕΦΣ, II, p, 265.

Α. Ω.

[Γ]ορτάσης ζῶν καὶ φ[ρονῶν] — κατεσκεύασα τὸ λατό[μι] — ον ἐμαυτῷ(ι)

καὶ τῆ(ι) γλυκυτάτη(ι) — μου συμβίω(ι) Αὐρ. Ἀρήτα(ι) κ[αὶ — το]ῖς φωτινοτάτοις — [τέ]κνοις. Ἐὰν [δέ τις τολ — μή]σει ἕταιρ[ον θέσθαι] — π[τῶμα, δώσει τῆ(ι) πόλει δηνάρια .. (?).]

Z, **C**, **W**. — Lettres liées : l. 4 : **NE**. — L. 7-9 : restitution de M. Miller. — L. 9 : ΠΩΩΩΙ.

72ª. Borghesi, *Œuvres complètes*, III, p. 274, d'après une copie de Cyriaque d'Ancône, *Cod. Vat.*, 5240. [Mommsen, *EE*, III, p. 236, n. 8, d'après Cyriaque, ms. Ashburnam, 1174; Mordtmann, *RA*, 1878, II, p. 301.]

Διὶ Ζβελσούρδω(ι). — Αὐτοκράτορι Καίσαρι Δομιτια — νῶ(ι) Σεβαστῶ(ι) Γερμανικῶ(ι), τὸ ιδʹ — ὑπάτω(ι), ἐπιτροπεύοντος Θρά(ι)κης — Κ. Οὐεττιδίου Βάσσου, Τι. Κλαύ — διος Σεβαστοῦ ἀπελεύθερος — Ζηνᾶ, τριήραρχος κλάσσης Περιν — θίας σὺν Κλαυδίοις, Τι(βερίου) υἱοῖς, Κυρείνα(ι), — Μαξίμω(ι), Σαβίνω(ι), Λούπω(ι), Φου — τούρω(ι), τέκνοις ἰδίοις, πρῶτος — καθιέρωσεν.

Le manuscrit 5250 donne, après **ΔΙΙ**, la lettre **Z**, que supprime Borghesi; **ZIBEΛΣΟΥΡΔΩΙ**, dans le manuscrit Ashburnam. Ligne 8, ponctuation douteuse; [il faut simplement séparer par des virgules les quatre surnoms des quatre fils de Ti. Claudius Zénas, précédés de l'indication de la tribu. M. Mordtmann rapproche de cette inscription un bas-relief de Berkoviça représentant Jupiter debout auprès d'un autel, le bras levé pour lancer la foudre, avec l'inscription Διὶ Ζβ[ε]λ[σ]ούρ[δωι], Kanitz, *Donau, Bulgarien*, p. 354 :

ΔΙΙΖΒΣΛΦΤΟΥΡΔ
ΜΟΡΑΠΟΡΙΣΔΟΡΟΝ

Il identifie Ζεὺς Σβέλσουρδος avec le dieu barbare signalé en Thrace par Cicéron (*in Pison.*, 35, 85), où les manuscrits donnent la leçon *Jovis velsuri*, corrigée d'ordinaire en *Jovis urii* et qu'on pourrait lire *Jovis* [*S*]*velsur*[*d*]*i*. Sur l'orthographe Zb, cf. Zburulo, *CIL*, VI, 2729, nom d'un *vicus* thrace; Zibelmios, *Diod. Sic.*, XXXIV, 34, etc.]

72ᵇ. Cyriaque, *Cod. Vat.*, 5250.

Ἡ βουλὴ καὶ ὁ δῆμος τῆς λαμπρο — τάτης Περινθίων πόλεως Στατεί — λιον Κριτωνιατὸν τὸν κράτιστον — ἐπίτροπον το(ῦ) Σεβαστοῦ.

Deux copies de cette inscription, fol. 6 rº : **ΤΟΝΣΕΒΑΣΤΟΥ**; fol. 7 rº : **ΤΟΝΣΕΒΑΣΤΟΝ**; il est probable qu'il faut lire τοῦ Σεβαστοῦ, [ou plutôt, semble-t-il, τ(ῶ)ν Σεβαστ(ῶ)ν].

72[c]. Cyriaque, *Cod. Vat.*, 5250. [Mommsen, *EE*, III, p. 236, d'après Cyriaque, ms. Ashburnam, 1174; quelques variantes.]

Ἀγαθῇ(ι) τύχῃ(ι). — Ὑπὲρ ὑγείας καὶ νίκης τοῦ κυρί — ου ἡμῶν Αὐτοκράτορος καὶ αἰωνίου — διαμονῆς Λουκίου Σεπτιμίου Σε — βήρου Περτίναχος Ἀραβικοῦ, Ἀδια — βενικοῦ, καὶ Μάρκου Αὐρηλίου Ἀντω — νίνου Καίσαρος, καὶ τοῦ σύμ — παντος οἴκου καὶ ἱερᾶς συγκλή — του καὶ δήμου Ῥωμαίων καὶ βου — λῆς καὶ δήμου Περινθίων νεωκό — ρων, Μάρκος Ὤρου τὸν τελαμῶνα — τῶ(ι) Βακχείω(ι) Ἀσιανῶν ἐκ τῶν ἰδί — ων ὑπὲρ τῆς εἰς αὐτὸν ἀεὶ τιμῆς — καὶ εὐνοίας ἀνέθηκεν, ἡγεμο — νεύοντος Στατιλίου Βαρβάρου, — ἱερομνημονοῦντος Πομπονί — ου Ἰουστινιανοῦ καὶ ἀρχιμυστοῦν- — τος Μαξίμου τοῦ Κλαυδίου, ἱερα — τεύοντος Εὐτύχους Ἐπικτήτου. Εὐτυχεῖτε.

Є à la ligne 13, par une exception unique; Θ, Π; d'ailleurs, lettres ordinaires. Mommsen, l. 9, 10, depuis Ῥωμαίων jusqu'à Περινθίων, une ligne et demie omise dans le manuscrit du Vatican; 13 : τειμῆς; 17 : ἀρχιμυστοῦντος, Dum., ΑΡΧΙΜΙΣ.

72[d]. Cyriaque, *Cod. Vat.*, 5250. [Mommsen, *EE*, III, p. 236, n. 6, sans transcription; cf. Mordtmann, *RA*, 1878, II, p. 302.]

Σπέλλιος Εὐήθι(ο)ς (?) — ἀρχιβούκολος, — Ἡρακλείδου Ἀλεξάνδρου — ἀρχιμυστοῦντος, — Ἀλέξανδρος Σπειράρχο[υ] (?), — Ἀρριανὸς Ἀγαθία, — Ἡρόξενος Μάγνου, — Σωτήριχος Δάδα, — Μηνόφιλος.

Sur les βούκολοι, cf. Mordtmann, *CIG*, 2052, et ci-dessous, n. 111 *d*, inscription de Sozopolis. L. 5 : ΣΠΕΙΡΑΡΧΟΣ.

72[e]. Cyriaque, *Cod. Vat.*, 5250 [et ms. Asburnam, copie moins complète].

Μακεδόνες ·

Μητρόδωρος Φιλιστίωνος, — Λαμέδων Λακρίτου, — Λεοντίσκος Λέοντος, — Ἀπολλώνιος Σωσιμένου, — Ἡρακλείδης Αἰσχί[ν]ου.

Ἀκαρνᾶνες ·

Δελφῶν Ἀριστομάχου, — Ζώπυρος Κρίτωνος, — Εὔανδρος Ἄνδρωνος, — Σωτηρίδας Συρίσκου, — Ἀγέμαχος Εὐδάμο[υ], — Ἀριστίων Σώσο[υ] — Διοκλῆς Σωτηρ[ίδ]ου, — Διονύσιος Φίλωνος.

L. 12 : ΕΥΔΑΜΟΝ; 13 : ΣΩΣΟΝ; 14 : ΣΩΤΗΡΜΟΥ.

72[1]. Cyriaque, *Cod. Vat.*, « *ad portum.* » Peut-être fragment de la précédente inscription. [Mordtmann, *RA*, 1878, II, p. 302-303.]

Ποδαργοί ·

Καλλίστρατος, Ἡγῖνος, — Ἀγαθοκλῆς, Ἀπολλών[ι]ος, — Ἀριστόδημος, Ἀρίσταρχος, — Ἀγησίλαος, Ἀπολλόδωρος, — Δημάρετος, Ζηνόδοτος, — Σ[ώ]σι[κλ]ῆς (?) Μεν[ε]κράτευς, — Σῶσις, Ἀπολλόδωρος, — Ἀμφίλοχος, Ὑπερ[ε]ίδης, — Καλλιφῶν Σώσιος, — Καλλιμέδων, Ἀπολλών[ι]ος, — Ναξίδιος.

Τελεῦντες ·

Πυθίων, Μητρόδιος, — Τάκτωρ Πλείστορος, — Θεόδοτος Βατάδος, — Σῖμος Μηνοφῶντος, — Νίκανδρος Δαύνιος, — Λεοντιάδης Ἀρ[ι]στοκλεῦς, — Ἱππ[ο]λοχίδης Ἱππολόχο[υ], — Θεόνομος Ἀπολλοφάνευς.

[Β]ωρεῖς ·

Ἀχελώϊος Πυτογεώ (?), — Μητρόδωρος, Ζώϊλος, — Ἵμερος, Ἡρόστρατος, — Μικίων, Ἀλκαῖος, — Ἑκατόδωρος, Μητρόπυθος, — Ἀλκίμαχος Ξεινοθέμιος.

Αἰγικοί ·

Ἐχεκράτης, — Μόλπις, — ΡΟΔΥΣΡΟΣ, — Ζ[ώ]ϊλος, — Ποσίδειος, — Ἀχελώϊος, — Μητρόδωρος ... — κράτευς, Ἀλέξανδρος, Ἀρτεμίδωρος. Αὐτόλ[υ]κος, Δημόδοτος.

Κασταλεῖς ·

Ζηνόδοτος Στησα[γ]όρεω, — Τιμόθεος, Διόδοτος, — Παυσανίας, Βάκχιος, — Ζηνόδοτος Ἀπολλοθέμιος, — Ἀρίστανδρος, Εὐρύμαχος, — Ἀστύνομος, Ἀμάντιος, — Βοσπόριος.

L. 1 : Ποδαργοί, peuple thrace ; 2 : Ἡγῖνος, nom sans exemple ; cf. Ὑγῖνος ; 3 : ΑΠΟΛΛΩΝΟΣ ; cf. 11 ; 7 : ΣΩΕΙΣΗΣΜΕΝΚΡΑΤΕΥΣ ; 9 : ΥΠΕΡΧΙΔΗΣ ; 13 : la lecture n'est pas certaine ; [Γ]ελεῦντες, Mordtmann ; 14 : Μητροβίου (?) ; 16 : ΒΑΤΑΣ (?) ; cf. *CIG*, 2247 ; 18 : Δαύνιος ; cf. Δαύνιον, village de Thrace ; 19 : ΑΡΣΤΟΚΛΕΥΣ ; 20 : ΙΠΠΩΛΟΧΙΔΗΣ ; 21 : Θεόνομος, nom nouveau ; 22 : Dumont, Ὡρεῖς, probablement ethnique ; cf. Ὡριεῖς, Suidas, *s. v.* Ὡριέων ; [Β]ωρεῖς, Mordtmann ; 23 : Πυτογεώ (?) Πύτιος = Πύθιος ; cf. Γεώγους, etc. ; 29 : Dumont, Αἰγικοί, probablement ethnique ; Αἰγικο[ρεῖς], Mordtmann ; 32 : ΡΟΔΥΣΡΟΣ, mot qui paraît mal copié ; 39 : Κασταλεῖς, Dumont, ethnique ; 40 : ΣΤΗΣΑΤΟΡΕΩ ; ΑΡΣΤΑΝΔΡΟΣ. [Cette liste et la précédente diffèrent en un point ; la mention des patronymiques est régulière dans l'une et exceptionnelle dans l'autre ; ce sont

donc des monuments analogues, mais non point peut-être deux morceaux d'un seul et même monument. M. Dumont les considère comme des catalogues de peuplades thraces; M. Mordtmann comme des listes de tribus d'une même ville, sans doute, des catalogues éphébiques. Il restitue, pour cette raison, les noms de deux des tribus ioniennes, [Γ]ελεῦντες, Αἰγικο[ρεῖς], comme à Cyzique, *CIG*, 3663-6; Perrot, *Explorat.*, I, p. 84, n. 49; à Téos, *CIG*, 3078-9; à Tomi, Perrot, *Mémoires d'archéologie*, p. 198 et 448; *Anc. Greek Inscr. Brit. Mus.*, n. 178; et à Callatis, Tocilescu, *AEMŒ*, VI, p. 9, n. 15. Il emprunte la tribu [Β]ωρεῖς, à Cyzique. Il considère, par voie de conséquence, les ethniques comme des noms de tribus, ajoutées après coup aux anciennes comme, par exemple, les Ῥωμέοι de Tomi, *Anc. Greek Inscr.*, n. 17.]

72g. Cyriaque, *Cod. Vat.*, « *apud Turcummale, Perinthiæ civitatis vicum.* »

Ὁ δῆμος Πολύκριτον Χαβρί — ου ἄνδρα ἀγαθὸν γενόμενον — ἐν τῆι πολιτείαι.

[Cf. le nom de Chabrias à Sélymbrie, *CIA*, II, 3296 : Χαβρίας Σαλυπριανός.]

72h. Cyriaque, *Périnthe.*

Ὁ δῆμος — Πόπ[λ]ιον Κοσίνιον, — Ποπ[λ]ίο[υ] υἱόν, Καπίτωνα, — ἀγορανομήσαντα ἐπιμελῶς.

L. 2, 3 : ΠΟΠΑΙΟΝ.

72i. *Ibid.*

Ματιδίαν Σεβαστὴν — ἡ βουλὴ καὶ ὁ δῆμος — ὁ Περινθίων.

[Matidia, nièce de Trajan, par Marciana, surnommée *Augusta*, comme sa mère et peu après elle, Eckhel, *DNV*, VI, p. 469.]

72j. *Ibid.*

..νέος ἔθηκεν τὴν σορὸν τῶ(ι) ἰδίω(ι) — [θ]ρέψαντι Ἰουβεντίω(ι) Ἑρμῆ(ι) μνείας — χάριν. — Χαῖρε παροδεῖτα.

72k. *Ibid.*

Ἡ πόλις — τὸν πρῶτον τῆς πόλεως — καὶ τῶν Ἑλλήνων Μ. Αὐρ. Θεμιστο-

κλέα, ἱππικόν, γραμματέα μόνον, — 5 Ἐφεσί[ω]ν (πρῶτον) καὶ Ἀσι[ά]ρχ(ην), Αὐρ. Ἡρκλᾶς τὸν ἑαυτοῦ — συνήγορον καὶ προστάτην, — ψ(ηφίσματι) β(ουλῆς).

[L. 5 : **ΕΦΕΣΙΟΝΑΚΑΙΑΣΙ**^{PX} — 2 : Thémistoclès, cf. *CIA*, III, 712[a] : Κόϊντον Στάτι[ον] Θεμιστοκλέα Χολλείδην υἱὸν .. Κοίντου Στατ(ίου) Γλαύκου Χολλείδου καὶ Κλαυδίας Ἀμμίας τ[ῆ]ς καὶ Ἀγριππείνης ἐκ Μαραθωνίων, Κλ(αυδίου) Θεμιστοκλέους Ἀσιάρχου θυ(γατρὸς), φιλοσοφῶν καὶ ὑπατικῶν καὶ Ἀσ[ι]αρχῶν ἔκγονον καὶ ἀπόγονον. — 6 : Ἡρκλᾶς ; cf. Ἡρκλανός, ami de Plutarque, *De se ips. laud.*, 1.]

72[1]. Cyriaque, *ibid.*, « *ad Apostolorum metropolitanam ædem.* » De Rossi, *Roma sott.*, I, p. 107.

Αὐρ. Φιλιππιανὸς ☧ ἐποίησα ἐμαυ — τῷ(ι) καὶ τῇ(ι) γυναικί μου Αὐρ. Δεκνιανῇ(ι) — ☧ καὶ τῷ(ι) πατρί μου Αὐρ. Νεοφύτῳ(ι) ☧. — Εἰ δέ τις τολμήσει ἕτερον βαλεῖν, — δώσει τοῖς ἀδελφοῖς δηνάρια φ̅'.

[L. 2 : lire Δεκ[μ]ιανῆι ou Δεκ<ν>ιανῆι (?).]

73. Aristarchis, ΕΦΣ, II, p. 238 ; [IV, pl. I, n. 10; *EE*, IV, n. 125; V, n. 235; *CIL*, III, *Suppl.*, 7396. Bas-relief trouvé à Héraclée, aujourd'hui à Iéni-Keui, dans la villa d'Aristarchis-Bey. — Personnage à la tête rasée, vêtu d'une tunique sans manches, serrée à la taille par un ceinturon, et du *sagum*, portant une longue épée au côté gauche, et tenant de la main droite la lance, de la gauche, le bouclier.

D(is) m(anibus). — Aur. Marcellus miles leg(ionis) I — Adjutri(cis) coh(ortis) VI, st. (?), *v(ixit) ann(is) — XXX, militavit ann(is) VI, Æl(ius)* — 5 *Justinus et Aur. Taurus et — Sep(timus) Sabinianus heredes pos — uerunt benemerenti MEX.*

[Mommsen, l. 3 : *st*, peut-être *statio*, pour *centuria*, dont la mention doit suivre celle de la cohorte ; — 7 : Dumont : *m(onumentum) ex* [*voto*] ; Momms. : *m(onumentum) ex(terum)* [*heredem non sequetur.*]

J'emprunte les inscriptions suivantes, dont je n'ai pu me procurer le *fac-simile* épigraphique, aux copies de M. Aristarchis, ΕΦΣ, II, p. 233 et suiv.

73[a]. *Périnthe.* [Héraclée, près de l'ancienne métropole. Aristarchis, ΕΦΣ, II, p. 235; IV, pl. I, n. 5; *EE*, IV, n. 127; V, n. 237; *CIL*, III, *Suppl.*, 7399. Plaque de marbre.]

a. Ti(berius) Claudius Silvan(us) — vixit an(nos) XXVI, d(ies) IIII.

b. Τι(βερίωι) Κλαυδίω(ι) Σιλβανῶ(ι) — ὅστις ἔζησεν ἔτη κϛʹ ἡ(μέρας) δʹ.

[Lettres ordinaires. **T** dépassant les autres lettres en *a* et *b*. L. 1 *a* : **SILVANV**; 2 *b* : Arist., **KE**, peut-être pour **KE** = 26; Dumont, **KZ**; *CIL*, **KH**].

73[b]. Même endroit. *CIL*, III, 730; [*Suppl.*, 7392]; Le Bas, II, 1462, [d'après Hammer, *Topogr. Ansicht.*, p. 160; Aristarchis, ΕΦΣ, II, p. 237; IV, pl. I, n. 7; *EE*, IV, n. 127; V, n. 232; Mordtmann, *AEMŒ*, 1884, p. 216, n. 41. Base de statue; sur le bandeau, au-dessus, lance et bouclier.]

Imp(eratori) ❦ *Cæs(ari)* ❦ — *T(ito)* ❦ *Ælio Hadrian(o)* — *[A]ntonino Aug(usto)* ❦ *n*...

Hammer et Le Bas, l. 2 : **TITOAELIO** — 3 : **ANTONINO AVG.**

73[c]. [Fragment de base décorée de rinceaux. Aristarchis, ΕΦΣ, II, p. 237; IV, pl. I, n. 4; *EE*, IV, n. 124; V, n. 234; *CIL*, III, *Suppl.*, 7393.]

IS · IMP · CAIS · AVR. — .. A .. IRIO.

Dumont : *[Adventu]s imp(eratoris) C[æ]s(aris) [M.] Aur.* — *[Seve]ri..* (?).

[73[d]. Aristarchis, ΕΦΣ, II, p. 233; IV, pl. I, n. 2; *EE*, IV, 123; V, 233, *CIL*, III; *Suppl.*, 7391. Base de statue :

Imp(eratori) T(ito) Cæsari Aug(usto) ❦ — *pont(ifici) max(imo)*, *trib. pot(estate) VI[III]*, — *imp. X[IIII]*, *cos. VII*, *censori*, — *Ti. Claudius Theopom* — 5 *pi f(ilius) Quir(ina tribu) Sabinus*, *ex test(amento)* — *Ti. Claudi Theopompi pat[r]is* ❦.

Date : 79 ap. J.-C. (?). Mordtmann, l. 2 : VI; 3 : X. Les chiffres des puissances tribuniciennes et des salutations impériales ainsi indiquées ne concordent pas avec le numéro du consulat et la mention du titre de *pontifex maximus*; on les a corrigés conformément à Wilmanns, *Exempla*, n. 765. Theopompus, cf. ci-dessus, n. Q[1].

[73[e]. Grande base dans l'aire de Michalaki-Hadji-Alexiou. Mordtmann, *AEMŒ*, 1884, p. 216, n. 42; *CIL*, III, *Suppl.*, 7394; cf. Liebenam, p. 391, n. 11.

L. Pullaieno Gargilio — *Antiquo* —, *X v(iro) stlitib'(us) judic'(andis)*, *trib'(uno) laticl(avio)* — *leg(ionis) III' Gallic'(æ)*, *qua(e)st'(ori) cand'(idato) Aug(usti)*, — 5 *trib'(uno) pl'(ebei)*, *pr'(ætori)*, *curat'(ori) viæ' Clodiæ* — *Cassiæ' Ciminiæ' trium' Tra* — *janar'(um)*, *legato' leg'(ionis) I Minerv(iæ)*

— *leg'(ato) Augustor'(um) pro' pr'(ætore) prov'(inciæ) — Thrac'(iæ), co(n)s'(uli) designato* — 10 *Gaius' Alexander' et' — Ælius' Sacerdos' et' — Flavius' Valens corniculari'.*

L. 1 : ANTIQVO en plus grandes lettres; de même le signe I dans III, CAIVS et CORNICVLARI, et le C initial dans ce dernier mot. Barre transversale au-dessus des chiffres et du mot LATICL. Les accents sont indiqués dans la transcription. Mordtmann, l. 1 : *L. Jul(io) Latino.* Cf. monnaies de Périnthe, Pautalia, Philippopolis, aux types d'Antonin et Marc-Aurèle, avec le nom ΓΑΡΓΙΛΙΟΣ ΑΝΤΙΚΟΣ. M. Mommsen rapproche en outre quelques personnages de la même famille : Gargilius Antiquus, proconsul d'Asie; Albius Pullaienus Pollio, consul suffect en 90 (*EE*, V, p. 652), etc.

[73ᶠ. *Kanli-Liman*, près Héraclée, auberge de Zaphiraki. Mordtmann, *AEMŒ*, 1884, p. 222, n. 54; *CIL*, III, *Suppl.*, 7400. Bas-relief : homme barbu, en toge, debout et tenant un rouleau.

Au-dessus : *D(is) m(anibus). — C. Poblicii Xanthi.*

Le dernier I plus grand que les autres lettres.

[73ᵍ. *Héraclée*, devant l'église Saint-Georges; base de statue Mordtmann, *AEMŒ*, 1884, p. 219, n. 48; *CIL*, III, *Suppl.*, 7397. En haut, couronne de laurier et bandelettes.

M. Julius ☙ *Avitus — V(o)ltinia,* ☙ *Reis* ☙ *Apollinar(ibus) — c(enturio) leg(ionis) XV Apol(linaris), item c(enturio) leg(ionis) V — Mac(edonicæ) et leg(ionis) XVI Fl(aviæ) Fir(mæ), bis* — 5 *donis donatus bello Dacic[o] — et bello Germanico, — sorores fratri — optimo [et] pientissimo.*

Allusion aux guerres de Domitien contre les Daces (*b. dacicum*), de ce prince ou de Nerva, contre les Suèves du Danube et les Sarmates (*b. germanicum*). La couronne représentée au-dessus du texte est un des *dona*. L'omission du nom de l'empereur, d'après M. Hirschfeld, n'a rien d'insolite.]

74. Aristarchis, ΕΦΣ, II, p. 239; [IV, pl. I, n. 11; *EE*, IV, n. 126; V, n. 236; *CIL*, III, *Suppl.*, 7398. A Oumourdja, entre Héraclée et Tsorlou, où abondent les restes de monuments helléniques, romains et byzantins].

Col. I. *Licinius Valens dec(urio), — Æmilius Optatus [dec.], — An-*

næus Dexter dec., — *Flavius Justus dec.*, — 5 *Ulpius Candidus dec.*, — *Ælius Beronicianus de(c.)*, — *Terilus Kapito [dec.]*, — *A[el]ius Optatus dec.*, — Col. II. *Ælius Albanus de[c.]*, — *Junius Marcianus [dec.]*, — *Claudius Primus d[ec.]*, — *Ælius Tarsa dec.*, — 5 *Claud(ius) Frontinus [dec.]*, — *Ælius Crescens [dec.]*, — *Ælius Diodorus d[ec.]*, — *Ælius Nic[a... dec.]*, — *M[etti]us Sab[i]nus dec.*

[L'inscription en deux colonnes inégales : la première de huit lignes, la seconde de neuf. Dans chaque colonne, le *Corpus* divise les lignes en trois parties bien alignées : nom, surnom, titre ; le *fac-simile* n'indique rien de semblable. Ce dessin permet seul aussi de juger de la forme des lettres ; les signes de séparation sont employés sans régularité. Col. I, l. 3 : **ANNAIVS** ; col. II, 9 : **MTIIIVSSABN.** M. Dumont lit *Berenicianus* et *Ferilus* ; d'ailleurs, variantes sans importance.]

74[a]. *CIG*, 2020, avec la bibliographie ; Le Bas, 1460 ; Cyriaque, *Cod. Vat.*, 5250, fol. 1, sans variantes importantes ; [*EE*, III, p. 236, n. 3, Cyriaque, ms. Ashburnam]. Périnthe, métropole, dans la muraille.

Ἀγαθῆι τύχηι. — Αὐτοκράτορα Καίσαρα θεοῦ Τραϊανοῦ Παρ — θικοῦ υἱόν, Θεοῦ Νερούα υἱωνόν, Τραϊανὸν Ἁδρι — ανὸν Σεβαστόν, δημαρχικῆς ἐξουσίας τὸ ι', — 5 ὕπατον τὸ γ'.

A. L. 4, 5 : Au-dessus des chiffres **I**, **Γ**, le signe suivant : ⌐. Dédicace en l'honneur d'Hadrien, en l'année 126.

74[b]. *CIG*, 2021 ; Le Bas, 1461, fait allusion à ce texte, sans le donner, renvoyant à la transcription. [Il a été reporté au n. 69'.]

74[c]. Prideaux, *Marm. oxon.*, app., p. 292, n. 7 ; *CIG*, 2022 ; Le Bas, 1463 ; ΕΦΣ, 1885, παράρτημα, XVI, p. 7.

Ἀγαθῆ(ι) τύχη(ι). — Αὐτοκράτορα Καίσαρα — Λ. Σεπτίμιον Σεουῆρον — Εὐσεβῆ > Περτίνακα — 5 Σεβαστόν, Ἀραβικόν, — Ἀδιαβηνικόν, Παρθικὸν — μέγιστον, ἡ βουλὴ — καὶ ὁ δῆμος τῶν — νεωκόρων — 10 Περινθίων.

A, **Y** barré, **Ɏ**. Lettres liées : l. 3 : **ON**, le ν inscrit, **HP** ; 6 : **NΠ**. >, signe de séparation.

74[d]. *CIG*, 2023 ; [Le Bas, 1664. — Village de Tsorlou, autrefois dépendance de Périnthe].

Αὐτοκράτορα Καί — σαρα Γαῖον Μέσιον — Κύϊντον Δέκιον — Τραϊανόν,

Εὐσεβῆ — Εὐτυχῆ Σεβαστόν, — ἡ λαμπροτάτη δὶς — νεωκόρος Περινθίων — πόλις.

Cf. autres inscriptions de Tsorlou, n. 62[f, 11, 2], 74[hi].

74[e]. *CIG*, 2024; [Le Bas, 1465]. Ruines de Périnthe « *in colle.* » Cyriaque, *Cod. Vat.*, 5250; [Mommsen, *EE*, III, p. 236, ms. Ashburnam, 1174, copie imparfaite et incomplète, citée sans transcription]; ΕΦΣ, II, p. 287.

Ἀγαθῆ(ι) τύχη(ι). — Ἡ βουλὴ καὶ ὁ δῆμος — ἐτείμησεν Πό(πλιον) Αἴλιον Ἁρποκρατίωνα τὸν καὶ — Πρόκλον, τὸν τὸ Τύχαιον — κατασκευάσαντα, Ἀλεξαν — δρεῖς οἱ πραγματευόμενοι — ἐν Περίνθω(ι) τὸν ἀνδριάντα — ἀνέστησαν τειμῆς χάριν.

Α, **Ξ**. Lettres liées : l. 2 : **ΗΚ**, **ΗΜ**, **ΟΣ** ; 4 : **ΝΚ** ; 5 : **ΠΡ**, **ΟΝ**; 7 : **ΠΡ**, **ΜΕ**; 8 : **ΠΕ**; 9 : **ΝΕ**, **ΜΗ**. Signes de séparation, l. 3 : ʔ et —. L. 7 : Cyr., γραμματευόμενοι. — Proclos, cf. le mosaïste, n. 74 *f*. Τύχαιον, temple de Tyché, cf. *CIG*, 4554.

74[f]. *CIG*, 2025; [Le Bas, 1466; Kaibel, *EG*, 532].

[Πάσαις ἐν πο]λίεσσι τέχνην [ἤσ] — κησα πρὸ πάντων —
ψηφοδ[έ]τας δώ — ροις Παλλάδος [εὐ — ρ]άμενος.
υἱᾶ λι — πὼν βουλῆς σύν — εδρον Πρόκλον ἰ — σότεχνόν μοι, —
ὀγδ[ω]κοντούτης [τοῦδε τάφοιο λαχών].

[Kaibel, 1 : πολλαῖς ; 4 : ἀράμενος ; 9, il indique, comme complément probable du vers : « *nomen defuncti et moriendi verbum.* »]

74[g]. *CIG*, 2026 : « *in ruderibus amphitheatri, prope Perinthum* »; [Le Bas, 1467].

Ἀσκληπιάδης Ταύρο[υ — ζ]ῶν, καὶ φρονῶν ἑ[α]υ — τῶ(ι) ἔθ[η]κε τὸν βωμὸν [καὶ τῆ(ι) συμ — βί]ω(ι) ἑαυτοῦ Ἐπικτήσει [κ]α[ὶ τέ]κνοι — ς μνείας χάριν. — [Χαῖρ]ε παροδεῖτα.

Α, **Є** et **Ε**, **Μ**, **Π**, **Σ** et **Ϲ**, **ω**. Lettres liées : l. 2 : **ΝΚ** ; 3 : **ΝΒ** ; 4 : **ΤΗ**, **ΕΚ**, **Κ** inscrit. Taurus, cf. 73.

74[h]. Cimetière des Arméniens. *CIG*, 2027; [Le Bas, 1468].

Βεττίδιος Εὐτυχιανός, Περίνθιος — βουλευτής, ἔθηκα τὴν σορὸν Αὐρ(ηλίωι) Χρήστω(ι). Ὃς δ'ἂν τολμήσει ἕτερον — καταθέσθαι κατὰ αὐτόν, — δώσει τῆ(ι) πόλει ✻ ͵βφ΄.

[74h1. *Tsorlou.* Mais l'inscription vient de Périnthe; Millingen, ΕΦΣ, 1873-4, p. 171, d'après une copie de Nicolaos Lemnios de Cyzique; cf., au supplément du même volume, une copie en caractères épigraphiques; Lolling, *MDIA*, 1884, p. 73, d'après une copie du même.

Εὐστάθιος, Περίνθιος — βουλευτής, ἔθηκα τὴν — σωρὸν (*sic*) τῶι χρηστῶι Αβρ.. — Ὃς δ'ἂν τολ — μήση(ι) ἕτερον — 5 καταθέσθαι κατὰ ἑαυτόν, — δώσει τῆ(ι) πόλει [δηνάρια...].

M. Lolling donne le texte en quatre lignes coupées après ἔθηκα, τολ — αὐτόν — ; il corrige, 2 : σορὸν Αὐρ. Χρήστωι. — ὃς δ'ἂν...; 3 : κατὰ αὐτόν; il restitue, 4 : δηνάρια ‚βφ'. Il croit, avec grande vraisemblance, cette inscription identique à *CIG*, 2027 = n. 74h.]

74i. *CIG*, 2028; [Le Bas, 1469, d'après Clarke, *Itin.*, II, III, p. 472; cf. Mordtmann, *AEMŒ*, 1884, p. 214, n. 37, d'après qui la provenance exacte serait Eski-Érégli, et non Érégli; cf. n. 74z1.]

Ἰουλία Κλεοπάτρα..... [ἐὰν δέ τις τολμήσηι ἕ] — τερόν τιναν (*sic*) κα[τ]αθ[έσθαι], δώσει πρ — οστείμου τῆ(ι) πόλει [δηνάρια ..] — Χαῖρε παροδεῖτα.

74j. *CIG*, 2029; [Le Bas, 1469 *bis*, d'après Hammer, *Topogr. Ans.*, p. 159].

F · ΠΑΥ · Ε · ΕΙ.. — ΑΠΟΥΝΤΟΣΤΟΥ· — ΚΑΙΠΑΥΤΕΡΙΟΥ·

74j1. *CIG*, 2030; [Le Bas, 1470, d'après Spon, *Miscel.*, II, 3, p. 26. Sur un candélabre, autour d'une ciste mystique (?)].

Περινθίων.

74k. *CIL*, II, 731; [*Suppl.*, 7395; Cyriaque, *Cod. Vat.*, 5250].

[...... *una cum*] *Tropaiophoro fratre — ex provinc(ia) Pannonia — in amplissimum ordinem — adsumpto, — præf(ecto) coh(ortis) I*[*II*] *Br*[*e*]*ucorum, — equites singular(es) ejus.*

[Signe de séparation, l. 6-7, à la fin : ☙. Le personnage, d'après M. Mommsen, eut d'abord rang de chevalier, entra ensuite au sénat, et devint légat de Thrace.]

[74k'. Aristarchis, ΕΦΣ, IV, pl. I, n. 3. Bas-relief : femme enveloppée dans un manteau qui lui couvre la tête. Au-dessus :

ΝΙΑ ΦΛΑΒΙΑΝΙC

[74[l]. Mordtmann, *AEMŒ*, 1884, p. 215, n. 38.

Ἔδοξεν τῆι βο[υ]λῆι καὶ τῶι [δή] — μωι. Ποσειδ[ώ]νιος Διοσ[κου] — ρίδου ὁ ἀγωνοθέτης εἶπε[ν — κ]αὶ ἐπελθὼν ἐπὶ τὴμ βουλ[ὴν] (?, — 5 .. ιν Ἀθηναιον τὸν τραγω[ιδὸν — ...ἐπ]ιδημήσαντα εἴς τε — .... [καὶ ἀ]ξιωθέντα ἡ[μ]ῶν — ..... [κ]αὶ φιλοτίμως κα[ὶ — ...... στεφανω]θῆναι αὐτ[ὸν] — 10 .... ΙΔΗ//Δ.

[74[m]. *Ibid.*, n. 39. Dans une maison. — Les noms divisés en deux colonnes et quatre groupes.

A gauche : ...όδωρος — Λάμψιος. Δίφιλος — Λευκίου.
A droite : ΩΝΑ... Σώσου — Ῥαμνούσιος. Δίφιλος Διονυσίου. — Κλεάνωρ Νομεναίου — Κρής.

L'emploi d'un démotique athénien indique d'ordinaire un pays où la république avait une colonie.

[74[n]. *Ibid.*, p. 217, n. 43 ; Liebenam, *Forschungen*, Die Legaten, p. 45, n. 4, reproduction partielle. Grande base.

.....Ν — ΤΟΥ .. ΔΙΙΕΡΩΣΟΜ — ΣΥΑ.... ΟΝ... — Π. Αἰ(λίου) Σεουηριανο[ῦ] — Μαξίμου, τοῦ λαμ — 5 προτάτου ὑπατικο[ῦ] — υἱὸν Πόπλιον Αἴλ(ιον) — Σεουηριανὸν — Μάξιμον — Αὐρ(ήλιος) Χρῆστο[ς] — 10 ... ΟΤΟΣΙΙ..... — Quatre lignes illisibles. — 15 ... ΗΣΚΑΙ.....

P. Ælius Severianus Maximus, légat en Arabie, à la fin du règne d'Antonin, vers 160, *CIL*, III, 91 ; légat en Cappadoce au début du règne de Marc-Aurèle ; tué dans la guerre parthique Dio, LXXI, 2 ; Fronto, *Princip. historiæ*, p. 209, édit. Naber. Αὐρ. Χρῆστος, cf. n. 74[h].

[74[o]. *Ibid.*, p. 217-219, n. 44-47. Quatre bases semblables trouvées dans l'ancien amphithéâtre. Elles étaient disposées en demi-cercle, la première et la troisième aux deux extrémités.

Ἀγαθῆι τύχηι. — Τὸν κτίστην καὶ σω — τῆρα τῆς οἰκουμένης — Αὐτοκράτορα Καίσαρα — 5 Γ(αῖον) Οὐαλ(έριον) Διοκλητιανὸν — Εὐσεβῆ Εὐτυχῆ Σ[ε]β(αστόν), — ἡ λαμπρὰ Ἡρακλεω — τῶν πόλις ἀνέστησεν, — ἡγεμονεύοντος τοῦ — 10 διασημοτάτου Δο — μιτίου Δομνείνου. — Εὐτυχῶς.

Є, Θ, Π, C, Ω. Lettres liées : l. 3 : ΝΗΓ ; 8 : ΤΗΓ. Signe d'abréviation /, après Γ. ΟΥΑΛ.

[74[p].

[Ἀγαθῆι] τύχηι. — Τὸν ἐπιφανέστατον — Καίσαρα Φλ(αούϊον) Οὐαλέριον Κωνστάντιον Εὐσε — 5 βῆ Εὐτυχῆ Σεβαστόν, — ἡ λαμπρὰ Ἡρακλεω — τῶν

πόλις ἀνέστη — σεν, ἡγεμονεύον — τος τοῦ διασημοτά — του Δομ(ιτίου) Δομνείνου. — Εὐτυχῶς.

[74q.

Ἀγαθῆι τύχηι. — Τὸν κτίστην καὶ σω — τῆρα τῆς οἰκουμένης — Αὐτοκράτορα Καίσαρα — Μ. Αὐρ. Οὐαλ(έριον) Μαξιμιανὸν — Εὐσεβῆ Εὐτυχῆ Σεβ(αστόν), — ἡ λαμπρὰ Ἡρακλεω — τῶν πόλις ἀνέστησεν, — ἡγεμονεύοντος τοῦ — διασημοτάτου Δο — μιτίου Δομνείνου. — Εὐτυχῶς.

Lettres liées : l. 3, 8 : HE.

[74r.

Ἀγαθῆι τύχηι. — Τὸν ἐπιφανέστατον — Καίσαρα Γαλέριον Οὐαλ(έριον) — Μαξιμιανὸν Εὐσεβῆ — Εὐτυχῆ Σεβαστόν, ἡ λαμ — πρὰ Ἡρακλεωτῶν πό — λις ἀνέστησεν, ἡγε — μονεύοντος τοῦ δι — ασημοτάτου Δο — μιτίου Δομνείνου. — Εὐτυχῶς.

Date : entre 292, élévation de Constance Chlore et Galère à la dignité de Césars, et 305, abdication de Dioclétien.

[74s. Mordtmann, *AEMŒ*, p. 219, n. 49. Base.

...λια, Πύθια ἐν Χαρταγέννη(ι), — Ἄκτια ἐν Περίνθω(ι), Πύθια — ἐν Περίνθω(ι), Πύθια ἐν Φιλιπ — ποπόλει, ἱερὸν Κόρης ἰσο — πύθιον ἐν Κυζίκω(ι), rature, — Πύθια ἐν Τρωάδι, Ἀλε — ξάνδρεια Ὀλύμπια ἐν Βεροίᾳ(ι), — Ἁδριανὰ Ὀλύμπια ἐν Κυζίκω(ι), — Πύθια ἐν Καλχαδόνι, κοινὰ — Βειθυνίας ἐν Νεικομηδείᾳ(ι).

Le début de l'inscription doit se trouver, d'après M. Mordtmann, sur la face de la base tournée vers le sol ; on la découvrirait en retournant la pierre.

Sur les jeux célébrés à Périnthe, cf. *CIG*, 3676 : Αὐρ. Μητρόδωρος Κυζικηνὸς νικήσας... Πέρινθον Πύθι[α δὶς κατ]ὰ τὸ ἑξῆς ἀνδρῶν πεν[τάθ]λων.

[74t. *Ibid.*, p. 220, n. 50. Maison privée, dans le voisinage de la vieille métropole. Au milieu, hermès entre deux palmes ; à droite, un cercle auquel pendent un vase et deux strigiles. Deux inscriptions, l'une à droite, l'autre à gauche, entre l'hermès et les palmes. — Aujourd'hui dans le musée de Rodosto, Papadopoulos Kérameus, ΕΦΣ, 1886, p. 83, n. 5.

I. A gauche :

Παῖδά με γυμνασίων ἐμπείραμον Ἑρμάωνος
καὶ τυχὸν ἱδρώτων ἄξιον Ἡρακλέους,

ἤδη που μέλλοντα παρὰ ξυστοῖο φιλάθλοις
καὐτὸν ἀριθμεῖσθαι τοῦ μεγάλου σταδίου,
ἥρπασεν ἡ πάντων φθονερὴ θεός, ἧς ὑπὸ νῆμα
κλήρω(ι) τῆς ἀδίκου κεκλίμεθ' ἔργα Τύχης.

II. A droite :

Ἤδη γυμνασίοις ἠσκημένον, ἔντροφον ἄθλοις,
παῖδά με καὶ πάτρης ἐλπίδα καὶ πατέρος,
ἐνγὺς καὶ κοτίνω(ι) φθονερὸς κατεκοίμισεν Ἅδης,
ψευσάμενος τόσσους εἰς ἀρετὴν καμάτους.
Οὔνομά μοι Δωρᾶς, πατρὸς Διοκλεῖος, ἀπαύτων
ἄθλων εἰς διδαχὴν τὰ αὐτὰ πονησαμένου.
ἀλλὰ με πρηϋτέρως πενθήσατε · καὶ γὰρ ἐς Ἅδην
ἔρχομαι ἡρώων οὐδενὶ λειπόμενος.

L. 5, M. Szanto restitue : ἁπάντων. — Inscription du premier siècle av. J.-C., d'après M. Mordtmann.

[74ᵘ. Mordtmann, *AEMŒ*, p. 221, n. 51. — Mur d'enceinte d'une maison. Deux fragments d'une inscription métrique.

I : Οὔνομά μοι πατροΕΙΙ....
καὶ πόλις Ἀργαίου....
Ῥωμουλὶς ἦν μοι ΣΙΣ....
οὕνεκα Ῥωμαίων ε...
Νῦν δέ με μοῖρα βρό[των.
ἔλλαβε πρὶν τελ[έσαι..
ἀλλ' ἄγε, μῆτερ ΑΝΑΣ...
πηγάς μοι γοερῶ[ν..

Quatre distiques. L. 1 : πατρό[θ]εν, Mordtm. ; ou πατρός.

II : .. PO.. — .. AN.. — .. Σ..

[74ᵛ. *Ibid.*, p. 222, n. 52. Autel trouvé à Héraclée, aujourd'hui à Sélivri, chez M. Stamoulis.

M. Ἀπούστι — ος Ἀγρίππας, — πραγμα τικός, ζήσας ἔτη ϐ μ' ϐ — Χαῖρε καὶ σύ.

L. 1, en plus grandes lettres ; les lignes 3-5, coupées en leur milieu par une grappe de raisin aux endroits laissés en blanc.

[74ˣ. Mordtmann, *AEMŒ*, n. 53. Autel, même provenance, même collection.

Λ. Οὐαλέριος Στέ — φανος τὸν βωμὸν τῆ(ι) — σορῷ(ι) σὺν τοῖς παρακειμέ- — νοις χαλκηδονίοις λί — θοις δυσί *β*.

La première ligne en plus grandes lettres. — Lettres liées : l. 1 : ΣΣ, TE ; 2 : NB, NT ; 3 : ME.

[74ʸ. *Ibid.*, n. 55. Sarcophage servant de réservoir à l'entrée du quartier turc. Inscription dans un cartouche.

.... καὶ τῆ(ι) γυναι — κὶ αὐτοῦ Βολοσ — σία(ι) Δροσίδι συν — ζησάση(ι) μοι — ἔτη εἴκοσι. — Χαῖρε π[α]ροδεῖτα.

[74ᶻ. *Ibid.*, p. 223, n. 56. Église Saint-Georges.

Αὐρ(ηλίωι) Ὑμε — νίω(ι) Αὐρ(ήλιος) — Λεωνᾶς, — Αὐρ(ηλία) Φορ — 5 τοῦνις, — Αὐρ(ήλιος) Φορ — τίων — συντρό — φω(ι) ἐθ[ή — 10 κ]αμεν τ[ὴν — σ]τήλην — [μ]νήμη — ς χάρ — ιν.

ω, Ⅽ. Lettres liées : l. 1 : ME ; l. 11 : HN ; l. 12 : NH, MH.

[74ᶻ¹. *Ibid.*, n. 57. Maison près de l'église Saint-Georges. Plaque avec fronton, aujourd'hui dans le musée de Rodosto; Papadopoulos Kérameus, ΕΦΣ, 1886, p. 83, n. 6.

Κλ(αυδίαι) Δωνάται συνβίω(ι) — καὶ Κλ(αυδίαι) Ἐλπίδι θυγατρί, — γλυκυτάταις, Κλ(αύδιος) Ἐρασεινὸς ἔθη — κα. Ὃς ἂν δὲ τολμήσει ἆραι τὸ — 5 στηλλάριν, ἢ ἐπανύξας — τὸ λατόμιν ἕτερόν τινα — βούλεται βαλεῖν, τοῦτον — δοῦναι τῷ(ι) ταμείω(ι) καὶ τῆ(ι) — πόλει ἑκάστω(ι) ✳ ͵βφʹ.

Lettres liées : l. 1 : WN ; 4 : MH ; 5 : HE ; 6 : NE, TE ; 8 : ME. Λατόμιν en Thrace, cf. n. 58, 59, 74ᶻ²,³,⁴,⁷, etc. ; *CIG*, 2043 ; *EE*, III, p. 235.

[74ᶻ². *Ibid.*, n. 58; Papadopoulos Kérameus, ΕΦΣ, 1886, p. 73. Stèle à fronton, trouvée près de Kanli-Liman.

Τιβέριος Κλαύδιος — Μάξιος (*sic*) κατεσκεύ — ασα τὸ λατόμιν — ἐμαυτῷ(ι) καὶ τῆ(ι) — 5 συνβίω(ι) μου Σωζο — μένη(ι). Εἰ δέ τις ἕτε — ρον κατάθηται, ἔσται αὐτῷ(ι) πρὸς — τὸν θεόν.

Papadop. : Νάξιος; Mordtmann : Μάξι(μ)ος. Du même endroit, proviennent le n. 70 et les trois suivants. Formule de malédiction, cf. n. 74ᶻ⁵ ; *CIG*, 9303, 9298, 9288, etc.

[74^{23}. Kanli-Liman, Mordtmann, *AEMŒ*, p. 224, n. 59. Stèle à fronton.

῞Εξ ἐνθάδε κεῖνται παῖδες · —
Πρωτότοκος Λοῦκις, δίσσω(ι) — κλήρω(ι) Θεόδοτος,
παρθένο[ς] — ἡ Δόμνα κλῆρον τρίτον ἔξε — τέλεσσεν,
τετράδι Λουκια — νή, πέμπτη Ζώη συνοδεύ — ει,
ἕκτη Θεοδούλη μετέπ[ει] — τα τέθειται,
πένθ' (*sic*) ἐτέων οὖσα κα[ὶ] — δέκα πρὸς τοῖς,
παρθένος · ἑϐδο — μάτη(ν) δὲ τεκοῦσα,
σπεῦσεν ἰδεῖν (μήτηρ) — παῖδας οὓς αὐτὴ προέπεμψεν. —
Οἷς πᾶσιν ποίησεν λατόμι(ο)ν ἐνθά — δε Λοῦκις
τέκνοις ἰδίοισι καὶ αὐτῶι —
σὺν Ἀσκληπιοδότη(ι) ἀλόχωι. — Χρειστιανοὶ δὲ πάντες ἔνε — σμεν.

Є, Z, Θ, Π, C, ω. M. Mordtmann paraît n'avoir pas remarqué que l'auteur de l'épitaphe a fait ou plutôt prétendu faire des vers; mais la quantité, la mesure sont barbarement violées presque à chaque vers ; il y en a de trop courts et d'autres trop longs. On a corrigé le v. 10 en mettant ἑϐδομάτη à l'accusatif, et en ajoutant le mot μήτηρ pour rendre le sens clair et la phrase à peu près correcte ; le mot παρθένος doit être compris dans le sens qu'y attachaient les chrétiens ; cf. *CIG*, 9288.

[74^{24}. *Ibid.*, p. 225, n. 60.

Αὐρηλία Πολυμνέ — α ἐποίησα τὸ λα — τόμιν ἐμαυτῇ(ι) — καὶ τῷ(ι) ἀνδρί μου — Ὀνησίμω(ι) ἐποίη — σα ἐξ τῶν κοινῶν — κόπων καὶ τὴν — στήλλην (*sic*). Μηδέ — να δὲ ἄλλον ϐλη — [θῆναι — ... ΥΟΥΜΙΙCЄ.

Lettres liées : l. 1 : NЄ; 3 : AΥ; 5 : HN; 6 : NK, NωN; 7 : NK.

[74^{25}. *Ibid.*, n. 61. Stèle dans la cour de l'église Saint-Georges ; en haut, monogramme du Christ ⳨ accosté de ω, A, et inscrit dans un cercle.

Φλ(αούϊος) Καλανδίων — Ἡρακλεώτης πολίτης φ — υλῆς τετάρτης, ἔκ- τησα [ἅ] — μα τῇ(ι) συμϐίω(ι) μου καὶ τοῖ — ς φιλτάτοις μου τέκν — οις. Εἰ δέ τις τολμήσι — ἕτερόν τινα καταθέσθ — αι, δώσι λόγον τῷ(ι) θεῷ(ι) ἐν ἡ — μέρα(ι) κρίσεως τοῦ κρίν — οντος...

Lettres entre les lignes 3-4, au-dessus de MA, ainsi : ΓΗΕΛΛ.
MA.

Є et E, Ϲ, ω et W. Lettres liées : l. 1 : ωN; 2 : HP, THϹ (*bis*);

3 : HC (*bis*), THC ; 4 : THC ; 5 : TE ; 6 : TE, NT ; 8 : WC, NT, WE, NH ; 9 : ME, WC.

[74^{26}. *Ibid.*, p. 226, n. 62. Reliquaire de marbre, dans l'église de Saint-Georges, formé d'un ancien sarcophage et déterré autrefois dans les ruines de l'église appelée Παλαιὰ Μητρόπολις.

† †

Ὁ τερπνὸς οὗτ(ος) ὡς σορ(ὸς) κρύ — πτει λίθο[ς] —
τῆς θαυματουργοῦ μάρτυρ(ος) — Γλυκερίας —
θείαν χάραν βρύουσαν ὄμβρ[ον] — θαυμάτων —
ἐξ ὧν ῥῶσις κάμνουσιν πολ — λὴ πηγάζει. —
Πιστῶς προσέρχου πᾶς τις ἁγνῆ(ι) καρδία(ι) —
καὶ θᾶττον εὕροις τοῦ ποθου — μένου λύσιν. —
Ὡς γὰρ κρήνη τις βλύζουσα — ζωῆς ῥεῖθρα, —
οὕτως πρόκειται πᾶσιν αὐτῆς — ἡ χάρις. —

Є, Z, Θ, Π, Υ et V, ω. Vers choliambiques. — Glycéria, martyrisée à Trajanopolis, sous Antonin, et pendant le gouvernement de Sabinus (*Menol.*, *Basilii*, dans Migne, *Patr.*, CXVII, p. 452), le 13 mai (*Acta sanct.*). Ses reliques à Héraclée, d'après Joannes Antiochenus, *Fragm. hist. gr.*, V, I, p. 38, et le *Menologium* (Mordtmann).

[74^{27}. Mommsen, *EE*, III, p. 234, n. 7.

Αὐρ(ηλία) Ἀσκληπιοδότη — κατεσκεύασα τὸ λα — τόμιν σὺν τῷ(ι) βω — μῷ(ι) ἐμαυτῇ(ι) καὶ τῷ(ι) — γ[λ]υκυτάτω(ι) μου ἀν — δρὶ Αὐρ(ηλίωι) — Ἐπιτυ[γχ]άνω(ι) ᾧ(ι) καὶ — συνέζησα ἔτη λ'. — Ὃς ἂν δὲ ἑτερ[ο]ν, — [δ]ώσει τῷ(ι) τ(αμείωι) ✳ φ' καὶ — τῇ(ι) πόλη ✳ φ'. — Χαῖρε παροδεῖτα.

Lettres liées, l. 3 : NΣ ; 8 : ZHC ; TE. Omission du verbe après ὃς ἂν δ' ἕτερον.

[74^{28}. Mommsen, *EE*, III, p. 236, n. 5, d'après Cyriaque, ms. Ashburnam, 1174 ; cf. *Cod. Vatic.*, 5250.

Εὐτυχεῖτε. — Χρησμὸς Σιβύλλης · — Ὅταν δ' ὁ Βάκχος εὐάσας πλανήσεται, — τότε αἷμα καὶ πῦρ καὶ κόνις μιγήσεται.

Restitution de Mommsen, Wilamowitz et Bormann. — Le manuscrit donne : Επαν το βαχχος ευασας πανηστα ou πληστα πουε αιμα και πυρ και κονις μιγησεται. *Cod. Vatic.*, δο au lieu de το.

Wilamowitz rattache à cette inscription la formule εὐτυχεῖτε que M. Dumont considère comme la fin de l'inscription 72c, empruntée par lui au manuscrit du Vatican.

[74a9. Maison de Kyriazidis. Aristarchis, ΕΦΣ, 1865-70, IV, p. 1 et suiv., pl. II, n. 1; Papadopoulos Kérameus, ΕΦΣ, 1886, p. 78; aujourd'hui au musée de Rodosto. Colonne de marbre, haut. 1m,50, diam. 0m35. Dans un cadre carré. bas-relief : homme nu, de face, portant cheveux courts et barbe, tenant de la main g. une peau de lion, de la dr. une massue appuyée sur une tête de taureau, Hercule. A côté de lui, à droite, femme en long chiton et en manteau, tenant de la main dr. une phiale, de la g. une corne d'abondance, Tyché, d'après M. Papadopoulos.

Au-dessus : Ἀγαθῆι — τύχηι ϐ.
Au-dessous : Κέρδων — ἔσω ϐ (?).

[74a10. Périnthe, aujourd'hui au musée de Rodosto. Papadopoulos Kérameus, ΕΦΣ, 1886, p. 82, n. 4. Fragment, h. 1m, l. 0m,58. Deux inscriptions d'époques différentes, l'une par dessus l'autre.

1re inscription, effacée :

... ώνιος κ... — ΧΑΙ ... ΕΝΙ — ...ΑΙ... — ... ΤΩΝ — ... ΊΟΥ ... — ΣΥΤΑ — ... ΣΥ..Ε.. — ... [β]ασιλικάς.

2e inscription. — Au début, Α reste de l'inscription antérieure.

Μητροδώρου — κ(αὶ) Ἀρτέμωνος, — τῶν συστατῶν — κ(αὶ) Δημοσθένους — κ(αὶ) Ἀριστίππου — .. ΑΚΧΩΝΤΟΣΙ.

Συστάται, compagnons d'éphébie, à Athènes, *CIA*, III, *Indices*, p. 317; à Byzance, Déthier et Mordtmann, *Epigr. von Byzantion*, p. 75, II; p. 79, XVII, et pl. VIII; à Cyzique, Collignon, *De Collegiis epheborum*, p. 79, etc.

[74a11. Aujourd'hui à Rodosto. *Ibid.*, p. 83, n. 9.

...ΟΥΛΟΓΝΕ .. — [Ἀπό]λλωνι ΤΟΡΟ — [εὐχ]ήν.

Peut-être Τορ[ωναίωι] (?).

[74a12. *Héraclée de Marmara*, aujourd'hui à Constantinople, musée de Tchinili-kiosk. Reinach, *Catalogue*, 132, 134. Deux fragments de chapiteaux, représentant Cupidon en Hercule; haut. 0m,75. Art de la décadence.

Même provenance. *Ibid.*, 133, 135 : deux fragments d'antes représentant une nymphe au milieu d'ornements de feuillage; haut. 0m,57 et 0m,40.

$74^{z12'}$. Papadopoulos Kérameus, ΕΦΣ, 1886, p. 78, n. 30; aujourd'hui, au musée de Rodosto. Fragment de chapiteau byzantin : Éros ailé, vêtu d'un chiton et portant une massue, au milieu d'un feuillage de laurier. — Cf. les fragments de Constantinople, Reinach, *Catal.*, 555, 556, et celui que possède M. Stamoulis à Sélivri, provenant également de Périnthe.

[74^{z13}. *Périnthe*, aujourd'hui au musée de Berlin. *Verzeichniss der antik. Skulpturen*, n. 703. Marbre blanc, haut. 0^{m},305. — Idole de Cybèle, travail grec de basse époque.

[74^{14}. Mêmes provenance et dépôt. *Verzeichniss*, n. 538. Marbre blanc à gros grains, haut. 0^{m},35. Tête d'homme archaïque, analogue à celle de l'Apollon de Théra ; elle paraît identique à celle qui faisait partie de la collection Déthier, et qui avait aussi été trouvée à Périnthe (*Bull. de corr. hellén.*, 1884, p. 335 et suiv.).

[74^{z15}. Mêmes provenance et dépôt. *Verzeichniss*, n. 20. Marbre de Thasos, haut. 0^{m},875. Statuette d'homme jeune (héros?), provenant d'un tombeau : chevelure bouclée épandue sur les épaules et serrée par un bandeau ; la main appuyée sur le côté; une chlamyde sur l'épaule.

[74^{z16}. Enfant nu, ailé, assis sur un dauphin, la main sur le nez de l'animal. Papadopoulos Kérameus, ΕΦΣ, 1886, p. 78, n. 26.

[$74^{z16'}$. ΕΦΣ, 1886, p. 77, n. 16. Cavalier thrace, avec autel et arbre entouré d'un serpent. Bas-relief ; haut. 0^{m},41.

[74^{z17}. *Ibid.*, n. 17. Stèle à fronton; haut. 0^{m},42, bas-relief : femme assise, tenant un lionceau. Travail archaïque. — Cf. un autre sujet semblable dans la collection Stamoulis, n. 62^{b22}.

[74^{z18}. *Ibid.*, n. 20. Bas-relief : homme en tunique courte et manteau (soldat romain ?) tenant de la main dr. un bâton, et de la g. un rouleau ; haut. 1^{m},40.

[74^{z19}. Tête d'enfant de bon travail (1). ΕΦΣ, 1886, p. 78, n. 22.

[74^{z20}. Lampe de bronze, en forme de coquille ; bon travail. *Ibid.*, p. 81, n. 5.

[74^{z21}. *Eski-Érégli.* Aristarchis, ΕΦΣ, 1865-70, IV, p. 9 et suiv., pl. II, n. 3 ; cf. Mordtmann, *AEMŒ*, 1884, p. 214, n. 37. Colonne de marbre, haut.,

(1) [Les numéros $77^{z12'}$ et $^{16-20}$ sont aujourd'hui au musée de Rodosto.]

0m,56, diam. 0m,53. A droite, une victoire volant, tenant une palme de la main g., une couronne de la main dr.; une autre figure semblable à gauche, complètement effacée.

Ἀγαθῆι τ[ύ]χηι — [Α]ὐτοκράτ[ορα...]

Aristarchis restitue, on ne sait pourquoi : Αὐτοκράτορα Καίσαρα Λ. Σεπτίμιον Σευῆρον, ἡ βουλὴ καὶ ὁ δῆμος τὸν ἑαυτῶν εὐεργέτην, d'après une inscription analogue de Périnthe, n. 74c. Même provenance, d'après Mordtmann, que le n. 74i = *CIG*, 2028.

[74'''. Aristarchis, ΕΦΣ, IV, pl. I, n. 8. Inscription de provenance périnthienne, d'après le titre de la planche et l'origine des textes voisins; elle semble avoir échappé à M. Dumont. Plaque de marbre, h., 0m,40; larg., 0m,30.

Τ(ίτος) Φλαούϊος — Ἀρισταίνετο[ς], — Φλαούϊος Ἀπο[λ — λ]ώνιος, Πάπας — 5 [Π]απίου, Διόδο — [τ]ος Παπίου.

λ et A, λ. — Points de séparation. L. 3 : Ν·ΦΛΑΟΥΙΟΣ ; l. 6 : Δ·ΙΟΔΟ. On a corrigé, l. 3, le Ν en Σ, dernière lettre d'Ἀρισταίνετος ; on pourrait aussi lire Ἀριστχίνετο[ς] — Ν(εμέριος) Φλαούϊος.]

Rodosto = Rhædestus (1) Bisanthe (?).

75. Soldat tête nue ; la main droite tient le pilum, le bras gauche porte un bouclier rond ; tunique serrée à la ceinture et tombant jusqu'aux genoux ; manteau attaché à l'épaule droite recouvrant l'épaule gauche ; courte épée

(1) [Bisanthe, Hérodote, VII, 137 ; Xénoph., *Anab.*, VII, 2, 38 ; Plutarque, *Alex.*, 36, etc. ; Rhædestus, Procope, *Édifices*, IV, 9. Ptolémée identifie Bisanthe et Rhædestus, III, 11, 6. Voir Papadopoulos Kérameus, ΕΦΣ, 1886, p. 75 et suiv., 87 et suiv., où il conteste l'identification, et propose d'y substituer Panion = Bisanthe. — Rodosto possède un musée archéologique, comprenant inscriptions, sculptures et bronzes, catalogué par M. Papadopoulos, *ouvr. cité*. Quelques inscriptions ont été publiées dans le Θρᾳκικὸς Φιλεκπαιδευτικὸς Σύλλογος, 3e année, 1871-74, p. 63-69, que M. Dumont n'a pas eu entre les mains. On trouve à Rodosto même peu d'antiquités et le musée se compose surtout d'objets apportés du dehors : de Bizye, p. 76, n. 2 ; p. 79, n. 9 ; Mésini, p. 76, n. 8 ; Tsifli-Doghiou, p. 76, n. 11 ; Bouyouk-Czekmedgé, p. 76, n. 13 : Sémitli, p. 76, n. 15 ; Naïp-keui, p. 76, n. 19 ; Panion, p. 76, n. 14 ; p. 81, n. 7, 10 ; p. 82, n. 1-3 ; p. 83, n. 8, 12, 13 ; Périnthe, p. 76, n. 16, 17, 20, 22, 26, 30 ; p. 78, n. 1 ; p. 81, n. 5 ; p. 82-83, n. 4, 5, 9 ; Tsorlou, p. 83, n. 11 ; Constantinople, p. 79, n. 7 ; Ganochori, p. 79, n. 3 ; p. 83, n. 7, 10, etc., et autres localités ; beaucoup d'origine indéterminée. On a signalé la provenance toutes les fois qu'elle était indiquée.]

à gauche, chaussures peu visibles. *CIL*, III, 728, d'après une copie de Richelet, et *Suppl.*, 7387; Aristarchis. ΕΦΣ, II, p. 237; [IV, pl. I, n. 9; *EE*, IV, n. 120; V, n. 231].

Di(s) ma(nibus). — Aprilis Spictatus mi(les) nu(meri) Mele — nue(n)-s(ium) ... fecit fratri Aprilio — Iectero (?) mi(liti) nu(meri) Divite(n)sium, vixit a(n) — 5 *nis XXII, militavit an(n)is V, — defun(ct)o.*

Pour les formes des lettres très irrégulières, voir le fac-similé de Aristarchis. L. 1 : I inscrit dans le D, A dans le M ; 2, 4 : V superposé à N ; 5 : I superposé à M. — Le *Corpus* lit *Spectatus*, *Eleutero*. [Pour les deux *numeri*, cf. *CIL*, VIII, 9060, 9059 ; III, *Suppl.*, 7415 = ci-dessus, n. F; *Notit. Dignit.*, ed. O. Seeck, Or., VIII, 11 = 43 ; XLII, 14, 16 ; Occid., V, 4 = 147 = VII, 5 ; Amm. Marcel., XXVI, 6, 12 ; 7, 14.]

[76. Copie de M. Déthier.

Au-dessus : ΒΙΣΑΝ..

Au-dessous : ΜΝΑ ; monogramme suivi de Γο, probablement reste de [ἀ]Γο[ρανόμος].

Poids de plomb. Caducée. Cf. Dumont, *Notice sur un poids grec inédit ; attribution de la formule* ἀγορανομοῦντος *aux villes de la Syrie et de la Propontide*, 1870, p. 27. [Au musée de Rodosto, Papadopoulos Kérameus, ΕΦΣ, 1886, p. 89, signale plusieurs monnaies de Bisanthe : ΒΙΣΑΝ-ΘΗΝΩΝ.]

76ᵃ. Le Bas, *Voyage archéologique*, n. 1459 ; *CIL*, III, 729, d'après une copie de la Condamine ; [Wilmanns, *Exempl.*, 608]. Je n'ai pas retrouvé cette inscription. [Bas-relief effacé : cheval; au-dessus des lettres].

Thetis, eadem — Burgæna, — Italici, Corisci — Aug(usti) l(iberti servi) con(jux) car(issima), ann(orum) — 5 *XXVI et Perinthio — fil(ius) ann(orum) XII, h(ic) s(iti) s(unt). —*

Si Fortuna suos potuisset flec — tere Manes,
Hunc titulum — patri ponere debueram. —

10 *Italicus sibi et — suis v(ivus) f(ecit).*

[On doit entendre avec le *Corpus : qui Corisci Augusti liberti servus est*. Le nom Πέρινθος, cf. *CIG*, 2007g = Le Bas, 1407.]

[76a' Rodosto, d'après M. Schrœder, ou Salonique, aujourd'hui à Constantinople, au musée de Tchinili-Kiosk. Bas-relief : centurion romain tenant des tablettes et le cep de vigne ; haut. 1m,24. Reinach, *Catalogue*, n. 262. Monument élevé par Eutychianus à son patron Aur. Mucianus.

Θ(εοῖς) κ(αταχθονίοις). — *Aur. Muciano* T. DE — PVTATO, *vixit anni[s]* .., *militavit annis XI*, — *Eutychianus lib(ertus) patrono — suo.*

Copie communiquée par M. Reinach.

[76b. Sarcophage, larg. 2m,25, ép. 0m,88, haut. 0m,79, découvert à Rodosto, aujourd'hui dans le jardin du Musée. Papadopoulos Kérameus, ΕΦΣ, 1886, p. 80, n. 10. Bas-relief sur la face antérieure, divisé en quatre compartiments, comme suit, en allant de g. à droite :

a. Homme debout, vêtu d'un long chiton, la main dr. sur la poitrine, la g. appuyée sur la cuisse et tenant un rouleau ; de chaque côté, deux enfants.

b. Cavalier thrace allant vers la dr. ; en face, enfant debout.

c. Banquet, homme étendu, tenant un *scyphos* dans la main g., et appuyant la main dr. sur l'épaule d'un personnage debout devant le lit, et qui tient un rouleau ; femme assise et voilée ; à côté d'elle, jeune fille debout ; *mensa tripes* et, auprès, un enfant.

d. Femme debout à dr., jeune fille à g.

L'inscription se divise en quatre sections répondant aux quatre groupes de figures :

a. Γόκων Γόκωνος. *b.* Ἐπιγένης Παπία χαῖρε. *c.* Λάλα Παπία. Ἐπιγένης Παπία. *d.* Παπίας Ἐπιγένη. — Πυθὶς Γόκωνος.

b', au-dessous de *b.* Ἄν τις δὲ ταύτην — ἀνύξη, ὅλη πανώ — λη ἀπώλοιτο.

I-I, Ξ, Π et Π, C, Ω et Ω. Lettres liées : *b'*THN. Orthographe telle quelle.

[76c. Fragment. Bas-relief : à droite, Éros ailé ; à g., homme nu, sur l'épaule de qui il pose la main gauche. Inscription sur le cadre, au-dessus et à droite. Papadopoulos Kérameus, ΕΦΣ, 1886, p. 78, n. 2.

a OPATE — ΤΩΝ. *b* ΤΥΧΗΙ. Les lettres en colonne.

[76d. Banquet funèbre ; homme étendu sur un lit ; devant, *mensa tripes ;* en face, femme assise, et, près d'elle, esclave tenant un calathos ; une autre femme assise à la tête du lit. Le haut très endommagé ; l'inscription en bas. *Ibid.*, p. 79, n. 4.

ΟΙ.. ΑΠΟΛ.. — ΑΠΟΛΛΩΝΙΟΥ.

[76e. Bas-relief : homme en chiton court, marchant à droite; il porte sur le dos un objet mal déterminé (σάκκος?), tient de la main g. un javelot, et de la dr. un arc. *Ibid.*, n. 5.

... ΝϹ... — ΚΑΙϹΑΙ.. — καὶ τῖ (*sic*) γυ — ναικὶ — Αὔλου — δέα χη — ρευσά — ση.

Є, Ϲ.

[76f. ΕΦΣ, *ibid.*, n. 6. Bas-relief à deux registres : 1° Cavalier thrace galopant; derrière, jeune homme en tunique courte, tenant un javelot dans ses mains; 2° banquet; trois hommes étendus sur un lit, et tenant chacun une coupe. De chaque côté du lit, deux femmes accompagnées d'enfants; servantes. En avant, *mensa tripes* chargée de mets.

Entre les deux registres : Ἀντίοχε — Σαραπίωνος χαῖρε.

[76g. *Ibid.*, n. 8. Stèle à fronton. Bas-relief entre deux pilastres : femme debout, enveloppée dans son manteau; derrière elle un rayon où sont placés deux vases et deux coffres.

Au-dessous : Γλυκέρα Ἀλεξάνδρου.

[76h. Torse d'homme, haut. 0m,58. Rodosto, *Ibid.*, p. 76, n. 1. — Un autre, brisé, n. 3. — Tête de femme portant καλύπτρα et ταινία; Rodosto, *Ibid.*, n. 4. — Deux têtes accolées, dont l'une couronnée, n. 5. — Tête de femme couronnée (?), p. 78, n. 21.

[76i. *Ibid.*, n. 6. Bas-relief, h. 0m,29 : Homme nu (Poseidon), tenant, de la main dr. abaissée, un poisson; de la g. un trident; à côté de lui, femme debout voilée.

[76k. *Ibid.*, p. 77, n. 7. Bas-relief : Asclépios et Hygie (?). Homme à demi-nu, debout, appuyé sur un bâton autour duquel s'enroule un serpent, et tenant un masque (?) de la main g. Femme debout, en long chiton, les mains croisées sur la poitrine; h. 0m,23.

[76l. *Ibid.*, n. 8, 9. Bas-relief : Cybèle assise entre deux lions; bas-relief provenant de Mésini; h. 0m,26.

Bas-relief, h. 0m,35 : même sujet, la déesse pose la main droite sur la tête d'un des lions. Travail barbare.

[76m. *Ibid.*, n. 10. Cavalier au manteau flottant, galopant à droite; devant lui, autel et arbre autour duquel s'enroule un serpent. Au-dessous, sanglier poursuivi par un chien. Bas-relief trouvé à Tsifli-Doghiou; h. 0m,40.

[76^{n}. ΕΦΣ, *ibid.*, n. 11. Cavalier thrace ; h. 0^{m},14 ; travail barbare.

Ibid., n. 13. Même sujet : le cavalier armé d'un javelot ; derrière, jeune homme tenant la queue du cheval ; travail négligé. Bas-relief de Bouyouk-Czekmedgé ; h. 0^{m},19.

Ibid., n. 15. Plaque ronde, diam. 0^{m},42. Cavalier thrace. Autel et arbre au serpent. Bas-relief de Sémitli.

[76°. *Ibid.*, n. 19. Provenance Naïp-keui. Femme debout, en long chiton et voilée ; la tête appuyée sur la main gauche. En face d'elle, autre femme debout, qui la regarde avec affection en lui tendant la main.

[76^{p}. *Ibid.*, n. 18. Bas-relief, h. 0^{m},42 : homme barbu, tenant de la main dr. un bâton, et de la gauche plaçant quelque chose sur un autel. Bacchus (?), d'après M. Papadopoulos.

[76^{q}. *Ibid.*, p. 78, n. 24. Tête d'empereur romain barbu, trouvée ἐν Σχολαρίῳ ; h. 0^{m},26.

[76^{r}. *Ibid.*, n. 25. Panthère avec un enfant sur son dos ; h. 0^{m}.23.

[76^{s}. *Ibid.*, n. 27, 28. Fragments de sarcophage représentant chacun un dauphin.

[76^{t}. *Ibid.*, n. 29. Jésus bénissant de la main dr. et tenant l'Évangile de la main g. ; h. 0^{m},115.

[76^{u}. *Ibid.*, p. 81, n. 1. Statuette de bronze, h. 0^{m},08. Bacchus nu, barbu, avec un manteau jeté sur l'épaule gauche, tenant le thyrse de la main droite ; beau travail.

[76^{v}. *Ibid.*, n. 2. Même sujet. Bronze, haut. 0^{m},12. Travail barbare d'époque romaine.

[76^{x}. *Ibid.*, n. 3. Apollon de bronze, nu, le carquois sur le dos, sans pieds ni mains ; haut. 0^{m},75. Travail barbare.

[76^{y}. *Ibid.*, n. 4. Groupe de bronze, haut. 0^{m},09. Deux hommes barbus, en lutte, l'un cherchant à se dégager de l'étreinte de l'autre. Ulysse et Protée, d'après M. Papadopoulos (?).

[76^{z}. *Ibid.*, n. 5. Balle de fronde en plomb, avec les lettres ΥΑ en relief.

[76^{z1}. *Ibid.*, n. 9. Sceau byzantin de bronze trouvé à Almali ; au milieu, Méduse (?) ; autour :

Κ(ύρι)ε βοίθη Σ[ερ]γήοι (?).

Le nom écrit ainsi : CΡΕΓΗΟ, avec Γ et Η liés. Pour cette in-

scription et les autres textes chrétiens et byzantins, on garde l'orthographe telle quelle, sans y rien changer ni corriger.

[76[*2]. ΕΦΣ, *ibid.*, n. 11. Bulle de plomb; d'un côté, buste de saint Dimitri, avec, de part et d'autre, les lettres ΟΔΗΜΗΤΡ en colonne; de l'autre côté, inscription.

✝ Κ(ύρι)ε [β]ο(ήθει) — τῶ σῶ δού — λω Εὐστρα — τίω μαγί — στρω.

R = β, ϵ, ȣ, C, ω.

[76[*3]. *Ibid.*, p. 82, n. 12. Bulle de plomb; d'un côté, buste de l'empereur Nicéphore Phocas, les bras croisés, et tenant la croix de la main droite; autour, inscription :

NICIFO(ρος)

Au-dessous : ἰν(δι)κτιῶνο[ς ἑ]νδεκάτη[ς].
De l'autre côté : τῶν β(ασιλικῶν) — κομερκί — ων τῆς Θ — ράκις.

A, ϵ, C, ω. — Κομμέρκιον, *tributum vectigal pro mercibus exsolvi solutum*, Ducange, *s. v.*

[76[*4]. *Ibid.*, n. 13. Hydrophore en terre cuite; h. 0m,115.

[76[*5]. *Ibid.*, n. 14. Anse d'amphore en terre cuite représentant un Silène debout sous un portique.

[76[*6]. *Ibid.*, n. 15. Conduite d'eau en terre, avec inscription rétrograde dans un cadre carré : ƆIKNA, avec N et K liés.

[76[*7]. *Ganochori*, aujourd'hui au musée de Rodosto, ΘΦΣ, p. 65, n. 7; ΕΦΣ, 1886, p. 83, n. 10.

.. OTOP ... — ... IANO...

[76[*8]. *Ganochori*, aujourd'hui au musée de Rodosto. Papadopoulos Kérameus, ΕΦΣ, 1886, p. 79, n. 3. Bas-relief, h. 0m,42. Au milieu, homme debout, en tunique courte, posant quelque chose sur un autel placé à sa droite, et tenant de la main g. un javelot. Auprès, une chèvre.

Au-dessous, inscription très effacée : ... ΑΥΟΥ..ω...Η... — ΔΙΕ ... ΗΝ, sans doute, δι' ε[ὐχή]ν.

[76^{z9}. Même provenance, aujourd'hui à Rodosto. ΘΦΣ, p. 64, n. 4; Papadopoulos Kérameus, ΕΦΣ, 1886, p. 83, n. 7.

ΙΟΣΠ. Ο — ΚΙΝ. ΝΓΑΙ. — μηδεὶς ΑΙ.. — ΟΠΟΥΚΑ..
χδ′ · ΕΠΙΣΟΙΕΝΧΕΙΡ. — πάντα κα... —
κέ · ταραχὴν .. — λυπὴν ΙΙΙ ... — ΚΛΑΙΕΝΤ ... — ΜΗ .. ЄΙΟΠ —
κϛ′ · σπόρον ΟΛΛΥ .. — ΛΥΟΑΝΕ ... — ΚΑΙΠΑ ... —
κζ′ · Α...

Lettres liées : l. 2 : ΝΓ; 3 : ΜΗ; 7 : ΗΝ; 8 : ΠΗ; 10 : ΜΗ.

[76^{z10}. *Rodosto*, d'après M. Dumont, qui devait ses renseignements aux conservateurs du musée de Sainte-Irène, *Rapport sur un voyage en Thrace*, ci-dessus, p. 257; *Rhodes*, d'après MM. Sorlin-Dorigny et Heuzey, *BCH*, 1884, p. 335-6; *Chypre*, d'après M. S. Reinach, *Catal. du musée de Tchinili-Kiosk*, n. 301.

Tête d'homme archaïque de grandeur plus que naturelle, étudiée dans le *Bulletin de correspondance hellénique*, 1884, p. 333 et suiv., et reproduite pl. X. Divers autres morceaux archaïques sont attribués encore, par M. Dumont, à Rodosto, *Rapport*, ci-dessus, p. 256 et suiv.]

Panidon (1) = Panion, Bisanthe (?).

77. Stèle peu soignée. Cadre rectangulaire sans fronton ni pilastre; marbre blanc, h. 0m,80; l. 0m,65. Banquet funèbre; homme vêtu d'une tunique, enveloppé d'un manteau, à demi couché sur un lit qui est recouvert d'une draperie; *mensa tripes*; à gauche et à droite, deux femmes assises, l'une et l'autre, sur un siége élevé, la tête couverte d'un voile. Aux deux extrémités, deux personnages de plus petites proportions. Travail médiocre et, du reste, endommagé.

Ἀλέξανδρος Σέξτου Λάϊον τὸν — [αὑτοῦ] ἀδελφὸν ζήσαντα ἔτη κγ′.

Α, Ζ, Ξ.

(1) Banados ou Paniado, sur la carte de Viquesnel, à une heure au sud de Rodosto. [Sur l'identification Panion = Bisanthe, voir Papadopoulos Kérameus, ΕΦΣ, 1886, p. 87 et suiv., où les témoignages concernant la ville sont réunis et discutés. Le plus ancien monument où se lise le nom de *Panion*, est un poids grec de cette ville, du premier siècle av. J.-C. On trouve dans Skylax, Skymnos de Chios, Ptolémée, les textes relatifs à Bisanthe. Les monuments figurés et inscriptions de Panion sont en partie au musée de Rodosto, en partie à Panion même, dans l'église de Saint-Théodore-Téron; des copies des inscriptions existent dans les archives du Syllogue de Constantinople.]

78. Église d'Ἅγιος Θεόδωρος; plaque de marbre, h. 0m,30; l. 0m,40.

Λάϊος Μηνοφίλου ὁ [καὶ] — Σέξτος Τροαδηνὸς κ[αὶ] — ...υλλα σύμβιος [αὐ-τ]ο[ῦ — .. Ἀπ]όλλωνι Λατομηνῷ(ι) — ὑπὲρ ἑαυτῶν [ἐκ] τῶν ἰδίων χαριστήριον.

[Ξ, Π, C, Ω. — L. 1 : ΛΛ ΙΟC. Cf. n. 77 pour les noms propres. Il s'agit évidemment de personnages de la même famille.]

[78a. Dans un hypogée découvert en 1858. Dumont, *Rapport sur un voy. archéol. en Thrace*, p. 17 du tirage à part; cf. *Arch. des Miss.*, 2e série, VI, p. 461, et ci-dessus, p. 203. Au-dessus d'un vaste four à ossements, en arc de cercle, sur une architrave très ornée qui surmonte le four, inscription dont on ne lit plus, avec quelque probabilité, que le mot :

ΙΑΚΧΟΣ.

Emblèmes chrétiens ajoutés après la transformation de la grotte en ἁγίασμα.]

79. Plaque de marbre, h. 0m,28, l. 0m,20. Mommsen, *Hermes*, IX, (1877), p. 117, d'après une copie de M. Mordtmann; [ΘΦΣ, p. 66, n. 9; Dittenberger, *Sylloge*, 225; Papadopoulos Kérameus, ΕΦΣ, 1886, p. 82, n. 2. Ce monument est aujourd'hui au musée de Rodosto, ainsi que les n. 80, 81, 81a].

Ὑπὲρ βασιλέως — Ἀττάλου — Φιλαδέλφου — καὶ βασιλίσσης — 5 Στρατονίκης — Ἑστιαῖος — Ἰζιμάρτου.

[Α, Ι; Dumont, Ζ, Π. Ἰζίμαρτος, cf. le nom bithynien Ζμερτόμαρος, *BCH*, IV, p. 222, et, sur une monnaie d'Abdère, la légende : ΣΜΟΡΔΟΤΟΡΜΟ, *Greek Coins*, Thracia, p. 67.]

80. Plaque, h. 0m,34; l. 0m,16. Mommsen, *Hermes*, p. 117; [ΘΦΣ, p. 63, n. 2; Dittenberger, 223; Papadopoulos Kérameus, ΕΦΣ, *ibid.*, n. 1].

Ὑπὲρ βασι — λέως Εὐμένου — Φιλαδέλφου — θεοῦ καὶ εὐερ — 5 γέτου Δημή — τριος Ποσει — δωνίου.

81. Plaque, h. 0m,23. Mommsen, *Ibid.*; [ΘΦΣ, p. 66, n. 10; Dittenberger, 224; ΕΦΣ, *ibid.*, n. 3].

Ὑπὲρ βασιλέ — ως Ἀττάλου — Φιλαδέλφου καὶ — βασιλίσσης — 5 Στρατονίκης — Ζώτας — Δημητρίου.

[Dumont, ΙΩΤΑΣ. Ce personnage est peut-être le fils du précédent donateur, n. 80.]

[81ᵃ. Fragment de marbre trouvé dans l'Église τῶν Εἰσοδίων τῆς Θεοτόκου; h. 0ᵐ,15. Papadopoulos Kérameus, ΕΦΣ, 1886, p. 90, n. 5.

Ὑπὲρ βασιλέ[ως] — Εὐμένου θεο[ῦ] — σωτῆρος καὶ — [εὐε]ργέτου κα[ὶ.....]

Eumène II, appelé quelquefois Philadelphe, surnom réservé surtout à son frère cadet Attale (197-159), et Attale II (159-138). Stratonice, fille d'Ariarathe, mariée successivement aux deux rois. Lysimachie, avec une partie de la Chersonnèse, avait été donnée au roi de Pergame, après la guerre d'Antiochus, en reconnaissance de son zèle pour la cause romaine (Polyb., XXI, 48, 9; Liv., XXVII, 54; cf. Strab., XIII, 4, 2, et l'inscription de Sestos que l'on trouvera plus bas, Dittenberger, *Sylloge*, n. 246.]

81ᵇ. Copie de M. Constantin Georgiadis, maître d'école (1).

Φαίνιππος — Φαινίππου — ἐπάρατος ἔσ[τω].

[Φαίνιππος; cf. n. 82. Cette inscription porte, dans le recueil de M. Dumont, le n. 80; on l'a transposée, pour grouper les textes relatifs aux Attalides et rapprocher les deux monuments qui concernent Φαίνιππος].

82. Sur un σήκωμα. Dumont, [*Rapport*, p. 21 = 467 (2); *RA*, 1869, II, p. 191-207, cf. ci-dessus, p. 151 et suiv.; *RA*, 1872, p. 229-231; cf. ci-dessus, p. 116 et suiv., où le monument est dessiné et étudié; von Sybel, *Katalog*, n. 925. Aujourd'hui à Athènes.]

[Ἐπὶ ἀγορ]ανόμου Φαινίππου. — Caducée.

83. Sur un fragment de σήκωμα. Dumont, *Rapport*, p. 22 = 468.

Nom en monogramme suivi de Ἀγορα[νόμος].

Il reste encore sur ce fragment une petite mesure endommagée, près de laquelle on lit la lettre H, qui indiquait le nom de cette cavité, probablement Ἡ[μικοτύλη].

Sur la formule Ἀγορανομοῦντος, voyez *Notice sur un poids grec trouvé*

[(1) Le Syllogue de Constantinople a, dans ses archives, une série d'inscriptions copiées par M. Georgiadis.]

[(2) Ces deux numéros de pages renvoient, le premier, au tirage à part du mémoire; le second, aux *Archives des missions scientifiques*.]

à Babylone, Paris, 1870, et ci-dessus, p. 146. On distingue nettement dans le monogramme les lettres HPA, Ἡρα[κλείδης] (?).

[83a. *Panion*, dans le mur, à dr. de la porte de l'école. Papadopoulos Kérameus, ΕΦΣ, 1886, p. 90, n. 1, et *fac-simile*, pl. III, 1. Bloc de tuf.

Κόμψη — Ἐπικράτεος.

Caractères archaïques du cinquième siècle : ꓘ, Ϻ, Γ, Σ, Ψ.

[83b. Porte de l'école. ΕΦΣ, 1886, p. 89, n. 3. Fragment de bas-relief archaïque. Bas d'une figure de femme en très mince relief, le vêtement en plis symétriques. Excellent travail archaïque.

[83c. Chez le chantre Hadji Konstantinos. ΕΦΣ, p. 90, n. 3. Stèle à fronton, h. 0m,75. Bas-relief : homme barbu, demi-nu, assis sur un pliant, tenant dans la main gauche un long bâton; en face, jeune homme, en chiton court, debout et lui donnant la main. Bon travail du quatrième siècle.

Au-dessus : [Δ]ημονίδης — Ζυρίδο(υ).

Sur le suffixe Ζυ des noms thraces et bithyniens, M. Papadopoulos rapproche Ζυράξης, Ζυποίτης, Ζύκλης, Ζυγιανοί, peuple de Bithynie, Ζυγάκτης, Ζύσκος, fleuves de Thrace et de Macédoine (voir Pape, *Eigennam.*, *s. v. v.*). Dans beaucoup d'autres noms se retrouve le suffixe Ζι, équivalent. — D'après M. Papadopoulos, le personnage représenté serait Asclépios.

[83d. Même maison. ΕΦΣ, p. 89, n. 1. Bas-relief du quatrième siècle. Femme assise, en long chiton, la main dr. sur la poitrine, la tête appuyée sur la main gauche. Beau travail.

[83e. Même maison. *Ibid.*, n. 2. Bas-relief du quatrième siècle. Femme assise, vêtue d'un chiton long, finement plissé; en face, jeune fille tenant dans la main un objet carré indéterminé.

[83f. *Ibid.*, p. 90, n. 2. Stèle à fronton et acrotères, h. 0m,67, l. 0m,30. Mur extérieur de Saint-Théodore-Téron.

Ἑλλὰς — Ἀγαθοκλέους.

[83g. A dr. de la porte de l'école. *Ibid.*, n. 4. Lettres du troisième siècle. Fragment d'une inscription métrique, qu'on ne peut restituer.

... α ἐπὶ γούνασι θέσθαι — .... μητρὶ ταλαίνηι — ..... [ἀπ]οφθιμένων — ...... ν μέλεα — ..... Ἀπολλοδώρης.

[83h. *Panion*, aujourd'hui au musée de Rodosto. ΘΦΣ, p. 63, n. 3; Papadopoulos Kérameus, ΕΦΣ, 1886, p. 83, n. 8. Stèle, h. 0m,75.

Μενεκράτη[ς] — Μενεκράτου.

[83i. Enceinte de l'église τῶν Γενεθλίων τῆς Θεοτόκου. ΕΦΣ, 1886, p. 90, n. 6. Plaque de marbre, h. 0m,34, l. 1m,05; dans un cartouche à queue d'aronde.

Ζοΐλου Θαλαβήου (*sic*) καὶ ... ΑΘΟΜΥ — ὃ κατεσκεύασεν ἑαυτῷ(ι) καὶ τῇ(ι) γυναι — κὶ Εὐτέρπη(ι) ζώσα(ι) καὶ τοῖς τέκνοις — Δαμᾶ(ι) Ζοΐλου καὶ Ἀσκληπιοδότη(ι) — 5 Ζοΐλου. Εἴ τις ἂν τολμήσει ἕτε — ρον καταθέσθαι<ν>, δώσει τῷ(ι) φίσ — κω(ι) (δηνάρια), ͵αφ' καὶ τῷ(ι) ἐνσορίω(ι) (δηνάρια) φ'.

Ε, Ζ, Ι-Ι, Θ, Ȣ = ου et ΟΥ, Ϲ, W, ⳨ signe du denier. Lettres liées : 2 : ΤΕ, ΚΕ, ΤΗ ; 3 : ΤΕ, ΠΗ, ΤΕ ; 4 : ΗΠ, ΤΗ ; 5 : ΜΗϹ, ΤΕ. Cf. le nom Θαλαβαύη, Pape, *s. v.*

[83k. Cour de l'église τῶν Εἰσοδίων τῆς Θεοτόκου. ΕΦΣ, *ibid.*, p. 91, n. 7.

Αὐρ. Κυντιανός β' κατεσ[κεύ — ασα] ἐμαυτῷ(ι) κ(αὶ) τῇ(ι) συνβίω(ι) μου — Σιπί[α(ι)] Τατιανῇ(ι), κ(αὶ) εἴ τινα ἕτερο[ν] — παρενβληθῆναι, τοὺς δὲ λοι[ποὺς ἀπαγορεύω].

Α, Ι-Ι, Θ, Ϲ, W. Interponction à peu près régulière. Lettres liées : l. 1 : ΤΕ; 2 : ΤW, ΤΗϹ, ΝΒ, Υ inscrit dans l'Ο; 3 : ΝΗ, ΤΕ ; 4 : ΝΒ, ΗΝ. — L. 1 : β' = Κυντιανοῦ ; 4 : il faut sous-entendre après l'infinitif le verbe συγχωρέω, ou un autre analogue.

[83l. Mur extérieur de Saint-Théodore-Téron. *Ibid.*, n. 8. Fragment.

Ἀρχέλαος...[Δη]' — μοφίλου κ[ατεσκεύασα ἐμαυτῷ(ι) καὶ..] — τράτω(ι) ἀδε[λφῷ(ι)] ; ou simplement : Κ[λεοσ ou Καλλισ]τράτω(ι).

Même endroit. *Ibid.*, n. 9 : ΚΑΙΟΠΕΡ.

[83m. Chez le diacre Hiérothéos. *Ibid.*, n. 10. Petite base à laquelle adhèrent encore trois pieds.

ΜΕωΝΗΡΑΚΛΕ[ώτης].

84. Dumont, sans indication sur la provenance ni la forme du monument.

Χρειστιανὴ Ἀπφία — ἐνθάδε κεῖμαι.

Α, Π.

85. [Mur nord de Saint-Théodore-Téron. Papadopoulos Kérameus, ΕΦΣ, 1886, p. 93, n. 22. Stèle à fronton, h. 0^{m},37. En haut, monogramme du Christ inscrit dans un cercle.]

Ἔνθα κα — τάκειτε Δω — σήθεος κα — ὶ ὁ ἀδελφὸς — 5 Κυριακός, ...Η.

Α, Ε, C, W. — M. Papadopoulos arrête l'inscription à la 5e ligne.

86. [Au même endroit. *Ibid.*, p. 92, n. 17. Plaque à fronton, h. 0^{m},34. En haut, monogramme du Christ, inscrit dans un cercle.]

Ἐνθάδε κατά — κειται Κυρίλλα — γυνὴ γεναμέ — νη Λευκίου — 5 ὑποδιακόν[ου] — τῆς [ἁγίας τοῦ Θεοῦ ἐκκλησίας...]

[Α, Δ, Ε, C. — Papadop., l. 4 : Ἐλευσίου ; l. 6 : THC et restitution.]

[86^{a} *Panion.* Aujourd'hui au musée de Rodosto. ΕΦΣ, 1886, p. 83, n. 13. Cippe.

Ἀνανεό — τε<ς> ἐπὶ — Θεοδώρ[ου] — τοῦ θεο[φιλεστά] — 5 του καὶ μ[α]- — χαριοτά — του ἡμδν ἐπισκό — που. — +

Α, Ε, Θ, Ε, ȣ = ου, ω. Écriture des IXe-Xe siècles. — Lettres liées : l. 1 : NE ; 7 : HM. L'orthographe est conservée telle quelle.

[86^{a1}. Plaque du dallage dans l'église de Saint-Théodore-Téron. ΕΦΣ, p. 92, n. 15, pl. III, n. 3, *fac-simile.*

Ἐνθάδ[ε κατάκειται] — ἡ τῆς μ[ακαρίας μνήμης γεν] — αμένη Γε....... [τοῦ] — ἐνδο[ξοτάτου καὶ λαμπροτάτου (?)] — 5 Αὐγο[ύστου....] τοῦ δ[εσπότου ἡμῶν (?)].

Restitution de M. Papadopoulos. Α, Δ, Ε, Θ. L. 3 : μενη en ligature.

[86^{b}. Même église, intérieur. *Ibid.*, n. 16. Plaque, h. 0^{m},62.

+ Ἐνθάδε κ — ατάκιτε Πέ — τρος ὁ καὶ Κυ — ζίκης. +

Α, Ε, Θ, Π, C.

[86^{c}. Même église, mur nord. *Ibid.*, p. 93, n. 18. En haut, monogramme du Christ.

☧ — Ὑπόμνημα — Οὐλπίας — Οὐαλερίης — κὲ Πρίσκας. — 5 Μετὰ πάν- — τα τοῦτο.

Α, Ε, Π, C. Lettres liées : l. 1 : NH.

[86[d]. Même église, à l'intérieur. ΕΦΣ, *ibid.*, p. 93, n. 19. Fragment.

... ΥC.. — .. ΟЄΔΟΜΗ.. — . CΑΚЄΒΔΟΜ.. — . ΥΝΑΟCЄΥΝ... — 5 .. ΗΚΟC. ΞΑΝΘ. — .. ας Σευηριαν[ῆς] — καὶ χ...

[86[e]. Même église, dallage du sanctuaire. *Ibid.*, p. 93, n. 20. Plaque, h. 0m,27.

[Ἐ]νθάδε κατάκητε [ὁ — τ]ῆς μακαρίας μνήμη[ς — Π]έτρος στρατιότις — καὶ ἀρμάτορ, ὅς τε — 5 [λ]ευτᾶ μη(νὶ) δεκεβρίου, — ἰνδ(ικτιῶνος) δ'.

λ et Α, Δ et λ, Є, Θ, Π, C, Ȣ = ου. Signe d'abréviation : ς. M. Papadopoulos lit ἀρμάτορος et renvoie à Bœcking, *Notitia*, p. 934, où il est question des *armaturæ*. Le mot a été transcrit ici dans sa forme latine ; cf. un ἀρχισαγιττάτωρ, *CIG*, 9230. Lettres liées à la ligne 2.

[86[f]. Même église. *Ibid.*, n. 21. Plaque, h. 0m,53.

+ Ἐνθάδε κατά — κιτε Παῦλος ὁ — καὶ Ἀνακούβα — ρος. +

Α, λ, Є, Θ, Π, Ȣ.

[86[g]. Même église, mur nord, à l'extérieur. *Ibid.*, n. 23. Plaque, h. 0m,34.

+ Ἔνθα κατάκιτε — εἱ τῖς μακαρί — ας μνίμις Λεον — τία θυγάτηρ Εὐ — 5 γενίου πορφυρο — πόλου · μηνί ὀκτο — βρίου ἀρχὴ ἰνδ(ικτιῶνος) θ'. +

Α, Ꭿ pour Δ, Є, Θ, Π, Φ, Ȣ. Signe d'abréviation : ς. Cf. une série d'inscriptions chrétiennes avec des mentions de métiers divers, *CIG*, 9167-9220, *passim*, entre autres un ἱματιοπορφυρεύς, 9182 ; un ἐλεώπωλος, 9168 ; cf. des marchands de pourpre, *CIG*, 2519.

[86[h]. Même église, cour. *Ibid.*, p. 94, n. 24. Fragment.

..... [Εὐ]σεβίας καὶ τῶν τέκνων αὐτῶν. +

Α, Є, C, ω.

[86[i]. Même église, à l'intérieur. *Ibid.*, n. 25, pl. III, n. 12. Plaque, h. 0m,30.

+ + — Ἔνθα κατάκι — ται Πρ(ί)σκος — δεκανὸς — τῶν Μακεδονιανῶν — 5 ΘΝCΚΙΑC.

L. 5 : θν(ήσκ(ε)ι, ou θ(ρ)[η]σκίας (?). — Μακεδονιανοί, partisans de l'hérésiarque Macedonius, *CIG*, 8960 ; cf. Socr., *Hist. eccl.*, I, VIII, 24 ; Theophan., *Chron.*, 240, 18.

[86k. Même église, dallage intérieur. ΕΦΣ, *ibid.*, n. 26, pl. III, n. 7. Plaque, h. 0m,41.

✝ Ἐνθάδε κα — τάκιτε ὁ τῆς μακα — ρίας μνήμης Μαρῖ — νος στρα(τιώ)-τις, υἱὸς Βα —, ΠΖΤΨΚΑ καὶ τὰ — γνίσια αὐτοῦ τ — έκνα. Τελευτ — ᾶ μη(νὸς) σεπτενβρίου — πέμπτη, ἰνδ(ικτιῶνος) δ'.

Inscriptions chrétiennes de soldats ; cf. *CIG*, 9207, 9215, 9216, 9222, 9223, 9226, 9230, 9240, etc.

[86l. Même église, intérieurement. *Ibid.*, n. 27, pl. III, n. 2. Plaque, h. 0m,57.

✝ Ἔνθα κατ — άκιτε ὧ τῖς μ — ακαρίας μν[ή] — μης Ἰωάννης — πραγματευ — τίς, υἱῶς Πρίσ — κου κώμ(η)ς Μαγζά — ρθων. Τελευτ — ᾶ μη(νὶ) ἰουλίου κη', ἰν — δ(ικτιῶνος) ε'. ✝

Πραγματευτής, commerçant ; on dit aussi πραγματευόμενος ou πραγματικός ; cf. *CIG*, 9445, 9274, et ci-dessus, n. 74v.

[86m. Église τῶν Εἰσοδίων τῆς Θεοτόκου, à l'extérieur. Plaque, h. 0m,57. *Ibid.*, p. 95, n. 31.

[Ἔν]θα κατάκι — [τε] Ἀστέρις, ὁ τ — [ῆς] μακαρίας μ — [νήμη]ς, κώμης Κ — ομνέων.

Α, **Є** et **Ε**, **Θ**, **C** et **Ϲ**, **ω**. M. Papadopoulos cite, à une heure environ au nord de Panion, la ville dite Κομνιανά, qu'il rapproche de la κώμη Κομνέων.

[86n. Même église. *Ibid.*, n. 32, pl. III, n. 11. Plaque, h. 0m,52.

Ἀπφία Χα — ριτίου χρει — στιανὴ ἐν — θάδε κεῖμ — αι.

Α, **Ε**, **Ϲ**, **Ψ**.

[86o. Même église. *Ibid.*, n. 33.

Ἐνθάδε [κατάκι] — ται ἡ δούλ[η τοῦ] — Θ(εο)ῦ Μαρία, [θυγάτ — η]ρ γενα[μένη] — Γεοργίο[υ πρεσβυτ] — έρου ἐ[κκλησίας (?)....]

[86p. Même église. *Ibid.*, n. 34. Fragment.

[Ἔ]νθα κα[τάκι] — ται ΣΑΙΙ.. — ΙΟΚωΙΙ.. — CΙΛ.

[86q. Même église, narthex. ΕΦΣ, *ibid.*, p. 35 et pl. III, n. 13. Plaque, h. 0m,48.

† ЄΤΕΛΗ ... — ΚΙϹΥΙϹ ... — ΗΤΟϹ ... — ΜΗΝΗ ... — ΡΛϹΙ.

On doit lire, semble-t-il : Ἐτελη[ώθη] ... — κις υἱ[ὸς] ... — ητος ... — μηνὴ ... [ἰνδικτιῶνος ... — β]ασι[λίας...]

Pour la forme des lettres, voir le *fac-simile* dans ΕΦΣ. La formule, *CIG*, 9286, 9302, 9320 et suiv. Μηνή pour μηνί.

[86r. Jardin du diacre Hiérothéos, au bord de la mer, sur le fleuve qui limite le territoire de Panion. *Ibid.*, p. 96, n. 40.

....[τ]ελευ[τᾶ μηνὶ — ὀκ]τοβρί[ου...

Au même lieu, découvertes de restes antiques : un *hermès*, une tête de marbre d'un beau travail, des épistyles; et de monuments chrétiens : fondations d'une grande église, architraves, mosaïques et diverses inscriptions, dont le n. 83m.

[86s. Même endroit; tombeau encore intact. Sur une stèle décorée d'ornements sculptés. *Ibid.*, p. 96, n. 41, pl. III, n. 16.

† Νηκόλαος πρ(εσβύτερος) δοῦλος Χ(ριστο)ῦ. †

λ, Δ, λ, ȣ = ου, C. Lettres liées : ΝΗΚ, ΠΡ, le ρ inscrit dans le π.

[86t. Hôtel Pazni (cf. n. 87b), dans un endroit où subsistent les restes d'une antique église, et où ont été trouvés divers restes antiques ou byzantins :

Statuette de Silène.

Image d'une sainte, en marbre.

Morceaux d'architecture byzantine, épitaphes, etc.

[86u. Diverses inscriptions encastrées aujourd'hui dans le mur d'enceinte du sanctuaire τῶν Γενεθλίων τῆς Παναγίας. *Ibid.*, p. 96-97, n. 1-11.

1 .... — ΙϹ .... — .... ΑΜ .... — ..... Κ ....
2 .... ΙΤΗΘ .... — ... ΤΩΝ ... — ... ΝΔΙΙ. = [ἰ]νδι[κτιῶνος].
3 .... Ο ... — .... ΡΙΝ ... — ....
4 ... ΑΓΙΟΙ. — ....
5 [Ἐνθάδε κατάκειται ὁ τῆς — μ]ακαρίας [μνήμης] ... — ... ΤΗϹΤΗΟ...
6 Même formule. — ... μνή[μης] .... — ... ΩΔΟ ... — ... γενά-[με]νος ou η....

7 .... — .... OC ... — .... διακων...
8 ..... [τελευτᾶι μηνὶ] ἀπριλί[ου ....] — ... HMЄCA ...
9 ✝ Ἔν[θα κα] — τάκ[ειται ὁ — τ]ῆς μ[ακα — ρίας μνή — μης].....
10 [✝] Ἐνθάδε [κατάκιται ὁ OU ἡ τῆς μακα — ρί]ας μνήμ[ης .... — ... γ]ενάμενος OU η ... — ... CTЄ.
11 [✝ Ἐνθάδε κατάκειται] Σέργιος — ὁ τῆς [μακα]ρίας μνήμης — γε[νάμενος...

MNH liés.

[86v. Église τῶν Εἰσοδίων τῆς Θεοτόκου. ΕΦΣ, *ibid.*, p. 95, n. 36, pl. III, n. 5. Fragment de plaque, h. 0m,45.

..... πλάκα με καλύπτει] ... — .... πᾶσα δόξα τοῦ β[ίου]..... — ἕος τοῦ μνήματο[ς] ..... — .....σε θρῆνος ἕος τοῦ τ... — ..... [ὅ]πος ἴδη ὁ ...

[86w. Même endroit. *Ibid.*, p. 96, pl. III, n. 14. Cippe de marbre.

Αἰτῶ τὴν λύσην τῶν [ἁμαρτημάτων (?)].

[86x. Même église, dans la cour antérieure. *Ibid.*, p. 92, n. 13, et pl. III, n. 10. Fragment de plaque.

... βασιλίας [τῶν τροπεούχων (?) — δ]εσποτῶν [ἡμῶν Φλαβί] — ου Ἀρκαδίου καὶ [Φλαβίου Ὁνωρίου] — [ᾠκοδομήθ] η (?) τὸ τεῖχος.....

Inscription commémorative de la construction ou de la réparation d'un mur.

Croix à 8 rayons dans un cercle, où sont inscrits P, A et ω.

[86y. Église Théodore-Téron, mur extérieur. *Ibid.*, p. 92, n. 12, pl. III, n. 4. Plaque, h. 0m,30.

Μη(νὶ) νοενβ[ρίω, ἰν]δ(ικτιῶνος) ... [ἐφ'] — ὑπατίας τοῦ δεσ — πότου ἡμῶν Φλ(αουίου) — Ἰουστινοῦ τοῦ αἰ — 5 ωνίου Αὐγ(ούστου) καὶ Αὐτοκρ(άτορος) — τὸ α´ κ(αὶ) Φλ(αουίου) Εὐθαρὶχ τοῦ — λαμπρ(οτάτου).

A, Є, Θ, M, Π, C, Φ, ω. — ς signe d'abréviation. — L. 1 : H superposé au M. Date : 519 ap. J.-C., consulat de l'empereur Justin Ier et de Flavius Eutharicus Amalus.

[86^{x}. Même place. ΕΦΣ, *ibid.*, n. 14, pl. III, n. 6. Plaque, h. 0^{m},88.

En grandes lettres : Ἀπὸ μη(νὸς)..... — α′ ἰνδ(ικτιῶνος) — ΛΑΜΠΑ... — ΤѠΝΛ...

En lettres plus petites : ✝ Επητα ... — ὁ εὐλαβ[έστατος καὶ] — γενεό[τατος] .. — ἀρχιδιά[κονος ....] — 5 τ(ῆ)ς ιε′ ἰνδ(ικτιῶνος), [ἐπὶ τῆς] — βασιλ(είας) [Κώνσ — ταντ(ο)ς. ✝

Pour les formes de lettres, voir le *fac-simile.* — ς signe d'abréviation. — Constant, petit-fils d'Héraclius, 641-668, d'après l'hypothèse de M. Papadopoulos, fondée sur l'écriture.

[86^{x1}. Église τῶν Εἰσοδίων τῆς Θεοτόκου. Rebord d'un vase de marbre circulaire. *Ibid.*, p. 95, n. 30, pl. III, n. 9.

✝ Κ(ύρι)ε βο[ήθει τ]ὸν δοῦ <οου>λόν σ(ο)υ Ἠοάννη ΤΟΥ ΚΗΤΟΡΗΤΗ ϯΥ$^{X}_{K}$ΤΟ = Papadopoulos τοῦ κ(τ)ήτορ(ος) μ(ηνὶ) η′, ἔτους ,ϛτο′.

Année 6370 = 862 ap. J.-C.

[86^{x2}. Église τῶν Εἰσοδίων τῆς Θεοτόκου, hypostase de droite. *Ibid.*, p. 95, n. 29 ; pl. IV, n. 2. Plaque, h. 0^{m},40.

Ὅδε τέθαπτε ὁ δοῦλος τοῦ [Θε]οῦ — Βασίλειος διάκονος καὶ κτίτορ τῶν ἁγί — ον Ἀναργύρον, ἐτελιόθει δὲ μηνὴ φε(βρουαρίω) κζ′, ἠνδ(ικτιῶνος) η′, ἔτους ,ϛυογ. Κατάραν δὲ νὰ ἔχη ἀπὸ — κ(υρίο)υ Θ(εο)ῦ Παντοκράτορος ὅστης ἂν — τολμίση ἀνύξην τόνδε τὸν τάφων — ἕος τῖς ἐλεύσεος τοῦ υ(ἱο)ῦ τοῦ Θ(εο)ῦ ⳩.

Année 6473 = 965 ap. J.-C.

[86^{x3}. Dallage de l'église Saint-Théodore-Téron. *Ibid.*, p. 94, n. 28; pl. IV, n. 1. Plaque en deux morceaux, h. 1^{m},73.

✝ Εἰ μὲν, ὦ ἄνδρες, μὴ δα — κρύον πρὸς συντρημμῶν καρδή — ας ἐκάλη καιρὸς καὶ λυπῆς ὀδῆς — τὰ τῆς ψυχῆς κατέρυχεν ἔσθι — 5 τίρηα, τάχα δηὰ λήας ὁδοῦ καὶ κατὲ — ῥουν ὁ λόγος περόμενος καιπὲρ τῆ — μωναδήα προήλλετο μᾶλων ἢ τῦς — ἐν ἄστη θορύβυς. Τής δὲ οὗτος ὅνπερ — ἧς μέσον ἀγαγῆν ὑμῆν ὁ λόγος προή — 10 γαγεν πλέξον ἔρχωμε · οὗτος ὁ ἐν ὁ — σία τῆ μνήμη π(ατ)ὴρ ἡμῦν ὃς καὶ ἐν τῆ — ἐσχάτη αὐτοῦ ἡμέρα τὸν ἄγγελη — κὸν μετίληφεν βίον, δουλεύσας — δὲ τῦς ἀγηωτάτοις ναῦς τοῦ [Θ(εο)ῦ.] — 15 Ὅς δὶ θ(ε)ῷ φίλω πρὸς κ(ύριο)ν ἐξεδή — [μη]σεν μηνὴ αὐγούστ(ω) γ′, ἰνδ(ικτιῶνος) ει′, — [ἔτο]υς — ,ϛτζ′.

Pour l'écriture, voir le *fac-simile.* L'orthographe a été respectée

absolument. Elle confond ε avec αι; η avec ι, et réciproquement, comme aussi avec ει; υ avec οι; ω avec ο, et inversement; elle supprime toujours l'*iota* adscrit, redouble les consonnes indûment ou supprime les consonnes doubles. M. Papadopoulos lit, avec raison : l. 2-3 : συντριμμὸν χαρδίας; 3-5 : ὠδὶς τὰ τῆς ψυχῆς κατέ(τ)ρυχεν (?) αἰσθητήρια; 5-6 : διὰ λείας ὁδοῦ καὶ καταὶ ῥόον ὁ λόγος περώμενος; 9-10 : ὁ λόγος προήγαγεν (ὃν) πλέξων ἔρχομαι. Le reste se comprend aisément. — Date : 6390 = 882 ap. J.-C.

[86^{z4}. Saint-Théodore-Téron, mur sud. ΕΦΣ, *ibid.*, p. 91, n. 11. Fragment, h. 0^{m},18.

..... — .. [κ]άστρον Παν[ίου]. — .. ANTINOCTEФ.. — ... ων φιλοχρίστω[ν..... ΠΘ.. ΟΛVΚΙ (?).

M. Papadopoulos cite Suidas, *s. v.* : Πάνιον, ὄνομα τόπου ἔνθα καὶ κάστρον παρὰ αἰγιαλῷ, ὃ λέγεται Πάνιον πρὸς τοῖς τῆς Ἡρακλείας μέρεσι. — Il attribue le monument aux IXe-Xe siècles.

[86^{z5}. Chapelle de Sainte-Blacherne. Plaque portant une grande croix au milieu. *Ibid.*, p. 96, n. 39; pl. III, n. 15.

.. ἀβενα μη(νὶ) φε(βρουαρίω) ιη′, ἰνδι(κτιῶνος) ιε′, ἔτ(ους) ͵ϛχ′, ἡμέ(ρα) δ′. +

Année 6600 = 1092 ap. J. C. Pour les caractères, abréviations, ligatures et accents, voir le *fac-simile.*

[86^{z6}. Église τῶν Εἰσοδίων, mur d'enceinte, intérieurement. *Ibid.*, p. 96, n. 37; pl. III, n. 8. Plaque de marbre, h. 0^{m},48. Au milieu, croix entre deux palmiers, et, à droite, un cercle représentant un astre (?). Dans les angles supérieurs, à g., croix; à dr., cercle ondé représentant le soleil (?). Inscription accentuée. La deuxième ligne séparée en trois groupes, dont les lettres ΓΙ forment le milieu.

Τῶν ἐν Νικαία καὶ πάντων — τῶν ἁγίων (πατέρων).

Caractères du onzième siècle. Pap. Cf. *CIG*, 8959.

87. Trois fragments d'une architrave. [*EE*, IV, n. 121; cf. *Hermes*, IX, p. 117; *CIL*, III, *Suppl.*, 7388.]

P. Ælio Asclepiadi et P. Ælio Festo.
[*Si quis arcam aperu*]*erit, tum in* [*fis*]*cum feret* ⁎ ...

Dumont, lacune au début. L. 2 : *Si quis læserit tum*(*ulum*).

[87[a]. ΘΦΣ, 1874, p. 65, n. 5; Papadopoulos Kérameus, ΕΦΣ, 1886, p. 83, n. 12; *CIL*, III, *Suppl.*, 7389. Aujourd'hui à Rodosto, dans le musée. Plaque, h. 0m,49.

Magava — hic — situs est.

L. 1 : VA liés.

[87[b]. Maison Pazni. ΕΦΣ, p. 97, n. 11 ; *CIL*, III, *Suppl.*, 7390.

LCIIDL.

[87[c]. Aujourd'hui au musée de Rodosto. Papadopoulos Kérameus, ΕΦΣ, 1886, p. 77, n. 14. Bas-relief, larg. 0m,44 : cavalier thrace galopant à droite. Enfant ou esclave, levant la main dr., et arbre au serpent.

[87[d]. Aujourd'hui à Rodosto. ΕΦΣ, 1886, p. 81, n. 7. Poids de plomb carré, bien conservé, pesant 219 grammes.

En haut : ΠΑΝ ; en bas, dans un angle : Δ, en relief ; au milieu, un objet peu distinct, grenouille (?). Caractères du premier siècle avant J.-C.

Παν(ιτῶν) ou Παν(ίου). — Δ(ημόσιον) (?).

[87[e]. Aujourd'hui à Rodosto. *Ibid.*, p. 81, n. 10. Sceau de bronze avec une anse ; monogramme :

+ Μιχαὴλ ἀρχιερέως Πανίδου (?).

Cf. Mordtmann, ΕΦΣ, XIII, p. 93, n. 31 : Κ(ύριε) β(οή)θ(ει) Μιχαὴλ [ἐ]πισκό[πῳ] Πανίου ; Schlumberger, *Sigill. byzant.*, p. 160 : + Μηκαὴλ ἀρχόντ(η) τοῦ Πανίου.

[87[f]. *Koumpag* ou *Chrysomylon*, à trois quarts d'heure de Panion. Église de Saint-Pantéléimon, hypostase centrale. Plaque, h. 0m,75. ΕΦΣ, 1886, p. 97, n. 2.

Ἀγωστείνου — καὶ Πατροφίλας — Καπιτωλῖνα — θυγάτηρ ἔνθα — κατάχειτε.

Inscription chrétienne du troisième siècle, Papad.

[87[g]. Ermitage de Saint-Nicolas, à une demi-heure de Koumpag, sur l'emplacement d'une ancienne église. Tombeau chrétien, intact, dans la chapelle. Les côtés sont formés de quatre plaques de marbre ; le couvercle fait partie du dallage ; sur ces plaques, des croix à quatre et à huit branches

égales; dans le tombeau, une plaque portant une croix avec inscription. *Ibid.*, p. 98, n. 3.

Μνῆμα — Γλυκερίου — κα(ὶ) τῆς γυ — νεκὸς αὐ — τοῦ Πρίσκας.

Α, Ε, Ϲ.

[87h. Dans l'église, mosaïque, marbres portant des croix, bases de stèles; vase de marbre. *Ibid.*

[87i. Église de la Παναγία Γαλατερή, à un quart d'heure de l'ermitage. Base de colonne. *Ibid.*, p. 98-99, n. 4.

.. Ο Ι .. Ι .. — .. ΙΙΜΜΙΙ.... — ὅλη πανώλη ΙΕ.

Reste d'une inscription funéraire; malédiction contre le violateur du tombeau; cf. ci-dessus n. 76b.

[87k. *Colline Tselebi-Yolou*, monastère des SS. Joachim et Anne, au-dessus de la porte de l'église. *Ibid.*, p. 99, n. 6, pl. V, *fac-simile*.

+ Ἀνεκαινήθη ὁ ναὸς τῶν ἁγίων καὶ δικαίων — Ἠοακὴμ κὲ Ἄνης μηνὶ μαίω ϛ΄, ἰ(ν)δ(ικτιῶνος) ιδ΄, ἔτ(ους) ͵ϛφπε΄ — διὰ συνδρομῖς Κωσμᾶ κὲ Ἰω(άννου) κ(ὲ) σὺν τοῖς ἐν Χ(ριστῷ) ἀδελφότητος.

Pour la paléographie, voir le *fac-simile*; lettres liées, superposées, abréviations. Accents et esprit indiqués à la première ligne sur ναὸς τῶν ἁγίων καὶ δικαίων. — Année 6585 = 1077, vers la fin du règne de Michel VII Parapinakis, Papad. *CIG*, 8839, église construite διὰ συνδρομῆς τοῦ τιμιωτάτου ἐν μοναχοῖς Ἰωσάφ. Cf. 8837, etc.

[87l. *Haghios-Georgios*, port de Abdin = Ganis ou Ganiai. Nombreux restes byzantins, inscriptions dont quelques-unes copiées par M. Papadopoulos, p. 100 et suiv. Enceinte de Haghia-Paraskévi : pierre placée autrefois au-dessus de la porte.

͵ϛψοθ΄ = 6779 = 1271 ap. J.-C.

[87m. Plaque de pierre, h. 0m,44. *Ibid.*, p. 100.

.. Κ.ΙΙΙ Ἡ[λ]ιοῦ ἱ(ερομον)άχου Ο/ ... — ΚΙΑϹ : ὁ Ζαχαρίας Λέ(ων?), ὁ Συμεώ[ν], — ὁ Μαῦρως, ἡ Σοφία τοῦ Μάζη, Μανου(ή)λ — τῆς Κομνην(ῆς), ὁ Φελοχαλήγ(ης) (?) : ἡ Θεοδώτη — 5 τοῦ Σιχούη : ὁ Κοντ(ο)γύρις : τοῦ κύρ Γόρι — Ἰω(άννης) ὁ Βοριανό(ς), Ἀλέξιος τῆς Βύλα(ς), Ἰω(άννης) ὁ Βαγγέλη(ς).

Lecture de M. Papadopoulos, qui croit reconnaître dans l'ins-

cription un catalogue de personnes ayant contribué à la construction d'une église ; cf. n. 87[k].

[87[n]. Même endroit. Papadopoulos Kérameus, ΕΦΣ, 1886, p. 101.

ΞΕΝΟΤΟΡ .. — ΘΕΟΔωΤ8Κ — ΤΗC ΝΚΙΟΜΗ. — Pap., Ξένο(ς) ὁ Τορ[νίκης] .. — Θεοδώ(ρου) τοῦ κτ... — τῆς Ν(ικ)ομη[δείας].

Accents sur ξένος, τοῦ ; esprit sur Ο. Petit o superposé au Ν dans ΞΕΝ.

[87[o]. Église de Saint-Jean-Prodromos, dallage devant la porte centrale du ἱερὸν βῆμα. *Ibid.*, p. 101.

Ἐκοιμήθ(η) ὁ δοῦλ(ος) τοῦ Θ(εο)ῦ Λουκᾶς (μον)αχ(ὸς) — καὶ ἡγούμενο(ς) (μη)νὶ δεκε(μβρίῳ) ιγ', ἰν(δικτιῶνος) ϛ' : . Μ.

[87[p]. Même église, dans le ναός. Base d'un porte-cierge. *Ibid.*, p. 101.

† Κωνσταντῆ προυσκινιτοῦ — ἀπὸ ἐπαρχίας Νεωνάτων, — ἔτ(ους), ͵ϛψπε', μαρτήου θ'.

Année 6785 = 1277.

[87[q]. Même église. Porte-cierge. *Ibid.*, p. 101.

Μνήστητι Κίριε — κτίτορος τοῦ Παλάση.

La formule, cf. *CIG*, 8941-8945, etc.

Ganos.

88. [Dans l'église centrale.] Sécoma. [Dumont, *Rapport*, p. 21-22 = 446-7 ; cf. ci-dessus, p. 207. M. Papadopoulos Kérameus signale la disparition du monument, sans indiquer ce qu'il est devenu ; il pense qu'il a dû être transporté à Athènes, ΕΦΣ, 1886, p. 101.] Sur le rebord, en caractères de l'époque macédonienne :

Ἱερός.

La table porte quatre cavités, qui sont accompagnées des inscriptions : ΗΜΙ — ΤΡΙ — ΚΟ — Η.

Je n'ai pu jauger la plus grande d'entre elles : ΗΜΙ ; les autres ont donné : ΤΡΙ = 0[l],885 ; ΚΟ = 0[m],28 ; Η = 0[m],14. Il faut tenir compte de l'endommagement qu'ont subi ces mesures et de l'im-

perfection des moyens que j'ai employés pour en obtenir la valeur. Il est évident que nous avons ici les mesures suivantes : *hémihecteus*, *tricotyle*, *cotyle*, *hémicotyle*.

Ces mesures, comme celles de Panidon, n. 82, sont dans le système attique.

[88[a]. École; petit autel trouvé en 1876, dans les fondations. Copie de M. Zaphiriadis, Πρωΐα, de Constantinople, p. 27; *BCH*, 1878, p. 280; Lolling, *MDIA*, 1884, p. 74, qui la donne comme inédite; Papadopoulos Kérameus, ΕΦΣ, 1886, p. 101.

Ἀγαθῆ(ι) τύχη(ι). — Ἀπολλώνιο[ς] — Σεύθου θεᾶ(ι) — Γανήα(ι) εὐχήν.

Α, Θ et Θ, Υ. L. 4, Zaph. : ΘΕΑΓΑΝΙΔΙΕΥΧΗΝ. — Au-dessous, ornement en forme de feuille ou de cœur, Loll.; testicules et instrument chirurgical, Papad.

[88[b]. Lolling, *MDIA*, p. 74; Papadopoulos Kérameus, ΕΦΣ, 1886, p. 102. Dans la façade d'une maison, au N.-O. de l'église Saint-Nicolas, chez Giovanni Cokkinos.

[Ἡ δεῖνα Κότυ]ος (?) ζῶσα ἐποίησε — [μνήμης χ]άριν. Σεκούνδα ꟗ — [τοῦ δεῖνος ἐπεσ]κεύασεν. ꟗ

88[c]. Lolling, *ibid.* Seuil de l'église de la Panaghia du Grand Cloître; une lettre à chaque extrémité des lignes. On lit seulement, à la dernière ligne :

.... [δώσει τῆι] πόλει δ(ηνάρια) [φ],ϐ, κα[ὶ τῆ(ι) ἱερ]ᾶ(ι) συνόδ[ω(ι) δηνάρια..]

1 ...Ν — Υ.... ΟΚ — Κ .... Κ — Ε .... ΥΤ — 5 Σ...Ν — Μ ..... Υ — ✳ ...... Υ — ΛΕΙΧΟΒΚΑ .. ΗΙL ... ΑΖΥΝΟΔV.

L'ordre des chiffres renversé, l. 8, comme il arrive fréquemment, le plus fort étant placé le dernier.

Chora.

89. [Église de la Métamorphosis.] Autel de forme rectangulaire [h., 0m,56]; travail grossier. Jupiter nu tient la foudre de la main droite; il appuie la main gauche sur un personnage de petites proportions, vêtu d'une tunique. [Papadopoulos Kérameus, ΕΦΣ, 1886, p. 102. Le personnage, d'après lui,

ne serait pas Zeus et tiendrait une massue, non la foudre; l'autel est aujourd'hui l'objet d'une dévotion particulière.]

Au-dessus du bas-relief, quelques lettres encore visibles :

ΩIΩΔЄIΔA

Au-dessous :

[῾Ο δεῖνα τῶι δεῖνι καὶ] Θεοδότω(ι) [τῶι] τέκνω(ι) μνήμης χάριν.

[A et A, Є, C, ω. — L. 1 : ΔEIΔA ; cf. Δείδας, n. 89[b]; Didas, gouverneur de la Pæonie, pour Philippe V de Macédoine. Liv. XL, 21-24; XLIII, 51, 58, et Δίζας. — L. 2 : Dumont, TЄKNωN ; Papad. : TEKNω.

89[a]. *CIG*, 2018, d'après les papiers de Bouhier et Muratori, I, p. 257, 2, et IV, p. 1994, 7 : « *In vico Lupada*, » Le Bas, 1457, sous le titre : *Gané*.

[῾Υπὲρ νίκης ..... αὐτοκρ — ατόρ]ων [Οὐαλ(ερίου) Δ] — ιοκλητιανο[ῦ] — καὶ Μαξιμια[νοῦ] — 5 τῶ[ν] Σεβαστ[ῶν] — καὶ Κω[ν]σταντ[ίου] — καὶ Μαξιμι[ανοῦ], — τῶν ἐπιφανε[στάτων] — Καισ[άρων] ... — IOAΓPOYCI KOTI — TAO... A... — EωC... ωΛ....

Ξ, Π, Ε et C, ω.

89[b]. *CIG*, 2019.

᾿Απολλώνιος Κάρκος κα[ὶ] — Δίζας τῶ(ι) πατρὶ Δόλει Δεί — δα καὶ τῖ (*sic*) μητ[ρ]ὶ ῾Ηρύλλη(ι) μνήμης χάριν.

Z, C, Ұ, W. Cf., n. 47, le nom Δόλης ; n. 89, le nom Δείδας. Le *Corpus* lit : ... λεκλείδᾳ ; M. Dumont, Δολειδείδᾳ.

89[c]. *CIL*, III, 727, d'après Muratori, 1995, 8; Borghesi, III, p. 317, avec l'indication vague, Chersonnèse de Thrace.

[*C*]*olonia* — *L. V*[*ol*]*usio Sa*[*t*]*urnino*, — *cos.*, [*VIIviro epu*]*lon(um)* — . . . . . . — 5 *d*[*ec(urionum) d*]*ec(reto)*.

Il y a deux Volusii consuls, l'un en 742, l'autre en 756 ; c'est au premier que Borghesi attribue le monument, en raison du septemvirat des épulons.

M. Mommsen rapporte ce monument à la Colonia Claudia Aprensis, bien que le monument soit antérieur à Claude et suppose qu'il y eut seulement accroissement de la colonie sous cet

empereur. — Cf. cependant aussi L. Volusius Saturninus, consul en 87, avec Domitien cos. XIII, Wilmanns, *Exempla*, 2876.

[89[d]. Église de Saint-Jean Prodromos dite τῆς Τσιακαίνας. Cippe. Papadopoulos Kérameus, ΕΦΣ, 1886, p. 102.

Ἀγαθῆ(ι) τύχη(ι). — Βρουτία Βάσ — σου ὑπὲρ — Κελερίνας — τῆς θρεπ[τ]-— ῆς τῷ(ι) Μυρτηνῷ(ι) — εὐχήν.

Μυρτηνός, surnom d'Apollon (?), Papad. Cf. la ville de Μυρτηνόν en Thrace, Demosth., XVIII, 27 ; Harpocr., *s. v.* : Μύρτανον aujourd'hui *Chora*, ou plutôt *Myriophyton*.

[89[e]. Papadopoulos Kérameus, ΕΦΣ, 1886, p. 68. Chora, dans l'église; bas-relief : cavalier thrace, vénéré comme saint Georges.

[89[f]. *Myriophyton*, Papadopoulos; *Miroflio*, Dumont, *Rapport*, p. 41 = 487; cf. ci-dessus, p. 230; *RA*, 1870-71, p. 223; Bayet, *Recherches sur l'histoire de la sculpture*, p. 107. Papadopoulos Kérameus, ΕΦΣ, 1886, p. 102, corrige l'orthographe du nom et rectifie l'indication de la provenance, qui serait à la vérité *Ganos*. Dans un souterrain, sous le mur nord de l'église de Saint-Michel, construite en 1776, Pap.; dans une cave, Dum. Voici les deux descriptions, notablement différentes.

1° Papadopoulos : Stèle, h., 1m,10 ; l., 0m,32. Bas-relief : femme debout, la tête ceinte d'une auréole, vêtue d'une robe longue, serrée à la taille par une ceinture ; les mains levées. Représentation sans exemple dans l'art byzantin. Le visage a l'expression sauvage (ἀγρία) d'une femme barbare de l'Asie ; l'attitude a néanmoins de la noblesse et une gravité qui impose. A droite et à gauche du visage : Μ(ήτη)ρ Θ(εο)ῦ. Date, d'après la paléographie, VIe-VIIe siècles. L'image est connue à Ganos sous le nom de *Manitsa*.

2° Dumont : statue en marbre dans l'attitude et avec le costume des vierges peintes au fond des absides ou figurées sur les médailles. Elle est d'un beau travail et dans un bon état de conservation ; elle rappelle les plus remarquables figures de la Panaghia. Les traits sont un peu forts, mais la gravité du visage est digne de la statuaire antique. Ce monument doit être attribué aux premiers siècles de l'empire, au Ve ou au VIe ; il est supérieur, comme exécution, à ce que les Byzantins nous ont laissé de plus parfait.

Il y a de nombreux restes de tombeaux chrétiens à Myriophyton ; mais l'inscription qui est encastrée dans la maison de Constantin Papadatos a été apportée de *Kamarais* = *Parion* en Asie, ΕΦΣ, 1886, p. 102, n. 10.]

Charkeui, Péristasis = Tiristasis.

90. Stèle de marbre blanc, époque macédonienne.

[Φα]νόδικος (?) — [Ἑ]ρμοδώρου.

90a. Stèle, marbre blanc ; h., 0m,80 ; l., 0m,45. Fronton et colonnes ; femme vêtue de la tunique et du péplos, parlant à un homme dont elle touche le bras ; l'homme est vêtu d'une ample tunique non serrée ; travail grossier, de l'époque romaine.

90b. L'inscription 90 doit être du troisième ou du deuxième siècle avant notre ère. Les fragments de sculpture de la même époque sont nombreux à Charkeui, surtout au bord de la mer, près de la chapelle de Saint-Georges. On voit là un beau fragment de stèle représentant un cavalier (le monument avait au moins un mètre de hauteur) ; une élégante palmette corinthienne ; des restes d'architraves décorées de bucranes et de guirlandes. Ces fragments nous reportent au temps d'Alexandre. La ville antique n'était pas à la *Marine,* mais sur une colline appelée *Seraï-Baïr*, où l'on voit encore de nombreuses ruines de constructions.

91. [Église Saint-Nicolas.] Stèle à fronton et pilastres ; h., 0m,40 ; l., 0m,35. *Banquet funèbre ;* femme assise regardant à droite, vêtue d'une tunique sur laquelle est jeté le péplos ; la main gauche tient le bord du péplos qui recouvre la tête ; la main droite repose sur les genoux. — Homme à demi couché sur un lit de table, vêtu de la tunique ; une vaste draperie enveloppe le corps et les pieds ; la main gauche tient une coupe ; la main droite repose sur les genoux ; *mensa tripes* chargée de mets. Entre les deux personnages, quatre objets parmi lesquels on reconnaît une fiole à long col et à forte panse ainsi qu'un miroir muni de son pied. Cette forme est celle qu'on trouve souvent en Grèce et en Étrurie. [Lolling, *MDIA*, 1884, p. 75, note 1.]

Βενούλειος Σχύμνος τῷ(ι) πατρὶ — Βενουλείῳ(ι) Ζωσίμῳ(ι) καὶ [τῆι μητ]ρὶ — Βενουλείᾳ(ι) Ἀττικίλλ[α(ι)].

Α, Ζ, C, ω. Au-dessous de l'inscription, barque. Lolling, l. 2 plus complète ; l. 3 : ΑΤΤΙΚΙΛΑ ; Dumont : ΑΤΤΙΚΙΑΑ. Venuleius et sa femme reçoivent les offrandes funèbres.

[91a. Maison de Stéphos, à un quart d'heure au nord du village, sur la colline de Seraï-Baïr. *EE*, V, n. 230 ; *CIL*, III, *Suppl.*. 7385.

[Augu]sto n[ostro] — L. Tutilius — Anteros.

[91ᵇ. Cour de Aristides Xanthopoulos; Lolling, *MDIA*, 1884, p. 75. Stèle à fronton.

Κρίτα Δαΐππου Ἀφροδ[ίτηι] — Ποντίαι εὐχήν.

Α. — Πόντιος, surnom de Poseidon et de Glaucos. Ἀφροδίτη ποντία unie à Poseidon, dans une dédicace de Cyzique faite par une société de pêcheurs, Mordtmann, *MDIA*, 1885, p. 205.]

Hexamil = Lysimachia.

92. [A l'entrée du village, dans le mur du σχολεῖον.] Autel de forme tétragonale. [Lolling, *MDIA*, 1884, p. 75-6; Papadopoulos Kérameus, ΕΦΣ, 1886, p. 103.]

Τοὺς θιωτάτους καὶ ἀν[ι] — κήτους πρινκιπίους... — .. ΕΤ Φλαβίω Γαλερίω — Κοσταντεῖνος (*sic*).

[Α et Α, Θ, Ε, ω et W. — Rédaction très incorrecte. M. Lolling estime que c'est l'œuvre d'un faussaire. Papadop., l. 1 : ΚΑΝΙ. La dernière ligne est une addition postérieure et a remplacé un nom effacé; deux autres lignes à la suite également effacées.]

93. Stèle de marbre blanc, h. 0m,42. [Église Saint-Dimitri, à l'extérieur, dans le mur sud. Papadopoulos Kérameus, ΕΦΣ, 1886, p. 103.]

[Γ]λαύκιππο[ς] — Εὐβούλο(υ).

Époque macédonienne.

[93ᵃ. Dumont, *Rapport*, p. 33 = 479; cf. ci-dessus, p. 222. Fronton de stèle funèbre, avec bas-relief : crocodile qui saisit et va dévorer un jeune homme.

94. [Église neuve de Saint-Charalambos, devant la porte du ἱερὸν βῆμα, dans le dallage. Papadopoulos Kérameus, ΕΦΣ, 1886, p. 103.]

.... [ἐὰν δέ τις] ἕτερ[ον καταθῆται, δώσει — ε]ἰς τὸ ἱερώτατον ταμι[εῖον] — προστείμου (δηνάρια) ͵βφ'.

[Є, Π, С, ω. Dumont, l. 1 : ЄΤЄΙ.]

95. Sur une plaque brisée. [Trouvée à *Mortat-Yeri*, sur la route de Gallipoli; aujourd'hui hors du village, à la source du papas Théodoros. *EE*, IV,

n. 119; Papadopoulos Kérameus, ΕΦΣ, 1886, p. 104; *CIL*, III, *Suppl.*, 7384.]

SEMPERAVG⌐.. — SECVRITA⁻Γ

[Papad., l. 1 ajoutée, lettres cassées et illisibles. 2 : AVGG.]

96. Inscription sur amphore. Dumont, *Inscriptions céramiques*, p. 423, avec *fac-simile*; cf. p. 53; *Rapport*, p. 42 = 488.

Θ[εοτόκε] Ἀλ[εξίῳ] Κομ[νηνῷ βοήθει].

[Alexis, l'un des empereurs de la famille des Comnène. « Le nom impérial, écrit en lettres historiées, est répété dix ou quinze fois de suite. La bande ornementale est triple et ne présente aucune variété ; l'artiste ne paraît avoir cherché qu'un motif de décoration. L'analogie des dessins et de ceux qui ornent les cuivres arabes est évidente » (Dumont, *Inscr. céram.*, p. 53).]

96[a]. Dumont, *Inscr. céram.*, p. 424, avec *fac-simile*.

τοῦ Ἀλεξίου.

[96[b]. Le Bas attribue à Lysimachie le n. 100[g] (cf. ci-dessous), rapporté, d'après Bœckh, à Gallipoli, mais avec la réserve que la provenance est incertaine.

[96[c]. Kiepert-Franz, *Annali*, 1842, p. 139; Le Bas, 1455.

+ Ἔνθα κῆτ[αι] — .. ΙΤVΤ..

[96[d]. Maison de Panaghiotis Batzacli. Papadopoulos Kérameus, ΕΦΣ, 1886, p. 103.

+ Ὑπὲρ εὐχῆς + Ζωτικ[οῦ] καὶ τῆς σινβίου — αὐτοῦ Εὐφημίας. +

Inscription chrétienne très ancienne, Papadop. : ᴧ, Є, Ζ, Ϻ, Υ et V, ω. — L. 1 : ΖωΤΙΚᴧΙ. La formule, cf. *CIG*, 8858, 8859, 8864-66, etc.

[96[e]. Maison du prêtre Antonios. Pierre sombre. *Ibid.*, p. 103.

+ Μ(ν)ῆμα — Ἐπιφανήου — πρε(σ)δυτέρου).

Signe de séparation et abréviation : (, ς. L. 3 : ΠΡЄΟΒS.

[96[f]. Dans le mur de l'école, au-dessus du n. 92. Pepadopoulos Kérameus, ΕΦΣ, 1886, p. 104.

[Θεὲ] παντόκρατορ, ὁ εἰς σὲ ἐλπίζων οὐκ ἀποτυγχά[νει].
[Ἡ μ(ήτηρ)] θ(εοτό)κος προσφέρει δη' αὐτῆς (καὶ) ἀνατηθείσην σηστάσι. +

Restitution et lecture de M. Papadopoulos.

[96[g]. *Doghan-Arslan*, entre Plagiari et Hexamil; aujourd'hui à Plagiari. Base de marbre ayant porté une colonne. Lolling, *MDIA*, 1884, p. 75, n. 9.

Δημαρέτη, — Ξηνικέτου γυνή.

Le nom doit être lu Ζηνικέτης; cf. *AEMŒ*, V, p. 138, et dans Strab., p. 671, le lieu appelé Ζηνικέτου πειρατήριον, en Carie.

Plagiari.

97. Stèle; h. 0m,80, l. 0m,25.

Εὐκλεία — Σατυρίωνος — γυνή.

[97[1]. Chapelle de la Panaghia. Lolling, *MDIA*, 1884, p. 76. Bas-relief : femme assise, à g., sur un haut siège; elle prend, dans un coffret tendu par une servante, un objet qui n'était pas figuré en relief et qui a disparu avec la peinture.

Au-dessous : Διονύσιος — Ἀλεξίου.

Inscription qui en a remplacé une plus ancienne.

[97[2]. Chapelle de la Vierge. Pièce de marbre formant le degré inférieur du ἱερὸν βῆμα. *EE*, V, n. 229; *CIL*, III, *Suppl.*, 7386; cf. Papadopoulos Kérameus, ΕΦΣ, 1886, p. 104.

...... *leg(ionis) VII Maced(onicæ), — c(enturiæ) M. Cæcili, — c(o)ho(r-tis) X.*

[97[3]. *Taifir*, en Chersonnèse. Église de Saint-Georges. Lolling, *MDIA*, 1884, p. 77. Étroite base, brisée en deux.

[Χ]ρυσέρω[ς — φ]ιλο[κ]ύνηγο[ς — ἐ]ποίησα ἐμαυ — [τ]ῷ(ι) τὸ ἰνσ[ό]ρι[ον — 5 κ]αὶ τ[ῇ(ι)] γυν[α]ι[κί — μου καὶ τοῖς τέ] — κνοις. Εἴ τις δ[ὲ] — ἕτερον τολ[μή] — ση(ι) β[α]λεῖν, δώ — 10 σει προστείμο[υ] — τῷ(ι) ταμείω(ι) (δηνάρια) [φ'] — κα(ὶ) τῇ(ι) πόλι (δηνάρια) [φ'].

Nombreuses ligatures.

[97[4]. *Jeni-Keui*, sur le golfe de Saros, dans la chapelle de Saint-Georges, à une demi-heure du village. Inscriptions et débris divers apportés d'ailleurs. Lolling, *MDIA*, 1884, p. 76. Plaque de marbre bleu, partie inférieure d'un décret :

..... [κ] — αὶ σ[τ]ῆσ[αι αὐτὴν] ἐν τῆι ἀ[κροπόλει] · — τὸ δὲ ἀν[άλωμ]α τὸ εἰς τὴν στή — λην καὶ τ[ὴν ἀν]αγραφὴν δοῦ — ναι τὸν τα[μί]αν.

Burneri = Lysimachie.

97[a]. *CIL*, III, 726, d'après Muratori, 717, 5. Inscription en l'honneur de *C. Manlius Felix*, *procurator Augusti regionis Chersonesi*, sous Trajan, avant l'année où cet empereur reçut le titre d'*Optimus*, 114 de notre ère.

C. Manlio .. f(ilio) Q(uirina tribu), — Felici, trib(uno) mil(itum) leg(ionis) VI[I] — [Cl(audiæ)] P(iæ) F(idelis), adlect(o) in decur(ias) — judic(um) selector(um) a Divo — Tito, præf(ecto) fabr(um) Imp. — Cæsaris Nervæ Traj(ani) — Germ(anici) Dacici II præf(ecto) class(is) Pann(onicæ) et Germ(anicæ), proc(uratori) — Aug(usti) reg(ionis) — Chers(onesi), proc(uratori) Aug(usti) XX — hered(itatium), — d(ecreto) d(ecuriorum).

[L. 2-3 : LEG VI. — G P F = *g(emina) p(ia) f(elix)*. M. Mommsen corrige en *Claudia*, parce que les noms donnés par la copie ne s'appliquent qu'à une date plus récente.]

Gallipoli = Callipolis.

98. Maison de M. Sidéridis. Bas-relief; h. 0[m],45, l. 0[m],40; marbre blanc. Trois nymphes dansant; Mercure conduit le chœur en marchant à droite; il est vêtu d'une courte tunique et tient le caducée. Corbeille, fruits; dans le fond, à droite, satyre jouant de la syrinx. Reste d'une dédicace aux nymphes :

[N]ΥΜΦ[αις.]

[Ce bas-relief, malgré de légères différences dans les dimensions et malgré la trace d'inscription que signale M. Dumont, paraît être le même que le marbre anépigraphe de la collection Miclosicz, à Vienne. M. Gurlitt, à la vérité, ne signale pas d'inscription sur ce marbre, mais il a été vu à *Gallipoli*, en 1853, par M. Newton, entre les mains d'un parent du consul anglais *Sitridis*. Newton, dans Gerhard, *Denkm. und Forschungen*, 1854, *Anzeiger*, p. 512;

Travels and discoveries in the Levant, I, p. 123 ; Conze, *Œsterr. Wochenschrift*, 1872, p. 705 ; Gurlitt, *AEMŒ*, I, p. 4 et suiv., pl. I. La provenance était inconnue du propriétaire ; le bas-relief lui-même porte écrite l'indication : *Lampsaque*; M. Dumont, dans son *Rapport sur un voyage arch. en Thrace*, p. 22 = 468, dit qu'il « a été trouvé, selon toute probabilité, à *Pactya*, » dans la Chersonnèse de Thrace.]

99. Maison de M. Charalambos. Monument qui provient de la côte d'Asie, [exactement de *Kamarais*, ancien Parion. Mordtmann, *MDIA*, 1881, p. 256]. Marbre blanc, h. 0m,60, l. 0m,35 ; buste dans une niche de forme rectangulaire ; portrait d'homme, tête chauve, cheveux sur les tempes seulement ; type tout moderne.

[Κ]άλε ἄνθρωπε — [χ]αῖρε.

100. Maison de Mounak(Munib)-Bey. Piédestal, h. 0m,25, largeur, 0m,85. [Kaibel, *EG*, 531 ; Mordtmann, *MDIA*, 1881, p. 256-260. L'inscription vient de Lampsaque, d'après M. Mordtmann.]

Kaibel :

Μόλις ποτὲ ηὗρον δεσπότ[ην] — εὐνούστατον
Τρύφωνα ΤΟΝΕΝ.. — ΞΩΓΟC μου τὸ κάλλος ἠφάνισ[ε]ν. —
εἰς [γ]ῆν ὀρ[μ]ωμένην ἤγαγε δόξα σὺν ῥοπῆ(ι) τοῦ κρ(ε)ίττονος [πρὸς οὐρανόν....]

[Dumont : l. 2-4 : τὸν ἐν ζώη(ι) ὃς ..... εἰς τὴν [ἐ]ρωμένην. Mordtmann : l. 2-4 : τὸν ἐνδοξότ(ατον), ὅς μου τὸ κάλλος ἠφανισ[μέ]ν[ον] ἐς τὴν ὁρωμένην ἤγαγε δόξαν, σὺν ῥοπῆι τοῦ κρίττονος. L'inscription finit à κρίττονος, comme le prouve la croix placée après ce mot. Le sujet est le suivant : une église rappelle les restaurations dont elle a été l'objet et qui l'ont rendue plus belle.]

100a. *CIG*, 2011. [Le Bas, 1442, d'après Turner, *Itiner.*, I, p. 47.]

[Π]ραιτωρ[ια] — νὸς — Ἀφροδείτ[η(ι)] — εὐχὴν — 5 ἀνέθηκα.

100b. [Mosquée Zulcha-Djami, sur une colonne. *CIG*, 2012, les trois dernières lignes seulement. Le texte complet, cité par Newton, *Travels in the Levant*, I, p. 123, qui n'a pas donné sa copie ; publié par Kiepert-Franz, *Annali*, 1842, p. 136, n. 1 ; Le Bas, 1443 ; restitué par Kaibel, d'après une nouvelle collation, *EG*, 1034. Mordtmann, *MDIA*, 1881, p. 261, copie et restitution du texte qu'il a revu sur le marbre, aujourd'hui conservé au musée de Tchinili-Kiosk. Cf. Kaibel, *Hermes*, 1884, XIX, p. 261, n. VII ; Keil, *Hermes*, 1885, XX, p. 630. — Les deux copies, complétées et contrôlées l'une par

l'autre, donnent ce qui suit, avec les restitutions proposées par les éditeurs. M. Dumont avait inscrit ce texte sous deux numéros : 100[b] et 100[i].]

Ὁ δῆμος κατὰ χρησμόν.

Ἀρφείης υἷηι τετειμένον ἱερὸ[ν ἄστυ],
ἀρχαίων ἵδρυμα .....ΑΟ....ΚΤΕ..
τίπτε πέρας ΠΟ.......
εἶ[ς] Αἶνον ΠΕΛΑΣΕ......
ΤΙΜ ὑπὸ σπλάνχν[οις]
στόματος ....
ΒΑΙΗΔΑΤΩΝΑΙ......
ΒΑΡΥΤΑΙ κραδίη Τ........
Φεῦ, φεῦ ! δι' αὐτῶν Ν..........
ἄχους ἐφο[ρ]μαίνοντ[ο]ς ΛΑ.........
βρότοις ἔπεισι πῆμ[α] ...ΟΙ... ΕΙΣC..Σ
πέμπειν ΔΙ..ΜΙΣ... ΠΕΤΑΙΛΕΓΟ... ΟΜΗ
ΦΟΝΩΣΑΙ ....ΝΥΣΟ... τὰ μὲν κείνου νόος
ΚΡΛΟΙΙΑΔΑΤΗΛΟΙΟΝ ἔνκειται πέδω(ι)
Τ... ΓΥΜΝΑΣΘΕΧΕΙΝ Ι... Η...
‵...... ΣΕΣΕΡΙΗΣ ΣΕΥΗΣΟΜΑΙ
.... ΔΕΙ .... ΞΥΧΑΤΕΥΧΗΣΕΙΔΕΟΣ
...Σ....Σμύχοις κευθμῶνος ΑΙΣΩΣΙΑΦΑΡ,
ὅπη τὸ [Τ]αρτάρειον εἴδεται βάθρον.
Ἀλλ', ὦ κραταιόχειρες οἰκηταὶ πέδου,
εἰ δή νυ περ μ[έλ]εσθε ἄχους λεύ(σ)σειν ὑπε[ξ]άλυ[ξ]ιν,
ἔρδειν ὑπουδαίοις θεοῖς, ε[ὖ ἴ]σθ' ἕ[κ]αστα, λοιβάς,
καὶ τῶ(ι) μὲν Εὐχαίτη(ι) ταμεῖν κνηκόν, θεῆ(ι) δὲ μῆλον,
κελαι[ν]ὰ δ' ἄμφω ῥ Ι .. ΜΕΙ βόθρους δ' ἐπὴν ἐσέλθη(ι)
αἷμα μέλαν, τότε δή κε χυτὴν καταχεῦαι ὕπερθεν
σὺν ἀθροῖσιν ἄκεσσι · τὰ δ' αὔτικα δαινύσθω φλόξ
εἶθαρ σὺν θυέεσσι καὶ εὐόδμ[οις] λιβάνοισιν,
καὶ δή νυ πυρκαιὴν χρὴ ἀφ[αγνίσ]αι αἴθοπι οἴνω(ι)
καὶ πολιῷ(ι) [πε]λάγει, στῆσαι δέ νυ κ[α]ὶ πρὸ πυλαίων
τοξοφόρον Φοῖβον λοιμοῦ ὑποσ[ημ]αντῆρα.
Εἰ[δ' ἑτ]έρη ΛΙΣΤΩ στ[υγε]ρὴ πελάσειεν ἀνείη,
ΜΗΔ·ΣΑΝΑΔΡΟΕΛΗΣΙΝ ἐ[λ]εύσεται εἰσέτι ποινή.

Ἐπιμεληθέντων τῶν ἀρχόντων — καὶ ταμιῶν Τ. Φλαβίου Διογε[ν]ιανοῦ — καὶ Τι. Κλαυδίου Σεβήρου.

On a suivi, en général, la restitution de M. Kaibel, la modifiant ou la complétant, quand il y avait lieu, d'après les nouvelles leçons de M. Mordtmann. Pour les parties du texte qui échappent à l'interprétation, on a reproduit la lecture de Kiepert; les variantes sont données ci-dessous, ainsi que les divers essais de restitution.

L. 4, Kaib. : π[οταμοῖο]; Mordt. : π[όντου]; 5 : ΕΙΧΑΙΝΟΝ; Kaib. : εἰ(ς) Αἶνον πέλας ε...; Mordt. : εἰ χαῖνον πελασε; 6, Kaib. : Τί[ν'] ὑπὸ σπλάνχν[οις φροντίδα κεύθεις]; Mordt. : τί μ' ὑπὸ..., paroles du devin en proie au délire prophétique; 8, Kaib. : βαιὴ δ'..; 9, Kaib. : βαρὺ [γ]ὰ[ρ] κραδίη τ[ετάρακται]; Mordt. : βάρυται pour βαρύνεται; 10, Kaib.: après αὐτῶν ν[ῦν φρενῶν στείχει βέλος]; 13, Kaib. : [πέμ]πεται δὲ.. 14, Mordt. : ΦΟΝΟΣΑΙ .. ΥΙΙ ..; 15 : ΕΡΛΟΙΤΑΛΑΓΠΙΙΟΙΟΙ; Kaib. : φόνω[ν ... ὧν] τὰ μὲν κείνου ν[ό]ος [τε]λοῖ, τὰ δ' α[ὖ]...; 19, Kaib. : [ἐν μυ]χοῖς κευθμῶνο[ς] Αἵ[δο]ς τ' ἄφαρ; Mordt. : [ἵνα] ἐς μυχοὺς κευθμῶνο[ς ἀΐξωσι ἄφαρ..; 22, Kaib. : εἰ [νῦ]ν ὑπέ[χ]; 25, Mordt. : κελαι[ν]ὰ δ'ἄμφω ῥεξ[έ]μην; 26 : Mordt. : τότε δὴ ἐ[πι]χυτὴν; 27, Kaib. : δηνύσθω φλόξ; 29, Kaib. : στῆσαι δέ νυ κ[α]ὶ [β]ρο[το]λοι[γό]ν; Mordt. : πρ[οπ]ύλ[α]ιον; 32, Mordt. : ὑποσευαντῆρα; Mordt. : ΕΙΛ .... ΗΔΙΣΤΩΣΞ; 33 : ΝΑΔΡΩΜΗΣΙΙΥ ... ΙΣΕΤΑΙ ... ΠΟ .. Η; Kaib.: εἰ [δ' ἑτέρη δ[ήμ]ω(ι) σ[τυγ]ερὴ πελάσειεν ἀνείη, [ν]η[λὴ]ς ἀνδροέλης [ἐπ]ε[λ]εύσεται..

Réponse d'un oracle consulté sur les moyens de mettre fin à une peste. Ἀρφείη est considéré par MM. Kaibel et Keil comme un équivalent abrégé de Ἀφρογένεια et un synonyme de Ἀφροδίτη, et rapproché du nom du mois thessalien appelé Ἄφριος, qui laisse supposer la divinité Ἀφρία. D'après M. Kaibel, Aphrodite est ici nommée en qualité de divinité protectrice de la ville de Αἶνος, qui, suivant certaines traditions, aurait été fondée ou visitée par Énée, fils d'Aphrodite, Amm. Marcel., XXII, 8, 3; XXVII, 4, 13; cf. Virg., *Æn.*, III, 18 (?). M. Mordtmann, d'autre part, rejette absolument la lecture εἰς Αἶνον; mais, à supposer qu'il ait raison, cette ville n'est pas le seul point de la côte où ait abordé Énée.

100ᶜ. *CIG*, 2013; Le Bas, 1444, d'après Turner, *Itin.*, I, p. 46, et Richter, *Itin.*, p. 571.

Αὐτοκράτορα Κ[αίσ]αρα θεοῦ Τραϊ — ανοῦ Παρθικοῦ υἱόν, θεοῦ Νερούα

υ[ίω]νόν, Τραϊανόν [ʿΑδρ]ιανὸν Σεβαστ[ό]ν, — ἀρχιερέα μέγιστο[ν, δ]ημαρχικῆς ἐξου — σίας τὸ η′, ὕπατο[ν τὸ γ′].

Date : 124 ap. J.-C.

100[d]. *CIG*, 2014; Le Bas, 1448, d'après Spon, *Itin.*, III, I, p. 21, et Wheler, p. 95.

Πάντα Θεοδότου — τὴν θυγατέρα — Βίταν ᾿Αντικλέους.

100[e]. *CIG*, 2015, [*Gallipoli*, d'après Muratori ; *Cyzique*, d'après les mss. de Bouhier, III, p. 1668, 3; Le Bas, 1447; Mordtmann, *MDIA*, 1881, p. 256, signale la confusion de provenance].

Τοῦτο τὸ μνῆμα — ʿΕρμάφιλος Στρά — τωνος κατεσκέ — βασεν ἑαυτῷ(ι) ζῶν — καὶ τῆ(ι) συντέκνω(ι) ᾿Αρτω — ρία(ι) ᾿Ονησίμη(ι) καὶ τῷ(ι) ἀν — δρὶ αὐτῆς Ζωσίμω(ι) Με — νεστράτου καὶ τῷ(ι) — υἱῷ(ι) αὐτῆς Ζωσίμω(ι) — Ζωσίμου · τοῖς δὲ λο — ιποῖς ἀπαγορεύω. — Εἴ τις δὲ τολμή — σει ἕτερον κατα — θ[έ]σ[θ]αι, δώσει εἰς — τὸν φίσκον (δηνάρια) [,α].

[Є, Ζ, Π, C, ω et W. — L. 13-14 : **ΚΑΤΑΘΙCΤΑΙ** ; 15 : ✻ **Α**. [La provenance véritable est certainement Cyzique ; cf. *CIG*, 3693. On doit donc exclure ce monument.]

100[f]. *CIG*, 2016, [d'après Pococke, I, 5, 1, p. 48; Le Bas, 1445; Mordtmann, *MDIA*, 1881, p. 256, note 1. Dans la maison de Méhémet-Effendi.]

[ʿΟ δεῖνα κατεσκεύασα — ... ἐμ]αυτῷ(ι) καὶ τῆ(ι) γυνα — ικί μου ᾿Ασκληπιοδ[ότηι (?) καὶ τ — οῖς τέκν]οις · τοὺς δὲ λοιποὺς — [ἀπαγορεύω]...

100[g]. *CIG*, 2017, [d'après Kœhler, « *in Chersoneso Thracica* »; Le Bas, 1456, sous le titre « *Lysimachie* »; Mordtmann, *MDIA*, 1881, p. 264, sans indication de provenance.]

Καμίσ[α]ος ὑπὲρ τοῦ — υἱοῦ ᾿Αλεξάνδρου, Διὶ — ᾿Ολβίω(ι) εὐχαριστήριον.

[W. — L. 1 : **ΚΑΜΙΣΛΟΣ**. *CIG* : Κά[λλ]ισ[τ]ος ; Mordtm. : Καμίσαος, nom thrace. Cf. Κάμισα, Καμισηνή, ville et région du Pont ; Καμισσάρης, nom carien. Pape, *Eigenn. s. v.y*.

Mordtmann remarque que, des inscriptions publiées dans le *Corpus*, les numéros 2012 et 2016 subsistent seuls aujourd'hui.]

100[h]. Kiepert-Franz, *Annali*, 1842, p. 138. [Le Bas, 1446.]

Ἰσίων Ἡρακλείδου — [τ]ῶ(ι) ἰδίω(ι) τέκνω(ι) Δημητρίωι — Ἰσίωνος.

Le Bas : ΗΡΑΚΛΙΔΟΥ.

100[j]. *CIL*, III, 725, [d'après Muratori, 473, 3, et *Suppl.*, 7381; *EE*, II, n. 354; Paris, Bibl. nat., mss. Bouhier, 60 *bis* = mss. fr. 20317, n. 1089. *Gallipoli*]. Inscription dont la copie n'est pas certaine :

LVCALEA · LVF—ARN · RVFVS · PR—O · SAC · PED ω ω —
D · S · P · F · C ·

L. 2-3 : *p[r]o sac(erdotio)* ou *p(rimi)p(ilaris)*, *q(uæstor)*, *sac(erdos)*.

Corpus, l. 1 : L · CALEA · L · E · 2 : P · P.

[100[k]. Chez Christodoulos Minas, près de l'église Saint-Nicolas. Bas-relief : Cybèle, vue de face, avec une couronne tourelée, tenant un tympanon de la main g., et un lion sur ses genoux. Mordtmann, *MDIA*, 1881, p. 265.

[100[l]. Cyriaque d'Ancône, mss. 996, Bibl. Riccard. à Florence; Riemann, *BCH*, I, 84, « *in Calliepoli civitate Cherronessi.* »

Ὁ δῆμος Λούκιον Φλαούϊον Βαλώνιον Πολλίωνα — τὸν πρῶτον τῆς πόλεως, εὐεργέτην πατρίδος — διὰ βίου καὶ πολλῶν καὶ μεγάλων ἀγαθῶν — α[ἴτι]ο[ν] γεγονότα.

Dans la copie, ἀπογεγονότα. La correction est de M. Mordtmann, *MDIA*, 1881, p. 264.

Une autre inscription, placée à la suite dans le manuscrit de Florence, sous la rubrique « *Ibidem* », est en réalité de Sardes = *CIG*, 3457, comme aussi celle qui vient encore après sous le même titre.

[100[m]. *Gallipoli*, aujourd'hui au musée de l'école évangélique de Smyrne. Bas relief : Priape debout; près de lui un autel sur lequel est placé un poisson; du côté opposé, un dauphin et un thyrse orné de bandelettes. Fontrier, Πρόοδος de Smyrne, 2 novembre 1877; *BCH*, 1877, p. 409 et suiv.; Μουσ. καὶ βιβλ. τῆς Εὐαγγ. σχολῆς, II, p. 61, n. 144. Cf. Mordtmann, *MDIA*, 1885, p. 206.

Ἐπὶ ἱερέως καὶ Σ.. ΟΣ.... Λευκίου Φλαβίου — τὸ δεύτερον, οἱ δικτυαρχ[ή]σαντε[ς] καὶ τε[λων] — α[ρχ]ήσαντες ἐν τῶι Νε[ι]λαίωι · ἀρχωνοῦντος Πο- — πλίου Ἀουίου Λυσιμάχου · δικ[τ]υαρχούντων Ποπλίου Ἀουίου — 5 Λυσιμάχου, Ποπλίου Ἀουίου Ποπλίου υἱοῦ Ποντικοῦ, Μάρ — κου Ἀπικίου Κουα-

δράτου, Ἐπαγάθου τοῦ Ἀρτεμιδώρου, — Ποπλίου Ἀουΐου Βείθυδος · — σχοπιαζόντων Ἐπαγάθου — τοῦ Ἀρτεμιδώρου, Ποπλίου Ἀουΐου Βείθυδος · — [κ]υβερνῶν — των Σεκο[ύν]δου τοῦ Ἀ[ο]υΐου Λυσιμάχου, Τυβελλίου Λ.. — Λαίτου · — φελ[λ]οχαλαστοῦντος Το[γ]γιλίου Κόσμου · ἐφη — μερεύοντος Κασσίου Δαμασίππου · — ἀντιγραφομέ — νου Σεκο[ύν]δου τοῦ Ἀ[ο]υΐου Λυσιμάχου · — λεμβαρχ[ούν] — των Ἀσκλη[πί]δου τοῦ Ἀσκληπίδου, Ἑρμαΐσκου τοῦ Ἀ — ουΐου Λυσι[μάχ]ου, Εὐτύχου τοῦ Ἀουΐου Βείθυδος, — Μενάν-[δρου τοῦ] Λευκίου, Ἱλάρου τοῦ Ἀσκληπιάδου, — Συνναῦται.

Fontrier, l. 1 : Καίσ[αρ]ος ; l. 2 : τε[λετ]α[ρχ]ήσαντες. Liste des membres ou des dignitaires d'une société qui avait la ferme de la pêche et de la navigation, ou celle des impôts qu'on en tirait. Ἀρχώνης, cf. Hésych., *s. v.*, le chef d'une entreprise ; cf. Mordtmann, *MDIA*, 1885, p. 205 et suiv. ; même titre dans une inscription de Cyzique, *CIG*, 3912[b]. Σχοπιαζόντων ; M. Mordtmann rapproche une inscription de Kamarais, ΕΦΣ, XV, παράρτημα, p. 64, n. 5 ; *MDIA*, 1884, p. 63 ; 1885, p. 206.

[100[n]. Mordtmann, *MDIA*, 1881, p. 257, n. 1. École hellénique.

Εὐδήμου |....

HM liés.

[100[o]. *Ibid.*, n. 2. Deux fragments d'architrave en marbre, dans le mur d'une tour :

a. PRISC· *b.* IAC. F· POLL·

[100[p]. *Ibid.*, n. 4. Porte de la boulangerie Βελώνη.

[Οὐ]ειβί[α(ι)] Ἰουλία(ι) καὶ τοῖς τέ[κνοις].

Λ = Α·

[100[q]. *Ibid.*, n. 5. Cimetière turc; aujourd'hui à la mairie.

..... καὶ τοῖς παιδίοις, τοῖς δ[ὲ λοιποῖς ἀπαγορε] — ύω · εἴ τις δέ τινα καταθῆτε ἕτερο[ν], — ὑπευθυν[θ]έτω (*sic*) τῆς τυμβωρυχίας.

Α, Θ, Π, C, W. Les lettres de la première ligne sont brisées

à moitié. Nombreuses lettres liées. L. 3 : ΥΠϵΥΘΥΝΟΕΤω. Mordtm., ὑπεύθυνο[ς] ἔ(στω) τῷ(ι) τῆς τυμβωρυχίας [ἐγκλήματι].

[100ʳ. Mordtmann, *MDIA*, 1881, p. 257, n. 6. Dans la cour du Liman-Khan. Couvercle de sarcophage, dont la cuve sert de fontaine sur le marché au bois.

a. Sur le côté : ..... δούλου τοῦ Θ(εο)ῦ — ΟΡΜΙ. εὖξαι — ὑπὲρ [τ]οῦ οἴκω [μου] — τοῦ ἁμαρτωλοῦ.

λ, Ξ, ω. L. 2 : ΟΡΜΙ suivi d'une lacune; Mordt., δρυ[ῶ]; 3 : ΟΙΚωΝΟΚ, la lecture donnée par M. Mordtmann paraît très douteuse ; peut-être οἰκωνόμου.

b. Sur la face : + Ἐνθάδε κατάκιτε Μαρῖνος, ὁ τῆς μακαρία[ς] — μνήμης γενάμενος κτήτωρ καὶ ἀπὸ ἐργαστηρι[α] — κῶν τῆς φιλοχρ(ίστου) Πα<πα>-νιτῶν πόλ(εως), ἐτελεύτα μη(νὶ) ἴου — λίω κγ', ἡμέρα τετάρτη, ἰνδ(ικτιῶνι) ὀγδόῃ. Τὸν Κύριόν — 5 + σο(υ), ὁ ἀναγ(ι)νώσκων, εὔχου ὑπὲρ αὐτοῦ + — πάντα πλήρης (?). +

Α, ϵ, Θ, Π, C, ω. L. 3 : Μ; 4 : ΙΝΔᶜ. Année 365, la seule qui réunisse ces deux conditions, que la VIIIᵉ indiction y tombe, et que le 23 juillet y soit un jeudi, Mordtm. — Πανιτῶν, habitants de Panion ; cf., ci-dessus, n. 77 et suiv.

[100ˢ. Sarcophage provenant de *Kamarais*, maintenant dans la cour du couvent des Derviches, à Gallipoli. Deville, *Ann. de l'Ass. des études gr.*, 1873, p. 99 (copie inexacte); Mordtmann, *MDIA*, 1881, p. 259, n. 8; Marcopoulo, ΜΒΕΣ, II, p. 39.

a	*b*	*c*
Αὐρ(ήλιος) Κάρπος ἑαυτῷ(ι) κὲ τῇ(ι) [γ]υ- νεκί μου	κὲ τοῖς τέ- κνοις. Εἰ δέ τις ἕτερος κὴ τῇ(ι) πόλει δη- ναρίων μυριάδες *d*. ἑκατόν	βουλήθη(ι) ἀν[οί]ξι (*sic*), δώσει τῷ(ι) ἱερῷ(ι) τα- μείω(ι) δώσει [δ]ηναρίων μυ- ριάδες τρι[α]κο- σίας

d est placé sur le marbre, au-dessus de la colonne *b*, à laquelle il fait suite.

[100t. Près l'église de Saint-Nicolas, dans le vestibule de l'école d'enseignement mutuel. Mordtmann, *MDIA*, 1881, p. 257, n. 3; *EE*, V, n. 227; *CIL*, III, *Suppl.*, 7382.

IMP CAES — T. AEL(*io.*) — [*Hadriano Antonino Aug(usto), pio*].

[100u. Jardin de M. Sidéridis, près de l'hôpital militaire. *EE*, V, 228; *CIL*, III, *Suppl.*, 7383.

C]OLLIGIV[*m* ...... — *cur*] ANTIBVS . AEL[*io* .... — *et Pho*]EBO CAES(*aris*) N(*ostri*) SE[*rvo*].

[100x. Au-dessus de l'entrée du Ischakutz-Khan, près du vice-consulat d'Angleterre. Ch. Newton, *AZ*, XII, 1854, p. 514; Mordtmann, *MDIA*, 1881, p. 259, note. Au-dessous de deux couronnes.

Σ...ιοι νέοι καὶ οἱ ἔφηβοι — καὶ οἱ παῖδες καὶ οἱ παιδευταὶ — ἐστεφάνωσαν [Ἀσ]κληπιάδην — Νικομάχου, γεωμέτρην, — 5 ἀρετῆς ἕνεκεν καὶ εὐνοίας — τῆς εἰς ἑαυτούς.

A, Π.

[100y. Dans la maison de Jannis Glaros, près de l'école mutuelle. Newton, *AZ*, 1854, p. 514; Mordtmann, *MDIA*, 1881, p. 259, note 1.

Ἐπιγένης Σατορνείνο[υ] — Ἡρακλειώτης τοῦ Πόντου —, κωμω(ι)δός, ἐτῶν κε′. — Χαίρετε.

A, ω et W. Lettres liées, l. 1 : NH ; 2 : HP. Dans le champ, au-dessus de l'inscription, masque comique et bâton recourbé.

[100z. Mordtmann, *MDIA*, p. 258, n. 7. Maison Gelindjik-Sokak.

Καϐαλλαρίου...

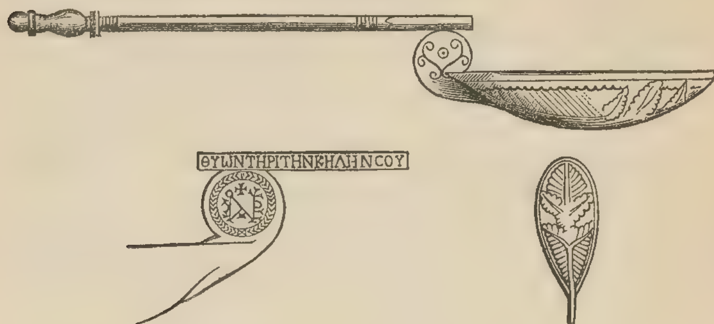
Un membre de la famille latine des Cavallari ; peut-être l'auteur d'une partie des fortifications. — Cf. Nicolaos Cavallarios Agallon, constructeur d'une tour de l'enceinte de Constantinople, Mordtm.

[100z1. Cuiller d'argent. Papadopoulos Kérameus, *Catal. des bronzes du musée de Smyrne*; Reinach, *BCH*, 1882, p. 353-4, avec un dessin.

Sur le manche :

Θύων τήρ(ε)ι τὴν κήλην σου.

Au-dessous, dans un ornement circulaire, monogramme surmonté d'une croix.



Dans l'intérieur de la coupelle et sur le manche :

Balnea, vina, Venus faciunt properantia fata.

ω. — Cf. Saglio, *Dictionn. des antiq.*, I, p. 663, note 242.

[100[z2]. Église de Saint-Dimitri, dans le sanctuaire. Papadopoulos Kérameus, ΕΦΣ, 1886, p. 105.

Τ(ιβερίου) Κλαυδίου — Ἀνδρονείκου — Λαοδικέος, — ἱστοριογράφου.

A, C, Φ. L. 1 : ΤΡΚΛΑΥΔΙΟΥ.

[100[z3]. Cour de la mairie. *Ibid.*, p. 104. Bas-relief funèbre : scène de toilette. Femme debout, en long chiton, la main posée sur un coffret ouvert, que lui tend une jeune fille vêtue aussi d'un long chiton.

[100[z4]. *Seithan-keui*, village à deux heures O. de Gallipoli. Piédestal de marbre blanc. Hauvette, *BCH*, 1880, p. 518.

Ἡ βουλὴ καὶ ὁ δῆμος — Γ. Ἰούλιον Ἅβρου — υἱὸν, Φαβία(ι), Ὕμνον, — γυμνασιαρχήσαν — 5 τα, ἐκ τῶν ἰδίων — ἐτείμησεν.

[100[z5]. On doit retrancher des inscriptions de Gallipoli le texte suivant. Kaibel, *EG*, 1113, « *Gallopoli.* » Sur une cuiller d'argent.

Ὅς δὲ Κόρινθον ἔναιε θυμοῦ κρατέειν, Περίανδρος,
ὅταν μισ[ῇ]ι σε ἡ φίλη σου.

Cf. *Anth. Pal.*, IX, 366. — L'attribution est fausse et la cuiller

fait partie d'une trouvaille d'or faite à Lampsaque, en 1847, Newton, *Travels and discoveries in the Levant*, p. 123; Mordtmann, *MDIA*, 1881, p. 264-5.]

Énos.

101. Stèle, h. 0m,40, l. 0m,35.

Σπεῦσις Κρής, — Λεβηναῖος.

Λεβήνα ou Λεία, ville de la côte méridionale de Crète.

102. Bas-relief; cavalier suivi d'un chien, s'avançant vers un arbre au pied duquel est un quadrupède, probablement un sanglier.

[Θεο]δώρου (?).

103. A l'est de la ville, dans le jardin Jovalaki. [Au-dessous de l'inscription un serpent se dresse en se déroulant.] Deville, *Annuaire*, 1873, p. 95; *Inscriptions inédites de Thrace*. D'après la copie de M. Deville, qui est tout à fait semblable à la mienne, M. Miller a étudié cette inscription et lui a consacré un important mémoire, *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, 20 juin 1873, et *RA*, même année, II, p. 84-94.

Αὐρήλιος, ναύκληρος, θ[ε]ραπευτὴς τοῦ φιλαν — [θρ]ώπου θεοῦ Ἀσκληπιοῦ. Τά σοι λεγόμενα ταῦτ[α · — Ὅτ]αν ἀποθάνη(ι)ς, οὐκ ἀπέθανες, ἡ δὲ ψυχή σου.. — .. [ἀν]αχωρῆσαι, ἀνγεῖον ΒΩΜΩΤΟΝΙΝΑΣΟ .. 5 ..... — ... ωσιν ἀπέλαβες τῆς ἀποδημί[ας]... — ΙΙ .. ΝΓΟΥΠΟΥΕΠ.

Lettres liées : l. 1 : ΟΣ, ΗΡ, ΓΕ, ΗϹ; 2 : ΗΠ, ΜΕ; 3 : ΝΗΣ, ΠΕ, ΗϹ; 4 : ΗϹ, ΝΓ, ΝΒ; 5 : ΗϹ, ΗΜ. [Ναύκληρος, en général armateur; sert aussi à désigner certaines troupes auxiliaires en Scythie et dans la deuxième Mœsie, *Notitia Dign.*, Or. XXXIX, 20; XL, 22, 28.]

104. Fin d'une épitaphe; mention de l'amende que payera quiconque violera la sépulture, en y plaçant un cadavre étranger.

ΔΙ..... ΚΑΙ — ΣΛΚ..... Σ — ΗΝΣΟΙ..... ΤΗΝϹ — .. [ἐὰν δ]έ τις ἕτ[ερ]ος τολμήσει — 5 [ἀνοῖ]ξε ἢ ἐνθάψη(ι) τιν[ά, — πληρώσ]ει τῆ(ι) κρατίστη(ι) βουλῆ(ι) — [καὶ] τῆ(ι) ἱερᾶ(ι) γερουσ[ία(ι)]...

Ξ, Σ et Ϲ.

104ª. Plaque de marbre, h. 0m,50, l. 0m,98. Belles lettres de 0m,058.

.... [ἐὰν δέ τις ἕτερον ἐν]θάψε[ι, δώσει εἰς τὴν γερ] — ουσίαν....... — ΣΕΙΟΣ...... (δηνάρια). — φʹ . ΚΑΙΩΤ.... — ΡΤΗΓΕ...... — ΝΙΚΟ....

104ᵇ. Fragment du même genre, intéressant parce que le mot γερουσία y est suivi d'une croix; h. 0m,23, l. 0m,17.

[Ἐνθάδε κεῖται ὁ τῆς μ]ακα[ρίας] — μν[ήμης — γερ]ουσία(?). +

L. 3 : γερουσια(στής).

105. [Mur de la citadelle.] Banquet. Héraklès assis à gauche sur un siège que recouvre une peau de lion, et tenant une massue; personnage barbu (Zeus), à demi couché sur un lit de table, la poitrine nue, le reste du corps enveloppé d'une large draperie; table rectangulaire et autel; femme (Héra) assise sur un siège à pieds tournés, regardant à gauche; un voile lui couvre la tête. Bon travail, mais le marbre est placé trop haut dans le mur pour que tous les détails soient bien distincts. [Dumont, *Rapport*, p. 469; cf. ci-dessus, p. 209.]

105ª. H. 0m,20, l. 0m,65.

+ FINIMATA

[105ᵇ. Dumont, *Rapport*, p. 465; cf. ci-dessus, p. 206. Murs de la citadelle et maison du gouverneur. Trois fragments d'une frise de la bonne époque; h. 0m,80, représentant un épisode de la légende des Amazones.

[105ᶜ. Deville, p. 96, n. 2. Magasin de M. Éteck.

[Ἀγαθῆι τ]ύχηι. — ...... ανην — [Τραγκουλ]λεῖναν — [Σαβεῖν]αν Σεβα- — 5 [στὴν ἡ βο]υλὴ καὶ — [ὁ δῆμος] ὁ Αἰνίων.

L. 2 : Peut-être [θεοφιλεστ]ά[τ]ην. — Furia Tranquillina Sabina Augusta, épouse de Gordien III et fille de Misithée.

Démotika = Didymoteichos.

106. Château fort, sur deux tours; la même inscription double. Elle est partagée en deux groupes, de deux lignes chacun.

+ Βα — σιλείο[υ] = Κομν — ηνοῦ.

Є, C.

[106a. Latischew, *MDIA*, 1884, p. 213; Sayger et Desarnod, *Album d'un voyage en Turquie*, pl. 48. L'inscription, trouvée à Démotika, d'après Sayger, a dû, dans l'opinion de M. Latischew, y être apportée de Hadrianopolis; aujourd'hui au musée de l'Ermitage. Bas-relief : jeune homme portant un *subligaculum*; il appuie la main gauche sur une colonne où est posé un casque de gladiateur; dans la main droite il porte un bâton ou une lance; à ses pieds, un chien. L'inscription est partagée en trois groupes : au-dessus du bas-relief, deux lignes; à droite, sept lignes; au-dessous, sept lignes.

['Ενθάδε] μυρμύλλων, Ζμύρνης — [κλέος, ὦ π]αρο[δ]εῖτα,
κεῖμ[ε] — θανὼν πύγ — μη(ι) προβο — κάτορος Ὑα — κίνθου,
ἕν — δεκα πυ — κτεύσας — · νείκην — [δ' ἀπ' ἐμοῦ] λ[ά]βε(ν) οὐδίς, —
[Μοῖρα δ'] ἐμοί κατέκλω — [σε θανεῖ]ν, ἐπέπρωτο γὰρ — [οὕτως].
[Κεῖμ]ε δ' ἐν γέη(ι) Θρα(ι)κ — [ῶν Ἁδριανοπ]ολειτῶν.
Χρή — [στωι Ζμυρναίωι τῶ]ι ἀνδρὶ μνίας — [χάριν ἔστησεν ἡ δεῖνα].

Α, Θ, Π, Ϲ, Ⴤ, W. Nombreuses lettres liées. — L. 16 : ΟΙΟϹΧΗΤ/. Cf., pour la restitution, Kaibel, *EG*, 291; pour le sujet, ci-dessus, n. 15.

[106b. *Ibid.*, p. 215. Musée de l'Ermitage. Plaque avec fronton et acrotère; bouclier dans le tympan. Banquet funèbre : Homme étendu sur un lit, à côté d'une jeune fille qu'il couronne de la main droite; devant le lit, *mensa tripes* chargée de vases; à dr., femme assise sur un siège, la tête enveloppée d'un ample himation, les pieds sur un tabouret; à côté, petite figure tenant un vase. Inscription en trois parties.

a. Sur une base élevée portant la table : Κλαύδι[ος] — Ποτάμων.
b. Aux pieds de la femme, entre le siège et le tabouret : Φλαβία.
c. Au-dessous du bas-relief : [..... τῶι πα]τρὶ ἑαυτοῦ Ποτάμωνι καὶ μητρὶ ἑαυτοῦ — [Τίται (?)] Φλαβία(ι) καὶ ἀ(δε)λ(φ)ῆ(ι) Κλεοπάτρα(ι) καὶ ἀδελφῶ(ι) — [τὴν στ]ήλην ἀνέστησεν ὡς πατρὶ μνείας χάριν.

Є, Μ, Π, C, Ⴤ, Φ, ω. Plusieurs lettres liées. — *a* : ΚΛΔჄΔΙω; *c*. 2 : ΚΑΙΑΛΗΚΛЄΟΠΑΤΡΑ; 3 : ΧΑΡЄΙ].

Trajanopolis.

107. Fin d'une inscription byzantine encastrée dans une fontaine, à droite

du chemin d'Ouroumjik à Lidja-keui. [Les lettres sont disposées en colonne, une par une, ou par groupes de deux à quatre.]

Ἐ — ν Τ — ρ — α — ια — νου — πό(λει) — .. — .. — Ε — ΜΑ — Μακε — δ — ω — νί — ας. ✝

Є, Π, C, W. — Peut-être [ἀν — άθ] — ε — μα.

108. Sur un rocher, au sud de l'acropole.

Ὅρος ἱε — ρᾶς χώ — ρας.

Є, C et Ϲ, W.

109. Plaque de marbre; h. 0m,32, l. 0m,76.

[Α]ὐτοκράτορα [Μ]. Αὐρήλιον — Ἀντωνεῖνον Σεβαστὸ[ν] — ἡ πόλις.

Ϲ. Lettres liées : l. 2 : ΝΕ. — L. 1 : ΑΑΥΡΗΛΙΟΝ.

110. Architrave; l. 0m,80, h. 0m,14; h. des lettres, 0m,10.

[Κ]ονσταντηνοῦ.

Autre fragment d'architrave; l. 0m, 65, h. 0m,25; h. des lettres, 0m,95.

ΔΕΣ[πότης] (?).

Dédé-Agatch.

110a. Deville, *Annuaire*, 1873, p. 97, n. 5.

[Ἀγα]θῇ(ι) τύχη(ι). — [Ὑπὲρ σωτηρίας] καὶ [νίκης — Αὐτοκρατόρων Καισάρων] Λ. — [Σεπτιμίου Σεουήρο]υ Περτίνα — 5 [κος καὶ Μ. Αὐρηλίου Ἀ]ντωνείνου — [Σεβαστῶν καὶ Π. Σεπτιμίου Γέτα — Καίσαρος ..... κ]αὶ Ἰουλί[ας — Δόμνας Σεβαστῆς καὶ Πλαυτίλλας — καὶ σύμπαντος α]ὐτῶν οἴκου, — 10 [ἡγεμονεύοντ]ο[ς] τῆς Θρα(ι)κῶν ἐ — [παρχείας] Κ. [Σ]ικινίου [Κ]λάρου Πο — ..... πόλεως φυλὴ — ..... [ἀρχο]μένη ἀπὸ ταύτης — τῆς στήλης τὰ [ἑξῆς μείλια γ'. — 15 .... σ]τήλης κ..... — 16 ...WMAI — 17 ...MA·PI... — 18 ...Ϲ...

Α, Θ, Ξ, Π, Ϲ, W. — Lettres liées : 13 : ΜΕ, ΗϹ; 14 : ΜΕ; 15 : ΗϹ. La fin de la ligne 8 a été martelée; elle devait contenir le nom de Plautilla, femme de Caracalla, qui fut exilée en 203.

110b. Stèle de marbre, h. 0m,27, l. 0m,13, de provenance inconnue. Bas-relief : cavalier vêtu d'une chlamyde volante, galopant à droite: en avant du cheval, un arbre entouré d'un serpent. Travail grossier. Deux lignes au-dessus du bas-relief; les autres au-dessous. Egger, *Note sur une stèle de marbre*, *Annali*, 1868, p. 133-143. [Benndorf, *Gœtt. Gel. Anz.*, 1869, p. 2062 et suiv. ; Kaibel, *EG*, n. 841, qui indique ainsi la provenance : « *Alicubi Thraciæ* »; Ellis, *Hermes*, XIV, p. 259; Tocilescu, *AEMŒ*, III, p. 44; Em. Lœwy, *Bildhauerinschr.*, p. 249, n. 352.]

Τὸν πρὸ πύλαις Ἥρωα —, τὸν ἄλκιμον ἐν τριόδοισιν, —
τὸν κλεινὸν ναέτου θῆκαν ἔρι — σθενέος
Κλαυδιανοῦ πρὸ δόμοισι · — σοφοτεχνήϊες ἄνδρες
τεῦξαν ὁμῶς — γλυφικῆς ἀμφὶ καὶ εὐγραφίης,
κλειτὸς — ὁ σὸς Καπίτων γλύψας, γράψας δὲ φίλος — σοι
Ἰανουάριος θεράπων, εἵνεκεν εὐσεβί — ης.
Ζῶγρε[ι], δέσποτ' ἄναξ, τὸν σὸν ναετῆρα — μεθ' ἡμῶν
Κλαυδιανόν, Θρη(ι)κῶν πρῶτον — ἐν εὐσεβίη(ι).
Ὀρφίτω(ι) καὶ Σοσ — σίω(ι) Πρείσκω(ι) ὑπάτοις, εἴδοις νοεμβρίοις.

[Ζ, Π, ω. — Lettres très grossièrement gravées avec beaucoup de ligatures. Traces de peinture sur le bas-relief.

MM. Egger et Dumont considèrent Alkimos et Naétos comme des noms propres. L. 3, M. Ellis propose de lire θῶκον ou θᾶκον. L. 7-8 : Capiton, sculpteur, et Januarius, peintre; d'après M. Benndorf, ce dernier serait simplement le graveur de l'inscription. On lit d'ordinaire Κλεῖτος Καπίτων, considérant également ces deux mots comme deux noms propres portés par le même individu, Clitus Capito ; il semble plus probable que κλειτός est une simple épithète attribuée à Capiton, comme plus loin φίλος à Januarius.]

Année 149 de notre ère. La stèle, [qui appartint d'abord à Jomard, a passé ensuite] dans le cabinet de M. Egger : ce savant a démontré, par des raisons décisives, que le monument doit provenir de la Thrace, peut-être même de Périnthe, *ouvr. cité*, p. 143.

[Abdère.]

[110^{b1}. *Katzi-Daran*, près d'Abdère. S. Reinach, *BCH*, VIII, p. 49; *EE*, V, n. 1436; *CIL*, III, *Suppl.*, 7378.

῞Ηρωι Αὐλωνείτη(ι) θυσιασταὶ περὶ ἱερέα Ποπ(ί)λλιον Ζείπαν.

Heroi Aulonite cultores sub sacerd(ote) Popil(lio) Zip[a].

Θ, W. — ΖΕΙΠΑΝ, au-dessus de la ligne et perpendiculairement. Ρ et Ε liés et Ι plus grand que les autres lettres dans ἱερέα; Π et Ι liés dans Ποπίλλιον. *Heros* ou *Heron*, dieu thrace, cf. n. 110^{b}; *Bullettino*, 1873, p. 111; *EE*, II, n. 368; *CIL*, VI, 2803-6, etc. *Aulonites*, surnom dérivé sans doute d'une ville d'Aulon, située sur le golfe du Strymon.

[110^{b2}. Même provenance. Reinach, *BCH*, VIII, p. 49; *EE*, V, n. 1437; *CIL*, III, *Suppl.*, 7379.

Uttiedia Cle — opatra Aristocrito — fil(io), m(ensium) V, d(ierum) V, h(ic) s(ito), f(aciendum) c(uravit).

[110^{b3}. Stèle funéraire, représentant un jeune homme, dont il ne reste que la tête. Athènes, Musée central. Cavvadias, Κατάλογος, n. 40. Reproduction : Schœne, *Griech. Reliefs*, n. 123; Pottier, *BCH*, 1880, pl. VIII.

[110^{b4}. Décret d'Abdère, trouvé à Sévri-Hissar, près Téos. Pottier et Hauvette-Besnault, *BCH*, 1880, p. 47-59; Dittenberger, *Sylloge*, 228.

Ὁ δῆμος ὁ Ἀβ[δηριτῶν]

Dans deux couronnes, placées à côté l'une de l'autre :

Ἀμύμο — να Ἐπι — κούρου   Μεγάθυ — μον Ἀθη — ναίου.

Ἐπειδὴ χρείας τῶι δήμ[ωι γενο]μένης πρεσβείας εἰς — Ῥώμην ὑπὲρ τῆς πατρίο[υ χώρας,] περὶ ἧς ἐπιδοὺς ἀξίω — μα βασιλεὺς Θρα(ι)κῶν Κότ[υς τῆι συ]γκλήτωι διά τε τοῦ υἱοῦ — αὐτοῦ καὶ τῶν ἀμ' ἐκείν[ωι ἐξ]αποσταλέντων ὑπ' [αὐ] — τοῦ πρεσβευτῶν ἤ(ι)τειτ[ο τὴν π]άτριον ἡμῶν χώραν, — αἱρεθέντες πρεσβευτα[ὶ ὑπὸ το]ῦ δήμου τοῦ Τηΐων Ἀμύ — μων τε Ἐπικούρου καὶ Μ[εγάθυμ]ος Ἀθηναίου, ἄνδρες — καλοὶ καὶ ἀγαθοὶ καὶ ἄξ[ιοι σφετέρ]ας πατρίδος καὶ εὖνοι — τῶι ἡμετέρωι δήμωι ὄ[ντες, τὴ]ν πᾶσαν σπουδήν τε καὶ — φιλοτιμίαν εἰσήνεγκαν, [προθυμ]ίας οὐδὲν ἐλλείπον — τες · ἔν τε γὰρ ταῖς συνεδ[ρίαις

τ]αῖς γενομέναις ὑπὲρ τῆς — χώρας πᾶσαν ἐπίνοιαν π[αρέσχ]οντο χάριν τοῦ μηθὲν π[α] — ραλειφθῆναι τῶν δυναμ[ένων ἐπα]νορθῶσαι τὰ πράγματα, ἀ — ρατὴν ἅμα καὶ σωτήριον [περὶ τῶ]ν ἀπορουμένων ἀεὶ π[ρο] — τιθέντες γνώμην εἰς τὴ[ν - - - - - -, καὶ π]ρεσβεύσαντες ὑπὲρ τοῦ — δήμου ψυχικὴν ἅμα καὶ σω[ματικὴν] ὑπέμειναν ἰδιοπάθ(ε)ιαν, — ἐντυγχάνοντες μὲν τοῖ[ς πρώτοι]ς Ῥωμαίων καὶ ἐξομηρευ — όμενοι διὰ τῆς καθ' ἡμέρα[ν προσκυν]ήσεως, καταστησάμε — νοι δὲ τοὺς πάτρωνας τῆς [πατρί]δος εἰς τὴν ὑπὲρ τοῦ ἡμε — τέρου δήμου βοήθειαν, τ[οὺς προ]νοουμένους τοῦ ἀντιδίκου — ἡμῶν καὶ προστατοῦντα[ς αὐτοῦ, πολλ]ῶν πραγμάτων παραθέσει, — ὥστε καὶ τῆς καθ' ἡμέρα[ν μετέχοντ](ε)ς ἐφοδείας ἐπὶ τῶν ἀτρέ — ων ἐφιλοπο(ν)οῦντο · περὶ δ[ὴ τούτων ἔ]δοξεν τῆι βουλῆι καὶ τῶι δή — μωι τῶι Ἀβδηριτῶν ἐπαιν[έσαι το]ὺς προγεγραμμένους ἄν — δρας καὶ καλεῖσθαι εἰς προ[εδρίαν κατ'] ἐνιαυτὸν Διονυσίων τῶι ἀ — γῶνι ἕως ἂν ζῶσιν, καὶ [στεφανοῦσ]θαι χρυσῶι στεφάνωι ἐν ἀγ[ῶνι], — τὴν ἀναγγελίαν ποιουμέν[ου τοῦ] κήρυκος, διότι ὁ δῆμος στε — φανοῖ χρυσῶι στεφάνωι Ἀ[μύμονα Ἐ]πικούρου Τήϊον ἀρετῆς ἕνε — κεν καὶ εὐνοίας τῆς εἰς ἑα[υτόν, καὶ Με]γάθυμον Ἀθηναίου Τήϊον χρυ — σῶι στεφάνωι ἀρετῆς ἕνε[κεν καὶ εὐν]οίας τῆς εἰς ἑαυτόν · οἱ δὲ νο — μοφύλακες οἱ ἐπὶ ἱερέως Ἡ[..... ἀν]αγραψάτωσαν τόδε τὸ ψήφισ — μα εἰς στήλην λευκοῦ λίθ[ου καὶ στησά]τωσαν ἐν τῶι ἐπιφανεστά — τωι τόπωι τῆς ἀγορᾶς, ἵνα [πάντες κο]ινῶς (ε)ἰδῶσιν τὴν τοῦ δήμου — προθυμίαν ἣν ἔχει πρὸς τ[οὺς καλοὺς] καὶ ἀγαθοὺς [τῶν] ἀν[δρῶν · καὶ ἑ] — (λ)έσθωσαν οἱ νομοφύλαχ[ες πρεσβε]υτὰς δύο πρὸς Τηΐους, οἵτ[ιν]ες — ἀποδημήσαντες εἰς Τέ[ων καὶ δό]ντες τόδε τὸ ψήφισμα παρακα — λέσουσιν Τηΐους προσαγγ[εῖλαι τὰς ἐ]ψηφισμένας ὑπὸ τοῦ δήμου ἡ — μῶν τοῖς πολίταις αὐτῶν [τιμάς, καὶ σ]υγχωρῆσαι τοῖς πρεσβε[υταῖς] — στῆσαι στήλην λευκοῦ λίθ[ου ἐν τῶι ἐ]πιφανεστάτωι τόπωι, ἐν [ἧι] — ἀναγραφήσεται τόδε τὸ ψή[φισμα · τὸ δ]ὲ γενόμενον ἀνάλωμα ἐπὶ — τε τὴν στήλην καὶ ἐπὶ ἀναγ[ραφὴν] τοῦ ψηφίσματος ἀπο... — μενοι τῆι πόλει οἱ πρεσβε[υταὶ....]ς ἀμείβωνται χομι.... — ἀπὸ τῆς τραπέζης, θεμέν[ων.....] τὸ διπλάσιον τῶν νομοφυλάκ — ων ἀπὸ τῶν εἰς τὰς πρεσβ[είας · τὸ δὲ] ψήφισμα τόδε εἶναι εἰς εὐχα — ριστίαν τοῦ δήμου. Ε[ἱρέθησα]ν πρεσβευταὶ Ἡρακλεί — δης Ἀλκίφρονος, Ἀλκ[ίφρων (?) Δη]μητρίου.

Α, Θ, Ξ, Π, Σ. Date, vers 166, peu après la défaite de Pydna. — Décret des Abdéritains en l'honneur des ambassadeurs envoyés à Rome par la ville de Téos, pour défendre l'indépendance d'Abdère contre l'ambition de Cotys. — L. 7 : ἀξίωμα, requête. Κότυς, roi des Odryses, allié de Persée, pendant la guerre de Macédoine (Liv. XLII, 29, 51, 57, 67 ; XLIV, 42), n'obtint pas moins la

liberté de son fils et des autres otages thraces pris dans le camp macédonien. Encouragé par ce premier succès, il réclama la possession d'Abdère, dans le même temps qu'Eumène obtenait celle d'Énos et de Maronée (Liv. XLV, 19; Polybe, XXX, 3, 3). Τοῦ υἱοῦ αὐτοῦ. Bithys, qui avait été donné en otage à Persée, fut pris dans son camp par les Romains et interné en Italie à Carséoli. Cotys offrit pour lui une rançon qui fut refusée; mais le sénat le rendit peu après gracieusement (Liv. XLV, 42; Polybe, XXX, 18). — L. 10 : Τήϊοι. Téos intervient comme métropole d'Abdère (Hérodote, I, 168; Strab., XIV, 1, 30); cf. l'intervention de Marseille, pour Lampsaque, ville sœur, et, comme elle, colonie de Phocée (Dittenberger, *Syll.*, 200). — L. 22 : τῆς καθ' ἡμέραν προσκυνήσεως, c'est la *salutatio* des Romains; cf., à la l. 26 : τῆς καθ' ἡμέραν ἐφοδείας ἐπὶ τῶν ἀτρέων, la fréquentation quotidienne de l'*atrium* des personnages influents. — L. 47 : ἀπὸ τῆς τραπέζης. Les frais de la stèle érigée à Téos sont supportés par les Abdéritains; le payement sera fait au moyen des sommes déposées par les nomophylaques à la banque de Téos et égales au double de la dépense prévue. — L. 48 : ἀπὸ τῶν εἰς τὰς πρεσβείας, chapitre spécial du budget, affecté aux frais d'ambassades.

[Maronée.]

[110[b5]. Chapelle de Saint-Charalambos. Reinach, *BCH*, 1881, p. 88-89. Aujourd'hui au musée du Louvre, Invent., *MNB*, 3040, d'après une communication de M. Héron de Villefosse.

[Ἔδοξεν τ]ῆι βουλῆι · Ἐπειδὴ — ...... ος Καλλιρίτου καὶ — ...... τος Ἐκφάντου αἱρεθέντε[ς ἀγορανόμοι — εὐτελέστατ]α ἐπέδωκαν σῖτον τῆι πόλει — ......ς τιμῆς ἐπίβασιν λαβό — [ντες ... ἐπ]ώλουν τοῖς προσδεομέ[νοις — ... βου]λόμενοι συντηρῆσαι τὴν — .... ν ἐν τῆι πόλει καὶ διασῶσα[ι] — ...... μενον περ....

Α, Θ, Π. Décret en l'honneur d'agoranomes, qui, en temps de disette, avaient procuré à leurs concitoyens du blé à bon marché.

[110[b6]. Maison de Tavaniotis. Reinach, *BCH*, 1881, p. 89; cf. *BCH*, 1884, p. 50.

[Π]όρκης Πόρκεω εἶπεν · Ἐπειδὴ πᾶσιν μὲν ἀν — [θ]ρώποις ἀδήλου τῆς ἐσχά-

της τοῦ βίου τε — [λ]ευτῆς οὔσης καὶ πρὸς ἀστάτους καὶ φερομέ — [ν]ους ἄλλοτε ἄλλ[ου]ς τῆς τύχης καὶ τοὺς οἰκο — [ν]ομουνΤ..ΟΥ.

Caractères du deuxième siècle, Rein. Le sens des deux dernières lignes n'est pas clair.

[110[b7]. Fontaine, à trois heures de Xanthi. Reinach, *BCH*, 1884, p. 52, n. 46.

Ὁ δ[ῆμος — βασι]λέα Θρα(ι)[κ]ῶν Ῥοιμη[τάλκην — Κ]ότυος υἱόν, τὸν — [Βιστ]όνων εὐεργέτην.

Bistones, tribu thrace, habitant la contrée entre Abdère et Dicæa ; le nom est quelquefois employé dans les écrivains latins comme synonyme de *Thraces*; cf. le même préfixe dans *Bisaltæ*, *Bisanthe*, *Bizye*, *Bizone*, *Bithynia*, etc.

[110[b8]. Deville, *Annuaire*, 1873, p. 96, n. 3; Reinach, *BCH*, 1881, p. 94, n. 18, qui semble avoir ignoré qu'elle fût déjà publiée. Grand piédestal, sous le porche de l'église neuve.

Αὐτοκράτο — ρα Τραϊανὸν — Ἀδριανὸν — Καίσαρα Σεβα — 5 στόν, τὸν σω — τῆρα, ὁ δῆμος.

[110[b9]. Deville, *Annuaire*, p. 97, n. 4. Sur l'ancien port.

Βρούττιος Ἐπί — νειχος ζῶν ἐπό — ει ἑαυτῷ(ι) καὶ τῇι — συμβίῳ(ι) Βρουττίᾳ(ι) — 5 Δημητρίᾳ(ι) τὸ μ[νῆ] — μα. ϐ

Α, Є, Ζ, Π, C et Ʃ, Ꙍ. Signe de séparation entre les mots.

[110[b10]. Chapelle de Haghia-Paraskévi. Bas-relief brisé par en haut : Banquet funèbre, figures assises, enfant debout; table chargée de mets, raisins, figues, poires et pommes; mauvais travail. Reinach, *BCH*, 1881, p. 92, n. 9.

...νος ἡ καὶ Κάρτουζα..

Α, Ϲ.

[110[b11]. *Ibid.*, n. 10. Maison Zoïtza.

Ῥουφεῖα — Πρείσκα — Διονυσίου, — ὁ δῆ — 5 μος.

Α, Ʃ retourné. Caractères de basse époque, Rein.

[110b12. Reinach, *BCH*, 1881, p. 92, n. 12. Maison de Philippos. Cippe.

Φάσις ❦ Ἐπα — φροδείτου — ἥρως.

[110b13. *Ibid.*, n. 13. Maison de Iannako. Cippe.

Δωρίων Διονυ — σίου ἥρως.

[110b14. *Ibid.*, p. 93, n. 14. Maison Manoli.

[Ἀ]πολινάριο[ς], — Δωροθέ[α].

[110b15. *Ibid.*, p. 93, n. 15. Église Saint-Nicolas, cippe avec une croix.

Θέσις — Ἀνασ — τασίου, — πριμη — 5 χηρίου.

A, Ɛ = Θ, Ϲ.

[110b16. *Ibid.*, n. 16. Sur le rivage; base en marbre blanc.

Διονύσιος Κτησιβίου — ἥρως.

Caractères de l'époque romaine, Rein.

[110b17. *Ibid.*, 1881, p. 93, n. 17; cf. *BCH*, 1884, p. 51. Échelle de Maronée. Église de Saint-Charalambos; cippe à fronton :

Ἀγαθῇ(ι) τύχῃ(ι) — ἱερεὺς Διὸς — καὶ Ῥώμης, Δι — ονύσ<ι>ου καὶ — Μάρωνος, — Αὐρ. Τάρσας — Μύρωνος.

Θ, Ϲ et Σ. — L. 4 : ΔΙΟΝΥϹΙΟΥ.

[110b18. *Ibid.*, p. 90, n. 3; cf. *BCH*, 1884, p. 50. Cippe orné de palmettes.

Ὀρφεῖ Καισιαν[ῶι] (?) —, ἡ ἀδελφὴ Φλ(αβία) — Ἀπολλωνία, — ὁ δῆμος. — 5 Φλ(αβίαν) Ῥηγίλλαν — ὁ δῆμος.

A, λ, Σ et C, Φ, ω. — Ὀρφεύς; cf. l'index des noms propres. Cæsianus, nom romain; cf. *CIG*, 4249, 4274.

[110b19. *Ibid*, p. 90, n. 4. Maison de M. Thomas Hadji-Janondi.

A gauche : Μητρόδωρον — Φιλομούσου — ἥρωα.
A droite, en face des lignes 2 et 3 : Ὁ δῆ — μος.
Au-dessous : Κατουβήα (?) Πλουτογέ — νους.

A et A, C et Σ, Φ. Caractères de basse époque, Rein.

[110^{b20}. Reinach, *BCH*, 1881, p. 91, n. 7; cf. *BCH*, 1884, p. 50. Même maison.

Αἰνετὸν ἐν βιότω(ι) ζήσασα χρόνον Τυλλία Πρόκλα παλαὶ στρατιώτου — θυγάτηρ, στρατευομένου τε ἀδελφοῦ, κατεσκεύασα ἐμαυτῆ(ι) τὸ χαμοσό — ριον. ΠΑΡΑΥΤΑΙϹΟ βούλομαι, μεχρὶ μὲν ζῶ, ὃν ἂν θέλω θεῖναι, μετὰ δὲ — τὸν θάνατον, μόνος. Ἂν τις τολμήση(ι) τινὰ θεῖναι, δώσει τῶ(ι) ταμείω(ι) (δηνάρια) φ' — — 5 καὶ τῆ(ι) πόλει (δηνάρια) φ'.

Α, Θ, Σ et Ϲ, Φ, Ω. Inscription de basse époque, Rein.

[110^{b21}. Reinach, *BCH*, 1884, p. 51. Maison Vrionis. Lettres liées, de basse époque.

.... ΤΗΜΟΥϹWΝΧΑΡΙΝ... — .... ΦΗΦΡΕΝΙ..... — .... ΤΙ ΜWΝΘΕΜΙΝ... — .... ΤΟΝΚΡΑΤWΝ.... — 5 ... ΘΥΝΕΙΝΟW.....

[110^{b22}. *Ibid.*, p. 52, n. 6. Côté droit de la fontaine :

Γαῖον Οὐαλέρι — ον Σευῆρον ἥρω[α]. — Ἡδεῖα Τάρσου ἡρωΐς.

Tarsas, cf. n. 110^{b17}.

[110^{b23}. *Angeblich aus Maronia*. Conze, *Neue arch. Untersuch., auf Samothrake*, p. 101, n. 14. Écriture de bonne époque.

ΜΟΡΜΙΛ.... — ΛΑΥΤΟΣ....... — ΓΥΦΡΙΛΛ...

Peut-être μορμίλ[λων].

[110^{b24}. Échelle de Maronée. Deux fragments de statues de femmes drapées, provenant d'un fronton (?). Reinach, *BCH*, 1881, p. 88.

[110^{b25}. *Ibid.* Deux hauts-reliefs représentant une jeune femme assise sur un lit.

[110^{b26}. *Ibid.*, p. 90, n. 5. Maison de M. Thomas Hadji-Janondi. Haut-relief funéraire, h. 1^{m},20 : femme assise, les mains jointes sur les genoux; auprès, un enfant tenant un vase. Travail médiocre.

[110^{b27}. *Ibid.*, p. 91, n. 6. Même endroit. Banquet funèbre : autour d'une table à trois pieds, chargée de fruits, sont assis une femme vue de profil et deux hommes vus de face; de chaque côté de la table se tient un petit serviteur.

Même endroit, bas-relief funéraire : sous un hérôon, homme et femme debout se donnant la main.

[110^{b28}. *Ibid.*, p. 92, n. 11. Église Saint-Jean. Buste d'enfant en marbre jaune, d'un assez beau style.

[Cavala = Néopolis.]

[110b39. Heuzey, *Monuments grecs*, 1875, p. 27; *Mission de Macédoine*, p. 21.

Ἀπολλοφάνης — νεωκόρος — Παρθενῶνο[ς] — χρεοφυλάκιον.

[Kilia = Cœla.]

110c. [Maître-autel de l'église de Saint-Dimitri.] Kiepert-Franz, *Annali*, 1842, p. 138; Le Bas, 1450. [Ce marbre provient de Cœla, d'après M. Hauvette, *BCH*, 1880, p. 506, 513.]

.... Κοιλανῶν πώλεως — τὸν πρώτως ἀχθέντα — παίδων πάλην.. — ἐπιτροπεύοντος τῆς — 5 ἐπαρχείας Φλ. Εὐγενέτορος.

Lettres liées : l. 1 : ΝΠ ; 2 : ΠΡ. Fin d'une dédicace agonistique.

[110c1. Aujourd'hui à Maïto. Lolling, *MDIA*, 1884, p. 76 et suiv. Bas-relief : repas funèbre. Homme étendu sur un lit; devant lui, table à trois pieds; à droite, serviteur; à gauche, chien.

Βάκων Πριβάτω(ι) ἰδίω(ι) — πατρὶ μνή[μ]η[ς χάρ]ιν.

Α. Interponction à peu près régulière. Couronne d'olivier au-dessous de l'inscription.

[110c2. *Bouyouk-Anafarta*, mais provenant de Kilia. Hauvette, *BCH*, 1880, p. 514.

Κάτιος Τίβερις ἔθηκα τὴν σορὸν — ἐμαυτῷ(ι) καὶ τῇ(ι) γυνεκί μου — Κλαυδία(ι) Εὐημερία(ι) κὴ τέκνοις — δυσί. Εἰ δέ τις ἀνύξας ἕτερον — νεκρὸν βαλεῖ, δώσει τῷ(ι) φίσκω(ι) — (δηνάρια) ͵βφ′ κὴ τῇ(ι) Κοιλανῶν πόλει — (δηνάρια) ͵βφ′.

Θ, Μ, Ξ, Ϲ, Ω.

[110c3. Près du port de Kilia, au nord de Madytus, dans les greniers de Théodorakis Bragos. Plaque de marbre rectangulaire; h. 0m,60, l. 1m,25. Hauvette, *BCH*, IV, p. 512; *EE*, V, n. 226; *CIL*, III, *Suppl.*, 7380.

Numini domus Augustæ — Ti. Claudius Faustus Regin[*us*] *et — Clau-*

dia Naïs Fausti, — balneum populo et familiai — 5 Cæsaris n(ostri) d(e) [s(ua)] p(ecunia) f(ecerunt) idemque — aquam in ejus balnei usus — perduxerunt et consacrarunt, — [Nerone] Cæsare Aug(usto) et Antistio Vetere — cos.

L. 2 : **TI** ; l. 6 : **BALNEI**. — 7 : Hauv., **CONSECRARVNT** ; *CIL*, **N** et **T** liés dans *consacrarunt*. — 8 : le nom de Néron martelé. Date, 55 ap. J.-C., premier consulat de Néron.

Maïto = Madytus.

110[d]. [Église de Saint-Dimitri. Le Bas, 1454.]

Μάξιμος Διονυσίω(ι) — ἰδίω(ι) καθηγητῆ(ι) μνήμης — χάριν.

[Ξ, Θ. Lettres liées, l. 2 : **HMNHMH**].

111. [Pavé de l'église Saint-Théodore. Cippe surmonté d'un fronton.] *CIG*, 2016[b]; [Le Bas, 1452, d'après Kiepert.]

Ἵλαρος Ἀσκληπιάδου — τῷ(ι) υἱῷ(ι) — Ἀσκληπιάδη(ι) Ἱλάρου — Λαμψακηνῷ(ι), — 5 ἀρχιτέκτονι.

111[a]. [Église στὸν Χριστόν. Sarcophage orné de bucrânes, de rosaces et de guirlandes ; l'inscription dans un cartouche à queue d'aronde. *CIG*, 2016[c]; Anthimos Alexoudis, ΕΦΣ, 1865-1870, IV, p. 124, n. 3, et pl. x, n. 2.

Μουχιανὴ — Μουκίω(ι) Σού — σου πατρὶ ἰδ — ίω(ι) ἔθηκεν · — 5 ἐὰν δέ τις — ἕτερος ἀνοίξη(ι) τὴν — σορόν, δώσει τῷ(ι) φίσκω(ι) δηνάρια ͵αφ'.

111[b]. [Église Saint-Théodore], *CIG*, 2016 *d*, [d'après Kiepert; Le Bas, 1453. Cippe surmonté d'un fronton].

Entre deux mains levées :

ΚΥΡΙΕΗΛΙΕΗΜΑΣΚΛΑΠΕ — ΣΕΜΗΛΑΘΟΙΤΟΝ.

Au-dessous, couronne, puis inscription en plus grandes lettres :

Σωσίων Σατορνία(ι) — γυναικὶ ἰδία(ι) μνήμη[ς] — χάριν.

[Malédiction peu claire, peut-être : Κύριε Ἥλιε, [ἥν τι]ς κλαπε(ῖ), σε μὴ λάθοιτο<ν>. Les formes moyennes du verbe λανθάνω sont quelquefois employées avec le sens actif, *échapper à l'attention de quelqu'un;* par exemple, Lucien, *Sacrif.*, 14, etc. Cf. une malédiction

analogue, adressée également au Soleil et relative aussi à un vol, dans une inscription de Délos. Le texte est surmonté de deux mains levées et il contient l'explication de cette figure, empruntée aux rites mêmes et aux formules de la malédiction : Θεογένης .... κατὰ Ἁγίου αἴρει τὰς χεῖρας τῶ(ι) Ἡλίω(ι) καὶ τῆ(ι) Ἁγνῆ(ι) θεᾶ(ι) · ὀμώμοκεν αὐτῶ(ι) μὴ στερέσαι μηδὲ ἀδικῆσαι αὐτῶ(ι) παρακαταθήκην μηδὲ λαβοῦσαν ἀποστερεῖν ..... αὐτὴ δὲ, λαβοῦσα παρακαταθήκην εἰς ἐλευθερίαν, ἀπεστέρησε. Μὴ ἐκφυγοι τὸ κράτος τῆς θεᾶς..... *BCH*, 1882, p. 500 et suiv.]

111[c]. [Église de la Panaghia Épiscopi. Kiepert-Franz, *Annali*, 1842, p. 151; pavé de l'église de la Panaghia Mésochorétissa,] *CIL*, III, 724; [ΜΒΕΣ, II, p. 16.]

Q. Cornelius — Crispus — vixit ann(is) XX — Servilia Antylla — mater piissimo — filio fecit.

Μουσεῖον : *Antulla*.

[111[c1]. Cour de l'église Saint-Georges. Inscriptions sur deux morceaux de marbre semblables et provenant d'un même monument. Hauvette, *BCH*, 1880, p. 507; Marcopoulo, ΜΒΕΣ, II, p. 15, copie moins complète.

a. ΛΛΟΙΙΟΙ [π]ατρὸς ἐπι[τ]ρό[που Θραίκης] (?), — πεμφθέντι ἐπὶ στρατολογίαν ἀπὸ Ῥωμ[αίων] εἰς τὴν αὐτὴν ἐπαρχίαν, χειλιάρχω(ι).....

b. ... Α ἐ[π]άρχ[ω(ι) εἴλ]ης β' Παννονίων, [ἡγη — σα]μένω(ι) Δεκαπόλεως τῆς ἐν Συρία(ι), τετει[μη] — μένω(ι) δώροις στρατιωτικοῖς πᾶσιν ἔν τε τ[ῶ(ι) — Δ]ακικῶ(ι) πολέμω(ι)........

L. 1, peut-être : Λόπο[υ].

[111[c2]. Église de la Panaghia Χρυσομαρμαρίνη. ΜΒΕΣ, II, p. 15, n. 213.

[.....ἀγ]ωνοθετήσας τ... — ἀνέθηκεν τῶι Δ... — ου καὶ τὰ ἐν αὐτῶ[ι]... — περίπατον καὶ τὰ α... — 5 ας καὶ τοὺς οἴκου[ς]... — τὰ ἀγάλματα τῶ[ν]... — [ἐλ]άσσονα πυλῶνα...

Plaque brisée à droite et à gauche.

[111[c3]. Église de la Panaghia Épiscopi. ΜΒΕΣ, II, p. 16.

Ἄλιος Ἀσκληπιάδης — τῶ(ι) ὑῶ(ι) — Ἀσκληπιάδη(ι) Ἀλίου, — Λαμψακηνῶ(ι).

Dans une couronne : Ὁ δῆμος.

Ἄλιος, sans doute, pour Αἴλιος.

[111c4. Mur extérieur de la cour de l'église Saint-Georges. Fragment de sarcophage. Hauvette, *BCH*, 1880, p. 509-510. A gauche, dans un cartouche.

Ἐὰν δέ τις — ἕτερος ἀνοί — ξη(ι), δώσει — τῶ(ι) φίσκω(ι)...

[111c5. Maison de Séraphim Kritioti. Hauvette, *ibid.*, p. 510.

...ρις ἔθηκα τὴν σορὸν ἑαυτ[ῶι — καὶ]... .. ΙΛΛΩ, Γλύκωνι καὶ τέκνοις ... — ... [ἐὰν δέ τις ἕτερον ἐπιχειρ]ήση(ι) ϐαλεῖν, δώσει τῆ(ι) πόλει (δηνάρια) ͵α.

Θ, **C**. Point de séparation après **PIC**.

[111c6. Aujourd'hui au musée de Berlin. Conze, *Verzeichniss der antiken Skulpturen*, n. 329. Tête d'homme jeune, en marbre blanc, h. 0m,30. Longue chevelure bouclée. Portrait idéalisé. Époque grecque tardive.

[Jalova = Sestos.]

[111c7. Plaque de marbre blanc, trouvée à Sestos, en 1865. Collection F. Calvert, aux Dardanelles. Description sommaire, *Athenæum*, 17 juin 1865; Copies de C. Curtius, *Hermes*, VII, p. 113-139; Marcopoulo, ΜΒΕΣ, II. 1876-8, p. 18 et suiv., n. 221; W. Jerusalem, *Wiener Studien*, I, p. 32 et suiv.; Dittenberger, *Sylloge*, 246.

[Ἐπὶ ἱ]ε[ρέ]ως Γλαυκίου [τ]ο(ῦ) Κιλλαίου, μηνὸς Ὑπ[ερϐερεταίου ------ ἔδοξεν] — τῆι βουλῆι καὶ τῶι δήμωι · Μένανδρος Ἀπολλᾶ εἶπε[ν] · Ἐ[πειδὴ Μηνᾶς Μένητος ἀπὸ τῆ]ς — πρώτης ἡλικίας κάλλιστον ἡγησάμενος εἶναι τὸ [τῆι πατρ]ίδ[ι] χρήσιμον ἑαυτὸν — παρέχεσθαι, οὔτε δαπάνης καὶ χορηγίας οὐδεμιᾶς φειδόμενος οὔτε κακοπαθίαν — καὶ κίνδυνον ἐκκλίνων οὔτε τὴν ἀπαντωμένην καταφθορὰν τῶν ἰδίων τοῖς ὑπὲρ — τῆς πόλεως πρεσϐεύουσιν ὑπολογιζόμενος, πάντα δὲ ταῦθ' ἡγούμενος δεύτερα καὶ — πρὸ πλείστου θέμενος τὸ πρὸς τὴν πατρίδα γνήσιον καὶ ἐκτενές, βουλόμενός τε τῶι — μὲν δήμωι διὰ τῆς ἰδίας σπουδῆς ἀεί τι τῶν χρησίμων κατασκευάζειν, ἑαυτῶι δὲ — καὶ τοῖς ἐξ ἑαυτοῦ διὰ τῆς ἀπαντωμένης ἐκ τοῦ πλήθους εὐχαριςτίας δόξαν ἀ(ε)ίμνησ — τον περιποεῖν, πολλὰς μὲν πρεσϐείας ἐπιτε[λέσας πρὸς] τοὺς βασιλεῖς, ἐν αἷς πάντα — τὰ συνφέροντα κατηργάσατο μετὰ τῶν συνπρεσϐευτῶν τῶι δήμωι, τάς τ' ἐνχειρισ — θείσας ἑαυτῶι πίστεις ὁσίως διεφύλαξεν · πραγματευθεὶς δὲ καὶ παρὰ Στράτωνι τῶι — στρατηγῶι τῆς Χερρονήσου καὶ τῶν κατὰ τὴν Θράικην τόπων καὶ τῆς καλλίστης — ἀποδοχῆς ἀξιούμενος παρ' αὐτῶι διὰ τὴν ἐν τοῖς πιστευομένοις καθαρειότητα, ἐ — κεῖνόν τε παρ<ε>ίστατο χρήσιμον γείνεσθαι τῆι πόλει, αὐτός τε πᾶσι τοῖς πολίταις — ἐκτενῶς προσηνέχθη · τῶν τε βασιλέων εἰς θεοὺς μεταστάντων καὶ τῆς πόλεως — ἐν ἐπικινδύνωι καιρῶι γενομένης διά

τε τὸν ἀπὸ τῶν γειτνιώντων Θραικῶν φόβον — καὶ τῶν ἄλλων τῶν ἐκ τῆς αἰφνιδίου περιστάσεως ἐπιστάντων χαλεπῶν, Μηνᾶς — καὶ λέγων καὶ πράσσων διετέλει τὰ ἄριστα καὶ κάλλιστα, διδοὺς ἀπροφασίστως ἑ — αυτὸν εἰς πάντα τὰ συνφέροντα τῆι πόλει, τάς τε πρεσβείας ἀνεδέχετο προθύ - μως πρός τε τοὺς στρατηγοὺς τοὺς ἀποστελλομένους ὑπὸ Ῥωμαίων εἰς τὴν Ἀ — σίαν καὶ τοὺς πεμπομένους πρεσβευτάς, ἐν αἷς ἐν οὐδενὶ καθυστέρησεν ὁ δῆ — μος, ἀλλὰ πάντα κατωικονομήσατο διὰ τῆς τῶν πρεσβευόντων κακοπαθίας, — πρὸς οὕς τε ἐπρέσβευσεν δήμους ἐν καιροῖς ἀναγκαίοις τὰ λυσιτελῆ τῆι πατρίδι με — τὰ τῶν συνπρεσβευτῶν κατεσκεύασεν, ἔν τε ταῖς πολεμικαῖς περιστάσε — σιν ἀνὴρ ἀγαθὸς ὢν διατετέλεκεν περὶ τὸν δῆμον, ἱερεύς τε ἀποδειχθεὶς τοῦ — βασιλέως Ἀττάλου ἀξίως ἀνεστράφη τοῦ δήμου, πᾶσαν ὑπομείνας φιλαγάθως — τὴν ἐν τοῖς δαπανωμένοις χορηγίαν, ἐπιστραφεὶς οὐ μόνον τῶν πολιτῶν [καὶ] — τῶν ἄλλων τῶν κατοικούντων τὴν πόλιν, ἀλλὰ καὶ τῶν παρεπιδημούντων — ξένων, περιτιθεὶς τὴν ἐκ τῶν ξένων εὐφημίαν τῆι πατρίδι · γυμνασί — αρχός τε αἱρεθεὶς τῆς τε εὐταξίας τῶν ἐφήβων καὶ τῶν νέων προενοήθη, — τῆς τε ἄλλης εὐσχημοσύνης τῆς κατὰ τὸ γυμνάσιον ἀντελάβετο καλῶς καὶ — φιλοτίμως · κατεσκεύασεν δὲ τόν τε λουτρῶνα καὶ τὸν ἐ[φε] — ξῆς οἶκον, ἀνέθηκεν δὲ καὶ ἄγαλμα λευκοῦ λίθου, τά τε ἐλλείποντα καὶ ὄντα [ἀ] — ναγκαῖα προσκατεσκεύασεν · ἔν τε τοῖς γενεθλίοις τοῦ βασιλέως καθ' ἕκαστον — μῆνα θυσιάζων ὑπὲρ τοῦ δήμου διαδρομὰς ἐτίθει τοῖς τε ἐφήβοις καὶ τοῖς — νέοις, συνετέλει δὲ καὶ ἀκοντισμοὺς καὶ τοξείας, ἐτίθει δὲ καὶ ἐπαλείμ — ματα, διὰ τῆς ἑαυτοῦ φιλοδοξίας προτρεπόμενος εἰς ἄσκησιν καὶ φιλο — πονίαν τοὺς νέους · ἀνθ' ὧν ὁ δῆμος ἀποδεχόμενος αὐτοῦ τὸ φιλόσπουδον καὶ — ἐκτενὲς συνεχώρησεν μὲν αὐτῶι τὰς ἐπιγραφάς, ἠξίωσεν δὲ ἐπαίνου διὰ — τῶν ψηφισμάτων, οἵ τε ἔφηβοι καὶ οἱ νέοι ἐστεφάνωσαν αὐτόν τε καὶ τὸν — ἐφήβαρχον, ὧν ἀποδεξάμενος τὴν τιμὴν τῆς δαπάνης αὐτοὺς παρέλυσεν, τάς — τε τῶν ὅπλων ἀναθέσεις ἐκ τῶν ἰδίων ἐποιήσατο · τοῦ τε δήμου προελομέ — νου νομίσματι χαλκίνωι χρῆσθαι ἰδίωι, χάριν τοῦ νομειτεύεσθαι μὲν τὸν τῆς πό — λεως χαρακτῆρα, τὸ δὲ λυσιτελὲς τὸ περιγεινόμενον ἐκ τῆς τοιαύτης προσόδου — λαμβάνειν τὸν δῆμον, καὶ προχειρισαμένου τοὺς τὴν πίστιν εὐσεβῶς τε καὶ — δικαίως τηρήσοντας, Μηνᾶς αἱρεθεὶς μετὰ τοῦ συναποδειχθέντος τὴν κα — θήκουσαν εἰσηνέγκατο ἐπιμέλειαν, ἐξ ὧν ὁ δῆμος διὰ τὴν τῶν ἀνδρῶν δι — καιοσύνην τε καὶ φιλοτιμίαν χρῆται τῶι ἰδίωι νομίσματι, ἔν τε ταῖς ἄλλαις ἀρ — χαῖς καὶ λειτουργίαις, εἰς ἃς ὁ δῆμος αὐτὸν προκεχείρισται, ἴσον ἑαυτὸν καὶ δί — καιον παρείσχηται, βουλόμενος στοιχεῖν τοῖς ὑφ' ἑαυτοῦ πρασσομένοις καὶ κα — τὰ μηθὲν ἐνλείπειν τῆι πρὸς τὸ πλῆθος εὐνοίαι, φυλάσσειν δὲ ὀρθῶς καὶ δι — καίως τὰς ἐνχειριζομένας αὐτῶι πίστεις · τό τε δεύτερον παρακλη — θεὶς γυμνασιαρχῆσαι ὑπέμεινεν ἐν καιροῖς δυσκόλοις, τεθλειμμένων ἡμ[ῶν] — ἐξ ἐτῶν πλειόνων διά τε τὰς

Θρακίους ἐπιδρομὰς καὶ τοὺς περιστάντας τὴν — πόλιν πολέμους, ἐν οἷς ἀπήχθη μὲν τὰ ἀπὸ τῶν ἀγρῶν πάντα, ἄσπορος δὲ ἡ πλεί — στη χώρα ἐγένετο, αἵ τ' ἐπιγενόμεναι κατὰ τὸ συνεχὲς ἀφορίαι τοῦ σίτου εἰς ἀπορί — αν κατὰ κοινόν τε τὸν δῆμον ἤγαγον καθ' ἰδίαν τε ἕκαστον τῶν πολιτῶν, ἐν οἷς — καὶ Μηνᾶς (ἦν) πολλοῖς τεθλειμμένος · πάντα δὲ ταῦτα παραιτησάμενος, τῶι θε[ω — ρ]εῖν τὸν δῆμον εὐχάριστον ὄντα καὶ τιμᾶν τοὺς ἀγαθοὺς ἄνδρας ἐπιστάμενον, — ὑπερέθετο ἑαυτὸν ταῖς τε δαπάναις καὶ τῆι λοιπῆι φιλοδοξίαι · εἰσελθὼν γὰρ εἰς — τὴν ἀρχὴν τῆι νουμηνίαι συνετέλεσεν μὲν θυσίας τῶι τε Ἑρμεῖ καὶ τῶι Ἡρακλ[εῖ] — τοῖς καθιδρυμένοις ἐν τῶι γυμνασίωι θεοῖς ὑπὲρ τῆς τοῦ δήμου καὶ τῆς τῶν νέων σωτη — ρίας, ἐπετέλεσεν δὲ καὶ διαδρομὰς καὶ θέσεις ἀκοντισμοῦ καὶ τοξείας. τῆι δ' ἐσχά — τηι καλλιερήσας ἐκάλεσεν ἐπὶ τὰ ἱερὰ οὐ μόνον τοὺς μετέχοντας τοῦ ἀλείμματος — ἀλλὰ καὶ τοὺς λοιποὺς πάντας, ποιούμενος τὴν μετάδοσιν τῶν ἱερῶν καὶ τοῖς ξέ — νοις · καθ' ἕκαστόν τε μῆνα ἐπιτελῶν τὰς πρεπούσας θυσίας ὑπὲρ τῶν νέων τοῖς — προεστηκόσιν τοῦ γυμνασίου θεοῖς φιλαγάθως καὶ μεγαλομερῶς ἐχρῆτο τιθεὶς δια — κοντισμούς τε καὶ τοξείας καὶ διαδρομὰς ἐπιτελῶν, μεταδιδοὺς μὲν τοῖς νέοις τῶν — καλλιερουμένων ὑφ' ἑαυτοῦ ἱερῶν, προτρεπόμενος δὲ διὰ τῆς τοιαύτης φιλοδοξίας — πρὸς ἄσκησιν καὶ φιλοπονίαν τοὺς νέους, ἐξ ὧν αἱ τῶν νεωτέρων ψυχαὶ πρὸς ἀνδρείαν ἁμιλλώμεν — αι καλῶς ἄγονται τοῖς ἤθεσιν πρὸς ἀρετήν · μετεδίδου δὲ τοῖς ἀλειφομένοις τῶν ἱερῶν — τῶν ἀπὸ τοῦ ἀλείμματος εἰς οἶκον, κοινὴν ποιούμενος τὴν φιλανθρωπίαν καὶ τοῖς ξένοις — τοῖς μετέχουσι τοῦ ἀλείμματος · προσηνέχθη δὲ φιλανθρώπως καὶ τοῖς τὰς ἀκροάσεις — ποιησαμένοις πᾶσιν, βουλόμενος καὶ ἐν τούτοις διὰ τῶν πεπαιδευμένων τὸ ἔνδοξον — περιτιθέναι τῆι πατρίδι · ἐπεμελήθη δὲ καὶ τῆς τῶν ἐφήβων καὶ νέων παιδείας, τῆς τε λοιπῆς — εὐσχημοσύνης τῆς κατὰ τὸ γυμνάσιον προενοήθη, ἐχορήγησεν δὲ καὶ ξύστρας καὶ ἐπα — λείμματα ἔθηκεν, συνετέλεσεν δὲ καὶ ἀγῶνα τῶι Ἑρμεῖ καὶ τῶι Ἡρακλεῖ ἐν τῶι Ὑπερβερεταίωι — τιθεὶς ἆθλα πάντων τῶν ἀθλημάτων τοῖς τε νέοις καὶ τοῖς ἐφήβοις ὅπλα ἐπίσημα ἐνδεδεμένα — ἐν ὁπλοθήκαις, ἐφ' ἃ ἐπιγράψας τοὺς νικήσαντας τὴν ἀνάθεσιν αὐτῶν παραχρῆμα ἐν τῶι γυ — μνασίωι ἐποιήσατο · ἔθηκεν δὲ καὶ δευτερεῖα θέματα · ἔθηκεν δὲ καὶ παισὶν ἆθλα καὶ ὁπλομαχίας — θέματα ἐφήβοις τε καὶ ἀνδράσιν, ὁμοίως δὲ καὶ διατοξείας καὶ διακοντισμοῦ · ἔθηκεν δὲ καὶ — ὅπλα μακροῦ δρόμου καὶ εὐταξίας καὶ φιλοπονίας καὶ εὐεξίας · συντελέσας δὲ καὶ θυσίαν τοῖς — προγεγραμμένοις θεοῖς καὶ κατατροχάσας τὴν εὐανδρίαν κατὰ τὸν νόμον, ἐκάλεσεν ἐπὶ τὰ — ἱερὰ τοὺς ἀλειφομένους πάντας καὶ τοὺς ξένους τοὺς μετέχοντας τῶν κοινῶν, λαμπρὰν — ποιησάμενος τὴν ὑποδοχὴν καὶ ἀξίαν τῶν θεῶν καὶ τοῦ δήμου · ἵνα οὖν καὶ ὁ δῆμος φαί — νηται τοὺς καλοὺς καὶ ἀγαθοὺς τῶν ἀνδρῶν τιμῶν καὶ τοὺς ἀπὸ τῆς πρώτης ἡλικίας φιλοτί — μους γινομένους περὶ τὰ κοινὰ καὶ φιλοδοξεῖν προαιρουμένους ἀποδεχό-

μενος, καὶ ἐν χάριτος — ἀποδόσει μὴ λείπηται, θεωροῦντές τε καὶ οἱ λοιποὶ τὰς περιγινομένας τιμὰς ἐκ τοῦ δήμου — τοῖς καλοῖς καὶ ἀγαθοῖς, ζηλωταὶ μὲν τῶν καλλίστων γίνωνται, προτρέπωνται δὲ πρὸς ἀρετήν, — ἐπαύξηται δὲ τὰ κοινὰ παρορμωμένων πάντων πρὸς τὸ φιλοδοξεῖν καὶ περιποιούντων ἀεί τι τῆι — πατρίδι τῶν καλῶν· Τύχηι τῆι ἀγαθῆι, δεδόχθαι τῆι βουλῆι καὶ τῶι δήμωι, ἐπη(ι)-νῆσθαι Μηνᾶν — Μένητος ἐπί τε τοῖς προγεγραμμένοις πᾶσιν καὶ ἐφ' ἧι ἔχων εὐνοίαι διατελεῖ πρὸς τὸν δῆμον, — συνκεχωρῆσθαι δὲ αὐτῶι καὶ τὴν τῶν ὅπλων ἀνάθεσιν ἐπιτελέσαι ποιουμένωι τὰς ἐπιγραφὰς καὶ — ὅτι ἐστεφάνωται ὑπό τε τῶν ἐφήβων καὶ τῶν νέων· στεφανοῦσθαι δὲ αὐτὸν καὶ ὑπὸ τοῦ δήμου ἀνὰ πᾶν [ἔ]τος τῆς πανηγύρεως ἐν τῶι γυμνικῶι ἀγῶνι χρυσῶι στεφάνωι, τὴν ἀναγόρευσιν τοῦ κήρυκος — ποιουμένου κατὰ τάδε· « Ὁ δῆμος στεφανοῖ Μηνᾶν Μένητος γυμνασιαρχήσαντα δὶς καλῶς καὶ — φιλοδόξως, ἀρετῆς ἕνεκεν καὶ εὐνοίας τῆς εἰς ἑαυτόν »· στῆσαι δὲ αὐτοῦ καὶ εἰκόνα χαλκῆν — ἐν τῶι γυμνασίωι ἐφ' ἧς ἐπιγραφήσεται· « Ὁ δῆμος καὶ οἱ νέοι Μηνᾶν Μένητος γυμνασιαρχήσαν — τα δὶς καλῶς καὶ φιλοδόξως καὶ ἀγαθὸν ἄνδρα γεγονότα περὶ τὸν δῆμον »· καλεῖσθαι δὲ αὐ — τὸν καὶ ἐκγόνους εἰς προεδρίαν ἐν πᾶσι τοῖς ἀγῶσιν, οἷς ἂν ἐπιτελῆι ὁ δῆμος· ποιεῖσθαι δὲ — τοῦ στεφάνου τὴν ἀνάρρησιν τὸν κατ' ἐνιαυτὸν γινόμενον <ον> ἀγωνοθέτην· ἐπεὶ δὲ — βουλόμενος διὰ τὴν ὑπάρχουσαν περὶ τὰ κοινὰ στενοχωρίαν χαρίζεσθαι καὶ ἐν τούτοις — τῆι πόλει ἀναδέχεται ἐκ τῶν ἰδίων τὸ ἀνήλωμα τὸ εἰς τὸν ἀνδριάντα, προνοηθήτω<ι> — ἵνα ὡς κάλλιστος σταθῆι, ἀναγραψάτω<ι> δὲ καὶ εἰς στήλην λευκοῦ λίθου τόδε τὸ ψήφισ — μα καὶ στησάτω<ι> εἰς τὸ γυμνάσιον.

A, Θ, Π, Σ. — Date postérieure à la mort d'Attale III (133), antérieure à l'année 120 av. J.-C. — L. 1 : Curtius, Jerusalem [κ]α[ὶ] Κιλλαίου ; Marcopoulo, .. Κιλλαίου. — L. 10 : βασιλεῖς, les rois de Pergame, qui avaient reçu la Chersonnèse du sénat romain, après la défaite d'Antiochus ; cf. ci-dessus, n. 80-81[a]. — L. 12 : Στράτων, commandant des troupes du roi de Pergame, avait sans doute défendu la ville contre les attaques des Thraces et en particulier de Diegylis (Dittenb.). — L. 16 : τῶν τε βασιλέων, allusion à la mort d'Attale III, divinisé comme ses prédécesseurs. — L. 17 : ἀπὸ τῶν γειτνιώντων Θραικῶν, Diegylis et les peuplades barbares. — L. 18 : ἐκ τῆς αἰφνιδίου περιστάσεως, la guerre d'Aristonicos (Dittenb.). — L. 21 : τοὺς στρατηγούς, les généraux romains, L. Licinius Crassus, M. Perperna, M' Aquilius, qui commandèrent en Asie, de 132 à 129 (Jerusalem). — L. 22 : πρεσβευτάς, les cinq ambassadeurs envoyés avant la guerre d'Aristonicos, Strab., XIV, p. 646 (Dit-

tenb.). — L. 26 : ἱερεὺς τοῦ βασιλέως Ἀττάλου, Attale III. — L. 44 : νομειτεύεσθαι, le mot usité est νομιστεύεσθαι. — L. 55 : Θραικίους ἐπιδρομάς, πολέμους, cf. l. 17 et 18.

[111^c8. Puits de Hadji-Méhémet. Hauvette, *BCH*, 1880, p. 517.

Ὁ δῆμος — Ἰουλίαν θεὰν Αὐτοκράτορος — Καίσαρος θεοῦ υἱοῦ Σεβαστοῦ. —

En regard :

Ὁ δῆμος — Μάρκον — Ἄγριπ[παν].

Inscriptions en l'honneur de *Julia*, à Délos, *BCH*, 1878, p. 399 ; à Thasos, *RA*, 1879, I, p. 283 ; à Lesbos, *BCH*, 1880, p. 443 ; à Paphos, *Journal of Hellenic Studies*, 1888, p. 243. Inscriptions en l'honneur de *M. Agrippa*, à Corcyre, *CIG*, 1878 ; à Gythium, Le Bas-Foucart, *Voy. arch.*, 243^b ; cf., à Sparte, l'association des Ἀγριππιασταί, *CIG*, 1299 ; à Athènes, *CIA*, III, 575, 576 ; à Oropos, Ἐφημ. ἀρχ., 1886, p. 87 ; à Mitylène, *CIG*, 2176 ; à Ilium, *CIG*, 3609, etc. Ces inscriptions doivent, en partie au moins, se rapporter au voyage qu'Agrippa et sa famille firent en Orient, en l'année 17.

[111^c9. Maison du softa Ali. Partie d'un autel circulaire, orné de denticules, d'oves et de perles. Lolling, *MDIA*, 1881, p. 209.

Ὑπὲρ βασιλέως Πτολεμαίου καὶ βασιλίσσης — Ἀρσινόης θεῶν φιλοπατόρω[ν] — καὶ τοῦ ὑοῦ αὐτῶν Πτολεμαί[ο]υ — θεοῖς τοῖς ἐν Σαμοθράικ[η]ι — Ἀριστάρχη Μικύθου Περγαμηνή.

Ptolémée IV Philopator (222-205) et Arsinoé sa sœur et son épouse. La date du monument est antérieure au moins de quelques années à la fin du règne de Ptolémée IV, Arsinoé ayant été mise à mort par son ordre (Polybe, XV, 25, 2 ; 33, 11). Une partie de la Thrace, en particulier les villes et le territoire de Lysimachie, Maronée, Énos appartenaient aux rois d'Égypte, depuis le règne de Ptolémée III Évergète, et restèrent entre leurs mains jusqu'à l'avènement de Ptolémée V Épiphane. Cette possession fut enlevée à l'Égypte pendant la minorité de ce prince, par Philippe V de Macédoine (*CIG*, 5127^a, l. 13 et suiv. ; Polybe, V, 35).

[111^c10. Lolling, *MDIA*, p. 212, sur le même marbre que la dédicace aux divinités de Samothrace, n. 111^c9, et à droite, en grandes lettres carrées.

Οἱ εὐσεβέστατο[ι]... — δεσπόται ἡμῶ[ν]..... — .... ΓΣΕ...... — ΛΑΞ ...

... ΞΕΓ.. .... — 5 ἐκ τῆς ἀπαιτηθ[είσης]. — προνοια ΤΗΝΑΥ — τοῦ ἱερατικοῦ Α.. — τῆ(ι) ἁγιωτάτη(ι) ΘΕ.. — σταθμισθέντα ΛΟ... — 10 ὀγδοήκοντα.... — τριῶν ἐπὶ Ἰουλ[ι.. ... τοῦ δια] — σημοτάτου ἡγο[υμένου τῆς Ἑλλη — σπόντ[ου].

Θ, Ε, Ω. — Les ornements sculptés de l'autel ont été en partie grattés pour faire place à l'inscription nouvelle.

[111^{c11}. Bas-relief funéraire trouvé à Sestos. Aujourd'hui aux Dardanelles, dans la maison de Démétrios Xanthopoulos. Marcopoulos, ΜΒΕΣ, II, p. 13.

Θεῷ(ι) Ὀλβίῳ(ι), Φλάβιε Τυ.... — εὐχαρισστήριον (*sic*).

[111^{c12}. Si l'indication de provenance est exacte pour le n. 111^{c11}, l'inscription suivante, qui est dans la même collection et porte une dédicace analogue, doit aussi être originaire de Sestos. Marcopoulos, ΜΒΕΣ, p. 12-13.

Θεῷ(ι) Ὀλβίῳ(ι), Εὔτυχος ὑπὲρ ἰδίας σ[ω] — τηρίας καὶ τῶν βουῶν εὐχαρισ[τήρι] — ον.

Ζεὺς Ὄλβιος ; cf. ci-dessus, n. 100g.

[111^{c13}. Bas-relief du musée de Tchinili-Kiosk. Dumont, *Musée de Sainte-Irène*, *RA*, 1868, II, p. 237 et suiv., n. XIX ; cf. ci-dessus, p. 261 ; Reinach, *Catalogue*, n. 229. Provenance : côte de Thrace, sur la Propontide, d'après M. Dumont ; Ialova, d'après M. Reinach. Plaque de marbre, encadrée de pilastres portant une architrave. Banquet funèbre : homme drapé, étendu sur un lit, et tenant une couronne ; devant lui, *mensa tripes*. Au pied du lit, femme assise sur un siège élevé, au-dessous duquel est une corbeille. Inscription sur l'architrave et les pilastres :

Δάμας Μηνίου ἐτῶν ξε' καὶ [ἡ] — γυνὴ αὐτοῦ Χρυσέα ἐτῶν ν'. — Χαίρετε. —

[111^{c14}. *Bagtche-keui*, près de Sestos. Base de marbre. Hauvette, *BCH*, 1880, p. 513.

[Ἡ λαμ]προτάτη Κοι — λανῶν πόλις — ψ(ηφίσματι) ❦ β(ουλῆς).

[111^{c15}. *Ak-Bachi*, près Sestos. Pierre formant le seuil d'une grange ; h. 0^{m},25 ; l. 1 m. Hauvette, *BCH*, 1880, p. 515 ; Lolling, *MDIA*, 1881, p. 210.

....ς υἱὸν Δόλην καὶ Νίκης τὸ πα...... — καὶ τὸ προσκήνιον ἀρετῆς ἕνεκεν.

Lolling : ΥΣΥΙΟΝ.

[111^{c16}. *Ialova.* Stèle de marbre blanc, dans le cimetière turc. Hauvette, *ibid.*, p. 516.

[Τί]τος Φορφανὸς Τίτου — [Ν]ικίας τὸ μνημῆον — ἐποίησεν τῶι ἀδελφῶι — [Τ]ίτωι Φορφανῶι Τίτου — 5 Πύθηι, — [κ]αὶ Φορφανῆι Τίτου Βην[ύσ — τ]ει τῆι συναπελευθέραι.

Ὁ δῆμος. Οἱ πραγματευόμε couronne — νοι Ῥω couronne μαῖοι.

10 Τίτον Φορφανὸν Τίτου Νικίαν.

Dans une couronne : Ὁ δῆ — μος — [ὁ Μα]δυτίων.
Dans une couronne : Ὁ δῆ — μος — ὁ Ἀλοπεκον — νησίων.

Hauvette : Φ(λάβιος) Ὀρφανός et Φ(λαβία) Ὀρφανή ; Dittenberger, *Epigr. Miscellen*, p. 299, lit : Τίτος Φορφανός (l. 1-4), et Φορφανή (l. 6); en latin *Forfanus*, nom qui était originairement un ethnique.

Bergas.

111^{c17}. Kiepert-Franz, *Annali*, 1842; [Le Bas, 1449, sous la rubrique « *Gallipoli* »; Lolling, *MDIA*, 1884, p. 17, donne les trois dernières lignes seulement, et les considère comme une inscription nouvelle. Les quatre dernières lignes sont enfermées dans un cartouche à queue d'aronde].

..... [κ]αὶ συνβίω(ι) ΜΑ... [ἐὰν δέ τις] — ἀνοίξη(ι), — δώσι τῶ(ι) — φίσκω(ι) — 5 (δηνάρια), ,γφ΄.

Ζ, W. L. 5 : ⩘

Sizeboli = Apollonia.

111^{d}. *CIG*, 2052. [Le Bas, 1555.] Liste des membres d'une confrérie dionysiaque.

.... Καρνεάδης Ἡρα.... — ... δώρου λικναφόρος..... — ... ΔΟΝΟCΟΡΟ βούκολος, Φά[βιος] — Ἔκδικος Ποσειδωνί[ου] ἑστία[ρχος] — 5 ΝΙΚΗΦΟC, Ἀλέξανδρος Ἀρισταινέτου, ... — κρατηρία[ρχ]ος (?), Τέρτιος Χρ[ή]στου ἀρχιμύσ[της] — Ἑρμόδωρος ΕΛΟCΟΥ, Διονύ[σιος] Κασίου, — Πολύξενος καὶ Παρ[μεν]ίων οἱ Ἀπολλωνίου, Δήμητρις Προτείμου, [Ἡρα]κλείδης (?) — 10 Παπᾶ, Κοδρᾶτος Ἡροφί[λ]ου, Ἀλέξαν — δρος, Ἀσκληπιόδοτος Τελε[σ]φόρου, Φιλό — τειμος .., [Κ]άρπος Ἀλεξάνδρου, Διονυσό — [δω]ρος [Ἡρ]ακ[λ]είδου, Ὀνήσιμος Πω[λί]ωνος, Τᾶ — τος Γαῖος (?) Νεάνδρου, Ἔξοχ[ο]ς Ἑρμαφί —

λου, Ζώπυρος Ἑρμοῦ, ΤΕΙΟϹ Ἁρποκράτου, Γαλ — ΑΑΡΟΙΧΙΤΗ Σατύρου ἀρχιβασσάρα, Βάκ[χ — ιος] Μύρωνος κισταφόρος, Τρηστίσσιμος Τελε[σ]— φόρου, Ἀπόλλωνις Ἀρτεμιδώρου, Λουκίσαν — δρος Ἀπολλωνίου, Τηλέμαχος Πασ.... — ...δρωνος, ΓΕΝΕΜΗϹ Ἡροφίλου, Σωζόμενος — ΙΩΥϹΚΑΤΕΛΛΗϹ, Κορνοῦτος οἱ Κορνούτου.

[Ζ, Π, C ; d'ailleurs, lettres ordinaires. L. 2 : ΔΟΩΡΟΥ ; 3 : peut-être ... δονος [ἀ]ρ[χι]βούκολος, ou un nom, comme Δ[ι]νο[π]όρο[υ], composé de Δίνης et πορος, cf. l'index des noms thraces, § VII ; 4-5 : lecture du *Corpus* ; peut-être ἔκδικος, nom commun désignant une fonction ; Ποσειδῶνις Ἑστιαί[ου] ; 5 : Νικήφ(ορ)ος[)] ; 6 : *Corpus*, κρατηριακός (?), [Κ]ρίσ[π]ου (?) ; 8 : ΠΙΑΡΑ...ΙΩΝ ; 11 : *Corpus*, Ἀλέξανδρος [)] ; 12 : *Corpus*, Φιλότειμος [)] ; 13 : ΠΩΝΩΝΟϹ, *Corpus*, [Κό]νωνος ; 16-17 : ΒΑΚΛ... ; 18 : *Corpus*, Λουκ. Ἴσανδρος ; 21 : *Corpus*, [Σ]ώ[σου] κ(αὶ) Ἀ[π]έλλης ; plutôt peut-être un nom composé de τράλης, comme [Μουκ]ατ[ρά]λης ; Sozoménos et les deux suivants étaient fils de Cornutus.]

[111^{d4}. *CIG*, 2856 *d*, d'après une copie de Dubois de Montpéreux, prise au musée d'Odessa ; Bœckh attribue l'inscription à cette ville, comme aussi Le Bas, 1557, qui la lui emprunte. Mauvaise copie dans Ouvarov, *Recherches des antiquités de la Russie méridionale*, p. 70, qui rapporte le texte à Olbia. Latischew, *MDIA*, 1884, p. 216, la rapporte à Sizépoli, d'après le *Journal d'Odessa*, 1829, 25 nov., n. 91, cité, p. 211. Musée d'Odessa.

..... [οἵτινες, ἐλθόν]τες πρὸς Καλλ[α — τιανούς, τό τε ψήφισμα ἀποδ]ώσουσιν καὶ ἀξιώσου — [σιν αὐτοὺς τόπον συγχω]ρῆσαι, εἰς ὃν ἀνατεθή — [σεται ἡ εἰκὼν καὶ ἀναγ]γελίαν ποίη(σα)σθαι καθό — [τι προγέγραπται (?) ...]ν δὲ καὶ αἰσίαν καθ' ἕκαστον — [ἐνιαυτὸν (?) ..... χρυ]σῶι στεφάνωι · ὑπάρχειν δὲ — [αὐτῶι ..... τὰς ἐ]ψηφισμένας τιμάς · τ[ὸ] δὲ ψ[ή — φισμα τοῦτο ἀναγράψαι εἰς] στήλην λευκοῦ λίθου [κα]ὶ ἀνα — [θεῖναι εἰς τὸ ἱερὸν τοῦ Ἀπόλ]λωνος · ἑλέσθαι δὲ τὴν ἐκ(κ)λη — [σίαν ἄνδρας δύο, οἵτιν]ες ἐπιμεληθήσονται τῆς [τε ποιήσεως τοῦ τελαμῶ]νος καὶ ἀναθέ[σ]εως · τὸ δὲ σ[ύ — μπαν ἀνάλωμα τὸ εἰς τὴν] ἀνάθεσιν τοῦ τελαμῶνο[ς — δοῦναι τοὺς ἐπιμελη]τὰς (?) ἢ παρέδ[ρ]ους τοὺς κατ[ὰ — ..... καὶ ἐ]νεγκεῖν ἐν λόγωι. Ἡ(ι)ρέθησαν — [ὁ δεῖνα καὶ ὁ δεῖνα].

[111^{d5}. *Sozopolis*. La pierre, transportée d'abord à Bourgas, dans le jardin de M. Bonal, est aujourd'hui au musée du Louvre. Jirecek, *AEMŒ*, 1886, p. 164, n. 6 ; Héron de Villefosse, *Gazette arch.*, 1887, Chronique, p. 25 ;

Catalogue sommaire des antiquités grecques et romaines du Louvre, n. 1344, dans la salle des Caryatides.

Ἔδοξε τῆ(ι) βουλῆ(ι) καὶ τῶ(ι) δήμω(ι) τῶ(ι) — Ἀπολλωνιατῶν, Ἑκαταῖος Ζώπα — εἶπεν · Ἐπειδὴ Αἰσχρίων Ποσειδίπ — που ἀνὴρ ἀγαθὸς καὶ ἔντειμος, — ἀρετῆ(ι) καὶ δόξη(ι) κεκοσμημένος, — εὐυπάντητος δημοσία(ι) τε — καὶ ἰδία(ι), ἑαυτόν τε ἀποδεικνύ — μενος τοῖς ἐντυνχάνουσι — εὔχρηστον καὶ σύμφορον τῆ(ι) — τε πόλει, μήτε κόπου φεισάμε — νος μήτε δαπάνης, ἀλλὰ ποι — ῶν τὰ ἄριστα καὶ πράσσων — τῆς τε ἑαυτοῦ καλοκαγαθί — ας λαμβάνων καρπούς; γυμνα — σιαρχ[ήσ]ας δὲ τελείως καὶ α — ....[ἐ]πανγελλόμενος.....

L. 17. Villefosse : ....ΟΥΓΑΙΛΙ... (?). — Au-dessus de ἔδοξε, une ligne raturée. — Jirecek, l. 1 : ΤΩΝ — 16 : ΓΑΝΓΕΜΟΜΕΝΟΣ, transcrit γενόμενος.

La stèle, en marbre blanc, h. 0,64 ; l. 0,42, porte entaillé dans la pierre, à la partie supérieure, un demi-cylindre, autour duquel est figurée une couronne de lierre et de laurier.

[111^{d3}. Église de Saint-Zosimos. Jirecek, *AEMŒ*, 1886, p 163-4; Bechtel, *Inschr. ionisch. Dialekts*, n. 138.

Κρινομένης — Οἰνοπί[δ]εω. — Δήμη — Ἀριστοκλείους, — Ἀμφιπολῖτις, Κρινομένους — γυνή.

Jirecek : ΟΙΝΟΠΙΛΕΩ.

[111^{d4}. Moulin à vent, hors de la ville. Jirecek, *AEMŒ*, 1886, p. 164, n. 5.

Δημήτριος — Ἑκατωνύμο(υ).

[111^{d5}. Maison particulière. Jirecek, *ibid.*, p. 63, n. 2; cf. Bechtel, *IID*, p. 137.

Φιλτάτη — Ἀπολλωνίδεω.

[111^{d6}. Maison particulière. Jirecek, *AEMŒ*, p. 63, n. 3.

Ἀπολλωνίς, — Δημείο(υ) — γυνή.

[111^{d7}. Portique de l'église. Jirecek, *ibid.*, p. 163, n. 1 ; Bechtel, *IID*, n. 139.

Μήτοκος Ταρούλου, φύσι δὲ — Δέκμου, κτίσας τὴν πόλιν — μετὰ τὴν ἔκπτωσιν καὶ ἐ — πισσκευάσας (*sic*) τὸ τρίπυλον — καὶ τὴν βᾶριν Ἀπόλλωνι Ἰητρ[ῶ(ι)].

[111d8. *CIG*, au n. 2052, signale à Sizepoli plusieurs épitaphes en mauvais état, une entre autres qui porte, d'après Blaramberg, la formule :

Χαῖρε παροδεῖτα.

[111d9. Maison particulière. Jirecek, *AEMŒ*, 1886, p. 165. Bas-reliefs à trois tiroirs : *a*, en haut. Banquet funèbre, personnage couché et *mensa tripes*; *b*. Cavalier marchant à droite; *c*. Banquet funèbre, homme étendu, femme assise.

[111d10. Nécropole de Sozopolis. Jirecek, *ibid.* Vingt amphores, hautes de un mètre, à deux anses, portant des marques sur le col.

a. ΑΡΚΕΛΑ[ου
b. ΑΓΑΘΩΝΟ[ς
c. ΘΕΟΞΕ[νου.

Vases de terre, verre et bronze. Lampes, vases rouges à ornements noirs ; vase noir avec lignes blanches.

[111d11. Trouvailles de monnaies de Lysimaque, des empereurs des Ier-IIIe siècles, avec les légendes : Αὐγούστης Τραϊανῆς, Ἀπολλωνιατέων, etc., et de monnaies byzantines. Jirececk, *AEMŒ*, 1886, p. 163 (1).

Missivri = Mesambria (2).

[111e. « *In muro ecclesiæ metropolis.* » Aujourd'hui au musée de l'Ermitage. Plaque de marbre blanc, h. 0m,62, l. 0m,90. Bas-relief : Hermès à double visage, les deux bras étendus, et tenant chacun un plateau de balance; à droite, des poids; à gauche, diverses mesures. Au-dessous, inscription. *CIG*, 2053, d'après Blaramberg, *Journ. d'Odessa*, 1829, n. 95, et le Ἑρμῆς Λόγιος, 1812, p. 48; Le Bas, 1561; Sayger et Desarnod, *Album*, pl. 47; Latischew, *MDIA*, 1884, p. 223-4, meilleure copie, plus exacte pour la forme des lettres et la distribution des lignes; Dittenberger, *Sylloge*, n. 339.

❦ Ἀγαθῆι ❦ τύχηι. — Ἀγορανόμοι τῆς λαμπροτάτης Μεσαμ — βριανῶν

[(1) Antiquités transportées de Sozopolis à Saint-Pétersbourg, en 1829, d'après Tepliakov, *Briefe aus Bulgarien*, p. VIII, cité par Jirecek, *AEMŒ*, 1886, p. 175, n. 34 :
36 inscriptions et bas-reliefs :
2 vases :
89 monnaies.
Cf. une inscription de Schoumla, relative aux Apolloniates. Jirecek, *AEMŒ*, 1886, p. 197-200.
(2) Légendes de monnaies : 450-390 av. J.-C., ΜΕΤΑ ; — IIIe et IIe siècles av. J.-C., ΜΕΤΑΜΒΡΙΑΝΩΝ, ΜΕΣΑΜΒΡΙΑΝΩΝ. *Greek Coins Brit. Mus.*, Thrace, p. 132 et suiv.

πόλεως Ἀὐρ(ήλιος) Ἀσκληπιάδης Ἀ — σκληπιάδου καὶ Δημοσθένης Τατᾶ βουλευ — ταὶ παρακαλοῦσιν πάντας τοὺς κατερ — γαζομένους τὴν πόλιν ἔρχεσθαι καὶ — ἀπογράφεσθαι κατὰ τὸν νόμον τῆς ❦ — πόλεως καὶ τὸ ἔθος. ❦ Εὐτυχῶς.

A et Λ, Z, Θ et ⊖, ◇, Π, Ꮯ, Y et ¥, ⊔⅃. — Lettres liées : l. 1 : HᏟ (*bis*), MΠP, ME ; 2 : N⊔⅃NΠ, ⊔⅃Ꮯ, HΠ, HᏟ ; 3 : HΠ, HᏟ ; 3 : HΠ, HM, ⊖E, NHᏟ, OY superposés = Ȣ, EY ; — 5 : TE ; 6 : ME, HNΠ ; 7 : HᏟ ; 8 : ⊔⅃Ꮯ (*bis*). — Date : IIIe siècle ap. J.-C.

M. Dumont explique : « Les agoranomes ordonnent à tous les ouvriers de se faire inscrire selon la loi et la coutume ; » [il faut plutôt entendre par κατεργαζόμενοι les *commerçants* ; c'est un équivalent exact de πραγματευόμενοι].

111f. *CIG*, 2053*b*, [d'après Blaramberg, *Journ. d'Odessa*, 1829, n. 98 ; 1830, n. 72 ; Le Bas, 1558 ; Cauer, *Del. inscr. gr.*, n. 36 ; Sayger et Desarnod, *Album*, pl. 47 ; Latischew, *MDIA*, 1884, p. 219 ; Collitz, *Dialektinschr.*, III, n. 3078. Plaque de marbre gris, h. $0^m,40$, l. $0^m,34$. Musée de l'Ermitage].

Ἔδοξε τᾶι βουλᾶι καὶ τῶι δά[μωι].. — .ων Μαντιθέου εἶπε · Ἐπειδὴ Δε... — [τ]ης Δήζου Ἀστάς, φίλος ἐὼν καὶ εὔνο[υς] — διατελεῖ τᾶι πόλει καὶ κατ' ἰδίαν τοῖς — ἐντυγχάνουσι χρήσιμον ἑαυτὸν πα — ρέχεται, δεδόχθαι τᾶι βουλᾶι καὶ τῶι δάμωι — δεδόσθαι αὐτῶι καὶ ἐκγόνοις προξενίαν, — πολιτείαν, ἰσοτέλειαν πάντων καὶ πο — λέμου καὶ εἰράνας ἀσυλεὶ καὶ ἀσπονδεί, — καὶ ἔφοδον ἐπὶ τὰν βουλὰν καὶ τὸν δᾶ — μον πράτοις μετὰ τ[ὰ] ἱερά · τὸν δὲ ταμ[ί] — αν ἀναγράψαντα τὸ ψάφισμα τοῦτο — εἰς τελ[α]μῶνα λευκοῦ λίθου ἀνα — θέμεν εἰς τὸ ἱερὸν τοῦ Ἀπόλλωνος.

[A, Z, Θ, Ξ, Π, Φ, Ψ. — *Corpus*, l. 1-2 : ΚΟΝΩΝ .. ΔΕΜΟΝ ; 3 : ΦΙΛΟΞΕΝΩΣ. — Date : IIIe siècle av. J.-C. — *Astas*, Thrace habitant la région de la ville de Cabyle, Steph. Byz., *s. v.* Ἀσταί, Καβύλη ; Strab., VII, p. 319-320. Cf. la région Ἀστική, ci-dessus, n. Q[1], 62[f] ; Pline, *H. N.*, IV, 45. — Τελαμών, cf. *CIG*, 2056, et ci-dessus, n. 1.]

111g. *CIG*, 2053 *c*, [d'après Blaramberg et Kokinos, *Journ. d'Odessa*, 1830, n. 72 ; Le Bas, 1559 ; Sayger et Desarnod, *Album*, pl. 23 ; Latischew, *MDIA*, 1884, p. 218 ; Collitz, *Dialektinschr.*, III, n. 3077. Plaque de marbre blanc, à fronton, brisée en bas, h. $0^m,34$, l. $0^m,21$. Musée de l'Ermitage].

Ἀγαθᾶι τύχαι. Μεσσαμ — βριανοὶ ἔδωκαν Καλλίππωι — [Θερ]σανδρίδα

Θεσσαλῶι προ — ξενίαν, πολιτείαν, προε — δρίαν, ἰσοτέλειαν πάν — των χρημάτων αὐτῶι καὶ ἐκ — γόνοις, καὶ ἔσπλουν [καὶ — ἔκπλουν ἐν] πολ[έμωι]...

[Bonnes lettres : Σ, Ω plus petit. — IIIe siècle av. J.-C. — *CIG*, l. 3 : ΚΑΣΑΝΔΡΙΔΑ ; 8 : ΕΙΣΠΟΛΙΝ].

111h. *CIG*, 2054, [d'après de Hammer, *Umblick auf einer Reise nach Brussa*, p. 194, et Blaramberg, *Journ. d'Odessa*, 1829, n. 98; Le Bas, 1557; Sayger et Desarnod, *Album*, pl. 41; Latischew, *MDIA*, 1884, p. 224-5. Plaque de marbre blanc, h. 0m,48, l. 0m,39. Bas-relief très endommagé : homme drapé, faisant une libation sur un autel placé à droite ; à gauche, un cratère et un grand vase. Au-dessous, l'inscription].

Ἀγαθῆι τύχηι. — Αὐλουζένης Αὐλουζένεος — Ἀπόλλωνι, ὑπὲρ τῆς ἑαυτοῦ σωτη — ρίας καὶ τῶν ἰδίων ἀμπέλων ἐπὶ — ἄ χραν, εὐχαριστήριον ἀνέθηκε.

CIG, l. 2 : ΑΥΛΟΥΞΕΝΗΣ, avec ΝΗ liés.

111i. *CIG*, 2055; Le Bas, 1562, d'après de Hammer.

Αὐρ(ήλιος) Ἴουλις IC .. γερουσι — αστῆς ἐμαυ[τῶ(ι) ἐποίησα] (?) · — εἰ δέ τις [τολμήσει ου ἀνοίξει], — δώσει προσ[τείμου τῶ(ι) τα] — μείω(ι) [Ж] ἑκατ[όν].

111j. *CIG*, 2053 *d*, *Add.*, [d'après Blaramberg et Zachariæ; cf. 2053 *c*, une analyse du même texte; Le Bas, 1560; Sayger et Desarnod, *Album*. pl. 23; Latischew, *MDIA*, 1884, p. 222-3. Plaque de marbre gris, brisée en haut et à gauche, h. 0m,59, l. 0m,72. Musée de l'Ermitage].

[Ἀγαθῆι τύχηι. Τὸν δεῖνα τοῦ δεῖνος τειμηθέντα ὑπὸ τοῦ δήμου τοῦ..... — 1 ...... χρυσ]ῶι σ[τεφάνωι — ... ἀρετῆς ἕ]νεκεν · —

[καὶ ἀναγορεύσει ἀϊ]δίωι καὶ εἰκόνι χαλκῆι — [καὶ παραστέμα]τι δήμου στεφανοῦντι — [τὴν εἰκόνα κ]αὶ ταφῆι τῆι ἐν πόλει — [ἀρετ]ῆς ἕνεκεν · —

[ὑπὸ τοῦ δ]ήμου τοῦ Τομιτῶν χρυσῶι στεφάνωι — [καὶ εἰκ]όνι χαλκῆι καὶ παραστέματι δήμου — [στεφανοῦ]ντι αὐτοῦ τὴν εἰκόνα, εὐεργέτην — [ὄντα τ]οῦ δήμου · —

[ὑπὸ τοῦ δ]ήμου τοῦ Ἰστρι[α]νῶν [χ]ρυσῶι στεφάνωι — [καὶ εἰκόνι χα]λκῆι ἀρετῆς ἕνεκεν · —

[ὑπὸ τοῦ δ]ήμου τοῦ Ἀπολλων(ι)ατῶν χρυσῶι στέφανωι — [καὶ εἰκόνι χ]αλκῆι ἀρετῆς ἕνεκεν, θεοῖς πᾶσιν.

[La restitution ne diffère de celle du *Corpus* qu'en quelques détails peu importants. — L. 3 : ἀναγορεύσει ἀϊδίωι. Cf. *CIG*, 2099.

Bœckh suppose que les récompenses ont été décernées par cinq villes formant la pentapole désignée, *CIG*, 2056[c], et qui devait se composer de Tomi, Istria, Apollonia, Mesambria et Odessos. — L. 4-8 : παράστεμα, statue du peuple placée à côté de celle du bienfaiteur ; cf. Demosth., *pro Cor.*, p. 254.]

111[k]. Épitaphe métrique d'une femme appelée Xéno, *CIG*, 2055 *b*, *Add.*, [d'après Blaramberg. Cf. 2055, le vers 3, d'après *Journ. d'Odessa*, 1830, n. 72].

[᾿Ελθόντες] πρὸς τοὺς ΚΑΡΓΑΡΟΣ ὀρθὰ φρονεῦντας
[ἀστοὺς ἐν] τούτω(ι) σήματι κεκ[λ]ίμ[ε]θα<ι>.
[῾Η μὲν γὰρ] Ξενώ εἰμι · ὁ δ' ἐμὸς πόσις ἔγγυθι ἐμεῖο
[κεῖται · ὅμου δ' ὁσ]ίως, ὡς βίον ἐπνέομεν,
[ἔζημεν σεμν]οί · μακάρων [δέ] τε μοῖραν ἔχοντες
[κείμεθα] καὶ εὐσεβέων ἐν σκιεροῖς θαλάμοις.

Ξ, Φ. — *CIG*, l. 1 : Καρπα[έ]ος, nom du fondateur de la ville (?).

[111[l]. *CIG*, 2056*e*, inscription attribuée par les éditeurs à Varna. Jurgewicz, *Mém. de la Société d'Odessa*, XI, 1879, p. 11, la revendique pour la Chersonnèse Taurique. Latischew, *MDIA*, 1884, p. 220-221, la rapporte à Mésambrie, en raison du mois ᾿Αρτεμίσιος et de la forme dorienne (Mésambrie étant la seule colonie dorienne qui ait été visitée par Tepliakov), et malgré la différence des formules avec celles des autres décrets connus de cette ville. Musée d'Odessa.

[᾿Επὶ] ..... τῶν [περὶ τὸν δεῖνα] — .....ς μηνὸς ᾿Αρτεμισίου, — [εἰσηγη]σαμένων τῶν συνέδρων, — Σωκράτη[ς] ᾿Επικράτους ὁ κα[ὶ — 5 Π]απίας εἶπεν · ᾿Επειδὴ Χρῆσ — [τος ᾿Αρ]νίου Χερσονησείτης ἀνὴ[ρ — ἀγαθὸς καὶ χρήσ]ιμος παρὰ πᾶσι τοῖς — .....ος π.....

CIG, l. 1 : τῶν Τ[ομιτῶν] (?).

[111[m]. Église de Sainte-Paraskévi, dans le dallage. Hommaire de Hell, *Voy. en Turquie et en Perse*, IV, pl. I, n. 5; Jirecek, *AEMŒ*, 1886, p. 175; Collitz, *Dialektinschr.*, III, n. 3079. Bas-relief représentant une femme assise, Aphrodite (?).

Au-dessous : [Π]ρότιμος, ῾Ηρακλείδας — Προμαθιών, Α..... — Ματρό-[ϐ]ιος, — ᾿Αρτεμίδωρος ᾿Αρτεμ..... — 5 ῾Ερμόδωρος Χ... — Διόδωρος Η... — ταξιαρχήσα[ντες τᾶι] — ᾿Αφροδίτ[αι].....

L. 1 : ou [῾Η]ρότιμος.

[111ⁿ. Église de Saint-Jean, dans le pavage du portique. Bas-relief effacé. Jirecek, *AEMŒ*, 1886, p. 175; Collitz, *Dialektinschr.*, III, n. 3080 (1).

Ἄννιον, γυνὰ Παγχάρεος, χαῖρε. — Παρμένων Παγχάρεος, χαῖρε. — Ματρὶς Παγχάρεος, χαῖρε. — Οἰνίας Παγχάρεος, χαῖρε. —

Α, Π, Σ.

[Anchialos.]

[111°. Église Χαριτομένη, dans le mur de droite, à l'intérieur. Jirecek, *AEMŒ*, 1886, p. 172, n. 1.

Αὐτοκράτορα Καίσαρα [Μ. Αὐρ(ήλιον) Ἀντ]ωνεῖνο[ν Εὐσεβῆ Σεβασ] — τόν, Ἀραβικόν, Ἀδιαβηνικόν, Παρθικὸν μέγ[ιστον ἡ] — βουλὴ καὶ ὁ λαμπρότατος δῆμος Οὐλπιανῶν Ἀγχ[ιαλέων διὰ] — Φλ(αουίου) Κλαυδιανοῦ.

[111ᵖ. Même église, dans le mur extérieur, autel. *Ibid.*, p. 173, n. 2.

Διὶ Ὀλυμ — πίω(ι).

[111ᑫ. Même église, à l'intérieur. *Ibid.*, n. 3, et restitution de M. Bormann, note 32ᵃ.

Δ[ιὶ] Ὑψίστ[ωι] Δεσ — γήπολ[ις] πρός τε — [τ]ῶν τέ[κ] νων καὶ [ἑ] — αυτοῦ εὐχαριστή — ριον.

L. 1 : ΔΗΥΨΙΣΙΙΔΕΣ ; 2 : ΓΗΠΟΛΥΠΡΟΣ ; 4 : ΤΗ, lettres liées. M. Benndorf restitue Διὶ Ὑψίστωι ἐπόπτη(ι) ; cf. Hesych., *s. v.* Ἐπόπτης ; Apoll. Rhod., II, 1123-33.

[111ʳ. École hellénique. Fragment de bas-relief : homme vêtu de la toge. Jirecek, *AEMŒ*, 1886, p. 173, n. 4. Sur le socle.

ΠΛΑΤΕΙΑ — [Ἀ]υρ(ήλιος) Παῦλος — [βο]υλευταὶ — ...ιγένους.

Lettres liées : l. 1 : ΤΕ.

(1) [Il faut retrancher des inscriptions de Mésambrie l'épitaphe de C. Valerius Alexander, que Le Bas attribue à cette ville, j'ignore pour quelles raisons. Bœckh, d'après Blaramberg, indique, en effet, qu'elle provient de Devno = Marcianopolis, en Mœsie.]

[111s. *Anchialos*, près Bourgas. Stèle funéraire en marbre ; h. 0,52, l. 0,41. Aujourd'hui au musée du Louvre, Invent. MNC, 1124, d'après une communication de M. Héron de Villefosse.

Au bas de la stèle : Σίμη, Ζήνιδος — θυγάτηρ.

I-I, ¥. — L'inscription est surmontée d'un bas-relief : Femme assise sous une arcade ; elle est placée de face et tient sur les genoux un enfant. Elle est enveloppée dans un grand himation, qui couvre aussi la tête. Sur les côtés, deux figures plus petites ; à droite, femme (?) inclinant la tête à gauche et la soutenant de la main ; à gauche, homme portant un objet indéterminé de forme arrondie.

[111t. *CIG*, 2052 *b*, copie de Blaramberg ; Le Bas, 1556.

Χαίρων Ἀγαθῆι Τύχηι.

Cette inscription, d'après Latischew, *MDIA*, 1884, p. 12, note 1, est publiée plus complètement dans l'*Album* de Sayger.

[111u. Église métropole. Sur une image, inscriptions relatives aux restaurations des églises, au XVIe et au XVIIe siècle. Église de l'Ἀνάληψις, dans le dallage, devant l'autel, inscription funéraire. Jirecek, *AEMŒ*, 1886, p. 176, note 35.

+ Ἐκοιμήθη ἡ δούλα τοῦ Θεοῦ Ματθάϊ — σα Κανταχουζινὴ Παλαιολογίνα, ἔτους ,ϛϡν´ μηνὶ νοεμ(βρίω), ἠνδ(ικτιῶνος) ε´. +

Date : année 6950 ; indiction 5e, courant du 1er septembre 1441 au 31 août 1442.

[111v. Antiquités d'Anchialos, transportées à Saint-Pétersbourg, en 1829. Tepliakov, *Briefe aus Bulgarien*, Moscou, 1833, p. VIII, cité par Jirecek, *AEMŒ*, 1886, p. 175, note 34.

Amour de bronze.

Buste de femme.

Sarcophage.

[111w. *Deultum*. Couvercle de sarcophage, avec croix et inscription. Skorpil, *Ein. Bemerk.*, p. 26-94, cité par Jirecek, *AEMŒ*, 1886, p. 168.

ΕΜΒΡΙΒ = [Μηνὸς νο]εμβρίου.

[Ouroum-Ienikeui, près Calidæ.]

[111^{x}. Au-dessus d'un puits. Jirecek, *AEMŒ*, 1886, p. 170; *CIL*, III, *Suppl.*, 7408. Bas-relief : cavalier.

Au-dessus : *[Dis]* ❦ *Manibus.*

Au-dessous : *L. Titovio* ❦ *L.* ❦ *lib(erto) Diadu* ❦ *— meno* ❦ *Flavia Vera — conjugi bene merenti — et sibi et suis viva fecit.*

L. 1 : **NI** liés, **I** plus grand ; 5 : **IT** liés, **I** plus grand, ainsi que dans *viva.*

[Monuments provenant de la Thrace, sans que l'on puisse indiquer exactement de quelle localité.]

[111^{y}. Kaibel, *EG*, 540. « In aliqua Thraciæ parte. Ex ectypo descriptum Athenis misit Leo amicus. » L'inscription est de Varna, d'après M. Mordtmann, *MDIA*, X, p. 313, note 1.

Αὐτὸ μὲ γευομέναν [γλυ]κεροῦ βιότου κατὰ δῶ[μα]
ἀνδρὸς κουριδίου μοίρη [σ]βέσε, ὠκύμορος δὲ
πεντεκα[ι]εικοσέτης δόμον Ἄιδος ἀ[σ]τυφελίκτου
ἤλυθον, Ατρ.ο.. δοιοὺς παῖδας προλιπο[ῦ]σα
ἄρτι νεηγενέας, [αὐτὴ δ' Ἀ]πρωνία δύσμορός [εἶμι.]
Οἴμμοι.
[Π]αίδων [ν]ηπ[ιάχων, π]όσιος θυμαρέος ἐ[σθλοῦ]
ἠδὲ νέας ὥρης καὶ φ◇Ι. .... ΛΥΤΙΜΙ.

[111^{y1}. Thrace, aujourd'hui à Athènes. Sybel, *Katalog*, 3733 ; Heydemann, *Antike Marmorbildwerke*, 788. Relief votif dans un cadre. Travail grossier d'époque tardive ; h. $0^{m},17$, l. $0^{m}13$. Cavalier marchant à droite, vêtu d'un chiton et d'une chlamyde. Au-dessous, l'inscription :

Κότυς Λουκαζεμε..... ογ.....

Peut-être Λουκαζένεος ou Μουκαζένεος, et, à la suite, la dédicace au ἥρως.

[111^{y2}. Thrace, aujourd'hui à Athènes. Sybel, *Katalog*, 2737. Relief grossier ; h. $0^{m},14$. Cavalier marchant à droite, portant tunique et chlamyde. Cadre en forme de grotte. Traces de couleur rouge. Cf. *AEMŒ*, III, p. 168 ; Henzen, *Bullettino municip.*, IV, p. 63.

[111 y 3. Même provenance et même dépôt. Sybel, *Katalog.*, 2738. Bas-relief; h. 0m,20; brisé à droite. Cavalier galopant à droite, brandissant une lance, vêtu de la chlamyde. Cadre en forme de grotte. Traces de couleur rouge.

[111 y 4. Même provenance, même dépôt, même sujet. Sybel, *Katalog.*, 2739.

[111 y 5. Roumélie, aujourd'hui au musée de Tchinili-Kiosk. Hercule, en haut-relief, sous un édicule soutenu par des colonnes torses. S. Reinach, *Catalogue*, n. 143.

[111 y 6. Thrace, région du Rhodope, aujourd'hui au Louvre, Invent. MNB, 1044. Hercule jeune, statuette de bronze.

[111 y 7. Thrace, côte de la Propontide, aujourd'hui au musée du Louvre, salle d'Auguste, du côté droit, à gauche de la troisième niche, Invent. MNB, 1276. Tête d'homme jeune, époque d'Auguste ou de Tibère. On lui a donné le nom de Caligula; mais l'attribution est fort douteuse.

[Inscriptions relatives à des Thraces recueillies dans les pays grecs ou latins (1).]

1° *Thraces en général.*

112. Noms de Thraces donnés par des stèles funèbres de l'Attique (2).

Ἀγάθω[ν], *CIA*, II, 3017.
Ἀνθράκιον, *Ibid.*, 3018.
Ἄρχεσις, *Ibid.*, 3019.
Ἀφροδ[ισία] Σαδά[λα] .. Θράιτ[τα], Δαιδ[άλου] γυ[νή], *CIA*, III, 2493.
Βενδιδώρα (?), *Ibid.*, 3619. — Inscription suspecte de Lenormant.
Βίθυς, *Ibid.*, 2494.
Διόκλεια, *CIA*, II, 3020.
Διονῦσις, *Ibid.*, 3021, et *CIA*, III, 2495.
Δόρκιον, *CIA*, II, 3022.
Δούτιον (?) Ἀλεξάνδρου Θράιττα, *Ibid.*, 3023.

[(1) M. Dumont avait dressé cette liste, sans prétendre la faire complète, et seulement pour indiquer les résultats que le travail pourrait donner ; on a considérablement grossi son catalogue, mais en restant toujours dans le même esprit.]

[(2) M. Dumont renvoyait aux Ἐπιγραφαὶ ἐπιτύμβιοι de M. Koumanoudis ; mais le nombre des épitaphes s'est notablement accru; j'ai complété à l'aide du *CIA*.]

Δριαλλία (?) Ἀπολλοδώρου, *Ibid.*, 3024.
Εὐπορία, *Ibid.*, 3025.
Κλεώ, *Ibid.*, 3026.
Μόνιμος, *Ibid.*, 3027.
Μορφῆς, *Ibid.*, 3028.
Νικώ, *Ibid.*, 3029.
Παγγαῖον, *Ibid.*, 3030.
Πυρρίας, *Ibid.*, 3031.
Ῥόδιον, *Ibid.*, 3032.
Σκόπας Ταρουσίνου, *CIA*, III, 2496.
Σωσίχα, *CIA*, II, 3033.
Ταλούρα Ταλούρου Θράιττα, *Ibid.*, 3034.
Ὠφελίων, *Ibid.*, 3035.

[112ᵃ. Catalogue de soldats mercenaires servant à Athènes, de la fin du quatrième siècle ou peu après. *CIA*, II, 964.

Col. I, l. 1-46, *Thraces ou Bithyniens.*

Σεύθης.
Σιμίας.
Διονύσιος.
Γλαυκίας.
Βάκχιος.
Παρμενίσκος.
Πυρρίας.
Εὔδημος.
[Ἱπ]πίας.
Στράτων.
Ἀσκληπιόδωρος.
Ζώϊλος.
Θόας.
Διονύσιος.
Ζώϊλος.
Ἡρακλείδης.
Σῖμος.
Παρμενίων.
Κτησίας.
Κόνων.
Πατουμάτης.
Δίϐυθος.
Ῥοσηζίς.
Φίλων.
Πατούμας.
Δουλήζελμις.
Κάρσις.
Πυρουρρήδης.
Δριαζίς.
Δισούπης.
Πρωτίων.
Ἀριστόμαχος.
Πυρρίας.
Σῖμος.
Κόλπος.
Πυρρίας.
Κεδρήπολις.
Μάμοξις.
Θέων.
Κένθος.
Ἡρακλείδης.
Δρομιχαίτης.
Τράλις.
Καλλίστρατος.
Γλαυκίας.
Νικίας.

Ibid., col. III, 53-55.

Θρᾶικες· Θεόδωρος. Νίκων.

[112ᵇ. *CIA*, III, 170; Kaibel, *EG*, 792; Sybel, *Katalog*, 362. Dédicace par Ἀρτεμίδωρος, son frère et ses enfants, Θρῇκες.

[112[c]. Kaibel, *EG*, 140; Sybel, *Katalog*, 1516. Νέπως.. ἀπὸ Θρήικης. Inscription funéraire métrique.

[112[d]. *CIA*, II, 12.

Traité de l'année 390 entre la ville d'Athènes et *Seuthès*, fils de *Mæsadès*, roi des Odryses; cf. Xénoph., *Hellén.*, IV, 8, 26.

[112[e]. *CIA*, II, 66[b]; Sybel, *Katalog*, 4042.

Traité de l'année 356/5 entre Athènes, *Kétriporis* le Thrace et ses frères. Cf. Diodore, XVI, 22, 3. Bas-relief; Arrière-train d'un cheval, sur lequel on voit la jambe d'un cavalier; peut-être le dieu cavalier (?).

[112[f]. *CIA*, II, 175[b].

Alliance entre Athènes et *Rhéboulas*, fils de *Seuthès*, frère de *Cotys*. Date, 331/0 av. J.-C. Bas-relief; Minerve à dr.; un homme s'avance vers elle la patère à la main; derrière l'homme, deux chevaux.

[112[f1]. *CIA.*, III, 552.

Βασιλέα Ῥασκούποριν Κότυος, ἀρετῆς ἕνεκεν τῆς εἰς ἑατόν. Statue par Antignotos.

[112[f2]. *Ibid.*, 553.

Ὁ δῆμος βασιλέα Κούτυν, βασιλέος Ῥαισκουπόριδος ὑόν, ἀρετῆς ἕνεκεν καὶ εὐνοίας τῆς εἰς αὐτὸν. Signature d'Antignotos.

[112[f3]. *Ibid.*, 1077.

Catalogue éphébique : ἐπὶ βασιλέως Ῥοιμητάλκα [νεωτέρου] ἄρχοντος. Année 37-8 ap. J.-C.

[112[f4]. *Ibid.*, 1284.

Catalogue de Πυλωροί : ἐπὶ Ῥοιμητάλκ[α]νε[ωτέρου.

[112[g]. *CIA*, II, 1601.

Dédicace à une déesse par Βενδιδώρα Ζήνωνος.]

113. Salonique. Inscription communiquée par M. l'abbé Duchesne, qui l'a reproduite dans le récit de son voyage au mont Athos ; [Duchesne et Bayet, *Mission au mont Athos*, p. 51, n. 82.]

DEOPVISFIL · AN · LX · HSS · — *Ucus Dydigis fil(ius) — Manta Dizae fil(ius) patri.*

Ces noms sont évidemment thraces, bien que la nationalité ne soit pas indiquée. [Bas-reliefs : cavalier thrace, au-dessous de l'inscription ; banquet funèbre, au-dessus.]

[113a. Autres noms vraisemblablement thraces, relevés dans des inscriptions de Macédoine et de Thessalie, etc.

1. Ἀλλούπορις Κετρήζειδος, ΕΦΣ, 1886, p. 109.
2. Βεῖθυς, Heuzey, *Mission de Macédoine*, n. 68.
3. *Bithus, Tauzigis fil., qui et Macer, Ibid.*, n. 87, dédicace à *Liber Pater Tasibastenus.*
4. *Bithicentus Cerzulæ, Ibid.*, n. 87.
5. Βύζος, *Ibid.*, n. 68.
6. Βυρδίων, *Ibid.*, n. 136.
7. *Burrenus, Thrabicenti f., Ibid.*, n. 18 ; cf. 17 : — *Ti. f. Volt. Firmus* ; — *Ti. f.* IVMADIVS.
8. *Cerzula, Ibid.*, n. 87.
9. Κέτρηζεις, cf. Ἀλλούπορις.
10. *Cintis Polulæ Scaporenus, Ibid.*, n. 86.

10a. Δαλτιανή, *Ibid.*, n. 134.

11. Δένδιλος (?), *Ibid.*, n. 200.
12. *Dioscuthes (Sabinus), Ibid.*, n. 87.
13. Δίτα, *Ibid.*, n. 218. Cf. Didas et Dizas, ci-dessus, n. 89.
14. Μελγίς, *Ibid.*, n. 68.
15. Νείνισος, *Ibid.*, n. 136.
16. Παίζιος Πηδίζα, ΕΦΣ, 1886, p. 168.
17. *Polula*, cf. *Cintis.*
18. Ῥορότμα (?), Heuzey, *Mission de Macédoine*, n. 213.
19. Ροῦφος Ζείπα, ΕΦΣ, 1886, p. 108.
20. Τάρσας Βύζου Ὀχρινάς, Heuzey, *Mission de Macédoine*, n. 68.
21. *Tharsas, Ibid.*, n. 34.
22. *Tauzies Bithi, qui et Rufus, Ibid.*, n. 87.
23. *Tauziges, Ibid.*, n. 87.

24. *Trabicenthus*, *Ibid.*, *addenda*, n. 457. Cf. *Burrenus.*

25. *Zipa*, *Ibid.*, n. 86. Cf. Ῥοῦφος.

26. *Zipacenthus*, *Ibid.*, n. 87.]

27. Dans une inscription de Samos ou de Cyzique, *MDIA*, X, p. 20 :

Ἀγάθων Δαδᾶ.
Διονύσιος Ὀρφέος.
Κότυς Χρήστου.
Αἴλλεις Παπᾶ.

28. Dans des inscriptions de Varna, *MDIA*, X, p. 317 et suiv. : Ζῆνις Ἀγαθήνορος et Ἀγαθήνωρ Ζῆνι, Ἀριστοκλῆς Ζῆνι, Πόσσεις Ξένωνος, Πόσσεις Διογένου et Διονύσιος Πόσσειος, Κότυς Δερναίου, Μέντης Νεικίου, Ἄννις Ξένωνος, Θιαθίους Ἀπελλᾶδος γυνή.

29. *Anc. Greek Inscr. Brit. Mus.* :

Ἀρτεμίδωρος Διογᾶ, n. 183.
Κουαία, γυνὴ Διοσκουρίδου, n. 185.
Κάρπος Βασσάρου, n. 203.
Ἠζοῦς Ἀπολλωνίδου, n. 206, etc.]

114. Noms thraces donnés par les actes d'affranchissement de Delphes (1), avec l'indication expresse de la nationalité.

Ἀντιγόνα, Wescher et Foucart, *Inscriptions recueillies à Delphes*, 387.
Ἀπολλόδωρος, *Ibid.*, 230.
Βίθυς, *Ibid.*, 344.
Δημητρία, *Ibid.*, 184.
Διονύσιος, *Ibid.*, 237.
Δορκάς, *Ibid.*, 397.
Δωρίς, *Ibid.*, 230.
Ἐπιμελής, *Ibid.*, 371.
Εὐκολίνα, *Ibid.*, 46.
Εὔνους, *Ibid.*, 261.
Εὖρος, Rangabé, *Antiq. hell.*, n. 907.
Εὐτυχίς, Wescher et Foucart, 159.
Εὐφροσύνα, *Ibid.*, 161.
Ζωπύρα, *Ibid.*, 51.
Θραικίδας, *Ibid.*, 219. — Le nom indique l'origine.

(1) [On a complété la série et rangé les noms par ordre alphabétique.]

Κότυς, *Bull. de corr. hellén.*, V, p. 411.
M(?)αισίρα, *Ibid.*
Νικώ, Wescher et Foucart, 54.
Παράμονος, *Ibid.*, 294.
Παραμόνα, *Bull. de corr. hellén.*, 1885, p. 420.
Ῥόθος, Wescher et Foucart, 68.
Σωσώ, *Ibid.*, 182.
Σωτηρίς, *Ibid.*, 174, 175.
Σωτήριχος, *Ibid.*, 167, 238.
Σώτιον, *Ibid.*, 341.
Φίλα, *Ibid.*, 382.
Φιλόνικος, *Ibid.*, 151.

[114[1]. Décrets du peuple de Cyzique en l'honneur : 1° des fils du roi *Cotys*, *Rhœmetalkès*, *Polémon* et *Cotys*; 2° d'*Antonia Tryphæna*, fille de *Pythodoris*, de *Rhœmetalkès* et de *Polémon*; Millingen, ΕΦΣ, 1873-4, IX, p. 164-174, avec reproduction en *fac-simile* dans le παράρτημα; Curtius, *Berichte Berlin. Akad.*, 1874, p. 16 et suiv., *Ehrendenkmal der Kyzikener fuer Antonia Tryphæna*; Mommsen, *EE*, II, p. 250 et suiv.

114[2]. Dédicace des Cyzicéniens en l'honneur de Σέξτος Ἰούλιος ... [Κότυ]ος δυνάστου Θρα[ικῶν... υἱωνός... et de .... θυγάτηρ .... [βασ]ιλίσσ[ης Ἀντ]ων[ίας Τρυφαί]νης. — *MDIA*, VI, p. 41.

114[a]. Conze, *Reise auf den Inseln des thrakischen Meeres*, 1860, p. 27, inscr. de Thasos.

Ἡρόδοτος Ζείπα προσφίλης, χαῖρε.

Formule προσφίλης, cf. même ouvrage, p. 36, 39, etc.

114[a1]. *Ibid.*, p. 15 : Ἀπολλώνιος Σεύθου.

114[b]. *CIG*, 2152[i], Oreus en Eubée. Épitaphe de Γ. Κούρτιος Θησεύς, Θρά(ι)κης μὲν κλεινῆς γένος ὤν, et de Γ. Κούρτιος Ἐπαφρών. Règlement de sépulture et amende contre les violateurs; au-dessous, épitaphe métrique. Lettres liées grand nombre.

[114[c]. Sparte, *CIG*, 1477 : Ἀν[δ]ρίας [Θ]ραῖξ.

[114[d]. Antinoé. *CIG*, 4705 *b* : Αἰσχρίων Διοδότου [Θ]ραῖξ.

[114[e]. Syringe de Ramsès III, *CIG*, 4778 *e* ; Ἀσκληπιάδης Ἔρωτος [Θ]ραῖ[ξ].

[114f. Cnide. Liste de souscriptions. Collitz, *Dialektinschr.*, n. 3510 : Φιλέταιρος Θραῖξ.

[114g. Soldats romains, avec mention de leur origine thrace.

1. *M. Aurel(ius) Bithus, nat(ione) Thrax, eq(ues) sing.*, monument élevé par *M. Aurel. Surus*, son père. *CIL*, VI, 3195. Bas-relief : cavalier thrace.

1a. *Aur(elius) Disza, eq(ues) s(ingularis), n(atione) Trax*, monument élevé par *Sep(timius) Dines*, son héritier. *CIL*, XIV, 3623.

2. *Aur(elius) Diso, n(atione) Thrax, eques sing.*, monument élevé par *Fl(avius) Valens* et *Aur(elius) Surus. CIL*, VI, 3201.

3. *M. Aur(elius) Heracla Her..., dupliciarius leg. I M(inerviæ) Severi[anæ], nat(ione) Trax, domo...* Brambach, *CIR*, 475.

4. .. *[A]urel(ius) Ma....s, mil(es) leg(ionis) I, prov(incia) Thracia .....ensis.* Boissieu, *Inscr. de Lyon*, p. 325.

5. *M. Aur(elius) Mucianus, nat(ione) Thrax, in coh(orte) II præt(oria) duplarius*, monument élevé par *Julianus*, son héritier. *CIL*, VI, 2461.

6. *Aurel(ius) Mucianus, domo Thracia, (eques) sing.*, monument élevé par *Jul(ius) Valens. CIL*, VI, 3216. Au-dessus de l'inscription, bas-relief : banquet funèbre.

6a. *Aur(elius) Mucianus* élève un monument à *Mucapus Mestitu filia*, son épouse. *CIL*, VI, 3215.

7. *M. Aur(elius) Opta(tus), nati(one) Tra(x), vete(ranus) Aug.*, monument élevé par *Pon(tius H)ermes* et *Aur. Opta(tus)*, ses fils. *CIL*, VI, 3217. Bas-relief : banquet funèbre.

8. *M. Aurelius Pastor, mil(es) leg(ionis) II Parthicæ Severianæ, natione Thrax*, monument élevé par *Septimius Vetus*, son *contubernalis* et *heres. CIL*, X, 5652.

9. *Aurelius Vincentius, miles coh[o]rtis tertiæ prætoriæ ..... militavit in legione undecima Claudia annis V, in prætoria annis XL, civis Thrax. EE*, V, p. 222, inscr. de Césarée de Maurétanie.

10. *T. Flavius Bitus, eq(ues) coh(ortis) II Gemel(læ) Thrac.*, monument élevé par *Julia Marcella* et *Bitus*, sa sœur et son fils. *CIL*, VIII, 2251.

11. *Nusatita puer serve pronatus, natione Tracie. CIL*, II, 3354.

12. *Sitalces, Divi Augusti opses Thracua*, monument élevé par *Julia Phyllis*, sa sœur. Orelli, 629 ; Dumont, 116a.

13. *Valerius Sudius, miles leg(ionis) I Ital(icæ), provinciæ Tracie*, monument élevé par *Dulus*, son frère, *CIL.*, XIV, 3631 (1). Cf. *Aurel. Sudius*, *Annali*, 1885, p. 273; Σούδιος, Duchesne et Bayet, *Mission au mont Athos*, n. 57.

14. *G...is Didil. Trax*, Brambach, *CIR.*, 285[a].

[114[b]. Soldats thraces, sans indication de nationalité, mais reconnaissables à leurs noms ou à leurs cultes.

1. *P. Ælius Bithus* ou *Bitus*, *Annali*, 1885, p. 251, 256.
2. *Ælius Bithus. Ibid.*, p. 255.
3. *P. Ælius Brigo*, p. 253.
4. *P. Ælius Seuthens*, p. 251.
5. *Ælius Tituthes*, p. 254.
6. *Aur(elius) Aulupor. CIL*, VI, 2386[a], col. II, l. 8.
7. *M. Aurelius Flac[cus, miles coh...] — prætoriæ, c(enturiæ) Secundi, [translatus ex legio] — ne prima Italica Deæ ... — re Deo Sancto Heroni [votum] — reddidi.*

Au-dessus, bas-relief : cavalier en chasse et chien. *CIL*, VI, 2803; Rome, Esquilin.

8. Dédicace au même dieu, même bas-relief. *CIL*, VI, 2804; même provenance. *[Deo Sancto Hero]ni Aurelius — [... — ar]mamentarius coh(ortis) .. p]rætoriæ ... — ... [v]otum solvit.*
9. *Aur. Mucapor d(omo) P... CIL*, VI, 2386[a], col. II, l. 2, 14.
10. *CIL*, VI, 2813; même provenance. Dédicace à *Jupiter Opt(imus) Maximus* par *Aurelius Mucatra, mil(es) coh(ortis) I pr(ætoriæ) P(iæ) V(indicis).*
11. *Aur. Tharsa d(omo) Via... CIL*, VI, 2386[a], col. II, l. 16.
12. *T. Flavius Bizens. Annali*, 1885, p. 246, en 135 ap. J.-C.
13. *Deo Heroi*, [*p*]*r*[*o*] *salubritate*, *Longicius cum suis votum s(olvit)*, *Thraciacius fecit. Bullettino*, 1873, p. 111.

(1) [Dédicaces par des citoyens thraces dont les noms ne sont pas indiqués : *[Fatis] campestribus et ceteris diis deabusque et Genio Imp. Trajani Hadriani Aug. itemque suo cives Thraces e(quites) sing(ulares). Bullettino*, 1885, p. 53.

Herculi Macusano, ob reditum Domini nostri M. Aureli Antonini Pii Felicis Aug. equites singulares Antoniniani ejus, cives Batavi sive Thraces adlecti ex provincia Germania inferiori. Date : 219 ap. J.-C. *Annali*, 1885, p. 272.]

14. Dédicace à *Deus Sanctus Heron*, par *M. Publicius Cassius, evok(atus) Augg. n.n. CIL*, VI, 2805. Dieu cavalier.

15. *M. Ulpius Bithus,* en 139 ap. J.-C., ou *Bitus. Annali*, 1885, p. 251, 287.

16. *Camira Talori — Pa*VCIIVO *Taladi — Avitisia. CIL*, II, 776.

17. *Reburus, Tapori f.*, *centurio*, à sa mère *Bolosea Brevis. CIL*, II, 881. Cf. *Taporus*, *Ibid.*, 1018.

18. *CIL*, 2385, 2, l. 3. *T. Claudius Diz[ala] opt(io).*]

115. *CIG*, 2009; Clarac, *Catalogue*, 797; *Musée*, 276 *bis*, pl. 151 *bis*; *Inscript.*, p. 155; Frœhner, *Les inscriptions grecques du Louvre*, p. 302; [Le Bas, 1423; (Héron de Villefosse), *Catalogue sommaire des monuments de sculpture du musée du Louvre*, n. 1547]. Bas-relief : homme donnant la main à une femme; entre eux, un petit personnage. Marbre trouvé par Cousinéry à Amphipolis; collection Durand, n. 2719; aujourd'hui au Louvre.

Φιλότειμος βασι — λέως Ῥοιμητάλκα — δοῦλος. — Ὑπὸ τῆς γυναι — κὸς Μούσης τε[θειμένον].

[115ᵃ. Thrax, nom générique appliqué aux esclaves.

1. Θρᾶιξ et Θρᾶιττα, à Athènes. *CIA*, I, 227, l. 17, 22; 15, 16, 21, etc.

2. Θρᾶιξ, catégorie spéciale de gladiateurs. *CIG*, 2889, 3374, etc.; *MDIA*, VI, p. 131, etc.

[115ᵇ. Noms dérivés du nom de la Thrace.

1. Θραικίδαι, famille à Chios. *BCH*, 1879, p. 323.

2. Θραικίδης, aulète en Égypte. *BCH*, 1885, p. 134; cf. Θραικίδας, à Delphes.

4. *Thraciacius*. Cf. 114ʰ, 13.

5. Θράκων, citharède à Délos. *BCH*, 1885, p. 149.

6. Θρᾶιττα, nom de femme, à Oropos. *BCH*, 1879, p. 200.

[115ᶜ. Noms dérivés de la géographie de la Thrace.

1. Αἷμος Ἀλεξάνδρου, à Salamine. *BCH*, VI, p. 537; cf. Hæmos, fils de Borée et Orithye, roi de Thrace.

2. *Anchial(us)*, gladiateur à Aix, *CIL*, XII, 5675[1].

3. Πέρινθος, *Perinthio*; cf. l'index des noms propres.

4. *Rhodope. EE*, II, p. 346. Ῥοδόπη, *CIG*, 3387, 3846[z68], *add.*; cf. Ῥοδοπαῖος, *Ibid.*, 2804; Ῥοδοπιανός, 2997.

5. Στρύμων, nom d'homme. *BCH*, II, p. 341 ; IV, p. 430.

6. Στρυμογένης, à Délos.

116. [Thraces, avec la mention de la tribu à laquelle ils appartiennent.]

1. *C. Antistius [Secun]dus, n(atione) Bessus, m(iles) cl(assis) pr. M(isenensis). CIL*, VI, 3097.

2. *Aur(elius) Jobinus, nat(ione) Bessus, mil(es) coh. III pr(ætoriæ)*, monument élevé par *Aur. Martinus* et *Julius Marcianus*, ses héritiers. *CIL*, VI, 2486.

3. *Aur(elius) Victor mil(es) armatur(æ) coh. VIIII pr., natione Bes(s)us. CIL*, VI, 2699.

4. *Cæcilius Celer, natio(ne) Bessus, mil. classis pr. Misenensis, CIL*, VI, 3103.

5. *Cætronius Macer, na(tione) Bessus, n[auf]ylax*, monument élevé par *Cætronia Afrodisia* et *Cætronia Fortunata* à leur patron. *CIL*, XI; 47.

6. *L. Carisius Blandus, mil(es) ex (triere) Triumpho, nat(ione) Bessus*, monument élevé par *Carisia Fortunata*, son affranchie. *CIL*, X, 3555.

7. *Ti. Cl(audius) Urbanus, n(atione) Bessus, mil. cl. pr. Mis. CIL*, VI, 3107.

8. *Cornelius Crescens, nat(ione) Bessus*, monument élevé par sa femme *Valeria Nice. CIL*, X, 3660.

9. *C. Dinnius Valens, veter. class. pr. Mis., natione Bessus*, monument élevé par *Dinnius Calocærus* et *Dinnia Valentina*, ses enfants. *CIL*, X, 3573.

10. *Dolanus Esbeni f(ilius), Bessus, eq(ues) ex cohorte* IIII *Thracum.* Brambach, *CIR*, 1523.

11. *C. Epidius Firmus, ex (triere) Hercule, na(tione) Bessus. CIL*, X, 3576.

12. *M. Fl(avius) Valens, mil(es) clas(sis) pr(ætoriæ) Misen(ensis), natio Bessus. EE*, IV, 920; *CIL*, XIV, 236.

12a. *Fl(avius) Victor, Bes(sus)* à *Flavia Vivia* sa fille, *Lucilia Longina* son épouse, *Fl. Verus, Fl. Valerius, Fl. Vitalis*, ses affranchis. *CIL*, III, 6233.

12b. *Flavia Veneria Bessa*, dédicace *Plutoni et Proserpinæ, ex visu. CIL*, III, 5796.

13. *T. Fulvius Nepos, nat(ione) Bessus*, monument élevé par *L. Cas-s(ius) Cordus. CIL*, XI, 58.

14. *Julius Longinus Doles Biticenti f., Bessus, eques alæ Tautor(um)*

vic(tricis) c(ivium) r(omanorum), monument élevé par *Sulpicius Susulla* et *Fuscus Bitius*. *CIL*, II, 2984.

15. *M. Julius Sabinianus*, *natio(ne) Bes(s)us*, de la flotte de Misène. *CIL*, III, 6109.

16. *C. Julius Pudens*, *qui Dines Sautis*, *nat(ione) Bessus*, monument élevé par *C. Antistius Rufus*, son héritier. *CIL*, X, 3590.

17. *Longinus Blasta Bisæ f(ilius)*, *Bessus*, *eq(ues) alæ Sulp(icianæ?)*. Brambach, *CIR*, 344.

18. *M. Mæcius Rufus, natio(ne) Vessus*, monument élevé par *Scedius* et *Tarullius Rufus*, ses héritiers. *CIL*, X, 3600.

19. *M. Marius Celsus*, *nat(ione) Bessus*, monument élevé par *L. Valerius... bucci... CIL*, X, 3602.

20. A *L. Mettenius Mercator*, *mil. classis pr. Misen.*, *n(atione) Bessus*, *L. Mettenius*, son fils, et *L. Mettenius Mercurius*, son affranchi. *CIL*, X, 7595.

21. A *T. Mucius Dento*, *n(atione) Bess(us)*, *Q. Mesius Mucia(nus)*. *CIL*, XI, 82.

22. *P. Popilius Maximus*, *n(atione) Bessus*, soldat de la flotte. *CIL*, VI, 3128.

23. A *L. Salvius Pudens*, *nat(ione) Bessus*, *miles ex classe præt. Mis(enensi)*, *Barbius Crescens*, son héritier. *CIL*, X, 3370 (1).

24. A. *C. Senius Severus*, *natione Bessus*, *L. Æmilius Dolens*, son héritier. *CIL*, X, 3625.

25. *Soion Musceli* ou *Muscelli f(ilius)*, *Bessus*, *ex peditibus cohort(is) Montanorum in Pannonia*. *CIL*, III, p. 854, Dipl. XI.

26. *Sparticus*, *Diuzeni f(ilius)*, *Dibpscurtus*, *Bessus*. *CIL*, X, 769; III, p. 844, Dipl. I.

27. *T. Taronius Celer*, *nat. Bess(us)*, *miles cl. pr. Raven*. *CIL*, III, 557.

28. A *C. Trebonius Lupus*, *mil(es) ex c(lasse) pr.*, *na(tione) Bessu(s)*, *M. Valerius Rufinus*, son héritier. *CIL*, XI, 103.

29. A *L. Trebius Priscus*, *signif(er) ex classe pr. Misenensium*, *natione Bessus*, sa femme, *Valeria Festa* et son fils *T. Trebius Priscus*. *CIL*, X, 1080.

30. A *D. Tullius Ælianus*, *natio Bessus*, sa femme *Clodia Fadiana*. *CIL*, X, 3374.

(1) Les personnages des n. 16, 18, 19, portent le titre de *manipularis*, le premier sur une *liburna*, les deux autres sur une *trieris*.

31. A *M. Ulpius Longinus, natione Bessus, eques singularis Aug.*, son père *L. Sentius Fortis. CIL*, VI, 3303.

32. *M. Ulpius Maximus, nat(ione) Bes(sus), mil. cl. pr. Mis. CIL*, VI, 3145.

33. A *M. Ulp(ius) [Muc]atralis, eq(ues) al(æ) I Contar(iorum), domo Bessus, Ulp(ius) Au[l]uc[e]ntus. CIL*, III, 4378 : AVIVCCNTVS.

34. A *L. Valerius Martialis, natione Bessus, M. Valerius Asper*, son frère. *CIL*, X, 3653.

34a. *C. Valer(ius) Festus, mil. cl. pr. Misen., Bessus. CIL*, XIV, 240.

35. *C. Valerius Modestus, n(atione) Bes(sus). CIL*, VI, 3139.

36. *M. Valerius Proculus, nat(ione) Bessus. CIL*, VI, 3141.

37. *Sex. Valerius Pude(n)s, nat(ione) Bessus. CIL*, III, 558.

38. A *M. Valerius Similis, mil. ex clas. pr. Misen., nati(one) Bes(sus), L. Valerius Macrinus* et *G. Tarsinnius Fuscus*, ses héritiers. *CIL*, X, 3656.

39. A *L. Valerius Valens, manipularis lib. Justitia, nat(ione) Bessus*, son fils, *L. Valerius Priscus. CIL*, X, 3657.

40. A *C. Velonius Macer, natione Bessus, C. Velonius Macer* et *Valeria Velonia* ses enfants. *CIL*, X, 3376.

41. A *Velonius Masclus, nat(ione) Bessus*, de la flotte de Misène, *Velonia Callistæ. CIL*, VI, 3142.

42. A *M. Vibius Lupus, nat(ione) Bes(sus)*, ses héritiers, *L. Cornelius Crescens, M. Mæcius .....ens, L. Lucilius Cupitus. CIL*, X, 3664.

43. Monument d'un *hoplomachus, natione Bessus. CIL*, II, 1739.

117. [Thraces avec mention de la ville, de la κώμη ou du *vicus*, dont ils sont originaires.]

[a. *Abdère*. Cf. n. 110bis et suiv.

1. Διονυσόδωρος Πάρμιδος Ἀβδηρίτης, citharède en 197 av. J.-C.; Delphes, Dittenberger, *Sylloge*, 404.

2. Πύθων Ἑρμοχράτου Ἀβδηρίτης consacre une statue à Hermès. *IGA*, 349, inscription archaïque du Pirée.

3. Σωσικράτης Ἀγάθωνος Ἀβδηρίτης, décret de la ville d'Érétrie en sa faveur. *BCH*, 1878, p. 277.

4. Νυμφόδωρος, proxène des Athéniens à Abdère. Thuc., II, 29.

b. Énos. Cf. n. 101 et suiv.

Épitaphes, trouvées en Attique, de gens d'Énos :

1. Ἄνδρικος Ἀνδρονίκου. *CIA*, II, 2756.

2. Εἰρήνη Εἰρηναίου. *Ibid.*, III, 2237.
3. Εἰρήνη Σπαρτόκου. *Ibid.*, II, 2756; Dumont, 105b.
4. Ἐπίτευγμα Δημητρίου. *Ibid.*, III, 2238 ; Dumont, 105b.
5. Εὐημερίς Δημητρίου Αἰνίου, Πρωτέου Αἰξωνέως γυνή. *CIA*, III, 2140.
6. Εὐφροσύνη Ἡλιοφῶντος, Αἰνία, Φιλήμονος [Ἁ]μαξαντέως γυνή. *Ibid.*, 2141.
7. Ἡρογείτων. *CIA*, II, 2758.
8. Ὁμόνοια Σώφρονος, Αἰνία, Ἡλιοδώρου Ἀντιοχέως γυνή. *Ibid.*, III, 2239.
9. Παρθένιον Ἱέρωνος. *Ibid.*, III, 2240.
10. Δίφιλος Αἴνιος, catalogue de soldats mercenaires à Athènes. *BCH*, 1879, p. 74; *CIA*, II, 964.
11. Habitants d'Énos proxènes à Milet. Dittenberger, *Sylloge*, 314. IIIe ou IIe siècle avant J.-C.

Διονύσιος Σπαρτάκου. — Διονύσιος Διονυσίου. — Πυθίων Διονυσίου. — Δημήτριος Βοήθου. — 5 Ἀπολλώνιος Δημητρίου. — Ἀρχέλας Διονυσίου.

12. Δημήτριος Σωτηρίχου Αἴνιος. Heuzey, *Miss. de Macédoine*, n. 30, p. 47.

[c. *Anchialus.* Cf. n. 111e et suiv.

1. *Aulus Coraulus ... civis ...*, *civitate Anche(alo)*, monument élevé par *...vusanus Diatr.....* et *Mucapor Mu[cat]ralis*. Brambach, *CIR*, 1341.
2. *M. Aurelius M. f(ilius) Ul(pia) Albanus, Anchi(ali). EE*, IV, 894b, 15. — Époque de Septime Sévère, et même date pour les suivants.
3. *M. Aur. M. f. Ulp. Romanos, Anchia.*, 894d, 15.
4. *M. Aur. M. f. Ulp. Petronius, Anchi.*, 894d, 31.
5. [*M.*] *Aurel. M. f. Ulp. Longinus, Anch.*, 895, 5.
6. *M. Sa... Dardisa, Anchi.*, 896, I, 35 ; *CIL*, 2385, 11, 18.
7. ..... *Gracilis, Anchi(ali). EE*, IV, 894a, 3.
8. ..... [*Mu*]*catra, Anciales. Ibid.*, 8962, II, 18 ; *CIL*, VI, 2385, 5, l. 22.
9. ... [*M*]*ucatr*[*alis*]. *Anch. CIL*, VI, 2385, 11, 2.

Année incertaine.

10. *M. Aurel. M. f. Ulp. Heuretus, Anch.*
11. *M. Aurel. M. f. Ulp. Larinus, Anch.*
12. *M. Aurel. M. f. Ulp. Mindianus, Anch. CIL*, VI, 2397, 10, 11, 12.

[d. *Apri.*

1. A. *P. Æ(lius) Bassus, nat(ione) Bessus, Claudia Apris, arm(orum)*

cust(os) e. sing. Aug. T. Fl. Marcellinus et Aur. Quintus. CIL, VI, 3177. Banquet funèbre.

2. *C. Antonius C. f. Cl(audia) Rufus, Apro, mil., leg. I Adj(utricis).* Brambach, 398.

3. *M. Aur. M. f. Ulp. Theon, Apris. EE*, IV, 894 *c*, 17.

[*e. Bergules*; cf. n. 62[a4].

Deo — Domino — Apollini — Ver[g]ulesi — Ulpius — Marcus, — mil. coh. VI pr. — P(iae) V(indicis), voto feci — et posui . *CIL*, VI, 2798; Dumont, n. 116. 3.

M. Mommsen restitue *Vergulesi* et rapproche le nom de la ville de Bergules. Cf. Dumont, n. 116, 3.

[*f. Beroe.*

1. Acte d'affranchissement à Delphes pour un Βεροαῖος (?). Dittenberger, *Sylloge*, 451.

2. *M. Aur(elius) M. f. Ulp(ia) Fabius, Beroe. EE*, IV, 894[b], 16. Cf. 26, un autre nom effacé, avec le nom de lieu *Beroia.*

3. *M. Aurelius M. f. Ulp(ia) Major, Beroe. CIL*, VI, 2397, 15.

4. *Aurelius Mucapor, d(omo), Beroe. CIL*, VI, 2386[a], 9.

5. *Aurelius Brinursius, eq(ues) s(ingularis) nat(ione) Trax, civis Bero[e]ensis et Aur(elius) Emeritus*, monument élevé par leur épouse et mère, *Aurelia Pelegrina. CIL*. VI, 3196. Cf. *CIL*, VI, 2385, 11, 3.

[*g. Bize.*

1. *Aurel. M. f. Ulp. Juvenis, Bize.*

2. *Aurel. M. f. Ulp. Rufinus, Bize.*

3. *Julius C. f. Jul. Maximus, Bize. EE*, IV, 895, 20, 25, 31.

[*h. Cœlalete* (?).

Seuthes Traibithi f., Cololetic., eques coh. II Thracum, in Judæa. Diplôme militaire de l'année 86. *EE*, V, p. 92.

On transcrit *Col(onia) Ole(i)tic(o)*, qu'on identifie avec la ville de Αὐλαίου τεῖχος. — Peut-être le nom est-il tiré de la région appelée par Ptolémée *Cœletica*, et qui est désignée, dans une inscription grecque, par l'adjectif Κοιλαλητικός; cf. ci-dessus, n. 62[e].

[*i. Densala.*

1. ... *sese Lenulæ f., D[e]nsala, mil. ex coh. ... Thracum.* Brambach, 980.

2. A. *C. Tutius*, *Mani f.*, *Dans(ala)*, *eques* dans une cohorte de Thraces, *Bitus Stac. f(ilius)*. Brambach, 1290.

[*k. Deultum = Colonia Flavia Pacis Deultensium.*

Rome, Esquilin, 1876. *CIL*, VI, 3828. Date : 82 ap. J.-C.

Imp. Domitiano [*Aug. VIII*] — *T. Flavio Sabi*[*no cos.*], — *idibus Ju.....* — *in colonia Flavia Pacis Deultensium in* [*curia ?*] ... — *Læca et C. Occeius Niger (duo) viri verba fec*[*erunt*].

[*Avi*] — *dio Quieto leg(ato) Aug(usti)*, *ornatissimo viro*, [*deferendum patrocinium*] — *coloniæ nostræ esse ;*

q(uid) d(e) e(a) r(e) f(ieri) [*p(laceret)*, *d(e) e(a) r(e) i(ta) c*(*ensuerunt*)]. —

Cum militaverimus in leg(ione) VIII Aug(usta) et poti[*ti honesta missione*] — *a sacratissimo imp(eratore) in coloniam Deultum* [*deducti simus*, — *ei quod non*] — *dum alicui secundum summam human*[*itatem dandum esse ut* — *velit pat*]*rocinium suscipere coloniæ n*[*ostræ*, *tabulamque de ea re con*]*scriptam in domo sua poni per*[*mittere*, *ut sic coloniæ nostræ*] *humanitate sua increment*[*um addat*, *quippe cui omnia singula*]*que ejus nota sint.*

[*Scrib*]*endo adfuerunt...* — ... *Modestus*, *C. Sentilius Clemens...* — .....*us Valentinus* ..... — .....*ius Sentilius Cle...*

[*l. Hadrianopolis*. Cf. ci-dessus, n. 62 et suiv.

1. *Aurel(ius) M. f. Ulp. Emeritus*, *Hadr. EE*, IV, 895, 21.
2. [*M.*] *Aurel(ius) M. f. Ulp(ia) Firmus*, *Hadr. Ibid.*, 17.
3. *M. Aurelius Maximus*, *Hadri. EE*, 896[1], II, 25.
4. *M. Aur(elius) M. f. Ulp. Primus*, *Hadpo. EE*, IV, 894[c], 13.
5. *M. Aur(elius) M. f. Ulp. Seufrus*, *Hadpo. Ibid.*, 14.
6. *M. Aur(elius) M. f. Ulp. Titus*, *Hadrian. EE*, 894[d], 11.

Cf. *CIL*, VI, 2386[b], 2. Noms effacés.

[*m. Maronée*. Cf. ci-dessus, n. 110[b5] et suiv.

1. Γλαυχίας — Ταλούλου —, Μαρωνίτης.
2. Θραΐ[ττ]α — Ἀνδράβυδος —, Μαρωνῖτις.
3. Συνέτη — Νουμηνίου, — Μαρωνῖτις.

Épitaphes de l'Attique. *CIA*, III, 2565, 2565[a], 2566.

4. [Ἐν Μ]αρω[νε]ίαι · Ἄχεστος, Καλλικρατίδης, Ἐπίγονος Διονυσᾶ, proxènes de Delphes. *BCH*, VII, p. 198.
5. Un Maronite proxène à Céos. *MDIA*, X, p. 271, 276.
6. Μητρόδωρος Μαρωνείτης. *CIG*, 4807. Égypte.
7. Σῶσος Μαρωνίτης, établi au Pirée, Ἐφημ. ἀρχ., 1884, p. 245.

8. Λεωσθένης Ὀλύμπου, Μαρων(ίτης).

9. Διονύσιος Διονυσίου Μαρων(ίτης), tous deux éphèbes à Athènes, sous Échécratès, en 101 av. J.-C. *CIA*, II, 466.

CIG, 5954. — Rome, dédicace par les Μαρωνῖται (?).

[n. *Mésambrie*. Cf. ci-dessus, n. 111* et suiv.

Ἑκαταῖος Μεσημβριανός, souscrit à Athènes pour la guerre de Chrémonidès. *CIA*, II, 344, 72.

Ἀπολλώνιος Μήνιδος τ[ρὶς], Μεσ[ά]νβριος (?), ἱερατεύων Μηνὶ εὐχήν. *BCH*, 1878, p. 172, en Phrygie.

[o. *Pautalia*. Cf. ci-dessus, n. R. et suiv.

Soldats prétoriens. 1. *T. Ælius T. f. Æl(ia) Titianus, Pauta(lia). EE*, IV, 894c, 26.

2. [*M. Aur.*] *M. f. Ulp(ia) Balbus, Pauta. Ibid.*, 31.

3. *M. Aurel(ius) M. f. Ulp(ia) Celsus, Paut. CIL*, VI, 2397.

4. *M. Aur. M. f. Ulp. Capito, Pauta. EE*, IV, 894d, 27.

5. *M. Aur. M. f. Ulp(ia) Diza, Pautalia. Ibid.*, 894d, 2, et, avec le nom de la ville abrégé, 894c, 12.

6. Dédicace à Esculape, trouvée à Épidaure : Ἀσκληπιῶι — Ὑγιείαι — Τελεσφόφ[ωι] — Παυταλιώταις — Ἡρακλιανὸς — ὁ ἱερεύς. — Ἐφημ. ἀρχ., 1884, p. 24.

[p. *Périnthe*. Cf. ci-dessus, n. 63 et suiv.

1. Catalogue de soldats mercenaires à Athènes, *CIA*, II, 963.

Col. II, l. 55-59 : Περίνθιοι · — Διονύσιος, — Ἡράκλειτος, — Z[ώ]ϊλος — Δίων.

Col. III, l. 55-6 : Περίνθι[οι] · — Φιλόξε[νος].

Ibid., l. 65-6 : Περίνθιοι · — Μεγακλῆ[ς].

2. Ἡρακλείδης Φιλοστράτου, Περίνθιος. Smyrne, liste de souscriptions. *CIG*, 3142, l. 22.

Εἰσίας Διονυσίου, Περινθία. Même lieu. *CIG*, 3338, épitaphe.

3. Βάκχιος Πολέμωνος, Περίνθιος. *CIG, add.*, 2919b, l. 3 ; à Tralles, liste de noms propres.

Soldats prétoriens : 4. *T. Antonius Primus Perintho missus honesta missione* en 150. *CIL*, VI, 209.

5. *Gaius Cabinius Modestus a Perintho. CIL*, III ; *Suppl.*, 7532.

6. *Julius C. f. Ulp. Mucatra Perin. EE*, IV, 895, 24.

[*q. Philippopolis, Trimontium.*

1. *M. Aur(elius) M. f. Fl(avia) Bassus Philip. EE*, IV, 894[b], 3.

2. *Aurelius Bitus natione Thrax cives Filopopulitanus*, soldat de la *legio I Italica*, monument élevé par son frère, *Val(erius) Aulusanus*, prétorien.

3. *M. Aur. M. f. Ulp. Bubalus Tr. Ibid.*, 891, 10.

4. *Aurel. Diogen. do(mo) Titopopori. CIL*, VI, 2388[b], 4.

5. *M. Aurel. M. f. Ulpia Dulitatus Trim. EE*, 891, 11.

6. *Aur. Mucianus natus Tremontiæ*, prétorien, monument élevé par *Cl. Paulina,* sa femme. Date, 224. *CIL*, VI, 2566.

7. *Aurelius Mestrius*, *cives Philoppopolitanus*, soldat de la coh. VIII *præt(oria)*, dédicace à Jupiter O. M. *CIL*, VI, 2812.

8. [*M.*] *Aurel(ius) M. f. qui Orestes Trim. EE*, 895, 7.

9. *M. Aurel. M. f. Ulp. Petronius Trim. EE*, 891, 11.

10. *T. Flavius T. f. qui Antiochus* [*T*]*rim. Ibid.*, 894[c], 3.

11. *Firminius Valens mil(es) nu(meri) Statorum prætorii natus in prov(incia) Thracia civit(ate) Philippopol(i)*, monument élevé par *Tataza,* sa mère, et *Tataza Mucapora*, sa femme. *CIL*, VI, 2954; Dumont, n. 116[a].

12. *M. Septimius M. f. Ulp. Mæticus* (?) *Trimontio. EE*, II; *Dipl.*, LXII.

13. *Valerius Dizo*, soldat de la *legio IIII Flavia*, *cives Filopopolita*[*nus*]. *CIL*, X, 4874.

14. *Valerius Sarmatius cives Filopopuletanus*, soldat de la *legio I Italica*, monument élevé par *Sudicentius frater Genitius*. *CIL*, VI, 2785.

15. Cf. soldats dont le surnom seul subsiste, avec l'indication de la patrie, *Corbulo Philipp. EE,* 894[b], 24. — *Montanus* et *Maupus Trimon. Ibid.*, 894[a], 8, 9.

Noms effacés, la patrie seule étant connue. *CIL*, VI, 2398, 2401.

16. Soldats originaires de Philippopolis avec indication de leur *vicus*. *CIL*, VI, 2799. Inscription trouvée à Rome sur l'Esquilin (Dumont, 116, 4°).

In honore domus divinæ — Asclepio Zimidreno cives — Philippopolitanorum, quorum nomi — na infra scripta sunt.

Coh. I præt. 7 Coccei.

M. Aur. M. f. Fl. Diza Philippopoli vico Cuntiegerum

7 Valentis.

M. Aur. M. f. Fl. Diza Philippopoli vico Vevocaseno.
M. Aur. M. f. Fl. Cresce(n)s Philippop. vico Vevocaseno
Coh. II præt.
M. Aur. M. f. Fl. Martinus Philippop. vico Palma
7 Juliani pr.
M. Aur. M. f. Bitus Phil. v(ico) Pomp. Burdap.
[M Au]r. M. f. Fl. Maximus Philipp[op]oli vico Stelugerme.
[M. Aur.] M. f. Fl. Maximus Philipp[op]oli vico Tiutiameno
Coh. III præt.
[M. Aur. M. f.] Fl. Vitalis Philippopo[li vi]co Cu[ntie]ge[ro]
7 Saturnini.
[M. Aur. M.] f. Fl. Apollodorus Philip[p.] vico Peceto
7 Magni.
[M. Aur. M.] f. Fl. Vitalis Philippopol. vico Zburulo
Coh. IIII præt. 7 Celeris.
C. Val. C. f. Fl. Valens Philippopoli vico Zburulo.
M. Aurel. M. f. F[l.] Cassius Philippopoli vico Carerino
Coh. VII præt. 7 Quarti.
Sp. M. Aur. M. f. Fl. Diogenes Philippopoli vi[co] C. menos (1)
Coh. VIII præt. 7 Prisci.
M. Aur. M. f. Fl. Diza Philippopoli vico Ardileno
7 Calventi.
M. Aur. M. f. Fl. Diza Philippopoli vico Pupeses
Coh. VIIII præt. 7 Z[en]onis.
[M. Au]r. M. f. Fl. Chrestus Philippop[oli vi]co Cuntiegero
Coh. X præt. [7...] ni.
[M. Aur. M.] f. Fl. Artila Phi[lippop. vico] Stairesis.
M. Aur. M. f. Fl. Ota..is Philippo[p. vico] Stairesis
7 Augustani.
M. Aur. M. f. Fl. Bithus Philippopo[li vico] Diiesure
7 Quintiat.
M. Aur. M. f. Fl. Mucianu[s Phili]ppopol. vico Lisenon.
Ded(i)c. VI *kal. Jul.*
Albino et Maximo Cos.

Année 227.

(1) Cf. *CIL*, VI, 2433.

[r, q. Promesiana.

Aurelia Marcia, natione Thrax, civitate Promesiana, monument élevé par sa sœur, *Aurelia Zenodora*, et son mari, *Aurelius Herodes*, prétorien. *CIL*, VI, 2734.

[s. Sappa.

T. Flavius Celsus vetr. ex ala Scubu[l]orum cives Sappaus. Brambach, 1524.

Sappaus pour *Sapæus*, cf. la région appelée Σαπαϊκή.

[t. Sélymbrie.

1. Ἀπολλόδωρος Σηλυμβριανός. *CIA*, I, 61a.

2. Pythagoras de Sélymbrie, proxène d'Athènes, IVe siècle. *Arch. Zeit.*, XXIX, 29, 70 ; Kaibel, n. 36 ; Sybel, *Katalog*, 3358.

3. Χαβρίας Σαλυπριανός. *CIA*, II, 3296. Athènes, épitaphe sur une stèle. — Au *British Museum*, cf. Collitz, *Dialektinschr.*, III, n. 3073.

[u. Serdica.

1. *Aur(elius) Abitus, nat(ione) Bessus natus reg(ione) Serdica vico Magari*, prétorien, monument élevé par *Aur. Victor, Aur. Maximus, Aur. Zobinus, Aur. Zantiala, Aur. Gaianus*, ses alliés et héritiers. *CIL*, X, 1754.

2. *J. O. M.* ANCCIEII· *Aur. Bitus sacerdos votum quod vovimus cives prov(inciæ) Tracie reg(ionis) Serdicens(is)* MIDNE *Potolense Salvo Coll(egio) Martis et Herculis v(otum) s(olvit) l(ibens) m(erito). D. n. Gall(i)eno Aug. VII et Sabinillo Coss.* = 266. *CIL*, VI, 2819.

3. *M. Aurel(ius) M. f. Jul(ia) Claudian(us) Serd. EE*, IV, 891, 13.

4. *M. Aurel(ius) M. f. Ulp(ia) Dardanus Serd. CIL*, VI, 2397, 13.

5. *Aurelius Mestrian(us) d(omo) Serdica. CIL*, VI, 2386a, 13.

6. *M. Aurel(ius) M. f. Ul. Suvus Serdi. EE*, 894a, 22.

7. *Aurel(ius) M. f. Valens Serdi. EE*, 895, 16.

8. *Aur. Victorinus, natione Dacisca, regione Serdica*, prétorien, monument élevé par *Valerius Augustus* son frère. *CIL*, VI, 2605.

9. *Aur. Vitus, natione Thrax, domu Sergica*, tombeau élevé par *Asclepias Elpiodote*, sa femme, et *Aur. Lucius*, son frère. *CIL*, VI, 2570. Dumont, 116a.

10. *Aur. Zinama*, prétorien, monument élevé par *Aur. Valerianus, Aur. Zogenes* et *Aur. M....us, jux(ta) leg(atum), Roma[e] et O[e]sci Pa-*

per(ia tribu) et in re (= in fundo) huju[s] Dietci (?) *Serdicensis [regionis* (?)]. *CIL*, VI, 2638.

11. *Diogenes Gaius, nat(ione) Trax, civitate Serdica*, prétorien, monument élevé par son frère *Aur. Herodes. CIL*, VI, 2742.

12. *C. Julius Julianus Serdi. CIL*, VI, 2387, 5.

13. *T. Sept]imi(us) Vepi Fla(via) Serdica. EE*, 896, I, 2, 8 (cf. le surnom *Vepo. CIL*, III, 5232).

14. ..... *eques singularis natus Ulpia Serdicæ*, monument élevé par *L. Apollonius Apollodorus*, *Aur. Mucapor* et *L. Non(ius) Mercurius*, ses amis et héritiers. *CIL*, VI, 3314.

Cf. surnoms sans *gentilicium*, *Amicus Serdi*, *Cornelianus Serdi. EE*, 894[a], 1, 2. Indication de patrie sans noms. *CIL*, VI, 2386[b], 1, 5, 8; 2388, 15.

[*v. Sestos.*

1. Ἀριστοδίκη, Ἀρίσταρχος, Ἀθηναΐς, Σέστιοι.

2. Ναυσικρίτη Κηφισοδώρου, Σεστία. *CIA*, II, 3313, 3314, épitaphes d'Athènes.

3. Proxénie à Philiscos de Sestos. *CIA*, II, 69; Sybel, *Katalog*, 316.

4. Αὐτοκράτορα Τραϊανὸν Ἁδριανὸν — Ὀλύμπιον Καίσαρα Σεβαστὸν — Σήστιοι τὸν ἑαυτῶν σωτῆρα — καὶ κτίστην, διὰ πρεσβευτῶν — Τ. Ῥαγωνίου Πόρθμου καὶ — Κλαυδίου Ἀβίου [βου]λευτῶν. *CIA*, III, 484. Base de statue dédiée à Hadrien.

[*w. Statisæ vicus.*

Imp. D. n. Gordiano Aug. et Aviola cos. = 239. *Apolloni Cicanos, regionis Tracia vico Statuis*, *Aur. Marcus*, *mil(es) coh(ortis) I pret(oriæ) P(iæ) V(indicis) Gordianæ*, *c(enturiæ) Vitalis v. s. l. m. CIL*, VI, 2799. (Dumont, 116, 2°.)

[*x. Augusta Trajana.*

1. *M. Aur(elius) M. f. Augusta Avitus Trajana. EE*, 894[d], 30.

2. *M. Fufidius Serenus Trajana. Ibid.*, 896, I, 1, 25.

3. *Mucatralis Aulureni, miles leg. I Aug(ustæ)*, *natione Thr[a]x, natus in civitate Augusta Trajaniese*, monument élevé par *Mucatralis Januarius*, son fils. *CIL*, VIII, 3198.

[*y. Trajanopolis.*

1. *P. Ælius Avitus, eques singularis*, *Trajanopoli*, *natione Thrax*, mo-

nument élevé par *P. Ælius Aurelius* et *Julius Maximus. CIL*, VI, 3174.

2. *Aurel(ius) M. f. Ulp(ia) Januarius Traip. EE*, 895b. 37.
3. *Aurel(ius) M. f. Aug(usta) Seneca Trai. Ibid.*, 895, 2.
4. *Aurel(ius) M. f. Aug(usta) Aquila Trai. Ibid.*, 895, 6.
5. ... *Larcus Traipo.*, 894b, 25. Incertains, *EE*, 896, I, 1, 19; II, 2, 10.

[z. *Usdicensis regio.*

Deo Sancto Eroni Briganitio Flabius Proclianus, mil. coh. III pr., [C]laudi(us) Mucianus, mil. coh. V pr. Aureli(us) Valerianus, mil. coh. V pr., Valeri(us) Maximus, mil. coh. X pr. cives Usdicensis vico Acatapara. CIL, VI, 2807.

Cf. Ptol., III, 11. 8, la στρατηγία Οὐσδικησική.

M. Dumont ajoute un certain nombre d'inscriptions latines qui me paraissent se rapporter à des soldats originaires de la Mésie et non de la Thrace :

116, 1°. *Cives Cotini ex provincia...* L'inscription complète, *CIL*, VI, 283, donne à la suite les mots *Mœsia superiore.*

116, 6°. *Milites ex Dardania, ex vico Perdica, et ex vico Titis. CIL*, VI, 2845. Les habitants de cette région, apparentés aux Thraces, semblent avoir été en dehors des limites de la province et compris dans la Mésie supérieure.

116, 8°. *Nationem Mesacus, vic...* Le nom omis. *CIL*, VI, 2818. Probablement *Mœsiacus.* L'origine thrace est douteuse.

116, 9°. *Ex regione Marcianopolitani cives. CIL*, VI, 2808. Marcianopolis est située dans la Mésie inférieure.

SECONDE PARTIE.

I. — Remarque générale.

Ces inscriptions donnent lieu tout d'abord à une remarque générale : l'épigraphie de la Thrace est grecque et non latine (1). Les inscriptions latines sont très rares dans cette province. Les dédicaces aux empereurs sont en grec ; les ex-voto populaires également. On sait qu'au nord de l'Hémus la langue latine domine au contraire dans l'épigraphie (2).

L'introduction du grec en Thrace ne se fit pas seulement par les villes de la Propontide. Le marbre le plus ancien de notre recueil (3) est conservé dans la partie la plus reculée de la province, à Bessapara, dans le pays des Bessi, qui étaient renommés par leur barbarie. Ce texte me paraît être de la fin du IVe siècle ou du IIIe siècle avant notre ère. Ainsi, à cette date, on parlait et on écrivait le grec au fond de la Thrace. Il y a lieu de croire que l'influence macédonienne explique en partie ce fait (inscr. 1).

(1) [Le recueil contient un peu plus de 560 inscriptions ; sur ce nombre, on en compte 43 latines et 12 bilingues, gréco-latines, pas même un dixième.

Inscriptions latines : n. E, F, G, G^{1}, I, I^{1}, F′, K′, 13^{b}, 24^{c}, 24^{d}, 24^{e2}, 25, 57^{e}, 58^{a}, 61^{a4}, 73, 73^{b}, 73^{c}, 73^{d}, 73^{e}, 73^{f}, 73^{g}, 74, 74^{k}, 75, 76^{a}, 87, 87^{a}, 87^{b}, 89^{c}, 91^{a}, 95, 97^{2}, 97^{a}, 100^{j}, 100^{o}, 100^{t}, 100^{u}, 110^{b2}, 110^{c8}, 111^{c}, 111^{x}.

Inscriptions bilingues : n. T, E′, 13, 13^{a}, 28, 51, 52, 73^{a} $76^{a\prime}$, 76^{z8} (?) 100^{z1}, 110^{b1}.

Les inscriptions métriques, qui ne sont pas rares en grec, sont tout à fait exceptionnelles en latin. En voici la liste :

R, T, Z, 15, 28 (?), 53, 57^{k}, 57^{p}, 57^{r}, 58, 61^{h}, 61^{k}, 61^{l}, 61^{p}, 61^{u}, 61^{z2}, 62^{2}, 62^{4}, 62^{8}, 62^{20}, 62^{25}, 62^{b28}, 71, 74^{f}, 74^{t}, 74^{u}, 74^{z8}, 74^{z6}, 76^{a}, 83^{g}, 100, 100^{b}, 100^{z1}, 100^{z5}, 106^{a}, 110^{b}, 111^{k}, 111^{y}.]

(2) [Cf. *Rapport sur un voyage en Thrace*, ci-dessus, p. 201 ; ci-dessous, n. III.]

(3) [On trouvera, dans les additions, plusieurs textes notablement plus anciens.]

II. — Dates des inscriptions.

Un certain nombre de ces inscriptions ont une date précise (voyez, en particulier, § 6, textes relatifs aux ἐπίτροποι et aux ἡγεμόνες de la Thrace). Les caractères épigraphiques ne donnent lieu à aucune remarque certaine. Les dédicaces officielles sont ordinairement gravées avec soin ; la négligence est au contraire très grande pour les monuments privés. Le n. 110^{b} est à ce titre très intéressant ; il offre un style épigraphique et une langue également barbares ; cependant le marbre est de l'année 149 de notre ère. Ainsi les fautes de grammaire, l'orthographe irrégulière ne sont pas, pour les inscriptions consacrées à des particuliers, un indice de très basse époque. La plupart de ces textes appartiennent au Ier et au IIe siècle de notre ère. On verra par la suite les exceptions qu'il est utile de signaler.

L'inscription la plus ancienne est le n. 1 de notre recueil (1) ; les inscriptions les plus récentes sont les textes chrétiens, en particulier les n. 84, 85, 86 (2).

(1) [Cf., au sujet de cette remarque, la note suivante.]

(2) [L'*Index* ci-joint permettra de se rendre compte plus exactement de la répartition chronologique des inscriptions, que l'on peut dater d'une façon approximative ou rigoureuse, d'après l'écriture, les noms des personnages qui y figurent, d'après les fastes consulaires, les années des règnes des empereurs, les indictions ou l'ère du monde. On a ajouté entre crochets les monuments figurés dont la date est indiquée par les éditeurs.

VIe siècle av. J.-C., [74^{z14}, 76^{z10}].

Ve siècle, 83^{a}, [83^{b}].

IVe siècle, 83^{c}, 83^{d}, [83^{e}], 93, [98], 111^{d3}-111^{d6}. — Fin de ce siècle ou début du suivant, 1.

IIIe siècle, 83^{g}, 111^{f}, 111^{g}.

Sous Ptolémée Philométor, entre 222 et 210, 111^{c9}.

IIe siècle, sous Cotys, après la bataille de Pydna, vers 166, 110^{b4}.

Sous Eumène II, entre 197 et 159, 80, 81^{a}.

Sous Attale II, entre 159 et 138, 79, 81.

Après la mort d'Attale III, entre 133 et 120, 111^{c7}.

Ier siècle, 87^{d}.

Sous Cotys, entre 42 et 15, 62^{a}.

Vers 17, 111^{c8}.

Ier siècle ap. J.-C., G, Q^{4}, 89^{c}, [111^{q7}].

Sous Rhœmétalcès, fils de Rhescuporis, entre 19 et 26, 63.

Sous Rhœmétalcès, fils de Cotys, entre 19 et 46, et vers l'année 21, 62^{e}.

III. — LANGUE.

Les irrégularités les plus fréquentes dans la langue grecque de la Thrace ont été étudiées par M. Egger, dans sa *Note sur une stèle de marbre*, *Annali*, 1868, p. 133 et suiv.

En 55, 110^{c8}.
En 61, 13^{b}.
En 79, 73^{d}.
En 94, 72^{a}
En 99, 24^{d}.
Sous le règne de Trajan, 13^{a}, 72^{i}.
IIe siècle, 27, 110^{b7}.
Entre 102 et 117, 97^{a}.
En 124, 100^{c}.
En 136, 74^{a}.
Sous le règne d'Hadrien, 69, 69′, 110^{b8}.
En 149, 110^{b}.
Sous le règne d'Antonin, 73^{b}, 73^{e}, 74^{a6}, 100^{i}.
Avant 169 (Marc-Aurèle et L. Verus), 57^{a}.
En 172, 52.
En 187, 61^{c}.
Sous le règne de Commode, 61^{g}, 74^{n} (?).
En 199, F′.
Sous le règne de Septime Sévère, 57^{f}, 61^{a8}, 61^{v}, $61^{a\prime}$, 72^{c}, 74^{r}, 62^{c10} (?).
IIIe siècle, 87^{f} (?), 111^{e}.
En 202/3, 110^{a}.
En 219, N.
En 221, 58^{a}.
Sous le règne d'Élagabale, M.
Sous le règne d'Alexandre Sévère, 26 (?), 73^{c} (?).
Sous le règne de Maximin, K, 61^{e2}, 62^{b7}.
Sous le règne de Gordien III, 3, $61^{a\prime}$, 61^{d}, 105^{c}, 15 (?).
Sous le règne de Décius, H′, 74^{d}.
Sous le règne de Gallien, 61^{e8}.
Sous le règne de Dioclétien, après 292, 74^{e}-74^{r}, 89^{a}.
IVe siècle, sous le règne de Galère, 92.
Sous le règne de Licinius, K′.
Sous le règne de Julien, 24^{c}.
En 365, 100^{r}.
Sous des empereurs indéterminés, appelés M. Aurelius, 61^{e}, 61^{e4}, 109, 111^{e}.
Sous des empereurs dont le nom est martelé ou a disparu, A, 59, 60, 61^{a6}, 61^{f}, 62^{a8}, 62^{b6}.
Ve siècle, sous le règne d'Honorius et Arcadius, 86^{x}.
V^{e}-VIe siècles [89^{f} (?)].
VIe siècle, en 519, 86^{y}.
VIe-VIIe siècles [89^{f} (?)].

Les inscriptions officielles n'offrent rien de particulier à ce point de vue ; les textes populaires sont souvent fort incorrects, sans qu'il soit possible de trouver la loi de ces incorrections.

Il y a lieu de remarquer :

αι = ε : par ex. εὐτυχεῖται, 46,
ε = αι : — ἑώνειος, 46,
η = ι : — Κυρῆλα, 53,
υ = οι : — υχος pour οἶχος, 46,

et d'autres variantes, qui, du reste, comme celles que nous citons, se retrouvent, au temps de l'Empire, dans presque tous les pays gréco-romains (1).

Sous le règne de Justin II, entre 574 et 578, 62^{6}.
En 576, 61^{x}.
VIIe siècle, sous le règne de Constans, 86^{z}.
VIIe-VIIIe siècles, 62^{b48}.
VIIIe siècle, sous le règne de Constantin Copronyme, 62^{b28}.
IXe siècle, sous Michel III, en 842-854, $62^{b}27$.
En 862 = 6370 de l'ère du monde, 86^{z4}.
En 882 = 6390 de l'ère du monde, 86^{z3}.
IXe-Xe siècles, 62^{b44}, 86^{a}, 86^{z4}.
Xe siècle, sous le règne de Nicéphore Phocas, 76^{z8}.
XIe siècle, 86^{z6}, sous les règnes de Basile II et Constantin VIII, 62^{a4}.
En 1077 = 6585, 87^{k}.
En 1092 = 6600, 86^{z5}.
Dernier quart du siècle, 62^{10}.
XIIe siècle, sous le règne de Jean Comnène, 62^{7}.
XIIIe siècle, sous le règne de Michel VIII Paléologue, 62^{8}, 62^{9} (?).
En 1271 = 6779, 87^{l}.
En 1277 = 6785, 87^{p}.
XIVe siècle, entre 1321 et 1345, 62^{b29}.
XVe siècle, en 1441 = 6950, 111^{a}.
XVIe-XVIIe siècles, 111^{a}.
Inscriptions datées par les noms de princes ou d'empereurs byzantins indéterminés, 96, 100, 110 (?)]

(1) [La note ci-jointe en donne le détail.

1° *Changement de voyelles.*

A pour AI (?), 111^{c8}.
A pour AY, 87^{f}.
AI pour E, M, 46, 62^{b14}, 72.
E pour AI, C, 46, 53, 62^{a4}, 62^{b14}, 30, 31, 32, 40, 85, 86^{b}, 86^{e}, 86^{f}, 86^{g}, 86^{k}, 86^{m}, 86^{x}, 86^{z2}, 86^{z3}, 87^{f}, 87^{g}, 87^{k}, 100^{q}, 100^{r}, 100^{s}, 104, 106^{a}, 110^{c2}.

Les inscriptions aujourd'hui connues ne permettent pas de

H pour AI, 100^{s}, 110^{c2}.
E pour H, 100^{q}, 107.
E pour I, 62^{b30}.
EI pour E, 53, 61^{p}.
EI pour I, A, K, 41, 46, 53, 57^{a}, 57^{c}, 61^{b}, 61^{c2}, 61^{h}, 61^{z1}, 62, 62^{20}, 62^{88}, 62^{89}, 62^{40}, 62^{c7}, 64, 69′, 70, 72^{b}, 74^{i}, 74^{o}, 74^{p}, 74^{q}, 74^{r}, 74^{y}, 74^{z3}, 84, 86^{k}, 86^{n}, 86^{z2}, 87^{b}, 94, 97^{8}, 100, 100^{a}, 100^{y}, 100^{z2}, 105^{b}, 106^{a}, 109, 110^{a}, 110^{b1}, 110^{b11}, 110^{b12}, 111^{c7}, 111^{d}, 111^{d2}, 111^{d8}, 111^{l}, 111^{o}.
I pour EI, 15, 62^{8}, 62^{b28}, 62^{b30}, 62^{b31}, 62^{b32}, 62^{b40}, 74^{z5}, 86^{b}, 86^{f}, 86^{i}, 86^{m}, 86^{z2}, 86^{z8}, 92, 97^{8}, 100^{r}, 100^{z1}, 106^{a}, 111^{c17}, 111^{d7}.
H pour I, 53, 62^{a2}, 62^{a4}, 62^{b27}, 62^{b28}, 76^{z1}, 85, 86^{q}, 86^{s}, 86^{z}, 86^{z1}, 86^{z3}, 87^{k}, 87^{p}, 87^{q}, 96^{e}, 110, 110^{b15}, 110^{b19}, 111^{d}.
I pour H, 53, 62^{b26}, 62^{b27}, 62^{b28}, 62^{b31}, 62^{b32}, 62^{b33}, 62^{b39}, 76^{e}, 76^{z1}, 76^{z8}, 86^{e}, 86^{f}, 86^{k}, 86^{w}, 86^{z2}, 86^{z8}, 87^{k}, 89^{b}.
H pour EI, 62^{b26}, 62^{b27}, 62^{b34}, 62^{b45}, 62^{f2}, 74^{z7}, 76^{z1}, 86^{e}, 86^{z}, 86^{z1}, 86^{z2}, 86^{z8}, 88^{a}, 96^{c}, 100^{p}, 111^{c7}.
EI pour H et HI, 86^{g}, 86^{z2}, 104^{a}, 110^{b4}.
O pour Ω, K, 62^{11}, 62^{a4}, 62^{b26}, 62^{b27}, 62^{b30}, 62^{b31}, 62^{b40}, 74^{b}, 76^{x8}, 86^{a}, 86^{o}, 86^{g}, 86^{v}, 86^{z1}, 86^{z2}, 86^{z8}, 87^{f}.
Ω pour O, 26, 62^{b14}, 62^{b27}, 74^{h1}, 86^{k}, 86^{z2}, 86^{z8}, 87^{m}, 107.
O pour OΥ, 62^{b12}, 83^{c}, 93, 111^{d4}, 111^{d6}.
Ω pour OΥ, 87^{f}.
Υ pour I, 62^{b38}.
I pour Υ, 87^{p}, 87^{q}, 96^{d}.
H pour Υ, 96^{f}.
Υ pour EΥ, OΥ, 37.
Υ pour OI, 46, 76^{b}, 86^{z8}, 110^{c2}.
B pour Υ, EΥ, 87^{m}, 100^{e}.
Omission de l'iota adscrit, ordinaire et presque générale.
Iota adscrit indûment, 111^{c7} (à l'impératif), 111^{k}.

2° Changement de consonnes.

Assimilation d'un mot au suivant : M pour N devant B, 74^{l}.
Manque d'assimilation dans le corps d'un mot :
N devant B, 62^{c4}, 65, 70, 74^{z1}, 74^{z2}, 83^{k}, 96^{d}, 111^{c7}.
devant Γ, 103.
devant K, 62^{c10}, 92.
devant Λ, 111^{c7}.
devant Π, 61^{c8}, 62^{35}, 62^{b30}, 111^{c7}.
devant Φ, 65, 111^{c7}.
devant X, 70, 111^{c7}, 111^{d2}.
Redoublement des consonnes : Λ, 74^{u}, 74^{z1}, 74^{z4}, 86^{z3}.
— — Σ, 62^{84}, 111^{c11}, 111^{d7}, 111^{g}.
Suppression de lettres doubles : 53, 76^{z3}, 86^{z}, 86^{z8}, 91 (?), 110^{b14}, 111^{d} (?), 111^{d1}.
Z pour Σ, 62^{37}, 106^{a}.
Ƶ pour Z, ou du moins confusion graphique des deux signes, 96^{g}, 111^{h}.

reconnaître dans le grec de la Thrace l'influence d'une langue différente du grec.

K pour X, 111[d10].
Ξ pour K, devant une consonne, 74[z5].
T pour Θ, 86[a], 87[9].
Lettres et syllabes adventices, 12, 61[a2], 62[b33], 83[i], 86[a], 110[b17], 111[b], 111[c7].
Lettres omises, 110, etc.
Lettres interverties, 76[z4].
Mots omis, 74[z7], 83[k], 86[z8], 96[f] (?), 111[b].
En latin :
I pour E, *Colligium*, 100[a].
V pour B, 13[a].
Lettres redoublées, 110[b4].

3° *Irrègularités de syntaxe.*

Manque d'accord en nombre, O, 100[r] (?).
— — en cas, 46, 57, 86[q], 86[z], 92, 100[5]. — Latin, 52, 70.
— — en personne, 100[e], 100[s].
— — en genre.
Sujet à l'accusatif, 86[v].
Complément au nominatif, 100[s].
Accusatif au lieu du datif, 86[z4].
Construction irrégulière, βουλήθηι ἀνοῖξι, 100[s].
Confusion de temps, 110[b9].

4° *Formes irrégulières ou inusitées.*

'Ανανεότε = ἀνενεώθη, 86[a].
'Ανοῖξι = ἀνοῖξαι, 100[s].
"Ατρεον, transcription du latin *atrium*, 110[b4].
Βασιλεύγην = βασιλεύειν, 62[b27].
Βαγγέλης = Εὐαγγέλης, 87[m].
Βούων = βόων, 111[c12].
Γενάμενος, 86[u], 100[r], etc.
Διονύσιος pour Διόνυσος, 100[b17].
'Ενδικτίων, ἐδιτιών, ἠνδικτιών = ἰνδικτιών, 62[b30], 62[b37], 86[z2], 111[u].
'Επιγραφήσεται, 111[c7].
Ζώσαι = ζώσηι, 83[h].
Κατεσκέβασεν, 100[e].
Κατηργάσατο, 111[c7].
Κύρ = κύριος, 87[m].
Λατόμιν = λατόμιον, 74[z1], 74[z2], 74[z3], 74[z4], 74[z7].
Μορμύλλων, 101[a].
Μορμίλλων, 110[b22].
Νά (νὰ ἔχη), 86[z2].
Νομειτεύεσθαι, 111[c7].
Οὐαλερίη, 86[c].
Παρείστατο, 111[c7], παρείσχηται, 111[c7].
Πλάκα, 86[v].

IV. — Faits géographiques.

1° *Emplacement de Trajanopolis* (1). — L'emplacement de la ville de Trajanopolis, capitale de la province du Rhodope, est resté incertain jusqu'à ce jour. M. Kiepert place cette ville entre Cypséla (Ipsala) et Didymon Teichos (Démotika), près du confluent de l'Hèbre et de l'Erginus. Cette hypothèse ne peut être admise. Les ruines de Trajanopolis sont à l'embouchure de la Maritza; près du village d'Ouroumjik. Les arguments suivants sont décisifs :

1° Il existe en cet endroit des ruines considérables, dont j'ai donné la description, une enceinte et une acropole.

2° Les habitants du pays appellent ce lieu Trajanopolis. Le siège épiscopal de cette ville a été occupé longtemps durant le moyen âge; il figure encore dans les catalogues des évêchés que publie chaque année le patriarcat de Constantinople. La tradition locale a donc une valeur.

3° Les inscriptions 107-109 confirment la tradition. L'inscription 107 est byzantine; mais elle porte nettement le nom de

Ποέω, περιποέω, 110^{b4}, 111^{c7}.
Πριγκιπίους, 92.
Στηλλάριν, 74^{z1}.
Ταμεῖον pour ταμιεῖον, général.
Τοῦτος, 62^{a4}, ταύτη, 62^{b27}.
Τινάν, 74^{i}.
Ὑγεία, 62.
Ὑός, 62^{a}, 62^{4}, 111^{c8}, 111^{c9}.
Ὑπευθυνθέτω, 100^{q}.
Χώρτη, 62^{c10}.
Noms masculins terminés en ις pour ιος, cf. l'*Index* des noms.
Génitif en η des noms en ης, 87^{m}, 87^{p}, 87^{q}.
Suppression de l'augment.
Absence de contraction, 100^{z5}, 106^{a}.

5° *Inscriptions ou formes dialectales et poétiques.*

Dorien, W, 61^{z2}, 62^{b}, 62^{b3}, 62^{b4}, 62^{b5}, 62^{b46}, 62^{b47}, 62^{c12}, 62^{c18}, 111$_{f}$, 111^{g}, 111^{m}, 111^{n}.
Ionien, 110, 110^{d3}, 110^{d5}, 110^{d7}.
Attique, 62^{b27}, 110^{b4}.
Cf. l'*Index* des inscriptions métriques.]

(1) Cf. le *Rapport sur un voyage en Thrace*, ci-dessus, p. 224 et suiv.

Τραϊανούπολις. C'est le seul marbre, à ma connaissance, qui mentionne l'antique capitale du Rhodope.

Le n. 108 indique la limite d'un territoire sacré, qui sans doute dépendait d'un temple ; elle est écrite sur un rocher au sud de l'acropole.

Le n. 109 paraît se rapporter à Marc-Aurèle ; c'est une dédicace qu'il est naturel de trouver dans une capitale romaine. Les monnaies de Trajanopolis commencent avec Marc-Aurèle et finissent avec Gordien III.

Les deux autres fragments qui suivent, l'un mentionnant un Constantin, et l'autre, un δεσπότης, appartenaient à des architraves d'édifice.

Pour la concordance des *Itinéraires* et de la place que je fixe à Trajanopolis, voyez *Rapport*, passage cité.

La plaine occupée autrefois par Trajanopolis est aujourd'hui inhabitable. Les marais de l'embouchure de la Maritza sont un foyer de fièvres qui ont chassé les habitants. La configuration générale du terrain a dû changer depuis le deuxième siècle. Les Romains n'auraient pas fondé une capitale dans une plaine où il était impossible de rester. On sait, du reste, quelle est la loi des atterrissements pour les fleuves de la Méditerranée. Ce qui est arrivé aux embouchures du Rhône et du Tibre s'est produit pour la Maritza (1).

2° *La ville de* Πάντιον. — Cette ville ne figure pas sur les cartes

(1) Le Quien, I, p. 1193 et suiv. : « Metropolis jam erat provinciæ Rhodopes initio sæculi v, sed deinceps ejus auctoritati subductæ sunt archiepiscopatus aut metropoles factæ ante annum, si non 553, saltem 879, Maronæa, Maximinopolis, Ænus, Cypsela, — sæculo saltem XI, Carabizya et Toperus, — sæculo saltem XIII, Didymotichos, — sequiori ævo, Macre et Peritheorium. Demum ante annum 1564, Trajanopolis et Maronæa in unam coaluerunt metropolim. »

Le dernier évêque, le XIIIe de Le Quien (I, p. 1196), signe au synode de C. P., en 1352 : « Ὁ ταπεινὸς μητροπολίτης Τραϊανουπόλεως ὑπέρτιμος καὶ ἔξαρχος πάσης Ῥοδόπης; » il s'appelait Germain. — Le patriarche Joasaph ayant été déposé par le synode en 1564, le décret synodal porte en outre la signature : « Ὁ ταπεινὸς μητροπολίτης Τραϊανουπόλεως ἤτοι Μαρωνείας, Γαβριήλ, » XIVe et dernier évêque de Le Quien.

Sous Léon le Sage, Trajanopolis occupe le trente-septième rang parmi les métropoles du patriarcat (Schelst., II, p. 669). Sous Andronic Paléologue, l'ancien, elle occupe le quarante-quatrième rang (*ibid.*, p. 377).

de la Thrace ancienne; elle doit y être ajoutée. Elle était située à une heure au sud de Rhædestus, actuellement Rodosto, sur la côte de la Propontide, au point où on voit aujourd'hui le petit village de Banados ou Paniado.

Les fragments antiques en ce lieu sont considérables. On les rencontre surtout sur une colline peu élevée qui domine le village actuel. J'ai signalé ailleurs (1) un tombeau souterrain d'un grand intérêt, qui se voit là près de la mer.

Les inscriptions prouvent que la ville existait au temps d'Attale Philadelphe et de la reine Stratonice, et au temps d'Eumène Philadelphe, n°s 80, 81^{a}, 81^{b}. Selon toute vraisemblance, elle était plus ancienne (2). L'inscription 87 montre que les Romains habitèrent Panion (3). Les textes 84-86 nous conduisent des temps romains à l'époque chrétienne (4). Le nom de Πάνιον (= λευκόν, καθαρόν) n'est conservé par aucune inscription (5); il ne paraît que dans les auteurs de la basse époque. Je propose pourtant de le donner à la ville antique qui s'élevait sur l'emplacement actuel de Banados. Banados est certainement l'ancien évêché de Πάνιον mentionné dans l'histoire ecclésiastique. L'évêque de Rodosto est encore aujourd'hui titulaire de Πάνιον et les Grecs appellent Banados du nom de Πάνιον. Suidas, Cedrenus, Constantin Porphyrogénète et Hiéroclès parlent de Πάνιον.

Au concile d'Éphèse (431), Πάνιον et Ἡράκλεια n'ont qu'un même évêque; au troisième concile de Constantinople (680) figure Ῥηγῖνος, qui est évêque de Πάνιον seulement.

L'historien Priscus, qui vivait au milieu du cinquième siècle, et qui fut envoyé en ambassade auprès d'Attila, est appelé Πανίτης, Suidas, *s. v.* Πανίτης (6).

(1) *Rapport sur un voyage en Thrace*, ci-dessus, p. 203.

(2) [Nous possédons aujourd'hui des textes du Ve et du IVe siècle, n. 83^{a}, 83^{b}, 83^{c}, 83^{d}.]

(3) [Cf. 83^{k}.]

(4) [Cf. 86^{a}-86^{z6}. Ces monuments vont du Ve siècle au moins jusqu'au XIIIe.]

(5) [Voir cependant 86^{z4}, 87^{d}, 100^{r}; Πάνιδον, 87^{e}.]

(6) [Pour l'identification de Panion et de Bisanthe, voir Papadopoulos Kérameus, passages cités p. 399, n. 1, et p. 405, n. 1.]

DE QUELQUES AUTRES NOMS GÉOGRAPHIQUES MENTIONNÉS DANS CE RECUEIL.

Inscr. 1. Il semble naturel de restituer, lig. 9, ['O]ρεστίας τῷ [δή]μῳ ; toutefois, ce n'est là qu'une hypothèse. Nous ne connaissons pas dans la Thrace de peuple appelé Ὀρεσταί, ou de pays nommé Ὀρεστία ; mais les géographes mentionnent des Ὀρεσταί en Épire et en Macédoine, sans bien préciser le pays qu'ils habitaient.

Inscr. 27. Ἀγοραῖος : c'est l'ethnique d'une ville connue de la Chersonnèse, Ἀγορά. Cf. ci-dessus p. 289.

Inscr. 33. Ἀρτακηνή : ce surnom de Héra doit dériver d'un nom de peuple ou de ville. Dion Cassius cite une tribu thrace, les Ἀρτάκιοι ou Ἀρτακοί. Il y avait une montagne Ἀρτακή en Bithynie (Strabon, XII, 346), et aussi un château (Ptolémée, V, 1). Une source près de Cyzique s'appelait Ἀρτακίη (App. Rhod. I, 957).

Il est probable qu'Héra Ἀρτακηνή, adorée à Philippopolis, devait son nom aux Ἀρτακοί ; toutefois, le lieu où a été trouvé le marbre n'autorise pas à croire que les Ἀρτακοί habitaient la région de Philippopolis.

L'existence de peuples ou de lieux appelés Ἀρτακοί ou Ἀρτακή, en Thrace et en Bithynie, prouve le caractère national de ces deux noms. Il faut rapprocher ces mots d'Ἀστακός et de ses dérivés. Une ville de Bithynie s'appelait Ἀστακός (Paus. V, 12, 7); l'ethnique était Ἀστακηνός. Strabon, X, 459, cite le κόλπος Ἀστακηνός sur la Propontide; Thucydide, II, 30, la ville d'Ἀστακός en Acarnanie.

Si les mots Ἀρτακός et Ἀστακός étaient thraces, ils étaient aussi parfaitement grecs, comme le prouvent, par exemple, Ἀρτακίνα, port de Crète (Ptol., III, 17), Ἀρτακής, nom d'un héros tué par Méléagre (Apoll. Rhod., I, 1047), et les nombreux dérivés ou congénères d'Ἀστακός.

Toutes les ressemblances que nous pouvons trouver entre les noms nationaux des Thraces et ceux des Grecs sont importantes. La finale ηνος, *enus*, ινος, ινας, est en usage en Thrace pour les

ethniques, comme l'a bien montré M. Heuzey à propos du sanctuaire de Bacchus Tasibastenus, et des mots *Scaporenus* et Ὀχρῖνας, [et comme le prouve encore l'*Index* géographique ci-joint] (1).

Inscr. 111f. Ἀστάς, ethnique des Ἀσταί, peuple thrace de l'Hémus (Strab., VII, 319; Steph. Byz., Ἀστικός; cf. inscr. 33). [De leur nom dérive celui de la région Ἀστική. Ils habitaient dans l'intérieur, de Périnthe à Apollonie.]

Inscr. [Q1,] 62f. Ἀστική, l'une des stratégies de la Thrace, dans la région actuelle de Vyza (Mommsen, *EE*, II, p. 252 et note 1). Cf. Plin., *H. N.*, IV, 44.

Inscr. 78. Λατομηνός. D'après la finale, je crois qu'il faut reconnaître ici un ethnique; peut-être dans le nom de la ville indiquée par ce mot retrouverait-on le mot λατομίαι, les carrières.

Inscr. 76a. *Burgæna.* Ce mot est également un ethnique, qui suppose une ville de *Burgæ.* Cf. Ptol., III, 5, 21. Βουργίωνες, peuple de la Sarmatie.

Inscr. 110c, 110c2, 110c14. Κοιλανῶν πόλις, Κοῖλα, ville connue près de Madytus; ethnique en ανος = ηνος. Faut-il reconnaître ici l'expression géographique fréquente dans les pays grecs, les κοῖλα, *les creux*, ou rapprocher ce mot du nom des Κοιλῆται? Le nom thrace des Κοιλῆται paraît du reste s'expliquer par l'étymologie grecque : *ceux qui habitent les creux*, *les vallées des montagnes* (2).

Inscr. 72e. Selon toute vraisemblance, il faut considérer comme des noms de peuples les mots qui servent de titres aux diverses

(1) [Sur la formation des ethniques dérivés des noms de villes, voyez Pauli, p. 23. Ethniques en ηνος = *anus*, en ήνσιος et ήσιος = *ensis*.]

(2) [Pope, *Eigennamen*, s. v. La ville de Cœla est mentionnée par Pline, *H. N.*, IV, 47, entre Bizye, Apri et Ganos. Ptolémée, III, 11, 9, place au nombre des stratégies de Thrace la région Κοιλητική. Pline, *H. N.*, IV, 41, signale un peuple appelé *Celaletæa* et le divise en *minores* et *majores*; il place les premiers au pied du Rhodope, les seconds au sud de l'Hémus. Tacite, *Ann.*, III, 38, 39, raconte le soulèvement des Celaletæa contre Rhœmétalcès; cf. ci-dessus, n. 62e, et Mommsen, *EE*, II, p. 256. — Voir aussi, plus haut, le n. 116h. Les Celaletæa paraissent différer des habitants de la ville de Cœla.]

sections du catalogue publié sous le n. 72[e] : Ποδαργοί, Μακεδόνες, Ἀκαρνᾶνες, Τελεῦντες, Ὠρεῖς, Αἰγικοί, Κασταλεῖς ; mais nous ne savons pas si ces noms désignent tous des tribus thraces. — Le mot Τελεῦντες n'est pas certain. — Suidas cite l'ethnique Ὠριεῖς, mais sans dire où habitait le peuple de ce nom, *s. v.* Ὠριέων ; le même Suidas nomme les Αἴγιγες ; cf. Αἰγιαλός, ville de Thrace (Steph. Byz., à ce mot). Les congénères de ce mot se retrouvent fréquemment dans la géographie des pays limitrophes de la mer Égée. — Ποδάργης, peuple thrace, d'après Étienne de Byzance (1).

Inscr. 61[d]. Ὑπερπαίονες, peuple qui habitait, au sud de l'Hémus, la vallée de la Toundja ; il est inconnu. Scylax, 67, cite une ville de Παιών en Thrace (2).

VICI THRACES.

La liste suivante fait connaître un certain nombre de vici de la Thrace :

Acatapara, 117[z]. La terminaison *parus*, *para*, se rencontre assez souvent en Thrace : Derziparus, Zyparus (Tomaschek, p. 386), Bessapara, Druzipara, Subzupara, Zapara, Βέπαρα, Βηλαιδίπαρα, Βερίπαρα, Βόσπαρα, Δαρδάπαρα (Pauli, *Eine vorgr. Inschr.*, p. 21).
Ardila (Ardileno vico), 117[q], 16.
Βουρκέντιον. Procope, *Guerre des Goths*, II, 26. — Cf. Burdipta, Burtudizus, Burgæna, 76[a].
Carerino (vico), 117[q], 16.
Cuntiegerum (vico), 117[q], 16.
C. . menos (vico), 117[q], 16.
Diiesure, 117[q], 16.
Lisenon (vico), 117[q], 16.

(1) [Voir à ce sujet les remarques de M. Mordtmann, insérées dans le commentaire des n. 72[e], 72[f] : d'après lui, ce n'était pas des noms de peuples, mais des noms de tribus. Cf. Mordtmann, *MDIA*, 1881, p. 49.]

(2) [Cf. les indications données sur la géographie de la Thrace, la division en stratégies des villes principales, Pline, *H. N.*, IV, 40-47 ; Ptolémée, III, 2, 8-10 ; Pomponius Mela, II, 2 ; Ammien Marcellin, XXVII, 4. L'*Index* des noms géographiques donné ci-dessous complètera les données de ce chapitre.]

Magaris (regione Serdica). Momms., *Inscr. R. Neap.* 2845. Cf. 117[u1].

Ὀχρῖνας, Heuzey, *Mém. cité*. Cf. 113[a20].

Palma, 117[q], 16.

Pecetum, 117[q], 16.

Perdica, 116, 6°.

Pompburdar (?), 117[q], 16.

Pupeses, 117[q], 16.

Ratidis (in Dardania), Marini, *Atti*, p. 630.

Saprisara (Mœsia inferior), Gruter, DXXVII, 7, regione Nicopolitana, σάρπος = πύργος. [Depisara, Παδισάρα, Tomaschek, p. 388.]

Scapora, Heuzey. Cf. 113[a40]. Sur la finale *pora* dans les noms thraces, voy. § VIII et Tomaschek, p. 386. [Dætepetopoviani, cité par Pauli, p. 21.]

Statuis (vico), 117[w].

Stairesis, 117[q], 16.

Stellugermane (?), 117[q], 16.

[Σύκαι, faubourg de Constantinople, Joann. Antioch., p. 34, éd. Didot, *F. H. G.*; Σύκη, Strabon, p. 319.]

Tasibasta, Heuzey (Tasibastenus, ethn., 113[a3]).

Titis, 116, 6°.

Tiutiama (Tiutiameno vico), 117[q], 16. Cf. § VII.

Vevocasa (Vevocaseno vico), 117[q], 16.

Verulesi, 117[e] (Apollini). Cf. Gruter, DXXVI, 9, civis Berolensis, Aur. Brinursius. [M. Mommsen restitue *Vergulesi* et rapporte cet ethnique à la ville de Bergules, Ptolém., III, 11, 12.]

Zburulo (vico), 117[q], 16.

Zimidra (Zimidrenus, ethn., 117[q], 16).

Comme on le voit, l'orthographe est très irrégulière et paraît à peine être fixée; ainsi on trouve *vico Cuntiegerum* et *Cuntiegero*, *vico C. . menos*, où le mot paraît être au nominatif, tandis que les autres noms sont à l'ablatif; *vico Titis*, même remarque; *vico Pompburdar*, comme si le mot était indéclinable (1).

(1) [M. Pauli, *Eine vorgriechische Inschrift von Lemnos*, p. 21-24, dis-

RESTES DE VILLES OU DE VILLAGES ANTIQUES DANS DIFFÉRENTES PARTIES DE LA THRACE.

D'après les inscriptions de ce recueil et d'après l'inspection des restes antiques, il y a lieu de croire qu'il y avait, à l'époque gréco-romaine, des centres de population d'une certaine importance, mais dont le nom est encore inconnu, sur les points suivants (1) :

1° Sténimacho, inscriptions et bas-reliefs, n. 14 et suivants, centre important. La ville moderne est toute grecque en pays bulgare ; on y reconnaît une acropole; je n'y ai pas vu de murs antiques ; mais les bas-reliefs et les fragments de sculpture décorative sont nombreux ; les Grecs de Sténimacho ont des chants populaires particuliers et un dialecte que M. Scordélis a étudiés.

2° Elli-Déré, n. 22, plusieurs bas-reliefs.

3° Batkoum, n. 23, nombreux bas-reliefs. Ruines considérables d'une ville byzantine, fragments romains.

4° Hissar, près de Paoula. Fortifications byzantines s'élevant sur des constructions antérieures, n. 25 et suivants. Le château est un parallélogramme dont les côtés, sensiblement égaux, mesurent environ huit cents pas. A l'ouest, coule un torrent qui forme une défense naturelle. Le mur du nord est presque entièrement détruit; celui de l'est est en mauvais état. Le château conserve deux portes, l'une au sud, l'autre à l'ouest; ces portes sont exactement au

tingue, dans les noms géographiques de la Thrace, un certain nombre d'éléments constitutifs dont il essaie de déterminer le sens :

Bara, *basta*, *dama* (maison); *dava*, *deva* (maison, établissement); on trouve aussi la forme *dapa* : Ζάλδαβα, ville de la Mœsie inférieure, Joann. Antioch., *FHG*, Didot, p. 32; Ζάλδαπα, Procope, *De Ædif.*, p. 308, 22, ville de l'intérieur de la Thrace. *Dizus* (forteresse); *leva* (ville, d'après une glose d'Hésychius : λέβα, πόλις ὑπὸ Θρᾳκῶν); *mria*, *bria* ou *bréa* (ville, d'après une glose d'Hésychius au mot βρία, et Strabon, p. 319, Μεσεμβρία = Μενεβρία = Μενάπολις, Σηλυβρία = Σήλυος πόλις, Πολτυοβρία, ancien nom de la ville d'Énos, et Bréa, la colonie athénienne, *CIA*, I, 31); *para* (gué); *pora* (ville); *sara* (source); *stana* (lieu, place); *stura* (lieu fortifié, ou simplement lieu).]

(1) [Cf. *Rapport sur un voyage en Thrace*, ci-dessus, p. 210 et suiv.]

milieu de chacun des deux côtés. Il devait exister aussi deux portes symétriques au nord et à l'est; de sorte que le parallélogramme était divisé en quartiers par deux rues se coupant à angle droit. Les murs actuels sont byzantins. On reconnaît les escaliers qui menaient aux chemins de ronde et des poternes. Des pierres colossales et bien taillées, qui ont servi à une construction plus ancienne, se voient tout autour de l'enceinte, en particulier à la porte du sud.

Hissar est aujourd'hui célèbre par ses bains, les sources chaudes sont nombreuses à l'intérieur des murs. Les restes d'une piscine antique nous reportent tout au moins au quatrième siècle de notre ère.

Le cimetière, sur la route de Daoudja, conserve de nombreux restes de l'époque romaine, et surtout des fragments décoratifs. Les blocs semblables à ceux du sanctuaire du *Deus Meduzeus*, § V, ne sont pas rares.

J'ai vu à Hissar beaucoup de monnaies des Antonins et des empereurs syriens.

La carte de Rigas Phéraios donne à Hissar le nom antique d'Ἑλίκη. Cette identification est admise par divers écrivains de la Grèce moderne; j'ignore par quelles raisons elle peut être justifiée.

5° Belastiza, n. 27.
6° Aklani, n. 28.
7° Haskeui, n. 58.
8° Gehren, n. 60.
9° Papazli, n. 61.
10° Eski-Zagra, centre important, n. 61b et suivants.

Il serait surtout intéressant de savoir les noms antiques de Sténimacho, d'Hissar et de Gehren.

L'étude des ruines antiques (1) et des châteaux byzantins qui

(1) [M. Jirecek signale un grand nombre de localités conservant des restes antiques, soit dans les manuscrits cités plus haut des *Monatsberichte* de Berlin, et des *Archæologisch-epigraphische Mittheilungen*, soit dans son étude intitulée : *Die Heerstrasse von Belgrad nach Constantinopll und die*

subsistent encore en Thrace permet d'éclairer plusieurs questions relatives à la géographie de cette province au moyen âge. Les principaux résultats auxquels je suis arrivé sont réunis dans la dernière édition de Ville-Hardouin, où M. Natalis de Wailly a bien voulu leur donner place : *La conquête de Constantinople, par Geoffroy de Ville-Hardouin, avec la continuation de Henri de Valenciennes*, texte original accompagné d'une traduction par M. Natalis de Wailly ; Paris, 1872 (1).

Balkanpæsse, Prag, 1877. — Pour les monographies locales publiées en Grèce, voir A. Miliarakis, Νεοελληνικὴ γεωγραφικὴ φιλολογία, Athènes, 1889, p. 54 et suiv.]

(1) [*Index des noms géographiques.*

A

B — V

V. — Cultes.

J'ajoute peu de choses ici à ce que j'ai dit ailleurs de la reli-

gion de la Thrace gréco-romaine. Les dieux de cette province

sont ceux des pays classiques ; nous les voyons représentés

avec les attributs ordinaires, mais sous une forme barbare (1).

Ἀπόλλων paraît être honoré plus que les autres dieux. C'est ce qui résulte des dédicaces qui ont pu être recueillies. Il est mentionné sur la plus ancienne inscription de la Thrace (n. 1); il avait un temple chez les Besses dès le troisième siècle avant notre ère; on élevait dans ce temple des télamons; on y célébrait des panégyries. Les noms propres dérivés d'Ἀπόλλων sont plus fréquents que tous les autres.

A côté d'Apollon, nous trouvons Zeus et Héra, qui sont également l'objet d'un culte fréquent, et enfin, mais à un rang secondaire, Asklépios.

D'autres divinités, Ἄρτεμις, Ἀφροδείτη, Διονύσιος, Δημήτηρ, les Διόσκουροι, les Νύμφαι, sont beaucoup moins souvent nommées.

L'usage était général, en Thrace, d'appeler les dieux et les déesses κύριος et κυρία.

Quelques épithètes distinctives des divinités paraissent être des ethniques; tels sont les mots Λατομηνός et Ἀλσηνός, épithètes d'Apollon; Ἀρταχηνή, épithète de Héra (2).

L'inscription 62a mentionne les dieux Πατρῷοι, mais sans préciser le sens de ce mot; le n. 62e un dieu, Θεὸς ἅγιος ὕψιστος.

La Fortune, Τύχη, avait un temple à Périnthe. Le culte de la Fortune explique, semble-t-il, le nombre assez grand, en Thrace, de noms propres dérivés du mot τύχη.

Les noms de divinités étrangers au Panthéon classique que nous trouvons dans ce recueil sont très peu nombreux.

Φ — F

X — Ch

Ω

(1) [*Rapport sur un voyage en Thrace*, ci-dessus, p. 218 et suiv.]

(2) Nous connaissions déjà en Thrace Ἥρα Ῥησκυνθίς (Nicandre, *Theriaca*, schol. 460).

Θεὸς Σουρεγέθης, n. 2. Je n'ai pas vu l'inscription, et je ne donne pas la lecture comme certaine.

Deus Μηδυζεύς, n. 28. Il est à remarquer que la dédicace est faite par un habitant d'Antioche ; il est donc impossible d'admettre avec certitude que le dieu Μηδυζεύς soit thrace ; il peut être oriental, comme l'a voulu M. Desjardins. D'autres exemples sont nécessaires pour décider la question. Cependant, j'incline à reconnaître dans Μηδυζεύς un nom thrace, et je me fonde sur la fréquence des mots composés de Μηδα ; par exemple : Μήδα, fille de Cothela, chef des Gètes, au temps de Philippe (Ath., XIII, p. 557 D) ; Μήδοκος, roi des Odryses (Xén., *An.*, VII, 2, 32) ; Μηδοσάδης, prince thrace (Xén., *An.*, VII, 1, 5) ; Μηδόσακκος, prince sarmate (Polyæn., 8, 56) ; cf. aussi Wescher et Foucart (*Inscr. de Delphes*, 43, 157), Μῆδος et Μήδα, probablement esclaves thraces. Un peuple des Μαῖδοι habitait la Thrace et formait une στρατηγία (Ptol., III, 11, 9), qui se trouvait assez près de la région où a été découverte notre dédicace. Cf. encore Μηζεύς (?), nom thrace, n. 2. [Millingen rapproche de Μηδυζεύς un dieu Μῆτις, ΕΦΣ, 1873, p. 169.]

Ζεὺς Ζβέλσουρδος, n. 72^{a} (1). Ce sont des soldats romains, de la flotte de Périnthe, qui font cette dédicace, dans une ville où l'influence nationale était moins sensible que dans tout le reste du pays. Il serait tout à fait hypothétique, en l'absence d'autre preuve, de considérer Ζβέλσουρδος comme un dieu thrace (2).

(1) Cf. toutefois Βελλοῦρος (Procope, *De Ædif.*, 4, 11). [M. Dumont lisait Βέλσουρδος.]

(2) [*Index des noms des dieux et déesses.*

A côté des noms des dieux on a placé tous les monuments figurés relatifs à chacun d'eux, sous des rubriques françaises, pour les distinguer des monuments épigraphiques. Le Dieu des chrétiens et les saints sont réunis dans le même catalogue, ainsi que les divinités du culte funéraire.

A

Du cavalier thrace. — Ce cavalier est fréquent dans la province ; il est sculpté sur des plaques de toute grandeur et souvent sur des

ex-voto de très petite dimension. De la comparaison des exem-

plaires que j'ai vus résulte, je crois, une explication de cette scène figurée.

Ce cavalier n'est pas une divinité unique et toujours la même. Dans un certain nombre de cas, il est évident que le sculpteur a voulu représenter un mortel héroïsé. L'inscription 110[b], publiée par M. Egger, est très précise dans ce sens ; c'est un héros particulier, Ἄλκιμος, que l'artiste a sculpté et peint (1). Sur l'inscription n. 57, ce héros s'appelle Φλάβιος (2).

On figurait sur les stèles, sous la forme du cavalier, le mort héroïsé, devenu κύριος et ἥρως ; mais ce héros recevait des *ex-voto* ; ce sont les petites plaques sculptées que j'ai souvent signalées.

Le κύριος ἥρως était alors invoqué comme un dieu, et on l'associait aux grandes divinités, par exemple à Ἥρα, n. 32.

On ne doit pas dire *le héros thrace*, mais *les héros thraces* ; l'héroïsation des mortels et le culte des ancêtres divinisés sont une des formes les plus originales de la religion de ce pays.

Il est arrivé aussi, et tout naturellement, que le caractère divin du héros a fait oublier son origine mortelle, et que la figure et les attributs du cavalier ont dû être donnés à des personnages légendaires ; par suite, sur les *ex-voto* sans inscription, il est souvent difficile de savoir si nous avons devant nous un simple mort héroïsé ou une divinité d'un caractère plus général, admise dans le Panthéon thrace, à côté des grands dieux et partageant les honneurs qu'on leur rendait (3).

Cette nouvelle explication complète et précise celle que j'ai pro-

(1) [Le mot Ἄλκιμος paraît être une épithète et point un nom propre. Le personnage se nommait Claudianus.]

(2) [La lecture de ce texte n'est pas bien certaine ; mais on trouve ailleurs des exemples décisifs; cf. n. 110[bis] et suiv. Voir l'*Index* ci-dessous.]

(3) [Il semble bien que le dieu cavalier soit représenté comme la divinité nationale sur le bas-relief placé en tête du traité d'alliance entre Athènes et Kétriporis, n. 112[e]. Il paraît quelquefois assimilé à quelques-unes des grandes divinités helléniques, les Dioscures, par exemple, n. 61[a]. A Tomi il est identifié avec Jupiter : *Jovi Optimo Maximo Heroi*, Koumanoudis, Πανδώρα, juin 1868, n. 8; dans une inscription du musée de Bucharest, il porte le surnom de *Invictus : « Heroni invicto, » EE*, II, p. 300, n. 368 ; en Asie Mineure, il s'appelle Θεὸς Σώζων, *BCH*, I, p. 367 ; II, p. 170, 172 ; IV, p. 293, 294. Pour l'interprétation de ce sujet figuré, voir ci-dessus, p. 219 et suiv., p. 290 et suiv.; aux références indiquées en cet endroit, on peut ajouter : Millingen, ΕΦΣ, 1873, p. 169-170, qui fait du cavalier l'Arès thrace; Collignon, *BCH*, I, p. 367 ; Mordtmann, *AEMŒ*, 1884, p. 208-9; Papadopoulos Kérameus, ΕΦΣ, 1886, p. 68-69; Benndorf et Petersen, *Reisen in Sudwestlichen Kleinasien*, I, p. 153; II, p. 197.]

posée dans le *Rapport*, où je me suis appliqué surtout à montrer qu'il ne fallait pas exagérer le sens funéraire de ces *ex-voto*; le sens héroïque et divin prime tous les autres, bien qu'on sache tout ce qu'offre de complexe et de contradictoire le symbolisme de l'archéologie figurée quand il s'inspire de croyances qui, pour les anciens, et en particulier pour les peuples barbares, étaient avant tout flottantes et indéterminées.

J'ai vu à Batkoum les ruines d'une chapelle grossière consacrée à un *héros thrace*; on y a trouvé plus de dix bas-reliefs représentant ce héros dans la forme ordinaire et sans inscription (1).

Il vient d'être découvert à Rome, en 1875, sur l'Esquilin, plusieurs bas-reliefs des héros thraces (2). Ces monuments, qui portent presque tous des inscriptions, sont encore inédits (3).

(1) [Voir n. 23 et suiv.; cf. *Rapport*, ci-dessus, p. 219. M. Papadopoulos Kérameus croit avoir trouvé, à Capacli, un autre sanctuaire du même dieu; voir ci-dessus, n. 62^{c2} et suiv.]

(2) [Ils sont maintenant publiés dans le *CIL*, VI, n. 2803-7; cf. ci-dessus, n. 114^{h7}, 114^{h8}, 114^{h14}. On trouve le dieu cavalier dans toute la péninsule balkano-hellénique, et aussi en Asie Mineure : en Phrygie, en Pisidie, en Pamphylie et en Lycie. *BCH*, I, p. 367; II, p. 170, 172; III, p. 346; IV, p. 291-5, pl. IX, X; Benndorf et Petersen, *Reisen in Südwestlichen Kleinasien*, II; voir l'*Index* au mot *Reiter*, etc.]

(3) [*Catalogue des représentations du dieu cavalier.*

Représentations n'offrant aucune particularité notable, 7, 11, 18, 24, 24^{a} (onze bas-reliefs), 25, 33^{b}, 57^{n}, 62^{28}, 62^{29}, 62^{c}, 62^{c4}, 62^{c2}, 62^{c8}, 62^{c12}, 62^{c18}, 76^{a} (?), 76^{n}, 89^{e}, 90^{b}, 111^{y1}, 111^{y2}, 111^{y8}, 111^{y4}, 112^{e} (?), 114^{g4}, 114^{h14}.

Cavalier en marche vers un autel, 5, 6, 17, 20, 62^{b24}.

Avec arbre, 17, 49.

Avec arbre et serpent enroulé autour, 22, 39, $74^{z16\prime}$, 76^{m}, 76^{n}, 87^{c}, 110^{b}.

Cavalier armé d'une lance, 8, 57.

Cavalier chassant :

Avec un chien, G^{1}, 40, 49, 57, 62^{18}, 114^{h7}, 114^{h8}.

Un sanglier, 27, 40, 49, 57, 57^{i}, 61^{a}, 102.

Un cerf, 62^{28}.

Un serpent ou dragon, 33^{a}, 57^{z}.

Plusieurs fois répété, 27.

Avec d'autres personnages (homme, femme, enfant, un ou plusieurs réunis), 32, 33^{c}, 57, 62^{16}, 76^{b}, 76^{f}, 87^{c}, 113.

Avec un jeune homme tenant la queue du cheval, 76^{n}.

Cavalier associé à d'autres représentations.

Banquet, 11, 20, 57, 61, 76^{b}, 76^{f}, 111^{d9}, 113.

Mithra, 11.

Nymphes, 62^{28}.

Banquets funèbres. — Les banquets funèbres sont nombreux dans ce recueil. Sur cette cérémonie, voyez *Rapport*, § V; Heuzey, *Sur le culte de Bacchus Tasibastenus*; Tomaschek, *Brumalia und Rosalia* (1). Je me réserve, en publiant mon mémoire (2) sur les *Ban-*

Scène de chasse (?), 11.
Scènes de famille, 76^{b}.
Divers, 27, 47, 48.
Cavalier thrace vénéré comme Saint-Georges. (Voir ce nom.)
Sanctuaire du dieu cavalier à Batkoun, 23; à Capacli, 62^{c2}, 62^{c4}.]

(1) Les banquets funèbres sont aussi très fréquents dans les îles voisines de la Thrace, Conze, *Reise auf den Inseln des Thrakischen Meeres*, 1860 : Thasos, pl. IV, X, fig. 1, 2, 3, 5, 7, 9, 11, huit banquets. Sur le bas-relief n. 2 de la planche X, réunion du cavalier thrace, de l'arbre et du banquet. Dans l'île d'Imbros, pl. XVI, fig. 5, stèle incomplète qui paraît avoir représenté le banquet.

A Thasos, trois exemples du cavalier, *Ouv. cité*, pl. X, fig. 2, 6, 8, et un exemple douteux, fig. 12. — [Cf. de nombreux spécimens du *Banquet funèbre*, d'un style tout à fait barbare, provenant de la Serbie, décrits et dessinés par M. Studniczka, *AEMŒ*, 1886, p. 213 et suiv., fig. 5, 6, 7. Ce sont des bas-reliefs à trois faces : A : homme étendu sur un lit, femme assise. Banquet; — *b*, cavalier; — *c* serviteur apportant la table, ou deux hommes debout.]

(2) [Voir, à ce sujet, l'article intitulé : *Un bas-relief funèbre du cabinet de M. Brunet de Presles*, ci-dessus, p. 69-100, et en particulier, p. 70, note 3.

Catalogue des banquets funèbres et des autres représentations funéraires.

Banquet funèbre, 16, 45, 61^{s8}, 62^{4}, 62^{a8}, 62^{b10}, 62^{b12}, 62^{b15}, 62^{b16}, 62^{b17}, 62^{c5}, 62^{c7}, 62^{c8} (?), 62^{c12}, 62^{c18}, 76^{d}, 77, 91, 106^{b}, 110^{b10}, 110^{b27}, 110^{c1}, 111^{c18}, 114^{g6}, 114^{g7}, 117^{d1}.
La femme assise sur le lit, 110^{b25}.
Deux fois répété, 111^{d9}.
Avec divers accessoires (chien, serviteurs, etc.), 48.
Avec demi-lune, 62^{a8}.
Banquet d'Hercule, 105.
Banquet associé à d'autres représentations :
(Dieu cavalier), 11, 20, 57, 61, 76^{b}, 76^{f}, 111^{d9}.
Divers, 11, 47, 62^{c5}, 76^{b}, etc.
Autres représentations. — Scènes de famille, 27, 62^{b11}, 62^{b18}, 62^{b19}, 62^{c6}, 62^{c8} (?), 62^{c14}, 76^{g}, 83^{d}, 83^{e}, 90^{a}, 110^{b26}, 111^{s}.
Scènes d'adieu, poignée de mains, 76^{o}, 83^{c}, 110^{b27}, 115.
Scènes de toilette, 62^{c6}, 97^{1}, 100^{z8}.
Sacrifice mithriaque, 11.
Portrait du mort en bas-relief, 73^{f}, 76^{b}, 110^{b8}, 111^{v}.
— — en buste dans une niche, 47, 99.
— — en statue, 74^{z15}.
Homme armé, 76^{e}.
Soldat romain, F, 13, 74^{z18}, 75.
Centurion, $76^{a'}$.

quets funèbres, d'étudier ces représentations, et en particulier les marbres où sont réunis le *repas* et le *cavalier* (1).

Gladiateur, 15, 61^{t}, 106^{a}.
Personnages sur un char, 62^{c5}.
Musiciens, 47.
Symboles de la palestre : hermès, vase et strigile, 74^{l}.
— de la comédie : masque et bâton recourbé, 100^{y}.
Casque, 62^{4}.
Lion, 11.
Chien, 62^{c6}.
Oiseau, 62^{c6}.
Sphinx, 57^{p}.
Crocodile dévorant un jeune homme, 93e.
Mains levées, orantes, 111^{u}.
Couronnes, 62^{4}.
Rosaces, 62^{c5}.
Sarcophage, 62^{c5}.
Grappe de raisin, 74^{i}.

(1) [*Particularités relatives aux sépultures.*

A. — Noms de la sépulture :

Arca, 87.
Βωμός, 45, 61^{p}, 74^{g}, 74^{x}, 74^{z7}.
Γράδος, 57^{c}, 57^{m}.
Ἐνσόριον, 97^{3}.
Θέσις, 110^{b15}.
Θήκη, 46 — πελεκητίς, 46.
Καμάρα, 62^{a4}.
Καταβατίς, 65.
Κατάθεσις (?), 46.
Λατόμιον, 62^{b2}, 72.
Λατόμιν, 74^{z1}, 74^{z2}, 74^{z3}, 74^{z4}, 74^{z7}.
Λίθος, 74^{z6} — Χαλκηδόνιοι λίθοι, 74^{x}.
Μνῆμα, 31, 61^{p}, 87^{g}, 96^{e}, 100^{e}, 110^{b9}.
Μνημεῖον, 15, 25^{a}, 70.
Μνημῆον, 111^{c16}.
Οἶκος, 62^{35} — αἰώνιος, 46.
Πλάκα, 86^{v}.
Πῶμα προκοννήσειον, 70.
Σῆμα, 58, 61^{p}.
Σορός, 47, 62^{f2}, 72^{j}, 74^{h}, 74^{x}, 74^{z6}, 110^{c2}, 111^{a}, 111^{c5}, — ἀνεξοδίαστος, 57^{c}, — ἐπικειμένη, 65.
Στήλη, 13, 62^{b2}, 74^{z}, 106^{b}.
Στήλλη, 74^{z4}.
Στηλλάριν, 74^{z1}.
Τάφος, 61^{u}, $62^{b}14$, 86^{z2}.
Titulus, 76^{a}.
Τύμβος, 61^{z3}.
Ὑπόμνημα, 86^{c}.
Χαμοσόριον, 110^{b20}.
Ἀνδριάς, 62^{34}.

B. — Législation funéraire :

Énumération limitative des ayants droit ; — générale.
Interdiction générale aux étrangers, ἀπαγορεύω, 53, 83^{k}, 100^{e}, 100^{f}, 100^{q}.
Interdiction spéciale : de l'effraction (ὀρύσσω, ἀνοίγω), 57^{m}, 74^{z1}, 87, 100^{q}, 104, 110^{c2}, 111^{a}, 111^{c4}, 111^{c17} ; — de l'usage, 57^{d}, 62^{b2}, 62^{b14}, 62^{f12}, 65, 70, 72, 72^{l} (chr.), 74^{h}, 74^{h1}, 74^{i}, 74^{z1}, 74^{z2}, 74^{z4}, 74^{z5}, 74^{z7}, 83^{i}, 94, 97^{3}, 100^{e}, 104, 110^{b20}, 110^{c2}, 111^{c5} ; — du vol, 74^{z1}, 111^{a}.
Interdiction aux ayants droit d'aliénation, 57^{c}, 57^{l}.
Sanction : 1° Amende, πρόστειμον, πρόστιμον (au génitif), 74^{i}, 97^{3}, 111^{i}.
Taux de l'amende : 40 deniers, 57^{d} : 100 deniers, 100^{e}, 111^{i} ; 500 deniers,

Sanctuaires. — Je n'ai pas vu en Thrace de ruines de temples. Le seul sanctuaire intéressant est celui du dieu ***Meduzeus.*** C'est un parallélogramme de quinze pas de long sur dix de large, construit sur un tertre peu élevé, au milieu des arbres. Le pourtour est formé par des pierres (granit de Philibé) de 1 mètre et demi de long et de 50 centimètres de haut; elles conservent des entailles en queue d'aronde. Cette chapelle était seulement une enceinte, qui ne paraît pas avoir été jamais couverte. La table qui porte l'inscription occupait une des extrémités. On ne trouve aucun vestige d'ornement d'aucune sorte ; le sol était pavé de briques. Ces ruines permettent de se figurer ce qu'était un sanctuaire rustique dans les campagnes de la Thrace gréco-romaine (1).

57[l], 72[l] (chr.), 74[z7], 83[i], 110[b20]; 1,000 deniers, 100[e], 111[c5]; 1,000 deniers en deux parts de 500 deniers, 65, 74[z7], 97[3], 110[b20]; 1,500 deniers, 62[b2], 74[z1], 83[i], 111[a]; 2,000 deniers en deux parts de 500 et 1,500 deniers, 83[i]; 2,500 deniers, 70, 74[h], 88[c], plus une deuxième part de valeur inconnue, 94; 3,500 deniers, 111[c17]; 5,000 deniers en deux parts de 2,500 deniers, 74[z1], 110[c2]; 20,000 deniers, 62[f2]; 400,000 deniers en deux parts de 100,000 et 300,000 deniers, 100[s].

Χρυσοῦ λίτρα, 62[b14].

2° Peine portée par la loi contre la τυμβωρυχία, 100[q].

Attribution de l'amende à :

'Αδελφοί, 72[l] (chr.).

Βουλή (κρατίστη), 104.

Γερουσία, 104[a], ἱερὰ —, 104.

'Ενσόριον, 83[i].

Κληρονόμοι, 62[b14].

Πόλις, 57[l], 62[b2], 62[f2], 65, 70, 72, 74[h], 74[h1], 74[i], 74[z1], 74[z7], 88[c], 97[3], 100[s], 110[b20], 110[c2], 111[c5].

Σύνοδος (ἱερὰ), 88[c].

Ταμεῖον, 57[d], 57[m], 74[z1], 74[z7], 97[3], 110[b20], 111[i]; (ἱερόν), 100[s]; (ἱερώτατον), 94.

Τέχνη τῶν λιθουργῶν, 65.

Φίσκος, 57[c], 83[i], 100[e], 110[c2], 111[a], 111[c4], 111[c17].

Fiscus, 87.

A deux parties différentes, 65, 74[z1], 74[z7], 83[c], 94, 97[3], 100[s], 104, 110[b20], 110[c2].

Malédiction, 74[z2] (chr. ?), 76[b], 111[a].

Dans les inscriptions chrétiennes, 46, 62[b30], 74[z5], 86[z2], 87[i].

(1) [*Principaux termes relatifs à la religion et aux cultes.*

'Αδριανὰ 'Ολύμπια, 74[s].

"Ακτια, 74[s].

'Αλεξάνδρια 'Ολύμπια, 74[s].

'Αρχιερεύς, 61[b], 61[c], 61[l], 61[z] (cf. empereurs).

'Ιερεύς, O, 111[c7], 117[c6].

'Ιερεὺς Διὸς Καπετωλίου, 61[m].

'Ιερεὺς Διὸς καὶ 'Ρώμης, 110[b17].

VI. — [Rois, empereurs et] gouverneurs de la Thrace (1).

Ce que nous savons de l'administration de la Thrace sous la domination romaine a été exposé et discuté par Borghesi, dans un

Ἱερὸν Ἀπόλλωνος, 1.
Θίασος Σεβαζιανός, O.
Πανήγυρις, 1.
Pontifex maximus (cf. empereurs).
Πύθια, 74[s].
Sacerdos, 100[j], 110[b2].
Sacerdos amplissimus dei invicti Solis Elagabali, 58[a].
Templum Divi Augusti ad Minervam, 24[c], 58[a].

(1) [A. — *Souverains nationaux.*

Ἀντωνία Τρύφαινα, épouse de Cotys, 114[1], 114[2].
Bithys, fils de Cotys, 110[b4].
Σέξτος Ἰούλιος, petit-fils de Cotys et Tryphæna, 114[2].
Kétriporis, 112[e].
Κότυς, roi des Odryses en 168, 110[b4].
Κότυς, fils de Sadalas, 62[a].
Κότυς, fils de Rhœmétalcès, 110[b7], 114[1], 114[2].
Κότυς, père de Rhascuporis, 112[f1].
Κότυς, fils de Rhaiscuporis, 112[f2].
Cotys, fils de Seuthès, 112[f].
Cotys, fils de Cotys, 114[1].
Mæsadès, 112[d].
Πολεμοκράτεια, épouse de Sadalas, 62[a].
Polémon, fils de Cotys, 114[1].
Πυθοδωρίς, mère de Tryphæna, 62[a], 114[1].
Ῥαισκούπορις, père de Cotys, 112[f2].
Ῥασκούπορις, fils de Cotys, 112[f1].
Ῥεσκούπορις, fils de Sadalas (?), 63.
Rhéboulas, fils de Seuthès, 112[f].
(Ῥοιμητάλκης), fils de Rhescuporis, 63.
Ῥοιμητάλκης, fils de Cotys, 110[b7], 114[1]; — Ῥοιμητάλκας νεώτερος, 112[f3], 112[f4].
Ῥοιμητάλκας (?), 115.
Σαδάλας, 62[a].
Seuthès, fils de Mæsadès, 112[d], 112[f].
Sur la généalogie des rois thraces à l'époque impériale, voir, outre Mommsen, *EE*, II, p. 250 et suiv., Dittenberger, *CIA*, III, 552, 553, qui diffère avec lui d'opinion sur quelques points.

B. — *Souverains étrangers.*

Égypte : Πτολεμαῖος θεὸς Φιλοπάτωρ, 111[c9].
— Πτολεμαῖος (Épiphane), fils de Philopator, 111[c9].
— Ἀρσινόη, épouse de Philopator, 111[c9].

mémoire consacré à Statilius Barbarus, et intitulé : ***Illustrazione di un marmo interessante scoperto nella basilica di S. Paolo*** (*Œuvres com-*

C. — *Empereurs romains et leur famille.*

plètes, III, p. 263 et suiv.). Ce savant ne paraît pas avoir connu l'inscription n. 72^{c}, que nous donnons d'après une copie de Cyriaque d'Ancône.

Αὐτοκράτωρ Καῖσαρ Λ. Σεπτίμιος Σεουῆρος Εὐσεβής, Περτίναξ Σεβαστὸς Ἀραβικός, Ἀδιαβηνικός, Παρθικὸς μέγιστος, 74^{c}.

Imp. Cæsar L. Septimus Severus Pius Pertinax Aug. Arabicus Adiabenicus Parthicus maximus p. m., trib. pot. VII, imp. XI, cos. II, p. p., F′.

Divus Severus Pius, 58^{a}. — Sévère (?), 74^{z24}. — Monnaies, 62^{18}.

Αὐτοκράτορες Καίσαρες Λ. Σεπτίμιος Σεουῆρος Περτίναξ καὶ Μ. Αὐρήλιος Ἀντωνεῖνος Σεβ., 110^{a}.

Μέγιστοι καὶ θειότατοι αὐτοκράτορες — ὕπατοι, 61^{a3}, 61^{z1}.

Κύριοι αὐτοκράτορες, 57^{f}.

Ἰουλία Δόμνη ou Δόμνα, μήτηρ κάστρων, 61^{a3}, 61^{z1}. — Σεβ., 61^{v}, 110^{a}.

Μ. Αὐρήλιος Ἀντωνεῖνος Καῖσαρ, 72^{c}.

Caracalla, empereur et associé à son père, 57^{f}, 61^{a3}, 61^{z1}, 110^{a}.

Αὐτοκράτωρ Καῖσαρ Μ. Αὐρήλιος Ἀντωνεῖνος Εὐσεβὴς Σεβαστὸς Ἀραβικὸς Ἀδιαβηνικὸς Παρθικὸς μέγιστος, 111^{o} (?).

[Πλαυτίλλα], 110^{a}.

[Π. Σεπτίμιος Γέτας], 61^{a3}, 110^{a}.

M. Aurelius Antoninus Pius Felix Augustus, 114^{g}, note 1.

Imp. Cæsar M. Aurelius Antoninus Pius Felix Augustus, Sacerdos amplissimus dei Solis invicti Elagabalis p. m. trib. pot. III, cos. III, p. p., 58^{a}.

Κορνηλία Παῦλα Αὐγοῦστα, N.

M.-Aurèles incertains :

Αὐτοκράτωρ Μ. Αὐρ. Ἀντωνεῖνος Σεβαστός, 109.

Ὁ θειότατος αὐτοκράτωρ Μ. Αὐρήλιος Ἀντωνεῖνος Αὐγοῦστος, 61^{e1}.

Ὁ ὁσιώτατος αὐτοκράτωρ Καῖσαρ Μ. Αὐρήλιος Ἀντωνῖνος, M(Élagabale ?).

Αὐτοκράτωρ Καῖσαρ Μ. Αὐρ. Ἀντωνεῖνος Εὐσεβής, Εὐτυχής, Σεβαστός, Παρθικός, Βρεταννικὸς μέγιστος, 61e (Caracalla ?).

Ὁ Κύριος Μ. Αὐρ. Ἀλέξανδρος Σεουῆρος (?), 26. *Imp. Cæsar M. Aurelius Alexander Severus* (?), 73^{c}.

Ὁ μέγιστος καὶ θειότατος καὶ θεοφιλέστατος Καῖσαρ Γ. Ἰούλιος Οὐῆρος Μαξιμεῖνος αὐτοκράτωρ Σεβαστός, Γερμανικὸς μέγιστος, Δακικὸς μέγ., Σαρματικὸς μέγ., 61^{e2}.

Κύριοι αὐτοκράτορες Γ. Ἰούλιος Οὐῆρος Μαξιμεῖνος Σεβαστός, Γ. Ἰούλιος Οὐῆρος Μάξιμος Καῖσαρ, K.

Αὐτοκράτωρ Καῖσαρ Μ. Ἀντώνιος Γορδιανὸς Εὐσεβὴς, Εὐτυχὴς Σεβαστός, 3, 61^{a1}.

Ὁ μέγιστος καὶ θειότατος αὐτοκράτωρ δεσπότης τῆς οἰκουμένης (le reste comme ci-dessus), 61^{d}.

Imp. D. n. Gordianus Aug., 117^{w}.

Φουρία Σαβινιανὴ Τραγκυλλεῖνα, 61^{a1}. — Σαβινιανὴ Τραγκουλλεῖνα... α Σεβαστή, 105^{c}.

Αὐτοκράτωρ Καῖσαρ Γαῖος Μέσιος Κυΐντος Δέκιος Τραϊανὸς Εὐσεβὴς Εὐτυχὴς Σεβαστός, 74^{d}.

Θεοφιλεστάτη Αὐγούστη Ἑρεννία Ἐτρουσκῖλλα, H′.

Ὁ μέγιστος καὶ θειότατος αὐτοκράτωρ Πο. Λικίνιος Γαλλιηνὸς Εὐτυχὴς Εὐσεβὴς Σεβαστός, ὁ ἄρχων τῆς οἰκουμένης, 61^{e3}.

Il est à remarquer qu'un gouverneur, L. Vettius Juvenis, porte le titre de consulaire, ce qui doit faire attribuer à l'inscription n. 60, où on lui donne ce titre, ὑπατεύοντος, une date postérieure à l'avènement de Constantin (1). Dans nos inscriptions, le verbe

Αὐτοκράτορες Οὐαλέριος Διοκλητιανὸς καὶ Μαξιμιανὸς οἱ Σεβαστοὶ Κονστάντιος καὶ Μαξιμιανὸς οἱ ἐπιφανέστατοι Καίσαρες, 89^{n}.

Ὁ κτίστης καὶ σωτὴρ τῆς οἰκουμένης αὐτοκράτωρ Καῖσαρ Γ. Οὐαλ. Διοκλητιανὸς — Μ. Οὐαλ. Μαξιμιανὸς — Εὐσεβὴς Εὐτυχὴς Σεβαστός, 74°, 74^{q}.

Ὁ ἐπιφανέστατος Καῖσαρ Φλ. Οὐαλέριος Κωνστάντιος — Γαλέριος Οὐαλ. Μαξιμιανὸς — Εὐσεβὴς Εὐτυχὴς Σεβαστός, 74^{p}, 74^{r}.

Οἱ θειότατοι καὶ ἀνίκητοι πρινκίπιοι... Φλ. Γαλέριος, 92.

D. n. Valerius Licinnianus Licinius Aug., K'.

Κωνσταντεῖνος, 92. — Κωνσταντῖνος, 62^{8}.

D. n. perpetuus Fl. Cl. Julianus Pius Felix semper Aug., 24^{r}.

Incertains :

Αὐτοκράτωρ, 74^{z21}; — Αὐτοκράτωρ .. Σεβαστός, A ; — Αὐτοκράτορες Καίσαρες, 62^{b6} ; — Αὐτοκράτωρ Καῖσαρ ... Σεβαστός, μέγιστος ἱερεύς, 60; — Ἐπιφανέστατος καὶ Εὐσεβέστατος Σεβαστός, 62^{a3} ; — Καῖσαρ Σεβαστός, Γερμανικὸς Δακικός, 61^{a6} ; — Οἱ Σεβαστοί, 59.

Augustus, 76, 117^{k}; — *Aug. noster*, 91^{a}; — *Semper Augustus*, 95 ; — *Cæsar n.*, 100^{u}, 110^{c3}.

Δέσποινα τῆς οἰκουμένης, 61^{f}.

Domus Augusta, 110^{c3} ; — Οἶκος, 59, 61^{a3}, 72^{c}, 110^{u}.

D. — *Empereurs byzantins.*

Τροπέουχοι δεσπόται ἡμῶν Φλ. Ἀρκάδιος καὶ Φλ. Ὀνώριος, 86^{x}.

Ὁ δεσπότης ὑμῶν Φλ. Ἰουστῖνος Σεβαστὸς αὐτοκράτωρ, 62^{6} ; — Ὁ αἰώνιος Αὐγοῦστος καὶ αὐτοκράτωρ, 61^{x}, (ὕπατος) 86^{y}.

Φλ. Τιβέριος Κωνσταντῖνος ὁ εὐτυχέστατος ἡμῶν Καῖσαρ, 61^{x}, 62^{6}.

Κώνστανς, 86^{z}.

Μηχαήλ, 62^{b27}.

Θεοδόρα, 62^{b27}.

Θέκλη, 62^{b27}.

Niciforus, 76^{z3}.

Βασήλιος καὶ Κωνσταντῖνος οἱ φιλόχριστοι δεσπόται, 62^{a4}.

Ὁ εὐσεβέστατος καὶ φιλόχριστος βασιλεὺς ἡμῶν Ἰωάννης, 62^{7}.

Ὁ εὐσεβέστατος καὶ φιλόχριστος βασιλεὺς ἡμῶν Μικαὴλ Κομνηνὸς ὁ Παλαιολόγος, 62^{9}. — Ἄναξ Μιχαήλ, 62^{8}.

Indéterminés :

Ἀλέξιος, 96^{a}. — Ἀλέξιος Κομνηνός, 96.

Βασίλειος Κομνηνός, 106.

Κωνσταντῖνος, 62^{12}. — Κωνσταντῆνος, 110.

Ὁ ἐνδοξότατος καὶ λαμπρότατος Αὐγοῦστος δεσπότης ἡμῶν, 86^{a1}.

Οἱ εὐσεβέστατοι δεσπόται, 111^{c10} ; — δεσπότης, 110.

(1) [Ὑπατεύων τῆς ἐπαρχείας, 60, 62^{a3}; cf. ὑπατικός (?), A. Les conclusions

ἡγεμονεύω accompagne le plus souvent le titre πρεσβευτὴς Σεβαστοῦ ἀντιστράτηγος. Les deux expressions ont évidemment le même sens; le *legatus pro prætore* est le *præses* de la province (1).

Nous trouvons des légats propréteurs en Thrace jusqu'au règne de Gordien III, mort en 238. Nous pouvons donc restituer ce titre aux magistrats romains qui, sur les monnaies de ce pays, sont nommés ἡγεμόνες.

Le résumé suivant montre la place que doivent occuper, dans l'histoire de la Thrace gréco-romaine, les magistrats mentionnés dans ce recueil.

chronologiques que M. Dumont tire de ce titre ne sont pas décisives; car, le verbe ὑπατεύω, ou les substantifs ὕπατος, ὑπατικός, se rencontrent dans les légendes monétaires en Thrace et dans la Mœsie inférieure surtout, bien avant le règne de Constantin : ΥΠΦΑΒ = Fabius Agrippinus, du temps d'Antonin, sur une monnaie de Périnthe, Stuart Poole, *Catal. of greek Coins* (Thrace), p. 150.

Pour la Mœsie, voir Liebenam, *Die Legaten*, p. 284, n. 23, p. 286, n. 29 et suiv.; la formule est courante depuis Septime Sévère sur les monnaies. Cf. deux inscriptions de Nicopolis ad Istrum et de Kustendjé, *AEMŒ*, XI, p. 243; XI, p. 45; Liebenam, p. 285 : διέποντος τὴν ἐπάρχειαν ὑπατικοῦ Ὀουϊνίου Τερτύλλου, entre 201 et 205. Le mot ὑπατεύων est, d'ailleurs, accompagné du titre de ἀντιστράτηγος, 62[88].]

(1) [Dans les inscriptions, le titre usuel est celui de πρεσβευτὴς Σεβαστοῦ ἀντιστράτηγος, A, 3, 61[a1], 61[c], 61[f], 64, traduction exacte du titre latin *Legatus Augusti pro prætore*, F', 73[e]; on trouve aussi le mot ἀντιστράτηγος seul, accompagné du verbe ὑπατεύω, 66[88]. Ἡγεμονεύω, accompagné du titre de πρεσβευτής, A, 3, 61[a1], 61[c], 61[f]; employé seul, K, M, 61[d], 72[c], 74[e], 74[p], 74[q], 74[r], 110[e]. Ἡγεμών, 64[a]; cf. la locution ἡγέομαι τοῦ ἔθνους, 52; τοῦ Ἑλλησπόντου, 111[c10]; on dit aussi διέπω τὴν ἐπάρχειαν, 69'. Sur les monnaies : πρεσβευτής seul, Juventius Celsus, Porcius Marcellus; πρεσβευτὴς Σεβαστοῦ ἀντιστράτηγος, Zénon; πρεσβευτὴς καὶ ἀντιστράτηγος, avec les noms ΜΑΙΝΕΤΙ, ΕΙΤΕΙΟΣΡΟΥΦΟΣ, Mæcius Nepos, ΤΙΜΩ..., Zénon; ἡγεμών, Julius Commodus, Pontius Sabinus, Gargilius, Appius Claudius Martialis, Tullius Maximus, Cæcilius Servilianus, Sulpicius Marcianus, Julius Castus, Attalus, Tatianus, Sicinius Clarus, Aquilius, Barbarus, Neratius, Cæcina; στρατηγός seul, Annius Marcus sous Élagabale; voir Mionnet, *Suppl.*, II; St. Poole, *Greek Coins* (Thrace); Liebenam, *Die Legaten*, p. 389 et suiv. — Sur le sens du mot ἡγεμών qu'Eckhel entendait des *præsides* procuratoriens, *DNV*, II, 20, 43; Borghesi, des *legati* impériaux, III, p. 278, voir Marquardt, *R. Staatsverwalt.*, I, p. 314, n. 5; Hirschfeld, *Ritterliche provinzial Statth.*, *Sitz. b. Berlin. Akad.*, 1889, p. 427, n. 72; Liebenam, *Die Legaten*, p. 285, 389, 465. A l'époque républicaine, on relève dans les inscriptions les titres romains de πρεσβευτής, στρατηγός, 111[c7]. A l'époque impériale, le mot στρατηγός désigne les gouverneurs des circonscriptions appelées *Stratégies.*

Les gouverneurs de Thrace à l'époque impériale ont la qualité de λαμπρότατος, διασημότατος, ὑπατικός.]

I. — *Gouverneurs de la province de Thrace.*

Légat propréteur chargé de la tutelle des fils de Cotys, après que Rhescuporis eut été dépossédé par Tibère, qui partagea la Thrace entre Rhœmétalcès II et les fils de Cotys, année 772 de Rome (Borghesi, *Mémoire cité*, p. 273, et la note de M. Mommsen ; cf. Mommsen, *EE*, II. p. 256 et suiv.) :

T. Trebellenus L. f. Cla. Rufus, en 19 ap. J.-C. Tacit., *Ann.*, II, 67 ; *CIL*, V, 1878. Liebenam, *Die Legaten*, p. 389, n. 1.

Procurateurs de l'empereur, depuis l'année 46 de notre ère (Suét., *Vespas.*, 8) :

Mention d'un procurateur en Thrace sous Galba (Tacite, *Hist.*, I, xi). Le procurateur de l'empereur en Thrace dépend du légat de la Mœsie (Pline, X, lii) jusqu'à l'époque de Trajan (1).

Sous Néron :

Ti. Julius Justus, en l'année 61, Dumont, n. 13b.

Sous Domitien :

Q. Vettidius Bassus, Dumont, n. 72a.

Procurateurs en possession de simples attributions financières et placés sous l'autorité du légat gouverneur :

P. Prifernius P. f. Qui. Pætus Memmius Apollinaris, proc. prov. Thraciæ, vers 120, d'après Liebenam. *CIL*, IX, 4753.

De date et attributions indéterminées :

Statilius Critonianus, Dumont, n. 72b.
Flavius Eugenitor, *ibid.*, n. 64, 64a.

De nom et date incertains :

CIG, 3751, procurateurs de Mœsie, Thrace et Dalmatie.

(1) [Le titre de ces magistrats est *procurator Augusti prov. Thraciæ*, en latin, 13b; ἐπίτροπος τοῦ Σεβαστοῦ, en grec, 72b, 111c4; cf. le verbe ἐπιτροπεύω, 72a, 110c. On y a joint le complément Θράικης ou τῆς ἐπαρχείας. L'ἐπίτροπος, selon l'usage, a la qualité de κράτιστος, 72b.]

Procurator Aug. regionis Chersonesi :

C. Manlius .. f. Felix, *CIL*, III, 726.

Procurator provinciæ Hellesponti :

C. Minicius C. f. Italus, sous Vespasien, *CIL*, V, 875.

[Sur les procurateurs, cf. Liebenam, *Beitr. zur Verwaltungsgesch.*, I, *Die Laufbahn der Procuratoren*, et les *Tabellen*, p. 28, 35 et 40, n. 21; Marquardt, *Staatsverwalt.*, I, p. 313 et suiv.]

Légats propréteurs (1) :

[Sous Domitien :

M. Liebenam attribue la qualité de légat à *T. Avidius Quietus*, que les habitants de la colonie de Deultum choisirent pour patron en l'année 89 (*CIL*, VI, 3828) ; mais l'attribution ne me paraît pas absolument certaine. Liebenam, *Die Legaten*, p. 389, n. 2, et p. 92-93.]

Sous Trajan :

P. Juventius Celsus Titus Aufidius Hœnius Severianus, le jurisconsulte (*Hist. Aug.*, *Hadr.*, 18) qui fut préteur en 106/7 (Plin., *Ep.*, VI, 5, 4), et consul deux fois, la seconde en 129 (*Dig.*, V, 3, 20, 6 ; *CIL*, VI, 527). Il administra la Thrace avant que Trajan prît le titre de Parthique. Imhoof Blumer, *Monnaies gr.*, Amsterdam, 1883, p. 44. Cf. Borghesi, *Mém. cité*, p. 275 ; Liebenam, *ouvr. cité*, p. 390, n. 3.

Sous Hadrien :

Q. Tineius Rufus, [qui fut légat de Judée en 132, Liebenam, p. 244, ou en 136, Mommsen dans Borghesi, IV, p. 168. Liebenam, n. 5.]

(1) [Ceux des noms pour lesquels il n'y a pas de renvois spéciaux sont donnés par les monnaies de Thrace. On les trouvera dans Mionnet, *Suppl.*, II, dont Liebenam a fait le dépouillement ; Borghesi, *Mém. cité*; Stuart Poole, *Greek Coins* (Thrace) ; *Beschreibung der Antiken Muenzen* de la collection de Berlin, I, p. 199 ; Imhoof Blumer, *Monnaies grecques*, Amsterdam, 1883 ; Ἐφημερὶς ἀρχαιολογική, 1889.]

Cn. Platorius A. f. Nepos [*Aponius Italicus Manilianus C. Licinius Pollio.* Cos. suffectus en 119, légat de Thrace, Germanie inférieure et Bretagne, *CIL*, V, 877 ; VII, 660 ; III, p. 873. Liebenam, p. 96, 198, 390, n. 4, 466. — Le gouvernement de Thrace, sous Hadrien, d'après Borghesi, III, p. 275 ; sous Trajan, d'après Liebenam.]

[Publius (?), Dumont, n. 69[1].]

[Les monnaies de Thrace donnent, en outre, pour le règne d'Hadrien, les légendes suivantes :

Μαίκιος Νέπως, πρεσβευτὴς καὶ ἀντιστράτηγος, Périnthe, Imhoof Blumer, *ouvr. cité,* p. 44.

Μαινετι, même titre, Bizye, Imhoof Blumer, *ibid.* ; *Greek Coins*, Thrace, p. 88.

Εἴτειος Ῥοῦφος, même titre, Bizye, Imhoof Blumer, *ibid.*

Τιμω..., même titre, Bizye, Imhoof Blumer, *ibid.*

J'hésite cependant à ajouter ces noms à la liste, pour les raisons suivantes : d'abord, Μαίκιος Νέπως et Μαινετι me paraissent être un seul et même nom, écrit une fois au complet et correctement, l'autre fois abrégé et altéré : **MAINETI** pour **MAINEΠ**.

En second lieu, le nom **EITEIOΣ** semble n'être qu'une corruption ou une mauvaise lecture de **TINEIOΣ**, d'autant plus que le surnom qui l'accompagne est précisément celui de Tineius.

Le surnom de Nepos, d'autre part, ne diffère pas de celui de Platorius, et l'on peut se demander si le nom Mæcius ne doit pas être simplement ajouté à la longue onomastique de ce personnage.

Reste **TIMΩ**, nom incomplet et qu'on ne sait même comment lire.]

Sous Antonin :

Fabius Agrippinus, [Liebenam, p. 390, n. 6].

[*C.*] *Antonius Zeno* [Liebenam, p. 391, n. 7. Gouverneur de Thrace d'après les monnaies, Imhoof, p. 44; *Greek Coins*, p. 161. Gouverneur de la Mœsie inférieure, Liebenam, p. 281, n. 15].

M. Pompeius Vopiscus, [Liebenam, p. 391, n. 8].

[*C.*] *Julius Commodus* [*Orfitianus*, d'après Klein, *Rhein. Mus.*, 1880, p. 317, et Liebenam, p. 342, 382, 391, n. 9. Légat

de Pannonie supérieure, Thrace et Syrie. Cf. *Greek Coins*, p. 116, 175 ; *Beschreibung*, I, p. 237-8].

M. Pontius Sabinus, [Liebenam, p. 391, n. 10. Cf. Ἐφημ. ἀρχ., 1889, p. 104-5].

Porcius Marcellus, [*Greek Coins*, p. 160 ; Imhoof Blumer, p. 44].

Sous Marc-Aurèle et L. Verus :

[*L. Pullaienus Gargilius Antiquus*, Dumont, n. 73e. Liebenam, p. 391, n. 11 (L. Julius Latinus). Quelques monnaies avec la tête d'Antonin, Mionnet, *Suppl.*, II, p. 366, n. 969-971.]

M. Appius Claudius Martialis, [Liebenam, p. 392, n. 12].

Sous Marc-Aurèle :

M. Tullius Maximus, [Liebenam, p. 392, n. 13. Des monnaies au type de Lucius Verus, Mionnet, p. 372, n. 1005-6, p. 506, n. 1777-9 ; *Beschreibung*, p. 238-9.]

M. Pantuleius Graptiacus, [Dumont, n. 52 ; cf. *EE*, IV, p. 128 ; *CIL*, XIV, 246, I, 20, 21. Liebenam, p. 392, n. 14. En l'année 172].

Sous Commode :

M. Cæcilius Servilianus. [Légat de Thrace et de Mœsie inférieure, Liebenam, p. 392, n. 15, p. 283. **ΚΑΙΣΕΡΟΥΙΛΙΟΥ**, *Greek Coins*, p. 163.]

Cæcilius Maternus, [Dumont, n. 61c ; Liebenam, p. 393, n. 16. Cf. Mionnet, p. 373, n. 1010-12, **ΚΑΙΝΑΤΕΙΝΟΥ**, que Liebenam rapporte, on ne sait pour quelle raison, à Servilianus].

Sulpicius Marcianus, [Liebenam, p. 393, n. 17].

Julius Castus, [Liebenam, p. 393, n. 18].

Claudius Attalus, [Dion Cassius, LXXIX, 3 ; Liebenam, p. 393, n. 19 ; Proconsul de Chypre en 217, Borghesi, III, p. 279].

Sous Septime-Sévère :

Tatianus, [Liebenam, p. 393, n. 20. Monnaies au type de

Commode. Mionnet, p. 505, n. 1780. Cf. *Greek Coins*, p. 103].

Sicineius ou *Sicinnius Clarus*, [Dumont, n. 110[a]; Liebenam, p. 394, n. 21].

T. Ælius [*Neratius*, Liebenam, p. 394, n. 24].

Q. Atrius Clonius, [gouverneur de Thrace, Cappadoce, Syria major et Espagne citérieure, *CIL*, II, 4111; Borghesi, III, p. 396; Liebenam, p. 394, n. 25; cf. p. 128, 231, 388].

Statilius Barbarus, [légat de Thrace et Germanie supérieure; Dumont, n. 72[c]; *CIL*, VI, 1522; Borghesi, III, p. 263; VIII, 263-280; Liebenam, p. 394, n. 23; p. 220].

[*Aquilius*, Liebenam, p. 394, n. 23.]

[*Cæcina Largus*, Dumont, F′; Liebenam, p. 395, n. 26; *Greek Coins*, p. 143.]

Sous Caracalla :

[*C. Cærellius Fufidius Annius Ravus C. f. Ouf. Pollittianus* (?), légat de Thrace, Mœsie supérieure, Rætie, Germanie supérieure et Bretagne, Brambach, *CIR*, 1003; Liebenam, p. 396, n. 32; cf. p. 117, 297, 354. L'identification est admise par Lorsch, Steiner, Henzen et Wilmanns.]

Sous Élagabale :

A. ... posius Rufinus (?). [Dumont, M; Liebenam, p. 395, 27.]

Annius Marcus, [Liebenam, p. 182, 395, n. 29].

D. Cœlius Calvinus Balbinus, [gouverneur d'Asie, Afrique, Bithynie, Galatie et Pont, Thrace et Gaules (?); légat de Galatie en 205-8, cos. I, 210; II, 213, *Hist. Aug., Max. et Balb.*, 7; Liebenam, p. 395, n. 28.

Sous Maximin :

[*Pomponius Julianus* (?), Dumont, K. Le même personnage fut légat de Syrie, *CIL*, 4585 (1).

(1) [Le nom a été restitué d'après l'inscription du *Corpus* grec. Le recueil de M. Liebenam ne donne pas le nom de ce gouverneur. D. Simonius Julianus, qui fut gouverneur de Dacie, de la Cœlésyrie, et préfet de Rome avant 254, peut suggérer une autre restitution, *CIL*, III, 1573; VI, 1520. Liebenam, p. 148, 388.]

Sous Gordien :

Catius Celer, [Dumont, n. 3, 61d ; Liebenam, p. 395, n. 30]. [*P... matianus, ibid.*, 61a1].

Sous Valérien :

Felix, præpositus, Zosim., I, § 36. [Liebenam conteste la qualité de Felix, p. 396, n. 1.]

Sous Aurélien :

Gallonius Avitus, *Hist. Aug.*, *Bonos.*, 15. [Liebenam, p. 396, n. 31.]

Sous Dioclétien :

Domitius Domninus, Dumont, n. 74o-74r.
Bassus, année 303, *Act. mart. S. Philippi*, apud Ruinart.
Justinus, année 304, *ibid.*

De date indéterminée :

L. Vettius (ou *Vitennius*) *Jubenius*, Dumont, n. 60, 62[33]. Sous un empereur dont le nom est martelé. [MM. Dumont et Liebenam, p. 396, note 1, le croient à tort postérieur à Constantin.]
M. Ulpius Senecio Saturninus, [Dumont, n. 64, 64a ; Liebenam, p. 396, n. 33. M. Dumont le rapporte, sans en donner la raison, au règne d'Hadrien].
Flavius Ulpius A..., Dumont, 61f ; Liebenam, p. 396, n. 34.
...tilius Pudens, Dumont, A.

[Douteux :

M. ... Fronto, [placé par M. Dumont, je ne sais sur quel fondement, dans le règne d'Antonin le Pieux. Je trouve simplement M. Aurelius Fronto sur les monnaies de Byzance, sous le règne de Sévère Alexandre].
Suillius Marcellus, [attribué par M. Dumont au règne de Commode. Le nom de Suillius paraît emprunté à une légende monétaire de la ville de Philippopolis, *Greek Coins*, p. 163, **COYEA**; celui de Marcellus, à une monnaie publiée par Mionnet, II, p. 456, n. 1498, **HΓEMAPM**, cf. Liebenam,

p. 393. Mais l'un et l'autre ne se trouvent pas réunis. On ne trouve, dans le recueil de Liebenam, que deux gouverneurs de ce nom : Suillius Verullinus, consul en 50, proconsul d'Asie en 69 ; Cn. Suellius Fl[accus], de date inconnue, légat de Numidie, *CIL*, VIII, 1839, Liebenam, p. 323, et aucun d'eux ne convient à la Thrace ni à la date.]

T. Ælius Oneratus. [M. Dumont le place sous Sévère, d'après une monnaie de Philippopolis sans doute, portant la légende ΚΑΙΟΝΕΡ, *Greek Coins*, p. 237. — Confusion vraisemblable avec T. Ælius Neratius.]

Claudius Bellicus, [porté, sans preuve, par M. Dumont parmi les légats du règne de Commode] (1).

II. — *Autres magistrats.*

Censitor provinciæ Thraciæ.

P. Mucius P. f. Publicus Verus, *CIL*, V, 7784.

...πεμφθεὶς ἐπὶ τὴν στρατολογίαν, Dumont, n. 111c[1].

Præfectus vexillariorum in Thracia XV [*a legione III Scythica* (?)] *a legione V Macedonica, a legione VIII Aug.*

Q. Cornelius M. f. Gal. Valerianus, entre 43 et 63. *CIL*, II, 3272.

Præpositus vexillationibus Perinthi pergentibus.

L. Fabius M. f. Gal. Celo, entre 193 et 196. *CIL*, VI, 1408.

Præfectus vexillationibus tribus equitum cohortibus XII in Thracia, CIL, II, 2079.

III. — *Magistrats de l'époque byzantine.*

Sous Anastase :

Hypatius, en 514, *Cyrillus*, *Vitalianus*, commandants des forces impériales en Thrace. Joh. Antioch., *F. H. Gr.*, Didot, V, I, p. 32, 214e.

(1) [On peut espérer, sans doute, que cette série de noms s'accroîtra encore par des découvertes de nouvelles monnaies et notamment par l'inventaire du cabinet numismatique de Philippopolis qui, sur 3,000 pièces, en contiendrait 200 absolument inédites (Reinach, *Rev. arch.*, 1886, II, p. 88).]

Flavius Theodorus Filoxenus Sotericus, magister per Thraciam, consul en 525. *CIL*, V, 8120^{4}.

Sous Justin II :

Armatus, vicaire de Thrace en 575, Dumont, n. 61^{x} (1).

(1) [*Index des principaux termes relatifs à l'armée et à la marine.*

VII. — Noms propres.

Noms grecs. — Dans les grandes villes, en particulier à

[*Index des mots remarquables.*

A

Philippopolis et à Périnthe, les noms nationaux ont été

B — V

Γ — G

remplacés, à l'époque gréco-romaine, par des noms grecs.

Δ — D

E — He

Ces noms grecs donnent lieu à des remarques intéressantes.

Beaucoup d'entre eux sont formés avec les noms des dieux qui

recevaient un culte particulier en Thrace. Si l'on se reporte à

l'*Index des noms propres*, on trouvera plusieurs noms dérivés d' 'Απόλλων.

Les noms dérivés d'Ἀσκληπιός, de Δημήτηρ et d'Ἡρακλῆς sont ensuite les plus fréquents.

Le souvenir d'Alexandre explique le grand nombre des Ἀλέξανδροι.

[*Index des noms propres.*

A

Noms d'origine thrace. — Cf. Tomaschek, *ouvr. cité*, p. 383 et suiv., [et l'*Index* des noms propres ci-dessous].

Ce qui est surtout intéressant, dans l'état actuel de la science, c'est d'établir avec certitude la forme des noms propres thraces,

de les grouper par famille, d'en expliquer, quand il est possible, la composition.

Γλαῦκος, 55.
Γλυκέα, 62^{b46}.
Γλυκέρα, 76^{g}.
Γλυκερία, 74^{z6}.
Γλυκέριος, 87^{g}.
Γλύκων, 111^{c5}.
Γόκων, 76^{b}.
Γόρις, 87^{m}.
Γορτάσης, 72.
Γουκώ, 62^{c8}.
Gracilis, 117^{c}.
Gratus, 58^{a}.

Δ — D

Δααῖος, 62^{c7}.
Δααΐς, 62^{c7}.
Δαδᾶς, 72^{d}, 113^{a27}.
Δαίδαλος, 112.
Δαίκωσος, 62^{17}.
Δάιππος, 91^{b}.
Δαλήπορις, 61^{a3}.
Δαλτιανή, 113^{a10a}.
Δαμᾶς, 83^{i}, 111^{c18}.
Δαμάσιππος, 100^{m}.
Δάναος, 62^{4}.
Dardanus, 117^{u4}.
Dardisa, 117^{c6}.
Δαῦνις, 72^{r}.
Δάφνος, 71.
Δείδας, 89, 89^{b}.
Δείσορος, 23.
Δέκμος, 111^{d7}.
Δεκνιανή (?), 72^{i}.
Δελφών, 72^{e}.
Δένδιλος, 113^{a14}.
Dento, 116^{21}.
Dexter, 74.
Deopuis (?), 113.
Δερναῖος, 113^{a28}.
Δεσγήπολις, 111^{q}.
Δε....της, 111^{t}.
Δε..ρηος, 59.
Δῆζος, 111^{f}.
Δημαρέτη, 96^{g}.
Δημάρετος, 72^{r}.
Δήμειος, 111^{d6}.
Δήμη, 111^{d8}.
Δημητρία, 110^{b9}, 114.
Δημήτριος, 61^{v}, 80, 81, 100^{h}, 110^{b4}, 111^{d4}, 117^{b4}, 117^{b5}, 117^{b11}, 117^{b12}.
Δημῆτρις, 111^{d}.
Δημόδοτος, 72^{f}.
Δημονίδης, 83^{c}.
Δημοσθένης, 61^{b}, 61^{g}, 74^{z10}, 111^{e}.
Δημοσιώνικος (?), 62^{b18}.
Δημόφιλος, 62^{b14}, 83^{l}.
Diadumenus, 111^{x}.
Dibpscurtus, 116^{26}.
Δίβυθος, 112^{a}.
Didil..., 114^{g14}.
Diza, 117^{o5}, 117^{q16}.
Dizala, 114^{h18},
Δίζας, G', 89^{b}. — Dizas, 113.
Dizo, 117^{q18}.
Διῆς (?), 34.
Δινίκενθος, 61^{g}.
Δίνις ou Δίνης, 34. — Dines, 114^{g1a}, 116^{16}.
Dinnia, 116^{9}.
Dinnius, 116^{9}. C. — 116^{9}.
Διογένης, 113^{a28}. — Diogenes, 117^{q8}, 117^{q16}, 117^{u11}.
Διογενιανός, 100^{b}.
Διόδοτος, 72^{r}, 74^{z22}, 114^{d}.
Διοδώρα, 62^{c14}.
Διόδωρος, 62^{c5}, 111^{m}. — Diodorus, 74.
Διόκλεια, 112.
Διοκλῆς, 72^{e}, 74^{t}.
Διονυσᾶς, 117^{m4}.
Διονύσιος, 72^{e}, 74^{m}, 110^{b11}, 110^{b18}, 110^{b16}, 110^{d}, 111^{d}, 112^{a}, 113^{a27}, 113^{a28}, 114, 117^{b14}, 117^{m2}, 117^{p1}, 117^{p2}.
Διονῦσις, 62^{c18}, 112.
Διονυσόδωρος, 111^{d}, 117^{a1}.
Δῖος, O.
Διοσκουρίδης, 74^{l}, 113^{a29}.
Dioscuthes, 113^{a12}.
Diuzenus, 116^{26}.
Disza, 114^{g1a}.
Diso, 114^{g2}.
Δισούπης, 112^{a}.
Δίτα, 113^{a18}.
Δίφιλος, 74^{m}, 117^{b10}.
Διωγᾶς, 113^{a29},
Δίων, 117^{p1}.
Dolanus, 116^{10}.
Δολειδείδας (?), 89^{b}.
Δόλης, 47, 61^{a3}, 61^{z8}, 89^{b}, 111^{c15}. — Doles, 116^{14}, 116^{24}.
Δομῆτις, O.
Δόμνα, 74^{z8}.
Δορζίνθης, 62^{n3}.
Δορκάς, 114.
Δόρκιον, 112.
Δορξένθης, 34, 61^{g}.
Δουλήζελμις, 112^{a}.
Dubitatus, 117^{q5}.
Dulus, 114^{g13}.
Δούτιον, 112.
Δριαζίς, 112^{a}
Δριαλλία, 112.
Δρομιχαίτης, 112^{a}.
Δροσίς, 74^{y}.
Dydigis ou Dydix, 113.
Δωνᾶτα, 74^{z1}.
Δωρᾶς, 74^{t}.
Δωρι. ., 47.
Δωρίς, 114.
Δωρίων, 110^{b13}.
Δωροθέα, 110^{b14}.
Δωσήθεος, 85.

E — Hé

Εἰοσήφ, 62^{b40}. — Εἰωσήφ, 62^{b38}.
Εἰρηναῖος, 117^{b2}.

[Aulus Coraulus, 117[c1] ; cf. Aulusus ou Aulusis, Brambach, *CIR*, 1341; Αὐλουβεισταβάκης, *RA*, 1878, II, p. 194; Αὐλούσελμις, Benndorf,

Reisen in Lykien und Karien, I, p. 154; Αὐλουζένης, n. 10, etc.; Αὐλουξένης, *CIG*, 2054; Aulozenes, *CIL*, V, 3509; Aulusanus, Wilmanns,

N

Ξ — X

O — Ho — U — V

Ex., 1509; Auluzanus, *CIL*, III, *Suppl.*, 7437; Aulizanos, Tom., p. 384, n. 2; Aulupor, n. 114h6; Ἀλλούπορις, n. 113a1; Αὐλουτράλης,

T

Υ — Hy

Φ — F — Ph

nombreux. Son culte était commun aux Athéniens et aux Thraces; il y avait un Βενδίδειον au Pirée, Xén., *Hell.*, 2, 4, 11, et en Thrace, Luc., *Icar.*, 24. Βενδῖς était aussi adorée en Bithynie, comme en témoigne le nom du mois Βενδίδιος. [Βενδώ, nom à Thasos, *JHS*, 1887, p. 413.]

Les noms Βενδιδώρα et Βενδίδωρος, à ma connaissance, ne sont portés que par un habitant de Byzance, *CIG*, 2034, et par une femme thrace d'Athènes. Ils n'étaient pas d'un usage fréquent en Thrace à l'époque gréco-romaine.

On disait aussi Μενδῖς, Bekker, *Anecdota*, 1192, mot qu'il faut rapprocher du nom du dieu lunaire Μήν; cf. encore Μένδη, ville de Thrace, Strabon, VII, 330, etc. [Μενδᾶς, Μενδίδωρος, Déthier et Mordtmann, *Epigr. von Byzantion*, p. 69, 52; cf. aussi le nom Μέντης, à Varna, *MDIA*, X, p. 320].

[Βεργαῖος, roi, *Greek Coins*, Thrace, p. 205. Cf. Βέργα, ville de Macédoine, Βεργούλη, ville de Thrace, Strab., VII, p. 331, fr. 36; Ptolém., III, 11, 12.

Βίτα, n. 110^{d}. Cf. Bithus, Bitus, [Vitus, Vita].

Bithicenthus. Composé de Βίθυς et κένθος; cf. Bithus et Δορξένθης.

[Bititralis (Pauli).]

[Bithocus (Pauli). Bitucus, *CIL*, VII, 66.]

Bithoporus. Cf. Bithus.

Bithus, Βίθυς, Βεῖθυς, [Βειθᾶς, *AEMŒ*, 1886, p. 74; Βίτων, Xénoph., *Anab.*, VII, 8, 6], *Abitus*, *Bitius*, *Bitus*, nom thrace fréquent. Voy. Tomaschek, p. 383. [Bitilla, *CIL*, III, *Suppl.*, 7458; Bitipel, *ibid.*, 7457; Bito, *Annali*, 1864, p. 15].

Ce mot se retrouve dans Traibithus, etc.

[Βοιρεβίστας, Burobista; cf. Διτύβιστος (Pauli).]

Βλουκία, n. 62^{c}. Le mot Βλούκιον est le nom d'un château dans le pays

des Τολιστοβόγιοι, une des trois tribus gauloises qui envahirent la Galatie, Strabon, XII, 567.

Βούβας, Tom., p. 386.

[Buri (Pauli)], Bouricentius, Βουρκέντιος, Tom. [cf. Burobista, Burgæna, Burrenus, Burrena, ΕΦΣ, 1886, p. 113.]

Βρίζενις, n. 50. [Cf. Βρησαιίς, *CIG*, 2048; Brigenis, *CIL*, VI, 2907; Brilo, *CIL*, III, 6150; Brinursius, Gruter, DXXVI, 9].

Βρουθένης, n. 14. Je crois qu'il faut rapprocher ce mot de Βροῦζος, Βρύσος, Βροῦσος, Βρουσιὰς γῆ, partie de la Macédoine, Steph. Byz.

Βρούτιδες, Suid., prophétesses, probablement Thraces.

Βροῦζος, n. 14. Βρουθένης ; [Βρ]ούζενις, *AEMŒ*, 1886, p. 74;] et les noms suivants : Βρυκαί, peuple thrace, Steph. Byz.; Βρυγαί, Βρύξ, Βρύγες, également peuple thrace, Scymn., 434; Βέβρυκες, peuple de Bithynie, App. Rh., II, 2; Βέβρυσσα, ville de Bithynie, Steph. Byz.[; Βρουζηνοί, peuple de Phrygie, *BCH*, 1882, p. 515].

[Galgesta; cf. Zermodigestos, Pauli.]

Γηπαίπυρις, n. 69. [Cf. une princesse du Pont, sur une monnaie du temps de Claude. Mordtmann, *AEMŒ*, VIII, p. 216; *CIG*, II, p. 94.] Je reconnais ici la finale *poris*, (πουρις, πυρις), qui est fréquente dans l'onomatologie thrace et qui présente des formes variées : Muca*por*, Muca*pvis*, Muca*pora*, Derzi*parus*, Ῥασκύπορις, Μοκάπορις, Tom., p. 385. Il est évident que l'orthographe thrace était très mal fixée. Ainsi, *u* égale *o* dans le mot *Mucaporis*, que nous trouvons écrit Μοκάπορις ; mais *u* égale aussi *ou*, puisque la forme Μουκα est fréquente. Cf. ce mot plus bas.

Γηπαίπυρις suppose un nom propre thrace, Γηπαί, ou tout autre mot analogue. Je ne connais à rapprocher de ce nom nouveau que celui des Γήπαιδες, peuple gothique selon Suidas.

Γορτάσης, n. 72.

Dacpetoporiani, Tom., p. 385.

Δάδας, n. 72d; [Dades, *CIL*, III, 1198; Dada, masc. et fém., à Tomi, *CIL*, III, *Suppl.*, 7559]. Nous ne pouvons pas affirmer que ce nom soit thrace. Δαδαστάνα, village de Bithynie, Ptol., V, I, 14. [Dazas, *CIL*, VIII, 9377; Dasius Dasentis, *EE*, V, p. 93; Dasantis, Brambach, *CIR*, 741; Dazieris, *AEMŒ*, 1886, p. 212].

Δαύνιος, n. 72e; Δαύνιον τεῖχος en Thrace, Steph. Byz.

[Δέλτις, nom à Salonique, *JHS*, 1887, p. 371 ; Δαλτιανή, n. 113a[10]].

Δεμόντης, n. 111[i]. Ce nom, associé à Δήζης et suivi de l'ethnique Ἀστάς, paraît être thrace. [La lecture est au moins douteuse].

[Densola, *AEMŒ*, 1891, p. 147, n. 13.]

[Dazelates, Brambach, 990.]

[Derziparus, Pauli.]

[Δερζελάτης ; Mordtmann, *RA*, 1878, I, inscr. de Varna, n. 6 (Δερξελάτης).]

Dentubrisa, [Brambach, *CIR*, 990. Δένδιλος, Heuzey].

[Δίδας, Kaibel, *Inscr. gr. Siciliæ et Italiæ*, 1904. Cf., plus haut, l'*Index* des noms.

Didix, Didigis, n. 113. Cf. Δίζα. [Dīdalsus, *CIL*, III, *Suppl.*, 7423; Διδίποριс, en Bithynie, *BCH*, 1879, p. 425].

[Διήγυλις, roi des Cœni, Strab., XIII, p. 624 ; Diod. Sic., XXXIV, 34].

Διεύς [ou Διῆς], n. 34. Comparez avec les Δῖοι de Thucydide, peuple de Thrace, et les *Diobessi* de Pline ; n. 116, Diiesure.

Dizala, Tom. [Cf. Diza, Dizalas, Déthier, *Ét. Arch.*, 1881, p. 121].

Δίζας ou Δίζα, n. 89[b] ; Diza, n. 113, Δῆζος, n. 111[f] ; [Stephani, *CR*, 1875, p. 89, à Panticapée]. Δίζα se retrouve dans Δίζαστος Αἰδέσιος Δίζα, *Frag. hist. græc.*, III, p. 609. Cf. Disacentus, Brambach, *CIR*, 990 ; Aur. Disza, Diso, Dizana, Dizala, [Dizairt..., Diszatrav(u)s, Diszatralis, Tom., p. 388. Il ne faut pas restituer, n. 89[b], Κοσκαδίζας, comme le propose M. Tomaschek.

Disacenthus. Cf. Δίζας. [Disacentus, Brambach, *CIR*, 990].

[Dizo, *CIL*, III, 870[b] ; *Suppl.*, 7456 ; Dizias, *ibid.*, 6135 ; *Suppl.*, 7457 ; Dizzace, *ibid.*, 6189].

[Διλίποριс, *MDIA*, 1879, p. 19 ; Dilusiu..., *AEMŒ*, 1891, p. 144, n. 5.]

[Dines, Murat., DCCCXC, 2 ; Dinis, *IRN*, 2793 ; Δινίοριс, *BCH*, 1879, p. 425, en Bithynie.]

Δινδίποριс, Tom. [Διντίποριс, en Bithynie, *BCH*, 1879, p. 425 ; *CIG.*, 3795 ; Δενδούποριс, Le Bas-Wadd., 658 ; cf. *MDIA*, 1879, p. 19 ; 1880, p. 84 ; Δινσικλῆς, en Carie, *BCH*, 1881, p. 180.

Διοσκύθης, Heuzey. [Δίος, *AEMŒ*, 1886, p. 239 ; Diurenus, *CIL*, III, 844 ; Diudanus ; Διωγᾶς, Heuzey, et à Tomi, *Anc. Gr. Inscr. Brit. Mus.*, n. 184 ; Deospor, Pauli ; Deopuis, n. 113.]

[Dibpscurtus. Cf. *Index* des noms propres.]

[Διτύβιστος, Διτιζήλη (Pauli).]

Doles, n. 116[14], Dolens, Dolanus, cf. *Index*. Cf. Δόλης, Δολειδείδας (?).

Δόλης, 47, etc. Δολίονες, peuple de Thrace, près de Cyzique, Ap. Rh., I, 952; Iulius Longinus Doles, Biticenti f., Bessus, eques alæ Tautorum, Orelli, 3552; Dolens, Dolanus, Tom.

Δορξένθης, n. 34. Cf. Δορζίνθης, *Index*. On reconnaît ici la finale *centhus* (*centius*, *centus*), fréquente dans les noms propres thraces, *Bithicenthus*, *Sudicentius*, *Buricentius*, *Rabocentus*, *Disacentus*, *Zipacenthus*, *Thrabicenthus*, finale qui, en grec, paraît être souvent εντης, Σατροκένται, Steph. Byz., s. v.

Δούτιον, n. 112.

[Δυλύπορις, *CIG*, 2140; Dularion, Déthier, *Ét. arch.*, 1881, p. 121. Cf. Διλίπορις.]

[Drulens ou Drulentus, *AEMŒ*, 1891, p. 147, n. 13.]

[Durazis, *AEMŒ*, 1891, p. 160, n. 54.]

[Dyssulla, *EE*, II, n. 811.]

['Εβρύτελμις, roi des Odryses, en 386-5; inscription d'Athènes, Lolling, Δελτίον ἀρχ., 1889, p. 203, n. 1, et monnaies thraces avec l'inscription ΕΥΒΡ, Imhoof-Blumer, *Monnaies grecq.*, p. 461; *Griech. Muenzen*, 1890, p. 7; Svoronos, Ἐφ. ἀρχ., 1890, pl. VIII, 14-16. Cf. Ἕβρος, le grand fleuve de la Thrace.

['Ετείκενθος, *AEMŒ*, 1886, p. 74.]

['Επταικένθης, Dumont, n. 12; Eptacentes ou Iptacentes, *EE*, V, 652, Dipl. de Mayence; cf. 'Επταίτραλις (?).]

[Ζάλμοξις, Pauli.]

Zantiala, Tom.

[Ζῆνις, n. 62c6, etc. Ζηνικέτης, *AEMŒ*, V, p. 138. Cf., dans le Taurus, le lieu appelé Ζηνικέτου πειρατήριον, Strab., p. 671. Cf. Ζηνᾶς, Ζήνδης, Ζηνακένθης, Ζεινόθεμις, Zinama, *Index*.]

[Ζιακατράλης, n. 42. Cf. Ζιαμάρκη, *Index*.]

[Ζιβέλμιος, fils de Diégylis, Diod. Sic., XXXIV, 34; cf. Ζβέλσουρδος, surnom de Jupiter.]

[Ζήμαρχος (?), *CIG*, 8984.]

Ζίπα, n. 114a. Cf. Zipacenthus, Ζιποίτης ou Ζυποίτης, Ζειπύτης, Ζιβοίδης, Heuzey et Tomaschek; Ζιβυθίδες = γνήσιοι. [Zyparus, cf. Derziparus, Pauli].

ΚΑΡΔΕΝΘΗΣ, n. 26. Je crois qu'il faut reconnaître ici un nom propre thrace; cf. Δορξένθης. La finale ενθης est connue par de nombreux exemples. Καρδένθης suppose un nom propre, Κάρδα, que nous retrouvons dans Καρδαμίς, port de la Propontide, dans Καρδησσός, ville de la Scythie, Steph. Byz., dans Κάρδαμος, prince bulgare (Pape et Benseler).

Κάρκος, n. 89[b]; Κάρκινα, ville de la Sarmatie, Ptol., III, 5, 27; Καρκινῖτις, Strab., VII, 307.

Cerzula, Heuzey, p. 11. Cf. Ἀξιόκερσος, Ἀξιοκέρσα, divinités cabiriques, Κερσοβλέπτης; ce qui suppose un mot, Κέρσος.

Κέρσος, cf. Cerzula. [Cf. Κύρσα, *MDIA*, IX, p. 321 = *RA*, 1878, I, à Varna].

Κερσοβλέπτης, roi thrace. [Imhoof-Blumer, *Monnaies grecques*, p. 51. Cf. Kersibaulos, roi thrace, *Greek Coins*, p. 239.]

[Κετρίπορις, *CIA*, II, p. 405; *Greek Coins*, Thrace, p. 204. Cf. Κεδρήπολις, n. 112[a].]

Κόσωυλ, n. 9. Cf. Κοσσοῦς, nom fréquent en Sarmatie, *CIG*, 2130, 2131; Κοσσινίτης, fleuve de Thrace, Æl., *De nat. an.*, 15, 25; Κοσσός, montagne de Bithynie, Steph. Byz. Toutefois, je ne peux citer d'autres exemples thraces de la finale ωυλ.

[Κόσων, roi sous Brutus, en 42 av. J.-C., *Greek Coins*, Thrace, p. 208.]

Κοθήλας, Cothela, Tom.

Cotini, p. 487, nom de peuple; la finale *inus*, *enus* est souvent celle des ethniques en Thrace; cf. Tasibastenus, etc. Il y aurait donc eu un nom de ville ou de lieu, Κότις, ou forme analogue. Le radical Κοτ est fréquent en Thrace; cf. Κότυς, Κυτηΐς γαῖα, Κύτα, Κύτη, villes de la Colchide et de la Chersonnèse Taurique; Κυτίνιον, en Doride, Thycydide, I, 107; Κυτίνα, en Thessalie, et d'autres exemples; Κοτινοί, en Espagne, Dion Cassius, LXXI, 12. [Cf. la ville de Κοτιάειον et les autres noms dérivés de Κότυς, Pape, *Eigennamen*.]

Cotius, Gruter, DXXVII, 7. Cf. Κότυς.

Κότυς, un des noms thraces les plus fréquents. [Cotuus, Pauli].

[Κούθειν, nom à Salonique, *JHS*, 1887, p. 371; Κουτίλας, Pauli; Κούαια, nom de femme à Tomi, *Anc. Gr. Inscr. Brit. Mus.*, n. 185.]

Lenula, Tom.

[Lucalea, *Index;* cf. Lucaius, *AEMŒ*, 1891, p. 145, n. 8 (?); Λουκαζένης, Λουκίσανδρος (?), *Index*.]

[Magava, n. 87a; Μαδάγαυα, Mordtmann, *RA*, 1878, I, inscr. de Varna; *MDIA*, X, p. 320.]

[Mama, *CIL*, III, *Suppl.*, 7559.]

[Μήδοκος, roi des Odryses, Xénophon, *Anab.*, VII, 2, 32; Μήτοκος, Meticus, *Index;* cf. Μηδοσάδης, Μηδόσακκος, noms thraces.]

Μηζεύς, n. 2. Cf. § 5. [Sans doute, mauvaise lecture].

Μιλτοκύθης. Cf. Διοσκύθης.

[Mospnitzo, *AEMŒ*, 1891, p. 159, n. 49.]

[Μόστις, *Greek Coins*, Thrace, p. 206. Cf. Mestitu, n. 114g6a.]

Μούκα. [Μόκας, *AEMŒ*, 1886, p. 239; Moca, *CIL*, V, 898; Μοκιανός et Μουκιανός, voir l'*Index;* Μουκάπορις, *AEMŒ*, 1886, p. 74; cf. un roi de Bithynie qui a donné son nom au *sinus Mucaporis*, sur la côte d'Asie, dans le Bosphore, Denys de Byzance, dans Pierre Gylles, *Geogr. græci min.*, édit. Didot, II, p. XI, n. 113 et fragment 62; Mucapor, Brambach, *CIR*, 1341; *CIL*, III, 6150; *Suppl.*, 7437, 7565, etc.; on dit aussi Mocapor, Mocaporis, Tom., p. 386, et Mordtmann; Mucapuis, Pauli; Mucapora, Wilmanns, *Exempla*, 1513, Tom. p. 384; Μουκάντιος, Μούκασος, Mucasius, Mucazanus, Mucasenius, Pauli; Mucatralis, Brambach, *CIR*, 1285; Μουκατράλης, voir l'*Index*; Mucatraulus, Pauli. Cf. Μουκούναγος; Μουκουνάκυρος, *CIG*, 2078, 2077.]

Mucatri, Tom. Cf. Τράλης. [Mucater, *EE*, II, p. 497; Mucatra, *Index*,

Muscellus, Tom. Dumont, n. 116, 25. [Μύσκελος, en Thessalie, *MDIA*, VII, p. 68. Cf. Masclus, Dumont, n. 116, 41.]

Natoporus, Tom., p. 385. [Natuspardo, Pauli].

[Ὀνιρζ, à Thasos, ΕΦΣ, 1886, p. 106.]

[Ὀρσοάλτιος, nom d'un roi sur une monnaie, *BCH*, V, p. 331].

Pieporus, Tom., p. 384.

Πίννας, 15. Cf. Πίννης, Breucrien, cité par Dion Cassius, LIV, 34; [Pinnesis, Wilmanns, *Exempla*, 2610].

Polula, Heuzey, p. 5. Cf. Πόλλης, Πόλτυς, noms de chefs thraces. [Πολτυοβρία, nom d'une ville.]

Rabocentus, Tom., p. 389.

Ῥάσκος. Cf. Ῥησκούπορις.

[Ῥηβούλας, *CIA*, II, 175[b]. Cf. Rebulanus, *BCH*, II, p. 100; Reburus à l'*Index*.]

Ῥησκούπορις, n. 63. Ῥαισκύπορις, Ῥασκύπορις, Ῥασκύπολις. La finale πορις est fréquente; cf. Γηπαίπυρις. Le radical Ῥησκ se retrouve dans Ῥήσκυνθος, ville de Thrace, Nicand., *Ther.*, schol. 460; Ῥάσκος, roi thrace, Dion Cassius, XLVII, 25; Rescuturma, Tom., p. 386; [Pauli].

[Ῥοιμηζεύς, n. 2.]

Ῥοιμηταλκῆς, n. 115, ou Ῥοιμηταλκᾶς, qui s'écrit aussi Ῥυμηταλκῆς, [Rumitalca]. Le radical Ῥυμ se retrouve dans Rymosoli, peuple du Palus-Méotide, Pline, VI, 21; Ῥύμμικα, montagne de Scythie, Ptol., VI, xiv, 4.

Σαδάλας, n. 10, 62[a], 112, etc. [Le même nom à Constantinople, Déthier et Mordtmann, *Epigr. v. Byz.*, p. 77, n. V; en Carie, *BCH*, VIII, p. 348.] Le nom propre Σαδαῖος, qui paraît avoir été primitivement un ethnique, se retrouve à Olbia, *CIG*, 2071. Sur le radical Σαδ, cf. Σάδοκος, roi thrace; Σαδάμη, ville de Thrace, *Itin. Ant.*, 230. La forme latine est Sadala. [Σαγαρεύς, nom à Constantinople, Déthier, *Epigr.*, p. 78, n. 56.]

Σάδοκος, n. 14; cf. Σαδάλας. Ces deux noms sont fréquents en Thrace; pour la finale οκος ou ακος, cf. Μήδοκος, Σπαράδοκος, Σπάρτακος, Plut., *Cras.*, 8, Ἀμάδοκος; Ucus, qui paraît répondre à οκος; [Σαύμακος, Σύμακος, en Scythie et en Phrygie, *BCH*, V, p. 70; II, p. 256.]

[Salia, Pauli.]

[Σάρατος, roi, *Greek Coins*, p. 205. Cf. Sarias, Saratocos.]

Σάτρος, Σατροκέντης, Tom.

[Sedida, *CIL*, III, *Suppl.*, 7565.]

[Σῆλυς, *AEMŒ*, 1886, p. 239. Cf. Σηλυμβρία, nom de ville. Sulu, *CIL*, III, *Suppl.*, 7437.]

Sempor, Tom., p. 386, nom qui suppose un mot, Sem.

[Σερκίς, *AEMŒ*, 1891, p. 152, n. 33.]

Sese, Sisi, Tom., Sisiata.

[Σεύθης, Xénoph., Anab., VII, 1, 5; 6, 43; 7, 50; *Greek Coins*,

p. 201, 203]; Seutes, n. 25, 114a, etc., nom thrace fréquent, Zeuta. [Cf. Seuthens, Santes.]

[Sintus, *CIL*, V, 869]; Sintula, Tom. [Sinties, Zantiala, Tom., p. 389; Mordtmann, *RA*, 1878, II, p. 297].

Sisiata, Tom. Cf. Sese, Sisi.

[Sitalces, Xénoph., *Anab.*, VI, 1, 6, cf. *Index.*]

Sita, Σιτᾶς, roi des Δεσιλοί, Tom.

[Σπάρτοκος, roi, *BCH*, V, p. 194; cf. Thucyd., IV, 80; Σπάρτακος, Spartacus, Flor., III, 20; Sparticus, *Index.*]

[Σούδιος, Sudius, voy. *Index.*] Sudicentius, n. 117q14; Tom.

[Σούκης, Sucidava, Mordtmann, *RA*, 1878, II, p. 294.

Susula, Tom.

[Talonius, *AEMŒ*, 1891, p. 146, n. 11.]

[Τάρουλος, en Thessalie, *MDIA*, VIII, p. 104; cf. *Index.*]

Tarsa, n. 74. Cf. Ταρσάτικα, ville d'Illyrie, Ptol., II, xvii, 2; Heuzey, *Mém. cité*, p. 6; Tac., *Ann.*, IV, 50.

Τάτα, n. 111e; ce mot se retrouve dans Tataza, que donne deux fois une de nos inscriptions, n. 116a. [Le nom Tatta, dans une inscription de la Serbie, *AEMŒ*, 1886, p. 212. Τάτα, Τατᾶς, en Phrygie, Lydie, Carie, *BCH*, II, p. 284; VIII, p. 381, 382; IX, p. 341].

Tataza. Cf. Τάτα.

Tausies ou Tausias, Tauziges, Heuzey, p. 11.

[Τήρης, roi, *Greek Coins*, Thrace, p. 202; Xénoph., *Anab.*, II, 2, 22; VII, 5, 1; cf. Pape, *Eigennam.*; *Index* des noms propres. *AEMŒ*, 1891, p. 158, n. 47 : ΤΗ . ΡΗΣ au-dessous d'un bas-relief représentant un cheval et deux personnages debout. Le même nom en Mégaride, *BCH*, IV, p. 67].

Τιούτη, Τιούτα, n. 45 et 47. [*MDIA*, IX, p. 230, Τοῦτα, nom de femme à Odessos.] Cf. *Tiatus*, nom dace, Muratori, p. mxxxix, n. 3; *Tauti*, nom d'une aile de cavaliers thraces, Orelli, n. 3552; les Tauti étaient des Besses. Dans la région de Philippopolis existait un *vicus*, dont l'ethnique *Tiutiamenus* suppose *Tiutiama* ou un mot semblable. [Cf. Θιαθίους, à Varna, *MDIA*, X, p. 321].

Traibithus, Tom., probablement Tralbithus (?).

Τράλης, nom propre, [est employé seul, n. 32, 33a, 40, et *AEMŒ*,

1891, p. 152, n. 33, si tant est que la lecture soit fondée. Τράλις, n. 61[z3], 112[a] (?)].

Dans les formes composées, on trouve Αὐλουτράλης, *Bititralis*, Γηπαίτραλις, *Diszatralis*, Ἐπταίτραλις (?), Μουκατράλης, en latin *Mucatralis*, etc. [Hésych., *s. v.*, Τραλλεῖς · οὕτω ἐκαλοῦντο μισθοφόροι Θρᾷκες τοῖς βασιλεῦσιν οἱ τὰς φονικὰς χρείας πληροῦντες. Cité par Mordtmann.]

Ucus, 113. Cf. Σάδοχος, etc.

[Varsudicintes, *CIL*, III, *Suppl.*, 7465.]

Ces rapprochements et ceux qui ont été faits précédemment par M. Heuzey et par M. Tomaschek permettent d'arriver à quelques conclusions générales. [Cf. aussi les remarques très brèves de M. Mommsen, *Rœm. Gesch.*, V, p. 189, note 1].

1° Les noms propres thraces sont, le plus souvent, des mots composés. Dans ces mots composés, nous reconnaissons des finales qui reviennent fréquemment; les unes sont de véritables noms propres, les autres de simples suffixes.

Ἄλκης, finale de noms composés, probablement employée aussi seule comme nom propre.

Bithus, *Bitus*, etc., nom propre bien connu, qui entre dans la formation de beaucoup de mots composés, Traibitus, etc.

Σκύθης, nom propre, entre dans la formation d'un certain nombre de mots composés, Διοσκύθης, etc.

Τράλης, nom propre et finale de mots composés, cf. Μουκατράλης.

Βλέπτης paraît être un nom propre, dont je ne connais que des formes composées, Κερσοβλέπτης.

Ὄχος, cf. Σάδοχος; je crois qu'il faut reconnaître ici un nom, dont nous avons la forme latine *Ucus*.

Centus, *Centius*, κένθης, ζίνθης, ξένθης. Le mot κένθης, κέντης doit avoir existé, comme en témoignent quelques composés, par exemple : Κενθίππη, cité par Suidas; Κενταίβιος, mot communiqué à M. Benseler par M. Koumanoudis. Cf. κεντέω, « frapper, stimuler, » κέντρον, κένταυρος, et la tribu de Philippopolis, Κενδρεία, Κενδρισεῖς.

Polis, *poris*, *pora*, πύρις, πῶρις. Cf. Γηπαίπυρις. Les mots qui présentent

cette finale supposent des noms simples, comme est Abros, Abrupolis, Ἀβροζέλμης.

[Sura, Mocasura, Diiesura, n. 117q16; Σουρεγέθης, n. 2; Mordtmann, *RA*, 1878, II, p. 302.]

Οἵτης, ὕτης, εἴδης. Cf. Zipa.

Za. Cf. Τάτα et Tataza.

Ix. Cf. Tauzix.

Enus, *anus*, *inus*, forme qui indique un ethnique, Tasibastenus.

εύς, finale fréquente.

Ula, *ala*, ήλας, diminutif : Cerzus, Cerzula ; Diza, Dizala, Dyssulla ; Polles, Pollula. Nous pourrions donc ajouter au vocabulaire thrace un certain nombre de mots, qui ne sont connus que par des diminutifs, ainsi :

Lenula suppose Lenus, Λένος ; Asdula, Asdus ; Sintula, Sintus ; Susula, Susus ; Zantiala, Zantias ; Sadala, Sada ; Cothela, Cothes, Κόθης.

[Pauli, *Eine vorgriechische Inschrift*, p. 25, dresse, comme suit, la liste des principaux éléments constitutifs des noms propres thraces connus :

Abra.
Bitis, Bista, Buri.
Kenta, Kerza, Kuta.
Diu, Diza, Diti, Doli.
Gesta.
Muka.
Nata.
Para, Pol, Pora.
Raiska.
Sala, Salia.
Zana.
Talka, Tia, Trava.

Les suffixes sont en général : *ius*, *cus*, *la*, *nus*, *sos*, *sius*, *tus*, *stos*.]

On voit par ces exemples qu'il est facile, en étudiant les mots

composés, d'enrichir de noms propres nouveaux l'onomatologie de la Thrace.

2° L'orthographe des noms propres thraces est très mal fixée. Pour ne citer que quelques faits, dans beaucoup de cas, comme on l'a vu, c = γ ; β = μ ; K et V = l'aspiration ; ι = η = υ ; ο = ου ; οι = υ = ι ; s = sz, ζ, τζ ; τ [et ζ] = δ ; [κ, ζ, ξ semblent permuter.

Il est difficile de lire la liste de noms thraces ci-dessus, sans être frappé de l'évidente parenté que beaucoup d'entre eux présentent avec le grec (1).

SUPPLÉMENT

Bursian-Mueller's Iahresbericht, 1890 ; *Bericht ueber rœmische Epigraphik*, p. 82 (Thrakien).

Condoléon, Ἀνέκδοτοι μικρασιαναὶ ἐπιγραφαί, Athènes, 1890, p. 70.

V. Dobruski, *Archeologiçeski izdirvanija v Zapadna Bulgarija* (Recherches archéologiques dans la Bulgarie occidentale) ; — *Nèkolko istoriçesko-archeologiçeski belezki* (Quelques esquisses historico-archéologiques) dans la revue publiée par le ministère de l'Instruction publique à Sophia, *Sbornik za narodni umotvorenija*, II, 1888, p. 1-45 ; III, 1889, p. 41-47, cité par Frankfurter.

Domaszewsky, *AEMŒ*, 1886, p. 238 et suiv.

S. Frankfurter, *AEMŒ*, 1891, p. 143-161, *Neue Inschriften aus Bulgarien*, d'après Dobruski et Skorpil.

J.-H. Mordtmann, *MDIA*, 1882, p. 257.

(1) [Sur les restes de la langue thrace et ses affinités avec les langues indo-européennes : De Lagarde : *Gesammelte Abhandlungen*, p. 278-283 ; Fick, *Spracheinheit der Indo-Germanen Europas*, p. 417-423 ; Rœsler, *Zeitschrift fuer die œster. Gymnasien*, 1873, p. 105-116 ; Georg Meyer, *Bezzenberger's Beiträge*, X, p. 200 et suiv. ; Carl Pauli, *Eine vorgriechische Inschrift von Lemnos*, Leipzig, 1886, p. 19 et suiv.]

Chrysostomos A. Papadopoulos, Μάδυτος, Athènes, 1890, p. 25 et suiv.

J. Schmidt, *MDIA*, 1881, p. 133.

Skorpil, *Sbornik za narodni umotvorenija...*, 1890, IV : *Pametnici iz Bulgarsko* (Monuments de la Bulgarie). — Deux fascicules intitulés : I. La côte de la mer Noire et la région voisine au pied du Balkan, dans la Bulgarie méridionale. II. Inscriptions antiques de divers lieux de la Bulgarie (Sophia, 1890).

P. 308, fin. St. Aristarchis, ajouter ΕΦΣ, I, 1863, p. 257 et suiv., pl. I. Ce premier volume, qui a été brûlé et est à peu près introuvable, ne m'a été accessible que tout récemment.

P. 309. Πανδώρα, transposer l'indication p. 302 après l'année 1868.

P. 311. Larfeld, lire *Bericht ueber griech. Epigraphik.*

G[2]. *Sophia*, 1889. Dans la rue « Lomska ulica ». *AEMŒ*, 1891, p. 150, n. 24.

Ἀγαθῆι τύχηι — Λ. Φούλβιος — Ἀστικὸς Ἀπόλ — λωνι Ῥανισκε — ληνῶ(ι).

G[3]. Même provenance. *Ibid.*, n. 25.

Κυρίω(ι) Σαβαζίω(ι) — Ἀθυπαρηνῶ(ι) — Αὐρ. Δίζας Λουκίου —, ἱερεύς, ἀνέστησεν — ἐξ εὐχῆς τὸν ναόν.

G[4]. Pont dit « Sareni most », 1890. *Ibid.*, n. 26. Colonne de pierre blanche.

D(omino) n(ostro) — Imp. Cæs(ari) — [L. Domitio Aur]eliano Pio Felic[i] — [incompa]rabili ac invi — 5 [cto semp]er Augusto, pon — [tifici maxim]o, Germ(anico) maxi — [mo, Brit]tan(nico) maximo, — [Gothi]co (ou *[Carpi]co?*), *Sarmat(ico) ma — [ximo, reparatori con — 10 [servatori] patriæ proc(onsuli?) — [repa]rata republic(a).*

G[5]. Rue « Trgovskaia ulica ». *Ibid.*, p. 151, n. 27.

Ἀγ[αθῆι τύχηι] — Αὐτοκράτο[ρα Καίσαρα] — Γαλλ(ι)ηνὸν Ε... — νου Σεβασ... — Ἰουλιαν .... — ΑΝΤΙΤΟΥΕΡ.

F. restitue : 3-4 Ἐ[υσεβῆ Εὐτυχῆ Σεβαστὸν Οὐαλερια]νοῦ Σεβασ[τοῦ].. υἱόν] — 6 ἀντὶ τοῦ ἐρ[γεπιστάτου].

G[6]. Même provenance. *Ibid.*, n. 28.

Ἰουλιανοῦ.

G[7]. École des SS. Cyrille et Méthode. *Ibid.*, n. 29.

Λούκιον.

G[8]. Caravansérail de la rue « Trgovskaia ulica ». *Ibid.*, n. 30.

[Ἐπὶ Ἰουλίου Κομ] — μόδου πρε[σβ(ευτοῦ) Σεβ(αστοῦ)] ἀν[τιστρατήγου] — διὰ ἐπιμελητοῦ Κο...

C. Julius Commodus ; cf. p. 524-5.

G[9]. Coin des rues « Trgovska et Lega ». *Ibid.*, p. 152, n. 31.

Λ. Κότυος — Σθραχάρχου (?).

G[10]. Sophia, « Nove Quartali », 1886, dans des murailles romaines; avec des monnaies, une colonne et une petite statue. *Ibid.*, p. 152, n. 32.

Σῆμα — τι τῶ(ι) — δ' Ἀσκλη — πιάδη[ν] — 5 κόσμη — σεν Ἀ — ρίστων — αὐτοκα — σίγνη — 10 τον πα — τρίδος — Ἀσκα — νίης.

Inscription métrique.

G[11]. Pont dit « Sareni most ». *Ibid.*, p. 152, n. 33.

Σερκὶς Αὐλο[υ] — τράλεος τὸν β[ω] — μὸν τοῖς ἥρωσι.

F. lit : Αὔλου Τράλεος.

G[12]. Même endroit. *Ibid.*, p. 153, n. 34.

... ΟΙ — .. [σ]ύμβιος αυ — ..ΣΠΤΗΠΟΥΟΣ — .. ΤΗΛΟΥ μνή — [μης] χάριν. — [Τ]ὸ παρακείμε — [νο]ν χῶμα τοῦ — [μν]ημίου ζῶν — [τε]ς ἑαυτοῖς — [κα]τεσκεύα — σαν β5 — ... ιχαλος ἐποίει.

L[1]. *Golemo Malovo*, près Dragoman. Mur de l'église. Skorpil, *Pametnici*, p. 87, n. 10; *AEMŒ*, 1891, p. 160, n. 53.

... Αὐρ. Μεστρ[ιανός] ... — ... ΙΣ στρατι[ώτης] .... — ... ἔστησε.

Cf. L. Il ne me paraît nullement certain que les deux inscriptions soient différentes. En tout cas, il s'agit, dans les deux, d'un même personnage.

P^{1}. *Tuden*, cercle de Çaribrod, aujourd'hui à Popovec. Statuette de marbre, la tête brisée; sur la base, inscription. Skorpil, *Pametnici*, II, p. 87, n. 8, en caractères courants; *AEMŒ*, 1891, p. 160, n. 52.

Ἡρακλιανὸς Ἑρ[μῆι] — εὐχ[ήν].

P^{2}. *Çeprlinci*, cercle de Çaribrod. Dans l'église, autel de pierre. Skorpil, *Pametnici*, II, p. 87, n. 11; *AEMŒ*, 1891, p. 160, n. 51.

[Γ]αῖος Ἀσκληπι — άδου β' νέος — τὸν βωμὸν — κατεσκεύα — σεν Διὶ Πατρώ(ι) — ω(ι) καὶ Ἥρα(ι) — εὐχαριστήριον 𐅵.

Q^{2}. *Ormanli*, dans le cercle de Sophia, autel de pierre grise. Skorpil, *Pametnici*, II, p. 82, n. 1; *AEMŒ*, 1891, p. 155, n. 39.

[Ἀγαθῆι] τύχηι. — [Ἀ]υτοκράτορα Καίσα — [ρα] Μ. Αὐρήλιον Ἀντω — νῖνον Σεβαστὸν ἡ [λαμ] — προτάτη Σ[ε]ρδῶν [πό — λ]ις, ἡγεμονεύο[ντος] — τῆς Θρα(ι)κῶν ἐπα[ρχεί] — ας Σικινίου Κλά[ρου] — πρεσβ(ευτοῦ) Σεβ(αστοῦ) ἀντιστ[ρατή — γ]ου. Ἀπὸ...

Cf. n. 110^{a} et p. 526. Borne milliaire. L. 10, indication de la distance depuis un point de départ inconnu.

Q^{3}. *Volujak*, N.-O. de Sophia. Borne milliaire. Skorpil, *Pametnici*, II, p. 84, n. 2; *AEMŒ*, p. 155, n. 40.

Ἀγαθῆι τύχηι. — Ὑπὲρ ὑγίας καὶ σω — τηρείας καὶ νίκης — τοῦ κυρίου ἡμῶν Μ. Ἀν(τωνίου) — Γορδιανοῦ Εὐτυχοῦς — Εὐσεβ(οῦς) Σεβ(αστοῦ) καὶ τῆς [θεο] — φιλεστάτης Αὐγούστης — Φ[λ. (?) Φ]ουρίας Σαβινία[ς] — Τραγκυλλίνης, ἡγεμο — νεύοντος τῆς Θρα(ι) — κῶν ἐ — παρχί[ας...] — Πομπωνίου [Ἀν]τεσ — [τι]α[ν]οῦ [πρεσ] — β(ευτοῦ) Σεβ(αστοῦ) ἀ[ντ]ισ(τρατήγου) [ἀνεστησ — εν] ἡ [Π]αυταλεω — τῶν πόλις τὸ μίλιον. Εὐτυχῶς.

F. lit, l. 8 : Φαβουρίας. Cf. 61^{a1}, 105^{c}, et K (?); *Pomponius Antistianus*, consul en 121, est peut-être un ancêtre de celui-ci.

Q^{4}. *Bobaraci*, près *Radomir*. *AEMŒ*, 1891, p. 153, n. 35.

Ἀγαθῆι τύχηι. — Κυρίωι Ἥρωι — Σουτηλη — νῶι Παρδά — λας Λούπου — εὐχήν.

Q^{5}. *Urbnica*, cercle de Sophia. Borne milliaire. Skorpil, *Pametnici*, II, p. 86, n. 7; *AEMŒ*, 1891, p. 156, n. 41.

Ἀγαθῆι τύχηι. Ὑπ[ὲ] — ρ τῆς τοῦ ὁσιοτάτου — Αὐτοκράτορος [Καίσαρος

— M. Αὐρ. Ἀντωνείνου τύχης τε] — 5 καὶ νείκης καὶ αἰωνίο[υ] — διαμον[ῆ]ς, ἡγεμονεύον — τος τῆς Θρα(ι)κῶν ἐπαρ — χείας Ἀπρωσίου Ῥου[φί] — νου πρεσβ(ευτοῦ) Σεβ(αστοῦ) [ἀ]ντισ[τ] — 10 ρατήγου τὸ μείλιο(ν) ἀ — νέστησε[ν] ἡ Σερδῶν π — όλις.

Cf. M, et p. 526 ; le nom du gouverneur, même après ce nouveau texte, demeure douteux.

Q[6]. *Kostinbrod*, cercle de Sophia. Borne milliaire. Skorpil, *Pametnici*, II, p. 88, n. 12 ; *AEMŒ*, p. 157, n. 42.

Ἀγαθῇ(ι) τύχη(ι) — Ὑπὲρ ὑγιείας καὶ σωτηρίας καὶ νείκης καὶ αἰωνίου διαμονῆς τοῦ μεγίστου καὶ θειοτάτου Αὐτοκράτορος Καίσαρος Μάρκου Ἀντωνίου Γορδιανοῦ, ἡγεμονεύοντος τῆς Θρα(ι)κῶν ἐπαρχείας...

La copie est en caractères courants et la séparation des lignes n'est pas indiquée.

Q[7]. *German*, cercle de Sophia. Borne milliaire. Skorpil, *Pametnici*, II, p. 87, n. 9; *AEMŒ*, 1891, p. 157, n. 43.

... ἡγεμονεύοντος τοῦ λαμπροτάτου Ἰουλιανοῦ πρεσβευτοῦ [Σεβαστοῦ ἀντιστρατήγου] ἡ Σερδῶν πόλις ἀνέστησεν τὸ μείλιον.

Cf. K, Pomponius Julianus (?), gouverneur sous Maximin.

Q[8]. *Mezdra*, près Vratça. Borne milliaire. Skorpil, *Pametnici*, II, p. 91, n. 20; *AEMŒ*, 1891, p. 159, n. 50.

Ἀγαθῆι τύ[χηι]. — Τὸν μέγισ[τον] — καὶ θειότατ[ον] — Αὐτοκράτο[ρα] — 5 M. [Αὐρήλιον — Ἀντωνεῖνον] — Σεβ(αστόν), ἡγεμ[ονεύ] — οντος τῆ[ς Θρα(ι)κῶν] (?) — ἐπαρχείας [Σα] — 10 τορνε[ίνου, πρεσβ(ευτοῦ)] Σεβ(αστοῦ) — ἀντισ(τρατήγου) ΟΗΜ ..— ΤΗΣΣ · Δ · ΝΠ ... — Εὐτυχ[ῶς].

L. 10, Frankfurter propose de lire T. Ælius Neratius ; cf. Liebenam, p. 394. — L. 11-12, Fr. : [τ]ὸ<η> μ[είλιον] τῆς Σ[ερ]δ[ῶ]ν π[όλεως]; Skorpil : τὸ μ[είλιον] ἡ Σ[ερ]δ[ῶ]ν π[όλις]. Peut-être faut-il lire : [τ]ὸ ἡ μ[είλιον ἀπὸ]τῆς Σ[ερ]δ[ῶ]ν π[όλεως]. — Saturninus, cf. M. Ulpius Senecio Saturninus, n. 64, 64[a] et p. 527. M. Dumont plaçait, sans preuve suffisante, ce magistrat sous Hadrien. L'attribution de ce texte à la Thrace n'est pas certaine, mais elle est assez probable.

• [E'b. *Tsomagia* ; en bulgare. *Gramadi*. Contoléon, Μικρασ. Ἐπιγρ., n. 70, p. 36 et suiv., d'après une copie de M. Const. Capellas.

On n'a pu se procurer ni copie nouvelle ni estampage ; on a donc dû se borner à reproduire le texte publié, en corrigeant les fautes évidentes et dont la correction est certaine. La lacune du début, celle des dix lignes de latin, subsiste aussi, en son entier.

Αὐτοκράτορι Καίσαρι Μ. Ἀντωνίῳ Γορδιανῷ, Εὐσεβεῖ, Εὐτυχεῖ, Σεβαστῷ, παρὰ κω — μητῶν Σκαπτοπαρηνῶν τῶν καὶ [π]ρεσ[β]ε[υ]τῶν. Ἐν τοῖς εὐτυχεστάτοις καὶ αἰωνίοις σου — καιροῖς κατοικεῖσθαι καὶ βελτιοῦσθαι (μᾶλλον) τὰς κώμας ἤπερ ἀναστάτους γίγνεσθαι τοὺς ἐνοι — κοῦντας πολλάκ[ις] τ' ἔγραψας, ἔστιν γε καὶ ἐπὶ τῇ τῶν ἀνθρώπων σωτηρίᾳ τὸ — τοιοῦτο καὶ ἐπὶ τοῦ ἱερωτάτου σου ταμείου ὠφελείᾳ · ὅπερ καὶ αὐτοὶ ἔννομον ἱκεσίαν τῇ — θειότητί σου προσκομί[ζ]ομεν, εὐχόμενοι ἱλέως ἐπινεῦσαι ἡμεῖν δεομένοις τὸν τρόπον — τοῦτον · Οἰκοῦμεν καὶ κεκτήμεθα ἐν τῇ προγεγραμμένῃ κώμῃ, οὔσῃ εὐεπεράστῳ διὰ τὸ — ἔχειν ὑδάτων θερμῶν χρῆσιν καὶ κεῖσθαι μέσον δύο στρατοπέδων τῶν ὄντων ἐν τῇ — σῇ Θρᾴκῃ, καὶ ἐφ' οὗ μὲν τὸ πάλ<λ>αι οἱ κατοικοῦντες ἀνόχλητοι καὶ ἀδ<ε>ιάσειστοι — ἔμενον, ἀνενδεῶς τούς τε φόρους καὶ τὰ λοιπὰ ἐπιτάγματα συνετέλουν · ἐπεὶ δ[ὲ] κατὰ — καιροὺς εἶ[δο]ν (?) βίᾳ προχωρεῖν τινὰς καὶ βιάζεσθαι ἤρξαντο, τηνικαῦτα ἐλαττοῦσθαι καὶ — ἡ κώμη ἤρξατο. Ἀπό γε μηλίων δύο τῆς κώμης ἡμῶν πανηγύρεως ἐπιτελουμένης διαβο — ήτου, οἱ ἐκεῖσε τῆς πανηγύρεως εἵνεκεν ἐπιδημοῦντες ἡμέρας πέντε καὶ δέκα ἐν τῷ — τόπῳ τῆς πανηγύρεως οὐ καταμένουσιν, ἀλλ' ἀπολιμπάνοντες ἐπέρχονται εἰς τὴν ἡ — μετέραν κώμην καὶ ἀναγκάζουσιν ἡμᾶς ξενίας αὐτοῖς παρέχειν καὶ ἕτερα πλεῖστα — εἰς ἀνάλημψιν αὐτῶν ἄνευ ἀργυρίου χορηγεῖν. Πρὸς δὲ τούτοις, καὶ στρατιῶται ἀλλαχοῦ — πεμπόμενοι, καταλιμπάνοντες τὰς ἰδίας ὁδούς, πρὸς ἡμᾶς παραγίνονται καὶ ὁμοίως κατεπεί — γουσιν παρέχειν αὐτοῖς τὰς ξενίας καὶ τὰ ἐπιτήδεια, μηδεμίαν τιμὴν καταβαλόντες. Ἐπι — δημοῦσι δὲ ὡς ἐπὶ τὸ πλεῖστον διὰ τὴν τῶν ὑδάτων χρῆσιν οἵ τε ἡγούμενοι τῆς ἐ — παρχίας, ἀλλὰ καὶ οἱ ἐπίτροποί σου. Καὶ τὰς μὲν ἐξουσίας συνεχέστατα δεχόμεθα κατὰ — τὸ ἀναγκαῖον, τοὺς λοιποὺς (δὲ) ὑποφέρειν μὴ δυνάμενοι ἐνετύχαμεν πλειστάκις τοῖς ἡγεμόσι — τῆς Θρᾴκης, οἵτινες ἀκολούθως ταῖς θείαις ἐντολαῖς ἐκέλευσαν ἀνοχλήτους ἡμᾶς εἶναι · ἐ — δηλώσαμεν γὰρ μηκέτι ἡμᾶς δύνασθαι ὑπομένειν, ἀλλὰ καὶ νοῦν ἔχειν ἐγκαταλιπεῖν καὶ — τοὺς πατρῴους θεμελίους διὰ τὴν τῶν ἐπερχομένων ἡμεῖν βίαν. καὶ γὰρ ὡς ἀληθῶς ἀπὸ πολλῶν — οἰκοδεσποτῶν εἰς ἐλαχίστους κατεληλύθαμεν (*sic*). Καὶ χρόν[ον] μέν τινα ἴσχυσαν τὰ προστάγματα, — τῶν ἡγουμένων καὶ οὐδεὶς ἡμεῖν ἐνόχλησεν οὔτε ξενίας ἐπι[τάγ]ματι (?) οὔτε παροχῆς ἐπιτη — δείων, προϊόντων δὲ τῶν χρόνων πάλιν ἐτόλμησαν ἐπιφύεσθαι

ἡμεῖν πλεῖστοι ὅσοι, γῆς — ἰδιωτίας ἡμῶν καταφρονοῦντες. Ἐπ(ε)ὶ οὖν οὐκέτι δυνάμεθα φέρειν τὰ βάρη καὶ ὡς ἀλη — θῶς κινδυνεύομεν, ὅπερ οἱ λοιποὶ οἶδε, καὶ ἡμεῖς προλιπεῖν τοὺς προγονικοὺς θεμελίους, τούτου χ[άρι]ν — δεόμεθά σου, ἀνίκητε Σεβαστέ, (ὅ)πως διὰ θείας σου ἀντιγραφῆς κελεύσῃ(ς) ἕκαστον τὴν ἰδίαν — πορεύεσθαι ὁδὸν καὶ μὴ ἀπολιμπάνοντας αὐτοὺς τὰς ἄλλας κώμας ἐφ' ἡμᾶς ἔρχεσθαι, μηδὲ — καταναγκάζειν ἡμᾶς χορηγεῖν αὐτοῖς προῖκα τὰ ἐπιτήδεια, ἀλλὰ μηδὲ ξενίαν αὐτοῖς — παρέχειν οἷς μή ἐστι ἀνάγκη · ὅ τι γὰρ οἱ ἡγούμενοι πλεονάκις ἐκέλευσαν μὴ ἄλλοις — παρέχεσθαι ξενίαν, εἰ μὴ τοῖς ὑπὸ τῶν ἡγουμένων καὶ ἐπιτρόπων πεμπομένοις εἰς ἐπε — ρησίαν (pour ὑπηρεσίαν). Ἐάν γε βαρούμεθα, φευξόμεθα ἀπὸ τῶν οἰκείων καὶ μεγίστην ζημίαν — τὸ ταμεῖον περιβληθήσεται · ἵνα, ἐλεηθέντες διὰ τὴν θεῖάν σου πρόνοιαν, καὶ μεῖναι παι — σὶν τοῖς ἰδίοις τούς τε ἱεροὺς φόρους καὶ τὰ λοιπὰ τελέσματα παρέχειν δυνησόμεθα · — συμβήσεται δὲ τοῦτο ἡμεῖν ἐν τοῖς εὐτυχεστάτοις σου καιροῖς, ἐὰν κελεύσῃς τὰ θεῖά σου — γράμματα ἐν στήλῃ ἀναγραφέντα δημοσίᾳ ποικι[λ]εῖσθαι, ἵνα τούτου τυχόντες τῇ τύχει σου — χάριν ὁμολογεῖν δυνησόμεθα, ὡς καὶ νῦν καθαιτ(ι)ώμενοί (?) σου ποιοῦμεν. — Διογένης ὁ Τύριος ὁ χαράττων ἄνθρωπος ἀπὸ θείας φιλανθρωπίας ἐπὶ τὴν ἔντευξιν — ταύτην ἐλύληθεν · Δοκεῖ δέ μοι θεῶν τις προνοῆσαι καὶ τῆς παρούσης ἀξιώσεώς τε γὰρ — τὸν θειότατον αὐτοκράτορα περὶ τούτου πέμψαι τὴν ἰδίαν γνῶσιν ἔπ(ε)ισε, ἤδη φθάσαντα — περὶ τούτου καὶ προγράμμασιν καὶ διατάγμασιν [κελεύειν (?)] τοῦτο ὅ μοι δοκεῖ τῆς ἀγαθῆς τύχης — ἔργον εἶναι · τῆσδε ἡ ἀξίωσις · Ἡ κώμη ἡ τοῦ βοηθουμένου στρατιώτου ἐνστῇ (?), ἐν τῷ καλλίστῳ — τῆς πολειτίας τῆς ἡμετέρας, τῆς Παυταλιωτῶν πόλεως, κειμένη, καλῶς μὲν τῶν ὀρῶν καὶ τῶν πε — δίων ἔχουσα, πρὸ[ς] δὲ τούτοις καὶ θερμῶν ὑδάτων λουτρὰ οὐ μόνον πρὸς τρυφὴν ἀλλὰ καὶ ὑγείαν καὶ — θεραπείαν σωμάτων ἐπιτηδειότατα · πλησίον δὴ καὶ πανήγυρις πολλάκις ἐν τῷ ἔτει συναγομένη, — περὶ δὲ τῆς ὀκτωμβρίας ἕ[ω]ς πέντε καὶ δέκα ἡμερῶν · συμβέβηκεν τοίνυν τὰ δοκοῦντα τῆς — κώμης ταύτης πλεονεκτήματα τῷ[ι] χρόνω[ι] ἐληλυθέναι αὐτοῖς εἰς ἐλλαμπτόματα (διὰ γὰρ — τὰς προειρημένας ταύτας προφάσεις πολλοὶ πολλάκις στρατιῶται ἐνεπιδημοῦντες ταῖς τε — ξενέσεσι καὶ τοῖς βάρεσιν ἐνοχλοῦσιν τὴν κώμην) · διὰ ταύτας τὰς αἰτίας πρότερον — αὐτὴν πλουσιωτέραν καὶ πολυανθρωποτέραν οὖσαν νῦν εἰς ἐσχάτην ἀπορίαν ἐληλυθέναι · — ἐπεὶ τούτων ἐδεήθησαν πολλάκις καὶ τῶν ἡγουμένων, ἀλλὰ καὶ μέχρι τινὸς ἴσχυ — σαν αὐτῶν τὰ προστάγματα, μετὰ δὲ ταῦτα κατωλιγορήθη διὰ τὴν συνήθειαν τῆς τοι — αύτης ἐνοχλήσεως, διὰ τοῦτο ἀναγκαίως κατέφυγον εἰς τὸν θειότατον......

Cont., l. 1 : CEBAEHCIC. — 2 Σκαπτοπαρηνώντων καὶ Γρησειτων (?). — 4 πολλὰ κ'ἄν τ'ἔγραψας. — 6 προσκομίσομεν. — 10 ἐπειδή. — 11 εἰσίν.

— 25 χρόνωι μέν τινα. — 26 ἐπὶ μάτι. — 29 τούτου χώραν. — 39 ποι κινεῖσθαι. — 42 ἀξίως · ἕως τε γάρ. — 43 .. ἐπὶ σὲ... — Phrase incomplète et insuffisamment claire. — 45 Ἡ κώμη ἡ τοῦ βοηθουμένου στρατιώτου, lecture qui paraît certaine, sens douteux. Ἐνστῇ (?). — 46 Πάνταλιωτῶν. — 47 πρὸ δὲ τούτοις. — 49 εἰς πέντε καὶ δέκα ἡμερῶν. — 50 ἐκτήματα πλέον τῶν χρόνων. — La ponctuation est souvent défectueuse, et les phrases mal coupées.

G'. Église du village de Ryla. Contoléon, Μικρασ. ἐπιγραφαί, p. 41, copie de C. Capellas.

Τὸν βωμὸν τόνδε ἡ Παυταλιωτῶν πόλις.

27. Dumont, *RA* 1869, I, p. 179; et ci-dessus, p. 289 et suiv.

P. 333, n. 33a. Restituer Γ[ηπ]α[ι]τράλεος εὐχήν. Peut-être au début, [Νύμφ]αις, cf. 33.

43, l. 5-6. Τρα[ιανόν Ν]έρουα.

52. Supprimer le point après Ἀντονείνου.

61a. Gomperz, *Zeitschr. fuer œst. Gymn.*, 1878, p. 436.

P. 352, n. 61s, l. 17, restituer [Ἐ]πταίτραλις.

61[14]. Apollon vêtu d'une chlamyde et chaussé de brodequins, s'appuyant de la main gauche sur sa lyre; il est accompagné d'un griffon. *BCH*, 1882, p. 178, dessin de M. Montani.
Sarcophages de bon travail. Colonnes, chapiteaux et entablement d'un temple circulaire.

62[4]. Au lieu de Top-Lané, lire Tophané.

P. 361, ajouter : 62[12a]. *Andrinople*, près de la mosquée de Bajazet. Fragment de statue servant de marchepied aux cavaliers.

Torse colossal, de marbre rouge, drapé, sans tête ni bras, désigné, d'après une tradition populaire, sous le nom d'Hadrien. Sayger et Desarnod, *Relation*, p. 25 ; *Album*, pl. 17.

62[12b]. Dans un jardin, près de la Maritza. — *Relation*, p. 35, *Album*, pl. 5. — Acheté pour être envoyé à Odessa.

Vieillard étendu et dormant, la tête appuyée sur le bras gauche, qui repose lui-même sur une outre (?). Le personnage replet, aux traits épais et vulgaires, roulé dans un manteau qui laisse à découvert le torse et le ventre, paraît être un Silène.

P. 363, n. 62[27]. Sayger et Desarnod, *Album*, pl. 47, copie en *fac-simile*. Texte plus complet, variantes intéressantes. — La restitution, encore douteuse en quelques parties, doit être ainsi modifiée.

Ἀγαθῆι τύχηι — [π]όλεως Οὐ[λ]πί[α]ς Ἀγχι(ά)λου <ς>. — [Ο]ὐλ(πία) Ἀνεφελῆϊς (?) καὶ Ἡρωῒς καὶ Βα[κ — χὶς] καὶ Τονζ[η]ῒ[ς] ἀνέθηκαν τὰ — [π]ροκε[λευστὰ] τῶν θεῶν ἀγάλ — [μ]ατα κατὰ χρηζμοὺς τοῦ — κυ[ρ]ί[ου] Ἀπόλλ]ωνος Κολοφω — νίου, δι[ὰ ἐπιμ]ελητοῦ Τίτου — [Φ]λ[α]ουΐου [Ν]εική-του, διαδε — [ξαμ]έν<ι>ου [τὴν] ἐπ[ιμ]έλειαν — [τ]ῶ[ν] νι... [κων] παρὰ τοῦ πα — τ[ρὸ]ς [Μάρ]κου Φλ[α]ουΐου — .. ΛΛΙΚ ... ο[υ, κ]ατὰ τὸ τῆς — [λα]μ[προ]τ[άτης] βουλῆς — [δόγμα...].

L. 2 : ΟΥΑΠΙΛΣΑΝΧΙΛΟΥΣ — 3 Υ\ΑΝΕΓΕΛΗΙΣ — 4 ΙΙΞΚΑΙ-ΤΟΝΖΙΙΚ — 5 ΜΡΟΚΕΙΓΕΙΜ — 7 ΚΥΙΙΙΙΛΤ. — Lettres liées, ΝΕ ΗΚ dans ἀνέθηκαν. — Dédicace faite par quatre femmes dont les noms occupent les lignes 2-3, et par l'intermédiaire d'un épimélète. — Τονζηΐς, nom probablement thrace ; cf. Τόνζος, ville de la Chersonnèse de Thrace ; Τόνζους, ville de Thrace ; Τόνσος, fleuve, affluent de l'Hébrus (Pape, *Eigennam.*, s. v.).

62[a]. Skorpil, *Pametnici*, II, p. 67-8.

La séparation des lignes est différente : elles sont coupées après ΚΟΤΥΣ — ΚΑΙ — ΠΟΛΕΜΟ — ΕΑΥΤΟΥ.

P. 366, n. 62[a]. *Viza*, ajouter 62[a'], Sayger et Desarnod, *Relation*, p. 63 ; *Album*, pl. 7.

Bas-relief encastré dans une fontaine. Cavalier lancé au galop vers la droite ; la chlamyde flottante, le bras droit levé tenant une lance ou un javelot ; à gauche, arbre formant l'extrémité du bas-relief ; sous le cheval, chien courant dans le même sens. Traces de lettres à gauche en bas : ΙΡΛ-C.

Devant la fontaine, base ionique.

62[a'']. 1. Statue de femme drapée, sans tête ni bras, « d'un travail parfait ». *Relation*, p. 63.

2. Torse de « nymphe ou naïade », de « belles formes ». *Ibid.*

Tous ces morceaux, envoyés à Odessa, ont été égarés en route. *Ibid.*, p. 64.

3. Sayger et Desarnod, *Album*, pl. 49.

Tête brisée au ras du cou, le nez et la bouche rabotés.

La tête est ceinte d'un bandeau ; la chevelure séparée sur le milieu du front encadre le visage de boucles symétriques. Yeux allongés dont le tour et les sourcils sont accusés en saillie.

Ce morceau paraît de bonne époque et peut être encore légèrement archaïque.

4. Chapiteau corinthien.

5. Morceau d'architecture décorative. Au milieu, tête d'enfant.

62a5. *Binar-Hissar*, près Viza. *Relation*, p. 59. Table de marbre avec une inscription très rongée, « invocation à la naïade du lieu ».

62b2. Déthier et Mordtmann, *Epigr. von Byzantion*, p. 59, n. xxx. — A Constantinople.

P. 376, 62d. *Kirk-Klissa*. Sayger et Desarnod, *Relation*, p. 54. Inscription à « Apollon, dieu du bocage, divin aïeul ».

62d'. Dans le voisinage, *tumulus*, « tombeau thrace ». *Ibid.*

Sur la région, l'auteur signale : Colonel Eneholm, *Notice sur les villes situées au delà des Balkans*, Saint-Pétersbourg, 1830, comme plein de renseignements.

P. 378, n. 63. Bibliogr. ΕΦΣ, I, p. 264 et pl. I, n. 3.

L. 1 : ΥΙΟΝΔΗΜΟΣΙΑΙΟΙ.

N. 64. ΕΦΣ, I, p. 265, pl. I, n. 5.

N. 64a, l. 6-7, lire διὰ τὰς περὶ αὐτὴν εὐεργεσίας.

N. 65. ΕΦΣ, I, p. 263, pl. I, n. 2. — Dans la collection Aristarchis.

N. 66. ΕΦΣ, I, p. 263, pl. I, n. 1. *Oumourdja*.

N. 67. ΕΦΣ, II, p. 239, n. 9. — Dans un champ, à Héraclée.

L. 2 : Πισαν[ός] (?).

N. 68. ΕΦΣ, II, p. 236, n. 14.

N. 69. ΕΦΣ, I, p. 264, pl. I, n. 4.

N. 70. ΕΦΣ, I, p. 266, pl. I, n. 8.

N. 71. ΕΦΣ, I, p. 265, pl. I, n. 6.

N. 72. ΕΦΣ, I, p. 265, pl. I, n. 7.

72[a]. *AEMŒ*, 1891, p. 144, n. 4.

Διὶ Ζβελθιούρδ[ωι] — Μοχάπορις δῶρον.

Cf. Kanitz, *Donaubulgarien*, II, p. 217.

Ibid., n. 5. Autre inscription du voisinage de Berkoviça :

IOSVII... — DILVSIVN.. — CENTETBA... — ... COS...

J(ovi) o(ptimo) Sve[*lsurdo*] (?) — *Dilusiu*[*s*]. — Date consulaire (?).

P. 384, n. 72[f]. Dernière ligne du commentaire, au lieu de n. 17, lire 177.

P. 385, n. 72[k]. Supprimer la virgule après ἱππικόν.

P. 386, n. 73[c]. ΕΦΣ, II, p. 234, n. 12.

N. 73[d]. Acropole d'Héraclée, au sud de la Chersonnése, près des moulins à vent.

P. 398, n. 74[k']. ΕΦΣ, II, p. 234, n. 11. — Dans un champ, près de l'ancienne métropole.

Var., ΦΛΑΒΙΑΝΟΥ.

P. 399, n. 74[z22]. ΕΦΣ, II, p. 236, n. 16.

76[a']. J. Schmidt, *MDIA*, 1881, p. 133; Bursian-Mueller, *Iahresber.*, 1890 (*Bericht ueber rœmische Epigraphik*, p. 81). Cf. *EE*, IV, p. 240; V, n. 207.

L. 2-3 : 7 DE — PVTATO = *centurioni deputato* : centurion envoyé par une légion à Rome, auprès de l'empereur. L'inscription attribuée à Salonique, et non à Rodosto.

P. 419, n. 87[z]. *Panion*. Cagnat, *Bulletin de la Soc. des antiq.*, 1890, p. 249, d'après une copie de M. Leval. — Fragments découverts en 1889.

1[a].	A✻A	b.	VM
	MPIO		AVI
	OMIL		CMISS
	·XXXV		BQVI
	DMIN		VCE
	NNCI		

2[a]. ANO
FRM
CIM

b. ERPE
-VSIO
RONE

100[g]. Mordtmann, *MDIA*, 1882, p. 257, attribue l'inscription à Sestos.

P. 432, n. 100[j]. Lire *Lucalea*, cf. Lucaius, Λουκαζένης, Licaius, Brambach, *CIR*, 1519.

105[e]. Énos; aujourd'hui au musée du Louvre, salle grecque. — Banquet funèbre, brisé à gauche.

P. 439, n. 106[a]. La seconde partie de l'inscription est dans le champ même du bas-relief.

Sayger, l. 16 : OIP.N.C.

N. 106[b]. Sayger et Desarnod, *Album*, pl. 48. Le bas-relief brisé à gauche, aux deux tiers de sa largeur. — Le personnage couronné est aussi étendu sur le lit; il est de très petite taille. — Sur la table, vase, couronnes, cônes, disposés symétriquement. — A gauche, tabouret, sur lequel repose un pied nu.

106[c]. *Relation*, p. 43; *Album*, pl. 50. — Tête de lion, la gueule ouverte. Débris d'un pied de table (?).

106[d]. *Album*, pl. 50. Fragment de bas-relief funéraire dans un cadre uni, brisé à droite et en bas.

Femme debout et drapée, les bras croisés, la chevelure ondulée; collier au cou. Au-dessus, lettres : AHF / M.

106[e]. *Ibid.* Tête de femme coiffée d'un polos que décorent une guirlande de fleurs et de fruits.

106[f]. *Relation*, p. 43. Image en marbre de saint Luc l'évangéliste, « d'un travail remarquable », achetée pour la Russie.

106[g]. *Album*, pl. 45. Tombeau romain ou byzantin, — l'auteur l'appelle grec, — à arcades, précédé de deux piédestaux.

110[b1]. Bursian, *Iahresb.*, 1890 (*Bericht ueber rœm. Epigr.*, p. 82).

110[b5]. Au lieu de Καληρίτου, lire Καλλικρίτου.

110[c]. Chrysost. Papadopoulos, Μάδυτος, p. 28.

110[c8]. Bursian, *Iahresber.*, 1890 (*Bericht ueber rœm. Epigr.*, p. 82).

111. Chrysost. Papadopoulos, Μάδυτος, p. 27.

111[a]. *Ibid.*, p. 25.

111[b]. *Ibid.*, p. 27.

111[c]. *Ibid.*, p. 28. *Antylla.*

111[c6] a. *Ibid.*, p. 26. Dans la cour de l'église Saint-Jean.

... κατὰ τὴν ἐπαρχίαν — ταύτην.

b. *Ibid.*, p. 26. Même église.

SIBI — PIC

c. *Ibid.* Même église.

Ἐνθάδε κατάκιτε <τε> ὁ δοῦλος τοῦ Θεοῦ Ἐηφρέμης. TAXIZIKE ὁ πατὶρ Ἀπρακὰ — μ K ἐ(ν) κ(όλποις) τόπον (?). Κεσαριῶτις — VCXOPION, ταλασιουρ(γός). La formule, *CIG*, 9494.

111[c11, 12]. Mordtmann, *MDIA*, 1882, p. 257.

111[d2]. Skorpil, *Pametnici*, II, p. 62, note 1; en minuscules seulement, d'après Jirecek.

111[d3]. *Ibid.*, p. 61, fig. 38, dessin du monument et *fac-simile;* cf. n. 21. Stèle à fronton, écriture du IIIe siècle.

111[d4]. *Ibid.*, p. 61, note 2; en caractères courants seulement, d'après Jirecek.

111[d5]. *Ibid.*, p. 61, fig. 39, *fac-simile* de l'inscription; IVe siècle.

111[d6]. *Ibid.*, p. 60, fig. 37. Stèle à fronton; dessin et *fac-simile;* IVe siècle.

111[d7]. *Ibid.*, p. 59, note 1, p. 61, fig. 36; dessin et *fac-simile.* Plaque encastrée dans la muraille.

111[d9']. *Ibid.*, p. 61-62. Banquet funèbre, personnage couché, *mensa tripes*, esclave puisant du vin. Inscription :

E... IPΩ... — AI.

Peut-être le même monument que le n. 111[d9] décrit par Jirecek.

111[d11']. *Ibid.* Sayger, *Relation*, p. 126, signale l'abondance des ruines et la fréquence des trouvailles de monnaies.

Statuette de l'amour en marbre, *Ibid.*, p. 127.

111[d2]. *Ibid.*, p. 63. Coffre revêtu d'une enveloppe de cuivre argenté et contenant des cendres; sur le coffre une inscription :

Δῆμος Ἀπολλωνια [τῶν]... μαχροχεῖρος...

111[e]. L'inscription encadrée d'une torsade et d'une guirlande de chêne.

L. 4 : Sayger, ΤΑΥΓΑ.

111[f]. Plaque unie (Sayger).

111[h]. Personnage debout, de face, en long chiton, tenant de la main droite une patère, au-dessus d'un autel, et pressant de la main gauche une grappe de raisin, au-dessus d'une grande jarre.

111[i]. Copie imparfaite dans Sayger, ainsi que pour le n. 111[g].

111[k]. Le Bas (Marcianopolis), 1564; Kaibel, *EG*, 253, qui restitue ainsi :

1 [Οὗτος ἔχει τύμ]βος τοὺς κα[ὶ] πάρος ὀρθὰ φρονεῦντας, — 2 [Ξυνῶι δ'ἐν]... — 3 [Ἡ μὲν ἐγὼ] — 4 [δείκνυσι εὐσεβέ]ως — 5 [Νῦν δ'ὥσπερ ζ]ωοὶ μακάρων τε...

111[m]. Skorpil, *Pametnici*, II, p. 20, fig. 9. *Fac-simile* du monument, moins le bas-relief.

La moitié droite de la pierre est effacée. Α, Α, Ξ, Ο,ο, Φ, ωΩ. Liste des noms accompagnés chacun d'un patronymique. L. 1, lire Ἡρακλείδα, au génitif.

111[n]. Skorpil, *Ibid.*, p. 19, fig. 8. La pierre est brisée en haut. Le bas-relief paraît avoir représenté une figure assise, avec d'autres figures debout devant elle. *Fac-simile.*

Α, Π, Σ.

111[n1]. Skorpil, p. 32, fig. 19; *fac-simile.*

[Π]ΟΛΙΝΕΘΝΩΝΧΕΡΕ
ΗϹ'ΕΚΒΑΘΡ◠ΠΑΛ' ⁝ R
ΑΝλΡͻ ⁝ ΟΙΘΩϹΤΕΠΤ

111[n2]. Mésembrie. Église de la nouvelle métropole. Skorpil, *Pametnici*, II, p. 39 et suiv., fig. 24-27. *Fac-simile* en zincogravure. Revêtement en argent d'une icône de la Vierge.

+ Βασιλεύοντος τοῦ — εὐσεβεστάτου με — γάλου βασιλέως Ἰω(άννου) —

τοῦ Ἀλεξάνδρου κ(αὶ) τοῦ — ὑοῦ αὐτοῦ τοῦ εὐσεβεστά — του βασιλέ(ως) Μ(ι)-χ(αὴλ) τοῦ Ἀσσά — νη τὸν ἐκ χρυσαργύρου — τοῦτον κατασκευασθέντα κόσ- — μον ἐν ταύτη(ι) τῆ(ι) πανσεβάστω κ(αὶ) — θεία εἰκόνι τῆς Θ(εοτό)κου ἐξ ἀγάπης — φιλοτίμως ἐθέμην.

┼ ἐν ἔτει ϛ,ων′, κἀγὼ ὁ περι — πόθητος καὶ γνήσιος θεῖος τοῦ — πανυψη-λοτάτου βασιλέως — Ἰω(άννου) Ἀλεξάνδρου ἀνεκαίνισα — τ(ὸν) πάνσεπτον καὶ θεῖον ναὸν — τῆς ὑπερευλο — γημένης δε — σποίνης — ἡμῶν — Θ(εοτό)κου τῆς [ἐλε] — ούσης.

Προσέθηκα δὲ καὶ τῆ αὐτῆ μονῖ εὐαγγέλιον — μετὰ κόσμου, θυμιατήριον ἀργυροῦν — μετὰ σκέπασμα, ποδέας γ′ χρυσοκλ — [α]βαρικὲς καὶ ἀηρετέρα ποδέα καὶ ἐπιτ — ραχίλιον μετὰ μαργάρου, δύσκο[ν], — ποτήριον, ἀστηρλαβίδα ἀργιρᾶ, — ἐπίμανκα χρυσοκλαβαρικά — β′, στίγας μετὰ μαργάρου, ὀράρι(α) — ζ′, ἄρα καὶ ἄλλα, εἴ τι προσθῆ — σοιμεν, εἴτε ἄργυρον, ἴτε, χρυ — σόν, ἢ βιβλία. Ἐξ αὐτῶν εἴ — τις νοσφίσετε, ἵνα κλι — ρονόμη τὰς ἀρὰς τῶν — τριακοσίων δέκα — καὶ ὀκτὼ θεοφ — όρων π(ατέ)ρων · — ἔστω καὶ ἡ με — ρὶς αὐτοῦ μετὰ — τοῦ προδό — του Ἰούδα (κἂν) — ἢ πατριάρχ(ης) — ἢ μητροπο — λίτης ἢ — κεφαλὴ — ἢ ἐξουσί — α ἤ τις τῶ[ν] — τυχό — [ν]των.

Sur les bords du cadre et dans le champ, des médaillons alternativement ronds et carrés, contenant des figures ou des sujets avec des inscriptions.

Les médaillons de gauche sont effacés sauf deux : à l'angle, bœuf ailé de saint Luc. Dans le champ, l'archange saint Michel; inscription effacée.

Du côté droit, dans le champ, inscriptions :

ΘΥ = [Μήτηρ] θ(εο)ῦ —
OVCA ·:· [ἡ ἐλέ]ουσα (?).

Médaillon rond, l'archange Gabriel :

ὁ ἀρ(χάγγελος) Γαβριήλ.

En bas, à gauche de l'inscription II :

Ἰ(ησοῦ)ς Χ(ριστός).

Dans le cadre, à l'angle, aigle symbolique de saint Jean l'évangéliste. Au-dessous, médaillon carré où l'on voit la présentation au temple :

// // // // ΤΑΛΠΑΤΛΗΙΟΝ

Plus bas, médaillon rond effacé. Au-dessous, médaillon carré représentant une scène de la vie de saint Joseph; l'inscription :

ΟΙΩCΙΦΠΑΡΑΗΒΑ″ΝΥΤΟ
ΘΤΟΚΥ

Ὁ Ἰωσὶφ παρὰ τῇ ϐα (σιλίσσα?)
Θεοτόκωι.

La dédicace est de l'année 6850 = 134[1], et du règne de l'empereur Jean, fils d'Alexandre, de la famille des Assanides, troisième dynastie bulgare (1186-1396).

111[n3]. Mésembrie. Église Saint-Jean. Skorpil, *Pametnici*, II, p. 33, note 1, et p. 88, n. 14, fig. 49, *fac-simile* de l'inscription; *AEMŒ*, 1891, p. 161, n. 58.

✝ Ἐνθάδ[ε κα] — τάκιτε ἡ [τῆς] — μακα[ρ]ία[ς μνή] — μης [Κ]οσ-τ[αντῖν]α ✝.

P. 464, n. 111[n4]. *Naulochos et Mésembrie.* Sayger et Desarnod, *Album*, pl. 11. — Stèle en forme d'ante. — Bas-relief surmonté d'une guirlande de feuillages et fleurs.

Poignée de main : femme assise à droite ; en face d'elle, à gauche, fillette lui donnant la main ; derrière, servante ou jeune fille, la main sur son épaule.

Dans l'angle supérieur, à gauche, objet suspendu. instrument à cordes (?).

111[n5]. *Ibid.* Bas-relief funéraire. — Scène de toilette. A droite, femme assise sur un pliant, les pieds sur un haut tabouret; à gauche, enfant ou servante de petite taille lui tendant un coffret ouvert, où elle met la main.

Le style paraît bon, autant qu'on en peut juger par le dessin.

111[n6]. *Relation*, p. 119; *Album*, pl. 35. Sous la rubrique *Mésembrie et Anchiale*, sans distinction précise.

a. Bas-relief. Personnage nu, debout, appuyant la main droite sur une massue, portant sur le bras gauche un vêtement pendant. — Le visage est effacé. — Peut-être *Hercule.*

b. Bas-relief. Aigle aux ailes éployées.

c. Frise de bucrânes soutenant des guirlandes. — Sarcophage (?).

111n7. *Ibid.*, pl. 29, sous la rubrique : *Naulochos*, *Mésembrie et Anchiale.*

a. Bas-relief intact, sauf les bords qui sont écornés. — Cavalier nu, galopant à droite ; le bras droit levé. Sous le cheval, lion couché.

b. Bas-relief. Cavalier marchant à droite ; il porte la chlamyde. De la main droite, il tient la bride, ou flatte son cheval. — Derrière le cheval, à gauche, homme debout, de face, tenant une lance ou un bâton. Au-dessus, dans le cadre :

[Ἕλ]λην [Ἕ]λληνο[ς], χαῖρε.

Sayger : CΑΛΗΝΗ.

c. Bas-relief. Frise de génies ailés soutenant une guirlande. Au-dessus, oiseaux (cygnes) volant. — Devant de sarcophage brisé des deux bouts.

111n8. *Relation*, p. 119. L'auteur signale des ruines visibles aux eaux basses, des trouvailles de médailles et pierres gravées, faites par les pêcheurs dans leurs filets.

Pour les inscriptions, il renvoie à Græfe, *Inscriptiones græcæ inter tropæa belli turcici nuper reportatæ restituuntur.*

111o. Skorpil, p. 47, fig. 30, et note 1, *fac-simile* de l'inscription et dessin du monument.

111p. *Ibid.*, p. 47, fig. 29, dessin du monument et *fac-simile*.

111q. *Ibid.*, p. 46, fig. 28, et note 3, dessin du monument et *fac-simile* de l'inscription. Autel quadrangulaire.

L. 1 : ΥΨΙΣΤΑΣΙ — 2 ΓΗΠΟΛΥΓΡΟΣ. — Lettres : Α, Π, Σ, Ω.

111r. *Ibid.*, p. 49, fig. 32, dessin du monument et *fac-simile* de l'inscription. Sorte de *modius* sur la tête de l'homme.

P. 465, n. 111t. Sayger et Desarnod, *Album*, pl. 41. Inscription entourée d'un cadre uni, saillant.

Sur le cadre : Χ[]άρων (?) Ἀγαθῆι τύχηι.

Dans le champ : ... ω Αὐρ(ήλιος) Πολυχρόνιος — ... [μετ]ὰ τῆς συμβίου μου Αὐ[ρ(ηλίας)] — ... τῆς Γλαύκου φυλῆ(ι). — Nom de la tribu. [τ]ὸ[ν] βωμὸν ἐκ τῶν — [ἰδίων ὑπὲρ ἱε]ρωσύνης — ... αρχων.

Dédicace à un dieu dont le nom manque et donation à une tribu d'un monument en souvenir des honneurs reçus par Aur. Polychronios. Cf. n. 44, 57a.

111u. Mésembrie. Skorpil, *Pametnici*, II, p. 27, fig. 13, *fac-simile*. Accents au-dessus de ἡ δούλη τοῦ Θεοῦ. Au-dessus de chacun des signes numéraux, 8 = ου indiquant le génitif de l'adjectif numéral.

La ligne 1 n'est pas coupée après Ματθαι —, comme dans la copie de Jirecek, mais après Παλαι —.

L. 2 : après ΝΟЄΜ, les sigles suivants : ꓡΗ' ΗЄ~Ι.

Sayger et Desarnod, ***Album***, pl. 28. Quelques variantes, Καντακουζινὴ ἡ Παλαιολογῖνα. — A la fin, sigles et abréviations dont il n'est pas tenu compte dans la copie de M. Jirecek.

Même planche : Vue d'un tombeau, en forme d'arcade, dans la muraille de l'église, que l'auteur dit être celui de « Marthe Cantacuzène ». Dans l'arcade qui surmonte le tombeau, sept monogrammes taillés en relief.

111u1. Skorpil, p. 28, fig. 14. Dalle brisée.

.. δοῦ(λος) ou δού(λη) — [τοῦ Θ]εοῦ — ..CY — ... ..KY.

111u2. *Ibid*, p. 48, fig. 31. Pierre usée et inscription presque complètement effacée.

ANNI — .. — ... CΓΙ... — ... AT...

111v1. Sayger, *Relation*, p. 115; *Album*, pl. 41. Sarcophage de marbre blanc, « d'un travail exquis ».

Bucrânes et têtes de bélier soutenant des guirlandes de feuillage. Au-dessus, fleurons à six pétales. Au-dessous, ornement en forme de trèfle.

111v2. *Ibid.*, pl. 41.

Bas-relief : Colombe. — Chapiteaux byzantins.

L'auteur signale des inscriptions grecques engagées dans les églises et les maisons, de nombreuses trouvailles de monnaies et de pierres gravées, des murailles antiques à fleur de terre. ***Relation***, p. 115-116.

111w1. Skorpil, p. 54. Inscription sur un marbre.

F. C. D.

Skorpil lit : *F(lavia) C(olonia) D(eultensium)*. — Plutôt : *f(aciendum) c(uraverunt) d(ecurionum)* [*d(ecreto)*].

111[w2]. Skorpil, p. 54, n. 2. Pilier de marbre.

ΠΑΙΔΑΡΧΗΗΠΟΣΙΟ.

111[x]. *Ibid.*, *Pametnici*, p. 70, fig. 43; dessin et *fac-simile*. Cavalier à droite avec autel et arbre au serpent.

112[e1]. Traité entre la ville d'Athènes et le roi des Odryses, Hébrytelmis, en 386-5. Δελτίον ἀρχ., 1889, p. 203. Bas-relief : Femme debout et cavalier.

114[1]. ΕΦΣ, 1872, p. 23; *MDIA*, VI, p. 55; *BCH*, VI, p. 612; Ἐφ. ἀρχ., 1890, p. 157.

114[3]. Décret des Cyzicéniens en l'honneur d'Antonia Tryphæna, en reconnaissance des travaux qu'elle avait fait exécuter au port et dans la ville, et des encouragements donnés par elle au marché de Cyzique. *MDIA*, XVI, p. 141 et suiv.

P. 477, n. 116[17]. Lire Longinus *Blarta*.

N. 116[18]. *Sced .. ius memor.*

P. 479, n. 117[c1], restituer [*Aul*]*usanus*.

117[i]. Brambach considère Densala-Dansala comme un nom de lieu; cf. Δενθελητική. Cependant Densola paraît bien un nom de personne dans *AEMŒ*, 1891, p. 167, n. 13, et peut-être il en est de même de Densala et Dansala.

117[n]. Μεσάνδριος. — La forme ordinaire est Μεσαμβριανός. On peut se demander si cet ethnique se rapporte à la Mésembrie de Thrace.

117[p], au lieu de ***Modestus a Perintho***, lire ***Modestus n. Perintho.***

P. 483, n. 117[q5], lire *Dubitatus*.

P. 484, n. 117[q16]. ٦ *Juliani pr.* sur la même ligne que *M. Aurelius M. f. Bitus* (l. 12). De même, ٦ *Quintiati* et *M. Aurelius, M. f. Fl. Mucianus* (l. 37).

L. 13 : STELVGERMMЕ·

117[r], effacer, après ce chiffre, la lettre *q*.

P. 485, n. 117[u2]. *Salvo Collegio*, initiales minuscules.

117[u6]. *Surus* au lieu de *Suvus*.

P. 486, n. 117[u18]. *EE*, IV, p. 330, II, 1, 8.

117^{w}, lire *Statuæ vicus*. *CIL*, VI, 2797.

117^{y}. Les n. 3 et 4 doivent être transportés à *Augusta Trajana*, 117^{x}.

P. 489, note 2, l. 12, au lieu de Ptolémée *Philométor*, lire *Philopator*.

Ibid., l. 20, au lieu de 111^{q7}, lire 111^{y7}.

Ibid., l. 22, ajouter 110^{b7}.

P. 490 note, ajouter : En 76, n. 28.

Ibid., l. 7, au lieu de 110^{b7}, lire 110^{b6}.

Ibid., l. 10, au lieu de En 136, lire En 126.

Ibid., l. 17, au lieu de 61^{g}, lire 61^{c}.

Ibid., l. 21, ajouter 61^{a3}.

Ibid., ligne 23, ajouter : En 227, n. 117^{q16}.

Ibid., l. 27, ajouter : E'^{b}, 117^{w}.

Ibid., l. 29, ajouter : En 226, n. 117^{u2}.

P. 491 note, l. 20, 21, au lieu de 111^{s}, lire 111^{u}.

P. 494 note, supprimer la ligne 19. La remarque reposait sur une fausse lecture du n. 62^{27}.

P. 498, note 2, lire *Pape* au lieu de *Pope*. — *Celaletæ* au lieu de *Celaletæa*.

P. 499. *Ardila*, cf. le nom de personne Artila, 117^{q16}.

Ibid., note 2, au lieu de *des* villes, lire , *les* villes.

P. 500, au lieu de Dætepetopoviani, lire Dactepetoporiani.

Après Σύκη, *Sucidava*, ville de Mœsie, *Suci*, tribu thrace; cf. n. 33^{c}.

P. 502, note 1, au lieu de *manuscrits*, lire *mémoires*. — Lire *Constantinopel*.

P. 503 et suiv. Index géographique :

'Αθυπαρηνός, Supplément, G^{3}.
'Αντιοχέος, lire 'Αντιοχεύς.
Claudia Apris, lire *Apri*.
'Αραβικός, 111^{o}.
'Ασκανίη, Supplém., G^{10}.
'Αστικός (cf. nom propre, Suppl., G^{2}).
Bessus, 117^{u1}.
Bithyniens (soldats), 112^{a}.
Via... (vicus), 114^{h11}.
Briganitius, 117^{z}.
Germanicus, 24^{d}, p. 361 note. — Après Germanicum ajouter bellum.
Dacicus, 97^{a}, p. 361, note.
Κεσαριῶτις, Supplém., 111^{c6}.
Cicanus, 117^{w}.
Αηνείτης, 62^{b8}.
Au lieu de *Œsci*, lire *Œscus*.
Au lieu de 'Ορεστίας, lire 'Ορεστία.
Παυταλιῶται, Supplém., E'^{b}. — Παυταλεῶται, Supplém., Q^{8}.
'Ρανισκεληνός, Supplém., G^{2}.
Ravennas (cf. classis).
Reginus, 110^{c3}.
Σέρδαι, ajouter Supplém., Q^{2}, Q^{5}, Q^{7}, Q^{8}.
Scaporenus, 113^{a10}.

Σκαπτοπαρηνοί, E'^{b}.
Scubuli, 117^{s}.
Σουτηληνός, Supplém., Q^{4}.
Tasibastenus, 113^{a8}.
Titopopori, 117^{q4}.
Fabia (tribus), p. 361 note.

Les noms des *vici* thraces (p. 499) ne sont pas répétés dans cet index.

P. 508 et suiv., note. Index des dieux :

Ἀπόλλων Ῥανισκεληνός, Supplém., G^{3}. — Apollon, représentation, 61^{b4}.
Ἀπραάμ, Supplém., 111^{c6}.
Après Asclepius, ajouter *Zimidrenus*, 117^{q16}.
Ἑρμῆς, Supplém., P^{1}.
Ζεὺς Ζβελθίουρδος, Supplém., 72^{a}. — Ζεὺς πατρῷος, Supplém., P^{2}. — Jupiter, ajouter 117^{u2}. — Jupiter O. Svelsurdus, Suppl., 72^{a}.
Après Eron, ajouter Briganitius, 117^{z}.
Ἥρα, Supplém., P^{3}.
Ἥρως ἀγαθοποιός, 62^{c10}. — Κύριος Ἥρως Σουτηληνός, Supplém., Q^{4}. Ἥρωες, Supplém., G^{11}.
Θεοί, ajouter ὑπουδαῖοι, 100^{h}.
Θεός (dieu des chrétiens), Suppl., 111^{c6}.
Casebonus, lire I^{1}.
Ajouter Liber Pater Tasibastenus, 113^{a8}.
Μοίρη, ajouter n. Z.
Pallas, représentation, 61^{q}.
Pluto, 116^{12b}.
Proserpina, 116^{12b}.
Πύθιον, 43.
Σαβάζιος. Κύριος — Ἀθυπαρηνός, Supplém., G^{8}.

P. 513, note 3. Pour l'interprétation du dieu cavalier, comparer *CIA*, II, 69, le décret pour Philiscos de Sestos surmonté d'un bas-relief où l'on voit Athéna, un adorant à droite, à gauche un cheval. — Δελτίον ἀρχ., 1889, p. 203, le décret pour Hébrytelmis : au milieu, femme ; de chaque côté, un cavalier. — *AEMŒ*, 1891, p. 158, bas-relief de Konin, près Vratça, en Bulgarie ; deux personnages debout et cheval ; au-dessus, inscription : ΤΗΡΗΣ.

P. 515, note 1. Θήκη. Au lieu de πελεκητίς, lire πελεκητή.

A la fin de la page, lire Interdiction... *de l'aliénation.*

P. 520. Catalogue des empereurs, ajouter :

Caracalla, Supplém., Q^{2}.

Élagabale, Supplém., Q^{5}.

L'un ou l'autre de ces Antonins, Supplém., Q^{8}.

Gordien, Supplém., E'^{b}, Q^{3}, Q^{6}.

Fl. Furia Sabinia Tranquillina, Supplém., Q^{3}.

Gallien, Supplém., G^{5}.

Aurélien, Supplém., G^{4}.

P. 520, note D. Ὁ δεσπότης ὑμῶν, lire ἡμῶν.

Jean, fils d'Alexandre, souverain bulgare de la dynastie des Assanides, Supplém., 111, n. 2.

P. 522, dernière ligne. Procurateur doit être au singulier.

Ajouter : *Anonyme*, Dumont, 111c′.

P. 524. C. Julius Commodus, ajouter Supplém., G^8.

P. 526. Sicineius, corriger Sicinius. Ajouter Supplém., Q^2.

A. ... posius Rufinus ; *Aprosius*, Supplém., Q^5.

P. 527 : P... matianus. Pomponius Antistianus, Supplém., Q^3.

M. Ulpius Senecio Saturninus, cf. Saturninus, Supplém., Q^8.

Ajouter aux magistrats de date indéterminée, Julianus (cf. Pomponius Julianus), Supplém., Q^7.

P. 528. Autres magistrats, ajouter *Æmilius A. f. Pal. Victorinus proc. Aug. ad census accipiendos in provincia Gallia Lugudunensi et in provincia Thracia*, *CIL*, XIV, 4250.

P. 552. Supprimer Dazelates, Brambach 990, et deux l. plus bas, Δερξελάτης.

XXVIII

FRAGMENT DE L'OFFICE FUNÈBRE DE L'ÉGLISE GRECQUE SUR UNE INSCRIPTION D'ÉGYPTE.

(*Bulletin de correspondance hellénique*, 1877-8, p. 321-327.)

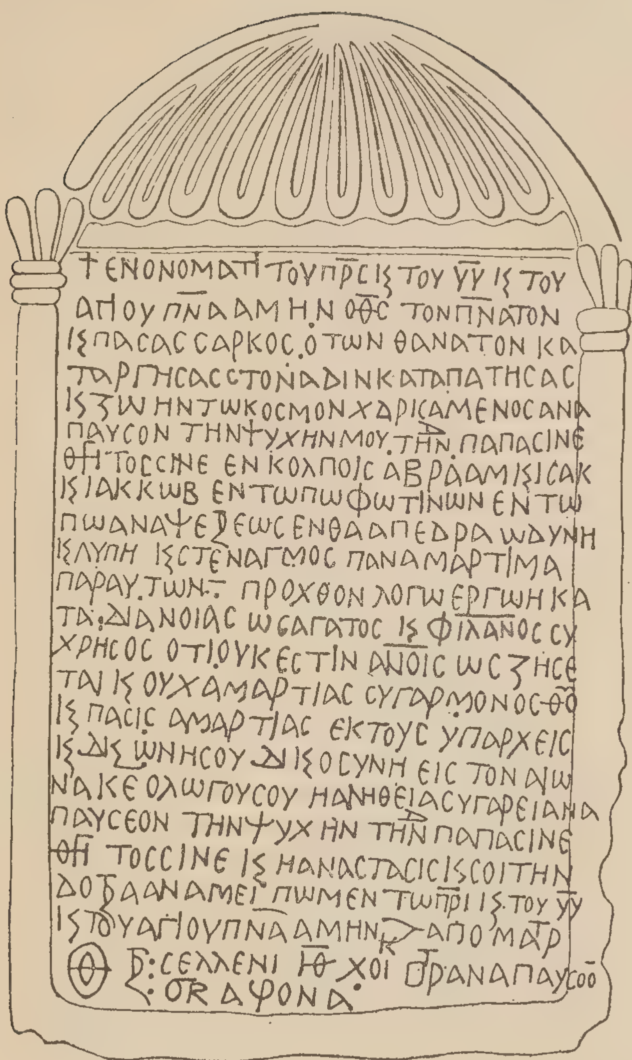
M. le docteur Néroutsos-bey, à qui nous devons, sur les antiquités grecques et latines de l'Égypte, des études remarquables par l'abondance des documents nouveaux que l'auteur a su réunir et par l'esprit de sévère critique qu'il porte en tout ce qu'il écrit (1), a publié, en 1875, dans le *Bulletin de l'Institut égyptien*, p. 101, une inscription chrétienne dont l'importance est, croyons-nous, exceptionnelle. M. Néroutsos a bien voulu nous communiquer un estampage qui nous a permis de reproduire ce texte en fac-similé (2).

La pierre a été trouvée au Caire par M. Daninos; mais M. Néroutsos croit qu'elle provient de l'Égypte méridionale.

Nous reproduisons la transcription en caractères courants donnée par M. Néroutsos, sauf pour quelques détails. L'orthographe est si défectueuse et les abréviations se rencontrent en si grand nombre que nous croyons devoir donner le texte restitué, sans indiquer chaque restitution par les signes usités à cet effet et en priant le lecteur de se reporter au fac-similé ci-contre.

(1) Parmi ces études, outre de nombreuses communications à l'Institut égyptien, nous rappellerons : *Notice sur les fouilles récentes exécutées à Alexandrie*, Alexandrie, 1875.

(2) *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions*, communication de M. Miller, 1874, p. 97.


† ΕΝΟΝΟΜΑΤΙ ΤΟΥ ΠΡC ΙΣ ΤΟΥ ΥΥ ΙΣ ΤΟΥ
ΑΓΙΟΥ ΠΝΑ ΑΜΗΝ ΘΣ ΤΟΝ ΠΝΑΤΩΝ
ΙΣ ΠΑCΑC CΑΡΚΟC Ο ΤΩΝ ΘΑΝΑΤΟΝ ΚΑ
ΤΑΡΓΗCΑC ΤΟΝ ΑΔΙΝ ΚΑΤΑΠΑΤΗCΑC
ΙΣ ΖΩΗΝ ΤΩ ΚΟCΜΟΝ ΧΑΡΙCΑΜΕΝΟC ΑΝΑ
ΠΑΥCΟΝ ΤΗΝ ΨΥΧΗΝ ΜΟΥ ΤΗΝ ΠΑΠΑCΙΝΕ
ΘΗ ΤΟCCΙΝΕ ΕΝ ΚΟΛΠΟΙC ΑΒΡΑΑΜ ΙΣ ΙCΑΚ
ΙΣ ΙΑΚΚΩΒ ΕΝ ΤΩ ΠΩ ΦΩΤΙΝΩΝ ΕΝ ΤΩ
ΠΩ ΑΝΑΨΕΞΕΩC ΕΝΘΑ ΑΠΕΔΡΑ ΩΔΥΝΗ
ΙΣ ΛΥΠΗ ΙΣ CΤΕΝΑΓΜΟC ΠΑΝ ΑΜΑΡΤΙΜΑ
ΠΑΡΑΥ ΤΩΝ ΠΡΟΧΘΟΝ ΛΟΓΩ ΕΡΓΩ Η ΚΑ
ΤΑ ΔΙΑΝΟΙΑC ΩC ΑΓΑΤΟC ΙΣ ΦΙΛΑΝΟC CΥ
ΧΡΗCΟC ΟΤΙ ΟΥΚ ΕCΤΙΝ ΑΝΟΙC ΩC ΖΗCΕ
ΤΑΙ ΙΣ ΟΥΧ ΑΜΑΡΤΙΑC CΥ ΓΑΡ ΜΟΝΟC ΘΣ
ΙΣ ΠΑCΙC ΑΜΑΡΤΙΑC ΕΚΤΟΥC ΥΠΑΡΧΕΙC
ΙΣ ΔΙΣ ΩΝΗ CΟΥ ΔΙΣ Ο CΥΝΗ ΕΙC ΤΟΝ ΑΙΩ
ΝΑ ΚΕ Ο ΛΩΓΟΥC CΟΥ Η ΑΛΗΘΕΙΑ CΥ ΓΑΡ ΕΙ Η ΑΝΑ
ΠΑΥCΕΟΝ ΤΗΝ ΨΥΧΗΝ ΤΗΝ ΠΑΠΑCΙΝΕ
ΘΗ ΤΟCCΙΝΕ ΙΣ ΗΑΝΑCΤΑCΙC ΙΣ Ο ΙΤΗΝ
ΔΟΞΑΝ ΑΝΑΜΕΙ ΠΩΜΕΝ ΤΩ ΠΡΙ ΙΣ ΤΟΥ ΥΥ
ΙΣ ΤΟΥ ΑΓΙΟΥ ΠΝΑ ΑΜΗΝ Κ ΑΠΟ ΜΑΡ
Θ Β: CΕΛΛΕΝΙ ΙΘ ΧΟΙ ΕΡΑΝΑΠΑΥCΟΟ
Ζ: ΟΚΑΦΟΝΑ

Ἐν ὀνόματι τοῦ Πατρὸς καὶ τοῦ Υἱοῦ καὶ τοῦ
Ἁγίου Πνεύματος, Ἀμήν. Ὁ Θεὸς τῶν πνευμάτων
καὶ πάσης σαρκός, ὁ τὸν θάνατον κα-
ταργήσας καὶ τὸν Ἅδην καταπατήσας
καὶ ζωὴν τῷ κόσμῳ χαρισάμενος, ἀνά-
παυσον τὴν ψυχήν μου τήνδε (1) παπᾶ Σινέ
θη TOCCINE ἐν κόλποις Ἀβραὰμ καὶ Ἰσαὰκ
καὶ Ἰακώβ, ἐν τόπῳ φωτεινῷ, ἐν το-
πῳ ἀναψύξεως, ἔνθα ἀπέδρα ὀδύνη
καὶ λύπη καὶ στεναγμός. Πᾶν ἁμάρτημα
παρ' αὐτοῦ πραχθὲν λόγῳ, ἔργῳ ἢ κα-
τὰ διάνοιαν, ὡς ἀγαθὸς καὶ φιλάνθρωπος Θεός, συγ-
χώρησον, ὅτι οὐκ ἔστιν ἄνθρωπος ὃς ζήσε-
ται καὶ οὐχ ἁμαρτήσει · σὺ γὰρ μόνος Θεὸς
καὶ πάσης ἁμαρτίας ἐκτὸς ὑπάρχεις,
καὶ ἡ δικαιοσύνη σου δικαιοσύνη εἰς τὸν αἰῶ-
να, καὶ ὁ λόγος σου ἡ ἀλήθεια · σὺ γὰρ εἶ <ἀνά-
παυσον τὴν ψυχὴν τήνδε παπᾶ Σινέ-
θη TOCCINE > [ἡ ἀνάπαυσις, ἡ ζωὴ] καὶ ἡ ἀνάστασις, καὶ σοὶ τὴν
δόξαν ἀναπέμπομεν, τῷ Πατρὶ καὶ τῷ Υἱῷ
καὶ τῷ Ἁγίῳ Πνεύματι, Ἀμήν. Ἀπὸ μαρτύρων
(ἔτει) ξ', σελήνης (ἡμέρᾳ), ιθ' χοιάκ. Σῶτερ, ἀνάπαυσον
καὶ τὸν γράψαντα

Ligne 7, les lettres TOCCINE ne me paraissent pas pouvoir se restituer avec certitude, τάξον, comme le suppose le premier éditeur ; nous les retrouvons ligne 19, où le sens oblige à les interpréter différemment (2). Dans des formules qui sont semblables à celles que reproduit la ligne 7 et dont nous allons parler, nous ne lisons pas τάξον ἐν κόλποις. — Lignes 19 et 20, il semble certain que le lapicide a omis plusieurs mots. M. Néroutsos admet que les mots ἡ ζωή ont seuls été oubliés ; il retrouve ὅτι σὺ εἶ dans les lettres TOCCINE. Je serais plutôt porté à croire que l'ouvrier a mêlé deux formules : ἀνάπαυσον τὴν ψυχὴν κτλ. — σὺ γάρ εἶ ἡ ἀνάπαυσις καὶ ἡ ζωὴ καὶ ἡ ἀνάστασις, — et par suite a gravé une phrase incompré-

(1) [τὴν δ(ούλην), cf. *CIG*, 9120, 9121.]

(2) [Dans un cas comme dans l'autre, l. 7 et 19, ces lettres désignent un patronymique Σινέθη το(ῦ) Σινέ(θη), ou un titre (?)].

hensible (1). Le texte est facile à restituer, si on lit : ἀνάπαυσον τὴν ψυχὴν τήνδε παπᾶ Σινέθη..... σὺ γὰρ εἶ [ἡ ἀνάπαυσις, ἡ ζωὴ] καὶ ἡ ἀνάστασις. Quelle que soit la cause de l'erreur, le sens ne peut guère faire l'objet d'aucun doute.

Le texte peut se traduire ainsi :

« † Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, Amen. Dieu » des esprits et de toute chair, vous qui avez aboli la mort, » foulé aux pieds l'enfer et donné la vie au monde, faites reposer » mon âme, l'âme du Père Shenoûdi, dans le sein d'Abraham, » d'Isaac et de Jacob, dans le lieu de la lumière, le lieu du rafraî- » chissement, où il n'y a ni douleur, ni chagrin, ni gémissement. » Tout péché qu'elle commit par parole, par action ou par inten- » tion, vous qui êtes le Dieu bon et miséricordieux, pardonnez-le » lui, parce qu'il n'y a pas d'homme qui puisse vivre et ne point » pécher ; car seul vous êtes Dieu et seul vous êtes hors du pé- » ché, et votre justice est la justice éternelle et votre parole est la » vérité. Faites reposer mon âme, l'âme du Père Shenoûdi ; [car » vous êtes le repos, la vie et la résurrection], et à vous nous » rendons gloire, au Père, au Fils et au Saint-Esprit, Amen. De » l'ère des martyrs, la soixantième année, lundi, le 19 khoiak. — » Sauveur, donnez le repos aussi à celui qui a tracé ces lignes. »

On sait que M. Edmond Le Blant a démontré que les types de l'épigraphie funéraire des premiers chrétiens étaient différents selon les pays et qu'il en a proposé un classement géographique (2). Dans le tableau qu'il a donné deux des invocations que nous trouvons ici sont attribuées à la Nubie et à l'Égypte méridionale, parce qu'on les a constatées principalement à Kalabscheh et à Colasucia : ἀνάπαυσον ὁ Θεὸς τὴν ψυχὴν αὐτοῦ ἐν κόλποις Ἀβραὰμ καὶ Ἰσαὰκ καὶ Ἰακώϐ — ὁ Θεὸς τῶν πνευμάτων καὶ πάσης σαρκός. La nouvelle découverte confirme la doctrine de M. Le Blant sur l'attribution de ces formules à la vallée du Nil, mais elle a un autre mérite :

(1) [Il est plus vraisemblable qu'il y a eu interpolation et que le graveur, trompé par les lettres ἀναπαυς, début commun des mots ἀνάπαυσις et ἀνάπαυσον, a confondu deux formules différentes et répété par mégarde, entre σὺ γὰρ εἶ et la suite réelle ἡ ἀνάπαυσις, la formule supérieure ἀνάπαυσον τὴν ψυχήν. La même confusion a été faite par le graveur de l'inscription semblable du *Corpus*, 9121.]

(2) *Manuel d'épigraphie chrétienne*, p. 81.

elle nous conserve en entier une véritable prière qui n'était spéciale ni à l'Égypte, ni à la Nubie, dont nous pouvons déterminer la haute antiquité et qui a eu, à toute époque, une place très particulière dans le rituel de l'Église grecque.

Et, d'abord, il est facile de montrer que l'inscription de Shenoûdi n'est que le texte entier d'une prière dont l'épigraphie de l'Égypte nous a fait connaître plusieurs fragments et dont nous retrouvons la trace même en d'autres pays.

Les inscriptions du *Corpus grec*, n. 9114, 9117, 9120, 9124, 9128, 9130, 9131, 9132, 9133 (1), donnent la phrase : ἀνάπαυσον τὴν ψυχὴν αὐτοῦ ἐν κόλποις Ἀβραὰμ καὶ Ἰσαὰκ καὶ Ἰακώβ, et font quelquefois précéder les noms d'Abraham, d'Isaac et de Jacob du titre de Pères (n. 9120) ou des mots μετὰ τῶν ἁγίων σου (n. 9123).

L'inscription 9116 dit : ἀνάπαυσον τὴν ψυχὴν τοῦ δούλου σου ἐν τ[όπ]ῳ φωτινῷ, ἐν τ[όπ]ῳ ἀναψύξεως (2). Les mêmes expressions se retrouvent, l. 8 et 9 du texte publié par M. Néroutsos. La phrase ὁ θεὸς τῶν πνευμάτων... ἀνάπαυσον τὴν ψυχὴν ἐν κόλποις, l. 2-8, se lit textuellement sur l'épitaphe n. 9120.

Enfin, l'inscription 9121 conserve presque entièrement la rédaction que porte l'épitaphe de Shenoûdi, mais doit être corrigée; les irrégularités de l'orthographe ont, en effet, provoqué d'assez nombreuses erreurs dans la transcription en caractères courants (3). Ces rapprochements permettent de reconstituer la prière à laquelle sont empruntées les formules de la Nubie, et nous constatons que le texte donné par l'inscription de Shenoûdi la reproduit entièrement, sauf à la ligne 7, où le lapicide paraît avoir oublié les mots ἐν τόπῳ χλοερῷ, qui sont donnés par le n. 9121 du *Corpus* (4).

M. Néroutsos remarque que l'inscription de Shenoûdi est de l'année 344, 60e année de l'ère des martyrs (5), c'est-à-dire d'une

(1) Vidua, *Inscriptiones antiquæ*, XIX et XX; Letronne, *Journal des Savants*, 1827, p. 23; Miller, *Ac. des Inscr.*, 1873, p. 326; *Rev. arch.*, XXVII, p. 43.

(2) La lecture τῷ φωτινῷ doit, croyons-nous, être corrigée.

(3) Sur l'acropole d'Athènes, on voit une inscription qui porte encore les mots : « Ὅθεν (ἀπέδρα) λύπη, στεναγμοί, ἐκεῖ ἀνάπαυσον..... » Koumanoudis, Ἀττικῆς ἐπιγραφαὶ ἐπιτύμβιοι, 3622; [Bayet, *De titulis Atticæ christianis*, n. 45, p. 87 et pl. III, n. 1.]

(4) Ligne 9, où la lecture du *Corpus* doit être corrigée.

(5) Letronne, *Inscriptions d'Égypte*, II, p. 216. [M. l'abbé Duchesne veut

époque où n'étaient pas encore rédigées les liturgies de saint Basile et de saint Grégoire, et il ajoute que la prière qu'elle conserve se répète encore tous les jours, aux funérailles, dans toute l'Église grecque.

Je donnerai, dans une colonne, la prière telle qu'elle se récite aujourd'hui ; dans l'autre, les légères différences que présente notre épitaphe. Quand la seconde colonne ne porte pas de remarques, le texte de l'inscription est identique à la forme reçue dans le rituel moderne.

Texte moderne.	*Variantes données par l'inscription.*
Grand Euchologe, Venise, 1869, p. 394. — Goar, Εὐχολόγιον, Venise, 1730, p. 424.	
ὁ Θεὸς τῶν πνευμάτων καὶ πάσης σαρκός, ὁ τὸν θάνατον καταπατήσας, τὸν δὲ διάβολον καταργήσας,	ὁ τὸν θάνατον καταργήσας καὶ τὸν Ἅδην καταπατήσας,
καὶ ζωὴν τῷ κόσμῳ σου δωρησάμενος,	τῷ κόσμῳ χαρισάμενος
αὐτὸς, Κύριε, ἀνάπαυσον τὴν ψυχὴν τοῦ κεκοιμημένου δούλου σου	αὐτός, Κύριε supprimé, — τὴν ψυχὴν τήνδε... ἐν κόλποις Ἀβραάμ, Ἰσαὰκ καὶ Ἰακώβ,
ἐν τόπῳ φωτεινῷ, ἐν τόπῳ χλοερῷ, ἐν τόπῳ ἀναψύξεως,	ἐν τόπῳ χλοερῷ manque; voy. *Corpus*, 9121, ligne 9.
ἔνθα ἀπέδρα ὀδύνη, λύπη καὶ στεναγμός·	ὀδύνη καὶ λύπη
πᾶν ἁμάρτημα τὸ παρ'αὐτοῦ πραχθὲν ἐν λόγῳ ἢ ἔργῳ ἢ διανοίᾳ, ὡς ἀγαθὸς καὶ φιλάνθρωπος Θεός, συγχώρησον.	ἁμάρτημα παρ'αὐτοῦ πραχθὲν λόγῳ, ἔργῳ ἢ κατα διάνοιαν
ὅτι οὐκ ἔστιν ἄνθρωπος ὃς ζήσεται καὶ οὐχ ἁμαρτήσει	

bien me communiquer à ce sujet la note suivante : « Il est impossible de laisser subsister la date 344. Le pays où les inscriptions analogues à celles-ci ont été trouvées, c'est-à-dire la Basse Nubie, n'a été évangélisé que sous Justinien, depuis l'année 548. Le sigle ⊖ doit désigner un nombre de centaines. Comme il faut arriver à une année 44, on ne peut dater au plus tôt que de 644. »]

σὺ γὰρ μόνος ἐκτὸς ἁμαρτίας ·	σὺ γὰρ μόνος Θεὸς καὶ πάσης ἁμαρτίας ἐκτὸς ὑπάρχεις ·
ἡ δικαιοσύνη σου δικαιοσύνη εἰς τὸν αἰῶνα	καὶ ἡ δικαιοσύνη.....
καὶ ὁ νόμος (2) σου ἀλήθεια ·	καὶ ὁ λόγος σου ἡ ἀλήθεια ·
ὅτι σὺ εἶ ἡ ἀνάστασις, ἡ ζωὴ καὶ ἡ ἀνάπαυσις τοῦ κεκοιμημένου δούλου σου,	σὺ γὰρ εἶ [ἡ ἀνάπαυσις, ἡ ζωὴ] καὶ ἡ ἀνάστασις · < ἀνάπαυσον τὴν ψυχὴν τήνδε >
Χριστὲ ὁ Θεὸς ἡμῶν ·	Ces quatre mots manquent.
καὶ σοὶ τὴν δόξαν ἀναπέμπομεν σὺν τῷ ἀνάρχῳ σου Πατρὶ καὶ τῷ παναγίῳ καὶ ἀγαθῷ καὶ ζωοποιῷ σου Πνεύματι, νῦν καὶ ἀεὶ, καὶ εἰς τοὺς αἰῶνας τῶν αἰώνων	καὶ σοὶ τὴν δόξαν ἀναπέμπομεν τῷ Πατρὶ καὶ τῷ Υἱῷ καὶ τῷ Ἁγίῳ Πνεύματι. Ἀμήν.
Ἀμήν	

La rédaction moderne a, plusieurs fois, altéré le texte tel qu'il était fixé à l'époque de notre épitaphe ; la rédaction ancienne est plus pure, plus grecque que celle de la prière actuelle (1). Il n'y a vraiment qu'une différence importante entre les deux textes ; la partie de phrase ἐν κόλποις Ἀβραάμ, Ἰσαὰκ καὶ Ἰακώβ ne figure pas à cette place dans l'office funèbre de l'Église orientale, bien qu'on la trouve souvent, ailleurs, dans le cours de la cérémonie (2). Il est fort probable que cette adjonction dans la prière ὁ Θεὸς τῶν πνευμάτων était propre à un pays particulier (3) et qu'il faut la supprimer, si on veut retrouver, non une rédaction locale, mais le texte qui était reçu, à cette époque, dans la plus grande partie de l'Orient chrétien.

Je crois qu'il suffit de lire l'office des morts de la religion grecque, ἀκολουθία νεκρώσιμος, pour reconnaître que le texte donné par l'inscription de Shenoûdi en est une des parties les plus anciennes et les plus importantes. Pour prendre seulement comme

(1) Τὸν θάνατον καταργήσας, par exemple, est préférable à l'expression τὸν θάνατον καταπατήσας, et se retrouve dans saint Paul, *à Timothée*, II, I, 10.

(2) Εὐχολόγιον, édition citée plus haut, p. 420, p. 440, etc. Saint Luc, *Év.*, XVI, 22.

(3) Cependant nous trouvons dans d'autres provinces l'expression biblique : *in sinu*, *in gremio Abraham*.

exemple l'ἀκολουθία νεκρώσιμος εἰς κοσμικούς, *l'office pour les funérailles des laïques*, nous trouvons d'abord la prière complète récitée, dès le début, par l'officiant, p. 394. A la fin de la première στάσις, le prêtre dit : « ὅτι σὺ εἶ ἡ ἀνάστασις κτλ., » et de même à la fin de la seconde στάσις, p. 404. Au moment où la cérémonie se termine, l'archevêque ou le premier prêtre répète à haute voix : « ὁ θεὸς τῶν πνευμάτων κτλ., » le clergé l'accompagne, et de plus, à chacune des αἰτήσεις du diacre (Εὐχολόγιον, p. 417), chaque prêtre récite, en particulier, le texte entier à voix basse, disant seulement à voix haute : « ὅτι σὺ εἶ ἡ ἀνάστασις κτλ. » L'office des prêtres et celui des moines ne montre pas moins l'importance de la formule « ὁ θεὸς τῶν πνευμάτων », et on arrive à cette conclusion que cette prière a été la partie principale d'un office funèbre très ancien, qui a reçu ensuite de nombreuses additions. Si, dans sa forme actuelle, l'office s'ouvre et se ferme par cette invocation, si cette prière reparaît, en entier ou par fragments, dans le cours de la cérémonie, la place exceptionnelle qui lui est faite ne laisse aucun doute sur le prix qu'y attachaient ceux qui ont donné à l'ἀκολουθία νεκρώσιμος la forme qu'elle conserve encore aujourd'hui.

Le monument dont nous devons la connaissance à M. Néroutsos a donc une valeur incontestable ; je ne veux ici que le signaler dans l'espoir qu'il sera étudié par les savants qui s'occupent spécialement des antiquités chrétiennes ; qu'il engagera l'un d'eux à rechercher les origines de cette prière et en même temps à recueillir, dans les inscriptions datées du christianisme hellénique, des fragments du rituel, semblables à celui qu'on vient de lire, de manière à fixer l'époque relative des parties les plus anciennes de l'Euchologe oriental (1).

(1) [M. l'abbé Duchesne m'écrit encore au sujet de cette inscription : « L'identité absolue de ce texte avec une formule liturgique byzantine est très remarquable. Il y a là un fait du même genre que celui que présente l'inscription du roi Silco (*CIG*, 5072), écrite en une espèce de patois constantinopolitain. Letronne, *Mém. de l'Acad.*, IX, p. 28 et suiv., insiste beaucoup sur la parenté du grec nubien avec celui de Constantinople. Le mot de l'énigme a été donné par un document qu'il ne connaissait pas, l'*Histoire ecclésiastique* de Jean d'Asie, auteur syriaque de la fin du sixième siècle, où se trouvent tous les détails de l'évangélisation des Nubiens, en 548, par des missionnaires de Constantinople.]

XXIX

SARCOPHAGE CHRÉTIEN TROUVÉ A SALONE.

(*Mémoires de la Société des Antiquaires de France*, 1872, XXXIII, p. 188-197.

Le sarcophage de marbre blanc, dont la reproduction est ci-jointe (pl. XVI et XVII), vient d'être découvert à Salone. Le dessin que nous donnons, dû à M. Chaplain, rend inutile une description détaillée. On remarquera qu'un des bas-côtés avait été brisé par des violateurs, comme cela se rencontre pour presque toutes les urnes funéraires importantes qu'on met au jour dans les nécropoles de Salone (1).

Ce sarcophage faisait partie d'un cimetière étendu ; il est aujourd'hui au fond d'une tranchée, dont les remblais conservent de nombreux fragments funéraires, en particulier une grande urne de marbre encore engagée sous le sol. Ce cimetière (2), situé sous les murs mêmes de la ville romaine, était occupé en grande partie par des païens ; nous en avons une preuve certaine : à côté même du sarcophage que nous publions, il s'en est trouvé un autre qui représente une scène bien connue, la légende de Phèdre et d'Hippolyte (3). Le marbre chrétien et le marbre païen étaient

(1) Voir des exemples nombreux, Dumont, *Revue archéologique*, 1872, I, p. 118-125, *Découvertes récentes à Salone*.

(2) On peut dire que les nécropoles de Salone faisaient le tour des murs. Celle où a été découvert notre sarcophage s'étendait entre le baptistère et l'amphithéâtre. Voir le plan de Salone donné à la suite du mémoire de M. Lanza, *Monumenti Salonitani*, dans les *Denkschriften d. k. Akad. d. Wissensch., philos. hist. Cl., VII*, Vienne, 1856.

(3) Aujourd'hui au musée de Spalato : ce vaste sarcophage était évidemment la sépulture d'une des premières familles du pays; il est décrit dans

côte à côte. Le style des deux monuments n'indique pas des époques différentes ; ce sont là deux œuvres de la décadence. Il n'est pas besoin d'insister sur ce qu'ont de lourd et d'incorrect les bas-reliefs du marbre chrétien. La face principale cependant ne manque ni de simplicité ni de noblesse; on y reconnaît, sinon une main habile, du moins une inspiration grave et religieuse.

Quand on arrivait dans cette partie du cimetière, on voyait d'abord la face secondaire représentant un génie funèbre. Il devait être parfaitement visible; car de ce côté il ne paraît pas y avoir aujourd'hui trace de marbres à mettre au jour; l'espace était vide et l'accès complètement libre dans un rayon relativement étendu. Dans les nécropoles de Salone, si nous en jugeons par une découverte récente, les sarcophages étaient disposés en ligne droite, dans le sens de la longueur et souvent si rapprochés qu'ils formaient une rangée continue, où les intervalles ne mesuraient guère plus de trois ou quatre décimètres (1).

Ce génie est aussi païen que chrétien, et même plutôt païen. Sa nudité est complète ; l'artiste n'a pas cherché à dissimuler les αἰδοῖα. Les chrétiens, il est vrai, n'ont pas toujours eu des scrupules absolus sur ce point ; dans quelques représentations, par exemple dans les baptêmes du Christ, la nudité du personnage principal est parfois tout antique (2). Cependant la scène du baptême paraît être restée, en ce genre, une exception, et je ne crois pas que les génies funèbres de grande dimension aient été fréquemment représentés nus par la primitive Église. Dans tous les cas, le païen, en voyant d'abord le sujet, n'y trouvait rien qui lui révélât d'autres croyances que les siennes.

La face principale porte des traces plus accentuées du christianisme ; on y voit le paon et surtout le Bon pasteur ; mais on sait le double sens de ces symboles. Il n'y a vraiment que le second des bas-côtés, beaucoup moins en vue, qui eût pu révéler à un

la *Revue archéologique*, *art. cité*. La scène, si souvent reproduite sur les tombeaux, ne présente pas ici de particularités importantes.

(1) *Revue arch.*, *art. cité*.

(2) A Ravenne, par exemple, au baptistère de l'église métropolitaine et à Santa Maria in Cosmedin, mosaïques du cinquième et du sixième siècles. Ciampini, *Vetera monumenta*, II, pl. XXIII. Voyez encore un sarcophage du midi de la Gaule publié par Millin, *Voyage dans les départements du Midi*, pl. LXV.

observateur attentif la religion du mort. Là nous trouvons deux *orantes* et deux hommes dans l'attitude de la prière (1). Toutefois, les païens priaient comme les chrétiens en levant les mains, et ils avaient eux aussi leurs *orantes*; entre l'attitude des chrétiens et celle des adorateurs des anciens dieux, la différence n'était pas toujours facile à saisir. Tertullien nous dit que les païens levaient les bras avec ostentation; il recommande aux fidèles de ne pas les imiter : *ne ipsis manibus sublimius elatis, sed temperate et probe elatis* (2). La nuance était un peu vague, tellement vague que, si nous trouvions isolé un fragment qui représentât notre *orante*, il faudrait hésiter à y reconnaître avec certitude une chrétienne. Le doute serait si légitime qu'on ne sait pas toujours à quelle religion rapporter les marbres qui représentent, au-dessus d'une épitaphe, un buste en bas-relief entre deux mains ouvertes (3). Ce qui est exclusivement chrétien c'est l'acte d'étendre les deux bras de manière à former une croix, représentation souvent figurée dans les Catacombes; mais l'artiste s'est gardé de reproduire ici une attitude aussi peu païenne (4). Quant à la croix, il est à peu près certain qu'elle est dessinée par hasard, d'autant plus que les lions qui ornent les panneaux n'ont qu'un sens chrétien très détourné, et que l'habitude au contraire de sculpter des portes sur les tombeaux était générale dans le monde gréco-romain. La croix du reste est une figure géométrique si simple, si naturelle qu'on la retrouve partout et à toutes les époques.

Concluons que la nature des symboles, plus obscurs ici que sur le plus grand nombre des sarcophages chrétiens, s'explique par la présence du monument dans un cimetière païen. Cette urne a été faite pour être placée au grand jour à côté de monuments que décoraient des scènes mythologiques. Je crois qu'elle appartient au début du IV[e] siècle, et qu'elle est antérieure à la paix de l'Église. Les sarcophages aussi anciens sont encore extrêmement

(1) Ces *orantes* et ces deux hommes sont à peine ébauchés, nouvelle preuve que ce bas-côté était moins destiné que l'autre à être vu.

(2) *De oratione*, XIII.

(3) Spreti, *De amplitudine*, *eversione et restauratione urbis Ravennæ*, I, fig. 66, en donne un curieux exemple peu connu.

(4) Tertullien, *De oratione*, XI. Il faut lire les trois derniers chapitres de ce traité, malheureusement incomplet.

rares et c'est là une première raison de signaler celui dont nous parlons (1).

La partie principale de la représentation est celle qui se voit sur la grande face; un homme et une femme sont, l'un à gauche, l'autre à droite du Bon pasteur. L'homme porte le costume des philosophes, il tient un *volumen*; d'autres rouleaux sont à ses pieds. Tout autour de lui l'artiste a sculpté vingt-huit petites figures, quatorze hommes et quatorze femmes. Parmi ces figures de grandeurs diverses, on ne trouve pas d'enfants ; les costumes, tous pareils, indiquent l'âge viril. Les yeux regardent le personnage principal; les têtes sont levées vers lui, cette attitude est clairement indiquée ; on ne la remarque pas sur le bas-relief opposé. Ces personnages ne prient pas, ils écoutent; quelques-uns d'entre eux semblent faire des gestes d'assentiment.

La femme est également entourée de petites figures, huit hommes et six femmes. Les coiffures et tout le costume de ces femmes se voient assez bien et sont conformes aux représentations chrétiennes ordinaires. Les cheveux relevés sur les tempes sont noués derrière la tête : disposition fréquente, que nous retrouvons jusque sur des mosaïques d'un âge relativement récent. Ces femmes ne sont pas voilées comme il était d'usage pour prier ; elles ne font pas le geste des *orantes*.

Quelques archéologues seront tentés de voir sur ce bas-relief Joseph, Marie et le Christ, représenté non comme un enfant, mais sous les traits du Bon pasteur, προβάτων λογικῶν ποιμήν. Il est vrai que plusieurs groupes, peints ou sculptés par des artistes de la primitive Église, sont considérés comme des *saintes familles* (2); mais, outre que cette interprétation a été adoptée plusieurs fois très rapidement et surtout parce qu'il est difficile de ne pas trouver à une scène figurée un sens mystérieux, ces saintes familles diffèrent au moins par la présence de l'enfant des figures que nous étudions. Ce qu'il serait plus vrai de dire, c'est que peut-être quelques chrétiens, en voyant cet apôtre et cette femme

(1) De Rossi, *Inscript. christ. rom.*, I, p. 19, fragment du troisième siècle. Rufin, *Hist. eccl.*, II, 35, parle, à la fin du quatrième siècle, de sarcophages à figures, déjà assez anciens de son temps.

(2) Macarius, *Hagioglypta...*, édit. Garrucci, p. 242 ; De Rossi, *Imagines selectæ Deiparæ Virginis...*, pl. IV.

amie des pauvres, ont pu les considérer comme des images de la Foi et de la Charité (1).

On ne manquera pas de rechercher, en particulier, en lisant l'*Illyricum sacrum* de Farlati, s'il est quelque personnage auquel on puisse attribuer ce sarcophage : recherches dont les résultats seront certainement tout hypothétiques. Cependant il est intéressant de noter que, jusqu'à ce jour, la piété des habitants du village voisin a conservé dans le lieu presque désert, où a été découvert le tombeau, une chapelle souvent réparée ; — que cette chapelle est consacrée au premier évêque de Salone, Doimus, mort aux environs de l'année 110 ; — que, parmi les matériaux qui ont servi à réparer l'édifice, on reconnaît des fragments de sarcophages chrétiens (2) et des inscriptions malheureusement en très mauvais état. Aurions-nous là une des plus anciennes églises de Salone, peut-être même le sanctuaire premier des chrétiens dans cette ville? Une question aussi importante intéressera sans doute les archéologues de la Dalmatie (3).

Le Bon pasteur se trouve fréquemment en Italie et en Gaule : il est très rare en Grèce et dans la péninsule du Balkan. Les seules représentations de ce genre trouvées dans ce pays sont, à ma connaissance, au nombre de [quatre] :

1° Un bas-relief du musée de Sainte-Irène, que M. de Rossi a

(1) Il semble cependant que les représentations symboliques des vertus aient été rares dans la primitive Église. On cite un très petit nombre d'images de l'Espérance, de la Charité et de la Foi : l'Espérance a les mains jointes et fléchit le genou gauche. Bosio, *Roma sotter.*, p. 75.

(2) Un de ces fragments porte : † ARCAECLISIOM////// *Rev. arch.*, 1872, I, p. 122 [p. 13 du tirage à part; *CIL*, III, 6402]. Ce nom chrétien n'est pas rare : un évêque, représenté par la grande mosaïque de saint Apollinaire *in classe* à Ravenne, s'appelle *Eclesius*.

(3) Voici la liste des principaux monuments chrétiens trouvés à Salone : Baptistère et mosaïque importante avec inscription, Lanza, *Monumenti Salon.*, p. 19. — Grand sarcophage de marbre représentant, sur la face principale, le passage de la mer Rouge; il a été dessiné par Adam Cassas, par MM. Lanza et Zimmermann. Le dessin de M. Zimmermann est de beaucoup le meilleur, bien qu'il faille encore y faire quelques corrections. Ce marbre est aujourd'hui à Spalato, dans le couvent des Franciscains. — Seize sarcophages mis au jour récemment (*Revue arch.*, fév. 1872), — disques de terre cuite marqués d'une croix, — vases de verre dits *ampolle con sangue*, Lanza, *ouvr. cité*, p. 27, — quelques stèles chrétiennes, la plupart inédites, tels sont les objets que le hasard presque seul a fait découvrir ; des fouilles méthodiques amèneraient d'importants résultats.

fait dessiner et auquel il a consacré une importante notice (1);

2° Un bas-relief conservé sur l'Acropole d'Athènes, dans la Pinacothèque, précieux par les détails qu'il présente (2);

3° Le marbre de Salone;

[4° Une statuette en marbre du musée de Patissia (3)].

C'est cependant en Grèce que la représentation païenne a pris naissance; sans parler de l'Hermès criophore, que l'antiquité attribuait à Calamis (4), nombre de terres cuites trouvées en Grèce représentent un homme qui porte une brebis (5). Il est probable que le Bon pasteur a été aussi répandu en Orient qu'en Occident; mais, comme les monuments de la primitive Église en Orient sont encore très peu connus, il est important de noter toutes les représentations trouvées dans cette partie du monde chrétien, qui présentent les types adoptés en Occident. C'est ainsi qu'on peut prouver une communauté d'inspiration entre des artistes qui avaient la même foi, mais qui appartenaient à des pays différents.

Le Bon pasteur de Salone donne lieu à une dernière remarque. Le personnage que nous avons sous les yeux est un véritable

(1) *Bulletin d'archéol. chrét.*, juin 1869; Dumont, *Musée de Ste Irène à Constantinople*, p. 19.

(2) L. de Laborde, *Les chrétiens et les musulmans sur l'Acropole d'Athènes*; *Revue arch.*, 1re série, IV, p. 57. Adolf Scholl, d'après les papiers d'Ottfried Mueller, a aussi donné la description de ce monument, *Archæologische Mittheilungen aus Griechenland*, Francfort, 1843, I, p. 98. M. de Laborde ne croit pas qu'on puisse reconnaître avec certitude sur ce marbre le Bon pasteur; M. de' Rossi m'a exprimé les mêmes doutes. J'ai fait dessiner à nouveau cette représentation, dont le sens n'est pas encore suffisamment établi. — Tous les voyageurs ont vu dans la Grèce moderne la fête des agneaux, qui se célèbre à la fin de chaque grand carême.

(3) [*Revue arch.*, 1876, II, p. 297; Bayet, *Rech. pour servir à l'histoire de la peinture et de la sculpture en Orient*, p. 30; Veyries, *Les figures criophores*, p. 77 et suiv.]

(4) Pausanias, IX, 22, 2. Sur un marbre de la collection Pembroke, qui peut être considéré comme une copie de l'œuvre de Calamis, Clarac, *Musée de sculpture antique*, n. 1545 *b*; cf. les rapprochements faits par M. de Witte.

(5) On connaît le *Moschophore* découvert sur l'Acropole. Sur Hermès Criophore, voyez Conze, *Annali dell' Inst. di corr. arch.*, XXX, p. 347; Beulé, *Revue archéolog.*, 1865, p. 361; Vischer, *Nuove memorie dell' Instituto archeologico*, p. 405; de Witte, *Sur quelques antiquités rapportées de Grèce par M. Fr. Lenormant*, 1866, p. 14; Logotiadis, Ἐφημ. ἀρχ., nouvelle série, p. 58. M. Chaplain a dessiné cette année à Athènes plusieurs statuettes inédites, représentant un homme qui porte une brebis.

berger. La figure, les cheveux, la barbe n'ont rien de convenu. Nous avons donc là, selon toute vraisemblance, un portrait national, qu'il faut mettre à côté des deux guerriers dalmates trouvés à Durazzo et publiés par M. Heuzey dans sa *Mission de Macédoine*.

Ce sarcophage va être transporté au musée de Spalato ; par son ancienneté, par la rareté de la scène jusqu'ici unique qu'il représente, il sera certainement un des objets les plus précieux de cette riche collection.

Spalato, décembre 1871.

XXX

MÉDAILLE INÉDITE REPRÉSENTANT L'IMAGE DE JÉSUS SAUVEUR CHALCÉEN.

(*Revue numismatique*, nouv. sér., XII, 1867, p. 195-200).

Monsieur (1), je trouve dans le cabinet de M. Photiadès, ministre de la Porte en Grèce, une médaille d'argent qui vaut, je crois, la peine d'être signalée aux lecteurs de la *Revue*. Elle me paraît inédite. La représentation ci-jointe en donne une parfaite idée.



D'un côté, on voit la Vierge nimbée debout, avec les deux sigles $\overline{\text{MP}}$ $\overline{\text{ΘΥ}}$; de l'autre, un personnage, également debout et nimbé, bénissant de la main droite et portant un livre de la main gauche. La légende, disposée, sur les côtés, en deux colonnes, porte : $\overline{\text{IC}}$ $\overline{\text{XC}}$ ΟΧΑΛΚΗΤΗC.

Cette légende fait l'intérêt du document.

Qu'est-ce que Jésus Chalcéen ? Le mot χαλκήτης n'appartient pas

(1) [Lettre adressée à M. A. de Longpérier.]

à la bonne grécité, et, si on l'explique par l'étymologie, l'énigme ne devient pas plus claire : *Jésus d'Airain.*

M. Photiadès me signale quelques textes, notamment dans Zonaras et dans Cédrénus, qui peuvent fournir d'utiles renseignements. Comme on le sait, — depuis l'ouvrage de M. Labarte, le palais des empereurs de Constantinople est bien connu, — la demeure impériale, que les Césars byzantins habitèrent jusqu'au douzième siècle, époque à laquelle ils se fixèrent aux Blaquernes, était divisée en trois parties : Chalcé, Daphné et les chambres sacrées. Chalcé était un édifice à part, qui donnait sur la fameuse place appelée l'Augustéon, et servait comme de vestibule à tout le palais. Ce nom étrange venait de ce que la toiture était d'airain, et surtout de ce qu'on remarquait sur la façade principale une porte de bronze, ouvrage admirable du règne de Constantin. Au-dessus de cette porte se voyait une statue ou une mosaïque (sur ce point les historiens laissent quelques doutes) représentant le Sauveur (1).

Τοῦ Σωτῆρος Χριστοῦ ἐκτύπωμα τὸ ἄνωθεν τῆς χαλκῆς πύλης (Zonaras, p. 62, éd. de Paris).

Εἰκὼν τοῦ Σωτῆρος εἰς τὴν χαλκὴν πύλην τοῦ παλατίου (Théophane, p. 239 ; Cédrénus, p. 402).

Cette image de Jésus Sauveur a toute une histoire. Placée sur la porte Chalcé par Constantin, elle est restaurée par l'empereur Anastase. En 602, elle prédit à Maurice la mort dont le menace Phocas. La dixième année du règne de l'empereur Léon l'Isaurien (727), elle est détruite et remplacée par une croix, sous laquelle on inscrit des vers qui nous ont été conservés. A ce sujet le pape Grégoire II écrit à Léon : « L'Occident a appris avec douleur que vous aviez fait détruire cette fameuse image de Jésus-Sauveur Antiphonitis, célèbre par tant de miracles, et que les Francs, les Maurétaniens, les Vandales et les Goths connaissaient. » Irène rétablit le portrait de Jésus Chalcéen : « νῦν δὲ διὰ ψηφιδίων ὁρωμένη εἰκὼν τοῦ Θεοῦ ἱστορήθη παρὰ Εἰρήνης τῆς Ἀθηναίας (Codinus, p. 40). Cette restauration se fait même avec un certain éclat, et, pour en perpétuer le souvenir, on écrit au-dessus de la porte : ἣν καθεῖλε πάλαι Λέων, ... ἀνεστήλωσεν Εἰρήνη. Il est probable

(1) Ducange, *Constantinopolis christiana*, II, p. 93 et suiv.

que cet événement doit se rapporter à l'année 787 : nous savons positivement qu'il eut lieu après le septième concile général, tenu à Nicée en 786.

Léon l'Arménien détruisit l'œuvre d'Irène; mais, en 842, après la fuite de Théophile, fils de Michel II et d'Euphrosyne, le moine Lazare refit à nouveau ou restaura l'image.

Au siècle suivant, Romain Lacapène bâtit dans Chalcé, ou plutôt annexa à cet édifice une chapelle sous le vocable du Sauveur : Τοῦ Σωτῆρος Χριστοῦ κατὰ τὴν Χαλκὴν εὐκτήριον · ὁ Σωτὴρ εἰς τὴν Χαλκήν.

L'empereur Jean Zimiscès reconstruisit cet oratoire et y fit préparer son tombeau (1).

Au temps d'Alexis Ier Comnène, l'image était encore en grande vénération. Ce prince se fit porter sous le voile qui la recouvrait, pour se guérir d'une maladie désespérée.

Devant une pareille célébrité, il n'est pas téméraire de supposer que la figure représentée sur notre médaille est celle du Jésus de la Chalcé. Ce fait est remarquable, parce que les Byzantins n'avaient pas, comme les Romains, l'usage de graver fréquemment sur leurs monnaies des édifices ou des statues (2). Il est de plus intéressant de posséder la reproduction, aussi exacte que la barbarie de l'art le permettait alors, d'une image vénérée à Constantinople, depuis la fondation de la ville jusqu'au treizième siècle; l'histoire des Iconoclastes s'enrichit par cette découverte d'un curieux document.

Si l'on examine avec soin toutes les figures du Christ que portent les monnaies byzantines, en les comparant à celle que représente notre nouvelle monnaie, on reconnaîtra bientôt qu'il existe plusieurs copies de l'image de Jésus Chalcéen, que jusqu'à présent nous ne pouvions pas reconnaître, parce qu'elles ne sont pas accompagnées du surnom. Ainsi, sur une belle monnaie d'or (3)

(1) Léon le Diacre, *Hist.*, VIII, 1; X, 2. — Anonyme, *Ant. Const.*, I, p. 10. — Codinus, *De Ædific.*, p. 63. — Voir, pour tous ces détails, Ducange, *Constant. christ.*, II, IV.

(2) Il faut citer cependant, comme un cas exceptionnel, la figure de la Vierge des Blaquernes, accompagnée du surnom H BAAKEPNITICA, qui se voit sur une belle monnaie d'argent de Constantin Monomaque, conservée au Cabinet des médailles de Paris, et publiée par M. Sabatier, *Monnaies byzant.*, pl. XLIX, n. 12.

(3) F. de Saulcy, *Essai de class. des suites de monn. byz.*, pl. XXIV, n. 2. — Sabatier, *Descript. gén. des monn. byz.*, pl. XLIX, n. 13.

de Théodora (1055), sur des pièces d'or d'un moins bon travail frappées au nom d'Alexis Ier (1), de Manuel Ier Comnène (2), sur un bronze de Jean II Comnène (3), on voit Jésus Chalcéen. Ce fait, du reste, n'a rien d'étonnant, particulièrement pour le règne d'Alexis Ier, qui, ainsi que je viens de le dire, dut son salut à la protection de cette image miraculeuse.

A quelle époque faut-il rapporter cette médaille ? Si l'on ne tenait pas compte du style, on pourrait être tenté de l'attribuer à Irène, parce que la restauration de 787 fut particulièrement remarquable. Trois considérations me déterminent pour une autre époque.

1° La monnaie est concave, du genre de celles qu'on appelle *scyphati*, et qu'on voit apparaître sous les règnes de Michel IV et de Constantin Monomaque, vers le milieu du onzième siècle. Tous les *scyphati* qui ont été recueillis jusqu'à ce jour sont postérieurs à Basile II et à Constantin XI, princes, dans une ordonnance desquels se trouve le premier texte qui fasse mention de cette sorte de monnaie : « Quia consuetudo est ut fideles recognoscant dominum suum et honorent de suis bonis, unum quemque annum scyphatos imperiali curiae persolvant » (Ughelli, VIII, p. 1361).

2° Le style des figures représentées sur les deux faces de la pièce, semble indiquer le douzième ou le treizième siècle.

3° Une monnaie inexpliquée de Jean III Ducas Vatatsès (Sabatier, *Descr. génér. des monn. byzan.*, II, pl. LXIV, n. 10), reproduit une image de Jésus Chalcéen offrant beaucoup d'analogie avec la nôtre.

A droite, on lit $\overline{\text{IC}}$; à gauche, $\overline{\text{XC}}$
≡ K′
Λ TH

Cette légende doit se restituer ainsi :

Ἰ(ησοῦ)ς Χ(ριστὸ)ς ὁ [χα]λκ[ή]τη[ς].

C'est peut-être à ce prince qu'on pourrait attribuer provisoirement la médaille de M. Photiadès ; mais il faudrait expliquer

(1) Saulcy, *Essai*, pl. XXX, n. 4. — Sabatier, *Descript.*, pl. LII, n. 16.
(2) Saulcy, *ibid.*, pl. XXVIII, n. 2. — Sabatier, *ibid.*, pl. LV, n. 2.
(3) Saulcy, *ibid.*, pl. XXVII, n. 6. — Sabatier, *ibid.*, pl. LIV, n. 11.

pourquoi elle est anonyme ; car elle nous donne les images de la Vierge et du Christ, sans aucune inscription qui permette de reconnaître par quelle autorité elle a été fabriquée. On peut donc, avec quelque probabilité, la rapporter à une époque de troubles, pendant laquelle certains politiques auront préféré se borner à invoquer les personnages divins.

La découverte du surnom de Jésus Chalcéen sur la monnaie de Jean III ne laisse pas que de faire naître aussi une difficulté, car ce prince régnait à Nicée. Le récit des deux expéditions qu'il fit pour s'emparer de Constantinople a fort attiré mon attention ; mais le chroniqueur Georges Acropolite est sur ce point extrêmement bref. Il semble que, pour le premier siège en particulier, il ait eu à cœur de ne rien dire. Il suffit cependant de lire le récit du retour de Michel Paléologue à Constantinople, retour si longuement décrit, pour voir l'importance que les princes du Bas-Empire attachaient aux images religieuses, aux reliques, aux bannières et à tous les symboles du culte. Je cherche encore un texte de nature à expliquer l'énigme, et, si je réussis à le trouver, je vous demanderai l'autorisation d'en faire part aux lecteurs de la *Revue*.

XXXI

Ο ΙΗΣΟΥΣ ΣΩΤΗΡ Ο ΧΑΛΚΗΤΗΣ.

(*Bulletin de l'École française d'Athènes*, p. 58 et suiv.)

J'ai communiqué l'an dernier à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (1) et publié ensuite dans la *Revue de numismatique* (2) une monnaie byzantine d'argent, du genre de celles qu'on appelle *scyphati*, précieuse par le type comme par la légende qu'elle porte.

On voit, en effet, sur cette monnaie une représentation du Christ, qu'on ne peut confondre avec la plupart de celles dont la numistatique du Bas-Empire nous offre de nombreux exemples : l'image en pied du Sauveur, accompagnée du mot χαλκήτης. J'ai cru pouvoir reconnaître sur ce document nouveau la reproduction d'une statue célèbre, placée par Constantin, dès les origines de la ville, sur une des portes du palais impérial, enlevée et rétablie plusieurs fois sous ses successeurs, détruite même à l'époque des Iconoclastes, et enfin remplacée, à une date incertaine, par une mosaïque : la statue de *Jésus Sauveur Chalcéen*. Cette pieuse relique a une longue histoire, dont les écrivains occidentaux comme ceux de l'empire grec fournissent les éléments, et que j'ai résumée rapidement, au seul point de vue des études numismatiques (3). Que notre médaille nous ait conservé le souvenir de la

(1) *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, août 1867, p. 253-4.

(2) *Revue de numismatique*, août 1867, p. 195 à 200, [et ci-dessus, l'article précédent].

(3) On trouvera le plus grand nombre des textes relatifs à cette image dans la *Description de Constantinople et de ses environs*, par M. Byzan-

représentation célèbre placée par Constantin sur la façade principale du palais de Chalcé, c'est, je crois, ce qui a été établi par des raisons concluantes et ce qui, du reste, n'a pas, que je sache, été contesté.

Il m'a été moins facile d'attribuer à un des nombreux empereurs byzantins cette médaille qui est *anonyme*. J'ai cru cependant pouvoir admettre qu'elle se rapportait au règne de Jean III Ducas Vatatsès, empereur de Nicée.

On m'a fait à ce sujet l'objection suivante. Comment un empereur de Nicée mettait-il sur ses monnaies la représentation d'une image conservée à Constantinople? Les histoires, qui ont raconté la double tentative de Jean III pour rentrer dans l'ancienne capitale des Césars du Bas-Empire, ne fournissent aucun texte qui puisse nous venir en aide. Aujourd'hui, en étudiant la topographie de Constantinople, je rencontre des faits qui peuvent être des éléments précieux pour la solution du problème.

On demande un événement spécial qui explique la présence de Jésus Sauveur Chalcéen sur une monnaie frappée à Nicée. Il est évident qu'en faisant cette objection, on suppose que l'image dont nous parlons n'était qu'un des mille objets de vénération honorés par la piété byzantine. Que si donc il est possible de faire voir que l'importance de cette représentation était exceptionnelle; qu'elle avait aux yeux des Grecs une valeur de premier ordre; qu'on peut la comparer, par exemple, à la Vierge des Blaquernes, protectrice, surtout à partir du treizième siècle, du nouveau palais (1), de la ville et de l'empire, il sera tout naturel qu'un empereur de Nicée, marchant vers l'ancienne capitale de ses ancêtres pour la reconquérir, ait placé ce pieux symbole sur ses monnaies. Or, il est, je crois, facile de démontrer que Jésus Sauveur Chalcéen ne tient pas dans le culte des images une place moindre que cette Vierge fameuse, si souvent reproduite sur les monnaies, sans

tios. [Κωνσταντινούπολις, ἡ περιγραφὴ τοπογραφικὴ, ἀρχαιολογικὴ καὶ ἱστορικὴ τῆς περιωνύμου ταύτης μεγαλοπόλεως, 3 vol., 1852-1859.] Je crois cependant, d'après un passage de l'anonyme publié par Banduri, que la mosaïque remplaça la statue à l'époque d'Irène l'Athénienne. Anonyme, I, p. 9, dans Banduri, *Imperium orientale, sive antiquitates constantinopolitanae in quatuor partes distributae*, 2 vol. in-folio, Paris, 1711.

(1) Le palais bâti par Anastase, restauré par Michel Comnène.

que les antiquaires aient jamais songé à y expliquer sa présence par un fait particulier, par un accident plus ou moins merveilleux.

La Vierge des Blaquernes protège un quartier de la capitale, celui qui est situé sur la sixième colline, à la base nord du triangle que forme la ville, près de *l'Hebdomon* et du *Pentapyrgion* (1). Ce quartier ne devint la résidence habituelle des princes qu'au douzième siècle. Mais, à cette époque, il fut la partie principale de Constantinople, la plus riche, et aussi la mieux fortifiée. La sixième colline était dès lors le centre de l'empire. La première colline au contraire, celle qui est située au sommet du triangle (2), eut aux origines de la ville l'importance qui passa dans la suite aux Blaquernes. C'est là que les princes résidèrent pendant près de huit siècles, depuis Constantin. C'est là que s'éleva le premier palais impérial, si souvent augmenté et embelli.

Or, si l'image de la Vierge des Blaquernes fut, avec le temps, un objet de vénération sans rival et comme le *palladium* de la seconde demeure impériale, la première colline, l'antique résidence des fondateurs de l'empire devait naturellement, jusqu'au douzième siècle, être sous une protection spéciale. Je ne trouve sur cette colline aucune image plus vénérée que celle du Sauveur Chalcéen. L'église de Chalcé avait une importance unique, qui nous est attestée par les historiens et que l'on comprend facilement, quand on jette les yeux sur le plan de Constantinople ancienne. Elle était, pour la première colline, ce que l'église des Blaquernes fut plus tard pour la sixième. Comme l'église des Blaquernes, elle ajoutait à son nom celui de la demeure du prince; comme elle, elle était *sanctuaire impérial.*

Une autre analogie est plus concluante. On sait qu'il ne reste plus de l'église consacrée à la Vierge des Blaquernes qu'une source sainte, objet, pour les Grecs modernes, d'une pieuse vénération (3). On a lieu de s'étonner de cette destruction totale; car

(1) Cf. le plan de Constantinople publié par Stolpe, Berlin, 1867, chez G. Grack. Ce quartier est aujourd'hui celui d'Aïwan-Séraï et d'Égri-Kapou, la quatorzième région de Constantin.

(2) Iéni-Séraï. Depuis Séraï-Bournou jusqu'à Achar-Kapousi. Autrefois première région. Pour les régions, cf. Constantios, Κωνσταντινιὰς παλαιά τε καὶ νεωτέρα [1re édit., Constantinople, 1820; 2e édit., 1844].

(3) L'histoire de l'image de cette Vierge est encore très obscure. Il est

Mahomet II se montra peu exigeant pour ses nouveaux sujets et ses rapports avec Gennadios, le premier patriarche nommé après l'assaut de 1453, furent très conciliants. Les chrétiens continuèrent à habiter en grand nombre sur la sixième colline, où ils ont encore aujourd'hui plusieurs églises. Il en fut autrement sur la première colline. Le conquérant y bâtit le palais depuis désigné sous le nom de Vieux-Séraï, l'entoura de murs gigantesques du côté de la terre et en fit un lieu tout à fait musulman, où il ne reste pas pierre sur pierre des anciennes constructions. Sainte-Irène seule fut épargnée, mais devint un arsenal, et même les chrétiens n'entrèrent plus sans difficulté dans l'enceinte que le Grand Seigneur s'était réservée et où il n'est permis de pénétrer que depuis 1855. Cependant la piété grecque vénère encore une source située au bas de la première colline, sur le bord de la Propontide, et qui est appelée ἁγίασμα τοῦ Σωτῆρος χαλκήτου. Le patriarche Constantios (mort il y a quelques années) note ce fait dans sa description de la ville (1). Il indique la place de la source, que l'on retrouve exactement la même et qui était située de son temps au-dessous de l'Indjili-Kiosk, petite construction détruite depuis peu dans un incendie. Les Bachi-Bouzouks du vieux Séraï n'ont pas l'érudition du savant archevêque, si compétent dans tout ce qui touche aux traditions religieuses; mais ils montrent aux visiteurs une fontaine turque, très vénérée des Musulmans et appelée par eux *ayasmé*, mot où il est facile de reconnaître l'ἁγίασμα des Grecs. Cette fontaine est celle dont parle Constantios. Elle est tout ce qui reste de l'église et du palais de Chalcé.

La perpétuité d'une pareille tradition, en dépit des circonstances les plus contraires, nous paraît d'une grande importance. Si aux Blaquernes rien n'empêchait les Grecs de garder dans tous les détails le souvenir de l'antique piété, il en était tout autrement sur la première colline, devenue le séjour exclusif, non seulement des Osmanlis, mais du Grand Seigneur. Nous voyons par là, bien mieux encore que par les textes historiques, quelle place Jésus Chalcéen tenait dans la piété byzantine. Si donc Jean III Ducas

surtout difficile de savoir quelle a été son influence sur les différentes représentations de la Vierge, statues, mosaïques et peintures conservées aux Blaquernes.

(1) Constantios, chap. XV.

Vatatsés, se préparant à assiéger Constantinople, qu'il devait attaquer par mer comme par terre, du côté de la première colline comme du côté de la sixième, a mis sur une monnaie la représentation d'une statue protectrice du palais de ses ancêtres, d'une partie des murs vers laquelle devaient se porter ses efforts, il n'y a rien là qu'il faille expliquer par un accident, dont la collection des auteurs byzantins devrait faire mention. Il suffit, pour comprendre le choix qu'il a fait de ce type, de jeter les yeux sur le plan de Constantinople et de mettre dans tout son jour l'importance d'une image, qui n'a de rivale que le type sacré révéré aux Blaquernes, dans le second des palais impériaux.

La statue ou la mosaïque de Jésus Sauveur Chalcéen; l'histoire de cette image, avant et après les Iconoclastes; l'origine de ce nom bizarre de χαλκήτης, que les Byzantins expliquent avec trop de facilité, doivent donner lieu à de nouvelles recherches. Cette église est située en face de Chalcédoine et de l'île de Chalki; il y a peut-être là un reste presque effacé des cultes antiques, comme à quelques pas plus loin, dans l'église d'Ἅγιος Διονύσιος, surchargée de pampres, on peut reconnaître le souvenir des idées païennes, longtemps si vivantes dans le monde grec. Le rapport probable de l'image conservée sur notre médaille avec la statue élevée par Constantin; les caractères particuliers de la piété musulmane adoptant l'ἁγίασμα chrétien du Sauveur; enfin, et surtout, l'importance de cette source pour la topographie encore si incertaine du triple palais des empereurs : ce sont là aussi des questions intéressantes, qui peuvent permettre de consacrer à Jésus Sauveur Chalcéen une de ces monographies, où l'auteur se renferme dans un sujet en apparence peu étendu, mais lié avec des problèmes historiques importants.

XXXII

SUR UN POIDS BYZANTIN DU CABINET DE M. VERDOT, A PARIS.

(*Revue archéologique*, 1870, I, p. 236 et suiv.)

Le poids byzantin dont la reproduction est ci-jointe (1) fut rapporté de Sidon, en 1827, par M. Rottier, alors consul de France

(1) Je rappelle ici quelques mémoires consacrés dans ces derniers temps aux poids byzantins : d'abord, et en première ligne, Garrucci, *Pesi del museo Kircheriano*, Naples, 1853, in-8°, dans les *Annali di numismatica* de M. Fiorelli, description de la belle collection de poids byzantins conservée au musée Kircher ; — du même, *I Piombi antichi raccolti dall' eminentissimo principe il cardinale Ludovico Altieri e descritti da Raffaele Garrucci*, Rome, 1847, in-4° (la plupart des poids publiés en 1847 dans cet ouvrage ont été reproduits en 1853 par l'auteur dans son nouveau travail); — A. de Longpérier, *Poids byzantin du règne de Justinien Ier*, dans le *Bulletin archéologique de l'Atheneum français*, 1855, p. 84 ; Vasquez Queipo, *Système monétaire des anciens peuples*, II, p. 65 ; — Sabatier, *Revue numismatique*, 1863, p. 16 et suivantes, *Quatre poids byzantins* ; p. 214, corrections importantes, par Blacas d'Aulps et note sur quelques poids du Cabinet des Antiques ; — *Annuaire de la Société française de numismatique*, 1867, p. 267 ; Sabatier, *Poids antiques de bronze*, description de cinq poids byzantins : quart de livre, huitième d'once, second poids de la même valeur, douzième d'once, quart de livre ; — du même, *Description générale des monnaies byzantines*, I, p. 95 et suiv., nombreux *exagia* ; — Schillbach, *Annal. dell' Inst. di corrispond. arch.*, 1865, *Conspectus ponderum maxima ex parte ineditorum*.

Quant aux *exagia*, on en trouve, non seulement dans le recueil de M. Sabatier, mais dans presque tous les ouvrages consacrés à la numismatique ou à l'iconographie byzantine. Fiorelli, *Di un exagio dei solidi dell' imperatore Onorio* (*Annali di numism.*, 1853). — Ducange, *Dissertat. de inf. ævi num.* — Banduri, *Num. imp. rom.* — Mionnet, *Description*, II, etc.

Les poids byzantins inédits sont encore très nombreux dans les grandes collections. On en rencontre tous les jours de nouveaux en Grèce. La

dans le Levant. Il passa ensuite dans les mains de M. Delanneau, chef de la comptabilité de la ville de Paris. Je dois ces renseignements à l'obligeance de M. Verdot, qui possède aujourd'hui ce curieux document et veut bien me permettre de le faire connaître aux lecteurs de la *Revue*.

Ce poids n'est pas moins remarquable par ses proportions exceptionnelles que par les détails de fabrication qu'il présente, et par l'inscription développée que nous y lisons.

1° Il conserve de belles incrustations qu'il est intéressant d'étudier avec soin ; 2° la face principale est recouverte d'un vernis dont l'analyse chimique peut rendre compte ; 3° l'inscription indique, croyons-nous, l'époque à laquelle ce poids doit être attribué.

Enfin les moindres détails de la décoration primitive méritent un examen attentif.

Voici d'abord la description du monument :

Poids de bronze incrusté d'argent. Notre dessin le reproduit au deux tiers.



Société archéologique, les cabinets de plusieurs amateurs d'antiquités à Athènes en possèdent de remarquables. J'ai pu en décrire une assez riche série, intéressante parce que les documents qu'elle contient s'éloignent quelquefois du système romain de 325 gr. à la livre.

Cf. encore, sur les sigles métrologiques, Hultsch, *Metrologicorum græcorum reliquiæ : Conspectus numerorum quos in tabula* v *Heroniana codices exhihent*, I, p. 175. *De notis mensurarum et ponderum*, p. 169.

Aux quatre coins sont les lettres I-A-K-Ω. Au centre se lit l'inscription suivante :

IAKΩBOY		Ἰακώβου.
ΘΕ	ΒΟ	Θε[οτόκε] βο[ήθει].
/Χ	Γ	λ[ίτραι] τρεῖς.

Poids, 942 gr. 95.

I

On remarque sur les tranches de ce poids plusieurs dépressions. Les unes sont l'effet du temps et d'accidents, d'autres sont de simples défauts et doivent être attribués à la fonte. Il suffit d'observer les lèvres des cavités pour faire cette distinction. L'art de couler le bronze était évidemment en décadence durant le moyen âge byzantin. Nous en avons ici une preuve manifeste. Pline, du reste, dans un chapitre classique sur le sujet, se plaignait déjà que de son temps on eût perdu les anciennes traditions, et citait à ce propos la statue colossale élevée par les Arvernes à l'époque de Néron (1).

Si l'on étudie d'un peu près notre poids, on constate facilement la maladresse de l'ouvrier. Les coups de lime (2) donnés pour polir les tranches ont laissé des traces, qu'un peu de goût eût effacées. Ce morceau de bronze, au moment du travail d'incrustation et de martellement, a été placé dans un étau dont les dents ont marqué leur empreinte sur le métal. La face inférieure n'a jamais été polie avec soin. Entre les deux sigles ΘΕ et ΒΟ, on remarquera le *point-centre* frappé avec une grande négligence, et qu'on n'a pas songé à faire disparaître : détail fréquent sur les poids byzantins, surtout sur ceux de forme ronde. Les dessins décoratifs n'ont pas la précision géométrique qu'il est facile d'atteindre par la règle et le compas. Nous pourrions multiplier les observations de ce genre ; elles n'ont rien qui doive surprendre. Le goût artistique des Byzantins était médiocre, les médailles et les bas-reliefs le montrent suffisamment ; il est tout naturel que même dans les détails techniques et qui ne demandent qu'un peu d'habileté de main-d'œuvre, nous trouvions beaucoup de négligence.

(1) Œuvre du célèbre Zénodore. Pline, XXXIV, 45.

(2) En examinant la direction des traits, on aura quelque doute sur la nature du procédé de polissage employé par l'ouvrier. Peut-être ne s'est-il pas servi de la lime, mais seulement d'une pierre dure et rugueuse.

Incrustations. — Les incrustations sont appliquées à froid et au marteau. Les capsules des deux lettres dont l'incrustation est tombée nous permettent de reconnaître le procédé employé. L'artisan a creusé au burin une rainure, qu'il a ensuite guillochée; les guillochages ne sont pas faits d'aplomb, mais de biais; on s'en convaincra à la loupe. De la sorte, en appliquant une légère bande d'argent, il suffisait de frapper au marteau pour que le métal pénétrât dans les guillochages, qui faisaient crampon. Ce procédé, tout élémentaire, est beaucoup moins perfectionné que celui qui consiste à creuser une rainure large à la base, étroite au contraire à la partie supérieure. L'incrustation faite dans ces conditions est indestructible, mais elle demande une certaine habileté de main-d'œuvre, du soin et de la patience. L'artisan, en travaillant l'objet qui nous occupe, avait à éviter un danger, celui de laisser dans les rainures, qui sont relativement assez larges, le plus léger interstice entre le bronze et l'argent. L'oxyde, en se formant, devait repousser l'argent; c'est ce qui est arrivé, non seulement pour deux lettres, mais pour l'encadrement rectangulaire, qui portait certainement une incrustation, car il est guilloché comme les capsules des lettres. Autour du cercle dans lequel est inscrite la légende, était un dessin assez compliqué, mais très fin, qu'on retrouve avec un peu d'attention. Ce dessin devait être incrusté d'argent; mais ici le guillochage devenait impossible; l'ouvrier avait compté, pour maintenir le métal, sur la finesse même des rainures, sur les légères aspérités qui se forment toujours quand on ouvre au burin une ligne, même très fine, dans une plaque de bronze, sur les contours du dessin, et peut-être sur un enduit dont nous parlerons plus bas.

Les Byzantins étaient assez peu habiles à fixer les incrustations très fines. Les poids qui en ont reçu les conservent rarement tout entières. En général, les minces fils d'argent sont tombés en partie. L'incrustation grossière par guillochage était pour eux un procédé plus sûr.

A l'intérieur du cercle, encore incrusté d'argent, on en découvre un troisième, qui avait dû recevoir une incrustation analogue.

On voit que, si l'artiste avait un goût médiocre, il recherchait cette profusion d'ornements qui se rencontre souvent sur les poids byzantins. Ces documents représentent parfois, comme on le sait,

de véritables tableaux. Le plus curieux exemple de ce genre nous est fourni par un poids du *British Museum*, sur lequel nous voyons deux saints nimbés en costume militaire. (*Revue numismatique*, 1863, p. 17.)

Les poids avec inscription incrustée en argent sont très fréquents. On en trouve dès l'époque romaine. Sans rappeler le précieux document avec lettres latines, aujourd'hui au Louvre, publié pour la première fois par Spon (*Miscell.*, p. 192), il suffira de jeter les yeux sur les catalogues donnés par M. Schillbach et le P. Garrucci. Cf. aussi le poids de Justinien Ier, publié par M. de Longpérier.

Enduit appliqué sur la face principale du poids. — La face principale est recouverte d'une couche noire d'apparence résineuse ; ce n'est pas là un oxyde. Cette couche ne ressemble en rien aux patines si variées que présentent les bronzes antiques. Du reste, il est facile de voir qu'elle a été appliquée au moment de la fabrication ; elle ne s'est pas formée lentement; s'il en était ainsi, elle eût fait disparaître quelques-uns des détails les plus fins de la décoration ; on la retrouverait au moins par fragments sur les tranches et sur la face inférieure. A plus forte raison, ne peut-on penser à une de ces applications récentes, que les antiquaires emploient quelquefois pour assurer la plus complète conservation des monuments de bronze.

C'est un fait nouveau que l'application d'un vernis sur un objet de bronze. Je le constate sans pouvoir citer d'analogues. Les anciens connaissaient différents procédés pour conserver le bronze (Pline, XXXIV). La couche que nous voyons ici paraît être appliquée dans un but de simple ornementation.

J'ai prié un chimiste très compétent, M. Adolphe Martin, docteur ès sciences attaché à l'Observatoire, de vouloir bien examiner ce vernis : bien que ce savant, de peur d'endommager le poids, n'ait pas procédé à une analyse aussi complète qu'il l'eût voulu, il a pu cependant se rendre compte de la nature du vernis, et voici sa conclusion : « Le vernis est sans doute un mélange de bitume de Judée et de térébenthine (1). »

(1) Sur le bitume de Judée, cf. Dioscoride, Περὶ ὕλης ἰατρικῆς, I, 99 : Ἄσφαλτος ἰουδαϊκή. [Au sujet de la patine des bronzes antiques, voir Plutarque, *De Pythiæ oraculis*, 2, 3].

Les conclusions de cette analyse, faite en dehors de toute préoccupation archéologique, sont intéressantes. Les Byzantins, il est vrai, ne connaissaient pas l'alcool, mais ils se servaient journellement de l'essence de térébenthine, qu'ils recueillaient en cuisant la résine; une claie, garnie de flocons de laine, recouvrait la chaudière (1) et s'imprégnait de vapeurs, qui se liquéfiaient en se refroidissant. Quant au bitume de Judée, il est naturel de le retrouver sur un objet qui provient de Sidon. Je remarquerai de plus que le bitume de Sidon, au dire de Dioscoride, était aussi célèbre que ceux de Babylone, de la mer Morte et de la Sicile (2).

L'usage de ce vernis était-il propre à la Syrie? Cette question mériterait d'être étudiée. Cet usage se conserve-t-il encore en Judée, où le bitume de la mer Morte donne encore lieu à nombre d'industries toutes locales? C'est un point auquel je n'ai pas été attentif, en visitant les environs de Jérusalem, mais que je signale aux archéologues de la Palestine et aux voyageurs.

Le beau vernis connu dans le commerce sous le nom de *vernis du Japon* contient, comme on le sait, une certaine proportion de bitume de Judée.

Je donne ici un second dessin de la face principale du poids :



(1) Dioscoride, Περὶ ὕλης ἰατρικῆς, I, 95. Pour l'intelligence de ce passage, j'ai dû beaucoup à la rare compétence de M. Roulin, de l'Académie des sciences.

(2) Dioscoride, *ibid.*, I, 1.

Ce bois reproduit, en les accusant légèrement, les détails sur lesquels nous avons insisté et qu'on ne verra bien qu'en examinant le bronze à la loupe.

Les teintes foncées indiquent les places encore recouvertes par le vernis; les blancs, celles où le vernis a disparu : *o*, *n*, *m*, *q*, etc.

s, point-centre.

z, *v*, *y*, cercle intérieur très fin.

a b, *c d*, cercle extérieur, détails de l'ornementation.

c c', *e f*, traces du même cercle; l'ornementation a disparu par effet de l'usure.

o o', encadrement principal; forts guillochages.

l k, *g h*, *g' h'*, encadrement extérieur très fin.

i j, encadrement intérieur, analogue au précédent.

t, capsule de la lettre E, d'abord faiblement guillochée, puis abandonnée. L'ouvrier avait sans doute commencé à inscrire la légende ΘE-BO dans un autre sens.

Les détails minutieux auxquels nous nous sommes arrêtés justifient, je crois, les remarques suivantes :

1° Goût des Byzantins pour la profusion des ornements, qu'ils prodiguent sur des objets, qui pourraient s'en passer sans inconvénient. Il est étrange, en effet, de faire d'un poids un véritable tableau.

2° Imperfection des procédés techniques; mépris de la précision; l'important est sacrifié à l'accessoire.

Ces remarques sont familières à quiconque s'est occupé des œuvres du Bas-Empire ; mais l'exemple qui nous donne occasion d'y insister est très précis et par là même offre peut-être un intérêt particulier.

II

I° Les quatre lettres I, A, K, ω, sont les initiales du mot IAKω[BOY].

Le mot IAKωBOY, inscrit sur notre poids, est d'une explication difficile. Faut-il y voir le nom d'un magistrat supérieur des finances, le λογοθέτης τοῦ γενικοῦ par exemple, qui dans ce cas eût marqué son nom sur tous les monuments métrologiques fabriqués

sous son administration, comme faisaient souvent, en Grèce et à Rome, les agoranomes, les astynomes (1), les édiles et les duumvirs. Est-ce le nom d'un éparque ou d'un préfet du prétoire (2), ou simplement celui du propriétaire de ce poids?

Les Byzantins ont certainement connu les poids étalons; une loi conservée dans le code de Justinien en fait foi en termes précis; elle montre même que ces sortes de documents étaient très nombreux, puisqu'on les trouvait, non seulement dans toutes les villes, mais aussi dans les simples stations. Je rapporte ce texte, parce qu'il est intéressant d'en comparer les termes avec ceux de plusieurs règlements des cités de la Grèce ancienne, conservés par les inscriptions sur marbre.

« Modios aeneos vel lapideos cum sextariis atque ponderibus per mansiones singulasque civitates jussimus collocari, ut unusquisque tributarius, sub oculis constitutis rerum omnium modis, sciat quid debeat susceptoribus dare; ita ut, si quis susceptorum conditorum modiorum sextariorumque vel ponderum normam putaverit excedendam, pœnam se sciat competentem esse subiturum. » (*Code*, liv. X, tit. LXX, *De susceptoribus præpositis et arcariis.*)

(1) Les agoranomes seuls marquaient leurs noms sur les poids. Cf. Schillbach, *ouvr. cité*, n. 78, n. 35, etc.; Longpérier, *Ann. dell' Inst. di corrisp. arch.*, IX, p. 341, 342, 349, etc.; Schillbach, *Conspectus ponderum*, p. 175; G.-G. Pappadopoulos, *Ann. dell'Inst. di corrisp. arch.*, 1849, p. 147; Pinder, *Beitr. zur ælter. Muenzkunde*, I, fasc. 1 et 2, p. 61, tab. VI; *Corp. inscr. græc.*, n. 4476, 8544, etc.; Chabouillet, *Cat. des camées*, etc., n. 3182, 3183, etc.; Garrucci, *Pesi antichi*, p. 201; Secchi, *Campione d'antica bilibra romana in piombo*, Rome, 1835, in fol.; Garrucci, *Piombi antichi*, 1847, pl. V; *Ann. dell'Instit. di corrisp. arch.*, 1855, p. 1, etc.

Le P. Garrucci restitue ἀστυνομοῦντος sur un poids grec. Je ne connais pas le document, mais je crois que ce n'est là qu'une conjecture (*Pesi antichi*, dans les *Annali di numism.*, 1853, p. 202). La formule ἀστυνομοῦντος se constate surtout sur les amphores de commerce; elle est une garantie de contenance légale. Sur ce second point, en particulier, voyez les nombreuses remarques de Becker et de Stephani, à propos des timbres sur amphores du Pont-Euxin, et surtout le dernier mémoire que vient de publier M. Becker (1869) : *Ueber eine zweite Sammlung unedierter Henkelinschriften aus dem suedlichen Russland*, Leipzig; à la fin du mémoire, catalogue des astynomes dont les noms ont été lus sur des anses d'amphores.

(2) Cf., plus bas, deux poids portant le nom, l'un d'un éparque, l'autre d'un préfet du prétoire.

Voici en quels termes une inscription d'Andanie prescrit les mêmes règles, l. 100-102 :

Ἀγορᾶς. Οἱ ἱεροὶ τόπον ἀποδειξάντω, ἐν ᾧ πραθήσεται πάντα. Ὁ δὲ ἀγορανόμος ὁ ἐπὶ πόλεος ἐπιμέλειαν ἐχέτω, ὅπως οἱ πωλοῦντες ἄδολα καὶ καθαρὰ πωλοῦντι καὶ χρῶνται σταθμοῖς και μέτροις συμφώνοις ποτὶ τὰ δαμόσια.

On trouvera dans les recueils épigraphiques nombre d'exemples analogues ; nous en avons réuni plusieurs dans notre article sur un poids trouvé à Babylone.

Si notre poids était un étalon public, nous devrions, selon toute vraisemblance, y lire le nom de l'empereur, ou tout au moins une formule qui indiquât le caractère officiel du monument. Il semblera aussi peu naturel que le simple mot ΙΑΚΩΒΟΥ puisse signifier : « Poids vérifié sous l'administration de Iakobos, » magistrat, du reste, dont le titre serait inconnu.

Nous possédons des poids byzantins qui portent des noms de magistrats. Tels sont les exemples suivants :

Poids de bronze (1) :

+ΕΠΙΖΗΜΑΡΧΟΥΤΟΥΕΝΔΟΞΣΕΠΑΡΧΟΥΡΩΜΗCSAΠΥΠΑΤΕ (2).

Buste de face de Zimarchos, au-dessous :

ΝΟΒ

Exagium (3) :

Face : buste diadémé de face des trois Augustes, Arcadius, Honorius et Théodose II. DDD.NNN.AAA.VVV.GGG.

℟. EXAG*ium* SOL*idi* SVB V*iro* INL*ustri* IO*hanne* COM*ite* *Sacrarum* *Largitionum*. La Monnaie debout à gauche. Derrière, une étoile ; à l'exergue CONS.

Sur un troisième poids byzantin, qui porte le nom d'un préfet du prétoire, Phocas, cf. Longpérier, article cité. — Ces formules développées diffèrent, comme on le voit, beaucoup de la simple inscription ΙΑΚΩΒΟΥ.

(1) *I Piombi antichi*, pl. V, fig. 4; *Pesi antichi del museo Kircheriano*, et *C. I. G.*, 8984.

(2) Pour la forme exacte des lettres, cf. le dessin donné par le P. Garrucci.

(3) Sabatier, *Monnaies byzantines*, I, p. 97.

Cependant je dois citer deux documents inédits, qui paraîtront peut-être autoriser l'interprétation que je combats. Le premier est un manche d'amphore byzantine que j'ai acquis à Corinthe en 1867; le second, un texte sur jarre de terre cuite que j'ai copié en 1868 à Hexamil, dans la Chersonnèse de Thrace.

Le manche d'amphore porte, écrite en cercle, la légende suivante : + ΓЄΡΑCΙΜΟΥ. Le timbre, jusqu'ici unique, est tout à fait analogue, pour la disposition qu'il présente et la place qu'il occupe sur le vase, aux sceaux si nombreux que nous ont conservés les céramiques communes de Thasos, de Rhodes et surtout de Cnide. Il a été gravé sur un vase de commerce, par souvenir des usages antiques. Or, la formule antique est presque toujours ΕΠΙ suivi d'un nom propre. Il y a tout lieu de croire que le simple génitif, sur le timbre byzantin, a le sens du génitif précédé de la préposition ΕΠΙ sur les timbres de l'âge classique.

La jarre de terre cuite porte sur la panse trois bandes décoratives, sur lesquelles on lit, répété dix et quinze fois, le nom de l'empereur, précédé d'une croix. Ce nom est au génitif, sans préposition qui le précède, ΑΛΕΞΙΟΥ. Il a ici évidemment la valeur d'une date. On ne peut douter que ce nom ne soit celui de l'empereur. D'autres vases du même genre, également inédits, portent le titre impérial développé, mais les mots sont écrits en abrégé.

On voit qu'il serait tout à fait téméraire, en l'absence de données plus précises, d'affirmer que le mot ΙΑΚωΒΟΥ n'offre pas ici le sens qu'aurait la formule antique ЄΠΙΙΑΚωΒΟΥ.

Quant aux arguments qu'on peut faire valoir en faveur de la seconde opinion, il est peu nécessaire d'y insister. Les fonctionnaires byzantins qui avaient mission de peser les métaux précieux étaient nombreux, il se peut que ce poids ait appartenu à l'un d'eux. Je citerai le *comes metallorum*, κόμης τῆς λαμίας, le ζυγοστάτης, vérificateur des poids des mesures; un autre ζυγοστάτης, attaché à la personne du prince, personnage de cour qui suivait l'armée impériale en campagne et avait charge de constater le poids des matières précieuses prises à l'ennemi.

Sans poursuivre cette énumération que le lecteur complétera facilement en consultant le traité de Constantin Porphyrogénète : *De cærem. aul. byz.*, il suffira de rappeler que, dans le Bas-Em-

pire, on acquittait l'impôt en argent brut ou en argent monnayé. Tous les agents du fisc devaient avoir des poids. Un rescrit de Constantin à Eufraxius « *rationalis trium provinciarum* » est formel.

J'incline à croire que le mot ΙΑΚѠΒΟΥ désigne le propriétaire du poids; mais cette opinion n'est qu'une hypothèse. Ici, comme il arrive souvent quand les documents sont encore peu nombreux et que les textes ne fournissent que des renseignements insuffisants, c'est de la découverte de nouveaux objets du même genre et de l'étude des séries comparées qu'il faut attendre la solution du problème. On trouvera d'autres poids qui portent également un nom propre, dans Schillbach, *ouvr. cité*, n. 91, ΙѠΑΝΝΗ +; C. I. G., 8546, ΘΕΟΔѠΡΟΥ (1).

II° Le trait que nous remarquons sur un des jambages du lambda est un signe d'abréviation.

Le trait transversal, comme signe d'abréviation, est fréquent dans l'épigraphie byzantine. Waddington, *Voyage arch.*, n. 2250, **ΕΠΙCΚ**; n. 1914, **ΙΝΔΙΚ**; n. 2092, **ΑΡΧΙΔΙΑΚ**, etc.

Les manuscrits nous offrent le même signe d'abréviation. **Κ** υ = Κύαθος; **Κ** ο = Κοτύλη; **Κ** ε = Κεράτιον.

Dans un traité faussement attribué à Gallien, et qui paraît être du cinquième siècle, l'auteur, après avoir parlé de la mesure appelée ὁλκή, et qui est désignée par un lambda λ sous lequel est inscrit un ο, $\overset{\lambda}{o}$, ajoute :

Εἰ δὲ τὸ ι μέσον ἢ προστεθειμένον ἢ ἐπικείμενον ἔχει τὸ λ, λίτραν σημαίνει, $\overset{\lambda}{\iota}$, λι, λ$^{\iota}$, τινὲς δὲ τὴν ἑτέραν τοῦ λ γραμμὴν λοξῶς τεμόντες δηλοῦσι τὴν λίτραν /Χ (Hultsch., *ouvr. cité*, II, 52). Ce texte est très précis.

Le lambda barré pour indiquer la livre se retrouve, du reste, déjà sur un poids byzantin publié par M. de Longpérier, et sur une inscription du recueil de M. Waddington, n. 2249 (2).

(1) Sur les magistrats qui marquaient leur nom sur les poids, cf. Secchi, *Campione*, p. 22; *Bœckh*, *Disq. metrolog.*, p. 170.

(2) Lambda barré pour désigner la livre, Garrucci, *Piombi antichi*, pl. V, fig. 2. Sur *le poids du temps de Justinien*, publié par M. de Longpérier, et qui est un *exagium* d'une livre, le trait ne coupe pas le second jambage du lambda; ce n'est qu'un demi-trait. Le sigle que nous rappelons doit pourtant, croyons-nous, être rapproché de celui que nous trouvons sur notre document. Cf. le dessin donné dans l'*Atheneum*, I, 1. Plusieurs

III° ΘΕ—ΒΟ. Θεοτόκε βοήθει (1), « Mère de Dieu, » — et non Θεότοκε « Fils de Dieu, » — viens à notre aide. » On sait que sur les monnaies byzantines le Christ n'est jamais désigné par le mot Θεότοκος.

Nous lisons d'ordinaire CYRIEBOHΘH, Théophile; XEBOHΘΠ, Romain Ier; KEBOHΘEI, Alexis Ier Comnène, Andronic II; KEBO, Romain IV, Manuel Ier Comnène, Alexis Ier et Constantin Porphyrogénète, Alexis III, etc.

Au contraire, nous rencontrons fréquemment les légendes suivantes : ΘΕΟΤΟC'ЬΗΘ (Nicéphore II Phocas). Le buste de la Vierge, accompagné des lettres MP ΘV, ne laisse aucun doute sur le sens du mot Θεοτόκος. — ΘCE ЬO (Jean Zimiscès). La seconde lettre est le K grec, souvent remplacé par le C latin (ЬASI | LIOSCE | COnSTAN | TIN'PISTY | ЬASILIS | ROMЄON. Exemple intéressant de la prononciation du grec au temps de Basile II. — ΘKEBOHΘ (Michel VII Ducas, Nicéphore III Botoniate, Constantin XII, Alexis Comnène, etc.).

A quelle époque doit-on fixer l'adoption de cette légende sur les monnaies? Nous ne pouvons descendre plus bas que les débuts du dixième siècle; encore, à cette date, la Vierge est-elle appelée sur les monnaies *Maria*. La légende Θεοτόκε βοήθει devint d'un usage assez fréquent cinquante ans plus tard, vers le temps de Nicéphore II Phocas (963-969), de Jean Zimiscès (969-975) et de Basile II (976-1025). Nous la rencontrons fréquemment au onzième siècle, sur les monnaies de Constantin XI, de Constantin XII Monomaque et de Constantin XIII Ducas.

Il est possible, croyons-nous, d'arriver à plus de précision sur

des poids byzantins décrits par le P. Garrucci portent un sigle semblable. Souvent aussi le mot ΛΙΤΡΑ s'abrège ainsi : Λ (Garrucci, *Pesi antichi*).

(1) Sur la formule Βοήθει, cf. Miller, *Revue numismatique*, 1861 : Bulle byzantine du musée du Louvre; *Revue numismatique*, 1860, p. 208 : Lettre à M. Maury sur un sceau byzantin; *C. I. G.*, n. 9027 et suivants, 9013; Le Bas, *Voyage arch.*, 1893; Ficoroni, *I Piombi antichi*, pl. XVI, n. 10, p. 38; pl. XVII, n. 5, 8, 9, 10; pl. XVIII, n. 1; pl. XX, n. 3. Remarquez un plomb sur lequel on lit : +ΘΕΤΟΚ ΒΟΗΘΗ+) (+ΚΩΝCΤΑΝΤΙΝΟΥ+, formule analogue à celle de notre poids. Cf. aussi Rasche, *Lexicon rei nummariæ*, III, p. 1443, article *Plumbum*, analyse critique de l'ouvrage de Ficoroni; Castelli, *Inscrip. sicul.*, XVI, p. 213 et suiv., nombreux exemples. Sabatier, *Plombs byzantins* (*Revue arch.*, mai 1858). Inscription Βοήθει sur différents objets : croix d'argent, *C. I. G.*, 9073; table de marbre, *ibid.*, 8983.

la date de notre poids. Les légendes Θεοτόκε βοήθει et Κύριε βοήθει paraissent avoir passé par deux phases principales. Dans le principe, elles étaient toujours suivies d'un complément au datif.

+ΘΚΕΒΟ | ΗΘΕΙΚѠΝ | CΤΑΝΤΙΝѠ | ΔΕCΠΟΤΗ | ΤѠΔȣΚΑ |

Plus tard, on inscrivit la simple formule sans complément.

Le changement se fit de lui-même, parce que d'ordinaire la légende est au revers, tandis que le nom du prince au datif se lit sur l'autre face.

Les monnaies de Michel VII Ducas et de sa femme nous offrent un exemple douteux de la formule Βοήθει sans complément. Mais au quatorzième siècle, sous Andronic II Paléologue (1), nous constatons, sans qu'aucun doute soit possible, que le verbe βοήθει s'emploie sur les monnaies sans complément. Cet usage, toutefois, ne fut jamais général. Tout ce qui nous importe, c'est d'en constater l'existence par des témoignages certains. Nous reconnaissons sur notre poids la formule Θεοτόκε βοήθει sans complément exprimé. Ce document appartient donc aux trois derniers siècles de l'empire byzantin ; il nous paraît impossible pour le moment d'en déterminer la date avec plus d'exactitude.

La pesée de ce poids a donné 942 gr. 95, ce qui supposerait, si le monument était intact, une livre de 314 gr. 317. Mais la livre ordinaire des Byzantins est certainement la livre romaine de 325 gr. Quant aux livres particulières qui ont pu être en usage en Syrie et dans les pays environnants, elles sont en général beaucoup plus fortes : Livre du système arabo-lagide, 339, 340 ; livre arabe sous la domination romaine, 408 ; ancienne livre égyptienne, 354 gr. Notre poids a perdu une partie de ses incrustations et de son vernis, ce sont là des pertes légères ; mais il a subi de fortes altérations sur les tranches ; enfin la face intérieure a été fortement endommagée. Il est donc impossible d'affirmer que, lors de son émission, il ne se rapprochait pas sensiblement de la livre ordinaire (2).

(1) 1282-1328.

(2) On sait combien sont variés les systèmes métrologiques en usage en Syrie à l'époque classique. M. Vasquez Queipo n'est pas parvenu à mettre d'accord les données fournies par les monuments découverts jusqu'ici. Cf. Dumont, Notice sur un poids grec trouvé à Babylone, *Revue arch.*,

M. Verdot se propose d'offrir ce poids au Cabinet des antiques. Ce présent serait digne de la grande collection à laquelle il est destiné, et de la libéralité bien connue du donateur.

août 1869; Longpérier, mine d'Antioche, de 1070 gr., *Ann. dell'Instit. di corrisp. arch.*, XIX, p. 242 (trois poids de ce système); Chabouillet, *Catalogue des camées*, n. 3183. Livre de 600 grammes; Waddington, *Voyage arch.*, n. 2713. Bien que la livre byzantine soit presque toujours de 325 gr., il faut cependant remarquer un poids de la collection Morel Fatio de 77 gr. 05, quart de livre qui suppose la livre de 310 gr. environ, *Annuaire de la Société de numismatique*, 1867, p. 278.

XXXIII

REMARQUES ARCHÉOLOGIQUES SUR QUELQUES DÉTAILS DE LA CATHÉDRALE DE STRASBOURG

(*Revue archéologique*, 1870-71, p. 219-246.)

I. La mort de la Vierge. — II. Statue dite d'Hercule. — III. Les vierges sages et les vierges folles. — IV. Vitraux détruits par le bombardement. — V. Les vitraux de la galerie des Princes. — VI. La Fleur de lis dans la cathédrale de Strasbourg. — VII. Notices sur la cathédrale, à dater des différentes parties de l'édifice.

Les remarques réunies ici se rapportent à un même édifice, Notre-Dame de Strasbourg; elles n'ont pas entre elles d'autre lien; ce sont de simples *analecta.* J'y examine quelques questions de détail, heureux si mes observations peuvent être admises par les historiens futurs de la cathédrale. Si l'on trouve rappelés plusieurs fois dans ces études des ouvrages brûlés et aujourd'hui irrévocablement perdus, c'est que nul ne peut désormais s'occuper de l'Alsace ancienne, sans rencontrer l'incendie du 24 août 1870; plus de huit mille ouvrages manuscrits ont péri là en quelques heures (1). Les érudits allemands, qui savaient le prix de ces trésors, avaient averti le quartier général de Mun-

(1) Voyez, dans les comptes rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, deux récentes notices sur quelques-uns de ces manuscrits, l'une de M. Wescher, l'autre de M. Ch.-Emile Ruelle. Sous ce titre : *L'Ancienne bibliothèque de Strasbourg*, M. Schnéegans a publié de précieux détails dus à M. Reussner, professeur au séminaire protestant et sous-bibliothécaire de la bibliothèque de Strasbourg. *La guerre en Alsace* (1re partie, Strasbourg), Neuchâtel, librairie générale de J. Sandoz.

dolsheim, pensant que cette grande destruction ne pourrait ni hâter la reddition de la ville ni servir l'honneur de l'Allemagne. L'armée assiégeante en a décidé autrement. Du moins le vainqueur ne doit-il pas reprocher à la ville de Strasbourg de n'avoir su prévoir que le premier de ses édifices incendié serait la bibliothèque, d'avoir trop compté sur les sentiments généreux d'un peuple qui dans ses actes officiels, ses poésies, ses articles de journaux, l'appelait sa *fille* et la revendiquait comme une enfant *ravie depuis trop d'années à la mère patrie* (1)!

I. — Mort de la vierge.

Ce bas-relief, placé au-dessus de la porte de l'horloge dans un arc cintré, est un des morceaux de sculpture les plus précieux de la cathédrale. Je crois même que dans tout le moyen âge on trouverait très peu de monuments de même valeur à lui comparer. Il n'a pas cependant, jusqu'ici, été étudié par les archéologues ni même remarqué dans les ouvrages spéciaux consacrés à la métropole de Strasbourg (2).

La Vierge est sur un lit à quatre pieds droits, le corps enveloppé dans une vaste draperie transparente qui dessine les bras, les mains, la poitrine et d'autres détails du corps. Au pied du lit on voit une femme assise à terre, dans l'attitude de la plus vive douleur. Le Christ se tient derrière le lit; de la main droite il bénit sa mère, de l'autre il porte une petite figure vêtue d'une longue robe flottante; à gauche et à droite sont les douze apôtres.

La petite figure, vêtue d'une longue robe, et qui tient les mains

(1) La Société des antiquaires de France, dans sa séance du 7 juin dernier, sur la proposition de M. Brunet de Presle, a décidé de créer dans sa bibliothèque une section spéciale pour l'Alsace, où tous les livres relatifs à l'histoire et à l'archéologie de cette province seront réunis et mis à la disposition des Alsaciens qui habitent Paris. La Société fait appel à toutes les personnes qui pourraient disposer en sa faveur d'ouvrages relatifs à l'Alsace.

(2) Les artistes, au contraire, en ont toujours fait le plus grand cas. Le sculpteur Grass, dont le nom n'est pas moins cher à la France qu'à l'Alsace, l'avait copié depuis longtemps. Eugène Delacroix, qui, dans les dernières années de sa vie, venait souvent à Strasbourg, avait pour ce bas-relief une sorte de culte. Déjà malade, il en faisait mettre au soleil un beau moulage et le regardait durant des heures avec cette passion si ardente, que ni la maladie ni la souffrance n'avaient pu éteindre en lui.

jointes, est l'*âme* de la Vierge. Nous reconnaissons ici une particularité qui a frappé tous les voyageurs dans les églises byzantines. La scène connue sous le nom de κοίμησις τῆς Παναγίας (mort ou *dormition* de la Panagia) fait presque toujours partie de la décoration à fresque de ces églises. Le Christ y est invariablement représenté bénissant et tenant l'âme de sa mère. Cette seule observation suffirait pour donner une valeur exceptionnelle à ce bas-relief, qui est, à bien des égards, une œuvre byzantine (1).

En y regardant de plus près, ce n'est pas seulement ce détail matériel auquel on est attentif, c'est le style général de l'œuvre, style très différent de celui qui caractérise les autres sculptures de la cathédrale. Ici l'artiste ne s'inspire pas du moyen âge occidental, mais de l'antiquité classique. Le lit semble copié d'un bas-relief antique, d'une scène de *conclamatio* par exemple; la femme assise, au premier plan, rappelle les pleureuses qu'on voit

(1) L'usage de représenter les âmes sous la figure d'enfants était accepté au moyen âge par les sculpteurs et par les peintres. Ainsi, sur la façade principale de la cathédrale, au-dessus des derniers clochetons qui surmontent la grande scène de la résurrection des morts, un ange tient dans une nappe l'âme d'un juste sous les traits d'un enfant sans vêtement; le diable emporte l'âme d'un damné représentée également par un enfant. (Cf. le plan de cette partie de l'édifice fait au quatorzième siècle et conservé au musée de l'Œuvre de Notre-Dame). Les vitraux de l'église de Haslach nous montrent l'âme de saint Florent portée par les anges; le saint, sans vêtement, est coiffé d'une mitre (Straub, *Analyse des vitraux de l'ancienne collégiale de Haslach et de l'ancienne abbaye de Walbourg*, Caen, 1860, p. 15). Dans le vitrail de la Passion, à Strasbourg, l'âme du mauvais larron s'échappe sous la forme d'une petite figure. Même scène à Haslach et à Walbourg. (Straub, *ouvr. cité*, p. 27 et 59; cf. aussi p. 43, martyre des apôtres : leurs âmes, sous la forme de petits hommes nus, sont figurées au-dessus du martyre; des anges les portent au ciel). M. Straub me communique une note qu'il avait prise autrefois sur le beau manuscrit d'Herrade de Landsperg; au folio 123, on voyait l'âme de Lazare, sous la figure d'un enfant, reçue dans le sein d'Abraham. Ces exemples appartiennent à l'Alsace du moyen âge. On doit remarquer que, sur notre bas-relief, c'est l'âme de la Vierge elle-même que l'artiste a représentée. On sait qu'un certain nombre de miniatures représentent cette âme sous les mêmes traits; mais quelle influence les Byzantins n'ont-ils pas eue sur l'art des peintres de manuscrits!

On retrouve jusque dans les pays du Nord les âmes représentées sous la figure de petites personnes. Voyez, en particulier : Pierre tumulaire de Kierte en Fionie, onzième siècle. « Un ange, saint Michel peut-être, reçoit dans ses bras et emporte au ciel l'âme délivrée, figurée par un petit corps humain » (Engelhardt, *Guide ill. du Musée des antiq. du Nord à Copenhague*, — moyen âge).

souvent sûr les œuvres de l'art gréco-romain. La figure de la Vierge est toute grecque. Les vierges du moyen âge sont toujours plus ou moins copiées d'après des modèles contemporains. L'idéal n'empêche pas de reconnaître le type humain que l'artiste a eu sous les yeux. Qu'on se rappelle les vierges flamandes, ou qu'on regarde à Strasbourg celle du portail de Saint-Laurent. Il en est de même des Vertus, des Vices personnifiés sous la figure de femmes, des héroïnes et des vierges sages. Ces statues appartiennent à des familles et à des races bien définies, et surtout à des peuples chez lesquels la beauté est plutôt dans l'expression que dans l'harmonie des traits et des lignes. La figure et la poitrine de la Vierge ont ici une beauté qui n'est ni allemande ni française, une ampleur dans les contours, une fermeté moins expressive qu'harmonieuse, une disposition régulière et méthodique de toutes les lignes, qui ne peuvent tromper un archéologue habitué à l'antique. Il faut en dire autant de la femme assise; toute sa douleur est dans la pose, non dans la figure : cette gorge très ample, ce visage presque muet, ces joues peu modelées, ce corps disposé par grandes masses, ne sont pas dans les habitudes du moyen âge. Les apôtres regardent la Vierge étendue sur le lit où elle expire; leurs figures n'ont pas d'expression variée; aucun effort n'a été fait pour nous les montrer en proie à une profonde tristesse, pour donner à chacun d'eux des traits originaux. La beauté de la scène est dans l'habileté avec laquelle les assistants sont groupés, dans l'unité du tableau où tous les regards sont fixés sur un même point. Pas plus que la Vierge, les apôtres n'ont rien de français ni d'allemand; ils ne ressemblent d'aucune manière aux autres statues de la cathédrale, aux docteurs du grand portail, par exemple. La simplicité, la disposition des personnages, l'art admirable avec lequel les draperies sont traitées, font la beauté de cette scène et lui donnent un caractère original très marqué (1).

(1) Sur le portail principal de l'église de Notre-Dame, à Senlis, on voit un grand bas-relief très endommagé. Il est facile d'y reconnaître la mort de la Vierge. Différents personnages entourent le lit funèbre. Deux d'entre eux tiennent des encensoirs. Un ange emporte l'âme de la Vierge, figurée sous les traits d'une petite personne. Ce bas-relief diffère sensiblement de ceux de Strasbourg; il mérite cependant d'en être rapproché.

On sait que l'usage de la sculpture, pour représenter les saints et la Vierge, fut interdit en Orient dès le huitième siècle. C'est la raison pour laquelle les sculptures religieuses sont si rares dans cette partie du monde chrétien (1), et c'est pourquoi aussi les mosaïques et surtout les fresques s'y trouvent prodiguées à profusion. Cependant tous les archéologues ont remarqué que la peinture byzantine a dû s'inspirer de la sculpture. La Vierge des absides rappelle les Junons antiques ; elle en a les traits forts et réguliers, le menton athénien, le nez droit, les grands yeux. Le saint Georges paraît copié du Cavalier thrace (2). Les comparaisons de ce genre sont faciles à faire, et, bien qu'on ne les ait pas encore réunies dans une étude générale, elles sont familières à tous les voyageurs. En 1868, j'ai trouvé sur la Propontide une belle statue byzantine de la Vierge en marbre blanc, monument unique du cinquième ou du sixième siècle (3). Cette statue est enfouie dans la cave d'une église par ordre du métropolitain, qui ne veut pas laisser au grand jour une œuvre de sculpture réprouvée par les canons œcuméniques. Cette vierge présente tous les traits que nous remarquons sur les fresques des absides ; elle est un spécimen peut-être unique de la belle sculpture grecque dans l'ancienne église orthodoxe ; on y reconnaît les grandes traditions de l'art classique. Le bas-relief de Strasbourg doit prendre place à côté de cette vierge remarquable. Nous y voyons un modèle que la peinture a ensuite reproduit à l'infini, en oubliant toutes les traditions premières de sobre expression et de beauté simple. Là me paraît être un des mérites principaux d'une œuvre intéressante à tant d'égards (4).

(1) Un chapiteau provenant, dit-on, de Sainte-Sophie et conservé à Constantinople, au musée de Sainte-Irène, représente des personnages ; ce sont des habitants de la campagne occupés aux travaux de leur vie journalière. J'ai vu à Andrinople, dans l'église cathédrale, un fragment de bas-relief en marbre sur lequel est sculptée l'adoration des Mages. Les monuments de ce genre sont très rares, et encore ne reproduisent-ils ni la Vierge ni les saints. — Voir, dans la *Revue archéologique* de 1868, *Le Musée de Sainte-Irène*[, et ci-dessus, p. 265 et suiv.].

(2) Voir *Revue archéologique* de 1868 : *Note sur un autel découvert en Thrace*[, et ci-dessus, p. 289 et suiv., p. 509].

(3) Cf. mon *Rapport sur un voyage archéologique en Thrace*. Période byzantine, p. 41[, et ci-dessus, p. 227 et suiv., p. 230, 422].

(4) Il faut rapprocher de ce bas-relief deux autres morceaux de sculpture

On admet en principe la grande influence exercée par les Byzantins sur les premiers développements des arts au moyen âge. Les primitifs imitent les peintres d'images de l'Orient; les mosaïstes d'Italie avaient trouvé leurs maîtres à Constantinople et en Grèce; les premiers vitraux (1) ne furent que des mosaïques transparentes où le style de l'Église grecque se reconnaît sans peine. Tous nos musées possèdent des ivoires dont le caractère grec est évident; beaucoup portent des légendes qui ne laissent pas douter de leur provenance; enfin les rapports de l'architecture romane et de l'architecture byzantine ont été signalés depuis longtemps. Ces études d'origine feront un jour l'objet de travaux d'ensemble; dans les travaux de ce genre, le bas-relief de Strasbourg tiendra sans doute une place importante (2).

Quant à la date qu'il faut attribuer à ce monument, je pense qu'il appartient à la première moitié du douzième siècle; la partie de l'édifice où il est placé est de cette époque; à ce moment l'influence byzantine pouvait encore être acceptée; plus tard l'art du moyen âge occidental eut seul le privilège de couvrir la cathédrale de statues et de bas-reliefs (3).

qui, bien que beaucoup moins parfaits, sont traités dans le même style : *le couronnement de la Vierge*, sur la seconde porte de l'horloge, et *saint Thomas touchant les plaies de Jésus*, à l'église de Saint-Thomas. Ces bas-reliefs sont également encadrés dans des arcs cintrés.

(1) Nous en avons d'intéressantes imitations modernes à Strasbourg, fenêtres près de l'horloge.

(2) Les antiquaires du Nord, dans les catalogues qu'ils nous ont donnés de leur musée, ont soin de faire une place importante à la période qu'ils appellent *byzantino-barbare*, — du cinquième au huitième siècle pour le Danemark, par exemple; — ils classent dans cette période une foule d'objets trouvés dans les *tumuli* et les tourbières du Schleswig ou de la Scandinavie et dont le caractère byzantin est évident. L'influence des artistes de Constantinople s'est fait sentir jusqu'en Islande. (Cf. Engelbardt, *Catalogue du musée de Copenhague*, 1868, et, en particulier, les remarques très justes de ce savant à la page 26 de son ouvrage; Vorsaae, *Nordiske oldsager i det kongelige Museum i Kjobenhavn*, Copenhague, 1859, pl. 95, fig. 397; pl. 129, 131, etc.)

(3) La mort de la Vierge, scène empruntée à la Légende dorée et aux Évangiles apocryphes, qui racontent que le Sauveur et les apôtres assistaient à cette mort, est assez souvent représentée dans les églises d'Alsace. Dans la chapelle de Sainte-Catherine, à la Cathédrale, un beau bas-relief sculpté vers 1480, comme l'indique l'inscription qu'il porte encore, nous montre les derniers moments de la Vierge. Le Christ, placé à une fenêtre

II. — Statue dite d'Hercule.

Au bas de la tour de la cathédrale du côté nord. Moulage au musée de l'Œuvre de Notre-Dame. (Schœpflin, *Alsatia illustrata*, Colmar, 1751-1761, I, pl. 8; Grandidier, *ouvr. cité*, I, p. 4.)

Cette statue, haute d'un mètre et demi environ, représente un personnage nu qui tient une massue et porte, comme attribut, la peau de lion traditionnelle. Grandidier, suivant en cela l'opinion des archéologues de son temps, regarde ce monument comme antique; il y reconnaît une des idoles qui décoraient le temple païen bâti sur l'emplacement occupé aujourd'hui par la cathédrale.

L'Hercule prétendu porte autour des reins une draperie tout à fait analogue à celle que l'art chrétien donne aux saints quand il les représente nus. C'est déjà là un signe tout matériel qui nous avertit de ne pas admettre sans de graves raisons l'origine antique de la statue (1). Mais d'autres caractères s'opposent davantage

où on ne le voit qu'à moitié, tient une petite figure à longs cheveux, qui joint les mains, mais dont les détails sont peu distincts. C'est là une imitation évidente du bas-relief de l'horloge. Il faut quelque peine pour reconnaître ici l'âme de la Vierge, qui n'est qu'un accessoire traité avec beaucoup de négligence. Les assistants, au nombre de douze, semblent empruntés à la société polie du quinzième siècle. M. Viollet-le-Duc a publié une troisième *dormition* de la Vierge, conservée également à Strasbourg, mais que je n'ai pas étudiée. C'est une belle sculpture sur bois que M. Viollet-le-Duc croit être du treizième siècle (*Dictionnaire raisonné de l'architecture française*, I, p. 14). Une des plus belles verrières de Walbourg est aussi consacrée à la mort de la Vierge; un des apôtres, assis sur une banquette, lit les prières des agonisants; Pierre, recouvert d'une chape, asperge le lit d'eau bénite. Ces détails se retrouvent en partie sur les bas-reliefs de la chapelle de Sainte-Catherine (Cf. Straub, *Analyse des vitraux de l'ancienne collégiale de Haslach et de l'ancienne abbaye de Walbourg*, p. 61). On voit dans la chapelle du Liget (Indre-et-Loire) une peinture du quinzième siècle, où l'âme de la Vierge est représentée nue (Viollet-le-Duc, *ouvr. cité*, I, p. 51).

(1) Schœpflin, dans l'*Alsatia illustrata*, insiste sur cette habitude propre, selon lui, aux anciennes tribus de la vallée du Rhin, de dissimuler le sexe des divinités. Il cite surtout les bas-reliefs célèbres découverts dans les Vosges, au Donon. Ces bas-reliefs ont fait l'objet de nombreuses dissertations : Montfaucon, dom Calmet, dom Martin, en ont parlé. Ce qui est assez

à ce que nous reconnaissions ici une œuvre romano-barbare. Cet Hercule n'a pas la figure classique du demi-dieu; tout indique que l'artiste a voulu faire un portrait. Les yeux creux, les sourcils proéminents, la barbe inculte, le front fuyant, l'expression étrange et toute moderne de cette figure qui révèle une singulière énergie, mais aussi quelque chose de commun, une nature plutôt brutale qu'intelligente : tous ces caractères s'expliquent facilement dans une œuvre du moyen âge; on ne peut en rendre compte si l'on voit ici un dieu de l'ancien paganisme germain ou romain. Nous reconnaissons donc dans l'Hercule de Grandidier un portrait, celui, par exemple, d'un homme fort qui s'était fait remarquer lors de la construction de l'édifice. Par un de ces caprices fréquents au moyen âge, il a sa place dans la cathédrale; l'artiste lui a donné les attributs d'Hercule, symbole de vigueur physique.

Ce qui explique l'erreur de Grandidier et des archéologues qui l'ont suivi, c'est que la cathédrale a possédé longtemps des statues certainement antiques, restes sans doute du sanctuaire païen dédié par les Triboques. Jusqu'en 1525, on conserva dans la chapelle de Saint-Michel, attenante à la cathédrale, un Hercule en bronze que les gens du pays appelaient *Crutzmana*, *Kriegsmann*,

curieux, c'est que ces antiquaires ne connaissaient ces monuments que par les dessins d'un religieux du Moyen-moustier, dom Alliot, dessins du dix-septième siècle, que MM. Gravier et Jollois ont retrouvés dans les archives de Saint-Dié. Ce religieux avait donné à presque tous les Mercures des seins et des hanches de femme; de plus, il les avait ornés d'une ceinture qui portait un ou deux anneaux tombant devant le corps et dissimulant le sexe des personnages. De là les conjectures de Schweighæuser sur les *divinités androgynes*, de là les remarques de dom Martin sur *les Mercures sans sexe*. M. Jollois a heureusement publié les dessins de Saint-Dié et les marbres originaux; la duperie est aujourd'hui évidente : les Mercures du Donon ont un sexe parfaitement reconnaissable et ne portent pas d'anneaux. (Cf. J.-B.-P. Jollois, *Mémoire sur quelques antiquités remarquables du département des Vosges*, 1 vol. in-folio, Paris, 1843, Derache, (ouvrage très rare) pl. XXXIV et suiv.; Gravier, *Mémoire sur le Donon* (*Journal de la Société d'émulation des Vosges*, n° VII); Montfaucon, *Antiq. expliquée*, II, pl. CLXXXVII; Dom Martin, *Religion des Gaulois*, I, pl. IX, p. 338; Dom Calmet, *Notice de Lorraine*, pl. II; Schweighæuser, *Découverte de plusieurs Mercures sans sexe sur une montagne de Lorraine, explication de ce défaut de sexe. Mémoire sur les monuments celtiques du département du Bas-Rhin* (*Mém. de la Société des antiq. de France*, 1836, XII).

dieu de la guerre (1). Sur la plate-forme on voit un Mars que Schœpflin a fait dessiner (2).

Vers la fin du dix-septième siècle, on trouva à Strasbourg une statue d'Hercule en bronze ; elle fut donnée par J. Daniel Braun à Louvois, qui la fit transporter à Paris ; nous savons qu'elle resta quelque temps à Issy dans l'hôtel du maréchal d'Estrées; en 1782, elle se trouvait dans une maison voisine d'Issy nommée La Barre (3). Enfin, un souvenir non moins certain du culte d'Hercule existe encore dans la cathédrale : je veux parler du puits situé dans le collatéral droit, à côté de l'angle de la chapelle de Sainte-Catherine. Ce puits resta ouvert jusqu'en 1696. La tradition dit qu'il servait autrefois aux cérémonies païennes; il avait été bénit par l'évêque saint Remi, qui y baptisa un grand nombre de nouveaux convertis. Jusqu'au milieu du seizième siècle, les curés de la ville et des environs se servirent de l'eau de ce puits pour le baptême (4).

III. — Les vierges sages et les vierges folles.

Ce sujet se voit sur le portail de droite de la façade principale. On sait qu'il décore un grand nombre de cathédrales gothiques. D'un côté du portail sont les vierges sages et Jésus, de l'autre côté les vierges folles et Satan ; les personnages sont un peu plus grands que nature. Les vierges folles tiennent leur lampe renversée, les vierges sages la tiennent au contraire debout.

La scène est tirée de l'Évangile selon saint Mathieu. Il faut rapporter le texte même du Nouveau Testament, pour bien comprendre comment l'imagination du moyen âge l'a interprété.

1. Alors le royaume des cieux sera semblable à dix vierges qui, prenant leurs lampes, s'en allèrent au-devant de l'époux et de l'épouse :

(1) Grandidier, *Essais*, I, p. 3, et les passages cités par lui de Schad, *Beschreibung des Münsters zu Strasburg*, Strasbourg, 1617, in-4°, et du célèbre ingénieur Daniel Specklé.
(2) *Ouvr. cité*, I, p. 470, pl. VI, n° 3.
(3) Grandidier, *ouvr. cité*, pl. IV; Schœpflin, *l. l.*, n° 3.
(4) Grandidier, I, p. 7.

2. Cinq d'entre elles étaient folles, et cinq étaient sages.
3. Les cinq folles, en prenant leurs lampes, ne prirent point d'huile avec elles;
4. Les sages, au contraire, prirent de l'huile dans leurs vases avec leurs lampes;
5. Et l'époux tardant à venir, elles s'assoupirent toutes et s'endormirent.
6. Mais vers minuit on entendit un grand cri : « Voici l'époux qui vient; allez au-devant de lui. »
7. Aussitôt toutes les vierges se levèrent et préparèrent leurs lampes;
8. Mais les folles dirent aux sages : « Donnez-nous de votre huile, parce que nos lampes s'éteignent. »
9. Les sages leur répondirent : « De peur qu'il n'y en ait pas assez pour nous et pour vous, allez plutôt à ceux qui en vendent, et achetez-en pour vous. »
10. Mais pendant qu'elles allaient en acheter, l'époux vint, et celles qui étaient prêtes entrèrent avec lui dans la salle des noces, et la porte fut fermée.
11. Enfin les autres vierges vinrent aussi, et lui dirent : « Seigneur, seigneur, ouvrez-nous. »
1. Mais il leur répondit : « Je vous le dis en vérité, je ne vous connais point. »
12. Veillez donc, parce que vous ne savez ni le jour ni l'heure.

La parabole orientale est très simple; des suivantes attendent leur maître qui a été chercher sa fiancée et va la ramener dans sa propre maison; c'est un jour de noces. Cinq d'entre elles n'ont pas eu soin de prendre la petite cruche à huile : quand l'époux arrive, leur lampe est près de s'éteindre; les vierges sages les renvoient assez durement au bazar où se vend l'huile, et entrent seules dans la salle où on va célébrer la fête. Il est facile de voir que cette parabole n'est pas représentée ici à la lettre. Les vierges sages n'ont pas la petite fiole qui contient l'huile; l'artiste a placé près des vierges folles l'esprit du mal, sous les traits d'un beau jeune homme; Satan tient une pomme qu'il montre aux vierges, sa figure est aimable et souriante; les pieux fidèles auraient pu se tromper sur la vraie nature de ce personnage, si la sculpture ne

les avait avertis par un artifice ingénieux : derrière le dos du séducteur montent des crapauds et d'autres bêtes rampantes, symboles de sa perversité ; il n'est beau et charmant qu'en apparence. Ce que l'artiste a rendu ici, c'est donc l'esprit du texte sacré ; ce sont les filles de Jésus et les filles de Satan, ou plutôt les épouses mystiques du Christ et celles de l'esprit du mal (1).

Un passage intéressant d'une bulle du pape Alexandre III (2), conservée aujourd'hui dans les archives de Strasbourg, s'applique parfaitement à ces sculptures :

« L'Église apostolique doit sa protection aux vierges sages qui, sous l'habit religieux et les lampes allumées, se préparent chastement et par des œuvres de sainteté à marcher au-devant du divin époux, afin que nulle attaque téméraire ne détourne de leur dessein ces pieuses filles et ne porte atteinte à la sainte religion. C'est pourquoi, mes bien-aimées filles en Jésus-Christ, notre clémence accède à vos justes demandes... » (Bulle d'Alexandre III à ses bien-aimées filles en Jésus-Christ, Wurtrude, abbesse du monastère de Sainte-Sophie, et ses filles d'Eschau).

Ainsi les vierges sages sont les âmes pieuses qui se consacrent à Jésus. « Christ, » dit Herrade de Landsperg, en s'adressant au chœur des religieuses de Hohenbourg, « te prépare des noces ineffables ; *attends ce prince du ciel et réserve-toi vierge pour lui.* Ici supporte tout ce qui est âpre... ; navigue au milieu de la mer orageuse, pourvu qu'en sortant du navire tu occupes Sion la très sainte ; là le roi virginal, fils de Marie, te réclamera, et dans ses bras te relèvera de toute tristesse. » Ce passage et vingt autres

(1) Sur la comparaison des religieuses et des vierges sages, cf. inscription de Jouarre et d'Aoste, Le Blant, *Inscr. chrét. de la Gaule*, n. 199 et 392, et aussi Gazzera, *Insc. crist. del Piem.*, p. 93 ; Saint-Damas, *Carm.*, XXXI. Le premier de ces textes est des environs de l'année 680, date de la mort de sainte Telchilde. Les offices latins, relatifs à des religieuses, rappellent souvent la parabole des dix vierges. (Cf. Muratori, *Lit. rom.*, I, p. 630.) Il semble même que cette parabole se retrouve déjà dans les catacombes (De Rossi. *Bull.*, oct. 1863, p. 76 : fresque des catacombes de saint Cyriaque). La bibliographie du sujet pour cette période reculée a été faite par M. Le Blant, *l. l.* On remarquera toutefois que le moyen âge a singulièrement développé et précisé l'idée première.

(2) Cf. L. Spach, *Lettres sur les archives*, p. 201.

expriment la même idée que la bulle du pape Alexandre III. Le mariage avec Satan est indiqué dans des vers comme ceux-ci : « Monde, tes fiançailles sont mensongères, ton alliance est trompeuse, tu tiens parole par la ruine et la trahison, tu conduis à la perte. Souvent tu verdis, tu as quelque croissance, car le printemps c'est la floraison ; mais, après un court laps de temps, l'Averne moissonne tes fleurs. » Les traits mêmes sous lesquels est représenté l'esprit tentateur, cette antithèse de la beauté apparente et de la corruption intérieure, sont précisés avec énergie : « Monde caduc, *tu salis tout*... Qu'est-ce que ta face superbe et ta belle chevelure, et la belle forme de tes membres, et l'incarnat de tes joues ?... La douceur de ta chair cache sous son enveloppe le ver du sépulcre. » Le mysticisme du moyen âge a souvent exprimé avec force ces pensées ; mais les vers que nous citons sont de très peu antérieurs aux sculptures qu'ils nous permettent de commenter ; de plus, ils furent écrits dans la plaine d'Alsace, non loin de Strasbourg, au monastère de Hohenbourg. Ce beau manuscrit d'Herrade, cet *Hortus deliciarum* que les étrangers nous enviaient, a péri dans l'incendie du 24 août dernier. Nous ne pouvons plus en citer quelques passages que grâce aux travaux de MM. Engelhardt (1), L. Spach (2) et Alexandre le Noble (3). Les traductions qui précèdent sont empruntées à une étude de M. Spach, insérée dans ses *Lettres sur les archives* (4).

(1) Maurice Engelhardt, *Herrade von Landsperg, Æbtissin zu Hohenburg, oder S. Odilien, im Elsass, im zwœlften Iahrhundert, und ihr Werk Hortus deliciarum*, Stuttgart und Tubingen, 1818.

(2) *Lettres sur les archives.*

(3) *Bibliothèque de l'École des chartes*, 1re année.

(4) On songe aujourd'hui très activement à réunir toutes les copies de miniatures prises autrefois sur ce manuscrit ; mais les érudits d'Alsace n'ont pas gardé le souvenir de tous les amateurs qui ont dessiné ou fait dessiner ces miniatures. Nous savons que M. Piper, de Berlin, s'est beaucoup occupé de ce manuscrit ; M. Straub, de Strasbourg, y a fait un grand nombre de calques ; M. de Lasteyrie possède plusieurs copies prises de cet ouvrage ; Georges Kastner, qui avait étudié le poème d'Herrade, lui a emprunté quelques dessins, en particulier, les *Sirènes*, p. 65. D'autres personnes, sans doute, ont en main des documents qui permettraient de *restituer* en partie l'ouvrage aujourd'hui perdu. C'est à leur bon vouloir et à leur obligeance que les antiquaires alsaciens croient aujourd'hui devoir faire appel. Le temps viendra où il sera possible de consacrer à l'*Hortus deliciarum* une publication digne de lui.

Il est souvent difficile de bien distinguer les vierges folles des vierges sages. Quand on regarde le portail, on est averti par leur disposition symétrique, puisque les unes sont à gauche, les autres à droite; mais au musée de l'Œuvre de Notre-Dame, où les moulages sont placés au hasard, ce secours nous manque, et la confusion ne s'évite pas toujours sans peine. Ce n'est pas que l'artiste ait fait une œuvre médiocre, il s'en faut; ce n'est pas non plus que le talent de rendre les caractères qu'il voulait représenter lui ait manqué. Mais il semble que les vierges sages aient autant de grâce, autant de séduction que les vierges folles. Si leur modestie leur fait baisser légèrement les yeux, elles n'en sont pas moins, elles aussi, des fiancées; elles attendent le divin maître, mais avec quelle ardeur ne l'appellent-elles pas de leurs vœux! Entre la passion mondaine et la passion divine, l'artiste n'a pas cru toujours que la différence fût facile à marquer; il a pensé que le feu qui les animait, destiné souvent dans une même vie à entraîner tour à tour l'âme vers les deux fiancés, ne donnait pas toujours aux figures et aux corps des aspects très dissemblables, et que peut-être c'était se conformer à la vérité que de laisser le spectateur incertain entre l'amour divin et l'amour profane. Chaque vierge, du reste, n'a-t-elle pas sa lampe renversée ou debout, et ce détail ne suffit-il pas? Que si la lampe parfois se distingue mal, s'il faut quelque effort pour savoir si la vierge qu'on regarde est folle ou sage, le symbole n'est pas absent, et la théologie la plus sévère doit se déclarer satisfaite. Les fidèles du XIVe siècle n'étaient pas si attentifs. Ils voyaient que la grâce mondaine et la grâce religieuse se ressemblent souvent beaucoup; leur philosophie ne s'en effrayait pas; mais le diable et ses crapauds étaient là et leur disaient que, sans se perdre dans de vaines comparaisons, le plus sûr était de faire de son mieux pour résister à l'esprit terrestre.

IV. — Liste des vitraux détruits ou fortement endommagés, lors du bombardement de Strasbourg (1).

Nef principale, côté du sud, en allant du chœur vers le bas de l'église :

(1) M. Klotz, architecte de la cathédrale, se propose sans doute de faire

Troisième fenêtre. Chacune des fenêtres est divisée en quatre compartiments qui contiennent chacun deux personnages (1). Dans le premier compartiment, à l'étage supérieur, personnage détruit; il ne reste que la tête. — Deuxième compartiment : le personnage du haut n'a plus de buste ni de tête; celui du bas a perdu la moitié inférieure du corps.

Cinquième fenêtre. Le bas de la première lancéole et le milieu de la troisième, fortement endommagés.

Sixième fenêtre. Complètement détruite. Elle contenait le jugement de Salomon en grandes dimensions; travail du quinzième siècle.

Nef principale, côté du nord, même ordre :

Première fenêtre. Plusieurs atteintes qui n'ont détruit entièrement aucun personnage.

Deuxième fenêtre. Atteintes légères. Panneau inférieur de la troisième lancéole, personnage très endommagé, tête enlevée.

Cinquième fenêtre. Première et deuxième lancéoles : les personnages du panneau inférieur détruits à moitié; il n'en reste plus que le buste.

Nef latérale du sud : très peu endommagée.

Nef latérale du nord :

Vitrail du porche. Il est divisé en quatre compartiments qui contiennent chacun cinq panneaux; les deux panneaux supérieurs des trois premiers compartiments sont détruits, ainsi que le deuxième panneau du quatrième compartiment.

Seconde fenêtre. La rosace seule a été atteinte, mais gravement.

Troisième fenêtre. Rosace atteinte légèrement.

Transept du nord. — Vitrail au-dessus des fonts baptismaux : un beau Christ du treizième siècle, détruit presque entièrement; la tête seule et les épaules subsistent.

Transept du sud. — Au-dessus de l'horloge, un vitrail remarquable, représentant un chevalier, a été détruit.

l'inventaire des dégâts subis par cet édifice, comme il a déjà publié un rapport important sur la réparation de la flèche (*Rapport à M. Küss, maire de Strasbourg*, Strasb., broch. in-8°, 1871).

(1) Sauf quelques exceptions : ainsi, la première fenêtre contient douze figures.

V. — VITRAUX DE LA GALERIE DES PRINCES (1).

Les vitraux qui représentent des princes sont certainement une des richesses de la cathédrale. J'en donnerai d'abord la liste pour rendre plus claires les observations auxquelles ils me paraissent pouvoir donner lieu :

Première baie des princes.	1° *Heinricus Rex.*
	2° *Fredericus Rex.*
	3° *Henricus Babinbergensis* (2).
Deuxième baie.	4° *Ludewicus filius Lotharii*, après ce dernier mot les signes suivants : VII.
	5° *Ludewicus filius Lotharii*, après ce dernier mot les signes suivants : VIII.
	6° *Lotharius Romanorum imperator.*
	7° *Karolus Rex Junior.*
Troisième baie.	8° *Karolus dcs* (*dictus*) *Martel, pater Bippini.*
	9° *Karolus Magnus Rex.*
	10° *Rex Bippinus pater Karoli.*
	11° *Ludewicus Rex filius Karoli.*
Quatrième baie.	12° *Rex Philippus.*
	13° *Henricus Rex Babinbergensis.*
	14° *Rex Henricus Claudus.*
	15° *Fredericus Imperator Submersus.*
Transept nord, au-dessus de la chapelle Saint-Jean.	16° Empereur sans inscription.

(1) Sur les vitraux de la cathédrale et, en particulier, sur les verrières de la vallée du Rhin, cf. Straub, *ouvr. cité*; Guerber, *Essai sur les vitraux de la cathédrale de Strasbourg*, Strasbourg, 1848; Baron P. R. de Schauenburg, *La Peinture sur verre*, Strasbourg, 1865. M. de Schauenburg, excellent peintre verrier lui-même, étudie surtout les origines de la peinture sur verre, qu'il trouve en Bavière, dans l'abbaye de Tegernsée. Les archéologues ignorent, en général, qu'un grand nombre des vitraux de la cathédrale, presque tous ceux du côté nord, ont été dessinés avec une scrupuleuse exactitude, par les soins de M. Klotz. Ces belles reproductions coloriées se voient au musée de l'Œuvre de Notre-Dame; elles méritent d'autant plus d'être consultées, que la plupart des verrières sont placées à une telle hauteur qu'il est difficile de les bien voir.

(2) Les inscriptions sont écrites autour de l'auréole.

Grande nef, côté sud. 17° *Otto Rex.*

18° Un empereur sans nom.

Tous ces vitraux, sauf les nos 16, 17, 18, sont placés dans la nef latérale du nord.

Les vitraux 1, 2, 3 et 16 appartiennent à une époque plus ancienne que tous les autres ; les vitraux 17 et 18 étaient de la même époque. La galerie actuelle des princes date de la fin du treizième siècle ou du quatorzième siècle ; c'est ce qu'indiquent les ornements fleuronnés qui entourent les portraits. Les vitraux de l'ancienne galerie décoraient des baies cintrées ; les restes d'un arc cintré se voient encore sur le vitrail n° 1, que M. Guerber a heureusement restitué (*ouvr. cité*, fig. 1). Tous les anciens portraits sont remarquables par la simplicité, la beauté et l'ampleur des draperies, caractères qui ne se retrouvent pas dans les autres vitraux. A une époque que nous ne pouvons préciser, la galerie primitive a été dispersée en partie ; trois portraits ont trouvé place dans la galerie nouvelle ; trois autres ont été placés dans différentes parties de l'édifice ; le reste a été perdu.

Les vitraux 4 à 15 sont évidemment d'une seule époque. Les détails décoratifs, les coussins sur lesquels sont placés les personnages, offrent tous des caractères identiques.

Ce fait, qu'une galerie des princes a précédé celle que nous voyons aujourd'hui, explique pourquoi nous trouvons dans la galerie actuelle deux fois le même personnage. Ainsi les vitraux 3 et 13 représentent le même empereur. Peut-être même jugera-t-on plus loin qu'un troisième remaniement a modifié la seconde galerie, ce qui expliquerait seul quelques-uns des détails qu'elle présente.

L'abbé Grandidier a donné dans ses *Essais* le nom des princes représentés dans la galerie actuelle ; mais il n'a accompagné les attributions qu'il admet d'aucun commentaire. M. Guerber, dans son savant travail, avoue ses incertitudes. Il est en effet très difficile d'arriver à une certitude sur le nom de tous les empereurs qui figurent dans cette série.

N° 1. L'abbé Grandidier et M. Guerber reconnaissent ici Henri Ier l'Oiseleur. Cette attribution n'a pour elle aucune preuve ; je la crois même tout à fait inadmissible. Ce vitrail dif-

fère de tous les autres ; le prince est sans barbe, jeune, blond, recueilli. Il est évident que l'artiste a voulu rendre ou une figure consacrée par la tradition, ou plutôt un prince qu'il avait pu voir. Ce n'est pas là une œuvre de convention ; à mes yeux c'est un véritable *portrait*. Je ne puis y reconnaître Henri Ier, prince guerrier, qui prit la couronne assez tard. On ne saurait penser non plus à Henri III le *noir* ou le *barbu*, ni à Henri II (cf. n° 3). Peut-être faut-il reconnaître ici Henri V *le jeune*, prince mort en 1125.

N° 2. La barbe de ce personnage est d'un violet très prononcé, presque rouge. C'est là un détail important. On reconnaîtra sans peine ici Frédéric *barbe rousse*.

N° 3. Cf. plus bas n° 13.

Nos 4 et 5. Ces vitraux sont d'une explication très difficile.

Quels sont ces princes qui portent le même nom ? et que signifient les chiffres romains placés après leur nom ?

Grandidier propose de lire *Lotharius filius Lotharii* ; mais c'est là une hypothèse qu'il faudrait essayer de justifier. Je crois plutôt que ces personnages ne sont qu'un seul et même prince : Louis II, fils de Lothaire Ier (1). Un des vitraux aura été placé dans cette baie longtemps après l'autre. Quant aux chiffres qui suivent la légende, on ne remarque en général que ceux du vitrail n° 5. Pour un observateur attentif le vitrail n° 4 en porte également. J'ignore le sens qu'il faut leur attribuer et ne vois pas que l'histoire puisse en rendre compte. J'admettrais volontiers que ce sont là de simples signes destinés à remplir la fin de l'auréole, pour que l'œil ne soit frappé par aucun vide, et je ne leur accorderai aucune valeur. Si le vitrail n° 4 ne porte que deux barres et non trois, la cause en est uniquement à ce que la croix du globe tenu par l'empereur couvre à cet endroit le bas de l'auréole et ne laisse, par conséquent, aucun vide. Les artistes se donnaient une assez grande liberté pour l'inscription des légendes ; plusieurs noms sont écrits d'une façon très incomplète. Ainsi sur le vitrail n° 4 la lettre L du mot *Ludewicus* n'a jamais été écrite.

(1) Fils aîné de Louis le Débonnaire et d'Hermangarde. Il eut trois fils : Louis II, roi d'Italie et empereur ; Charles, qui régna sur le S.-E. de la France ; et Lothaire II, qui reçut la Lotharingie.

Les verriers se préoccupaient beaucoup plus du coup d'œil que de l'exactitude. Le fait de trouver deux fois le même empereur dans la même galerie n'a rien de surprenant. Cf. nos 3 et 13.

N° 6. L'empereur Lothaire (1), fils de Louis le Débonnaire. La tête seule appartient au portrait de ce prince. Le corps faisait partie d'un autre vitrail, comme on le reconnaît en suivant les plis des vêtements, qui sur les deux portraits étaient de couleur différente. Ce fait nous montre combien de changements la seconde galerie des princes a dû subir, et avec quels caprices on a rempli les vides faits par le temps. De semblables restaurations doivent rendre la critique très prudente. Si on a pu donner à Lothaire le corps d'un autre prince, et qui plus est, le corps d'un prince qui avait près de lui son fils, à plus forte raison peut-on avoir placé deux Louis II l'un auprès de l'autre, et terminé leurs légendes sans ajouter aux signes qu'on employait une valeur très exacte.

N° 7. Charles, roi de Provence (?). La raison qui peut faire admettre cette attribution est surtout que Charles est, comme Louis II, fils de l'empereur Lothaire Ier. Ainsi l'artiste aurait placé dans cette baie la famille de Lothaire, comme dans la baie suivante il a mis celle de Charlemagne. Il est donc probable que dans la lancéole 4 ou dans la lancéole 5 se trouvait primitivement un autre fils de Lothaire, Lothaire II de Lorraine.

Nos 8, 9, 10, 11. Aucun doute n'est possible sur l'attribution de ces vitraux, non plus que sur celle du n° 17.

N° 12. Philippe de Hohenstaufen, 1198-1205) (?).

N° 13. Cf. n° 3. C'est Henri II le saint, surnommé de Bamberg, parce qu'il faisait habituellement sa résidence dans cette ville.

N° 14. Ce vitrail représente le même prince. On sait que le surnom de *Claudus* lui fut donné au retour d'un voyage de Rome, où il s'était démis la jambe.

N° 15. L'inscription *Submersus* n'est pas douteuse. Les difficultés d'interprétation auxquelles elle a donné lieu me paraissent étranges; ce mot rappelle simplement le fait que Frédéric Ier se noya, dans la petite rivière qui passe près de Séleucie (rivière de

(1) Troisième empereur d'Occident.

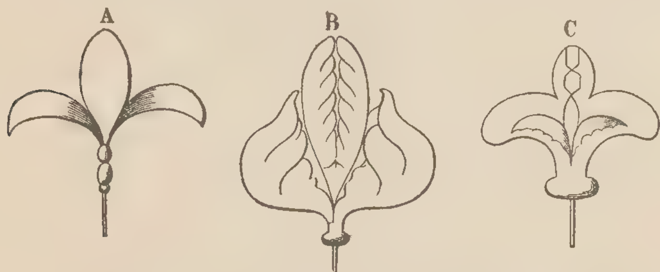
Sélef). Ce portrait diffère du n° 2 ; il représente l'empereur vieilli, la barbe est blanche (1).

D'après ce qui précède, il est évident : 1° que les artistes, en plaçant les vitraux dans la galerie des princes, n'ont suivi aucun ordre ; 2° que la seconde galerie a été remaniée plusieurs fois, et que nous ne pouvons nous faire aujourd'hui une idée juste de ce qu'elle était primitivement. Il est donc probable que plusieurs rois ou empereurs, célèbres dans la tradition par leur générosité à l'égard de la cathédrale, ont eu autrefois leurs vitraux dans l'église. Rodolphe de Habsbourg, Clovis et Dagobert, dont les statues équestres figurent sur la façade principale, devaient être représentés à côté des Frédéric et des Henri dans la série des princes. On pourrait en dire autant de plusieurs autres princes, en particulier des Othon.

VI. — Les fleurs de lis et les fleurons dans la galerie des princes.

Tous ces princes portent la couronne, et tous, à l'exception d'un seul (n° 3), tiennent le sceptre. La couronne est fleurdelisée ou fleuronnée ; toutefois l'exécution est trop imparfaite pour qu'il soit facile de reconnaître si l'artiste a voulu représenter des fleurons ou des fleurs de lis. Les sceptres portent les emblèmes suivants.

1° La fleur de lis. N° 1 (fig. A). Cette fleur n'est pas représentée



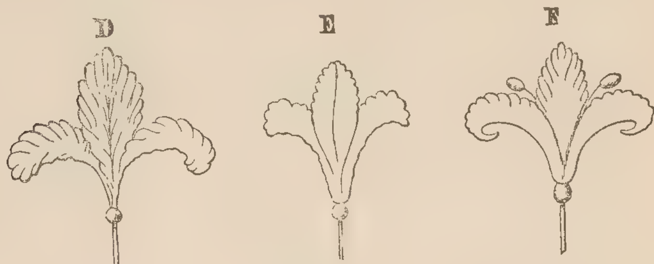
ici selon la convention la plus habituelle ; *c'est proprement une*

(1) Je n'ai aucune hypothèse à proposer pour les n°ˢ 16 et 18, dont l'ancienneté est remarquable.

fleur; la corolle est ouverte, deux pétales retombent à droite et à gauche; la disposition circulaire des pétales est nettement accusée. Cette figure se rapproche beaucoup du lis, tel qu'on le voit sur quelques vitraux représentant la Vierge (transept nord).

2° Le lis à étamine : trois lobes sur un même plan, deux étamines visibles entre les pétales (fig. F). Charles Martel.

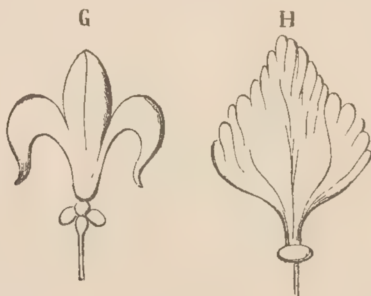
3° Le lis se rapprochant de celui des armes de France (fig. G). Pépin.



4° Un ornement végétal composé de feuilles dentelées et disposées en trois groupes, l'un plus élevé au milieu, les deux autres de chaque côté. De loin cet ornement ressemble beaucoup à la fleur de lis. Mais il est facile de voir que les feuilles sont nombreuses; on en distingue souvent cinq ou six; de plus, on ne peut reconnaître des pétales, puisque les lobes sont dentelés régulièrement. Nos 4, 6, 13, 16. (Fig. B, D, H.)

5° Un ornement incertain qui peut être un fleuron ou une fleur de lis. N° 12.

6° Ornements représentés par les figures C et E, nos 5 et 7.



Que les empereurs d'Allemagne aient parfois porté la fleur de

lis sur leur sceptre, c'est ce qui paraît être probable. Le vitrail nº 1 en fournit une preuve intéressante. D'ordinaire l'ornement qui termine le sceptre, tout en se rapprochant plus ou moins de la fleur de lis, n'est qu'une touffe végétale qui se divise en trois parties : c'est un fleuron à trois lobes. Quand ses proportions permettent de l'étudier en détail, on voit facilement qu'il est composé de feuilles plus ou moins semblables à celles de la nature, et nullement de pétales, disposées circulairement en calice. Mais quand les figures sont petites, la touffe végétale étant divisée en trois parties, le fleuron à trois lobes et la fleur de lis se confondent. Ces confusions ont dû être très fréquentes. L'art décoratif emprunte surtout ses motifs à l'ordre végétal : il ne faut pas beaucoup d'attention pour voir qu'une des combinaisons les plus simples qui se présentent à l'esprit de l'artiste est la juxtaposition de trois groupes, de trois fleurs, de trois feuilles, l'une au milieu, les deux autres à droite et à gauche. Qu'on regarde les papiers peints qui couvrent nos chambres, et nos dentelles, nos broderies, on verra partout le fleuron trilobé prédominant, et il faudra en général rectifier très peu les dessins pour en faire la fleur de lis de convention (1). De même pour la décoration des sceptres, les artistes ont été amenés tout naturellement à l'ornement trilobé. Cette disposition n'avait pas à leurs yeux d'importance ; ils n'avaient aucune raison de la préférer à une autre. Ainsi la statue de Louis le Débonnaire, sur le tombeau de ce prince, porte un sceptre dont la partie supérieure est occupée par une boule de feuillage en forme de pomme de pin. On trouve assez fréquemment représenté, au moyen âge, un sceptre à sept lobes, trois de chaque côté, le septième à la partie supérieure. Le sceptre de Frédéric Barbe-Rousse (vitrail nº 15) et celui d'Henri le Boiteux (nº 14) se rapprochent de celui de Louis le Débonnaire. On pourrait citer nombre d'exemples de ce genre.

(1) Un des exemples les plus frappants de *fleuron trilobé*, imitant la fleur de lis, se voit sur le beau sarcophage d'Adelochus, conservé à Saint-Thomas de Strasbourg, œuvre du neuvième siècle. (Cf. Schmidt, *Histoire du chapitre de Saint-Thomas*, Strasbourg, 1860, in-4°.)

La croix du nimbe que porte le grand Christ du jugement dernier, sur la façade principale de la cathédrale de Strasbourg, porte des fleurons à trois lobes.

Si cette explication est vraie, elle ne permet guère d'admettre la théorie, du reste souvent contestée, qui voit dans la fleur de lis une pointe de hallebarde. Les prétendues fleurs de lis des sceptres d'empereurs, à Strasbourg, ne sont en général que des fleurons, des assemblages de feuilles dentelées. Mais on comprend aussi combien il a été facile de croire très souvent que les sceptres et les couronnes, décorés simplement de fleurons trilobés, portaient la fleur de lis. Les sceaux des premiers Othon, de Conrad III et de Frédéric Ier, comme on l'a souvent remarqué dans les dissertations nombreuses auxquelles la fleur de lis a donné lieu, montrent ces princes portant des fleurs de lis tant au sceptre qu'à la couronne; il faut reconnaître sur ces sceaux de simples fleurons, que leurs petites proportions empêchent de bien reconnaître. Le roi Salomon et le roi David, sur plusieurs vitraux du transept nord, paraissent également porter des fleurs de lis qui ne sont sans doute que des fleurons (1). Il en est de même de plusieurs anges. Le fleuron était le complément le plus ordinaire du sceptre; on le donnait aux rois de la Bible comme aux empereurs du Saint-Empire.

Si un des personnages de la galerie des princes porte une véritable fleur de lis, le fait n'a rien de surprenant. La cathédrale a été de tout temps, dit la tradition, consacrée à la Vierge; dès le huitième siècle, les chanoines de cette église prenaient le nom de frères de Marie. Dans les plus anciennes chartes l'église de Strasbourg est appelée *Basilica Sanctæ Mariæ.* Une antique bannière de la ville, brodée au treizième siècle et qui a été brûlée dans l'incendie de la bibliothèque, portait le Christ, une fleur de lis d'argent à la main, sur les genoux de sa mère; enfin, on connaît toutes les médailles fleurdelisées de Strasbourg (2). Le lis était l'attribut de la Vierge. Dans un vitrail de la nef latérale du sud, on voit les descendants de David apporter leur bâton sur un autel; celui de Joseph pousse des lis (3), symbole de la Vierge et

(1) Le sceptre d'Hérode est souvent fleurdelisé. (Straub, *ouvr. cité*, p. 41.)

(2) *Flos reipublicæ Argentinensis*, durch Israel Murscheln, Strasbourg, MDCLIII, in-8°.

(3) Détail semblable dans les vitraux de Haslach et Walbourg. (Straub, *ouvr. cité*, p. 21 et 22.)

de Jésus. Le lis fut d'abord l'attribut de la Vierge (1), puis passa ensuite sur le sceptre des princes ; quelques familles le gardèrent dans leurs armes. Les empereurs d'Allemagne ne le prirent sur leur sceptre que par exception. Dès le temps de Philippe Auguste, Rigord dit que sur l'oriflamme de France étaient brodées des *fleurs de lis, flores liliorum.* Il ne peut y avoir aucun doute sur le sens de ces mots.

(1) Sur le lis, attribut et symbole de la Vierge, il faut surtout lire le *Paradis* du Dante, ou cette image et cette allégorie reviennent souvent : en particulier, ch. XVIII, le *Paradis*, la lettre M écrite en lis, et ch. XVII, les champs semés de lis et de roses, les vingt-quatre vieillards couronnés de lis, qui représentent les vingt-quatre livres de l'Ancien Testament, etc. Le lis comme symbole de pureté figure dans le poème d'Herrade de Landsperg. L'abbesse Herrade, s'adressant à ses religieuses, leur dit : « Salut! cohorte des vierges de Hohenbourg! amantes du Fils de Dieu, blanches comme les lis! c'est Herrade ta mère dévouée qui t'adresse ce cantique... Christ te prépare des noces au milieu d'ineffables délices, etc. » Et ailleurs : « Voici venir de Sion celui qui gouverna Jérusalem... *Une fleur* est née de la Vierge, et toute créature se réjouit; toutes les lèvres louent le Seigneur. » Au-dessous des médaillons des quarante-six religieuses et des douze sœurs converses de Hohenbourg, on lisait : « Blanches fleurs, pures comme la neige, vous qui répandez le parfum de vos vertus et qui vous reposez dans la contemplation des choses divines, méprisant la poussière terrestre, oh! que votre course soit toujours dirigée vers le ciel, où vous verrez face à face le fiancé encore en ce moment caché à vos yeux affaiblis. » Herrade vivait encore en 1195, mais elle mourut, semble-t-il, très peu après cette date, et sans doute à la fin de cette année.

Quant aux systèmes qui voient dans cette fleur un emblème de la vie nouvelle qui reparaît au printemps, quand les aroïdées arrivent à leur floraison dans les lieux humides, et qui rattachent cet attribut aux symboles païens de la génération, ces théories ont le grand tort d'être trop ingénieuses. (Woillez, *Iconographie des plantes aroïdes figurées au moyen âge en Picardie et considérées comme origine de la fleur de lis de France*, Amiens, 1848.) Le lis est bien plutôt un symbole de pureté; on sait qu'il figure déjà dans les paraboles du Nouveau Testament; il avait frappé les premiers chrétiens. A quelle époque devint-il l'attribut de la Vierge? Voilà, je crois, tout ce qui reste à trouver. Je ne pense pas non plus qu'il y ait lieu de chercher longtemps quelle est au juste celle des plantes aroïdes que la tradition a voulu représenter. Les gens du moyen âge n'étaient pas des botanistes habiles, et comme leurs dessins restaient toujours plus ou moins conventionnels, on ne saurait leur demander une précision à laquelle ils n'ont pas songé. — Le lis était un symbole pour les anciens. On sait que, dans la couronne de Méléagre, Anyté, Miro et Sappho figurent sous le symbole du lis. « Ce qui nous reste des poésies d'Anyté suffit pour expliquer le symbole du lis sous lequel elle est figurée dans la *couronne de Méléagre.* » (Dehèque, *Anthologie grecque*, II, p. 298; *Anthologie*, édit. Jacobs, I, p. 69; édit. Tauchnitz, I, p. 49.)

Ces lis, il est vrai, étaient des figures de convention ; mais ceux des médailles de Strasbourg, qui sont certainement des lis, ont les mêmes caractères; ils se rapprochaient du fleuron, parce que, sans doute, le fleuron précéda le lis comme ornement et comme attribut.

Aucun emblème n'a donné lieu à plus de discussions que la fleur de lis. De Foncemagne, dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, lui a consacré une dissertation importante. M. N. de Wailly, récemment, a résumé et discuté les opinions contradictoires sur ce sujet. Il m'a semblé que les vitraux de la galerie des princes fournissaient quelques données nouvelles qui confirment et complètent la théorie de M. N. de Wailly (1). En résumé :

1° Les empereurs d'Allemagne, les princes carlovingiens et, en général, tous les rois représentés dans la cathédrale de Strasbourg, portent le sceptre surmonté d'un ornement végétal, composé de feuilles dentelées, qui ne peut être confondu avec le fer d'une hallebarde, mais qui est un fleuron divisé en trois parties principales.

2° Quelques-uns de ces princes portent la fleur de lis facilement reconnaissable.

3° Le fleuron des sceptres et la fleur de lis ne diffèrent qu'à un examen très attentif. Ils ont été souvent confondus; la figure conventionnelle de la fleur de lis doit s'expliquer en partie par l'usage des fleurons qui sont antérieurs à cette fleur.

Toutefois, quand on étudie la fleur de lis dans la cathédrale de Strasbourg, il est un détail qui reste d'une explication très difficile. Parmi les scènes sculptées sur le grand portail, on voit la résurrection ; le tombeau est garni de lis semblables de tous points à ceux de France et alternant avec les tours de Castille. Il est évident qu'ici cet emblème ne se rapporte pas seulement à la Vierge, mais rappelle les armes de France. M. Straub a remarqué la même particularité dans l'église d'Haslach. Les lis si fréquents dans les verrières de la cathédrale sont-ils seulement les attributs de la Vierge? Pourquoi les emblèmes de la dynastie capétienne figurent-ils à une place aussi apparente, sur un bas-relief du quatorzième siècle? L'histoire montre bien que dès le quin-

(1) *Éléments de paléographie*, II, p. 82.

zième siècle l'Alsace se détache de l'empire qui l'abandonne et se rapproche de plus en plus de la France; ce pieux hommage à la mémoire de saint Louis et de Blanche de Castille nous indique-t-il, dès l'âge précédent, des relations entre l'Alsace et la France beaucoup moins connues et non moins dignes, sans doute, d'être mises en lumière (1)?

VII. — Notices sur la cathédrale de strasbourg.

Les principales notices sur la cathédrale de Strasbourg sont : 1° Les *Essais* de l'abbé Grandidier publiés sous ce titre : *Essais historiques sur la cathédrale de Strasbourg*, 2 volumes in-8°, Strasbourg, 1782; 2° *La cathédrale de Strasbourg*, par M. Frédéric Piton, Strasbourg, 1861 (2).

L'ouvrage de l'abbé Grandidier sera toujours intéressant. L'histoire d'Alsace et celle de l'évêché de Strasbourg, en particulier, étaient familières à ce savant, qui les avait étudiées aux sources mêmes. C'est cette connaissance des chroniques du moyen âge qui donne une si grande valeur à son œuvre. Il enregistre avec beaucoup de soin tous les faits historiques qu'il a pu découvrir dans les manuscrits et dans les chartes. Mais Grandidier n'est qu'un archéologue assez médiocre; les styles différents, les caractères qui distinguent chaque époque lui sont peu connus; l'histoire seule paraît à ses yeux digne d'intérêt. Le premier volume, consacré à des considérations historiques, est excellent; le second, qui contient la description du monument, ne peut nous paraître qu'insuffisant (3).

(1) Le lis est partout dans la cathédrale de Strasbourg. Ainsi, dans le grand vitrail près des orgues, saint Radoldus porte la fleur de lis sur la poitrine; la lancéole de saint Rotharius est encadrée de fleurs de lis, etc.

(2) Schreiber, qui a consacré deux monographies aux cathédrales de Fribourg et de Constance, s'est également occupé de l'église métropolitaine de Strasbourg. Toutefois, son livre, écrit en 1820, a surtout une valeur comme étude historique. Il néglige trop les renseignements que pouvait fournir le monument lui-même; il ajoute donc peu aux recherches de Grandidier. Schreiber était de Fribourg, qu'il habitait; il n'a vu notre cathédrale qu'en passant. La *Dissertation* de Schweighæuser sur la cathédrale de Strasbourg date de 1780, Strasbourg, in-8°. Quant à la *Nouvelle description* de Miller, un petit volume in-18, elle est plutôt à l'usage des touristes que des archéologues.

(3) Grandidier avait pu consulter de précieux manuscrits que l'incendie

M. Piton connaît bien l'édifice qu'il décrit. Depuis des années déjà longues, il vit dans la cathédrale et en examine tous les détails avec la passion d'un antiquaire qui trouve dans ce musée de perpétuels sujets d'études. Toutefois, il suffit d'ouvrir son livre pour voir qu'il n'y groupe pas les chapitres dans un ordre logique. Il décrit chaque partie de l'édifice : il ne fait pas l'histoire de la construction. On souhaiterait qu'il unît les données historiques recueillies par l'abbé Grandidier à l'analyse minutieuse et détaillée de l'édifice, qu'il nous fît assister siècle par siècle à sa transformation, commentant les chartes et les chroniques par les données de l'archéologie, expliquant les faits archéologiques par les témoignages écrits. Faute d'avoir adopté cette méthode scientifique, la seule qui aujourd'hui puisse être admise dans les travaux de ce genre, son livre n'est pas exempt de confusion et paraît s'adresser exclusivement aux touristes curieux. La vraie méthode n'ôterait rien au livre de l'intérêt qu'il doit avoir pour le public ordinaire ; elle satisferait entièrement les savants.

Il n'est pas nécessaire de remarquer qu'une étude scientifique de la cathédrale d'après les principes que nous rappelons serait longue et difficile. Il faudrait suivre l'édifice de siècle en siècle, en donner à chaque époque le plan restitué, montrer les transformations qu'il a subies, enfin résoudre une série de questions qu'on passe aujourd'hui sous silence ou qu'on laisse incertaines dans des études purement descriptives, mais qui, dans un travail scientifique, si on n'y donnait pas une solution d'une vérité évidente, empêcheraient l'auteur de continuer sa marche. Ce long travail sera sans doute fait un jour ; le monument en vaut la peine. Du moins, je réunis ici, dans un court résumé chronolo-

du 24 août a détruits, ainsi ceux de Daniel Specklé (1536-1589). Les mémoires de cet ingénieur contenaient nombre de renseignements sur la cathédrale ; ils allaient être publiés quand ils furent brûlés. M. L. Spach a consacré, dans ses *Biographies alsaciennes*, une notice intéressante à Specklé. Jean-Georges Heckler (1628-1669), architecte de la cathédrale, avait aussi laissé des notes importantes ; elles ont été heureusement lues et analysées par un de ses successeurs, M. Klotz, mieux à même que personne de les contrôler, et qui, sans doute, voudra en faire profiter le public. La bibliothèque possédait aussi la chronique de Jacques Twinger de Kœnigshoven (mort en 1480), qui allait être éditée à nouveau, ainsi que les notes que Jean Schilter (1632-1705) avait consacrées à cet ouvrage.

gique, les principales transformations que l'édifice a subies. Je ne sache pas que ce résumé figure dans les ouvrages publiés jusqu'à ce jour.

I. Avant la construction d'une église chrétienne, sur l'emplacement occupé aujourd'hui par la cathédrale, s'élevait un temple païen, consacré à Hercule. Restes de ce temple, le puits de la chapelle Sainte-Catherine, peut-être quelques statues publiées par Schœpflin, décrites par Grandidier. Cf. *Essais*, I, ch. I (1).

II. Ce temple est détruit, ou plutôt transformé, à la fin du quatrième siècle. A cette date, premier sanctuaire chrétien sur l'emplacement que devait occuper la cathédrale.

III. L'église du quatrième siècle, détruite en 406 et 407, d'après Grandidier.

IV. Reconstruction au temps de Clovis et sous les auspices de ce prince. La statue de Clovis, placée sur la façade principale au treizième siècle, prouve que dès cette époque la tradition relative à cette reconstruction était populaire. L'église élevée par Clovis était sous l'invocation de la Vierge et dédiée sous le titre de son Assomption (504-510). Elle s'appelait *Basilica sanctæ Mariæ* ou *Monasterium majus*. Kœnigshoven nous en avait conservé un plan, qui s'est vu longtemps dans les archives de la cathédrale.

Cette église était une basilique à trois nefs. La grande nef s'ouvrait par un narthex; la chaire était devant le chœur; le chœur paraît avoir été séparé de la nef principale par un mur percé de deux ouvertures. Le plan n'indique pas d'autel dans le chœur, ce qui est inadmissible. On y célébrait, sans doute, les offices principaux; mais le prêtre était séparé des fidèles, et à certaines heures même on devait fermer par un voile les deux portes du chœur. Si imparfait que soit le plan de Kœnigshoven, dans ses parties principales il se rapproche beaucoup des églises byzantines modernes qui ont conservé les anciennes traditions. Les chroniqueurs disent que cette basilique avait été bâtie en bois et en briques. Dagobert I[er] et Dagobert II l'enrichirent de nombreux présents.

V. D'après Kœnigshoven, Charlemagne fit rebâtir le chœur de la cathédrale. Les chroniques ont enregistré les nombreux pré-

(1) Voir toutefois notre § 2.

sents que ce prince et son fils firent à l'église, mais elles ne parlent pas d'une construction totale. Le moine Ermoldus Nigellus, exilé en Alsace, a décrit la cathédrale telle qu'elle existait à cette époque (1).

Ce qu'était la cathédrale du neuvième siècle, nous l'ignorons. La crypte dans son ensemble n'est pas de cette époque, mais de l'époque suivante. Toutefois il est probable que plusieurs des matériaux, fûts de colonnes, chapiteaux du neuvième siècle, furent employés à nouveau dans la construction du douzième siècle.

VI. Le jour de Pâques de l'année 1002, la cathédrale fut brûlée par Hermann, duc d'Alsace et de Souabe, qui avait pris la ville d'assaut. L'évêque Werner en recommença la construction quelques années après. On admet que, depuis l'année 1050 jusqu'à l'année 1275, on ne cessa de travailler à la cathédrale. On ne peut croire cependant que, durant ces deux siècles et demi, l'édifice resta une bâtisse en construction. Le culte y fut toujours célébré. On répara d'abord au plus vite les dégâts, puis on travailla à la transformation de l'œuvre : c'est dans ce sens qu'il faut entendre que l'on mit deux cent soixante ans à construire la cathédrale. En 1145, saint Bernard célébrait la messe dans la cathédrale ; en 1153, l'évêque Burchard dédiait la chapelle de Saint-Martin. Le collège des frères de Sainte-Marie ne cessa jamais, semble-t-il, de célébrer l'office dans le chœur.

Ainsi, quand on parle de ce long travail de plus de deux siècles, il faut bien entendre qu'il s'agit de réparation, de *transformation* et de construction. Pendant cette période, l'édifice fut incendié cinq ou six fois ; il faudrait une étude de détail minutieuse pour reconnaître partout les dates de toutes les parties de l'édifice. Mais les désastres et la lenteur de l'œuvre expliquent le mélange des styles dans les portions de l'église qui appartenaient à cette époque.

Les deux transepts et le chœur appartiennent au douzième siècle. Toutefois, il est facile de voir que la façade du transept sud n'est pas romane dans toutes les parties. Il est probable que la cathédrale romane ne se composait pas seulement du transept et

(1) Muratori, *Historiens d'Italie*, t. II.

du chœur. Les vitraux romans qu'on retrouve dans la grande nef et dans la nef latérale du nord devaient appartenir à une *galerie des princes* qui suppose une nef romane. Bien d'autres indices, du reste, prouvent l'existence de cette nef. Je ne doute pas qu'une étude scientifique du monument ne confirme la conjecture que j'exprime ici. C'est à cette période qu'appartiennent : la mort de la Vierge, son couronnement, au-dessus de la porte de l'horloge, les deux belles statues de la Foi nouvelle et de la Foi ancienne, à la même porte, et aussi la *colonne des Anges*, c'est-à-dire les plus beaux morceaux de sculpture que possède la cathédrale.

Il est évident que, pour retrouver le plan de la cathédrale romane, il faudrait s'aider de toutes les données fournies par les édifices de cette époque encore debout dans la vallée du Rhin ou en Allemagne. L'église des Apôtres et l'église Saint-Martin, à Cologne, la cathédrale de Worms, l'église de Saint-Paul dans la même ville, le couvent de Laach, la cathédrale de Bonn, celles de Wurzbourg et de Bamberg, fourniraient de nombreuses indications comparatives (1).

VII. Au treizième siècle, on bâtit la nef principale. L'église intérieure était achevée en 1275. C'est à cette date qu'Erwinn fit le plan des deux tours. Le plan sur lequel l'œuvre fut commencée est au musée de l'œuvre de Notre-Dame ; il mériterait d'être publié, ainsi que les autres documents qui l'accompagnent (2). La cathédrale devait avoir deux tours comme nombre d'églises du moyen âge, Notre-Dame de Paris par exemple, mais surmontées de deux clochers (3). Au-dessus de la porte principale on éleva un rehaussement, de sorte qu'aujourd'hui l'édifice présente une vaste façade rectangulaire et non deux tours.

Pour cette période, les dates sont certaines ; Grandidier les a parfaitement établies.

1277. Erwinn de Steinbach commence les tours et la façade (4).

(1) Les cathédrales de Mayence, de Bâle, de Limbourg, de Trèves, d'Erfurt, de Memmingen, de Spire, dans leurs parties primitives, présentent aussi le même style que les transepts de la cathédrale.

(2) Ces plans, grâce à M. Klotz, sont disposés dans des vitrines où il est facile de les étudier. Il faut les regarder comme un des documents les plus précieux que nous aient laissés les maîtres du moyen âge.

(3) Les églises de Fribourg et de Thann sont bâties sur un plan analogue.

(4) Inscription autrefois sur la grande porte. (Cf. Grandidier, I, p. 41.)

Le problème ici serait de savoir quelles constructions Erwinn fut obligé d'abattre. Je crois qu'il n'avait pas toute liberté d'action; que cette façade devait en remplacer une autre sans qu'il fût possible d'avancer beaucoup sur la place. A l'occident, il se trouvait limité; à l'orient, il rencontrait des difficultés, mais il pouvait les surmonter; c'est là sans doute la raison pour laquelle les dernières baies des nefs latérales ne sont pas complètes. Il a fallu revenir sur le plan du treizième siècle.

1291. L'édifice était élevé jusqu'à la galerie dite des Quatre Princes (1).

1318. Mort d'Erwinn (2). Son fils Jean continue son œuvre. C'est à cette époque que se rapportent les statues du portail principal et des deux portes latérales.

1331. Construction de la chapelle Sainte-Catherine.

1365. La tour est achevée. Il resterait à fixer la date du rehaussement au-dessus de la porte principale; le plan d'après lequel il a été élevé existe à l'Œuvre de Notre-Dame; il est sensiblement postérieur à celui d'Erwinn.

Le passage suivant, d'Æneas Silvius Piccolomini, mérite à tous égards d'être remarqué : « Argentinæ ecclesia pontificalis, secto lapide magnifice constructa, in amplissimam fabricam assurrexit, *duabus ornata turribus*, quarum altera quæ perfecta est, mirabile opus, caput inter nubila condit. » Au moment où ces lignes furent écrites, il ne semble pas que le rehaussement fût déjà élevé (*Germania*, cap. IX). Æneas Silvius avait étudié à Strasbourg; il y vint, en 1432, comme légat pontifical.

1439. La flèche achevée par Jean Hültz (3).

1453. Construction du baptistère actuel (4).

1487. Construction de la chaire; la date est inscrite sur une banderole.

1494-1505. Portail Saint-Laurent (5).

(1) Schad, *Beschreibung des Münsters zu Strasburg*, p. 45, Strasbourg, 1617.

(2) Épitaphe dans la cathédrale. (Piton, p. 28.)

(3) Grandidier, I, p. 47, 49. Remarquez surtout l'inscription relative à Jean Hültz, mort en 1449. (Schad, p. 16.)

(4) Schad, p. 17.

(5) Grandidier, p. 64 et suiv.

Un travail tel que la critique le demande serait surtout une suite de plans, une série des états successifs de la cathédrale; l'église romane devrait y tenir la place principale, car il est aujourd'hui difficile de se faire une idée certaine de ce qu'elle était. A partir du quatorzième siècle, l'ouvrage deviendrait surtout descriptif; mais l'histoire ne pourrait oublier quelle place importante tient l'église de Strasbourg dans la série des cathédrales gothiques; il aurait à étudier en détail le symbolisme du monument, les admirables verrières de la nef et des bas côtés, les bas-reliefs et les statues, à en apprécier le mérite, à en expliquer le sens général et le sens particulier, à retrouver les transformations par lesquelles a passé l'esprit qui a conçu et exécuté ce vaste ensemble et ces détails infinis (1). Un pareil ouvrage doit être le privilège de ceux qui vivent dans l'édifice, qui, par le soin avec lequel ils le réparent et l'étudient, ont pu y faire une foule de ces remarques qui sont le fruit du temps et de la patience. C'est d'un Alsacien qu'il faut attendre une monographie complète et scientifique de la métropole de l'Alsace.

(1) Ce mot, ici, n'a rien d'exagéré; ceux qui connaissent le mieux la cathédrale ne peuvent se flatter d'y avoir tout vu. Le bombardement a fait tomber sur le parvis de petites colonnettes que nul n'avait jamais songé à étudier; les chapiteaux portent des bas-reliefs en miniature sur lesquels on voit des scènes très variées : par exemple, des soldats du quinzième siècle dansant au son du tambourin, un moine défroqué par un diable, etc. Ces colonnettes sont maintenant au musée de l'Œuvre de Notre-Dame. Les personnages, exécutés avec beaucoup de soin, n'ont pas un décimètre de hauteur.

XXXIV

SUR QUELQUES REPRÉSENTATIONS DE LA MORT DE LA VIERGE

(*Revue archéologique*, 1870-71, p. 337-344.)

J'ai décrit récemment dans la *Revue* (1) un des bas-reliefs les plus remarquables et les moins connus de la cathédrale de Strasbourg, la *dormition* de la Vierge, sculptée au-dessus de la porte dite *de l'horloge*. Ce sujet a souvent inspiré les artistes du moyen âge (2). Même en négligeant les fresques byzantines (3) et les miniatures, le catalogue des dormitions prendrait un volume. Dans une série aussi riche, il est du moins facile de faire un choix. Je voudrais donner ici quelques exemples qui montrent avec précision comment la scène primitive s'est transformée selon les temps, et qui permettent d'en suivre l'histoire. Sans revenir sur le bas-relief de Strasbourg, je rappellerai seulement qu'il est d'une simplicité et d'une beauté qui ne se retrouve dans aucune des dormitions que j'ai pu voir. Nous avons là une œuvre faite certainement d'après un modèle très ancien, et nous pouvons y reconnaître le type premier d'un sujet si fréquemment traité depuis. Le catalogue qui va suivre ne fera, je crois, que confirmer cette opinion (4).

(1) Voir le numéro d'octobre 1871[, et ci-dessus, p. 622 et suiv.].
(2) J'ai donné quelques exemples pris surtout dans la vallée du Rhin.
(3) Il est rare qu'une église byzantine ne possède pas une dormition.
(4) J'ai rapproché du bas-relief de Strasbourg un marbre représentant la Vierge, monument que j'avais vu en 1868 dans un petit village perdu sur la côte de la mer de Marmara. L'église de *Santa Maria in Porto*, à Ravenne,

1° Musée de Darmstadt. Ivoire du neuvième siècle. La Vierge est étendue sur son lit; à droite et à gauche, quatorze personnages sont groupés sept par sept. Le Christ, debout derrière le lit, tient l'âme de sa mère, figurée sous la forme d'un enfant au maillot. Un ange, dans la partie supérieure du cadre, emporte une figure semblable. La scène est très nette; elle a même une simplicité relative; toutefois elle diffère de la dormition de Strasbourg par deux caractères : 1° Le Christ ne bénit pas de la main droite; 2° l'âme n'est pas une petite personne vêtue d'une longue robe, joignant les mains. La figure ci-jointe indique le mouvement du Christ : il tourne la tête et montre l'âme de sa mère à l'assistance.



2° Bibliothèque de Ravenne. Ivoire du onzième ou du douzième siècle. La scène est la même. Le Christ montre l'âme de sa mère; cet ivoire est d'un moins bon travail que le précédent. En regardant attentivement au-dessus de la tête du

possède une Vierge semblable, appelée la *madonna greca*. Cette Madone porte les lettres $\overline{\text{MP}}$ $\overline{\Theta\Upsilon}$; c'est une œuvre grecque très ancienne, d'un style simple et ferme. Il est rare qu'on puisse en apprécier toute la beauté parce que la piété des fidèles a couvert cette image de bijoux et de draperies; dépouillée de ses ornements, elle reprend son vrai caractère. Ce marbre appartient au cinquième ou au sixième siècle; il est donc contemporain des belles mosaïques qui décorent les basiliques de Ravenne.

Christ, on reconnaît que l'artiste avait écrit à l'encre rouge une légende effacée aujourd'hui, HKV MHCIC (1); la lettre H porte un esprit et la syllabe CIC un accent. C'est là un travail certainement grec, apporté d'Orient en Italie. Gori a publié une dormition qui, dit-il, appartenait à l'église de Saint-Michel, à Murano; il n'est pas douteux qu'il faille reconnaître dans notre ivoire celui dont il a donné le dessin, bien que les exemplaires de représentations identiques ne soient jamais rares en Grèce. Dans tous les cas, la composition n'est pas occidentale (2), et c'est là pour nous une raison de la citer ici. Cet ivoire est un des exemples de la dormition grecque, qui ont dû être fréquents en Europe au moyen âge. — Deux des apôtres tiennent un encensoir; au second plan, quatre personnages regardent la scène en pleurant.

3° Baptistère de Florence. Tableau en mosaïque représentant les différents *mystères* de la Vierge. Cette dormition est grecque. Le tableau fut donné en 1394 au baptistère par une Vénitienne, *Nicoletta de Grionibus*, qui le tenait de son mari, autrefois attaché au service des empereurs de Constantinople (3). Jean Cantacuzène l'avait dans son oratoire. Le Christ tient l'âme des deux mains et ne bénit pas. Derrière les apôtres on voit deux évêques : Gori pense qu'ils font allusion aux églises de Jérusalem et de Constantinople, et à la translation sinon des restes, du moins des vêtements de la Vierge de Jérusalem à l'église des Blachernes (4).

4° Musée Barberini. Ivoire représentant les mystères de la Vierge; probablement du onzième siècle; travail assez médiocre. Deux apôtres tiennent des encensoirs. Le cadre

(1) Orthographe fréquente, qui se rencontre déjà dans les premières inscriptions chrétiennes de la Grèce, en particulier à Mégare, χυμητήριον.

(2) *Thesaurus veterum diptychorum*, publié d'après les manuscrits de Gori, par Passeri, III, pl. XLII. Un second ivoire, autrefois conservé à Murano, est aujourd'hui à Ravenne, pl. XLI; il porte la légende ΑΝΑΛΗΨΗ.

(3) Gori, *Monumenta sacræ vetustatis insignia basilicæ baptistarii Florentini*, dans le *Thes. vet. dipt.*, III, p. 327.

(4) Voir plus bas, n° 9. Détails qui ne paraissent pas favorables à cette explication.

est très petit; la scène n'est pas représentée avec tous les détails ordinaires; mais l'ivoire est grec (1). C'est donc un troisième exemple à ajouter aux précédents.

5° Chartreuse de Pavie. Grand triptyque, dans l'ancienne sacristie. Cet ouvrage considérable ne compte pas moins de soixante-six bas-reliefs et un nombre infini de personnages. Il a pris, dit-on, à son auteur, Bernard des Ubbriachi, plus de vingt années. Cette œuvre, dont l'histoire est mal connue, est relativement moderne; mais Bernard des Ubbriachi s'est visiblement inspiré de modèles anciens; il a souvent affecté des formes archaïques, négligeant à plaisir les exemples plus vivants que lui offraient ses prédécesseurs du douzième siècle et même du treizième. C'est là ce qui est souvent arrivé pour les ivoires et ce qui arrive encore tous les jours en Orient. J'ai vu en Grèce des sculpteurs sur ivoire qui, de parti pris, conservaient les types hiératiques; ils se permettaient parfois de copier des œuvres modernes et ils le faisaient avec un véritable talent, mais, disaient-ils, ces concessions ne pouvaient que compromettre la dignité de leur art. La dormition représentée sur le triptyque de la Chartreuse de Pavie est byzantine; elle se rapproche, en particulier, beaucoup de celle qui est décrite plus haut sous le numéro 2; même disposition des personnages, même attitude du Christ, même figure donnée à l'âme de la Vierge. Bernard des Ubbriachi a copié un modèle grec.

6° Nurenberg, *Germanische Sammlung*. Ivoire du quatorzième siècle. Un ange, placé près du lit, pose une main sur la bouche de la Vierge; il reçoit le dernier souffle, l'âme de Marie. Le Christ debout, à droite, bénit sa mère. Les dimensions de ce bas-relief sont si petites qu'il m'a été impossible de reconnaître le caractère de la bénédiction. Trois apôtres, placés derrière le lit, regardent la scène; deux autres, aux premiers plans, disent des prières. La représentation byzantine est déjà ici sensiblement altérée, bien qu'à un examen peu attentif cet ivoire puisse paraître

(1) Gori, *Thes. vet. dipt.*, III, p. 287.

présenter les mêmes caractères principaux que les précédents. L'image matérielle de l'âme a été supprimée (1).

7° Parme, Musée, salle des primitifs. Tableau d'un auteur incertain (treizième siècle). Le Christ bénit à *la grecque* et tient l'âme de sa mère, qu'il semble serrer sur sa poitrine; les inscriptions MP ΘΥ, IHC XC, attestent que l'œuvre est grecque. J'y reconnaîtrais volontiers une copie de l'école de Melchiore Greco ou de Riccio Andrea di Candia. La scène byzantine est à peine altérée, bien que les figures des personnages n'aient pas complètement l'expression grecque.

8° Bologne, Musée. Tableau de Jacopo Avanzi, n° 159; quatorzième siècle. Des anges tiennent à la tête du lit la tenture sur laquelle repose la Vierge; un grand nombre de saints ont remplacé les douze apôtres; l'âme de la Vierge est enveloppée d'un long voile blanc; cette petite figure paraît toute joyeuse d'être reçue dans les bras de Dieu. Au-dessus de cette scène est le couronnement de la Vierge. La même disposition se retrouve sur le triptyque de la Chartreuse de Pavie (2).

9° Même musée. Auteur incertain, n° 170; quatorzième siècle. Des anges tiennent des palmes, des encensoirs, joignent les mains et prient autour du lit. Le Christ, sous les traits d'un beau jeune homme, la tête ornée d'une couronne occidentale, reçoit l'âme de la Vierge; ici la petite figure porte une sorte de robe de religieuse de couleur sombre. Un évêque mitré, la crosse à la main, lit des prières derrière le lit (3); le Christ est suspendu au-dessus de la scène générale. L'expression mystique de toutes les figures est remarquable.

10° Parme, Musée. Tableau du Giotto ou plutôt de son école. Des anges tiennent des cierges, des encensoirs. Le Christ,

(1) Cf. une dormition de la Vierge représentée sur une des portes du dôme de Pise, œuvre du onzième siècle, et peut-être d'une époque antérieure. Ciampini a publié et étudié cette représentation, *Monumenta vet. in quibus præcipue musiva opera, etc.*, I, p. 47. Ses remarques sont intéressantes.

(2) Cf. aussi n° 11.

(3) Cf. n° 3. Deux prêtres, dont l'un lit des prières.

au milieu du tableau, porte l'âme de sa mère qui le regarde et lui tend les mains ; cette petite figure est un véritable poupon ; les cheveux sont courts ; les joues, les bras rappellent un nouveau-né. Les apôtres, le Christ, Marie ont la belle expression propre au Giotto (1).

11° Santa Maria in Porto fuori, petite église à une lieue de Ravenne, sur le bord de la mer ; fresque du Giotto. Cette admirable peinture a été en partie passée à la chaux et se voit mal. La tête de la Vierge est très distincte ; c'est une des belles œuvres de ce grand peintre. Le Christ est suspendu au-dessus du lit et porte l'âme de sa mère (2). A l'étage supérieur, couronnement de la Vierge.

Au quinzième siècle, le Christ disparaît presque toujours des scènes de dormition. La Vierge est entourée d'apôtres, d'anges, de personnages étrangers à la légende telle que la rapportent les évangiles apocryphes. Des prêtres disent des prières, des enfants de chœur tiennent des encensoirs. Je citerai, comme exemple, le bas-relief de la chapelle de la Croix à Strasbourg (3). Les artistes se plaisent à multiplier les détails empruntés à la vie de leurs contemporains. Les mobiliers et les costumes sont ceux de l'époque.

12° Musée de Bâle. Tableau de Jean Holbein le Vieux, daté de l'année 1490. La Vierge est assise au-devant du lit; les apôtres l'entourent ; ils portent des auréoles sur lesquelles on lit leur nom. L'un d'eux, accoudé sur le lit, paraît absorbé dans une lecture pieuse. La Vierge tient un cierge ; un ange allume un encensoir. Différents personnages portent le vase qui contient l'eau bénite. Le Christ n'assiste pas à la mort de sa mère.

13° Même musée. Dessin de Jean Holbein le Vieux, daté de l'année 1508. Ce dessin est au lavis relevé de blanc sur fond

(1) Rapprocher de cette dormition celle qui a été sculptée par Andrea Orcagna à l'église Saint-Michel, à Florence ; elle est datée de l'année 1354. Cf. Gori, *Monumenta sacræ vetust. insig. basil. bapt. Florentini*, l. 1.

(2) Padoue. Église *Madonna dell'Arena*. Même représentation, également du Giotto.

(3) Ce bas-relief est décrit dans l'article cité plus haut. Le Christ y figure, mais à peine reconnaissable ; il est placé à une petite fenêtre.

rougeâtre. La Vierge est assise au pied du lit ; un homme lui remet un cierge et une palme ; il a le costume du quatorzième siècle, porte un trousseau de clefs et une bourse. Au second plan, un serviteur regarde la scène. D'autres accessoires complètent ce premier tableau. Au-dessus de cette représentation on en remarque une autre ; une jeune enfant est agenouillée dans l'attitude du plus profond recueillement ; les cheveux flottent sur une robe très simple ; les yeux sont levés et regardent le ciel. Trois anges descendent vers cette enfant et l'appellent à eux. Ici la Vierge mourante est distincte de son âme, mais cette âme est figurée sous la forme d'une jeune fille ravie par la contemplation du bonheur céleste. Une inscription précise le sens du dessin. A la tête du lit on peut encore déchiffrer ces mots écrits dans un cadre : *exalta(ta) es sancta Dei genitrix...* Nous sommes loin de la dormition byzantine.

La représentation se transforme une dernière fois, la *dormition* se confond avec l'*assomption* et avec le *couronnement* de la Vierge.

14° Chartreuse de Pavie. Bas-relief dans le chœur dû côté de l'épître. Cette vaste composition compte quatre compartiments : 1° tombeau de la Vierge; les apôtres et des anges l'entourent ; ils n'y voient plus que le linceul ; 2° Dieu au-dessus du tombeau ; 3° foule d'anges qui jouent de divers instruments ; 4° Marie reçue dans le ciel. On sait combien fréquemment ce sujet, qui admet de nombreuses variantes, a été traité depuis la Renaissance.

Ces quelques exemples, si peu nombreux qu'ils soient, permettent, je crois, de suivre l'histoire de la *dormition* depuis le temps où les Byzantins étaient nos maîtres dans les arts jusqu'au seizième siècle. La scène a été traitée pour la première fois par des artistes orientaux. Aujourd'hui encore, dans toute l'Église orthodoxe, on ne se lasse pas de la reproduire, et on se conforme en général au type arrêté vers le douzième siècle par les moines du Mont-Athos. C'est celui que reproduisent les ivoires décrits plus haut sous les numéros 1 et 2. Les Byzantins nous firent connaître cette représentation ; les primitifs d'Italie l'imitèrent d'abord avec

une scrupuleuse exactitude ; mais bientôt ils animèrent les figures et, dès le treizième siècle, Giotto, tout en conservant presque tous les caractères matériels de la dormition byzantine, lui donna une élévation mystique inconnue à l'Orient. Il y introduisit même parfois des éléments qui en modifièrent tout à fait l'esprit général. Le quatorzième et le quinzième siècle oublièrent davantage encore la représentation primitive, jusqu'à ce point qu'elle disparut de la peinture religieuse. De nos jours, les archéologues seuls comprennent le sens de la petite poupée que tient le Christ.

L'histoire de la *dormition* n'a été faite encore qu'en partie. Gori (1) a bien montré qu'autrefois, dans l'Église d'Occident, la mort de la Vierge était célébrée par une fête spéciale (2); il a dit l'importance qu'avait cette dormition aux yeux des Pères grecs, qui lui ont consacré plusieurs discours (3). Il reste à faire plus. L'idée de peindre l'âme de la Vierge sous la forme d'une petite figure s'explique par la manière dont les Grecs ont toujours compris la vie de l'âme séparée du corps. Une des représentations les plus anciennes qu'ils nous aient laissées (les bas-reliefs du monument de Xanthos) nous offre des figures enfantines emportées par des harpies. Ces enfants sont les âmes des morts (4). Cette conception est essentiellement grecque. Les Occidentaux ont pu l'admettre, comme ils ont admis tant d'autres usages grecs; mais dès qu'ils ont eu un génie propre, ils ont si bien modifié cette représentation qu'ils en ont oublié le sens premier. C'est la forme même des esprits qui ont créé cette scène qu'il faudrait analyser, pour faire voir comment cette conception leur était naturelle. Je n'ai voulu ici que toucher aux côtés tout extérieurs de la question. Les études archéologiques ont bien pour objet de faire revivre les sentiments du passé dans ce qu'ils ont de plus délicat, de plus particulier et même, en apparence, de moins saisissable ; mais, dans l'état actuel de la science, il faut le plus souvent se borner à re-

(1) Voyez aussi Ciampini, *ouvr. cité*, p. 47; il montre, par le grand nombre de dissertations qu'il cite sur ce sujet, combien cette scène figurée occupait ses contemporains.

(2) Au mois de février.

(3) *Ouvr. cité*, t. III, p. 344.

(4) Il en est de même sur les beaux vases de Phalère du musée du *Varvakeion*, à Athènes, que l'Institut archéologique de Rome a publiés; au-dessus du *tumulus* on voit voltiger de petits êtres, qui sont des âmes.

cueillir des faits précis. Le temps viendra où la psychologie saura demander à ces documents tout ce qu'ils renferment (1), où elle saura dire, par exemple, pourquoi un genre de représentation figurée a toujours été admis par l'Église d'Orient, et pourquoi en Occident, au contraire, cette scène d'importation étrangère n'a été acceptée que durant quelques siècles.

(1) Quelques archéologues ont cru qu'on représentait l'âme sous la forme d'un enfant, parce que le Christ a dit : « *Nisi efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regnum cælorum.* » Ce n'est pas un mot des textes sacrés plus ou moins bien interprété et détourné du sens naturel, qui rend compte d'un usage aussi général et aussi important. La théologie orthodoxe donne huit explications différentes des banquets funèbres, qu'elle a dû accepter au huitième siècle, après les avoir proscrits avec une extrême rigueur. Il est très vrai qu'ils reposent sur une idée contraire aux doctrines évangéliques, et que, tout en les sanctifiant, le clergé grec a eu quelque peine à leur donner un sens chrétien. Toutes ces explications sont trop subtiles. La race grecque comprend naturellement cette forme du culte des morts et se passionne pour les pratiques de ce genre; là est la vérité.

TABLE DES MATIÈRES

Inscriptions céramiques.

Monuments grecs, romains et byzantins de la péninsule des Balkans.

ARCHÉOLOGIE ET ÉPIGRAPHIE CHRÉTIENNE ET BYZANTINE.

ARCHÉOLOGIE DU MOYEN AGE.

TABLE DES PLANCHES HORS TEXTE ET DES BOIS

BOIS

(1) Ce monument est entré au musée du Louvre, *Catalogue sommaire*, 1890, n. 1997.

TOULOUSE. — IMP. A. CHAUVIN ET FILS, RUE DES SALENQUES, 28.





Héliog. Dujardin, Paris

[illegible]



Héliog. Dujardin Paris

[illegible] Paris



1



2



3



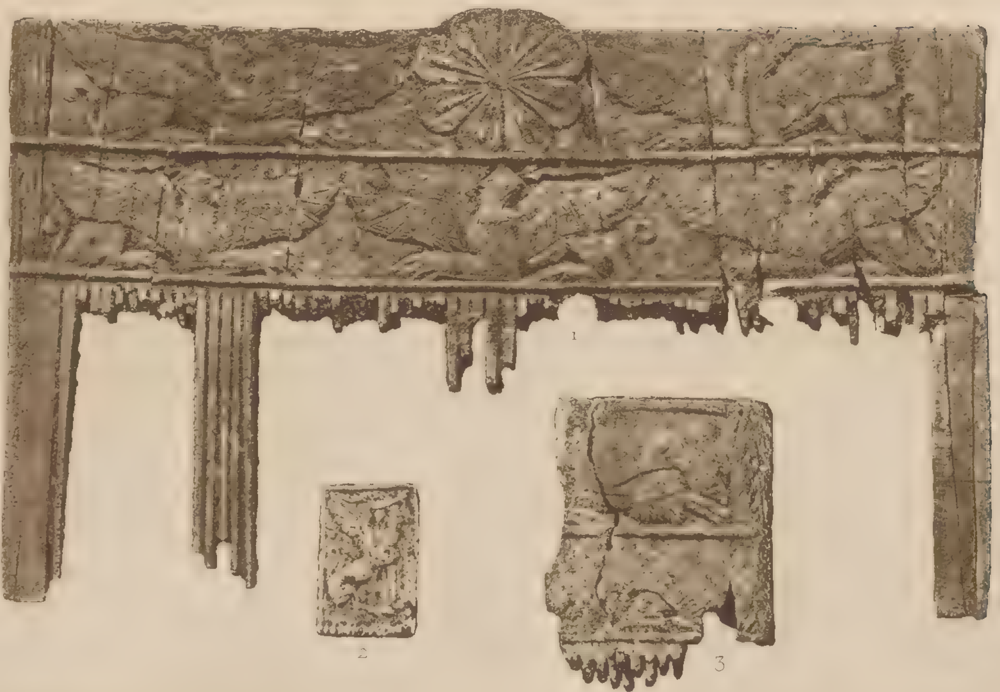
4



5

Héliog. Dujardin, Paris

Ernest Thorin, Editeur, rue de Médicis, 7, à Paris.

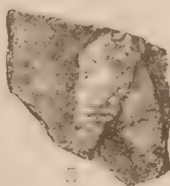


Héliog. Dujardin Paris

Ernest Thorin Editeur rue de Médicis 7 à Paris









Heliog Dujardin Paris

Ernest Thorin Editeur, rue de Médicis 7 a Paris



Héliog. Dujardin Paris

Ernest Thorin, Editeur, rue de Médicis, 7, à Paris.



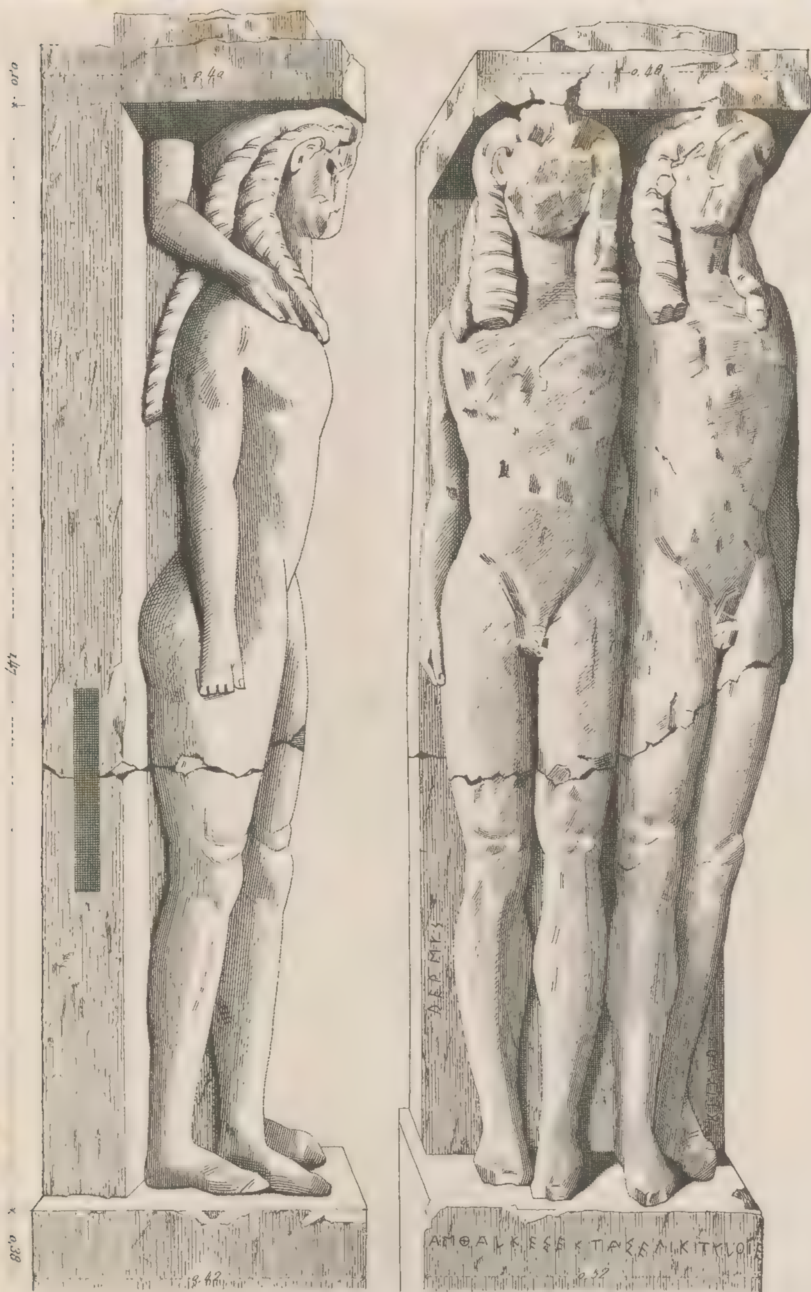
Héliog. Dujardin Paris

Ernest Thorin, Éditeur, rue de Médicis 7, à Paris



Heliog. Dujardin, Paris

Ernest Thorin, Editeur, rue de Medicis 7 a Paris



MONUMENT TROUVÉ A TANAGRA

Ernest Thorin, Éditeur, rue de Médicis 7, à Paris



Imp. Chardon Wittmann

STATUETTE DE BRONZE
(Trouvée à Goritza (Albanie))



[illegible]



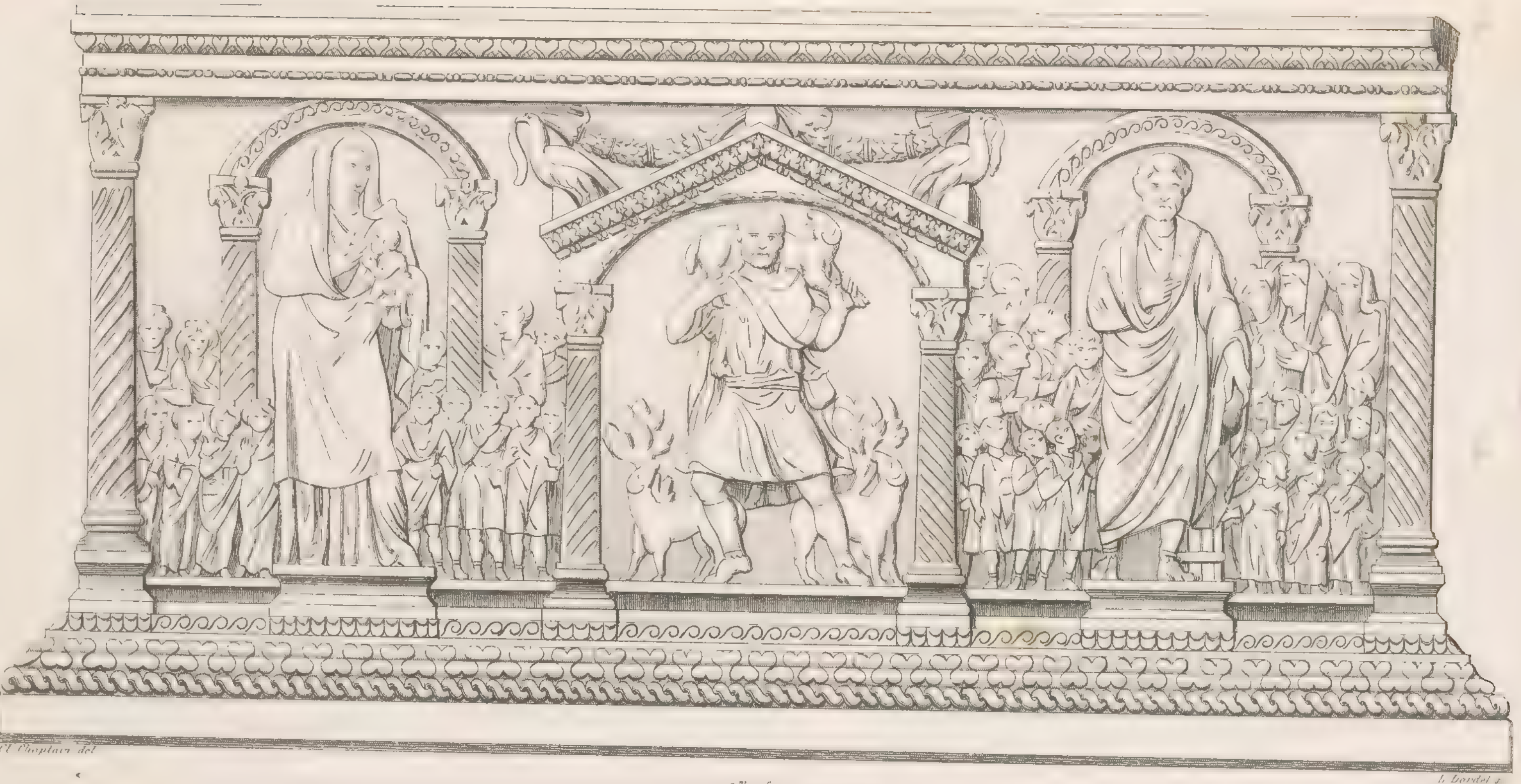
Héliog. Dujardin Paris



Helioq. Dujardin Paris



BAS-RELIEF FUNÉRAIRE



2m 20c

SARCOPHAGE TROUVÉ À SALONE

Fig. A



Fig. B



SARCOPHAGE TROUVÉ À SALONE

Paris, Imp. Dumas-Vorzet, rue St Placide, 18

83-B673

ERNEST THORIN, EDITEUR,

7, Rue de Médicis, à Paris.

MÉLANGES GRAUX. **Recueil de travaux d'érudition classique dédiés à la mémoire de Charles Graux,** *docteur ès lettres, maître de conférences à l'Ecole pratique des hautes études et à la Faculté des lettres de Paris.* — Un beau volume grand in-8°, avec portrait et plusieurs fac-similés de manuscrits. 50 »

LA NÉCROPOLE DE MYRINA. **Recherches archéologiques exécutées, au nom de l'Ecole française d'Athènes, par MM. E. Pottier, S. Reinach, A. Veyries,** *anciens membres de l'Ecole française d'Athènes.* — Texte et notices par MM. Edmond POTTIER et Salomon REINACH, *attachés des musées nationaux,* suivis d'un catalogue des terres cuites et autres antiquités de Myrina, exposées au musée du Louvre. — Deux magnifiques volumes grand in-4° raisin, dont un de planches.

Prix : Broché, 120 »

Reliure d'amateur, demi-chagrin, non rogné, tête dorée, 140 »

LA NÉCROPOLE DE VULCI (**Fouilles dans**), par Stéphane GSELL, *ancien membre de l'Ecole française de Rome, professeur à l'Ecole supérieure des lettres d'Alger.* — Un beau volume in-4°, avec 101 vignettes dans le texte, une carte et 23 planches. 40 »

INTENDANCE SACRÉE A DÉLOS (**Les archives de l'**), par Th. HOMOLLE, *directeur de l'Ecole française d'Athènes.* — Un volume in-8° cavalier, avec un plan en héliogravure. 5 50

ARCHÉOLOGIE CHRÉTIENNE (**Eléments d'**), par le chanoine Edmond REUSENS, *professeur d'Archéologie à l'Université catholique de Louvain,* 2e édition, revue, considérablement augmentée. Deux beaux volumes grand in-8° sur papier teinté, illustré de 2 phototypies et de 1186 gravures. 24 »

ARCHÉOLOGIE CHRÉTIENNE (**Manuel d'**), par le même. Un beau volume grand in-8°. 10 »

ÉPIGRAPHIE LATINE (**Cours d'**), par René CAGNAT, *professeur au Collège de France,* 2e édition, entièrement refondue, et accompagnée de planches et de figures. Un fort volume grand in-8° raisin. 12 »